

DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE.



DICTIONNAIRE
HISTORIQUE,
CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE,

CONTENANT

LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES, CÉLÈBRES OU FAMEUX
DE TOUS LES PAYS ET DE TOUS LES SIÈCLES,

SUIVI

D'UN DICTIONNAIRE ABRÉGÉ DES MYTHOLOGIES,

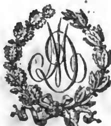
ET

D'UN TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES ÉVÉNEMENS LES PLUS REMARQUABLES QUI ONT EU LIEU DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME DIXIÈME.





A PARIS,
CHEZ MÉNARD ET DESENNE, LIBRAIRES,
RUE GIT-LE-COEUR, N° 8.

1822.



NOUVEAU
DICTIONNAIRE
HISTORIQUE.



ERATH (Augustin d'), théologien, né à Buchloa, dans la Souabe, le 25 janvier 1648, prit l'habit des chanoines de Saint-Augustin, professa la théologie dans plusieurs colléges, fut nommé protonotaire apostolique, par le Pape, et comte palatin par l'Empereur. Il mourut le 5 septembre 1719. Il avait publié plusieurs ouvrages sur la théologie et sur l'histoire ecclésiastique; on en trouve la liste dans les Miscellanea du P. Duelli, tom. II, et dans Moréri; le plus remarquable est intitulé : *Commentarius Historico-Theologico-Juridicus in regulam sancti Augustini*, Vienne, 1689, in-fol.

ÉRATH, (Antoine Ulric d') jurisconsulte allemand, né en 1709, mort le 26 août 1773, a publié : I. *Conspectus historiæ Brunvico-Luneburgicæ universalis in tabulas chronologicas et genealogicas divisus* etc. Brunswick, 1745, gr. in-fol.; II. *Calendarium Romano-Germanicum, medii ævi ab anno* DCCLI, *usque ad emendationem Gregorianam*, Dillenburg, 1761, in-fol; ouvrage très-estimé pour l'histoire d'Allemagne; III. *Codex diplomaticus Quedlinburgensis*, Francfort-sur-le-Mein, 1764, in-folio. — Sa fille, Mlle. d'Érath, morte en 1776, a traduit du latin en allemand les *Vies des illustres capitaines*, par Cornelius-Nepos, Francfort, 1760, in-8°.

ÉRATOSTHÈNE, Grec cyrénéen, fils d'Aglaus, né dans la 126°. Olympiade, 276 ans avant J.-C., bibliothécaire d'Alexandrie, mort l'an 194 avant J.-C., cultivait à la fois la poésie, la grammaire, la philosophie, les mathématiques, et excellait dans le premier et le dernier de ces genres. On lui donna les noms de *Cosmographe*, d'*Arpenteur de l'univers*, de *second Platon*. Il trouva, le premier, la manière de mesurer la grandeur de la circonférence de la terre. Sa carte géographique fut pendant long-temps l'oracle des géographes. Elles contenait un peu plus que les états de la Grèce et les domaines d'Alexandre. Strabon dit qu'il ignorait la véritable position de l'Espagne, de la Gaule; de la Germanie et de la Bretagne, qu'il savait très-peu de chose sur

l'Italie, les côtes de la mer Adriatique, le Pont, et tous les pays septentrionaux. Il forma le premier observatoire, et observa l'obliquité de l'écliptique. Il trouva encore une méthode pour connaître les nombres premiers, c'est-à-dire les nombres qui n'ont point de mesure commune entre eux : elle consiste à donner l'exclusion aux nombres qui n'ont pas cette propriété. On la nomma *le crible d'Ératosthène*. Ce philosophe composa aussi un traité pour perfectionner l'analyse, et résolut le problème de la duplication du cube, par le moyen d'un instrument composé de plusieurs planchettes mobiles. Parvenu à l'âge de 81 ans, et accablé d'infirmités, il se laissa mourir de faim. Le peu qui nous reste des ouvrages d'Eratosthène a été imprimé à Oxford en 1672, un vol. in-8°. On en a d'autres éditions, dans l'*Uranologia* du P. Pétau, 1630 ; à Amsterdam, même format, 1703. Joseph Conrad Schaubach les a fait réimprimer avec de savantes notes à Gottingue, 1795, in-8°. On a encore d'Eratosthène *Geographicorum fragmenta*, grec et latin ; *curavit* G. Carol. Frid. Seidel, Gottingue, 1789, in-8°.

ÉRATOSTRATE. *Voy.* ÉROSTRATE.

ERBA (BENOIT), né à Côme, d'une famille noble, et non à Mantoue, comme le prétend Échard, fut fait évêque de Casal par saint Pie V. Il était ami de saint Charles-Borromée. Erba mourut en 1576. Bovetta lui attribue quelques Traités, *de Fide; de Operibus fidem comitantibus; de Indulgentiis*.

ERCHEMBAUD ou plutôt ARCHEMBAUD, maire du palais sous les rois Dagobert et Clovis II, gouverna, dit l'abbé Velly, plus en souverain qu'en ministre. Il fut un modèle de sagesse et de fidélité. Dagobert, au lit de la mort, lui avait recommandé sa femme et son fils : il mérita cette marque de confiance de son maître, et fut le père des peuples : il fit rendre à différens particuliers ce que le fisc avait confisqué sur eux.

ERCHEMBAUD DE BURBAN, comte allemand, d'une sévérité outrée, était extrêmement zélé pour la justice. Pendant qu'il était malade et en danger de mort, un de ses neveux, fils de sa sœur, attenta à la chasteté de quelques femmes. Dès qu'il en eut connaissance, il commanda qu'on se saisît de lui et qu'on le menât au supplice. Ceux qui reçurent cet ordre eurent compassion de ce jeune seigneur. Cinq jours après, il parut dans la chambre de son oncle, qui lui donna lui-même la mort. L'évêque qui lui administra les derniers sacremens lui refusa l'absolution, et remporta le saint Viatique. Mais à peine était-il sorti de la maison, que le malade le fit appeler, et le pria de voir si la sainte hostie était dans le ciboire. L'évêque ne l'y trouva pas, et le comte ayant ouvert sa bouche, la lui montra sur sa langue. Ce fait arriva l'an 1220, à ce que rapporte Cæsarius et plusieurs autres historiens. On sent assez que c'est un conte ridicule.

ERCHEMBERT ou ERCHEMPERT, né dans la Lombardie, vivait dans le 9e siècle. Il porta les armes dès sa première jeunesse, et fut fait prisonnier de guerre. Il parvint à s'échapper et se retira au Mont-Cassin, où il embrassa la règle

de Saint-Benoît à l'âge d'environ 25 ans. On lui donna le gouvernement d'un monastère voisin ; mais il y fut exposé à tant de traverses, qu'il se vit encore contraint de se retirer. On croit qu'il mourut vers 889. Ce fut dans le lieu de sa retraite qu'il écrivit une *Chronique* ou *Histoire des Lombards*, qu'on croit perdue ; et un *Abrégé* de la même Histoire depuis l'an 774 jusqu'en 888. C'est une espèce de supplément à Paul, diacre. Antoine Caraccioli, prêtre de l'ordre des clercs-réguliers, a publié, avec d'autres pièces, cet Abrégé, qui offre quelques faits curieux, à Naples, en 1620, in-4°. Camille Pellegrini l'a aussi publié depuis dans son *Histoire des Princes Lombards*, 1643, in-4°. On attribue encore à Erchembert : *De destructione et renovatione Casinensis cœnobii, de Ismaelitarum incursione ;* une *Vie de Landulphe*, premier évêque de Capoue, en vers ; et *des Actes de la Translation du corps de saint Mathieu.*

ERCILLA-Y-ÇUNIGA (Don Alonzo d'), chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, gentilhomme de la chambre de l'empereur Rodolphe II, né à Berméo, dans la Biscaye, vers l'année 1525, d'une famille considérée dans cette province, entra au service de Philippe II, en qualité de page, et suivit ce prince dans toutes ses expéditions militaires et dans ses voyages en Allemagne. Après avoir parcouru la France, l'Italie, la Flandre, la Hongrie, la Bohême, la Silésie, la Pologne et l'Angleterre, avide encore de s'instruire et de jouer un rôle sur un grand théâtre, il passa de Londres au Pérou, et du Pérou au royaume du Chili, où il servit, en qualité de volontaire, dans la sanglante guerre de Arauco, prenant tantôt l'épée pour sa défense, et tantôt la plume pour consigner dans son poëme de *La Araucana* les hauts faits de cette fameuse bataille, dont il a été tout à la fois témoin, historien et poète. Après avoir fini la première partie de son poëme, il revint en Espagne, et reprit du service auprès de son roi, n'ayant pas encore atteint sa 29e. année. Il publia, en 1577, la 1re. partie de son poëme de *La Araucana*, qui parut en entier en 1590. Le mérite de ce poëme épique, qui passe pour le meilleur que l'Espagne possède, a été apprécié. Voltaire dans son *Essai sur la Poésie Epique*, a consacré un article à Don Alonzo d'Ercilla. « Ce poëme, dit-il, commence par une description géographique du Chili, et par la peinture des mœurs et des coutumes des habitans. Ce commencement qui serait insupportable dans tout autre poëme, est ici nécessaire, et ne déplaît pas dans un sujet dont la scène est par-delà l'autre tropique, et où les héros sont des sauvages qui nous auraient toujours été inconnus, s'il ne les avait pas conquis et célébrés. » Après avoir comparé la harangue du vieux Colocolo aux Indiens de Arauco, qui se trouve au 2e. chant, à la harangue que Nestor adresse aux capitaines grecs, il trouve, avec justice, que celle d'Ercilla est infiniment supérieure à celle d'Homère. Voltaire ajoute ensuite : « Il est vrai que si Alonzo est dans un seul endroit supérieur à Homère, il est dans tout le reste *au-dessous du moindre des poètes :* on est étonné de le voir tomber si

bas après avoir pris un vol si haut. Il y a sans doute beaucoup de feu dans ses batailles, mais nulle invention, nul plan, nulle variété dans les descriptions, nulle unité dans le dessin. » Cette critique est peut-être exprimée d'une manière sévère, mais en général elle est juste. L'écrivain qui a rédigé l'article de Don Alonzo d'Ercilla dans la *Biographie universelle*, n'est pas absolument de même avis; mais il faut observer que cet écrivain est compatriote du poète espagnol, il ne faut donc pas être étonné qu'il se plaigne de la critique de Voltaire; qu'il fasse un si grand éloge de l'*Araucana*, qu'il la fasse marcher de pair avec la *Lusiade*, et la place *fort au-dessus* de la *Henriade*. Nous nous contenterons d'appliquer au biographe de Don Alonzo d'Ercilla, ce que Voltaire disait du célèbre Michel Cervantes qui comparait l'Araucana aux meilleurs poèmes d'Italie: « L'amour aveugle de la patrie a sans doute dicté ce faux jugement à l'auteur espagnol. » Don Alonzo d'Ercilla mourut à Madrid, vers l'an 1595, âgé de 70 ans. Son poème fut continué par Don Diego de Santistevan qui y ajouta les chants 36 et 37 qui sont fort inférieurs aux précédens. Voici les principales éditions de l'*Araucana :* Madrid, 1577 et 1590; Barcelone, 1592; Bruxelles, 1595, 3 parties; Salamanque, 1597, 2 parties; Anvers, même année, 3 parties; Madrid, 1632, in-12, *ibid*. 1733, in-fol.; *ibid*. 1776, 1785, 2 vol. in-8°. Il n'a pas paru de traduction française de ce poème.

ERCKERN (Lazare), surintendant des mines de Hongrie, d'Allemagne et du Tyrol, sous trois empereurs, a écrit en allemand, *sur la Métallurgie*, avec beaucoup d'exactitude; mais il fut traduit en latin, avec des notes, et parut, pour la première fois, en 1694, à Francfort, in-fol. On y trouve presque tout ce qui regarde l'art d'essayer les métaux.

ERCOLANI (Joseph-Marie), prélat de la cour de Rome, né à Sinagaglia au dix-septième siècle, mort au milieu du dix-huitième, a publié à Padoue, en 1725 et 1728 sous le nom académique de *Neralco*, ses *Rimes à Maria*, divisées en 2 parties, avec des figures et des notes; il s'est montré dans cet ouvrage l'heureux imitateur de Pétrarque. Il a été réimprimé à Brescia en 1731 et 1759, et à Rome, en 1764, sous ce titre: *Rime a Maria, divise in due parti coll'aggiunta della Sulamitide, boschereccia sacra*, 3 vol. Cette seconde production, regardée comme un chef-d'œuvre, attira à l'auteur les applaudissemens de l'Italie entière, et fut célébrée avec justice. Le même ouvrage fut publié à Bologne en 1752, et à Venise en 1758. On a encore du même auteur un ouvrage assez estimé, intitulé: *I tre ordini di architettura, dorico, Ionico, e Corintio, presi dalle fabbriche più celebri dell'antica Roma, e posti in uso con nuovo metodo, e con tavole in rame*, Rome, 1744, in-folio.

ERCOLANI (Barthélemi), Bolonais, célèbre jurisconsulte du 15e siècle, prit le bonnet de docteur à Bologne en 1442, et professa le droit dans l'université de cette ville, où il occupa plusieurs emplois, et donna son approbation, en qualité de gonfalonier du peuple, aux statuts publiés en 1454. L'estime dont jouissait

Ercolani à Bologne est prouvée par le décret rendu, en 1459. par le gouvernement de cette cité, qui, dans la crainte qu'il professât ailleurs, lui en fit défense, sous peine de perdre ses biens, et même la vie. Ce décret ne l'empêcha pas de s'établir à Ferrare, où il occupa la chaire de droit pendant cinq ans. Il revint professer à Bologne en 1468, et y mourut l'année suivante. On a de lui plusieurs *Consultations*. —Cette famille a donné plusieurs hommes distingués à la république des lettres: on remarque, parmi ceux-ci, Girolamo di Bernardino, qui a laissé quelques Lettres et des Consultations. (*Voyez* Varchi.) Les *Notizie degli scrittori Bolognesi del Fantuzzi et Tiraboschi*, jointes à la première partie du 7ᵉ volume de son Histoire de la littérature italienne.

ERDAVIRAH, mage persan. Consulté par le roi Artaxercès, sur le vrai sens de la doctrine de Zoroastre, pour donner plus de poids à ses décisions, il feignit d'envoyer son ame au ciel pour s'informer de la vérité, et de tomber en léthargie. Quelque temps après, il parut se réveiller d'un profond sommeil, et donna au roi l'explication qu'il demandait.

ERDOEDI (Gabriel-Antoine), né en Hongrie, mort au milieu du dernier siècle, était doyen des suffragans de sa patrie. Il publia à ses frais, en 1721, à Tyrnau, un ouvrage intitulé : *Opusculum theologicum in quo quæritur an et qualiter princeps Catholicus hæreticos in sua ditione retinere, vel contra, pœnis eos exilio, ad fidem catholicam amplectendam cogere possit?* Cet ouvrage était du jésuite Samuel Pinson. Comme il était écrit d'un ton d'intolérance trop violent, l'empereur en prohiba la vente. Il est très-rare aujourd'hui.

ERDT (Paulin), religieux franciscain, né à Wertoch en 1737, mort le 16 décembre 1800, après avoir professé la théologie à l'université de Fribourg en Brisgaw, a composé plusieurs ouvrages et en a traduit plusieurs autres du français et de l'anglais. Les principaux sont : I. *Historiæ Litterariæ Theologiæ rudimenta octodecim libris comprehensa, seuvia ad Historiam litterariam theologiæ revelatæ*, 4 vol. in-8ᵉ; II. *Éclaircissemens sur la doctrine actuelle des académies, dans les États Autrichiens*, ibid. 1785, in-8ᵉ. III. *Introduction Élémentaire pour les bibliothécaires et les amateurs de livres*, ibid. 1785, in-8ᵉ *Voyez* le *Dictionnaire* de Mensel.

EREDIA (Louis), homme d'une grande érudition, né à Palerme, mort en 1604, écrivit quelques *Poëmes*, des *Chansons*, et un petit ouvrage intitulé *Apologia*, dans lequel il défend Théocrite, les poètes grecs et siciliens, des accusations de Baptiste Guarini, et où, par la même occasion, il examine son *Pastor fido*.

EREI (Joseph-Antoine), mineur conventuel, né en 1692 dans la Marche d'Ancône, fit son noviciat à Urbin, et eut ensuite, pendant douze ans, la direction des études. Il exerça le ministère évangélique dans beaucoup de villes marquantes d'Italie, et occupa les premiers postes de sa province et de son ordre. Il mourut en 1755 à Tisi, où il s'était retiré. On lui doit : I. *Dissertazione intorno a' parenti, mariti, e figliuole*

di S. Anna, Pezaro, 1731. II. Beaucoup de *Panégyriques* manuscrits, et son *Quaresimale*.

EREI (Ignace), qu'on croit frère du précédent, né en 1691 dans la Marche d'Ancône, vint à Bologne en 1710, et fit des progrès si rapides dans ses études, qu'il fut élu d'une voix unanime secrétaire de la ville de Fermo, charge qu'il occupa pendant 44 ans; il se livra en même temps à l'étude des sciences abstraites et d'agrément avec un tel succès, qu'il devint membre de plusieurs académies, et fut en relation avec les premiers littérateurs de son temps. Il mourut à Fermo en 1761. On a de lui deux volumes de *Poésie miste*, Fermo, 1747, et un 3e volume manuscrit, conservé par ses héritiers.

ÉREMBERT (Saint), moine de Saint-Vandulle en Normandie, et évêque de Toulouse, né sous le règne de Clotaire II, roi de France, à Vocourt, village près de Choisy; et, selon quelques auteurs, au Port-au-Pec, près de Saint-Germain-en-Laye, se fit moine dans l'abbaye de Fontenelle, à cinq lieues de Rouen, en 649. Saint Érembert obtint l'évêché de Toulouse sous le règne de Clotaire III. Il gouverna ce diocèse pendant douze ans, après lesquels il se démit de son évêché, et rentra dans son monastère de Fontenelle, où il mourut le 14 mai 671, selon quelques-uns, et en 678, selon d'autres.

ÉREMIA (Vicenzo), savant mathématicien sicilien, vécut sous Clément X, et mourut en 1680. Il a publié une tragédie sacrée, intitulée *Il Sebastiano*, et laissé beaucoup de *Traités de mathématiques* manuscrits.

ÉREMIA-TCHELEBY-KEUMIRGIAN, célèbre littérateur arménien, né à Constantinople vers l'an 1634, s'appliqua, dès sa plus tendre jeunesse, à l'étude des langues, de l'histoire et de la géographie, et remplit avec honneur, pendant plusieurs années, la charge de chancelier auprès du patriarche arménien à Constantinople, et auprès du grand-catholicos Eliazar. Des querelles religieuses déchiraient alors sa nation; il parvint à ramener les esprits à la paix et à réconcilier les partis. Éremia, célèbre autant par ses connaissances que par ses vertus, était aimé de tous ses compatriotes et estimé des principaux personnages de l'empire ottoman, et des ambassadeurs des puissances européennes. Ce savant mourut à l'âge de 60 ans environ, laissant un grand nombre d'ouvrages manuscrits, dont plusieurs restèrent entre les mains de Diratzon Maghakia, et d'autres à la famille d'Abro à Smyrne. I. *Histoire de l'empire ottoman*, divisée en cinq livres. II. *Abrégé de l'Histoire de l'empire ottoman*, en un livre. III. *Abrégé historique de la Turquie*, écrit en vers arméniens sur la demande du grand-catholicos Jacques IV. IV. *Vie d'Alexandre-le-Grand*, écrite en vers turcs. V. *Traduction par extrait de l'arménien, en turc, de l'Histoire de Moïse de Korène*. VI. *Chronologie historique des rois pacratides et rupéniens*, écrite en turc. VII. *Description historique et géographique sur l'Anatolie, sur la Perse et sur les Indes*, composée sur la demande de l'ambassadeur d'Autriche. VIII. Une longue *Description sur l'Arménie, avec des détails sur les monastères, sur la juridiction des*

patriarches et des évêques accompagnée d'une carte faite sur la demande du même personnage. IX. *Histoire de la prise de l'île de Crète par les Turcs*, écrite en prose et en vers arméniens. X. *Histoire des principaux événemens arrivés dans son temps pendant quarante-cinq ans*. XI. Un *Recueil de lettres familières*. XII. Une *Traduction*, de l'arménien en turc, des livres du nouveau Testament, et d'une partie de l'ancien. XIII. Un *Livre de controverse*; écrit en turc et en arménien contre les Juifs. XIV. *Détails historiques sur les saints de la Palestine*. XV. Un grand nombre de *Pièces fugitives*, et de *Discours sérieux*, en prose et en vers, écrits en turc ou en arménien.

ÉRENNIEN. *Voyez* Hérennien.

ERÉVANTZY ou ÉRÉMIA (Melchisedech), célèbre docteur arménien, né en 1559 dans le bourg de Véjan, près de la ville d'Erivan, s'appliqua avec une ardeur extraordinaire aux sciences métaphysiques, à l'éloquence et à l'histoire. Après quinze années d'étude dans la retraite, Erevantzy commença à parcourir toutes les provinces d'Arménie, fonda à ses frais, et par l'autorisation du patriarche, un grand nombre d'écoles, et établit partout des professeurs et des chefs pour la direction de ces endroits. Erevantzy, nommé ensuite inspecteur du collége patriarcal à Etchmiatzïn, contribua beaucoup aux progrès de l'instruction de la jeunesse. Cet auteur mourut, d'après le rapport de l'historien Arakel, l'an 1631, et laissa les ouvrages suivans manuscrits: I. *Analyse de la philosophie d'Aristote*. II. *Analyse de David le philosophe*. III. *Grammaire arménienne*. IV. *Logique et l'art des définitions*. V. *Commentaire sur Porphyre*.

EREVANTZY (Simon), né au commencement du 18[me] siècle, fut élevé depuis son enfance dans le collége patriarcal d'Etchmiatzïn. Sa sagesse et ses connaissances lui assurèrent bientôt un évêché, et peu de temps après, c'est-à-dire vers l'an 1763, il fut élu, à l'unanimité, à la dignité patriarcale. Lors des guerres intestines des Persans, ce chef d'église éprouva beaucoup de revers et de disgraces de la part des barbares. Cependant, malgré ces inquiétudes sérieuses, ce patriarche établit à Etchmiatzïn une imprimerie assez considérable; il forma une manufacture de papier, fit venir de la France plusieurs ouvriers pour en diriger les travaux, et voulut rassembler d'habiles maîtres pour faire traduire en arménien l'Encyclopédie française et plusieurs autres ouvrages importans: mais la mort, qui le surprit le 26 juillet 1780, empêcha l'exécution de ce projet. On a de ce savant patriarche un ouvrage intitulé *Bardavéjarš*, c'est-à-dire *les Devoirs remplis*, un volume in-8°. C'est une instruction adressée à son peuple; imprimée à Etchmiatzïn.

ERGAMÈNE, roi d'Éthiopie, abolit le sacerdoce dans ses états, et fit massacrer tous les prêtres de Méroé, qui avaient tenté de le faire assassiner.

ERHMANN (Frédéric-Louis), mort à Strasbourg en 1799, à l'âge de 58 ans, donnait depuis long-temps, dans cette ville, des cours de physique fort intéressans et très-suivis. Lors de l'établis-

sement des écoles centrales, il fut nommé professeur de physique et de chimie à celle du département du Bas-Rhin. Il est l'inventeur des lampes à air inflammable, qu'il a décrites dans un ouvrage intitulé : ***Description et usage de quelques lampes à air inflammable,*** avec une planche gravée en taille-douce, Strasbourg, 1780, in-8°. Il a publié le même ouvrage en allemand, avec des observations et un supplément. Parmi ses autres œuvres on distingue l'ouvrage écrit en allemand ***sur les Montgolfières,*** ou ***Ballons aérostatiques; sur l'art de les faire, les expériences qui ont été déjà faites, et l'histoire des deux premiers voyages aériens***, Strasbourg, 1784, in-8°. On a aussi de lui une traduction allemande des ***Mémoires de Lavoisier***, sur l'action du feu augmentée par le gaz oxigène, avec des additions, Strasbourg, 1787. Dans les dernières années de sa vie, il a publié en français, ***des élémens de physique,*** qui sont assez estimés.

ÉRIBERT, archevêque de Milan en 1018, fut dans le 11me siècle, un chef de parti très-redoutable; il occupait le premier rang parmi les princes de l'Italie, et était encore moins à craindre par son pouvoir, que par son talent et son ambition. En 1025, il assura la couronne d'Italie à Conrad-le-Salique, qui le nomma son lieutenant en Lombardie. Il réduisit, en 1027, la ville de Lodi et lui donna un évêque de son choix. Son orgueil et ses actes arbitraires soulevèrent contre lui les gentilshommes de la Lombardie, nommés alors ***Vavasseurs***, et il en résulta une guerre civile dans laquelle les citoyens se déclarèrent et combattirent en faveur d'Erlbert. Celui-ci mourut vers l'an 1045.

ÉRIC Ier. — VIII, rois de Suède, régnèrent dans les 9me. et le 10me siècles. On connaît peu de chose de leur histoire. Éric VIII est le plus remarquable; il commença à régner vers 954, et obtint le surnom de *Victorieux.*

ÉRIC IX (Saint), fils de Jwar, fut élu roi de Suède l'an 1152. Attaqué par les Finlandais, il gagna sur eux une bataille complète, qui le rendit maître de leur pays. Ils étaient idolâtres; le vainqueur leur envoya des missionnaires catholiques. Éric promulgua un code qui porte son nom. Il fut massacré le jour de l'Ascension en 1162. L'Église l'honore comme martyr, parce qu'étant occupé à faire sa prière dans le temple d'Upsal, il ne voulut pas l'interrompre quoiqu'on lui dit que Magnus, son ennemi, approchait. Sa Vie a été écrite en latin par Israël Erland, avec des notes de Jean Scheffer, Stockholm, 1675, in-8°.

ÉRIC X, petit-fils de Saint-Éric, régna en Suède de 1210 à 1216. On le regarde comme le premier roi qui ait été couronné solennellement. On lui donne dans les chroniques le surnom d'*Étique.* — Éric XI, surnommé *le Bègue*, son fils, monta sur le trône l'an 1222, et mourut en 1250, sans postérité. La couronne passa dans la maison des Folkungar.

ÉRIC XII, roi de Suède, fils de Magnus, surnommé le *Leurré,* fut déclaré en 1344, co-régent de son père par un puissant parti du clergé et de la noblesse. Éric XII fit la guerre à son père, pour

conserver le pouvoir qu'on lui avait décerné. Il mourut en 1339 empoisonné, dit-on, par sa propre mère, Blanche de Namur.

ÉRIC XIII, en Suède, et VII en Danemarck et en Norwège, dut la première de ces couronnes à la reine Marguerite, appelée la *Sémiramis du Nord*, et obtint la seconde après la mort de cette héroïne, en 1412; mais il ne sut conserver ni l'une ni l'autre. Il était fils de Wratislas, duc de Poméranie, et était né en 1382. Il déplut aux Suédois, parce qu'au lieu de suivre les conventions qu'il avait confirmées par serment, il les opprimait par ses gouverneurs. Il mécontenta de même les Danois par ses longues absences, et parce qu'il voulut rendre héréditaire la couronne qui était élective. Les peuples, secondés par la noblesse et le clergé, le déposèrent. Il voulut se soutenir sur le trône par ses armes : mais n'ayant pu s'y maintenir, il se retira l'an 1438 en Poméranie, où il passa les restes d'une vie obscure et languissante, et mourut vers 1449. Il avait épousé Philippine, fille de Henri IV, roi d'Angleterre. Ce prince aimait les lettres et voulut établir une université dans ses états; mais il n'eut pas le temps d'accomplir ce dessein.

ÉRIC XIV, roi de Suède, fils et successeur de Gustave-Wasa, fut aussi faible et encore plus cruel qu'Eric XIII. Il aurait désiré de se marier avec Élisabeth, reine d'Angleterre, qui ne voulait pas d'époux; mais n'espérant pas d'obtenir sa main, il partagea son trône et son lit avec la fille d'un caporal. Cette alliance lui aliéna le cœur de ses sujets et surtout de la noblesse. Sa conduite, dans le gouvernement de son royaume, était aussi folle que ses amours. Il prit pour son ministre et pour son favori Joram Pehrson, l'un des plus grands scélérats de la Suède, et qu'on fit mourir ensuite du dernier supplice. Son frère Jean, duc de Finlande, ayant donné la main à Catherine Jagellon, fille du roi de Pologne, Eric fit enfermer les deux époux dans une dure prison, où il se rendit plusieurs fois, les menaçant de les égorger de sa propre main. Il fit tous ses efforts pour enlever à son frère son épouse, et la donner en mariage au duc de Moscovie. Il poignarda quelques seigneurs dont il était mécontent, et fit mourir ceux qui lui représentaient que de pareilles actions étaient indignes d'un roi. Enfin, n'ayant pu réussir à dépouiller ses frères de leur apanage, il résolut de les faire assassiner dans un festin. Les princes, avertis de son projet, prirent les armes, l'assiégèrent dans Stockholm, le firent prisonnier et l'obligèrent de renoncer à la couronne en 1568. Le monarque détrôné fut enfermé à son tour au château de Gripsholm, où l'on voit encore sur le plancher de sa chambre la trace des pas qu'il faisait en allant sans cesse d'un coin à l'autre. Il fut obligé, par ordre de son frère, de prendre du poison, dont il mourut le 26 février 1577, après un règne de huit ans, encore beaucoup trop long pour le bonheur des Suédois. On força son fils de se faire religieux, et il eut le revenu d'une abbaye, jusqu'à ce que le czar lui eût fourni les moyens de vivre en prince. Il mourut en 1607.

ÉRIC, premier roi de Danemarck qui ait porté ce nom, ré-

gnait vers la fin du onzième siècle. Il fit deux fois le voyage de Rome, par piété, et reçut les moines de Citeaux dans ses états. S'étant rendu coupable d'un meurtre, il fit le pèlerinage de Jérusalem, pour expier son crime; mais il mourut pendant le voyage dans l'île de Chypre, en 1103. Il avait été surnommé *le Bon.*

ÉRIC II, roi de Danemarck, monta sur le trône vers 1135. Il ne régna que deux ans, pendant lesquels il fit la guerre aux Vandales. — Eric III, son successeur, surnommé l'*Agneau*, se fit moine à Odensée en 1147.

ÉRIC IV, roi de Danemarck, fut mis à mort en 1250, par ordre de son frère Abel, qui lui succéda.

ÉRIC V, surnommé *Glipping*, (clignant des yeux,) fut assassiné près de Viborg en Jutland en 1286.

ÉRIC VI, fils du précédent, surnommé *Menred*, fit la guerre au roi de Norwège. Il mourut en 1319, laissant ses états en proie à de grands troubles.

ÉRIC VII, de Danemarck, *voyez* Eric XIII de Suède.

ÉRIC OLAI ou ERIC d'UPSAL, théologien Suédois du 16me siècle, était doyen du chapître d'Upsal. Il avait écrit par ordre de Charles VIII, une histoire de Suède en latin, sous le titre de *Historia Suecorum Gothorumque*, qui se termine à l'année 1464. Elle parut pour la première fois à Stockholm en 1615, on l'a réimprimée en 1654.

ÉRIC (Pierre), amiral Vénitien, célèbre par un acte de barbarie, obtint de la république le commandement d'une flotte sur la mer Adriatique. En 1584, il prit un vaisseau poussé par la tempête, où était la veuve de Ramadan, pacha de Tripoli. Cette femme emportait à Constantinople pour 800 mille écus de bien. Lorsqu'Eric se fut rendu maître de ce navire, et de ceux qui étaient à sa suite, il fit tuer 250 hommes qu'il y trouva, perça lui-même de son épée le fils de la veuve entre les bras de sa mère; et, après avoir fait violer 40 femmes, qu'il fit ensuite couper par morceaux, il ordonna qu'on les jetât dans la mer. Cette barbarie atroce ne demeura pas impunie. Le sénat de Venise lui fit trancher la tête, et fit rendre à l'empereur des Turcs, tout le butin qu'Eric avait fait.

ÉRICEIRA (Fernand de Menezès, comte d'), né à Lisbonne en 1614, mort dans la même ville, le 22 juin 1699, à l'âge de 84 ans, alla prendre des leçons de l'art militaire en Italie, après avoir puisé, dans ses premières études, le goût de la bonne littérature. De retour dans sa patrie, il fut successivement gouverneur de Péniche, de Tanger, conseiller de guerre, gentilhomme de la chambre de l'infant don Pèdre, et conseiller d'état. Au milieu des occupations de ces diverses places, le comte d'Ericeira trouvait des momens à donner à la lecture et à la composition. On peut consulter le Journal étranger de 1757 sur ses nombreux ouvrages; les principaux sont : I. *Histoire de Tanger*, imprimée in-fol. à Lisbonne en 1732. II. *Histoire de Portugal, depuis* 1640 *jusqu'en* 1657, Lisbonne, 1734, 2 vol. grand in-4°. III. *Vie de Jean I., roi de Portugal*, Lisbonne, 1677, in-4°. Ces différens livres sont utiles pour la connaissance de l'histoire de son pays.

ERICEIRA (Louis de Menezès comte d'), frère du précédent, né à Lisbonne, le 20 juillet 1632, fut tout à la fois grand capitaine, habile diplomate et bon écrivain. Il possédait à fond l'italien, l'espagnol et le français. Dans un accès de noire mélancolie, il se précipita par une fenêtre, dans la nuit du 26 mai 1690, et se tua. On a de lui, une *vie de Scanderberg*, en portugais, Lisbonne, 1688, et une *Histoire de la restauration du Portugal*, Lisbonne, 1679 et 1698, 2 vol. in-fol. On a aussi de lui des relations militaires, des discours académiques, etc., etc. — Un autre Louis de Menezès, comte d'Ericeira, vice-roi des Indes portugaises, a donné un *Supplément au Dictionnaire de Moréri*, qui a été fondu dans l'édition de 1759, et un *Supplément* au dictionnaire portugais de Bluteau.

ERICEIRA (François-Xavier de Menezès, comte d'), arrière-petit-fils du précédent, né à Lisbonne en 1673, porta les armes avec distinction, et obtint, en 1735, le titre de mestre-de-camp général et de conseiller de guerre. Il mourut en 1743, membre de l'académie de Lisbonne, de celle des Arcadiens de Rome, et de la société royale de Londres. Ericeira ne serait pas si grand seigneur avec les savans; il n'était qu'homme de lettres, aisé, poli, communicatif. Le pape Benoit XIII l'honora d'un bref; le roi de France lui fit présent du catalogue de sa bibliothèque, et de 21 volumes d'estampes. L'académie de Pétersbourg lui adressait ses Mémoires; une partie des écrivains de France, d'Angleterre, d'Italie, etc., lui faisaient hommage de leurs écrits. Ses ancêtres lui avaient laissé une bibliothèque choisie et nombreuse, qu'il augmenta de 15,000 volumes et de 1,000 manuscrits. Sa carrière littéraire a été remplie par plus de cent ouvrages différens. Les plus connus en France sont : I. *Mémoires sur la valeur des monnaies de Portugal, depuis le commencement de la monarchie*, in-4°, 1738. II. *Réflexions sur les études Académiques.* III. 58 *Parallèles d'hommes*, et 12 *de femmes illustres*. IV. *La Henriade*, poème héroïque, avec des *Observations sur les règles du poème épique*, in-4°, 1741. Parmi ses manuscrits, on trouve des éclaircissemens sur le nombre xxij, à l'occasion de vingt-deux sortes de monnaies romaines offertes au roi, et déterrées à Lisbonne le 22 octobre 1711, auquel jour ce prince avait 22 ans accomplis. L'auteur, par autant de dissertations, cherche à prouver que le nombre xxii est le plus parfait de tous. Il avait traduit *l'Art Poétique* de Boileau, qui lui adressa une lettre de remercîment qui a donné parmi nous au nom d'Ericeira une sorte de célébrité.

ERICEIRA (Jeanne Joséphine de Menezès comtesse d'), mère du précédent, née à Lisbonne, le 30 septembre 1651, apprit le latin, le français, l'italien et l'espagnol. Elle cultivait les lettres et la poésie avec quelque succès. Elle mourut le 26 août 1709. On a d'elle un poème intitulé : *Despertador*, etc. *le Réveil du Songe de la Vie. Réflexions de la duchesse de la Vallière sur la Miséricorde de Dieu*, et plusieurs ouvrages manuscrits.

ERICII (Jean-Pierre), professeur de langues et de géographie, à Venise, et non à Padoue, comme

on l'a cru, florissait vers la fin du XVIIme siècle, il a publié plusieurs ouvrages philologiques, qui annoncent une imagination ardente et peu réglée. Dans son *Renatum è mysterio principium philologicum, in quo vocum, signorum et punctorum, cum litterarum maximè ac numerorum origo*, etc. Patavii, 1686, in-8°; il fait un grand étalage d'érudition pour étayer des étymologies plus que forcées, surtout celles de quelques noms propres, telles que Adam, Moïse, Paul, etc.; il applique tout à la langue grecque, qu'il envisage comme la mère de toutes les langues. Dans son *In ejusdem Principio Philologico promissa antropoglottonia*, etc., Venetiis, in-4°, on trouve des choses aussi singulières que dans le premier ouvrage; prenons un exemple dans le chapitre II, sur l'origine des voyelles *u*, *e*, *i*. Adam ayant senti, dit-il, sa femme *dans son lit*, fut si charmé de son odeur qu'il s'écria *u, u, u;* Dieu leur ayant ensuite donné des enfans, l'un se mit à pleurer et cria *é, é, é;* et l'autre qui était plus jeune, et qui avait la voix plus subtile, poussa le ton suivant *i, i, i;* quant à la première lettre de l'alphabet, l'auteur s'exprime en ces termes; *alia vocula interjectiva nata est ex tertiæ personæ ejulatu éa*..(hebr. *heach*)... *ea post contractum fuit in a quæ modo hominis succensentis, quiritantis, aut commiserantis erat interjectio.* Cette origine est dans le chap. III. p. 6. C'est trop s'arrêter sur des absurdités que l'on ne cite que pour faire voir jusqu'où peut s'égarer l'esprit humain; et cependant Erich était un homme érudit.

ERICI (Jacob,) helléniste Suédois, né à Stockholm, dans le 16me siècle, professa la langue grecque à Upsal et à Stockholm, publia dans cette dernière ville, en 1584, le *Discours d'Isocrate à Demonique*. C'est un des premiers monumens de l'étude de la langue grecque en Suède. — Il y a eu plusieurs autres savans Suédois du nom d'Erici, entre autres Isaac Erici.

ÉRIGÈNE. *Voyez* Scot.

ERIGONUS, peintre grec, de simple broyeur de couleurs chez le peintre Néaclès, fit dans l'art, à force de voir travailler, assez de progrès pour former d'excellens élèves, entre autres le célèbre Pausias. L'exemple d'Erigonus est remarquable, en ce qu'il prouve que la loi, qui ne permettait qu'aux personnes d'une naissance distinguée de se livrer à la peinture, souffrait néanmoins des exceptions en faveur des talens.

ÉRINE, née à Lesbos, contemporaine de Sapho, composa des poésies, dont on a quelques fragmens dans les *Carmina novem poëtarum feminarum;* à Anvers, in-8°, 1568. On en trouve des imitations en vers français dans le *Parnasse des dames*, par Sauvigny. On lit dans Stobée une de ses odes, où elle célèbre la gloire de Rome, et dont on a donné cette traduction: « Je te salue, ô fille illustre de Mars! puissante reine, dont la tête est parée d'une couronne d'or; ô Rome, dont l'empire est inébranlable sur la terre, comme l'Olympe dans les cieux, à toi seule les destins ont accordé un règne ferme et durable; ils veulent que ta force, toujours invincible, donne des lois à l'univers! Tes fers vont enchaîner au loin le sein de la terre et des

mers, tandis que, tranquille, tu gouvernes les villes et les peuples. Le temps, qui détruit tout, n'altère point ta puissance; la fortune, qui se joue des sceptres, semble respecter les fondemens de ton trône; seule, entre toutes les villes, tu vois chaque année éclore de ton sein une riche moisson de héros pour le soutien de ton empire: ainsi la féconde Cérès couvre tous les ans la terre d'épis dorés pour la nourriture des hommes. »

ÉRIOCH ou ARIOCH, roi des Éliciens ou Élyméens, était le même que le roi d'Élassar, qui accompagna Chodorlahomor, lorsque ce prince vint châtier les souverains de Sodome et de Gomorrhe. Ses états étaient situés entre le Tigre et l'Euphrate. Ce fut sur son territoire que se donna cette sanglante bataille entre Arphaxad, roi de Médie, et Nabuchodonosor, roi des Chaldéens, où le premier fut tué.

ERITHRÆUS (JANUS NITIUS), *Voyez* ROSSI.

ÉRIZATZY (SARGIS ou SERGIUS), savant évêque arménien, né vers le milieu du 13ᵉ siècle, à Eriza ou Arzendjan, s'appliqua dès sa plus tendre jeunesse à l'étude de la théologie, des canons et des rites de l'Église. En 1286, il fut nommé membre du conseil et secrétaire particulier du patriarche de sa nation, et en 1291 il fut sacré évêque de la ville d'Arzendjan. Peu de temps après, Hayton ou Hathoum II, roi rupénien, l'appela à sa cour, et lui donna la place d'aumônier de sa maison. Par ses connaissances et par ses vertus Érizatzy gagna l'estime et l'affection de toute la famille royale; il assista comme un principal membre à un concile national tenu en 1303 dans la ville de Sis, et mourut peu de temps après cette époque. Il a laissé manuscrits les ouvrages suivans: I. *Un Traité sur la hiérarchie civile et religieuse.* II. *Explication des canons de l'Église, divisée en trois livres.* III. *Discours sur la prédication des apôtres et sur le progrès du christianisme.*

ERIZZO (SÉBASTIEN), en latin *Ériceus* ou *Echinus* (Hérisson), *Voyez* à la fin de l'article), antiquaire, philosophe et savant littérateur, né à Venise en 1525, mort en 1585, se fit un nom par plusieurs ouvrages de littérature. Il s'adonna aussi à la science numismatique, et a laissé un *Traité* en italien *sur les Médailles:* la meilleure édition de cet ouvrage, assez estimé, est celle de Venise, in-4°, dont les exemplaires, pour la plupart, sont sans date, mais dont quelques-uns portent celle de 1571: On a encore de lui: I. *Des nouvelles en six journées*, Venise, 1567, in-4°. M. G. Poggioli en a donné une nouvelle édition, à Livourne, en un volume in-8°; elle fait partie de la collection intitulée: *Novelliero Italiano*, qui a paru, en 26 volumes in-8°, à Livourne sous le nom de Londres et dont on a tiré des exemplaires sur papier bleu et sur vélin. Les anciens auteurs de nouvelles réimprimées dans cette collection sont: Bandeko, Boccaccio, Sacchtti, Lasca, Giovani, Erizzo, Sarabosco, et enfin Ascanio del Mori. II. *Trattato dello strumento a della via inventrice degli antichi*, Venezia 1554, in-4°. III. *Esposizione nelle tre canzoni di Fr. Petrarca chiamate le tre sorelle*, Venezia 1562 in-4°. IV. *Dialoghi di Platone tradotti di lin-*

gua greca in italiano, Venezia 1574, in-8°. V. *Discorso de' governi civili, dans les trattati di Bartolomeo Cavalcanti sopra gli ottimi reggimenti delle repubbliche antiche e moderne* Venezia 1571 in-4°. On prétend qu'Érizzo s'appelait Echinus, parce que *echinos* en grec et *rizzo* en italien signifient hérisson ainsi que Errizzo, en espagnol. Le surnom d'Échinus fut adopté par notre auteur, parce que ses armes représentaient un hérisson. VI. *Trattato della via inventrice e dell' instrumento degli antichi*, Venise, 1554, in-4°.

– ERIZZO (Louis et Marc-Antoine), deux frères d'une des plus anciennes familles de Venise, firent assassiner, en 1556, un sénateur de Ravenne, leur oncle, pour jouir plus tôt de ses biens. Le sénat ayant promis un pardon absolu, avec 2000 écus de récompense à celui qui découvrirait cet assassinat, un soldat, leur complice, les dénonça. Louis fut décapité et Marc-Antoine mourut en prison. — Paul Erizzo, de la même famille, et gouverneur de Négrepont, avait perdu la vie d'une manière plus glorieuse, en 1469. Après avoir fait une vigoureuse résistance, il se rendit aux Turcs, sous promesse qu'on lui conserverait la vie. L'empereur Mahomet II, sans avoir aucun égard à la capitulation, le fit scier en deux, et trancha lui-même la tête à sa fille Anne, parce qu'elle n'avait pas voulu condescendre à ses desirs.

ERIZZO (François). Doge de Venise, succéda à Nicolas Contarini en 1632. Il s'était fait remarquer auparavant dans plusieurs expéditions militaires. La plus grande partie de son règne fut très-paisible ; mais en 1645, les Turcs ayant attaqué à l'improviste l'île de Candie, et s'étant emparés de la Canée, Erizzo, quoique alors âgé de 80 ans, fut chargé d'aller dans l'île avec un commandement suprême, mais affaibli par l'âge et par les fatigues que lui avaient causées les préparatifs de cette guerre, il mourut au moment où il allait s'embarquer. Il eut pour successeur François Molino.

ERIZZO (Nicolas), noble Vénitien et l'un des plus illustres sénateurs de la république de Venise dans ces derniers temps, fut chargé, après en avoir occupé les premières charges, du gouvernement des îles du Levant en qualité de provéditeur général extraordinaire. Son gouvernement paternel lui mérita l'affection de ces peuples. Il mourut à Corfou en 1787, emportant au tombeau les marques de la plus vive reconnaissance, et honoré des titres doux et glorieux de *père* et de *protecteur*, que ses bienfaits, son activité, sa sagesse et son extrême bonté lui avaient mérités.

ERKIVINS. *Voyez* Ervin.

ERLACH (Rodolphe d'), issu d'une ancienne famille originaire de Bourgogne, alliée à la célèbre maison de Neufchâtel, signala sa valeur au service du comte de Nydau ; mais celui-ci ayant déclaré la guerre aux Bernois en 1339, Rodolphe vola à la défense de Berne, sa ville natale, et la délivra de son ennemi, en remportant la célèbre victoire de Laupen. Ce brave guerrier fut assassiné en 1360 par son gendre, Jost de Rudens d'Underwalden.

ERLACH (Jean-Louis d'), né à Berne en 1595, d'une maison de Suisse très-distinguée par son ancienneté et par les grands hom-

mes qu'elle a produits, et la première des six familles nobles de Berne, porta les armes de bonne heure au service de France, et se signala en diverses occasions. Sa valeur et ses exploits furent récompensés par les titres de lieutenant-général des armées de France, de gouverneur de Brisach, de colonel de plusieurs régimens d'infanterie et de cavalerie allemande. Louis XIII dut à sa bravoure l'acquisition de Brisach en 1639; et Louis XIV, en partie, la victoire de Lens en 1648, et la conservation de son armée en 1649. Ce prince lui confia cette année le commandement général de ses troupes, lors de la défection du vicomte de Turenne. D'Erlach mourut à Brisach l'année d'après, à 55 ans. Peu de temps avant sa mort, le roi l'avait nommé son premier plénipotentiaire au congrès de Nuremberg, et il se préparait à récompenser les services de ce général par les honneurs militaires les plus distingués. D'Erlach était un homme également capable de conduire une armée et une négociation. M. Albert d'Erlach de Spietz a publié à Yverdun, en 1784, *des Mémoires historiques concernant M. le général d'Erlach, gouverneur de Brisach.*

ERLACH (Jean-Jacques, baron d'), né à Berne, mort à Paris le 29 octobre 1694, lieutenant-général des armées du roi, et colonel d'un régiment suisse de ce nom, se signala dans plusieurs batailles et siéges, sous le règne de Louis XIV. Son épitaphe qui se voyait dans la paroisse d'Argenteuil-les-Paris, commence ainsi :

Hic jacet Helveticæ decus ingens, et gloria gentis
Erlachius, patrum heroum, non degener heros
Marti, Gradivo socius per vulnera mille, etc.

Il avait pour fils, Jean-Jacques d'Erlach, dit *le Chevalier*, grand'croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, lieutenant-général des armées du roi, et colonel du régiment des gardes suisses, qui mourut à Paris le 4 novembre 1742.

ERLACH (François-Louis d'), baron de Spietz et d'Oberhoffen, né à Berne en 1575, se distingua comme homme d'état et comme général d'armée. Il était fils aîné de Jean-Rodolphe d'Erlach. Il fut nommé avoyer de Berthoud, en 1604, et conseiller de Berne en 1610; employé dans un grand nombre de négociations, il s'en tira toujours à son honneur et à celui de sa patrie. Plus tard, il devint banneret de la république, colonel-général des troupes de l'état de Berne, et enfin avoyer de cette république en 1629. Il mourut en 1651.

ERLACH (Sigismond d') neveu du précédent, né en 1614, servit en France avec distinction jusqu'en 1650, revint dans Berne, sa patrie, fut nommé conseiller d'état, et commanda les troupes qui dissipèrent les paysans révoltés dans l'année 1653. Deux ans après il fut battu par l'armée des cantons catholiques à Wilmerguen. Cet échec ne diminua rien de la considération que lui méritaient ses services. Il fut nommé banneret en 1667, et avoyer de la république en 1675. Il mourut à Berne le 1er décembre 1699.

ERLACH (Jean-Louis d'), né à Berne en 1648, fut mené fort jeune encore en Danemarck; il y entra dans les pages du roi et dirigea ses études vers la marine.

Il se distingua en 1665, sur la flotte hollandaise de l'amiral Tromp, devint successivement capitaine de vaisseau, chef d'escadre, contre-amiral et vice-amiral de Danemarck. Il eut une très-grande part en 1678, à la prise de l'île de Rugen, et suivit l'amiral Forbin en Espagne. Il mourut en 1680, âgé de 30 ans.

ERLACH (Jérome d'), neveu de Jean-Jacques d'Erlach, né en 1667, servit d'abord en France, puis il passa en 1702, dans l'armée de l'empereur Léopold, en qualité de Colonel, et devint général-major en 1705. L'empereur Joseph le nomma chambellan et général-lieutenant-feld-maréchal de ses armées. Il passait pour l'un des plus habiles généraux de son temps et était honoré de l'estime particulière du prince Eugène. Il avait fait toutes les guerres de la succession d'Espagne. De retour dans sa patrie, il fut nommé en 1721, avoyer de Berne, charge qu'il conserva jusqu'en 1747, où il la résigna. Il mourut le 28 février 1748.

ERLACH (Charles-Louis d'), né à Berne en 1726, d'une famille illustre et ancienne, passa en France, où il fut élevé au grade de maréchal de camp. Retiré dans sa patrie au moment de la révolution française, on lui confia le commandement en chef de l'armée suisse, lorsque les Français pénétrèrent dans ce pays en 1798. On le somma de rendre Morat ; il répondit : « Mes ancêtres ne se rendirent jamais. Fussé-je assez lâche pour y songer, le suaire de Morat, ce monument de valeur, que nous avons sous les yeux, m'arrêterait. » Les succès ne répondirent point au courage de ce général ; repoussé de poste en poste, l'insurrection se mit dans ses troupes, qui le massacrèrent, après qu'il eut exposé ses jours pour les défendre. Ils le crurent traître à la nouvelle de la prise de Berne.

ERMAN (Jean-Pierre), né à Berlin en 1735, fut pasteur de la colonie française de cette ville, principal du collége français, recteur du séminaire de théologie, conseiller du consistoire supérieur, et membre de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres. Ses occupations ne l'empêchaient pas de paraître dans le monde et d'y briller par son esprit et par ses connaissances. Il était admis à la cour de la reine, épouse de Frédéric II, et jouissait de l'estime particulière de cette princesse. Il est mort à Berlin en 1814. On a de lui : I. *Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés français dans les états du roi de Prusse*, tome I-VIII, 1782-94 in-8°. (en société avec le pasteur Reclam). Les deux derniers sont entièrement d'Erman. II. *Éloge historique de la reine de Prusse, Sophie-Charlotte*, épouse de Frédéric Ier. III. des Mémoires, des Traductions, des Sermons, etc. — Son fils aîné, George Erman, fut pasteur à Postdam, publia un Recueil de Sermons, et mourut avant son père.

ERMELS, (Jean-François) graveur, né à Cologne en 1621, mourut, âgé de 72 ans, à Nuremberg, où il travailla pendant longtemps. On a de lui des *Paysages* d'un bon goût, ornés d'animaux fort bien dessinés, et de ruines très-pittoresques.

ERMENGARDE, reine de Provence, arrière-petite-fille de Charlemagne, fille de Louis II,

roi d'Italie et empereur d'occident, en 855, et d'Ingelberge, fille de Louis-le-Germanique, née vers 859, épousa, vers 879, Boson II, roi d'Arles, beau-frère de l'empereur Charles-le-Chauve. Les deux rois de France, Louis et Carloman, étant venus assiéger Vienne en Dauphiné, où Ermengarde s'était renfermée, cette princesse s'y défendit en héroïne l'espace de deux ans; mais elle fut obligée de rendre la place, en septembre 882, au comte Richard, son beau-frère, qui l'emmena avec sa fille prisonnière à Autun. Boson conclut alors un traité à Metz avec Charles-le-Gros et ce prince, à condition que Boson lui rendrait à l'avenir foi et hommage; il lui restitua son royaume, sa femme et sa fille : cette dernière fut fiancée à Carloman, fils de Louis-le-Bègue. Ermengarde, veuve en 889, tint la régence du royaume de Bourgogne jusqu'à ce que son fils, Louis l'*Aveugle*, eût atteint l'âge de dix ans. (*Voyez* Louis, dit l'*Aveugle*, roi de Provence.) On ignore l'année de la mort d'Ermengarde.

ERMENGARDE, fille de Richard-le-Justicier, comte d'Autun et duc de Bourgogne, et d'Adélaïde, fille de Conrad II et sœur de Rodolphe Ier, roi de la Bourgogne Transjurane, descendait par son aïeule Adélaïde, de Charlemagne : elle épousa Giselbert, fils de Manassès, le vieux, comte de Dijon, qui succéda à Richard, son beau-père, en 921, hérita en 952, par la mort d'Hugues-le-Noir, son frère, de la moitié du duché de Bourgogne, et le garda jusqu'en 956. La duchesse Ermengarde, devenue veuve le 8 avril de la même année, laissa deux filles, Leudgarde, mariée à Otton II, fils d'Hugues-le-Blanc (*le Grand, le Blanc*, ou l'*Abbé*), possesseur de l'autre moitié du duché de Bourgogne, et qui les réunit toutes deux par ce mariage.

ERMENGARDE, fille d'Adalbert II, le Riche, duc de Toscane, et de Berthe, arrière-petite-fille de Charlemagne, célèbre par son esprit, son courage et sa beauté. Ermengarde, sœur de Hugo, comte d'Arles et roi d'Italie, mort en 947, et de Guy, marquis de Toscane, mort en 929, fut mariée à Adalbert, marquis d'Yvrée, mort en 924. On croit qu'elle en eut une fille nommée Bertilla, qui paraît être la même que la Bertilla mariée à Adalbert, comte de la loi ripuaire, fille de Théobald ou Theobaldo, duc et marquis de Camerino.

ERMENGARDE, fille du comte Adalbert, marquis de Spolette et de Camerino, et de Bertilla (qu'on croit être celle indiquée en l'article ci-dessus), petite-nièce d'Hugo, comte d'Arles et roi d'Italie, et par Gualdrade ou Walrade, sa bisaïeule, sœur de Rodolphe II, roi de Bourgogne (*voyez* Walrade), descendait d'Adélaïde, fille de l'empereur Louis-le-Débonnaire, et petite-fille de Charlemagne. Ermengarde fut mariée à Gioanni, comte de Bologne, riche seigneur, qui vivait à la fin du 10e. siècle. Ce Gioanni, neveu d'un autre Gioanni, évêque de cette ville, était petit-fils de Pietro di Pietrone, duc de la Romagne et marquis d'Italie, qui paraît issu des ducs de Ravennes, et être souche des Lambertini de Bologne. Ermengarde se distingua par des fondations et donations

aux monastères, et par une grande charité. Son frère Boniface, marquis de Toscane en 1009, la recueillit pendant les troubles qui s'élevèrent alors en Italie. On ignore l'année de sa mort. Elle laissa de son mariage un fils, Lamberto, dit d'ERMENGARDE, lequel laissa ce surnom à sa postérité. *Voyez* Savioli, *Annali Bolognesi*, tome I, pages 122 et 145.

ERMENGARDE ou DA ERMENGARDA (MATHILDE), fille de Pietro da Ermengarda, et petite-fille d'Ermengarde et de Gioanni, dont il est question dans l'article précédent, fut ainsi nommée en l'honneur de son aïeule. Mathilde da Ermengarda savait le latin et était versée dans l'astrologie judiciaire. Elle épousa Federico Torello, fils de Ludolphe de Saxe, surnommé *il Toro*, et en eut un fils, Guido, qui devint célèbre par sa vaillance, et fut surnommé *Saliens in guerra*, ou saillant en guerre. *Voyez* TORELLO Salinguerra, seigneur de Ferrare, et l'*Art de vérifier les dates*, tom. III.

ERMENGARDE, femme d'Herbert III, comte de Vermandois en 988, descendante de Bernard, roi d'Italie, laissa deux enfans, Albert et Otton. Le premier fonda l'abbaye de Bucilly.

ERMENGARDE, vicomtesse de Narbonne. *Voyez* NARBONNE (Ermengarde.)

ERMENGARDE. *Voyez* ENGELBERGE.

ERMENGAUD (Maistre), poète et écrivain du 13ᵉ. siècle, natif de la ville de Béziers, dont on lui a donné le surnom, a laissé un in-fol. manuscrit, intitulé : *Bréviaire d'amour*, qui fait plus connaître l'érudition que le goût et l'esprit de l'auteur. Il fait mention dans cet ouvrage d'un de ses frères, Pierre ERMENGAUD, qui paraît avoir aussi cultivé la poésie, mais dont on ne croit pas que les manuscrits aient rien conservé.

ERMENGAUD, ou ARMENGANDUS ou ARMINGANDUS BLASIUS, de Montpellier, médecin de Philippe-le-Bel, a traduit en latin les *Cantiques d'Avicenne*, avec les *Commentaires d'Averroès*, ainsi que le *Traité de la Thériaque* de ce dernier auteur. Cette traduction, revue et corrigée par André Alpago de Bellune, se trouve dans le dixième volume des œuvres d'Averroès, imprimées à Venise chez les Juntes. Schenkius attribue au même médecin une *Traduction* latine d'un traité hébreu de Moyse Maimonides sur l'asthme; elle est intitulée: *De regimine sanitatis ad Sultanium Babiloniæ*.

ERMERIC ou HERMENRIC, roi des Suèves en Espagne, sous le règne de l'empereur Honorius, occupait les Asturies et une partie de la Lusitanie. Il fit la guerre aux Vandales, et battit Gonderic, l'un de leurs rois, mais ses armées furent battues en 427 par Genseric, autre roi des Vandales. Il mourut en 440 après un règne de 31 ans.

ERMINI (FRANÇOIS), homme assez savant du 17ᵉ siècle, attaché au cardinal César Monti, archevêque de Milan, a laissé : *Orazioni e discorsi accademici; Lettere in materia di ragioni di stato;* diverses *poésies; Il compendio della Vita di S. Andrea Corsini, Carmelitano, vescovo di Fiesole*.

ERMITE (DANIEL L'), en latin

Eremita, né à Anvers en 1584, de parens protestans, mérita, dans sa jeunesse, l'amitié de Jos. Juste Scaliger et d'Isaac Casaubon; il s'attacha ensuite à de Vic, ambassadeur de la cour de France auprès des cantons suisses, par l'avis duquel il embrassa le catholicisme. De Suisse il alla en Italie, où le grand-duc de Toscane, Cosme de Médicis, le prit pour son secrétaire et le chargea de différentes commissions. Il fut connu et aimé de Rodolphe II, et de plusieurs autres princes d'Allemagne, et mourut à Livourne en 1613, âgé de 29 ans, de la maladie vénérienne selon les uns, de poison selon d'autres. J. G. Grævius publia à Utrecht, en 1701, les *Aulicæ Vitæ, lib. IV*, et d'autres Opuscules de cet auteur, volume in-8°. Il y a ajouté sa vie, où il s'attache à le venger des injures de Scioppius. Paquot l'a oublié dans ses Mémoires. Leclerc, libraire de Paris, lui a donné un article tronqué dans son supplément au Dictionnaire de Ladvocat. Dans les *Deliciæ poëtarum Belgicorum*, on voit une pièce de Daniel Ermite sur le Recueil des inscriptions de Gruter, en tête duquel elle se trouve. On a aussi de lui *Iter germanicum*, Leyde, 1637, in-16.

ERMOGENE. *Voyez* HERMOGENE.

ERMOLDUS (NIGELLUS), écrivain du 9me siècle, vivait à la cour de l'empereur Louis-le-Débonnaire; mais ayant été disgracié et exilé à Strasbourg, il composa dans cette ville un poème qu'il adressa à l'empereur par une petite pièce dont les premières et les dernières lettres de chaque vers forment le suivant :

Ernoldus cecinit Ludoici Cæsaris arma.

L'empereur lui pardonna et lui rendit sa confiance. Le poème d'Ermoldus est versifié d'une manière peu agréable, mais il est très-important sous le rapport historique à cause des faits qu'il renferme relativement au règne de Louis-le-Débonnaire. Il a été publié par Muratori, en tête du second volume de ses *Scriptores rerum italicarum*.

ERNDL ou ERNDTEL (CHRISTIAN-HENRI), de Dresde, reçu docteur en médecine à Leipsick en 1700, et en 1710 nommé médecin de Frédéric-Auguste, roi de Pologne, mourut à Dresde le 17 mai 1734. Ce médecin a composé plusieurs ouvrages, dont voici les principaux : I. *De usu historiæ naturalis exotico-geographicæ in medicinâ*, Lipsiæ, 1700, in-4°. II. *Flora Japonica*, Dresdæ, 1716, in-4°. III. *De plantis circa thermos Teplicences crescentibus*, dans le 3me vol. des Curieux de la nature, 1733. IV. *De itinere suo Anglicano et Batavo, annis* 1706 *et* 1707, *facto, relatio ad amicum*, 1710, in-8°. C'était un auteur fort superficiel.

ERNECOURT (BARBE D'), plus connue sous le nom de madame de *St.-Balmon*, mérite d'être comptée au nombre des Amazones que produisit la Lorraine; fille d'un seigneur des environs de Verdun, elle naquit en 1607 dans le château de La Neuville; mariée en 1634 à M. de St.-Balmon, elle voulut partager les exercices militaires de son mari qui était colonel au service du duc Charles IV. Elle apprit en conséquence à monter à cheval, à manier les armes et revêtit l'habit d'homme. Ce qu'il y a de singulier, c'est que pendant que son

mari se battait, en 1656, pour le parti des Lorrains et des Impériaux, cette femme resta attachée au parti de la France. Des Espagnols étant venus du Luxembourg, pour cerner son village et son château de La Neuville, elle prit les armes et fit mettre l'un et l'autre en état de défense par des barricades; elle réunit ensuite quelques gentilshommes, fit armer ses domestiques et ses paysans, sortit du village, poursuivit et défit son ennemi; glorieuse de ce succès, elle tente d'autres expéditions qui lui réussissent également; peu à peu elle grossit sa troupe, et errant dans le pays, elle cherche, jusque dans leurs retraites, les partis ennemis pour les combattre. Barbe devint redoutable autant par ses exploits que par son bonheur, car pendant plus de sept ans que dura cette petite guerre, elle se battit souvent et ne fut jamais blessée ni vaincue; mais cette héroïne, énorgueillie d'une gloire militaire, si peu convenable à son sexe, et qui, de même que tous les vieux militaires, prenait plaisir à narrer, dans la société, ses faits d'armes, ses actes de valeur, offrit un rare exemple de la bizarrerie de l'esprit humain en prenant tout-à-coup le parti de se retirer dans un couvent, à Bar-le-Duc, pour s'y faire religieuse. Mais le régime sévère des *Sœurs Christes* ne convenant point au tempérament de la guerrière que les infirmités de son sexe venaient d'affaiblir, elle fut obligée de renoncer à sa pieuse entreprise, et de retourner dans son château de La Neuville, où elle mourut en 1660. Elle cultiva aussi la littérature et composa en 1650 une tragi-comédie en 5 actes, intitulée : *La Fille généreuse*, et une tragédie *des Jumeaux martyrs*, 1650, in-4°, et 1651, 1 vol. in-12. Elle eut une fille qui épousa Louis Des Armoises, seigneur de Commercy. La vie de cette guerrière a été écrite par un père Tiercelin, nommé Jean Marie de V.... qui l'a fait imprimer à Paris en 1678, in-12, sous ce titre : *L'Amazone chrétienne, ou les aventures de madame de St.-Balmon.*

ERNEST. *Voyez* Hesse Rhinfels, Mansfeld, et Saxe.

ERNESTI, famille d'où sont sortis beaucoup de littérateurs et de savans en Allemagne depuis le 15me siècle jusqu'à nos jours. Le 18me siècle en a surtout vu fleurir un certain nombre dont nous pouvons indiquer les suivans : *Daniel* et *Jean-Christophe* ; le premier eut trois fils : *Jacques-Daniel*, *Jean-Henri* et *Christophe-Théodore* ; le second en eut cinq : *Jean-Christian*, *Jean-Frédéric-Christophe*, *Jean-Auguste*, et deux autres dont les noms nous sont inconnus; *Jean-Christian* donna le jour à *Auguste-Guillaume* et *Jean-Frédéric-Christophe*, à *Jean-Christophe-Théophile*. (*Voyez* ces noms.)

ERNESTI (Jacques-Daniel), fils aîné de Daniel Ernesti, né à Rochlitz le 3 décembre 1640, mort le 15 décembre 1707 à Altembourg, après avoir eu dix-huit enfans de trois femmes différentes, a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Apanthismata, sive selectiores flores philologico-historico-theologico-morales, in IV libros divisi*, Altenburg, 1672, in-8°. — Ernesti (Jean-Henri), frère du

précédent, recteur de l'école de Saint-Thomas à Leipsick, mort en 1729, est auteur de plusieurs ouvrages pleins de critique et d'érudition; entre autres: *Dissertatio de pharisaïsmis in libris profanorum scriptorum occurrentibus*, Leipsick, 1690, in-12.

ERNESTI (Jean-Auguste), un des plus illustres critiques Allemands, né à Tennstadt en Thuringe le 4 août 1707, étudia à Wittemberg et à Leipsick, et devint un des plus savans philologues d'Allemagne. Il introduisit dans l'étude et l'explication des saintes Ecritures une critique plus saine et plus approfondie. Il possédait à fond les auteurs classiques latins, l'histoire et l'archéologie, et il eût été le premier dans cette partie, si son savoir dans la littérature grecque eût égalé ses connaissances des classiques latins. Cependant par ses éditions d'Homère, de Xénophon, d'Aristophane, de Callimaque, de Polybe, etc., il contribua beaucoup aux progrès de la littérature grecque. Parmi ces éditions on estime surtout les deux suivantes: I. *Homeri opera omnia, ex rec. et. cum not. S. Clarkii, S. T. P. accessit var. lectionum Ms. Lips. et edd, vet. curâ I. A. Ernesti, qui et suas notas adspersit vol. IV.* Lips. in-8°., 1759, 64, 65. II. *Callimachi Hymni, epigrammata et fragmenta, cum notis integris H. Stephani, B. Vulcanii, Annæ Fabri, Th. Grævii, R. Bentlegi, etc. Tom. II.* Lugd. Bat. 2 vol. in-8°., 1761. III. *Polybii libri qui supersunt cum notis variorum præfatione et glossario.* Lips., 1763, 64, 3 vol. in-8°. Mais il s'acquit une gloire durable par ses éditions des classiques latins, et surtout des ouvrages de Cicéron et de Tacite publiés sous les titres: I. *M. T. Ciceronis opera omnia ex rec. Joh. Gronovii acc. var. lectionis Pearcianæ, Grævianæ, Davisianæ, cum singulorum libror. argumentis et indice rerum histor. verborumque philologico-critico, curavit, etc.* 7 vol. Lips. 1776. 3e édition. II. *C. Cornelii Taciti opera, cum not. integr. Justi Lipsii et Fr. Gronovii, quibus et suas adjecit, etc.* Lips. in-8°., 1772, 2e édition. Il en existe une 3e édition sous ce titre: *C. Corn. Tac. denuò curavit Jer. Jac. Oberlinus Argent. etc.* Lips. in-8°., 1801, 2 tomi. Son ouvrage: *Initia doctrinæ solidioris.* Lips. in-8°., 1783, 7e édition, est écrit d'un latin très-pur, et a été introduit même dans les universités d'Espagne. On regarde aussi comme un ouvrage classique son *Institutio interpretis novi Test.* Lips. in-8°, 1775, 3e édition. Il en existe une 4e publiée par Ammon, Lips. in-8°., 1792. Il a publié un grand nombre d'autres ouvrages d'érudition et de théologie. Ces derniers se distinguent par un ton modéré et décent; cependant l'auteur n'aimait pas les raisonnemens philosophiques en matières de religion, et il combattait avec le même zèle l'incrédulité et la superstition. Ernesti, membre de beaucoup de sociétés savantes, exerça dans sa patrie plusieurs emplois honorables, et mourut avec la réputation d'un homme intègre le 11 septembre 1781.

ERNESTI (Jean-Christian),

fils aîné de Jean-Christophe, naquit le 13 février 1695, à Gross-Brüchtern, fut pasteur à Coelleda et à Zeitz, et surintendant de Langensalza. Il mourut en 1770 dans la Thuringe. On a de lui quelques écrits théologiques, des sermons et des dissertations académiques ; il a aussi donné une édition des *Articles de Smalcalde.*

ERNESTI (GONTHIER-THÉOPHILE), né à Cobourg le 25 juillet 1759, mourut le 28 juin 1797 à Hildbourghausen, où il était prédicateur. On a publié après sa mort ses *sermons* pour les dimanches et pour les fêtes de toute l'année, 1798, 1 vol. in-8°.

ERNESTI (AUGUSTE-GUILLAUME), fils de Jean-Christian, et savant critique Allemand, né à Frohndorf, près de Tennstadt, en Thuringe, le 26 novembre 1733, mort à Leipsick le 29 juillet 1801, où il avait été professeur de philosophie et d'éloquence, était versé dans la littérature ancienne, et écrivait un latin pur et correct. Il a publié les éditions suivantes : I. *T. Livii historiarum libri, qui supersunt, omnes ex rec. Drakenborchii, cum indice rerum locupletissimo. Accessit præter varietatem lectionum Gronovianæ glossarium Livianum*, Lips. 1801, 1804, 3 vol. in-8°, 3e édition. II. *Q. Fabii Quintiliani de institutione oratoriâ liber decimus*, Lips. in-8°, 1769. III. *Ammiani Marcellini opera ex rec Valerio-Gronoviani*, Lips. in-8°, 1769. IV. *Pomp. Melæ de situ orbis, libri III. ex rec. Gronovianâ in usum schol.* Lips. in-8°, 1773. V. *Opuscula oratoria-philologica.* Leipsick, 1794, in-8°, etc.

ERNESTI (JEAN-CHRISTIAN-THÉOPHILE), littérateur allemand, né en 1756 à Arnstadt, en Thuringe, était fils de Jean-Frédéric-Christophe. Il professa la philosophie et l'éloquence à l'université de Leipsick, et mourut le 5 juin 1802, âgé de 46 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Æsopi fabulæ gr.* Leipsick, 1781, in-8°, édition estimée. II. *Hesychii glossæ sacræ emendationibus notisque illustratæ*, ibid., 1785, in-8°. III. *Suidæ et Phavorini glossæ sacræ*, 1786, in-8°. IV. *C. Silii Italici Punicorum libri XVII.* Ibid, 1791, in-8°, bonne édition, etc., etc.

ERNST (HENRI), en latin *Ernstius*, né à Helmstædt le 3 février 1603, docteur et professeur au collége de Sora en Danemarck, florissait dans le 17e siècle. On lui doit : I. *Catalogus Librorum Bibliothecæ Mediceæ, quæ asservatur Florentiæ in cœnobio D. Laurentii*, Amstel. 1646, in-12. Ce catalogue n'est pas très-estimé ; c'est à son occasion que Vander Vinden a commis une plaisante erreur dans son ouvrage *de scriptis medicis libri duo*, Amst. édit. de 1662 in-8°. Trompé par le mot *mediceæ*, il a pris cet ouvrage d'Ernstius pour un catalogue de livres de médecine, et l'a inséré comme tel dans son livre. Une légère réflexion sur le titre de ce catalogue aurait dû lui rappeler le grand duc de Florence Médicis ; mais le plus sûr était de ne parler de ce catalogue qu'après l'avoir vu et lu. II. *Regum aliquot Daniæ genealogia et series anonymi ex veteri codice quod desinit in anno* 1218 ; Soræ, 1646, in-8°, de 126 pages. Ernstius a reçu ce fragment de

l'histoire de quelques rois de Danemarck, d'André Duchesne, mais il n'en cite pas l'auteur; il l'a enrichi d'excellentes remarques. III. *Sabbatismos, sive Commentatio de studiis diebus festis convenientibus*; Soræ, 1656, in-4°, de 182 pages. On trouve dans cet ouvrage beaucoup d'érudition, un jugement sain, une piété éclairée et solide, telle est l'opinion de D. Clément sur ce livre. IV. *Catholica juris cum emendationibus in op. posth. Cujacii*; Hafniæ, 1654, in-12. V. *Catholica juris*, Gryphisw; 1656, in-8°. *Variarum observationum*, Lib. II. Amstel. 1636 in-8°. VI. *Introductio ad veram vitam*, Soræ, 1649, in-8°. VII. *Joan. Caselii Librorum in certas classes distributio, secundùm quam monumenta Caseliana, si deo visum fuerit, in lucem emittentur ab Ernstio*. Hamburg. 1656, in-4°. Ernstius, et non pas Ernestius ni Ernestus comme quelques-uns l'ont écrit, est mort à Copenhague, en 1665, âgé de 63 ans. Il avait voyagé en Allemagne, en France, en Italie, en Angleterre. Son grand savoir lui attira de la part de Fréderic III, roi de Danemarck, des faveurs et des places honorables.

ERNSTING (Arthur-Conrad), médecin allemand, né à Sachsenhagen, dans le Schauenbourg en 1709, mort le 11 sept. 1768, exerça d'abord son art à Brunswick, puis il revint dans sa patrie où il cultiva la botanique; on a de lui : I. *Phellandrologia physica medica seu exercitatio de medicamento novo peer-saat*, Brunswick, 1739, in-4°. II. *Prima principia botanica, etc.*, Wolfenbuttel, 1748, in-8°. III. *Der Wollkommene und allzeit fertige apothecker*, Helmstadt, 1741, in-8°, etc., etc.

ÉROPE (Æropus), fils de Philippe I, roi de Macédoine, monta sur le trône étant encore en bas âge. Les Illyriens, voulant profiter de la minorité du prince, attaquèrent et défirent les Macédoniens; mais ceux-ci ayant porté le jeune roi à la tête de l'armée, ce spectacle ranima tellement les soldats, qu'ils furent à leur tour vainqueurs, vers l'an 598 avant J. C. Ce prince régna environ 35 ans avec assez de gloire.

ÉROS, affranchi de Marc-Antoine le triumvir. *Voyez* dans cet article le trait de magnanimité et d'attachement par lequel il termina sa vie.

ÉROSTRATE ou ÉRATOSTRATE, homme obscur d'Éphèse, qui, voulant rendre son nom célèbre dans la postérité, brûla le temple de Diane, l'une des sept merveilles du monde, l'an 356 avant J. C., la nuit même où naquit Alexandre-le-Grand. Les juges éphésiens firent une loi qui défendait de prononcer son nom. Cette loi singulière produisit le moyen de répandre et de perpétuer sa mémoire.

EROTIANUS (Érotien), médecin grec, auteur d'un glossaire d'Hippocrate, vivait dans le premier siècle, sous l'empire de Néron. Son ouvrage fut imprimé d'abord à Paris, par Henri Estienne, en 1564, et ensuite à Venise, en 1566, in-4°, avec les notes de Barthélemi Eustachi, sous ce titre : *Vocum, quæ apud Hippocratem, collectio, et ejus operum in septem sectiones distributio*. On le trouve encore dans l'Hippocrate grec-latin qu'Annce Foës publia à Genève, 1657, in-fol.

ÉROVANT II, dixième roi d'Arménie, né vers le milieu du premier siècle, d'un lit illégitime, d'une femme royale des Arsacides, s'appliqua à la profession des armes, et servit avec distinction sous le roi Sanadroug. Ce prince trouvant en lui dans toutes circonstances les qualités d'un bon capitaine, d'un homme très-prudent et en même temps très-affable, lui accorda les honneurs de premier ministre, et le rendit puissant. Après la mort de Sanadroug, il s'empara du trône d'Arménie, et fit massacrer toute la famille royale, excepté un des fils nommé Ardachès, qui se sauva en Perse. Érovant II, devenu maître de ce royaume, envoya des ambassadeurs auprès de Vespasien, et, par un arrangement conclu avec cet empereur, il céda aux Romains la Mésopotamie, et eut en échange la partie de l'Arménie supérieure, vers l'an 75 de J. C. Ce prince s'occupa ensuite à élever des monumens durables à sa gloire; il fit bâtir en 77 la ville d'Erovantachad sur les bords de l'Araxe, celle Pagaron, sur les rives d'Arpatchay, et celle d'Erovantakerd, appelée aujourd'hui Akgé-Kalé, qui fut achevée vers l'an 83. Mais pendant que ce roi s'occupait de l'embellissement de son royaume, le jeune prince Ardachès se préparait contre lui; il entra en Arménie à la tête d'une armée formidable : on donna des batailles les plus sanglantes. Erovant II, trahi par ses favoris, fut tué dans son palais vers l'an 88, après un règne de vingt ans, dans un lieu nommé à cause de sa défaite, Erovantavan, actuellement Erivan.

EROVAZ, frère du précédent, et descendant, comme lui, de la race des Arsacides, fut créé par son frère, grand-prêtre des dieux de l'Arménie en l'an 78 de J. C. En l'an 88, après la mort de son frère, il fut attaqué dans Pagazan où il faisait sa résidence, par les armées d'Ardachès II. On le prit et on le précipita dans l'Araxe, une pierre attachée au cou.

ERP (Henriette d'), savante Hollandaise, écrivit en 1503 les *Annales* du couvent dont elle était abesse à Utrecht.

ERPENIUS ou d'ERPE (Thomas), célèbre orientaliste, né à Gorcum en Hollande l'an 1584, mort professeur d'arabe dans l'université de Leyde, en 1624, à 40 ans, laissa plusieurs ouvrages sur l'arabe et sur l'hébreu, dans lesquels on remarque une profonde connaissance de ces deux langues. Sa *Grammaire arabe*, Leyde, 1613, 1656, 1748, ou 1767, in-4°, est estimée; c'est la plus méthodique que l'on puisse faire, dit de Guignes dans un mémoire imprimé en 1787. Pour la publier, il établit chez lui une imprimerie. C'était un homme laborieux, d'un esprit vif, d'une mémoire étendue, attaché à ses livres et à sa patrie, qui refusa toutes les offres qu'on lui fit pour l'attirer en Espagne et en Angleterre. Erpénius voyagea en France et en Italie; il se lia particulièrement en France avec les Casaubon; c'est Isaac Casaubon qui l'encouragea à se livrer tout entier à l'étude de la langue arabe, en lui procurant les secours nécessaires. *Ita ut supellectilem suam arabicam, quam satis habebat luculentam, ultrò mihi offerret et concederet*, dit-il dans une lettre adressée au fils de Casaubon, et qui se trouve dans le recueil de *Proverbes ara-*

tes, édition de 1623. Erpénius se loue aussi beaucoup d'Étienne Hubert, professeur d'arabe au collége royal de France. On a aussi de lui : I. *Oratio de linguâ arabicâ*, Leyde, 1613, in-4°. II. *Annot. in Lexic. arab. Fr. Raphelengii*, Leyde, 1613, in-4°. III. *Proverbiorum arabicorum centuriæ duæ, ab anonymo quondam Arabe collectæ*, Leyde, 1614, deuxième édition, ibid., 1693, in-8°. IV. *Locmanni sapientis fabulæ*, Leyde, 1615, in-8°. V. *Historia Josephi patriarchæ, ex Alcorano, cum triplici versione latinâ*, etc.; Leyde, 1617, in-4°.

ERRARD (Jean), ingénieur, né à Bar-le-Duc vers le milieu du seizième siècle, fut employé par Henri IV et par Sully dans l'art de fortifier les places. Il était souvent appelé au conseil pour y discuter des projets de cette nature. Il construisit la citadelle d'Amiens et une partie du château de Sedan. Ses principes n'ont pas vieilli. On a de lui un livre sur la fortification, Francfort, 1604, in-fol.

ERRARD (Charles), architecte et peintre d'histoire, né à Nantes en 1606, conduisit dans sa jeunesse les ouvrages de peinture qui se faisaient au Louvre par ordre de Louis XIII. Dans la suite on lui donna une commission bien plus importante ; le cardinal de Richelieu, par le conseil du célèbre Poussin, voulait renouveler le projet de François Ier, c'est-à-dire former une collection des plus belles antiques qui étaient à Rome, tels que statues, reliefs, etc. ; on voulait y joindre le modèle de la colonne trajanne : Nicolas Poussin avait formé le projet de la faire mouler ; mais ce qui eût été de la plus grande magnificence, c'étaient les deux statues équestres et colossales placées à la place de *Monte Cavallo*. On devait les jeter en bronze, et les placer devant le Louvre, à peu près comme elles sont devant le palais du pape. On copia quelques médaillons de Constantin, l'Hercule du palais Farnèse, le Taurobole du palais Borghèse. Pour favoriser les progrès de l'architecture, on fit modeler deux grands chapiteaux corinthiens de la rotonde, que l'on regarde comme les plus beaux : on devait en faire autant de tous les autres ordres. Errard présidait à Rome à ces différens ouvrages, et dessinait en même temps les bas-reliefs les plus estimés et les plus belles statues antiques qui furent envoyées à Desnoyers. On ordonna ensuite de copier les plus beaux tableaux; mais ce projet resta sans exécution. Errard fit aussi élever le dôme de l'Assomption à Paris. On a blâmé avec raison la manière désagréable dont cet édifice est terminé, et on l'a nommé par plaisanterie *le sot Dôme*. Les travaux d'Errard, et les services qu'il avait rendus pour la gloire et les progrès des arts, lui méritèrent d'être nommé directeur de l'académie de Paris et de celle de Rome, où il mourut, âgé de 83 ans, en 1689.

ERRI (Pellegrino degli), né à Modène en 1511, se mit au service du cardinal Cortesi à Rome, et obtint en 1545 le titre de commissaire apostolique. Il retourna à Modène, et, s'autorisant du pouvoir que lui donnait sa charge, il essaya de surprendre et d'arrêter comme coupable d'hérésie Philippe Valentin, qui, prévenu à temps, parvint à se soustraire par la fuite au danger qui le menaçait.

Erri revint à Rome, et y obtint divers bénéfices ecclésiastiques qu'il résigna en 1548 à son neveu. De retour dans sa patrie, il fut chargé par son évêque de la traduction des psaumes, qui parut sous ce titre : *Salmi di Davide tradotti con bellisimo stile dalla lingua ebrea nella latina e volgare dal sig. Pellegrino Erri, Modenese, o dal medesimo con molta dottrina e pietà dichiarati*, Venise, 1573, in-4°. Cet ouvrage annonce dans l'auteur une grande connaissance des langues hébraïque et grecque, et des livres sacrés. Erri mourut en 1575, à 64 ans.

ERRICO (Scipion), écrivain sicilien, né à Messine en 1592, embrassa l'état ecclésiastique, et professa la philosophie avec distinction dans sa ville natale. Il était de l'académie des *humoristes* de Rome, et de plusieurs autres sociétés littéraires et savantes. Il portait aussi le titre de poète lauréat de Messine, qui lui avait été donné solennellement. Il mourut le 18 septembre 1670. Ses principaux ouvrages, dans lesquels on admire un style doux et facile, sont : I. *De tribus scriptoribus historiæ concilii Tridentini*, Amsterdam et Anvers, 1656, in-8°. II. *De scientiâ mediâ et ejus origine opusculum*. Gênes, 1668, in-12. III. *Deidamia dramma musicale*. Venise, 1644, et Florence, 1650. IV. *Poésie*, Messine, 1653, in-12. (Voy. la *Bibliotheca Sicula* de Mongitore.)

ERSKINE (Raoul), théologien écossais et ministre protestant, mort en 1696, fut ministre de Churnside, au comté de Berwick. Son attachement pour le presbytérianisme l'entraîna dans des excès pour lesquels il fut mis en prison; il y passa trois ans.

ERSKINE (Raoul), fils du précédent, né en 1682, mort en 1751, a composé des *Ouvrages de théologie*, qui ont été imprimés en 1760. 2 vol. in-fol.

ERSKINE (Ebenezer), frère du précédent, a composé des *Sermons* imprimés en 5 volumes.

ERSKINE (Jean), baron de Dun, né en 1508 ou 1509, au château de ses ancêtres, près de Montrose, descendait de l'ancienne famille des comtes de Marr. Il fut un des plus zélés propagateurs du protestantisme en Écosse, et son château était constamment ouvert à tous les prédicateurs de la religion réformée. Il rendit aussi de grands services à son pays, en repoussant vigoureusement, en 1547, les Anglais qui infestaient la côte d'Écosse, et prit une part active à la guerre civile qui éclata en 1559. Il s'adonna ensuite à la prédication, et mourut en 1591. Il avait eu part à la composition du *Second livre de Discipline* qui parut en 1577. — Erskine (David,) lord Dun, descendant du précédent, fut depuis 1713 jusqu'en 1750, l'un des commissaires de la Cour de Justice. Il mourut en 1755, âgé de 85 ans. On a de lui : *Opinion de lord Dun*, 1752 in-12, ouvrage très-estimé.

ERSKINE (Jean), théologien Écossais, exerça le ministère Évangélique dans différentes villes, et fut ensuite placé à Edimbourg dans la même église avec le célèbre Robertson, l'historien. Il donna, en 1798, des *Sermons*, in-8°, qui jouissent d'une grande réputation. Il est mort le 19 janvier 1803, laissant plusieurs ouvrages manuscrits. On a aussi de

lui un fort bon ouvrage intitulé: *Esquisses de l'Histoire de l'Église*, 1790 in-8°, et dont il donna un second volume en 1797.

ERTINGER (FRANÇOIS), né à Colmar en 1640, a gravé douze sujets des *Métamorphoses d'Ovide*, d'après les miniatures de Werner; l'*Histoire d'Achille*, d'après Rubens; *les Noces de Cana*, d'après La Fage, et d'autres *Pièces* assez estimées, d'après Le Poussin, Van der Meulen, Rubens et autres.

ERTOGRUL, chef des Turcs, fils de Soliman Shah; il vint avec un grand nombre de Carlsniens, que les descendans de Gengis-Khan avaient chassés de leurs foyers, s'établir dans l'Asie mineure, où régnait Aladdin, sultan d'Iconium. Peu à peu sa puissance s'accrut; il prêcha, l'épée à la main, la religion de Mahomet, et prit aux Grecs la célèbre ville de Kutaïa, l'an de l'hégire 680 (1281 de J.-C.). Il mourut peu de temps après cet exploit, âgé de plus de 90 ans. Il avait pour fils Otman, qui fut le fondateur de l'empire Ottoman.

ERVIGE, roi des Visigoths, était d'abord favori du roi Wamba, auquel il ravit ensuite le sceptre, en 680; il lui fit prendre un breuvage empoisonné, et profitant de son état de faiblesse, il lui arracha un écrit par lequel le roi lui résignait le trône. Ervige gagna le clergé, et fit confirmer son élection dans le 12me concile de Tolède. Il mourut en 687, après avoir joui paisiblement pendant sept ans, du fruit de son usurpation.

ERVÉ ou HERNÉ (FRANÇOIS D'), de l'ordre des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, seigneur et commandeur de Valeanville, Cautelou, et Sauxetourp, auteur des plus obscurs, qui fit paraître en 1630 un volume intitulé *le Panthéon, et temple des oracles, où préside la Fortune*. Ces oracles sont composés de quatrains dans lesquels les hommes de tous les pays peuvent lire leur destinée, comme le garantit Ervé lui-même; car ce temple a, dit-il,

> Tant de perfection
> Qu'il est comme un refuge à toute notion,
> Tenant de son auteur cette douce accointance,
> Que chacun y peut voir et le bien et le mal,
> A quoi plus il incline ou qui lui est fatal,
> Pour en tirer de soi la vraie quintessence.

ERVING (GUILLAUME), l'un des bienfaiteurs du collége d'Harvard aux États-Unis d'Amérique, fut gradué dans cette maison en 1735, et quitta l'armée anglaise où il était officier au commencement de la guerre de la révolution américaine. Il mourut en 1790 à Roxbury, et laissa à l'université où il avait été élevé, mille livres sterling pour la fondation d'une chaire de chimie et de médecine, qui porte le nom du fondateur.

ERWIN, de Steinbach, célèbre architecte du 13me siècle, mort en 1318, dirigea pendant 28 ans les travaux de la cathédrale de Strasbourg. Cet édifice, l'un des plus surprenans du genre appelé gothique moderne, fut entièrement achevé d'après ses dessins. Les ornemens et les colonnes y sont en très-grand nombre. Il jeta les fondemens de la tour en 1275. La statue d'Erwin se trouve dans l'intérieur de l'église; cet architecte fut remplacé par Jean Hiltz, qui commença à faire construire la tour de ce temple, laquelle ne fut achevée qu'en 1365, mais la croix et le globe de fer qui la supporte ne furent placés qu'en 1439. Ce clocher extraordinaire a une

élévation de 436 pieds de roi, et est terminé par une espèce de lanterne; on y monte par un escalier de 635 marches. Le dôme de Saint-Pierre de Rome ayant 430 pieds de hauteur, la tour de la cathédrale de Vienne 425, la plus élevée des pyramides d'Égypte 422; il en résulte que le sommet du clocher de Strasbourg termine le monument le plus élevé qu'on connaisse.

ERXLEBEN (Dorothée-Chrétienne Léporin), femme savante, née à Quedlinbourg le 13 novembre 1715, étudia la médecine sous son père, le docteur Chrétien-Polycarpe Léporin, et y acquit tant d'habileté qu'elle suppléa plusieurs fois son père dans l'exercice de sa profession. Le 12 juin 1754, elle reçut le doctorat à l'université de Hall, et sa dissertation inaugurale avait pour but de discuter cette importante question : *Quod nimio citò ac jucundè curare, sæpiùs fiat causa nimis tutæ curationis?* Mme Exleben la traduisit elle-même en allemand et l'a publiée à Hall, en 1755 in-8°. Elle mourut le 13 juin 1762. Elle avait publié en 1742, l'année même de son mariage, un ouvrage en allemand, intitulé : *Examen des causes qui éloignent les femmes de l'étude, dans lequel on prouve qu'il leur est possible et utile de cultiver les sciences.* Berlin, in-8°.

ERXLEBEN (Jean-Chrétien-Polycarpe), fils de la précédente, naturaliste, né à Quedlinbourg en Saxe, le 22 juin 1744, fut professeur de philosophie à Gottingue, et mourut trop tôt pour les sciences, dans cette même ville, le 19 août 1777, à l'âge de 33 ans. On estime ses ouvrages (en langue allemande), nous en citerons les suivans : *Élémens d'histoire naturelle*, 2 vol. in-8°, Gottingue, 1791, quatrième édition, publiée et corrigée par Gmelin ; *Élémens de physique*, in-8°, Francfort et Leipsik, 1794, sixième édition, publiée avec des additions par Lichtenberg ; *Élémens de chimie*, Gottingue, in-8°, 1790, troisième édition, *Considérations sur les causes de l'imperfection du système minéralogique*, Gottingen, 1768, in-4° ; *Introduction à la médecine vétérinaire*, Gottingen, 1779, in-8°, traduit en hollandais, La Haye, 1770, etc.

ÉRY (Thierry d'), *Voyez* Héry.

ÉRYTROPHILE (Ruppert), théologien du 17e siècle, et ministre à Hanovre, est auteur d'un *Commentaire* méthodique sur l'histoire de la Passion. On a encore de lui *Catenæ aureæ in harmoniam evangelicam*, in-4°.

ERZILLA. *Voyez* Ercilla.

ES (Jacques van), né à Anvers en 1570 environ, s'est fait un nom en peignant des poissons, des oiseaux, des fleuves et des fruits. Il représentait la nature avec tant de vérité, que ses tableaux ont souvent trompé la vue. On ne peut mieux copier le coquillage, les écrevisses, les crabes et autres de cette espèce. Il réussit aussi parfaitement en imitant les fruits : on voyait les pepins dans ses raisins, à travers leur peau. Sa légèreté dans ses fleurs les rend d'une couleur aussi belle que transparente. On voit dans la galerie de Vienne deux des plus beaux tableaux de ce peintre : ils représentent l'un et l'autre un *Marché au poisson sur le bord*

de la mer, avec des figures peintes par Jacques Jordaens; l'un d'eux est un sujet de nuit avec un effet de clair-obscur admirable.

ÉSAU, fils d'Isaac et de Rebecca, né l'an 1836 avant J. C., vint au monde couvert de poil, ce qui lui fit donner le nom d'Esaü, c'est-à-dire, homme fait. A quarante ans, il vendit pour un plat de lentilles son droit d'aînesse à Jacob, son frère jumeau, et se maria à des Cananéennes contre la volonté de son père. Ce respectable vieillard lui ayant ordonné d'aller à la chasse pour lui apporter de quoi manger, il lui promit sa bénédiction; mais Jacob la reçut à sa place, par l'adresse de sa mère. Les deux frères furent dès lors brouillés irréconciliablement. Jacob se retira chez son oncle Laban, et, après une longue absence, la réconciliation se fit entre Esaü et lui. Esaü mourut à Seïr en Idumée, l'an 1710 avant J. C. laissant une postérité nombreuse. Jean Behourt fit représenter par les élèves du collége des Bons-Enfans à Rouen, dont il était régent, une tragédie en 5 actes intitulée : *Esaü* ou *le Chasseur*, Rouen, 1598, in-12.

ESCAILLE. *Voyez* LESCAILLE.

ESCALANTE (JEAN D'), l'un des compagnons de Fernand-Cortez, conquérant de l'empire Mexicain, commandait une des onze compagnies qui formaient la troupe de ce chef. Escalante était plein de prudence et de valeur, et Fernand-Cortez avait une entière confiance en lui. Il mourut des blessures qu'il reçut dans un combat contre Qualpopoca, général des troupes de Montezuma, combat où il avait mis en déroute les ennemis. Fernand-Cortez vengea la mort de son compagnon d'armes, en faisant brûler Qualpopoca et ses principaux officiers, et en s'emparant de la personne de Montezuma.

ESCALANTE (JEAN-ANTOINE), peintre espagnol, né à Cordoue en 1630, mourut à Madrid en 1670. Elève du Ricci, il s'attacha au goût de l'école vénitienne; sa manière approche beaucoup de celle du Tintoret, de Paul Véronèse et du Titien. Escalante est surtout recommandable par le beau choix et la variété de ses sujets, par une belle ordonnance, et par la fraîcheur de son coloris. Grand imitateur de la nature, il n'a rien peint que d'après elle. On voit à Madrid plusieurs de ses ouvrages, entre autres, dans la paroisse Saint-Michel, une *Sainte Catherine* dans le goût du Tintoret, et la *Mort de Jésus-Christ* dans l'église du Saint-Esprit des religieux de *los clericos minores;* celui-ci imite la manière du Titien. On voit aussi dans la maison de ces mêmes religieux un *Christ expirant*, et un tableau de la *Rédemption des captifs*, où il s'est peint parmi une troupe de ces esclaves.

ESCALE. *Voyez* SCALA.

ESCALQUENS (GUILLAUME), capitoul de Toulouse en 1526, étant en parfaite santé, se fit faire, dans l'église des Dominicains de cette ville, un service où se trouvèrent les capitouls ses collègues, avec un grand nombre d'autres personnes invitées à cette cérémonie. La représentation ne pouvait être plus naturelle, car il était lui-même étendu dans un cercueil, les mains jointes, et environné de quarante torches allumées. La messe finie, on fit les

encensemens autour du prétendu mort, avec les prières ordinaires. Il ne restait qu'à le mettre en terre; mais son zèle ne s'étendait pas jusque-là. On l'alla donc poser derrière le grand autel, d'où il se retira peu de temps après. Ensuite, ayant quitté cet habillement mortuaire pour reprendre sa robe de capitoul, il retourna chez lui, accompagné de ses collègues et des autres conviés, qu'il retint à dîner. On porta divers jugemens de cette action; les uns la traitaient de superstition, les autres la trouvaient pieuse, et capable d'exciter vivement dans l'ame le souvenir de la mort. L'archevêque était absent de Toulouse. A son retour, il assembla *ad hoc* un concile provincial dans son palais. La question fut agitée pendant trois séances, par les évêques suffragans et les abbés de la province; et l'on y rendit un décret qui défendait à tous les fidèles, dans l'étendue de cet archevêché, d'imiter une semblable cérémonie, sous peine d'excommunication. Charles-Quint la renouvela en Espagne deux cents ans après.

ESCANDER, Emir, ou MIR-ISCANDER, fils de Cara-Yousssef, second sultan de la dynastie du Mouton noir parmi les Turcomans. Il signala son avénement à l'empire, l'an 824 de l'hégire, 1422 de J.-C., par le meurtre de son frère Abou-Sayd. Défait par Scharokh, fils de Tamerlan, il est assiégé dans le château d'Alenjak, et assassiné par son propre fils Scha-Cobâd, qui, au prix de son sang, fit la paix avec le vainqueur, l'an de l'hegire 839, ou, selon d'autres, 184.

ESCARBOT (Marc l'). *Voyez* Lescarbot.

ESCAS. *Voyez* Amaniru.

ESCHASSIER. *Voyez* Leschassier.

ESCHELS-KROON (Adolphe), voyageur Danois, né en 1736 à Nieblum dans l'île Fohr, fit un séjour de dix-huit ans dans les Indes orientales. Il mourut le 18 octobre 1793 à Kiel, laissant les ouvrages suivans : I. *Description de l'île de Sumatra* (en allemand), Hambourg, 1782, in-8°. II. *Relation authentique de l'état actuel des îles de l'océan indien, surtout de Borneo.* III. *Description de Banda, d'Amboine et de dix îles voisines* : tous ces écrits, en langue allemande, sont fort estimés, principalement sous le rapport de l'exactitude. (Voyez le *journal politique* de Schirach.)

ESCHEN (F. A.), jeune littérateur allemand, né en 1777, à Evlin, cercle de la Saxe inférieure, reçut de son père l'éducation la plus soignée. Voss, si connu par le poëme de *Louise* et ses traductions d'Homère, de Virgile et d'Ovide, ayant reconnu ses dispositions extraordinaires, s'attacha à les développer avec un zèle soutenu. A 20 ans, il se rendit à l'université de Iéna, s'y distingua dans la philosophie, la jurisprudence, l'histoire naturelle, la physique et la poésie. Il se fit connaître par différentes pièces pleines de grâce, et principalement par celle intitulée : *Die Lehre der Bescheidenheit.* Quelques *Dissertations littéraires* lui firent un nom parmi les savans. Il se rendit à Berne pour se charger de l'éducation d'un jeune homme, et perfectionner la sienne propre. Pendant son séjour dans cette ville, il fit sa traduction des *Odes d'Horace.* Étant allé peu de temps

après sur les bords du lac de Genève avec un de ses amis, ils montèrent sur le Buet, montagne élevée derrière le village de Servoz; il s'y promenait, lorsque, posant le pied sur une croûte de neige qui recouvrait une fente très-profonde, il y fut englouti. Telle fut la fin malheureuse d'un jeune homme qui donnait l'espérance d'être un jour l'ornement de sa patrie.

ESCHENBACH (Wolfram d'), poète distingué du moyen âge, était issu d'une famille noble du Haut-Palatinat, sur la frontière du pays de Bayreuth. On ne connaît pas d'une manière certaine, l'année de sa naissance ni celle de sa mort; il embrassa le parti des armes, et il assista en 1207 au combat poétique de Wartbourg, où il mérita la palme, et en fut frustré par un juge partial. Ses deux principaux poëmes sont le *Titurel* et le *Parcival*, ou l'histoire romantique et mystique des gardiens du *Saint-Gréal*; c'est le nom, que porte dans les romans de cette époque, le vase précieux qui, d'après la légende, servit à J.-C. pendant la dernière cène. Il n'y a qu'une seule édition du *Titurel*; elle est de 1477; le *Parcival* a été imprimé deux fois la même année 1477, et ensuite dans la collection des poètes allemands de Muller, Berlin, 1784.

ESCHENBACH (André-Christian), écrivain allemand, né à Nuremberg en 1663, professa la langue grecque au collége de Saint-Gille, dans sa ville natale, devint pasteur de l'église Sainte-Claire, et mourut le 24 septembre 1722. On a de lui: *Epigenes de poësi orphicâ in priscas orphicorum carminum memorias commentar.*, *liber*, Nuremberg, 1702, in-4°, ouvrage plein de savoir et de critique, et un grand nombre de dissertations sur divers sujets.

ESCHENBACH (Chrétien-Ehrenfried), médecin, né à Rostock le 21 août 1712, exerça son art dans sa patrie, et y professa les mathématiques et la médecine. Il mourut le 23 mai 1788. Il a laissé un très-grand nombre d'écrits dont les principaux sont: I. *Élémens de chirurgie* (en allemand), 1745, in-8°, cet ouvrage est cité avec éloge, par Haller. II. *Medicina legalis brevissimis comprehensa thesibus*, 1746, in-8°, ibid, 1775. III. *Dissertatio de suppuratione et remediis suppurantibus*; mémoire qui remporta l'accessit à l'Académie de chirurgie de Paris en 1747. IV. *Description anatomique du corps humain* (en allemand), 1750, in-8°, fig., etc., etc.

ESCHENBACH (Jérôme-Christophe-Guillaume), géomètre et ingénieur, né à Leipsick en 1764, s'attacha en 1791 à la compagnie hollandaise des Indes-Orientales, et servit comme capitaine du génie au cap de Bonne-Espérance, à Batavia et à Malaca. Ayant été fait prisonnier dans cette dernière place, par les Anglais, il mourut à Madras le 7 mars 1797. On a de lui des traductions: I. *Essai sur la manière de mesurer la capacité des tonneaux, en y appliquant une ligne spirale*, trad. de Martin Müller, Leipsick, 1784. II. *Histoire du comte Guillaume de Hollande, roi des Romains*, par J. Meerman, 1787-88, 2 parties in-8°. III. *Le Voyage en Grande-Bretagne et en Irlande*, par le même, ibid, 1789, in-8°, etc.

ESCHER DE LUCKES (Jean-Erhard), natif de Zurich, a écrit en allemand une *Description* intéressante *du lac de Zurich*, 1692, in-8°. On connaît encore sous le nom d'Escher trois écrivains de Zurich. L'un, Jean-Rodolphe, né en 1569, mort en 1609 à 49 ans, a laissé une *Chronique de la Suisse* depuis 1596 jusqu'en 1607. Un autre (Marx), maire de Zurich en 1612, a laissé également une *Chronique de la Suisse* depuis Jules-César jusqu'à Charles-Quint, ouvrage estimé; il était né à Kempten en 1524, et mourut en 1612; enfin un autre Marx Escher, né à Ensiedlerhof en 1628, a laissé un *Journal historique de la Suisse* pour l'époque où il vivait, et qui jusqu'en 1712, n'a point été imprimé.

ESCHER (Henri), bourgmestre de Zurich, né dans cette ville en 1626, exerça long-temps une grande influence dans le gouvernement de son canton. Ayant été chargé d'une mission importante pour la Cour de France en 1687, il y soutint la dignité de son pays par la conduite noble et courageuse qu'il y tint. Il mourut en 1710, laissant une mémoire chérie parmi ses concitoyens.

ESCHER (Jean-Gaspard), parent du précédent, né à Zurich en 1678, remplit dans cette ville plusieurs emplois publics avec distinction, et fut nommé bourgmestre en 1740. Il présida le gouvernement de son canton jusqu'à sa mort, arrivée le 23 décembre 1762. Il avait de grandes connaissances en jurisprudence. On a de lui une Dissertation qu'il avait publiée à Utrecht; elle est intitulée: *De libertate populi.*

ESCHINARDI (François), Romain, et jésuite illustre du 17e siècle, publia divers ouvrages, tantôt sous son nom, tantôt sous celui supposé de Costanzo Amichevali, sur l'astronomie, l'optique, et sur d'autres parties de la physique, dont on peut voir le catalogue dans le deuxième vol. de Cinelli, pag. 262, ainsi que deux autres ouvrages *sur l'architecture civile et sur l'architecture militaire.* Sa *Descrizione di Roma, e dell' Agro romano*, a été réimprimée à Rome, 1750, avec des augmentations considérables de l'abbé Ridolfino Venuti.

ESCHINE, philosophe grec, était disciple de Socrate; l'époque de sa mort n'est pas connue. Nous avons de lui des *Dialogues*, avec des notes de Le Clerc, Amsterdam, 1711, in-8°, qui se joignent aux auteurs *cum notis variorum.* J. F. Fischer en a donné quatre éditions, l'une en 1753, la seconde en 1766, la troisième en 1786, et la dernière en 1788, Miseni, in-8°. Les autres ont été publiées à Leipsick; la troisième a de fort bonnes recherches grammaticales; la quatrième ne renferme que le simple texte, mais elle a un bon index, bien fait et bien détaillé.

ESCHINE, célèbre orateur athénien, fils d'Atrometus et de Glaucothée naquit au bourg Cothocide, l'an 397 avant J.-C., 3 ans après la mort de Socrate, et 16 avant la naissance de Démosthènes. Si l'on ajoute foi à ce qu'il dit de lui-même, il était d'une naissance distinguée, et il avait porté les armes avec éclat; et si l'on adopte le récit de Démosthènes, Eschine était fils d'une courtisane; il aidait sa mère à initier les novices dans les mystères de Bacchus, et courait les rues avec

eux; il fut ensuite greffier d'un petit juge de village; et depuis il joua les troisièmes rôles dans une bande de comédiens, qui le chassèrent de leur troupe. Quoi qu'il en soit, Eschine ne fit éclater ses talens que dans un âge assez avancé. Ses déclamations contre Philippe, roi de Macédoine, commencèrent à le faire connaître. On le députa à ce prince; et le déclamateur emporté, gagné par l'argent du monarque, devint le plus facile et le plus doux des hommes. Démosthènes le poursuivit comme prévaricateur, et l'eût fait condamner, sans le crédit d'Eubulus. Le peuple ayant voulu quelque temps après décerner une couronne d'or à son rival, Eschine s'y opposa, et accusa dans les formes Ctésiphon, qui avait le premier proposé de la lui donner. Les deux orateurs prononcèrent en cette occasion deux discours, qu'on aurait pu appeler deux chefs-d'œuvre, s'ils ne les eussent encore plus chargés d'injures que de traits d'éloquence. Eschine succomba; il fut exilé et condamné à une amende de 1000 drachmes. Le vainqueur usa bien de sa victoire : au moment où le vaincu sortit d'Athènes, Démosthènes, la bourse à la main, courut après lui, et l'obligea d'accepter de l'argent. Eschine, sensible à ce procédé, s'écria : « Comment ne regretterais-je pas une patrie où je laisse un ennemi si généreux? Que je désespère de rencontrer ailleurs des amis qui lui ressemblent! » Il alla s'établir à Rhodes, y ouvrit une école d'éloquence, et commença ses leçons par lire à ses auditeurs les deux harangues qui avaient causé son bannissement. On donna de grands éloges à la sienne; mais quand il vint à celle de Démosthènes, les battemens et les acclamations redoublèrent; et ce fut alors qu'il dit ce mot, si beau dans la bouche d'un ennemi : « Eh! que serait-ce donc si vous l'eussiez entendu lui-même? » Eschine se dégoûta du métier de rhéteur, et passa à Samos, où il mourut peu de temps après, à 75 ans. Les Grecs avaient donné le nom des Grâces à trois de ses harangues, et ceux des Muses à neuf de ses épîtres. Ces trois discours sont les seuls qui nous restent. Eschine, plus abondant, plus orné, plus fleuri que son rival, devait plutôt plaire à ses auditeurs que les émouvoir. Démosthènes, au contraire, précis, mâle, nerveux, plus occupé des choses que des mots, les étonnait par un air de grandeur, et les terrassait par un ton de force et de véhémence. Les *Harangues* d'Eschine ont été recueillies avec celles de Lysias, d'Andocides, d'Isée, de Dinarque, d'Antiphon, de Lycurgue, etc., par les Aldes, 3 vol. in-f°, 1613; cette édition est estimée. Celle de Francfort, in-folio, qui ne contient que les harangues de Démosthènes, celles d'Eschine, avec le commentaire d'Ulpien et les annotations de Jérôme Wolf, 1604, l'est encore davantage. Les *Socratici Dialogi tres* ont paru à Leuwarden en 1718, in-8°; ils ont été réimprimés, avec les notes de François Fischer, à Leipzick, 1786, in-8°. *Les Lettres d'Eschine* ont été insérées par Alde Manuce dans sa *Collectio epistolarum græcarum*, 1499, 2 parties in-4°. J. S. Sammet en a donné une bonne édit., à Leipsick en 1771, in-8°. C'est un très-petit volume. J. J. Reiske dans sa belle *Collection des orateurs*

grecs, Leipsick 1770 à 1775, 12 vol. in-8°, a donné l'édition la plus complète des *Discours et des épîtres d'Eschine*. On la trouve dans le tom. II de cette collection, et les index sont au tom. III. L'abbé Auger a donné une traduction d'Eschine avec celle de Démosthènes, Paris, 1789 et 1804, 6 vol. in-8°.

ESCHINES, empirique d'Athènes, professa les extravagances des montanistes. Il enseignait que Montan était le Saint-Esprit, et avait dit plus de choses, et des choses plus importantes que l'Evangile.

ESCHIUS (Nicolas), ecclésiastique, né près de Bois-le-Duc en 1507, établit à Cologne une école très-estimée, d'où sont sortis des sujets distingués, entre autres, Pierre Canisius, jésuite, et Laurent Surius, chartreux. Sur la fin de sa vie, Eschius fut nommé archiprêtre du district de Diest, et chargé de la direction du béguinage de cette ville. Ce vertueux prêtre y opéra une sage réforme, et le dirigea jusqu'à sa mort, arrivée en 1578. Il a laissé: I. des *Exercices de piété*, en latin, Anvers, 1563, in-8°. II. *Isagoge ad vitam introversam capessendam*. III. La Traduction du flamand en latin, d'un livre de spiritualité composé par une sainte fille, sous le titre de *Margarita evangelica*, 1545.

ESCHYLE ou **ÆSCHYLE**, le véritable fondateur du théâtre grec, naquit à Eleusis, d'Euphorion, l'an 525 avant J.-C. Issu d'une famille ancienne et illustre, il s'adonna dès sa jeunesse à la philosophie, au métier des armes et à la poésie. Au rapport de tous les historiens, sa valeur et son intrépidité dans les combats égalaient son talent poétique. Blessé en combattant vaillamment à Marathon et à Salamine, il dut dans la suite sa conservation à ses blessures. En effet, des envieux l'accusèrent d'avoir produit sur la scène les mystères de la religion dans sa tragédie des *Euménides*, et le peuple irrité eût obtenu sa mort qu'il demandait à grands cris, si les cicatrices qu'il portait et que son frère Amminius montra aux juges ne l'eussent sauvé, et fait absoudre par l'aréopage. Ce ne fut pas cependant le seul chagrin qu'il eût à essuyer; quoique très-avancé en âge, il se livrait toujours à l'art, dont il avait été le créateur, et ne s'apercevait pas que le génie a sa vieillesse aussi-bien que le corps; il trouva un concurrent redoutable qui mérita et remporta le prix de la tragédie; ce rival dans la fleur de la jeunesse fut préféré au poète vieillissant, et sembla vouloir par son coup d'essai éclipser les ouvrages du père de la tragédie. Ce rival était Sophocle. Eschyle fut inconsolable; dégoûté du théâtre et de ses concitoyens, il quitta le pays où il ne pouvait plus désormais tenir le sceptre de Melpomène, et se retira à la cour d'Hiéron, roi de Sicile, protecteur des lettres. Quelque temps après l'an 477 avant J.-C., il périt écrasé, dit-on, par une tortue qu'un aigle laissa tomber sur sa tête chauve. Il eut deux fils; l'aîné, nommé *Euphorion*, fit jouer à Athènes plusieurs pièces que son père avait laissées. Elles furent couronnées, mais l'auteur ne put jouir de son triomphe. Ce poète doit être regardé comme l'inventeur de la tragédie: Car Thespis et Phrynicus qui vivaient avant lui, et dont il ne nous reste que

les noms, ne méritent pas le titre de poëtes. Peut-on en effet donner le nom de *drames* à des chansons, où on ne voyait qu'un seul interlocuteur, et où avec des danses grotesques on célébrait Bacchus comme le dit le législateur de notre Parnasse :

Thespis fut le premier qui barbouillé de lie,
Promena par les bourgs cette heureuse folie,
Et d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amusa les passans d'un spectacle nouveau.
Æschile dans les chœurs jeta les personnages,
D'un masque plus honnête habilla les visages,
Sur les ais d'un théâtre en public exhaussé,
Fit paraître l'acteur d'un brodequin chaussé.

Il fit plus : Eschyle inventa tout, il eut aussi à remplir les fonctions de décorateur, de machiniste, de poète, et même de maître de ballets. Par ses soins le théâtre se vit pour la première fois transformé en palais, en temple, et les acteurs, vêtus de robes traînantes, comme les sacrificateurs, donnèrent plus de pompe à la tragédie ; des masques où on ménageait des tuyaux d'airain, rendirent les sons de la voix plus terribles et plus sonores. Aussi Eschyle, inventeur d'un art tout nouveau, vit s'accumuler sur son front les palmes décernées par les Archontes. *Phinée*, *Glaucus* que nous avons perdus, *les Perses* et *Prométhée* que nous avons encore, furent couronnés. Il composa un nombre infini de pièces ; on les fait monter à plus de quatre-vingt. Il ne nous en reste que sept qui sont : *Prométhée, les Sept chefs devant Thèbes, les Perses, Agamemnon, les Coëphores, les Euménides* et *les Suppliantes*. Toutes ont une rudesse et une simplicité dans l'action qui tiennent à l'enfance de l'art, et un genre de beautés qui seraient très-bien placées dans l'épopée, mais qui conviennent peu à la tragédie ; telles que de longues descriptions et de longs récits, pleins de beautés de détail, mais qui sont jetés dans une intrigue sans suite et sans action. *Les Coëphores* et *les Chefs devant Thèbes*, sont ses meilleures pièces et les plus dramatiques. *Prométhée* est un drame monstrueux qui se passe entre les Dieux, et où il n'y a pas l'ombre d'action. On ne peut lui donner le nom de tragédie. *Les Perses* durent flatter infiniment les Athéniens, dont la valeur et la puissance sont exaltées à chaque instant ; c'était une pièce nationale et non une tragédie. *Agamemnon* a plus de suite, mais sent encore l'enfance de l'art. *Les Euménides* offrent à des lecteurs français des mœurs bien étranges, mais elles plurent aux Athéniens. Les Furies qui y paraissent firent beaucoup d'effet sur le peuple. On dit que leur aspect fit mourir des enfans de frayeur, et accoucher des femmes en plein théâtre. *Les Suppliantes* ne sont pas une tragédie, et sont à une grande distance des *Sept Chefs devant Thèbes*, tragédie qui offre de grandes beautés, et un style qui rappelle souvent celui d'*Homère*. Les *Coëphores*, qui sont la septième, sont le seul ouvrage d'Eschyle, où on trouve des beautés tragiques et théâtrales. C'est une véritable tragédie. Cet examen rapide est conforme au jugement juste et vrai que porte La Harpe sur ce poète, on peut résumer, dit-il, qu'Eschyle a inventé la scène, le dialogue et l'appareil théâtral ; qu'il a le premier traité une action, qu'il a été grand poète dans ses chœurs ; qu'il s'est élevé dans quelques scènes au ton de la vraie tragédie ;

qu'enfin il eut la gloire d'ouvrir la route où Sophocle et Euripide ont été bien plus loin que lui. La 1re édition des tragédies d'Eschyle est de 1518, sous le titre de *Æschyli tragœdiæ sex ex recogn. Andr. Asulani. Venetiis. Aldus*, 1518, in-8°. Le titre n'annonce que six pièces; elles y sont pourtant toutes les sept, mais *Agamemnon* et les *Coëphores* ne sont pas séparées, et n'y forment qu'une seule tragédie. On estime celle que donna *Victorius*, à Paris en 1557 avec des notes de *Henri Estienne*. Celle de *Schütz*, Halle, 1800, 3 vol. in-8° avec une traduction latine. Le Franc de Pompignan, a donné en 1770, in-8°, une traduction en prose d'Eschyle. La Harpe a imité heureusement en vers quelques passages de cet auteur; enfin, M. La Porte du Theil a publié en 1795, une traduction fort estimée de ce poète, et qui a fait oublier celle de Le Franc de Pompignan.

ESCKILL, *Voyez* Eskil.

ESCLACHE (Louis de l'), *Voyez* Lesclache.

ESCOBAR (Barthélemi), pieux et savant jésuite, né à Séville en 1558, d'une famille noble et ancienne, avait de grands biens qu'il employa tous en œuvres de charité. Son zèle le conduisit aux Indes, où il prit l'habit de religieux. Il mourut à Lima en 1624. On a de lui: I. *Conciones Quadragesimales et de Adventu*, in-fol. II. *De festis Domini*. III. *Sermones de Historiis sacræ Scripturæ*. Ses ouvrages ne sont guère connus qu'en Espagne.

ESCOBAR (Marine d'), fondatrice de la *Récollection de sainte Brigitte*, en Espagne, née à Valladolid en 1554, mourut saintement le 9 juin 1633, à 79 ans. Le P. Dupont, jésuite, qui avait été son confesseur pendant 30 ans, a écrit sa vie, qui a été imprimée à Madrid en 1665, in-fol., sous ce titre: *De la vénérable vierge donna Marina de Escobar*. Cette vie ne va que jusqu'en 1624, époque de la mort de Dupont; mais elle fut continuée par Michel Oréna, jésuite, autre confesseur de Marine de Escobar.

ESCOBAR (Marie d'), femme de Diégo de Chaves, qui accompagna Pizarre à la conquête de l'empire du Pérou, était native de Truxillo dans l'Estramadure espagnole. Elle mérite de trouver une place dans ce dictionnaire, pour avoir apporté la première le froment au Pérou. En récompense de ce service et de ceux que son mari avait rendus pendant la guerre, on lui donna de fort belles terres près de Lima. Ces détails ont été transmis par Garcilasso de la Vega.

ESCOBAR (Antoine), surnommé *de Mendoza*, jésuite espagnol, et fameux casuiste, né à Valladolid en 1589, mort le 4 juillet 1669, à 80 ans, à Valladolid sa patrie, est auteur de plusieurs ouvrages de théologie. Ses principes de morale ont été tournés en ridicule par Pascal, qui les trouvait trop commodes. Ses livres les plus connus sont: la *Théologie morale* en latin, Lyon, 1663, 7 tom. in-fol., ses *Commentaires sur l'Écriture sainte*, Lyon, 1667, 9 tom. in-fol.; *Summula casuum conscientiæ*, Pampelune, 1626, in-16; *Examen et praxis confessariorum*, 1647, in-12; *De S. Ignatio Loyola, poema heroïcum*, Valladolid, 1614, in-8°.

Quelques Français qui, par curiosité et d'après le bruit que faisaient les ouvrages d'Escobar, allèrent rendre visite à ce jésuite, rapportèrent que cet homme simple fut fort étonné d'apprendre que ses ouvrages avaient fait sensation en France, et qu'il était convaincu de n'avoir rien écrit qui ne fût soutenable par de bonnes raisons et autorités de savans théologiens. C'est ce que dit Jean Bernier, dans son véritable Rabelais réformé, Paris, 1697, in-12.

ESCOBAR (André d'), (et non simplement André, comme l'appellent Herman Vander Hardt et Hontheim), était un bénédictin espagnol, fait évêque de Mégare par Nicolas V. Avant d'être revêtu de cette dignité, il avait assisté comme théologien aux conciles de Constance et de Bâle. Dans le temps qu'il était à ce dernier, il écrivit et dédia au cardinal Julien Cesarini, alors président de cette assemblée, un savant traité intitulé : *Gouvernement des conciles*, qui fut trop long-temps enseveli dans les dépôts de manuscrits. Il existait parmi ceux du Vatican, à ce que nous apprend Nicolas Antoine, dans sa *Bibliothèque de l'Espagne ancienne*. Herman Vander Hardt, en ayant trouvé un exemplaire dans la bibliothèque d'Helmstadt, le publia à la fin du 17e. siècle dans son *Histoire du concile de Constance*. L'ouvrage d'André d'Escobar n'a pas été connu de Bossuet, qui en aurait certainement fait usage dans sa *Défense du clergé de France*. L'évêque de Mégare y professe une doctrine conforme à celles des deux conciles auxquels il avait assisté, et à la doctrine du clergé de France. On peut en juger par le passage suivant de son traité, 6e. partie, ch. 3 : « Le concile n'est point soumis au droit positif, parce qu'il est revêtu d'une plénitude de puissance, et qu'il dérive immédiatement du droit divin. Quant à la puissance de lier et de délier, elle est dans le corps entier de l'Église universelle. Or, l'Église n'a que Dieu seul au-dessus d'elle ; c'est pourquoi elle n'est point soumise à la loi positive. L'Église n'a pu transporter toute sa puissance au pape, de telle sorte qu'elle en soit entièrement dépouillée ; ce qui serait contraire au droit divin et aux exemples des apôtres. De là il suit, dit-il, partie 9, ch. 1, qu'on doit croire simplement et sans restriction, que la puissance de l'Église est en tout plus grande que celle du pape, c'est-à-dire, tant en autorité qu'en juridiction et en exécution. »

ESCORBIAC (Jean d'), seigneur de Bayonnete, poète obscur qui vécut vers la fin du 16e. siècle et le commencement du 17e. Il était natif de Montauban, et neveu de du Bartas. On ne connaît de lui que *La Christiade*, ou *Poème sacré, contenant l'histoire sainte du Prince de la Vie*, divisé en cinq livres, in-8°., Paris, 1613. Ce poème est un mélange bizarre de sacré et de profane, écrit du style le plus ridicule. On en peut juger par ces quatre vers que l'auteur met dans la bouche d'Adam après sa chute :

Non, jamais Ixion, Sysiphe, ni Tantale
N'auront tant de travail qui mes peines égale,
Depuis ce jour fatal qu'Eve dans ce saint lieu
Pour ouïr le serpent boucha l'oreille à Dieu.

ESCOUBLEAU. *Voyez* Sourdis.

ESCRIVA (FRANÇOIS), jésuite espagnol, né à Valence, distingué dans son ordre par ses vertus et par son activité à la direction des ames, a donné : I. Un traité *De quatuor novissimis*. II. *Discursus de obligationibus status uniuscujusque*. Ce pieux et savant jésuite mourut en 1617, à 87 ans.

ESCUDIER DE LA YLHA, troubadour peu connu, qui paraît n'avoir pas été heureux en amour; car dans la seule *pièce* qui soit restée de lui, et qui se trouve dans le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, n° 2701, in-fol., fonds de La Vallière, il se plaint de l'infidélité de sa maîtresse, et déclare qu'il est résolu de la quitter.

ESCULAPE, médecin fameux, qui consacra sa vie entière au soulagement des malades, et qui, par son habileté mérita d'être regardé comme un dieu; c'est là l'origine de tant de fables qui ont été débitées par les anciens, sur le compte de ce célèbre médecin. On ignore sa véritable patrie; plusieurs contrées revendiquèrent l'honneur de lui avoir donné le jour; Daniel Leclerc prétend qu'il était Phénicien. Goulin conjecture qu'il naquit vers l'an 1321 et qu'il mourut vers l'an 1243, avant J.-C. Après sa mort on lui éleva un grand nombre de temples et de statues dans toute la Grèce. De semblables monumens lui furent élevés dans la suite à Rome. On croit qu'Esculape s'occupa davantage du traitement des maladies externes, que de celui des internes. Les livres qu'on a donnés sous le nom d'Esculape sont supposés. (Voyez le *Dictionnaire Mythologique*, pour la partie fabuleuse de l'histoire d'Esculape.)

ESDRAS, fils, ou plutôt petit-fils de Saraïas, souverain pontife, que Nabuchodonosor fit mourir après la prise de Jérusalem, exerça la grande prêtrise pendant la captivité de Babylone. Son crédit auprès d'Artaxercès-Longuemain, fut utile à sa nation. Ce prince l'envoya à Jérusalem avec une colonie de Juifs. Il fut chargé de riches présens pour le temple qu'on avait commencé de rebâtir sous Zorobabel, et qu'il se proposait d'achever. Arrivé à Jérusalem, l'an 467 avant J.-C., il y réforma plusieurs abus. Il proscrivit surtout les mariages des Israélites avec des femmes étrangères, et se prépara à faire la dédicace de sa ville. Cette cérémonie ayant attiré les plus considérables de la nation, Esdras leur lut la loi de Moïse. Les Juifs l'appellent *le Prince des docteurs de la loi*. C'est lui qui, suivant les conjectures communes, recueillit tous les livres canoniques, les purgea des fautes qui s'y étaient glissées, et les distingua en vingt-deux livres, selon le nombre des lettres hébraïques. On croit que dans cette révision il changea l'ancienne écriture hébraïque pour lui substituer le caractère hébreu moderne, qui est le même que le chaldéen. Les rabbins ajoutent qu'il institua une école à Jérusalem, et qu'il établit des interprètes de l'Écriture pour en expliquer les difficultés, et pour empêcher qu'elle ne fût altérée. Nous avons *quatre Livres* sous le nom d'Esdras; mais il n'y a que les deux premiers qui soient reconnus pour canoniques dans l'Église latine. Le premier est constamment d'Esdras, qui souvent y parle en première personne. Il contient l'histoire de la déli-

vrance des Juifs, sortis de la captivité de Babylone, depuis la première année de la monarchie de Cyrus, jusqu'à la vingtième du règne d'Artaxercès-Longuemain, durant l'espace de quatre-vingt-deux ans. Le second, dont Néhémie est l'auteur, en contient une suite, l'espace de trente-un ans. Parmi les livres apocryphes de l'ancien Testament, on trouve deux autres livres sous le nom d'Esdras.

ESDRAS, patriarche d'Arménie, succéda en cette qualité à Christophe III, en 628. Ce fut au commencement de son patriarchat, que se tint le concile national de Karin, où l'église d'Arménie fut réunie à celle des Grecs, par la médiation de l'empereur Héraclius. Le patriarche Esdras eut ensuite avec son clergé des discussions qui abrégèrent ses jours. Il mourut en l'an 639.

ESDRAS ANKEGHATSY, écrivain Arménien, du 5me siècle, était natif de la province de Danois. Il se fit une grande réputation comme orateur. Il mourut au commencement du 6me siècle. Ses ouvrages sont restés manuscrits; ce sont des *Traités de Rhétorique, et de Grammaire*, une *Homélie sur S. Grégoire, apôtre d'Arménie*; et quelques autres écrits.

ÉSÉCHIAS. *Voyez* Ézéchias.

ESFARAYNY, docteur musulman, dont le véritable nom était Abou-Hamed, mais qui prit le premier parce qu'il était d'Esfarain, petite ville du Khoraçan, fut célèbre par sa science, et jouit d'une immense fortune. On voyait d'ordinaire auprès de lui jusqu'à trois cents docteurs empressés à l'entendre, outre un nombre prodigieux de disciples. Il était de la secte schaféienne, et vint enseigner la jurisprudence à Bagdad, depuis l'an de l'hégire 370, jusqu'à l'an 406 qu'il mourut, à 62 ans. Ses funérailles furent magnifiques: un concours immense d'habitans en deuil y assista, et il fut enterré près de l'une des portes de la ville, nommé *la porte de la guerre*.

ESFARAYNY (Abou-l-Abbas), visir de Mahmoud, sultan de Perse, est célèbre chez les Orientaux par sa vertu et ses disgraces. Khischavendi, l'un des premiers officiers de la cour, devint son ennemi mortel, et chercha à le perdre. A force de délations secrètes, il parvint à lui ôter la confiance du sultan. Esfarayny demanda sa retraite, et Mahmoud la lui accorda, à condition qu'il ferait porter dans son trésor tout l'argent qu'il avait gagné pendant son administration; bientôt il fixa cette restitution à la somme de cent mille dinars. Le visir recueillit tout ce qu'il avait ramassé dans l'exercice de ses divers emplois; mais il ne put fournir la taxe. Le sultan lui annonça qu'il lui ferait grace du surplus, s'il voulait jurer sur sa vie qu'il ne possédait rien au-delà. Esfarayny, avant de prêter ce serment, demanda quelques jours encore pour faire de nouvelles recherches. Elles ne furent pas infructueuses; il découvrit que sa fille avait caché un diamant de grand prix, qu'il se fit restituer, et qu'il porta aussitôt au trésor du prince, en jurant alors qu'il avait livré toute sa fortune. Khischavendi, qui faisait la guerre aux princes indiens, s'était emparé, dans le pillage de leurs palais, de deux joyaux remarquables par leur beauté. Le premier-

était un poignard dont le pommeau, d'un seul rubis, pesait soixante drachmes; l'autre était une tasse de turquoise, contenant deux pintes de liqueur, et qui avait appartenu aux sultans de la race des Samanides. L'ennemi d'Esfarayny se servit de ces deux objets pour faire périr son rival. Il alla trouver Mahmoud, et lui dit que son visir avait fait un faux serment, qu'il avait caché des meubles précieux, et que s'il voulait lui donner l'ordre d'en faire la recherche, il les lui apporterait bientôt. Khischavendi, en ayant reçu la permission, fit enfermer le visir, et présenta aussitôt au sultan le poignard et la tasse, en lui disant : « Voici ce que j'ai trouvé sans torture et sans question chez Esfarayny; vous pouvez juger combien on découvrirait d'autres objets chez ce parjure, s'il était permis d'employer la force pour lui arracher ses secrets. » Le sultan, ne doutant plus des dilapidations du visir, le remit à la discrétion de son ennemi, qui le fit périr dans les tourmens.

ESIUS ou HESIUS (JEAN), prêtre d'Utrecht, voyagea dans le Levant et dans l'Inde, vers la fin du 14e ou du 15e siècle. On a de lui: *Itinerarium sive peregrinatio Hyerosolymitana per Arabiam, Indiam, Æthiopiam, etc.* Deventer, 1499, Anvers, 1566; in-8°.

ESIUS ou HESIUS (RICHARD), jésuite, né à Utrecht, en 1630, passa 44 années à Venise, où il enseigna les belles-lettres, et mourut à Plaisance en 1631, âgé de 83 ans. On a de lui des *Institutions de grammaire latine et grecque*, une *Prosodie*, une traduction du poëme grec de Simmias de Rhodes, intitulée: *La Hache*, etc.

ESIUS ou HESIUS (GUILLAUME), jésuite d'Anvers, cultivait l'éloquence et la poésie. Il florissait vers le milieu du 17e siècle. On a de lui : I *Emblemata sacra de fide, spe et caritate.* Anvers, 1636 in-12 : II. *Legatus fidelis ad oratores christianos.* Anvers, 1657, in-12.

ESKIL ou ESCHIL, archevêque de Lund, en Scanie, et primat de Danemark, né au commencement du 12e siècle, était, suivant quelques historiens, fils de Suénon, évêque de Wiborg. Il fit ses études à l'abbaye d'Hildesheim, et y fut attaqué d'une maladie dangereuse, pendant laquelle il fit le vœu de bâtir cinq monastères, s'il recouvrait la santé. Revenu en Danemarck, il embrassa l'état ecclésiastique, fut d'abord chanoine et archidiacre de la cathédrale de Lund, puis évêque de Roschild, et enfin élevé par le peuple de Scanie sur le siége archiépiscopal et primatial. Il se souvint alors de son vœu; il écrivit à saint Bernard, qui lui envoya Guillaume, l'un de ses religieux, lequel présida à la fondation du monastère d'Esrom, de l'ordre de Cîteaux. Sans doute les quatre autres monastères furent aussi fondés. Eskil, né avec de l'ambition, entrait dans toutes les discussions politiques, et, suivant les divers intérêts, prenait parti tantôt pour, tantôt contre son souverain. Olaüs, fils d'Hérald, s'étant fait élire roi par une partie du peuple, et marchant contre Eric, souverain légitime, l'archevêque de Lund leva des troupes, et défendit quelque temps la Scanie contre l'usurpateur. Sous son pontificat, il se tint à Lund un concile natio-

nal. Eskil avait pour saint Bernard une vénération particulière; il fit plusieurs voyages en France pour le voir. Il fit un voyage à Rome, pour y visiter Adrien IV, qu'il avait eu occasion de connaître lors de sa légation dans le Nord. Le schisme qui s'éleva à la mort de ce pape fut pour Eskil un nouveau sujet de se jeter dans les affaires. Valdemar, qui régnait alors, se déclara pour Victor III, tandis qu'Eskil tenait pour Alexandre. De là une violente lutte entre le monarque et le sujet, dans laquelle celui-ci succomba. Il fut obligé de fuir, et fit le voyage de la Terre-sainte. De retour, et réintégré dans sa dignité, il sentit enfin le néant des grandeurs humaines, se démit solennellement de son siége, recommandant Absalon pour son successeur; et quoique saint Bernard ne fût plus, il vint finir à Clairvaux une vie qui n'avait été que trop agitée. Il y mourut le 8 septembre 1187 dans un âge très-avancé. Il a laissé plusieurs ouvrages : le *Droit ecclésiastique de Scanie:* Copenhague, 1505, avec le *Code civil* de la même province Depuis, cet ouvrage a été inséré en danois et en latin dans le *Recueil des lois ecclésiastiques de Danemarck*, dû aux soins de G. J. Torkelin, 1781.

ESKIL, sénéchal de Suède, recueillit dans le 13[e] siècle, les anciennes lois et coutumes de Westrogothie. Cette collection servit de Code à une partie de la Suède, jusqu'au moment où elle servit de base au Code général, qui fut rédigé dans les siècles postérieurs.

ESKUCHE (BALTHASAR-LOUIS), théologien protestant et helléniste allemand, né à Cassel en 1710, mort le 16 mars 1755, après avoir professé le grec à Rintel pendant près de 20 ans; a laissé: I. Deux dissertations sur les naufrages de Saint-Paul, 1731 in-4°: II. *De festo Judæorum Purim*, Rintel, 1734, in-4. III. Plusieurs *dissertations* philologiques et théologiques, etc.

ESMÉNARD (JOSEPH-ALPHONSE), né à Pélissane, en Provence, en 1770, membre de la seconde classe de l'institut, débuta dans la carrière littéraire par des *odes* et des *poésies* fugitives; dans les unes et les autres on remarque de la verve et de la chaleur. *Le chant du Coq*, journal qu'on lisait au coin des rues, fut rédigé pendant quelque temps par cet auteur, qui abandonna cette entreprise pour travailler au *Mercure de France*. Ces divers essais lui firent quelque réputation, et lui procurèrent un emploi lucratif. Mais l'ouvrage qui lui acquit de la célébrité, fut son poème de la *Navigation*, en 8 chants; Paris, 1805, 2 vol. in-8°, dans lequel l'auteur s'imposa la tâche immense de parcourir presque tous les lieux, presque tous les temps; mais dans l'impuissance de la remplir, il a laissé des lacunes aisées à apercevoir; il a présenté des descriptions, des épisodes, des tableaux absolument étrangers à son sujet; il a transporté ses lecteurs jusque sur les montagnes les plus élevées; mais ses peintures, ses récits, ont un charme qui séduit et qui vous entraîne malgré vous. L'auteur s'empare tour-à-tour des fictions fabuleuses, détache des tableaux de l'histoire les traits les plus saillans pour en frapper plus vivement les esprits, décrit dans le champ des arts d'autres inventions que celles qui con-

cernent l'art nautique, et se complaît dans les digressions qui, quelquefois, n'ont pas trait à son sujet. Outre les défauts reprochés à la partie d'invention, on en trouve un grand nombre dans l'exécution et dans le style. Souvent les idées de l'auteur manquent de justesse ou de clarté, ses mouvemens de chaleur, ses images ou ses descriptions de vérité, ses sentimens de naturel, plusieurs morceaux d'ordre et de suite. Ses transitions ne sont point heureuses; ce n'est qu'à la faveur de l'apostrophe et de l'interrogation qu'il rentre péniblement dans son sujet, ce qui le fait tomber dans la déclamation. Son style est inégal; on lui reproche encore de l'emphase, de l'obscurité, de la gêne, de la sécheresse et de la monotonie, surtout dans la partie descriptive. Un écrivain (M. Fiévée), a caractérisé d'un seul trait ce poème : *A quoi s'intéresse-t-on, si ce n'est au talent de M. Esménard ?* Quoi qu'il en soit, on trouve dans ce poème des beautés du premier ordre, soit d'invention, soit de détail, soit de style, dont les plus grands défauts tiennent ou au genre naturellement ingrat, ou au vice du plan qui ne pouvait guère être meilleur. Ce poète, qui donnait les plus grandes espérances, est mort d'une chute, sur la route de Fondi, ayant été entraîné par des chevaux fougueux dans un précipice, au mois de juillet 1811, âgé d'environ 41 ans. La vie d'Esménard a été remplie de traverses et de vicissitudes; ce qui a attiré sur lui divers jugemens, et a donné carrière à ses ennemis. Il fit les paroles de plusieurs opéras, entre autres, celles du *Triomphe de Trajan*, 1807, qui a été mis en musique, par MM. Persuis et Lesueur, et de *Fernand-Cortès*, avec M. Jouy, 1809, dont la *musique* est de M. Spontini. Esménard fut aussi un des collaborateurs de la *Biographie universelle*.

ÉSOPE, le plus ancien auteur d'apologues, après Hésiode qui en fut l'inventeur, né à Amorium, bourg de Phrygie, fut d'abord esclave de deux philosophes, Xanthus et Idmon, qui l'affranchit. Esope l'avait charmé par une philosophie assaisonnée de gaieté, et par une ame libre dans la servitude. Les philosophes de la Grèce s'étaient fait un nom par de grandes sentences enflées de grands mots; Esope prit un ton plus simple, et ne fut pas moins célèbre qu'eux. Il prêta un langage aux animaux et aux êtres inanimés, pour enseigner la vertu, et corriger les vices et les ridicules. Il composa des *Apologues* qui, sous le masque de l'allégorie, et sous les agrémens de la fable, cachaient des moralités utiles et des leçons importantes. Le bruit de sa sagesse se répandit dans la Grèce et dans les pays circonvoisins. Crœsus, roi de Lydie, l'appela à sa cour, et se l'attacha par des bienfaits pour le reste de sa vie. Esope s'y trouva avec Solon, n'y brilla pas moins que lui, et y plut davantage. Solon, austère au milieu d'une cour corrompue, philosophe avec des courtisans, choqua Crœsus par une morale importune : il fut renvoyé. Esope, qui connaissait à fond les hommes et les grands, lui dit : « Solon, n'approchons point des rois, ou disons-leur des choses agréables. — Point du tout, répondit le sévère philosophe, ne leur disons rien, ou disons-leur

de bonnes choses... » Esope quitta de temps en temps la cour de Lydie pour voyager dans la Grèce. Pisistrate venait de s'emparer du pouvoir souverain dans Athènes, qui ne supportait le joug que fort impatiemment. Le fabuliste, témoin des murmures des Athéniens, leur raconta la fable des *Grenouilles* qui demandèrent un roi à Jupiter. Esope parcourut la Perse, l'Egypte, et sema partout son ingénieuse morale. Les rois de Babylone et de Memphis se firent un honneur de l'accueillir d'une manière distinguée. De retour à la cour de Crœsus, ce prince l'envoya à Delphes pour y sacrifier à Apollon. Il déplut aux Delphiens par ses reproches et surtout par sa fable *des Bâtons flottans*, qui de loin paraissent quelque chose, et qui de près ne sont rien. Cette comparaison injurieuse les irrita tellement, qu'ils le précipitèrent d'un rocher. Esope, tout philosophe qu'il était, ne savait pas que, s'il faut ménager les rois, il faut aussi ne pas choquer les peuples. Toute la Grèce prit part à cette mort; Athènes rendit hommage au mérite de l'esclave phrygien, en lui élevant une statue, ouvrage de Lysippe. Il nous reste sur cette statue une épigramme d'Agathias. Larcher, dans ses notes sur Hérodote, rapporte la mort d'Esope à la 560e. année avant J. C., sous le règne de Pisistrate. Chilon, l'un des sept sages de la Grèce, ayant demandé au fabuliste quelle était l'occupation de Jupiter : — « D'abaisser les choses élevées, lui répondit Esope, et d'élever les choses basses. » C'est Esope qui, pour faire entendre combien nos jours et nos plaisirs sont mêlés d'amertume, disait que Prométhée, ayant pris de la boue pour former l'homme, la détrempa, non avec de l'eau, mais avec ses larmes. Le moine Planude, auteur d'un mauvais roman sur Esope, le peint avec les traits les plus difformes; il lui refuse même le libre usage de la parole. Le savant Méziriac prouve, dans la Vie qu'il a donnée de ce philosophe, que ce portrait n'est point celui qu'ont fait les anciens de notre fabuliste. Planude aurait bien pu le copier sur lui-même : on aime à se consoler par des exemples illustres. C'est à ce moine grec que nous devons le recueil des *Fables d'Esope*, tel que nous l'avons. Il est clair qu'il a entassé, sous le nom du fabuliste phrygien, beaucoup d'apologues plus anciens ou plus modernes que les siens. Les meilleures éditions sont celles de Plantin, Anvers, 1565, in-16; des Aldes, avec d'autres fabulistes, Venise, 1505, in-folio, et Francfort, 1610, in-8°; enfin d'Oxford, 1698 et 1718, in-8°; Louvain, 1517, in-4°; Paris, 1546, in-4°. Esope avait écrit ses fables en prose. Socrate en mit quelques-unes en vers pendant sa prison; mais cette version n'est pas venue jusqu'à nous. Ce philosophe faisait un grand cas des productions de l'esclave de Xanthus. Platon, son disciple, qui a banni de sa république Homère et les autres poètes, comme les corrupteurs du genre humain, y admet Esope comme leur précepteur. Quelques-uns croient que Lockman, si célèbre chez les Orientaux, et Pilpaï chez les Indiens, sont les mêmes que ce fabuliste. Selon quelques savans, il est douteux qu'Esope ait lui-même écrit ses fables. Laërce semble dire que Socrate n'en versifia qu'une, et

avec assez peu de succès. Démétrius de Phalère en rédigea un recueil en prose ; mais ce n'est sûrement pas celui que nous avons. Suidas en cite plusieurs fois une rédaction en vers élégiaques, dont il ne nomme pas l'auteur. Au surplus, Esope a été le modèle qu'ont suivi les fabulistes du moyen âge, pour composer les différens recueils qui nous sont parvenus. Cet auteur est l'un des premiers que les écrivains français des 12e et 13e siècles ont essayé de traduire. Marie de France est la première qui ait tenté de faire connaître Esope à ses contemporains ; on trouve aussi dans les fables de cette moderne Sapho des imitations de Phèdre, d'Avienus, etc. Les principales éditions des fables d'Esope, sont : I. *Æsopi vita et fabulæ gr. et lat. ed. Bon. Accursio.* Sans date, ni lieu d'impression. II. *Græca*, Venise, 1498, in-8°, 148 fables. III. *Græc. lat. cum variis opusculis. Venise*, Alde, 1505, pet. in-fol. IV. *Æsopi vita et fabulæ*, græcè, Robert Estienne, 1546, in-8°, édition fort estimée et fort rare. V. *Græcè cum notis græcis, D. Coray*, Paris, 1810, in-8°. C'est la plus complète de toutes. Les traducteurs d'Esope sont : 1°. Frère Julien Macho, Lyon, 1484 et 1486, in-fol. ; 2°. Guillaume Tardif. Paris, in-fol. goth. s. d. ; 3°. Raphaël du Fresne, Paris, 1659, 1689 et 1743, in-4°. Cette traduction a été imprimée à Amsterdam, 1714, in-4°, avec des notes et des réflexions du chevalier Lestrange ; 4°. Jean Bruslé a fait paraître en 2 vol. in-8°, Bruxelles, 1700, *Esope en belle humeur*. Enfin ses fables ont été traduites dans toutes les langues de l'Europe.

ÉSOPE (JOSEPH), ou HYSSOPUS *de Perpignan*, poète hébreu, est auteur du poème célèbre intitulé : *Vase d'argent ;* c'est une espèce d'épithalame qu'il fit à l'occasion du mariage de son fils Samuel. Il fut imprimé à Constantinople en 1523, Reuchlin en donna une traduction latine, Tubingue, 1512 ; Mercier l'a aussi traduit et l'a donné à la suite de sa version du Cantique de Haaï.

ESOPUS (CLODIUS), comédien célèbre, vers l'an 84 avant J.-C. Roscius et lui ont été les meilleurs acteurs qu'on ait vus à Rome. Ésopus excellait dans le tragique, et Roscius dans le comique. Cicéron prit des leçons de déclamation de l'un et de l'autre. Esopus entrait si violemment dans le rôle qu'il représentait, qu'au rapport de Plutarque, un jour qu'il jouait Atrée délibérant sur la mort de son frère, il tua un homme dans ses transports. Ce comédien était d'une prodigalité si excessive, qu'il fit servir dans un repas, au rapport de Pline, un plat qui coûtait dix mille francs. Il n'était rempli que d'oiseaux qui avaient appris à chanter et à parler, et qu'on avait payés chacun sur le pied de six cents livres. Malgré ces grandes dépenses, il laissa un héritage qui valait près de deux millions. On peut juger de son talent et de son influence sur les Romains par cette anecdote que l'histoire nous a conservée. Cicéron était exilé ; son ami Ésopus eut recours à son art pour rappeler le souvenir de ce grand homme à ses concitoyens, et les rendre sensibles à son infortune. On avait remis au théâtre une ancienne tragédie d'Accius, intitulée : *Talé-*

mon exilé. Ésopus, au moyen de quelques légers changemens dans son rôle, fit une application marquée de plusieurs endroits de cette pièce à l'exil et au malheur de Cicéron. Ce célèbre acteur, qui, à l'organe le plus séduisant, joignait toutes les ressources de l'art de la déclamation, se surpassa surtout en débitant ces vers, qu'il prononça en se tournant vers les sénateurs :

. . . . Son généreux courage
Etait ici l'appui du parti le plus sage,
Et vous avez souffert qu'on eloignât de vous,
Qu'on exilât celui qui vous a sauvés tous!
Le meilleur citoyen et le plus beau genie!....

Ce trait fut prodigieusement applaudi ; mais la sensation redoubla au suivant :

Je vois sa fille en fuite et son palais en cendre!
Honte de mon pays?.... O mon père!....

En prononçant ces mots, Ésopus étendit les mains vers l'endroit où était la maison de Cicéron que Clodius avait fait raser, et qui était située près du théâtre. Cet excellent acteur fondait en larmes, et son attendrissement se communiqua à tous les spectateurs, mais surtout à cette apostrophe, *O mon père!* Le titre de père de la patrie, que Catulus, par ordre du sénat, avait autrefois conféré au consul, s'étant tout-à-coup réveillé dans les esprits, ce ne fut plus dans toute l'assemblée qu'un cri et un gémissement universel. Ces dispositions du peuple romain hâtèrent le rappel de Cicéron. Le fils d'Ésopus, aussi prodigue que son père, fit dissoudre, à l'exemple de Cléopâtre, une perle estimée 25 mille écus, pour savoir quel goût avaient les perles.

ESPAGNA (Girault d'), surnommé *de Toulouse*, du nom de sa patrie, troubadour du 13e siècle, dont on ne connaît que trois *Chansons* d'amour, par lesquelles il paraît qu'il fut attaché à Charles, comte d'Anjou et de Provence.

ESPAGNAC (Jean-Baptiste-Joseph Damazit de Sahuguet, baron d'), né à Brive-la-Gaillarde le 25 mars 1713, mort à Paris le 28 février 1783, porta les armes à l'âge de 19 ans, se distingua en Italie en 1734, et fut aide de camp dans les campagnes de Bavière en 1742. Le comte de Saxe, qui connut ses talens militaires, l'employa soit comme aide-major-général de l'armée, soit comme colonel de l'un des régimens de grenadiers, créés en 1745. Devenu en 1766 gouverneur de l'hôtel des invalides, il y maintint l'ordre et y fit des réformes utiles. Il obtint le grade de lieutenant-général en 1780, et ne cessa d'écrire sur l'art militaire. On a de lui : I. *Campagnes du roi en* 1745, 46, 47 et 48, La Haye, 4 vol. in-8° ou in-12. II. *Essai sur la science de la guerre*, 1751, 3 vol. in-8°. III. *Essai sur les grandes opérations de la guerre*, 1753, 4 vol. in-8° ; ouvrage qui annonce les vues saines d'un officier expérimenté. IV. *Supplément aux rêveries du maréchal de Saxe*, La Haye, 1757, in-12. V. Il a donné l'*Histoire* de ce même maréchal en 3 vol. in-4°, et 2 vol. in-12. Cet ouvrage est intéressant pour les militaires, à cause des plans de batailles et des marches qu'on trouve dans l'in-4°. L'auteur, après avoir raconté les exploits guerriers de son héros, finit comme Plutarque, par les anecdotes et les traits particuliers de sa vie ; mais il n'a pas tout dit.

ESPAGNAC (M. R. Sahuguet, abbé d'), fils du précédent, chanoine de Paris, se fit d'abord

distinguer par ses talens littéraires, ensuite par son amour pour l'argent et les entreprises lucratives. Agent du contrôleur-général Calonne, il eut part à plusieurs spéculations productives. La cour l'exila pour son inconduite, et il n'osa reparaître qu'en 1789, et présenta un plan de finance à l'assemblée nationale en 1791. Il se fit fournisseur de l'armée des Alpes, fut dénoncé pour avoir fait des marchés frauduleux, et décrété d'arrestation; il parvint à se faire décharger de cette première accusation, et fit l'entreprise des charrois militaires de l'armée de Dumouriez. Sa fortune devint immense. Sa hardiesse à réclamer près du comité de salut public les avances qu'il prétendait avoir faites au gouvernement, le fit citer à la barre de la convention. Il y improvisa pendant trois heures; et, sans préparation, sans connaître les demandes qui lui seraient adressées, il parla avec autant d'éloquence que de clarté sur des matières arides de fournitures, de calculs, qu'il sut orner d'anecdoctes et de tableaux. Dénoncé comme complice de Dumouriez et fournisseur infidèle, il fut arrêté en avril 1793. Un décret ordonna l'apurement de ses comptes, un autre l'envoya pardevant le tribunal révolutionnaire, et il fut décapité à Paris le 5 avril 1793, à l'âge de 41 ans. On a de lui quelques ouvrages écrits avec chaleur, et qui ne manquent ni de style ni de goût. Les deux plus remarquables sont: I. *Eloge de Catinat*, qui obtint le second *accessit* à l'académie française en 1775. II. *Réflexions sur l'abbé Suger et son siècle*, Paris, 1780, in-8°.

ESPAGNANDEL (Mathieu l'), sculpteur, né à Paris en 1610, mort en 1689, à 79 ans. Quoique protestant, il embellit diverses églises de Paris. Le parc de Versailles lui doit plusieurs morceaux excellens: tels sont *Tigrane*, roi d'Arménie; un *Flegmatique*, deux *Thermes* représentant, l'un *Diogène*, et l'autre *Socrate*.

ESPAGNE (Charles d'), petit-fils de Ferdinand de la Cerda, gendre de saint Louis, fut un des favoris du roi Jean, qui lui donna l'épée de connétable en 1350. Ce n'était pas pour récompenser ses services; il n'en avait rendu aucun: son mérite, pour cette charge, fut sa naissance et sa faveur. Il était si fier de l'un et de l'autre, qu'il s'attira la haine de Charles-le-Mauvais, comte d'Evreux et roi de Navarre. Ce cruel prince, indigné de ce que d'Espagne empêchait qu'on ne lui fit justice au sujet de quelques terres qu'il réclamait, résolut de le faire tuer. Il mena cent gendarmes l'investir dans le château de l'Aigle, petite ville de Normandie. Les meurtriers escaladèrent le château, et massacrèrent le connétable dans son lit, entre onze heures et minuit, le 6 janvier 1354. Le prince assassin en fut quitte pour quelques excuses, qu'il fallut encore solliciter long-temps.

ESPAGNE (Louis d'), frère du précédent, nommé amiral de France en 1341, servit sous Philippe IV, dans la guerre contre les Anglais, et sous Charles de Blois, à la conquête de la Bretagne. Il prit dans cette province, sur Jean de Montfort, concurrent de Charles de Blois, Guérande d'assaut, et Dinan par composition; mais en assiégeant Quimperlé par mer, il vit les Anglais

dissiper sa flotte, et il fut obligé de se sauver dans une barque de pêcheur. Il conçut un si violent dépit de sa défaite, qu'il obligea Charles de Blois, qui assiégeait Hennebon, de lui livrer deux chevaliers anglais pour leur faire trancher la tête à la vue des assiégés leurs compatriotes. Charles de Blois n'y consentit qu'à regret, et les assiégés surent les délivrer. Ils firent une sortie sur un quartier éloigné du lieu où les prisonniers étaient gardés : chacun se porta à l'attaque, et, pendant ce temps, une partie de la garnison enleva les prisonniers sans peine. Peu après, Louis reparut en mer, toujours la vengeance dans le cœur ; mais sa flotte fut de nouveau dissipée. Il vivait encore en 1351. Son fils unique, assassiné par ordre de Pierre-le-Cruel, ne laissa point d'enfans.

ESPAGNE (Jean d'), ministre de l'église française de Londres au 17[me] siècle, a composé divers *Opuscules*, publiés en 1670 et 1674. On cite principalement celui qui a pour titre : *Erreurs populaires sur les points généraux qui concernent l'intelligence de la religion.*

ESPAGNE (le cardinal d'). *Voyez* Mendoza.

ESPAGNE (d'), général de division, de l'armée française, commandait en 1805, sous le maréchal Massena, la division des chasseurs à cheval de l'armée d'Italie, et se distingua dans toute cette campagne. L'année suivante, il passa au service de Naples, et battit les insurgés Calabrois en plusieurs occasions. Quand la guerre éclata entre la France et la Prusse, il rejoignit la Grande Armée Française en Allemagne, et arriva à Berlin, ayant sous ses ordres une division de cuirassiers. Le 10 juin, 1807, il fut blessé au combat de Heilsberg, et fut récompensé de la bravoure qu'il avait déployée dans cette affaire, par le grade de grand Officier de la Légion-d'Honneur. Il fut tué à la bataille de Wagram, le 6 juillet 1809. Le premier janvier de l'année suivante, Bonaparte rendit un décret portant que la statue du général d'Espagne ferait partie de celles qui devaient orner le pont de la Concorde. Ce projet n'a pas eu d'exécution.

ESPAGNET (Jean d'), en latin, *Spagnettus*, mort président au parlement de Bordeaux, le 25 novembre 1679, figure dans l'histoire littéraire de son siècle, et dans les annales de sa patrie, qu'il défendit de sa plume et de son épée contre le duc d'Épernon, durant les troubles de la Fronde. Le président d'Espagnet a mérité d'être placé parmi les premiers Français qui essayèrent de substituer aux chimères du péripatétisme, la philosophie de Bacon. Il montra les progrès qu'il avait faits dans les sciences physiques, par son *Enchiridion physicæ restitutæ*, qu'il publia en 1623. Il est fâcheux, pour la réputation de l'auteur, qu'il ait ajouté à ce livre un petit traité intitulé : *Arcanum Philosophiæ Hermeticæ*, dans lequel il prétend expliquer le secret de la pierre philosophale. D'Espagnet est l'éditeur d'un ouvrage que Louis XI avait composé pour l'éducation du dauphin, sous le titre de *Rosier des guerres*. Il croyait que ce manuscrit n'avait pas encore vu le jour ; mais il y en avait déjà une édition plus ample en 1523, in-fol. Lalande, *Voyage d'Italie*,

tom. II, pag. 37, dit que d'Espagnet fit, vers 1666, une grande lunette de 31 pieds de longueur, à l'imitation de celle de l'astronome Auzout. On ne sera pas surpris de trouver de pareilles disparates dans ce savant Bordelais, lorsqu'on sait que Newton a commenté l'Apocalypse, et que Spinosa croyait aux sorciers.

ESPAGNOLET (Joseph Ribera, dit l'), peintre, né en 1580 à Xativa, aujourd'hui San-Felipe dans le royaume de Valence, en Espagne, étudia la manière du Corrège; mais l'envie qu'il eut de faire tomber les ouvrages du Dominiquin, lui fit prendre celle de Michel-Ange de Caravage, qu'il surpassa dans la correction du dessin : son pinceau n'était pas aussi moelleux Les sujets terribles et pleins d'horreur étaient ceux qu'il rendait avec le plus de vérité, mais peut-être avec une excessive vérité. Il recherchait les massacres, les supplices, les tortures atroces. Une de ses plus imposantes compositions en ce genre est l'*Ixion sur la roue*, que l'on conserve à Madrid. Le goût de ce peintre n'était ni noble, ni gracieux. Il mettait beaucoup d'expression dans ses têtes. Né dans la pauvreté, il y vécut longtemps : un cardinal l'en tira, et le logea dans son palais. Ce changement de fortune l'ayant rendu paresseux, il rentra volontairement dans sa misère pour reprendre le goût du travail. Naples, où il se fixa, le regardait comme son premier peintre. Il y épousa une femme riche, y obtint un appartement dans le palais du vice-roi, et mourut dans cette ville, en 1656, laissant de grands biens et de beaux tableaux. Deux officiers espagnols se vantaient d'avoir le secret de la pierre philosophale : « Je l'ai aussi, leur répondit-il ; » et ayant envoyé un de ses tableaux à un curieux, qui lui envoya en échange beaucoup de pistoles : « Voilà, dit-il, Messieurs, comme je fais de l'or. » On lui a reproché sa jalousie contre Le Dominiquin, et d'avoir abusé de son crédit pour le persécuter. Le genre noble et élevé de ce dernier différait essentiellement de celui de l'Espagnolet; mais quoique l'élève du Caravage ne dût pas savoir apprécier le disciple des Carraches, il n'en est pas moins coupable pour s'être ligué avec les lâches envieux de ce grand peintre. C'est la seule tache qu'on trouve dans la vie de l'Espagnolet. Ses mœurs étaient très-rigides, et l'on en rapporte un preuve extraordinaire. Il avait une fille qu'il chérissait ; don Juan, fils naturel de Philippe IV, en devint amoureux ; soit de gré, soit de force, il l'enleva : Ribera, désespéré de cet affront, alla loin de Naples ensevelir sa douleur dans une retraite ignorée. Ribera était d'un caractère sombre, d'un abord brusque, mais d'un cœur honnête et bienfaisant. Plusieurs auteurs, au contraire, prétendent qu'il mourut à Naples. Le pape l'avait fait chevalier de Christ. Ses principaux ouvrages sont à Naples et en Espagne. On remarque, entre autres, à Madrid, une *Mater dolorosa*. Le Musée-Royal possède un tableau de cet artiste, il représente l'*Adoration des bergers*. Ce peintre a gravé à l'eau-forte et on a gravé d'après lui.

ESPANAY (Jean le Saulx, sieur d'), poète obscur qui vivait au commencement du 17me siècle. On ne connaît de lui qu'une mauvaise tragédie d'*Adamantine*,

ou *le Désespoir*, imprimée, in-12, à Rouen, en 1608. Tout dans cette pièce annonce l'enfance de l'art. Le style et le plan sont dignes l'un de l'autre. C'est un mélange d'expressions tour-à-tour basses et emphatiques.

ESPANHOL (Peire), troubadour provençal du 13ᵉ. siècle, dont on ne trouve dans les anciens manuscrits que quatre mauvaises *Chansons d'amour*.

ESPARBES. *Voyez* Aubeterre.

ESPARRON. *Voyez* Arcussia.

ESPEISSES. *Voyez* Despeisses, Bauves.

ESPÉJO (Antoine), voyageur espagnol, qui découvrit le Nouveau Mexique, était natif de Cordoue. Il était établi à Mexico, lorsqu'il entendit parler de la tentative infructueuse qu'avaient faite plusieurs religieux Augustins pour faire des découvertes au nord du Mexique. Frappé de l'importance d'une semblable entreprise, il leva une troupe de soldats, amassa des provisions et partit du Val Saint-Barthélemi, le 10 novembre 1582. Après avoir parcouru de vastes contrées dont la plupart étaient déjà civilisées, et avoir couru de grands dangers, il arriva enfin chez les Tamas, mais ces peuples ne voulurent ni le recevoir, ni lui donner des vivres : il revint donc au Val Saint-Barthélemi en juillet 1583, et envoya au comte de Coruña, vice-roi du Mexique, des mémoires sur sa découverte. La relation de son voyage est dans la 13ᵉ. partie des *Grands Voyages* dans Hackluyt, tom. 1ᵉʳ, et dans l'*Histoire de la Chine* du P. Mendoza.

ESPEN (Zeger-Bernard van-), né à Louvain en 1646, célèbre jurisconsulte et savant casuiste, remplit avec beaucoup de succès une chaire du collége du pape Adrien IV. Ami de la retraite et de l'étude, il ne fut connu dans le monde que par ses ouvrages. Ayant perdu la vue à 65 ans, par une cataracte levée deux ans après, il n'en fut ni moins gai ni moins appliqué. Son jansénisme remplit ses derniers jours d'amertumes. Les traverses qu'il essuya l'obligèrent de se retirer à Mastricht, puis à Amersfort, où il mourut le 2 octobre 1728. C'est, sans contredit, un des plus savans canonistes du 17ᵉ. siècle. Son ouvrage le plus recherché par les jurisconsultes est son *Jus ecclesiasticum universum*. Les points les plus importans de la discipline ecclésiastique y sont discutés avec autant d'étendue que de sagacité. Les autres ouvrages de Van-Espen sont : I. *Consultation canonique sur le vice de la propriété des religieux et religieuses*, traduit en français, Louvain, 1688. II. *Motif de droit ou de défense du séminaire de Liége, et de MM. ses proviseurs contre l'entreprise et les libelles des Jésuites anglais de cette ville :* (en société avec le P. Quesnel.) III. et un grand nombre de pièces diverses sur le formulaire et la Bulle *Unigenitus*, etc. etc. On a donné à Paris, sous le nom de Louvain, en 1753, un Recueil de tous les ouvrages de Van-Espen, en 4 vol. in-fol. Cette édition, enrichie des observations de Gibert sur le *Jus ecclesiasticum*, et des notes du P. Barre, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, offre ce que la morale, le droit canonique et même civil, ont de plus important. Gabriel de Bellegarde y a

publié un cinquième volume de supplément.

ESPENCE (CLAUDE D'), en latin *Espencæus*, savant docteur de Sorbonne, né à Châlons-sur-Marne en 1511, descendait par sa mère, de la famille des Ursins. Il fut élu recteur de l'université de Paris, et prêcha avec distinction; mais ayant appelé, dans un de ses sermons, la *Légende Dorée* la Légende Ferrée, on en conclut mal à propos qu'il ne croyait pas au culte des saints: il doutait seulement de certains faits rapportés par les légendaires. La faculté de Paris allait le censurer; mais il s'expliqua dans un autre discours, et cet orage passager se dissipa. Le cardinal de Lorraine, qui connaissait son mérite, se servit de lui dans plusieurs affaires importantes. D'Espence le suivit en Flandre l'an 1544, dans le voyage que cette éminence y fit pour la ratification de la paix entre Charles-Quint et François Ier. Ce cardinal le mena encore à Rome en 1555. D'Espence brilla tellement sur ce nouveau théâtre, que Paul IV voulut l'honorer de la pourpre pour le retenir auprès de lui. Mais il survint, dit le P. Bertier, un inconvénient qui parut contraire aux intérêts de la France. Les Impériaux demandèrent le chapeau pour trois religieux; et alors le cardinal de Lorraine, qui favorisait le projet de faire entrer d'Espence dans le sacré collége, renonça à cette idée. « J'ai mieux aimé, dit-il, en écrivant au roi, qu'il n'y fût point, que d'y mettre tant de moines; de façon que j'ai supplié sa sainteté de s'en déporter, et, par même moyen, ai chassé toute cette fraterie. » D'Espence, aimant bien moins le séjour de Rome que celui de Paris, revint en France, et parut avec éclat aux états d'Orléans en 1560, et au colloque de Poissy en 1561. Il mourut à Paris le 5 octobre 1571. C'était un des docteurs les plus judicieux et les plus modérés de son temps. Ennemi des voies violentes, quoique fort attaché à répandre la foi catholique, il désapprouvait les persécutions. Il était très-versé dans les sciences ecclésiastiques et profanes. Les ouvrages que nous avons de lui sont presque tous écrits en latin, avec une dignité et une noblesse que les théologiens de son temps ne connaissaient guère. Il se sent pourtant de l'école, suivant Richard Simon, qui rabaisse un peu le savoir de d'Espence. On a de lui: I. Un *Traité des mariages clandestins;* il y prouve que les fils de famille ne peuvent valablement contracter des mariages sans le consentement de leurs parens. II. Des *Commentaires sur les Epîtres de saint Paul à Timothée et à Tite,* pleins de longues digressions sur la hiérarchie et la discipline ecclésiastique. III. *L'Institution d'un prince chrétien*. Paris, sans date, in-8°; 1548, in-16; Lyon, 1549, in-16. IV. Un *Traité de la lecture des livres défendus*. V. Plusieurs *Traités de controverse*, les uns en latin, les autres en français. Tous ses ouvrages latins ont été recueillis à Paris en 1619, in-fol. — D'Espence avait une sœur, qui transporta les biens de sa famille dans une branche de celle de Beauvau, qui a ajouté à son nom celui de d'Espence.

ESPER (JEAN-FRÉDÉRIC), naturaliste et astronome, né en 1732 à Drossenfeld dans le Bayreuth, mort en 1781, étudia la théolo-

gie à Erlangen, mais il se consacra particulièrement à la botanique et à la physique. Il a publié une *Description exacte de plusieurs animaux inconnus*, Nuremberg, 1774, in-fol.; une *Méthode pour déterminer les orbites des comètes et des corps célestes au moyen d'instrumens astronomiques ou de calculs mathématiques*, in-8°.

ESPERDUT, troubadour, du 13e. siècle; il a laissé quelques *Chansons* et un *Sirvente contre les lâches et les mauvais seigneurs*.

ESPÉRIENTE. *Voyez* CALLIMACHUS-EXPERIENS.

ESPERNON (JEAN-LOUIS-DE-NOGARET, DE LA VALETTE, duc d'), naquit dans le Languedoc en mai 1554, d'une famille ancienne. Il porta d'abord les armes au siége de La Rochelle en 1573, et s'attacha à Henri IV, alors roi de Navarre, qu'il quitta peu de temps après. La guerre s'étant allumée entre les huguenots et les catholiques, il se distingua sous le duc d'Alençon, aux prises de La Charité, d'Issoire et de Brouage. Henri III dont il était devenu le favori, le créa duc et pair en 1582, colonel général de l'infanterie, et le nomma cinq ans après amiral. Le jour qu'il alla faire enregistrer ses lettres au parlement, l'avocat général Faye ayant appelé Henri III, *saint*, en pleine audience, un satirique fit le distique suivant :

Quis neget Henricum miracula prodere mundo,
Qui fecit montem, qui modo vallis erat?

D'Espernon possédait tant de charges, qu'on l'appelait la garde-robe du roi. Il avait alors le gouvernement de l'Angoumois, de la Saintonge, de l'Aunis, du Limousin, du Boulonnais, du Pays Messin. On le nomma gouverneur de Normandie en 1588. Le roi lui avait promis de le rendre si puissant, « qu'il ne pourrait pas lui ôter ce qu'il lui avait donné. » Envoyé contre les ligueurs, il prit sur eux quelques places, entre autres Montereau et Pontoise. Après la mort de Henri III, il abandonna le parti de Henri IV, qui lui pardonna dans la suite. Ce monarque l'envoya en Provence avec le titre de gouverneur. D'Espernon soumit bientôt toutes les villes de sa province; mais la haine qu'il inspira aux Provençaux fut si forte, que pendant un séjour qu'il fit à Brignoles en 1596, on attenta à sa vie : on mit des sacs pleins de poudre sous la chambre où il était; mais le feu ne produisit pas tout l'effet qu'on attendait, et il ne perdit que ses cheveux. Henri IV lui ayant promis le gouvernement du haut et du bas Limousin, il quitta celui de Provence. Ce prince fit longtemps d'inutiles efforts pour l'engager à se démettre de cette dernière place. Enfin un envoyé du prince lui déclara que s'il ne sortait pas de Provence, le roi viendrait l'en chasser lui-même. « Qu'il vienne, dit insolemment le duc, je lui servirai de fourrier, non pas pour lui préparer ses logis, mais pour brûler ceux qui seront sur son passage. » Il se révolta, se soutint à main armée contre le duc de Guise, le nouveau gouverneur; mais vaincu enfin, et ayant obtenu sa grace, il alla prendre possession du gouvernement de Limousin. D'Espernon fut employé ensuite dans le Languedoc et dans le Béarn. Il soumit les villes de Saint-Jean-d'Angely, de Lunel et de Mont-

pellier. Henri IV eut d'abord de la peine à lui donner sa confiance. Ce prince lui reprocha même un jour en colère, « qu'il ne l'aimait point. » Le duc, sans s'étonner, lui répondit avec fermeté : « Sire, votre majesté n'a pas de plus fidèle serviteur. J'aimerais mieux mourir que de manquer au moindre de mes devoirs. Mais quant à l'amitié, votre majesté sait mieux que moi qu'elle ne s'aquiert que par l'amitié. » Henri accueillit depuis d'Espernon avec plus de franchise et de bonté. Le duc d'Espernon était dans le carrosse du roi lorsque ce bon prince fut assassiné. Il n'a jamais été lavé des soupçons de complicité de ce crime qui ont pesé sur lui. Mademoiselle de Coman et le capitaine Lagarde, quoique inconnus l'un à l'autre, déclarèrent dans l'instruction qu'il avait eu des relations avec Ravaillac. Sur cette déposition on instruisit au parlement contre lui, mais un ordre supérieur suspendit la procédure. Mademoiselle de Coman fut jetée dans une prison où elle mourut, et le capitaine Lagarde eut un emploi et 600 fr. de pension. Ces faits sont constatés par le témoignage des écrivains de ce temps les plus dignes de confiance. Le lendemain de la mort de Henri IV il courut au parlement, et portant la main sur la garde de son épée : « Elle est encore dans le fourreau, dit-il ; mais il faudra qu'elle en sorte, si on n'accorde pas dans l'instant à la reine-mère un titre qui lui est dû selon l'ordre de la nature et de la justice. » Marie de Médicis fut déclarée régente, et le duc en reçut de nouvelles faveurs. Cette princesse ayant été exilée, il alla la tirer du château de Blois, où elle était reléguée, et la mena dans ses terres à Angoulême, comme un souverain qui donnerait du secours à son alliée. Il fallut que Louis XIII traitât avec lui comme de couronne à couronne, sans oser faire éclater son ressentiment. Le cardinal de Richelieu même ne lui parlait qu'avec beaucoup de circonspection. Ce ministre lui insinua un jour d'adoucir son humeur altière et de quitter son accent gascon, en le priant de ne pas le trouver mauvais. « Eh! pourquoi le trouverais-je mauvais ? lui répondit brusquement d'Espernon ; j'en souffre bien autant du fou du roi qui me contrefait tous les jours en votre présence. » Le duc d'Espernon fut moins ménagé sur la fin de ses jours. Un démêlé qu'il eut avec Sourdis, archevêque de Bordeaux, remplit sa vieillesse d'amertume. Ils étaient très-épineux l'un et l'autre, et très-jaloux des prérogatives attachées à leurs places. A la suite de beaucoup de petits démêlés, le duc d'Espernon, aussi fier, mais plus entreprenant que l'archevêque, fit arrêter son carrosse par ses gardes. L'archevêque en sort aussitôt, excommunie les gardes, et indique à l'archevêché une assemblée des principaux ecclésiastiques de la ville, pour aviser aux moyens de fulminer ses censures. D'Espernon moins alarmé qu'irrité de cette assemblée, fait investir l'archevêché pour empêcher qu'elle ne se tienne. L'archevêque sort aussitôt en criant : « A moi! mon peuple, à moi! On fait violence à l'Eglise! D'Espernon marche à la rencontre de l'archevêque, lui donne deux ou trois fois du poing dans l'estomac, et de sa canne

lui jette son chapeau à bas. Pendant ce temps l'archevêque criait: « Frappe, frappe, tyran! Tes coups sont des fleurs pour moi! Tu es excommunié! » Dès qu'on sut à la cour cette étrange nouvelle, on interdit à d'Espernon l'exercice de toutes ses charges, jusqu'à ce qu'il eût été absous. Ses amis obtinrent son pardon, mais à des conditions bien dures pour un esprit si haut. Il fut obligé de donner la démission de son gouvernement des trois évêchés, d'écrire une lettre fort soumise à l'archevêque, et d'écouter à genoux la réprimande vive et sévère qu'il lui fit avant de l'absoudre, devant la grande église de Coutras, où il était relégué. Le maire, les jurats de Bordeaux et vingt-cinq présidens ou conseillers qui étaient présens, en dressèrent procès-verbal. Il mourut à Loches le 13 janvier 1642. Il était gouverneur de la Guyenne; et comme il était aussi avare par goût qu'il était prodigue par magnificence, il retirait de cette province plus d'un million de revenu. Lorsqu'en 1598 Sully fit donner à Henri IV des déclarations qui défendaient aux grands du royaume de lever des contributions sur les provinces, d'Espernon se rendit au conseil où l'on devait les proposer: là, au défaut de raisons, il eut recours, aux insultes, et mit la main à la garde de son épée. Sully fit à l'instant le même geste; et la salle du conseil eût peut-être été ensanglantée, si l'on ne se fût jeté en foule au-devant d'eux. Henri IV, instruit de cette querelle, loua beaucoup le zèle de Sully, et lui écrivit pour lui « offrir de lui servir de second contre d'Espernon. » Mais cette leçon vigoureuse ne mit pas la Guyenne à l'abri de ses concussions. Tout chez lui était splendeur et faste. Sa vanité était sans bornes, ainsi que son ambition; mais cette ambition n'était point celle d'un courtisan souple et pliant: c'était un orgueil indomptable, une fierté féroce, un amour outré de l'indépendance, inspiré par la dureté du cœur et la misanthropie. Il ne voulut point obtenir les places et les dignités, il prétendait les emporter. Sa présomption lui faisait croire qu'il était au-dessus des égards et des récompenses; cependant ses talens étaient au-dessous de ses prétentions. Ses gardes étaient obligés de faire les mêmes preuves que les chevaliers de Malte. C'est le premier seigneur qui ait mis six chevaux à son carrosse. Quand il allait au Louvre il se faisait suivre par sept à huit cents gentilshommes. Le juge du marquisat de Bagé éprouva un trait de son extrême fierté. Ce bailli étant allé au-devant de lui pour le haranguer, commença ainsi: « Monsieur, monseigneur le marquis de Bagé.... » Le duc d'Espernon interrompit brusquement le harangueur en lui disant: « Le marquis de Bagé est monsieur; je suis monseigneur, et vous êtes un sot... » Girard, secrétaire du duc d'Espernon, a donné la vie de son maître, qui fut, comme le dit le P. Anselme, un homme d'esprit, hardi, et d'un cœur intrépide, qui avait des pensées vastes, beaucoup de grandeur et de fermeté, mais d'un naturel brusque, hautain et fanfaron. Cette Vie a paru à Paris, 1655, in-fol.; 1730, in-4°, et 4 vol. in-12.

ESPIARD (François Bernard), jurisconsulte, né à Dijon en 1659

était seigneur de Saux. Il fut président à mortier au parlement de Besançon, se démit de cette charge en 1725 et mourut le 16 janvier 1743. Ses ouvrages sont: I. *Remarques sur le traité des successions*, de Den. Lebrun, imprimée à la suite de cet ouvrage. II. *Observations sur des matières canoniques* dans les *institutions ecclésiastiques* de Gibert. III. *Observations sur des matières de droit*, dans les *Œuvres* de Bretonnier. etc. etc.

ESPIARD (Jean François), fils du précédent, naquit à Besançon, en 1695, fut chanoine à la métropole de cette ville, abbé de Saint-Rigaud, et prédicateur de la reine, épouse de Louis XV. Il mourut en 1778 à Besançon; ses *sermons* ont été imprimés dans la même ville, en 1776 in-8°.

ESPIARD (François-Ignace) de la *Borde*, frère du précédent, naquit à Besançon en 1707 et embrassa l'état ecclésiastique. Il fut grand vicaire de l'évêque de Troyes et ensuite conseiller clerc au parlement. Il mourut en 1777. On a de lui un ouvrage intitulé: *Essai sur le génie et le caractère des nations*, Bruxelles, 1743, 3 vol. pet. in-12, réimprimé sous le titre *d'Esprit des nations*, Lahaye (Paris) 1753, 2 vol. in-12.

ESPINAC (Pierre d'), archevêque de Lyon, l'un des chefs de la Ligue qui le fit chancelier de l'union, mourut de la goutte en 1599, sans avoir pu obtenir le chapeau de cardinal auquel il aspirait.

ESPINAISON. *Voyez* Gautier d'.

ESPINASSE (Philibert de l'), sire de la Clayette, chevalier, surnommé le *grand Conseiller du roi Charles V*, fils de Jean de l'Espinasse, chevalier, et de Marguerite de Sercey, fut un des plénipotentiaires envoyés à Bruges en 1475, pour conclure la trève avec le roi d'Angleterre, et fut attaché ensuite à l'éducation du dauphin en 1480. Enfin, il accompagna en Angleterre le sire de La Trémouille, dans la descente qu'y firent les Français. Il est la tige des branches de La Clayette, de Saint-André, de Sully, de La Faye, et autres, qui toutes ont porté son nom.

ESPINASSE (Mlle Julie-Jeanne-Éléonore de l'), naquit en 1732, fut élevée dans un couvent de province, où l'on assurait sa subsistance sans que l'on sût, ou du moins qu'on avouât qu'elle devait le jour à une infidélité. Quoique née pendant un mariage légitime, elle ne fut jamais reconnue. Sa mère lui laissa en mourant une somme qui lui fut remise, à condition qu'elle ne réclamerait pas les droits indubitables de sa naissance, condition qu'elle observa fidèlement, quoique la cassette qui contenait tous les papiers qui assuraient son existence lui fût ravie par un abus de confiance. Elle fut appelée à Paris par madame Dudeffant, qui, vieille et aveugle, voulut l'avoir auprès d'elle pour rendre sa maison plus agréable. Mlle. de l'Espinasse y réussit par les charmes d'une figure intéressante et d'un esprit cultivé et sans prétention. Elle s'y fit d'illustres amis. D'Alembert conçut pour elle le plus fort attachement, ainsi que le président Hénault qui voulait l'épouser, quoiqu'il eût 70 ans. Mademoiselle de l'Espinasse, ayant obtenu une pension du roi, prit une maison à elle. « Elle y rassembla, dit La Harpe, la so-

ciété la plus choisie et la plus agréable en tout genre; depuis cinq heures du soir jusqu'à dix, on était sûr d'y trouver l'élite de tout les états, hommes de cour, hommes de lettres, ambassadeurs, femmes de qualité ; c'était presque un titre de considération d'être reçu dans cette société. Elle en faisait le principal agrément. Je puis dire, ajoute ce littérateur distingué, que je n'ai point connu de femme qui eût plus d'esprit naturel, moins d'envie d'en montrer, et plus de talens pour faire valoir celui des autres; elle mettait tout son monde à sa place, et chacun était content de la sienne Avec un grand usage du monde, elle avait l'espèce de politesse la plus aimable, celle qui a le ton de l'intérêt. Ce ton lui était facile : son ame, singulièrement aimante, attirait tout ce qui avait en ce genre des rapports avec elle; aussi personne n'a jamais eu autant d'amis, et chacun d'eux en était aimé comme s'il eût été seul à l'être. On n'a jamais eu plus d'activité et plus de plaisir à obliger.» On crut longtemps qu'elle avait tendrement aimé un jeune seigneur espagnol, le comte de Mora, qui mourut à la fleur de son âge. Depuis quelques années sa santé était déjà très-mauvaise, et se détruisait de plus en plus. Elle passa les trois derniers jours de sa vie dans un affaissement total. On la fit revenir un peu avec des cordiaux ; on la souleva, « Est-ce que je vis encore, dit-elle ? » Ce furent ses dernières paroles. Tout-à-coup le public a été désabusé par la publication de deux volumes d'une correspondance jusqu'alors inconnue : (*Lettres de mademoiselle de Lespinasse écrites depuis l'année 1773, jusqu'à l'année 1776*, Paris 1809, et réimprimées en 1811). On y vit que Mlle. de l'Espinasse pouvait receler deux passions à la fois dans son cœur avec une force presque égale. Ces lettres sont adressées à M. de Guibert. Elles sont très-bien écrites, pleines de passion, et ne laissent pas douter que Mlle de l'Espinasse ne soit morte de douleur de ce qu'il ne répondait qu'assez faiblement au sentiment qu'il lui avait inspiré. Elle mourut le 23 mai 1776.

ESPINAY (Charles d'), issu d'une noble et ancienne maison de Bretagne, fut membre du concile de Trente, chargé de plusieurs négociations relatives à ce concile, et depuis nommé évêque de Dol, où il mourut au mois de septembre de l'année 1591. Malgré la sainteté de son état et la gravité de ses occupations, il n'en a pas moins cultivé la poésie, et même dans un genre qui semble peu compatible avec l'une et l'autre. On a de lui des *Sonnets amoureux*, sur le titre desquels il n'est désigné que par les lettres initiales C. D. B. (Charles d'Espinay, breton.) Le recueil en a été imprimé à Paris en 1559, in-8°, et in-4° en 1560. Ces sonnets, malgré les éloges qu'en ont faits Ronsard, Belleau, Grevin et autres contemporains de l'auteur, ne sont pas faits pour donner une idée avantageuse de ses talens poétiques, et l'on en supporterait à peine aujourd'hui la lecture.

ESPINAY. *Voyez* Saint-Luc.

ESPINE (Charles de l'), poète presque inconnu, né à Paris vers la fin du 16e siècle. On ne connaît de cet auteur que *la Descente d'Orphée aux enfers*,

tragédie en 5 actes, en vers, sans distinction de scènes, etc., imprimée pour la première fois, in-8°, à Louvain en 1614, et pour la seconde à Paris en 1623, aussi in-8°, sous le titre du *Mariage d'Orphée, sa descente aux enfers, et sa mort par les Bacchantes.* On trouve dans ces deux éditions, à la suite de la tragédie, des chansons, stances, épigrammes, etc., réunies sous le nom de *Conceptions diverses.*

ESPINE. *Voyez* GRAINVILLE.

ESPINEL (VINCENT), poète lyrique espagnol, né à Ronda dans le royaume de Grenade en 1544, obtint, après avoir reçu les ordres, un bénéfice dans les églises de Ronda. Poursuivi par des ennemis, il s'en éloigna, et se voua tout entier à la poésie. On lui doit d'avoir inventé les *decimas* (ou dizains) qui sont des stances de dix vers de huit syllabes chacun, et qui sont, par cette raison, nommés en Espagne *Espinelas.* On a de lui: I. Un poëme intitulé: *Casa di memoria*, 1 vol. in-8°, imprimé en espagnol à Madrid en 1591. C'est un éloge des plus fameux poètes espagnols. II. La *Vie de l'écuyer Marc d'Obregon*, roman moral. III. *Quelques Epîtres en vers*, très-piquantes. IV. *Traduction en vers espagnols de l'Art poétique d'Horace.* V. *Traduction de plusieurs Odes d'Horace.* Ses ouvrages ont été imprimés à Madrid, en 1591, in-8°. Espinel mourut à Madrid en 1634, dans la 90° année de son âge.

ESPINOI (MARIE DE LALAIN, princesse D'), défendit en 1581 la ville de Tournay contre Alexandre Farnèse, duc de Parme, et se signala dans ce siége par sa bravoure non moins que par son intelligence. Elle fut blessée au bras un jour qu'elle combattait à la brèche pour repousser l'assaut des Espagnols. Ceux-ci la traitèrent avec la plus grande distinction, après la capitulation honorable qu'elle obtint pour la place, qui faute de secours, fut enfin obligée de se rendre. Le prince d'ESPINOI, son mari, et gouverneur de Tournay, était sorti avec la meilleure partie de sa garnison, pour se rendre maître de Saint-Guillain. Il jouissait de la confiance particulière de Guillaume de Nassau, avec qui il courut un très-grand danger devant la ville de Gand en 1582.

ESPINOSA (JEAN), poète espagnol, né à Bellovadn, vers 1540, embrassa le métier des armes, et fut secrétaire de don Pédro Gonzalès de Mendoza, capitaine-général de Sicile. On croit qu'il mourut dans sa patrie, avant l'an 1596. Le plus connu et le plus estimé de ses ouvrages est son *Tratado en loor de los mujeres* (*Traité à la louange des femmes.*) Milan, 1580, in-4°.

ESPINOSA (ANTOINE), poète espagnol, naquit à Antequera vers l'an 1582, fit ses études dans cette ville et y reçut le grade de licencié. On manque de détails sur la vie de cet auteur: on sait seulement qu'il fut aumônier du duc de Medina-Sidonia, qui le nomma, en 1623, recteur du collége de Saint-Ildephonse qu'il avait fondé à ses propres frais à San-Lucar-de-Barameda, où Espinosa mourut le 21 octobre 1650. Espinosa a laissé: I. *le Trésor de poésies.* Cet ouvrage, plein d'intérêt,

est un précis de la vie des meilleurs poètes espagnols et une collection de leurs morceaux les plus intéressans. Il fut imprimé en espagnol à Valladolid en 1605. II. *Éloge du duc de Médina-Sidonia*, son Mécène, écrit en vers et en prose à Malaga en 1625. III. Un traité très-connu, intitulé *Miroir de cristal pur*, ou *Flambeau qui éclaire l'âme*. IV. *Panégyrique du duc de Medina-Sidonia*, Séville, 1629. V. *Psaume de pénitence pour obtenir la remission de ses fautes*. VI. *Panégyrique de la ville d'Antequera*, imprimé en espagnol en 1626. VII. *Trésor caché*, 1644. VIII. *L'art de bien mourir*, 1651.

ESPINOSA (Hiacinthe-Jérome), peintre espagnol, né à Cocentaine, village du royaume de Valence vers 1600, mort dans la même ville en 1680, était élève de Ribalta, et s'est rendu recommandable dans la partie du clair-obscur, que personne n'a peut-être entendu mieux que lui. Il était fort studieux, grand imitateur de la nature, et traitait bien l'histoire sacrée. Ses ouvrages sont répandus dans les églises et les couvens de Valence. On y remarque une *Madeleine*, l'*Apothéose* de *Saint-Louis*, *Bertrand*, *Saint-Joachim*, le *Martyre* de *Saint-Pierre*, la *Naissance du Sauveur*, etc. — Son fils (Michel-Jérome), cultiva aussi la peinture, mais il fut très-inférieur à son père. — Espinosa (François), peintre sur verre, travailla à l'Escurial sous le règne de Philippe II. Il y a eu plusieurs autres artistes du même nom.

ESPINOY (Philippe d'), vicomte de Térouane et seigneur de la Chapelle, né à Gand en 1552, mort en 1633, s'occupa de l'histoire et des antiquités de son pays. Son principal ouvrage est intitulé : *Recherches d'antiquités et noblesse de Flandre, avec une description dudit pays*, Douay, 1631, in-fol. Il a encore publié : *De origine et Principiis equitum*.

ESPREMENIL, *Voyez* Epremenil.

ESPRIT (Jacques), né à Béziers en 1611, entré, en 1629, dans l'Oratoire, qu'il quitta cinq ans après pour rentrer dans le monde, avait toutes les qualités propres pour y plaire, de l'esprit, de la figure. Le duc de La Rochefoucauld, le chancelier Séguier et le prince de Conti lui donnèrent des témoignages non équivoques de leur estime et de leur amitié. Le premier le produisit dans le monde ; le second lui obtint une pension de deux mille livres et un brevet de conseiller d'état ; le troisième le combla de bienfaits, et le consulta dans toutes ses affaires. Esprit mourut en 1678, à soixante-sept ans, dans sa patrie. Membre de l'académie française, il fut un de ceux qui brillèrent dans l'aurore de cette compagnie, mais qui auraient beaucoup moins de réputation à présent. Les ouvrages d'Esprit sont : I. Des *Paraphrases* de quelques psaumes. II. *Faussetés des vertus humaines*, Paris, 2 vol. in-12, 1678, et Amsterdam, in-8°, 1716 : livre médiocre, qui n'est qu'un commentaire des *Pensées* du duc de La Rochefoucauld. Louis de Bans a tiré de ce livre son *Art de connaître les hommes*. — Son frère aîné, l'abbé Esprit, cultiva la poésie. On cite de lui, en ce genre, outre quel-

ques pièces insérées dans les recueils du temps, des *Maximes politiques*, mises en vers, in-12, Paris, 1669; une *Ode pour le roi sur ses conquêtes dans la Hollande*, Paris, 1672, in-4°; une traduction du *Panégyrique de Trajan*, qu'on a aussi attribué à son frère (Paris, 1677, in-12.)

ESQUERRA (ALPHONSE), poète espagnol, florissait vers le milieu du 16e siècle. On n'a sur sa vie d'autres détails, si ce n'est qu'il était chanoine de Valladolid et grand ami du célèbre Barthélemi Leonardo d'Argensola. Il ne nous reste d'Esquerra qu'une *Epître en vers*, adressée de la prison de Valladolid à ce même d'Argensola. Cette épître suivie de la réponse d'Argensola, a mérité une place dans le premier volume du *Parnasse espagnol* par Sedano. Son style est naturel, plein d'harmonie et de vigueur.

ESQUILACHE (Le prince D'). *Voyez* BORGIA et BORJA.

ESQUIVEL. *Voyez* ALAVA.

ESQUIVEL (HYACINTHE), religieux dominicain, né en Biscaye, partit en 1625 pour Manille, pour aller prêcher la foi chez les infidèles; il opéra un grand nombre de conversions à Formose. Il tenta ensuite de pénétrer dans le Japon, mais il fut tué avec un religieux qui l'accompagnait, par le capitaine Japonais qui s'était chargé de le conduire à sa destination. Cet événement arriva en 1635. Il avait composé à l'usage des missionnaires : I. *Vocabulaire Japonais et Espagnol*, Manille, 1630; II. *Vocabulaire de la langue des Indiens de Tanchuye, en l'île de Formose*, Manille, 1691.

ESSARS (PIERRE DES), surintendant des finances de France sous Charles VI, un des seigneurs français qui passèrent en Ecosse au secours du roi contre les Anglais, et qui fut fait prisonnier dans un combat en 1402. Après son retour en France, il s'attacha au duc de Bourgogne, et obtint par la protection de ce prince les places de prévôt de Paris, de grand-bouteiller, de grand-fauconnier, de grand-maître des eaux et forêts, de trésorier de l'épargne, et de surintendant des finances. Outre ces charges, il était encore gouverneur de Nemours et de Cherbourg, où il se retira après avoir perdu les bonnes grâces du duc de Bourgogne, parce qu'il avait voulu s'attacher au dauphin, duc de Guienne. Il y demeura jusqu'au commencement de l'année 1413, qu'il revint secrètement à Paris. Il se renferma dans la Bastille; mais il en fut tiré par la faction des Bouchers, et par le peuple dont la foule se montait à 20,000 hommes, et mis en prison au Louvre, puis au palais, où son procès lui fut fait. Accusé d'avoir voulu enlever le roi, la reine, le dauphin et le duc de Guienne, il fut condamné à perdre la tête, et exécuté aux halles le 1er. juillet 1413. Ainsi se réalisa la prédiction du duc de Brabant qui, deux ans auparavant, lui avait dit : « Prévôt de Paris, Jehan de Montagu a mis vingt-deux ans à soy faire couper la tête, mais vrayement vous n'y en mettrez pas trois. » Son corps fut porté à Montfaucon, où quatre ans auparavant il avait fait mettre celui de Jean de Montagu, grand-maître de France. Il en fut depuis tiré, et porté à l'église des Mathurins, où il fut solennellement enterré, parce que sa veuve avait obtenu la restitution de ses biens confis-

qués, et fait purger sa mémoire. Le religieux de Saint-Denys qui a écrit l'Histoire de Charles VI, dit que « des Essars était un homme fort emporté, qui agissait en tout ce qu'il faisait avec plus de chaleur et de précipitation que de jugement: qu'il s'embarrassa dans les factions, et s'engagea dans le périlleux maniement des finances du royaume; qu'il se laissa aller à la passion aveugle d'élever sa maison; qu'il ne pensa qu'à enrichir son frère et ses amis, et que pour ce sujet il porta le duc de Bourgogne à exiger de l'argent des peuples, sous les titres colorés de réformation, d'emprunts de deniers, et sous d'autres prétextes. » Peu s'en fallut que son frère Antoine des Essars n'essuyât le même sort que lui. « Ce fut cet Antoine qui fit placer la statue colossale de Saint-Christophe, qu'on voyait à la cathédrale de Paris, et qui a été démolie en 1784: et ce fut en actions de graces de sa délivrance. On peut juger de l'excès de sa frayeur, dit Villaret, par l'énormité de l'*ex-voto.* » Pierre des Essars ne laissa qu'un fils qui ne se maria point. Mais Antoine eut des enfans qui continuèrent sa postérité, terminée à Charlotte des Essars, qui suit.

ESSARS (Charlotte des), comtesse de Romorentin, fille de François des Essars, baron de Sautour, lieutenant-général pour le roi en Champagne, et de sa seconde femme, Charlotte de Harlay-Chanvallon, était pleine d'esprit et d'agrémens. Elle suivit dans sa jeunesse la comtesse de Beaumont Harlay, sa parente, en Angleterre. Ayant paru à la cour, Henri IV en devint amoureux en 1590, et en eut deux filles, l'une, abbesse de Fontevrault, l'autre, abbesse de Chelles, morte en 1570. Elle n'en fut pas moins sensible à l'amour de Louis de Lorraine, cardinal de Guise, avec qui elle vécut dans la plus grande intimité, et dont elle eut, dit-on, trois fils et deux filles. (*Voyez* Guise.) Après la mort de ce prélat, elle épousa en 1630 le maréchal de l'Hôpital, connu alors sous le nom de du Hallier. Les intrigues politiques de cette femme ambitieuse lui attirèrent bientôt une disgrâce éclatante. « Elle avait, dit Moréri, un fils au service du duc de Lorraine, appelé le chevalier de Romorentin, qu'elle avait eu du cardinal de Guise. Elle crut que le moyen d'élever ce fils était de travailler à la réconcilation du duc avec le roi, et de le faire rétablir dans ses états. Du Hallier, pressé par sa femme de s'employer pour cette négociation, remontra au roi et au cardinal Richelieu que, dans dans la conjoncture où se trouvaient les affaires de sa majesté, il lui semblait qu'il serait de son service de retirer le duc d'avec les Espagnols par quelque traité. Madame du Hallier, de son côté, joignant ses remontrances à celles de son mari, fit savoir à madame de Cantecroix, que le duc avait épousée, quoiqu'il eût encore une autre femme, que son intérêt particulier étant de se voir bientôt souveraine, elle devait employer toute son adresse à persuader au duc de ne pas refuser la paix, et le recouvrement de ses états. On entra donc en traité de part et d'autre, et la paix fut conclue à Saint-Germain en 1641. Le duc se croyant lésé par cet accord, et se trouvant trop faible pour résister aux troupes du roi de France, se retira entre Sambre et Meuse avec les siennes. Pour colorer

cette retraite, il dépêcha un courrier au cardinal de Richelieu, par lequel il l'avertissait que ce qui l'obligeait à se retirer n'était pas qu'il eût dessein de violer son traité, mais bien la crainte que madame du Hallier lui avait donnée qu'il avait dessein de le faire arrêter : pour justifier cette crainte, il lui envoya un billet écrit de cette dame à la supérieure des filles de la congrégation de Nanci. Le cardinal, indigné, ordonna à du Hallier, qui faisait alors le siége de La Charité, d'envoyer sa femme dans une de ses terres. C'est dans cette retraite forcée qu'elle termina son existence, jusqu'alors si agitée, en 1651, sans enfans de du Hallier, qui n'avait point été enveloppé dans sa disgrace, parce qu'il n'avait eu aucune part à ses imprudentes menées.

ESSARTS. *Voy.* DESESSARTS.

ESSAY, célèbre docteur arménien, florissait au commencement du quatorzième siècle : il fut un des hommes zélés de son temps pour l'éducation de la jeunesse : il ouvrit une école aux environs d'Érivan, et forma un grand nombre d'élèves qu'on portait à 363. Essay acquit par son dévouement à l'instruction publique l'estime, et la confiance universelles, et l'on venait de toutes parts pour le consulter comme un oracle. Le patriarche Ciahghetzy en parle avec éloge, et le regarde comme l'homme le plus savant de son siècle. On a de cet auteur : I. *Analyse, ou Grammaire de la langue arménienne.* II. *Explication des offices et des prières qu'on récite dans l'Eglise.* III. Un livre intitulé : *Avertissement*, où l'auteur blâme et cherche à corriger tous ceux qui, sous le prétexte de dogmes ou vérités dogmatiques, troublaient alors l'esprit des ignorans et le repos public. Les ouvrages du docteur Essay sont inédits.

ESSÉ (ANDRÉ DE MONTALEMBERT, plus connu sous le nom D'), l'un des plus braves capitaines de son siècle, seigneur de Panvilliers, né en 1483, d'une famille ancienne qui a tiré son nom de la terre de Montalembert en Poitou, se signala de bonne heure par sa valeur. Il fit ses premières armes à la bataille de Fornoue, en 1495, et continua de se distinguer dans toutes les guerres de Louis XII. Sa bravoure était si connue, que François Ier le choisit dans un tournoi pour un de ceux qui devaient soutenir l'effort des quatre plus rudes lances qui se présenteraient. Aussi ce prince disait-il souvent : « Nous sommes quatre gentilshommes de la Guienne, qui courons la bague contre tous allans et venans de la France : Moi, Sansac, d'Essé et Chastaigneraye. » En 1536, il se jeta, avec une compagnie de chevau-légers, dans la ville de Turin, menacée d'un siége, et n'en sortit que pour aller emporter Ciria par escalade. L'année 1543 lui fut encore plus glorieuse. Il défendit Landrecies contre une armée qui réunissait toutes les forces d'Espagne, d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre et de Flandre, commandée par l'empereur Charles-Quint. Quoique les fortifications fussent mauvaises, que la garnison manquât de tout, il donna le temps, par une vigoureuse résistance, à l'armée du roi de venir le dégager. Ce héros fut blessé au bras pendant le siége. François Ier le récompensa de sa valeur par une charge de gentilhomme de sa chambre. On dit à ce sujet « qu'il était plus propre à

donner une camisade à l'ennemi qu'une chemise au roi. » Après la mort de ce prince, il fut envoyé en Ecosse par Henri II. Il mit le siége devant Haddington, tailla en pièces les Anglais, et en moins d'un an leur enleva tout ce qu'ils possédaient dans ce royaume. Aussi compatissant que courageux, il vendit jusqu'à sa vaisselle d'argent pour faire subsister son armée. Henri II, qui avait besoin de son bras dans son royaume, le rappela en France, l'honora du collier de l'ordre, et s'en fit accompagner à la guerre du Boulonnais contre les Anglais. Ambleteuse, place forte, ayant été prise d'assaut, d'Essé sauva de la fureur du soldat les femmes et les filles qui réclamèrent sa protection. La paix ayant été conclue en 1550, ce général se retira dans une de ses terres du Poitou. Il y avait trois ans qu'il languissait d'une cruelle jaunisse, fruit de ses pénibles expéditions d'Ecosse, lorsqu'il reçut ordre du roi d'aller défendre Térouane contre l'armée de l'empereur. D'Essé dit à ses amis, dans le transport de joie que lui causa cet ordre : « Voilà le comble de mes souhaits ; je ne craignais rien tant que de mourir dans mon lit. Je mourrai en guerrier... Si Térouane est prise, dit-il au roi en prenant congé de lui, Essé sera mort, et par conséquent guéri de sa jaunisse. » Il tint parole : la place fut attaquée avec une ardeur incroyable ; et, après avoir soutenu trois assauts redoublés pendant dix heures, il fut tué sur la brèche le 12 juin 1553. Sa mort entraîna la perte de Térouane. *Voy.* MONTALEMBERT.

ESSENIENS. Secte juive dont on ne connaît pas bien l'origine ; ils voulaient que les biens fussent communs, ne juraient point, ne buvaient que de l'eau, observaient religieusement le sabbat, et étaient toujours vêtus de blanc.

ESSENIUS (ANDRÉ), né à Bommel, dans la Gueldre hollandaise, en 1618, enseigna la théologie à l'université d'Utrecht, et mourut dans cette ville en 1677. Il a laissé *Triumphus crucis, sive fides catholica de satisfactione Jesu Christi.* Amst. 1649, in-4° : cet ouvrage est principalement dirigé contre les sociniens ; des *Dissertations sur le Décalogue*, et spécialement *sur le quatrième commandement*, et *sur la moralité du sabbat des Juifs* ; une *Apologie pour les ministres non-conformistes d'Angleterre* ; un *Système de théologie* (dogmatique), 2 vol. in-4°, Utrecht, 1659, et un *Abrégé* de ce système, in-8°, 1669. Tous ces ouvrages sont en latin.

ESSEX (ROBERT DEVEREUX, comte D'), fils d'un comte maréchal d'Irlande, d'une famille originaire de Normandie, né le 10 novembre 1567, à Nethevood, maison de campagne de son père, dans le comté d'Hereford, est fameux par ses aventures et par sa mort. S'étant un jour présenté devant la reine Elisabeth, lorsqu'elle allait se promener dans un jardin, il se trouva un endroit rempli de fange sur le passage de cette princesse. Essex détacha sur-le-champ un manteau broché d'or qu'il portait ; et l'étendit sous les pieds de la princesse, qui fut touchée de cette galanterie. Ce fut là l'origine de la fortune d'Essex. La reine, âgée de 58 ans, prit bientôt pour lui un goût que son âge paraissait mettre à l'abri de tout soupçon. Il était aussi brillant par son courage que par sa bonne mine. Il

demanda la permission d'aller conquérir à ses dépens un canton de l'Irlande, et se signala souvent comme volontaire. Il fit revivre l'ancien esprit de la chevalerie, portant toujours à son bonnet un gant de la reine Élisabeth. Cette princesse le fit grand-maître de l'artillerie, lui donna l'ordre de la Jarretière, et enfin l'admit dans son conseil privé. Il eut quelque temps un grand crédit, mais il ne fit jamais rien de mémorable. En 1599, il alla en Irlande contre les rebelles, à la tête d'une armée de 20,000 hommes; mais il n'eut guère de succès. Peu de temps après, la reine, mécontente de sa conduite en Irlande, et animée contre lui par des ennemis jaloux, lui ôta sa place au conseil, suspendit l'exercice de ses autres dignités, et lui défendit de paraître à la cour. Elle avait alors 68 ans; ce qui n'empêcha pas qu'on ne la crût toujours très-attachée au comte. Celui-ci ne perdit rien de sa fierté naturelle qui était excessive; voyant qu'une demande qu'il avait adressée à la reine avait été rejetée, il exhala son mécontentement dans les termes les moins ménagés, et alla même jusqu'à dire que la vieillesse rendait la reine toute difforme, et que son esprit n'était pas moins tortu que son corps. La reine, qui avait toujours la prétention d'être belle, fut très-vivement piquée de ces propos. Cependant Essex employa tous les moyens qui furent en son pouvoir pour se faire des partisans dans toutes les classes de citoyens. Il entretint même des liaisons secrètes avec Jacques, roi d'Ecosse, héritier présomptif d'Elisabeth, et il se préparait le 7 février 1601, à tenter l'exécution d'un projet hardi qui ne tendait à rien moins qu'à s'emparer par la force des armes du palais de la reine, et à obliger cette princesse d'assembler un nouveau parlement et de changer tous ses ministres, et notamment le comte de Nottingham et Cécil, qui étaient les ennemis déclarés d'Essex. Mais ce complot fut déjoué par Elisabeth et par ses ministres. On fit sommer Essex de se rendre au conseil qui se tenait chez le grand trésorier. Cette sommation l'avertit assez que ses desseins étaient découverts, et il ne vit d'autre moyen d'éviter la peine qu'il avait encourue, que de profiter de la popularité dont il jouissait, et d'opérer en sa faveur un soulèvement dans Londres. Le lendemain, Essex rassembla un certain nombre de ses partisans, leur fit distribuer des armes, et parut avec eux au milieu de la ville, en criant: « Pour la reine! pour la reine! on en veut à ma vie. » Sa tentative fut sans succès, et il fut forcé de s'embarquer pour rentrer dans sa maison où il fut assiégé, et où il se défendit jusqu'à la dernière extrémité. Enfin, il se rendit à discrétion, et sur-le-champ son procès lui fut fait, ainsi qu'au comte de Soutampton. Leur crime était patent; cependant le comte d'Essex protesta d'abord de son innocence et de ses bonnes intentions. Quand sa sentence eut été prononcée, il se résigna courageusement à la mort, et refusa constamment d'implorer la clémence d'Élisabeth. On prétend que la reine hésita longtemps à signer l'arrêt de mort; ce qui est certain, c'est qu'elle le signa. Essex fit paraître avant de mourir des marques de repentir et de piété plutôt que de crainte; il fut décapité dans la tour, le 25 février 1601. Il avait alors 34 ans. Il avait l'esprit cultivé, et ses

nombreuses lettres qui se trouvent dans les divers recueils des papiers d'état, et surtout dans les mémoires du règne d'Elisabeth par Birch, prouvent qu'il réunissait tout ce qu'il faut pour faire un bon général et un habile homme d'état. La mort d'Essex est le sujet de quatre tragédies anglaises et de trois tragédies françaises; les dernières sont de Boyer, de la Calprenède et de Thomas Corneille.

ESSEX (Robert Devereux, comte d'), fils du précédent, né en 1592, mourut en 1646. Élevé par sir Henri Saville, au collége de Merton à Oxford, Jacques I[er] lui rendit toutes les prérogatives de sa famille, et il épousa lady Françoise Howard, fille du comte de Suffolk; mais cette dame, ayant conçu une passion pour Robert Car, favori du roi, demanda et obtint son divorce pour cause d'impuissance de son mari. Essex servait, en 1620, dans le Palatinat sous les ordres de sir Horatio Vere, et ensuite en Hollande sous le prince Maurice. A son retour en Angleterre il se rangea dans le parti de l'opposition contre la cour, et quand la rebellion éclata, il eut le commandement de l'armée parlementaire, combattit le roi à Edge-Hill, prit Reading, fit lever le siége de Glocester, et combattit encore dans la première bataille de Hewbery. En 1644, il fut complétement battu en Cornouailles; et ce fut avec peine qu'il se sauva par mer avec ses principaux officiers. En 1645, le commandement lui fut ôté, et il mourut l'année suivante. On supposa qu'il était mort du poison comme son grand-père.

ESSEX (Jacques), architecte anglais, né à Cambridge, en 1723, mort en cette ville, en 1784, s'est fait connaître par ses travaux, dans lesquels on distingue les réparations et les embellissemens qu'il a faits à la chapelle du collége du roi à Cambridge, et aux cathédrales d'Ely et de Lincoln. On a de lui quelques ***Ecrits sur l'Architecture***, insérés dans l'***Archæologia*** et dans la ***Bibliothèque topographique britannique***.

EST. *Voyez* Este.

ESTAÇO (Achille), savant Portugais, qui est assez généralement connu sous le nom latin d'***Achilles Statius***, naquit à Vidigueira, d'un père gouverneur du château de Outam, qui le destinait à la carrière des armes. Mais le goût décidé du jeune Estaço pour les lettres l'emporta bientôt sur la volonté paternelle. Il revint en Portugal, fit ses études à Evora, puis il voyagea et vint à Paris où il publia son premier ouvrage : c'était un recueil de vers latins, intitulé : ***Sylvæ aliquot, cum duobus hymnis Callimachi***, Paris, 1549, in-4°, 1555, avec quelques additions. Il retourna ensuite à Louvain, où il avait déjà fait quelque séjour dans ses voyages, et il y publia quelques ouvrages. De là il se rendit à Rome, où il fut nommé professeur au collége de la ***Sapience***. Le cardinal de Sforza le choisit pour son secrétaire, et Pie IV lui donna la charge de secrétaire du concile de Trente. Il mourut à Rome, le 28 septembre 1581, à l'âge de 57 ans. Sa bibliothèque qu'il avait léguée aux oratoriens de Rome, fut très-utile au célèbre Baronius. Estaço a composé un grand nombre d'ouvrages; nous n'indiquerons ici que les princi-

paux : I. *Commentaire latin sur Cicéron, De fato,* Louvain, 1551 et 1555 ; II. Sur les *Topiques de Cicéron*, (ibid.) 1552 et 1555. III. *Commentaires latins sur l'Art Poétique d'Horace*, Anvers, 1553 ; IV. *Observationes difficilium aliquot locorum*, Louvain, 1552. V. *Commentaire latin sur le traité de Suétone, De claris grammaticis*, à la suite du Suétone de Pulmann, Anvers, 1574, il y a plusieurs éditions. VI. *Notes latines sur Catulle*, Venise, Paul Manuce, 1566 ; VII. *Notes latines sur Tibulle*, Venise, Paul Manuce, 1657. On trouve dans les biographies Espagnoles et Portugaises, la liste exacte de tous ses ouvrages.

ESTAÇO (Balthazar), de la même famille que le précédent, naquit à Erora, en 1570, et fut chanoine pénitencier de la cathédrale de Viseu. On a de lui des sonnets, des chansons, des églogles et autres vers, (Coïmbre, 1604.) — (Gaspar) Estaço, son frère, généalogiste et antiquaire, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Varias antiquidades de Portugal*; Lisbonne, 1625, in-folio, ouvrage estimé. — (Manuel) Estaço, autre frère des précédens, mort le 7 juin 1638, était religieux de l'ordre des Augustins, et fut un bon prédicateur. On a de lui des sermons et une *Histoire des couvens des Augustins dans les Indes.*

ESTAING ou ESTEING (Dieudonné,) d'une ancienne famille de Rouergue nommée *de Stagno* dans les actes du 10me siècle, sauva le roi Philippe-Auguste, à la bataille de Bouvines, en 1214. Il reçut en récompense la permission de placer dans son écu, les armes de France, avec un chef d'or pour brisure. — Estaing (François d'), né en 1460, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé à l'évêché de Rodez, en 1501, et se livra à la culture des lettres. Il fit construire à ses frais la tour de sa cathédrale, institua la fête de l'Ange-Gardien, et mourut en odeur de sainteté, le premier novembre 1529. Le père Beau, jésuite, a écrit la vie de ce prélat, Clermont, 1656, in-4°.

ESTAING (Joachim d'), abbé d'Issoire, évêque de Clermont, en 1614, mort en 1650, a publié deux *Recueils de Statuts Synodaux*, le premier en 1620 ; le second en 1647. — Estaing (Louis d'), frère du précédent, aumônier de la reine Anne d'Autriche, succéda à son frère dans l'évêché de Clermont, et mourut en 1664. Il donna une nouvelle édition de *Statuts Synodaux* du diocèse avec des additions, Clermont, 1653, in-8°. — Estaing (Joachim d'), né vers 1617, se fit une réputation comme guerrier et comme homme d'esprit. Il composa plusieurs ouvrages, entre autres, une *histoire généalogique* de sa maison. Il mourut en 1688.

ESTAING (Charles-Hector, comte d'), de la même famille que les précédens, naquit en 1729, à Ruvel, en Auvergne, d'une famille ancienne et illustre, depuis qu'un d'Estaing, combattant à la bataille de Bouvines, près de Philippe-Auguste, et lui ayant sauvé la vie, obtint de ce monarque le droit de porter sur son écu les armes de France. Action qui donna à Boileau lieu de composer les vers suivans, qu'il a placés dans sa satire sur la noblesse :

Je veux que la valeur de ses aïeux antiques,
Ait fourni de matière aux plus vieilles chroniques,

Et que l'un des Capets pour honorer son nom,
Ait de trois fleurs-de-lys dote son ecusson,
Que sert ce vain amas d'une inutile gloire,
Si de tant de heros celebres dans l'histoire,
Il ne peut rien offrir aux yeux de l'univers,
Que de vieux parchemins qu'ont epargnés les vers?

Le comte d'Estaing servit d'abord dans l'armée de terre, et fut colonel d'un régiment d'infanterie. Il passa dans l'Inde en qualité de brigadier, et fut pris en 1759, au siége de Madras. Relâché sur sa parole, il se mit à la tête d'un parti de Français, détruisit le comptoir anglais de Gomron, dans le golfe Persique, et s'empara ensuite des établissemens anglais dans l'île de Sumatra. Pris une seconde fois dans ces parages, il fut conduit en Angleterre, et jeté dans un cachot à Portsmouth. Devenu dès-lors ennemi implacable de l'Angleterre, il chercha toutes les occasions de lui nuire. A la paix de 1763, il fut fait lieutenant-général des armées navales, et chevalier des ordres en 1767. En 1778, lorsque la France résolut de soutenir les Anglo-Américains contre leur métropole, le comte d'Estaing, alors vice-amiral, fut choisi pour commander une escadre de douze vaisseaux destinée à agir en leur faveur. Il partit de Toulon et arriva à la Nouvelle-Angleterre, où il eut à lutter non-seulement contre les Anglais, mais encore contre les préventions fâcheuses que les peuples de ces contrés avaient conçues contre les Français. Quelque temps après, obligé d'aller au secours des colonies françaises, que les Anglais menaçaient, il tenta en vain de reprendre Sainte-Lucie, dont ils s'étaient emparés. Il fut plus heureux à la Grenade, dont il se rendit maître. A la suite de cette conquête, il soutint un combat contre l'amiral Byron, et retourna avec sa flotte à la Nouvelle-Angleterre; il y mit le siége devant Savanah; un délai de vingt-quatre heures qu'il accorda à cette ville, l'empêcha de la prendre. Blessé deux fois dans un assaut, il fut obligé de lever le siége, et revint en France en 1780. L'année suivante il eut le commandement d'une flotte qu'il ramena de Cadix à Brest, et il était encore à la tête des flottes combinées à Cadix, lorsque la paix se fit en 1783. De retour dans sa patrie, il devint membre de l'assemblée des notables en 1787. Peu reconnaissant des grâces dont la cour l'avait comblé, il se jeta dans le parti de la révolution, et fut nommé commandant de la garde nationale de Versailles en 1789. D'Estaing s'était fait patriote par système, mais il resta toujours courtisan par habitude et par ambition. Le 14 septembre il écrivit à la reine pour l'avertir que le bruit se répandait que Louis XVI voulait fuir, et pour la détourner de ce projet. Le 18, craignant que les gardes françaises ne fissent une irruption à Versailles, il obtint du comité militaire et de la municipalité une réquisition pour faire venir dans cette ville le régiment de Flandre; mais le 5 octobre, il ne parut pas un seul instant à la tête de la garde nationale, et ne fit pas le moindre effort pour empêcher la translation du roi à Paris. Dès-lors sa place perdit toute son importance, et il vint à Paris où il s'enrôla comme simple grenadier dans la garde nationale de cette ville. Le 7, il écrivit à la reine pour la féliciter sur le courage qu'elle avait montré dans la nuit du 5 au 6, lui conseiller de prendre des manières populaires, et de tâcher

par-là, de gagner et d'influencer une partie de l'assemblée nationale. Toujours fidèle à ses principes, il adressa, en 1791, dès qu'il sut que le roi était arrêté, une lettre remplie de protestations de dévouement à l'assemblée. Le 6 mars 1792, il obtint le grade d'amiral que lui fit obtenir le député Rouyer, auquel il faisait assidûment la cour. Dans le procès de la reine, il déclara n'avoir rien à déposer contre elle, mais il ajouta qu'il avait personnellement à se plaindre de cette princesse, tandis qu'il lui devait tout son avancement. Ses ménagemens, sa conduite ambiguë, ne le sauvèrent pas de la proscription. Arrêté et traduit au tribunal révolutionnaire, il périt le 28 avril 1794, à l'âge de 65 ans. Craint des soldats, peu aimé des officiers de la marine, il montra dans ses expéditions plus de bravoure que d'intelligence. D'Estaing est auteur d'un petit poème intitulé le *Rêve*, Paris, 1755, in-12; des *Thermopyles*, tragédie de circonstance, Paris, 1791, in-8°. Il a publié aussi un petit ouvrage intéressant sur les *Colonies*.

ESTAING (.... D'), général français, commanda long-temps le 4me d'infanterie de ligne, se distingua dans toutes les affaires où son corps se trouva, et reçut plusieurs blessures. Il passa en Égypte avec Bonaparte, et se signala à la bataille des Pyramides, où il fut fait général de brigade, et, la campagne suivante, il fut élevé au grade de général de division. A la bataille d'Aboukir, commandant l'infanterie légère de l'avant-garde, par ses bonnes dispositions, il culbuta la première ligne des Turcs, qu'il jeta dans la mer. Le 21 mars 1801, le général Menou lui avait donné le commandement de l'avant-garde; mais il fut grièvement blessé au commencement de l'action; et revint en France quelque temps après, estropié des suites de ses blessures. Ce général, qui avait exposé plusieurs fois ses jours pour la défense de la patrie, fut tué en duel à Paris, à la suite d'une querelle particulière. Le gouvernement se montra sensible à sa perte, et accorda une pension à sa veuve.

ESTAMPES (ANNE DE PISSELEU, duchesse D'), dite d'abord Mlle *d'Heilly*, fille d'*Antoine*, Seigneur de Meudon, née vers l'an 1508, d'une ancienne famille de Picardie, éteinte en 1628, fut fille d'honneur de Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, mère de François Ier. Ce prince la vit à Bayonne à son retour d'Espagne, et conçut pour elle une passion violente, dont il a laissé quelques monumens; témoins ces vers :

Est-il point vrai, ou si je l'ai songé,
Qu'il est besoin m'éloigner et distraire
De notre amour et en prendre congé?
Las! je le veux, et si ne le puis faire,
Que dis-je? veux; c'est du tout le contraire;
Faire le puis, et ne puis le vouloir;
Car vous avez là réduit mon vouloir,
Que plus tâchez ma liberté me rendre,
Plus empêchez que ne la puisse avoir,
En commandant ce que voulez defendre.

Anne, âgée de 18 ans, avait alors tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. Son esprit était agréable, fin, étendu et solide. Sensible aux beautés des bons ouvrages, elle mérita l'éloge de *la plus savante des belles*, et de *la plus belle des savantes*, et les titres de *protectrice et Mécène des beaux esprits*. François Ier la maria, en 1536, à Jean de Brosses, qui consentit à cette union déshonorante pour

rentrer dans les biens de sa maison, que la défection de son père, ami du connétable de Bourbon, lui avait fait perdre. Il recouvra non-seulement son patrimoine, mais il obtint encore le collier de l'ordre, le gouvernement de Bretagne et le comté d'Estampes, que François érigea en duché, pour donner à sa maîtresse un rang plus distingué à la cour. La duchesse d'Estampes parvint au plus haut point de la faveur, et cette faveur dura autant que la vie de son amant. Elle s'en servit pour enrichir ses amis et perdre ses ennemis. L'amiral Chabot qui était du nombre des premiers, dégradé par arrêt du parlement, fut rétabli dans sa charge en 1542, et le chancelier Poyet, dont elle croyait avoir lieu de se plaindre, fut privé de la sienne en 1545. Cette favorite, abusant de la passion du roi, révéla à Charles-Quint des secrets importans qui firent battre nos armées. Elle voulait par-là s'assurer l'appui de ce prince que la mort du roi lui rendrait quelque jour nécessaire. Elle pensait à se procurer une retraite hors du royaume, pour le temps auquel elle ne serait plus rien en France. Cette perfidie aurait été sévèrement punie sous Henri II, si ce monarque n'avait craint d'outrager la mémoire de son père, en livrant à la justice une femme qui l'avait gouverné pendant 22 ans. D'ailleurs on aurait pu accuser ce prince d'agir à l'instigation de Diane de Poitiers, sa maîtresse, qui était aussi jalouse de la duchesse d'Estampes, que la duchesse d'Estampes l'était d'elle. Cette jalousie entretint pendant quelque temps la dissension dans la famille royale. Toutes les créatures du dauphin étaient mal reçues à la cour de François Ier, et la duchesse d'Estampes ne cessait de donner des mortifications à Diane. « *L'année de ma naissance*, disait-elle, *est celle où madame la Sénéchale* (c'était le nom que portait Diane de Poitiers) *se maria....* » Diane était en effet plus âgée de sept ans que la duchesse d'Estampes, et elle n'en gouverna pas moins un prince plus jeune qu'elle de vingt ans. Henri II ne voulant pas montrer un ressentiment trop vif, contre la maîtresse de son père, lui permit de se retirer dans une de ses terres, où elle mourut vers 1576, dans l'oubli, le mépris et les remords. Elle embrassa la religion protestante dans sa retraite, et employa le revenu des grands biens qu'elle avait acquis dans sa faveur, à opérer des conversions. Jean de Brosses, son époux, étaut mort sans enfans, ses biens passèrent à Sébastien de Luxembourg, duc de Penthièvre, qui n'eut qu'une fille (Marie de Luxembourg), laquelle porta les duchés d'Estampes et de Penthièvre à Philippe Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur. La fille de celui-ci (Françoise de Lorraine) épousa César, duc de Vendôme, qui à ce dernier duché joignit ceux de Mercœur, de Penthièvre et d'Estampes. Quant aux biens de la famille de Pisseleu, l'héritier de cette dernière maison les porta dans celle de Gouffier.

ESTAMPES-VALENÇAY (ACHILLE D'), connu sous le nom de *Cardinal de Valençay*, né à Tours en 1589, se signala sur les galères de l'ordre de Malte où il avait été reçu à huit ans. Après la réduction de La Rochel-

le, il fut fait maréchal-de-camp. La Religion lui confia la place de général des galères. Son courage éclata dans toutes les occasions, et surtout à la prise de l'île de Sainte-Maure dans l'Archipel. Le pape Urbain VIII, l'ayant appelé à Rome, pour se servir de son bras contre le duc de Parme, il mérita par ses services d'être créé cardinal en 1643, par préférence au savant Hallier. Ce fut vers le même temps qu'il soutint les intérêts de son pays contre l'ambassadeur d'Espagne avec tant de vigueur, qu'il l'obligea de rendre visite au cardinal protecteur de la France. Le cardinal de Valençay mourut le 15 juillet 1646, avec la réputation d'un homme brave, fier, hardi, entreprenant. Les choses les plus difficiles ne lui coûtaient guère plus à faire qu'à proposer. — ESTAMPES-VALENÇAY (Henri), son neveu, grand prieur de France, finit ses jours à Malte en 1678, à 75 ans. Il avait été ambassadeur à Rome, et s'y était distingué. Il avait composé plusieurs écrits dont le plus remarquable est un poème latin en l'honneur de la *Sainte Vierge*. Paris, 1605, in-8°.

ESTAMPES (LÉONOR D'), d'une illustre maison du Berri, placé d'abord sur le siége de Chartres en 1620, et transféré à l'archevêché de Rheims en 1641, signala son zèle pour la France dans l'assemblée du clergé de 1626, en faisant condamner deux libelles, l'un intitulé : *Admonitio ad regem christianissimum*, par le jésuite Eudæmon; et l'autre intitulé : *Mysteria politica*, par le jésuite Keller. Ces deux ouvrages attaquaient l'autorité des rois.

ESTAMPES (JACQUES D'), de la famille du précédent, plus connu sous le nom de *Marquis de la Ferté-Imbault*, d'abord enseigne des gendarmes de Monsieur, en 1610, ensuite chevalier des ordres du roi, lieutenant-général de l'Orléanais, etc., fils de Claude d'Estampes, capitaine des gardes-du-corps de François de France, duc d'Alençon, porta les armes dès sa jeunesse, et se signala en divers siéges et combats. Il fut envoyé ambassadeur en Angleterre l'an 1641, et rappelé quelque temps après, pour avoir révélé le secret du roi son maître. La reine Anne d'Autriche lui procura le bâton de maréchal de France en 1651 ; c'était une récompense due à son exactitude, à sa vigilance et à sa bravoure. Il mourut dans son château de Manny, près Rouen, le 20 mai 1668, à 78 ans.

ESTANG (L'). *Voyez* LESTANG. SALLE *et* TENDE.

ESTANGE (JACQUES), auteur calviniste du 16e siècle, de qui l'on a, outre un *Ouvrage d'astronomie*, des *Dixains catholiques tirés d'aucuns lieux communs de l'Ecriture sainte*, etc., imprimés à Bâle en 1565.

ESTCOURT (RICHARD), comédien et auteur dramatique anglais, né à Tewkesbury, au comté de Glocester, mort en 1713. Il a donné deux pièces de théâtre. I. *Le Bel exemple*, comédie. II. *Prunella*, divertissement.

ESTE, maison antique et illustre, d'après Muratori (Voyez *Antichità Estensi ed italiane*, part. I.) était issue de Boniface Ier, comte de Lucques et duc de la Toscane, vivant en 811. Son sixième descendant fut Albert ou

Obert, marquis d'Italie, et comte du sacré palais. Son arrière-petit-fils Albert Azzo II, né vers l'an 996, marquis d'Italie, seigneur d'Este et de Rovigo, mort en 1097, fut la tige de la maison régnante de Brunswick, aujourd'hui sur le trône d'Angleterre, et de celle de Modène, qui s'est éteinte dans la personne de Marie Béatrix, douairière de l'archiduc Ferdinand de Lorraine-Autriche, gouverneur de la Lombardie Autrichienne, et mère de l'impératrice d'Autriche, morte en 1816. La maison d'Este a souvent été célébrée par l'Arioste; elle a produit plusieurs personnages célèbres dans la politique, la guerre, et elle a fourni aussi la branche d'Este-Saint-Martin. *Voyez* les articles suivans.

ESTE, (Azzo V, marquis D'), était fils d'Obizzo I, marquis d'Este; mort en 1194, petit-fils de Folco ou Foulques, arrière-petit-fils d'Albert-Azzo II, dont nous avons parlé ci-dessus, et de Gersende, fille d'Herbert-Éveille-Chien, comte du Maine, souche des princes de la maison ducale de Modène. Il était seigneur de la ville d'Este, située sur la rivière de Bachiglione; ses possessions étaient dans le Padouan, et il n'avait alors rien à Ferrare: cette ville était sous la domination de Guy de Saxe, que sa bravoure et ses exploits firent surnommer *Saliens in guerra I*, ou *Saillant en guerre*. Taurello II, son fils, qui lui succéda, y possédait la même autorité, et y était chef des gibelins, comme Adelard l'était du parti guelfe. On voulait éteindre les haines des deux partis en faisant épouser à Arrivério, fils de Torello II, la jeune Marchesella, unique héritière des Adelards. Azzo V, et Boniface son frère, vinrent enlever la nuit, dans la maison même de Taurello, la jeune Marchesella, et la firent épouser à Obizzo leur père. Ils héritèrent ainsi des biens immenses que Marchesella possédait dans le Ferrarais, la Romagno et la Marche d'Ancône; mais ce rapt, origine de leur fortune, alluma des haines inextinguibles entre les maisons d'Este et Torelli, et fut la source de ces guerres qui désolèrent les Marches pendant deux siècles. Azzo V mourut avant 1192, laissant Azzolino ou Azzo VI, qui suit.

ESTE (Azzo VI, marquis D'), surnommé par le diminutif *Azzolino*, pour le distinguer de son père, marquis d'Este, de Rovigo, se fit des partisans dans Ferrare, et nommer podestat de cette ville en 1196. Il le fut aussi à Padoue en 1199. Guelfe déterminé et allié des comtes San-Bonifacio de Vérone, tint tête à Ezzelin-le-Moine avec un grand courage. Défait en 1207 par Ezzelin et par Salinguerra II, Torelli, chefs du parti gibelin, il défait Ezzelin à son tour, le 29 septembre de la même année, et poursuit les Montecchi, ses ennemis, jusqu'au lac de Garda. Sa vie ne fut qu'une rivalité perpétuelle contre Ezzelin et Salinguerra, les plus grands militaires, les plus expérimentés et les plus puissans seigneurs de leur temps. Azzo VI mourut de chagrin, ainsi que le comte San-Bonifacio, d'une bataille perdue contre Ezzelin, l'an 1212. Il laissa deux fils, Aldobrandin I, et Azzo VII, qui suit. Azzo VI avait de grands talens; mais ils furent ternis par une perfidie et une cruauté constantes.

ESTE (Azzo VII D'), dit *No-*

vello ou *le Jeune*, successeur en 1215 d'Aldobrandin, son frère, dans le marquisat d'Este et la Marche d'Ancône, chassa Salinguerra Torelli de Ferrare en 1221, et en fut chassé à son tour. L'année suivante il attaqua le château de la Fratta, où Salinguerra avait rassemblé ses principales richesses, fit passer au fil de l'épée tout ce qui s'y trouvait, jusqu'aux femmes et aux enfans, revint assiéger Ferrare à la tête des troupes confédérées des villes lombardes, et attirant Salinguerra à une entrevue, sous prétexte d'accommodement, s'empara de sa personne le 3 juin 1240, et l'envoya prisonnier à Venise. Azzo VII en 1256, entra dans la croisade publiée par le pape contre Ezzelin; il le défit le 26 septembre 1259, et mourut à l'âge de cinquante ans.

ESTE (Obizzo II d'), fils de Renaud, marquis d'Este, mort en 1250, succéda à Azzo VII dans le marquisat d'Este d'Ancône. Les Modénois, las des désordres et des factions qui les déchiraient, lui députèrent, le 15 décembre 1288, Philippe Bochetti leur évêque, et Lanfranco Rangone, pour lui offrir la seigneurie de leur ville; il y fit son entrée solennelle le mois de janvier 1289. Pour mieux s'attacher les Rangone, famille illustre et puissante qui jouissait alors d'un grand crédit sur les Modénois, il les avait déterminés à se donner à la maison d'Este. Obizzo maria Aldobrandin, son second fils, à Alda, fille de Tobie Rangone. Le 15 janvier 1290, la ville de Reggio l'élut pareillement pour son seigneur. Obizzo II mourut le 13 février 1293, laissant trois fils de Jacqueline de Fiesque, sa première femme. Il avait épousé en secondes noces Catherine de l'Escale.

ESTE (Azzo VIII d'), fils et successeur du précédent, eut à combattre ses deux frères Aldobradin et François qui voulaient, suivant l'usage, partager l'héritage paternel, il quitta ensuite le parti guelfe, pour embrasser la cause des Gibelins qui furent chassés de Parme. Azzo soutint plusieurs guerres avec valeur, contre les Bolonais, et les seigneurs de Parme, de Vérone et de Mantoue. Il mourut le 31 janvier 1308. — Foulques III, fils d'un bâtard du précédent, lui succéda, au préjudice d'Aldobrandin et de François. Il fut appelé à la souveraineté par le testament de son grand-père. Ses grands oncles ne le laissant pas tranquille possesseur de leur héritage, ils battirent ses troupes, et celui-ci rendit la souveraineté aux Vénitiens, et se retira à Venise où il mourut.

ESTE (Renaud, Obizzo III et Nicolas Ier, marquis d'), co-seigneurs de Rovigo, de Modène et de Parme étaient fils d'Aldobrandin II auquel ils succédèrent. Ils relevèrent l'honneur et la puissance de leur maison qui avaient été très-abaissés à la mort de François et d'Aldobrandin. Renaud mourut à la fin de décembre 1335, Nicolas le 28 mai 1344, et Obizzo III le 19 mars 1352. — Aldobrandin III, fils aîné de ce dernier fut reconnu seigneur par les villes de Ferrare et de Modène; il gouverna sagement ses états, et mourut le 2 novembre 1361. — Nicolas II, frère du précédent, introduisit l'élégance et le bon goût à la cour de Ferrare, il mourut le 26 mars 1388. — Albert, frère du précédent, lui succéda, et il fit périr dans un sup-

plice atroce son neveu Obizzo IV, fils légitime d'Aldobrandin, qui réclamait la succession de son père. Albert mourut le 30 juillet 1393.

ESTE (NICOLAS III, marquis D'), seigneur de Parme, de Modène, de Ferrare et de Reggio, succéda à Albert son père qui, en mourant, l'avait laissé sous la protection des républiques de Florence, de Venise, et de Bologne. Nicolas III battit Ottobon Terzi, l'un des généraux de Jean Galéas, qui s'était rendu indépendant et dominait à Parme et à Reggio : puis il le fit assassiner le 27 mai 1409, dans une conférence qu'il devait avoir avec lui à Rubbiera, et par ce moyen, il s'empara de Reggio et de Parme. Il mourut à Milan le 26 décembre 1441 ; on présuma qu'il avait été empoisonné : ce prince protégeait et aimait les sciences et les lettres. — LIONEL, fils naturel du précédent, fut appelé à lui succéder. Son règne, qui fut très-paisible, dura de 1441 à 1450. Lionel fit fleurir le commerce, l'industrie et les arts. Il s'était fait une réputation comme orateur.

ESTE (BORSO, marquis D'), premier duc de Ferrare, Modène et Reggio, fils naturel de Nicolas III, marquis d'Este, seigneur de Ferrare, Modène et Reggio, fut préféré à Hercule et Sigismond, ses frères légitimes, pour succéder à son frère Lionel, mort en 1449. L'empereur Frédéric III le créa duc de Modène et Reggio, par diplôme du 18 mai 1452, se réservant cependant pour cette faveur un cens annuel de 4,000 florins d'or. En 1459, le nouveau duc reçut aussi à Ferrare le pape Pie II (Æneas-Sylvius-Piccolomini.) L'an 1471, Borso alla à Rome, avec un cortége magnifique, visiter le pape Paul II (Pierre-Barbo), et se fit créer duc de Ferrare par le pontife, qui fit la cérémonie, le 14 avril, dans la basilique du Vatican. Il ne jouit pas long-temps de ce nouvel honneur, car il mourut à son retour à Ferrare, le 20 août de la même année. Borso ne fut point marié : il mérita pendant les vingt ans de son règne l'estime des plus grands souverains, et l'affection de ses peuples ; c'était un prince accompli ; il protégea les lettres, appela l'imprimerie naissante dans ses états ; et Andreas Gallus fut (suivant Maittaire) le premier qui exerça cet art à Ferrare.

ESTE (HERCULE Ier D'), duc de Ferrare et de Modène, fils légitime de Nicolas III, succéda à Borso et régna de 1471 à 1505. Nicolas fils de son frère Lionel, ayant excité quelques mouvemens à Ferrare, Hercule lui fit trancher la tête et fit pendre la plupart de ses partisans. Il eut ensuite à soutenir une guerre désastreuse contre les Vénitiens et fut obligé d'accepter une paix désavantageuse, le 7 août 1484. A l'exemple de ses prédécesseurs, il encouragea les arts et les lettres. Sa cour fut le rendez-vous des poètes et des littérateurs les plus distingués de l'Italie. Il mourut le 25 janvier 1505.

ESTE (ALPHONSE Ier D'), duc de Ferrare et de Modène, mort en 1534, eut pour ennemis implacables Jules II et Léon X. Il avait épousé en 1502 la fameuse Lucrèce Borgia, qui, par son esprit et par la protection qu'elle accorda aux gens de lettres, se releva un peu de l'opprobre dont les désordres de sa jeunesse

avaient couvert son nom. Il perfectionna l'art de fondre les canons; et son artillerie était supérieure à celle des autres princes d'Italie. Ce prince mourut le 31 octobre 1534, un mois après Clément VII; il sut allier la gloire militaire aux talens de la politique. L'Arioste fut le plus illustre de ses panégyristes. Il eut pour successeur Hercule II, son fils aîné.

ESTE (Hercule II d'), duc de Ferrare et de Modène, succéda à Alphonse Ier. Il épousa Rénée de France, fille de Louis II, qui lui apporta en dot les duchés de Chartres et de Montargis. Hercule II ne négligea rien pour complaire à Charles-Quint; après la mort de ce prince, il fit quelques efforts pour recouvrer son indépendance, mais il ne put y parvenir. Il mourut le 3 octobre 1559, après avoir régné de 1534 à 1559. Hippolyte le jeune, cardinal d'Este, était son frère.

ESTE (Alphonse II d'), né le 22 novembre 1533, du duc Hercule II et de Rénée de France, seconde fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, était au service de France lorsque son père mourut: il retourna sur-le-champ à Ferrare prendre possession de ses états, et fit son entrée dans cette ville avec Lucrèce de Médicis, sa femme, fille de Côme Ier, grand-duc de Toscane, qu'il avait épousée en juin 1558, et qui mourut en 1561. Il épousa alors en secondes noces, en 1565, l'archiduchesse Barbe, fille de l'empereur Ferdinand Ier, qui mourut aussi sans enfans en 1572. Alphonse II fut, en 1566, au secours du roi de Hongrie, attaqué par les Turcs. Au bout de sept ans de veuvage, il épousa en troisièmes noces Marguerite de Gonzague, fille de Guillaume, duc de Mantoue, le 25 février 1579. Cette même année, ayant pris de l'ombrage des liaisons trop intimes du Tasse avec la princesse Léonore sa sœur, il fit enfermer ce célèbre poète dans l'hôpital des fous. Le Tasse ne sortit de sa captivité qu'au bout de sept ans, et alla mourir à Rome en 1595. (*Voyez* Tasse.) Le duc Alphonse mourut sans postérité, le 27 octobre 1597, à l'âge de 51 ans, aimé de ses sujets, des gens de lettres qu'il avait protégés, et des artistes qu'il avait employés à décorer les édifices publics de Ferrare et de Modène.

ESTE (César Ier d'), duc de Modène et de Reggio, né en octobre 1562, fils d'Alphonse d'Este, marquis de Montecchio et de Julie de La Rovère, et petit-fils du duc Alphonse Ier, et de Laure Eudochie des Dianti, succéda à Alphonse II, son neveu. Proclamé duc de Ferrare, de Modène et de Reggio, le 28 octobre 1597, en vertu du testament du duc Alphonse II, qui l'avait déclaré son héritier, il envoya sur-le-champ un ambassadeur à Rome pour en faire part au pape Clément VIII (Hippolyte-Aldobrandin), qui, ne voulant pas le reconnaître, prétendit que le duché de Ferrare était dévolu au Saint-Siége, *ob lineam finitam, seu ob alias causas*, et fit publier un monitoire, par lequel « il sommait César de comparaître sous quinze jours à Rome, pour y déduire les raisons qui l'avaient porté à prendre le titre de duc de Ferrare, et donna en même temps aux troupes de l'état ecclésiastique l'ordre d'entrer dans le Ferrarais. César effrayé députe un nouvel ambas-

sadent au pape pour se justifier : ses droits et ses bonnes raisons embarrassent le sacré collége : on imagine d'envoyer des émissaires adroits pour séduire les habitans, et les engager, par des promesses magnifiques, à se donner au Saint-Siége : l'expédient réussit : les Ferrarais, oubliant leur ancien attachement à la maison d'Este, comme ils avaient oublié précédemment leur attachement pour la maison Torelli, donnent dans les intrigues du pape, qui, pour achever de déterminer ceux qui restaient encore dévonés à leur souverain, publie, le 23 décembre 1597, une sentence, par laquelle il déclare César d'Este (qu'il regardait comme le fils d'un bâtard, sans oser cependant l'articuler), incapable de succéder au duché de Ferrare, excommunie ce prince avec tous ceux qui l'aideront à s'y maintenir, et soumet cette ville à l'interdit. Les différens potentats auxquels César s'était adressé, ne pouvant alors venir à son secours, et vingt-cinq mille hommes entrant dans ses états, il fut obligé de solliciter une suspension d'armes pour entrer en accommodement : il ne l'obtint qu'à condition, 1° qu'il déposerait en secret les ornemens de la puissance ducale, en présence du magistrat de Ferrare; 2° qu'il remettrait en ôtage Alphonse, son fils aîné, âgé de sept ans, entre les mains du cardinal Aldobrandin, neveu du pape, et légat à Bologne; ces conditions remplies, le cardinal neveu signa à Faënza, avec le ministre du duc, une capitulation le 13 janvier 1598 : elle portait « que César d'Este serait absous de toutes les censures, en renonçant à la possession du duché de Ferrare et de ses dépendances, et en cédant au pape la moitié de l'artillerie et des armes existantes dans la ville. Après avoir ratifié cet acte spoliatoire, le malheureux César sortit de Ferrare le 28 du même mois, et vint établir sa cour à Modène, où ses successeurs ont toujours résidé depuis. Par une bulle du mois de février suivant, le pape réunit le duché de Ferrare au Saint-Siége; mais, non-content de s'emparer des fiefs relevant du duché, il s'empara aussi, contre la teneur de la capitulation, des biens allodiaux et des fiefs mouvans de l'empire, que la maison d'Este y possédait; entre autres de Comachio. Les Ferrarais, trompés par les vaines promesses du pape, perdirent une cour brillante; les principales familles de la noblesse et beaucoup d'ouvriers se transportèrent à Modène; et la décadence de cette ville, jadis si superbe et si florissante, apprit aux peuples ce que l'on gagne à changer de maître. Le duc César donna tous ses soins à embellir sa nouvelle capitale. Il eut, en 1602, une guerre avec les Lucquois, et mourut le 11 décembre 1628, laissant de Virginie de Médicis, sa femme, six garçons; Louis, Hippolyte, Nicolas, Borso et Sorecto; et trois filles, Julie, Ange-Catherine, et Laure, née en 1594, qui fut mariée en 1618 à Alexandre Ier, Pic, duc de La Mirandole.

ESTE (Alphonse III d'), 3me du nom, fils du précédent et de la duchesse Virginie de Médicis, épousa, à l'âge de 16 ans, Isabelle, fille du duc Emmanuel de Savoie. Séduit d'abord par les flatteries des courtisans, il s'abandonna à ses passions et gouverna ses sujets avec un sceptre de fer;

mais la mort de la duchesse son épouse lui fit faire des réflexions, et il changea de conduite. Il fonda divers colléges, des hôpitaux et autres établissemens utiles, et se fit ensuite capucin à l'âge de 37 ans, dans le couvent de Marano, où il prit le nom de Jean-Baptiste. Il y donna depuis et jusqu'à la fin de sa vie, des preuves éclatantes de son zèle, de sa piété, et de sa vertu. Il mourut à Castelnovo, le 24 mai 1644.

ESTE (François Ier d'), duc de Modène et de Reggio, né le 5 septembre 1610, fils aîné du duc Alphonse III, et d'Isabelle de Savoie, revenant d'un voyage fait l'année précédente en France, en Flandre et en Allemagne, prit les rênes du gouvernement, le 23 juillet 1629, par l'abdication de son père, qui, à cette époque, prit l'habit chez les capucins de Marano, dans le Tirol. La peste, qui fut la suite de la guerre de 1630, ravagea ses états. Il épousa d'abord les intérêts de l'Espagne, acquit de cette dernière, pour 230 mille florins d'or, la principauté de Correggio, et en obtint l'investiture de l'empereur Ferdinand II. Il alla, en 1638, à Madrid, où il tint sur les fonts de baptême l'infante Marie-Thérèse, qui épousa depuis Louis XIV. Il devint veuf, le 25 juin 1646, de Marie Farnèse, fille de Ranuce Ier, duc de Parme. Mécontent des Espagnols qui refusaient de retirer leurs troupes, restées en garnison à Correggio depuis la vente de cette principauté, le duc François se retourna du côté de la France, en 1647, et accepta le commandement de ses armées en Italie. Déjoué par la jalousie des généraux français, il fut réduit à faire la paix avec les Espagnols, le 27 février 1649. Il venait de perdre, treize jours avant, Victoire Farnèse, sœur de sa première femme, qu'il avait épousée en 1648, par dispense du pape Innocent X. Le 23 avril 1654 il prit en troisièmes noces, Lucrèce Barberini, fille de Taddeo, prince de Palestrine, et d'Anne Colonna, petite-nièce du pape Urbain VIII. En mars 1655, le marquis de Caracena, gouverneur du Milanais, pour forcer le duc François à faire quitter au cardinal Renaud son frère, le titre de protecteur de France, entra dans le Modénais avec les Espagnols. Le duc montra alors beaucoup de résolution et d'habileté : en attendant les secours de France et de Savoie qu'il avait sollicités, il fit une si bonne contenance, avec le peu de troupes qu'il avait, que le marquis de Caracena, après avoir inutilement assiégé Reggio, fut contraint de se retirer. Ayant réuni les Modénais aux troupes de France et de Savoie, commandées par le prince Thomas, le duc alla, dès le 24 juillet, faire le siége de Pavie. Un de ses pages y fut blessé à ses côtés, et lui-même le fut d'un coup de feu l'instant d'après; ce qui l'obligea de se faire transporter à Asti, où il fut trois mois à obtenir sa guérison. Le siége de Pavie fut levé le 15 septembre suivant : le duc François étant venu à Paris resserrer ses liens avec la France, l'hiver de 1655, ce fut alors qu'il conclut le mariage du duc Alphonse IV son fils, avec Laure Martinozzi, nièce maternelle du cardinal Mazarin. De retour en Italie, il assiégea et prit Valence, en septembre 1656, mit le siége devant Alexandrie, le 17 juillet 1657, fut obligé de le lever le 19 août, envoya surprendre la ville de Trin, en juillet 1658, prit

Mortara le 15 août suivant, et vint mourir à Santia, ou Sainte-Agathe, en Piémont, le 14 octobre de la même année. Il laissa du premier lit Alphonse IV, qui fut son successeur et généralissime des armées de France en Italie; et trois filles, dont une religieuse, et deux mariées successivement à Ranuce II, Farnèse; et du second lit, Renaud II. (*Voyez* ci-après.) « Le duc François Ier joignait à la science militaire le goût des belles-lettres et l'amour des beaux-arts, qui fleurirent sous son règne : ce fut lui qui commença le palais ducal de Modène, sur les desseins de l'Avanzini. »

ESTE (Alphonse IV d'), fils aîné du précédent, lui succéda, et eut aussi le commandement des armées françaises en Italie. Par le conseil secret du cardinal Mazarin, il signa le 11 mars 1659, une paix particulière avec l'Espagne, qui fut confirmée par le traité des Pyrénées. Il mourut le 16 juillet 1662, à l'âge de 28 ans, d'une attaque de goutte.

ESTE (François II duc d'), fils du précédent, régna sous la tutelle de sa mère, Laure Martinozzi, dont le gouvernement la fit chérir de ses sujets; François était d'une faible santé, qui l'empêchait de s'appliquer aux affaires; quand il ne fut plus sous la tutelle maternelle, il confia l'autorité à son frère naturel, don César. Il mourut le 6 septembre 1694, sans postérité.

ESTE (Renaud d'), fils du duc François Ier, et de Lucrèce Barbérini, né le 25 avril 1655, créé cardinal le 2 septembre 1686, succéda, en 1694, à son neveu le duc François II, dont nous venons de parler. Renaud épousa par procureur, dans le château d'Hanovre, Charlotte-Félicité, fille aînée du prince Jean-Frédéric, duc de Brunswick-Hanovre, et réunit ainsi deux branches de sa maison, séparées depuis l'an 1070; les deux époux tirant leur origine commune d'Albert Azzo II, marquis d'Este. L'empereur, par un diplôme du 7 mai 1698, confirma le duc Renaud dans la possession de Correggio, qui lui était disputée par Gilbert Siro, des anciens souverains de cette principauté. La duchesse de Modène étant sœur de la princesse Guillelmine-Amélie de Brunswick-Hanovre, qui avait épousé l'empereur Joseph Ier, détermina son mari à se déclarer pour la maison d'Autriche dans la guerre de la succession : il livra la forteresse de Brescello, le 6 janvier 1702, aux impériaux, qui étaient aussi entrés dans la Mirandole : la France en marqua son ressentiment, en s'emparant de ses états. Le duc en sortit le 30 juillet pour se retirer à Bologne avec sa famille et sa cour. Le 8 décembre 1703, tous ses revenus furent saisis et confisqués, sous prétexte, dit Muratori, « que son ministre à Vienne avait salué l'archiduc Charles, alors déclaré roi d'Espagne, et lui en avait fait son compliment. Cependant les Impériaux ne traitaient guère mieux que les Français le malheureux duc Renaud : et la nuit du 19 au 20 novembre 1706, ils emportèrent d'assaut la ville de Modène. Le 15 janvier 1709, par un article particulier du traité conclu entre l'empereur et le pape Clément VIII, l'empereur sacrifia les justes prétentions du duc contre le pape, sur Comachio. Elles devaient être mises en arbitrage, et l'empereur gardait le fief, en attendant que les commissaires

puissent décider des droits qu'il prétendait y avoir. « Le duc de Modène, dit l'abbé de Mably, ne pouvant se déguiser, malgré ce qu'on semblait avoir stipulé en sa faveur, que ses intérêts étaient sacrifiés à l'avidité de Joseph Ier, et que ce prince ne cherchait qu'à cacher son usurpation sous le nom honnête d'un sequestre, protesta contre ce traité. » Le duc François-Marie Pic, prince de La Mirandole, avait épousé, pendant la même guerre, le parti de la France et de l'Espagne : l'empereur Joseph Ier, qui avait pris goût aux usurpations, sans aucun égard pour les droits bien fondés de la maison Torelli, à laquelle cette principauté de la Mirandole était substituée, la confisque, ainsi que le marquisat de Concordia, les met, pour ainsi dire, à l'encan, et fait au duc Renaud la faveur de les lui laisser au rabais : celui-ci en fit l'acquisition au mois de mai pour deux cent mille pistoles d'or, et en reçut l'investiture le 12 mars 1711, ainsi que le collier de la Toison d'or, en 1712. Pendant la guerre avec l'Autriche, le duc Renaud, chassé une seconde fois de ses états par les armées françaises et espagnoles, fut encore obligé de chercher un asile à Bologne, où il resta depuis 1734 jusqu'au mois de mai 1736, qu'il retourna à Modène. Il y était malade, lorsqu'il reçut, le 12 octobre 1737, de l'empereur Charles VI, l'investiture du comté de Novellara, retourné à l'empire par la mort du dernier comte Philippe de Gonzague, décédé sans enfans. Le duc Renaud mourut le 26 octobre 1737, laissant de Charlotte-Félicité son épouse, morte à Modène, le 29 septembre 1710, le duc François III, qui suit, et trois filles, Bénédicte-Ernestine, et Amélie-Josephe, mortes sans avoir été mariées, et Henriette, qui épousa, 1° Antoine, duc de Parme, 2° Léopold, prince de Hesse-Darmstadt, dont elle resta veuve en 1764, et qui mourut le 29 janvier 1777.

ESTE (François III d'), fils du précédent, né le 2 juillet 1698, avait été marié le 21 juin 1720, étant prince héréditaire, avec Charlotte Aglaé (Mlle de Valois), fille de Philippe, duc d'Orléans, régent de France, célèbre par sa beauté, par ses amours, et par son dévouement héroïque pour le duc de Richelieu. François, créé chevalier de la toison d'or, le 29 novembre 1751, faisait la guerre contre les Turcs en Hongrie quand il fut appelé à succéder à son père : il acheva la campagne, fut nommé au retour général d'artillerie de l'empereur, et fit son entrée à Modène le 4 décembre 1737. Ce prince reçut magnifiquement l'an 1739 le grand-duc François de Lorraine et la duchesse Marie-Thérèse qui se rendaient dans leurs états de Toscane. Pendant la guerre de 7 ans, il voulut garder la neutralité entre la France et l'Autriche ; mais celle-ci fit entrer le roi de Sardaigne son allié dans les États de Modène en 1742, pour forcer le duc à se déclarer pour elle. François-Marie fut obligé, en juin, de quitter son palais de Sassuolo, et de se retirer avec sa cour à Ferrare, d'où il passa à Venise. La ville de Modène ouvrit ses portes, mais la citadelle sous les ordres du comte Paludi ne capitula que le 28 du même mois. Aigri de ces hostilités, le duc François se déclara l'année suivante pour

la maison de Bourbon ; nommé par le roi d'Espagne généralissime de ses troupes en Italie, le duc prend le 9 mai le commandement de l'armée du comte de Gages, leve son camp de Rimini devant l'armée du prince de Lobkowitz, se replie sur le royaume de Naples et manque d'être enlevé avec le roi de Sicile à la surprise de Vélètri. Il dut son salut à la vigilance d'un exempt de ses gardes-du-corps ; et ayant lui-même ainsi que le roi rallié leurs troupes, qu'une terreur panique avait mises en fuite, ils tombèrent sur l'ennemi qui ne s'occupait qu'à piller la ville et l'en chassèrent à leur tour. Pendant la campagne de 1745, le duc passant le Tanaro entre dans la Garfagnana, province de ses états, occupés par les alliés, se rend maître de Castel-Nuovo le 24 avril, puis du fort Mont-Alfonso, pour faciliter la réunion de son armée avec celle de l'infant don Philippe ; réunion qu'il effectua dans l'état de Gênes au mois de mai suivant. Le duc de Modène vint ensuite assiéger Tortone, qui capitula le 3 septembre, après une vigoureuse résistance : ayant reconnu Pavie, il entra dans cette ville la nuit du 21 au 22 du même mois par un aquéduc, surprit la place et s'en rendit le maître. Le duc de Modène, rétabli en 1748 dans ses états, par la paix d'Aix-la-Chapelle, alla l'année suivante en Angleterre au mois d'avril, et en repartit en juin pour se rendre à Cologne, arriva à Venise le 31 août, et rentra à Modène le 28 septembre 1752, après sept ans d'absence. L'impératrice Marie-Thérèse, ayant nommé son second fils gouverneur-général de la Lombardie, envoya au duc François la patente de vice-gouverneur de ces provinces ; en conséquence ce prince vint à Milan prendre possession le 9 janvier 1754. Le duc François-Marie perdit la duchesse sa femme le 19 janvier 1761, et lui survécut dix-neuf ans, étant mort à Varèse le 23 février 1780, âgé de 82 ans. Il laissa de son mariage, 1° Hercule-Renaud qui suit : 2° Marie-Thérèse-Félicité, née le 6 octobre 1726, mariée à Versailles le 29 décembre 1744, morte à Paris le 30 avril 1754 ; 3° Mathilde, née le 7 février 1729, morte à Trieste, sans avoir été mariée ; 4° Marie-Fortunée, née le 24 novembre 1731, mariée le 27 février 1759, à Louis-François-Joseph de Bourbon, comte de la Marche, depuis prince de Conti, et morte à Trieste en 1789 sans avoir laissé d'enfans.

ESTE (HERCULE III RENAUD, D'), dernier duc de Modène, né le 22 novembre 1727, succéda à son père en 1780 dans les états de Modene, Reggio et la Mirandole. Il avait épousé, le 29 septembre 1741, Marie-Thérèse Alderan Cybo-Malaspina, fille du prince Alderan et de Guicharde Gonzague, des comtes de Novellara, dernière héritière de sa maison et des duchés de Massa et principauté de Carrara. Cette princesse avait été destinée au jeune comte de Soissons, qui mourut en 1734. La désunion s'étant établie entre le duc et la duchesse, celle-ci se retira à Reggio, où elle tenait sa cour. Elle était d'une grande douceur de caractère et d'une amabilité parfaite. Lors de sa mort, le duc donna le scandale de faire arrêter, sous prétexte de dilapidation, le com-

te Vincent Porti, grand-maître de la duchesse, qu'elle honorait d'une affection particulière, et qu'il accusa, malgré le grand âge de cette princesse, d'avoir été son amant. Hercule-Renaud avait de l'esprit, des connaissances, de l'activité pour les affaires; mais un caractère difficile, égoïste et vindicatif; magnifique dans les choses d'apparat ou vraiment d'utilité publique, il était pour lui-même d'une parcimonie ridicule. Son défaut principal fut l'avarice. Il travailla toute sa vie à former un trésor dont partie fut par la suite saisie à Venise et à Gênes par les Français, et pour parvenir à son but, il chargeait d'impôts ses sujets. Un de ses ministres eut assez de courage pour lui représenter qu'il les foulait injustement, assez de probité pour lui donner sa démission plutôt que d'y contribuer : ce fut le marquis Gherardo-Rangone, homme illustre par sa naissance et par ses vertus, protecteur éclairé des sciences et des lettres, fondateur d'une académie à Modène, et dont le mérite, relevé par la modestie, était connu dans presque toute l'Italie. Il avait renoncé depuis ce jour aux affaires, et vécut pendant plus de quinze ans froidement avec le duc. L'invasion des armées françaises en Italie, forçant celui-ci à diviser ses trésors et à se mettre lui-même en sûreté, il ne trouva personne qui eût assez d'expérience, de poids et d'habileté pour tenir les rênes du gouvernement en son absence, et dans un danger aussi imminent. Il eut recours au marquis Rangone. En vain celui-ci s'excusa-t-il sur sa santé et sur son âge. Le duc insista vivement et lui dit « qu'il devait cette preuve de dévouement à son souverain, qui, s'il ne l'avait pas toujours aimé, l'avait toujours estimé; qu'il la devait à la maison d'Este, à laquelle il était apparenté, qu'il la devait à l'état et à ses concitoyens, dont le vœu l'appelait universellement à cette place éminente », et le marquis Rangone fut forcé d'accepter la place de président du conseil de régence, quoiqu'il en sentit tout le danger. L'esprit d'insurrection, qui s'était déjà propagé, se manifesta d'abord à Reggio. Le président fit comprimer l'insurrection par ses troupes; mais elle recommença peu après. Elle éclatait de même à Modène. Sur le compte qui lui en fut rendu, le duc furieux ordonna au marquis Rangone de faire tourner les canons contre la ville, de la foudroyer, et si elle prenait le parti des Français, d'y mettre le feu. Le marquis fit toutes les représentations possibles au duc pour le faire changer de résolution. il ne put l'ébranler. Pendant ce temps, les Français s'étant approchés rapidement, les insurgés ne gardèrent plus de mesures, et étaient prêts à se porter à tous les excès... Alors le marquis Rangone et le conseil, ne voulant point exécuter les ordres violens du duc, préférèrent de traiter avec le général Bonaparte, et s'en rapporter à sa loyauté plutôt que d'exposer la ville de Modène à tous les malheurs d'une résistance inutile et sans but, et aux fureurs de la populace déchaînée dans l'intérieur. L'événement justifia cette sage détermination. Le marquis Rangone, après avoir remis, en juin 1796, la ville et le Modénois entre les mains du général Rusca, et déposé son auto-

rité, aima mieux perdre une partie de ses biens, en se retirant à Trieste auprès d'un prince qui ne l'aimait pas, mais qu'il croyait ne devoir point abandonner dans son malheur, que de sauver une fortune considérable en rentrant à Modène, afin qu'on ne pût pas penser que des motifs d'intérêt particulier, ni de propension pour la France, eussent influé un seul instant sur sa détermination. Il en fut mal récompensé. Le duc, aigri par ses malheurs, et irrité de ce qu'il n'avait pas voulu exécuter ses ordres sévères, et satisfaire sa vengeance, ne voulut pas le voir. Le marquis s'en consola par le témoignage de sa conscience, par la certitude du bien qu'il avait fait, par l'estime que le vainqueur même conçut pour lui, par les bénédictions de ses concitoyens qui lui devaient leur salut, et se retira à Venise. Le duc mourut à Trieste peu d'années après, et la princesse de Bourbon-Conti et la princesse Malthilde, ses sœurs, le suivirent de près au tombeau. De son mariage avec la princesse Cybo-Malaspina, le dernier duc Hercule Renaud n'a laissé qu'une fille unique, Marie-Béatrix, née le 7 avril 1750. Elle devait épouser l'infant Don Ferdinand I, dernier duc de Parme, ce qui eût opéré la réunion des états de Parme et de Modène; mais du Tillot ayant échoué dans la négociation de ce mariage, elle épousa, le 15 septembre 1771, l'archiduc Ferdinand, frère des empereurs Joseph et Léopold, gouverneur de la Lombardie autrichienne, et devint veuve le 23 décembre 1800. Elle est aujourd'hui mère de quatre princes et de trois princesses, dont la dernière, Marie-Louise-Béatrix, avait épousé l'empereur d'Autriche François II. C'est dans l'archiduchesse Marie-Béatrix, princesse connue de toute l'Europe par son savoir, son esprit et ses vertus, qu'a fini l'antique illustre maison d'Este.

ESTE (Hippolyte d'), cardinal, était fils d'Hercule Ier, duc de Ferrare, et d'Eléonore d'Aragon, fille de Ferdinand, roi de Naples, et d'Isabelle de Clermont; il naquit le 29 mars 1479. Le cardinal d'Aragon, son oncle, lui remit l'archevêché de Strigonie, à l'âge de sept ans. Il alla finir ses études en Hongrie auprès de la reine Béatrix sa tante, y resta huit ans, y fit des progrès dans les sciences et revint à Rome en 1493. Alexandre VI (Lenzoli-Borgia), le fit cardinal à l'âge de 15 ans, le 10 décembre de la même année. Après un second voyage en Hongrie, il revint en Italie donner des secours à Louis Sforce, dit le More, son beau-frère, dans la guerre qu'il eut à soutenir contre les Français. Les désastres arrivés à Louis l'obligèrent à se retirer en Allemagne; il en revint pour le mariage du duc Alfonse Ier, son frère, avec Lucrèce Borgia, fille du pape. Il entra alors dans les intérêts du roi Louis XII, et suspendit en 1509, dans la cathédrale de Ferrare, les soixante drapeaux que les Français prirent aux Vénitiens, en les forçant de lever le siége de cette ville. Il écrivit aussi l'histoire de cette guerre. Pendant les persécutions que le pape Jules II fit essuyer à la maison d'Este, le cardinal prit le parti de faire un troisième voyage en Hongrie; il en revint lorsque Léon X prit la tiare. Celui-ci l'envoya près François Ier en 1516. Le cardinal Hippolyte

posséda aussi les archevêchés de Milan, de Narbonne et de Capoue. Une mort prématurée l'enleva en 1520. Ce prélat, fort bon mathématicien, était très-savant, cultivait et protégeait les lettres; mais on lui reproche d'avoir fait crever les yeux à son frère naturel, Jules, par un transport de jalousie, le voyant éperdument aimé par une femme dont il était lui-même très-amoureux.

ESTE (Louis d'), cardinal de Ferrare, fils du duc de Ferrare Hercule II et de Renée de France, seconde fille de Louis XII, né le 25 décembre 1538, fut à 10 ans coadjuteur de l'évêché de Ferrare. Pie IV l'éleva au cardinalat à la recommandation du roi Henri II, qui lui donna l'archevêché d'Auch. Il fut deux fois légat en France, puis protecteur des affaires de cette couronne à Rome, sous Henri III, qui le nomma commandeur du Saint-Esprit, à sa première création. Il se conduisit à Rome avec une noblesse d'ame peu commune, sacrifiant les intérêts de sa famille aux intérêts du roi qu'il servait, du royaume de France qu'il regardait comme une seconde patrie. La goutte l'enleva le 30 décembre 1586 à l'âge de 48 ans. « On l'appelait le père des pauvres, la lumière du sacré collège et l'ornement de la cour romaine. » *Voyez* de Thou, liv. 84.

ESTE (Isaïe d'), Padouan, chanoine régulier de Saint-Jean-de-Latran, florissait à la fin du 15e siècle. Il a donné en italien un long *Commento sopra la Cantica* à l'usage des religieuses de son ordre. Il mourut à Venise supérieur du couvent de Sainte-Marie de la Charité.

ESTELLA (le P. Diogo d'), écrivain ascétique, originaire d'Estella dans le royaume de Navarre, et né en Portugal en 1524. Après avoir fait ses premières études on l'envoya à l'université de Toulouse, en France, pour y perfectionner son éducation; mais la guerre s'étant allumée entre François Ier et Charles V, Estella fut forcé d'aller finir ses études à l'université de Salamanque. Quelque temps après il embrassa la vie monastique, et mérita la confiance de Philippe II, qui le nomma son théologien consultant. Estella, lié d'amitié avec le célèbre Sacori Rui-Gomez de Silva, partit avec lui pour Lisbonne, où il demeura long-temps; mais, las d'une vie tumultueuse, il revint à Salamanque pour jouir du repos dans la retraite du cloître, et mettre à exécution les réformes qu'il croyait nécessaires pour l'honneur de l'ordre. Cette idée lui ayant attiré des ennemis parmi ses confrères, il fut arrêté. Cependant son innocence triompha; la liberté lui fut rendue, et il fut élu provincial de son ordre, place qu'il refusa pour pouvoir se livrer tout entier aux sciences. Il a laissé un *livre* divisé en trois parties, intitulé, 1° *De la vanité du monde;* 2° *Traité des cent méditations sur l'amour de Dieu;* 3° *Vie et perfection de saint Jean l'évangéliste.* Ces trois ouvrages sont écrits en espagnol. On a en outre de lui trois autres ouvrages écrits en latin. I. *Opuscula varia et commentaria super Lucam.* II. *Modus concionandi et commentaria super psalmum CXXXVI.* III. *Tabulæ rerum omnium ad evangelia totius anni distributæ.* Son style est clair, facile et concis. Estella mourut dans son couvent, le 1er août 1590, à la 54e année de son âge.

ESTERHAZY (la famille d') fait remonter son origine à Paul d'Ostoras, qui vivait au dixième siècle. Parmi les personnages célèbres qu'elle a produits, nous citerons les suivants : I. Nicolas Esterhazy de Galantha, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé, très-jeune encore, chanoine à Strigonie et évêque de Trau dans la Dalmatie hongroise, et enfin en 1688, évêque de Finen. On a de lui quelques ouvrages théologiques qui ne sont guère connus qu'en Hongrie. Il mourut en 1693, dans un âge peu avancé.

ESTERHAZY DE GALANTHA (Paul iv), vice-roi de Hongrie, et le plus illustre personnage de cette famille, naquit en 1635. Élevé au premier grade militaire, il donna dans toutes les occasions des preuves signalées de son courage, de sa fidélité à la maison d'Autriche et de ses lumières ; il contribua à la délivrance de Vienne en 1685, et conduisit au siège de Bude des troupes nombreuses levées à ses frais. Les empereurs Ferdinand III, Léopold Ier, Joseph Ier, et Charles VI, lui donnèrent sans cesse des preuves de leur estime ; et il les méritait par ses vertus et son zèle pour le bien public. Il mourut le 26 mars 1713 à Eisenstadt, où l'on voit son tombeau, avec un distique latin à sa louange. Il fut le protecteur éclairé des lettres, qu'il cultivait lui-même avec ardeur. Il traduisit en hongrois l'*Atlas Marianus*, ou recueil de descriptions des images miraculeuses de Notre-Dame en Hongrie. — Nicolas Esterhazy de Galantha, qui vivait vers la fin du seizième siècle, fut un zélé promoteur du luthéranisme. On a de lui un ouvrage en hongrois, intitulé : *Demandes et réponses sur l'église militante de J. C.* — Nicolas-Joseph, prince d'Esterhasy de Galantha, petit-fils de Paul IV, naquit le 18 décembre 1714, fut conseiller-privé, chambellan, feld-maréchal-général, et fut chargé de missions importantes. Il mourut le 28 septembre 1790. Les savans et les artistes trouvèrent en lui un protecteur généreux et éclairé.

ESTERNOD (Claude d'), gentilhomme, né à Salins, en Franche-Comté en 1590, mort dans la même ville en 1630, âgé d'environ 40 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé : l'*Espadon satyrique*, en rimes françaises, Lyon, 1619, in-12, et du *Franc-Bourguignon, pour l'entretien des alliances de France et d'Espagne*, Paris, 1615, in-8°, de 215 pages, dans lequel on trouve beaucoup d'injures et de fades louanges noyées dans un galimatias continuel. Tel est le jugement qu'en portent les éditeurs de la *Bibliothèque historique de France*. (*Voyez le numéro* 28,626.)

ESTÈVE (Jean), troubadour provençal, né à Narbonne ou Béziers, s'attacha à Guillaume, seigneur de Lodève, qui commandait en 1285 la flotte française envoyée par Philippe-le-Bel contre l'Espagne. Guillaume fut fait prisonnier, et Jean Estève célébra dans un *Sirvente*, sa captivité, en engageant le roi de France à payer promptement sa rançon et à le délivrer. Les plus agréables des productions de ce poète sont *deux pastourelles* qui ont de la naïveté et assez de grâce. « Pauvre qui est jeune, dit-il, est bien riche quand il vit joyeux ; et plus riche est-il que le vieux riche qui passe toute l'année dans la tristesse ;

l'or et l'argent ne peuvent lui donner de la joie. »

ESTÈVE (Pierre-Jacques), médecin, né à Tortosa, exerça la médecine avec distinction, à Valence en Espagne, et fut célèbre dans le 16me siècle, tant par les heureux succès de sa pratique, que par son excellente méthode d'enseigner. On a de lui un *Commentaire sur le second livre des Épidémiques d'Hippocrate*, qui parut à Valence en 1551, in-folio. On lui contesta, sans fondement, ce commentaire, en prétendant qu'il était de Galien.

ESTÈVE (Louis), médecin de Montpellier, a publié les ouvrages suivans : I. *Traité de l'ouïe, auquel on a joint une observation qui peut servir à éclaircir l'action du poumon du fœtus*, Avignon, 1751, in-12. *Quæstiones chimico-medicæ duodecim pro cathedrâ vacante per obitum D. Serane*, 1759, in-4°. III. *La vie et les principes de M. Fizes, pour servir à l'histoire de la médecine de Montpellier*, 1765, in-8°.

ESTÈVE (Pierre), littérateur médiocre, né à Montpellier, au commencement du 18me siècle, était de l'académie de cette ville. Il a laissé plusieurs ouvrages qui ne sont pas fort estimés. Nous ne citerons que les suivans : I. *Nouvelle découverte des principes de l'Harmonie*, Paris, 1752, in-8°. II. *Esprit des Beaux-Arts*, Paris, 1753, 2 vol. in-12. III. *Histoire générale et particulière de l'Astronomie*, Paris, 1755, 3 vol. in-12. IV. *Dialogues sur les Arts*, Paris, 1756, in-12. Etc.

ESTH (Lubbert), né à Strasbourg en 1569, après avoir beaucoup voyagé, prit le bonnet de docteur à Bâle, et vint pratiquer son art à Creutznach, d'où il sortit pour remplir la chaire de médecine à Heidelberg en 1598, où il mourut en 1606, ne laissant qu'un seul ouvrage, intitulé : *Dilucida brevis et methodica formularum tractatio*, Hannoviæ, 1604, in-8°.

ESTHER ou ÉDISSA, nom qui dans la langue de son pays signifie *Myrthe*, était de la tribu de Benjamin, fille d'Abihaïl, cousine germaine de Mardochée, dont le roi Assuérus fit son épouse, après avoir répudié Vasthi. Elle vint au monde pendant la captivité de Babylone. Ce monarque avait un favori nommé Aman, ennemi déclaré de la nation Juive. Ce favori, irrité de ce que Mardochée lui refusait les respects que les autres courtisans lui rendaient, résolut de venger ce prétendu affront sur tous les Juifs. Il fit donner un édit pour les faire tous exterminer dans un temps marqué. Esther, ayant imploré la clémence du roi en faveur de sa nation, obtint la révocation de l'édit, et la permission de tirer vengeance de leur ennemi, le même jour qu'Aman avait destiné à leur perte. C'est en mémoire de cette délivrance que les Juifs instituèrent la fête du *Purim* ou des *Sorts*, parce qu'Aman s'était servi du sort pour savoir quel jour serait le plus malheureux aux Israélites. Les historiens ne conviennent pas entre eux du temps auquel cet événement est arrivé, ni du roi de Perse, que l'Écriture appelle Assuérus. Cependant les circonstances marquées dans le *livre d'Esther*, ne paraissent convenir qu'à Darius, fils d'Hystaspes. On est encore plus partagé

sur l'auteur de ce livre. Il contient des fragmens dont les Juifs n'admettent point la canonicité. Le sentiment le plus commun est qu'on doit attribuer à Mardochée au moins les neuf premiers chapitres : le reste ne se trouve pas dans l'hébreu ; néanmoins, le concile de Trente l'a reconnu canonique en son entier. L'histoire d'Esther a fourni à Racine le sujet d'une de ses immortelles tragédies.

ESTHER, autre belle Juive, brilla au 14me siècle, sous Casimir III, dit le Grand, roi de Pologne, qui en fit sa maîtresse. Ce prince accorda de très-grands priviléges, en Pologne et en Lithuanie, aux Juifs, en considération de celle qu'il aimait, et le peuple circoncis donna autant de bénédictions à la nouvelle Esther que les anciens Hébreux à leur reine.

ESTHER, de Beauvais, savante, connue dans le 16me siècle, écrivait en prose et en vers. Plusieurs de ses pièces sont insérées dans les *Œuvres de Béroalde de Verville*, publiées en 1583.

ESTIENNE (François d'), seigneur de Saint-Jean de la Salle et de Montfuron, conseiller au parlement d'Aix, sa patrie, ensuite président aux enquêtes au parlement de Paris, et enfin président à mortier au parlement de Provence. Ce magistrat, l'un des plus savans jurisconsultes du 16me siècle, a laissé un livre estimable sous le titre de *Decisiones Stephani*.

ESTIENNE, premier du nom, (Henri), imprimeur de Paris, commença d'imprimer en 1502, et mourut à Paris en 1520. Henri est la souche de tous les autres savans imprimeurs de ce nom qui ont illustré la presse et la littérature au 16e siècle, en multipliant les bonnes éditions des auteurs classiques; il est connu par l'édition de quelques livres, et surtout par un *Psautier* à cinq colonnes, publié en 1509. Le Fèvre d'Étapes, qui dirigea cette édition, distingua les versets par des chiffres. C'est le premier livre de l'Écriture où l'on ait suivi cet usage. Il laissa trois fils, François, Robert et Charles, qui exercèrent avec illustration la même profession que lui. Il est le premier qui ait ajouté un *errata* aux ouvrages sortis de ses presses.

ESTIENNE (François), l'aîné des fils de Henri, tint une imprimerie en société avec Simon de Colines, son beau-père. Le plus ancien ouvrage auquel on trouve son nom est le *Vinetum* de Charles Estienne (1537); et le dernier l'*Andria* de Térence (1547).

ESTIENNE (Robert), le plus célèbre imprimeur de cette famille, né à Paris en 1503, s'appliqua à l'étude des lettres, et y fit de grands progrès. Il savait l'hébreu, le grec, le latin. Il surpassa son père par la beauté et l'exactitude de ses éditions. Il avait épousé Pétronille, fille de l'imprimeur Josse Badius, femme aussi savante que laborieuse. Elle instruisit elle-même ses enfans dans la langue latine; elle la montra aussi à sa domestique, en sorte que tout le monde, dans sa maison, l'entendait et la parlait avec facilité. Il travailla d'abord sous Simon de Colines, qui avait épousé sa mère; mais depuis il travailla seul. Robert ennoblit son art par une connaissance parfaite des langues et des belles-lettres; les services qu'il leur rendait

n'empêchèrent pas qu'il ne fût persécuté dans sa patrie. Il avait publié une *Bible*, avec une Version par Léon de Juda, et des notes altérées par Calvin. Pour donner plus de cours à cet ouvrage, il l'attribua à Vatable, qui s'en défendit comme d'un crime. Les docteurs de Sorbonne ayant entrepris l'examen de cette Bible, il fut conclu, le 5 mai 1548, d'un avis unanime, qu'elle devait être supprimée et mise au rang des livres condamnés. « Il faut avouer cependant, dit le P. Berthier, que, dans ce jugement doctrinal, Robert Estienne fut traité à la rigueur. Car, quoique plusieurs endroits de son ouvrage enseignent évidemment l'erreur, il y en a d'autres qui peuvent être pris dans un sens favorable. Mais on craignait alors jusqu'aux apparences mêmes de l'hérésie. François Ier soutint et protégea, contre tous ses adversaires, Estienne tant qu'il vécut; mais après sa mort ce célèbre imprimeur ne trouva pas dans son successeur le même appui. L'evêque de Mâcon, Pierre Du Châtel, soutint quelque temps la cause de l'habile imprimeur; il craignait que la flétrissure d'un tel homme ne décréditât les lettres. Malheureusement Robert Estienne ne put dissimuler le fond d'hérésie qu'il entretenait dans son cœur. » Estienne se retira à Genève, où il publia une *Apologie*, en latin et en français, pleine d'invectives contre la religion catholique et les docteurs de Paris. Il mourut dans cette ville en 1559, âgé de 56 ans. Par son testament, il laissa tous ses biens à celui de ses enfans qui resterait à Genève; et c'est ainsi qu'il crut se venger de sa patrie, qui ne l'oubliera jamais. « La France, dit de Thou, doit plus à Robert Estienne pour avoir perfectionné l'imprimerie, qu'aux plus grands capitaines pour avoir étendu ses frontières. » Cet éloge paraît exagéré; mais Estienne en méritait beaucoup. On dit que, pour rendre ses éditions plus correctes, il en faisait afficher les épreuves, et qu'il récompensait généreusement ceux qui y trouvaient quelque faute. Parmi ses belles éditions, on distingue sa *Bible Hébraïque*, 1544, 8 vol. in-16; l'in-4° est moins estimé; et le *Nouveau-Testament* grec, 1546, en 2 vol. in-16, de 1549 et de 1551. La première, connue sous le nom *O mirificam!* parce que la préface commence ainsi, n'a qu'une seule faute d'impression, qui se trouve dans cette préface : c'est le mot *pulres* pour *plures*. Outre les éditions dont il a enrichi la république des lettres, nous lui devons son *Thesaurus linguæ latinæ*, chef-d'œuvre en ce genre, publié en 1532, 1536 et en 1563, 2 vol. in-fol.; réimprimé plusieurs fois depuis à Lyon, à Leipsick, à Bâle et à Londres. L'édition de Londres, 1734-1735, 4 vol. in-fol., est magnifique; et celle de Bâle, 1740, 4 vol. in-fol., a quelques augmentations. Ce Dictionnaire est véritablement un trésor; mais il est plus fait pour les maîtres que pour les écoliers. Les uns et les autres y trouveront tout ce qu'on peut désirer pour l'intelligence de la langue latine. On a encore de lui : *Dictionarium latino-gallicum*, Paris, 1543, 2 vol. in-fol., qui est le plus ancien Dictionnaire latin-français, *ad censuras theologorum parisiensium, quibus biblia à Roberto Stephano excusa calumniosè notarunt responsio*

(Genève), 1552, in-8°; et *Galliæ grammaticæ Libellus*(Genève), 1558, in-8°. On a accusé Robert Estienne d'avoir emporté à Genève les matrices des lettres grecques qui avaient servi aux éditions qu'il avait publiées en France. C'était un bien dont François Ier l'avait fait dépositaire, et qu'on ne put recouvrer, dit-on, que sous Louis XIII, en dédommageant la ville de Genève qui avait acheté ce fonds de Paul Estienne, petit-fils de Robert. Ce fait est douteux; du moins l'arrêt du conseil d'état, rendu le 27 mars 1619, sur les remontrances du clergé de France, qui réclama ces matrices, ne parle ni de vol, ni de rien qui en approche; et il est à souhaiter, pour l'honneur de l'un des plus illustres imprimeurs du 16me siècle, qu'on venge sa mémoire de cette accusation. Cet imprimeur avait adopté pour marque un olivier, dont quelques branches se détachent avec ces mots: *Noli altum sapere;* quelquefois il y ajoute: *Sed time.* Ses éditions qu'il a publiées comme imprimeur du Roi sont marquées d'une lance entourée d'un serpent et d'une branche d'olivier entrelacées; au bas est ce vers d'Homère; Βασιλεῖ τ' ἀγαθῷ κρατερῷ, τ' αἰχμητῇ; c'est-à-dire: *Au bon roi et au vaillant soldat.* Voyez ÉVAGRE.

ESTIENNE (CHARLES), troisième fils de Henri I, joignit à l'art de son père la science de la médecine. Il accompagna avec Ronsard l'ambassadeur Lazare de Baïf, dans son ambassade en Allemagne, et mourut en 1564, à 60 ans, laissant une fille fort savante mariée au médecin Jean Liébaut et qui fait le sujet de l'article suivant. On a de ce typographe-médecin: I. *De re hortensi libellus*, 1535, in-8°. II. *Seminarium et plantarium fructiferarum, præsertim arborum*, 1536, in-8°. III. *Vinetum*, 1537, in-8°. Ce traité sur la culture de la vigne est le plus ancien écrit publié par un Français sur cette matière. IV. *Arbustum, funticulus, spinetum*, 1538, in-8°. V. *Sylva, frutetum, collis*, 1538, in-8°. Ce traité sur les bois offre des détails utiles. VI. *Pratum, lacus, arundinetum*, 1543, in-8°. VII. *Prædium rusticum*, 1554, in-8°. L'auteur réunit sous ce titre les divers opuscules agronomiques qu'il avait publiés; il le traduisit lui-même en français sous le titre de la *Maison rustique*, 1565, in-4°. Son gendre, Jean Liébaut, l'augmenta en 1570. On trouve dans cet écrit des pratiques utiles, mais unies à une foule d'erreurs populaires, telles que celles de faire cuire les œufs en les agitant dans une fronde; de faire périr les chenilles sur les choux, en faisant promener dans les carrés une femme échevelée, avec les pieds nus; la manière de guérir les bœufs ensorcelés, d'éviter les fausses couches, en portant un diamant au doigt, etc. Ces contes puérils n'empêchèrent pas l'écrit de Charles Estienne d'obtenir plus de trente éditions, et dans toutes les langues. VIII. *De vasculis*, Paris, 1535, in-8°. IX. Un *Dictionnaire historique, géographique et poétique*, Genève, 1566, in-4°. Londres, 1686, in-fol., corrigé et augmenté par Lloyd. X. La traduction de la comédie italienne intitulée: *Le Sacrifice*, par les académiciens de Sienne, *Intro-*

nati, 1543, in-16, et sous le titre des *Abusés*, 1556, in-16.

ESTIENNE (Nicole), femme de Jean Liébaut, médecin de Paris, et fille du précédent, née vers 1545, reçut une excellente éducation, et fut aussi instruite qu'aucune femme de son temps. Elle mourut dans un âge peu avancé. Elle composait de jolis vers, savait plusieurs langues et « était, dit Lacroix du Maine, d'une gaillardise d'esprit, qui charmait tout le monde. » Elle a laissé entre autres ouvrages, la comédie de l'*Andrie*, traduite de l'Andria de Térence, in-16, Goth., Paris 1540. Cette femme, célèbre par son esprit dans le 16e siècle, a composé plusieurs ouvrages de poésie qui n'ont point été imprimés. Duverdier cite entre autres des *Contre-stances pour le mariage*, c'est-à-dire, *Réponses aux stances que Philippe Desportes a faites contre le mariage*, et une *Apologie pour les femmes contre ceux qui en médisent*.

ESTIENNE (Henri II du nom), fils de Robert, né à Paris en 1528, acquit dès l'enfance une connaissance étendue du grec. Ses premiers essais furent de déclamer, sous les yeux d'un maître, les tragédies d'*Euripide*. Dès qu'il eut acquis l'érudition nécessaire, il ouvrit aux savans les trésors de la langue grecque, comme son père avait ouvert ceux de la langue latine. Son ouvrage, en ce genre, est en 4 vol. in-fol., 1572. Il n'eut pas le débit qu'il aurait mérité, parce que Jean Scapula, son correcteur, en fit imprimer secrètement un abrégé qui nuisit au grand ouvrage et qui ruina le malheureux imprimeur, qui était obligé de le tenir à un prix élevé pour l'indemniser des frais énormes qu'il avait faits pour cette magnifique entreprise. On doit joindre au *Trésor de la langue grecque* deux *Glossaires*, imprimés en 1573, et un *Appendix* par Daniel Schott, Londres, 1745, 2 vol. in-fol. On doit encore à Henri Estienne, plusieurs auteurs qu'il mit au jour et qu'il corrigea avec beaucoup de soin : ces éditions lui ont fait un grand nom parmi les savans; et un écrivain hollandais le cite comme le plus célèbre et le plus érudit de tous les imprimeurs qui ont existé. Mais ce qui l'a fait le plus connaître à ceux qui ne se piquent que d'une littérature légère, c'est sa *Version d'Anacréon*, en vers latins. Nous n'en avons pas à lui comparer en français ; elle est digne de l'original, et Catulle ne l'eût pas désavouée. Henri était calviniste, et osait en faire profession à Paris, dans un temps où ceux de cette secte étaient vivement poursuivis. Une satire qu'il publia contre les moines, sous le titre de *Préparation à l'Apologie pour Hérodote*, et qui le fit condamner à être brûlé en effigie, l'obligea de s'enfuir. Réfugié dans les neiges de l'Auvergne, il disait qu'il n'avait jamais eu si froid que le jour où on le brûlait à Paris. Ses talens, ses connaissances ne l'arrachèrent ni à l'infortune ni à la misère. Il passa à Genève et de là à Lyon, où il mourut à l'hôpital en 1598, ayant l'esprit aliéné. Il laissa plusieurs enfans, entre autres Paul Estienne, et Florence sa sœur, qu'Isaac Casaubon épousa. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on en a encore beaucoup d'autres, dont Nicéron donne une

liste très-étendue. Les principaux sont : I. Des *Corrections* sur Cicéron, en latin, Paris, 1557, in-8°, la plupart très-judicieuses. II. *Ciceronianum Lexicon græco-latinum*, Paris, 1557, in-8°. III. *Juris civilis fontes et rivi*, in-8°. L'objet de cet ouvrage est de montrer que la plupart des lois d'Égypte ayant été tirées de celles de Moïse, et ayant donné lieu à celles des Grecs, c'était dans la même source qu'on devait puiser les principes des lois romaines. IV. *L'Apologie pour Hérodote*, publiée par Le Duchat, en 3 vol. in-8°, 1735. Henri Estienne intitula son ouvrage: *Apologie pour Hérodote*, parce que son but était de justifier les fables de cet historien, par celles qu'il prétendait que les catholiques avaient débitées sur les saints, etc. V. *Poetæ Græci principes*, 1566, in-folio. VI. *Medicæ artis principes, post Hippocratem et Galenum*, collection rare et chère, imprimée à Paris, 1577, 2 vol. in-fol. La version qu'il fit de ces auteurs, et qu'il joignit au texte, est très-estimée. VII. *Traité de la prééminence des rois de France*. VIII. *Les prémices, ou le premier Livre des Proverbes épigrammatisés, ou des Épigrammes proverbialisées*, 1594, in-8°; recueil indigeste, où, parmi quelques bonnes pointes, on en trouve une foule de triviales. IX. *Narrationes cardis Ludovici Borbonii*, in-8°, 1569.

ESTIENNE (Robert II), fils de Robert Ier, naquit à Paris vers 1530, fut déshérité par son père, pour n'avoir pas voulu partager ses sentimens touchant la réforme. Cependant il possédait une fort belle imprimerie dès 1556, et il s'associa avec Guillaume Morel pour l'impression de plusieurs ouvrages. Il prit le titre d'imprimeur du Roi en 1561 et mourut en 1571. Parmi les ouvrages sortis de ses presses, on cite les *Rudimenta de* Despautère. — Estienne (François), frère du précédent, embrassa la réforme et suivit son père à Genève où il exerça l'imprimerie de 1562 à 1582, avec François Perrin. On lui attribue plusieurs ouvrages, entre autres, le *Traité des danses*, Paris, 1564, in-8°.

ESTIENNE (Robert III), fils de Robert II, commença à exercer l'imprimerie en 1572, et eut le brevet d'imprimeur du Roi en 1574. Il donna une traduction du grec en français des deux premiers livres de la *Rhétorique d'Aristote*, et l'imprima lui-même en 1629, in-8°. Il cultivait la poésie et l'on dit qu'il avait un talent tout particulier pour les devises. Il mourut en 1629, sans postérité.

ESTIENNE (Paul), fils de Henri II, naquit en 1566, établit en 1599 à Genève une imprimerie, qui a donné des éditions grecques et latines fort estimées pour leur correction. Il mourut à Genève, en 1627; on a de lui : I. *Epigrammata græca anthologiæ latinis versibus reddita*, Genève, 1573, in-8°. II. *Juvenilia*, ibid. 1593, in-8°. On recherche beaucoup son édition d'*Euripide*, 1602, in-4°.

ESTIENNE (Henri III), fils de Robert II, fut pourvu de la charge de trésorier des bâtimens du roi. Il ne paraît pas qu'il ait exercé l'imprimerie. Il eut deux fils Henri et Robert. — Estienne (Henri IV), sieur des Fossés, fils du précédent, est auteur de

l'art de faire des devises, avec un *Traité des rencontres* ou *mots plaisans*, Paris, 1645, in-8°. — ESTIENNE (Robert IV), frère du précédent, avocat au Parlement, acheva la traduction de la *Rhétorique* d'Aristote, commencée par son oncle Robert, et la publia à Paris, 1630, in-8°. — ESTIENNE (Antoine), fils de Paul, né à Genève en 1594, fit ses études à Lyon et vint à Paris de bonne heure : il eut pour protecteur le cardinal Duperron, qui lui fit accorder une pension de 500 fr., qu'il perdit à sa mort. Il publia pour la Société des libraires les *Pères grecs*, la *Bible* de Morin, l'*Aristote* de Duval, *Plutarque* et *Xénophon*. Étant devenu infirme, il obtint une place à l'Hôtel-Dieu où il mourut aveugle en 1674, à l'âge de 80 ans, dans le sein de la religion catholique où il était rentré. Telle fut la fin malheureuse d'une branche de cette famille, qui, ayant illustré la France, méritait un meilleur sort. Les Estiennes se sont placés à la tête des premiers imprimeurs du monde, par la beauté et la correction de leurs éditions. Les hommes les plus savans et même les plus illustres de leurs temps ne dédaignaient pas de corriger leurs épreuves. Leur histoire a été donnée en latin par Maittaire, Londres, 1709, in-8°. *Voyez* SCAPULA.

ESTIENNE (ROBERT), libraire, né à Paris en 1723, mort dans sa patrie en 1794, à 71 ans, prétendait descendre des précédens, et n'était point au-dessous de cette illustre famille, tant par sa probité, que par ses connaissances. Il a traduit de l'anglais les *Sermons de Fordyce*, Paris, 1778, in-12, et le *Pèlerinage*; il a fait un *Éloge de Pluche*, Paris, 1755, in-12, et deux compilations fort agréables, la première intitulée : *Causes amusantes et peu connues*, Paris, 1769 et 1770, 2 vol. in-12; la seconde ayant pour titre, *Étrennes de la vertu*, in-18, a paru pendant douze ans. C'est un hommage rendu aux traits de bienfaisance et aux bonnes actions.

ESTIUS (GUILLAUME), et selon le langage du pays, *Willams Hessels Vanest*, né vers l'an 1542 à Gorcum en Hollande, et de l'ancienne famille d'Este, prit le bonnet de docteur à Louvain en 1580. Ses talens le firent appeler à Douai, où il fut à la fois professeur en théologie, supérieur du séminaire, prévôt de l'église de Saint-Pierre, et chancelier de l'Université. Il mourut dans cette ville en 1613, dans sa 72me année. Tout le temps de sa vie fut employé à composer et à enseigner. On doit à ses veilles: I. *Commentaire sur le Maître des Sentences*, Paris, 1695, 2 vol. in-fol., Cet ouvrage, écrit avec netteté et clarté, et nourri des passages de l'Écriture et des Pères, est fort recommandé aux jeunes théologiens par Dupin. II. Un *Commentaire* sur les *Épîtres de saint Paul*, en 2 vol., Rouen, 1709, in-fol., rempli d'une vaste et solide érudition, mais trop diffus. Il est vrai qu'avec ce commentaire on peut facilement se passer de tous les autres. Jean de Gorcum en a donné un abrégé dans sa *Medulla Paulina*, Lyon, 1623, in-8°. III. Des *Notes sur les endroits difficiles de l'Écriture sainte*, Douai, 1628, in-fol., desquelles Calmet faisait peu de cas, mais que d'autres savans ont conseillé de lire pour la clarté et la solidité. Cet ouvrage est le

fruit des conférences qu'Estius faisait dans le séminaire de Douai ; il n'est donc point étonnant qu'il y ait mêlé quelquefois des questions théologiques aux interprétations littéraires. IV. Un *Discours* latin, prononcé en 1587, contre ceux qui sont économes de leur savoir, et qui, renfermant leurs lumières dans le cabinet, refusent de les communiquer au dehors. Ce discours est à la fin du *Tractatus triplex de ordine amoris*. Louvain, 1685. Estius est encore auteur d'une *Histoire des martyrs de Gorcum*, imprimée à Douai, 1615, in-4°. C'est la date de l'impression de la traduction hollandaise de cet ouvrage par Guillaume Spoelberg, correcteur des Minimes de Malines. L'original latin est de 1603. Le martyrologe en question se rapporte au massacre abominable du clergé catholique, que les troupes de Lumey, comte de La Marck, firent à Gorcum en 1572. Les cruautés de ce chef, qui s'étendirent à beaucoup d'autres villes de la Hollande, sont également blâmées par tous les historiens hollandais, tels que Hoofd, Bor, etc. Dans cet ouvrage, il comble d'éloges, et il présente comme un rare modèle de piété l'infâme assassin de Guillaume I, *Balthasar Gérard*. (Le morceau sur cet assassin est le 6e chapitre du livre IV.) Il compare son supplice à celui de saint Jean de Nicomédie, qui obtint la palme du martyre sous Dioclétien, pour avoir arraché un édit de l'empereur contre les chrétiens : il le loue de s'être préalablement armé du bouclier de la prière, etc. (*Voy.* pag. 338, 340.) Estius avait déjà antérieurement attaché son approbation à une brochure imprimée à Douai, chez Boguert, sous le titre de *Martyre glorieux et triomphant de Balthasar Gérard.* Tous les écrits d'Estius sont en latin.

ESTIVAL (Jean d'), poète français, né dans le 16e siècle, est auteur d'une pastorale en cinq actes et en vers, avec un prologue en prose, intitulée : le *Boccage d'amour, où les rets d'une bergère sont inévitables.* Cette pastorale a été imprimée in-12, à Paris, en 1608. Il est difficile de trouver rien de plus bizarre que cette pièce.

ESTOCART (Claude d'), habile sculpteur d'Arras, né dans le 17e siècle. Sa réputation est due principalement à la *Chaire de Saint-Étienne-du-Mont*, à Paris, exécutée sur les dessins de Laurent de La Hire, peintre renommé. Un ange semblait y appeler, au son de la trompette, les chrétiens à venir entendre la parole divine ; mais on a critiqué avec raison le Samson qui supportait le monument, et qui n'offre, avec les autres figures, aucun rapport d'allégorie ou d'analogie.

ESTOCQ (Hermann, comte de l'), fils d'un barbier, né à Celle en Hanovre en 1692, se rendit à Pétersbourg pour y exercer la même profession. Il sut gagner l'affection des personnes qu'il fréquentait, et parvint à se faire nommer chirurgien de la princesse Élisabeth, à laquelle il resta dévoué, même au péril de sa vie. Par un plan bien concerté, et par son courage, il réussit à la placer sur le trône le 26 novembre 1741, sans avoir été secondé par un seul des grands. Alors il fut nommé son premier médecin, conseiller intime, et directeur-général de la chancellerie de médecine. L'empereur Charles VII l'éleva à la

dignité de comte d'empire. L'impératrice lui promit de le protéger contre ses ennemis tant qu'elle vivrait. Il décida les plus importantes affaires de l'État ; mais deux de ses ennemis, le comte Bestuchef Rinmin et le comte Apraxin, jaloux de son pouvoir, le calomnièrent auprès de l'impératrice, de sorte qu'il fut arrêté avec son épouse en novembre 1748, et transporté dans la forteresse d'Austiong Weliki. On ne put lui imputer aucun crime ; cependant ses biens furent confisqués. L'impératrice, qui enfin reconnut son innocence, le fit transporter dans une prison moins rigoureuse, située dans le gouvernement d'Archangel. Comme ses ennemis le craignaient toujours, l'impératrice n'osait le faire remettre en liberté. Pierre III, à son avénement au trône, ordonna son élargissement, et le nomma conseiller intime. Après sa sortie de prison, il ne se mêla plus des affaires, et mourut dans l'obscurité en juin 1767.

ESTOILE. *Voy.* ÉTOILE (DE L')

ESTOR (JEAN-GEORGE), jurisconsulte hessois, né à Schweinberg en 1699, mort à Marbourg le 25 octobre 1773, étant chancelier de l'Université de cette ville. Il avait composé 98 ouvrages dont on voit la liste dans le dictionnaire de Meusel. Les principaux sont : I. *Essai d'une Héraldique perfectionnée des armoiries de Hesse, de Hanau, de Mayence, et de Brandebourg-Anspach*, Giessen, 1728 in-8°. II. *Petits écrits choisis, ibid.*, 1732-38, 3 vol. in-8°. III. *Liberté de l'Église allemande dans son rapport avec l'Église germanique*, Francfort-sur-le-Mein, 1766, in-8°.

ESTOURMEL ou CRETON, famille originaire du Cambraisis, qui, pendant plusieurs siècles, porta indifféremment ces deux noms. Elle dut le second à l'un de ses membres, Reimbold d'Estourmel, qui, le premier monta sur la crête du mur de Jérusalem en 1098, d'où lui est venu l'honorable surnom de *Creton* qu'il transmit à ses descendans. Voici ce qu'en dit Lamorlière, historien français « Ce n'est point » un petit lustre de la maison que » l'on recognoit en l'origine de ses » armes qu'elle tient dès le premier voyage que firent les Chrétiens pour le recouvrement de » la Terre-Sainte, de la main » propre de Godefroy de Bouillon, » roi de Jérusalem, qui, pour honorer la valeur de sire d'Estourmel, lequel il avait vu s'être » porté tant vaillamment à la » prise d'assaut de cette ville, lui » fit présent d'une croix d'argent » crêtelée dans laquelle est enchâssée un morceau de la sainte » et vraie croix. Ce précieux reliquaire est encore aujourd'hui » dans la famille en la possession » du baron de Surville, y passe de » père en fils, dont les ancêtres » avec juste raison estimèrent ne » pouvoir blasonner de plus dignes armes que de la figure de » cette croix, tant pour le mérite » du don que du roi qui la donnait et de la cause pourquoi » elle fut donnée (1). » D'autres, historiens, tels qu'Orderic Vital, Duchêne et Lamorlière, recon-

(1) Cette relique pensa, sous le règne de Louis XIII, être l'occasion d'un procès entre le sieur d'Hautefort qui avait épousé la fille unique d'Antoine d'Estourmel et la branche cadette de cette maison. L'affaire fut soumise à l'arbitrage du président de Mesme, qui décida qu'étant substituée de mâle en mâle, elle appartenait à cette branche qui la possède encore aujourd'hui.

noissent l'illustration de cette famille, tant par son ancienneté que par ses possessions et ses alliances. » On cite un sieur d'Estourmel dans le 14e siècle qui ordonna par testament qu'il serait distribué à mille pauvres de ses sujets, mille livres, mille pains, mille lots de vin, et mille habits de drap blanc. Enfin le commandeur d'Estourmel chargé d'affaires de l'ordre de Malte dans les premières années de la révolution, signala son dévouement pour l'infortuné Louis XVI. M. Hue, dans son *Histoire* des dernières années de ce règne rapporte que la reine dans un entretien secret qu'elle eut avec lui pendant sa captivité, s'exprimait en ces termes : « De quoi » nous ont servi les fortes som- » mes que vos amis ont distri- » buées à Pétion, à Lacroix et à » d'autres conjurés? Ils ont reçu » l'argent et nous ont trahis ». Ces fortes sommes, ajoute M. Hue, étaient dues en grande partie au procureur-général de Malte (Bailly-d'Estourmel), au duc du Châtelet et à Mme Bertrand de Molleville.

ESTOUTEVILLE (Guillaume d'), célèbre cardinal, archevêque de Rouen, fils de Jean d'Estouteville, d'une ancienne et illustre famille de Normandie, éteinte depuis 1566, fut chargé de commissions importantes sous les règnes de Charles VII et de Louis XI, réforma l'université de Paris, et protégea les savans. C'était un homme intrépide et exact observateur de la justice. On dit que le barigel de Rome ayant surpris un voleur, qu'il voulait faire mourir sur-le-champ, et ne trouvant pas de bourreau, obligea un pauvre prêtre français, qui passait par ce même endroit, de faire cet office, indigne de son caractère. Le cardinal l'ayant su, et n'ayant pu en tirer raison, envoya chercher le barigel, et le fit pendre aussitôt à une fenêtre de son hôtel. Partisan zélé de la pragmatique sanction, il assembla les évêques à Bourges, où l'on traita des moyens de bien observer ce règlement. On prit des mesures à cet égard, malgré les instances que les députés de l'église de Bordeaux et Pierre, leur archevêque, firent en faveur du Pape, à qui ils voulaient qu'on laissât une pleine puissance. D'Estouteville mourut à Rome, doyen des cardinaux, le 22 décembre 1483, à 80 ans. Outre l'archevêché de Rouen, il possédait six évêchés, tant en France qu'en Italie, quatre abbayes et trois grands prieurés; mais il en employait la meilleure partie à la décoration des églises dont il était chargé, et au soulagement des pauvres. C'est lui qui fit achever le château de Gaillon, un des plus beaux monumens du 16e siècle, qui avait été commencé par le cardinal George d'Amboise. (*Voyez* ce nom). La principale partie de la succession de la maison d'Estouteville passa dans celle de Bourbon par le mariage d'Adrienne, duchesse d'Estouteville, avec François de Bourbon, comte de Saint-Paul.

ESTOUTEVILLE. *Voyez* Colbert.

ESTRADA (Marie d'), femme d'un soldat de Fernand Cortez, suivit ce dernier à la conquête du Mexique, et se distingua par sa valeur dans les combats Armée d'une épée et d'une lance, oubliant la faiblesse de son sexe, elle fut de toutes les expéditions

périlleuses, et fut regardée comme l'un des guerriers les plus intrépides de l'armée espagnole.

ESTRADES (Godefroi, comte d'), né à Agen en 1607, maréchal de France, et vice-roi de l'Amérique, était d'une famille noble, qui subsiste. Il servit long-temps en Hollande, sous le prince Maurice, auprès duquel il faisait les fonctions d'agent de France, et se montra à la fois bon capitaine et grand négociateur. Nommé ambassadeur extraordinaire en Angleterre en 1661, il y fut insulté le 10 octobre de cette année, par le baron de Watteville, ambassadeur d'Espagne, que son souverain désavoua. Le roi d'Espagne fit plus, il donna ordre à tous ses ministres, dans les cours étrangères, de ne point concourir avec les ambassadeurs de France, dans les cérémonies publiques. Le comte d'Estrades ayant négocié en 1662, la vente de Dunkerque, fut chargé de recevoir cette ville des mains des Anglais. Quoique Charles II eût signé le traité, le parlement s'y opposait vivement, et la garnison anglaise refusait d'évacuer la place. Mais le comte d'Estrades répandit à propos des sommes considérables; et le gouverneur et la garnison s'embarquèrent pour Londres. Ils rencontrèrent le paquebot qui portait l'ordre du parlement de ne point remettre Dunkerque aux Français : il était trop tard. Cette affaire était terminée, grace à l'activité de d'Estrades. De retour à Paris, il fut envoyé ambassadeur extraordinaire en Hollande en 1666, et y conclut le traité de Breda. Il ne se distingua pas moins en 1673, lorsqu'il fut envoyé ambassadeur extraordinaire aux conférences de Nimègue pour la paix générale. Il mourut le 26 février 1686, à 79 ans. Il avait été nommé, deux ans auparavant, gouverneur du duc de Chartres et surintendant de ses finances. Les *Négociations* du comte d'Estrades ont été imprimées plusieurs fois, et la dernière à Londres (La Haye), 1743, en 9 vol. in-12. Ce n'est qu'un extrait des originaux, contenant 22 vol. in-fol., dont le moindre est de 900 pages. Cette édition a été rédigée et publiée par Prosper Marchand; on y a rétabli ce qui avait été supprimé dans les précédentes. Jean Aymon, prêtre apostat, en vola quelques-uns dans la bibliothèque du roi, et les publia à Bruxelles (La Haye) en 1709, in-12, après les avoir tronqués. Elles sont sous ce titre : *Lettres, Mémoires et Négociations du comte d'Estrades, pendant le cours de son ambassade en Hollande depuis* 1663 *jusqu'en* 1668. Il y a confondu les Négociations de l'abbé d'Estrades, à Venise et en Piémont, avec celles du maréchal son père.

ESTRÉES (Jean d'), grand-maître de l'artillerie de France, né en 1486, d'une famille distinguée et ancienne de Picardie, mort en 1571, fut d'abord page de la reine Anne de Bretagne. Il rendit de grands services aux rois François Ier et Henri II. C'est lui qui commença de mettre notre artillerie sur un meilleur pied. Il se signala à la prise de Calais en 1558, et donna, dans plusieurs autres occasions, des preuves d'intelligence et de courage. On prétend que c'est le premier gentilhomme de Picardie qui ait embrassé la religion prétendue réformée. Voici le portrait

qu'en fait Brantôme dans ses *Capitaines français* « M. d'Estrées a été l'un des dignes hommes de son état, sans faire tort aux autres, et le plus assuré dans les tranchées et batteries; car il y allait la tête levée, comme si c'eût été dans les champs à la chasse, et la plupart du temps, il allait à cheval, monté sur une grande haquenée alezande, qui avait plus de vingt ans, et qui était aussi assurée que le maître; car pour les canonnades et arquebusades qui se tirasseut dans la tranchée, ni l'un ni l'autre ne baissaient jamais la tête, et il se montrait par-dessus la tranchée la moitié du corps, car il était grand et elle aussi. C'était l'homme du monde qui connaissait le mieux les endroits pour faire une batterie de place, et qui l'ordonnait le mieux; aussi était-ce un des confidens que M. de Guise souhaitait auprès de lui pour faire conquête et prendre ville comme il fit à Calais. C'a été lui qui le premier nous a donné ces belles fontes d'artillerie dont nous nous servons aujourd'hui; et même de nos canons, qui ne craindront de tirer cent coups l'un après l'autre, par manière de dire, sans rompre, ni sans s'éclater ni casser, comme on en donna la preuve d'un au roi, quand le premier essai s'en fit; mais on ne les veut pas tous gourmander de cette façon, car on en ménage la bonté le plus qu'on peut. Avant cette fonte, nos canons n'étaient du tout si bons, mais cent fois plus fragiles, et sujets à être fort souvent rafraichis de vinaigre, où il y avait plus de peine. C'était un fort grand homme, beau et vénérable vieillard, avec une barbe qui lui descendait très-bas, et sentait bien son vieux aventurier de guerre du temps passé, dont il avait fait profession, où il avait appris d'être un peu cruel. » On a publié un *Discours des villes et châteaux, forteresses battues, assaillies, prises sous J. d'Estrées, grand-maître d'artillerie* par F. de la Treille, Paris, 1563.

ESTRÉES (Antoine d'), fils du précédent, fut pendant quarante ans grand-maître de l'artillerie. Quand il se démit de cette charge, elle fut donnée au marquis de Rosny, depuis duc de Sully, et devint une charge de la couronne. Ce fut Antoine d'Estrées qui défendit en 1593 la ville de Noyon contre le duc de Mayenne dont il ruina complètement l'armée, quoique Mayenne se fût vanté de se rendre maître de Noyon en trois ou quatre jours. D'Estrées fut récompensé de ce service par le gouvernement de l'Isle-de-France.

ESTRÉES (Gabrielle d'), née vers 1571, fille du précédent, sœur de François-Annibal d'Estrées (*voyez* le suivant), reçut de la nature tous les dons qui peuvent séduire. Henri IV, à qui le duc de Bellegarde demanda un congé à Mantes pour aller la voir, voulut être du voyage. Ils se rendirent au château de Cœuvres, où elle demeurait avec son père. Le roi fut si touché des traits de sa figure et des agrémens de son esprit, qu'il résolut d'en faire sa maîtresse favorite. Il se déguisa un jour en paysan pour l'aller trouver, passa à travers les gardes ennemies, et courut risque de sa vie. Gabrielle, éprise de Bellegarde, ne répondit pas d'abord aux empressemens du roi; mais l'élévation de son père et de son frère, le sincère attachement de Henri, ses ma-

nières affables et pleines de bonté, l'obligèrent à mieux traiter un amant si généreux et si tendre. Dans une occasion périlleuse, Henri lui écrivit ce billet : « Si je suis vaincu, vous me connaissez assez pour croire que je ne fuirai point; mais ma dernière pensée sera à Dieu, et l'avant-dernière à vous. » Pour la voir plus librement, Henri lui fit épouser Nicolas Damerval de Liancourt, avec lequel elle n'habita point. Henri l'aima si éperdument, que, quoiqu'il fût marié, il résolut de l'épouser. Ce fut dans cette idée que la belle Gabrielle engagea son amant à se faire catholique, afin de pouvoir obtenir du pape une bulle qui cassât son mariage avec Marguerite de Valois. Elle travailla ardemment avec Henri IV à lever les obstacles qui empêchaient leur union; mais la mort funeste de Gabrielle, le jeudi saint, 10 avril 1599, trancha le nœud de toutes les difficultés. On prétend qu'elle fut empoisonnée par le riche financier Zamet. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle mourut dans des convulsions, un moment après avoir mangé une orange, et en se promenant après-midi dans le jardin de Zamet, près le petit Saint-Antoine. « La tête de cette femme, une des plus belles de son siècle, était horriblement contournée le lendemain de sa mort, dit Sainte-Foix, dans ses *Essais historiques*, et son visage si défiguré, qu'elle n'était plus reconnaissable. De toutes les maîtresses du roi Henri IV, c'est celle qu'il aimait le plus. Il la fit duchesse de Beaufort, et à sa mort il en porta le deuil, comme d'une princesse du sang royal. Cependant elle ne l'avait pas dominé assez pour l'indisposer contre les ministres qu'elle n'aimait point, encore moins pour les faire renvoyer. Elle lui disait un jour au sujet de Sully, dont elle était mécontente : « J'aime mieux mourir que de vivre avec cette vergogne de voir soutenir un valet contre moi, qui porte le titre de maîtresse. — Pardieu, madame, lui répondit Henri, c'est trop, et vois bien qu'on vous a dressée à ce badinage, pour essayer de me faire chasser un serviteur duquel je ne puis me passer. Mais je n'en ferai rien, et afin que vous en teniez votre cœur en repos, et ne fassiez plus l'acariâtre contre ma volonté, je vous déclare que si j'étais réduit en cette nécessité de perdre l'un ou l'autre, je me passerais mieux de dix maîtresses comme vous, que d'un serviteur comme lui. » — Pendant une des fêtes que Henri donnait quelquefois à Gabrielle, on vint l'avertir que les Espagnols s'étaient emparés d'Amiens. « Ce coup est du ciel ! dit-il. C'est assez faire le roi de France, il est temps de se montrer roi de Navarre ; et se tournant du côté de Gabrielle, qui, comme lui, portait les habits de la fête, et qui fondait en larmes, il lui dit : « Ma maîtresse, il faut quitter nos armes et monter à cheval pour faire une autre guerre. » Le jour même il rassembla quelques troupes, et oubliant l'amour, il marcha vers Amiens... Henri IV eut d'elle trois enfans : César, duc de Vendôme, (*voyez* VENDÔME), Alexandre et Catherine-Henriette. Alexandre, deuxième fils de Gabrielle, né à Mantes en 1598, légitimé l'année d'après, fut reçu à Paris chevalier de Malte en 1604. Louis XIII, qui lui avait donné l'abbaye de Marmoutiers, le fit nommer grand-prieur de France, et général des

galères de Malte, où il alla signaler son courage. Il mourut au château de Vincennes, le 8 février 1629. Catherine-Henriette épousa Charles de Lorraine, duc d'Elbœuf, en 1619, et mourut en 1663. La mère de Gabrielle d'Estrées était Françoise Babou de La Bourdaisière, « qui avait fourni à son mari, ainsi qu'il le disait hautement lui-même, une pépinière de filles mal sages. » Gabrielle fut connue d'abord sous le nom de madame de Liancourt, ensuite sous celui de marquise de Monceaux, et enfin sous celui de duchesse de Beaufort. En 1807, il a paru un ouvrage intitulé : les *Amours de Henri IV*, précédés de l'éloge de ce monarque, par La Harpe, dans lequel on trouve des lettres et anecdotes relatives aux amours de Henri IV avec Gabrielle d'Estrées.—Jeanne d'Estrées, sœur de Gabrielle, étant devenue abbesse de Maubuisson, se conduisit en femme galante et fastueuse. Elle fut déposée en 1618, et renfermée d'abord aux filles-pénitentes, et ensuite aux claristes de Paris, où elle mourut en 1634.

ESTRÉES (François-Annibal d'), duc, pair et maréchal de France, frère de la précédente, né en 1573, embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et le roi Henri IV le nomma à l'évêché de Laon ; mais il quitta cet évêché pour suivre le parti des armes. Il se signala en diverses occasions, secourut le duc de Mantoue en 1626, prit Trèves, et se distingua par son esprit autant que par sa valeur. Nommé, en 1636, ambassadeur extraordinaire à Rome, il soutint avec honneur la gloire et les intérêts de la couronne, mais non pas avec prudence. Ses brusqueries et son humeur violente le brouillèrent avec Urbain VIII et avec ses neveux. On fut contraint de le rappeler. Il en eut si grand dépit, qu'il refusa de venir à la cour rendre compte de sa conduite. Il mourut à Paris le 5 mai 1670. Le maréchal d'Estrées était plus propre à servir le roi à la tête des armées que dans une négociation épineuse. Non content de faire respecter son caractère, il voulait faire craindre sa personne. Il parlait même à la cour avec une noble franchise. Des courtisans s'entretenant devant Louis XIV, qui n'avait que quinze ans, du pouvoir absolu des sultans turcs, disaient qu'ils disposaient au gré de leur caprice de la vie et des biens de leurs sujets. « Voilà, dit le jeune prince, ce qui s'appelle régner. — Oui, sire, répliqua le maréchal d'Estrées, mais en régnant ainsi, trois empereurs ont été etranglés de mon temps. » Nous avons de lui, I. Des *Mémoires de la régence de Marie de Médicis.* Ils sont recherchés, de l'édition de Paris, 1666, in-12, où il y a une Lettre préliminaire de Pierre Lemoyne ; ils ont été réimprimés en 1756, dans les Mémoires particuliers pour servir à l'Histoire de France. II. Une *Relation du siége de Mantoue* en 1629, et une autre du *Conclave*, dans lequel le pape Grégoire XV fut élu en 1621. Il règne dans ces différens ouvrages, dont le style est incorrect, un grand air de vérité.

ESTRÉES (Jean, comte d'), fils du précédent, né en 1624, se distingua de bonne heure dans la carrière des armes. Il obtint un régiment d'infanterie de son nom, en 1637, fit sa première campagne en 1644, et signala sa bravoure en plusieurs circonstances

remarquables à la bataille de Lens en 1648, et à l'attaque du pont de Charenton en 1649. Il fut créé lieutenant-général en 1655, et obtint l'année suivante le commandement d'un corps d'armée devant Valenciennes, où il fut fait prisonnier. Il entra ensuite dans la marine, et fut nommé vice-amiral, en 1670. Il commandait la flotte française au combat de Soultsbay en 1672, et se distingua dans toute cette campagne. En 1676, il battit l'amiral Byngs devant Tabago, et reprit cette île aux Hollandais. Le roi le nomma maréchal en 1681, et vice-roi de l'Amérique en 1686. Il mourut à Paris le 19 mai 1707.

ESTRÉES (César d'), cardinal, abbé de Saint-Germain-des-Prés, membre de l'Académie française, né à Paris en 1628, fils de François-Annibal, duc d'Estrées, fut élevé sur le siége de Laon en 1653, après avoir reçu le bonnet de docteur en Sorbonne. Le roi le choisit, peu de temps après, pour médiateur entre le nonce du pape et les amis des quatre évêques d'Aleth, de Beauvais, de Pamiers et d'Angers. D'Estrées avait l'art de ramener les esprits les plus opposés, de les persuader et de leur plaire. Ses soins procurèrent un accommodement, qui ne donna cependant à l'église de France qu'une paix passagère. Le chapeau de cardinal fut, en 1674, la récompense de son zèle. En 1680, il passa dans la Bavière, où Louis XIV l'envoya pour traiter le mariage du Dauphin, et pour y ménager d'autres affaires importantes. Il se rendit quelque temps après à Rome, y soutint les droits de la France pendant les disputes de la régale, et fut chargé de toutes les affaires après la mort du duc son frère, en 1689. Il accommoda celles du clergé à Rome, et eut beaucoup de part aux élections d'Alexandre VIII, d'Innocent XII et de Clément XI. Lorsque Philippe V partit pour aller occuper le trône d'Espagne, le cardinal d'Estrées eut ordre de le suivre pour travailler avec les premiers ministres de ce prince. Il revint en France l'an 1703, et mourut dans son abbaye le 18 décembre 1714. Le cardinal d'Estrées était très-versé dans les affaires de l'église et dans celles de l'état. A un génie vaste, il joignait un caractère égal, l'amour des lettres (*Voyez* Gassendi), et la charité envers les pauvres. Le cardinal d'Estrées avait succédé à Duryer à l'Académie française. D'Alembert a composé son éloge qu'on trouve dans l'*Histoire des Membres* de cette compagnie. S'il ne fut pas toujours heureux dans ses négociations, ce ne fut jamais sa faute. On a de lui : I. *L'Europe vivante et mourante*, Bruxelles (Paris), 1759 et 1760, in-24. II. *Réplique, au nom de M. Desgrouais, à la lettre de l'abbé Desfontaines, insérée dans le 6e. vol. des Jugemens de M. Burlon de La Busbaquerie*, Avignon, Girou, 1745, in-12. L'abbé d'Estrées a fourni un bon nombre d'articles aux *Observations sur les écrits modernes*.

ESTRÉES (Jean d'), neveu du cardinal, abbé d'Évreu, de Conches et de Saint-Claude, né à Paris, en 1666, fut ambassadeur de France en Portugal, en 1692, et en Espagne, en 1703. Il fut désigné par le roi pour succéder à Fénélon dans l'archevêché de Cambrai, mais il mourut avant d'avoir été sacré, le 3 mars 1716. L'abbé d'Estrées était très-cour-

tisan. Il avait succédé à Boileau à l'Académie Française.

ESTRÉES (l'abbé d'). *Voyez* DESTRÉES.

ESTRÉES (Victor-Marie, duc d'), né à Paris, le 30 novembre 1660, succéda à Jean, comte d'Estrées, son père, mort en 1707, dans la charge de vice-amiral de France, qu'il exerça avec beaucoup de gloire dans les mers du Levant. Dans un combat glorieux il détruisit la flotte des Algériens, et purgea la mer de leurs vaisseaux. Le 2 juin 1688, il battit le vice-amiral Papachin. Il se distingua au siége de Philisbourg. Il bombarda Barcelonne et Alicante, en 1691, et commanda en 1697 la flotte au siége de Barcelonne. Nommé, en 1701, lieutenant-général des armées navales d'Espagne, par Philippe V, qualité qu'il joignait à celle de vice-amiral de France, il réunit le commandement des flottes Espagnole et Française. Deux ans après, en 1703, il fut fait maréchal de France, et prit le nom de maréchal de Cœuvres. Son père vivait encore. C'est pour la deuxième fois, depuis l'origine de la monarchie, qu'on voyait ensemble deux maréchaux dans la même famille. Cette dignité fut suivie de celle de grand-d'Espagne, et de chevalier de la Toison d'or. Il les méritait par une valeur héroïque, et néanmoins prudente. L'académie française, celle des sciences, et celle des inscriptions, se l'étaient associé. Au milieu des occupations bruyantes de la guerre, il avait cultivé les lettres. Son courage ne se montrait pas seulement dans les combats, mais il le soutenait dans les plus cruelles maladies. Il fut taillé de la pierre et en danger de la vie. Un courtisan qui voulait cacher par la dévotion des mœurs très-peu réglées, lui fit dire qu'il allait prier Dieu pour lui. « Qu'il s'en garde bien, dit le maréchal, il gâterait tout; » non qu'il doutât de l'efficacité des prières, mais il faisait peu de cas de celles des hypocrites. Il mourut à Paris, le 28 décembre 1737, à 77 ans, également regretté par les citoyens, les savans et les philosophes. Il ne laissa point d'enfans de sa femme Lucie-Félicité de Noailles. Sa mort éteignit le titre de duché-pairie attaché à la terre de Cœuvres, sous le nom d'Estrées, depuis 1645. Ses biens passèrent dans la maison de Louvois, par sa sœur qui avait épousé le marquis de Courtanvaux. *Voyez* l'article suivant.

ESTRÉES (Louis-César Letellier, comte d'), maréchal de France et ministre d'état, naquit à Paris, le 1er juillet 1695, de François-Michel Letellier de Courtanvaux, capitaine-colonel des cent-suisses, fils du marquis de Louvois, et de Marie-Anne-Catherine d'Estrées, fille de Jean, comte d'Estrées, vice-amiral et maréchal de France. Il fit ses premières armes dans la guerre passagère que le duc d'Orléans régent fit à l'Espagne, et servit sous les ordres du maréchal de Berwick. Parvenu par ses services au grade de maréchal de camp, et d'inspecteur général de cavalerie, il se signala dans la guerre de 1741. On se souviendra long-temps du blocus d'Égra, du passage du Mein à Selingstadt, de la journée de Fontenoi, du siége de Mons, de celui de Charleroi, etc. Il eut la plus grande part à la victoire de Lawfeldt, et le maréchal de Saxe, bon juge du mérite militaire, lui confia en diverses occasions les

manœuvres les plus délicates. Une nouvelle guerre ayant été allumée en 1756, Louis XV, qui l'avait honoré du bâton de maréchal, lui donna, le 24 février 1757, le commandement de l'armée d'Allemagne, forte de plus de cent mille hommes. Il partit au commencement du printemps, après avoir montré au monarque le plan des opérations, et quoique, malgré sa valeur reconnue, on l'accusât de timidité, il dit à Louis XV: « Aux premiers jours de juillet, j'aurai conduit l'ennemi au delà du Weser, et je serai prêt à pénétrer dans le pays de Hanovre. » Non content de tenir sa parole, il livra bataille au duc de Cumberland, à Hastembeck, le 26 juillet, et remporta sur lui une victoire complète, secondé par Chevert et le marquis de Bréhan. Les Hanovriens, ayant laissé prendre Hanovre, se disposaient à évacuer l'électorat, lorsqu'il fut remplacé par le maréchal de Richelieu. Le maréchal d'Estrées, rappelé par des intrigues de cour et renvoyé à Giessen, après la défaite de Minden, ne prit point de commandement, et se contenta de donner des conseils utiles à de Contades. Il obtint le brevet de duc en 1763, et mourut sans enfans, le 2 janvier 1771. Toutes les dignités dont il fut revêtu furent la récompense de la vertu et le prix des services; et l'on n'estima pas moins en lui le citoyen que le héros. L'abrégé de sa vie a été imprimée dans la *Galerie Française*, 1771, in-fol.

ESTURMEL. *Voyez* ESTOURMEL.

ÉTAMPES. *V.* ESTAMPES.

ETCHEVERRY ou ECHEVERRY (Jean de), célèbre poète basque, né à Tufallu, en Navarre vers le milieu du 16ᵐᵉ siècle, fut prêtre et docteur en théologie. Dans sa première jeunesse il fit des poésies légères pleines de goût et de facilité. Il mit en vers la *Vie de Jésus-Christ*, les *Mystères de la Foi*, et la *Vie de quelques Saints*. Ces différentes pièces ont été publiées à Bayonne en 1640, in-8°. — Etcheverry, lieutenant de frégate au service de France, fit des voyages aux îles Philippines et Moluques (en 1769 et 1770) pour la recherche des arbres à épiceries, par M. Poivre. On trouve la relation de ses voyages dans les *œuvres de Poivre*, Paris, 1797.

ETELAN (N. comte d'), neveu du maréchal de Bassompierre, vivait sous le règne de Louis XIV. Quant à ses ouvrages, on ne cite de lui que ce *Sonnet à un miroir*, à qui l'on peut reprocher une abondance ridicule d'antithèses, figure favorite des beaux esprits, et dont un goût sévère réprouvera toujours l'excès.

Miroir, peintre et portrait, qui donnes, qui reçois,
Qui portes en tous lieux avec toi mon image,
Qui peux tout exprimer, excepté le langage,
Et pour être animé n'as besoin que de voix;

Tu peux seul me montrer, quand chez toi je me vois,
Toutes mes passions peintes sur mon visage;
Tu suis d'un pas égal mon humeur et mon âge,
Et dans leurs changemens jamais ne te déguis.

Les mains d'un artisan au travail obstinées
Ne font péniblement que dans plusieurs années
Un portrait qui ne peut ressembler qu'un instant.

Mais toi, peintre brillant, ton art inimitable
Offre sans nul effort un ouvrage inconstant
Qui ressemble toujours et n'est jamais semblable.

ETÉMARE (Jean-Baptiste le Sesne de Meniéles d'), prêtre appelant et fécond écrivain, né le 4 janvier 1682, au château de Mouilles, diocèse d'Evreux, montra dès l'âge le plus tendre un esprit pénétrant pour toutes

les sciences. Sa naissance l'appelait à l'état militaire, son goût le conduisit au sacerdoce. Elève de Tillemont et de Nicole, ami de Duguet et de tous les célèbres port-royalistes, il prit une part active à leurs travaux et publia beaucoup d'ouvrages où l'on trouve le théologien exact, le savant versé dans l'Écriture et la tradition; il avait un talent rare pour saisir dans chaque sujet les idées principales et répandre du jour sur les plus compliquées. Les principaux de ses écrits sont les suivans: 1° *Dissertation sur le Ly des Chinois*, in-4°, 1756; 2° *Parallèle du peuple d'Israël et du peuple chrétien*, in-12, 1725; 3° *Suite du parallèle*, in-12, 1760; 4° *Essai d'un parallèle du temps de Jésus-Christ avec les nôtres*, in-12, 1732; 5° *Histoire de la religion représentée dans l'Écriture sous divers symboles*, in-12, 1727; 6° *Eclaircissemens sur la crainte servile et la crainte filiale*, 1734, in-4°; 7° *La colonne des hexaples*, 2 vol. in-4°, 1723; 8° *Tradition sur la future conversion des Juifs*, in-4°, 1724, etc., etc. Il publia aussi des *Lettres théologiques* contre une instruction pastorale du cardinal de Bissy, et neuf *Mémoires* contre la bulle *Unigenitus*. L'abbé d'Etémare avait fait des voyages en Italie, en Angleterre, en Hollande, il fixa enfin son séjour dans ce dernier pays, et termina sa vie laborieuse, pure et sainte, à Rhynwick près d'Utrech le 29 mars 1770, dans un âge avancé.

ETFIN, roi d'Ecosse, fils d'Eugène VI, fut successeur de Mordac en 730. Il régna paisiblement pendant trente ans et se fit aimer de ses sujets. Il mourut en 761.

ETH, roi d'Ecosse, monta sur le trône après la mort de son frère Constantin II. On lui donna le surnom d'Alipes à cause de sa grande agilité. Il était brave, mais enclin à la débauche et aux vices les plus honteux. Les Danois profitant de la mollesse où il était plongé, envahirent ses états, et les nobles irrités contre lui le déposèrent en 875. Il n'avait régné que deux ans.

ETHELBALD, roi de Mercie dans l'Hiptarchie, succéda en 716, à Ceolred. On lui donnait le surnom de Fier et d'Orgueilleux, parce que son gouvernement fut despotique; il tenait d'une main ferme les rênes de l'état, et administrait la justice avec impartialité. Il fut battu en 754, par Cuthred, roi de Wessex, et ayant entrepris de prendre sa revanche, il fut défait de nouveau en 754, à la journée de Sceandune. Une sédition éclata dans l'armée d'Ethelbald, et un de ses généraux, nommé Beornred, tua le roi et se fit proclamer à sa place. Il avait régné 41 ans.

ETHELBALD, troisième roi d'Angleterre, de la dynastie Saxonne, avait reçu le jour d'Ethelwolf. Il enleva la couronne à son père, pendant que celui-ci était allé faire un voyage à Rome. Son père étant mort quelque temps après, Ethelbald épousa sa veuve; puis il s'en sépara pour empêcher une révolte parmi le peuple indigné de cette alliance incestueuse. Ethelbald ne fit rien de remarquable pendant la courte durée de son règne. Les mœurs de ce prince étaient très-corrompues. Il mourut en 860, sans postérité.

ÉTHELBERT, roi de Kent, monta sur le trône d'Angleterre, en 566, et en 597, épousa Berthe, fille unique de Caribert, roi de Paris. Cette princesse travailla à la conversion du roi, qui fut suivie de celle de plusieurs seigneurs anglais, par le zèle de saint Augustin, que le pape saint Grégoire envoya en Angleterre. Il vainquit Ceaulin, roi de Wessex. Ethelbert régna avec gloire, et par suite de sa conversion au christianisme, il tira de la barbarie les Anglo-Saxons, qui jusque-là n'avaient aucune communication avec les peuples du continent. Il leur donna des lois qui commencèrent à adoucir leurs mœurs barbares. Ce prince mourut en 615.

ÉTHELBERT, quatrième roi d'Angleterre, de la dynastie Saxonne, était fils d'Ethelwolf et frère d'Ethelbald. Ce dernier étant mort, Ethelbert monta sur le trône en 860. Il régna en prince sage et vaillant. Les Danois ayant renouvelé leurs invasions, il les battit plusieurs fois. Il mourut en 866, regretté de ses sujets.

ÉTHELFLEDE ou ELFLEDE, fille d'Albert-le-Grand et sœur d'Édouard-l'Ancien, roi d'Angleterre, épousa Ethelred, comte de Mercie; son mari étant mort en 912, elle céda à son frère, Édouard, les villes de Londres et d'Oxford qui lui appartenaient. Ethelflede donna des preuves d'un courage mâle et résolu; elle s'adonna entièrement aux armes, et fit en plusieurs rencontres éprouver sa valeur aux Danois. On l'appelait le *roi Ethelflede* Elle mourut en 922, à Tamworth, en Warwick-shire, ne laissant qu'une fille nommée Elfronie.

ÉTHELFRID ou ADELFRID, roi de Northumberland, fils d'Éthelric, roi de Bernicie, lui succéda en 593. Dévoré d'une ambition insatiable, il ne fut pas plutôt sur le trône, qu'il ne songea qu'à faire des conquêtes. Il attaqua les Bretons, les battit, et porta ses armes dans leur pays plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs. Les Écossais, ayant tenté d'affaiblir sa puissance qui s'accroissait chaque jour, il les mit bientôt dans l'impossibilité de lui nuire. On rapporte que, marchant contre Chester, qui était tombé au pouvoir des Bretons, il rencontra douze cent cinquante moines, qu'on avait fait sortir du couvent de Bangor, pour se tenir près du champ de bataille et prier Dieu pendant le combat. Instruit du sujet pour lequel ils étaient rassemblés, il s'écria : « Puisqu'il en est ainsi, ce sont des ennemis dangereux ; car quoiqu'ils ne soient armés ni de lances ni d'épées, ils combattent contre moi avec leurs prières et leurs imprécations; anéantissons-les donc d'abord, et marchons ensuite contre les hommes armés, » et aussitôt il les fit massacrer. Il fut vainqueur, Éthelfrid périt dans une bataille qu'il livra à Redwald, roi des Estangles, l'an 617.

ÉTHELRED Ier, cinquième roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, succéda à son frère Ethelbert en 866. Les Danois attaquèrent souvent l'Angleterre durant le règne de ce prince. Il les força de se retirer dans le Northumberland. Il mourut des suites de blessures qu'il reçut dans une action, le 23 avril 871, laissant la couronne à son frère Alfred.

ÉTHELRED II, quatorzième roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, fils d'Edgar et de sa seconde

femme Elfrida, succéda en 979, à son frère, Édouard-le-Martyr. Ce prince barbare fit massacrer tous les Danois qui s'étaient établis en Angleterre. On ajoute qu'il fit enterrer leurs femmes jusqu'à la moitié du corps, afin d'avoir le plaisir de voir dévorer tout le reste par des dogues affamés. Sa faiblesse le fit mépriser de ses sujets, et sa cruauté excita la vengeance des Danois, qui revinrent en Angleterre et y mirent tout à feu et à sang. Ses sujets se révoltèrent. (*Voyez* Edric). Suénon, roi des Danois, s'étant rendu maître de ses états, l'obligea de se retirer chez Richard II, duc de Normandie, dont il avait épousé la sœur. Après la mort de Suénon, Canut, son fils, lui succéda; mais étant mort en 1015, Éthelred fut rappelé en Angleterre, où il mourut bientôt après, l'an 1016. Il eut Edmond pour successeur.

ÉTHELREDE ou AELRED. *V.* Ailred.

ÉTHELVOLF, second roi d'Angleterre, de la dynastie saxonne, succéda l'an 837, à son père Egbert. Ce prince pacifique ne se réserva d'abord que le royaume de Wessex, et céda à Aldestan, son fils naturel, les royaumes de Kent, d'Essex et de Sussex, que son père avait conquis. Il en reprit la possession par la mort de ce fils. Il y avait peu d'années qu'il régnait, quand les Danois firent des incursions en Angleterre, et s'emparèrent de Londres; mais il les défit entièrement. Éthelvolf, se voyant sans ennemis, offrit à Dieu la dixième partie de ses états, et alla à Rome sous le pontificat de Léon IV, avec le plus chéri de ses enfans, Alfred. Il rendit tous ses royaumes tributaires envers le saint-siége, d'un sterling ou d'un sou pour chaque famille, au lieu qu'auparavant il n'y avait que ceux de Wessex et de Sussex qui le payaient. Ce tribut, établi, dit-on, dès l'an 726 par Ina, roi des Saxons, s'est payé jusqu'au temps de Henri VIII, et c'est proprement ce qu'on appelle le *Romescot*, ou le *denier de saint Pierre*. Quoi qu'il en soit, Éthelvolf, de retour de son pèlerinage, épousa, en 856, en secondes noces, Judith de France, fille du roi Charles-le-Chauve. Son fils, Éthelbald, avait profité de son absence pour se révolter contre lui; mais il dissipa les factions par son retour, et mourut en 858, après avoir partagé le royaume entre ses deux fils Ethelbald et Éthelbert.

ÉTHELWERDUS ou ETSWARDUS, de la famille d'Éthelred Ier, roi d'Angleterre, florissait vers l'an 980. On a de lui une *Histoire depuis le commencement du monde jusqu'à la mort du roi Edgar*, en 974, insérée dans le *Rerum Anglicarun scriptores de Savill*, Londres, 1596, in-fol.

ÉTHÉRÈGE (George), écrivain dramatique, d'une ancienne famille du comté d'Oxford, né vers 1636, donna en 1664, une comédie intitulée : *La Revanche comique*, ou l'*Amour dans un tonneau*. Encouragé par le succès de cette pièce, il en donna une autre en 1668, intitulée : *Elle le voudrait, si elle le pouvait*. En 1676, parut *l'homme à la mode*, ou *sir Fopling flutter*. En 1683, Éthèrège, fait chevalier, passa à Ratisbonne, où il mourut d'une chute qu'il fit étant ivre. Il a fait en outre quelques poésies légères.

ÉTHICUS, auteur ancien, auquel on attribue trois extraits informes sur la géographie, écrits en latin barbare, et connus sous le nom de *Cosmographie d'Ethicus*. Cet ouvrage a été imprimé pour la première fois à Venise, en 1513, et ensuite à Bâle, avec l'*Itinéraire d'Antonin*, en 1535, in-12. La meilleure est celle de Gronovius, 1722, in-8°. On ne connaît rien de positif sur l'auteur.

ÉTHODE, premier de ce nom, roi d'Écosse, l'an 194, monté sur le trône après Conan, eut tant de reconnaissance pour Argard, qui avait gouverné l'état sous le règne de son prédécesseur, et que les grands du royaume avaient mis en prison, qu'il le fit grand administrateur de la justice. Argard fut tué dans l'exercice de son emploi. Éthode, irrité, fit mourir plus de trois cents de ceux qui avaient eu part à ce meurtre. Il fut assassiné lui-même par un Hibernien, joueur de flûte, qui couchait dans sa chambre. On prétend que ce fut vers l'an 194. Tous ces faits sont assez mal appuyés; et les commencemens de l'histoire d'Écosse sont un chaos, et ils ont cela de commun avec celle de tous les autres peuples.

ÉTHODE II, fils du précédent, connaissait si peu l'art pénible de régner, que les grands furent obligés d'envoyer dans toutes les provinces de sages lieutenans pour l'administration des affaires. Ce prince mena une vie fainéante l'espace de 30 ans ou environ, et fut tué par ses gardes, l'an 231 de Jésus-Christ.

ÉTHRYG ou ÉTHERIDGE (George), en latin *Edrycus*, médecin anglais, né à Thame au comté d'Oxford, mort vers 1588, élève du collége d'Oxford, où il fut boursier. En 1553 il fut nommé professeur royal de grec, ensuite il exerça la médecine à Oxford. Il était aussi très-bon mathématicien et habile musicien: mais étant très-zélé pour la religion catholique, il perdit sa chaire et s'occupa de l'éducation de quelques jeunes catholiques. Il a composé un ouvrage intitulé: *Hypomnemata quædam in aliquot libros Pauli Eginetæ, seu observationes medicamentorum quæ hâc ætate in usu sunt*, in-8°. On a de lui en manuscrit *quelques morceaux de musique* et *quelques poésies grecques et latines*.

ÉTIENNE (saint), premier martyr du christianisme, l'un des sept diacres, disciple de Gamaliel, fut lapidé l'an 33, neuf mois environ après la mort de J.-C., par les Juifs, qui l'accusaient d'avoir blasphémé contre Moïse et contre Dieu, et d'avoir dit que Jésus de Nazareth détruirait le lieu saint et changerait les traditions. Le supplice qu'on lui fit souffrir fut celui que la loi ordonnait contre les blasphémateurs, la lapidation. En mourant, Étienne pria Dieu pour ses ennemis, et s'écria à haute voix, étant à genoux: « Seigneur, ne leur imputez point ce péché. » On trouva ses reliques en 415, et l'on prétend qu'elles opérèrent des miracles; sa fête est fixée au 26 décembre. Il y a eu un autre martyr de ce nom, saint Étienne, dit *le Jeune*, né à Constantinople, en 714, et martyrisé par les iconoclastes en 766. Il avait embrassé l'état monastique, et après avoir été supérieur du monastère de Saint-Auxence, dans la Bithynie, il s'était enfermé dans une cellule

qui n'avait que deux coudées de long, sur une et demie de large. Sa réputation de piété attirait autour de lui un grand concours de peuple. L'empereur Constantin Copronyme, voulant le rendre favorable au parti des iconoclastes, lui avait envoyé des dattes et des figues en présent; mais il les refusa, en répondant au messager du prince : « L'huile du pécheur ne parfumera pas ma tête. »

ÉTIENNE Ier (saint), monta sur la chaire pontificale de Rome en 253, après le martyre du pape Lucius ou saint Luc. Son pontificat est célèbre par la question relative à la validité du baptême donné par les hérétiques. Étienne décida qu'il ne fallait rien innover. La tradition de la plupart des églises prescrivait de recevoir tous les hérétiques par une seule imposition des mains, sans les rebaptiser, pourvu qu'ils eussent reçu le baptême avec de l'eau et au nom des trois personnes de la Trinité. Saint Cyprien et Firmilien assemblèrent des conciles pour s'opposer à cette décision, contraire à la pratique de leurs églises. Le pape irrité refusa la communion et même l'hospitalité aux députés des évêques africains. Saint Cyprien ne déféra pourtant point à son décret, qu'il ne regardait pas comme une décision de l'église universelle. Cette décision ne fut donnée solennellement qu'au concile de Nicée. Étienne mourut martyr, le 2 août 257, durant la persécution de l'empereur Valérien. Modèle des évêques de son siècle, il s'opposait vivement aux hérétiques, et traitait avec douceur ceux qui revenaient au bercail. Saint-Sixte II lui succéda.

ÉTIENNE II, Romain, succéda, en 752, à un autre Étienne, que plusieurs écrivains n'ont pas compté parmi les papes, parce que son pontificat ne fut que de trois ou quatre jours, et qu'il mourut sans avoir été sacré. Astolphe, roi des Lombards, menaçait la ville de Rome, après s'être emparé de l'exarcat de Ravenne. Étienne implora le secours de Constantin Copronyme, empereur d'Orient, son légitime souverain. La guerre d'Arménie empêchant celui-ci de sauver l'Italie, il renvoie le pontife au roi Pépin. Étienne passe en France, absout Pépin du crime qu'il avait commis en manquant de fidélité à son prince légitime, et s'assure par-là un appui contre les Lombards. Il sacra en même temps la reine Bertrade et les deux fils de Pépin, Charles et Carloman. Astolphe, intimidé par les Français, promet de restituer Ravenne, et refuse ensuite de tenir sa parole. Pépin se transporte en Italie, dépouille le roi Lombard de son exarcat, et lui enlève vingt-deux villes, dont il fait présent au pape. Cette donation est le premier fondement de la seigneurie temporelle de l'Église romaine; car, pour la donation de Constantin, on sait qu'elle n'a jamais existé. Le pape s'était servi d'une espèce de prosopopée pour hâter l'arrivée du roi français en Italie. Il lui avait écrit une lettre au nom de saint Pierre, où il faisait parler cet apôtre comme s'il eût été encore vivant; et avec saint Pierre, la sainte Vierge, les anges, les martyrs, les saints et les saintes. « Je vous conjure, disait saint Pierre, par le Dieu vivant, de ne pas permettre que ma ville de Rome soit plus long-temps assiégée par les Lombards, afin que vos corps et

vos âmes ne soient point livrés aux flammes éternelles. » C'est ainsi que, dans des temps ténébreux, durant le 8me siècle, on a employé, comme dans les siècles les plus éclairés, les motifs sacrés de la religion pour des affaires d'état. Étienne mourut le 26 avril 757, après cinq ans de pontificat. Il laissa cinq *Lettres*, et un *Recueil de quelques Constitutions canoniques*. Paul Ier lui succéda.

ÉTIENNE III, Romain, originaire de Sicile, fut élu pape en août 768. Un seigneur, nommé Constantin, s'était emparé du pontificat (c'est le premier exemple d'une pareille usurpation du Saint-Siége); on lui arracha les yeux, ainsi qu'à quelques-uns de ses partisans, et on intronisa Étienne. Le pape assembla un concile l'année d'après, pour condamner l'usurpateur. Dans la troisième session, on statua que les évêques ordonnés par Constantin retourneraient chez eux pour y être élus de nouveau, et reviendraient ensuite à Rome pour être consacrés par le pape. Étienne, paisible possesseur du Saint-Siége, en jouit pendant trois ans et demi, et mourut en 772. Rome fut dans l'anarchie avant et après son pontificat. Adrien Ier lui succéda.

ÉTIENNE IV, Romain, monté sur la chaire de saint Pierre après le pape Léon III, le 22 juin 816, vint en France aussitôt qu'il fut ordonné, et y sacra de nouveau l'empereur Louis-le-Débonnaire. Lors de son intronisation, il avait fait jurer aux Romains fidélité à l'empereur; « ce qui prouve, dit Fleury, que la souveraineté de Rome n'appartenait pas alors au pape. » Il mourut, le 25 janvier 817, à Rome, trois mois après son retour. Il eut pour successeur Paschal Ier.

ÉTIENNE V, Romain, élu pape après Adrien III, le 22 juillet 886, écrivit avec force à Basile le Macédonien, empereur d'Orient, pour défendre les papes, ses prédécesseurs, contre Photius. Il mourut en 891, après six ans de pontificat. Il eut pour successeur Formose, sous le nom d'Étienne VI.

ÉTIENNE VI fut mis sur le siége pontifical en 896, succédant à Boniface V, qui n'avait occupé le Saint-Siége que quinze jours. Ce pontife, fanatique et impie, fit déterrer l'année d'après, 897, le corps de Formose, son prédécesseur et son ennemi, et fit comparaître dans un concile le cadavre, revêtu des habits pontificaux, pour juger sa mémoire. On lui donna un avocat pour répondre en son nom. Il l'interpella en ces paroles : « Pourquoi, dit-il au cadavre, Évêque de Porto, as-tu porté ton ambition jusqu'à usurper le siége de Rome? » On lui fit son procès en forme; le mort fut déclaré coupable d'avoir quitté cet évêché pour celui de Rome : translation inouïe alors, mais qui ne méritait pourtant pas qu'Étienne donnât à la chrétienté la farce, aussi horrible que ridicule, de faire déterrer un souverain pontife, son prédécesseur. L'action de Formose, qui aujourd'hui n'est plus regardée même comme une faute, fut punie par le concile comme un forfait atroce. On fit trancher la tête au cadavre par la main du bourreau; on lui coupa les deux doigts qui servent à la consécration, et on le jeta dans le Tibre. Le pape Étienne se rendit si odieux par cette vengeance, que les amis de Formose ayant

soulevé les citoyens, le chargèrent de fers, et l'étranglèrent en prison quelques mois après. (*Voyez* l'article FORMOSE.) Jean IX asssembla un concile, qui condamna tout ce qui s'était fait en 897 contre la mémoire et le corps de Formose, lequel, selon les Pères de cette assemblée, avait été transféré par nécessité du siége de Porto à celui de Rome. Étienne VI périt après quatorze mois de pontificat, et eut Romain pour successeur.

ÉTIENNE VII, successeur de Léon VI en 929, mort en 931, après deux ans de pontificat, sans avoir fait rien de remarquable. Il était romain de naissance. Jean XI lui succéda.

ÉTIENNE VIII, Allemand, parent de l'empereur Othon, fut élevé sur le saint-siége après Léon VII, en 939. Il fut nommé par la protection de Hugues, roi d'Italie. Les Romains, alors aussi séditieux que barbares, conçurent contre lui tant d'aversion, qu'ils eurent, dit-on, la cruauté de lui découper le visage : il en fut si défiguré, qu'il n'osait plus paraître en public. L'*Art de vérifier les dates* observe que ce fait n'est rapporté par aucun auteur contemporain. Il mourut en 942, et eut Martin II pour successeur.

ÉTIENNE IX, frère de Godefroi-le-Barbu, duc de Lorraine, se fit religieux au Mont-Cassin, en devint abbé, et fut élu pape le 2 août 1057, après la mort de Victor. On le nommait *Frédéric*. Il mourut à Florence en odeur de sainteté, le 29 mars 1058, et eut pour successeur Nicolas II.

ÉTIENNE DE BLOIS, quatrième roi d'Angleterre depuis la conquête, naquit en 1058, d'Étienne, comte de Blois, et d'Adèle, fille de Guillaume-le-Conquérant. Son oncle, Henri Ier, roi d'Angleterre, qui l'avait comblé de bienfaits, étant mort le 1er décembre 1135, Étienne s'empara du trône à force de dissimulation, au préjudice de Mathilde, fille de Henri Ier, que ce monarque avait désignée pour lui succéder. Il se fit couronner le 26 décembre, et se vit en possession de l'autorité royale, qu'il chercha à affermir dans ses mains, en accordant au clergé, à la noblesse et au peuple tout ce qui pouvait les flatter. Bientôt les barons abusèrent des priviléges qui leur étaient octroyés, et vexèrent le peuple. Étienne ayant voulu réprimer ces excès, souleva contre lui un grand nombre de seigneurs, qui l'abandonnèrent pour soutenir les droits de Mathilde. Cette princesse passa en Angleterre en 1139, rassembla un grand nombre de partisans, battit et fit prisonnier Étienne à la bataille de Lincoln. Après cette victoire, elle se fit proclamer reine et fut couronnée ; mais son triomphe dura peu. Son caractère impérieux lui aliéna l'affection des grands et du peuple ; une conspiration éclata, elle fut obligée de fuir pour se mettre en sûreté. Le comte de Glocester, son principal appui, tomba au pouvoir des ennemis, et elle se vit obligée de l'échanger contre Étienne. Ce dernier recouvra une partie de son autorité, mais il eut encore bien des dangers à courir. Henri, fils de Mathilde, tenta une invasion en 1153, et déjà il avait obtenu des succès, lorsque des négociations s'entamèrent entre les deux princes rivaux. Il fut décidé qu'Étienne conserverait la couronne pendant sa vie, et qu'Henri lui succèderait. Étienne mourut

onze mois après ce traité, le 25 octobre 1154, à Cantorbéry. Ce monarque, qui avait usurpé la couronne, avait les grandes qualités qui peuvent rendre heureux les peuples.

ÉTIENNE Ier (saint), premier roi de Hongrie, succéda en 997, à son père Geissa, quatrième duc de Hongrie, et mourut à Bude le 15 août 1038. Ce peuple, alors barbare, n'était originairement qu'une tribu turque, mêlée depuis long-temps avec des nations esclaves, et qui vint s'établir sur les bords alors déserts du Danube. Son premier soin, en montant sur le trône, fut de réformer les mœurs barbares de ses peuples. La religion chrétienne lui parut propre à produire ce changement; mais il eut à combattre le fameux Cupa, comte de Zegzard, chef des idolâtres, qu'il vainquit en bataille rangée. Alors il fit venir des missionnaires, qui prêchèrent l'Évangile dans tout son royaume. Il le divisa en onze diocèses, dont Strigonie fut la métropole. Le prince de Transylvanie, son cousin, lui suscita une guerre qu'il termina heureusement par une victoire. L'ayant fait prisonnier, il ne lui imposa d'autre loi que d'abattre les idoles dans ses états. Étienne, ayant obtenu la paix à ses sujets par le bonheur de ses armes, leur procura l'abondance par ses soins paternels. Il fit la remise d'une partie des impositions publiques, bâtit des hôpitaux, et pourvut à la subsistance des pauvres, des veuves, des orphelins. Gisèle, son épouse, sœur de saint Henri, roi d'Allemagne, le seconda dans toutes ses bonnes œuvres. Enfin, pour mettre le comble à ses bienfaits, il fit publier un corps de lois en 55 chapitres, dans lequel les crimes sont punis avec une sévérité justifiée par les mœurs atroces qui avaient régné jusqu'alors dans son pays. La mémoire de ce pieux roi est en grande vénération chez les Hongrois. Ils se servent encore de sa couronne pour le sacre de leurs rois, et regarderaient comme une omission essentielle le refus ou l'oubli du prince qui ne la porterait pas dans cette cérémonie. Cette couronne lui fut donnée par le pape Sylvestre II, qui lui laissa la libre disposition des évêchés qu'il avait créés.

ÉTIENNE II, roi de Hongrie, dit *le Foudre* ou *l'Eclair*, succéda à Coloman son père, en 1114. Il se rendit redoutable par ses armes, et fit successivement la guerre aux Vénitiens, aux Polonais, aux Russes et aux Bohémiens. Enfin, Jean Comnène, empereur de Constantinople, le battit. Étienne se rendit odieux par ses cruautés. N'ayant pas d'enfans, il adopta Bela, son cousin, lui résigna la couronne en 1131, et mourut au bout de quelque temps, après s'être fait moine.

ÉTIENNE III, roi de Hongrie, fils de Geysa III, auquel il succéda en 1161, fit alliance avec Manuel Comnène, empereur de Constantinople, et le seconda dans la guerre contre les Vénitiens. Pendant son absence, ses oncles Ladislas et Étienne s'étant emparés de la couronne, il revint en Hongrie et défit les usurpateurs. Il mourut sans postérité en 1175. Son frère Bela lui succéda.

ÉTIENNE IV, roi de Hongrie, fils de Bela, succéda à son père en 1270, et se rendit célèbre par ses victoires sur le roi de Bohême. Il mourut le 1er août 1272, dans la troisième année de son règne.

Son fils Ladislas monta sur le trône après sa mort.

ÉTIENNE IV, roi de Pologne. *Voy.* Battori.

ÉTIENNE, prince de Moldavie, qui accrut tellement sa puissance par la seule force de ses armes, qu'il régnait sur le pays immense qui s'étend depuis les Krapacks jusqu'à la mer noire. L'an de l'hégire 792 (ou 1390), il battit l'empereur Bajazet Ier qui était venu l'attaquer, et le repoussa au-delà du Danube. Il régna quarante-sept ans, et mourut vers l'an 1430, sous le règne d'Amurat II.

ÉTIENNE, archevêque de Siounik'h, fut élevé à ce siége en 729, par la protection de Papkan, prince souverain. Il combattit avec un zèle très-ardent les hérétiques de l'Arménie, qui le firent assassiner vers le milieu du huitième siècle. Il avait fait des traductions arméniennes, des ouvrages des docteurs de l'Église grecque, et on lui doit aussi une longue *Lettre*, adressée au patriarche Germain, contenant l'exposition de la doctrine et des rites de l'Eglise arménienne. Elle est restée manuscrite.

ÉTIENNE Ier (Sdep'hannos), patriarche d'Arménie, né à Tevin, d'où lui vient le nom de Tovnetsi, mort en 790 après avoir occupé son siége pendant deux ans, a laissé plusieurs ouvrages manuscrits sur la grammaire, la philosophie, les mathématiques, etc. — Étienne III, patriarche d'Arménie, fut d'abord abbé du monastère de Sévan; il fut élu patriarche à la place de Vahan qui s'était réuni aux Grecs, et se hâta de lancer excommunication sur excommunication contre son prédécesseur mécontent de ces violences. Le roi Abousald fit saisir Étienne et le fit enfermer dans une forteresse où il mourut en 972. — Étienne IV, autre patriarche d'Arménie, né dans le treizième siècle, fut élu en 1290 de J. C. Sous son pontificat, il se tint à Sis un concile qui fut très-orageux. Peu après, Hrhomkla, où il faisait sa résidence, fut assiégée et prise. Les Mamelucks d'Égypte et tous les habitans furent emmenés en captivité. Étienne partagea leur sort et mourut en Égypte en 1294. — Étienne V, patriarche arménien, fut élu en 1541, après la mort de Grégoire XI, et mourut en 1556, après avoir fait un long voyage en Europe. Son vicaire Michel lui succéda. — Étienne VI succéda à Grégoire XII en 1573, et fut remplacé en 1575 par Thadée II.

ÉTIENNE (Asochik ou Asochick), historien arménien, né dans la province de Daron, l'an 938, fut, pendant 14 ans, abbé du célèbre monastère de Mescha sous Karabied, il mourut vers l'an 1017. On a de lui: I. une *Histoire d'Arménie*. II. *Un Commentaire sur Jérémie*, manuscrit. III. *Une explication du Cantique des cantiques*, ibid.

ÉTIENNE ORPELIAN, archevêque de Sionnik'h. né vers le milieu du 13e siècle, appartenait à la famille Orpeliane. Il convoqua en 1294, dans sa ville épiscopale un Concile provincial pour combattre les opinions des Grecs et des Latins, et pour défendre celles des monophysites. Il composa à cette occasion un ouvrage théologique intitulé: *Manuel* pour défendre les opinions de sa secte. Il mourut dans le commencement du 14e siècle. On a aussi de lui une *Histoire des*

princes Orpelians depuis l'an 1048 jusqu'à 1300, imprimée en arménien, à Madras, en l'an 1775.

ÉTIENNE DE BYZANCE, habile grammairien du 5ᵉ et 6ᵉ siècles, auteur d'un *Dictionnaire géographique* où se trouvaient les noms de lieux, ainsi que ceux des habitans, l'origine des villes, des peuples et de leurs colonies, dont nous n'avons qu'un mauvais Abrégé, fait par Hermolaüs, sous l'empereur Justinien, et publié à Leyde en 1694, in-fol., en grec et en latin, par Gronovius, avec les savans Commentaires de Berkélius. Il y en a une autre édition de 1678, jointe à celle de 1694, à cause des changemens; on y joint encore *les notes* d'Holsténius, à Leyde, 1684, in-folio. L'Abrégé d'Hermolaüs nous a sans doute fait perdre l'original, qui eût été d'un grand prix pour la connaissance des dérivés et des noms des villes et des provinces. On a retrouvé un fragment entier de l'Ouvrage d'Étienne de Bysance qui renferme l'article *Dodone*, et qui faisant connaître la composition de son Dictionnaire, augmente nos regrets.

ÉTIENNE DE MURET (Saint), fils d'un vicomte de Thiers, en Auvergne, suivit son père en Italie, où des ermites calabrais lui inspirèrent du goût pour la vie cénobitique. De retour en France, il se retira sur la montagne de Muret, dans le Limousin, et vécut cinquante ans dans ce désert, entièrement consacré à la mortification, au jeûne et à la prière. En 1073, il obtint une bulle de Grégoire VII, pour la fondation d'un nouvel ordre monastique, suivant la règle de Saint-Benoît. La réputation de sa vertu lui attira une foule de disciples et de visites honorables. Sur la fin de ses jours, deux cardinaux vinrent le voir dans son ermitage, et demandèrent au saint homme s'il était chanoine, ou moine, ou ermite : Étienne leur répondit : « Nous sommes des pécheurs, conduits dans ce désert par la miséricorde divine pour y faire pénitence. » Réponse qui laissa long-temps de l'incertitude sur l'ordre auquel appartenait la communauté. Étienne l'édifia jusqu'à sa mort, arrivée le 8 février 1124, à 78 ans. Ses enfans, inquiétés après la mort de leur père par les moines d'Ambazar, qui prétendaient que Muret leur appartenait, emportèrent le corps de leur fondateur, qui était leur seul bien, et se transportèrent à un lieu nommé Grammont, dont l'ordre a pris le nom. Les Annales de cet ordre supprimé en 1769, et dont les religieux ont été pensionnés, furent imprimées à Troyes en 1662. On a de saint Étienne de Muret sa *Règle*, 1645, in-12, et un *Recueil de Maximes*, 1704, in-12, en latin et en français.

ÉTIENNE (SAINT), surnommé *Harding*, troisième abbé de Citeaux, né en Angleterre, d'une famille distinguée, passa en France, et se fit religieux dans le monastère de Molesme. En 1058, le désir d'une plus grande perfection l'obligea de se retirer dans la forêt de Citeaux, où il travailla beaucoup pour l'accroissement de son ordre, fondé depuis peu par Robert, abbé de Molesme. Citeaux était alors une vaste solitude, habitée par des bêtes sauvages. Étienne y fit bâtir, du bois de la forêt, un monastère, qui avait plus l'air d'un amas de cabanes que d'un monastère. Tout

y respirait la pauvreté. Les croix étaient de bois, les encensoirs de cuivre, les chandeliers de fer. Tous les ornemens furent de laine ou de fil. Le travail était le seul moyen que les solitaires de Cîteaux eussent pour subvenir à leurs besoins; et leur abbé, ne voulant recevoir des secours ni des prêtres simoniaques, ni des séculiers débauchés, les aumônes ne pouvaient être abondantes. Aussi le pain leur manqua quelquefois. Un grand nombre de disciples se mirent sous sa conduite, entre autres saint Bernard, l'homme le plus illustre que Cîteaux ait produit. Parmi la quantité de monastères qu'Étienne bâtit, on compte ceux de La Ferté, de Pontigny, de Clairvaux et de Morimond, qui furent les quatre filles de Cîteaux, lesquelles s'éloignèrent bientôt de la simplicité de leurs premiers pères. Étienne leur donna des statuts, approuvés en 1119 par Callixte II. Cet ordre est le premier qui ait établi des chapitres généraux. Saint Étienne mourut le 28 mars 1134. Il avait corrigé ou fait corriger un exemplaire de la Bible qui a long-temps été dans la bibliothèque de Cîteaux.

ÉTIENNE DE TOURNAY, né à Orléans en 1132, d'abord abbé de Sainte-Geneviève en 1177, ensuite évêque de Tournay en 1191, participa aux affaires les plus considérables de son temps, et mourut le 10 septembre 1203. On a de lui 31 *Sermons* qui peuvent être mis en parallèle avec ceux de Barlette ou d'Olivier Maillard; des *Épîtres* curieuses, in-8°, 1682 (*voyez* MOLINET), et d'autres ouvrages.

ÉTIENNE, Vaivode de Moldavie, dans le 16e siècle, se mit sur le trône par les armes des Turcs, après en avoir chassé le légitime possesseur, qu'il fit mourir, et régna en tyran. Les Boïards, ne pouvant plus supporter son joug, le massacrèrent dans sa tente, avec vingt mille hommes, partie Turcs, partie Tartares, qui composaient sa garde.

* ÉTIENNE (.....), chanoine de la cathédrale de Nantes, mort dans cette ville en 1807, âgé de 71 ans, est connu par un ouvrage intitulé : le *Bonheur rural*, qu'il fit imprimer en 1789, 2 vol. in-8°. Il préparait sur le même sujet un plus grand ouvrage, dont il avait adressé l'année précédente, en 1806, les deux premiers volumes manuscrits à la société d'agriculture de Paris.

ÉTIENNE, imprimeur. *Voy.* ESTIENNE.

ÉTOILE (PIERRE-TAISON DE L'), né à Orléans, vers l'an 1420, d'une famille de magistrats, étudia la jurisprudence avec beaucoup de zèle. Il obtint en 1514, une place de docteur-régent à l'université de sa ville natale, et compta parmi ses nombreux disciples, le célèbre Jean Chavin, plus connu depuis sous le nom de Calvin. Pierre de l'Étoile étant devenu veuf, devint chanoine d'Orléans et archidiacre de Sully. Il assista en 1528, au concile provincial de Paris et y fit admirer son éloquence. François Ier le nomma conseiller au parlement et président aux enquêtes. Il mourut le 21 octobre, 1537, avec la réputation d'un des plus habiles magistrats de son siècle. On a de lui : I. *Petri Stellæ, brevis repetitio legis*, Orléans, in 4°. II. *Petri Stellæ Aurelii repetitiones*, Paris, 1528, Orléans, 1531.

ÉTOILE (PIERRE DE L'), né

à Paris, l'an 1540, grand-audiencier de la chancellerie de Paris, mort en 1611, laissa divers manuscrits dont on tira : I. Son *Journal de Henri III ;* l'abbé Lenglet du Fresnoy en a donné une édition en 1744, en 5 vol. in-8°. Ce journal commence au 30 mai 1574 et finit au 30 août 1589. L'éditeur l'a enrichie de plusieurs pièces rares sur la Ligue, choisies dans la foule des libelles, des satires et des ouvrages polémiques que ces temps orageux produisirent. II. *Journal du règne de Henri IV*, avec des *Remarques historiques et politiques du chevalier C... B. A...* (l'abbé Lenglet du Fresnoy), et plusieurs *Pièces historiques et politiques* du même temps, La Haye, 1741, 4 vol. in-8°. Il faut remarquer que les années 1598, 1599, 1600, 1601, manquent dans le Journal de lÉ'toile. On y a suppléé dans cette édition par des supplémens donnés pour la première fois en 1636, et dont l'auteur est anonyme. Les deux Journaux du grand-audiencier avaient été publiés par MM. Godefroi à Cologne (Bruxelles); le premier, sous le titre de *Journal de Henri III*, 4 vol. in-8°; le second, sous celui de *Mémoires pour servir à l'histoire de France*, 1719, 2 vol. in-8°, avec figures. Ces Mémoires renfermant plusieurs choses retranchées dans l'édition de l'abbé du Fresnoy, les curieux les recherchent d'autant plus qu'ils sont devenus rares. L'Étoile paraît dans ses deux Journaux attaché au parlement, bon citoyen, honnête homme, écrivain véridique, qui dit également le bien et le mal, le bien avec plaisir, le mal avec naïveté. Il était très-instruit de toutes les particularités du règne de Henri III, et de celui de Henri IV, et il entre dans les détails les plus curieux. Les affaires de l'état y sont pêle-mêle avec celles de sa famille. Les morts, les naissances, les prix des denrées, les maladies dominantes, les événemens plaisans ou tristes, et tout ce qui fait le sujet des conversations, est l'objet de son Journal. Il se rétracte avec autant de bonne foi qu'il avait affirmé avec facilité. Ce répertoire présente un tableau fidèle des bruits populaires, de leur origine souvent si incertaine, de leur accroissement impétueux, et de leur chute aussi rapide que leur naissance. L'auteur cache sous un air simple et franc un caractère caustique et malin : il n'est donc pas étonnant qu'il ait eu beaucoup de lecteurs. Le manuscrit original des Journaux, écrit de la main de l'Étoile, formait 5 vol. in-fol., et se voyait dans la bibliothèque de l'Abbaye de Saint-Acheul d'Amiens, à laquelle il avait été donné par Pierre Poussemothe DE L'ÉTOILE, son petit-fils. *Voyez* ci-après. Il est malheureux qu'on ne sache pas où sont passés ces manuscrits de Pierre l'Étoile ; ils contenaient bien des choses qui ne sont pas dans les différentes éditions qui en ont été données.

ÉTOILE (CLAUDE DE L'), sieur du Saussay et de la Boissinière, fils de Pierre de l'Étoile, né à Paris en 1597, moins célèbre que son père, quoiqu'il fût un des cinq auteurs que le cardinal de Richelieu employait à faire ses mauvaises pièces dramatiques, fut reçu à l'académie française en 1632, et mourut en 1652. Peu accommodé des biens de la

fortune, et ayant épousé une femme qui n'était pas plus riche que lui, il quitta la capitale. Pélisson dit de lui : « qu'il avait plus de génie que d'étude et de savoir. » Il connaissait pourtant assez bien les règles du théâtre. C'était un censeur difficile, et pour lui-même, et pour les autres. Il fit, dit-on, mourir de douleur un jeune Languedocien, venu à Paris avec une comédie qu'il croyait un chef-d'œuvre, et dans laquelle le sévère critique reprit mille défauts. On rapporte de Claude de l'Étoile ce qu'on a conté de Malherbe et de Molière, qu'il lisait ses ouvrages à sa servante. On prétend qu'il ne travaillait jamais qu'à la lumière. On a de lui des *Pièces de théâtre*, très-médiocres : *La belle Esclave*, tragi-comédie, représentée et imprimée in-4°, à Paris en 1643. *Le ballet des fous*, représenté en 1627, et *l'Intrigue des filoux*, Paris, 1648, in-12. Des *Odes* et des *Stances* qui offrent quelquefois de la précision, de l'énergie, ou de la délicatesse. Ses *Odes* se trouvent dans le Recueil des poètes français, 1692, 5 vol. in-12, ainsi que dans celui des Muses illustres, compilé par Colletet, fils. L'Étoile fit encore le second acte de la comédie des *Thuilleries*, et il eut beaucoup de part à celle de *l'Aveugle de Smyrne*. Lorsque l'académie française entreprit la critique du Cid, ce fut encore l'Étoile qui fut chargé d'examiner la versification de cette pièce. Son fils Pierre-Poussemothe DE L'ÉTOILE, abbé de Saint-Acheul d'Amiens, où il mourut à la fin de l'année 1718, est auteur de quelques *Traités historiques*, dont il avait puisé l'idée dans les Journaux de son oncle. Les principaux sont : I. *Histoire de l'abbaye de Saint-Acheul*, in-4°, manuscrit. II. *Oraison funèbre de Suzanne des Friches de Brancurse, abbesse de Notre-Dame du Paraclet*, Amiens, 1681, in-4°; III. *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche*, Amiens, 1684, in-4°.

ÉTRUSCILLE (ÉRENNIA), impératrice romaine, épouse de l'empereur Trajan-Dèce et mère des Césars Heremius et Hostilien, n'est connue que par ses médailles et par une inscription de Muratori. Celles en or sont fort rares.

ETSLAGER (CHRISTOPHE), savant auteur du 18° siècle, a donné un livre intitulé *Synopsis numariæ veterum*, Steyer 1724, in-12.

ETTERLIN (PETERMANN), greffier à Lucerne, sa patrie, fut témoin des guerres de Bourgogne et de Souabe. Il a écrit en allemand une *chronique de la Suisse*, Bâle, 1507, in-fol. On le croit fils d'Eglof Etterlin, secrétaire de Lucerne, qui avait fait un journal des principaux événemens de son temps, et qui mourut en 1452.

ETTMULLER (MICHEL), médecin, né à Leipsick le 26 mai 1644, a composé plusieurs ouvrages qui ont été traduits dans presque toutes les langues. On distingue parmi eux : *Opera medica theoretico-pratica*, Francfort, 1676, 2 vol. in-fol. C'est aux soins de son fils qu'on en doit une nouvelle publication ; il les revit sur les manuscrits originaux, et les publia à Francfort en 1708, en 3 vol. in-fol. Il y en avait eu précédemment une édition de Leyde, 1685, in-4° ; une de Francfort,

1688, 2 vol. in-fol., par George Franeus, professeur en l'université de Leipsick, etc. On remarque que l'auteur était partisan de Sylvius de Le Boé, et de la secte chimique; c'est ce qui le fit incliner pour l'usage des absorbans et des remèdes les plus actifs de la chiruie. Ce médecin mourut le 9 mars 1683. Il a joui de son temps d'une immense renommée et ses cours étaient très-suivis. Il n'a écrit que de courtes dissertations et de minces opuscules.

ETTMULER (MICHEL-ERNEST), fils du précédent, né à Leipsick n 1673, reçut le bonnet de doc- eur en médecine dans sa ville atale en 1697, où il mourut le 5 septembre 1732. Il avait remi avec distinction les chaires de édecine, d'anatomie et de chi- .rgie. Il est auteur de plusieurs *issertations* sur différens points son art, qui ne dépareraient oint les écrits de son père, s'il es y avait jointes. La principale est intitulée: de *Diligentiâ Hippocratis continendâ*, 1720.

EUBÉE, poète de l'île de Pharos, qui vivait sous le règne de Philippe de Macédoine, avait composé un ouvrage intitulé: *Parodiarum Homericarum libri sex*. Ce livre n'existe plus.

EUBULIDE, philosophe de Milet, et poète dramatique, disciple d'Euclide, et précepteur de Démosthènes et d'Alexinus, est auteur de *plusieurs comédies*, et *d'un livre* contre *Aristote*. *Voyez* EUCLIDE.

EUBULIDES, philosophe cynique et historien. Diogène Laërce cite de lui un ouvrage contre Diogène et Socrate.

EUBULIUS. *Voyez* METHODIUS.

EUBULUS I, Athénien, poète comique, dont on trouve des fragmens de comédies dans Athénée, dans les collections de Grotius, Étienne, et dans les *petits poètes grecs* de Winterton, Cambridge, 1635, in-8°, Londres, 1712. Il paraît que cet auteur avait composé un très-grand nombre de comédies. — Il y eut à Athènes deux orateurs de ce nom, contemporains de Démosthènes. Le premier fils de Spintharus, était de Probalyse; Démosthènes parle de lui dans son son discours contre *Neæra*. Le second EUBULUS était d'Anaphlyste, petit bourg de l'Attique. Il cabala souvent contre Démosthènes dont il était jaloux.

EUBULUS, philosophe platonicien d'Athènes, cité par Porphyre dans la Vie de Platon.

EUCADE (AUGUSTIN), historien latin, qui a donné un ouvrage intitulé *Vitæ imperatorum*, et un autre que l'on a manuscrit à la bibliothèque impériale de Vienne, intitulé: *Descriptio Danubii*.

EUCHARIUS ou HOUCHAR (ELIGIUS), théologien et poète, né à Gand au seizième siècle, a écrit en vers: I. Les *Vies de saint Levinus, de sainte Colette*, et *de saint Bertulsius*. II. Une comédie intitulée *la Patience de Chryselléis*, et d'autres ouvrages.

EUCHER (saint), archevêque de Lyon, d'une naissance illustre et d'une piété éminente, se retira dans la solitude de Lérins avec ses fils Salonius et Veran, après avoir distribué une partie de ses biens aux pauvres, et l'autre à ses filles. Il quitta l'île de Lérins, où ses vertus lui attiraient trop d'applaudissemens, et passa dans celle de Léro, aujourd'hui Sainte-Marguerite. Ce ne fut qu'à force d'instances qu'on le tira de ce dé-

sert pour le placer sur le siége de Lyon, vers 434. Il assista en cette qualité au premier concile d'Orange en 441, et y signala sa science autant que sa sagesse. Il mourut vers l'an 454. L'histoire ne nous a point conservé les événemens de son épiscopat. Mais Claudien Mammert nous apprend qu'Eucher tenait souvent des conférences à Lyon, dans lesquelles il donnait des preuves de son savoir, de son esprit et de son jugement. Il ajoute qu'il prêchait souvent, et toujours avec fruit. Enfin il l'appelle le plus grand des prélats de son siècle. Eucher fut inviolablement attaché à la doctrine de saint Augustin sur la grace. L'Église lui est redevable, I. D'un *Éloge du Désert*, adressé à saint Hilaire. Celui de Lérins y est peint avec des couleurs bien propres à le faire aimer. Le style de cet ouvrage est aussi noble qu'élégant. II. D'un *Traité du mépris du monde*, dont on a une bonne édition latine, imprimée à Anvers en 1621, in-12, par les soins de Herib. Rosweid : ce traité a été traduit en français par Arnauld d'Andilly, ainsi que le précédent, 1672, in-12. Tous les deux, brillamment écrits, sont en forme de lettres; celui-ci est adressé à Valérien, son parent. Saint Eucher ne voit dans le monde qu'un gouffre affreux sous une superficie agréable. III. D'un *Traité des formules spirituelles*, pour l'usage de Veran, l'un de ses fils. IV. De l'*Histoire de saint Maurice et des martyrs de la légion thébaine*. Ces derniers ouvrages ne valent pas les précédens. Les différens écrits de saint Eucher sont dans la *Bibliothèque des pères*. On en a donné une édition à Rome en 1564. Ses deux fils, Salonius et Veran furent élevés, de son temps, à l'épiscopat.

EUCHIDAS, jeune Platéen, périt victime de son zèle pour son pays. Après la bataille de Platée, l'oracle de Delphes ordonna à ses compatriotes d'éteindre tout le feu qui était dans le pays, parce qu'il avait été profané par les barbares, et d'en venir prendre un plus pur sur l'autel de Delphes. Le feu fut éteint dans toute la contrée. Euchidas se chargea d'aller chercher celui de Delphes avec toute la diligence possible. En effet, il partit en courant et revint de même après avoir fait mille stades dans un jour. En arrivant, il salua ses compatriotes, leur remit le feu sacré, et tomba mort de lassitude. Les Platéens lui élevèrent un tombeau avec cette épitaphe : « Ci-gît Euchidas, pour être allé à Delphes et en être revenu en un seul jour. »

EUCHIR ou EUCHIRUS, sculpteur de Corinthe, suivit en Étrurie Démaratus, père de l'ancien Tarquin, environ 660 ans avant J. C. Il avait pour compagnon, dans ce voyage, un de ses compatriotes, modeleur comme lui, nommé Eugrammus. Pline, Aristote et Pausanias, parlent chacun d'un Euchir athénien, d'une manière si différente, qu'il est à croire qu'il y a eu dans l'antiquité plusieurs artistes de ce nom. On en cite un entr'autres, qui était d'Athènes, et fils du sculpteur Eubulide, qui lui apprit son art. Il fit une belle statue de *Mercure* en marbre.

*EUCHRITE. *Voyez* ÉVÉPHÈNE.

EUCHROSIA, femme savante, épousa le rhéteur Delphidius, et reçut dans sa maison l'hérésiarque espagnol Priscillien qui traversait

l'Aquitaine où elle demeurait pour aller se justifier à Rome. Euchrosia embrassa sa doctrine avec enthousiasme, et le suivit partout; après avoir partagé ses erreurs, elle partagea sa condamnation, et périt avec lui du dernier supplice.

EUCLIDE était premier archonte d'Athènes, la seconde année de la 94e olympiade (403 ans avant J. C.), aussitôt après que les trente tyrans eurent été chassés. Ce fut sous son administration qu'on fit une révision générale des lois de la république, et que l'on fit un choix de celles qui devaient être observées à l'avenir.

EUCLIDE, né à Mégare, et disciple de Socrate, était passionné pour les leçons de son maître. Les Athéniens ayant défendu, sous peine de mort, aux Mégariens d'entrer dans leur ville, Euclide s'y glissait la nuit, en habit de femme, pour entendre Socrate. Malgré son attachement pour ce philosophe, il s'éloigna de sa manière de penser. Le philosophe athénien s'attachait principalement à la science des mœurs; le Mégarien s'appliquait à exercer l'esprit de ses disciples par les vaines subtilités de la logique. Sa secte fut appelée *disputante*, *contentieuse* et *mégarienne*. Le philosophe Euclide ne méritait pas moins ces épithètes : il disputait en énergumène. Ses disciples héritèrent de son impétuosité. La rage de la dispute les posséda tellement, qu'Eubulide, l'un d'entre eux, réduisit en système, non pas l'art de raisonner, mais l'art d'obscurcir la raison par des subtilités aussi vaines que ridicules. Ce sophiste fut l'inventeur de diverses arguties si captieuses et si embarrassantes pour les sots qui s'en occupaient, que plusieurs de ses disciples moururent du déplaisir de n'avoir pu les résoudre. Ces travers passèrent des livres des philosophes païens dans quelques écoles chrétiennes. Le dialecticien Abailard les y introduisit avec éclat. Quel fruit en a-t-on tiré, demande un homme d'esprit ? Quels sont les dogmes philosophiques que les nominaux et les réaux, les thomistes et les scotistes ont éclaircis ? Ces graves raisonneurs n'ont fait autre chose que multiplier les doutes, assembler des nuages, et cacher la vérité. Les écoles ont été souvent des champs de bataille; et ce qui est encore plus déplorable, des sophistes sortis de ces écoles se sont servis de cette malheureuse dialectique pour ébranler les fondemens de la morale.

EUCLIDE, le mathématicien, bien différent du sophiste dialecticien, l'auteur des plus anciens élémens de géométrie qui existent, et qui passe pour cette raison comme l'un des pères de la science, était d'Alexandrie, où il professait la géométrie sous Ptolémée, fils de Lagus. Il a laissé des *Élémens* de cette science en XV livres, dont les deux derniers sont attribués à Hypsicle, mathématicien d'Alexandrie. C'est un enchaînement de plusieurs problèmes et théorèmes, tirés les uns des autres, et démontrés par les premiers principes. L'antiquité ne nous a pas transmis d'ouvrages plus importans sur cette matière : il a été long temps le seul livre dans lequel les modernes ont puisé les connoissances mathématiques. Les meilleures éditions des *Œuvres d'Euclide* sont celles de Barrow, in-8°, Londres, 1678; de David Gre-

gory, in-fol., Oxford, 1703. On estime encore les éditions d'Amsterdam, 1738, in-8°, d'Oxford, 1747, in-8°, et de Glascow, 1756, in-4°. Celle-ci est la plus estimée; elle est en grec et en latin. La plus récente est intitulée : Les *Œuvres d'Euclide, en grec, en latin et en français, d'après un manuscrit très-ancien, qui était resté inconnu jusqu'à nos jours;* par F. Peyrard, Paris, 1814, in-4°, et années suivantes. Nous en avons une traduction française par le père de Chales, in-12. On a encore quelques *Fragmens d'Euclide* dans les anciens auteurs qui ont traité de la musique, Amsterdam, 1652, en 2 vol. in-4°. M. Peyrard, bibliothécaire de l'École Polytechnique, a publié, en 1804, une nouvelle édition des *Élémens de géométrie d'Euclide*, traduits littéralement, et suivis d'un *Traité du cercle, du cylindre, du cône et de la sphère, de la mesure des surfaces et des solides*, avec des notes, 1 vol. in-8°, avec huit planches. Ce bibliothécaire a rendu avec exactitude le sens et même les expressions de son auteur. L'ouvrage d'Euclide, quelque estimable qu'il soit, est pourtant incomplet à plusieurs égards. Il y manque surtout nombre de propositions importantes relatives à la surface du cercle, de la sphère, du cylindre et du cône, et à la solidité de ces trois derniers corps. Le traducteur en a fait la matière d'un *Supplément*. Tous les théorèmes sont démontrés dans le Supplément de M. Peyrard, à la manière d'Euclide, et en se servant, autant qu'il a été possible, des propositions qui se trouvent dans les *Élémens*..... On trouvera dans ce Supplément plusieurs propositions importantes qui sont démontrées d'une manière nouvelle; ainsi, pour arriver au théorème sur la solidité de la sphère, M. Peyrard emploie la proposition XVII du livre XIIme, et ce théorème paraît en effet un corollaire assez simple de cette proposition. La démonstration qu'elle fournit est plus facile que celle d'Archimède. Mais cette proposition n'était qu'imparfaitement démontrée dans Euclide. Robert Simpson y avait relevé plusieurs omissions et inexactitudes, M. Peyrard en a complété la démonstration d'une manière qui ne laisse rien à désirer. Euclide était doux, modeste. Il accueillit favorablement tous ceux qui cultivaient les sciences exactes. Le roi Ptolémée voulut être son disciple; mais rebuté par les premières difficultés, il demanda s'il n'y avait point de voie plus aisée pour apprendre la géométrie : « Non, répondit Euclide, il n'y en a point de particulière pour les rois. » *Voyez* la *Bibliotheca mathematica*, de Murhard, tom. II, pag. 1-48.

EUCLIDES, sculpteur grec, natif d'Athènes, fit plusieurs ouvrages dans l'Achaïe, entr'autres, les statues de Cérès, de Vénus, de Bacchus et de Lucine. Elles étaient en marbre pentélique, et on les voyait encore du temps de Pausanias.

EUCRATIDAS, roi de la Bactriane, vers l'an 170 avant J. C. Il fut un des plus célèbres capitaines de son temps, et Justin le compare à Mithridate, qui vivait à la même époque. Il porta ses armes dans l'Inde, et y fit d'immenses conquêtes. Il revenait triomphant, lorsque son fils lui

donna la mort en dirigeant son char sur lui. Ce parricide alla même jusqu'à refuser aux restes de son père les honneurs de la sépulture. Il ne jouit pas longtemps du fruit de ce forfait. Mithridate Ier le dépouilla de la plupart de ses provinces, et les Scythes secouèrent le joug grec.

EUCTEMON, astronome athénien, contemporain et ami de Meton, inventeur du *nombre d'or*, vivait environ 432 ans avant J.-C. Il fit plusieurs observations dont parle Ptolémée sans y ajouter beaucoup de confiance. Il paraît qu'il fit aussi des observations dans les Cyclades et en Thrace.

EUDÆMON-JEAN (André), ou l'Heureux, né à la Canée, dans l'île de Candie, Jésuite à Rome, mort dans cette ville en 1625, composa divers ouvrages de controverse, dont les plus connus sont un libelle sous ce titre : I. *Admonitio ad regem Ludovicum XIII*, 1625, in-4°; et en français, 1627, in-4°, censuré par la Sorbonne et par l'assemblée du Clergé en 1626, et réfuté par Garasse, qui dans cette occasion se montra bon citoyen. II. *Apologia pro Henrico Garneto*, 1610, in-8°. III. *Epistola monitoria ad Joannem Barclaium*, Cologne, 1613, in-8°.

EUDEME, de Paros, écrivit un des premiers l'*Histoire* de sa patrie. Il vivait dans le 5e siècle avant notre ère.

EUDÈME, Rhodien, un des disciples les plus distingués d'Aristote, qui lui a adressé un de ses ouvrages sur la morale. Plusieurs savans ont même attribué à Eudème l'ouvrage en question. D'excellens critiques ont aussi proposé de substituer le nom d'Eudème à celui de Ménédème.

EUDES, duc d'Aquitaine, qu'on croit fils de Bertrand, duc de la même province, descendait de Charibert, roi de Toulouse et frère de Dagobert. Il fut, en 688, le successeur de son père Boggis, et régna en souverain sur toute cette partie de la France qui est entre la Loire, l'Océan, les Pyrénées et le Rhône. Le roi Chilpéric II l'ayant appelé à son secours contre Charles-Martel, en 717, le reconnut pour souverain de toute l'Aquitaine. (*Regnum Aquitaniæ*.) Eudes marcha avec lui contre Charles, qui, ayant eu tout l'avantage dans une bataille donnée près de Soissons, lui demanda de lui livrer Chilpéric avec ses trésors. Le duc d'Aquitaine, soit par crainte, soit par faiblesse, abandonna le vaincu au vainqueur, et fit, en 719, un traité d'alliance avec lui. Deux ans après, en 721, il défit Zama, général des Sarrasins, qui avait mis le siége devant Toulouse, dans une sanglante bataille où périrent, dit-on, 375 mille ennemis, et Zama lui-même; mais ces détails sont exagérés, et les infidèles, malgré cette défaite, se rendirent de jour en jour plus formidables. Eudes, pour arrêter leurs progrès, fit sa paix en 730 avec Munuza leur général, et lui donna sa fille en mariage. La guerre recommença en 732. Abdérame, général des Sarrasins, passa la Garonne pour le combattre. (*Voyez* Abdérame.) Le duc d'Aquitaine, pressé de tous côtés, après avoir perdu beaucoup de soldats et de places, implora le secours de Charles-Martel. Les deux princes réunis remportèrent une victoire signalée près de Poitiers. Les Sarrasins y furent anéan-

tis. Eudes fit main-basse sur tout ce qui se rencontra dans le camp des Sarrasins, sans épargner ni les femmes, ni les enfans qu'Abdérame traînait à sa suite. Le duc d'Aquitaine, débarrassé de cet ennemi formidable, vécut en paix jusqu'à sa mort, arrivée en 735. Ce prince, rempli de grandes qualités, avait partagé, en mourant, ses états à ses deux fils. Il avait donné le comté de Poitiers à Hatton, et toute la première et la seconde Aquitaine à Hunold, à qui Charles-Martel fit la guerre, afin de l'obliger de lui en rendre hommage.

EUDES, comte de Paris, duc de France, et l'un des plus vaillans princes de son siècle, était fils aîné de Robert-le-Fort. En 887, il défendit vaillamment Paris assiégé par les Normands, et les contraignit à en lever le siége. L'année suivante, il fut proclamé roi de la France occidentale, et défit peu de temps après à la bataille de Montfaucon, l'armée normande, qu'il poursuivit jusque sur la frontière. Il obligea Charles III, dit *le Simple*, de se retirer en Bourgogne, prit Laon, et mourut à La Fère en Picardie, le 5 de janvier 898, sans laisser de postérité.

EUDES Ier, surnommé *Borel*, succéda à son frère Hugues Ier au duché de Bourgogne. Ce prince était si avide d'argent, qu'il ne se faisait aucun scrupule de détrousser les riches voyageurs qui passaient sur ses terres. En 1097, ayant attaqué saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, qui traversait la Bourgogne pour aller à Rome, il fut tellement frappé de l'aspect vénérable de ce prélat, qu'au lieu de le dépouiller, il lui offrit ses services, et le fit escorter jusqu'aux frontières de ses états. Dès ce moment il changea de vie. Il fit ensuite un pélerinage au Saint-Sépulcre, en expiation de ses fautes passées. Il mourut en Cilicie, le 23 mars 1103. Son corps fut transféré à Cîteaux, dont il était le fondateur.

EUDES II, fils de Hugues II, duc de Bourgogne, exigea, en 1143, que Thibaut IV, comte de Champagne, lui rendît hommage pour le comté de Troies et pour plusieurs autres fiefs. Mais, ayant refusé lui-même de rendre hommage au roi Louis VII, il fut condamné par un jugement qui fut sanctionné par le pape Adrien IV. Il mourut en 1162, après avoir régné quarante ans.

EUDES III, fils de Hugues III et d'Alix de Lorraine, eut le gouvernement de la Bourgogne dès 1190; mais il ne prit le titre de duc qu'après la mort de son père, Il se concilia les moines et le clergé, en leur rendant les biens que son père leur avait enlevés. Les croisés lui ayant offert, en 1201, le titre de leur généralissime, il le refusa et demeura paisible dans ses états. Il rendit de grands services à Philippe-Auguste dans son expédition contre les Albigeois, et accompagna ce prince dans la guerre de Flandres. Commandant l'aile droite à la bataille de Bouvines, il y eut un cheval tué sous lui, et faillit perdre la vie. Il mourut à Lyon en 1218, comme il se préparait à se mettre à la tête d'un corps de croisés qui devaient aller enlever l'Égypte aux infidèles. Son cri de guerre était *Montjoye au noble Duc*, ou *Montjoye-Saint-Andrieu*.

EUDES IV, frère de Hugues V, lui succéda en 1315, et épousa trois ans après la fille de Philippe-

le-Long, roi de France. Il vendit à Louis, prince de Tarente, pour la somme de 40,000 livres, le royaume de Thessalonique et la principauté d'Achaïe, qui lui étaient échus à la mort de Louis son frère. Sa belle-mère Jeanne, reine de France, étant morte, il hérita des comtés d'Artois et de Bourgogne. Il accompagna Philippe de Valois en Flandres, en 1328, et eut une grande part au rétablissement de Louis, comte de Flandres, dans ses états. Après un règne long et glorieux, il mourut en 1350. Son petit-fils Philippe lui succéda.

EUDES DE MONTREUIL, architecte de Saint-Louis au 13me siècle, fort estimé de ce prince qui l'emmena avec lui dans son expédition de la Terre-Sainte, où il lui fit fortifier la ville et le port de Jaffa. De retour à Paris, il bâtit plusieurs églises, celle de Sainte-Catherine du Val-des-Écoliers, de l'Hôtel-Dieu, de Sainte-Croix de la Bretonnerie, des Blancs-Manteaux, des Mathurins, des Cordeliers et des Chartreux. Il porta l'architecture gothique dont le bon goût a fait justice depuis, au plus haut point de perfection où elle fut alors. Il mourut en 1289.

EUDES, 68me archevêque de Besançon, succéda à Guillaume de la Tour, en 1668. Ce prélat était de l'ancienne maison de Rougemont. Fier de sa naissance et fort de la protection de l'empereur, il entreprit d'accroître ses priviléges au préjudice des citoyens. Les habitans résistèrent à ces innovations. Le prélat menaça de mettre la ville en interdit, et se retira dans un château-fort qu'il avait fait construire à peu de distance de la ville; le château fut bientôt assiégé par les habitans, pris et détruit de fond en comble. L'archevêque irrité lança excommunication sur excommunication, mais il ne put obtenir aucune satisfaction. Il mourut le 23 juin 1301.

EUDET. *Voyez* MEZERAY.

EUDES (JEAN), frère du célèbre historien Mezerai, né à Rye dans le diocèse de Séez en 1601. Après avoir été dix-huit ans dans la congrégation de l'Oratoire, il en sortit en 1643, pour fonder la congrégation des eudistes. Ses anciens confrères s'étant opposés à l'établissement de cette société, Eudes cacha une partie de son projet. Il demanda une maison à Caen pour y former des prêtres à l'esprit ecclésiastique; « mais sans aucun dessein, dit-il, de fonder un nouvel institut. » Le sien se répandit à la faveur de cette pieuse ruse. Eudes prêchait assez bien pour son temps, où l'éloquence de la chaire n'avait pas été portée si loin que dans le nôtre; ce talent le fit rechercher, et sa congrégation y gagna. Elle s'est principalement étendue en Normandie et en Bretagne. Son but était d'élever les jeunes gens dans la piété et les sciences ecclésiastiques. Il était d'un caractère ardent et entreprenant. Son zèle était un peu exagéré. Son éloquence était naturelle et plus propre à inspirer la terreur, qu'à toucher et à persuader. Eudes mourut à Caen, le 19 août 1680, laissant des ouvrages qui ont plus fait d'honneur à sa dévotion qu'à son esprit. Ceux qui ont fait le plus de bruit, sont: I. Le *Traité de la dévotion et de l'office du cœur de la Vierge*, in-12, 1650. Eudes y adopte plusieurs pratiques nouvelles, inspirées par une piété mal réglée, et par un zèle plus

ardent qu'éclaire. II. Le *Contrat de l'homme avec Dieu*, petit in-12, souvent réimprimé. III. Le *Prédicateur Apostolique*, Caen, 1685, in-12. IV. Le *Testament de Jésus*, 1641. V. Le *bon Confesseur*, Paris, 1666. etc., etc. On a encore de lui une *Vie de Marie des Vallées*, manuscrite, en 3 vol. in 4°, qui vaut bien, dit-on, celle de Marie Alacoque.

EUDICOT (Jean), gouverneur de Massachussetts, fut envoyé dans ce pays comme agent d'une compagnie de planteurs à Salem en 1628. Ce fut là qu'il jeta les fondemens de la première ville dans la juridiction de Massachussetts. En 1629, la compagnie le nomma gouverneur de la plantation de Londres. Mais trois mois après, il se détermina à transporter le siége du gouvernement de la colonie à la Nouvelle Angleterre. En 1639, Endicot fit une expédition contre les Indiens de l'île Block, au pays de Pequot. Il resta à Salem jusqu'en 1644, où il fut choisi gouverneur de Massachussetts. Alors il passa à Boston, dont il fut encore gouverneur, de 1649 à 1654, et de 1655 à 1665, année de sa mort; il avait alors 77 ans. Bellingham lui succéda. Sous son administration, quatre quakers furent condamnés à mort à Boston en 1659. Il traita aussi très-sévèrement les épiscopaux et les papistes.

EUDOCIE. *Voyez* Eudoxie.

EUDOXE de Cyzique, navigateur célèbre qui vivait vers la fin du 2me siècle avant J.-C., dont il nous reste deux *Relations:* l'une extraite des écrits de Cornelius Nepos, et rapportée par Pomponius Mela, ne mérite aucune croyance; l'autre est de Possidonius, célèbre astronome, ami de Pompée, et paraît avoir été conservée par Strabon. On ne sait trop si cette dernière relation est plus digne de foi que la précédente; Strabon a réfuté le récit de Possidonius d'un bout à l'autre. Ce qui est certain, c'est que les *Voyages d'Eudoxe* n'apprirent rien de nouveau.

EUDOXE, de Cnide, fils d'Aschynes, fut à la fois astronome, géomètre, médecin, législateur; mais il est principalement connu comme astronome. Hipparque et lui donnèrent un nouveau jour au système du monde d'Anaximandre. Eudoxe mourut l'an 350 avant J.-C., après avoir donné des lois à sa patrie. C'était un géomètre très-laborieux. Il avait composé plusieurs ouvrages de géométrie et d'astronomie, dont nous ne connaissons que les noms; le premier était intitulé : *Période* (ou contour) *de la Terre;* le second, *les Phénomènes;* et le troisième, *le Miroir*. Il perfectionna la théorie des sections coniques, et les mécaniques. « Cet art d'inventer, dit Plutarque (traduction d'Amyot), qui s'appelle la mécanique ou organique, tant aimée et prisée de toutes sortes de gens, fut premièrement mise en avant par Eudoxus, en partie pour resjouir et embellir un peu la science de la géométrie par ceste gentillesse, et en partie aussi pour estayer et fortifier, par exemples d'instrumens matériels et sensibles, aucunes propositions géométriques, dont on ne peut trouver les démonstrations intellectives par raisons indubitables et nécessaires... Il inventa le *mésographe*, qui sert à trouver les lignes moyennes-proportionnelles, en tirant certaines lignes

courbes et sections traversantes et obliques. » Du temps de Strabon, on faisait voir à Cnide l'observatoire d'où il avait découvert la belle étoile nommée *Canobus*, qui fait partie de la constellation du navire, et dont Possidonius se servit encore pour déterminer la grandeur de la terre.

EUDOXE, fils dégénéré de saint Césaire, martyr, né à Arabisse, ville d'Arménie, embrassa l'arianisme, et fut un des principaux défenseurs de cette hérésie. Fait évêque de Germanicia dans la Syrie, par ceux de sa communion, il assista au concile de Sardique et à plusieurs autres. En 358, Eudoxe usurpa le siége d'Antioche. Deux ans après, l'empereur Constance l'éleva au patriarchat de Constantinople. Il persécuta les catholiques avec fureur, et mourut l'an 370 à Nicée, en sacrant Eugène, évêque de cette ville, et arien comme lui. Il ne reconnut point ses erreurs. Il avait occupé pendant dix ans le siége de Constantinople.

EUDOXIE (ÆLIA EUDOXIA), impératrice d'Orient, épouse d'Arcadius, était française d'origine, étant fille du comte Bauton, célèbre général sous le grand Théodose; elle joignait les agrémens de l'esprit aux grâces de la figure. L'eunuque Eutrope la fit épouser à Arcadius, en 395, et partagea d'abord avec elle la confiance de ce faible empereur; mais ayant voulu ensuite s'opposer à ses desseins, elle chercha les moyens de perdre ce rival, et n'eut pas de peine à obtenir son arrêt de mort de son imbécile mari. Maîtresse de l'état et de la religion, cette femme régna en despote; son mari n'était empereur que de nom. Pour avoir encore plus de crédit que ne lui en donnait le trône, elle amassa des richesses immenses par les injustices et les exactions les plus criantes. Saint Jean-Chrysostôme fut le seul qui osa lui résister, et osa, dit-on, la comparer en chaire à Jésabel: Eudoxie s'en vengea, en le faisant chasser de son siége par un conciliabule, l'an 403. D'autres disent que la cause de la haine de l'impératrice contre le saint prélat, était un sermon contre le luxe et la vanité des femmes, sermon que les courtisans envenimèrent. Eudoxie fut obligée de rappeler Chrysostôme après quelques mois d'exil; mais le saint s'étant élevé avec force contre les profanations occasionnées par les jeux et les festins donnés au peuple, à la dédicace d'une statue de l'impératrice, elle l'exila de nouveau en 404. Cette femme, implacable dans ses vengeances, et insatiable dans son ambition, mourut d'une fausse couche quelques mois après. Ses médailles sont très-rares et de petite dimension. Les persécutions qu'elle exerça contre saint Jean-Chrysostôme, ont déchaîné contre elle les écrivains du temps, qui n'ont pas peu contribué à noircir sa mémoire; le faible Arcadius seul la regretta.

EUDOXIE (ELIA). *Voyez* ATHÉNAÏS.

EUDOXIE (LICINIA EUDOXIA), *la Jeune*, impératrice d'Orient, épouse de Valentinien II, née à Constantinople en 422, était fille de Théodose II et d'Athénaïs-Eudoxie. Aussi belle et non moins malheureuse que sa mère, elle épousa Valentinien III, que Pétrone-Maxime, usurpateur de l'empire, fit assassiner sous ses yeux. Le meurtrier força la veuve de l'empereur d'accepter sa main, et osa lui avouer que son amour

jaloux avait seul été la cause de la mort de son mari. Eudoxie, outrée de colère, appela à son secours Genseric, roi des Vandales. Ce prince passa en Italie, à la tête d'une nombreuse armée, mit tout à feu et à sang, saccagea Rome et emmena Eudoxie en Afrique. Sept ans après, elle fut renvoyée à Constantinople en 462; et y finit sa vie dans les exercices de la piété. Ses médailles sont très-rares. Eudoxie ne fit usage de son pouvoir que pour soulager les malheureux, qui furent en grand nombre sous son règne. Elle supporta les vices de Valentinien avec un courage tranquille, et ne lui fut pas moins attachée que si cet époux infidèle et livré à une vie infâme, eût été un homme de bien.

EUDOXIE (MACREMBOLITISSA), impératrice d'Orient, épousa Constantin Ducas, et monta avec lui sur le trône en 1059. Après la mort de son époux, en 1067, elle se fit proclamer tutrice de ses trois fils, Constantin, Michel et Andronic. Romain Diogène, un des plus grands capitaines de l'empire, avait voulu lui enlever la couronne : Eudoxie le fit condamner à mort. Mais l'ayant vu avant l'exécution, elle fut si touchée de sa bonne mine, qu'elle lui accorda sa grace, et le fit même général des troupes de l'Orient. Romain Diogène effaça ses fautes par son courage. Eudoxie résolut de l'épouser, afin qu'il l'aidât à réparer les malheurs de l'empire, et à conserver le sceptre à ses fils. Pour exécuter ce projet, il fallait retirer des mains du patriarche Xyphilin un écrit, par lequel elle avait promis à Constantin Ducas de ne jamais se remarier. Un eunuque de confiance, d'un esprit délié, va trouver le patriarche, lui déclare que l'impératrice veut passer à de secondes noces, mais que son dessein est d'épouser le frère du patriarche. Xyphilin rendit l'engagement avec joie, et Eudoxie épousa la même nuit Romain Diogène. Trois ans après, Michel, son fils, s'étant fait proclamer empereur, la renferma dans un monastère. Elle avait eu sur le trône les qualités d'un grand prince; elle eut dans le couvent les vertus d'une religieuse. Elle cultiva la littérature avec succès. Nous avons d'elle, dans les *Anecdota Græca* de Villoison, 1781, 2 vol. in-4°, un Recueil sur les généalogies des dieux, des héros et des héroïnes. Le manuscrit qui est le seul qui existe de cette docte princesse et qui est à la bibliothèque du Roi, est intitulé : *Jonia*. On trouve dans cet ouvrage, qui décèle une vaste lecture, tout ce qu'on a dit de plus curieux sur le paganisme. Cette princesse avait fait d'autres ouvrages qui ne nous sont pas parvenus; c'étaient un poëme sur la *Chevelure d'Ariane*, une *Instruction à l'usage des femmes*, un *Traité sur l'occupation des princesses*, un autre *sur la Vie monastique*.

EUDOXIE - FŒDEROUNA, première femme de Pierre-le-Grand, était fille du boyard Fœdor-Lapouchin. Pierre l'épousa en 1691, et l'année suivante il en eut un fils. L'histoire de cette princesse est assez remarquable. « Le czar Pierre, dit le marquis de Luchet, fit annoncer dans toute l'étendue de son empire qu'il destinait sa couronne et son cœur à la femme qui réunirait à ses yeux le plus de perfections. Cent jeunes filles nobles apportèrent à Moscow leurs timides

prétentions et leurs espérances. Eudoxie fixa le choix du czar. Sa joie dura peu. Pierre, fatigué des reproches qu'elle lui faisait sur ses amours effrénées, la répudia en 1696. Eudoxie descendit du trône sans murmure, pleura un époux infidèle, changea le bandeau royal contre un voile de religieuse, et partagea les longs jours de sa solitude entre quelques réflexions sur l'inconstance de la fortune et les occupations paisibles du cloître. Mais elle regrettait souvent la perte du trône. A la voix d'un prêtre qui lui avait prédit la mort prochaine de l'empereur, elle rentre dans le monde et reprend le titre d'impératrice. Soupçonnée d'avoir formé des liaisons avec le général Glebof, et de lui avoir promis sa main, elle fut arrêtée, conduite à Moscow par l'ordre de Pierre, condamnée à vingt coups de discipline qu'elle reçut des mains de deux religieuses, et renfermée dans un cachot à Schlusselbourg. Elle y était encore lorsque son petit-fils Pierre II parvint à l'empire. La liberté lui fut rendue, et elle obtint une pension honnête. Cette anecdote est racontée dans les *Mémoires du chevalier d'Éon :* on la trouve aussi dans plus d'un historien allemand. » Eudoxie mourut au couvent de Dewitz en 1731.

EUGALENUS (SÉVERIN), médecin, né à Dockum en Frise, a écrit un ouvrage sur le scorbut, intitulé : *De morbo scorbuto liber, cum observationibus quibusdam, brevique et succinctâ cujusque curationis indicatione*, Brême, 1588, in-8°; Léipsig. 1604, in-8°. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions, avec des augmentations et des corrections par d'autres médecins; mais ce traité n'en est pas devenu meilleur, et les connaissances qu'on a acquises depuis sur le scorbut et sur la manière de traiter cette maladie rendent aujourd'hui cet ouvrage à peu près nul. Eugalenus se vantait de guérir en quinze jours les phthisies commençantes ainsi que les paralysies. En quelques heures il prétendait dissiper des maux de dents intolérables. Il parvint ainsi par sa jactance à en imposer au vulgaire.

EUGÈNE Ier (saint), Romain, vicaire-général de l'Église, durant la captivité du pape Saint Martin, fut son successeur dans la chaire pontificale en 655, et mourut le 1er juin 658 après deux ans et deux mois de pontificat.

EUGÈNE II, Romain de naissance, pape, après Pascal Ier, le 5 juillet 824, fut recommandable par son humilité et sa simplicité. On ne doit pas avoir une grande idée de son esprit, s'il est vrai, comme plusieurs auteurs l'assurent, qu'il établit l'épreuve de l'eau froide. On bénissait l'eau, on l'exorcisait, ensuite on y jetait l'accusé, après l'avoir garrotté. S'il tombait au fond, il était réputé innocent; s'il surnageait il était déclaré coupable. Cette malheureuse coutume fit périr beaucoup de personnes innocentes, et en sauva beaucoup de criminelles. Il ne fallait, pour être jugé coupable, qu'une poitrine assez large et des poumons assez légers pour ne point enfoncer. Eugène tint un concile à Rome pour la réformation du clergé : sa charité, sa prévoyance lui méritèrent le titre de *père des pauvres*. Il mourut le 27 octobre 827.

EUGÈNE III, religieux de Ci-

teaux sous saint Bernard, ensuite abbé de Saint-Anastase, fut élevé sur la chaire pontificale de Rome le 27 avril 1145. Il était de Pise, et avait passé quelque temps à Cîteaux sous la discipline de saint Bernard. Il portait aussi le nom de Bernard. Lorsque saint Bernard apprit son élection il écrivit à Eugène, « mon fils Bernard est devenu mon père Eugène. Je souhaite que l'Église change aussi en mieux. Que je serais heureux, si avant de mourir je voyais l'Église telle qu'elle était dans le premier âge, quand les apôtres étendaient leurs filets, non pour prendre de l'or et de l'argent, mais pour prendre des âmes, c'est ce que l'Église attend de vous... etc. » Les Romains, animés de l'esprit de révolte lorsqu'il régna sur le saint siége, avaient rétabli le sénat et nommé un patrice. Ils voulurent qu'Eugène III approuvât tous ces changemens; le pape aima mieux sortir de Rome. Il y rentra à la fin de l'année, après avoir soumis les rebelles par les armes des Tiburtins, anciens ennemis de Rome. Le feu de la rébellion n'était pas éteint; les séditieux le soufflaient de tous côtés. Eugène, fatigué du séjour orageux de Rome, se retira à Pise, et de là à Paris en 1147. Il assembla un concile à Reims l'année d'après, et un autre à Trèves, où il permit à sainte Hildegarde, religieuse, d'écrire ses visions. De retour en France, il vint à Clairvaux: il y avait été simple moine. Pour faire voir qu'il n'avait pas oublié son ancien état, il portait une tunique de laine sous les ornemens pontificaux. Sur la fin de cette année, il reprit le chemin d'Italie, et mourut à Tivoli le 7 juillet 1153. C'est à lui que saint Bernard adressa ses livres de la *considération*. Ce sont des instructions qu'Eugène lui-même avait demandées, afin qu'il ne fût pas accablé sous le poids et la multitude des peines du pontificat, et de peur que les illusions de la grandeur et de la souveraineté n'affaiblissent sa vigilance. On a d'Eugène III des *Décrets*, des *Épîtres*, des *Constitutions*. On peut consulter, sur les actions et les vertus de ce pape, l'Histoire de son pontificat, écrite avec beaucoup de netteté par dom Jean De Lannes, bibliothécaire de l'abbaye de Clairvaux, Nanci, 1737, 2 vol. in-12.

EUGÈNE IV (GABRIEL CONDOLMERO), Vénitien, d'une famille roturière, d'abord chanoine régulier de la congrégation de Saint-Grégoire en Alga, ensuite évêque de Sienne. Grégoire XII, son oncle, le fit cardinal sous le titre de saint Clément. Enfin il fut élu pape le 3 mars 1431, après Martin V, la même année de l'ouverture du concile de Bâle. Il y eut beaucoup de mésintelligence entre ce pontife et les Pères de cette assemblée. Eugène lança une bulle pour la dissoudre. Le concile n'y répondit qu'en donnant un décret pour établir son autorité, et en confirmant les deux décrets de la 4ᵉ et 5ᵉ sessions du concile de Constance, qui soumettent le pape au concile. Le pontife romain, après deux ans de délai et des sommations réitérées, se rendit enfin à Bâle, et confirma tout ce qu'on y avait fait. L'empereur Sigismond avait été le lien de l'union d'Eugène avec les Pères de Bâle: cette union finit à la mort de ce prince. Le pape assembla un nouveau concile

à Ferrare, après avoir dissous une seconde fois celui de Bâle, qui brava ses foudres. La première session se tint le 10 février 1438. L'objet de cette assemblée était l'union des Églises grecque et latine. Jean Paléologue, empereur d'Orient, voulait les réconcilier, parce qu'il avait alors besoin des occidentaux contre les Turcs. Il arriva à Ferrare au mois de mars, avec Joseph, patriarche de Constantinople, vingt-un évêques et une nombreuse suite. Les premières séances du concile se passèrent en vaines contestations sur le cérémonial. Le pape disputa la première place à l'empereur grec, et l'obtint. On attendait des députés de tous les états; mais il ne vint presque personne. Les potentats de l'Europe, voulant réconcilier le concile de Bâle avec le pape, n'envoyèrent point à celui de Ferrare. La peste se mit dans cette ville; on transféra le concile à Florence. Après bien des disputes sur la procession du Saint-Esprit, sur la primauté du pape, sur le purgatoire, la réunion tant désirée fut terminée dans la sixième et dernière session, tenue le 6 juillet 1439. Le décret, dressé en grec et en latin, fut souscrit de part et d'autre. L'empereur et les prélats grecs partirent fort contens de la générosité du pape: Eugène leur donna beaucoup plus qu'il n'avait promis par son traité. Il est certain qu'il se prêta, avec autant d'adresse que de zèle, à rétablir l'intelligence entre l'Église d'Orient et celle d'Occident; mais malgré tous ses soins l'union ne fut pas durable. Les Grecs s'élevèrent contre elle, dès que Paléologue leur en eût montré le décret. Ils recommencèrent le schisme, qui dure encore. Eugène fut mal récompensé, à Bâle, des services qu'il venait de rendre à l'Église latine. Le concile le déposa du pontificat, comme perturbateur de la paix, de l'union de l'Église, simoniaque, parjure, incorrigible, schismatique et hérétique. Les rois de France et d'Angleterre, l'empereur et les princes d'Allemagne, qui gardaient une espèce de neutralité, et qui craignaient que l'esprit de parti n'eût dicté le décret de déposition, s'en plaignirent au concile. Le pape y répondit par un autre, dans lequel il annulla tous les actes de l'assemblée de Bâle; il l'appelle « un brigandage, où les démons de tout l'univers se sont assemblés pour mettre le comble à l'iniquité, et pour placer l'abomination de la désolation dans l'Église de Dieu. » Il déclara tous ceux qui étaient restés à Bâle depuis la révocation du concile « excommuniés, privés de toute dignité, et réservés au jugement éternel de Dieu, avec Coré, Dathan et Abiron: » c'était le style du temps. Le concile, après avoir déposé Eugène, lui opposa Amédée VIII, duc de Savoie, qui fut élu pape sous le nom de Félix V. L'Église fut encore une fois déchirée par le schisme. Les uns étaient pour Félix, le plus grand nombre pour Eugène, et quelques-uns ne connaissaient ni l'un ni l'autre. Eugène était toujours à Florence, renvoyant les foudres que Bâle lançait contre lui. En 1442, il transféra le concile à Rome, et mourut en 1447, lassé, détrompé de tout, dans la 64ᵉ année de son âge et la 16ᵉ de son pontificat. Il s'écria en mourant: « O Gabriel! qu'il eût été bien plus à propos pour toi de n'être ni cardinal, ni pape,

mais de vivre et de mourir dans ton cloître, occupé des exercices de ta règle! » Il fut d'autant plus regretté, qu'il donna des marques non équivoques de son amour sincère pour la paix, dans un discours qu'il adressa aux cardinaux un instant avant sa mort. Ce fut Eugène qui excita les rois de Pologne et de Hongrie contre les Turcs, et qui les détermina à violer la paix jurée sur l'Évangile, sous prétexte qu'elle avait été faite sans la participation du pape. Ce n'est pas la moindre des fautes qu'on a reprochées à ce pontife. Le continuateur de Fleury le peint ainsi, dans le livre 109ᵉ de son Histoire: « Si Eugène eut des défauts, il eut aussi de grandes qualités: son pontificat fut dans une continuelle agitation, mêlé de bonne et de mauvaise fortune; mais il termina assez glorieusement toutes les guerres qu'il entreprit, et ne se mêla point dans les différends qu'eurent les princes chrétiens pendant son pontificat. Il obligea les Grecs à se soumettre à l'Église romaine, et convertit les Arméniens et les Jacobites; il fit entreprendre aux princes chrétiens plusieurs croisades... Quoiqu'il ne fût pas en réputation d'être savant, il n'a pas laissé de composer quelques écrits contre les hussites. Il aimait les personnes doctes, fonda plusieurs églises, et fut très-charitable envers les pauvres. Il perdit la Marche d'Ancône; mais il la recouvra peu de temps après. Déposé dans le concile de Bâle, il ne s'y soumit pas cependant; il ôta même la pourpre à ceux qui avaient contribué à sa déposition... On ne peut nier qu'il n'ait eu beaucoup d'ambition. La faute qu'il fit en agrandissant son neveu, qu'il avait élevé au cardinalat, et en se reposant sur lui du gouvernement, lui attira une grande disgrace. Ce neveu, qui ne songeait qu'à s'enrichir et à se divertir, en usa si mal avec les Romains, que ceux-ci ne pouvant plus souffrir sa conduite, et irrités d'un outrage qu'il leur avait fait, prirent les armes contre le pape, qui eut bien de la peine à se sauver par le Tibre, travesti en moine. »

EUGÈNE, homme d'une naissance obscure, qui avait commencé par enseigner la grammaire et la rhétorique, fut salué empereur à Vienne en Dauphiné par le comte Arbogast, Gaulois de naissance, qui après la mort du jeune Valentinien, l'an 392, s'était révolté contre Théodose et l'avait adopté pour porter le sceptre sous sa direction. Il se déclara pour le paganisme, conduisit son armée sur le Rhin, fit la paix avec les petits rois des Francs et des Allemands et, ayant passé les Alpes, s'empara de Milan. Enfin ce ridicule usurpateur fut vaincu et tué le 6 septembre 394, par ordre de l'empereur Théodose, qui le fit décapiter sur le champ de bataille. Eugène avait régné plutôt en esclave qu'en prince. Arbogast ne l'avait tiré de la place de maître du palais qu'il occupait, pour le placer sur le trône, qu'afin de régner sous son nom. En effet, Eugène lui abandonna entièrement le soin du gouvernement, le commandement des troupes, et ne fut qu'un fantôme d'empereur.

EUGÈNE Iᵉʳ, roi d'Ecosse, monta sur le trône en 419, après la mort de son père Fergus Iᵉʳ et régna sous la tutelle de son grand-père maternel, Gra-

han. Lorsqu'il fut devenu majeur, la guerre éclata entre les Écossais et les Bretons. Eugène, prince plein de valeur et de bonté, périt dans une bataille en 449. — EUGÈNE II, succéda à Goran son oncle. Son règne fut très-glorieux, et ses armes furent redoutées de ses voisins. Il avait régné 23 ans, lorqu'il mourut en 558. — EUGÈNE III, roi d'Écosse, fils d'Aïdan, succéda à Kenneth Ier, en 605. Il fut continuellement en guerre contre les Pictes et les Saxons, et mourut après seize ans de règne, vivement regretté de ses sujets. — EUGÈNE IV, fils de Dongard, régna après Malduin, son oncle, en 684. Il battit Egfried, roi de Northumberland, et mourut en 688, ayant régné quatre ans. — EUGÈNE V, successeur du précédent, fut très-versé dans la théologie. Les Pictes se révoltèrent souvent sous son règne. Il mourut en 694. — EUGÈNE VI, succéda à son frère Amberkelecht, et épousa la fille du chef des Pictes. Il mourut en 715, après avoir régné paisiblement pendant 17 ans. Il avait rendu une ordonnance qui portait, que dans les monastères, on tiendrait un registre des faits des rois. — EUGÈNE VII, fils de Mordac, succéda à Etfin, en 711. Au commencement de son règne, il traita avec sévérité tous ceux qui avaient prévariqué sous son prédécesseur. Il se livra ensuite à tous les vices, et périt victime d'une conspiration, en 764.

EUGÈNE (saint), évêque de Carthage et confesseur, élevé sur ce siége l'an 481, gouvernait cette église en paix, lorsque le roi Hunneric ordonna que tous les évêques catholiques se trouvassent à Carthage pour y disputer avec les prélats ariens. La conférence se tint en 484; mais les ariens la rompirent sous de mauvais prétextes. Hunneric, leur partisan, persécuta leurs adversaires, sous des prétextes encore plus mauvais; il ordonna aux évêques de jurer que leur désir était qu'après sa mort son fils eût le trône. La plupart crurent qu'ils pouvaient faire ce serment; les autres le refusèrent. Hunneric les condamna tous également; les premiers, comme réfractaires aux préceptes de l'Évangile qui défend de jurer; les autres, comme infidèles à leur prince. Il donna, peu de temps après, des ordres pour rendre la persécution générale. A Carthage, on fit souffrir le tourment des coups de fouet et des coups de bâton à tout le clergé, composé de plus de cinq cents personnes; après quoi on les bannit. Eugène fut du nombre des exilés: il fut rappelé sous le règne de Gombaud, et exilé encore par Thrasamond son successeur, à Vienne près d'Alby, dans la province qu'on nomme aujourd'hui Languedoc. Il y bâtit un monastère où il finit ses jours en 505. On a de lui: I. Une *Lettre* ou *Exhortation aux fidèles de Carthage*, dans Grégoire de Tours. II. *Expositio fidei Catholicæ;* III. *Apologeticus pro fide;* IV. *Altercatio cum Arianis.*

EUGÈNE Ier, évêque de Tolède, gouverna cette église pendant onze ans sous la domination des rois Goths dans le 7e siècle, et mourut en 646. Il possédait assez bien, pour son temps, cette partie des mathématiques qui sert aux calculs astronomiques.

EUGÈNE II, surnommé *le jeune*, archevêque de Tolède, successeur du précédent, est auteur de quelques *Traités* de théologie, et de quelques *Opuscules* en vers et en prose, publiés par le P. Sirmond en 1619, in-8°, avec les poésies de Draconce. Le style d'Eugène manque de politesse et d'élégance, mais ses pensées sont toujours justes.

EUGÈNE (FRANÇOIS DE SAVOIE), (appelé ordinairement *le prince*), généralissime des armées de l'empereur, né à Paris le 18 octobre 1663, d'Eugène-Maurice, comte de Soissons, petit-fils du duc de Savoie, Charles-Emmanuel Ier et d'Olimpe Mancini, nièce du cardinal Mazarin, qui s'était retirée à Bruxelles, à la suite de l'affaire des empoisonnemens dans laquelle elle était impliquée. Il porta quelque temps le petit collet, sous le nom *du petit abbé*, et le quitta ensuite pour le service militaire. Le roi, qui le jugeait plus propre au plaisir qu'à la guerre, lui refusa un régiment, après lui avoir refusé une abbaye. Il alla servir en Allemagne, contre les Turcs, en qualité de volontaire, avec les princes de Conti, disgraciés comme lui. Louvois écrivit qu'il ne rentrerait plus dans sa patrie. Eugène piqué, conçut dès ce moment, pour le roi et son ministre, ce long et funeste ressentiment qui causa tant de maux à sa patrie. J'y rentrerai un jour, dit le prince Eugène en apprenant ces paroles, en dépit de Louvois, Les prodiges de valeur qu'il fit dans cette campagne lui méritèrent un régiment de dragons. L'empereur se félicitait d'avoir acquis un homme qui joignait à une grande profondeur de desseins une vivacité prompte dans l'exécution. Ses talens parurent avec beaucoup plus d'éclat après la levée du siége de Vienne. L'empereur l'employa en Hongrie, sous les ordres de Charles V, duc de Lorraine, et de Maximilien-Emmanuel, duc de Bavière. En 1691, il parut sur un nouveau théâtre. Il délivra Coni, que le marquis de Buloude, subordonné au maréchal de Catinat, tenait assiégé depuis onze jours; il investit ensuite Carmagnole, et le prit après quinze jours de tranchée. Sa valeur fut récompensée, en 1697, par le commandement de l'armée impériale. Ce fut vers ce temps, que Louis XIV lui fit offrir secrètement le bâton de maréchal avec le gouvernement de Champagne qu'avait eu son père, et une pension de 20,000 liv. Le prince repoussa cette offre avec mépris et alla combattre les Ottomans. Le 11 septembre de cette année, il remporta la victoire de Senta, fameuse par la mort d'un grand-visir, de 17 bachas, de plus de vingt mille Turcs, et par la présence du grand-seigneur. Cette journée abaissa l'orgueil ottoman, et procura la paix de Carlowitz, où les Turcs reçurent la loi. Toute l'Europe applaudit à cette victoire, excepté les ennemis personnels d'Eugène. Il en avait plusieurs à la cour de Vienne. Jaloux de la gloire qu'il allait acquérir, ils lui avaient fait envoyer une défense formelle d'engager une action générale. Ses succès augmentèrent leur fureur; et il ne fut pas plutôt arrivé à Vienne, qu'on le mit aux arrêts. On prétend que lorsqu'un officier de l'empereur lui demanda son épée, il lui dit : « La voilà cette épée encore fumante du sang de

ses ennemis. Je consens à ne la plus reprendre, si je ne puis continuer à l'employer pour son service. » Mais il est prouvé aujourd'hui, que cette réponse est aussi inexacte, qu'elle est invraisemblable, et comme le dit le prince de Ligne : « Il est évident que la première partie eût été une gasconade, et l'autre moitié une basse résignation. » Il déclara toutefois, qu'il ne se chargerait plus du commandement, à moins qu'on ne lui donnât carte blanche. L'empereur répondit aux envieux d'Eugène, qui voulaient le faire citer à un conseil de guerre : « A Dieu ne plaise que je traite comme un prévaricateur le héros par qui le ciel m'a accordé la victoire. » La chrétienté fut tranquille et heureuse après la paix de Carlowitz; mais ce ne fut que pour quelques années. La succession à la monarchie d'Espagne alluma bientôt une nouvelle guerre. Eugène pénétra en Italie par les gorges du Tyrol, avec trente mille hommes, et la liberté entière de s'en servir comme il voudrait. Il amusa les généraux français par des feintes, et força le 9 juillet 1701, le poste de Carpi, après cinq heures d'un combat sanglant. Ce succès rendit l'armée allemande maîtresse du pays entre l'Adige et l'Adda ; elle pénétra dans le Bressan, et le maréchal de Catinat, qui commandait l'armée française, recula jusque derrière l'Oglio. Le maréchal de Villeroi, envoyé à sa place, fut encore moins heureux : il passa l'Oglio, pour attaquer Chiari dans le duché de Modène. Le prince Eugène, retranché devant ce poste rempli d'infanterie, battit le général français, et le contraignit d'abandonner presque tout le Mantouan. La campagne finit par la prise de La Mirandole, le 22 décembre 1701. Au cœur de l'hiver de l'année suivante, tandis que Villeroi dormait tranquillement dans Crémone, Eugène pénètre dans cette ville par un égout, et le fait prisonnier. Sa prudence et son activité, jointes à la négligence du gouverneur, lui avaient donné cette place; le hasard, la valeur des Français et des Irlandais la lui ôtèrent. Il fut contraint de se retirer le soir du premier janvier, après avoir combattu tout le jour en héros. Deux jours après, on trouva dans les caves plus de 150 Allemands, qui, voyant la ville prise, s'étaient établis dans le lieu qui flattait le plus leur goût. Le duc de Vendôme, petit-fils de Henri IV, mis à la place de Villeroi, répara ses fautes. Il battit les Impériaux à la journée de Santa-Vittoria, les obligea de lever le siége de Modène, et les vainquit le 15 août à Luzzara. Cette bataille, douteuse dans les premiers instans, et pour laquelle on chanta le *Te Deum* à Vienne et à Paris, se déclara pour la France, par la prise de Guastalla et de quelques villes voisines. Le prince Eugène quitta l'Italie pour passer en Allemagne ; il n'avait pas remporté de grandes victoires, mais il laissait les troupes en bon ordre. L'empereur se l'attacha par de nouvelles grâces, le nomma président du conseil de guerre, et administrateur de la caisse militaire. Le commandement des armées d'Allemagne lui fut confié. Eugène, Marlborough et Heinsius, maîtres en quelque sorte de l'Empire, de l'Angleterre et de la Hollande, étroitement unis par l'intérêt commun, formèrent une espèce de triumvi-

rat fatal à la France et à l'Espagne. Leurs troupes réunies formaient un spectacle imposant. Eugène dit à Marlboroug : « Des chevaux fiers, des soldats bien vêtus, peuvent s'obtenir avec de l'argent. Mais on n'achète pas l'air assuré que montrent nos troupes. — C'est vous, lui répondit le général anglais, qui leur inspirez cette fière contenance. » Les deux généraux gagnèrent en 1704 la bataille de Hochstet, livrée assez mal à propos par l'électeur de Bavière, secondé du maréchal de Tallard. Cette victoire fut décisive et changea la face des affaires. Plus de la moitié de l'armée française et bavaroise fut détruite : le reste regagna les bords du Rhin avec peine, abandonnant toutes les villes de la Bavière et de la Souabe. On prétend qu'Eugène, après cette bataille, invita les prisonniers français à un opéra, et, au lieu d'une pièce suivie, fit chanter cinq monologues de Quinault, à la louange de Louis XIV. — Vous voyez, messieurs, leur dit-il, que j'aime à entendre les louanges de votre maître. Mais ce trait, qui aurait été une dérision cruelle, peu digne d'un héros, paraît une anecdocte hasardée. De retour en Italie l'an 1705, il essuya des échecs. Le duc de Vendôme le repoussa avec gloire, à la journée de Cassano, près de l'Adda : journée sanglante et moins indécise que ne le dit un historien français, puisqu'elle empêcha le prince Eugène de passer l'Adda. L'armée française ayant assiégé Turin l'année d'après, Eugène vola à son secours. Il passe le Tanaro aux yeux du duc d'Orléans, après avoir passé le Pô à la vue de Vendôme. Il prend Corregio, Reggio, dérobe une marche aux Français, les force dans leurs lignes, et leur fait lever le siége le 7 septembre 1706. Après ce succès, il fit rentrer le Milanais sous l'obéissance de l'empereur, qui lui en donna le gouvernement. Comme ce général avait tiré des marchands merciers de Londres les secours nécessaires pour cette expédition, il leur en annonça l'issue. « Je me flatte, leur disait-il, dans sa lettre, d'avoir employé votre argent à votre satisfaction. » La fortune continua de lui être favorable en 1707. Les troupes espagnoles et françaises évacuèrent la Lombardie. Le général Daun s'empara du royaume de Naples, Eugène pénétra peu de temps après en Provence et en Dauphiné, par le Col de Tende. Cette invasion, heureuse au commencement, finit comme toutes les invasions faites dans ces provinces. On avait mis le siége devant Toulon, on fut obligé de le lever. La Provence fut bientôt délivrée, et le Dauphiné à l'abri des dangers. La prise de Suze fut tout le fruit de cette campagne. Le prince Eugène, ayant passé en 1708 des bords du Var à ceux du Rhin, mit en déroute les Français au sanglant combat d'Oudenarde. Ce n'était pas une grande bataille, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV* : mais ce fut pour les Français une fatale retraite. Le vainqueur, maître du terrain, mit le siége devant Lille, défendu par Boufflers, (*Voyez* son article.) Cette ville, si bien fortifiée, se rendit après une défense de quatre mois. Cette conquête fit concevoir aux alliés les plus hautes espérances : un de leurs officiers poussa la présomption jusqu'à dire « qu'il ne désespérait point de voir l'armée pénétrer jusqu'à Baïone. » Le prince

Eugène, modeste au milieu de ses triomphes, lui répondit: « Oui, pourvu que le roi de France nous donne un passe-port pour aller, et un passe-port pour revenir. » Ses projets et ses espérances n'en étaient pas moins vastes. Duclos, dans ses *Mémoires secrets*, t. I, p. 18, dit avoir lu dans un mémoire signé de la main du prince Eugène, le plan et les moyens très-détaillés et très-bien combinés du démembrement de la France. Les états-généraux voulurent célébrer la prise de Lille par des réjouissances; mais le prince Eugène, de concert avec Marlborong, demanda que l'argent destiné à des fêtes fût employé au soulagement des soldats de la république, blessés pendant la campagne. La conquête de Lille fut suivie de la bataille de Malplaquet, gagnée le 10 septembre 1709, sur les maréchaux de Villars et de Boufflers, qui disputèrent long-temps la victoire. Eugène fut dangereusement blessé dans la plus grande chaleur de l'action. Les officiers qui combattaient à côté de lui le pressèrent de se retirer au moins pour quelques momens. « Qu'importe, leur répondit-il, de se faire panser, si nous devons mourir ici? Et si nous en revenons, il y aura assez de temps pour cela ce soir. » Cette grandeur d'ame fit tant d'impression sur les soldats, qu'ils parvinrent à se rendre maîtres du champ de bataille. Cette bataille fut principalement funeste aux Hollandais, qui y perdirent toute leur infanterie. Cette journée fut pour elle ce que celle de Rocroi avait été pour l'infanterie espagnole. Elle ne s'en est point relevée. Marlborough ayant été disgracié, Eugène passa à Londres pour seconder sa faction; mais ce voyage fut inutile, il retourna seul achever la guerre. C'était un nouvel aiguillon pour lui d'espérer de nouvelles victoires, sans compagnon qui en partageât l'honneur. Il prit la ville du Quesnoy en 1712, et s'étendit dans le pays avec une armée d'environ cent mille combattans. Quoique privé du secours des Anglais, il était supérieur de vingt mille hommes aux Français; il l'était encore par sa position, par l'abondance des magasins et par neuf ans de victoires. La France et l'Espagne étaient dans l'alarme. Une faute, qu'il fit à Landrecies qu'il assiégeait, les délivra de leurs inquiétudes. Il avait choisi Marchiennes pour l'entrepôt de ses magasins. Ce dépôt étant trop éloigné, le général Albermarle, posté à Denain, n'était pas à portée d'être secouru assez tôt, s'il était attaqué. Il le fut. Le maréchal de Villars, après avoir donné le change au prince Eugène, tomba sur Albermarle, et remporta une victoire signalée. Eugène, arrivé trop tard, se retira, après avoir été témoin de la défaite de ses troupes. Cette victoire amena la paix. Eugène et Villars, héros au champ de bataille, excellens négociateurs dans le cabinet, la conclurent le 6 mai 1714 à Rastadt, et elle fut suivie du traité de Baden en Argow, signé le 7 septembre de la même année. La puissance ottomane, qui aurait pu attaquer l'Allemagne pendant la longue guerre de la succession, attendit la conclusion de la paix générale. Le grand-visir Ali parut sur les frontières avec 150 mille Turcs. Eugène le battit en 1716, à Temeswar et à Péterwaradin. Cette dernière bataille est le sujet d'une des belles *Odes* de J. B. Rousseau. Voici

comme il y parle d'Eugène, en s'adressant aux Turcs.

Un prince dont le génie
Fait le destin des combats,
Vent de votre tyrannie
Purger enfin nos états.
Il tient cette même foudre
Qui vous fit mordre la poudre
En ce jour si glorieux,
Où par vingt mille victimes
La mort expia les crimes
De vos funestes aïeux.

Hé quoi! votre ardeur glacée
Délibère à son aspect?
Ah! la saison est passée
D'un orgueil si circonspect.
En vain de lâches tranchées
Couvrent vos têtes cachées,
Eugène est près d'avancer;
Il vient, il marche en personne,
Le jour luit, la charge sonne,
Le combat va commencer.

Il entreprit ensuite le siége de Belgrade; les ennemis vinrent l'assiéger dans son camp, et, non contens de le bloquer, ils avancèrent à lui par des approches et des tranchées. Le prince Eugène, après les avoir laissé passer un ruisseau qui les séparait de son camp, sortit de ses retranchemens, leur tua plus de vingt mille hommes, et s'empara de leurs canons et de leurs bagages. Belgrade, n'ayant plus de secours à espérer, se rendit au vainqueur. Une paix avantageuse fut le fruit de ses victoires. Couvert de gloire, il retourna à Vienne, où ses ennemis voulaient lui faire faire son procès, pour avoir compromis l'état qu'il avait sauvé, et dont il avait reculé les frontières. La double élection faite en Pologne ayant rallumé la guerre en 1733, le prince Eugène eut le commandement de l'armée sur le Rhin. Les Français prirent Philisbourg à sa vue. Il n'y avait plus dans l'armée impériale que l'ombre du prince Eugène : il avait survécu à lui-même, et craignait d'exposer sa réputation au hasard d'une 18e bataille. Il mourut subitement à Vienne, en 1736, regretté de l'empereur et des soldats. Les malheurs de l'année suivante ne justifièrent que trop ces regrets. L'empereur lui devait la gloire de son règne; il disait, au milieu des pertes qui suivirent sa mort : « La fortune de l'état est-elle morte avec ce héros? » Le prince Eugène fut le plus heureux général et le plus habile ministre que la maison d'Autriche eût jamais employé, et depuis elle n'en a pas eu un semblable. S'il échoua quelquefois dans ses entreprises, les circonstances qui les lui firent manquer, lui valurent de nouveaux éloges. Il n'était pas toujours le maître de faire ce qu'il voulait. Un de ses amis lui demanda un jour, pendant la longue guerre pour la succession d'Espagne, la cause de la profonde rêverie où il le voyait plongé. « Je fais réflexion, dit-il, que si Alexandre-le-Grand eût été obligé d'avoir l'approbation des députés de Hollande pour exécuter ses projets, ses conquêtes n'auraient pas été à beaucoup près si rapides.... » Les traités de Rastadt et de Passarowitz ont autant immortalisé son nom que ses victoires. Il était le père des soldats et le modèle des ministres, philosophe tolérant, sans faste, et d'une générosité peu commune. Quoique froid en apparence, il était sensible aux charmes de l'amitié. Il cultiva les lettres dans le cours de ses victoires, et les protégea pendant son ministère. (*Voyez* l'article ROUSSEAU, J. B.) Tous les beaux-arts avaient des attraits pour lui. Il ne voulut jamais se marier, et il ne montra même jamais de goût pour aucune femme. Une

femme lui paraissait un fardeau embarrassant. Il ne voyait dans l'amour qu'une passion folle, qui étend l'empire des femmes, et restreint celui des hommes. « Les amoureux sont dans la société ce que les fanatiques sont dans la religion.... De trois empereurs qu'il avait servis, le premier, Léopold, avait été, disait-il, son père, parce qu'il avait eu soin de sa fortune comme de celle de son propre fils; le second, Joseph, son frère, parce qu'il l'avait aimé comme un frère; le troisième, Charles VI, son maître, parce qu'il l'avait récompensé en roi. » Il était attaché à la religion, et portait, dans ses expéditions militaires, l'*Imitation de Jésus-Christ*. Eugène fut le plus grand général de son temps, car Turenne était mort quand il se fit connaître, et Frédéric n'avait pas encore paru. Ce n'est pas qu'il ait fait faire un pas à l'art de la guerre. Il n'avait point de méthode positive ni de principe invariable. Il n'agissait que par inspiration, profitait des circonstances, et par l'admirable rapidité de son coup-d'œil, savait juger des fautes de l'ennemi, ou réparer les siennes propres. Méprisant la vie des soldats autant qu'il exposait la sienne, il ne parvint à la victoire qu'après de grands efforts et les plus grands sacrifices. Il n'avait ni la circonspection de Turenne, ni l'habileté de Frédéric dans l'art de la stratégie; mais son audace et son activité lui donnèrent d'immenses avantages sur les généraux qui lui furent opposés, et dont il s'étudiait à connaître exactement le caractère. Sa manière de faire la guerre ressemble beaucoup à celle qu'a développée de nos jours, avec un plus grand succès encore, un homme qui a dicté, pendant dix ans, des lois aux potentats de l'Europe, et qui a rempli l'Univers de son nom. Les *Batailles du prince Eugène*, ont été imprimées en 1729, 2 vol. in-folio, auxquels on a joint un *Supplément*, 1747. On peut voir aussi l'*Histoire du prince Eugène*, Amsterdam, 1740, et Vienne, 5 vol. in-12, 1755; elle offre quelques particularités curieuses, quoiqu'elle ne soit très-souvent qu'une compilation de gazettes. Les *Mémoires du prince Eugène* furent imprimés pour la première fois à Weimar, en 1809, 1 vol. in-8°, nouvelle édition, Paris, 1810.

EUGÈNE ou EUGENIOS BULGARIS, né à Corfou en 1716, professa la philosophie dans plusieurs colléges de la Grèce et à Constantinople. Il voyagea ensuite en Italie et en Allemagne. Catherine II l'appela en Russie, et le nomma archevêque de Slavinie et de Cherson. Il se démit de cette dignité en 1779, et mourut à Pétersbourg en 1806. Ce prélat était très-savant. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont nous indiquerons les principaux: I. *Traité de logique, extrait des écrivains anciens et modernes*, Leipsig, 1766, in-8°. II. *Traduction des Élémens de mathématiques de Segner*, ibid., 1763. III. *Élémens de géométrie, avec les notes de Whiston*, trad. du latin du P. Tacquet, Vienne, 1804, in-4°. IV. *Traduction des Élémens de métaphysique de Genuensius*, ibid., 1805, in-8°. V. *Élémens de métaphysique*, Venise, 1804, 3 vol. in-8°. VI. *Opinions des philosophes*, ou *Élémens de philosophie naturelle*, Vienne,

1804, in-4°. VII. *Aperçu comparatif des trois systèmes d'astronomie*, Venise, in-4°, et quelques autres traductions. Eugène possédait le latin, l'hébreu, et presque toutes les langues européennes.

EUGÉNUS (Lactance), médecin de Narni, ville de l'état ecclésiastique, vivait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui un ouvrage intitulé: *De maris et femellæ generatione opusculum*, Anconæ, 1568, in-8°. C'est un tissu de rêveries que l'auteur propose avec tout le sérieux qu'il aurait mis dans l'annonce des vérités les mieux démontrées.

EUGIPPIUS, originaire de la Norique, suivit sa nation lorsque Odoacre la transféra en Italie, l'an 488: il s'établit au royaume de Naples, et y fut abbé de Lucullano ou de Saint-Séverin. Il est auteur du *Thesaurus ex Augustino*, in-folio, Bâle, 1542; et d'une *Vie de saint Augustin de Favianes*, insérée dans Bollandus.

EUGUBINUS (Jérôme), médecin italien, né en 1496 à Eugubio, ou Gubio, d'où il prit son nom, mais dont le véritable est *Accoramboni*, fit ses études de médecine à Pérouse, et fut nommé premier professeur de médecine-pratique de l'université de Padoue en 1527. Il mourut en 1535, laissant quelques écrits de philosophie et de médecine. Les principaux sont: I. *Tractatus de putredine*, Venetiis, 1534, in-8°. II. *Tractatus de catharro*, Venetiis, 1536, in-8°. III. *Tractatus de lacte*, Venetiis, 1536, in-8°, réimprimé à Nuremberg, 1538, in-4°, et à Bâle en 1578, in-4°. — Eugubinus (Felix), fils du précédent, cultiva la médecine, la poésie et la philosophie avec succès. Son commentaire sur Aristote, Galien et Théophraste, qu'il dédia en 1590 au pape Sixte-Quint, à la famille duquel il était allié, est estimé de tous les savans. Voici les titres de ses écrits. I. *Commentarius obscuriorum locorum et sententiarum, in omnibus Aristotelicis scriptis, et controversiarum inter Platonicos, Galenum et Aristotelem examinatio*, Rome, 1590, in-fol. II. *Annotationes in librum Galeni de temperamentis*, Rome, 1590, 1614, in-fol. III. *Sententiarum difficilium Theophrasti in libro de plantis explicatio*, Rome, 1590, in-fol. IV. *Annotationes in Theophrastum de plantis*, Rome, 1605, in-fol. — Accoramboni (Fabio), frère du précédent, célèbre publiciste, né en 1502, fut nommé à l'âge de vingt-un ans, professeur en droit à l'université de Padoue. Après avoir exercé avec distinction la profession d'avocat à Rome, il fut nommé par Paul IV à plusieurs charges importantes, et s'en acquitta avec tant de succès, que le pape l'eût élu cardinal, s'il n'eût pas remarqué en lui trop d'attachement pour le parti de Charles V. Il mourut en 1559.

EUGUBINUS. *Voyez* Steucus.

EUHEMÈRE. *Voyez* Evemère.

EULALIE (Sainte), naquit à Mérida, capitale de la Lusitanie en Espagne, fut élevée dans la religion chrétienne, et fit paraître dès son enfance une admirable douceur de caractère, une modestie rare, une tendre piété, et un grand amour pour l'état de virginité. Elle n'avait que douze ans, lorsque parurent les édits de Dioclétien, par lesquels il était ordonné à tous les chrétiens de

sacrifier aux dieux. Malgré sa jeunesse, elle regarda la publication de ces édits comme le signal du combat, et se présenta d'abord au juge pour lui reprocher l'impiété dont il se rendait coupable, en voulant faire abjurer la seule vraie religion. Le juge, nommé Dacien, la fit arrêter, et après avoir employé inutilement tous les moyens de séduction, il en vint aux menaces, fit exposer à ses yeux les instrumens destinés à la tourmenter, et lui dit qu'elle ne subirait aucune torture, si elle voulait prendre seulement du bout du doigt un peu de sel et d'encens. Eulalie, pour montrer qu'elle ne se laisserait pas séduire, renversa l'idole et foula aux pieds le gateau destiné pour le sacrifice. Ce fut alors que deux bourreaux, par ordre du juge, lui déchirèrent les côtés avec des crocs de fer, et lui découvrirent tous les os. Elle appelait trophées de J. C. les plaies qu'on lui faisait. On lui appliqua ensuite des torches ardentes sur la poitrine et sur les côtés. Elle souffrit cette torture sans se plaindre, et elle n'ouvrit la bouche que pour louer le Seigneur. Le feu ayant pris à ses cheveux, elle fut étouffée par la fumée et par la flamme. Les chrétiens l'enterrèrent près du lieu de son martyre, et on y bâtit depuis une magnifique église. Prudence a célébré le triomphe de cette sainte. — Il ne faut pas la confondre avec une autre sainte EULALIE, vierge et martyre de Barcelonne, sous l'empire de Dioclétien, dont le nom est plus connu que le détail de ses actions et de ses souffrances.

EULALIUS, archidiacre de Rome, antipape, qu'une faction populaire opposa au pape Boniface Ier en 418, et que l'empereur Honorius fit chasser comme un intrus, mourut évêque de Nepi.

EULER (LÉONARD), l'un des plus illustres géomètres du 18me siècle, membre des académies de Paris, de Pétersbourg et de Londres, naquit à Bâle le 25 avril 1707, d'un ministre protestant. Son père fut son premier maître, et lui enseigna de bonne heure les élémens des mathématiques. Après avoir fait ses premières études, il se consacra à la théologie et aux langues orientales pour lui complaire : mais un goût irrésistible, qui l'avait porté de bonne heure à s'appliquer aux sciences exactes, l'y ramena bientôt. Ses liaisons avec Nicolas et Daniel Bernoulli accélérèrent ses progrès dans la carrière des sciences. Ces deux célèbres géomètres, ayant été appelés à Pétersbourg en 1725, l'engagèrent, deux ans après, à quitter sa patrie pour se rendre auprès d'eux. Il ne tarda pas à enrichir les recueils de l'académie de cette ville de plusieurs *Mémoires* qui excitèrent entre Daniel Bernoulli et lui une émulation qui ne dégénéra point en envie. Non content de perfectionner le calcul intégral, Euler inventa le calcul des sinus, et simplifia les opérations analytiques. La réputation qu'il acquit de génie transcendant et inépuisable alla jusqu'aux oreilles des souverains. Le roi de Prusse l'invita, en 1741, à se rendre à Berlin, pour donner de l'éclat à l'académie qui allait naître sous les auspices de ce prince philosophe. En arrivant, il fut présenté à la reine-mère, femme d'esprit, qui cependant ne put obtenir de lui que des monosyllabes. Euler était encore effrayé des scènes du despotisme de Biren, et de la révolution qui venait de s'opérer à

Saint-Pétersbourg. Elle reprocha au géomètre cette timidité, cet embarras, qu'elle croyait ne pas mériter d'inspirer... « Pourquoi donc, M. Euler, ne voulez-vous pas me parler? lui dit-elle : — Madame, lui répondit-il, c'est parce que je viens d'un pays où quand on parle on est pendu. » La Prusse fut un séjour plus agréable pour ce philosophe, malgré quelques chagrins passagers qu'il y éprouva. Les Russes, ayant pénétré dans la Marche en 1760, pillèrent une métairie qu'il avait auprès de Charlottenbourg. Le général Tottleben répara ce dommage, en lui accordant une indemnité considérable, à laquelle l'impératrice Élisabeth ajouta un don de quatre mille florins. Ce trait rappelle le bel hommage que rendit Marlborough à la vertu et à la réputation de Fénélon, lorsque, commandant l'armée des alliés en Flandre, il faisait accompagner par des gardes le vertueux archevêque de Cambrai dans ses visites pastorales. Euler passa vingt-cinq ans à Berlin, et n'obtint que difficilement la permission de retourner à Pétersbourg. A peine y fut-il arrivé, qu'il fut attaqué d'une maladie violente qui le laissa aveugle à l'âge de 59 ans. Son activité, sa fécondité même ne furent point ralenties par la perte de la vue. La force singulière de son intelligence servit de supplément à ses yeux. Il mourut le 7 septembre 1783 de mort subite. « Il cessa, dit Condorcet, de calculer et de vivre », mot qui peint d'un trait toute la vie d'Euler. « Un de ces hommes, « ajoute-t-il, dont le génie fut également capable des plus grands « efforts et du travail le plus continu; qui multiplia ses productions au delà de ce qu'on eût « dû attendre des forces humaines, et qui cependant fut original dans chacune, dont la tête « fut toujours occupée et l'ame « toujours calme. » Il avait été marié deux fois, et avait eu treize enfans, dont l'aîné marcha de bonne heure sur les traces de son père. On a d'Euler un grand nombre d'ouvrages, où il paraît à la fois original et profond, élégant et clair. Il n'est presque aucun de ses écrits qui ne renferme quelque découverte nouvelle, ou quelque vue ingénieuse qui pourra y conduire. On y trouve les intégrations les plus heureuses, de profondes recherches sur la nature et les propriétés des nombres, la demonstration de plusieurs théorèmes de Fermat, la solution de divers problèmes sur l'équilibre et le mouvement des corps solides, élastiques et flexibles; enfin tout ce que la théorie du mouvement des corps célestes a de plus épineux. Euler est le premier qui ait fait une science complète de l'architecture navale, de la construction et de la manœuvre des vaisseaux. Cet ouvrage obtint les plus brillans succès, fut traduit dans toutes les langues, et lui valut deux gratifications, l'une de 6000 francs, que Turgot lui envoya par ordre de Louis XV; l'autre de 2000 roubles qui lui furent adressés par l'impératrice de Russie. Ses principaux écrits sont, I. Une *Dissertation sur la nature et la propagation du son*, Bâle, 1727, in-4°. II. *Sur la nature des vaisseaux*, que l'académie de Paris honora de l'*accessit* en 1727. III. *Mémoire sur la nature et les propriétés du feu*, couronné par l'académie de Paris en 1738. IV. *Sur le flux et le reflux de*

la mer, couronné par la même académie en 1740. Il y explique l'action du soleil et de la lune sur la mer, et appuie son explication de beaucoup de géométrie et de calculs; ce qui n'a point empêché plusieurs savans de la regarder comme peu satisfaisante. V, Cinq *Mémoires sur différentes questions de mathématiques*, dans les *Mélanges de Berlin;* c'est peut-être ce qu'il y a de mieux dans cette collection. VI. Plusieurs *Dissertations* dans les Mémoires des académies de Pétersbourg et de Berlin. VII. *Élémens d'algèbre.* Cet ouvrage, écrit avec méthode et clarté, qu'il fit étant aveugle, a été traduit de l'allemand en français par J. Bernoulli, avec des notes et additions de La Grange, Lyon, 1774, et an 3 (1794), 2 vol. in-8°, réimprimés à Paris en 1807, avec des notes de M. Garnier. VIII. Trois *Mémoires sur les inégalités dans les mouvemens des planètes*, couronnés à Paris. IX. Deux *Mémoires sur la perfection de la théorie de la lune*, couronnés à Paris en 1770 et 1772. X. *Opuscula analytica*, 1783, 1785, in-4°. Ce sont des *Mémoires* réunis, qui avaient d'abord paru séparément. Son *Introduction à l'analyse des infiniment petits* a été traduite du latin par MM. Pezzi et Kramp, 1786, 3 vol. in-4°; ensuite par M. J. B. Labey, Paris, an 4 (1795), 2 vol. in-4°. XI. *Scientia navalis*, 2 vol. in-4°, *Pétersbourg*, 1719. XII. *Mechanica, sive scientia motûs*, Pétersbourg, 1736, 2 vol in-4°. XIII. *Constructio lentium objectivarum*, Pétersbourg, 1762, in-4°. XIV. *Institutiones calculi differentialis cum ejus usu, in analysi finitorum ac doctrinâ scricrum*, Pétersbourg, 1755, in-4°, réimprimé avec des additions, par les soins de Grégoire Fontana, Paris, 1787. XV. *Theoria motûs corporum solidorum seu rigidorum*, Rostoc, 1765, in-4°, fig. XVI. *Institutiones calculi integralis*, Pétersbourg, 1768, 1770, 3 vol. in-4°. XVII. *Lettres à une princesse d'Allemagne, sur quelques sujets de physique et de philosophie*, Pétersbourg, 1768, 1772, 3 vol. in-8°. XVIII. *Défense de la révélation divine contre les esprits forts*, 1747, in-8°. (*V.* Emery.) XIX. *Dioptrica*, Pétersbourg, 1767, 1771, 3 vol. in-4°. XX. *Theoria motuum lunæ*, ibid., 1772, in-4°, et un grand nombre d'autres ouvrages ou mémoires. Euler avait cultivé, non-seulement toutes les sciences mathématiques, mais la littérature ancienne et les langues savantes. Il savait par cœur l'*Enéide*. Cependant Formey dit « qu'il n'a jamais fait cas d'aucun « ouvrage d'esprit et de goût, ni « qu'il se soit plu à la représenta- « tion d'aucun spectacle, excepté « celui des marionnettes les plus « absurdes, auquel il courait avec « empressement, et qu'il fixait des « heures entières à le faire pâmer « de rire. » On a prétendu qu'il avait porté sa curiosité jusqu'à s'instruire des extravagances de l'astrologie. La plupart des princes du nord lui donnèrent des marques d'estime. Dans le voyage que le prince royal de Prusse fit à Pétersbourg, il prévint la visite d'Euler, et passa quelques heures à côté de cet illustre vieillard, ayant les mains dans les siennes. L'académie de Pétersbourg porta solennellement son deuil, et lui décerna un buste de marbre,

qui a été placé dans les salles d'assemblée. Son Éloge, par Nicolas Fuss, son élève, a été imprimé à Pétersbourg et à Berlin en 1783, in-4°. On trouve à la fin une table générale des ouvrages d'Euler; elle a été aussi insérée dans le *Dictionnaire de Meusel*. Le *Journal encyclopédique* du mois de mai 1784 en donne l'analyse. La liste des ouvrages d'Euler est immense, et contient seule 51 pages de cet éloge.

EULER (Jean-Albert), fils aîné du célèbre Léonard Euler, se fit connaître avantageusement dans les sciences mathématiques et physiques. Il naquit à Pétersbourg le 27 novembre 1734, et reçut des leçons de son père. A l'âge de sept ans, il le suivit à Berlin, où il fut nommé, en 1754, n'étant âgé que de 20 ans, membre de l'académie des sciences de cette ville. Lorsqu'en 1766 l'impératrice Catherine rappela son père à Pétersbourg, le fils y fut nommé professeur de physique, et secrétaire de l'académie royale des sciences, avec deux mille roubles d'appointement : il reçut ensuite l'ordre de Saint-Wladimir, et fut nommé conseiller d'état. Il remplit avec distinction ces divers postes. Parmi ses écrits, on estime surtout ses sept *Dissertations* couronnées : *Disquisitio de causâ physicâ electricitatis, etc., unà cum aliis dissertationibus de eodem argumento*, Petropoli, 1755, in-4°, avec pl. *Enodatio questionis quomodo vis aquæ maximo cum lucro ad motus circumagendas, aliive opera perficienda, impendi possit? etc.*, Gottingæ, 1756, in-4°, avec planches. *Meditationes de motu vertiginis planetarum, ac præcipuè Veneris, etc.*, Petropoli, 1760, avec planches. *Meditationes de perturbatione motûs cometarum ab attractione planetarum ortâ, etc.*, Petropoli, 1762, in-4°. *Sur l'arrimage des vaisseaux, et quelles bonnes qualités on peut procurer à un vaisseau;* Euler partagea, en 1761, avec l'abbé Bossut, le prix qui avait été proposé sur cette question par l'académie de Paris. *Nouvelle théorie de la lune, et détermination de toutes les inégalités de son mouvement.* Ces deux derniers écrits sont insérés dans les Mémoires de l'académie des sciences de Paris. Plusieurs autres *Dissertations* intéressantes du même auteur se trouvent dans les Mémoires de l'académie des sciences de Berlin, et dans ceux de l'académie des sciences de Munich. Il mourut à Saint-Pétersbourg, le 6 septembre 1800.

EULER (Charles), second fils du célèbre Euler, né à Pétersbourg, en 1740, cultiva les sciences avec ardeur, et voyagea pour se perfectionner. La médecine, la botanique et la minéralogie, furent l'objet de ses études. Il ne négligea pas non plus les mathématiques, science à laquelle il devait son illustration. Il remporta le prix proposé par l'académie de Paris, en 1760, sur la question d'examiner : *Si le mouvement moyen des planètes conserve toujours la même vitesse, ou si, par la succession des temps, il ne subit pas quelque changement.* On croit que son père ne fut pas étranger à son travail. Charles Euler avait été nommé en 1766, médecin de la cour et de l'Académie impériale des sciences de Pétersbourg.

EULER (Christophe), 3me fils du célèbre Euler, né à Berlin en

1743, étudia les mathématiques, et dirigea principalement ses études vers le génie militaire. Il servit dans l'artillerie du roi de Prusse. Il passa ensuite en Russie, non sans difficulté de la part de Frédéric, qui voulait le retenir dans son royaume, et l'avait fait garder à vue, de peur qu'il ne prît la fuite. Il ne fallut rien moins que la médiation de l'impératrice Catherine pour lever tous les obstacles. Elle lui donna le rang de major d'artillerie, et le nomma directeur de la fabrique d'armes établie à Systerberck, près le golfe de Finlande. Euler cultivait aussi l'astronomie. On ignore l'époque de sa mort, ainsi que de celle de Charles.

EULOGE, pieux et savant patriarche d'Alexandrie, mort en 607, laissa divers ouvrages contre les novatiens et contre d'autres hérétiques de son temps. Il fut uni d'une étroite amitié avec saint Grégoire-le-Grand.

EULOGE (Saint), de Cordoue, martyr, fut élevé au sacerdoce et en remplit tous les devoirs avec zèle. Il vivait dans le 9me siècle. Les Sarrasins d'Espagne, qui étaient mahométans, ayant excité une persécution, il fortifia les fidèles par ses écrits et ses discours. Il fut élu archevêque de Tolède; mais les Sarrasins lui firent trancher la tête en 859, avant qu'il pût recevoir la consécration épiscopale. Les ouvrages qui nous restent de lui, sont : I. *Memoriale sanctorum;* c'est une histoire de quelques martyrs. II. *Apologie pour les martyrs*, contre ceux qui disaient qu'ils nuisaient plus qu'ils ne profitaient à l'Espagne. III. *Exhortation au martyre.* Ces ouvrages se trouvent dans le 4me volume de l'*Hispania illustrata*, et dans la *Bibliothèque des pères.* Sa vie a été écrite par Alvarus son ami.

EULOGIE, sœur aînée de Michel Paléologue, prédit à celui-ci sa grandeur future. Il était au berceau : ne pouvant réussir à l'endormir, elle lui chanta une chanson commençant par ces mots : « Courage, empereur de Constantinople! tu y feras ton entrée par la porte dorée. » L'enfant sourit et s'endormit, ce qui fut regardé dès-lors comme un présage qu'il parviendrait à l'empire. Eulogie, sous le règne de Michel, se déclara l'ennemie des chrétiens. Sa haine contre l'église fit naître la dissension entre elle et son frère, et elle alla jusqu'à solliciter le soudan d'Égypte de lui faire la guerre.

EUMANE, peintre d'Athènes, disputa à Périphante de Corinthe la gloire d'avoir peint le premier avec des couleurs. Avant lui, on ne distinguait les figures que par des hachures.

EUMARUS, d'Athènes, peintre monocrome, est nommé dans Pline avec Cimon de Cléone. Eumarus fut le premier qui ébaucha toute sorte de figures, et représenta entièrement l'homme et la femme. Jusqu'à lui, les peintres se bornaient à faire seulement la tête et le buste. Cimon enchérit sur Eumarus. *Voyez* CIMON.

EUMATHE, ou EUSTATHE, que l'on croit avoir vécu dans les derniers siècles de l'empire, est auteur d'un roman grec, intitulé : *Aventures de Hysminias et de Hisminé.* On ne sait rien de positif sur cet auteur. Son livre, quoique d'un mauvais style et d'un goût pire encore, a été traduit plusieurs fois et en plusieurs langues. Parmi les traducteurs français on

cite d'Avost, mauvais poète du 16me siècle, Colletet, le père de celui dont Boileau s'est tant moqué, et Beauchamps qui a plutôt imité que traduit. La traduction de Colletet est de Paris, 1625, in-8°; celle de Beauchamps, sous le titre des *Amours d'Ismène et d'Isménias*, parut à Paris, en 1729, in-12.

EUMELUS, poète et historien grec de Corinthe, fils d'Amphilyte, né, suivant Eusèbe, vers la 5me, et suivant Athénée, vers la 11me Olympiade. On le regarde comme le premier des Cycliques. Ses principaux ouvrages sont: I. *Bugonia et Europa*, ou *Europia*. II. *Le Retour des Argonautes en Grèce*. Il avait aussi écrit une histoire de Corinthe, dont il nous reste quelques fragmens. Suivant Saumaise, la plupart des écrits attribués à Eumelus seraient supposés. Cette assertion est sans fondement.

EUMÈNE, en latin *Eumenius*, grammairien et orateur originaire d'Athènes, professa la rhétorique à Autun, sa patrie, où il naquit l'an de J.-C. 261. Il y ramena le goût des arts et de l'éloquence. Constance-Chlore et Constantin lui donnèrent des marques de leur estime. Il prononça, l'an 309, le *Panégyrique* de ces deux princes. Son Discours le plus célèbre est celui dans lequel il tâcha d'engager Riccius Varus, préfet de la Gaule Lyonnaise, à rétablir les écoles publiques, ruinées par les barbares qui avaient inondé les Gaules. Eumène offrit de contribuer à ce rétablissement; il céda une année des appointemens qu'il avait en qualité d'un des premiers secrétaires des empereurs, ce qui faisait une somme considérable. Ce rhéteur mourut vers le milieu du 4me siècle. Le P. de La Baume, jésuite, a recueilli ce qui nous reste de ses *Harangues*, dans ses *Panegyrici veteres ad usum delphini*, 1676, in-4°. Ils ont été réimprimés à Amsterdam en 1701, in-8°. Son style se sent un peu de la décadence de la latinité; quant au fond, il s'y trouve plus de lieux communs que de pensées.

EUMENES, capitaine grec, l'un des plus dignes successeurs d'Alexandre-le-Grand, était né à Cardie ville de la Chersonnèse de Thrace, d'un conducteur de voiture. Philippe, roi de Macédoine, le prit pour son secrétaire, lorsqu'il n'avait encore que 20 ans. Ayant déployé de grands talens, Alexandre lui fit épouser la sœur de Barsine, l'une de ses femmes. Après la mort de ce conquérant, Eumènes acheva la conquête de la Cappadoce et de la Paphlagonie, et fut gouverneur de ces deux provinces; mais Antigone ne voulut point l'y laisser. Se voyant sans ressource, il se rendit auprès de Perdiccas, qui le chargea de porter la guerre sur les bords de l'Hellespont aux princes ligués contre lui. Il défit Cratère et Néoptolème. Le premier périt dans la mêlée, et il tua le second de sa propre main. Eumènes pleura Cratère son ancien ami, lui rendit les derniers devoirs, et fit porter ses cendres en Macédoine à sa famille. Eumènes marcha ensuite contre Antipater, le vainquit et s'empara de plusieurs provinces. Après la mort de l'ambitieux Perdiccas, il eut à combattre Antigone. Ce général tâcha de corrompre les principaux officiers d'Eumènes, en leur faisant des offres magnifiques qu'ils rejetèrent. Eumènes les loua de leur fidélité, et leur raconta l'histoire du lion amoureux, qui, pour épouser

une fille d'une grande beauté, consentit que le père de la fille lui fît rogner les dents et les ongles. « L'opération faite, le père, se méfiant de cette bête féroce, prit un bâton et chassa un ennemi qui l'aurait bientôt dévoré. Voilà, ajouta Eumènes, ce que ferait Antigone; il vous prodigue à présent les promesses pour se rendre maître de toutes vos forces; mais, dès qu'il vous tiendrait, il vous ferait sentir ses ongles et ses dents. » Les deux généraux se livrèrent bataille à Orcinium en Cappadoce, l'an 320 avant J.-C. Eumènes y fut vaincu par la trahison d'Apollonide, commandant de la cavalerie. Le traître fut pris et pendu sur-le-champ. Eumènes, obligé d'errer et de fuir sans cesse, congédia une partie de ses troupes, et ne retint que cinq cents hommes, avec lesquels il s'enferma dans le château de Nora, sur les frontières de la Cappadoce et de la Lycaonie. Il y soutint un siége d'un an. Après differens succès, mêlés de revers, Antigone tailla en pièces l'arrière-garde de son ennemi, et prit le bagage de son armée; c'est ce qui décida la victoire en sa faveur. Avant la bataille, Eumènes avait fait son testament et brûlé toutes les lettres qu'on lui avait écrites, ne voulant pas, qu'après sa mort, ceux qui lui avaient donné des avis secrets fussent exposés à des recherches dangereuses. Le vainqueur fit dire aux officiers et aux Argyraspides, phalange des Macédoniens, qu'il leur rendrait tout ce qui leur appartenait, s'ils lui livraient Eumènes. Ils eurent la lâcheté de recouvrer à ce prix leur bagage. Quand cet illustre prisonnier fut arrivé au camp ennemi, Antigone n'eut pas le courage de le voir, parce que sa présence eût été un sanglant reproche pour lui. Ceux à qui il l'avait donné en garde, lui ayant demandé comment il voulait qu'on le gardât : « Comme un éléphant, leur dit Antigone, ou comme un lion. » Mais, quelques jours après, attendri et touché de compassion, il ordonna qu'on lui ôtât ses fers les plus pesans, et adoucit beaucoup sa captivité. Antigone fut quelque temps en balance sur ce qu'il devait faire de son prisonnier. Ils avaient été amis intimes en servant sous Alexandre : le souvenir de cette ancienne amitié réveilla en lui quelques sentimens d'humanité. Son fils Démétrius sollicita fortement aussi en sa faveur; mais l'intérêt de se délivrer d'un ennemi dangereux, combattant dans Antigone les sentimens généreux que son fils lui inspirait, il ordonna qu'on le défit d'Eumènes dans la prison : ce qui fut exécuté, l'an 315 avant J.-C. Telle fut la fin d'un des hommes les plus accomplis de son siècle, et peut-être le plus digne d'être le successeur d'Alexandre. Il possédait toutes les qualités d'un grand capitaine, à quoi il faut ajouter un inviolable attachement pour son prince, une probité rigoureuse et tous les sentimens de l'honneur le plus délicat. Il ne manqua cependant pas d'adresse dans l'occasion. Voyant que plusieurs de ses officiers n'epiaient qu'un moment favorable pour se défaire de lui, il emprunta de grosses sommes de ceux qui lui étaient les plus suspects, afin que la crainte de perdre leur argent les enchaînât, pour ainsi dire, à la vie de leur débiteur. Ainsi, dit Plutarque, au lieu de donner son propre argent pour conserver ses jours, il ne les garantit qu'en

prenant celui des autres. Antigone et toute l'armée célébrèrent ses funérailles avec magnificence. Sa mort ayant éteint l'envie et toute crainte, ils envoyèrent ses os et ses cendres dans une urne d'argent à sa femme et à ses enfans en Cappadoce, faible dédommagement pour une veuve et pour des orphelins! L'armée du vaincu étant sans chef fut bientôt dissipée. Antigone, se défiant des traîtres, les fit exterminer.

EUMENES Ier, roi de Pergame, succéda à Philéthère, son oncle, l'an 264 avant J.-C. Il remporta une victoire sur Antiochus, fils de Séleucus, et augmenta ses états de plusieurs villes, qu'il prit sur les rois de Syrie. Ce prince aimait les lettres, et encore plus le vin. Il mourut des suites de l'ivresse, après un règne de 22 ans.

EUMÈNES II, neveu du précédent, monta sur le trône après Attale Ier, son père, l'an 197 avant J.-C. Le royaume de Pergame, quand il le reçut de son père, se réduisait à un très-petit nombre de villes. Eumènes se rendit si puissant qu'il pouvait le disputer à plus d'un empire. Il dut tout à son assiduité au travail, à son activité, à sa prudence. Les Romains, dont il cultiva l'amitié, augmentèrent ses états, après leur victoire sur Antiochus-le-Grand. Il vainquit Prusias et Antigone, et mourut l'an 168 avant J.-C. Ce prince protégeait et cultivait les lettres : il augmenta considérablement la fameuse bibliothèque de Pergame, qui avait été fondée par ses prédécesseurs sur le modèle de celle d'Alexandrie. Ses frères, Attale, Philéthère et Athénée, lui furent si attachés, qu'ils voulurent être du nombre de ses gardes. Eumènes, dit *Polybe*, avait l'âme noble et grande dans un corps faible et délicat. Avide d'une belle réputation, il l'acheta par des bienfaits, et enrichit plus de particuliers qu'aucun des princes de son siècle.

EUMÉNIUS. *Voyez* EUMÈNES.

EUNAPE, natif de Sardes en Lydie, dans le 4me siècle de notre ère, sophiste, médecin et historien sous les règnes de Valentinien, de Valens et de Gratien, composa l'*Histoire des Césars*, dont Suidas nous a conservé quelques fragmens. Nous n'avons de lui que les *Vies des sophistes et des philosophes* de son temps, écrites avec précision et élégance. C'est l'histoire abrégée des éclectiques, des médecins, des orateurs du siècle où il vécut. A. Junius en a donné une traduction latine, avec le texte grec ; Anvers, 1568 et 1596, in-8°, avec les notes de Hier. Commelin. C'est l'édition la plus satisfaisante de toutes celles qui existent. On en trouve un extrait dans les *Excerpta de legationibus*, Paris, 1648, in-fol., qui font partie de la *Bizantine*. Cette histoire des philosophes est pleine d'injures. Le but de l'auteur paraît être de relever l'idolâtrie. Il exagère les vertus des philosophes païens, et atténue celles des solitaires chrétiens ; il insulte même à leurs martyrs.

EUNOME, hérésiarque, natif de Cappadoce, d'abord maître d'école à Constantinople, ensuite disciple d'Aëtius, parvint à l'épiscopat par la protection d'Eudoxe, patriarche de Constantinople ; ce prélat, en l'ordonnant, lui conseilla de cacher les opinions d'Aëtius qu'il avait adoptées. Eunome, ayant négligé cet avis, fut déposé et exilé en di-

vers endroits. Il mourut dans sa patrie à la fin du 4me siècle. C'était un arien outré; et, pour défendre l'arianisme, dit Pluquet, « il retomba dans le sabellianisme, dont Arius avait cru qu'on ne pouvait se garantir qu'en niant la divinité du Verbe. Arius, pour ne pas tomber dans l'hérésie de Sabellius, qui confondait les personnes de la Trinité, fit du père et du fils deux personnes différentes, et soutint que le fils était une créature. Eunome dit, non-seulement qu'on ne pouvait supposer dans l'essence divine un père et un fils, mais qu'on ne pouvait y admettre plusieurs attributs; et que la sagesse, la vérité, la justice, n'étaient que l'essence divine, considérée sous différens rapports, et n'étaient que des noms différens, donnés à la même chose, selon les rapports qu'elles avaient avec les objets extérieurs. » Il rebaptisait ceux qui avaient été baptisés dans la foi de la Trinité, et croyait que la foi pouvait sauver sans les œuvres. Ses opinions étaient d'autant plus séduisantes qu'il réunissait à quelque talent beaucoup d'artifice. Il sentit que, pour se concilier des sectateurs, il fallait joindre à son opinion quelque principe de morale commode. Il enseigna que ceux qui conserveraient fidèlement sa doctrine ne pourraient perdre la grace, quelque péché qu'ils commissent. Sa secte s'éteignit sous Théodose. Saint Grégoire de Nysse et saint Basile signalèrent leur éloquence et leur zèle contre lui. Il avait composé sept livres de mauvais commentaires sur l'*Épître* de saint Paul aux Romains.

EUNUS, esclave, né en Syrie, ne pouvant supporter les malheurs de sa condition, fit d'abord l'enthousiaste et l'inspiré de la déesse de Syrie. Il se disait envoyé des dieux, pour procurer la liberté aux esclaves. Pour s'insinuer dans l'esprit des peuples, il mettait dans sa bouche une noix remplie de soufre en poudre : il y glissait adroitement le feu, et, en soufflant, il paraissait vomir des flammes. Ce prétendu prodige le fit regarder comme un dieu. Deux mille esclaves, pressés par leur misère, se joignirent à lui, et bientôt il se vit à la tête de cinquante mille hommes, avec lesquels il défit les préteurs romains. Perpenna, envoyé contre ces rebelles, les réduisit par la famine, et fit mettre en croix tous ceux qui tombèrent entre ses mains.

EUBALINUS, architecte grec, fils de Naustrophus de Mégare, construisit le célèbre aquéduc de Samos, qui traversait une montagne, et s'étendait dans un espace de terrain très-considérable.

EUPATOR, roi du Bosphore cimmérien, que l'on ne connait guère que par ses médailles, régna, à ce qu'il paraît, depuis 452 jusqu'en 467, de l'ère du Bosphore (156 à 171 de l'ère chrétienne). Lucien et Capitolin ne parlent que fort légèrement de ce prince.

EUPHÉMIE (sainte), vierge de Chalcédoine, souffrit le martyre sous Dioclétien, vers l'an 307 de Jésus-Christ.

EUPHÉMIE (Flavia-Ælia-Marcia-Euphémia), impératrice d'Orient, était née d'un père et d'une mère esclaves chez les barbares. Vendue à un romain de distinction, sous le nom de *Lupicine*, elle devint sa femme, mais il était destiné au trône, et il y monta en 518 sous le nom de Justin. Son mariage fut stérile.

L'esclavage lui avait fait contracter des manières grossières, dont elle ne put se défaire sous la pourpre. Mais elle se distingua d'ailleurs par des qualités; et, tant qu'elle vécut, elle empêcha Justinien d'épouser sa maîtresse Théodora. Elle mourut avant l'empereur; mais on ignore dans quelle année. Il ne paraît pas qu'elle ait eu d'enfans. Ses médailles qui sont en or, sont assez rares.

EUPHÉMIUS, patriarche de Contantinople l'an 490, illustre par sa science et par ses vertus, effaça des dyptiques le nom de l'hérétique Monge, ouvertement déclaré contre le concile de Chalcédoine. Il y rétablit celui du pape Félix III, qui en avait été ôté. Ce pontife lui refusa néanmoins sa communion, parce qu'il conservait les noms de quelques prélats hérétiques ou soupçonnés de l'être. Euphémius y laissa celui d'Acace, dont il ne voulait pas outrager la mémoire. Le pape Gélase, successeur de Félix, l'excommunia, peut-être trop précipitamment, et le fit exiler à Ancyre, par l'empereur Anastase, en 495. Ce patriarche mourut dans son exil, en 515, martyr de son opinion.

EUPHÉMIUS, commandait dans une ville de Sicile, en 825, sous le règne de Michel-le-Bègue, lorsqu'il devint amoureux d'une jeune religieuse : croyant imiter impunément l'exemple de son souverain, (*Voyez* MICHEL-LE-BÈGUE), il enleva sa maîtresse avec violence et l'épousa. La famille de la jeune fille porta plainte devant l'empereur, qui ordonna au gouverneur de la Sicile d'arrêter le coupable et de lui couper le nez. Euphémius se défendit pendant quelque temps, mais voyant que la résistance était inutile, il se réfugia en Afrique, près du calife Zia, dit-Allah, auquel il promit de livrer la Sicile, si on voulait lui donner du secours et le titre d'empereur : le calife consentit à tout, et Euphémius ayant reçu les secours qu'il avait demandés, vint attaquer la Sicile, où il remporta quelques avantages. Il se présenta ensuite devant Syracuse, exhortant les habitans à le reconnaître et à ne pas attirer sur leur ville les fléaux de la guerre : deux Syracusains sortirent des murs en ce moment, et s'approchant de lui avec une contenance pleine de respect, le saluèrent du nom d'empereur, mais tandis que l'un d'eux embrassait Euphémius, l'autre lui abattit la tête d'un coup de cimeterre. Néanmoins l'île tomba au pouvoir des Sarrasins.

EUPHONON, poète tragique, contemporain de Sophocle et d'Euripide, leur fut préféré dans ces concours que les Grecs avaient établis dans leurs fêtes, et où plus d'une fois l'intrigue et la médiocrité l'emportaient sur le génie et le véritable talent.

EUPHORBUS, médecin, frère d'Antoine Musa, contemporain d'Auguste, fut médecin du roi Juba. On rapporte que ce prince qui était très-instruit pour son temps, en histoire naturelle, donna le nom d'Euphorbia, en l'honneur de son médecin, à une plante à laquelle on venait de découvrir de grandes propriétés. Ce récit est démenti par plusieurs auteurs. Quoi qu'il en soit, Euphorbe avait de grandes connaissances en médecine. Il avait laissé un Traité *Péri opon* qui ne nous est pas parvenu.

EUPHORION, né à Chalcis en,

Eubée, dans la 126e Olympiade, bibliothécaire d'Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, réussit dans la poésie et dans l'histoire. Ses ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous. Quelques anciens le louent: d'autres lui reprochent de l'obscurité et un style énigmatique. L'empereur Tibère, qui l'avait pris pour modèle dans la composition de ses poésies grecques, fit placer son portrait et ses ouvrages dans les bibliothèques publiques. Cornélius Gallus les traduisit en vers latins, et l'on croit que c'est à cette traduction que Virgile a fait allusion, Églog. X. v. 50, où il fait ainsi parler Gallus :

Ibo et Chalcidico quæ sunt mihi condita versu,
Carmina pastoris Siculi modulabor avena.

EUPHRAEUS, né à Orée dans l'Eubée, fut l'un des disciples de Platon; il gouverna la Macédoine avec une autorité absolue sous le règne de Perdiccas. Il poussa l'amour pour la philosophie à un excès indigne d'un philosophe : il n'admettait à la table du roi que ceux qui avaient cultivé, comme lui, les sciences et les mathématiques. Le peuple s'étant soulevé contre lui, craignit de tomber dans les mains de Philippe, fils d'Amyntas, devenu roi de Macédoine, et contre lequel il s'était déclaré. Démosthène dit qu'il se tua lui-même.

EUPHRANOR, peintre et sculpteur, l'un de plus célèbres artistes de son temps, florissait dans la 104e Olympiade, environ 364 avant J.-C. Il excellait à la fois dans tous les genres de peinture et de sculpture. Extrêmement laborieux, il avait fait un grand nombre de tableaux et de statues en marbre, en bronze et en argent. Il paraît être le premier qui ait su rendre toute la dignité des héros. Quintilien, après avoir parlé des plus grands peintres de l'antiquité, et d'Appelles lui-même, nomme enfin Euphranor, qu'il regarde comme ayant porté l'art au dernier degré de perfection. Cependant Pline remarque qu'il faisait les corps un peu trop grêles, et les têtes ainsi que les articulations un peu trop fortes : pourtant Euphranor a laissé plusieurs traités sur les proportions du corps humain. Euphranor avait écrit aussi sur la composition des couleurs. Ses ouvrages de peinture sont : Une suite de tableaux qui représentaient les *douze Dieux*; les célèbres tableaux d'*Éphèse*, où l'on voyait *Ulysse qui, pour contrefaire l'insensé, attelait à la charrue un bœuf avec un cheval;* un *Général remettant son épée dans le fourreau;* le *Combat de cavalerie de Grillus, fils de Xénophon, contre les Thébains, commandés par Épaminondas,* ouvrage rempli de feu et d'enthousiasme ; *Latone, au moment où elle vient de donner naissance à Diane et à Apollon ;* une *Junon*, dont on admirait la belle chevelure ; la *Démocratie avec le peuple et Thésée.* Les statues que ce grand homme a faites en marbre ou en bronze étaient, un *Pâris*, très-estimé pour la beauté de son expression ; la *Minerve catulienne*, ainsi appelée parce qu'elle fut dédiée au bas du Capitole, par G. Lutatius Catulus ; une *Figure du bon succès*, qui tenait d'une main une coupe et de l'autre un épi avec un pavot : les *Portraits d'Alexandre et de Philippe son père,* sur un

quadrige; plusieurs autres *Chars;* un *Pluton et un Vulcain*, d'une grande perfection ; deux *Statues colossales* représentant la *Vertu et la Grèce ;* et plusieurs autres ouvrages décrits par Pline et Pausanias. Enfin, pour compléter l'éloge de ce grand artiste, Pline dit qu'il fut toujours docile aux conseils qu'on lui donnait, ainsi qu'aux leçons de la nature.

EUPHRASIE (sainte), illustre solitaire et religieuse de la Thébaïde, fille d'Antigone, gouverneur de Lycie, et parente de l'empereur Théodose l'Ancien, naquit vers l'an 383, et mourut à l'âge de 30 ans. Lorsque les chrétiens grecs reçoivent une recluse, le prêtre demande à Dieu qu'elle ressemble à sainte Euphrasie.

EUPHRATAS ou EUPHRATES, évêque de Cologne, fut, suivant les actes du concile de Cologne que l'on croit avoir été tenu en 346, déposé dans cette assemblée pour cause d'hérésie. Le P. Pagi, commentateur de Baronius, pense qu'il ne faut pas confondre cet Euphratas avec un autre évêque de Cologne du même nom, qui est loué par Saint Athanase.

EUPHRATES, philosophe stoïcien, fut l'ami de Pline-le-jeune qui en parle avec éloge dans une de ses Lettres. Il fut aussi honoré de l'amitié de l'empereur Adrien. Étant alors dans une vieillesse très-avancée, il demanda à ce prince la permission de s'ôter la vie, qui n'était plus qu'un triste fardeau pour lui. Adrien le lui permit, et il se donna la mort en prenant du poison, l'an 118 de Jésus-Christ.

EUPHRATES, hérétique, de la ville de Péra en Cilicie, admettait trois Dieux, trois Verbes, trois SS. Esprits. «Parmi les philosophes qui avaient recherché la nature du monde, dit l'abbé Pluquet, quelques-uns l'avaient regardé comme un grand tout, dont les parties étaient liées, et ne supposaient dans la nature qu'un seul monde, comme Ocellus de Lucanie l'avait enseigné ; et non pas plusieurs, comme Leucippe, Épicure, et d'autres philosophes le soutenaient. Euphrates adopta le fond de ce système, et n'admit pas cette suite de mondes différens, à laquelle des chefs de sectes avaient recours pour concilier la philosophie avec la religion, ou pour expliquer les dogmes. Il supposait un seul monde, et distinguait dans ce monde trois parties qui renfermaient trois ordres d'êtres absolument différens. La première renfermait l'Être nécessaire et incréé, qu'il concevait comme une grande source qui faisait sortir de son sein trois Pères, trois Fils, trois SS. Esprits. La seconde partie du monde renfermait un nombre infini de puissances différentes. Enfin la troisième partie contenait ce que les hommes appellent communément le monde. Ces parties étaient absolument séparées, et devaient être sans commerce entre elles ; mais les puissances de la troisième avaient attiré dans leur sphère les essences de la seconde et les avaient enchaînées. Vers le temps d'Hérode, le fils de Dieu était descendu du séjour de la Trinité pour délivrer les puissances qui étaient tombées dans les piéges des puissances de la troisième partie du monde. Ce fils de Dieu était un homme qui avait trois natures, trois corps et trois puissances. » L'abbé Pluquet, de qui nous empruntons cet article, ne

dit point en quel siècle vivait Euphrates.

EUPHRONE (S.), évêque de Tours, petit-fils du B. Grégoire, évêque de Langres, sacré en 556, assista l'année suivante au concile de Paris, où l'on arrêta des réglemens touchant les biens ecclésiastiques, les ordinations des évêques, et les mariages illégitimes. La ville de Tours ayant été presque toute réduite en cendres, par une suite de la guerre civile qui s'était allumée en France, ce saint évêque donna des marques éclatantes de sa charité. Il pourvut à la subsistance des pauvres, trouva les moyens de procurer des ressources aux habitans de la ville, et s'opposa à l'établissement d'une taxe à laquelle le comte Gaison voulait assujétir le peuple. En 566, Euphrone assembla dans la ville épiscopale un concile, qui est appelé le *second de Tours*, et dans lequel on fit vingt-sept canons de discipline. Ce prélat jouit de la plus haute considération auprès des rois Clotaire Ier et Charibert. On rapporte qu'étant en route pour aller à la cour du dernier, il revint sur ses pas, en disant que son voyage serait inutile, parce que le roi était mort : ce qui se trouva vrai. Il fut également estimé de Sigebert, roi d'Austrasie : ce fut lui que ce prince choisit pour faire la translation de la vraie Croix dans le monastère de Sainte-Radegonde à Poitiers. Ce saint évêque mourut le 4 août 573, et eut pour successeur saint Grégoire, son parent, qui est regardé comme le père de l'Histoire de France. — Il ne faut pas le confondre avec saint EUPHRONE, évêque d'Autun, qui eut beaucoup de part à la lettre adressée à Thalasse d'Angers, contenant divers réglemens sur les fêtes et le service divin, sur les ecclésiastiques bigames, etc., et souscrivit au concile qui fut assemblé à Arles, en 475, à l'occasion du prêtre Lucide. On ignore en quelle année il mourut.

EUPHROSYNE (sainte), née à Alexandrie dans le 5me siècle, résista aux prières de son père Paphnuce qui voulait la marier, et s'enfuit à l'âge de dix-huit ans, déguisée en homme, dans un monastère, où elle fut reçue comme religieux, sous le nom de *Smaragde*. Elle vécut 38 ans sans sortir de sa cellule.

EUPHROSYNE, impératrice d'Orient, surnommée *Ducène*, parce qu'elle était alliée avec la famille de Ducas, était femme d'Alexis III, gouverna entièrement son faible époux, et disposa de tout dans l'Empire. Cette princesse avait du courage, de l'éloquence, de l'esprit, de la pénétration; mais ses mœurs étaient corrompues, et elle affichait sa honte. Son orgueil était aussi grand que sa dissolution. Elle faisait porter sa chaise par les parens d'Alexis; et lorsqu'il donnait audience aux ambassadeurs, elle avait à côté de lui un trône aussi élevé que le sien, où elle se montrait couverte de diamans. Elle eut un palais séparé de celui de l'empereur; ce qui n'avait jamais été permis à aucune impératrice. Alexis avait voulu supprimer la vénalité des charges; Euphrosyne s'y opposa, et confia la recette du prix de leur vente à un de ses favoris. Enfin, on vint à bout de la rendre suspecte à l'empereur, à cause de ses liaisons avec un certain Vatace, accusé de vouloir usurper la cou-

ronne. Euphrosyne fut chassée du palais en 1178, couverte des habits d'une femme du peuple, et enfermée dans un monastère à l'embouchure du Pont, n'ayant pour la servir que deux femmes étrangères qui à peine savaient le grec; mais elle vint à bout, par ses intrigues, de sortir six mois après de sa solitude, et de rentrer en grâce. Après la conquête de Constantinople par les Français, en 1204, elle prit la fuite; elle rejoignit son époux à Mosynople en Thrace; et tous deux furent réduits à implorer la protection de Boniface, marquis de Montferrat, qui les envoya dans ses états. Elle mourut l'an 1215 à Larta, en Épire, où elle s'était retirée, après de vaines tentatives pour replacer Alexis sur le trône.

EUPOLIS, poète grec d'Athènes, florissait, selon Saxius, vers la 85.e Olympiade (435 avant J.-C.) Il monta sur le théâtre, dès l'âge de 17 ans, s'appliqua à imiter fidèlement Cratinus, et fut couronné plusieurs fois. Ses pièces sont au nombre de dix-sept, d'après le calcul de Suidas. On dit qu'Alcibiade le fit plonger à plusieurs reprises dans la mer, attaché à une longue corde, pour avoir fait des vers contre lui : il périt dans l'Hellespont, dans un combat naval contre les Lacédémoniens. Les Athéniens, touchés de sa mort, firent un décret pour défendre aux poètes de porter les armes. On trouve des fragmens d'Eupolis dans Stobée, dans Pollux et dans le Scholiast d'Aristophane.

EUPOMPE, célèbre peintre et mathématicien de Sicyone, émule de Zeuxis, florissait vers la 104e olympiade (364 ans avant J.-C.), et fut le fondateur d'une troisième école de peinture, appelée *sicyonienne*; les deux autres qui étaient établies avant lui étaient l'école athénienne ou attique, et l'école asiatique ou ionienne. Quoiqu'Eupompe eût appris les principes de son art d'Euxenidas, lorsqu'on lui demandait quel maître ancien il suivait, il répondait, la nature. Cet artiste fut le maître de Pamphile, qui enseigna son art au grand Apelle.

EURENIUS (Jean), né en Suède, en 1688, mort dans sa patrie en 1751, fut archidiacre dans la province d'Angermanie; il cultivait la théologie, la poésie, l'histoire et la philologie. On a de lui : *Grammatica et Syntaxis*, 1733; et un ouvrage fort savant, intitulé : *Atlantica orientalis*, Strengnes, 1701.

EURIC ou ÉVARIC, 7e roi des Visigoths, en Espagne, fils de Théodoric Ier, et frère de Théodoric II, auquel il succéda en 466 ou 467. Il fut le plus grand guerrier de son siècle. Théodoric avait ôté la vie à Thorismond, son frère, pour avoir sa couronne. Il fut tué lui-même par Évaric qui devint un nouveau fléau pour les peuples, par les guerres qu'il fit à l'État et à l'Église. Il ravagea la Lusitanie, la haute Espagne et la Navarre, prit Arles et Marseille, mit le siége devant Clermont, défit l'empereur Anthémius, secourut les Bretons, pilla l'Auvergne, le Berri, la Touraine, la Provence, et mourut à Arles en 485. Ce prince arien fit beaucoup de mal aux catholiques. Il exilait les évêques ou les faisait mourir, et défendait d'en ordonner d'autres à leur place. Plusieurs églises épiscopales tombaient en ruine; on en avait arraché les

portes. Les bestiaux couchaient dans les vestibules des lieux saints, et ils allaient quelquefois brouter l'herbe qui croissait autour des autels abandonnés. C'est Sidoine Apollinaire, témoin de ces faits, qui nous en a transmis la connaissance.

EURICLÉE. *Voyez* Eurycléé.

EURIPIDE, l'un des plus grands poètes tragiques qui aient illustré le théâtre grec, était fils de Mnésarque et naquit à Salamine l'an 480 avant J. C., époque à jamais célèbre par la destruction de la flotte de Xercès, et par les journées de Platée et de Mycale. Il fut disciple de Prodicus pour l'éloquence, et d'Anaxagore pour la physique. Les persécutions que ce dernier s'attira par ses rêveries philosophiques, ayant dégoûté Euripide de la philosophie, la poésie dramatique l'occupa tout entier. Il s'enfermait dans une caverne pour composer ses tragédies, et n'en sortait qu'avec des chefs-d'œuvre. Elles firent l'admiration de la Grèce et des pays étrangers. L'armée des Athéniens, commandée par Nicias, ayant été vaincue en Sicile, la plupart des soldats rachetèrent leur vie et leur liberté en récitant des vers d'Euripide : ce poète florissait du temps de Sophocle. L'émulation qui s'éleva entre eux dégénéra en inimitié. Aristophane l'immola à la risée publique dans ses comédies. Euripide médisait sans cesse des femmes, et dans la conversation, et sur le théâtre : il se maria pourtant deux fois, et deux fois il répudia ses épouses. Cette conduite fournissait beaucoup aux plaisanteries du comique grec. Euripide lutta d'abord contre le critique avec courage. Les spectateurs demandant qu'il retranchât quelques vers d'une de ses pièces, il s'avança sur le bord du théâtre, et leur dit : « Je ne compose point mes ouvrages afin d'apprendre de vous, mais afin de vous enseigner. » Une autrefois, ils le blâmèrent de ce qu'il avait appelé les richesses le souverain bien et l'admiration des dieux et des hommes ; mais Euripide les pria d'attendre la fin de la pièce, où l'admirateur des richesses recevait le juste châtiment qu'il méritait. Enfin sa fermeté l'abandonna ; né très-sensible, et ne pouvant soutenir plus long-temps les railleries des auteurs et du public, il se retira à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine. Ce prince, protecteur des lettres, le fit son premier ministre, si l'on en croit Solin. Euripide eut, suivant quelques-uns, une fin tragique ; on prétend qu'il se promenait dans un bois, et qu'il rêvait profondément, suivant sa coutume, lorsqu'il fut rencontré un peu à l'écart par les chiens du prince, qui le mirent en pièces. De quelque façon qu'il ait terminé sa carrière, les chronologistes placent sa mort l'an 407 avant J. C. Ses restes ayant été recueillis par l'ordre d'Archélaüs, et portés à Pella, ce prince, qui l'avait toujours beaucoup aimé, refusa de les rendre aux Athéniens lorsqu'ils les lui firent demander par leurs ambassadeurs. Euripide travaillait difficilement, et il avait cela de commun entre autres mérites avec notre Racine que ces vers si coulans et si faciles lui coûtaient beaucoup de peine. Le poète Alcestis, qui avait la facilité des mauvais écrivains, se vantait d'avoir fait cent vers dans trois jours, tandis qu'Euripide n'en avait fait que trois : « Il y a encore cette différence entre vos

écrits et les miens, dit le poète au versificateur, que les vôtres dureront trois jours, et que les miens perceront l'étendue des siècles. » Disciple d'Anaxagore, et ami de Socrate, il répandit dans ses pièces les leçons de ses maitres. Il plut aux sages, et fut nommé à juste titre, le philosophe de la scène. Les orateurs ne furent pas moins charmés de son éloquence. Il forma Démosthènes; Cicéron en faisait ses délices, et c'est cet auteur que lisait, dans sa litière, l'orateur romain, lorsqu'il fut assassiné par Popilius Léna. De 75 tragédies qu'il avait composées, il ne nous en reste que 19 et les 132 premiers vers de la 20me. (*Danaë*), les principales sont: les ***Phéniciennes***, ***Oreste***, ***Médée***, ***Andromaque***, ***Iphigénie en Aulide***, ***Iphigénie en Tauride***, ***les Troades***, ***Électre***, ***Hercule***, ***Hippolyte***, ***Hécube***. Ces deux dernières pièces semblent avoir remporté le prix sur toutes les autres. Euripide excelle à exprimer l'amour, et surtout l'amour furieux et passionné. Il est tendre, touchant, pathétique: Racine, l'a fait revivre et l'a surpassé; mais son mérite n'en est pas moins grand. L'art du théâtre ne faisait que de naitre: aussi Euripide et Sophocle, tout imparfaits qu'ils étaient, réussirent autant chez les Athéniens, que Corneille et Racine parmi nous. « Leurs fautes, dit un homme d'esprit, sont sur le compte de leur siècle; leurs beautés n'appartiennent qu'à eux. » Il y eu a certainement dans Euripide. Son Andromaque fit une impression si vive sur les Abdérites, qu'ils furent tous atteints d'une espèce de folie, causée par le trouble que la représentation de cette pièce avait jeté dans leur imagination. Quoique Euripide fût moins élevé que Sophocle, le Corneille des Grecs, il savait être grand quand le sujet l'exigeait: ses ouvrages respirent une bonne morale: Clément d'Alexandrie et Eusèbe ont dit qu'il l'avait puisé à l'école de Socrate, mais cette opinion se trouva réfutée par la différence des âges. (Socrate avait treize ans de moins que lui.) Quoi qu'il en soit, ce philosophe n'allait au théâtre que pour entendre les pièces d'Euripide. On n'aurait qu'à louer Euripide, s'il avait toujours placé ses sentences avec art. Les meilleures éditions d'Euripide sont celles des Aldes, 1503, 2 vol. in-8°; de Plantin, en 1571, in-12; de Commelin, en 1597, in-8°; de Paul-Étienne, en 1604, in-4°; enfin, de Josué Barne, 1694, in-fol., à Cambridge, qui éclipsa toutes les autres, et qui l'a été à son tour par celle de Samuel Musgrave, Oxford, 1778, un vol. in-4°. L'éditeur y a joint les diverses scolies, et tous les fragmens qu'il a pu trouver, et l'a enrichie de savantes notes et d'une vie de l'auteur. Reckius l'a fait réimprimer à Leipsick, 1778-1788, en trois tomes formant 4 vol. in-4°, avec des notes; il y a joint des observations de Samuel Musgrave. Les traductions des tragédies d'Euripide sont: I. *Iphigénie*, par Thomas Sibillet, Paris, 1550, in-8°. II. *Hécube*, par Lazare de Baïf, Paris, 1544 et 1550, in-8°. III. *Électre*, par Larcher, Paris, 1750, in-12. (*Voyez* le théâtre des Grecs du P. Brumoy, qui a traduit les plus beaux morceaux d'Euripide.) M. Prévost en a donné une traduction complète, Paris, 1783, 1797, 4 vol. in-12, avec des notes

instructives et curieuses. Les premiers philologues grecs de ce siècle se sont beaucoup occupés d'Euripide, et en ont publié des pièces détachées, avec un grand apparat d'érudition et de critique. Il suffit de nommer, outre Musgrave, Marckland, Walckenaer et Brunck : le travail de Walckenaer sur le fragment des pièces perdues d'Euripide est surtout infiniment précieux.

EURYCLES, Lacédémonien, qui, s'étant rendu à Jérusalem, et insinué dans la confiance du roi Hérode et de ses enfans, découvrait aux uns les secrets des autres pour en obtenir de l'argent. Il occasionna par ses intrigues la mort d'Alexandre et d'Aristobule. Ce perfide étant retourné dans son pays, en fut chassé par ses concitoyens.

EURYDAMAS, vigoureux athlète de Cyrène, remporta le prix du ceste aux jeux olympiques. Un coup de son adversaire lui brisa plusieurs dents, mais il les avala sans témoigner aucune douleur, pour ne pas lui laisser seulement soupçonner son avantage.

EURYDICE, femme d'Amyntas, roi de Macédoine, donna quatre enfans à son époux; trois fils, Alexandre, Perdiccas et Philippe, et une fille nommée Euryone, qui fut mariée à Ptolémée Alorités. La reine amoureuse de son gendre, lui promit l'empire et sa main; mais ces dons funestes devaient être le prix de la mort de son mari. Euryone préserva son père de ce malheur, en lui découvrant les détestables complots de sa mère. Amyntas eut la faiblesse de lui pardonner. Après sa mort, Eurydice sacrifia à sa fureur ambitieuse, Alexandre, son fils aîné, qui avait succédé à son père. Perdiccas, son autre fils, placé sur le trône après Alexandre, périt comme lui. Les historiens ne nous disent point si ce monstre fut puni de ses forfaits. Philippe, son troisième fils, père d'Alexandre-le-Grand, se mit en garde contre ses embûches, et régna paisiblement.

EURYDICE, fille d'Antipater, épousa Ptolémée, fils de Lagus, dont elle eut plusieurs enfans. Après la mort d'Alexandre, elle alla rejoindre Ptolémée en Égypte, et emmena avec elle Bérénice, sa nièce, qui inspira une passion si forte à son oncle, qu'il l'épousa. Eurydice se retira avec ses enfans et erra dans plusieurs cours. Enfin elle se fixa à Cassandrie, l'ancienne Potidée, où elle se fit chérir des habitans, en leur rendant la liberté. Ceux-ci instituèrent une fête en son honneur sous le nom d'*Eurydicée*.

EURYDICE, nommée aussi *Adea*, ou *Audata*, était fille de Cynnané et petite-fille de Philippe fils d'Antipater et d'une femme Illyrienne, nommée aussi Eurydice. Elle fut mariée à son oncle Aridée, fils naturel du roi Philippe. Aridée monta sur le trône de Macédoine, après Alexandre-le-Conquérant; mais la reine tint seule le sceptre. Cette femme ambitieuse qui gouvernait despotiquement sous un roi titulaire, écrivit à Cassandre de se joindre à elle contre Polyperchon, qui ramenait Olympias de l'Épire avec son petit-fils Alexandre; Roxane, mère du jeune roi Cassandre, vole à la tête de l'élite de ses troupes en Macédoine; mais lorsque les deux armées furent en présence, les Macédoniens abandonnèrent le parti d'Eurydice, pour se ranger du côté du jeune Alexandre, qu'ils

regardaient comme leur prince légitime. Olympias fit percer de flèches Aridée, et obligea sa femme de s'ôter elle-même la vie, lui donnant à choisir du poison, du poignard ou du cordeau. Elle s'étrangla avec sa ceinture, l'an 318 avant J.-C.

EUSDEN (Laurent), ecclésiastique et poète anglais, né au comté d'York, mort en 1730, élève du collége de la Trinité à Cambridge, fut poète lauréat en 1718, ce qui lui attira l'inimitié de plusieurs autres poètes, particulièrement de Pope, qui le plaça dans sa *Dunciade*. Il fut recteur de Coningsby au comté de Lincoln, où il mourut en 1730. On trouve plusieurs poëmes de lui dans la collection de Nichols, et ils ne sont pas tout-à-fait à dédaigner. On a de lui en manuscrit une traduction des *Œuvres du Tasse*, avec la vie de ce poète.

EUSÈBE (saint), Grec de naissance, élu pape au mois d'août 310, succéda à saint Marcel premier du nom, et mourut le 21 juin de la même année.

EUSÈBE (Pamphile), évêque de Césarée. On ne sait rien de sa famille : on ignore même le lieu de sa naissance. On sait seulement qu'il naquit vers l'an 267 de J.-C., sous le règne de Gallien. Il s'unit de la plus étroite amitié avec Pamphile, prêtre de Césarée. Son ami ayant été martyrisé en 309, il prit son nom. Eusèbe s'était adonné de bonne heure aux lettres sacrées et profanes. On disait « qu'il savait tout ce qui avait été écrit avant lui. » Il établit à Césarée une école qui fut une pépinière de savans. Son mérite le fit élever sur le siége de cette ville en 313. L'arianisme se répandait alors sur l'Église et l'empire; Eusèbe fut un des fauteurs secrets de cette secte. Les ariens, flattés d'avoir dans leur parti un homme tel que lui, le firent nommer à l'évêché d'Antioche, afin que son élévation rejaillît indirectement sur leur secte. Il refusa ce siége. Constantin lui sut bon gré de son refus, et depuis l'honora de son estime et de sa confiance. Au concile de Nicée en 325, il avait été placé à la droite de ce prince. Il y anathématisa les erreurs d'Arius : mais il eut quelque peine à souscrire au mot de *consubstantiel* que les pères ajoutèrent à sa formule. Il assista, en 331, avec les évêques ariens, au concile d'Antioche, où saint Eustathe fut déposé : ce fut alors qu'il refusa ce siége. Quatre ans après, il condamna saint Athanase, de concert avec les évêques des conciles de Césarée et de Tyr. Le saint évêque refusa de se trouver dans ces assemblées, parce qu'il détestait les artifices d'Eusèbe, et qu'il redoutait son crédit. Les prélats assemblés à Jérusalem le députèrent à l'empereur Constantin, pour défendre le jugement qu'ils avaient rendu contre le défenseur de la divinité de J.-C. Eusèbe obtint le rappel de l'hérésiarque Arius et l'exil d'Athanase, et mourut vers l'an 338, laissant beaucoup d'ouvrages dignes de passer à la postérité, qui en a une partie. Les principaux sont, 1° *Histoire ecclésiastique*, en dix livres, depuis l'avénement du Messie jusqu'à la défaite de Licinius. C'est le plus considérable de tous ses écrits; il lui a mérité le titre de *Père de l'Histoire ecclésiastique*. Il peut tenir lieu des historiens originaux des trois premiers siècles. Eusèbe rejette les narrations fabuleuses

avec plus de soin que n'ont fait saint Epiphane et tant d'autres anciens. Son style, sans agrément et sans beauté, est plutôt celui d'un compilateur que d'un historien. Il avait plus de finesse dans le caractère que dans l'esprit. Il garde le silence sur l'arianisme dans son histoire. Quelques auteurs lui avaient donné la qualité de saint, et Usuard le plaça même dans son martyrologe. Mais, malgré ses apologistes, sa sainteté est demeurée équivoque. Baronius l'ôta du martyrologe romain, et y mit Eusèbe de Samosate. De toutes les éditions de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe, la plus correcte est celle de Henri de Valois, dans la collection des historiens ecclésiastiques grecs, 3 vol. in-folio, à Paris, en 1669; puis en 1677, avec une version en latin, qui a mérité l'estime des savans; ensuite augmentée et revue à Cambridge, 1720, 3 vol. in-fol. Le président Cousin en a donné une excellente traduction en français, Paris, 1675, 4 vol. in-4°, ou Amsterdam, 1722, 6 vol. in-12. II. *La Vie de Constantin*, en 4 livres. C'est un panégyrique sous le titre d'histoire. Elle forme la deuxième partie du tome premier de l'Histoire de l'Église de Cousin, in-12, qui manque quelquefois; et quand elle y est, il s'y trouve 6 vol. III. Une *Chronique* qui renfermait les événemens depuis le commencement du monde jusqu'à la vingtième année du règne de Constantin. La traduction qu'en fit saint Jérôme nous a fait perdre une partie de l'original, d'autant plus précieux, qu'Eusèbe entassait dans tous ses ouvrages les passages des auteurs les plus anciens. Joseph Scaliger a prétendu nous donner toute la chronique d'Eusèbe, dont il avait ramassé les fragmens épars dans différens écrivains. On trouve en effet, que son édition, imprimée à Amsterdam, chez Janson, 1658, in-fol., est presque toute conforme à la traduction de saint Jérôme. IV. Les livres *De la préparation et de la démonstration évangélique*. C'est le traité le plus savant que l'antiquité nous fournisse, pour démontrer la vérité de la religion chrétienne et la fausseté du paganisme. De vingt livres, dont la *Démonstration évangélique* était composée, il ne nous en reste que dix. Le commencement et la fin du premier livre et du dixième manquent dans toutes les éditions; mais Fabricius les publia en 1725, dans sa Bibliothèque des auteurs qui traitent de la religion. La meilleure édition de la *Préparation* et de la *Démonstration* est celle de Paris, en 1627, en 2 vol. in-folio, avec une *Version* nouvelle des quinze livres de la *Préparation* par François Vigier, jésuite, augmentées de notes de Donat, de Rich. Montaigu et de Zenob. Accioli. V. Des *Commentaires sur les Psaumes et sur Isaïe*, publiés par dom Bernard de Montfaucon, dans les deux premiers tomes de la Collection des Pères grecs, à Paris, 1706, in-fol. Il n'y a du commentaire sur les psaumes que ce que le savant éditeur en a pu trouver dans les anciens manuscrits, c'est-à-dire, ce qu'Eusèbe a fait sur les 119 premiers psaumes. On trouvera dans cet ouvrage des preuves de son arianisme. VI. *L'Apologie d'Origène*, en six livres. VII. Un *Traité contre Hiéroclès*. VIII. Des *Opuscules* qui portent son nom, et que le P. Sirmond fit

imprimer en latin l'an 1643, à Paris, in-8°. On peut voir les passages des anciens pour et contre Eusèbe, recueillis fort exactement par Valois, à la tête de l'édition de son Histoire ecclésiastique. On a aussi d'Eusèbe *Onomasticon urbium et locorum sacræ Scripturæ*, imprimé avec les notes de Bonfrérius et Le Clerc, Amsterdam, 1707, in-folio.

EUSÈBE, de Nicomédie, évêque grec qui fut successivement élevé sur les sièges de Béryte, de Nicomédie, et enfin de Constantinople, favorisa le parti d'Arius, et l'abjura au concile de Nicée. Mais cette abjuration forcée ne l'empêcha pas de convoquer, quelque temps après, un concile en Bithynie, où Arius fut rétabli avec pompe. Il avait apostasié dans sa jeunesse sous la persécution de Maximilien; mais le danger passé, il rentra dans le sein de l'Église. Les troubles qu'il excitait forcèrent Constantin à l'envoyer en exil. Il peignit Arius auprès de l'empereur comme le plus orthodoxe des hommes, et Athanase comme le plus remuant. Il accusa celui-ci d'avoir mis un tribut sur les Égytiens, d'avoir favorisé la rébellion d'un certain Philumème, et, pour accabler plus sûrement ce prélat, il assembla des conciles, le fit déposer, exiler, et fit recevoir Arius. Il fut élu par force évêque de Constantinople, l'an 339, après l'injuste déposition de Paul qui était orthodoxe, et dont il ambitionnait la place. Eusèbe de Césarée répandait sourdement l'arianisme; Eusèbe de Nicomédie en tirait vanité. Il fut chef de parti et voulut l'être. Ses sectateurs furent nommés *eusébiens*. Quelques mois avant sa mort, arrivée en 342, il fit admettre dans un concile d'Antioche les opinions ariennes comme des points de foi. Eusèbe de Césarée le voulant faire passer pour un saint, loue jusqu'à ses défauts; mais ce sont les éloges d'un homme de parti qui veut canoniser son chef.

EUSÈBE (saint), évêque de Verceil au 4me siècle, mérita ce siége par des mœurs douces et une piété tendre, et signala son zèle pour la foi au concile de Milan, en 355. Il proposa d'abord de faire souscrire tous les évêques à celui de Nicée, avant de traiter aucune affaire; mais l'empereur Constance s'étant rendu maître de l'assemblée, fit souscrire la plupart des évêques à la condamnation d'Athanase. Ceux qui résistèrent furent bannis. Eusèbe était de ce nombre. Après la mort de l'empereur, il retourna à son église. Il parcourut la Grèce, l'Illyrie, l'Italie, et partout il opposa une digue aux progrès de l'arianisme. Il mourut en 370. On croit que c'est le premier qui joignit la vie monastique à la vie cléricale. Au milieu de la ville, il vivait avec ses clercs comme les moines du désert. Les églises s'empressaient de lui demander des évêques. On lui attribue une *Version latine des Évangélistes*, que Jean-André Irici a fait imprimer à Milan en 1748, in-4°. Quand cette version ne serait pas de saint Eusèbe de Verceil, elle ne laisserait pas d'être précieuse. On trouve deux de ses lettres dans la *Bibliothèque des Pères*, l'une à *son Église*, l'autre à *Grégoire d'Elvire*.

EUSÈBE, de Samosate, né dans cette ville, en était évêque en 361. Il s'illustra par sa foi et par son amour pour l'Église, et fut d'abord lié avec les ariens. Le

siége d'Antioche étant venu à vaquer, ils convinrent avec les orthodoxes de choisir Mélèce pour le remplir. Ils confièrent à Eusèbe le décret de cette élection; mais saint Mélèce s'étant aussitôt déclaré pour la foi catholique, les ariens, appuyés par l'empereur Valens, résolurent de le déposer. Eusèbe, averti de leur pernicieux dessein, se retira dans son diocèse avec l'acte qu'on lui avait confié. On fit courir après lui, et l'envoyé de l'empereur le menaça de lui faire couper la main droite, s'il ne rendait l'acte d'élection; mais Eusèbe présentant ses deux mains, dit avec fermeté « qu'il se les laisserait couper, plutôt que de se dessaisir de cet acte, à moins que ce ne fût en présence de tous ceux qui le lui avaient mis en dépôt. » Cet évêque souscrivit à la foi de Nicée dans le concile d'Antioche en 353, et se trouva à Césarée en Cappadoce, l'an 371, pour élire saint Basile évêque de cette ville, à la prière de saint Grégoire de Nazianze le père. La fermeté avec laquelle il s'opposa aux ariens lui attira une foule de traverses. Valens l'exila en 373. Durant cet exil, il se déguisait en soldat pour aller consoler les orthodoxes persécutés, fortifiant les faibles et animant les forts. Après la mort de son persécuteur, Eusèbe se trouva au concile d'Antioche en 378, et y soutint la divinité de Jésus-Christ. Il parcourut ensuite diverses églises d'Orient. Ayant voulu mettre Maris en possession de l'évêché de Dolique en Syrie, une femme arienne lui jeta sur la tête une tuile qui le blessa à mort. Avant d'expirer, il demanda la grâce de cette malheureuse et de ses complices. On place sa mort vers 379. L'église l'honore comme martyr.

EUSÈBE, avocat à Constantinople, s'éleva, n'étant que simple laïque, contre l'hérésie de Nestorius, et fit une protestation au nom des catholiques. Devenu évêque de Dorylée en Phrygie au 5e siècle, il se signala avec le même zèle contre Eutychès. Cet hérétique était son ami: il tâcha de le ramener au catholicisme; mais n'ayant pu y réussir, il se rendit son accusateur dans un concile de trente évêques, assemblé à Constantinople. Ses sectaires s'en vengèrent en le faisant déposer dans cette assemblée, qui fut nommée le brigandage d'Éphèse. Eusèbe se trouva encore au concile général de Chalcédoine en 451; il y accusa Dioscore. Eutychès y fut condamné, le concile ayant reconnu deux natures en Jésus-Christ et une seule personne. Il fut un des plus fermes défenseurs de la foi, et mourut peu de temps après.

EUSÈBE d'Antibes, ainsi nommé parce qu'il était évêque de cette ville, succéda à Eutherius, vers 541. Il assista au concile d'Arles, en 554, et prit part aux différens réglemens qu'on y fit. On présume qu'il mourut de 570 à 572. On lui attribue une *Histoire de la translation des corps de saint Vincent, saint Oronce et saint Victor*, martyrisés à Girone en Espagne.

EUSÈBE, évêque de Paris à la fin du 6e siècle, était un marchand syrien qui vint à Paris pour son négoce. Ragnemode, évêque de Paris étant venu à mourir, l'évêché fut mis à l'encan par Frédégonde, et Eusèbe l'acheta au poids de l'or. Dès qu'il fut en

possession du siège épiscopal, il dispersa le clergé et les jeunes gens destinés au ministère, et il remplit de Syriens l'église de Paris. Toutefois il ne jouit pas longtemps du fruit de son marché; Faremode, frère de Ragnemode lui succéda.

EUSÉBIA (Aurélia), impératrice, femme de l'empereur Constance, dans le 4ᵉ siècle, née à Thessalonique, d'une famille consulaire, avait de la beauté, des grâces, de l'esprit et du goût pour tous les arts. Le dépit qu'elle eut de n'avoir point d'enfans la porta à faire donner une potion à Hélène, sœur de Constance et femme de Julien, afin de la rendre stérile. On dit même qu'elle corrompit la sage-femme de cette princesse, et que, dès qu'elle fut accouchée, cette sage-femme fit périr l'enfant. On ajoute aussi que désespérée de n'avoir point d'enfans elle prit un breuvage pour faire cesser sa stérilité, et que ce remède trop violent la conduisit au tombeau. Eusébia mourut vers 361. Ce fut elle qui engagea Constance à donner à Julien le titre de César. Ce prince fit son Panégyrique qui nous est resté.

EUSÉBIE (Sᵗᵉ.), abbesse du monastère de S.-Cyr, ou S.-Sauveur, à Marseille. Lorsque les Sarrasins firent une invasion en Provence l'an 731, pour conserver sa virginité, elle se coupa elle-même le nez; et ses religieuses l'imitèrent. Les Sarrasins étant entrés dans le monastère, et n'y voyant que des objets d'horreur, massacrèrent Eusébie et ses saintes compagnes, qui étaient au nombre de quarante. Ce fait est consigné dans un manuscrit conservé dans les archives de l'abbaye. On dit que pour en perpétuer la mémoire, l'officiant, à chaque prise d'habit en faisait lecture et proposait à la novice, l'exemple d'Eusébie.

EUSTACHE (maître), poète français. *Voyez.* Wace.

EUSTACHE (Maitre), poète français, naquit à Amiens en 1203; la licence et l'enjouement caractérisent la plupart de ses poésies. On estime son ***Fabliau*** du. ***Boucher d'Abbeville.*** Boccace n'a fait que répéter Eustache d'Amiens dans plusieurs de ses nouvelles. Celle du ***Mari jaloux qui confesse sa femme,*** est de l'invention de cet auteur.

EUSTACHE (de Saint-Pierre). *Voyez* Saint-Pierre.

EUSTACHE (de Ribaumont). *Voyez* Ribaumont.

EUSTACHE (David), Français, et ministre protestant, pasteur de l'église de Montpellier, fut député, en 1659, par le synode national de Londres, pour présenter son adresse au roi, et le discours qu'il prononça en cette occasion lui fit une grande réputation. Il a composé quelques ***Sermons*** et quelques ***Traités de controverse.***

EUSTACHE (Jean-Martin), né à Gambatesa, philosophe et médecin très-savant, publia en 1577, la ***Vie de Gallien,*** et en 1585, un commentaire sur le livre du même, intitulé ***Introductio seu Medicus,*** accompagné d'un petit ouvrage ayant pour titre : ***De medicinæ antiquitate.*** — Jean-Nicolas Eustache, de la famille du précédent, publia, en 1608, ***Opusculum de ae[illegible] situque Beneventanæ civitatis.***

EUSTACHI (Barthélémi), célèbre médecin et anatomiste, né à San-Severino, dans la Mar-

che-d'Ancône, exerçait son art à Rome vers l'an 1550. Il est auteur des *Tabulæ anatomicæ*, publiées en cette ville en 1714, in-fol., avec les notes de J. M. Lancisi, réimprimées à Amsterdam en 1722, même format, et dont la meilleure édition est celle de Venise, 1769, in-fol. Ces tables ou planches sont très-propres à faire connaître la structure du corps humain. On les trouve aussi dans le *Theatrum anatomicum* de Manget. Albain les a publiées de nouveau à Leyde, 1744, in-fol., avec des explications latines. Nous avons encore d'Eustachi : I. *Opuscula Anatomica, nempè de renum structurâ, officio et administratione; de auditûs organis; ossium examen; de motu capitis; de venâ quæ ἄζυγος a græcis dicitur* etc. Venise, 1564, in-4°, Delft, 1736, in-8°. II. *Erotiani collectio vocum quæ sunt apud Hippocratem*, Venise, 1556, in-4°.

EUSTATHE (SAINT), né à Side, en Pamphilie, d'abord évêque de Bérée; ensuite d'Antioche en 325, se distingua au concile de Nicée par son zèle et son éloquence. Les ariens, excités par Eusèbe de Nicomédie, prélat intrigant et vindicatif, conspirèrent sa perte. On suborna une femme publique, qui soutint avec serment qu'elle avait eu un enfant de lui. Sur cette fausse accusation, il fut déposé, et exilé par Constance, à Trajanopolis, où il mourut vers 337. Eustathe fut un des premiers qui combattirent l'arianisme; il le fit avec autant de clarté que de force. Les anciens vantent beaucoup ses ouvrages; nous ne les avons plus, et c'est une véritable perte, s'il est vrai qu'ils eussent le mérite que Sozomène leur suppose. On lui attribue un *Traité sur la Pythonisse*, mis au jour en 1629, in-4°, par le savant Allacci, avec un autre *Traité sur l'ouvrage des six jours*, qu'il donne aussi à Eustathe. Ce dernier écrit, qu'on croit être d'un auteur plus récent, parut à Lyon en 1624, in-4°. On le trouve aussi dans la bibliothèque des Pères.

EUSTATHE, archevêque de Thessalonique et célèbre commentateur d'Homère, florissait à Constantinople, dans le 12e siècle. Il a laissé des *Commentaires sur Homère* et *sur Denys le Périgète*. Son travail sur le poète grec est fort étendu et très-estimable; il a saisi la force et l'énergie de son original, et la fait sentir à ses lecteurs. Outre les notes, on trouve dans son ouvrage des dissertations historiques et philosophiques écrites avec beaucoup de sagacité. On lui attribue aussi, mais sans aucun fondement, le roman d'*Ismène et Isménias*, publié par Gilbert Gaulmin, Paris, 1618, in-8°; et La Haye, 1744, in-32. Teucher en a donné une nouvelle édition à Leipsick, 1792, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en français par de Beauchamps, La Haye (Paris), 1743, in-8°, figures, et réimprimé à Paris, 1797, in-4°, avec figures coloriées. Colletet en avait aussi donné une traduction française, Paris, 1625, in-8°, et Lélio Carani, une autre en italien, Venise, 1560, in-8°. On est certain à présent que cet ouvrage est d'un nommé Eumathes, grammairien obscur du 15e siècle, qui se cachait sous le nom d'Eustathius. (*Voyez* BEAUCHAMPS.) La meilleure édition

des *Commentaires* d'Eustathe sur Homère est celle de Rome, 1542 à 1550, en grec, 4 vol. in-fol. Celle de Froben, 1559-1560, 3 vol. in-folio, est moins estimée, elle n'est pas cependant sans mérite. Il en a paru à Florence, en 1730, 32 et 35, 3 vol. d'une nouvelle édition, avec les notes et les traductions d'Alexandre Politi et d'Antoine-Marie Salvini, qui n'est pas achevée. A l'égard des Commentaires sur Denys, ils out été souvent réimprimés depuis 1547, qu'ils furent publiés par Robert Étienne avec le seul texte. Les ouvrages que nous avons cités, ne snnt pas les seuls qui soient sortis de la plume d'Eustathe. Il avait fait des *Traités* sur divers sujets, des *Homélies*, des *Discours*, et un *Commentaire* sur Pindare. Il paraît que tous ces écrits sont perdus pour nous.

EUSTATHE, moine grec du 4e siècle, si follement entêté de son état, qu'il condamnait toutes les autres professions de la vie. Il joignait à cette prétention d'autres erreurs qui furent déférées au concile de Gangre : 1° Il condamnait le mariage, et séparait les femmes de leurs maris, soutenant que les personnes mariées ne pouvaient se sauver. 2° Il défendait à ses sectateurs de prier dans les maisons. 3° Il les obligeait à quitter leurs biens comme incompatibles avec l'espérance du paradis. 4° Il les retirait des assemblées des autres fidèles, pour en tenir de secrètes avec eux, et leur faisait porter un habillement particulier. 5° Il voulait qu'on jeûnât les dimanches, et disait que les jeûnes ordinaires de l'Église étaient inutiles, après qu'on avait atteint un certain degré de pureté qu'il imaginait. 6° Il avait en horreur les chapelles bâties en l'honneur des martyrs, et les assemblées qui s'y tenaient. Plusieurs femmes, séduites par ses discours, quittèrent leurs maris, et beaucoup d'esclaves s'enfuirent de la maison de leurs maîtres. On déféra la doctrine d'Eustathe au concile de Gangre; elle y fut condamnée l'an 342.

EUSTATHE. *Voyez* EUMATHE.

EUSTOQUIE (sainte), en latin *Eustochium*, vierge romaine, de la famille des Scipions et des Émiles, illustre par sa piété et par la connaissance des langues, fut disciple de saint Jérôme dès l'an 382. Ce fut pour elle que ce saint fit son *Traité de la Virginité*. Elle suivit son maître en Orient, et se renferma ensuite, avec sainte Paule sa mère, dans un monastère de Bethléem, dont elle fut supérieure. Une troupe de forcenés, suscités par les pélagiens, allèrent dans cette ville où ils maltraitèrent les vierges et brûlèrent leurs maisons. Eustoquie eut beaucoup de peine à se délivrer du feu et des armes qui l'environnaient. Elle mourut trois ans après, c'est-à-dire en 419, et fut inhumée dans le monastère de Bethléem, près de sainte Paule sa mère.

EUSTRATE, célèbre archevêque de Nicée au 12e siècle, soutint avec force le sentiment des Grecs sur la procession du Saint-Esprit, par un *Traité* qui se trouve manuscrit dans plusieurs bibliothèques. Leo Allatius fait mention de cinq autres *Traités* du même auteur; mais nous n'avons rien d'imprimé de lui que quelques *Commentaires sur Aristote: In Analytica græcè*, Venise, 1536, in-fol. *In Ethica*,

græcè, Venise, 1536, in-fol., et *latinè*, Paris, 1543, in-fol.

EUTECNIUS, sophiste grec, a publié une *Paraphrase sur le poème d'Oppien sur la chasse aux oiseaux*. Erasme Winding a fait imprimer cet ouvrage d'après un manuscrit du Vatican, à Copenhague, en 1702, in-8°. Il est divisé en trois livres : le premier traite des *Oiseaux de proie ;* le second des *Oiseaux amphibies ;* le troisième, des *manières de prendre les oiseaux*. On ignore le temps où vécut Eutecnius, et sa patrie.

EUTHARIC CILICAS, gendre de Théodoric, et père d'Athalaric, roi des Ostrogoths, avait épousé la célèbre Amalasonte, en 515. En 519, il fut consul pour l'empire d'Occident, et se trouva en cette qualité le collégue de l'empereur Justin. Il mourut vers 525, avant Théodoric, dont il devait être le successeur, et laissa un fils qu'il avait eu d'Amalasonte.

EUTHYCRATES, sculpteur de Sicyone, fils et disciple de Lysippe, florissait dans la 120° olympiade. Il fut le disciple le plus habile de son père ; il s'appliqua principalement à observer les proportions. Les *statues* d'*Hercule* et d'*Alexandre* et le *Chasseur Thespis* lui acquirent une grande réputation, aussi bien que sa *Médée*, qui était traînée dans un char à quatre chevaux, et *un groupe* d'un combat à cheval qui fut mis à l'entrée de la caverne où Trophonius rendait ses oracles.

EUTHYDÈME, roi de la Bactriane, régnait vers l'an 220 avant J.-C. Il fut quelque temps en guerre contre Antiochus III, roi de Syrie, qui fit reprendre la Bactriane, autrefois dépendante de son royaume. Enfin, Antiochus le reconnut pour roi de Bactriane, et lui promit même la main de sa fille. On voit au Cabinet du Roi une belle médaille d'Euthydème, qui a été publiée par le docte Pellerin.

EUTHYME (Saint), archimandrite, nommé *le Grand* à cause de l'excellence de sa vertu, d'abord supérieur général de tous les monastères de Mélitène en Arménie, devint abbé d'une multitude de solitaires en Palestine, et ne se borna pas aux exercices monastiques. Il convertit un grand nombre de Sarrasins, combattit les nestoriens et les eutychéens, fit abjurer leurs erreurs à beaucoup de manichéens, ramena l'impératrice Eudoxie à la foi orthodoxe, et devint l'oracle de l'Église d'Orient. Il mourut le 20 janvier 473, dans sa 96° année. Son culte, établi d'abord en Palestine, passa dans les autres églises d'Occident. Le martyrologe fait mention de ce saint au 20 janvier.

EUTHYMIUS, surnommé *le Syncelle*, patriarche de Constantinople, natif d'Isaurie, avait été moine, et fut mis l'an 906 à la place de Nicolas-le-Mystique, que l'empereur Léon VI avait chassé de son siége. Ce prince le choisit pour son confesseur; mais Alexandre II, successeur de Léon, bannit Euthymius, et rétablit Nicolas. Il mourut en exil l'an 920.

EUTHYMIUS-ZIGABENE, moine basilien de Constantinople au 12me siècle, composa, par ordre d'Alexis Ier (Comnène), empereur d'Orient, un traité contre toutes les hérésies. Cet ouvrage, intitulé *Panoplie*, est une expo-

sition et une réfutation de toutes les erreurs, même de celles des Mahométans. C'est une espèce de recueil d'un grand nombre de passages des écrits des Saints-Pères. Il fut traduit en latin par un chanoine de Vérone, en 1586, et depuis il a été inséré dans la grande Bibliothèque des Pères. On a encore de ce savant moine des *Commentaires sur les Psaumes*, sur les *Cantiques*, sur les *Évangiles*, littéraux, moraux et allégoriques, avec des notes et additions de Ch. F. Mathæus, Leipsick, 1792, 3 vol. in-8°. Mais ses allégories sont moins déraisonnables que celles des commentateurs de son temps.

EUTHIMÈNE, navigateur marseillais, vivait vers l'an 400 avant J.-C., et seulement deux siècles après la fondation de Marseille. Il prétendait que les inondations périodiques du Nil provenaient du refoulement de ses eaux par les vents étésiens. Il n'avait pas dans ses courses maritimes dépassé Gadès ou Cadix. Il n'est pas certain que l'Euthymène qui avait écrit des chroniques, selon Clément d'Alexandrie, soit le même que celui de Marseille.

EUTOCIUS d'Ascalon, géomètre, commentateur d'Apollonius et d'Archimède, sous l'empire de Justinien, vivait vers l'an 540 de l'ère chrétienne. Il est un des mathématiciens les plus intelligens qui aient fleuri dans la décadence des sciences chez les Grecs. Ses deux *Commentaires*, l'un sur Apollonius de Perge, et l'autre sur quelques-uns des écrits d'Archimède, sont très-bons, et on leur doit bien des traits sur l'histoire des mathématiques. Le premier se trouve dans l'édition d'Apollonius, par Halley; le deuxième a été publié à Bâle, grec et latin, en 1544, in-fol.

EUTROPE (Flavius Eutropius), historien latin dont on ignore la patrie et la naissance. On conjecture qu'il avait vu le jour dans l'Aquitaine, et l'on sait qu'il exerça de grandes charges dans le 4e siècle après J.-C. Il dit lui-même qu'il porta les armes sous Julien, dans sa malheureuse expédition contre les Perses; mais le rang qu'il obtint dans les armées nous est inconnu. Plusieurs croient qu'il fut sénateur, parce qu'ils trouvent en tête de son ouvrage le titre de *clarissime*, qui ne se donnait qu'aux membres du sénat. Nous avons de lui un *Abrégé de l'Histoire romaine*, sous le titre de *Breviarium Rerum Romanarum*, en dix livres, depuis la fondation de Rome jusqu'à l'empire de Valens, auquel il le dédia. Son ouvrage eut une telle réputation, que Capiton, qui était un auteur célèbre de son temps, comme le remarque Suidas, en fit une version ou paraphrase en grec. Il y en a une autre faite par un certain Pœambus. Eutrope avait composé divers écrits sur la médecine, sans être médecin. Son *Histoire* est le seul de ses ouvrages qui nous reste. Cet abrégé, quoique court, est assez bien fait; les événemens principaux y sont exposés avec netteté, mais sans élégance. L'abbé Lezeau en a publié une *Traduction* française avec des notes, Paris, 1717, in-12. On en a encore une plus nouvelle, Paris, Barbou, 1804, in-12. La première édition de cet auteur est de Rome, 1471, in-fol.; celle *ad usum Delphini*, in-4°, est de 1683 ou 1726. Il est imprimé avec une *Version* grecque, à Oxford, 1703, in-8°; à

Leyde, 1729 et 1762, in-8°. Dellin en donna une édition latine en 1746 ou 1754, in-12, à Paris, chez Barbou, avec les observations de Tanneguy Le Fevre. Elle est très-bien exécutée, comme la plupart des livres sortis des presses de cet artiste. Elle a été réimprimée en 1798, par les soins de Capperonnier. On distingue encore l'édition donnée à Leyde, en 1762, 2 vol. in-8°, par H. Verseik.

EUTROPE, eunuque, ministre sous l'empire d'Arcadius, et son plus cher favori, était né en Arménie. Il parvint aux premières charges, et fut même élevé au consulat. Son insolence, sa cruauté et sa lubricité soulevèrent tout le monde contre lui. Gainas, Goth, sa créature, général romain, fit révolter les troupes, et ne promit de les apaiser qu'à condition qu'on lui livrerait la tête d'Eutrope. Arcadius, pressé, d'un côté, par la crainte, de l'autre, par les larmes de sa femme Eudoxie, que l'eunuque avait menacée de faire répudier, le dépouilla de toutes ses dignités, et le chassa du palais. Eutrope, livré à la vengeance du public, se sauva dans une église. On voulut l'en arracher; mais St.-Jean-Chrysostôme apaisa la populace par un sermon qui passe pour un chef-d'œuvre d'éloquence. Au bout de quelques jours, l'eunuque sortit de son asile. On lui fit son procès; et cet homme qui avait osé aspirer au trône impérial, perdit la tête sur un échafaud l'an 399.

EUTROPIE, était sœur de Constantin-le-Grand, et mère de Népotien, qui parvint à l'empire, mais dont il ne jouit que vingt-huit jours : elle fut assassinée avec lui par les partisans de Magnence.

EUTYCHÈS, hérésiarque, se retira, dès sa première jeunesse, dans un monastère près Constantinople. Ses vertus et ses lumières charmèrent tous ses confrères, qui le choisirent d'une voix unanime pour leur abbé. Il passa toute sa vie dans les exercices de la pénitence la plus austère, et ne sortit de sa solitude que pour aller combattre les erreurs de Nestorius; mais, craignant de tomber dans le nestorianisme, qui admettait deux personnes en J.-C., à cause des deux natures que lui attribuent les catholiques, il supposa que les deux natures étaient tellement unies, qu'elles n'en faisaient qu'une. Il confondit ainsi les deux natures en une seule, afin d'être plus sûr de ne pas admettre en J.-C. deux personnes comme Nestorius. Eutychès ne voulut pas qu'on dît que J.-C. était consubstantiel à son père selon la nature divine, et à nous selon la nature humaine. Il croyait que la nature humaine avait été absorbée par la nature divine, comme une goutte d'eau par la mer, ou comme la matière combustible jetée dans une fournaise est absorbée par le feu; en sorte qu'il n'y avait plus en J.-C. rien d'humain, et que la nature humaine s'était, en quelque sorte, convertie en nature divine. Eusèbe, évêque de Dorylée, ami d'Eutichès et son admirateur, ayant tenté vainement de le ramener au catholicisme, se rendit son accusateur auprès du concile de Constantinople, convoqué en 448, par Flavien, évêque de cette ville. L'hérésiarque, ayant persisté dans ses sentimens, y fut condamné, déposé du sacerdoce, du gouvernement de son monastère, et excommunié. L'austérité de

ses mœurs lui avait fait des partisans; l'eunuque Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose-le-Jeune, était son ami. Il obtint de ce prince qu'on assemblerait un autre concile pour revoir les actes de celui de Constantinople, et que Dioscore, évêque d'Alexandrie, autre partisan d'Eutychès, en aurait la présidence. C'est cette assemblée qu'on a nommée le *Brigandage d'Éphèse*. Eutychès y fut absous, sans autre explication qu'une requête équivoque, dans laquelle il déclarait en général qu'il anathématisait toutes les hérésies. Flavien et Eusèbe, ses adversaires, furent non-seulement déposés, mais cruellement maltraités. Marcien, successeur de Théodose, fut plus favorable à la doctrine catholique. Il fit assembler, en 451, le concile de Chalcédoine, le 4e général. L'eutychianisme y fut proscrit, Dioscore déposé, et la paix rendue à l'Église. Cependant un moine nommé Théodose souleva plusieurs de ses confrères contre le concile de Chalcédoine. Il mit dans son parti l'impératrice Eudoxie, veuve de l'empereur Théodose II, qui lui donna une retraite dans son palais en Palestine. Appuyé par cette princesse, il se fit déclarer évêque de Jérusalem, après avoir chassé Juvénal, le légitime évêque. Une foule de moines qui vivaient des libéralités de l'impératrice, se répandant dans toutes les maisons, publiaient que l'empereur voulait rétablir le nestorianisme, et par cet artifice excitaient des séditions. On allait mettre le feu aux maisons des partisans du concile de Chalcédoine; la province était livrée au tumulte et au brigandage : il fallut que Marcien envoyât des soldats pour contenir ces théologiens turbulens. Théodose fut chassé. Marcien, connaissant l'esprit querelleur et pointilleux des Grecs, fit plusieurs lois pour défendre de disputer publiquement sur la religion. Ses édits ne purent arrêter la fureur dogmatique des eutychéens. Cette hérésie, qui s'étendit beaucoup dans l'Orient, se divisa à la longue en plusieurs branches. Nicéphore n'en compte pas moins de douze. Les uns étaient appelés *Schematici* ou *Apparentes*, parce qu'ils attribuaient à J.-C. un corps fantastique : d'autres *Théodosiens*, du nom de Théodose, évêque d'Alexandrie; d'autres *Jacobites*, du nom d'un certain Jacob ou Jacques : cette branche s'établit en Arménie, où elle subsiste encore, et d'où elle se répandit en Égypte et en Syrie. Les autres sectes principales nées de l'eutychianisme, sont les *Théopaschites*, qui prétendaient que, dans la passion de J.-C., c'était la divinité qui avait souffert : les *Acéphales*, c'est-à-dire sans chef; les *Sévérins*, ainsi nommés d'un moine appelé *Sévère*, qui monta sur le siége d'Antioche l'an 513 : on les appela encore *Corrupticoles* et *Incorrupticoles*. Les Sévérins se partagèrent encore en cinq factions : savoir, les *Agnoëtes* ou *Agnoïtes*, les partisans de Paul ou les *Mélanès*, c'est-à-dire les Noirs : les *Angélites*; enfin les *Adriates* et les *Canonites*.

EUTYCHES ou EUTYCHUS, grammairien, disciple de Priscin, vivait vers le milieu du 6e siècle. On a de lui : *De discernendis conjugationibus*, publiée à Tubingen, en 1537, in-4°, par les soins de Camerarius, et dans les *Grammatici antiq.*, p. 2143-91.

EUTYCHIDES, sculpteur grec de Sicyone, et de l'école de Lysippe, florissait dans la 120e olympiade. Il fit pour Denys, tyran de Syracuse, *la statue de Timosthène*, athlète qui remporta le prix du stade aux jeux olympiques. C'est ce même Eutychides, dit Pausanias, qui a fait pour les Syriens d'Antioche cette *figure de la Fortune* qui était en si grande vénération parmi les peuples. Mais le chef-d'œuvre de cet artiste est la statue du *fleuve Eurotas*, qu'il exécuta en bronze d'une manière si parfaite, que le travail, dit Pline, était plus coulant que les eaux du fleuve même.

EUTYCHIEN, pape et martyr, successeur de Félix en janvier 275, ordonna que l'on ensevelirait les corps des martyrs dans des tuniques de pourpre. Il fut martyrisé lui-même le 8 décembre 283. Cependant l'ancien calendrier romain ne le place que parmi les évêques-confesseurs.

EUTYCHIEN, un des plus puissans favoris d'Héliogabale, doué d'un esprit enjoué et bouffon, sut tellement captiver la faveur de l'empereur, qu'il fut nommé préfet du prétoire et ensuite consul. On ignore l'époque de la naissance et de la mort de ce favori.

EUTYCHIUS, que les Arabes nomment *Saïd-ben-Batric*, né à Fostat, en Égypte, l'an 263 de l'Égyre. Il fut élu patriarche d'Alexandrie, et il gouverna cette Église depuis 933 jusqu'en 940; il a laissé des *Annales* en arabe, peu exactes pour l'histoire et la chronologie, ainsi que la plupart des autres histoires arabes, Londres, 1642 in-4°. Depuis, Pococke les publia à Oxford en 1659, avec une version latine, en 2 volumes in-4°. Selden prétend prouver par ces Annales que, dans les premiers siècles de l'Église, il n'y avait point de différence véritable entre les prêtres et les évêques; mais le savant Assemanni lui a démontré le contraire. Abraham Echellensis en a donné une nouvelle édition, Rome, 1661.

EUTYCHUS, pauvre ânier de Rome, rencontré par Auguste, qui sortait de cette ville pour aller livrer la bataille d'Actium. Auguste demanda à l'ânier son nom, il signifiait en grec ***Fortuné;*** son âne s'appelait ***Nicon,*** c'est-à-dire, vainqueur. Auguste prit ces noms pour un heureux présage, et, après avoir remporté la victoire, fit bâtir un temple, où il fit placer la statue d'Eutychus et de son âne.

EUTYME. *Voyez* EUTHYME.

EUTYQUE (EUTICHIUS), patriarche de Constantinople, présida au concile œcuménique de cette ville en 553. Il avait été d'abord moine d'Amasée dans le Pont; il fut élevé sur le siége de Constantinople par Justinien, à qui il avait plu. Cet empereur, ayant adopté l'opinion des incorruptibles (qui soutenaient que le corps de J.-C. n'avait été susceptible d'aucune altération, et n'avait jamais enduré la faim, la soif, ni aucun autre besoin naturel), consacra ce système par un édit. Eutyque refusa de l'adopter, et fut disgracié et exilé l'an 565, après avoir été déposé dans un synode. A la mort de Justinien, il fut rétabli sur son siége. Ce fut alors qu'il composa un ***Traité de la Résurrection***, dans lequel il soutenait que le corps des ressuscités serait si délié, qu'il ne pourrait plus être palpable. La fureur des Grecs dans ce siècle et dans les suivans

fut de disputer, sans relâche, sur des questions insolubles. Saint Grégoire, député du pape Pélage II, fit abjurer à Eutyque son opinion. Ce patriarche mourut peu de temps après, en 582, à l'âge de 70 ans, avec la réputation d'un prélat aussi pieux que savant.

EUX (Bertaud), cardinal et archevêque d'Embrun, né à Blandiac dans le diocèse d'Uzès, s'appliqua au droit civil et au droit canon dans lesquels il fit de grands progrès. Il eut d'abord la prévôté d'Embrun, et en 1323 il en fut nommé archevêque. Benoit XII l'envoya en Italie en 1335, et deux ans après il l'éleva au cardinalat, et le nomma vice-chancelier de l'Église. Il fut ensuite évêque de Sabine, et alla, en qualité de légat de Clément VI, en Italie, où il assista à l'élection d'Innocent VI. Ce prélat mourut à Avignon en 1355, et laissa en vers saphiques *l'Histoire de la passion et de la mort de J. C.*

EUXÈNE, Phocéen, abandonna sa patrie, et conduisit une colonie grecque dans les Gaules. On le regarde comme l'un des fondateurs de Marseille.

EUXINIDAS, peintre grec, paraît avoir dû sa réputation plutôt à son disciple Aristide le Thébain, qu'à son talent personnel. *Voyez* Aristide.

EUZOIUS, diacre d'Alexandrie, fut déposé en même temps qu'Arius par saint Alexandre, évêque de cette ville, et condamné au concile de Nicée; mais ayant présenté, en 335, à l'empereur Constantin, une confession de foi orthodoxe en apparence, il fut nommé évêque d'Antioche l'an 361; ce qui fut cause que les catholiques commencèrent à tenir leurs assemblées à part. Il mourut en 376.

ÉVAGORAS, roi de Salamine dans l'île de Chypre, reprit cette ville qui avait été enlevée à son père, par un Phénicien qui s'en était emparé par trahison, et se prépara à se défendre contre Artaxercès, roi de Perse, qui lui avait déclaré la guerre. Il arma sur terre et sur mer. Secouru par les Tyriens, les Égyptiens et les Arabes, il fut d'abord vainqueur, se rendit maître des vaisseaux qui apportaient des vivres à l'ennemi, et fit beaucoup de ravage parmi les Perses. Le sort des armes changea: Goas, général persan, fit périr une partie de sa flotte, mit le reste en fuite, pénétra dans l'île, et assiégea Salamine par mer et par terre. Évagoras n'obtint la paix qu'à condition qu'il se contenterait de la seule ville de Salamine, que les autres places de l'île appartiendraient au roi de Perse, qu'il lui paierait un tribut, et qu'il ne traiterait avec lui que comme un vassal avec son seigneur. Évagoras fut assassiné peu de temps après, l'an 374 avant Jésus-Christ, par un eunuque. Ce prince se montra digne du trône. Il eut deux fils, Nicoclès, qui fut roi après lui, et Évagoras II.

ÉVAGORAS II, fils du précédent, et frère de Nicoclès, lui succéda. Dépouillé du royaume de Salamine par son frère Protagoras, il eut recours au roi Artaxercès-Ochus, qui lui donna un gouvernement en Asie, plus étendu que le royaume qu'il avait perdu. Ce prince fut accusé auprès de son bienfaiteur de vexer les peuples confiés à ses soins; ce qui l'obligea de s'enfuir dans

l'île de Chypre, où il fut mis à mort. Évagoras n'avait ni le courage ni les vertus de son père. Les injustices criantes qu'il avait commises à Salamine furent cause en partie de la perte qu'il fit de la couronne. Il ne se conduisait pas mieux dans son gouvernement, et ce fut ce qui décida Ochus à le faire mourir.

ÉVAGORAS, écrivain grec du temps d'Auguste, a donné, I. *l'Histoire d'Égypte*. II. *La Vie de Timagène*. III. *De artificio Thucydidis oratorio*. IV. *Lexicon in Thucydidem*.

ÉVAGRE, surnommé le *Scholastique*, né à Épiphanie vers l'an 536, exerça à Antioche la profession d'avocat avec un grand succès. Après avoir brillé quelque temps dans le barreau d'Antioche, il fut fait questeur, et garde des dépêches du préfet. L'Église lui doit une *Histoire ecclésiastique* en six livres; elle commence où Socrate et Théodoret finissent la leur, c'est-à-dire, vers l'an 431. Évagre a poussé la sienne jusqu'en 593 inclusivement. Elle est fort étendue, et appuyée ordinairement sur les actes originaux et les historiens du temps. Son style, un peu diffus, ne manque point d'élégance. Il paraît plus versé dans l'histoire profane que dans l'histoire ecclésiastique; mais il a un avantage sur les historiens qui l'avaient précédé dans cette carrière: il est plus impartial. Le célèbre Robert Estienne avait donné l'original grec de cet historien, sur un seul manuscrit de la bibliothèque du roi. Son édition a été éclipsée en 1679 par celle du savant Adrien Valois, qui avait eu sous les yeux deux manuscrits et qui y a ajouté leurs variantes. Celle-ci, enrichie d'une nouvelle version et de savantes notes, a été réimprimée à Cambridge en 1720, avec Eusèbe.

ÉVAGRE, patriarche d'Antioche, fut mis à la place de Paulin en 388. Flavien avait succédé, dès 381, à Mélèce, en sorte qu'Évagre ne fut reconnu évêque que par ceux qui étaient restés du parti de Paulin. Cette scission continua le schisme dans l'église d'Anthioche. Le pape Sirice fit confirmer l'élection d'Évagre dans le concile de Capoue, en 390. Ce patriarche mourut deux ans après. Saint Jérôme, son ami, assure que c'était un esprit vif. Il composa quelques ouvrages. Il a traduit en latin: *La vie de saint Antoine*, composée en grec par saint Athanase. Cette version se trouve dans la *Légende*, Milan, 1474. On ne lui donna point de successeur; et ses partisans se réunirent, après quelques difficultés, à ceux de Flavien.

ÉVAGRE (PONTICUS ou HYPERBORITA), moine du 4e siècle, né près du Pont-Euxin, embrassa la vie monastique à Jérusalem, d'où il passa en Syrie, et adopta les opinions d'Origène, qu'il défendit avec beaucoup de zèle. Il ne reste que quelques fragmens de ses écrits. Ce sont des *Instructions pour les Moines*, que l'on trouve dans la *bibliothèque des pères*, et dans les *Monumens ecclés. Gr.*, de Cottelier, etc.

ÉVAGRE, patriarche de Constantinople, élu en 370 par les orthodoxes, après la mort de l'arien Eudoxe, fut chassé de son siége et exilé par l'empereur Valens. Son élection fut l'origine d'une persécution contre les catholiques. Saint Grégoire de Nazianze

l'a décrite éloquemment dans un de ses discours.

ÉVAGRE, moine du 5me siècle, était disciple de Saint-Martin de Tours. On le regarde comme l'auteur d'un livre de controverse intitulé : *Altercatio Simonis judæi, et Theophili christiani*, manuscrit trouvé à Vendôme, qui existe encore.

EVANGELI (Antoine), poète et littérateur italien, né à Cividale, dans le Frioul en 1742, entra fort jeune dans l'ordre des religieux somasques, et passa la plus grande partie de sa vie dans l'enseignement. Il mourut le 28 janvier 1805 à Venise. Il possédait plusieurs langues mortes et vivantes. On a de lui : I. *Amor musico, poëmetto in ottava rima*, Padoue, 1776. II. *Poesie liriche*, Padoue, 1793. Elles sont pleines de verve et de facilité. III. *Scelta d'orazioni italiane de' migliori scrittori*, Venise, 1796, 2 vol. in-8°., ouvrage estimé. Il fut aussi l'éditeur de plusieurs ouvrages de Stelliui, son maître.

ÉVANS (Arise), astrologue gallois du 17me siècle, maître du célèbre Lilly, élève d'Oxford, mort dans l'effervescence de la révolution d'Angleterre, prit le parti de l'Église, et, après avoir reçu les ordres, obtint une cure au comté de Stafford, dont il fut dépossédé pour l'irrégularité de sa conduite. Alors il passa à Londres, où il enseigna les mathématiques, et s'occupa de l'astrologie. Il fit aussi métier de la nécromancie. Wood prétend qu'il avait une sagacité particulière pour connaître les voleurs, et qu'il les distinguait à l'inspection seule de leur physionomie. On ne connait point la date de sa mort. Il a publié des *Almanachs* et des *Pronostications*, de 1613 à 1623.

ÉVANS (Abel), vulgairement nommé *le docteur Evans*, ou *l'Épigrammatiste*, un des plus beaux esprits d'Oxford, et intimement lié avec les poètes les plus célèbres de son temps, et particulièrement avec Pope, fut membre du collége de Saint-Jean, prit le doctorat en 1711, et fut ensuite vicaire de Saint-Gilles à Oxford. On trouve quelques-unes de ses poésies dans le Recueil de Nichols.

ÉVANS (Jean), ministre dissident, né en 1680, à Wrexham au comté de Denbigh, mort en 1730, fit ses études dans plusieurs académies de Londres et du comté d'York, et vécut ensuite dans une maison particulière du comté de Shrop. En 1704, il était assistant du docteur Daniel Williams, pasteur d'une congrégation à Londres, et lui succéda en 1716. Il prit le doctorat à Alberdeen, dans l'université d'Edimbourg. Le docteur Evans est connu comme auteur de deux volumes d'excellens *Sermons sur le caractère du chrétien*, 1729, in-8°, et d'un volume de *Sermons à l'usage des jeunes gens*, 1772, in-8°. On a aussi de lui *deux Lettres sur l'importance des conséquences de l'écriture*, 1719, in-8°.

ÉVANS (Évan), théologien et poète anglais, né en 1764 au comté de Cardigan, mort en 1790, élève du collége de Jésus à Oxford, n'obtint jamais aucun avancement dans l'Église. On croit que ce fut le déplaisir qu'il en ressentit qui le porta à l'ivrognerie. Il a publié une *Dissertation sur les bardes et sur la poésie galloise*, in-4°; un poëme en anglais, intitulé *l'Amour de la*

patrie, et deux volumes de *Sermons* de Tilloston, et autres traduits en gallois.

ÉVANS (Corneille), imposteur, né à Marseille, d'un Anglais de la principauté de Galles, et d'une Provençale, voulut jouer un rôle pendant les guerres civiles d'Angleterre. Sur quelque air de ressemblance qu'il avait avec le fils aîné de Charles Ier, il fut assez hardi pour se dire le prince de Galles. Il persuada au peuple qu'il s'était sauvé de France, parce que la reine sa mère avait eu dessein de l'empoisonner. Il arriva le 13 mai 1648, dans une hôtellerie de Sandwich, d'où le maire le fit conduire dans une des maisons les plus distinguées de la ville, pour y être servi en prince. Sa fourberie fut dévoilée. Le chevalier Thomas Dishingthon, que la reine et le véritable prince de Galles avaient envoyé en Angleterre, voulut voir le prétendu roi. Il l'interrogea, et ses réponses découvrirent son imposture. Il ne laissa pas de soutenir effrontément son personnage. Comme les royalistes allaient le faire saisir, il prit la fuite. On l'atteignit, et il fut conduit à Cantorbéry, et enfin dans la prison de Newgate à Londres, d'où il trouva encore le moyen de s'évader pour ne plus reparaître.

ÉVANS (Caleb), fameux ministre anglais, mort en 1791, né à Bristol, où son père desservait une congrégation très-respectable. Le fils fut élevé dans une académie de dissidens à Londres, et fut ensuite assistant et successeur de son père. Il fut en même temps supérieur d'un séminaire pour l'éducation des jeunes gens qui se destinaient aux fonctions de l'Église dissidente, et se fit une grande réputation dans cette place. En 1789, il prit le doctorat au collége du roi à Aberdeen. Le docteur Évans a publié des *Sermons sur la doctrine des Écritures pour le Fils et le Saint-Esprit*. Il a donné un *Recueil d'Hymnes adaptées au culte public*; une *Adresse à ceux qui professent le pur et vrai christianisme*; *le Christ crucifié, ou la Doctrine de l'Écriture sur le sacrifice d'expiation*, etc.

ÉVANS (Nathaniel) poète, et ministre au New-Jersey, né en 1742 à Philadelphie, et gradué en 1745 au collége de cette ville, s'y fit une grande réputation par ses talens. Peu après il s'embarqua pour l'Angleterre avec une recommandation pour la société de la propagation de l'Évangile. Il prit les ordres dans cette ville de la main de l'évêque. En 1765, il retourna à Philadelphie, où il fut chargé d'une mission pour le comté de Glocester, New-Jersey: mais ces travaux ne furent pas de longue durée, car il mourut en 1767. Il a publié une *Notice* sur Thomas Godefroi, à la tête du *Poëme de Godefroi*, et une *Élégie* en son honneur. Après sa mort, on a imprimé, en 1772, à Philadelphie, un choix de ses œuvres, intitulé : *Poëmes sur divers sujets*, et quelques autres de ses compositions. On y a joint un autre volume de ses *Sermons*.

ÉVANS (Louis), célèbre par ses connaissances profondes dans la géographie de l'Amérique. Étant inspecteur en Pensylvanie, fit beaucoup de voyages dans les colonies voisines. Il a composé une carte de l'intérieur des colonies, et une des pays indiens adjacens au nord et au couchant. La première édition de cette carte

fut publiée à Philadelphie en 1749, et la seconde en 1755; la carte était accompagnée d'une petite explication séparée. Quelques expressions où se trouvait le titre de Français donné au fort de Frontignac, occasionnèrent une dispute entre lui et un autre écrivain dans le *Mercure* de New-York de 1756, par Gaine; dans la même année, il répondit à tous les reproches de son antagoniste dans une réplique très-soignée, qui fut imprimée à Londres. Le tout fut publié sous le titre de ***Essai géographique, historique, politique, philosophique et mécanique***, n^os^ Ier et II. La première édition de cette célèbre carte avait d'abord pour limites le New-York, le New-Jersey et le Delaware. La seconde édition fut beaucoup augmentée par l'auteur. Elle offre la carte générale du milieu des colonies anglaises, la Virginie, Le Maryland, le Delaware, la Pensylvanie, le New-Jersey, le New-York, le Connecticut, Rhode-Island, et le pays des Indiens confédérés. Elle fut envoyée à Pownall; après 1776, quand la guerre entre la Grande-Bretagne et les colonies éclata, Pownall donna lui-même une nouvelle édition de la carte d'Évans, avec des additions considérables; et il l'intitula : ***Carte des colonies anglaises au nord de l'Amérique.*** Elle comprend toute la Nouvelle-Angleterre et les frontières du Canada.

ÉVANSON (Édouard), théologien anglais, né à Warrington en 1731, fit ses études à l'université d'Oxford, et devint curé de Tewkesbury, dans le comté de Glocester. On a de lui plusieurs écrits : I. ***Les Doctrines de la Trinité et de l'Incarnation, examinées d'après les principes de la raison et du sens commun***, 1772, 1 vol. in-8°. II. ***Argumens pour et contre l'Observation sabbatique du dimanche par la cessation de tout travail, avec une Lettre du docteur Priestley sur le même sujet***, 1792, in-8°. III. ***Dissonnance des quatre Évangiles généralement reçus***, 1792, 1 vol. in-8°. Évanson mourut à Colford, comté de Glocester, le 25 septembre 1805.

ÉVANTIUS, ancien poète latin, dont on a deux morceaux, intitulés : I. ***De ambiguis, sive Hybridis animalibus.*** II. ***Acrosticon in funus genitoris sui Nicolai :*** ils se trouvent ordinairement imprimés avec Pétrone.

ÉVARIC. *Voyez* EURIC.

ÉVARISTE (Saint), grec de naissance, pape et successeur de saint Clément, l'an 100 de J. C., marcha sur les traces de son prédécesseur, et mourut saintement le 26 ou 27 octobre 109. Sous son pontificat, l'Église fut attaquée au-dehors par la persécution de Trajan, et déchirée au-dedans par divers hérétiques. Quoique l'Église l'honore comme martyr, on n'indique pas le genre de supplice qu'on lui fit subir.

ÉVAX, roi des Arabes, s'attacha à l'étude de la médecine, et vécut au commencement du premier siècle, suivant l'opinion de plusieurs auteurs. On lui attribue un ***Traité des propriétés des simples***, et un autre, ***de la force des pierres précieuses***, qu'il dédia, dit-on, à l'empereur Tibère-Néron. Henri Rantzovius le fit imprimer à Leipsick, en 1585, in-4°, sur la copie d'un certain poète qui l'avait mis en vers.

Voici le titre qu'il lui donna : *De Gemmis scriptum, olim à poetâ quodam non infeliciter carmine redditum, et nunc primùm in lucem editum.*

ÈVE ou HÈVE, en hébreu *Hevah* (mère des vivans), la première des femmes, fut ainsi nommée par Adam, son mari, le premier des hommes. Dieu la forma lui-même d'une des côtes d'Adam, et la plaça dans le jardin des délices, d'où elle fut chassée pour avoir désobéi à Dieu, qui avait mis sa fidélité et son obéissance à l'épreuve. (*Voyez* ADAM). Il faut que l'histoire d'Ève, séduite par le démon, revêtue de la figure du serpent, soit d'une connaissance et d'une croyance bien ancienne parmi les nations païennes, puisque la fable d'Ophionée (*V. Dict. mythol.*) est indubitablement greffée sur cet événement et sur la chute des Anges qu'il suppose..... Les rabbins ont conté mille fables sur la mère du genre humain ; quelques commentateurs imbécilles ou fanatiques les ont répétées ; elles ne méritent que le mépris. La manière dont la formation d'Ève est racontée dans l'Histoire Sainte, a donné lieu à quelques railleries froides, et à des imaginations bizarres qui ne valent pas la peine d'être réfutées ; mais c'est une grande leçon donnée au genre humain. Dieu a voulu par-là faire connaître à la femme la supériorité de l'homme de qui elle a été formée ; à l'homme, combien sa compagne doit lui être chère, puisqu'elle est une partie de sa propre substance ; et à tous les deux, qu'ils doivent conserver entre eux l'union la plus étroite, de laquelle dépend leur bonheur et celui de leurs enfans. « Toutes les épigrammes de nos beaux esprits, dit un vrai philosophe, sur la création et sur l'état de nos premiers parens, sont un jeu bien puéril. Deux créatures innocentes, placées, par la main de Dieu, sur un sol riant et de facile culture : voilà l'homme dans son origine. Dégénéré depuis, il a appelé les arts à son secours ; mais ces légers adoucissemens ne compensent pas les dons de la nature et de la grâce, versés sur lui avec profusion. Que ces hommes, qui ne veulent pas croire nos Écritures, nous disent d'où vient l'homme ici-bas. De quelque manière qu'ils arrangent cette création, elle sera toujours aussi étonnante que le récit de Moïse. » (*Voyez* ADAM.)

ÈVEILLON (JACQUES), savant et pieux chanoine, et grand-vicaire d'Angers, sa patrie, sous quatre évêques différens, né en 1572, mort en 1651, pleuré des pauvres dont il était le père, légua sa bibliothèque aux jésuites de La Flèche ; c'était toute sa richesse. Sa charité l'avait porté à se priver des commodités les plus ordinaires de la vie. Comme on lui reprochait un jour qu'il n'avait point de tapisseries : « Quand en hiver j'entre dans ma maison, répondit-il, les murs ne me disent pas qu'ils ont froid ; mais les pauvres qui se trouvent à ma porte, tout tremblans, me disent qu'ils ont besoin de vêtemens. » Malgré la multitude des affaires, et une rigoureuse exactitude au chœur, il donnait beaucoup de momens à son cabinet. Les principaux fruits de ses travaux sont : I. *De Processionibus ecclesiasticis*, in-8°, à Paris, 1641. L'auteur remonte, dans ce savant Traité, à l'origine des processions ; il en

examine ensuite le but, l'ordre et les cérémonies. II. *De rectâ psallendi ratione*, in-4°, à La Flèche, 1646. Ce devrait être le manuel des chanoines. L'auteur dit qu'il a composé ce Traité dans le temps qu'il était tourmenté d'une cruelle sciatique. III. *Traité des Excommunications et des Monitoires*, in-4°, à Angers, en 1651, et réimprimé à Paris, en 1672, dans le même format. Il y réfute l'opinion, assez communément établie, que l'excommunication ne s'encourt qu'après la fulmination de l'aggrave. Son sujet est traité à fond; mais il a trop négligé ce qui regarde l'ancien droit et l'usage de l'Église des premiers siècles. IV. *Apologia Capituli Andegavensis pro sancto Renato, episcopo suo, adversùs disputationem duplicem Joannis de Launoy*, 1650, in-8°, etc. etc.

ÉVELYN (Jean), né à Wolton, en Surrey, l'an 1620, mort en février 1706, partagea son temps entre les voyages et l'étude. Il obtint pour l'université d'Oxford les marbres d'Arundel, et ensuite pour la société royale la bibliothèque même de ce seigneur. Évelyn, nommé membre de la société royale, et commissaire du commerce et des plantations, avait une connaissance étendue de la peinture, de la gravure, des antiquités, du commerce, etc. Les livres que nous avons de lui en sont une preuve. I. *Sculptura*, 1662, in-8°, 1755. Cet ouvrage concernant la gravure en cuivre, contient des procédés et l'historique de cet art: il mériterait d'être traduit. II. *Sylva et Pomona*, Londres, 1664, 1669, 1679, 1705, 1729, in-fol. Il y traite des forêts et des arbres à fruit. En 1786, M. Hunter en a fait imprimer une nouvelle édition avec de savantes notes, York, 2 vol. in-4°. Dans sa première partie, *Sylva*, l'auteur indique la manière de cultiver et de conserver les bois, soit pour la construction, soit pour le chauffage. Dans la seconde, *Pomona*, Évelyn excite les Anglais à planter un grand nombre de pommiers pour en retirer du cidre. III. *L'Origine et les Progrès de la navigation et du commerce*, en anglais, Londres, in-8°, 1674. IV. *Numismata*, in-fol., 1697. C'est un discours sur les médailles des anciens et des modernes. Sa nation lui doit la traduction de quelques bons ouvrages français, tels que le *Parfait Jardinier* de La Quintinie, et des *Traités de l'Architecture* de Chambray. On peut voir la liste complète des ouvrages d'Évelyn dans le Dictionnaire de Chauffepié.

ÉVELYN (Jean), fils du précédent, né en 1654, mort en 1699, a écrit un *Poëme* en grec, qui se trouve en tête du *Sylva* de son père. Il a aussi traduit en anglais le *Poëme des Jardins*, de Rapin, et la *Vie d'Alexandre*, de Plutarque. Enfin, il est auteur de quelques Pièces en vers, qui se trouvent dans les *Mélanges de Dryden*. Deux entre autres sont fort estimées, la *Vertu* et le *Remède d'amour*.

ÉVEMERE, écrivain que l'on croit né en Sicile, et qui fut contemporain de Cassandre, roi de Macédoine qui l'honora de son estime et de son amitié. Il composa un ouvrage dans lequel il cherchait à détruire les fondemens du paganisme. On en trouve quelques extraits dans le 5° Livre

de Diodore de Sicile et dans les Pères de l'Église.

ÉVENSSON (David), savant théologien suédois, né l'an 1699, pasteur à Koping dans la Westmanie, et chapelain du roi de Suède, mourut en 1750, âgé de 51 ans, laissant plusieurs Dissertations estimées, entre autres. I. *De portione pauperibus relinquendâ*. II. *De aquis suprà cœlestibus*. III. *De prædestinatione*, etc.

ÉVENUS III, roi d'Écosse, succéda à Éder son père : il était si vicieux, que pour autoriser son libertinage, il ordonna par une loi expresse qu'un homme aurait autant de femmes qu'il en pourrait nourrir ; que les rois auraient droit sur les épouses des nobles, et que les gentilshommes seraient maîtres de celles de leurs vassaux. Ce prince avare et sanguinaire s'aliéna les cœurs de ses sujets. Les grands s'étant soulevés contre lui, le mirent dans une prison, où il fut étranglé quelque temps après. Son règne ne fut que de 7 ans.

ÉVEPHENE, philosophe pythagoricien. Condamné à mort par Denys, tyran de Syracuse, pour avoir détourné les Métapontains de son alliance, il demanda permission avant de mourir, d'aller en son pays pour marier une sœur. Le tyran lui demanda quelle caution il donnerait. Il offrit Eucrite, son ami, qui ne balança pas à le cautionner, et revint au bout de six mois, terme convenu. Le tyran, charmé de la vertu de ces deux amis, les pria de l'admettre pour troisième dans leur amitié. On raconte la même chose de Damon et de Phintias (*Voyez* ce mot) mais avec des circonstances beaucoup plus exactes selon les apparences.

ÉVÊQUE *Voyez* LÉVÊQUE.

ÉVERAERTS, ÉVERARD ou GÉRARD (Gilles), médecin, natif de Berg-op-zoom, s'y distingua et y exerça sa profession dans le 16e siècle. Le petit ouvrage qu'il a publié sur le tabac contient des vues neuves pour le temps auquel il a paru. *De herbâ panaceâ, quam alii Tabacum, alii Petum aut Nicotianam vocant, brevis commentariolus, quo admirandæ et prorsùs divinæ hujus Peruanæ stirpis facultates et usus explicantur*, Antverpiæ, 1583, in-16. Il y en a plusieurs autres éditions auxquelles on a joint les traités suivans, I. *Compendiosa narratio de usu et praxi radicis Mechoacan ex Hispaniâ novâ Indiæ occidentalis nuper allatæ*. II. *Gerardi Bergensis Medici de pestis præservatione libellus*. III. *Galeni libellus de theriacâ Joanne Juvene, medico Iprensi, interprete*. IV. *Ejusdem de antidotis libri duo, ab Andreâ Lacunâ in compendium redacti*. V. *Joannis Juvenis opusculum de medicamentis Bezoardicis*. On a mis dans la troisième édition toutes les pièces ajoutées à la seconde, et on y en a joint d'autres à leur place, pour leur rapport à l'ouvrage principal.

ÉVERAERTS (Martin), médecin et mathématicien, natif de Bruges, vécut vers la fin du 16e siècle. Il a publié une espèce d'almanach, sous le titre d'*Ephemeridæ meteorologicæ anni* 1582 : cet ouvrage, imprimé à Anvers en 1582, in-16, fut continué à Heidelberg, in-4°, jusqu'en 1615.

ÉVERAERTS (Antoine), conseiller et médecin de la ville de Middelbourg en Zélande, sa

patrie, vivait dans le 17e siècle. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Novus et genuinus hominis, brutique animalis exortus*, Mediolburgi 1661, in-12, et sous le titre de *Cosmopolitæ historia naturalis*, Leydæ, 1688, in-12. On y trouve plusieurs expériences faites par l'auteur sur les lapins, dans le dessein de jeter quelques lumières sur le mystère obscur de la génération. II. *Lux è tenebris offusa ex viscerum monstrosi partûs enucleatione*, ibid., 1661, in-12. III. *Collatio antiqui morbi recrudescentis cum Gallico vel Indico*, ibid., 1661, in-12. Le même en flamand, Middelbourg, 1661, in-12. Ce titre semble annoncer que l'auteur regardait la maladie vénérienne comme un mal plus ancien en Europe que l'époque du mal de Naples. Étant venu à Anvers pour une vente de tableaux, il mourut en cette ville d'une esquinancie, le 28 avril 1679.

ÉVERARD (Ange), peintre, dit *le Flamand*, parce qu'il était originaire de ce pays, né à Brescia en 1647, prit d'abord des leçons de Jean Hert, peintre d'Anvers, et se perfectionna dans l'école de François Monti, dont il prit la manière et le coloris. Il alla ensuite à Rome étudier les ouvrages des grands maîtres, particulièrement *les Batailles* du Bourguignon. De retour dans sa patrie, il y obtint beaucoup de succès et fut très-recherché, tant pour ses ouvrages que pour l'agrément de son esprit. Il mourut à l'âge de 31 ans.

ÉVERARD. *Voyez* Grudius et Second.

ÉVERARDI (Nicolas), en hollandais *Klaas Everts*, jurisconsulte, naquit à Gryps-Kerke en Zélande, devint en 1498 juge pour les affaires ecclésiastiques à Bruxelles, chanoine de la collégiale de Saint-Gui à Anderlecht, doyen de Sainte-Gudule de Bruxelles, conseiller de la Cour suprême de justice des Pays-Bas, et enfin en 1509, président de la Haute-Cour de Justice de Hollande et de Zélande. Il mourut dans cette ville à l'âge de 70 ans, en 1532, laissant cinq fils, au nombre desquels se trouve le célèbre poète latin Jean second. Les œuvres de Nicolas Éverardi sont : I. *Topica juris, sive loci argumentorum legales*, Louvain, 1516, in-fol. II. *Consilia, sive responsa juris*, Louvain, 1554.

EVERDINGEN (César van), peintre et architecte, né à Alcmaër en 1606, mort en 1679, réussissait également dans le portrait et dans l'histoire. Il n'était pas moins habile dans l'architecture, et le célèbre architecte Van Campen le choisit pour faire en relief l'hôtel qu'il fit construire. La ville d'Alcmaër possède plusieurs de ses tableaux, tels que les volets qui renferment le buffet d'orgue dans la grande église. Il y a représenté *la Défaite de Goliath*, et *le Triomphe de David*. Il a peint dans les butes de cette ville un grand tableau où l'on voit la noblesse et les chefs des arquebusiers de la milice bourgeoise : toutes ces figures sont de grandeur naturelle et en pied. Plusieurs autres tableaux se trouvent aux environs, à Rotterdam, à La Haye, et dans les principales villes de la Hollande ; mais ils sont rares et peu connus ailleurs. César dessinait bien, et coloriait avec vigueur ; sa touche, quoique fondue, est décidée : il disposait ses sujets

avec jugement, et ses tableaux d'histoire sont composés avec feu.

EVERDINGEN (Aldert van), frère du précédent, de l'école hollandaise, né à Alcmaër en 1621, mort dans sa patrie en 1675, excella dans l'art de peindre les paysages et les marines. Il fit plusieurs voyages dans le nord, où il recueillit des matériaux qui lui procurèrent par la suite le moyen de varier ses ouvrages. Sa couleur est brillante et son pinceau facile. Il représentait avec une grande vérité les eaux et les forêts, et ses ciels sont légers. Cet artiste, diacre de l'Église réformée, a gravé à l'eau-forte et d'une manière très-spirituelle plusieurs pièces de sa composition. Ses plus beaux tableaux étaient dans la belle collection de M. Tannemans, Hollandais, à La Haye et à Rotterdam. La galerie de Dresde en possède un très-joli, c'est un paysage avec des chasseurs qui forcent un cerf dans un ruisseau. Aldert Everdingen a laissé trois fils dont deux se sont distingués dans la peinture. Le Musée ne possède qu'un seul tableau de cet artiste; c'est un paysage représentant un site agreste et sauvage.

EVERDINGEN (Jean van), frère et élève du précédent et de la même ville, excellait à peindre des objets inanimés. Ses tableaux, en petit nombre, parce qu'il ne peignait que pour son plaisir, n'en sont pas moins estimés. Il exerçait avec habileté l'état de procureur et cette profession l'empêcha de se livrer à son goût pour la peinture.

EVERS (Othon Just), chirurgien, né le 28 août 1728 à Iber, dans le diocèse d'Eimbeck, exerça d'abord son art dans les hôpitaux et dans les armées et devint chirurgien aulique. Il mourut le 17 janvier 1800. On a de lui entre autres ouvrages: I. *Nouvelles observations et expériences propres à enrichir la médecine et la chirurgie* (en allemand), Gottingen, 1787, in-8°. II. *Instruction pratique sur la conduite que doit tenir le chirurgien appelé devant les tribunaux, pour des blessures qui sont du ressort de la médecine légale* (en allemand), Stendal, 1791, in-8°. III. Un grand nombre de *Mémoires* insérés dans les écrits périodiques etc., etc.

EVERSDYK (Corneille), fils de François, né à Goës en Zélande, d'une des meilleures familles de cette province en 1566, mort député à la chambre des comptes à Middelbourg en 1655, avait de vastes connaissances en arithmétique et en géométrie, et était aussi bon astronome. Il a laissé quelques ouvrages *sur le jaugeage, l'arpentage*, etc. — Guillaume Eversdik, théologien, auteur de quelques écrits en langue hollandaise, né en 1653, au village d'Ellewoutsdyk, en Zélande, où son père était ministre, mourut pasteur de l'église de Rotterdam en 1729.

EVERTSEN. Cette famille fut une pépinière de héros pour la marine hollandaise dans le 17e siècle. On en jugera par ce trait. Jean Evertsen, lieutenant-amiral de Zélande, était retiré depuis quelque temps, quand il apprit la mort, de son frère Corneille Evertsen, qui, revêtu du même grade, fut tué dans ce fameux combat des Dunes, livré du 11 au 15 juillet 1666, à la flotte anglaise. Il adressa une requête,

aux états de sa province, pour leur témoigner combien il désirait vivement de rentrer au service de sa patrie, et de pouvoir aussi se sacrifier pour elle, à l'exemple de son père, d'un de ses fils et de quatre de ses frères, tous morts au lit d'honneur, en combattant pour l'état. Il obtint l'emploi demandé et fut tué sur son bord le 4 août de la même année.

EVHEMÈRE *Voyez* EVEMERE.

ÉVILMÉRODACH, roi de Babylone, que Ptolémée dans son *Canon*, nomme *Ilvarodamus*, succéda à son père Nabuchodonosor, vers l'an 562 avant J. C. Ce jeune prince avait gouverné despotiquement le royaume pendant les sept années de la démence de son père. Nabuchodonosor étant remonté sur le trône après avoir recouvré la raison, arrêta toutes les entreprises de son fils contre lui, et le tint enfermé. Celui-ci, dans sa prison, lia une étroite amitié avec Jéchonias, roi de Juda, que Nabuchodonosor tenait aussi dans les fers. Ce prince étant mort, Evilmérodac monta sur le trône, tira Jéchonias de prison, et le combla de faveurs. Il fut assassiné par son beau-frère Niriglissor, après un règne de deux ans, l'an 559 avant J. C.

ÉVODE, l'un des soixante-douze disciples de Jésus-Chrit, succéda à saint Pierre dans le siége d'Antioche, et y souffrit le martyre, sur la fin 1er siècle.

EVOLI (CÉSAR D'), noble Napolitain, vivait dans le 16e siècle. On a de lui : I. *Dell' ordinanze e battaglie*, avec un nouveau *Trattato degli allogiamenti di campagna*, Rome, 1586, in-fol. II. *De divinis attributis*, Venetiis, 1573, in-8°.

EWALD ou EWALDT (BENJAMIN), médecin, naquit à Dantzig le 28 octobre 1674. Il fut reçu docteur en 1697, sous la présidence de Stahl, après avoir soutenu une thèse sur l'*Impuissance*. Il obtint une chaire de médecine à l'université de Kœnigsberg, et mourut le 24 octobre 1719. On a de lui ; I. *De medico practico dubitante an subtilitates curiosæ in praxi usum habeant*, 1701 ; II. *Problematum medicorum specimina*, 1724 et suiv. ; III. *De Sanitate hominis morbosâ*, 1701.

EWALD (JEAN), poète Danois très-original et plein de verve, né dans le duché de Sleswick en 1743, eut à lutter sans cesse contre la mauvaise fortune ; car pendant quelque temps il fut simple soldat au service de Prusse et officier à celui d'Autriche. Il vécut dans l'indigence jusqu'à sa mort, arrivée à Copenhague le 17 mars 1781. Il se fit d'abord connaître par un ouvrage en prose intitulé : *Le Temple du bonheur*. Ses poésies portent l'empreinte du génie d'Ossian. Parmi ses écrits dramatiques, on estime surtout *La Mort de Balder*, composée dans le gout des pièces de Shakespear. On distingue aussi *Rolf* ou *Rollon*, *Adam et Eve* ou *la chute de l'Homme*, les *Pêcheurs*, *Philémon et Baucis*. Ses ouvrages ont été imprimés à Copenhague, en 4 vol. in-8°, depuis 1781 — 1791, avec des gravures de Chodowiecki.

EWALD (le général), frère du précédent, lieutenant-général des armées danoises, et officier de la Légion-d'Honneur, naquit

en 1725. Il fit ses premières campagnes en Amérique, au service du landgrave de Hesse, et y perdit un œil. Il entra ensuite au service du Danemarck, et il poursuivit, avec un corps de troupes danoises et hollandaises, le fameux major Schill, qui faisait la guerre, en son propre nom, contre la France. Ce vaillant partisan, ennemi déclaré de Bonaparte, malgré le désaveu de son souverain le roi de Prusse, allié de Napoléon, se mesura souvent contre les Français et contre les troupes qu'on envoya pour le soumettre. Cerné enfin de toutes parts, il s'enferma dans Stralsund, qu'il n'eut pas le temps de fortifier. Ewald l'attaqua par ordre du roi de Danemarck, un des alliés de Bonaparte, et prit la place d'assaut. Le brave Schill et la plupart de ses officiers, presque tous nobles prussiens, perdirent la vie dans le combat. On a d'Ewald un ouvrage estimé sur *la guerre des troupes légères*. Il mourut à Kiel, le 28 mai 1813.

EWES (sir Symonds d'), *Voyez* Dewes.

EWING (Jean), ministre à Philadelphie, et prévôt du collége de cette ville, né en 1732 à East-Nottingham au Maryland, se distingua dans les sciences mathématiques. A vingt-six ans, il suppléa au collége de Philadelphie le docteur Smith, qui en était alors prévôt; en 1759, il fut nommé pasteur de la première église presbytérienne qu'il gouverna jusqu'à sa mort. Ce docteur, dont on admirait les connaissances littéraires, fut surtout versé dans les mathématiques, l'astronomie et la physique. Il possédait les langues latine, grecque et hébraïque; et il fut dans la logique et la philosophie morale, un des savans les plus profonds qui aient honoré son pays. On conserve dans le magasin de l'assemblée, un discours qu'il a composé sur la mort du révérend Allisson, et il a publié un autre *discours* sur la mort de George Bryan, 1791; *Le dessein du Christ en venant au monde;* et plusieurs *Mémoires* qui sont insérés dans les transactions de la société philosophique américaine.

EXIMENO (Antoine), savant jésuite espagnol, né à Balbastro, dans le royaume d'Arragon, en 1732, et mort à Rome en 1798. A l'âge de dix ans, il quitta la maison paternelle, et passa à Salamanque, où il s'appliqua à l'étude avec tant d'ardeur, qu'il se rendit très-habile, surtout dans les mathématiques et la physique. En 1764, il fut choisi pour enseigner les mathématiques et l'artillerie à l'école royale qui venait d'être établie à Ségovie pour l'éducation des jeunes seigneurs qui embrassaient la carrière des armes. Il prononça un discours lors de l'ouverture de cette école, où il se proposait de démontrer la nécessité d'étudier l'art de la guerre par principes; mais desirant de mettre l'exemple à côté du précepte, il publia les vies des grands capitaines espagnols, sous ce titre; *Histoire militaire espagnole*, Ségovie, 1769, in-4°. A la suite de cet ouvrage, il publia le *Manuel de l'artilleur*, 1772, in-8°. Ces deux ouvrages sont très-estimés; le premier est écrit avec une impartialité et une pureté de langage qui font le plus grand honneur à l'auteur. On ignore l'époque à laquelle Eximeno est entré dans l'ordre de Saint-Ignace.

Après l'expulsion de l'ordre des jésuites, il vécut à Rome, et se consacra tout entier à la musique qu'il avait aimée passionnément depuis son enfance. Après six ans d'un travail assidu, il publia l'ouvrage qui attira sur lui les regards de toute l'Italie, et le fit connaître dans le reste de l'Europe. Cet ouvrage fut publié à Rome, en italien, en 1774, in-4°, sous ce titre : *Dell' origine e delle regole della musica, colla storia del suo progresso, decadenza, è renovazione, opera di don Antonio Eximeno*, in Româ, 1774. Eximeno a prouvé dans un *discours*, l'inutilité des mathématiques pour la musique. Dans ce dessein, il inventa un nouveau système qui a trouvé, même en Italie, beaucoup de partisans. Il prouve d'abord que, la musique étant un véritable idiome, les règles ne doivent pas être cherchées dans les mathématiques, mais bien dans la prosodie, et il finit en combattant le système des Grecs sur la musique et les théories de Martini, Euler, Rameau et d'Alembert. (*Voyez* l'extrait de ses discours insérés dans les *Nouvelles littéraires de Florence*, année 1774, où l'on dit que l'Italie et les nations étrangères lui seront aussi *reconnaissantes qu'elles l'ont été envers ceux qui ont introduit la philosophie moderne.*) Le journal de Londres, intitulé : *Monthly Review* (revue de chaque mois), année 1774, en parlant du même ouvrage d'Eximeno, s'exprime ainsi : « *C'est une production du premier ordre, par le goût, l'érudition et la profondeur du raisonnement.* Eximeno a aussi laissé une apologie de l'ouvrage de l'abbé Andrès, *sur l'origine, les progrès et l'état actuel de toute la littérature.* Cette apologie est écrite en italien et consignée dans la lettre suivante : *Lettera del sig. abate Eximeno al R. P. M. Fr. Tommaso Maria Mamachi sopra l'opinione del sig. abate Andres, intorno alla letteratura ecclesiastica de' secoli barbari.* Mantova, 1783.

EXPERIENS. *V.* CALLIMACHUS.

EXPILLY (CLAUDE D'), chevalier, seigneur de la Poëpe, conseiller du roi, président au parlement de Grenoble, ami et disciple des plus célèbres jurisconsultes de son temps, naquit à Voiron en Dauphiné, l'an 1561, et mourut à Grenoble en 1636, âgé de 75 ans. Henri IV et Louis XIII se servirent utilement de lui dans le comtat Vénaissin, en Piémont et en Savoie. C'était un homme très-estimable, ami des gens de lettres. Il crut être à la fois orateur, historien et poète : mais il ne remplit bien aucun de ces titres. Ses *Plaidoyers*, imprimés à Paris, in-4°, en 1612, ne sont plus lus. Ses *Poésies*, publiées d'abord à Paris en 1596, puis à Grenoble en 1624, in-4°; et son *Supplément* à la *Vie de Bayard*, in-12, 1650, ne méritent guère davantage de l'être. Son *Traité de l'ortographe française*, Lyon, in-fol., 1618, ne renferme qu'une théorie peu judicieuse, et une pratique bizarre et hors d'usage. Ce magistrat valait mieux en lui que l'écrivain. *Voy.* sa Vie, Grenoble, 1660, in-4°, par Boniel de Châtillon, avocat général à la chambre des comptes de Dauphiné.

EXPILLY (JEAN-JOSEPH), chanoine-trésorier du chapitre de Sainte-Marthe à Tarascon, né à Saint-Remi en Provence, d'une

famille assez obscure, en 1719, embrassa l'état ecclésiastique, et annonça de bonne heure son goût pour les voyages et l'étude de la géographie. Il employa tous ses revenus et les fruits de ses épargnes à le satisfaire. Après avoir parcouru une partie de l'Europe et les côtes d'Afrique pour en vérifier les situations, il revint dans sa patrie, et s'y occupa à mettre en ordre le grand nombre d'observations intéressantes qu'il avait faites sur le climat, les mœurs, la population, les rapports politiques de diverses contrées. Ses travaux lui méritèrent l'association aux académies de Madrid, de Stockholm et de Berlin. Il mourut dans les premières années de la révolution, après avoir rempli avec succès une carrière bienfaisante, laborieuse et utile. On lui doit, I. *Cosmographie*, 1749, in-8°. II. *Della casa Milano*, 1753, in-4°. III. *Polychrographie*, 1775, in-8°. Ce livre, l'un des premiers ouvrages de l'abbé Expilly, est une assez mauvaise compilation de chronologie, d'histoire, de géographie; et le style, à peine français, n'en rachète pas les erreurs. Il fut imprimé à Avignon, et ne se répandit guère ailleurs. IV. *Topographie de l'Univers*, 1758, 2 vol. in-8°. V. *Description historique et géograghique de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande*, 1759, in-12. VI. *De la population de la France*, 1765, in-folio. Cet ouvrage important renferme des notions exactes sur l'état des récoltes, des consommations et de tous les produits de l'industrie française. Les écrits d'économie politique relatifs à la population qui avaient paru jusqu'alors furent effacés par celui-ci. VII. *Dictionnaire géographique des Gaules et de la France*, 1762, 1770, 6 vol. in-fol. Quoique cette grande entreprise soit imparfaite, étant restée à la lettre *S*, quoiqu'il s'y soit glissé quelques erreurs inévitables dans un long travail, l'ouvrage offre d'abondantes recherches : plusieurs articles sont curieux; mais on s'est plaint que quelques-uns sont traités avec trop de brièveté, et d'autres avec trop d'étendue. Le style, ainsi que celui de tous les ouvrages de l'abbé Expilly, est assez incorrect. VIII. Petit *Manuel géographe*, 1782, in-18. C'est un précis de géographie assez bien fait, et peut-être le seul des livres de l'abbé Expilly qui restera.

EXPILLY (L.-A.), curé de Saint-Martin de Morlaix, député du clergé de St.-Pol-de-Léon aux états-généraux de 1789. Partisan de la révolution, il fut, en avril 1790, membre du comité chargé d'examiner et de publier le *Livre rouge*. Le 22 juillet, il fit un rapport contre le droit de propriété du clergé; et en décembre, il prêta son serment civique et religieux. Ses principes lui valurent l'évêché de Quimper, auquel il fut nommé en 1791. Il périt à Brest, sur l'échafaud révolutionnaire, avec tous les membres de l'administration départementale du Finistère, accusés de fédéralisme, etc.

EXSUPERANTIUS (Lucius ou Julius), historien latin, que l'on croit avoir vécu au commencement du 5me siècle, passe pour être l'auteur d'un petit ouvrage intitulé : *De Marii, Lepidi et Sertorii bellis civilibus*, inséré par Frédéric Sylburge, dans ses *Hist. Roman. script.*, et par

Joseph Wasse, à la suite de son édition de Salluste.

EXUPERANTIUS ou **EXUPÉRANCE**, préfet des Gaules et parent du poète Rutilius, et que quelques auteurs regardent comme étant le même que le précédent, était né à Poitiers dans le 4me siècle. Son frère Quintilien, retiré à Bethléem, y menait une vie d'anachorète. Ce fut, à ce qu'on croit, à la prière de celui-ci, que saint Jérôme écrivit à Exupérance la lettre que nous avons encore, pour l'exhorter à renoncer aux espérances du siècle, et à se consacrer uniquement au service de Dieu. Cette lettre resta sans effet. Exupérance, occupé à rétablir les lois dans l'Aquitaine, fut tué vers l'an 424, à Arles, dans une sédition militaire qui eut lieu sous le faible Jean, qui ne sévit pas même contre ses meurtriers.

EXTER (Frédéric), antiquaire allemand, né à Deux-Ponts en 1714, mort le 11 décembre 1787, a laissé I. *De studio numorum recentiorum qui vulgò moderni vocantur, et suavi et utili*, Deux-Ponts, 1754, in-4°. II. *Essai d'une collection des médailles et monnaies palatines, d'or et d'argent*, ibid., 1759, in-4°. III. *Vie du chevalier Ferdinand de Saint-Urbin* (en allemand), 1770, in-4°.

EXUPÈRE, célèbre rhéteur de Bordeaux, enseigna l'éloquence avec applaudissemens à Toulouse et à Narbonne. Dans cette dernière ville, il eut pour disciples Dalmace et Hannibalien, neveux de l'empereur Constantin. Ces deux princes procurèrent à leur maître, l'an 335, la préfecture d'une province d'Espagne, qu'il gouverna long-temps. Exupère, après avoir amassé de grandes richesses dans ce poste, revint dans les Gaules, et mourut à Cahors. *Voyez* Maurice.

EXUPÈRE (saint), évêque de Toulouse, et successeur de Sylvius dans le 5me siècle, s'illustra par sa charité durant une grande famine. Après avoir distribué tous ses biens, il vendit encore les vases sacrés d'or et d'argent, pour assister les pauvres, aimant mieux, d'après le témoignage de saint Jérôme, « porter le corps de J. C. « dans un panier d'osier, et son « sang dans un vase de verre, que « de laisser dans le besoin ses « frères indigens. » Ce père de l'église lui a dédié son *Commentaire sur le prophète Zacharie.* Saint Exupère mourut vers 417, plein de jours et de vertus — Il ne faut pas le confondre avec saint Exupère, évêque de Bayeux au 4me siècle, et qui mourut au commencement du 5me. Celui-ci, honoré encore sous le nom de *saint Spire*, est un des premiers évêques qui apportèrent le flambeau de l'Évangile en Neustrie, aujourd'hui Normandie.

EYB (Albert de), camérier de Pie II et chanoine de Bamberg et d'Eichstett, avait une grande érudition. Il florissait en 1460, et mourut en 1479. On a de lui : *Margarita poetica*, Nuremberg, 1472, in-fol., réimprimé à Rome en 1475, in-fol.; Paris, 1477 et 1478, in-fol. C'est une compilation des préceptes et sentences des philosophes, historiens, orateurs et poètes, anciens et modernes.

EYBEN (Huldéric), savant jurisconsulte, né à Norden, l'an 1629, d'une famille noble, conseiller et intercesseur à Helmstadt, puis juge dans la chambre impériale de Spire, enfin con-

seiller au conseil aulique de l'empereur Léopold, mourut en 1699, laissant des ouvrages imprimés à Strasbourg en 1708, in-fol. On ne les connaît guère en France, quoique estimés de leur temps.

EYCK (Hubert van), peintre, né en 1366 à Maseick, au diocèse de Liége, eut pour disciple son frère Jean Eyck, plus connu sous le nom de *Jean de Bruges. Voyez* l'article suivant. Hubert fit divers tableaux pour Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, qui lui donna des marques publiques de son estime. On admire parmi ces tableaux celui des *Vieillards adorant l'agneau sans tache;* on y compte 330 têtes, sans qu'il y en ait deux qui se ressemblent; il se voit à Gand où on le tient fermé, à l'abri des injures de l'air, pour en conserver le coloris, qui est encore aussi éclatant que dans les premiers temps. Il mourut en 1426, à 60 ans. — Il y a eu du même nom un professeur d'humanité à Utrecht, sa patrie, qui a laissé des *Poésies latines*, ignorées, sur lesquelles on fit ce distique épigrammatique; mais pour l'entendre, il faut savoir que *Van Eyck*, en hollandais, signifie *chêne.*

Cùm tua duritie superent epigrammata quercum,
Jure tuum cingat querna corona caput.

EYCK (Jean van), dit *Jean de Bruges*, peintre flamand, naquit à Maaseyck en 1370. Avant lui on ne se servait dans la peinture que de couleurs délayées avec de la colle ou de la gomme; ou bien en émail, avec des couleurs tirées des métaux. Jean de Bruges, frère et disciple de Hubert Van Eyck (*Voyez* l'article précédent), cultivait la chimie en même temps que la peinture; il imagina qu'un vernis composé d'huile de lin ou de noix, mêlé avec les couleurs, formerait un corps solide qui les fixerait, et leur donnerait plus d'éclat que la colle. Son premier essai ayant eu du succès, il se servit de son secret, qui passa ensuite en Italie, et le premier tableau peint de cette manière fut présenté à Alphonse Ier, roi de Naples. On voyait déjà dans le cabinet du roi à Paris l'*Agneau de l'Apocalypse*, et les *Noces de Cana*, deux tableaux de Jean de Bruges. Mais, à l'arrivée de son *Jugement dernier*, on fut étonné de voir cette composition attirer les regards de la multitude, sans doute à cause de son extrême bizarrerie, et de la beauté du coloris. Il est divisé en trois parties, selon l'usage du temps, les deux de chaque côté servant de volets à celle du milieu. Les amateurs et les artistes n'y voient en effet que la couleur, la beauté de quelques têtes, et, dans la réalité, c'est parce que ces tableaux sont des monumens des siècles reculés qu'ils doivent tenir leur place au Musée. On distingue aussi parmi ses ouvrages, *Dieu le Père, assis sur un trône; un jeune homme et une jeune fille allant se marier; une Vierge au donataire*, etc. Raspe a contesté à Van Eyck, la découverte de la peinture à l'huile, et à prétendu prouver par des notes savantes qu'elle existait en Allemagne avant la naissance de ce peintre.

EYCK (Gaspar van), d'Anvers, né vers 1625, peignait bien des marines; presque tous ses tableaux représentent des combats entre les Turcs et les Chrétiens. Ses figures sont bien dessinées et touchées avec finesse. Il y a dé-

lui, à Bruxelles, deux beaux tableaux, que possédait le prince Charles. Ils représentent des *Ports et des combats sur mer*.

EYCK (Nicolas van), né à Anvers, vers 1650, frère du précédent, florissait dans le même temps. Nicolas peignait des *Batailles*, des *Rencontres* et des *Attaques* avec beaucoup de mouvement, de chaleur et d'expression. Il avait la réputation d'un excellent peintre dans son genre. On voit dans la galerie de Vienne un tableau de lui, représentant une *Halte militaire dans un village*. Eyck est mort capitaine de la milice bourgeoise d'Anvers.

EYER ou AYRER (Jacques), appelé l'*aîné* ou l'*ancien*, était avocat à Nuremberg et a publié les ouvrages suivans, 1° *Enodatio legis unicæ de errore calculi*, Francfort, 1599, in-8°; Liége, 1700, in-12. II. *Comment. in leg. ut vim, ff. de just. et jure*. Francfort 1599, in-12. III. *Processus juris Luciferi contrà Christum*, Hanau, 1611, in-8°. Souvent réimprimé et réuni au *Processus satanæ contrà virginem*; publié d'abord à Francfort en 1597.

ÉYER ou AYRER (Jacques), poète dramatique, mort en 1605, à Nuremberg, où il était notaire impérial, a composé des pièces de théâtre et espèces d'opéra. Ses enfans publièrent après sa mort son *Opus theatricum*, contenant trente comédies, Nuremberg, 1610, in-fol.

EYKE de REPKOW. *Voyez* Ebkô.

EYKENS (Pierre), surnommé *le Vieux*, né vers 1599 à Anvers, était bon peintre d'histoire; ses compositions sont abondantes et pleines d'esprit; ses figures ont de l'élévation; un bon style de dessin et une belle couleur qu'il joignait à ces qualités le feront toujours regarder comme un grand artiste. Son pinceau agréable aidait à la délicatesse des teintes de chairs, lorsqu'il représentait des enfans et des nymphes. Il peignait très-bien en Camaïeu des bas-reliefs et des vases de marbre pour les peintres de fleurs, et il ornait de figures les tableaux des peintres de paysages. Cet artiste a beaucoup travaillé; les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur sont un tableau d'une chapelle de la cathédrale d'Anvers, représentant la *Dispute de sainte Catherine contre des docteurs païens*; un beau tableau de la *Cène* dans la chapelle de la communion de Saint-André; *Saint Jean prêchant dans le désert*, qui était au grand autel des Pères; *Boqaerde* et *Madeleine*, et deux tableaux que l'on voyait aux jésuites; ils représentaient saint François-Xavier qui baptise un roi indien et qui ressuscite un mort. L'année de sa mort est inconnue.

EYKENS (Jean et François), peintres. Ces deux frères, nés à Anvers, étaient fils et élèves du précédent. Jean commença par être sculpteur, et il coupait assez bien le marbre, lorsqu'il changea le ciseau contre les pinceaux et la palette. Ils ont peint tous deux des *Fleurs* et des *Fruits*, et leurs tableaux sont estimés. Ils florissaient vers 1650.

EYMAR (A. M. d'), député de la noblesse du bailliage de Forcalquier aux états-généraux de 1789, abandonna son parti, et, embrassant les idées dominantes, il se réunit au tiers-état. Admirateur enthousiaste de J.-J. Rousseau, dont les écrits lui

étaient familiers, mais contre les paradoxes desquels il ne sut pas se mettre en garde, il se fit un évangile des opinions de cet écrivain, sans les modifier, sans croire même qu'on pût s'en écarter. Nommé ambassadeur en Piémont, il fut instruit qu'un traité secret venait d'unir le roi de Sardaigne aux autres puissances coalisées contre la France, et prétendit auprès du ministre de ce monarque d'en connaître tous les détails. Cette découverte força le roi de Sardaigne à s'expatrier et à sortir de ses états. Quand il eut envoyé en France plusieurs otages piémontais, et se fut acquis la réputation d'un chaud républicain, il fut rappelé par le directoire, et nommé par la suite préfet du Léman. Il mourut à Genève le 11 janvier 1803. Il n'a publié que des opuscules; mais tous ont de l'intérêt et sont écrits avec chaleur. Il a traduit de l'espagnol *El delinquente honorado de Jovellanos*, 1777, in-8°. On lui doit encore, I. *De l'influence de la sévérité des peines sur les crimes*, 1787, in-8°. II. *Réflexions sur la nouvelle division du royaume*, 1790, in-8°. III. *Anecdotes sur Viotti*, in-12. IV. *Notice historique sur la vie et les écrits de Dolomieu*. Il avait accompagné ce naturaliste dans son excursion sur les Alpes. *Voyez* Dolomieu.

EYMERIC (Nicolas), dominicain de Girone, mort dans sa patrie en 1399, fut inquisiteur général contre les Vaudois sous le pape Innocent VI, puis chapelain de Grégoire XI, et juge des causes d'hérésie. Son principal ouvrage est intitulé le *Directoire des Inquisiteurs*. Cet ouvrage, imprimé à Rome, 1587, in-fol., et à Venise, 1607, offre des maximes extraordinaires et développées dans des Commentaires qui ne le sont pas moins. Des trois parties qui composent ce Livre, la première est consacrée à établir le pouvoir de l'inquisition sur les hérétiques et les fauteurs d'hérésie, et la dernière explique la forme de procéder contre eux. Les particuliers ne sont pas seulement soumis à ce tribunal; le directoire y soumet les rois eux-mêmes. Il est vrai que ceux-ci sont jugés secrètement. L'abbé Morellet a donné, en 1762, in-12, un Abrégé du *Directoire* et des *Commentaires*. On a aussi de lui des Traités sur la *Logique*, sur la *Puissance papale*, sur la *Physique d'Aristote*, etc. etc.

EYNDE (Jacques van der), seigneur de Haemstede, né à Delft, vers l'an 1575, capitaine au service de la république de Hollande, historiographe de la province de Zélande, mourut d'étisie à la fleur de son âge, en 1614. Van Eynde a donné *Chronicon Zelandiæ*, imprimé à Middelbourg en 1634, 1 vol in-4°. Cette histoire ne va que jusqu'à l'année 1296. Sa mort prématurée l'empêcha de la conduire plus loin. On a encore de lui un Traité *de Saltationibus veterum*, dédié à Joseph-Juste Scaliger, et un *Recueil de Poésies latines*, publié à Leyde en 1611, in-4°. Ce sont en grande partie des Poëmes historiques, tels que *Nassovica*, *belli Belgici Libri II*, etc.

EYNHOUEDTS (Remoldus ou Rombaut), né à Anvers vers 1605, est connu pour avoir gravé différens sujets d'après Rubens et autres maîtres, et particulièrement par la pièce qui représente (d'a-

près Claissens), le fils d'un juge inique, nommé juge lui-même sur un siége du tribunal couvert de la peau de son père, que Cambyse, roi des Perses, a fait écorcher. *La paix et la félicité d'un état*; le *tombeau de Rubens*; une *adoration des Rois*, un *Saint Paul*; diverses autres pièces d'après le même maître.

EYRING (Élie-Martin), pasteur luthérien, né le 17 oct. 1673, mort le 15 octobre 1739, a laissé plusieurs ouvrages, dont le plus remarquable est intitulé : *Vita Ernesti pii Ducis Saxoniæ*, etc. Leipsick, 1704, in-8°. — Louis-Salomon Eyring, fils du précédent, mort à Giessen, est auteur des ouvrages suivans : I. *Commentatio de rebus Franciæ orientalis sub Antonio* (de Rothenbahn), *episcopo Bambergensi*, Altdorf, 1732, in-4°. II. *Vita Sebast. de Rotenhahn*, Iena, 1739, in-4°.

EYRINI d'EYRINIS, médecin, né en Russie dans le 17e siècle, s'établit dans le comté de Neufchâtel, où il professa la langue grecque. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Dissertation sur l'asphalte ou ciment naturel*, Paris, 1721, in-12 de 48 pag.; Eyrini avait découvert, en 1710, une mine d'asphalte dans le Val-de-Travers. II. *Description des lois des mines*, lat. et fr. Besançon 1721, in-12. III. *Avis sur l'usage des asphaltes*, sans date, in-12, etc.

EYSEL ou EYSSEL (Jean-Philippe), médecin, né en 1652, à Erfurt, dans la haute Thuringe, professa l'anatomie, la chirurgie et la botanique dans cette ville, où il mourut le 30 juin 1717. On a de lui plusieurs dissertations en forme de thèses; et entre autres ouvrages les suivans, qui sont d'une étendue plus considérable : I. *Enchyridion de formulis prescribendis, secundùm methodum Gaspari Crameri*, Erfordiæ, 1698, in-8°. II. *Compendium anatomicum*, ibid., 1698, in-8°; 1710, in-4°. III. *Compendium physiologicum*, ibid., 1699, in-8° IV. *Compendium chirurgicum*, ibid., 1714, in-8°. V. *Opera medica et chirurgica*, Francofurti, 1718, in-8°; et un très-grand nombre de Dissertations.

EYSIMOND (Jean), Polonais, qui traduisit, dans le 17e siècle, en vers polonais, un Poëme sur la victoire de Kirckhalm, remportée par Sigismond III sur Charles, duc de Sudermanie. Ce Poëme était de la composition de Laurent Boierus, Suédois.

EYSSON (Henri), enseigna la médecine à Groningue dans le 17e siècle, et y démontra l'anatomie pendant plusieurs années. On a de lui les ouvrages suivans : I. *De ossibus infantis cognoscendis et curandis; accedit Volceri Coiteri eorumdem ossium historia*, Groningæ, 1659, in-12. II. *Collegium anatomicum, sive omnium humani corporis partium historia*, ibid., 1662, in-12. On remarque dans cet ouvrage beaucoup d'exactitude. III. *Syntagma medicum minùs, solidiora medicinæ generalis fundamenta comprehendens*, ibid, 1672, in-12.

EYSSON (Rodolphe), médecin et anatomiste hollandais, né à Groningue, publia, sur la fin du 17e siècle, I. *Sylvæ Virgilianæ Prodromus; De arboribus glandiferis*, in-12, Groningue, 1695; II. *De Fago*, in-12, 1700; et quelques écrits de médecine.

ÉZANVILLE (Renaut), poète français, natif du Val-de-Marremont, aux environs de Langres, vivait au commencement du 17e siècle. On a de lui un ouvrage intitulé : *Invention nouvelle des esperviers et globes de guerre, du grand chiffre indéchiffrable, et d'une salière qui ne versepoint; plus quatre-vingts quatrains sententieux; cent vers dédiés aux filles légères*, Paris, 1610, in-12. L'auteur avait fait plusieurs autres inventions; entre autres celle du feu qui s'allume avec de l'eau, dont il ne voulut pas divulguer le secret.

ÉZÉCHIAS, roi de Juda, successeur d'Achaz, son père, l'an 727 avant J. C., imita en tout la piété de David. Il détruisit les autels élevés aux faux dieux, brisa les idoles et mit en pièces le serpent d'airain que les Israélites adoraient. Il fit ouvrir ensuite les portes du temple, et assembla les prêtres et les lévites pour le purifier. Après cette cérémonie, le saint roi y monta avec les principaux de Jérusalem, y sacrifia des victimes, et rétablit le culte du Seigneur. Il reprit les villes dont les Philistins s'étaient emparés sous le règne d'Achaz son père. Vainqueur des Philistins, il voulut secouer le joug des Assyriens, et leur refusa le tribut ordinaire; Sennachérib, outré de ce refus, porta la guerre dans le royaume de Juda. Il y était entré lorsqu'Ézéchias fut attaqué d'une maladie pestilentielle. L'Écriture dit que le prophète Isaïe vint lui annoncer sa mort prochaine; que Dieu, touché de ses prières lui renvoya le prophète pour lui annoncer sa guérison miraculeuse; qu'Isaïe confirma la certitude de sa promesse par un prodige nouveau; il fit reculer de dix degrés l'ombre du soleil sur le cadran d'Achaz. Mérodac Baladan, roi de Babylone, ayant su les différentes merveilles opérées en faveur d'Ézéchias, lui envoya des ambassadeurs pour l'en féliciter. Le monarque, sensible à cet hommage, leur étala tous ses trésors. Isaïe le reprend de ce mouvement de vanité, et lui prédit que tout sera transporté à Babylone. Ézéchias repentant, s'étant humilié sous la main qui le menaçait, obtint qu'il ne verrait point ce malheur. Cependant Sennachérib s'était rendu maître des plus fortes places, et menaçait Jérusalem. La paix ne se fit qu'aux conditions les plus dures. Le vainqueur exigea du vaincu qu'on lui paierait une somme immense. Ézéchias épuisa ses trésors et dépouilla le temple pour satisfaire à ses engagemens; mais à peine avait-il compté l'argent, que Sennachérib rompit le traité et revint ravager la Judée, blasphémant contre le Dieu qui la protégeait. Il s'avançait vers Jérusalem; mais l'ange du Seigneur ayant exterminé dans une seule nuit cent quatre-vingt-cinq mille hommes de son armée, il fut obligé de prendre la fuite. Ézéchias mourut l'an 698 avant J. C., à 53 ans. Génébrard assure, d'après les Hébreux, qu'il était savant dans les mathématiques, et qu'il fit une réformation de l'année des Juifs, par l'intercallation du mois de nisan, au bout de chaque troisième année.

ÉZÉCHIEL, le troisième des quatre grands prophètes, fils du sacrificateur Busy, était de la race sacerdotale, emmené captif à Babylone avec Jéchonias, vers l'an 599 avant J. C., il avait com-

-mencé à prophétiser vers l'an 594. Il fut transporté en esprit dans le temple de Jérusalem, où Dieu lui montra les abominations qui s'y commettaient. Il eut ensuite plusieurs visions miraculeuses sur le rétablissement du peuple juif et du temple, sur le règne du messie et la vocation des gentils. Il continua de prophétiser pendant 20 ans, et fut tué, à ce que l'on croit, par un prince de sa nation, à qui il avait reproché son idolâtrie. Dieu lui ordonna plusieurs actions symboliques qui ont fourni bien des plaisanteries aux incrédules modernes. Ces symboles exprimaient dans sa personne les misères du peuple, ou les sentimens de Dieu à l'égard de ce peuple. *Vous deviendrez muet*, lui dit le Seigneur, pour marquer le silence de Dieu à l'égard des Juifs obstinés qui tant de fois avaient méprisé ses reproches. Il reçut ordre de se faire charger de chaînes dans sa maison, pour figurer la captivité des Juifs. L'emblème des cheveux et de la barbe qu'il devait se couper annonçait les différens malheurs dont Dieu affligerait Jérusalem et la Judée. Le Seigneur ordonne à Ézéchiel de couvrir le pain qu'il mange de l'ordure qui sort de l'homme. Sur ce que le prophète lui représente que rien d'impur n'est entré dans sa bouche, Dieu lui ordonne de prendre de la fiente de bœuf, et d'y cuire son pain. Cette nourriture allégorique signifiait ce qui arriverait un jour aux dix tribus, qui devaient être réduites aux dernières extrémités, souffrir non-seulement la disette la plus affreuse, mais manger leur pain souillé ; c'est-à-dire prendre part aux mœurs profanes et honteuses des passions, en vivant avec elles. Ces symboles ne furent pas particuliers à Ézéchiel. Souvent les prophètes exprimaient par des actions ce qu'ils voulaient dire. Osée, pour marquer l'infidélité d'Israël, épousa une femme prostituée, et donna aux enfans qui en naquirent des noms figuratifs des malheurs qui devaient arriver au peuple. Jérémie parut en public chargé de chaînes, pour prédire la captivité des Juifs, et envoya aux rois voisins de la Palestine, pour leur annoncer qu'ils seraient assujettis au roi de Babylone. Isaïe alla nu et déchaussé dans la ville de Jérusalem, pour annoncer la captivité de l'Égypte et de l'Éthiopie. Malgré les explications qu'on peut donner à quelques-unes des actions symboliques d'Ézéchiel, nous convenons que ses *Prophéties* sont fort obscures, surtout au commencement et à la fin ; elles consistent en 48 chapitres. C'est sans doute la raison pour laquelle les Juifs ne voulaient pas qu'on les lût avant l'âge de trente ans. Elles sont au nombre de 22, et disposées suivant l'ordre des temps qu'il les a faites ; les Juifs ne faisaient pas grand cas d'Ézéchiel, qu'ils regardaient comme le valet de Jérémie. Prado et Villalpand, jésuites, ont fait de longs et savans commentaires pour les éclaircir. Son style, suivant saint Jérôme, tient un milieu entre l'éloquence et la grossièreté. Il est rempli de sentences, de comparaisons, de visions énigmatiques. Ce prophète paraît très-versé dans les choses profanes. Josèphe lui attribue, outre ses *Prophéties*, deux livres de la *captivité de Babylone*, qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

ÉZÉCHIEL, poete dramatique juif, natif d'Alexandrie, florissait après le milieu du 1er siècle de l'ère chrétienne, ou, selon Huet, un siècle, et selon Sixte de Sienne, quarante ans avant J. C. Il avait fait une *Tragédie* sur la sortie des Hébreux hors de l'Égypte, dont il ne reste plus que des fragmens, que Frédéric Morel a traduits en prose et en vers latins. Ils parurent à Paris, en 1598, in-8°. On les trouve aussi dans le *Corpus poetarum Græcorum*, Genève, 1606 et 1614, deux vol. in-fol.

ÉZÉCHIEL, célèbre littérateur et astronome arménien, né vers l'an 673, étudia avec ardeur auprès d'Anania Chiragatzy. En 707 il voyagea en Syrie, en Palestine et dans la Grèce pour s'instruire dans des connaissances étrangères. A son retour en 710, il ouvrit une école et forma un grand nombre d'élèves savans dans l'éloquence, dans la physique et dans l'astronomie. Il avait épuisé presque toutes les connaissances de ce genre que possédaient alors les Arabes et les Persans. Ézéchiel mourut l'an 727, et laissa manuscrits, les ouvrages suivans : I. Un *Traité de physique et de métaphysique*. II. Le *Mouvement du zodiaque*. III. Un *Discours sur la création*. IV. L'*Art du rhéteur*.

ÉZENKANTSI (Jean), surnommé *Belouz* et *Dzordzoretsi*, né dans la ville d'Ezenka ou Arzendjan, florissait au commencement du 14e siècle et fut un des plus savans ecclésiastiques de son temps. Il étudia d'abord dans le monastère arménien sur le Mont Jébuh ; ensuite il devint professeur de grammaire et d'éloquence dans le couvent de Zorzor, dans le canton d'Ardaz. En 1281, le patriarche arménien le nomma directeur de son école, et Léron II, roi rupinien, lui accorda les plus grands honneurs. En 1316, il assista à un concile national tenu à Adana en qualité de docteur de l'Église, et mourut vers l'an 1323, en laissant les ouvrages suivans : I. Une *Grammaire générale de la langue arménienne*. Cet ouvrage est un monument très-précieux et très-estimé dans son genre ; la bibliothèque impériale des manuscrits en possède un exemplaire. II. Un *Traité sur les mouvemens des corps célestes*, en vers et en prose, imprimé à la Nouvelle Nakhgiovan en Russie, 1792, 1 vol. in-8°. III. Le *Commentaire de l'Évangile de saint Matthieu*. IV. Un *Recueil de poésies sur différens sujets sacrés et profanes*. V. Un *Traité de morale*. VI. Un grand nombre de *Sermons*, d'*Hymnes ecclésiastiques*, et des *Chansons*.

ÉZENKANTSI (George) né vers l'an 1338 ; entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique : les études sérieuses qu'il fit dans la théologie et dans l'éloquence le mirent bientôt au nombre des docteurs, et il fut nommé professeur dans le monastère arménien situé auprès d'Ezenka ou Arzendjan. En 1394, lors de l'invasion de cette ville par Tamerlan, Ezenkantsi se présenta, d'après le rapport de Mizopatzi, devant ce conquérant, pour le prier de ne pas livrer la ville au pillage, et obtint sa demande. Cet auteur mourut vers le commencement du 15e siècle et laissa quelques ouvrages qui sont manuscrits.

I. *Commentaire d'Isaïe.* II. *Analyse des ouvrages de saint Grégoire le théologien.* III. *Commentaire de l'Apocalypse.* IV. *Explication des offices ecclésiastiques.* V. Un *recueil de Sermons* au nombre de quatorze.

ÉZENKANTSI (Kirakos), savant docteur arménien, né en 1369, s'adonna entièrement à l'étude des sciences sacrées et profanes, ensuite il embrassa l'état monastique ; il se fit distinguer dans son ordre par ses connaissances profondes, et mourut vers l'an 1423, en laissant quelques ouvrages manuscrits qui sont fort estimés. I. Un *Recueil de pièces fugitives sur différens sujets sacrés et profanes.* II. Un livre intitulé : *Oskeporak*, ou *Osgheporig*, c'est-à-dire Mine d'or. Il contient un grand nombre d'anecdotes, de maximes et de préceptes sur la morale. III. *Explication du livre de morale de saint Evagre.* IV. Un autre livre intitulé *Avertissement*, qui traite des devoirs des prêtres et des laïcs. V. Un grand nombre d'*Homélies* et de *Sermons* à réciter dans l'église aux jours des fêtes. Le patriarche Ciahghetzy fait mention de cet auteur avec éloge.

EZLER (Auguste), médecin de Wittenberg, dans le 17e siècle, a publié : I. *Introductorium iatro-mathematicum :* II. *Brevis tractatus fundamentum medicinæ æternum explanans*: III. *Isagoge physico-magico-medica.* Strasbourg, 1631, in-8°.

EZNIK ou Eznac, savant théologien, né à Koghp, bourg de la Grande-Arménie, vers l'an 397 de J. C., étudia avec succès la rhétorique, les langues grecque, syrienne et persane. En 425 il alla à Édesse, ensuite à Constantinople, pour acquérir de nouvelles connaissances : de retour dans sa patrie, il fut sacré évêque de la province de Pacrevant ; il y cultiva la littérature, et mourut vers l'an 478. On a de lui : I. *Controverse contre la religion persane, manichéenne et les athées*, 1 v. in-12, imprimé à Smyrne en 1762. II. Un *Livre de rhétorique.* III. Un *Recueil d'Homélies en l'honneur des saints.* IV. Un *Traité sur les règles monastiques.* Ces derniers ouvrages d'Eznig sont manuscrits ; les historiens Parbetzi et Elise, ses contemporains, en parlent avec beaucoup d'éloges. Il avait consacré ses dernières années à la philosophie.

EZRAS-ANKEGHATZY, natif de Daron, et appartenant à une famille illustre, étudia avec une ardeur extraordinaire auprès de l'historien Moyse de Korène, et devint une des personnes les plus éloquentes d'Arménie de son siècle, d'après le rapport de Samuël. Après avoir exercé la fonction de secrétaire auprès de Vahan Mamigonien, commandant des troupes et gouverneur général d'Arménie, Ezras se retira dans sa patrie, et il ouvrit une école de grammaire et d'éloquence ; il forma un grand nombre d'élèves bien instruits, et mourut vers le commencement du 6e siècle, en laissant les ouvrages suivans qui sont inédits : I. L'*Art de l'éloquence*, divisé en cinq livres. II. *Traité de Grammaire.* III. *Instructions nécessaires aux lecteurs.* IV. *Éloges historiques sur saint Mesrob.* V. *Homélie sur les tourmens de saint Grégoire illuminateur.*

EZZELIN. *Voyez* Romano.

F.

FABA (JÉRÔME), prêtre de Calabre, dans le 16e siècle, eut la patience et l'industrie de sculpter en buis tous les mystères de la passion, renfermés dans une coquille de noix. Il fit aussi un carrosse de la grandeur d'un grain d'orge, où l'on voyait deux personnes et le cocher, le tout tiré par deux chevaux. Ces frivolités difficiles furent présentées à François Ier et à Charles-Quint. *Voyez* SPANNOCHI.

FABBRA (LOUIS DELLA), célèbre médecin, né à Ferrare le 23 novembre 1655, y pratiqua son art avec une telle réputation, qu'il y obtint une chaire qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 5 mai 1723. Les ouvrages de ce médecin consistent en plusieurs *Dissertations*, imprimées séparément depuis 1700 jusqu'en 1710, et qu'on a recueillies en 1 vol. in-4° publié à Ferrare, en 1712, sous le titre de *Dissertationes physico-medicæ*. Haller fait peu de cas des ouvrages de Fabbra. Son fils Gilles, fut aussi professeur et médecin à l'université de Ferrare. On n'a conservé de lui aucun ouvrage.

FABER, FABRE ou LEFÈVRE (JEAN), jurisconsulte célèbre du 14e siècle, était né dans le diocèse d'Angoulême. Il mourut à Angoulême en 1340, et l'on a vu long-temps son épitaphe dans le cloître de cette ville. Il jouissait d'une grande réputation, et il a eu la gloire d'avoir précédé Barthole et Balde. Il est cité souvent avec éloge par Dumoulin. Il a laissé un *Commentaire* estimé *sur les Institutes* de Justinien, Venise, 1488, in-fol., avec des corrections de Pierre Albignan, jurisconsulte de Troie: Lyon, 1593, in-4°. On lui attribue plusieurs autres ouvrages, entr'autres: *Breviarium in Codicem*, Paris, 1545 et Lyon 1594, in-4°.

FABER (ou plutôt SCHMIDT) (FÉLIX), dominicain et voyageur, naquit à Zurich en 1441 ou 1442. Il professa la théologie avec distinction et se fit une grande réputation comme prédicateur; il fit deux fois le voyage de la Terre-Sainte, la première en 1479, la seconde en 1483. Il fit ce second voyage avec Breydenbach (*Voyez* ce nom.) Il mourut à Ulm, le 14 mars 1502, laissant une traduction allemande de la vie de Henri *Suso*; et une *Historia Suevorum* que l'on trouve dans le *Rerum Suevicarum scriptores* de Goldast, on lui a attribué plusieurs autres ouvrages.

FABER (JEAN), appelé, ainsi qu'un de ses ouvrages, *Malleus hæreticorum*, ou le *Marteau des hérétiques*, surnom qui le distingue des autres FABER, naquit vers 1470 à Leuckerchen, en Souabe, et brilla dans les universités d'Allemagne. L'évêque de Constance le fit son vicaire-général en 1519; et Ferdinand, roi des Romains, depuis empe-

reur, le choisit pour son confesseur en 1526. Ce prince le nomma, en 1531, à l'évêché de Vienne, que lui valut son zèle contre les hérétiques. C'est de lui qu'Érasme a dit, à l'occasion de son élévation à l'épiscopat, « que Luther, malgré sa pauvreté, trouvait le moyen d'enrichir ses ennemis. » C'était un homme impétueux dans la dispute. Comme on lui alléguait l'Évangile dans la conférence de Zurich, on prétend qu'il répondit « qu'on aurait bien pu vivre en paix sans l'Évangile. » Il mourut à Vienne le 12 juin 1541, dans un âge assez avancé, laissant plusieurs *Ouvrages d'histoire*, de *controverse* et de *piété*, en 3 vol. in-fol., Cologne, 1537-1541. Celui de ses écrits qui lui fit le plus d'honneur est son *Malleus hæreticorum*, dans lequel les questions controversées sont traitées avec beaucoup de chaleur. Il fut imprimé pour la première fois en 1524, in-fol.; on en connaît aussi une édition de Rome, 1569, in-fol.

FABER (Jean), religieux dominicain, né à Fribourg en Suisse, fut un habile prédicateur. Il fut d'abord ami d'Érasme et le défendit même plusieurs fois contre les théologiens catholiques; mais dans la suite il se brouilla avec lui et devint un de ses ennemis. Faber fut prédicateur de Maximilien Ier et de Charles-Quint. Il mourut à Rome, en 1530. On a de lui une *Oraison funèbre de Maximilien Ier*.

FABER (Gilles), carme, mort à Bruxelles en 1506, prêcha avec distinction dans un temps où le ministère de la parole était avili par le ridicule et le burlesque que les prédicateurs mêlaient aux mystères sacrés. On a de lui une *Chronique* de son ordre, une *Histoire du Brabant*, des *Commentaires* et d'autres ouvrages.

FABER (Jean), dominicain, né à Hailbron vers 1500, docteur en théologie à Cologne, écrivit et prêcha contre les hérétiques. Il mourut vers 1570. On a de lui, I. *Enchyridion Bibliorum*, Augsbourg, 1549, in-4°, Cologne, 1568 in-4°; II. *Fructus quibus dignoscuntur hæretici*, Augsbourg, in-4°: traité curieux, où il y a beaucoup de choses singulières touchant Luther; III. *Libellus quòd fides esse possit sinè caritate*, Augsbourg, 1548, in-4°; curieux et d'autres ouvrages.

FABER ou LEFÈVRE (Basile), né à Soraw en Silésie, en 1520, recteur du collége Augustinien à Erfurt, s'est fait connaître par son *Thesaurus eruditionis scholasticæ*, qu'il publia en 1572, à Leipsick, in-fol., et dont la dernière édition est celle donnée par Jean-Henri Leich, à Francfort, 1749, et à Leipsick, 2 vol. in-fol. Elle est plus estimée que celle de La Haye, 1735, publiée par Mathias Gessner.. On y trouve les additions que Buchner, Cellarius et Grævius firent successivement à ce dictionnaire, dont les citations sont abondantes et exactes. Basile Faber donna aussi une traduction allemande des *Remarques latines* de Luther sur la Genèse, et fut un des disciples les plus zélés de ce novateur. Faber est encore auteur des dix-huit premières *Centuries de l'Histoire ecclésiastique* avec Mathias Flaccus Illyricus.

FABER (Pierre), nom latin d'un professeur d'hébreu, et di-

recteur du collége de la Rochelle, qui était né en Auvergne, et qui avait fait ses études sous le célèbre Turnèbe. Il a laissé des *Notes latines* sur l'*Oraison* de Cicéron pour Cécina, et un *Commentaire* sur les deux Livres des *Académiques*, imprimé à Paris en 1611, et dans l'édition des Académiques donnée à Cambridge, par Daviez, en 1725. Faber mourut vers 1615, à l'âge de 80 ans.

FABER (Jean), médecin, né à Nuremberg en 1566, étudia son art à l'université de Bâle, et y soutint une thèse sur la *Céphalalgie*, pour être promu au doctorat. Il revint ensuite dans sa patrie et y fut agrégé au collége des médecins. Il paraît, d'après ce que disent Will et Adelung, qu'il mourut en prison le 7 février 1619.

FABER (Albert-Othon), docteur en médecine, pratiqua son art à Lubeck vers l'an 1641, ensuite à Hambourg, et finit par être médecin de Charles II, roi d'Angleterre. Il mourut en 1686. On a de lui *Practica recensita de auro potabili medicinali, ejusque virtute*, Francofurti, 1678, in-4°. C'est le titre de la traduction latine, l'original que l'auteur dédia à Charles II, est écrit en anglais.

FABER (Jean-Mathias), premier médecin du duc de Wurtemberg, né à Augsbourg, mort le 21 septembre 1702, a laissé les ouvrages suivans : I. *Strychnomania explicans strychni maniaci antiquorum, vel solani furiosi recentiorum, historiæ monumentum, indolis nocumentum, antidoti documentum*, etc. etc., Augsbourg 1677, in-4° ; II. *Pilæ marinæ anatome botanologica*, Nuremberg, 1692, in-4°. Faber était de l'Académie des curieux de la nature.

FABER (Samuel), né à Altorf en 1657, cultiva d'abord la poésie avec succès ; puis il se livra à des travaux historiques et politiques. Son mérite le fit nommer co-recteur du collége de Saint-Gilles en 1690, et recteur en 1706, il mourut le 10 avril 1716, laissant un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : I. *L'Histoire de Charles XII, roi de Suède*, en dix parties, formant 7 vol. in-12, (en allemand) ; II. Une traduction allemande de *La Consolation des goutteux*, de Jacques Balde ; III. *Orbis terrarum in nuce*, Nuremberg, 1700, in-4. 47 pl. C'est un cours d'Histoire et de Chronologie fort commode et fort ingénieux.

FABER (Jean-Ernest), orientaliste saxon, né en 1745, à Simmershausen, mort le 15 mars 1774, a laissé de nombreux ouvrages dont les principaux sont : I. *Historia mannæ inter hæbræos*, Kiel, 1770, et Jena, 1773 ; II. *Archéologie des Hébreux*, (en allemand) première partie, Hesse, 1773, in-fol.

FABER (Jean), docteur et professeur en médecine à Tubinge, recteur de l'université de cette ville en 1610 et en 1616, passe pour être auteur de l'*Éloge funèbre* d'André Platner, imprimé à Tubinge en 1607, in-4°, et d'une *Lettre sur la pierre*, qui se trouve parmi les Observations de Grégoire Hurstius.

FABER (Jean), habile graveur en manière noire, né en Hollande, passa à l'âge de 5 ans à Londres, où il mourut en 1756. On a de lui, *Guillaume III, roi d'Angleterre, et sa fa-*

mille; les Enfans du prince de Galles, d'après du Pan; *Don Joseph Carrera*, Espagnol, d'après Kneller; *le P. Couplet*, jésuite, *en habit chinois*, d'après le même. Divers autres sujets et portraits, d'après Bartwel, Dalh, Taylor, Ramsay., van Bleck, Highmore, Mercier, etc.

FABER. *Voyez* Fabre, Favre, Fèvre et Lefèvre.

FABERT (Abraham), imprimeur, né à Metz, vers 1560, était aussi directeur de l'imprimerie de Charles III duc de Lorraine. Il devint échevin de Metz en 1610 et mourut le 24 avril 1638, il sortit différens ouvrages estimés de l'imprimerie particulière qu'il possédait à Metz, entre autres le Recueil des *Emblêmes* de Boissard, 1587. On a de Fabert le *Voyage du roi Henri IV à Metz en* 1603, Metz, 1610, in-fol., ouvrage fort curieux.

FABERT (Abraham), maréchal de France, fils du précédent, naquit à Metz le 11 octobre 1599. Son père le destina au barreau ou à l'Eglise; mais le jeune Fabert, né pour la guerre, voulut suivre son penchant. Dès l'âge le plus tendre, il s'occupait à différens exercices d'infanterie avec des figures de carton qu'il faisait mouvoir à son gré. Il servit sous le duc d'Espernon dans plusieurs occasions importantes. Il se signala surtout en 1635. On commença dès-lors à conter milles particularités fabuleuses sur la cause de ses succès. On les attribua au diable. Il sauva l'armée du roi à la retraite de Mayence, comparée par quelquelques écrivains à celles des *Dix mille de Xénophon*. Sa valeur ne parut pas avec moins d'éclat en Italie qu'en Allemagne. Blessé à la cuisse au siége de Turin, en 1640, il ne voulut jamais souffrir qu'on la lui coupât. « Il ne faut pas mourir par pièces, dit-il à Turenne, et au cardinal de La Valette qui l'exhortaient à cette opération : la mort m'aura tout entier, ou elle n'aura rien. » En 1643, les Français assiégèrent Collioure dans le Roussillon. Trois mille Espagnols occupaient une colline, d'où il fallait les chasser pour faire les approches de la place. Fabert, qui commandait le premier bataillon des troupes françaises à la tête de l'armée, reçut ordre du maréchal de La Meilleraie de venir lui parler. Il était capitaine aux gardes, et avait entendu le maréchal appeler sa compagnie *les Chanoines de Fabert*, parce qu'elle avait été deux ans à la cour; cette raillerie amère l'ayant piqué, il refusa de quitter son poste, et répondit à un second aide-de-camp : « Avez-vous des ordres pour le bataillon ? je les exécuterai, je ne marche pas autrement. » La Meilleraie vint lui-même. « M. de Fabert, lui dit-il, oublions le passé; donnez-moi votre avis : que ferons-nous ? » — « Voilà le premier bataillon des Gardes prêt à exécuter vos ordres, répondit Fabert, nous ne savons qu'obéir. » — « Point de rancune, répliqua le maréchal, je viens demander votre sentiment. « C'est d'attaquer, répliqua Fabert. — Marche, cria le maréchal !.... » A ces mots le premier bataillon des Gardes avança, les autres suivirent : Fabert joignit les Espagnols, les attaqua, les poursuivit l'épée dans les reins jusqu'aux portes de Collioure, et leur fit des prisonniers. Les Français ayant entrepris, la même année 1642, de se rendre maitres de

Perpignan, Fabert rendait compte tous les matins à Louis XIII des opérations du siége. Un jour le grand-écuyer Cinq-Mars osa critiquer les détails qu'il entendait. « Vous avez passé sans doute la nuit à la tranchée, puisque vous en parlez si savamment, lui dit le roi. » — « Sire, répondit le grand-écuyer, vous savez le contraire. » — « Allez, répliqua Louis, vous m'êtes insupportable! Vous voulez qu'on croie que vous passez les nuits à régler avec moi les grandes affaires de mon royaume, et vous les passez dans ma garde-robe à lire l'Arioste avec mes valets de chambre. Allez, orgueilleux, il y a six mois que je vous vomis. Ce discours fit sortir Cinq-Mars; et, l'œil étincelant de colère, il dit à Fabert: « Monsieur... je vous remercie. » — « Que dit-il, s'écrie le roi? je crois qu'il vous menace. » — « Non, sire, répondit Fabert, on n'ose faire des menaces en votre présence, et ailleurs on n'en souffre pas.... » En 1654, il prit Stenay. Ses services furent payés par le gouvernement de Sedan et par le bâton de maréchal de France en 1658. Le roi lui offrit depuis le collier de ses ordres; il le refusa, par une modestie plus glorieuse pour lui que toutes les distinctions. Il dit à un de ses amis que, ne pouvant produire les titres nécessaires pour recevoir cet honneur, « il ne voulait pas que son manteau fût décoré par une croix, et son âme déshonorée par une imposture. » Il écrivit au roi à peu près dans le même sens. Louis XIV lui répondit « que le refus qu'il faisait lui inspirait plus d'estime pour lui, que ceux qu'il honorait du collier ne recueilleraient de gloire dans le monde. » C'est avec la même grandeur d'âme qu'il répondit au cardinal Mazarin, qui aurait voulu qu'il lui servît d'espion dans l'armée: « Un ministre doit avoir toutes sortes de gens à son service. Les uns doivent le servir par leurs bras, les autres par leurs rapports; trouvez bon que je sois dans la classe des premiers. » Son mérite arma l'envie. On le peignit à la cour comme un homme impérieux qui agissait dans Sédan plutôt en souverain qu'en gouverneur. Mazarin, qui le connaissait, répondit: « Ah! s'il fallait se méfier de Fabert, il n'y aurait plus d'homme en qui l'on pût mettre sa confiance. » Il mourut à Sédan le 17 mai 1662, à 63 ans. Il montra dans sa dernière maladie la même fermeté d'ame que pendant tout le cours de sa belle vie. « Se sentant affaiblir, dit un de ses historiens, il demanda un livre de prières, et peu après on le trouva mort à genoux, et son livre ouvert sur le psaume: *Miserere mei, Deus.* Il laissa un fils mort sans enfans au siége de Candie en 1669, et trois filles mariées. Son épouse, Claude de Clévant, d'une bonne noblesse de Pont-à-Mousson, était une femme de mérite, qui enseigna aux Sédanoises le point de Venise, appelé depuis le point de Sédan. Le P. de La Barre, chanoine de Sainte-Geneviève, a publié la *Vie de Fabert*, en 1752, en 2 vol. in-12. Il s'y trouve des choses curieuses, mais trop de minuties et de détails étrangers au maréchal. On cite une foule de traits qui font son éloge: Il disait que, « si, pour empêcher qu'une place que le roi lui aurait confiée ne tombât au pouvoir de l'ennemi, il fallait mettre à une brèche sa personne, sa famille et tout son bien, il ne balancerait

pas. » Il croyait qu'à la guerre il n'y avait aucune fonction avilissante. Quelques officiers du régiment des Gardes-Françaises trouvèrent mauvais qu'au siége de Bapaume il s'occupât indifféremment des sapes, des mines, de l'artillerie, des machines, des ponts et des autres travaux les plus pénibles. Ils chargèrent même Grateloup, son ami, de lui représenter qu'il avilissait sa dignité de capitaine aux Gardes et d'officier-général. « Je voudrais bien savoir, répondit Fabert, si le bien que m'a fait le roi est une raison de diminuer le zèle que j'ai toujours eu pour son service. J'ose me flatter que ces travaux, qu'on trouve humilians, me conduiront aux honneurs militaires les plus élevés. La nuit prochaine, je ferai la descente du fossé; et, sans avoir égard à la dignité de mes grades, j'attacherai le mineur, je travaillerai moi-même à la galerie, à la chambre de la mine, et j'y mettrai le feu, si la garnison refuse de se rendre. » — Malgré la licence que les guerres civiles de France avaient introduite parmi les gens de guerre, Fabert contint dans la discipline la plus exacte les troupes qui étaient en garnison dans son gouvernement de Sédan. Les Sédanois essayèrent, à plusieurs reprises, de lui faire recevoir quelques faibles marques de leur reconnaissance; toutes leurs tentatives furent inutiles. Un voyage du maréchal à la cour leur fit hasarder d'offrir à sa femme une belle tenture de tapisserie qu'ils avaient fait venir de Flandre. Le présent était du goût de madame Fabert; mais elle le refusa pour ne pas déplaire à son mari. Quelque temps après son retour, Fabert apprend que ce meuble est à vendre, et qu'on n'en trouve pas le prix qu'il a coûté. Fabert, qui ne veut pas être l'occasion d'une perte pour le magistrat qui l'avait acheté, lui envoie l'argent qu'il a déboursé, pour l'achat de la tapisserie et les frais du transport. Deux jours après, il la fait vendre, et ordonne que le produit en soit employé aux fortifications. — Les troupes de Galas, général de l'empereur, pénétrèrent en Champagne, et manquèrent de vivres. Les généraux français les ayant obligées de se retirer, elles tuèrent, dans leur retraite, tous ceux qui leur en refusèrent. Fabert, qui les poursuivait, entra dans un camp abandonné, couvert d'officiers et de soldats autrichiens blessés et mourans. Un Français dit tout haut : « Il faut achever ces malheureux, qui ont massacré nos camarades dans la retraite de Mayence. » Voilà le conseil d'un barbare, reprit Fabert. Cherchons une vengeance plus noble et plus digne de notre nation. » Aussitôt il fit distribuer à ceux qui purent prendre une nourriture solide le peu de provisions que son détachement avait apportées. Les malades furent ensuite transportés à Mézières, où, après quelques jours de soins, la plupart recouvrèrent la santé. Ils s'attachèrent presque tous au service de la puissance qui les avait traités si généreusement. — Fabert montra dans sa dernière maladie le même courage avec lequel il avait affronté le trépas sur les champs de bataille. « Ce monde, disait-il, est semblable à une galère; je suis sur le point d'en sortir. Si quelqu'un me rappelait à la vie, je croirais qu'il voudrait me remettre à la chaîne. » — FABERT (François-Abraham), frère du maré-

chal, servit avec distinction aux siéges de Montauban, la Rochelle, Nanci, Trèves, reçut le cordon de Saint-Michel en 1638, fut élu maître échevin de Metz en 1639, et conserva cette charge jusqu'à sa mort arrivée en 1663. — FABERT (N.), parent des précédens, est auteur de l'*Histoire des ducs de Bourgogne*, Cologne, 1687, in-12, 1689, 2 vol. in-12.

FABIAN ou FABYAN (ROBERT), historien anglais, né à Londres vers le milieu du 15ᵉ siècle, mort en 1512, était marchand à Londres, où il occupa les places d'alderman et de sheriff. Il est auteur d'une *Concordance des histoires* ou *Chroniques d'Angleterre et de France*, imprimée à Londres en 1516, et réimprimée en 1553, 2 vol. in-folio, et enfin en 1811, 1 vol. in-4°.

FABIEN (Saint), Romain de naissance, monta sur la chaire de Saint-Pierre, après Antère, en 236, il bâtit plusieurs églises dans les cimetières où reposaient les corps des martyrs, et envoya des évêques dans les Gaules pour y annoncer l'Evangile. Il mourut pour la défense de la foi, au commencement de la persécution de Dèce, en 250, après un pontificat de 14 ans, un mois et dix jours. On lui attribue des *Décrétales*, qui sont visiblement supposées.

FABIO-INCARNATO, né à Naples dans le 16ᵉ siècle, fut professeur de théologie. Il avait composé beaucoup d'ouvrages, dont l'un des plus estimés est intitulé : *Scrutinium sacerdotale, sive modus examinandi tàm in visitatione episcopali quàm in susceptione ordinum* 1608, 1633, in-8°. On y trouve la liste des autres écrits de l'auteur.

FABIOLE (Sainte) dame romaine de l'illustre famille des *Fabius*, vivait dans le 4ᵉ siècle. Mariée à un homme dont les débauches lui inspirèrent une extrême aversion, elle le quitta, elle en épousa un autre du vivant même de son premier mari ; son dernier époux étant mort, elle rougit de sa conduite, reconnut sa faute, se couvrit d'un sac, et sans être retenue par aucun motif humain, à la vue de tous les habitans de Rome, elle se mit au nombre des pénitens de la basilique de Saint-Jean-de-Latran. Elle vendit tout ce qu'elle possédait, et en employa le prix au soulagement des pauvres. Après avoir voyagé dans plusieurs pays, elle alla, en 395, à Jérusalem, où elle eut plusieurs entretiens avec saint Jérôme, qui lui expliqua l'Écriture sainte. Une irruption des Huns dans les provinces d'Orient l'obligea de retourner à Rome, qu'elle quitta bientôt pour se retirer à Ostie, où elle fonda un hôpital, et mourut quelque temps après, environ vers l'an 400.

FABIUS-VIBULANUS (QUINTUS), échappé comme par un prodige au massacre des Fabius à la fatale bataille de Cremera, dont parle Tite-Live, devint la souche des diverses branches de Fabius qui illustrèrent Rome dans la suite. Fabius fut un des décemvirs, et eut la coupable faiblesse de seconder les projets de l'odieux Appius-Claudius. Cette honteuse conduite ternit la gloire qu'il avait acquise dans les guerres contre les Volsques et les Sabins. On croit qu'il fut consul vers l'an 287 de Rome.

FABIUS-AMBUSTUS. *Voyez* LICINIUS-STOLO.

FABIUS-AMBUSTUS (MARCUS),

bon général romain, fut trois fois consul, puis dictateur, vers l'an 403 de Rome (351 av. J.-C.). Les victoires qu'il remporta sur les Herniques lui firent décerner les honneurs du triomphe.

FABIUS-MAXIMUS, dit *Rullianus*, le premier de la famille des Fabiens qui fut honoré du titre de *Maximus*, pour avoir ôté au petit peuple la disposition des élections. Général de la cavalerie l'an 324 avant J. C., il força le camp des Samnites, et remporta une victoire complète. Le dictateur Papirius, fâché qu'il eût donné la bataille contre son ordre, voulut punir sa désobéissance; mais le peuple romain et l'armée obtinrent sa grâce. Fabius fut cinq fois consul, deux fois dictateur, et une fois censeur. Il refusa cette charge une seconde fois, disant que c'était contre la coutume de la république. Il triompha des Apuléiens et des Lucériens, puis des Samnites, enfin des Gaulois, des Umbriens, des Marses et des Toscans. Ce fut lui qui régla que les chevaliers romains, montés sur des chevaux blancs, iraient le jour des ides quintiliennes (le 15e de juillet), depuis le temple de l'Honneur jusqu'au Capitole. La famille Fabienne était très-illustre et très-puissante à Rome. Elle entreprit, à ses dépens, la guerre contre les Veïens, et plus de trois cents Fabiens y périrent à la journée de Cremera, 476 ans avant J. C. Il n'en resta, dit-on, qu'un seul, qui fut ensuite élevé aux premiers emplois, et qui fut la tige des diverses branches de la maison Fabienne; mais Denys d'Halicarnasse traite de fable cette guerre rapportée par Tite-Live.

FABIUS-PICTOR, le premier des Romains qui écrivit l'*Histoire de sa Patrie*, vivait vers l'an 216 avant J. C., c'est-à-dire plus de 500 après la fondation de Rome. Combien de fables ont dû se répandre dans cet intervalle, dit l'abbé Millot, lorsque l'ignorance aveuglait tous les esprits, lorsque l'écriture était rare, et que les monumens du pontife étaient les archives du merveilleux: encore ces monumens, au rapport de Tite-Live, périrent-ils presque tous dans l'incendie qu'allumèrent les Gaulois. Il y a donc lieu de croire que l'*Histoire* de Fabius-Pictor était un continuel mélange de faux et de vrai. L'ouvrage que nous avons sous son nom est une pièce supposée, et du nombre de celles qui ont été publiées par Annius de Viterbe.... Ceux de cette famille prirent le nom de Pictor, parce que celui dont ils descendaient avait fait peindre les murs du temple de la Santé, ou du Salut. Ses ouvrages subsistèrent jusqu'à la destruction du temple par un incendie, sous le règne de Claude.

FABIUS-MAXIMUS (Quintus Maximus-Verrucosus), surnommé *Cunctator* ou le *Temporiseur*, l'un des plus grands capitaines de l'ancienne Rome, fut élevé cinq fois à la dignité de consul. Pendant son premier consulat, l'an 233 avant J.-C., il défit les Liguriens. Sa patrie, réduite à l'extrémité après la bataille de Trasimène, eut recours à lui: on le créa dictateur. Il imagina une nouvelle façon de combattre Annibal. Il voulut le fatiguer par des marches et des contremarches, sans jamais en venir aux mains. Ces refus lui méritèrent le nom de Temporiseur. Les Romains, mécontens de ces remises dont ils ne pénétraient pas la finesse, le

rappelèrent, sous prétexte de le faire assister à un sacrifice solennel, et donnèrent la moitié de son autorité à son lieutenant Minutius Félix, homme aussi ardent que Fabius était réservé. Ils revinrent bientôt de leur erreur. Le téméraire lieutenant s'étant engagé dans une embuscade, son sage général le tira de ce péril. Minutius, pénétré de reconnaissance envers son libérateur, lui remit ses troupes, content d'apprendre, sous lui, à vaincre et à combattre. Fabius combattit avec sa prudence ordinaire. On lui décerna le nom de Bouclier de Rome. Après la bataille de Cannes il harcela les troupes d'Annibal; il reprit Tarente sur le général carthaginois. Ayant réglé avec lui le rachat des captifs, et le sénat refusant de ratifier son accord, il vendit tous ses biens pour s'acquitter de sa parole. On rapporte qu'Annibal, ayant appris la ruse que Fabius avait employée pour se rendre maître de Tarente, s'écria plein d'étonnement: « Quoi! les Romains ont donc aussi leur Annibal! » Ce dernier tenta vainement d'attirer le Romain au combat. Il lui fit dire un jour: « Si Fabius est aussi grand capitaine qu'il veut qu'on le croie, il doit descendre dans la plaine et accepter la bataille. » Fabius répondit froidement: « Si Annibal est aussi grand capitaine qu'il le pense, il doit me forcer à la donner. » Il mourut quelques années après, âgé de près de 100 ans, suivant Valère-Maxime.

FABIUS-MAXIMUS (QUINTUS), fils du précédent. Pendant son consulat, son père vint un jour à lui sans descendre de cheval; il lui fit ordonner de mettre pied à terre. Alors cet illustre Romain, embrassant son fils, lui dit: « Je voulais voir si vous saviez assez que vous étiez consul. » Le jeune Fabius prit pendant son consulat la ville d'Arpi sur Annibal. On ne connaît pas les autres circonstances de sa vie ni l'époque de sa mort.

FABIUS-MAXIMUS-ÆMILIANUS (QUINTUS), fils du consul Paul-Émile, passa par l'adoption dans l'illustre maison des Fabius. Il fit ses premières armes sous son père dans la guerre contre Persée, roi de Macédoine, et se fit remarquer de bonne heure par une grande valeur. Il fut élu consul, l'an de Rome 606, et partit pour l'Espagne où il eut à lutter contre le vaillant Viriathe, chef des Lusitaniens. Fabius se contenta d'abord de le harceler, afin de dresser ses soldats qui n'étaient point aguerris, mais au bout de quelque temps, il ne craignit plus d'en venir aux mains avec Viriathe, et le battit en plusieurs rencontres. Ces succès de Fabius datent de l'an de Rome 608. — Un autre Quintus Fabius surnommé *Servilianus*, qui fut consul en 610, fit aussi la guerre en Espagne et vainquit ce même Viriathe dont nous venons de parler. On croit qu'il fut censeur l'an 626.

FABIUS-MAXIMUS (QUINTUS), petit-fils de Paul-Emile par adoption, fut surnommé *Allobrogicus*, parce qu'étant consul en 631, il remporta une éclatante victoire contre Bituitus, chef des Arverniens, des Allobroges, et la perte des Romains fut peu considérable, celle de leurs ennemis monta, dit-on, à cent vingt mille. Fabius éleva sur le lieu du combat un trophée de pierres et reçut les honneurs du triomphe. Il

fut censeur l'an de Rome 644.

FABIUS (Guillaume), autrement *Boonaerts*, né à Hilvarenbeeck, village du Brabant, enseigna les humanités à Anvers. Il vint ensuite à Louvain, où il fut reçu docteur en médecine; mais il pratiqua peu cette science, et se fit beaucoup plus d'honneur dans la langue grecque, qu'il enseigna dans la même ville, où il mourut le 28 mai 1590. On ne connaît de lui qu'un ouvrage, intitulé: *Epitome syntaxeos linguæ grecæ*, Antverpiæ, 1584, in-8°.

FABIUS-DOSSENNUS ou DORNESUS, composa des *Farces*, appelées par les Romains *Atellanes*, de la ville d'Atella dans le pays des Osques, où elles prirent naissance. Horace, Sénèque et Pline parlent de ce poète. On ne sait pas en quel temps il a vécu.

FABIUS-MARCELLINUS, historien du 3e siècle, cité par Lampride, comme auteur d'une *Vie d'Alexandre Mammée*.

FABIUS-RUSTICUS, historien du temps de Claude et de Néron, et ami de Sénèque. Tacite loue son style dans ses *Annales* et dans la *Vie d'Agricola*; et cet éloge d'un historien qui passait pour satirique est un préjugé en faveur des écrits de Fabius.

FABRA (Louis della). *Voyez* Fabbra.

FABRE d'Uzès, troubadour du 13e siècle, dont le surnom indique la patrie. Il reste de lui dans les manuscrits une mauvaise *Chanson galante*, et un *Poëme moral*, où il n'y a que de fades lieux communs. On prétend que, semblable au geai de la fable, il acheta les ouvrages d'Albert ou Albertet de Sisteron, dans l'intention de s'en faire honneur; mais que sa fraude ayant été découverte, ses confrères le fustigèrent pour le punir de ce larcin.

FABRE (Pierre-Jean), médecin de la faculté de Montpellier, exerça sa profession à Castelnaudary. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: I. *Chirurgia spagyrica*, Tolosæ, 1626 et 1638, in-8°, Argentorati, 1632, in-8°, avec trois autres *Traités* du même auteur. II. *Sapientia universalis quatuor libris comprehensa*, Tolosæ, 1654, in-8°, Francofurti, 1656, in-8°. III. *Opera chimica duobus voluminibus comprehensa*, Francofurti, 1652 et 1656, in-4°. En allemand, Hambourg, 1713, in-4°. IV. *Alchimista Christianus*, Toulouse, 1632, in-8°, c'est le plus curieux de tous les ouvrages de Fabre, etc., etc.

FABRE (Guillaume), bourgeois de Narbonne, qui véeut dans le 13me siècle, a composé deux pièces peu intéressantes; l'une *Contre la dépravation du siècle*, et l'autre *Contre les divisions des princes qui empêchent le succès de la croisade*.

FABRE (.....), autre troubadour, dont l'abbé Millot ne cite que le nom sans nous rien apprendre sur sa patrie, ou l'époque à laquelle il vivait. Il ajoute qu'on ne connaît de lui qu'un *Tenson* avec Falconet, où ils jouent, en mettant chacun au jeu quelque méchant baron, dont ils pèsent la valeur, ce qui leur fournit une occasion de décrier beaucoup de seigneurs, entre autres Gui de Cavaillon, Guillaume de Sabran, les seigneurs de Courteson, de Meaillon, de Berre, etc.

FABRE (Jean), de l'ordre des

carmes, patriarche de Césarée, était de Tarascon en Provence. Fabre fut enrichi de tous les dons de la grâce et de la nature; l'une lui donna tout ce qui peut faire un parfait religieux, et l'autre toutes les qualités d'un grand prédicateur. Il prit l'habit de carme en 1390, à Avignon. Quelque temps après sa profession, il commença à exercer les grands talens que le ciel lui avait donnés pour la chaire. Les principales villes de Provence l'écoutèrent avec applaudissement. Dans la suite, obligé de faire un voyage en Italie pour les affaires de son corps, Martin V reconnut bientôt le mérite de cet excellent personnage, et ne tarda pas à le récompenser; il le nomma archevêque de Cagliari, capitale du royaume de Sardaigne en 1423; Fabre gouverna cette église 17 ans, et ayant été fait ensuite patriarche de Césarée, il se démit, en 1440, de l'archevêché de Cagliari, en faveur de Matthieu Geoffroy, doyen de cette métropole. Fabre mourut environ l'an 1442. Il a laissé *Hometiæ sacræ*, en 2 vol., dans lesquelles on trouve plus de citations que d'onction, plus d'érudition que d'éloquence; on a aussi de lui quelques sermons.

FABRE (Jean-Claude), né à Paris en 1668, d'un père chirurgien, entra chez les pères de l'Oratoire, et y professa avec distinction. Une édition du *Dictionnaire de Richelet*, dans laquelle il inséra quelques articles sur les matières de théologie contestées, et d'autres morceaux trop satiriques, l'obligèrent de sortir de sa congrégation. Il y rentra en 1715, et y mourut le 22 octobre 1753, dans la maison de Saint-Honoré à Paris, à 85 ans. C'était un homme plein de douceur, de franchise et de modestie. Il avait prêché avec quelque succès, et son esprit se pliait facilement à tous les genres d'études. On a de lui: I. L'édition citée du *Dictionnaire de Richelet*, revue, corrigée et augmentée, en 2 vol. in-fol., à Lyon, 1709, sous le titre d'Amsterdam. Il y en a eu plusieurs réimpressions. II. Un petit *Dictionnaire latin et français*, in-8°, dressé sur les meilleurs auteurs classiques, et dont on a fait plusieurs éditions. III. Une *Traduction des Œuvres de Virgile*, avec des dissertations, des notes et le texte latin, à Lyon, en 3 vol., 1721; réimprimée en 1741, 4 vol. in-12. Cette version, lâche et prolixe, n'est guère au-dessus de celle de Martignac. IV. Une *Continuation de l'Histoire Ecclésiastique de Fleury*, en 16 vol. in-4° et in-12. (On en a une nouvelle édition, Caen, 1777, en 13 vol. in-4°.) Le père Fabre l'avait poussée beaucoup plus loin; mais les deux derniers tomes ayant été changés en plusieurs endroits par des mains étrangères, et lui ayant d'ailleurs été défendu de donner de nouveaux volumes, la suite est restée manuscrite. V. *Entretiens de Christine et de Pélagie sur la lecture de l'Écriture sainte*, 1718, in-12. VI. Un *Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique*, en manuscrit. VII. La *Table* de la traduction française de l'*Histoire du président de Thou*, in-4°. Le père Fabre a donné encore une *Traduction française*, en prose, des *Fables de Phèdre*, avec des *Notes critiques, morales et historiques*, imprimée à Paris, 1728, in-12, traduction qu'il ne faut pas confondre avec celle de René Prévost, publiée pour la pre-

mière fois en 1702, et souvent réimprimée; toutes deux sont anonymes. Il avait aussi commencé la *Table du Journal des savans*, continuée par l'abbé Declaustre, à qui l'on est redevable de cet utile ouvrage, en 10 vol. in-4°.

FABRE (Antoine), né à Tarascon en Provence, en décembre 1710, entra dans l'ordre des grands-carmes, où il se fit bientôt remarquer par les heureuses dispositions qu'il avait reçues de la nature. Pendant son séjour à Arles, il fut chargé, par les autorités civiles et ecclésiastiques, de faire l'éloge de cette ancienne ville; le père Fabre prononça son *Panégyrique* le 25 avril 1743. Cet ouvrage, admiré des connaisseurs, fut imprimé à Arles. Les remarques historiques qui servent de preuves au dit éloge sont très-savantes et font honneur à leur auteur. On eût désiré que ce religieux, aussi humble qu'instruit eût livré à l'impression le recueil de ses *Sermons*, qui avaient été infiniment goûtés dans tous les pays où il les avait débités. Le père Fabre est mort à Aix en 1793.

FABRE (Pierre), frère du précédent, professeur royal au collége de chirurgie, conseiller du comité de l'académie royale, élève du célèbre Petit, né à Tarascon en Provence, le 5 juin 1716, se fit une grande réputation par ses écrits; il a publié, I. *Essai sur les facultés de l'âme, considérées dans leurs rapports avec l'irritabilité et la sensibilité de nos organes.* II. *Essai sur les maladies vénériennes.* III. *Lettres sur les différens jugemens portés sur le livre précédent.* IV. *Traité des maladies vénériennes.* V. *Essai sur différens points de physiologie, de pathologie et de thérapeutique.* VI. *Recherches sur la nature de l'homme, considéré dans l'état de maladie.* VII. *Recherches sur les vrais principes de l'art de guérir.* VIII. *Traité d'observations de chirurgie.* IX. *Nouvelles observations sur les maladies vénériennes, faisant suite à son Traité sur les mêmes maladies.* X. *Lettres de M. D....., servant de supplément à son Traité des maladies vénériennes.* XI. *Réflexions sur divers ouvrages de M. Mitié, docteur régent de la faculté de médecine de Paris.* XII. *Nouveau supplément à son Traité des maladies vénériennes.* XIII. *Réflexions sur la chaleur animale, servant de supplément à la seconde partie des Recherches.* Fabre est mort à Paris.

FABRE ou FAVRE (Pierre-François), né à Saint-Barthélemi dans le bailliage d'Eschallens, en Suisse, au commencement du 18me siècle, fut prêtre, protonotaire et missionnaire en Cochinchine. Il a laissé des *Lettres curieuses sur la visite apostolique* de M. de La Baume, évêque d'Halicarnasse à la Cochinchine; Venise, 1746.

FABRE (Jean), né à Nîmes le 18 août 1727, de parens protestans, mérite d'occuper une place dans ce recueil, par un trait sublime de piété filiale. Le premier janvier 1756, il avait suivi son père au désert; c'est ainsi qu'on désignait les lieux écartés, où, depuis la révocation de l'Édit de Nantes, les réformés cachaient l'exercice de leur culte. Une troupe de soldats fond sur l'assemblée: Fabre prend la fuite ainsi que tous ses compagnons; il y allait des galères pour ceux qui se laissaient

prendre ; mais apercevant son malheureux père au pouvoir des soldats, il retourne sur ses pas, se jette aux genoux de leur chef, et le conjure de lui laisser prendre la place de son père ; un combat de générosité se livre entre le vieillard et son fils ; enfin les larmes et les prières de ce dernier l'emportèrent, et l'on fut forcé de repousser le père qui réclamait ses fers. On offrit à Fabre de lui rendre la liberté, si le ministre Paul Rabaut voulait sortir de France, mais Favrè ne voulut jamais y consentir. Il fut conduit à Toulon, et chargé de fers ignominieux pour la plus honorable des causes. Fabre passa six années entières dans ce séjour du rebut de l'espèce humaine, et dut enfin sa liberté au duc de Choiseuil, qui était chargé entr'autres départemens de celui de la marine. Il fut rendu à sa famille, le 21 mai 1762, et ne revit son père que pour recevoir son dernier soupir. Il épousa peu après une de ses parentes qu'il aimait dès l'enfance, et qui avait rejeté, pendant sa captivité, les partis les plus avantageux. Le comte de Saint-Florentin qui avait employé tout son crédit pour empêcher l'élargissement de Fabre, s'opposa aussi à sa réhabilitation, elle n'eut lieu que quelques années après, par les soins du prince de Beauveau. Le comte de St-Florentin, que l'on ne sait comment qualifier dans cette circonstance, empêcha le succès d'une souscription de 100,000 francs, proposés en faveur de Fabre, pour le dédommager de ses pertes. Le duc de Choiseul se disposait à venger cet homme si estimable de toutes ces persécutions, et venait même de le faire venir à Paris, lorsque sa disgrâce éclata. Privé de ses protecteurs, Fabre revint dans son pays, s'y livra au commerce ; et mourut à Cette, le 31 mai 1797. L'action de Fabre a fourni le sujet de la pièce intitulée *l'honnête Criminel*, qui fut composée par Fenouillot de Falbaire, et jouée sur tous les théâtres de l'Europe, du vivant même de Fabre.

FABRE (DOM LOUIS), bibliographe, né à Roujan, près de Beziers, 16 mars 1710. Il entra dans la congrégation de saint Maur, et devint bibliothécaire de la ville d'Orléans, en 1748. Il mourut dans cette ville le 11 février 1788. On a de lui : Le *Catalogue raisonné des livres de la Bibliothèque publique fondée par Guillaume Prousteau, professeur en droit de l'Université d'Orléans, composée en partie des livres et manuscrits de Henri de Valois, nouvelle édition avec des notes critiques et bibliographiques*, Orléans, C. P. Jacob, 1777, in-4°. ouvrage estimé.

FABRE D'ÉGLANTINE (PHILIPPE-FRANÇOIS-NAZAIRE), né à Carcassonne, le 28 décembre 1755, de parens de la classe des bourgeois, se fit d'abord comédien. Il eut peu de succès dans cet état, pour lequel il n'avait pas de disposition, et qu'il n'avait embrassé que par suite d'une vie dissipée. Son éducation d'ailleurs le rendait propre à réparer, par les avantages de la société, les revers qu'il essuyait au théâtre. La prévention, si universelle contre les hommes de sa profession, et surtout contre ceux qui l'ont embrassée sans y être forcés par l'ascendant d'un grand talent, ne lui avait cependant point fermé l'accès des maisons les plus distinguées. Il s'y faisait remar-

quer par une foule de talens agréables. Le jeune Fabre peignait agréablement la miniature, jouait passablement de plusieurs instrumens, composait de la musique et des vers. C'en était assez pour lui assurer les succès du monde. Aussi, avec une instruction très-bornée, peu d'hommes ont été plus recherchés des gens d'esprit. Une églantine, obtenue aux jeux floraux, et dont il tira son surnom, fut le premier prix public de ses travaux littéraires, qui étaient destinés à en recueillir de plus éclatans, et peut-être à honorer à jamais son pays, si l'ardeur de ses passions ne l'avait pas poussé au milieu des excès. Son esprit, inquiet et avide d'intrigues, ne put se contenter du laurier paisible des Muses. Nommé député à la convention nationale, et transporté sur un théâtre bien plus orageux que celui auquel il s'était voué d'abord, il partagea les opinions exagérées de Danton, de Camille Desmoulins, et des autres chefs du club des cordeliers. Il serait impossible de le justifier de la conduite qu'il tint dans les premiers orages de la révolution, de la part qu'on lui attribue aux massacres de septembre, étant à cette époque secrétaire général du ministère de la justice sous Danton, et d'avoir été l'instigateur du décret barbare qui défendait de faire aucun prisonnier anglais, ni hanovrien. Fabre-d'Églantine fut un homme faible, flatteur du parti triomphant, cruel par légèreté, furieux par orgueil, et ne négligeant rien pour parvenir avec promptitude à la fortune et au pouvoir. Il avait pour principe que la vertu en politique était un crime; que, pour parvenir en révolution, tous les moyens devaient être employés, mettant de côté toutes considérations; aussi son immoralité était à toute épreuve. Son activité effraya Robespierre, qui ne tarda pas à trouver une occasion de le perdre. On l'accusa d'avoir voulu faire acheter son silence par les compagnies financières, qu'il attaquait sans cesse, et d'avoir falsifié un décret pour faire réussir un plan d'agiotage, qui lui était avantageux, en trafiquant sur les effets de la compagnie des Indes. Quoiqu'il se défendit assez bien de cette imputation, elle fut la cause ou le prétexte d'un jugement du tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 5 avril 1794. Il alla à l'échafaud avec le plus grand abattement, après avoir semé au hasard quelques-uns de ses manuscrits parmi les prisonniers, dans l'espérance qu'il en parviendrait une partie à la postérité. On assure que c'est ainsi qu'a été conservée, entr'autres ouvrages, la comédie des *Précepteurs*, à laquelle il n'avait pas eu le temps de mettre la dernière main. On ne doit pas oublier qu'il n'est pas l'auteur du *Calendrier républicain*, quoiqu'il en ait proposé l'adoption (*voyez* ROMME); et que, dans son rapport sur cet objet, il montra une telle ignorance, non-seulement des premières idées d'astronomie, mais encore de tous les principes de la langue latine, qu'on dit alors de lui qu'il faisait envie sur la scène, et qu'à la tribune il faisait pitié. Mais si sa carrière législative est bien loin de présenter quelque titre légitime à une solide réputation, il a des droits à la célébrité comme poète. Ses conceptions sont simples, ingénieuses, bien pensées;

ses caractères prononcés avec force, tranchans, soutenus; le but de ses ouvrages dramatiques est généralement moral. Fabre parait avoir senti qu'il était une époque dans les sociétés où la comédie, comme la satire, devait attaquer les vices et les ridicules dans le vif; et il est parvenu souvent à lui donner un peu de ce grand caractère qu'elle n'avait jamais eu que dans les chefs-d'œuvre de Molière. C'est quelquefois la dialectique serrée de Perse et le nerf de Juvénal. Il y avait d'autant plus de hardiesse à cette innovation, que le théâtre n'était alors occupé que par un genre méprisable, mais couru par une espèce de drame efféminé, qu'on appelait ridiculement la comédie de bon ton, et qui règne encore sur notre scène, au grand scandale du goût. Quant au style de Fabre, l'insuffisance de ses études ne lui avait pas permis de le perfectionner beaucoup, et la rapidité de son travail en explique d'ailleurs assez bien l'incorrection. Il y a plus. Très-décidé à éviter soigneusement tout ce qui pouvait ressembler à la mollesse, Fabre tombe à tout moment dans l'excès contraire. Il est obscur en recherchant la concision, âpre et raboteux pour être ferme, trivial quand il veut être simple; mais, au milieu de ces défauts si nombreux et si obstinément inhérens à tout ce qu'il écrit, on voit, par-ci par-là, des vers d'une facture noble et heureuse, des tours à la fois énergiques et élégans, des expressions bien adaptées à la pensée; et on regrette que le poète n'ait pas donné les jours de sa force à l'étude de sa langue et de son art, qu'il pouvait porter si loin, au lieu de les prodiguer dans les crises révolutionnaires, sans avantage pour sa gloire, ou plutôt sans autre effet que de la ternir. Le jugement que nous en portons n'est pas tout-à-fait d'accord avec celui du Quintilien français et des critiques qui l'ont suivi: mais il faut observer que La Harpe et quelques-uns de ses successeurs n'ont pas toujours été exempts de l'influence de l'esprit de parti, influence qui ne devrait jamais se faire sentir dans des jugemens purement littéraires. Fabre-d'Églantine a produit dix-sept comédies, dont le très-grand nombre n'a dû quelques représentations qu'aux événemens politiques, et dont quelques autres sont perdues. On regrettait, parmi ces dernières, une pièce intitulée *l'Orange de Malte*, que l'auteur regardait comme la meilleure. Ses comédies les plus estimées sont, I. *Le Collatéral*, comédie en trois actes, 1792. Quelques scènes d'un bon genre n'y rachètent pas la faiblesse du nœud et la froideur du dénouement. II. *Le Présomptueux ou l'Heureux Imaginaire*, comédie en cinq actes, 1790. Cette pièce obtint un succès mérité, mais qui n'a pas été soutenu, tandis que le théâtre conserve encore deux comédies de Collin, dont le sujet était fort analogue, l'*Optimiste* et les *Châteaux en Espagne*. Cette espèce de rivalité suggéra à Fabre une petite satire assez innocente, intitulée *Mes Souvenances*, et un pamphlet très-sanglant, la *Préface du Philinte*. Le ton de cette préface aurait été inexcusable dans tous les temps; à l'époque où elle fut écrite par Fabre, il était atroce. C'est une de ces choses dont les honnêtes gens n'absoudront jamais sa mémoire.

III. *L'Intrigue épistolaire*, comédie en cinq actes. Elle fut très-applaudie, et on la voit avec plaisir. L'intérêt y est, à la vérité, fondé sur de petits moyens, sur des ressorts qu'on trouve partout; mais cet intérêt existe, et l'on est toujours indulgent quand on peut rire. IV. *Le Philinte de Molière, ou la suite du Misantrope*, comédie en cinq actes, jouée pour la première fois le 22 février 1790. C'est la meilleure pièce de l'auteur. Il lui fallait, sans doute, plus que du courage pour lutter en quelque sorte contre Molière; mais on oublie souvent sa présomption en applaudissant à ses efforts. Plusieurs de ses scènes rappellent le génie de cet excellent comique. Philinte est le vrai caractère de l'*Égoïste*, sujet esquissé plusieurs fois, mais que Fabre a su, sinon profondément peindre, du moins très-fortement dessiner. On désirerait que cette comédie fût plus gaie et écrite avec plus de correction; mais ce fut un très-heureux dénouement de faire punir l'égoïste par l'application de ses propres principes; et Laharpe lui-même n'a pu se dispenser de le remarquer. V. *Les Précepteurs*, comédie en cinq actes. Elle n'a été jouée que depuis la mort de l'auteur. Son but fut utile et courageux. Mettre en opposition deux précepteurs et leurs élèves; faire contraster l'éducation soignée, retirée et laborieuse, qu'on peut acquérir au milieu des champs, avec celle que l'on puise dans le tourbillon d'une grande société, et à la vue du pervertissement des mœurs d'une grande ville; présenter enfin, dans le court développement d'une comédie, tout ce qu'avait de vraiment utile le système d'éducation auquel Rousseau a consacré plusieurs volumes : tel était le plan de Fabre; et s'il ne l'a rempli qu'en partie; si son ouvrage a essuyé des critiques justes et nombreuses; si on y reprend avec raison la pédanterie un peu cynique d'Ariste, la crédulité trop niaise d'Araminte, le ton leste et peu respectueux d'un enfant qu'on présente comme bien élevé; si on y condamne des invraisemblances fréquentes, des moyens mesquins, des motifs mal esquissés, et surtout une incorrection de style qui rend souvent la pièce absolument inintelligible, il faut se rappeler du moins qu'elle n'était pas finie, qu'elle a été jouée et imprimée d'après un manuscrit très-irrégulier, et qu'on a même été obligé d'y introduire en plusieurs endroits des vers de suture pour la connexion du sens. VI. Enfin, on a publié en 1802, sous le titre d'*Œuvres mêlées et posthumes de Fabre-d'Églantine*, 2 vol. in-8°, une compilation indigeste de tout ce qui restait de sa plume. L'éditeur qui a présidé à cette collection a rendu un mauvais service à la mémoire de son auteur, en imprimant, sans examen et sans choix, des essais informes et probablement condamnés, qui n'avaient jamais subi aucune correction. On lira cependant avec plaisir, dans ce Recueil, une foule de bons vers perdus dans de mauvais plans et dans des fragmens décousus. On y remarquera, dans le poëme de *Châlons*, des morceaux d'un style pur et antique, qui feraient croire que Fabre n'était pas aussi étranger qu'on l'a prétendu à l'ancienne littérature, et dans quelques satires bien imparfaites d'ailleurs, des tirades pleines et vigoureuses, qui font

regretter que l'auteur ne se soit pas livré plus particulièrement à cette espèce de poésie ; mais ce que l'on n'a pas dit jusqu'ici, et ce qu'il est essentiel de dire, c'est que le nerveux, l'austère, le rocailleux auteur de tant de vers énergiques et durs, a excellé dans la romance ; il semble que sa lyre adoucit tout à coup ses sons pour chanter des amours et des infortunes pastorales. Il n'est personne qui ne connaisse *les Amans de Beauvais. Il pleut bergère. A peine encore le couchant brille*, et la jolie chanson érotique, *Je t'aime tant !* Fabre a laissé aussi l'ébauche, et quelques parties à peine achevées d'une tragédie intitulée *Augusta*.

FABRETTI (Raphael), célèbre antiquaire du 17me siècle, né à Urbain en Ombrie, l'an 1619, mort à Rome, le 7 janvier 1700, à 80 ans, fut secrétaire du pape Alexandre VIII, chanoine de la basilique du Vatican, associé à à l'académie des Arcadiens de Rome, et préfet des archives du château Saint-Ange sous Innocent XII. Fabretti s'adonna à l'étude de l'antiquité. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, estimés des antiquaires. I. *De aquis et aquæ-ductibus veteris Romæ*, Rome, 1680, in-4°, réimprimé avec des notes, en 1788. II. *Syntagma, de Columnâ Trajani, cum Alphonsi Ciaconii Historiâ utriusque belli Dacici à Trajano gesti*, etc., à Rome, 1683, in-fol. III. *Inscriptionum antiquarum explicatio*, à Rome, 1699, in-fol. IV. *Ejusdem inscriptiones antiquæ et addimentum cum emendationibus Gruterianis aliquot*, Romæ, 1702, in-fol., fig. Cette dernière édition est préférable à celle de 1699. Ce livre est regardé comme un trésor par les savans qui s'occupent de l'antiquité. Le ministre protestant, Élie Benoit n'en jugeait pas de même... « Si quelqu'un, dit-il, à la curiosité de voir comment les antiquaires se servent des inscriptions, et quelles conjectures ils y appuient pour en tirer ce qui leur plaît, il n'a qu'à lire le recueil de Raphaël Fabretti, imprimé à Rome en 1699, chez Dominico-Antonio Ercole. Il y trouvera aussi un grand nombre de précieux monumens et de rares inscriptions, dont tout le mérite consiste en ce qu'elles ne servent à rien. Dans les inscriptions et dans les médailles, l'orthographe est souvent mauvaise, et les fautes de langage innombrables. Cependant c'est une des sources d'où les critiques tirent le plus souvent les preuves de leurs conjectures pour la correction des auteurs. » Fabretti aimait l'étude avec passion, et loin d'affaiblir son tempérament, qui fut très-faible jusqu'à l'âge de 30 ans, elle le fortifia. — Étienne Fabretti, que l'on croit être né aussi à Urbin, et prêtre au collége des Jésuites à Lyon, cultiva avec succès la poésie latine ; il a laissé un volume de *Lyricâ et epistolæ*, Paris, 1747, in-8°.

FABRI (Jean), évêque de Chartres, en 1379, était né à Paris selon les uns, à Douai, selon d'autres, et fut d'abord religieux de l'ordre de saint Benoît. Le roi Charles eut une estime toute particulière pour Fabri, et le députa vers le pape Grégoire XI, en 1376, et Clément VII ayant été élu souverain pontife, l'éleva au siége épiscopal de Chartres, trois ans après. Fabre devint ensuite chancelier de Louis, duc d'Anjou, roi

de Sicile, et mourut à Avignon, en 1390. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Du gémissement des gens de bien à l'occasion du schisme.* II. *Les grandes Chroniques du Hainaut*, depuis Philippe-le-Conquérant, jusqu'à Charles VI ; 3 vol. in-8°, manuscrit conservé à la bibliothèque du roi. III. Plusieurs *Traités* sur divers sujets.

FABRI. *Voyez* PEIRESC.

FABRI (HONORÉ), né dans le diocèse de Belley en 1606, jésuite en 1626, professeur de philosophie à Lyon, mort le 9 mars 1688, à 82 ans, à Rome, où il fut longtemps pénitencier, était un homme extrêmement laborieux. Il embrassa toutes sortes de connaissances, philosophie, morale, théologie, et laissa des écrits sur toutes ces matières La plupart sont dans l'oubli. On a de lui : I. *Notæ in notas Willelmi Vendrokii ad litteras Montaltii et in disquisitiones Pauli Irenæi*, Cologne, 1659, in-8°, sous le nom de Bernard Strubrock, insérées dans le Recueil *ou* la Grande Apologie de la doctrine morale de la Société de Jésus, Cologne, 1672, in-fol., et ensuite mise à l'index à Rome; ce sont des remarques sur les notes dont Nicole accompagna *les Lettres au Provincial.* II. *Summula theologiæ*, in-4°. III. Un *Dialogue en faveur de la probabilité*, réfuté par l'abbé Gradi, bibliothécaire du Vatican, Rome, 1659, in-8°. Ce dialogue et ses écrits contre les solitaires de Port-Royal lui firent donner par ces messieurs le titre d'avocat des causes perdues. Le P. Fabri avait plus d'aptitude à la physique et aux mathématiques qu'à la théologie. Ses écrits dans le premier genre sont : I. Une *Physique* en latin, Lyon, 1669, 4 vol. in-4°. II. *Dialogi Physici*, Lyon, 1669, in-8°. III. *De plantis, de generatione animalium et de homine*, Paris, 1666, in-4°. Il prouve, page 204 de ce traité, qu'il avait enseigné la circulation du sang avant que le livre de Guillaume Harvey eût pu tomber dans ses mains. On peut consulter sur ce point les *Amusemens historiques et philologiques* de Michault, Paris, 1752, in-12, dans lesquels le P. Oudin prouve que cette découverte est due à Fabri, et que dès 1646 ce fait était public et notoire. IV. *Synopsis optica*, Lyon, 1667, in-4°. V. Un *Traité en faveur du quinquina*, sous le nom de Conygius, fait de deux mots grecs qui signifient poudre salutaire. Il a laissé outre cela beaucoup d'écrits polémiques sous différentes pseudonymies, telles que *Joannes Chartiesus, Antimus Farbius, Petrus Mousnerius, Hugo Sifilinus* et autres. Fabri a légué ses manuscrits à la bibliothèque de Lyon. Ils sont tous en latin; les principaux ont pour objet des *Notes* sur les *Décrétales*, une *Analyse* des principales erreurs condamnées dans les conciles généraux, la *Défense des papes Honorius, Libère, Vigile et Grégoire VII*, une *Histoire des inventions modernes*, l'*Art de méditer*, etc. Il ne fut pas étranger à la guerre qui s'éleva de son temps entre les philosophes, relativement au mouvement de la terre, et comme pénitencier à Rome, il donna une déclaration relative au système de Copernic. Il la publia sous ce titre : *Eustache de Divinis.* Elle établit que l'église maintient

sa décision tant qu'on n'a pas de preuve du mouvement de la terre, et que, lorsqu'elle sera acquise, on ne se refusera pas à déclarer que les passages de l'Écriture contraires à ce système doivent être interprétés dans un sens figuré. Voilà un théologien accommodant.

FABRI (JEAN-RODOLPHE), professa les mathématiques à Genève, sa patrie, en 1632, et mourut vers 1650; il a laissé des *Cours de logique*, Genève, 1623, in-4°, *de physique*, 1625, in-8°, *et de jurisprudence*, 1638, in-4°, le tout dans le mauvais goût de son temps.

FABRI (GABRIEL), né en 1666, pasteur à Genève en 1704, mort en 1711, a laissé des *Sermons* et un *Recueil de tous les miracles contenus dans les vieux et nouveau Testamens*, Genève 1701, in-8°. et 2 volumes de *Sermons*, 1713.

FABRI (ALEXANDRE), né en 1691, à Castel-san-Pietro, diocèse de Bologne, après avoir fait ses études chez les jésuites de cette ville, entra dans la carrière du notariat. Ses fonctions ne l'empêchèrent point de cultiver les belles-lettres avec succès. On a de lui : I. Des *Lettres et Discours* qui furent publiés après sa mort, sous le titre de *Prose di Alessandro Fabri Bolognese*, etc., Bologne, 1772, précédée d'une notice sur sa vie, composée par ch. Fantuzzi. *Poesie di Alessandro Fabri Bolognese*, etc., Bologne, 1776. Il mourut dans cette ville le 21 juin 1768.

FABRI (DOMINIQUE), ecclésiastique plein de talens et de mérite, né à Bologne en 1709, et mort en 1761, professa d'abord les belles-lettres dans sa patrie. Il obtint ensuite l'emploi de second bibliothécaire de l'institut. On a de lui quelques *Discours* en latin et en italien, une traduction en vers de la *Sémiramis de Voltaire*, ses *Lettres* se trouvent dans les recueils des Lettres familières de plusieurs auteurs bolonais, 1744, in-4° et ses poésies dans divers recueils.

FABRI (JEAN), de Bamberg en Franconie, docteur et professeur en médecine à Rome, botaniste du pape Urbain VIII, grand anatomiste et naturaliste, a publié un *Commentaire* sur l'histoire naturelle du Mexique, de François Hernandez. Cet ouvrage, dont le premier volume parut à Rome en 1648, in-fol., et le second en 1651, même format, contient des choses curieuses sur l'anatomie des monstres et des animaux. Il a fait aussi un *Traité* sur les portraits des hommes illustres de Fabius Ursinus, qui parut à Anvers en 1606, in-4°. La même année il donna à Rome un écrit *de Nardo et Epithymo*, dans lequel il réfute les sentimens de Scaliger.

FABRIANO (GENTILE DA), né à Rome en 1332, était peintre de Martin V. Après avoir beaucoup travaillé dans sa patrie pour ce pape, il fit divers ouvrages considérables à Florence, à Sienne et à Pérouse. Ses peintures de la salle du grand conseil à Venise lui firent le plus grand honneur. Le sénat, pour le récompenser, lui accorda le droit de porter la robe patricienne, avec une pension considérable. Michel-Ange, voyant ses ouvrages, en fit beaucoup d'éloges, et dit qu'ils étaient dignes de la renommée de Fabriano. Cet artiste, de retour à Rome, y mourut en 1412.

FABRICE ou FABRIZIO (JÉRÔME), l'un des plus célèbres

anatomistes, plus connu sous le nom d'*Acquapendente*, ville épiscopale d'Italie, dont il a conservé le nom et où il naquit en 1537, fut disciple et successeur de Fallope dans la chaire d'anatomie de Padoue. Il l'occupa pendant quarante ans avec beaucoup de distinction. La république de Venise lui donna une pension, et l'honora d'une statue. Ce savant médecin mourut en 1603 à Padoue, âgé de 82 ans, laissant à sa nièce une fortune de 200 mille ducats, et à la science qu'il avait honorée pendant sa vie, des ouvrages qui ne périront jamais. Ce sont : I. *De visione, voce, auditu*, Venise, 1600. II. *De formato fœtu liber*, Venise, 1600, in-fol., fig. III. *De venarum ostiolis*, Padoue, 1603, in-fol., fig. IV. *De locutione et ejus instrumentis*, Venise, 1603, in-4°, fig. V. *De brutorum loquelâ*, Padoue, 1603, in-fol. VI. *De musculi artificio ac ossium dearticulationibus*, Vienne, 1614, in-4°. VII. *De motu locali animalium*, Padoue, 1618, in-4°. VIII. *De respiratione et ejus instrumentis, libri duo*, Padoue, 1615, in-4°. IX. *De Gulâ, ventriculo, intestinis*, Padoue, 1618, in-4°. Ces fragmens ont été réunis et publiés par les soin de Jean Bohn, Leipsick, 1687, in-fol., fig. Ses *Œuvres anatomiques* ont été imprimées à Leyde en 1738, in-folio, Il remarqua, le premier, en 1574, les valvules des veines, mais il ne connut ni leur structure, ni leur usage. Ce médecin unit la théorie de son art à la pratique, et celle-ci avec la chirurgie. Il a laissé des *Œuvres chirurgicales* recueillies également en Hollande en 1723, in-fol. Fabricius travaillait plus pour la gloire que pour l'intérêt. Ses amis lui firent de grands présens, en considération de sa générosité. Il les mit dans un cabinet particulier, avec cette inscription : *Lucri neglecti lucrum.*

FABRICE ou FABRI DE HILDEN (GUILLAUME), savant chirurgien allemand, ainsi nommé, d'un village situé près de Cologne, où il prit naissance en 1560, est encore connu sous la dénomination latine de *Fabricius Hildanus.* Il exerça son art à Lausanne et ensuite à Berne, et à Payerne où il resta neuf ans. Les Bernois le nommèrent médecin, chirurgien et avoyer de de leur ville, et Louis XIII le choisit pour médecin de son ambassade en Suisse. Il mourut victime d'un essai de repercussifs qu'il avait fait sur lui-même pour se guérir de la goutte qui remonta aussitôt à la poitrine. Il succomba le 17 février 1637. Il a laissé de nombreux écrits : I. *De la Gangrène et du Sphacèle* (en allemand), Cologne, 1593, in-8°. Ce bon traité a été traduit en latin et en français et réimprimé plus de douze fois du vivant de l'auteur. II. *Des brûlures produites par l'huile et l'eau bouillante, le fer rouge, la poudre à canon, la foudre et toute autre matière inflammable* (en allemand), Bâle, 1607, in-8°, traduit en latin la même année. III. *Traité de la dyssenterie* (en allemand), Bâle, 1616, in-8° : IV. *Nouveau manuel de Chirurgie et de Médecine militaire* (en allemand), Bâle, 1615, in-8°. V. *Exposition abrégée de l'importance et de l'utilité de l'anatomie* (en allemand), Berne,

1624, in-8° VI. *Sur la lithotomie vésicale* (en allemand), Bâle, 1626, in-8°, traduit en latin par Henri Schobinger, Bâle, 1628, in-8°. VII. *Observationum et curationum chirurgicarum centuriæ sex*, 1641, 2 vol. in-4°. Elles avaient été publiées séparément. Ses *ouvrages* ont été imprimés à Francfort, 1683, in-fol. avec figures. Il y en a eu plusieurs autres éditions, mais elles sont moins estimées.

FABRICE ou LE FÈVRE (François). *Voyez* Fabricius.

FABRICE (Frédéric-Ernest), écrivain allemand, en grande faveur auprès de Charles XII, roi de Suède, qui par lui connut les ouvrages de Corneille, de Racine et de Boileau : il eut aussi celle de George Ier, roi d'Angleterre, qu'il suivit dans son dernier voyage à Hanovre. On a de lui un volume de *Lettres relatives à la résidence de Charles XII en Turquie*, imprimé à Hambourg en 1760, in-8°. Il mourut en Allemagne dans un état d'aliénation.

FABRICIUS (Caius), surnommé *Luscinus*, à cause de la petitesse de ses yeux. Consul romain l'an (282 avant J. C.) 471 de Rome, il fut l'un des plus habiles généraux de la république et se rendit aussi recommandable par son rare désintéressement que par ses vertus guerrières. Il mérita les honneurs du triomphe par plusieurs victoires sur les Samnites, les Brutiens et les Lucaniens. Le butin qu'il remporta dans ses victoires était si considérable, qu'après avoir récompensé les soldats, et restitué aux citoyens de Rome ce qu'ils avaient fourni pour la guerre, il lui resta quatre cents talens, qu'il fit porter à l'épargne le jour de son triomphe. Député deux ans après vers Pyrrhus, il refusa les présens de ce prince, qui voulait corrompre sa fidélité. Le médecin de ce prince vint offrir à Fabricius, alors consul, d'empoisonner son maître, pourvu qu'on lui payât ce parricide. Le romain renvoya le traître à Pyrrhus. Les Samnites lui ayant offert une somme considérable, il répondit à leurs ambassadeurs, en portant la main à ses oreilles, à ses yeux et à sa bouche : « Tant que je pourrai commander à toutes ces parties-là, vos offres me sont inutiles..... » Pyrrhus, étonné de son désintéressement, voulut éprouver son intrépidité. Fabricius n'avait jamais vu d'éléphant. Le prince ordonne d'armer le plus grand de ces fiers animaux, de le mettre dans le lieu où il devait se trouver avec l'ambassadeur romain, et de le tenir là derrière une tapisserie. Cet ordre est exécuté ; et dès l'ouverture de la conférence, on tire la tapisserie, et cet animal énorme paraît tout-à-coup, lève sa trompe sur la tête de Fabricius, et jette un cri épouvantable. Le romain dit avec un grand sang-froid à Pyrrhus : « Ni votre or ne m'émut hier, ni votre éléphant ne m'étonne aujourd'hui. » — Le philosophe Cinéas, un des courtisans du roi d'Épire, soutenait à la table du prince, et au milieu de la joie d'un festin, que le souverain bien de l'homme consistait dans une vie voluptueuse et dégagée du soin des affaires publiques. Il disait, avec plusieurs sectateurs d'Épicure, que la divinité se suffisant à elle-même, indifférente par conséquent à ce qui se passe ici-bas, ne prenait aucun intérêt aux

actions des hommes. Pendant que Cinéas parlait encore : « O grand Hercule, s'écria Fabricius, puissent les Samnites et Pyrrhus suivre cette doctrine pendant qu'ils feront la guerre aux Romains !.... » Pyrrhus, qui avait eu d'autres occasions de remarquer la sagesse et la prudence de Fabricius, lui promit qu'après avoir fait sa paix avec Rome, il lui donnerait la première place parmi ses amis et tous ses capitaines, s'il voulait le suivre en Épire. Le Romain rejeta cette offre. (*Voyez* aussi l'article ÉPICURE, vers le milieu.) Fabricius fut censeur l'an 277 avant J. C., avec Émilius Papus, homme aussi austère que lui. Le premier avait pour toute argenterie une petite salière dont le pied n'était que de corne ; l'autre, un petit plat pour présenter ses offrandes aux Dieux. Les deux censeurs cassèrent de concert un sénateur, nommé Cornélius Rufinus, qui avait été deux fois consul et dictateur, parce qu'il avait chez lui dix livres d'argent en vaisselle de table. Quoi qu'il en soit de cette réflexion, et des motifs de Fabricius, cet illustre Romain vécut et mourut pauvre. Il se nourrissait des herbes qu'il cultivait lui-même ; et le sénat se crut obligé de marier ses filles aux dépens du public. Ce sont les vertus de Fabricius qui inspirèrent à l'éloquent Rousseau, cette magnifique prosopopée qui termine la 1re partie de son fameux discours sur cette question : « *Si les arts ont contribué à épurer les mœurs.* »

FABRICIUS-VEIENTO, auteur latin sous Néron, vers l'an 49 de J. C., fut accusé d'avoir composé sous le titre de *Mon Codicile*, un libelle diffamatoire contre les sénateurs et les pontifes, et fut chassé d'Italie pour les causes dont il fut convaincu. Tacite remarque que ce Fabricius étant préteur, attelait des chiens aux chariots, au lieu de chevaux. Ses livres furent brûlés par ordre de Néron, comme des satires atroces.

FABRICIUS (THÉODORE), théologien protestant, et l'un des apôtres de la réformation, naquit à Anholt sur l'Yssel, dans le comté de Zutphen, le 2 février 1501, de parens pauvres. A l'âge de 17 ans, il commença ses études à Emmerick, et fit des progrès rapides. Il passa à Cologne, et y acheva son éducation. De là il alla à Wittemberg, où il connut Luther et Melanchton, qui l'initièrent dans la nouvelle doctrine. Il apprit l'hébreu avec eux, et devint un de leurs plus chauds prosélytes. Il revint à Cologne, où il ouvrit des cours de cette langue ; mais comme on s'aperçut que, sous le prétexte de l'enseignement, il répandait de nouvelles erreurs, on le chassa de la ville. Le landgrave de Hesse, Philippe-le-Magnanime, celui même que Luther avait autorisé à épouser deux femmes, l'accueillit, en fit son aumônier, et le nomma curé à Allendorf sur la Werra ; mais Fabricius, mauvais courtisan, s'avisa dans un sermon de blâmer la polygamie, et se brouilla ainsi avec son protecteur, qui le fit mettre en prison et confisqua ses biens. Fabricius ayant recouvré sa liberté retourna à Wittemberg en 1543, et y devint professeur d'hébreu et de théologie. En 1544, il obtint la principale cure de Zerbst, et il n'y fut pas plus tranquille qu'ailleurs. On l'accusa d'hétérodoxie dans sa secte ; et en effet il penchait vers le calvinisme : il fut

plusieurs fois obligé de se justifier. Enfin, il termina sa carrière agitée le 15 septembre 1550. On a de lui : I. *Institutiones grammaticæ in linguam sanctam*, Cologne, 1528, 1531, in-4°. II. *Articuli pro evangelicâ doctrinâ*, ibid. III. *Tabulæ duæ de nominibus et de verbis hebræorum*, Bâle, 1545. IV. Des *homélies*, des *sermons* et des *discours*, en allemand. V. Un *Abrégé de sa vie*, que Théodore de Hase a inséré dans le premier fascicule de sa *Bibliot. Brem.*

FABRICIUS (George), né à Kemnitz, dans la Misnie en 1516, mort le 13 juillet 1571, à 55 ans, a laissé des *Poésies latines*, imprimées à Bâle en 2 vol. in-8°, 1567. On y remarque beaucoup de naturel et de pureté. Principalement attentif sur le choix des mots, il n'en emploie aucun dans ses poëmes sacrés qui ressente la fable et le paganisme. On a encore de lui, I. Un *Art poétique* en sept livres en latin, 1589, in-8°. II. Une *Collection des poètes chrétiens latins*, in-8°, Bâle, 1562. Fabricius a été convaincu d'avoir altéré quelquefois les auteurs qu'il publiait, et en particulier l'endroit où il est parlé de l'adoration de la croix, dans le poëme *De Domini Passione*, où il a substitué un vers de sa façon à celui-ci :

Flecte genu, lignumque crucis venerabile adora Flebilis

On peut, à cet égard, consulter dom Liron, tom. III, pag. 141 de ses *Singularités historiques*. Il lui donne le titre de *corrupteur des ouvrages des anciens*. III. Une *Description de Rome* (en latin), Bâle, 1550, in-8°; 1560, in-8°, 1587, in-8°. IV. *Origines Saxonicæ*, Leipsick, 1606, en 2 vol. in-fol. : compilation estimée par les savans. On y trouve les portraits des électeurs de Saxe, gravés par Wolfg. Kilian. V. *Rerum Misnicarum libri septem*. Ce sont des annales de la ville de Meissen, réimprimées à Leipsick en 1660, in-4°, et remplies de profondes recherches. VI. *Rerum Germaniæ et Saxoniæ volumina duo*, Leipsick, in-folio, 1609, etc., etc. On trouve la liste complète de ses ouvrages sous le tome XXXII des *Mémoires* de Nicéron.

FABRICIUS (Théodose), théologien protestant, neveu du précédent, naquit en 1560 à Nordhausen, et obtint en 1586 la surintendance de l'église de Hertsberg. Il passa ensuite à celle de Saint-Jean de Gottingue, et professa la théologie dans cette ville, où il mourut le 7 août 1597. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages ascétiques, et une *Harmonie des quatre Evangiles* en quatre langues (latin, grec, hébreu et allemand.)

FABRICIUS (François), médecin, né à Ruremonde vers l'an 1510, professa son art à Aix-la-Chapelle, et se distingua aussi par ses rares connaissances dans la langue grecque. On ignore l'époque de sa mort. On sait seulement qu'il pratiquait encore en 1550. Ce médecin est auteur d'un ouvrage intitulé : *De Balneorum naturalium, maximè eorum quæ sunt Aquisgrani et Porceti, naturâ et facultatibus, tùm quâ ratione illis utendum sit, libellus*, Coloniæ, 1546, in-4°, 1564, in-8°, 1616, in-12, 1617, in-8°. Il a aussi publié : *Divi Gregorii Nazianzeni Tragœdia Christus patiens*, latino

carmine reddita, Anvers, 1550, in-8°.

FABRICIUS (François), connu aussi sous le nom de *Le Fèvre*, né à Duren, dans le duché de Juliers en 1524, acheva ses études à Paris, au collége de France, sous Turnèbe et Ramus. De retour dans sa patrie, il fut principal du collége de Dusseldorf, au duché de Clèves, et mourut en 1573, dans sa 47e année. On a de lui des *Commentaires* sur plusieurs auteurs anciens, et quelques autres ouvrages. I. *Marci Tullii Ciceronis Historia per Consules descripta*, Cologne, 1564, et insérée par l'abbé d'Olivet à la fin de son édition de Cicéron. II. *Pauli Orosii historiarum libri septem*, Cologne, 1582, in-12, édition estimée pour les notes historiques et chronologiques. Le P. André Schott la fit réimprimer en 1615, à Mayence, avec les remarques de Lautius. III. *In Terentii comœdias annotationes*, Anvers, 1565, in-12. IV. *Annotationes in quæstiones Tusculanas Ciceronis*, 1569, in-12.

FABRICIUS (Jacques), né à Rostock en 1577, joignit l'étude des mathématiques à celle de la médecine. Ticho-Brahé fut son maître dans la première science. Il professa la médecine et les mathématiques dans sa patrie, ensuite à Copenhague, où il fut premier médecin des rois Christian IV et Frédéric III. Parmi les ouvrages de Fabricius, on distingue les suivans, I. *Periculum medicum, seu juvenilium feturæ priores*, Halæ Saxonum, 1600, in-8°. II. *Uroscopia, seu de urinis tractatus*, Rostochii, 1605, in-4°. III. *De Cephalalgiâ autumnali*, ibid., 1617, in-4°. Ce médecin mourut à Copenhague, le 16 août 1652.

FABRICIUS (André) ou *Lefebvre*, né vers 1520, dans le pays de Liége, fut professeur de Louvain, conseiller des ducs de Bavière, et prévôt d'Alt-Œttingen où il mourut en 1581. Il a donné I. *Harmonia Confessionis Augustanæ*, Cologne, 1587, in-fol. et d'autres ouvrages où l'on trouve de l'érudition. II. *Samson*, *tragœdia ex sacrâ judicum historiâ*, 1569, in-12. III. *Jeroboam rebellans*, *tragœdia*, 1585, in-12, (voyez le Dictionnaire de Paquot.)

FABRICIUS ou SMITH (Guillaume), natif de Nimègue vers la moitié du 16me siècle, mort le 7 mars 1628, était docteur de théologie à Louvain. On a de lui : *D. Leonis Magni in Dominicam Passionem enarratio*, 1600, in-12, avec des notes, et un ouvrage intitulé : *Confutatio censuræ quorumdam theologorum Parisiensium, in quasdam propositiones ex R. P. Santarellæ libris collectas*, 1627, in-4°. Sans nom d'auteur.

FABRICIUS (Jean), né à Osterla dans l'Ost-Frise, voyagea en Hollande, où il apprit à construire les télescopes par réfraction. Poussé par la curiosité, il se servit de cet instrument pour examiner le soleil, dans lequel il découvrit des taches, et publia à cette occasion l'ouvrage suivant : *Joh. Fabricii Phrysii de maculis in sole observatis et apparente earum cum sole conversione narratio*, Wittemberg, 1611, pet. in-4°. C'est le premier ouvrage où il soit question des taches du soleil. Fabricius peut donc disputer cette découverte à Galilée à qui seul on en a fait

honneur. On ignore l'époque de la mort de Fabricius. — Son père, FABRICIUS (David), fit un grand nombre d'observations astronomiques, et découvrit en 1596 l'étoile changeante de la baleine. Il était pasteur à Osterla, et fut tué en 1617 par un paysan qu'il avait publiquement traité de voleur.

FABRICIUS (LAURENT), hébraïsant, né à Dantzig en 1555, professa l'hébreu à l'université de Wittemberg depuis 1593, jusqu'à sa mort arrivée le 21 avril 1629. Il a laissé plusieurs savans ouvrages, entre autres : I. *Partitiones codicis hebræi*, Wittemberg, 1610, in-4°; 1626 et 1671, in-8°; II. *Oratio de linguâ hebrœâ*, ibid. 1594; III. *Metrica hæbraorum vetus et nova*, ibid. in-8°.

FABRICIUS (JEAN), né en 1560, tint long-temps une école à Altdorf, puis il embrassa l'état ecclésiastique dont il exerça les fonctions pendant quarante-huit ans, il mourut en 1636, âgé de 76 ans et 5 mois. Il est auteur d'une dissertation *de Dignitate conjugii*, Nuremberg, 1592.

FABRICIUS (JEAN), théologien, fils du précédent, naquit à Nuremberg le 31 mars 1618, fut ministre à Altorff, et y professa la théologie pendant sept ans. De là il passa à Nuremberg où il fut pasteur de Sainte-Marie. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : I. *Conciones in Augustanam confessionem cum annotationibus latinis*, Nuremberg, 1653; II. *Commentatio in bonorum operum ad salutem necessitate*, Helmstadt, 1709; III. *Prælectiones in systemâ theologicum*, Altorff, 1681, publié par son fils, etc.

FABRICIUS (JEAN), théologien, bibliographe et philologue, né en 1644 à Altorff, mort en 1729, est auteur de plusieurs ouvrages estimés, parmi lesquels on distingue *Historia bibliothecæ Fabricianæ*, Helmstadt, 1717 à 1724, en 6 vol. in-4°. C'est un catalogue raisonné et très-intéressant de la bibliothéque de l'auteur. Plusieurs curieux le joignent à la *Bibliotheca latina* de Jean-Albert FABRICIUS, avec lequel il a été souvent confondu. (*Voyez* ce nom).

FABRICIUS (CHARLES), bon peintre hollandais, né à Delft en 1624. Le Musée du Louvre s'était enrichi, pendant la campagne de Prusse, de trois tableaux de cet artiste; on remarquait surtout celui qui représente un *Chasseur assis, tenant son fusil sur ses genoux, et paraissant assoupi*. Cet artiste célèbre, demeurant près d'un magasin à poudre qui sauta, périt malheureusement à la fleur de son âge.

FABRICIUS (SAMUEL), d'Eisleben, fut ministre à Zerbst. On a de lui un ouvrage intitulé : *Cosmotheoria sacra*, Francfort sur le Mein, 1625, in-8°, réimprimé à Bâle en 1675, avec des *Considérations sur les bienfaits de Dieu*. — FABRICIUS (Étienne), ministre à Berne dans le 17e siècle, a publié : I. *Conciones in prophetas minores*, 1641, in-fol.; II. *Conciones sacræ in decalogum*, 1649, in-4°; III. *Conciones sacræ festivitatibus annuis habitæ*, 1656, in-4°.

FABRICIUS (JEAN), né à Dantzig le 17 février 1608, fut un savant professeur de langues orientales. Il professa aussi la théologie et la langue hébraïque dans sa ville natale. Pendant quelques mois de séjour qu'il fit en

France, il s'était rendu la langue du pays si familière, qu'il prononça un discours français à Amsterdam à son retour. Il mourut de la peste, le 10 septembre 1653. Ses principaux ouvrages sont: I *Specimen arabicum quo exhibentur aliquot scripta arabica, partìm in prosâ, partìm ligatâ oratione composita*, Rostock, 1638, in-4°. Cet ouvrage contient la première séance de Hariri, un poëme d'Aboul'ola, un autre d'Ibn Fared et quelques autres; II. *Testamentum Mahumedis, sive pacta cum christianis in oriente inita*; item. *Theodori Bibliandri apologia pro editione Alcorani*, ibid. 1638, in-4°, etc.

FABRICIUS (Vincent), né à Hambourg en 1612, fut successivement conseiller de l'évêque de Lubeck, syndic de la ville de Dantzick, bourgmestre et treize fois député de cette ville à la diète de Varsovie, où il mourut le 11 avril 1667. Ces charges ne l'avaient pas empêché de se livrer à la poésie latine. Daniel Heinsius l'engagea à publier les fruits de sa muse en 1632. On en a donné une édition plus complète à Leipsick, en 1638, mais la meilleure est de 1685.

FABRICIUS (Frédéric) son fils, savant orientaliste, mort le 11 novembre 1703, âgé de 61 ans, traduisit de l'hébreu le Commentaire de M. Dav. Kimchi sur Malachie et a laissé quelques autres ouvrages moins importans dont on trouve la liste dans le dictionnaire de Jöcher.

FABRICIUS (Jean-George), médecin, né à Nuremberg, le 23 septembre 1593, obtint le doctorat à Bâle, le 29 août 1628 et soutint, à cette occasion, une thèse sur la *Phrénésie*. De retour dans sa patrie, il fut associé au collége des médecins. S'étant presque entièrement consacré à la pratique, il n'a pas laissé d'autres écrits que sa Dissertation inaugurale. Il mourut le 18 novembre 1668. L'empereur Léopold l'avait créé comte Palatin, le 17 mai 1659.

FABRICIUS (Wolfgang-Ambroise), fils du précédent, médecin et archéologue, né à Nuremberg, le 13 septembre 1593, voyagea en Allemagne, en Italie, en France, et visita les principales universités dans le dessein de se perfectionner dans la médecine, mais la mort l'enleva au milieu de ses courses, le 13 janvier 1653. On a de lui deux Traités, l'un Ἀποσημα Βοτανικον *de signaturis plantarum*, l'autre, *De lucernis veterum*, que son père fit imprimer à Nuremberg, en 1653, in-4°.

FABRICIUS (Septime-André), médecin, frère du précédent, né à Nuremberg le 4 décembre 1641, pratiqua son art dans sa patrie, où il mourut le 10 décembre 1705. On a de lui, I. *Disquisitio medica de catulis hydrophoborum*, Patavii, 1663, in-4°. II. *Meletema de medicinâ universali*, Venetiis, 1666, in-4°. III. *Discursus medicus de termino vitæ*, Romæ, 1666, in-4°. — Fabricius (Ernest-Frédéric), médecin du 17e siècle, exerça d'abord à Vienne en Autriche, puis à Hambourg. On a de lui: *Medicinæ utriusque galenica et hermetica anatome philosophica brevem, succinctam et perspicuam absolutæ artis medicæ oculis subjiciens sciagraphiam*, Francfort, 1633, in-fol.

FABRICIUS (Louis), ambassa-

deur de Charles XI, roi de Suède, en Perse, était natif du Brésil, d'une famille hollandaise. La mission de Fabricius en Perse avait pour objet d'établir entre ce pays et la Suède, un commerce dont Narva, en Estonie devait être l'entrepôt. Fabricius fit trois fois le voyage de Perse pour l'exécution de ce projet; mais comme il fallait passer sur le territoire russe, il en résulta de grandes difficultés qui firent échouer l'entreprise.

FABRICIUS (Jean-Sebald), professeur distingué de l'université d'Heidelberg, né à Spire, le 15 juin 1622, se retira en Angleterre en 1674, lorsque l'Allemagne, et surtout le Palatinat, furent ravagés par la guerre. On a de lui plusieurs ouvrages; les principaux sont: I. *Manhemium, civitatis atque castri Manhemiani descriptionem exhibens historicam*, Heidelberg, 1656, in-4°. II. *Lutrea Cæsarea, sive originis et incrementi urbis Lutrensis ad præsens tempus deductio*, Heidelberg, 1656. III. *Caius Julius Cæsar numismaticus, sive dissertatio historica Dionis Cassii selectiora commata illustrans*, Londres, 1678, in-8°.

FABRICIUS (Jean-Louis), frère de Jean Sébald, théologien protestant, né à Schafhausen en 1638, mort à Francfort en 1697, professeur de théologie et de philosophie à Heidelberg, et conseiller ecclésiastique de l'électeur, qui l'a aussi employé pour les affaires d'état, a donné: I. *De viis Dei, an et quousque sint similes viis hominum*. II. *De symbolicâ Dei visione*. III. Sur le *Baptême des enfans*. IV. *Apologia generis humani contrà calumniâm atheismi*, etc. Ces œuvres ont été publiées par J. H. Heidegger, Zurich, 1698, in-4°.

FABRICIUS (Jean-Albert), le plus fécond et le plus érudit des bibliographes, né à Leipsick, le 11 novembre 1668, s'acquit de bonne heure la réputation de littérateur poli et de savant profond. Il avait un esprit facile, une mémoire heureuse et beaucoup de pénétration. Après avoir fait ses études avec distinction dans sa patrie, il se rendit à Hambourg, où Mayer lui confia le soin de sa bibliothéque. La mort de Vincent Placcius ayant fait vaquer la chaire de professeur d'éloquence dans cette ville, Fabricius l'obtint. En 1719, le landgrave de Hesse-Cassel lui offrit deux postes importans, la chaire de premier professeur de théologie à Giessen, et la place de surintendant des églises de la confession d'Augsbourg. Fabricius fut tenté de les accepter; mais les magistrats de Hambourg, plus ardens à le retenir qu'il n'était à les quitter, augmentèrent en 1720 ses appointemens. Cette bienveillance le retint parmi eux. Il y mourut le 3 avril 1736, à 68 ans. Sa modestie lui fit refuser une place dans l'académie des sciences de Berlin, et une autre dans la société royale de Londres, qu'on lui offrit avec empressement. Il ne se choquait point lorsqu'on lui montrait quelques fautes dans ses ouvrages. Ceux qui l'ont fait connaître le plus avantageusement sont: I. *Codex apocryphus novi Testamenti collectus, castigatus*, à Hambourg, trois parties en 3 vol. in-8°, 1719. C'est une collection exacte et curieuse de beaucoup de morceaux inconnus au commun des lecteurs,

et même au commun des savans. On y trouve une notice de tous les faux évangélistes, des faux actes des apôtres, et des apocalypses dont l'Église fut inondée dans sa naissance. Ce recueil estimé est enrichi de plusieurs remarques critiques, pleines de justesse et d'érudition. II. *Bibliotheca græca, sive noticia scriptorum veterum græcorum quorumcumque monumenta integra aut fragmenta edita exstant, tùm plerarumque è manuscriptis ac deperditis.* Hambourg, 14 vol. in-4°, publiés à Hambourg depuis 1705 jusqu'en 1728. Cette notice des anciens auteurs grecs, de leur vie, et de leurs ouvrages, est précieuse aux philosophes. Il n'y a d'ailleurs presqu'aucun volume qui ne contienne quelques écrits, ou en entier, ou en partie, des auteurs grecs anciens et modernes. Il faut que le premier volume soit de 1718, ou au moins de 1708, édition plus ample que celle de 1705, Les volumes suivans sont semblables, quoique réimprimés. Le célèbre allemand Harles, a donné une nouvelle édition complète de cette bibliothéque, qu'il a augmentée des supplémens inédits de Heumann. Le douzième volume a paru à Hambourg de 1790 à 1812, in-4°. Cet ouvrage se continue. III. *Bibliotheca latina ecclesiastica*, Hambourg, in-fol. 1718. C'est le recueil des meilleurs bibliographes ecclésiastiques, saint Jérôme, Genrade de Marseille, Honoré d'Autun, etc. IV. *Memoriæ Hamburgenses*, 7 vol. in-8°, augmentés d'un huitième en 1745, par Hermann-Samuel Reimar, gendre de Fabricius, et le même qui a donné en 1737, in-8, une vie latine de son beau-père, très-étendue et très-curieuse, de même que la meilleure édition que l'on ait de Dion Cassius, en 1750, in-fol. On trouve dans ce huitième volume, la vie et les éloges des illustres Hambourgeois. V. *Codex pseudepigraphus veteris Testamenti*, in-8°, 2 vol., 1722 et 1741. L'auteur a exécuté à l'égard de l'ancien Testament ce qu'il avait pratiqué à l'égard du nouveau, dans son *Codex apocryphus*. VI. Une savante édition de *Sextus Empiricus*, grecque et latine, Leipsick, 1718, in-fol.; et du *Gallia Orientalis* du P. Colomiès, 1709, in-4°. VII. Un *Recueil en latin des auteurs qui ont prouvé la vérité du Christianisme*, 1725, in-4°. VIII. Un excellent ouvrage en allemand, traduit en français sous ce titre: *Théologie de l'Eau*, ou *Essai sur la bonté de Dieu*, traduit de l'allemand, par le docteur Rurnand, La Haye, 1741, et Paris, 1743, in-8°, avec de nouvelles remarques communiquées au traducteur. IX. *Les Écrivains de l'Histoire d'Allemagne et du Nord*, publiés par Lindenbrogius, auxquels il joignit les *Origines de Hambourg*, par Lambeccius, et les *Inscriptions* de cette même ville, par Anckelmann, le tout orné de notes savantes et d'appendices, in-folio. X. Une édition du *Theatrum Anonymorum* de Placcius, in-fol.; il y ajouta une préface et la vie de l'auteur. XI. *Bibliotheca latina*, 1708-1721, in-8°, 3 vol., réimprimée à Venise, avec des corrections, changemens et additions, par Ernesti, en 1728, 2 vol. in-4°, et dont Ernesti a publié une nouvelle édition à Leipsick 1773, en 3 vol. in-8°. Ce livre, quoique bon, est moins par-

fait que la *Bibliothèque grecque*. Il renferme quelques fautes, mais elles sont inévitables, dit Nicéron, dans les ouvrages où l'on ne peut tout voir par soi-même, et où l'on est obligé de s'en rapporter à des catalogues souvent fautifs. XII. *Ejusdem Bibliotheca latina, digesta et aucta à Joanne Augusto Ernesto*; Lipsiæ, 1773, 3 vol. in-8°, édition la plus recherchée. *Joan Alberti Fabricii centuria Fabriciorum scriptis clarorum, qui jàm diem suum obierunt*, Hamburgi, 1709, in-8°. XIII. *Bibliotheca mediæ et infimæ latinitatis*, 1734-36, in-8°, 5 vol., réimprimée à Padoue, 1754, 6 vol. in-4°. XIV. *Bibliotheca antiquaria*, Hambourg, 1760, 2 parties en 1 vol. in-4°. Cet ouvrage est une notice des écrivains qui ont travaillé sur les antiquités hébraïques, grecques, romaines et ecclésiastiques. On doit encore à ce savant et laborieux écrivain une excellente édition des *Œuvres de saint Hippolyte*, évêque et martyr, qui parut à Hambourg, 1716 et 1718, en 2 vol. in-fol.

FABRICIUS (François), né à Amsterdam le 10 avril 1663, ministre et professeur en théologie dans l'université de Leyde, dont il a été quatre fois recteur, a donné plusieurs dissertations recueillies en 5 vol. in-4°, Leyde, 1727. Les principales sont : I. *Christus Ecclesiæ fundamentum*, Leyde, 1717. II. *Sacerdotium Christi*, 1720, in-4°. III. *Christologia Noachica et Abrahamica, seu Dissertationes ad selectos textus veteris et novi Testamenti*, 1720, in-4°. IV. *De Fide christianâ patriarcharum et prophetarum*, 1720, in-4°, etc. Il a fait aussi imprimer des *Sermons* en hollandais. Ce savant mourut le 27 juillet 1738.

FABRICIUS (Christophe-Gabriel), ministre protestant, né le 18 mai 1684, à Schacksdorf, dans la basse Lusace, fit ses études de théologie à l'université de Wittemberg et fut envoyé dans la haute et basse Lusace pour y prêcher l'Évangile en langue slave. Il mourut dans le cours de cet apostolat, le 12 juin 1757. On a de lui : I. Un *Catéchisme* en langue slave. II. En allemand *Herrenhuth démasqué*, Wittenberg, 1743. III. *L'Esprit de secte des Herrenhuthers découvert*, Wittemberg, 1749, in-8°, aussi en allemand. Ces deux ouvrages sont dirigés contre l'hernutisme, qui s'établissait alors en Allemagne. Christophe-Gabriel Fabricius s'élève contre cette secte, et s'attache à prouver dans ces deux écrits qu'elle est extrêmement dangereuse pour le christianisme; que les dehors de dévotion qu'elle offre n'ont rien de solide; que ces sectaires ne sont pas ce qu'on veut les faire croire; enfin que cette association nouvelle est réprouvée par les lois de l'Empire.

FABRICIUS (Jean-André), recteur du gymnase de Nordhausen, né en 1696, à Dodendorf, près de Magdebourg, mort le 28 février 1769, a publié un grand nombre d'ouvrages élémentaires, entre autres une *Rhétorique philosophique*, 1724 et 1739; une *Logique d'après la méthode mathématique*, 1733; elle a eu plusieurs autres éditions; et une *Bibliothèque critique*, en 24 tomes ou 4 vol. 1748–1759.

FABRICIUS (Philippe-Conrad), médecin, né le 2 avril 1714, à Butzbach, dans la Hesse, exerça son art dans sa ville natale depuis

1758, fut nommé professeur d'anatomie, de physiologie et de pharmacie, à l'université de Helmstadt, où il mourut le 19 juillet 1774. On a de lui : I. *Primitiæ floræ Butesbacensis, seu sex decades plantarum rariarum propè Butisbacum spontè nascentium*, 1 vol. in-fol. 1743. II. *Enumeratio methodica plantarum horti medici Helmstadensis*, 1 vol. in-fol., 1759, 1763 et 1776.

FABRICIUS (Jean-Chrétien), célèbre entomologiste, élève de Linné, naquit à Tundern, dans le duché de Sleswick, en 1742. Il est auteur de plus de trente ouvrages, dont nous indiquerons les principaux : I. *Systema entomologiæ*, Flensbourg, 1775, in-8°. II. *Philosophia entomologica*, Hambourg, 1778, in-8°. III. *Entomologia systematica*, Copenhague, 1792 à 1796, 7 vol. in-8°. IV. *Supplementum entomologiæ systematicæ*, ibid., 1778, in-8°. V. *Considérations sur l'ordre général de la nature*, Hambourg, 1781, in-8°. VI. *Recueil d'écrits sur l'administration*, Kiell, 1786, 1790, 2 vol. in-8°. VII. *Voyage en Norwège*, Hambourg, 1779, in-8°, traduit en français par MM. Millin et Winkler, 1803, in-8°. VIII. *Lettres sur Londres*, Leipsick, 1784, in-8°. IX. *Résultat des leçons sur l'histoire naturelle*, Kiell, 1804, in-8°. X. *Elémens d'économie politique, à l'usage des étudians*, Flensbourg, 1775; Copenhague, 1783, in-8°. XI. *Remarques sur le Danemarck*, en anglais, publiées par Pinkerton dans la *Géographie moderne*, tome 1er, édition de 1807. Plusieurs *systèmes* sur différentes plantes, des *mémoires* savans, etc., tous ouvrages très-estimés, et dignes des vastes connaissances de Fabricius. Il avait fait divers voyages en différentes parties de l'Europe, et il se trouvait à Paris en 1807, lorsque le Danemarck était en guerre avec la Grande-Bretagne. Les malheurs de sa patrie l'affectaient sensiblement. Des savans, ses amis, l'avaient engagé à rester en France, lorsque les papiers publics annoncèrent le bombardement de Copenhague par les Anglais. « Mon roi est malheureux, « disait-il, et il faut que je re- « tourne auprès de lui. » Il partit en effet; et peu de temps après on apprit sa mort, arrivée dans la même année 1807.

FABRICY (le P. Gabriel,) célèbre bibliographe, né en 1725, à Saint-Maximin en Provence, entré dans l'ordre des Dominicains, fut appelé en 1757, à remplir la place d'écrivain dans la bibliothèque de la Casanate à Rome. En 1771, nommé théologien de ce bel établissement pour la nation française, l'académie *degli Arcadi* l'admit au nombre de ses membres. Il mourut le 13 janvier 1800, âgé de 74 ans. Ses principaux ouvrages sont : I. *Recherches sur l'époque de l'équitation et de l'usage des chars équestres chez les anciens*, où l'on montre l'incertitude des premiers temps historiques des peuples, relativement à cette date, 2 vol. in-8°, Marseille, (Rome), 1764, 1765. II. *Mémoire pour servir à l'histoire littéraire de la vie des deux PP. Ansaldi, des PP. Mamachi, Patuzzi, Richini et de Rubeis*, avec un autre concernant les ouvrages de Cornet, l'explication d'une loi de Moyse, portant défense de ne point

faire amas de chevaux, etc.; on les trouve dans le *Dictionnaire universel des Sciences ecclésiastiques*, du P. Richard, tome V et tome VI. Supplément III. *Lettre* d'un académicien de Rome à l'auteur du Journal ecclésiastique, sur l'ouvrage du P. Mamachi, intitulée: *De animabus justorum in sinu Abrahæ antè Christi mortem ex partibus beatæ visionis Dei*. Elle est insérée dans le Journal ecclésiastique de l'abbé Dinouart, tome XXXIII, part. II IV. *Des titres primitifs de la révélation*, ou *Considérations critiques sur la pureté et l'intégrité du texte original des Livres saints de l'ancien Testament;* dans lesquels on montre les avantages que la religion et les lettres peuvent retirer d'une nouvelle édition projetée de ce texte comparé avec les manuscrits hébreux et les anciennes versions grecques, latines et orientales, 2 vol. in-8°, Rome et Paris, 1772. V. *Diatribe quâ bibliographiæ antiquariæ et sacræ critices capita aliquot illustrantur*, in-8°, Romæ, 1782. VI. *Lettres d'un Romain à M. de Villefroy*...., en réponse aux observations de Rondet sur l'ouvrage du R. P. Fabricy....; touchant les titres primitifs de la révélation, avec un Appendix de l'éditeur, Rome, 1774, in-4°. VII. *De Johannis Hircani Hasmonæi Judæorum summi pontificis hebræo-samaritico Numo-Borgiani musei Velitris planè anecdoto Phœnicum litteraturam cujus fontes primum inquiruntur illustrando Commentarius*. On n'a que la première partie de cet ouvrage; encore cette 1re partie n'est-elle pas complète, l'auteur étant mort dans le temps où il la composait.

FABRINI (Jean), grammairien florentin, auteur de quelques ouvrages sur sa langue, naquit en 1616 à Fighine, en Toscane. Il était d'une race pure de plébéiens, car il termine une lettre qu'il écrivait à un ami par cette phrase: « Mon père se nommait Bernard, fils de Julien, fils d'Antoine Fabrini de Fighine: D'où sont-ils venus? Je n'en sais rien. Que celui-là s'en informe qui a moins d'affaires que moi. » Nous avons de lui plusieurs ouvrages. Ce sont: I. Une traduction italienne du discours latin *De Institutione reipublicæ*, de Francesco Patrizi de Sienne, Venise, 1545, in-8°. II. *Della interpretazione della lingua volgare*, Rome, 1544. III. *Teorica della lingua, dove s'insegna con regole generali ed infallibili a trasmutare tutte le lingue nella lingua latina*, Venise, 1565, et des *Notes* et des *Commentaires* sur Virgile, Horace, Térence, et sur quelques Epîtres de Cicéron.

FABRIS (Nicolas), habile mécanicien d'Italie, et prêtre de l'oratoire, né en 1739 à Chioggia, où il est mort le 13 août 1801. Il fit de grands progrès dans l'étude de la mécanique, en combinant l'étude de cette science avec celle des mathématiques. Il inventa pour l'harmonica de Franklin un piano-forte, avec un registre des touches et une table de progressions harmoniques, de sorte que l'on pouvait se passer d'organiste pour accorder facilement les instrumens à clavier. Il construisit aussi, entre autres mécaniques ingénieuses, une petite machine fort simple, par les ressorts de laquelle une main de bois battait toutes sortes de mesures. Il avait aussi trouvé

le moyen d'écrire aussi vite que la parole, sans abréviation et sans rature, et s'occupa de la recherche du mouvement perpétuel. Il ne négligeait pas pour cela ses matières théologiques, et fut même un prédicateur distingué. — Joseph FABRIS, son frère aîné, fut le premier qui mit en système la botanique de sa patrie.

FABRIS (SALVATOR), célèbre maître d'escrime italien, né vers 1544, vint à la cour de Christian III, roi de Danemarck, où il professa avec distinction les principes de l'art auquel il s'était dévoué. Il est auteur d'un ouvrage écrit en italien, et qui a pour titre : *De lo Schermo, ovvero Scienza d'armi*, Copenhague, 1606, un vol. in-fol., composé de 190 figures et de 256 pages de texte explicatif. Cet ouvrage, qui renferme tous les principes de l'escrime, selon la méthode italienne, est curieux, et l'un des meilleurs que l'on puisse consulter dans une science où les classiques sont fort rares. On sait que les Italiens et les Espagnols ne tirent point l'épée de pied ferme comme les Français, et que l'art chez eux consiste principalement en voltes, au moyen desquelles ils s'efforcent de surprendre l'ennemi. Le livre de Fabris renferme plus d'exemples que de préceptes. Aucun dictionnaire bibliographique, du moins à notre connaissance, n'a parlé de cet ouvrage qui est sous nos yeux. Nous ne connaissons pas l'époque de la mort de Fabris.

FABRIZI (CHARLES), jurisconsulte et membre de l'académie d'Udine, né dans cette ville en 1709, passa à l'université de Padoue en 1727, où il étudia les belles-lettres et la jurisprudence sous les plus célèbres professeurs. Après avoir pris le bonnet de docteur en droit, il retourna dans sa patrie, et obtint les premiers emplois dans la magistrature. A cette époque, il se mit à compulser les mémoires les plus ignorés sur le Frioul, à lire les anciennes chartes, et à faire des recherches dans les archives, tant particulières que publiques. Il a laissé plusieurs volumes de renseignemens copiés de sa main, et enrichis de notes et d'éclaircissemens. Il mourut dans sa ville natale en 1773. On a fait imprimer après sa mort deux de ses dissertations, l'une de l'*Usure*, ou de l'*Intérêt de l'argent dans le Frioul* au 14me siècle, et l'autre, sur l'*ancienne monnaie de ce pays*.

FABRONI (ANGE), célèbre biographe italien, né à Marradi le 7 septembre 1732, commença sa carrière littéraire par ses *Vitæ Italorum eruditione insignium, qui seculis XVII et XVIII floruerunt*, 18 vol. Le dernier est de 1799, le 19e et le 20e parurent après sa mort, en 1804 et 1805. Il publia avec autant de succès les biographies de Cosme l'aîné, de Laurent, de Léon X, et d'autres personnages illustres de la maison de Médicis ; une *Histoire de l'université de Pise ;* un ouvrage sur le *groupe de Niobé*, etc. ; mais l'entreprise qui lui acquit le plus de célébrité, fut son *Giornale de' letterati de Pise*, commencé en 1771, et qu'il a continué jusqu'au 102e volume. On a aussi de lui : I. *Laurentii Medicis magnifici vita*, Pise, 1784, 2 vol. in-4°. II. *Magni Cosmi Medici vita*, Pise, 1789, 2 vol. in-4°. III. *Leonis X pontificis maximi vita*, Pise, 1797. IV. *Francisci Petrarchæ vita*, Parme, Bodoni, 1799,

in-4°. V. *Elogj di Dante Alighieri, di Angelo Poliziano, di Lodovico Ariosto, e di Torquato Tasso*, Parme, Bodoni, 1806. Fabroni fit plusieurs voyages en pays étrangers par ordre du grand-duc Léopold de Toscane, qui l'appela de Rome à Florence, pour être prieur de Saint-Laurent, et qui le nomma ensuite directeur (*proveditore*) de l'université de Pise, où il mourut le 2 septembre 1803.

FABROT (Charles-Annibal), né à Aix en Provence en 1580. Sa profonde érudition et ses vastes connaissances dans la jurisprudence civile et canonique lui obtinrent l'amitié du célèbre Peiresc, protecteur de tous les gens de mérite. Le président du Vair, qui l'estimait aussi, devenu garde des sceaux en 1617, attira Fabrot à Paris. Il n'avait que 36 ans, et depuis huit années il occupait avec distinction une chaire de droit dans l'université d'Aix. Il retourna en cette ville après la mort de son protecteur, et y reprit ses fonctions de professeur. On le revit à Paris en 1637, pour y faire imprimer des *Notes sur les Institutes de Justinien*. Cet ouvrage lui fit un grand nom dans la république des lettres, et lui valut une pension de deux mille livres, qui lui fut accordée pour travailler à la *Traduction des Basiliques* : c'est la collection des lois romaines, dont l'usage s'était conservé dans l'Orient, et de celles que les empereurs de Constantinople avaient faites. Cet immense répertoire, le fruit de dix années d'application constante, mérita à son auteur une charge de conseiller au parlement de Provence, dont les circonstances du temps ne lui permirent pas de jouir. Il parut en 1647 à Paris, en 7 vol. in-fol., sous le titre de *Basilicon*, auquel il faut joindre le *Supplément* par Ruhnkénius, Leyde, 1765, in-fol. Deux ans après, en 1749, Fabrot publia une édition des Œuvres de Cédrène, de Nicétas, d'Anastase-le-bibliothécaire de Constantin-Manassés, des Institutes de Théophile Simocatte, qu'il enrichit de notes et de dissertations. On a encore de lui des *Observations* sur quelques titres du Code Théodosien; un *Traité sur l'usure*, contre Saumaise; quelques *Maximes de droit* sur Théodore Balzamon, sur l'Histoire ecclésiastique, sur les papes, et plusieurs *Traités* particuliers sur diverses matières de droit. En 1652, ce docte et infatigable écrivain commença la révision des *Œuvres de Cujas*, qu'il corrigea sur plusieurs manuscrits, et qu'il publia à Paris l'an 1658, en 10 volumes in-fol., avec d'excellentes notes, aussi curieuses qu'instructives. Il mourut le 16 janvier 1659. On trouva parmi ses papiers des *Commentaires sur les Institutes de Justinien*, des *Notes sur Aulu-Gelle*; et le *Recueil des ordonnances ou constitutions ecclésiastiques*, en grec, qui n'avaient pas encore vu le jour. Ce dernier ouvrage a été inséré dans la *Bibliothèque du droit canon*, publiée en 1661 par Voël et Justel.

FABRUCCI (Étienne-Marie), professeur à l'université de Pise au 18ᵉ siècle, est auteur de plusieurs dissertations sur cette école célèbre dont il fixe l'époque de la fondation à l'année 1339. Les premières dissertations de Fabrucci parurent d'abord dans la *Raccolta d'opuscoli scientifici filologici*, tom. 21, 23, 25 et 29;

elles furent ensuite réunies et publiées à Florence en 1739, in-12. Fabrucci en fit paraître deux autres dans le recueil déja cité, et elles furent réimprimées séparément à Florence, 1743, in-12. Il mourut à Pise vers 1750.

FABRY (JEAN-BAPTISTE GERMAIN), né en 1780, à Cornus, dans le Rouergue, fut reçu avocat en 1804; mais il n'exerça pas long-temps cette profession, et se livra tout entier à des travaux littéraires. En 1805, il commença à publier un recueil intitulé : le *Spectateur Français au XIXe siècle*, ou *Variétés Morales, politiques et littéraires, recueillies des meilleurs écrits périodiques;* ce recueil composé de 12 vol. in-8° fut achevé en 1812. Ses autres ouvrages sont : I. la *régence à Blois, ou les derniers momens du gouvernement impérial*, 1814, in-8°. II. *Itinéraire de Buonaparte de Doulevant à Fréjus*, 1814, in-8°. III. *Itinéraire de Buonaparte de l'île d'Elbe à l'île Sainte-Hélène, ou Mémoires pour servir à l'histoire des événemens de* 1815, 1816 *et* 1817. IV. Le *Génie de la Révolution considéré dans l'éducation, ou Mémoires pour servir à l'instruction publique depuis* 1789, *jusqu'à nos jours*. V. *Monumens de la reconnaissance nationale votés en France depuis* 1789, broch: in-8°. VI. *Les Missionnaires de* 1793, in-8°, 1819 et 1820; dans tous ses écrits, l'auteur se montre ami zélé de la religion et de la légitimité, et ennemi déclaré des systèmes révolutionnaires. Il se proposait de donner une histoire de la législation révolutionnaire sur la religion et les prêtres, et de présenter un examen détaillé du dernier ouvrage de madame de Staël sur la révolution, lorsqu'un accident cruel vint l'enlever aux lettres. Le 4 janvier 1821, il fit un faux pas dans l'obscurité, tomba sur une pointe de fer qui lui perça la cuisse et lui rompit une artère; il perdit tout son sang, et mourut presqu'aussitôt.

FACARDIN. *Voyez* FAKHR-EDDYN.

FACCIARDI (CHRISTOPHE), célèbre prédicateur, né vers la fin du 16e siècle à Veruchio ou Verucolo dans le territoire de Rimini, passa de l'institut des mineurs conventuels à celui des capucins dans la province de Bologne, où il se fit un grand nom parmi les prédicateurs de son temps. On rapporte qu'en prêchant un jour à Bologne sur l'aumône, il fit tant d'impression sur l'esprit des assistans, qu'avant de sortir de l'église, ils se dépouillèrent de leur argent et de leurs joyaux les plus précieux, pour contribuer à l'établissement de l'hôpital des orphelins, que Facciardi venait de leur recommander, et où, au moyen de ces abondantes aumônes, on entretenait mille enfans de l'un et de l'autre sexe. Ce *modèle de sainteté et de doctrine* (c'est ainsi que l'appelle le jésuite Possevin) nous a laissé: I. *Exercitia spiritualia ex SS. Patribus collecta*, 3 vol. in-8°, Londres, 1590; Venise, 1597, et 1605. II. *Vitæ et gesta sanctorum ecclesiæ Veruchinæ*, in-8°, Venise, 1600. III. *Porta aurea et sanctuarium S. theologiæ, tùm scholasticæ tùm positivæ, aperta*. IV. *Meditazioni de' principali misterj della vita spirituale*, in-4°, 1599, etc.

FACCIOLATO (JACQUES), sa-

vant littérateur du 18e siècle, né à Torreglia, maison de campagne près de Padoue dans les monts Euganées, de parens pauvres, en 1682, enseigna la théologie et la philosophie dans cette ville. En 1739, il fut chargé d'écrire l'histoire de l'université de Padoue. Ses ouvrages sont : I. *Orationes latinæ*, réunies et publiées à Padoue, 1744, in-8°, ibid, 1767. II. *Logicæ disciplinæ rudimenta ex optimis fontibus deducta*, Venise, 1728, in-8°, réimprimés avec deux autres parties, Venise, 1750, in-8°. III. *Ortografia moderna italiana*, Padoue, 1721; in-4°. IV. *Exercitationes in duas priores Ciceronis orationes*, Padoue, 1731. V. *Scholia in libros Ciceronis de officiis, de Senectute, amicitiâ*, etc, Venise, 1741, in-8°. VI. *Epistolæ latinæ CLXXI*, Padoue, 1765, in-8°. Facciolato mourut à Padoue en 1769.

FACELLA (Joseph), de Palerme, bon jurisconsulte, mort en 1648, a publié : *Tractatus quatuor de rectâ administratione justitiæ principum, judicum, aliorumque officialium, cum remediis quæ adhiberi possunt pro defensione causarum tùm civilium, tùm criminalium.*

FACHETTI (Pierre), peintre mantouan, né en 1535, florissait à Rome sous le pontificat de Grégoire XIII. Il avait une grande supériorité dans le genre du portrait; et son coloris était si brillant et si frais, que tous les princes et les dames voulaient être peints par lui. Il possédait aussi plusieurs secrets pour faire les plus belles couleurs, telles que l'outre-mer, les laques, et différens jaunes très-brillans. Il mourut à Rome en 1613.

FACINI (Pierre), peintre d'histoire, né à Bologne vers l'an 1566, n'avait aucune connaissance de la peinture, quand, attiré par la curiosité chez Annibal Carrache pour assister à ses leçons, un élève de ce grand maître crayonna par espièglerie une caricature de Facini. Elle passa de main en main, et excita le rire; mais celui-ci, vivement piqué, prit un morceau de charbon, et dessina avec des traits si ridicules l'auteur de la caricature, qu'Annibal Carrache y ayant aperçu des germes de talent, l'admit au nombre de ses élèves, et l'instruisit avec tant de zèle, qu'il devint un des bons artistes d'Italie. La plupart de ses ouvrages se voient à Bologne. Son meilleur ouvrage fait pour l'église de Saint-François de Bologne représente les *Saints Protecteurs* de cette ville. La galerie Malvezzi renferme plusieurs *jeux de l'enfance* dans le goût de l'Albane. Il mourut en 1602, âgé de 36 ans.

FACINO CANE (Condottière), dont le véritable nom était *Boniface*, naquit à Santhia, vers 1360, d'une famille noble de la faction Gibeline. Il apprit le métier de la guerre sous Albéric de Barbiano, et au service de Jean Galeaz Visconti, premier duc de Milan, qui l'opposa, en 1391, au comte Jean III d'Armagnac, qui avait tenté une invasion en Lombardie. Jean Galeaz étant mort, Facino s'empara d'Alexandrie en 1404, avec le dessein de se rendre indépendant. En 1406, il enleva Plaisance à Ottobon Terzo, qui, à son exemple, avait voulu se faire une principauté. Bientôt après il attaqua Gênes, pendant que le ma-

réchal de Boucicaut, qui la gouvernait pour la France, marchait sur Milan. Facino détermina les Génois à se révolter; et tous les Français qui y étaient furent massacrés ou chassés le 6 octobre 1409. Il tourna ensuite ses armes contre les Visconti, ses maîtres, assiégea Philippe-Marie, le plus jeune des fils de Jean Galeaz, dans Pavie, qu'il prit et livra au pillage pendant trois jours. Il allait poursuivre le cours de ses conquêtes lorsqu'il tomba malade, et mourut le 16 mai 1412. Sa veuve, Béatrix Lascaris, fille du comte de Tende, épousa Philippe-Marie, duc de Milan, qui la fit ensuite périr sur un échafaud.

. FACIO. *Voyez* FATIO ou FAZIO.

FACUNDUS, évêque d'Hermiane en Afrique, mort vers l'an 553, assista, en 547, à la conférence que le pape Vigile tint à Constantinople sur la dispute des trois chapitres. Il s'agissait dans cette affaire de l'*Orthodoxie* de Théodore, évêque de Mopsueste, des *Écrits* de Théodoret, évêque de Cyrrhe, et de la *Lettre* d'Ibas, évêque d'Éphèse. Facundus les soutint avec une violence qui le fit exiler par l'empereur Julien, qui avait forcé les évêques à signer l'édit contre les trois chapitres. L'ouvrage qu'il composa sur cette matière est écrit d'un style véhément, plein de feu et avec beaucoup d'art; mais l'auteur sort souvent des bornes de la modération. Le savant père Sirmond le publia, en douze livres, *de tribus capitibus*, en 1629, in-8°, avec des notes; et il fut inséré depuis dans l'édition d'Optat faite à Paris.

FADHEL EL BARHSAKY succéda à son père Yahya, premier ministre du khalyfe Aaroun-al-Raschild. Sa famille, que nous appelons celle des Barmécides, était alors au plus haut point de puissance et de gloire; mais les grands revers et les grandes prospérités se touchent. Fadhel jouit quelque temps d'une faveur sans bornes, aimé du prince, comblé des dons de la fortune; tout-puissant, il se croyait heureux; un jour renversa l'édifice de sa grandeur, il osa conserver la vie d'un prince que le khalyfe voulait sacrifier à son ambition, et il se perdit. Un de ses frères fut tué, les autres furent enfermés ainsi que leur père; lui-même passa, des délices d'un palais somptueux, dans l'horreur d'une étroite prison, où il finit misérablement ses jours. Fadhel fut le plus grand des Barmécides; sa générosité effaça celle de ses prédécesseurs; mais il porta trop loin l'orgueil de son rang: sa fortune lui faisait des ennemis secrets; il s'en fit d'ouverts par sa hauteur, et prépara sa ruine, qu'il ne put éviter, lorsque le khalife, influencé par la haine des courtisans, crut voir dans sa conduite l'affectation d'indépendance dont on l'accusait journellement.

FADL-BEN REBI, visir de Aaroun-al-Raschild, parvint à force d'intrigues, à renverser l'illustre famille des Barmécides, et à s'élever sur ses ruines. Il fut promu au rang de visir vers l'an 187 de l'hégire, et conserva cette charge jusqu'à la mort d'Aroun. Ce fut ce ministre qui suscita la guerre qui éclata entre les fils d'Aaroun, Amin, et Mamoun, en engageant le premier à violer le testament de son père. Mamoun étant demeuré vainqueur dans cette lutte, Fadl mena une vie errante et mourut en 208 de l'hé-

gire, (824 de J. C.) Ce visir cultivait les lettres.

FADL, fils de Sahal Ier, visir du khalyfe El-Mamoun, sous le nom de qui il gouvernait presque absolument, était né l'an de l'hégire 154-771 de J. C., et mourut l'an 202-817, d'un coup de poignard qu'on lui porta dans le bain. C'était un habile homme d'état et un fameux astrologue, qui a laissé une espèce de *Traité d'astrologie judiciaire*. Les peuples le regardaient comme un oracle, et les auteurs orientaux, non moins crédules, et qui plus est, fort menteurs, rapportent une foule de prédictions miraculeuses qui se sont vérifiées; entre autres, qu'à sa mort on trouva chez lui une feuille de papier de soie enfermée dans une cassette, et sur laquelle il avait tracé l'histoire de sa fin tragique, sans oublier le jour, l'heure et le lieu où les Abbassides le feraient assassiner, en haine de ce qu'il avait porté El-Mamoun à les déshériter de leurs droits à l'empire, en se choisissant un successeur parmi les descendans d'Aly leurs ennemis mortels.

FADLALLAH ou CHODSA RASCHID EDDYN FADLALLACH, historien persan, visir du sultan Cazan qui régnait à Taurus, et qui le chargea de compiler une *Histoire des Mogols*, qu'il acheva en 1294. Le successeur de Cazan lui fit ajouter un supplément à cet ouvrage. La Croix en a traduit la première partie en français.

FADLOUN, frère de Lelkary, après avoir tué tous les enfans mâles de sa famille, s'empara, vers le commencement du 11e siècle, de la principauté des villes de Bardaa et de Schamcor dans la grande Arménie. Il parvint ensuite à se défaire, par trahison, de tous les princes voisins et s'empara de leurs états. Fadloun, devenu peu-à-peu plus puissant, déclara la guerre au roi de la Géorgie, et soumit à lui les princes d'Albanie Chirovanienne et de Tzoraked. Fadloun mit des impôts exorbitans, appauvrit ses sujets, et fut la terreur du peuple, d'après le témoignage de l'historien Vartan.

FADLOUN Ier, riche personnage du 11e siècle, acheta en 1072, du sultan Alp-Arslan, la ville d'Ani au prix de grandes sommes d'argent; une partie des murs et d'autres édifices publics de cette place étaient fort endommagés par les guerres précédentes; Fadloun les rétablit tous, y ajouta quelques embellissemens, rappela les principaux personnages qui s'en étaient éloignés à cause de la tyrannie des Persans, et donna, peu de temps avant sa mort, le gouvernement de la ville en propriété à son neveu, appelé Manou-Sché, qui était encore en bas âge.

FADLOUN II, fils d'Aboul Sewar, émir de la ville d'Ani, servit avec distinction sous les chahs de la Perse vers le commencement du 12e siècle. Lors d'une expédition dans le Khoraçan qu'il commandait en personne, les Géorgiens s'emparèrent de cette ville en 1125, et emmenèrent son père prisonnier à Teflis. Fadloun, informé de cet événement, y arriva bientôt à la tête d'une armée formidable; il conclut des traités d'alliance avec tous les petits princes d'Arménie, il en prit des troupes mercenaires, et après un an de siége, il s'empara d'Ani, une des places

inexpugnables de la grande Arménie. Cet émir prit ensuite la ville de Tovin ; il les gouverna avec sagesse et mourut vers l'an 1132, d'après le rapport de Samuël chronologiste.

FADLOUN III, fils de Mahmoud et neveu de Fadloun II, succéda à son père, vers l'an 1153, dans la principauté d'Ani et de Tovin, et administra ses états en tyran. George III, roi de la Géorgie, s'empara de ces deux villes en 1161, et le mit en fuite avec ses troupes. Cinquante jours après cet événement Fadloun et Schah-Armen se présentèrent devant la ville d'Ani avec une armée de 80 mille hommes. Fadloun y fit des prodiges de valeur, mais ses efforts ne couronnèrent point du succès qu'il attendait ; ses troupes furent mises en déroute complète et lui-même resta parmi les morts sur le champ de bataille.

FADUS (Cuspius). *Voyez* Cuspius-Fadus.

FAERNE (Gabriel), célèbre poète latin moderne, de Crémone en Italie, mit en vers latins, dans le 16e siècle, cent *Fables d'Ésope*, distribuées en cinq livres. Pie IV l'engagea à ce travail, parce qu'alors on manquait de fables latines qui pussent servir à l'instruction de la jeunesse. Les *Fables de Phèdre*, qui ne furent trouvées que 20 ans après par Pierre Pithou, n'étaient point connues alors. Le souverain pontife n'eut pas à s'en repentir. La morale y est ingénieusement exprimée ; le style a cette précision, ce naturel, cette variété, qui font le principal mérite de ces sortes d'ouvrages. Ce *Recueil de Fables* ne parut qu'en 1564, environ trois ans après la mort de l'auteur, avec une dédicace à saint Charles Borromée, archevêque de Milan, imprimé à Rome en 1564, in-4°, et depuis, à Anvers, 1567 et 1573, in-12, orné de planches ; il fit connaître Faërne sur le théâtre littéraire. Les curieux recherchent ces éditions, ainsi que celles de Padoue, 1718 et 1730, aussi in-4°, augmentées d'autres poésies et de quelques opuscules de l'auteur. Perrault, de l'académie française, les traduisit en vers français, Amsterdam, 1718, un vol. in-12, et Tranquille Denise en donna une traduction en prose, avec des remarques, in-16, Paris, 1699. Cette version de Perrault se trouve aussi dans l'édition de Londres, 1743, qui est fort incorrecte. De Thou, livre XXVIII de son Histoire, et divers auteurs après lui, ont accusé Faërne d'avoir un manuscrit des Fables de Phèdre, imprimées pour la première fois seulement en 1596, in-8°, alors inconnues, et de l'avoir supprimé, après en avoir pris tout ce qui pouvait lui convenir ; mais c'est une imputation qui n'a aucun fondement. Dans sa traduction française, Perrault vengea Faërne de cette accusation, et nia formellement que le fabuliste italien eût jamais vu les écrits de Phèdre ; le sieur Nicolo Perroti avait connaissance de la *Fable de Phèdre*, *arbores in Deorum tutelâ*, et il en parle dans son *Commentaire* sur le 1er livre des *Épigrammes* de Martial, publié sous le nom de *Cornucopia*. C'est la seule qui ressemble au *Jupiter* et *Minerva* de *Faërne ;* mais ce dernier ne la connaissait point. (*V.* tom. I, page. 375, de la *Bibliothèque latine* de Fabricius, édition in-4°.)

Au surplus, Faërne était aussi bon critique qu'excellent poète. On a encore de lui : I. *Une édition de Térence*, Florence, 1565, in-8°, avec une dédicace du P. Victorius à saint Charles Borromée. Cette édition, très-rare, même en Italie, a été réimprimée à Paris, 1602, in-4°. II. Des *Remarques sur Catule et sur plusieurs ouvrages de Cicéron*. III. *Dialogi antiquitatum*, etc. Il mourut à Rome, le 17 novembre 1561, dans la force de son âge.

FAESCH, famille de Bâle, de laquelle sont sortis plusieurs savans, Jean-Jacques, jurisconsulte estimable, né à Bâle en 1571, mourut en 1652. — Son fils, Jean-Jacques, fut, comme le précédent, professeur des institutions et mourut en 1649. — Faesch (Remi), jurisconsulte, né à Bâle, mort en 1667, professa le droit avec distinction, et forma une belle bibliothèque et un cabinet de médailles fort curieux, qui existe encore sous le nom de cabinet de Faesch. Il avait composé une dissertation *De foederibus*. — Faesch (Sébastien), professeur en droit à Bâle, où il était né en 1712, et où il mourut en 1683, est auteur de plusieurs ouvrages dont le plus estimé est une disssertation savante *De Insignibus*, 1671. — Christophe, père du précédent, mort en 1683, avait aussi professé à l'université de Bâle. Il a laissé une dissertation *de Re venaticâ*. — Faesch (Boniface), aussi professeur en droit, né à Bâle, y mourut le 23 décembre 1713, laissant quelques dissertations. — Jean-Rodolphe, né à Bâle en 1669, fut conseiller du margrave de Baden, et successivement résident à la cour de France pour l'électeur de Trèves et le duc de Wurtemberg. Il mourut dans sa patrie, en 1751. — Jean-Louis, né à Bâle, étudia l'art de la peinture, fit des portraits et des caricatures qui eurent de la vogue. Il mourut à Paris, en 1778. — Un autre Faesch (Jean-Rodolphe), ingénieur et architecte au service de l'électeur de Saxe, a publié : I. *Traité de la manière de rendre les fleuves navigables*, Dresde, 1728, in-8°. II. Un *Dictionnaire des Ingénieurs*, 1735, in-8°, etc. Il mourut en 1742, à Dresde. — Faesch (Georges-Rodolphe), probablement fils du précédent, général-major, chef du corps des ingénieurs Saxons, mourut le 1er mai 1787, à l'âge de 77 ans. On a de lui : I. *Règles et principes de l'art de la guerre*, (Leipsick 1771, 4 vol. in-8°.) II. *Histoire de la guerre de la succession d'Autriche* de 1740 à 1748, Dresde, 1787, 7 vol. in-8°, etc.

FAESCH ou FESCH (Emmanuel), natif de Bâle, bailli de Murchenstein en 1748, a écrit en latin plusieurs *Dissertations* intéressantes, imprimées à Bâle, in-4°. — Un autre Faesch ou Fesch (Luc), membre du grand-conseil de Bâle, sa ville natale, a publié en latin une *Dissertation sur la Suisse avant Vespasien*, 1742, 1 vol. in-4°.

FAESI (Jean-Jacques), savant astronome du 17e siècle, né à Zurich, a composé en allemand : I. *Deliciæ astronomicæ*, 1697. II. *Traité sur le cours des planètes*, 1713, in-4°.

FAESI (Jean-Conrad), né à Zurich en 1727, pasteur de l'église de Flaach, est auteur d'une *Description géographique et*

statistique de la Suisse, en 4 vol. in-8°, en allemand, 1765-68. Cet ouvrage annonce un observateur profond, et un écrivain méthodique. Il a laissé une *Histoire du Landgraviat de la Turgovie.*

FAGAN (CHRISTOPHE-BARTHÉLEMI), écuyer, sieur de Lugny, né à Paris en 1702, était frère du premier commis au grand bureau des consignations. Il y eut lui-même un emploi, qui, l'occupant peu, lui laissa la liberté de s'attacher aux belles-lettres. Fagan, avec une partie de l'esprit de La Fontaine, avait à-peu-près le même caractère, la même indolence, la même aversion pour les affaires. Il était marié et bon époux. Son extérieur négligé, son air distrait et timide n'annonçaient point du tout ce qu'il était. Il travailla tour-à-tour pour le théâtre français, le théâtre italien, et celui de la Foire. On remarque, dans toutes ses pièces, un enjouement naïf et fin. Les plus applaudies sont le *Rendez-vous* et la *Pupille*. Celle-ci mérite d'être distinguée. La Harpe, dans son *Cours de littérature*, attribue tout le succès de cette agréable pièce aux grâces et au jeu de la Gaussin ; mais depuis que le théâtre a perdu cette excellente actrice, la pièce n'y est pas moins restée comme un modèle de naturel pour le dialogue, de noblesse, de naïveté et de pudeur, quant au rôle principal. La comédie des *Originaux* fut jouée en 1737. On y trouve plusieurs scènes d'un excellent comique. C'est une mère qui, pour corriger son fils gâté par les travers du jour, lui présente les ridicules de divers personnages admis dans la société pour être ses jouets et l'objet du mépris des gens sensés. Les autres pièces sont : la *Grondeuse*, *Perrette et Lucas*, l'*Amitié rivale*, les *Caractères de Thalie*, le *Marié sans le savoir*, *Joconde*, l'*Heureux retour*, la *Jalousie imprévue*, l'*Ile des Talens*, la *Fermière*, les *Éveillés de Poissy*, les *Acteurs juges*, le *Marquis auteur*, et *Isabelle grosse par vertu*. Il en a composé un grand nombre d'autres de société avec Panard et Favart. Pessellier a rassemblé en 1760, en 4 vol. in-12, les différens ouvrages dramatiques de Fagan. On trouve en tête de cette édition un éloge historique de l'auteur, et une analyse de ses Œuvres. Outre son théâtre, on a encore de lui : *Nouvelles Observations au sujet des condamnations prononcées contre les comédiens*, Paris, 1751, in-12. Fagan mourut à Paris le 28 avril 1755.

FAGE ou BUCKLIN (PAUL), *Fagius*, né à Rheinzabern dans le Palatinat en 1504, d'un maître d'école, se distingua par ses connaissances dans la langue hébraïque. Appelé en Angleterre par Crammer, archevêque de Cantorbéry, il fut chargé de faire des leçons publiques à Cambridge, où il mourut en 1550. Il a beaucoup contribué à répandre la connaissance de la langue hébraïque par ses ouvrages, dont voici quelques-uns : *Thisbites Elias ; Apophthegmata Patrum; Sententiæ morales*, 1542, in-4° ; *Tobias hebraïcus*, 1542, in-4° ; *Expositio dictionum hebraïcarum*, 1542, in-4° ; *Notæ in Pentateuchum*, 1546, in-fol., etc.

FAGE (DURAND), fanatique des Cévennes, naquit à Aubais,

dans le Bas-Languedoc, en 1681. Ayant assisté, en 1702, à plusieurs assemblées d'inspirés qui se tenaient en plein champ, peu à peu son imagination, naturellement vive, s'exalta au point qu'il devint un fanatique accompli. « Tout ce que nous faisions, dit-il lui-même, nous le faisions par ordre de l'*Esprit*. Les plus simples d'entre nous, les enfans même sont nos oracles. Arrivait-il quelque chose d'important sur quoi il fallait délibérer, nous nous jettions à genoux, nous demandions à Dieu de nous diriger, et voici qu'aussitôt plusieurs étaient saisis de l'*Esprit* et parlaient sur la chose en question. S'ils étaient d'accord, nous regardions ce qu'ils disaient comme l'ordre de Dieu. Devions-nous attaquer l'ennemi; étions-nous poursuivis; la nuit nous surprenait-elle; craignions-nous quelque embuscade; fallait-il déterminer le lieu de l'assemblée: *Seigneur*, disions-nous, en nous prosternant, *fais-nous connaître ce qu'il te plait que nous fassions pour ta gloire et pour notre bien*, et l'*Esprit* nous répondait. Après cela, la mort ne nous effrayait pas; nous ne faisions aucun cas de notre vie, heureux de la perdre pour la cause du Sauveur, et en obéissant à ses ordres. Quand nous allions au combat, et que l'*Esprit* nous avait fortifiés par ses bonnes paroles: *N'appréhendez pas, mes enfans, je vous conduirai et vous assisterai*, nous nous jetions dans la mêlée comme si nous avions été vêtus de fer, et que nos ennemis n'eussent eu que des bras de laine. Avec l'assistance des paroles de *l'Esprit*, nos petits garçons de 12 ans frappaient à droite et à gauche comme de vaillans hommes; la grêle des mousquets avait beau siffler à nos oreilles, comme *l'Esprit* nous avait dit: *Ne craignez rien*, cette grêle de plomb ne nous inquiétait pas plus qu'une grêle ordinaire.» Fage fit toute la guerre des Camisards. Il passa ensuite en Angleterre, où l'on croit qu'il mourut.

FAGEL. C'est le nom d'une maison illustre dans la république des Provinces-Unies des Pays-Bas. Pendant cent-vingt-cinq années successives (de 1670 à 1795), les Fagel remplirent les importantes fonctions de greffier des États-Généraux. — FAGEL (Gaspard), né à Harlem, en 1629, fut créé conseiller-pensionnaire de sa ville natale, en 1663, et sept ans après, greffier des États-Généraux. Quand la Hollande fut envahie par Louis XIV, en 1672, Fagel se signala par la généreuse fermeté de son caractère, et le 20 août de la même année, il remplaça dans la charge de grand-pensionnaire, l'un des deux illustres frères de Witt qui venaient d'être massacrés. (*V.* ce nom). Il eut une grande part avec le chevalier Temple, à la paix de Nimègue, qui fut conclue en 1678; maintenu dans les fonctions quinquennales de grand-pensionnaire en 1677, il le fut encore en 1682 et 1687. Le comte d'Avaux, ambassadeur de France, fit de vains efforts pour le mettre dans les intérêts de sa cour; il lui offrit même une somme de deux millions, mais Fagel rejeta noblement ces offres séduisantes. Ce fut sur-tout au moment de l'élévation de Guillaume III au trône d'Angleterre, que Fagel se distingua comme homme d'état. Il rédigea le manifeste de Guillaume, et prit lui-même toutes les mesures nécessaires pour

son voyage. Mais il ne put jouir de la satisfaction de voir le succès de cette entreprise; il mourut le 15 décembre 1688. Fagel a été jugé diversement; mais la plupart des jugemens qu'on a portés sur ce grand homme ont été dictés par l'esprit de parti; les uns l'ont trop dépréciè, les autres l'ont trop exalté. Toutefois, est-il vrai de dire qu'il eut de grandes connaissances. Un jugement sûr, un rare talent pour les négociations, une éloquence vraiment populaire, et un caractère plein de noblesse et de fermeté. Il vécut célibataire et mourut sans fortune. — FAGEL (François), neveu du précédent, fut aussi greffier des États-Généraux, charge qu'il résigna au bout de 64 ans de service, en 1744. Né à La Haye en 1659, il y mourut en 1746. Onno-Zwier de Haren avait écrit sa vie, mais l'ouvrage dont elle faisait partie fut consumé en 1777, dans l'incendie du château de Wolvega en Frise. — FAGEL (François), né en 1740, fut nommé greffier-adjoint des États-Généraux, et promettait une heureuse administration, lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée, le 28 avril, 1773, âgé de 33 ans, regretté de tous les bons citoyens. — FAGEL (Henri), né à La Haye en 1706, fut nommé greffier des États-Généraux, en 1744, contribua beaucoup à l'élévation du Stathouder Guillaume IV, en 1748. Il mourut en 1790, âgé de 84 ans. Il était protecteur éclairé des lettres. On lui attribue (en société avec MM. Tavel et Maclaine), la traduction française des *Lettres de milady Montague*, Amsterdam, 1764, 2 vol. in-8°. Son fils, M. le général Fagel, était, en 1814, ambassadeur du prince souverain des Pays-Bas, à la cour de France. — FAGEL (François-Nicolas), neveu de Gaspard, fils de Nicolas, magistrat très-influent de Nimègue, entra au service en 1672, et fournit une carrière militaire très-brillante. Il fut successivement général d'infanterie au service des États-Généraux, lieutenant feld-maréchal à celui de l'empereur d'Allemagne, mestre-de-camp-général de la Flandre Hollandaise, etc. Il se signala à la bataille de Fleurus, en 1690, à la défense de Mons, en 1691, à la prise de Bonn, en 1703, aux batailles de Ramillies et de Malplaquet, et dans plusieurs autres occasions mémorables. Après la conclusion de la paix d'Utrecht, Fagel se retira à l'Écluse, en Flandre, dont il était gouverneur, et y mourut le 23 février

FAGET. *Voyez* MARCA, à la fin de l'article.

FAGGI ou DE FAGGIIS (ANGE), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né vers 1500, au château de Sangro dans le royaume de Naples, ce qui fait qu'il est quelquefois nommé *Sangrino*, fit ses vœux dans le monastère du Mont-Cassin, le 16 avril 1519, et y devint l'exemple de la communauté. Il donnait à l'étude tout le temps que ne prenaient point les offices. Il possédait les langues grecque et latine, comme la sienne propre. Il avait lu avec fruit l'Écriture sainte et les Pères de l'église; il écrivait avec facilité, et traitait sur-le-champ, soit en prose, soit en vers, quelque sujet qu'on lui présentât. A ces rares qualités, il joignait le talent des affaires. Il montra beaucoup de sagesse dans le gouvernement du Mont-Cassin dont il fut élu abbé, et dans celui

de la congrégation dont la présidence lui fut déférée à deux reprises différentes. Pie VI l'avait en grande estime, et lui avait conféré la charge d'inquisiteur de la foi. Parvenu à un âge avancé, dom Faggi se démit de toutes ses places, pour ne plus songer qu'à Dieu. Il mourut au Mont-Cassin, le 17 mars 1593; il avait 93 ans. On dit que son corps exhumé un an après, fut trouvé sans aucune corruption. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : I *In Psalterium Davidis regis et prophetæ clarissimi paraphrasis vario metri genere exculta*, Venise, in-4°, 1575. II. *Poesis christiana in quatuor libros distincta*. Padoue, in-4°, 1565. III. *Speculum et exemplar christicolarum, seu vita beati Patris sancti Benedicti, monachorum patriarchæ sanctissimi*. Florence, in-4°, 1626. IV. *Traité sur l'oraison des 40 heures*. Florence, 1583. V. *Vita sanctæ Virginis Mariæ, carmine elegiaco*. Vérone, 1649. VI. *Officium 40 horarum, vario metri genere*. 1583. VII. *Sentiment d'un pécheur en présence du très-Saint-Sacrement*, en vers héroïques, Florence, 1583. VIII. *Psautier de de la sainte Vierge, en prose et en vers saphiques*. IX. *Éloge en vers du père dom Paul Picco de Pavie*, imprimé parmi ceux de Paul-Prosper Martinengo. X. *Dialogue sur les noms donnés à Dieu dans les livres saints*. Enfin des *hymnes*, des *éloges*, des *vies des saints*, des *sermons*, etc.

FAGGOT (JACQUES), savant suédois, né dans la province d'Upland, en 1699, fut directeur du bureau d'arpentage à Upsal, secrétaire de l'académie des sciences de Stockholm, et mourut en 1777. Il avait long-temps dirigé les travaux des mines d'alun de l'île d'Œlend et de Calmar; il avait fait lever les cartes des provinces de Suède, et rendu de grands services à l'agriculture de ce royaume. On a de lui : un *Traité des obstacles et des ressources de l'économie rurale*. Après sa mort, l'académie des sciences de Stockholm fit frapper une médaille en son honneur.

FAGIUOLI (JEAN-BAPTISTE), poète comique, né à Florence en 1660, de parens honnêtes, mais pauvres, célèbre par les succès qu'il obtint dans la poésie burlesque, fut un des premiers fondateurs de l'académie des *Apatistes*. Après avoir long-temps voyagé et éprouvé toutes les vicissitudes de la fortune, il revint dans sa patrie, où il mourut en 1742. Ses ouvrages sont : I. *Rime piacevoli*, 7 vol. imprimés à Florence et à Lucques, le 7me vol. ne parut qu'après la mort de l'auteur. II. Des Comédies, 7 vol. in-12, 1734-36. III. Des Ouvrages en prose. Florence, 1737.

FAGIUS (PAUL), théologien protestant, né en 1504, à Saverue, dans le Palatinat, succéda à Wolfgang Capiton, son maître, dans la chaire d'hébreu, à Strasbourg. Il passa ensuite à Isny en Souabe, vers 1537, comme ministre du saint Évangile, et était prêt à demander sa retraite à cause de l'insuffisance de son traitement pour élever sa famille, lorsqu'un magistrat nommé Pierre Buffler lui confia la direction d'une imprimerie qu'il venait d'établir. Fagius fit imprimer des ouvrages qui contribuèrent à répandre en Allemagne le

goût des langues orientales. Dans la suite, Fagius passa en Angleterre pour y professer la théologie; mais il y mourut peu après, le 12 novembre 1549, âgé de 45 ans. Par ordre de la reine Marie, son corps fut déterré huit ans après et brûlé publiquement, mais sa mémoire fut réhabilitée sous Élisabeth. Ses principaux ouvrages sont : I. *Metaphrasis et enarratio perpetua epistol. D. Pauli ad Romanos,* Strasbourg, 1536, in-fol. II. *Expositio litteralis in* IV *priora capita Geneseos*, ibid. 1541, in-4°. III. *Precationes hebraicæ ex libello hebraico exceptæ, cui nomen: liber fidei*, ibid., 1542, in-8°. IV. *Isagoge in linguam hebraicam*, Constance, 1543, in-4°. V. *Breves annotationes in Targum*, Isny, 1546, in-fol., etc.

FAGIUS (Jean-Nicolas). *Voy.* Fau.

FAGNAN (Marie-Antoinette, dame), née à Paris dans le 18me siècle, préféra une douce obscurité à la célébrité littéraire, après avoir publié deux ouvrages de féerie qui eurent du succès. Le premier, intitulé *Kanor*, conte traduit du sauvage, Amsterdam, 1750, in-12, a pour but de prouver que le véritable amour fait des prodiges. La scène est sur les bords de la rivière des Amazones. Elle présente des détails ingénieux et une critique plaisante de plusieurs de nos usages. Le second écrit de madame Fagnan a pour titre: *Miroir des princesses orientales.* C'est un miroir qui révèle tout ce qui se passe au fond des cœurs. L'idée n'en est pas nouvelle. On sait que Le Sage en a fait le fond de son opéra du *Miroir magique.* On doit encore au même auteur, d'abord une plaisanterie de mauvais ton, intitulée : *Histoire et aventures de mylord Pet,* La Haye (Paris), 1755, in-12; ensuite une bagatelle agréable, publiée dans le *Mercure de France,* dans le *Cabinet des fées* et dans les *Contes merveilleux*, sous le titre de *Minet bleu et Louvette.* Son objet est de rappeler qu'il ne peut y avoir de véritable laideur pour les femmes qui ont de l'âme, du sentiment et une véritable tendresse. Madame Fagnan est morte vers l'an 1770.

FAGNANI (Jean-Marc), gentilhomme milanais, né en 1524, florissait dans le 16me siècle. Il est auteur d'un poëme latin intitulé: *De bello ariano*, dans lequel il chante la guerre que, suivant la tradition populaire, l'archevêque saint Ambroise fit aux ariens de Milan. Ce poëme ne parut qu'en 1604. Aquilino Coppini fait mention de quelques autres poésies de Fagnani qui n'ont pas encore été imprimées. Ce poète est mort vers l'an 1609. — Raphaël Fagnani, de la même famille, mort en 1627, est auteur d'une *Histoire des plus illustres familles de Milan,* 8 vol. in-fol., manuscrit.

FAGNANI ou FAGNAN (Prosper), célèbre canoniste, consulté à Rome comme l'oracle de la jurisprudence, fut pendant quinze ans secrétaire de la sacrée congrégation. Cet habile homme perdit la vue à l'âge de 44 ans, et n'en travailla pas moins jusqu'à sa mort, arrivée en 1678, à l'âge de 80 ans. On lui doit un long *Commentaire* latin sur les Décrétales, à Rome, 1661, 3 vol. in-fol., réimprimé à Venise en 1697. Il fut entrepris par ordre

du pape Alexandre VII. La table de cet ouvrage, vrai chef-d'œuvre en ce genre, vaut seule autant que le Commentaire. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'elle ait pu être dressée par un aveugle. Son livre est très-favorable aux Ultramontains.

FAGNANO (Jules-Charles, comte de), excellent géomètre du dernier siècle, également connu sous le titre de marquis de Toschi, né en 1690 à Sinigaglia dans l'état romain, mourut vers 1760. Ses *Œuvres* ont été publiées à Pesaro en 1750, en 2 vol. in-4°. La plus grande partie contient ses découvertes relatives aux propriétés et aux usages des courbes géométriques, vulgairement nommées lemniscates, ou courbes du quatrième degré. — Jean-François de Fagnano, de Toschi, fils du précédent, cultivait aussi les mathématiques. On trouve des mémoires de lui dans les journaux de Leipsick, année 1774, 1775 et 1776.

FAGNON (Jean-Charles), habile graveur, attaché à la bibliothèque du Louvre, a gravé une infinité de vignettes et de fleurons, que le goût moderne a bannis des éditions, et une suite précieuse de caractères d'imprimerie, imitant les diverses sortes d'écritures avec autant de légèreté que d'agrément. Il mourut au mois de mars 1800, à l'âge de 67 ans.

FAGON (Gui-Crescent), né à Paris en 1638, d'un commissaire des guerres, destiné par ses parens à la médecine, prit le bonnet de docteur en 1664. Étant sur les bancs, il soutint, dans une thèse, la circulation du sang : action hardie alors, que les vieux docteurs ne pardonnèrent au jeune étudiant qu'en faveur de l'esprit avec lequel il avait défendu ce paradoxe, aujourd'hui démontré. Vallot, premier médecin du roi, ayant entrepris de repeupler le Jardin-Royal, le livre commun de tous les botanistes, Fagon lui offrit ses soins. Il parcourut les Alpes, les Pyrénées, l'Auvergne, la Provence, le Languedoc, et n'en revint qu'avec une riche moisson. Son zèle fut récompensé par les places de professeur en botanique et en chimie au Jardin du Roi. Sa réputation le fit choisir, en 1668, pour être le premier médecin de madame la dauphine. Quelques mois après, il devint celui de la reine; et après la mort de cette princesse, il fut chargé par le roi du soin de la santé des enfans de France. Enfin Louis XIV, après l'avoir approché de lui par degrés, le nomma son premier médecin en 1694. Dès qu'il fut élevé à ce poste, il donna à la cour un spectacle rare et singulier : il diminua beaucoup les revenus de sa charge. Il se retrancha ce que les autres médecins subalternes de la cour payaient pour leur serment; il abolit les tributs qu'il trouva établis sur les nominations aux chaires royales de professeur en médecine dans les diverses universités. Devenu sur-intendant du Jardin-Royal en 1698, il détermina Louis XIV à envoyer Tournefort dans le Levant, pour enrichir ce jardin de nouvelles plantes. L'académie des sciences lui ouvrit son sein l'année d'après. Fagon avait toujours eu une santé très-faible. « Elle ne se soutenait que par un régime presque superstitieux, et il pouvait donner pour preuve de son habileté, dit Fontenelle, qu'il vivait. » Il mourut le 11 mars 1718, âgé de

près de 80 ans. — Il avait épousé Marie Nozereau, dont il a laissé deux fils ; l'aîné, Antoine, évêque de Lombez, puis de Vannes, mort le 16 février 1742 ; et le second, Louis, conseiller d'état ordinaire et au conseil royal, et intendant des finances, mort à Paris le 8 mai 1744, sans avoir été marié. Outre un profond savoir dans sa profession, Fagon avoit une érudition très-variée. Il était humain, généreux, désintéressé. Le roi lui ayant accordé l'expectative de la première place d'intendant des finances pour son fils, celle de Poulletier vaqua en 1711. Fagon, à qui le roi l'offrit, déclara nettement qu'il ne voulait point en priver le fils du défunt, et qu'il aimait mieux que le sien n'en eût jamais. Ce célèbre médecin avait beaucoup d'attachement pour la faculté de médecine de Paris, dont il était membre. Elle trouvait en lui un agent fort zélé auprès du roi, et très-empressé à soutenir ses priviléges. « Peut-être dans des cas particuliers, dit Fontenelle, n'a-t-il été que trop ferme en faveur de sa faculté contre ceux qui n'en étaient pas, soit par justice, soit par attachement à ses idées. Il ne fit pas plus de grâce aux empiriques. Ce n'est pas qu'il rejetât tout ce qu'on appelle *secrets ;* au contraire, il en fit acheter plusieurs au roi. Mais il voulait qu'ils fussent véritablement secrets, c'est-à-dire, inconnus jusque-là, et d'une utilité constaute. Souvent il fit voir à des charlatans, qui croyaient ou qui supposaient de posséder un trésor, que leur trésor était déjà public. Il leur montrait le livre où il était renfermé ; car, malgré les assujétissemens de sa place et de sa profession, il ne cessait de lire et de s'occuper. Les fêtes, les spectacles, les divertissemens de la cour, quoique souvent dignes de curiosité, ne lui causaient aucune distraction. Tous les malades de Versailles s'adressaient à lui. « Quelques-uns, vraisemblablement, croyaient faire leur cour en réclamant le premier médecin ; mais heureusement ce premier médecin était aussi, dit Fontenelle, un grand médecin ; et sa maison ressemblait à ces temples de l'antiquité, où étaient en dépôt les recettes qui convenaient aux maux différens. Il eut part au catalogue du Jardin-Royal, publié en 1665, sous le titre de *Hortus regius.* Il orna ce recueil d'un petit *Poëme* latin, inspiré par son goût pour la botanique. « On est, dit Fontenelle, volontiers poète pour ce qu'on aime. » On a encore de lui *les admirables qualités du quinquina*, Paris, 1703, in-12.

FAGUNDEZ (Étienne), jésuite, de Viana, en Portugal, mourut en 1645, à 68 ans, regardé comme un homme pieux et savant. On a de lui un *Traité des Contrats*, Lyon, 1641, in-fol. ; et d'autres ouvrages de *Théologie morale*, qui ont eu de la réputation.

FAHLENIUS (Éric), orientaliste, né dans la province de Vestmanie en Suède professa en 1701, les langues orientales à Pernau en Livonie. Ses ouvrages sont : I. *Disp. duo priora capita ex comment. R. Isaaci Abarbanelis in prophetam Jonam, in linguam lat. translata*, 1696 ; II. *Disp. historiam Alcorani et fraudem Mahumedis sistens*, 1679 ; III. *De triplici Judæorum libros sacros commentandi ratione*, 1701.

FAHRENHEIT (Gabriel-Daniel), habile physicien, et artiste ingénieux, né à Dantzick, vers la fin du 17e siècle, fut d'abord destiné au commerce; mais son goût le portant vers la physique, il s'appliqua à la construction des baromètres, des aéromètres et des thermomètres, et en fit d'excellens. Voici la description que M. Libes dans son Dictionnaire de physique donne de ces deux derniers instrumens. « Son aéromètre offre l'avantage d'opérer sur des volumes égaux de différens fluides, et conséquemment de faire connaître le rapport exact qui existe entre leurs pesanteurs spécifiques. Les physiciens anglais préfèrent au thermomètre de Réaumur celui de Fahrenheit qui est à mercure, et qui a pour limite de l'échelle les degrés qui répondent, l'un à la chaleur de l'eau bouillante, l'autre à la congélation déterminée par le muriate d'ammoniaque. La distance qui sépare les deux limites est divisée en deux cent douze parties égales, d'où il résulte que le trente-deuxième degré coïncide avec le zéro du thermomètre français, ce qui donne cent quatre-vingts degrés depuis le même terme jusqu'à celui de l'eau bouillante. Neuf degrés du thermomètre de Fahrenheit en valeur, quatre du thermomètre de Réaumur divisé en quatre-vingts parties, et cinq degrés du thermomètre centigrade». Il vivait encore en 1740, et il avait perfectionné ses connaissances par différens voyages en Hollande, en Prusse, en Courlande, en Livonie. On lui attribue une *Dissertation sur les thermomètres*, imprimée en 1724.

FAIDEAU. *Voyez* Feydeau.

FAIDIT (Gaucelm), Limousin, se distingua parmi les troubadours vers la fin du 12e et au commencement du 13e siècle. Nous avons de lui cinquante-deux *Chansons*, tissues de lieux communs sur l'amour.

FAIEL, ou FAYEL. *Voyez* Coucy. (Raoul ou Renaud de)

FAIGUET de VILLENEUVE (Joachim), né à Montcontour en 1703, remplit une place de trésorier de France au bureau de Châlons, et travailla à l'Encyclopédie, dont il rédigea les articles *Dimanche*, *Citation*, *Épargne*, *Étude*. On lui doit encore les ouvrages suivans: I. *L'Ami des pauvres*, 1767, in-12. II. *Mémoires politiques sur les finances*, in-12. III. *Entretien de nos troupes à la décharge de l'état*, 1769, in-12. IV. *Légitimité de l'usure réduite à l'intérêt légal*, Amsterdam, 1770. On lit à la fin de l'ouvrage ces deux vers:

> A cinquante-cinq ans, avocat de l'usure,
> J'instruisais la Sorbonne et la magistrature.

V. *L'Économie politique*, projet pour enrichir et pour perfectionner l'espèce humaine, Paris, 1763, in-12. Faiguet mourut vers 1780.

FAIL. (Noël du) *Voy.* Dufail.

FAILLE (Jean-Charles de la), jésuite, né à Auvers en 1597, professa les mathématiques à Dôle et à Louvain, avec une grande distinction. Il fut précepteur de l'infant don Juan d'Autriche, et l'accompagna dans ses voyages en Sicile, en Catalogne et à Naples. Il mourut à Barcelonne, le 4 novembre 1652. Ses ouvrages sont: I. *Theses mecanicæ*, Dôle, 1625; *Theoremata de centro gravitatis partium circuli et ellipsis*; Anvers, 1632, in-4°.

On doit observer que l'ouvrage de La Faille a précédé celui de Guldin, à qui on attribue communément l'invention de la théorie de la gravitation.

FAILLE (Germain de la), historien, né à Castelnaudary en 1616, avocat du roi au présidial de cette ville, syndic de Toulouse en 1655, et secrétaire perpétuel des Jeux-Floraux en 1694, mourut à Toulouse le 12 novembre 1711, à 96 ans, doyen des anciens capitouls. On a de lui, I. Les *Annales de la ville de Toulouse*, en 2 vol. in-fol., 1687 et 1701. L'auteur de la dernière *Histoire de Toulouse* (Durozoy) a beaucoup profité de cet ouvrage curieux et intéressant, surtout pour les Toulousains. Le style en est vif et concis, mais peu correct. Il s'est arrêté à l'année 1610; son amour pour la vérité ne lui permit point de traiter l'histoire des derniers temps, parce qu'il craignait d'être obligé de la trahir. II. Un *Traité de la Noblesse des Capitouls*, en 1707, in-4°, rempli de recherches curieuses. Cet ouvrage fut composé dans le temps de la recherche des faux nobles, de peur que les commissaires de la cour ne donnassent quelque atteinte aux priviléges du capitoulat. On y trouve un *Catalogue de plusieurs nobles et anciennes familles, dont il y a eu des capitouls depuis la réunion du comté de Toulouse à la couronne.* Quelques-unes de ces familles eurent le petit orgueil de se fâcher de ce qu'on les avait comprises dans cette liste. Indépendamment du mérite de l'érudition, La Faille écrivait facilement en vers et en prose. Il était lié avec plusieurs gens de lettres, dont il avait l'estime et l'amitié. A l'âge de 94 ans, La Faille fit encore des *Vers d'Amour adressés à une demoiselle de Toulouse.* On les trouve dans le Journal de Verdun, mai 1709, pag. 253. Ils ne se ressentent point des glaces de la vieillesse.

FAILLE (Clément de la), naturaliste, né à la Rochelle au 18ᵉ siècle, se destina d'abord au barreau, et fut reçu avocat au parlement de Toulouse; il fut ensuite nommé contrôleur des guerres, et se livra, pendant ses momens de loisir, à l'étude des sciences naturelles et à des expériences d'agriculture. Il fut secrétaire perpétuel de la société d'agriculture de la Rochelle, et membre de celles de Lyon, Tours, Berne, et de l'académie d'Augsbourg. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits qui lui auraient fait une réputation distinguée comme savant et comme littérateur; mais la modicité de sa fortune ne lui ayant pas permis de faire les frais des gravures dont ils devaient être ornés, ils sont peu connus. Il mourut, à ce qu'on croit, vers 1770. Ses principaux ouvrages sont: I. *Conchyliographie ou Traité général des coquillages de mer, de terre et d'eau douce du pays d'Aunis*, in-4°, manuscrit. II. *Mémoires figurés sur les pierres du pays d'Aunis*, in-4°, fig., manuscrit. III. *Mémoires sur les pétrifications des environs de la Rochelle*, imprimés dans l'*Oryctologie* d'Argenville. IV. *Mémoire sur les moyens de multiplier aisément les fumiers dans le pays d'Aunis*, La Rochelle, 1763, in-12. V. *Essai sur l'histoire naturelle de la taupe.* La Rochelle 1768, in-12, fig.

FAINI (Diamante), femme poète, née vers 1725, à Savallo, village de la vallée de Sabbio, dans le Brescian. Elle était fille d'un médecin appelé Antoine Medaglia, qui, voyant dans sa fille des dispositions pour l'étude, lui enseigna le latin, qu'elle écrivit avec pureté et élégance. La jeune Diamante apprit ensuite la rhétorique, la philosophie, les mathématiques. Elle possédait assez bien l'astronomie et même la théologie. Elle cultivait la poésie avec succès, possédait le français et plusieurs langues modernes. A toutes ces connaissances, Mme Faini joignait de rares vertus et des qualités domestiques qui ne se trouvent pas souvent chez les personnes de son sexe, qui s'adonnent aux sciences. A l'âge de 40 ans, elle renonça à toute espèce de lecture profane, et ne s'occupa plus que de livres pieux et ascétiques. Elle mourut le 13 juin 1770. Ses *Œuvres* en prose et en vers furent publiées à Salo, par Pontara, en 1762 et 1771, 1 vol. in-8°. On y trouve de la facilité, de la grâce et de l'élégance. La vie de l'auteur a été insérée dans la seconde édition.

FAIRCLOUGH (Samuel), ministre non-conformiste, né à Haverli en 1594, mort en 1678, élève du collége de la Reine à Cambridge, fut ministre de Barnadiston, au comté de Suffolk, et ensuite de Kelton, au même comté. Ce respectable ecclésiastique, modéré dans ses jugemens, et ami de l'épiscopat, quoiqu'on lui ait fait quelques reproches relativement à la liturgie, mena une vie exemplaire. Il a fait l'*Oraison funèbre de sir Nathaniel Bamadiston*, 1653, et quelques autres *Discours publics* prononcés en différentes occasions.

FAIRCLOUGH (Samuel et Richard), fils et petit-fils du précédent. Le premier, mort en 1691, fut déposédé du rectorat de Hougton-Conquest, au comté de Bedfort, pour non-conformité. Son fils Richard perdit, pour la même cause, la cure de Welfs, au comté de Sommerset, et mourut en 1682. Tous les deux se distinguèrent par leur piété et leurs talens.

FAIRFAX (Édouard), poète anglais, mort en 1632, auteur d'une traduction de la Jérusalem délivrée, intitulée *Godefroy de Bouillon*, qui parut d'abord en 1600. La 2e édition de 1624, in-fol., n'a pas été donnée par lui. Il a aussi composé des *Eglogues* et d'autres poésies.

FAIRFAX (Thomas, lord), né à Denton, dans la paroisse d'Otley en Yorkshire, chef du parti des parlementaires en Angleterre, défit l'armée de Charles Ier à Naseby le 23 juin 1645. Ce malheureux prince s'étant retiré chez les Écossais, ils eurent la basse cruauté de le livrer à ses ennemis pour une somme de 200,000 livres sterling. Fairfax le traita avec beaucoup de respect, et l'aurait laissé évader s'il n'avait craint Cromwel. Lorsque Charles II fut rappelé, le parlement le choisit pour un des députés qu'il envoya à ce Prince. Fairfax mourut en avril 1671. Son père avait partagé les dangers de la guerre des parlementaires. Ils étaient l'un et l'autre presbytériens, et l'esprit de secte entra plus dans leurs démarches que l'envie de détrôner leur souverain. Thomas Fairfax était d'une bravoure à toute

épreuve ; c'était un lion dans les combats, et cependant il était naturellement doux, bon et plein de désintéressement. Il aimait les lettres et empêcha, pendant la guerre, le pillage de plusieurs bibliothèques à York et à Oxford. Il eut une grande part à la publication de *la Polyglotte* et de plusieurs grands ouvrages, et protégea Dodsworth. On conservait de lui, en manuscrit, dans la collection de Thoresby, des traductions des Psaumes, un Poëme sur *la solitude*, et un Traité *sur la brièveté de la vie*. Il y a aussi dans la bibliothèque de Denton des manuscrits, dont Park a donné la liste dans sa nouvelle édition des auteurs nobles et royaux.

FAIRFAX (Thomas lord), était de la même famille que le précédent. Il naquit vers l'an 1691, et fit de fort bonnes études à Oxford: l'on a dit qu'il fut l'un des collaborateurs du *Spectateur*. Il prit du service, mais il passa ensuite en Amérique où il avait des propriétés considérables. Il se fixa dans la Virginie, renonçant ainsi volontairement à tous les honneurs qui devaient être son partage en Angleterre ; généralement estimé, il vit pendant les troubles civils ses propriétés respectées également par les Anglais et par les Américains. Par ses soins, le canton de la Virginie où il s'était établi, devint le mieux cultivé et le plus peuplé de l'Amérique. Il mourut en 1782, après avoir été toute sa vie célibataire. son nom a été donné au comté où est situé Alexandrie, vis-à-vis la cité de Washington.

FAISTENBERGER (Antoine), peintre, né à Inspruck en Tirol dans l'année 1678, mort à Vienne en 1722, excellait dans le paysage. Il fut d'abord élève de Bouritsch, et se perfectionna ensuite d'après le Guaspre et le Poussin. Ses paysages, ornés des plus belles fabriques, sont d'une composition également grande et bien entendue. Il aimait aussi à représenter des chutes d'eau et des solitudes. Hans-Graf faisait ordinairement les figures dans ses tableaux. On voit de lui, dans la galerie de Vienne, un *Paysage rustique*, avec une grande *chute d'eau au pied d'un rocher*, et des *voyageurs à cheval poursuivis par des voleurs*; et dans celle de Dresde, un *Paysage montagneux, avec fabriques*, et une *chute d'eau dans un lac*, où l'on voit des pêcheurs, et d'autres figures.

FAITHORNE (Guillaume), peintre et graveur anglais, né en 1616, mort en 1691, servit dans l'armée royale pendant les guerres civiles, et fut fait prisonnier par Cromwell. Quand il eut recouvré la liberté, il vint en France, où il étudia sous Champagne; et quand il put retourner dans sa patrie, il y exerça ses talens pour la peinture en miniature, et la gravure à laquelle il s'appliqua particulièrement. Ses principales gravures sont *une sainte famille* d'après Vouet, et un *Christ au tombeau*, d'après Van Dyck. Il a aussi publié un traité *sur le dessin, la gravure au burin et à l'eau-forte*. Son fils Guillaume s'est borné à la gravure des portraits en taille-douce.

FAIVRE (Jean-Baptiste-Louis), né à Paris le 13 avril 1766, étudia le dessin, et acquit bientôt cette finesse et cette légèreté si nécessaires pour bien rendre à la plume et au lavis les détails de

l'architecture. Il n'avait encore que 20 ans, lorsqu'il remporta, en 1786, la première médaille des prix d'émulation : elle fut suivie de six à sept autres; et enfin il obtint le grand prix d'architecture en 1789. Ce fut vers la fin de cette année qu'il partit pour l'Italie. Arrivé à Rome, il se livra à l'étude avec une nouvelle ardeur. Après un séjour de trois ans dans cette ville, il entreprit le voyage de Naples et de Pestum, alla à Florence, parcourut successivement Venise, Padoue, Vicence, Vérone, Bologne et Gênes, et visita la Provence et le Languedoc. De retour à Paris en 1793, après avoir recueilli la plus riche moisson d'études qu'un artiste de son âge puisse ambitionner, il se préparait à les mettre en œuvre, lorsqu'il mourut en 1798.

FAKHRACOLA, fils de Libarid, petit-fils d'Eligoum-Orpélian, né vers l'an 1211, se livra avec succès au métier des armes. En 1242, du temps du fameux siége d'Arz-Roum par les Tartares, sous les ordres de Patchou-Khan, Fakhracola, en qualité d'aide-de-camp du chef, y commandait une division d'élite, et il fut le premier qui s'élança dans la ville avec audace, en criant à haute voix à ses troupes de le suivre pas à pas, et de s'emparer des carrefours et des édifices élevés. Ce général, dévoué aux Tartares, leur rendit des services signalés en plusieurs circonstances, et mourut vers l'an 1257.

FAKHRACOLA, fils de Darsélgé-Orpélian, né vers l'an 1252, étudia, auprès de maîtres très-habiles, l'art de la guerre et les langues vivantes. A l'âge de 23 ans, il entra au service des Tartares, et acquit de la renommée en différens combats. En 1282, Arghoun-Khan lui confia le gouvernement de Chamakhy et de ses environs. Fakhracola rendit à cette ville son ancienne splendeur. Il rétablit les murs et les forteresses détruits par les Tartares; il y bâtit des églises et des caravanserais, et rappela des hommes industrieux de la grande et de la petite Arménie, afin d'augmenter le nombre des habitans, et de faire fleurir son commerce. Fakhracola, après un gouvernement sage et paternel pendant l'espace de dix-sept années, mourut vers la fin de 1298, regretté par tout le peuple.

FAKHR-EDDAULAH (Ali), prince de la dynastie des Bouides, reçut en partage, après la mort de son père, le gouvernement de Hamadan, l'Irac-Adjemi, et du Tabaristan, qui devait relever de son frère Movaïd-Eddaulah. Mais Fakhr refusa foi et hommage à Movaïd qui le battit, et le força de se réfugier chez les princes Samanides. Moraïd étant mort en 373 de l'hégire (983 de J.-C.), Fakhr-Eddaulah fut élevé sur le trône par les soins du sage visir Ismaïl, plus connu sous le nom de Saheb-Ibn-Abbad. Ce fut à ce ministre que Fakhr fut redevable de toute la gloire qu'il acquit dans les commencemens de son règne. Mais après la mort d'Ismaïl, il oublia les conseils de ce sage vieillard, dissipa ses trésors, et jeta le trouble dans tout le royaume. Il mourut subitement en 387. Son fils Madjad-Eddaulah lui succéda.

FAKHR-EDDYN, (Mohammed), ou *la Gloire de la Religion*, né à Rei, dans l'Irâk-Adjémy, l'an de l'hégire 543 (1149 ou 1150 de J.-C.), devint, par

nne étude assidue, fort habile dans la connaissance de l'ancienne philosophie, et relevait sa vaste érudition par tous les charmes d'une éloquence persuasive; mérite bien rare dans un savant. Une autre singularité, c'est qu'il acquit des biens immenses, dont il faisait un noble emploi, sans être prodigue. Il mourut empoisonné en 1209 (606 de l'hégire.) Entre les nombreux ouvrages qu'il a composés en arabe et en persan, sur diverses matières, et dont on trouve la liste dans la bibliothèque de Casiry, les suivans occupent la première place : I. *Principes de la Religion;* II. *Traité de Métaphysique;* III. *Commentaire sur l'Alcoran* en plusieurs volumes ; IV. Commentaire sur l'ouvrage d'Avicenne, intitulé : *Secours de la Philosophie,* etc. — Un autre auteur du même nom, auquel on joint celui de *Razy*, natif de Cordoue, sous la domination des Arabes en Espagne, a laissé une *histoire Chronologique des dynasties* qui se trouve parmi les manuscrits arabes de la Bibliothèque royale. M. Sylvestre de Sacy en a publié trois extraits dans sa *Crestomathie arabe.* Plusieurs auteurs l'ont faussement attribué à Fakr-Eddyn le Persan, malgré l'infériorité marquée du style de cet ouvrage.

FAKHR-EDDYN, plus connu sous le nom de *Facardin*, grand émir des Druzes, de la famille de Maan Monogly, naquit l'an 1584. Son éducation fut confiée à un chrétien maronite, qui lui donna toutes sortes de talens et de connaissances. Son père fut empoisonné en 1586, et Setnesep sa mère, se chargea du gouvernement jusqu'à ce que son fils eût atteint l'âge de gouverner. C'est aux conseils de cette femme excellente que Fakhr-eddyn dut ses succès. Elle avait les talens les plus rares, et était une des plus belles femmes de son pays. Sous sa direction, Fakhr-eddyn reconquit les pays de son père que les autres émirs avaient envahis, et fut nommé grand-émir. Les guerres d'Achmet Ier contre ses pachas d'Asie, et celles qu'il eut à soutenir en Perse et en Hongrie, fournirent à Fakhr-eddyn l'occasion de faire tantôt la guerre à la Porte, et tantôt de la secourir comme allié. Ferdinand, grand-duc de Florence, profita de ces circonstances pour étendre le commerce de ses états, et conclut en 1608, avec Fakhr-eddyn, une alliance approuvée du pape. Il secourut le grand-émir par mer avec une flotte, pendant que lui-même attaqua la Perse par terre, et se rendit maître de Seïda, de Balbek et des pays de Libanon. Déjà il se dirigeait contre Damas et Tripoli, lorsque la Porte résolut d'envoyer contre lui une puissante force navale. Fakhr-eddyn n'attendit pas l'arrivée de cette armée, et annonçant qu'il allait se rendre en personne à Constantinople pour apaiser le sultan irrité, et pour y convenir définitivement des limites de ses états, il se rendit à Florence, où Côme II, qui venait de succéder à son père, le reçut en ami. Avant son départ, il avait fait détruire et combler les ports d'Acre, de Tyr, de Seïde et de Barut, pour empêcher les galères turques d'y entrer, et depuis ce jour ces ports, jadis si beaux, sont fermés à la navigation. A la cour de Toscane il fut traité avec toutes sortes d'é-

gards; et il profita de ce séjour pour s'instruire dans les arts qui fleurissaient en Europe. Cependant ses états, qui furent vivement pressés par les Turcs, tinrent bon. Les pachas eux-mêmes se brouillèrent, et Setnesep prit la résolution héroïque de se rendre elle-même au camp du pacha Achmet, et de lui offrir un accommodement; comme elle avait des amis au sérail de Constantinople, elle réussit dans son entreprise, et il ne manquait plus que le retour de Fakhr-eddyn. Celui-ci se plaignait de la lenteur des cabinets chrétiens à lui fournir des secours; et comme la cour de Madrid exigea qu'il vînt lui-même en Espagne, il partit, mais, arrivé à Messine, il y reçut la nouvelle de la paix conclue entre la Porte et le pacha de Damas, ce qui le détermina à retourner dans son pays, après avoir séjourné vingt mois en Toscane. Il se tint d'abord tranquille, et s'occupa à introduire parmi ses sujets des mœurs européennes; mais bientôt les changemens arrivés à la Porte lui fournirent l'occasion de faire de nouvelles conquêtes; et il aurait été facile aux puissances chrétiennes de s'établir dans ces contrées, si elles avaient voulu seconder les projets de Fakhr-eddyn. Mais le grand-duc de Toscane et le pape se méfièrent l'un de l'autre, et les plus beaux projets s'évanouirent. Cependant Fakhr-eddyn réussit d'abord dans ses entreprises; il prit Antioche, soumit une nation jusqu'alors indomptée qui habitait sur les monts Sajon; et il attaqua même les Arabes que, jusqu'alors, il avait épargnés comme ses amis. Enfin la mort lui enleva sa mère, et avec elle cessa toute l'influence qu'il avait à la Porte. Alors tous les malheurs fondirent à la fois sur lui. Il ne recevait plus ni munitions ni troupes du duc de Toscane; ses ports se rendirent en 1633 à la flotte turque; il eut dans les nouveaux gouverneurs autant d'ennemis. Les pachas de Damas, de Jérusalem et ceux des autres provinces, joints aux Arabes, le pressèrent vivement, battirent son armée, et Fakhr-eddyn lui-même, trahi par ses meilleurs amis, tomba entre leurs mains. Il fut envoyé à Constantinople, où le grand-seigneur le reçut bien, et lui aurait peut-être rendu la liberté, si ses petits-fils n'eussent pas recommencé les troubles, ce qui détermina Amurat IV à faire décapiter Fakhr-eddyn le 13 avril 1635. Toute sa famille eut le même sort.

FAKHR-ENNISA (Choud'eh), fille célèbre, qui mérita le nom ci-dessus cité, et qui signifie *la gloire des femmes*. Elle naquit à Bagdad vers l'an 1088 de J.-C., professa la jurisprudence et la théologie, compta parmi ses disciples les hommes les plus distingués et les docteurs les plus fameux de ce siècle. Elle passa sa vie dans le célibat, uniquement occupée de ses études, et mourut le 1er juillet 1178 de J.-C., ou 574 de l'hégire.

FALBAIRE (Charles-George Fenouillot de), auteur dramatique, né à Salins en Franche-Comté le 16 juillet 1727, mort le 28 octobre 1800, fournit quelques articles à l'Encyclopédie, et se consacra ensuite à l'art dramatique. Deux de ses pièces ont obtenu quelque succès, les *Deux Avares*, opéra joué en 1771, et l'*Honnête criminel*, titre auquel on a re-

proché avec raison une contradiction évidente, puisqu'un *criminel* ne peut être *honnête ;* l'auteur y a substitué celui de la *Piété filiale*. C'est un drame en 5 actes, qui fut représenté en 1768, et qui offre sur la scène le fait pathétique du galérien Fabre. Cette pièce, malgré de grands défauts, fait toujours la plus vive sensation. (*Voy.* FABRE.) Les autres pièces de Falbaire sont : *Mélide* ou *le Navigateur*, opéra en trois actes, dont la musique est de Philidor ; l'*École des mœurs*, comédie en cinq actes, tombée à la première représentation ; le *Fabricant de Londres*, drame qui n'eut pas un meilleur succès. Lors de la première représentation de ce drame qui fut joué le 12 janvier 1771, lorsqu'au 5e acte on vint annoncer la banqueroute du *Fabricant*, un plaisant du parterre s'écria : *j'y suis pour vingt sols ;* (prix de son billet) la pièce tomba aussitôt et l'auteur fut contraint de la retirer le lendemain. On a encore de lui : les *Deux Avares*, comédie-opéra, mise en musique par Grétry, qui fut assez bien accueillie, et les *Jammabos* ou *les Moines Japonais*, tragédie. Ses autres écrits consistent en quelques poésies fort médiocres et quelques brochures peu intéressantes. Le théâtre de cet auteur, publié en 1787, forme 2 vol. in-8°.

FALCAND (HUGUES), historien, Normand d'origine, trésorier de St.-Pierre de Palerme dans le 12e siècle, laissa une *Histoire de Sicile, depuis* 1146 *jusqu'en* 1169, écrite avec exactitude et avec simplicité, dont la meilleure édition est celle que Gervais de Tournay, chanoine de Soissons, auteur de quelques ouvrages, a publiée à Paris, 1550, in-4°. Elle a été réimprimée dans les *Collections historiques* de Burmann, de Carusio et de Muratori, ainsi que dans les *Scriptores rerum Sicularum*, Francfort, 1579, in-fol., Paris, 1752, in-12.

FALCIDIUS, tribun du peuple romain, institua la loi *Falcidie*, ainsi appelée du nom de son auteur. Elle ordonnait que le quart des biens de tout testateur demeurerait à ses légitimes héritiers : c'est ce qu'on nomma la *Quarte Falcidie*. On pouvait disposer du reste.

FALCIERI (BIAGIO), né à Saint-Ambroise, près de Vérone, en 1628, mort en 1703, était élève du chevalier Liberi, dont il imita la manière pendant longtemps. On voit plusieurs ouvrages de lui dans sa patrie, la plupart d'une grande dimension : ils font honneur à ses talens.

FALCIGLIA (JULIEN), de Sicile, de l'ordre de saint-Augustin, s'éleva par son mérite aux premières dignités de son ordre, et en devint général en 1443. Il mourut en 1559. Parmi les ouvrages qu'il publia, on distingue les suivans : *De Sensu composito. liber. I. De Medio demonstrativo. De sophistarum regulis, terminorum moral. lib.*, etc.

FALCK (JEAN-PIERRE), *Voy.* FALK.

FALCK (JÉRÉMIE), graveur, né à Dantzick en 1629, a beaucoup travaillé en France chez Chauveau. Les principales estampes que l'on a de sa main sont : la *Prédiction de saint Jean*, d'après A. Bloemaert ; quelques-uns des *douze mois de Sandrart*, dont Suyderhoef,

Persyn et autres ont gravé le reste; divers Portraits de seigneurs suédois et polonais, ainsi que celui de la reine de Suède, d'après David Bech; *la Vierge assise avec l'Enfant Jésus, lequel présente de l'herbe à un agneau que tient saint Jean*, d'après Jacques Stella; divers autres sujets d'après Just Van Egmont, Van Mole, Séb. Bourdon etc.

FALCKEMBERG (Jean de), religieux dominicain au commencement du 15me siècle, se mêla des querelles des chevaliers teutoniques avec le roi de Pologne: Il écrivit contre ce prince un livre, qui le fit mettre en prison à Constance, où se tenait alors le concile général. Ce libelle est adressé à tous les rois, princes, prélats, et généralement à tous les chrétiens. Falckemberg y promet la vie éternelle à tous ceux qui se ligueront pour exterminer les Polonais et Ladislas leur roi. La condamnation du libelle fut résolue unanimement dans le concile; mais elle ne fut confirmée dans aucune session publique, malgré les sollicitations des Français, qui s'étaient joints aux Polonais.

FALKEMBERG (Gérard), jurisconsulte et philologue, né à Nimègue, fut disciple de Cujas à Bourges. Nous n'avons de lui que ses notes et conjectures sur les *Dionysiaca* de Nonnus, Anvers, Plantin, 1569, in-4°. Francfort, 1606, in-8°. Il mourut en 1578, d'une chute de cheval.

FALCKENSTEIN (Jean-Henri de), volumineux écrivain de Franconie, né en 1682, mort en 1760, fut nommé en 1714, directeur de l'académie d'Erlangen: mais s'étant fait catholique, il entra au service de l'évêque d'Eichstadt, après la mort duquel il obtint la protection du margrave d'Anspach. On a de lui: I. *Les Antiquités de Nordgaw dans l'évêché d'Eichstadt*, 3 volumes in-fol., Nuremberg, 1733. II. *Deliciæ topographicæ Noribergenses*, 1735, in-fol. III. *Antiquitates et memorabilia Nordgaviæ veteris*, 3 v. in-fol., Schwabach, 1734, 1743. IV. *Chronique de Thuringe*, 3 vol. in-4°, Erfurt, 1737, 1739, et d'autres ouvrages du même genre.

FALCKNER (Jean-Henri), professeur de droit et recteur de l'université de Bâle, naquit dans cette ville le 6 septembre 1729. On a de lui deux Traités curieux: I. *De Helveticorum Legatorum singulari specie*, Bâle, 1747, in-4°. II. *Sententiæ de nonnullis philosophiæ moralis et juris naturæ capitibus*, Bâle, 1749, in-4°.

FALCO (Benoît di), littérateur, florissait dans le 16me siècle. Il est auteur d'une *Dissertation sur les lieux anciens de Naples et de son territoire*, 1539, in-8°, d'un *Dictionnaire de Rimes, et de la manière de connaître la quantité des syllabes pour la poésie*, Naples, 1535, in-4°. — Enée di Falco, de Lecce, qui vivait à la même époque, a écrit un Traité intitulé: *De reservatione Beneficiorum*, dont Gessner fait mention dans sa Bibliothèque.

FALCO ou FALCON (Aymar), chanoine régulier de l'ordre de Saint-Antoine, né vers la fin du 15me siècle en Dauphiné, d'une famille noble, remplit des charges et des fonctions importantes dans sa congrégation, et mourut l'an 1544, âgé de 51 ans. Il composa

un grand nombre d'ouvrages dont le plus considérable est intitulé : *Antonianæ historiæ compendium ex variis iisque gravissimis ecclesiasticis scriptoribus, necnon rerum gestarum monumentis collectum, unà cum externis rebus quamplurimis, scitu memoratuque dignissimis*, Lyon, 1534, trad. en espagnol par Fernand Suarès. Séville, 1613.

FALCO (Jules-César), chevalier de l'ordre de Malte, avait de grandes connaissances sur l'architecture militaire. Il a laissé deux volumes *sur la Fortification des places* et la *Nautique militaire*, imprimés à Messine en 1554.

FALCONBRIDGE (Alexandre), chirurgien à bord de bâtimens anglais qui faisaient le commerce avec l'Afrique, né vers 1756, mort à Sierra-Leone en 1792, a publié l'ouvrage suivant : *Précis de la traite des nègres sur la côte d'Afrique*, 1789, in-8°. Sa femme, Anne-Marie, qui l'avait suivi dans ce pays, écrivit et publia ses deux *Voyages* à Sierra-Leone, Londres, 1793, in-8°. Ces voyages sont en forme de lettres.

FALCONCINI (Benoît), né en 1657 à Volterra, mort à Arezzo le 20 mars 1724, après avoir fait ses premières études dans sa patrie, alla étudier la théologie, la philosophie et la jurisprudence à Pise, où il obtint, encore jeune, la chaire de droit canon. En 1704, il fut fait évêque d'Arezzo, où il mourut le 6 mars 1724 ; il jouissait d'un grand crédit à la cour de Côme III, et à celle de Rome. On ne connaît de ce prélat qu'un ouvrage imprimé intitulé : *La vita del nobil uomo e buon servo di Dio, Raffaello Maffei, detto il Volterano*, Rome, 1722.

FALCONE (Aniello), peintre de l'école napolitaine, élève de Ribera, né à Naples en 1600, et mort en 1680, se livra au genre des batailles, et fut nommé, dans son temps, *l'Oracolo delle battaglie*. Sa couleur était vigoureuse, et sa touche légère. Il fut imité par Le Bourguignon, et vit les plus habiles artistes de son temps se disputer la satisfaction de posséder de ses ouvrages.

FALCONER (Guillaume), poète écossais, né à Edimbourg, vers l'an 1735, de parens pauvres qui l'avaient destiné à servir dans la marine. Falconer dut peu à son éducation ; mais ses talens naturels et une assiduité constante suppléèrent à ce qui lui manquait de ce côté. Il publia un *Poëme sur la mort du prince de Galles*, imprimé en 1751. Cet ouvrage a du mérite ; mais ce qui a établi la réputation du poète, c'est le *Naufrage*, poëme en trois chants, qui est entièrement descriptif et pathétique. L'idée lui en vint après un naufrage qu'il avait fait dans un voyage d'Alexandrie à Venise, dans lequel on ne sauva que trois personnes de l'équipage. Falconer a aussi écrit une *Ode au duc d'York*, qui lui valut la place de munitionnaire du Royal-George. Enfin il a compilé un ouvrage utile, intitulé : *Dictionnaire de Marine*, in-4° : et il a publié un poëme contre Wilkes et Churchill, sous le titre *du Démagogue*. En 1769, il s'embarqua pour les Indes orientales, sur la frégate l'*Aurore*, dont on ne reçut plus depuis aucune nouvelle certaine. Il avait alors 36 ans.

FALCONET (André), médecin, fils de Charles Falconet, médecin de la reine Marguerite

de Valois, naquit à Rouanne, le 12 novembre 1611. Il exerça son art à Lyon jusqu'en 1691, année de sa mort. Il avait reçu en 1656, le titre de conseiller médecin ordinaire du Roi. Il cultivait la littérature. On a de lui : des *Moyens préservatifs et méthode assurée pour la parfaite guérison du scorbut*, 1642, in-8°, réimprimé en 1684.

FALCONET (Noel), fils du précédent, né à Lyon le 16 novembre 1644, étudia la médecine à Paris sous le célèbre Gui-Patin, et retourna ensuite à Lyon, où il pratiqua son art avec autant de talent que de succès. Enfin en 1678, il quitta Lyon, et vint à Paris, où sa réputation, qui l'avait devancé, lui procura la pratique des maisons les plus illustres. Il mourut dans cette ville le 14 mai 1734. On a de lui un ouvrage intitulé : *Système des fièvres et des crises, selon la doctrine d'Hippocrate; des fébrifuges, des vapeurs, de la peste, de la goutte, de la petite vérole*, etc. Paris, 1723, un volume in-12. On prétend qu'il présida à la 10e édition du *Cours de Chimie* de Lémery, donnée à Paris en 1713, in-8°, et qu'il fut le premier qui se servit de *quinquina* en France, dont il fit les épreuves les plus heureuses.

FALCONET (Camille), fils du précédent, né à Lyon en 1671, augmenta la gloire de ses ancêtres par l'étendue et la variété de son savoir. Le P. Malebranche qui le connut, lui donna son estime et son amitié. L'académie des belles-lettres le mit au nombre de ses membres en 1716, et le perdit le 8 février 1762. Il était alors âgé de 91 ans, et il avait dû sa longue vie autant à son tempérament qu'à sa sagesse. Ce savant possédait une bibliothèque de 45,000 volumes, de laquelle il avait séparé, dès 1742, tous les ouvrages qui manquaient à la bibliothèque du roi et qu'il lui légua par testament au nombre de 11,000. Nous avons de lui : I. Une *Traduction latine du nouveau système des planètes*, composé en latin par Villemot, publié en 1707, in-12. II. Des éditions *de la Pastorale de Daphnis et Chloé*, traduite par Amiot, 1731 et 1745, in-8°, avec des notes curieuses ; elle a été souvent imprimée depuis. III. Du *Cymbalum mundi*, par Despériers, avec des notes, Amsterdam, 1732, in-12, IV. Plusieurs *Thèses* de médecine. V. *De la théorie des tourbillons cartésiens*, par Fontenelle, Paris, 1752, in-12. VI. Des *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des belles-lettres. Falconet n'excellait pas dans la pratique de la médecine, mais il en connaissait très-bien la théorie, et brillait dans la consultation. Une malade imaginaire, s'étant adressée à lui pour avoir ses avis, lui avoua qu'elle mangeait, buvait et dormait bien. « Hé bien! lui dit Falconet, je vous donnerai un remède qui vous ôtera tout cela. »

FALCONET (Étienne-Maurice), sculpteur, l'un des plus habiles et des plus savans artistes de son temps, issu d'une famille originaire d'Exilles, sur les frontières du Piémont, et alliée à celle des médecins dont nous venons de parler, naquit à Paris, en 1716, de parens pauvres. Son éducation fut analogue à sa naissance. Il ne sut que lire et écrire. Il fut

mis en apprentissage chez un mauvais sculpteur en bois; principalement occupé à faire des têtes à perruques, il prenait sur son sommeil le temps de modeler en terre, de dessiner sur des estampes, qu'il achetait avec l'argent destiné à ses plus pressans besoins. Enfin, à 17 ans il se présenta chez Lemoine, sculpteur, avec ses faibles essais, à travers desquels cet habile sculpteur aperçut le germe de ses talens naissans. Il l'admit dans son atelier, l'aida de sa bourse, et le mit en état, après six ans d'études et de travaux, interrompus sans cesse par la nécessité où il était, pour exister, d'employer une partie de son temps à des travaux de compagnon. Enfin, il composa et exécuta la belle figure du *Milon de Crotone* terrassé par un lion, qui lui valut, en 1716, son agrément à l'académie. Il fit ensuite le *buste de Falconet*, le médecin, au bas duquel il mit une inscription grecque. Il a été gravé par Moitte. Son chef-d'œuvre, parmi ses petites statues, est un *Amour tenant son doigt sur sa bouche avec malice*, avec ce joli distique de Voltaire :

> Qui que tu sois, voici ton maître ;
> Il l'est, il le fut, ou doit l'être.

Cet artiste judicieux, convaincu que l'instruction était la base des succès et de la réputation d'un artiste, se livra avec ardeur à l'étude des langues latine, italienne et grecque. Il y employait une partie de son temps, et devint bientôt capable d'écrire avec autant de pureté que de goût. La grande réputation qu'il avait acquise le fit demander à Saint-Pétersbourg, en 1766, par l'impératrice Catherine II, pour faire la *Statue équestre de Pierre-le-Grand*. La composition en est ingénieuse, le cheval a beaucoup de mouvement; il n'est porté que sur les jambes de derrière, et semble s'élancer du fameux rocher qui lui sert de piédestal. Cette masse énorme de granit, d'un seul bloc, fut transportée à Pétersbourg avec des peines infinies, et par des machines très-ingénieuses, dont la construction fait époque dans l'histoire de la mécanique. (*Voyez* CARBURY.) Ce bloc a 37 pieds de long sur 22 de hauteur. On le trouva dans un marais, à quelque distance de la capitale. On y joignit une alonge de 15 pieds. Il pesait trois millions de livres lorsqu'il entra dans l'atelier de Falconet. Après avoir terminé cette grande entreprise avec honneur, et à la satisfaction de l'impératrice, Falconet revint à Paris en 1778, où il continua de s'occuper de son art avec succès jusqu'à sa mort, arrivée le 24 janvier 1791. Il était alors sculpteur du roi, professeur de l'académie royale, et membre honoraire de celle de Pétersbourg. Diderot, ordinairement si sévère, et qui s'est élevé avec autant de force que de raison contre le mauvais goût de son siècle, donne des louanges à Falconet; il cite particulièrement les *Statues d'Alexandre, de Pigmalion et de l'Amitié*. Suivant cet auteur, Falconet avait autant de génie que d'érudition, un goût délicat et beaucoup de vérité dans l'expression; mais il lui reproche un caractère singulier, et de faire plus de cas de l'approbation de ses contemporains que de celle de la postérité. Nous pourrions ajouter que l'on voit dans ses écrits,

comme dans ses ouvrages, qu'il n'avait pas assez de vénération pour les anciens, et que ses figures sont plutôt composées en peintre qu'en statuaire. Cependant, malgré ses contours un peu maniérés, et quelques draperies lourdes, la plupart de ses ouvrages sont bien au-dessus de ceux de son temps. Nous citerons à cet égard son beau groupe colossal en marbre blanc, représentant l'*Annonciation*, qui se voyait dans la chapelle de la Vierge à Saint-Roch. Sa composition ingénieuse était parfaitement en harmonie avec le reste de la décoration de la chapelle, et même de toute l'église. Il est à présent au Musée des monumens français, ainsi que *deux figures de plomb bronzé*, qui accompagnaient l'autel de cette même chapelle, et qui sont du même artiste; elles représentent, l'une *David*, et l'autre *Isaïe*. Falconet a fait aussi, dans la chapelle du Calvaire de la même église, les *Figures de soldats*, l'*Autel*, les *deux Urnes* qui sont dessus, ainsi que les *Attributs de la Passion*, qui ornent le tabernacle. Toutes ces sculptures, d'un assez bon style, sont ingénieusement composées. Le *Christ agonisant*, que l'on voit à l'entrée du sanctuaire de la même église, est encore de cet artiste. Il est d'une expression touchante; mais l'art du statuaire y semble méconnu. Les autres ouvrages remarquables de Falconet sont, *le Tombeau de Mme de la Live*, aussi à Saint-Roch; *un Saint Ambroise* en marbre blanc, l'une des statues colossales qui ornaient le dôme des Invalides, et que l'on voit au Musée des Petits-Augustins. Les *Statues de Flore et de Pomone*, faites pour le maréchal de Noailles; celle de la *Musique*, pour le château de Belle-Vue; *quatre Bas-Reliefs représentant les saisons*, pour le prince de Soubise. Falconet avait un grand zèle pour son art; ce fut lui qui fit introduire à l'académie l'usage de nommer les professeurs au concours sur la présentation d'un ouvrage. Auparavant les académiciens étaient nommés professeurs par rang d'ancienneté. Il fit sentir avec raison que c'étaient les meilleurs artistes qui devaient donner des leçons; que d'ailleurs c'était un moyen d'entretenir l'émulation parmi eux. Lors du concours qui eut lieu par suite de ce réglement, Falconet fut le premier professeur nommé de cette manière honorable. Il a aussi beaucoup écrit sur les arts. On a de lui, I. *Réflexions sur la sculpture*, lues à l'académie, etc., 1761, in-8°; elles ont été traduites en anglais, 1777, in-8°, et en allemand, dans la bibliothèque des belles-lettres et des beaux-arts, 1771, in-8°. II. *Observations sur la statue de Marc-Aurèle, et sur d'autres objets relatifs aux beaux-arts*, 1771, in-8°. III. *Traduction* des livres XXXIV, XXXV et XXXVI de Pline, avec des *Notes*, Amsterdam, 1772, et en 2 vol.; La Haye, 1773. Cette traduction n'est point de Falconet, mais d'un de ses amis retiré comme lui à Saint-Pétersbourg. Falconet y fit des corrections dans l'édition de La Haye. Les Notes qu'elle renferme consistent particulièrement dans une critique assez amère des traductions précédentes, et des commentaires qui les accompagnaient; cependant on lui doit plusieurs *Cor-*

rections essentielles, et d'avoir réduit à leur juste valeur plusieurs des *Faits* rapportés par Pline. IV. *Lettres à M****, ou *Réponse à un prétendu examen de la Traduction des trois livres de Pline*, Pétersbourg, 1775, in-8°. V. La *Collection de ses Œuvres*, en 6 vol. in-8°, Lausanne, 1781. VI. *Œuvres diverses*, en 3 vol. grand in-8°, Paris, 1787 et 1808. VII. Un volume d'*Œuvres choisies*, Paris, Didot, 1785. Les articles *Draperies*, *Reliefs* (*Bas*), et *Sculpture* insérés dans le grand article *Sculpture* de l'*Encyclopédie*, sont de Falconet.

FALCONETTO (JEAN-MARIE), de Vérone, né en 1458, étudia l'architecture, et dessina toutes les antiquités de sa patrie : il alla ensuite à Rome, où il employa douze ans à se perfectionner dans le dessin et dans la connaissance des chefs-d'œuvre de cette ville; ayant éprouvé des malheurs, il se retira à Padoue, où il fut accueilli par Pierre de Bembo et Louis de Cornaro, auteur d'un Traité sur la sobriété. Cet artiste a donné de grandes preuves de talent, et les monumens de sa célébrité sont le *Palais de Cornaro*, les *Portes de Saint-Jean*, l'*Église des dominicains*, et la *Rotonde de Padoue*. Il avait fait une étude approfondie de Vitruve, et il fut le premier qui introduisit le bon goût d'architecture dans les états de Venise. Falconetto mourut à Padoue en 1534.

FALCONI (HENRI), de Rome, vivait vers la fin du 16ᵉ siècle, et fut un des membres les plus illustres de l'académ. des *humoristes*. Il est auteur de différens ouvrages, tant en prose qu'en vers, sur le titre desquels il prend celui de *Falco*, *Berger des rives du Tévère*.

FALCONI (JOSEPH DE), de Plaisance, carme, florissait vers la fin du 16ᵉ siècle. Son mérite l'éleva aux premières dignités de son ordre. Il est auteur d'une *Chronique* de cet ordre, de *Sermons*, et de quelques autres ouvrages.

FALCONIA (PROBA), d'Orta, dans la campagne de Rome, qui florissait sous le règne de l'empereur Honorius, composa la *Vie de J. C.* de divers fragmens de Virgile, qu'elle assembla en centons; cette Vie fut d'abord imprimée à Francfort, en 1516, et ensuite à Cologne, en 1592, sous le titre de : *Probæ Falconiæ centones ex Virgilio*. Cet ouvrage fait plus d'honneur à sa piété qu'à son génie. Elle avait composé un poëme *sur la guerre civile de Rome*, mais il ne nous est pas parvenu. Il ne faut pas la confondre avec Anicia FALTONIA, femme d'Anicius Probus, accusée d'avoir par trahison, introduit les Goths dans Rome.

FALCONIERI (JULIENNE), née en 1270, morte à Florence sa patrie l'an 1341, donna en 1307 une règle aux oblates ou converses des servites, dont elle fut la première supérieure. Martin V l'approuva en 1424. La fondatrice se signala par des austérités excessives et qui semblent dépasser les forces humaines : elle ne mangeait point le mercredi et le vendredi, et le samedi elle se contentait d'un peu de pain et d'eau. Benoît XIII la canonisa en 1729.

FALCONIERI (OTTAVIO), savant antiquaire de la même famille que la précédente, né à Rome et mort en cette ville en 1676 à l'âge de 50 ans, a composé un

savant discours, en italien, *sur la pyramide de Caïus Sestius*. Nardini l'a inséré dans sa *Roma antica*, dont Falconieri a donné la 1re édition, Rome, 1666, in-4°. On trouve plusieurs dissertations de lui sur les antiquités, insérées dans les collections de Grævius et de Gronovius.

FALDA (Jean-Baptiste), dessinateur et graveur italien du 18e siècle, dont on a des *Estampes* à l'eau-forte, d'un très-bon goût. Les curieux recherchent ses livres des *Palais, il nuovo teatro delle fabbriche ed edifizj di Roma moderna*, Rome, 4 part., en 1 vol. in-fol., oblong, contenant 142 pièces; des *Vignes, Li giardini di Roma*, Rome, 1683, in-fol., oblong, et des *Fontaines* de Rome, *Le fontane di Roma*, Rome, IV tomes en 1 vol. in-fol., oblong, contenant 107 pièces.

FALDONI (Jean-Antoine), graveur, né en italie en 1730, a gravé, au burin, plusieurs *Statues antiques*, qui font partie des 2 vol. in-fol. des Statues de Venise; une partie des *Dessins du Parmesan*, dont Zanetti a donné un recueil; une *Famille*, d'après Sébastien Ricci, etc.

FALDOUN, émir de Cantzag ou Ghengé, déclara la guerre en 989, à David roi de la haute Arménie et de la Géorgie méridionale. Faldoun y perdit toute son armée, et se sauva avec peu d'hommes auprès du gouverneur d'Atropatène. A la tête des troupes auxiliaires, que lui donna ce chef persan, Faldoun rentra dans ses états, et voulut se s'emparer de ceux de David : la bataille se donna près du lac de Gelame et l'émir y fut tué.

FALEDRO ou FALIERI (Vital), Doge de Venise, remplaça, dans cette dignité, Dominique Silvio, qui avait laissé battre la flotte vénitienne par Robert Guiscard. L'empereur grec donna à Faledro le titre de Protosebaste. Il mourut en 1096, et eut pour successeur Vital Micheli.

FALEDRO (Ordelaffo), doge de Venise, succéda en 1102, à Vital-Micheli. Il marcha ensuite au secours de Baudouin, roi de Jérusalem, avec une puissante flotte. Après avoir aidé à reprendre presque toute la Syrie, il conquit la Dalmatie, la Croatie et plusieurs autres provinces. Il rentra en triomphe dans sa patrie; mais il ne jouit pas long-temps de sa gloire. Zara, en Dalmatie, s'étant révoltée, il mit le siége devant cette ville, et y périt en 1120. Il eut pour successeur Dominique Micheli.

FALEIRO (Roderic), astronome portugais, jouissait de son temps d'une si grande considération de savoir, qu'on le croyait inspiré par un démon particulier. Magellan le consulta utilement sur son projet d'entreprendre un voyage autour du monde. Faleiro l'aida à tracer sa route, et lui donna une méthode pour calculer la longitude, afin de ne pas dépasser la ligne. Magellan voulut prendre Faleiro avec lui; mais celui-ci s'en excusa, en disant qu'il prévoyait que cette navigation lui serait fatale. Elle le fut en effet à l'astrologue (tous les astronomes l'étaient alors). Martin de Séville, qui était allé à la place de Faleiro, périt assassiné, ainsi que Magellan lui-même, à l'île de Pubu.

FALETTI (Jérôme), comte de Trigneno, natif de Savoie, s'appliqua avec un succès égal à la

poésie et aux affaires. Les ducs de Ferrare lui conférèrent des commissions importantes. Ses ouvrages sont, I. Un *Poëme* italien en quatre chants, *sur les guerres de Flandre*. II. Douze livres de *Poésies* latines, imprimées à Venise, chez les Aldes, en 1557, in-4°. III. *Causes de la guerre d'Allemagne, sous l'empereur Charles-Quint*, en italien, 1552, in-8°. IV. *Traité d'Athénagore sur la résurrection*, traduit en italien, 1556, in-4°. V. Deux *Discours* latins, 1558, in-fol., chez les Aldes, qui sont rares. VI. Il eut beaucoup de part à l'immense recueil intitulé *Polyanthea*. Cet auteur florissait au 16me siècle.

FALIERI (Marin), doge de Venise, succéda à André Dandolo, auteur des Chroniques de Venise en 1354. Il avait alors 76 ans. Il forma le dessein de s'emparer pour toujours du gouvernement qui lui avait été confié pour quelques mois. Il fallait se défaire des sénateurs, et le malheureux avait pris des mesures pour les faire tous assassiner. La conspiration fut découverte par un des conjurés. Le sénat veilla si attentivement sur les conspirateurs, que seize d'entre eux furent arrêtés avec Falieri leur chef. Il eut la tête tranchée à l'âge de 80 ans; les autres furent pendus, et quatre cents complices périrent par différens genres de mort. Le conjuré qui avait découvert cet attentat obtint des titres de noblesse, et une pension de mille écus. Cette récompense était assez considérable pour un homme de la lie du peuple; mais elle lui parut trop modique, et il se plaignit amèrement : ses murmures obligèrent les sénateurs de l'exiler dans l'île d'Augusta. S'étant sauvé de cette île, il périt en passant dans la Dalmatie. On fit à Falieri cette épitaphe :

Dux Venetum jacet hic, patriam qui perdere tentans
Sceptra, decus, censum perdidit atque caput.

Le célèbre lord Byron a fait une tragédie dont Falieri est le héros. Cette pièce, traduite en français, et jouée au Théâtre-Français à Paris en octobre 1820, tomba tout à plat.

FALISCUS. *Voyez* Gratius.

FALK (Jean-Pierre), médecin suédois, né en 1727, dans la province de Westrogothie, mort en 1774, s'appliqua à la médecine à Upsal, et étudia en même temps la botanique sous Linné. A la recommandation de ce savant, il fut nommé professeur de botanique au jardin de pharmacie, et garde du cabinet d'histoire naturelle à Pétersbourg. Dans un accès de mélancolie, il se brûla la cervelle. On a publié dans cette ville les observations que Falk avait faites dans ses voyages, sous ce titre : *Mémoires topographiques sur la Russie*, 3 vol. in-4°, 1785.

FALKLAND (Lucius Cary, vicomte de), secrétaire d'état en Angleterre durant les convulsions des guerres civiles du règne de Charles Ier, n'avait que 33 ans lorsqu'il fut tué à la bataille de Newbury, l'an 1643. Il mourut, dit Clarendon, avec toute l'innocence de mœurs que l'on a coutume de conserver dans la première jeunesse, et avec les lumières et les vertus qui ne sont ordinairement que le fruit du dernier âge. Ce citoyen éclairé, vertueux et ferme, était inquiet pour sa patrie, et semblait autant redouter la prospérité excessive de son parti que celle de la faction

opposée. Souvent, au milieu de ses intimes amis, après un profond silence et de fréquens soupirs, il répétait tristement le mot de paix. Pour se justifier de ce qu'il exposait plus librement sa personne aux dangers de la guerre que sa place ne semblait le permettre, il disait « qu'il se croyait obligé d'être plus hardi qu'un autre, de peur que son impatience pour la paix ne le fit soupçonner de timidité ou de poltronnerie. » Franc et droit au milieu d'une cour corrompue, il ne voulut ni employer les espions, ni faire ouvrir les lettres des personnes suspectes, ni se servir d'aucun de ces moyens que la faiblesse ou la méchanceté des hommes rendent quelquefois nécessaires. Falkland, zélé parlementaire quand il avait cru la liberté civile attaquée par la couronne, avait embrassé le parti du roi quand on voulut anéantir la monarchie et la constitution. Il gémissait sur les maux publics, et le jour de la bataille où il fut tué : « Je prévois, dit-il, que beaucoup de maux menacent ma patrie; mais j'espère en être quitte avant la fin de la journée. »

FALKNER (Thomas), anglais et missionnaire jésuite, naquit à Manchester, d'un habile chirurgien. Il étudia la chirurgie sous son père, et alla se perfectionner à Londres. Devenu lui-même très-expérimenté dans son art, il s'embarqua en qualité de chirurgien pour la côte de Guinée, et après ce voyage en fit un autre au Brésil. Étant tombé malade à Buenos-Ayres, il reçut dans sa maladie tant de soins des PP. jésuites, qu'il s'attacha à eux et entra dans leur société. Chargé de travailler aux missions parmi les Indiens du Chaco, du Paraguay et des contrées adjacentes, et devenu cher à ces nations au moyen des services que son habileté dans l'art de guérir lui donnait occasion de leur rendre, ses prédications eurent parmi eux un succès incroyable. Il séjourna avec eux près de 40 ans, et ne quitta le pays qu'à l'époque où les jésuites eurent ordre d'en sortir. Il revint alors dans sa patrie, où il devint le chapelain d'un de ses compatriotes catholiques. Il a donné en anglais la *description de la Patagonie et des pays voisins dans l'Amérique méridionale*, Herford et Londres, 1774, 1 vol. in-4°, avec des cartes. On en a fait en allemand une *traduction abrégée*, Gotha, 1775, 1 vol. in-8°. Il y en a aussi une traduction française sous ce titre : *Description des terres magellaniques et des pays adjacens*, trad. de l'anglais par M. B***, Genève et Paris, 1788, 2 vol. in-16; ouvrage intéressant et qui donne sur des peuples qui nous sont peu connus, sur leurs mœurs, et sur l'histoire naturelle de leur pays, des renseignemens qu'on ne trouverait point ailleurs. Le P. Falkner mourut en 1780. Il avait vu des Patagons qui lui ont paru avoir sept pieds et quelques pouces, et même quelques-uns d'une taille plus haute ; mais il n'a point entendu parler de cette race gigantesque dont quelques voyageurs ont prétendu que ce pays était peuplé.

FALLE (Philippe), auteur anglais, né en 1655 dans l'île de Jersey, élève du collége d'Exeter à Oxford, prit les ordres et fut nommé recteur de Saint-Sauveur dans sa province, où il mourut. On a de lui une *Histoire*

de l'île de Jersey intitulée : *Cæsarea* ou *Tableau de Jersey*, *la plus étendue des îles qui restent à la couronne d'Angleterre de l'ancien duché de Normandie*, 1684, in-8°, avec une carte de l'île et une vue du château d'Élisabeth.

FALLET (Nicolas), né à Langres en 1753, mort le 22 décembre 1801, auteur de quelques poésies qui furent distinguées. La comédie française lui doit la tragédie de *Tibère Serénus;* et la comédie italienne, l'opéra comique des *deux Tuteurs ; Matthieu* ou *les deux Soupers*, en 3 actes, Paris, 1783, in-8°; la musique de cette dernière pièce est de Daleyrac ; *les Fausses nouvelles*, musique de Champein. Il est mort en décembre 1801 presque subitement. Ses autres ouvrages sont : I. *Mes Prémices*, 1773, recueil de poésies. II. *Le Phaéton*, poëme imité de l'allemand, 1775, in-8°. III. *Mes bagatelles* ou *les torts de ma jeunesse*, 1776. IV. *De la Fatalité*, 1779. V. Les *Aventures de Choeréas* et de *Callirhoé*, traduites du grec. Les productions de cet écrivain sont faibles en général.

FALLOPE ou FALLOPPIO (Gabriel), anatomiste et médecin célèbre du 16e siècle, profondément versé dans la botanique, l'astronomie, la philosophie, et surtout dans l'anatomie, naquit à Modène en 1523, et mourut à Padoue en 1562. Ce médecin, méthodique dans ses leçons, prompt dans ses dissections, et heureux dans ses cures, parcourut une partie de l'Europe, pour se perfectionner dans son art. Quoiqu'il passe pour avoir découvert cette partie de la matrice qu'on nomme la *trompe de Fallope*, il faut avouer qu'elle n'était pas inconnue aux anciens. Il s'est attribué quelques autres découvertes qu'on lui a contestées. Ses nombreux ouvrages ont été recueillis d'abord à Venise, 1584, 1 vol. in-fol. ; cette édition des œuvres de Fallope est fort imparfaite ; il en reparut ensuite à Francfort une seconde en 1690 en 2 vol. in-fol. Mais la meilleure et la plus complète est celle qui parut à Venise en 1606 en 3 vol. in-fol. Les principaux ouvrages que l'on trouve dans ce Recueil, sont : I. *Observationes anatomicæ*, in-8°, Venise, 1561, Padoue, 1562 ; Helmstadt, 1588 ; II. *De corporis humani anatome compendium*, Venise, 1571, in-8°; Padoue, 1585, in-8° ; III. *Lectiones de particulis similaribus humani corporis ;* IV. *De parte medicinæ quæ chirurgia nuncupatur, necnon in librum Hippocratis de vulneribus capitis dilucidissima interpretatio*, Venise, 1571, in-4°. V. *Libelli duo, alter de ulceribus, alter de tumoribus præter naturam*, Padoue, 1563, in-4° ; VI. *Opuscula, edente Petro Agatho*, Venise, 1566, in-4°; VII. *De morbo gallico tractatus*, Venise, 1564, in-4° ; VIII. *De medicatis aquis libri septem*, Venise, 1564, in-4° ; IX. *De simplicibus medicamentis purgantibus tractatus*, Padoue, 1565, in-4° ; Venise, 1566, in-4° ; X. *De compositione medicamentorum*, Venise, 1570, in-4°. L'histoire de sa vie est peu connue, mais ses *Observations anatomiques*, in-8°, Venise, 1561, sont un livre qui, quoique peu volumineux, est plein de recherches cu-

rieuses, de faits intéressans, et de découvertes précieuses pour la science à laquelle il a fait faire un grand pas par le nombre et l'exactitude de ses observations. Sans entrer dans le détail des parties du corps humain qu'il a décrites avec une rare sagacité, nous dirons que cet ouvrage fait époque dans les annales de l'anatomie. Il a assigné à son auteur un rang distingué parmi les hommes qui ont cultivé cette science. Fallope, à la vérité, fut efficacement secondé par le grand duc de Toscane, et l'on ne sait si l'on ne doit pas regretter que tant de découvertes utiles aient dû l'existence à des moyens qui font frémir l'humanité. La phrase suivante extraite de son livre prouve jusqu'où allait cette protection. *Princeps jubet ut nobis dent hominem quem nostro modo interficimus, et illum anatomisamus.* Quelque crime qu'eût commis la malheureuse victime qui expirait sous son scalpel, il est difficile de ne pas frissonner à l'idée d'une pareille dissection.

FALLOURS (Samuel), peintre hollandais, a peint les *Curiosités naturelles*, poissons, écrevisses, crabes, qui se trouvent autour des îles Moluques, et sur les côtes des terres australes, et les a fait imprimer à Amsterdam, 1718; elles ont été réimprimées en 1754, 2 tomes en 1 vol. in-fol. : 45 pl. dans le premier, et 57 dans le second. Ce livre est rare: mais il ne faut se fier, ni à la vérité des enluminures, ni à celle des figures.

FALS (Raimond), né à Stockholm en 1658, passa à Paris en 1683, et s'attacha à Chéron, médailleur du roi. Les médailles sorties de ses mains lui méritèrent une pension. Il mourut à Berlin en 1703.

FALSTER (Christian), auteur danois, né à Flensbourg au 18e siècle. Ses ouvrages sont, I. *Supplementum linguæ latinæ.* II. *Animadversiones epistolicæ.* III. *Questiones Romanæ.* IV. *Cogitationes philologicæ.* V. *Sermo panegyricus de variorum gentium bibliothecis.* VI. *Vigilia prima noctium Ripensium.* VII. *Amœnitates philologicæ.*

FALTONIA PROBA. *Voyez* Falconia.

FANCOURT (Samuel), ministre dissident, né en 1678 dans une province occidentale de l'Angleterre, mort en 1768, fut pasteur d'une congrégation à Salisbury qu'il fut obligé de quitter pour avoir rejeté les notions des calvinistes sur les élus et les réprouvés. Il vint ensuite à Londres où il établit en 1740 le premier cabinet de lecture. Fancourt réussit peu dans cette entreprise, et mourut sans fortune. Il fut l'inventeur des premiers établissemens de lecture (*circulating library*) qu'on ait vus en Angleterre.

FANGÉ (dom Augustin), bénédictin, neveu de dom Calmet, et son successeur à l'abbaye de Sénones, né Hatton-Châtel, diocèse de Verdun, en 1728, mort sur la fin du dix-huitième siècle, a écrit, I. *Vie de dom Calmet*, 1 vol. in-8°, imprimée à Sénones; II. *Iter helveticum*, in-4°, avec fig., imprimé à Einsilden, ou Notre-Dame des Ermites. Ce voyage que l'auteur fit en Suisse en 1748, prouve un esprit observateur. III. Le 2me vol. de *la notice de Lorraine*, IV. *Vie de dom Calmet*, 1763, in-8°;

V. Un *Traité des sacremens en général et en particulier.* On lui attribue les *Mémoires pour servir à l'histoire de la barbe de l'homme*, Liége, 1775, in-8°. Contre l'intention de l'auteur, l'éditeur y glissa une pièce de vers un peu obscène, d'un poëte Tourangeau et qui aurait répugné à la délicatesse de dom Fangé.

FANNIA, femme de Caïus Titinnius, bourgeois de Minturne, passait pour une femme galante avant son mariage. Titinnius ne laissa pas de l'épouser, dans le dessein de faire divorce avec elle, et de ne lui point rendre sa dot. A peine eut-il passé quelques jours avec elle, qu'il l'accusa d'adultère, et il ne manqua pas de preuves. L'affaire fut portée devant Marius, qui, pénétrant le dessein de Titinnius, prononça que Titinnius rendrait la dot, et que Fannia paierait une amende de 4 sous d'or. Quelque temps après Marius ayant été déclaré ennemi de la république, fut obligé de s'enfuir de Rome. On le prit dans les marais de Minturne, et il fut mis chez Fannia, qui lui rendit toutes sortes de bons offices.

FANNIUS (Caius), surnommé *Strabon*, consul romain avec Valerius Messala, l'an 161 avant J.-C. Sous son consulat fut publiée la loi *Fannia* qui prit son nom du consul qui l'avait proposée, et qui est la plus ancienne loi somptuaire des Romains. Cette loi fixait les sommes qu'on pouvait dépenser pour chaque repas et la quantité de viandes qui pouvaient être servies. Vingt ans après, la loi *Didia* en renouvela les dispositions; elle étendit à toute l'Italie les peines et les prohibitions que la loi Fannia avait décrétées pour la seule ville de Rome. Le luxe faisait de nouveaux ravages tous les jours, et ce luxe était une suite de la trop grande puissance des Romains. Scipion le reconnaissait lui-même et s'en plaignait. Il réforma la formule de la prière qu'il était d'usage de prononcer à la clôture du lustre, pour demander aux Dieux qu'ils augmentassent la puissance de la république: il en substitua une autre, par laquelle on les priait de vouloir bien la maintenir toujours dans le même état. — FANNIUS (Caïus), son fils, ami de Scipion l'Africain, suivit les conseils de ce grand homme pendant son tribunat. Il fut élu consul, l'an 122 avant J.-C., avec Cn. Domitius Ænobarbus. Il prononça contre Caïus Gracchus, une harangue qui lui fit beaucoup d'honneur. Cependant, Cicéron le place parmi les orateurs médiocres.

FANNIUS (Caius), neveu de Fannius Strabon, fut élu questeur l'an 129 avant J.-C., et préteur deux ans après. Il avait porté les armes dans la guerre d'Afrique sous Scipion-le-Jeune, et dans celle d'Espagne, sous Fabius Maximus Servilius. Fannius et Lelius son beau-père, sont les deux interlocuteurs du traité de Cicéron sur l'amitié. Il était éloquent et avait composé des *Annales* qui méritèrent les éloges de Cicéron. Elles ne sont pas parvenues jusqu'à nous. Il était de la secte des Stoïciens.

FANNIUS (Quadratus), poète latin. Ses ouvrages, quoique ridicules, furent placés avec son portrait à la bibliothèque publique qu'Auguste avait fait construire dans le temple d'Apollon.

Horace, son contemporain, lui donne le nom de parasite, le raille impitoyablement et le nomme Beatus Fannius. Boileau a imité cette gaîté du critique romain en appliquant cette plaisanterie à Scudery dans ces vers :

Bienheureux Scudery dont la fertile plume
Peut tous les moissans peine enfanter un volume.

FANNIUS-CÉPION, complice d'une conjuration contre Auguste, qui fut découverte, se donna lui-même la mort.

Hostem cùm fugeret, se Fannius ipse peremit:
Hic, rogo, non furor est, ne moriare mori?
MARTIAL, *lib. II.*
En fuyant l'ennemi qui cherchè à te saisir,
Fannius s'est tué lui-même :
N'est-ce pas, je vous prie, une fureur extrême,
De se donner la mort de crainte de mourir?

D'après un passage de Dion (liv. LIV,) ce Fannius ne se donna pas la mort, et fut au contraire dénoncé par un de ses esclaves et mis à mort. L'épigrame de Martial s'appliquerait donc à un autre Fannius.

FANNIUS (CAIUS), auteur latin sous Trajan, composa une *Histoire* en 3 livres, des cruautés de Néron, et des dernières heures de ceux que ce monstre faisait exécuter à mort, ou qu'il envoyait en exil. Elle était intitulée : *Exitus occisorum aut relegatorum à Nerone.* On ne saurait trop regretter la perte de cet ouvrage intéressant. Il était l'ami de Pline-le-jeune qui relève beaucoup le mérite de cet ouvrage, dont Ausone Popma a recueilli des fragmens publiés à la suite du *Salluste*, édition d'Amsterdam, 1661.

FANSAGA (COSIMO), sculpteur et architecte célèbre, né à Bergame en 1591, étudia son art à Rome sous le célèbre Pierre Bernin; il alla ensuite à Naples, où il s'établit. Un grand nombre d'autels dans plusieurs églises de cette ville attestent qu'il était aussi bon architecte que grand sculpteur. La fontaine de Médina, la plus belle de Naples, serait un chef-d'œuvre si elle avait plus de majesté et moins de bizarrerie. Cet artiste mourut en 1678.

FANSHAW (sir RICHARD), né en 1607, dans le comté d'Hertford, envoyé des rois Charles Ier et II à la cour d'Espagne et à celle de Portugal, mort à Madrid en 1666, se distingua dans ses ambassades, ainsi que sur le Parnasse. Il signa la paix de 1665, entre l'Angleterre et l'Espagne. Il n'a guerre laissé de pièces originales qu'une *Ode* et quelques *Stances*, mais il a traduit en vers anglais, le *Pastor fido*, Londres 1646, in-4° et in-8°. La *Lusiade*, Londres, 1655, in-fol. Quelques *Odes d'Horace*, le 4me liv. de l'*Énéide*, deux *Comédies* de l'Espagnol Antonio de Mendoza, publiées après sa mort en 1671, in-4°.

FANTET. *Voyez* LAGNY.

FANTETTI (CÉSAR), né à Florence vers l'an 1660, a gravé à l'eau-forte plusieurs frises et bas-reliefs antiques, *les Loges du Vatican*, d'après Raphaël, de société avec Aquila; *la Mort de sainte Anne*, d'après André Sacchi, tableau que Jacques Frey a aussi gravé; diverses pièces d'après d'autres maîtres italiens.

FANTI (SIGISMOND), de Ferrare, vivait vers la fin du 15e siècle. On a de lui *Trionfo di fortuna*, imprimé à Venise chez les Juntes en 1526. Fanti n'était pas seulement poète, mais encore philosophe et mathématicien; il a donné des preuves de ses talens

et de ses connaissances dans plusieurs autres ouvrages de science qui parurent de son vivant.

FANTIN-DESODOARDS (ANTOINE-ÉTIENNE-NICOLAS), né à Pont-de-Beauvoisin, en Dauphiné, le 26 décembre 1738, entra d'abord chez les jésuites dont la suppression eut lieu avant qu'il eût fait ses vœux. Au commencement de la révolution, il était prêtre, et avait le titre de vicaire général d'Embrun dont il ne paraît pas qu'il ait jamais exercé les fonctions. Il embrassa les principes de la révolution avec chaleur, mais cela ne l'empêcha pas d'être arrêté, comme prêtre; après le 10 août ayant obtenu sa liberté, il ne tarda pas à se marier, et fit paraître plusieurs écrits, dans lesquels il se prononçait en faveur du nouveau système. On est même fondé à croire qu'il avait des liaisons très-suivies avec Danton et Robespierre, et qu'il assista plus d'une fois aux séances du club des jacobins avec les coryphées de ce parti. On assure que plus tard il a confessé qu'il n'avait tenu cette conduite que pour se soustraire à la déportation, et qu'il avait depuis sollicité du souverain Pontife la dispense de ses vœux. Il est mort à Paris, le 25 sept. 1820, à l'âge de 82 ans. Fantin-Désodoards a beaucoup écrit sur l'histoire, et principalement sur l'histoire de la révolution, et dans tous ses ouvrages, il est demeuré fidèle aux opinions qu'il avait embrassées. Du reste, on n'y reconnaît aucune des qualités qui distinguent les bons écrivains; rien n'est moins historique que tout ce qu'il a écrit sur l'histoire. D'assez fréquentes inexactitudes, des jugemens faux et hazardés, ou modifiés selon les circonstances, un style habituellement tendu et déclamatoire, voilà les défauts que la critique lui a reprochés. Ses ouvrages sont : I. *Dictionnaire raisonné du gouvernement, des lois, des usages et de la discipline de l'église, conciliés avec les libertés et franchises de l'église gallicane*, etc., 1788, 6 vol. in-8°. II. *Anderean et Padmani, histoire orientale*, 1288, 3 vol. in-8°. III. *Nouvel abrégé Chronologique de l'histoire de France, par le président Hénault; continué depuis la mort de Louis XIV, jusqu'à la paix de 1783*, 1788-89, 3 vol. in-8° : dans la quatrième édition qui parut en 1820, in-4°, Fantin avait poussé son travail jusqu'à la rentrée de Louis XVIII en France. Le continuateur est resté fort au-dessous de son modèle. IV. *Histoire philosophique de la révolution Française*, 1796; 2 vol. in-8°, 1797, 4 vol in-8°; 1801, 9 vol. in-8°; 1807, 10 vol. in-8°; 1817, 6 vol. in-8°. V. *Révolution de l'Inde, pendant le 18me siècle, ou Mémoires de Tipoo-Saëb*, 2 vol. in-8°, 1796; 1797, 4 vol. in-8°. VI. *Histoire de la République Française*, 1798-1800, 2 vol. in-8°. Il en a publié une suite en 1800, in-8°. VII. *Louis XV et Louis XVI*, an VI (1798), 5 vol. in-8°. VIII. *L'Ami du gouvernement, journal de littérature et d'économie politique*, frimaire an IX (1801); il n'en a paru qu'un seul n°. IX. *Abrégé chronologique de l'histoire de la Révolution de France*, 1802, 3 vol. in-12. X. *Histoire de l'Italie depuis la chute de la république romaine, jusqu'au XIXme siècle*, 1802-1803, 9 vol. in-8°. XI. *De*

l'institution des Sociétés politiques, 1807, in-8°. XII. *Les Monumens inédits de l'antiquité*, Paris, 1808, 1800, 3 vol. in-4°; XIII. *Histoire de France, commencée par Velly, Villaret et Garnier, continuée depuis le règne de Charles-Maximilien* (Charles IX) *et la naissance de Henri IV jusqu'à la mort de Louis XVI*, 1808-1810, 26 vol. in-12. La vente du 26° vol. a été long-temps prohibée. Fantin Désodoards a laissé un grand nombre de manuscrits. On en trouve la liste dans l'*Annuaire Nécrologique* de 1820. Fantin fut avec Mercier et Carra l'un des rédacteurs des *Annales patriotiques* publiées au commencement de la révolution.

FANTONI (Jean-Baptiste), bibliothécaire et premier médecin de Victor-Amédée II, duc de Savoie, professeur d'anatomie et de théorie dans les écoles de Turin, a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, auxquels il ne put mettre la dernière main, la mort l'ayant surpris en 1692 aux environs d'Embrun. — Son fils, Jean Fantoni, a revu ces manuscrits, dont il a tiré les meilleurs morceaux qu'il a publiés sous ce titre: *Observationes anatomico-medicæ selectiores*, Taurini, 1699, in-4°; Venetiis, 1713, in-4°. La première édition contient trente-une observations; la seconde, trente-sept: on y trouve d'excellens aperçus sur les maladies du cœur. Ses principaux ouvrages qui sont remarquables par une latinité pure sont: I. *Brevis manuductio ad historiam anatomicam*, Turin, 1699, petit in-4°. II. *Dissertationes anatomicæ XI*, ibid., 1701, in-12; III. *Anatomia corporis humani ad usum theatri medici, accommodata, pars prima*, ibid., 1711, in-4°; IV. *Dissertationes anatomicæ septem renovatæ*, ibid., 1745, in-8°. V. *Opuscula medica et physiologica*, Genève, 1738, in-4°, etc. Il était professeur d'anatomie à l'Université de Turin, et occupa cette place avec distinction pendant un grand nombre d'années; il mourut le 15 juin 1758, âgé de 83 ans.

FANTONI (Pie), mathématicien, né en Toscane en 1721, mort à Bologne le 26 janvier 1804, s'attira des persécutions sous Pierre Léopold, à cause de son admiration pour la révolution française, et se réfugia dans la république cisalpine aussitôt qu'elle fut établie. Il y mourut laissant plusieurs ouvrages imprimés et quelques manuscrits; il était fort savant.

FANTUCCI (le comte Marc), écrivain italien, né à Ravenne en 1745, d'une famille noble, était neveu du cardinal Gaëtan qui surveilla son éducation, Fantucci composa un grand nombre d'écrits sur divers objets d'utilité publique. Il mourut dans sa ville natale le 10 janvier 1806. Ses principaux ouvrages sont: I. *De' monumenti Ravennati*, 6 tom. in-4°; II. *De gente Honestia*, Césène, 1786, in-fol. La plupart de ses mémoires furent publiés sous ce titre: *Mémoire di vario argomento del Conte Fantucci*, (in-4°, Venise, 1814.) On doit aussi au comte Fantucci la magnifique édition romaine des *Papiri diplomatici raccolti ed illustrati dall' abate Gaetano Marini*.

FANTUZZI, famille noble de Bologne qui a produit un grand

nombre de jurisconsultes et de littérateurs. Le nom latin de cette famille était *Elephantutius*, d'où l'on fit d'abord *Elefantuzzi*, et ensuite par abréviation *Fantuzzi*. — FANTUZZI (Jean), dit *le vieux* professait en 1377, le droit dans l'université de Bologne. Il remplit avec distinction plusieurs missions et fonctions politiques. Il mourut en 1391, laissant des consultations et des commentaires qui n'ont pas vu le jour. — JEAN-BAPTISTE fut reçu docteur en philosophie et en médecine, en 1513. Orlandi cite de lui un ouvrage de philosophie péripatéticienne imprimé à Bologne en 1536. — GASPAR, poète latin; mort en 1582, fut disciple et intime ami du poète latin Jean-Antoine Flaminio, et entretint avec lui une correspondance latine qui a été imprimée parmi les lettres de Flaminio, Bologne, 1744. — JEAN FANTUZZI, dit *le jeune*, fut reçu en 1608, docteur en philosophie et en médecine, et plus tard professeur de logique. Il mourut en 1646, après avoir été plusieurs fois du nombre des magistrats qu'on nommait les *anciens*. On a de lui : I. *Universi orbis structura*, Bologne, 1637. II. *Eversio demonstrationis ocularis loci sine locato pro vacuo imaginario dando in fistulâ vitreâ, mercurio in eâ descendente*, etc. Bologne, 1638. — PAUL-ÉMILE, sénateur, mort en 1661, cultiva la poésie et les lettres : il était de l'académie *de' gelati* de Bologne, où il avait pris le nom l'*Ardente*. Il a laissé un recueil *de Poésies lyriques* dédiées à François d'Este, duc de Modène, Bologne, 1647, et une *Oraison funèbre* de ce même prince. — PAUL-ÉMILE, le *jeune*, neveu du précédent, fut aussi sénateur et membre de l'académie *de' Gelati*. Il mourut à 49 ans en 1721, ne laissant que deux poëmes latins, et un discours italien sur l'*Immaculée Conception*. — FANTUZZI (Jean), noble Bolonais, dernier rejeton de l'illustre famille de ce nom, naquit en août 1742 et cultiva les lettres avec beaucoup d'ardeur; il servit pendant plusieurs années dans les gardes-du-corps du roi d'Espagne, et y parvint au grade de colonel. De retour dans sa patrie, il y mourut dans un âge fort avancé en décembre, 1801. On a de lui un ouvrage intitulé : *Notizie*, ou *Notices sur les écrivains bolonais*, Bologne, 1794. Cet ouvrage écrit avec élégance et correction, est remarquable par une saine critique et beaucoup d'exactitude.

FARA (JEAN-FRANÇOIS DELLA), de l'Abruzze citérieure, florissait dans le 16me siècle. Gessner, dans sa *Bibliothèque*, attribue à ce médecin un ouvrage intitulé : *de Essentiâ infantis proximi infantiæ et proximi pubertati*, imprimé à Florence chez les Juntes, en 1564.

FARABY. *Voyez* ALFARABIUS.

FARADJ, fils de Barkok, deuxième sultan des Mamelouks Circassiens, parvint au trône, le 15 de Chawal, 801 de l'hégire, (20 juin 1399), n'étant alors âgé que de dix ans. Le règne de ce prince, qui dura 13 ans, n'offre qu'une longue suite de malheurs. Ses états furent ravagés par Tamerlan, et au fléau de la guerre étrangère se joignirent des dissentions intérieures, qui paralysèrent le pouvoir du souverain, et l'empêchèrent de porter remède aux maux de l'empire. Ce malheu-

reux prince fut abandonné de ses troupes, déposé et assassiné à Damas, le 25 de Moharrem (7 mai, 1412 de J.-C.), et son corps fut plusieurs jours exposé aux insultes d'une vile populace.

FARADY. *Voyez* Ibn Alfarady.

FARAH EL-ASBHBYLY (Ahmed Schéhab eddyn), poète et orateur du 7me siècle de l'hég., florissait à Séville sa patrie, sous la domination des Arabes. On trouve à la Bibliothèque du Roi, les manuscrits de deux poëmes de cet auteur; l'un sur *les Traditions*, avec des commentaires de Ben Joum'âh et de Ben Gotlofibagâ; l'autre, qui est de l'espèce nommée *Gascyd'eh*, commenté par Yahya-'l-Farâkhy. Ces ouvrages tiennent à peu près le milieu entre la perfection et la médiocrité. Farah mourut vers l'an de l'hég. 699.

FARANTZEM, fille d'Antong, seigneur de Sunik, fut regardée comme la plus belle femme de son siècle; la nature l'avait ornée de charmes, de grâces, d'élégance et de traits enchanteurs. Elle fut donnée en mariage en 367, à Kuel, fils du prince Tiridate, et petit-fils de Tiran II, roi d'Arménie. Dirite, prince du sang royal, ayant l'occasion de voir Farantzem le jour même de ses noces, en fut frappé, et forma le projet de se défaire de son époux. Archag II en fut épris de son côté; il tua son mari et l'épousa, contre les lois et les sermens qu'il avait prononcés en se mariant avec Olympiate, parente de Théodose-le-Grand, alors général des troupes. Farantzem, pour être maitresse absolue du cœur du roi, empoisonna la vertueuse Olympiate, et commença à disposer des charges du royaume. Chabouh II, roi de la Perse, informé également de la rare beauté de cette reine, fit venir Archag auprès de lui, sous prétexte d'une entrevue; il le renferma ensuite dans un château, et chercha à avoir Farantzem dans son palais; mais cette reine refusa avec fierté la demande du roi, et se renferma dans la forteresse d'Ardakers. Une armée formidable de Persans vint bientôt investir cette place; Farantzem y commanda en personne, et fit la résistance la plus vigoureuse; mais elle fut livrée par trahison entre les mains de l'ennemi barbare, qui la fit mourir vers l'an 380 de J.-C.

FARDEAU (Louis-Gabriel), né à Paris en 1730, fut nommé procureur au Châtelet en 1757, se démit de cette charge en 1781, et mourut en 1785. On a de lui : *Le triomphe de l'amitié*, drame en un acte et en vers, 1773, in-8°; II. *Les amusements de la Société*, ou *poésies diverses*, 1774, in-8°; III. *Le mariage à la mode*, drame en un acte et en vers, 1775, in-8°; IV. *Le service récompensé*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, 1778, in-8°; V. *Le cabaretier jaloux*, comédie en un acte et en prose, 1779, in-8°; VI. *Une collection de mémoires*, Amsterdam et Paris 1778, in-12. Aucune des pièces de cet auteur n'a été représentée : elles sont fort au-dessous du médiocre.

FARDELLA (Michel-Ange), né à Trapani en Sicile l'an 1650, d'abord franciscain, ensuite prêtre séculier. Après avoir été relevé de ses vœux par le souverain pontife, il fut nommé professeur d'astronomie et de physique dans l'université de Padoue. Il suivit en

Espagne l'archiduc d'Autriche en 1709, et mourut à Naples en 1718. On a de lui des ouvrages, peu connus en France, sur les sciences auxquelles il s'était consacré. C'était un homme d'un esprit vif et d'une imagination féconde, mais très-distrait. Malgré des appointemens considérables, sa générosité envers ses amis et son caractère indolent ne lui permirent jamais d'être riche. Ses principaux écrits sont : I. *Universæ philosophiæ systema*, Venise, 1691 ; Leyde, 1691, Amsterdam 1695 in-12 ; II. *Universæ usualis mathematicæ theoria*, Venise, 1691 ; Leyde, 1691, Amsterdam, 1695 in-12 ; III. *Animæ humanæ natura ab Augustino detecta*, Venise, 1698, in-fol.

FARDELLA (Albert), né en Sicile d'une famille noble en 1620, entra en 1632 à Palerme dans l'ordre des clercs réguliers, où il fit ses études, et se rendit habile dans la philosophie et la théologie scolastique, qu'il professa dans sa patrie, à Rome et à Paris, dans les maisons de son ordre. Ce fut le premier des théologiens scolastiques qui enseigna que les démons, les âmes des damnés, étaient tourmentés en enfer par un feu matériel, résultant d'une union hypostatique avec le feu. On a de lui *Optica invisibilium, seu veritatis fidei*, et quelques autres ouvrages.

FARDULFE, 16e abbé de Saint-Denis, originaire de Lombardie, vint en France à la suite du roi Didier, et, le premier, découvrit à Charlemagne la conspiration de Pépin-le-Bossu, l'un de ses fils naturels. En reconnaissance de ce service, l'empereur lui donna l'abbaye de Saint-Denis. Fardulfe y mourut la 14e année de son administration, c'est-à-dire, l'an 806, et y fut inhumé. Duchesne a recueilli sous le nom d'Alcuin quelques épigrammes de cet abbé.

FARE (Sainte) ou BURGUNDOFARA, d'une famille noble de Brie, sœur de saint Faron, évêque de Meaux et de Cagnoald, évêque de Laon, bâtit le monastère de Faremoutier, en fut abbesse, et mourut vierge vers 655, à l'âge de 60 ans.

FARE (Charles-Auguste, marquis de la), né au château de Valgorge dans le Vivarais en 1644, d'une ancienne et illustre maison de Languedoc, capitaine des gardes de Monsieur, et de son fils, depuis régent du royaume, plut à ce prince par l'enjouement de son imagination, la délicatesse de son esprit, et les agrémens de son caractère. Son talent pour la poésie ne se développa, suivant l'auteur du Siècle de Louis XIV, qu'à l'âge de près de 60 ans. Cette assertion est combattue par M. de Laporte dans l'article qu'il lui a consacré dans la *Biographie universelle*, mais elle ne l'est, il faut l'avouer que par un simple raisonnement. Ce fut pour madame de Caylus qu'il fit ses premiers vers, et peut-être les plus délicats qu'on ait de lui :

M'abandonnant un jour à la tristesse,
Sans espérance et même sans désirs,
Je regrettois les sensibles plaisirs
Dont la douceur enchanta ma jeunesse, etc.

Ses autres poésies respirent une douce liberté, une négligence aimable. C'était l'Amour, c'était Bacchus, plutôt qu'Apollon, qui inspirait le marquis de la Fare. Les fruits de sa muse se trouvent à la suite des Poésies de l'abbé de Chaulieu, son ami (édition de Saint-Marc publiée en 1757).

L'abbé de Chaulieu lui inspira sans doute le goût des poésies légères, et avec lui cette liberté épicurienne qui se plaît à afficher l'insouciance dans la plupart de ses pièces. Ces deux hommes étaient faits l'un pour l'autre : mêmes inclinations, même ardeur pour les plaisirs, même façon de penser, même génie. Il y avait une parfaite sympathie dans tous leurs goûts et même dans leurs défauts. Le marquis de la Fare mourut en 1712.» La Fare n'est plus, écrivait l'abbé de Chaulieu à madame de Bouillon. J'ai vu mettre le comble aux amertumes de ma vie, par la mort du plus tendre et du plus fidèle ami qui fut jamais. Pendant quarante ans la raison n'a cessé d'approuver et de cimenter une union qu'un penchant aveugle avait commencée. » Outre ses *Poésies*, on a de lui, des *Mémoires* et des *Réflexions* sur les principaux événemens du règne de Louis XIV, in-12. Ils sont écrits avec beaucoup de sincérité et de liberté; mais cette liberté est quelquefois poussée trop loin. Le marquis de la Fare, qui, dans le commerce de la vie, était de la plus grande indulgence, n'a presque fait qu'une satire. Il était mécontent, il passait sa vie dans une société qui se faisait un mérite de condamner la cour : « Cette société, dit l'auteur déjà cité, fit, d'un homme très-aimable, un historien quelquefois très-injuste. « Dans ces *Mémoires*, dit l'auteur de l'Esprit de la Fronde, il n'y a guère qu'une douzaine de pages qui regardent la Fronde ; mais ces douze pages valent un livre d'un autre, parce qu'elles sont d'un philosophe. Ce n'est qu'un coup-d'œil, mais ce coup-d'œil est celui de l'aigle On a encore de lui les paroles d'un opéra intitulé *Penthée*, que le duc d'Orléans mit en partie en musique.

FAREDH. *Voyez* Ibn Faredh.

FAREL (Guillaume), fanatique outré du 16me siècle, né à Gap, en 1489, vint de bonne heure à Paris, et régenta quelque temps au collége du cardinal Le Moine. Jacques Le Fèvre d'Étaple, son ami, lui inspira les opinions que Luther répandait en Allemagne et Zwingle en Suisse. Farel fut ministre à Genève avant Calvin, et y prêcha la réforme. Chassé de cette ville en 1538, il se retira à Bâle, puis à Neuchâtel, où il mourut en 1565. Ce novateur se maria à l'âge de 69 ans ; son savoir était médiocre. On a de lui : I. *Le Glaive de l'esprit*. Ouvrage qui, malgré la singularité de son titre, offre d'assez bonnes choses contre les libertins. II. *De la sainte cène du Seigneur*. III. Des *Thèses*. Ce ministre fut accusé de renouveler les erreurs de Paul de Samosate; mais un synode de Lausanne le lava de cette imputation.

FARELLI (chevalier Jacques le), peintre napolitain du 17me siècle, un des premiers élèves d'André Vaccaro, imita ensuite la manière du Calabrois, à qui il ressemblait, et fut fait chevalier de Malte à cause de son mérite. On voit de lui un grand nombre d'ouvrages dans les églises de Naples et d'Italie, entre autres dans l'église de Saint-Louis des Minimes à Naples, où il mourut dans un âge avancé, en 1733.

FARES (Ahmed ibn-el-razy), ancien lexicographe arabe, florissait dans le 4me siècle de l'hégire, 10me de notre ère. Il a laissé un

Dictionnaire arabe, inférieur à celui de Janhary, mais qui n'est pourtant point à dédaigner; il se trouve manuscrit à Leyde et à Oxford, dans les bibliothèques publiques. On attribue au même auteur, des *Dissertations sur la langue arabe*. Ouvrage recommandable par le goût qui y règne, l'élégance du style et la sagesse des principes qui y sont développés. Ibn Fares mourut à Rey sa patrie, l'an de l'hégire, 395-1004 de J.-C., selon les uns, et, selon d'autres, quelques années plus tôt, en 390-1000 : on ne sait point à quel âge.

FARET (NICOLAS), né vers l'an 1600, à Bourg en Bresse, un des premiers membres de l'académie française. Il rédigea les statuts de cette compagnie naissante, fut secrétaire du comte d'Harcourt, et mourut à Paris en 1640; il avait la réputation d'un agréable débauché. On a de lui de la mauvaise prose, et de plus mauvais vers, et l'on peut dire que quoiqu'il occupa le fauteuil académique, il ne doit sa célébrité qu'à ce passage de Boileau :

Ainsi tel autrefois qu'on vit avec Faret
Charbonner de ses vers les murs d'un cabaret,
S'en va mal-à-propos . . .

Voici la liste de ses ouvrages : I. *Histoire chronologique des Ottomans*, à la fin de l'Histoire de George Castriot, Paris, 1621, in-4°. II. *Histoire d'Eutrope*, traduite assez mal en français, Paris, 1621, in-16. III. l'*Honnête homme*, tiré de l'Italien de Castiglione, in-12. IV. Des *Lettres nouvelles*, qui n'apprennent rien: elles sont recueillies de divers auteurs; il y en a dix seulement de Faret. V. Des *Poésies*.

FARGANI (AL), *V.* ALFERGAN.

FARGÈS, munitionnaire-général des vivres sous Louis XIV, s'est rendu digne de la reconnaissance publique, par un trait de générosité trop rare pour ne pas trouver place ici. En 1709, la France accablée de fléaux était en proie à la disette, et le gouvernement se voyait dans l'impossibilité de faire dans l'intérieur des approvisionnemens pour la campagne prochaine; Fargès se procura chez l'étranger et par son seul crédit, tous les grains nécessaires aux troupes, et emprunta plusieurs millions pour acheter des fourrages. En 1710, il avait amassé assez de fourrages pour nourrir cent mille chevaux : il répéta la même opération en 1714. Cet homme estimable mourut sans fortune.

FARGHINY, grand personnage sarrasin, vint en Arménie en 922, de la part du calife Maktedir, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, pour couronner Kakik, premier roi de la Vaspouranie arménienne. Farghiny exécuta lui-même les cérémonies de cette inauguration : il posa le diadême royal sur la tête de ce souverain, et le couvrit du manteau des princes chrétiens. Cet habile négociateur conclut ensuite un traité d'alliance offensive et défensive entre l'Arménie et le calife, et retourna à Bagdad chargé de riches présens pour lui et pour son maître.

FARGIS (CHARLES d'ANGENNES DU), d'une famille ancienne, conseiller d'état sous Louis XIII, et son ambassadeur en Espagne. Fargis conclut le traité de Mouçon en 1616; mais comme il ne suivit pas les instructions du P. Joseph, il fut obligé de faire réformer ce traité sur les nouvelles instructions qu'il reçut. — Sa femme,

Madeleine de SILLY, comtesse de la Rochepot, dame d'atour de la reine Anne d'Autriche, dont elle eut toute la confiance, ne put voir les chagrins que le cardinal de Richelieu causait à sa maîtresse, sans entrer dans quelques intrigues contre lui. Ce ministre la contraignit de se défaire de sa charge, et elle alla chercher un asile dans les pays étrangers. Beringhen, valet-de-chambre du roi, qui passait pour être son amant, et qui partageait ainsi les confidences de la reine, eut ordre en même temps de sortir du royaume. Madame du Fargis mourut à Louvain au mois de septembre 1639. On trouve dans le Journal du cardinal de Richelieu, et dans sa Vie par Le Clerc, 1753, 6 vol. in-12, des *Lettres* en chiffres de madame du Fargis, qui furent interceptées, et qui la firent condamner à être décapitée par arrêt de la chambre de justice de l'Arsenal, en 1631. Elle eut un fils, mort de ses blessures au siége d'Arras le 2 août 1640, sans avoir été marié, et une fille religieuse à Port-Royal, morte en 1691.

FARGUE. *Voyez* LAFARGUE.

FARGUES (BALTHAZAR DE), aventurier du 17ᵉ siècle, qui ayant été employé dans les vivres, y exerça toutes sortes de déprédations. Devenu major du régiment de Bellebrune, il entra dans Hesdin avec le sieur de la Rivière, son beau-frère, vendit la place à Don Juan d'Autriche, toucha le prix convenu, refusa de la livrer et s'y rendit indépendant. Il fit des courses dans les environs, fit raser plusieurs forts qui pouvaient le gêner dans ses opérations, et fit tirer sur l'armée du roi. Il était un vrai tyran dans Hesdin. Toutes les femmes et toutes les elles se cachaient pour être à l'abri de sa brutalité. Il faisait mettre à mort tous ceux qui lui paraissaient suspects. Il désignait ses victimes en les frappant sur l'épaule d'un air amical, et en leur disant : « mon ami ; il faut que nous mourrions, toi ou moi. » Étant attaché au service du prince de Condé, il fut compris dans la paix des Pyrénées, et sortit de la ville d'Hesdin, en emportant quatre millions, fruit de ses exactions et de ses rapines. Il vint étaler à Paris un luxe insultant, mais Louvois le fit arrêter, l'envoya à Abbeville, et le livra à une commission composée de juges du présidial qui le condamnèrent à être pendu le 27 mars 1665.

FARIA (ANTOINE DE), fameux aventurier portugais, né à Lisbonne vers l'an 1505, alla aux Indes en 1530, et protégé par un de ses parens, qui était gouverneur de Malaca, il équipa un petit bâtiment avec dix-huit portugais, et fit voile pour Lugor dans le royaume de Siam, où il comptait tirer un parti avantageux de ses marchandises : mais un corsaire Maure attaqua son bâtiment et le coula à fond après avoir tué quatorze des compagnons de Faria. Celui-ci, se sauva à la nage avec les quatre portugais qui avaient échappé au massacre, et trouva le moyen de se rendre à Patane, où il parvint à équiper un second bâtiment, voulant poursuivre le corsaire Caja-Azem qui l'avait dépouillé, jusqu'à ce qu'il en eût tiré une vengeance complète. Devenu corsaire lui-même, il se rendit redoutable à tous les pirates indiens, et au bout de quelques années, il rencontra Caja-

Azem et le tua de sa propre main. Possesseur de nombreuses richesses, Faria s'établit dans la suite à Liampo, où le Portugal avait alors le même établissement qu'il a eu depuis à Macao ; mais au bout de six mois, son esprit turbulent le força de chercher de nouvelles aventures. Il forma le projet d'enlever des trésors immenses qui étaient, disait-on, renfermés dans 17 tombeaux d'autant de rois de la Chine, qui étaient situés dans l'île de Calempbuy, et après de longues recherches, il découvrit cette île qui n'était habitée que par trois cents bonzes ; il y descendit avec les gens de sa troupe, mais ayant laissé aux bonzes le temps d'appeler du secours des pays voisins, plus de 5000 ennemis se disposèrent à l'attaquer, et il fut contraint de gagner le large. Une tempête affreuse s'éleva tout-à-coup, et il fut jeté contre un rocher où il périt misérablement avec la plupart de ses compagnons. Faria avait alors près de 45 ans.

FARIA (Thomé de), né à Lisbonne, mort le 23 octobre 1628, entra dans l'ordre des Carmes et devint coadjuteur de l'archevêque de Lisbonne, avec le titre d'évêque de Targa. On a de lui une traduction en vers latins de la *Lusiade*, écrite avec élégance et correction, Lisbonne, 1622, in-8°, réimprimée dans le *Corpus Illustrium poetarum Lusitanorum*.

FARIA y Sousa (Manoel), célèbre historien et poète castillan, né à Souto en Portugal d'une famille illustre, chevalier de l'ordre du Christ, mourut en 1647, à 59 ans, dans un état qui n'était guère au-dessus de l'indigence. Les lettres lui firent trop négliger la fortune. C'était un homme un peu singulier. Il s'habillait plutôt comme un philosophe que comme un homme qui avait vécu à la cour. Son humeur indépendante et son abord sévère furent sans doute un obstacle à sa fortune. Il était cependant fort agréable et fort enjoué avec ses amis. On a de lui : I. *Histoire de Portugal*, conduite jusqu'au règne du cardinal Henri, imprimée plusieurs fois. La dernière et la meilleure édition est de Bruxelles, 1731, in-fol., avec une continuation, et d'autres pièces curieuses. II. *L'Europe, l'Asie et l'Afrique portugaises*, en 6 vol., in-fol. : deux pour l'Europe, 1678-79 ; trois pour l'Asie, 1666-1674-1675 ; un pour l'Afrique, 1681. L'auteur avait fait le même travail pour l'Amérique, mais il n'a pas été imprimé. L'*Asia portuguesa* est l'histoire des Portugais aux Indes orientales, depuis leur premier voyage en 1497, jusqu'en 1640. Cet ouvrage, exact et curieux, a été traduit en italien, en français et en anglais. Faria a encore laissé 7 vol. de *Poésies*, et des commentaires estimés sur la *Lusiade*, Madrid, 1639, 2 vol. in-fol.

FARIA (Manoel-Severim de), écrivain portugais, naquit à Lisbonne en 1581. Après avoir été reçu doctr. en philosophie et en théologie, il fut chantre et chanoine de la cathédrale d'Evora. Il a laissé : I. *Noticias de Portugal*, 2 vol. II. *Varios discursos politicos*, 1 vol. in-8°. Ces deux ouvrages ont été imprimés également à Lisbonne en 1624 et 1791. Le premier traite de l'origine des titres et des armoiries des familles nobles de Portugal, des monnaies anciennes, soit portu-

gaises, soit gothiques, arabes et romaines, et il en donne les empreintes. Il établit ensuite les époques des différentes universités d'Espagne, parle de la propagation de la foi dans la Guinée, de la navigation des Portugais aux Indes orientales, et donne les vies de vingt cardinaux portugais. *Ses Discours politiques*, qu'il ne faut pas confondre avec ceux de Faria de Sousa, contiennent les vies de quelques Portugais illustres, dont les plus intéressantes sont celles de l'historien Couto, et du poète Camoëns. Ces deux ouvrages, remplis d'érudition, sont écrits avec une grande correction de style. Faria mourut à Evora le 16 décembre 1655.

FARINA. *Voyez* Borromée.

FARINACCI (Prosper), célèbre jurisconsulte, né à Rome en 1554 de parens pauvres, brilla dans le barreau, et se plut à défendre les causes les moins soutenables. Cette manie, funeste à bien des familles, jointe à la rigueur et à la sévérité excessive avec lesquelles il exerça la charge de procureur-fiscal, occasiona des murmures, et lui suscita des affaires. Il en retira de grands profits et en peu de temps sa fortune devint assez considérable. Cet homme, si rigoureux pour les autres, était très-indulgent pour lui-même. Accusé d'un crime odieux, il n'obtint sa grâce que par l'intercession du cardinal Salviati. Le pape Clément VIII, disait de lui à cette occasion, en faisant allusion au nom de Farinacci: « La farine est excellente, mais le sac qui la renferme est bien souillé..... » Ce jurisconsulte mourut à Rome le même jour qu'il était né, le 30 octobre 1618. Ses ouvrages recueillis en 13 vol. in-fol., à Anvers, 1620, et à Francfort, 1670-76, sont recherchés par les jurisconsultes ultramontains. Ils renferment: I. *Decisiones Rotæ*, 2 vol. II. *Rotæ novissimæ*, 1 vol. III. *Rotæ recentissimæ*, 1 vol. IV. *Repertorium judiciale*, 1 vol. V. *De hæresi*, 1 vol. VI. *Consilia*, 2 vol. VII. *Praxis criminalis*, 4 vol. VIII. *Succus praxis criminalis*, 1 vol. IX. *Decisiones posthumæ*.

FARINATO (Paul), peintre et architecte, né à Vérone en 1525, mort dans la même ville en 1606 âgé de 81 ans, imita, dans sa manière de dessiner et de composer, Paul Véronèse, avec lequel il travailla dans le palais de Saint-Marc, à Venise. On lui attribue un Saint Onuphre assez habilement imité du *Torse* du *Belvédère*. On reproche à ses ouvrages beaucoup d'incorrections attribuées à la trop grande fertilité de son génie. On fait cas de ses dessins.

FARINELLI (Charles Broschi, dit), né à Naples le 24 janvier, en 1705, l'un des plus grands musiciens du dernier siècle, et la plus belle voix qui ait peut-être jamais existé, fit de bonne heure l'admiration et les délices des théâtres d'Italie. Il avait reçu sa première éducation musicale de son père Broschi, et ensuite avait passé sous Porpora, qui voyageait avec lui. Son nom étant parvenu à la cour d'Espagne, elle l'attacha à son service, et le combla d'honneurs et de richesses. Philippe V et la reine Élisabeth le traitèrent en favori. Ce prince étant tombé malade d'une mélancolie profonde, qui lui faisait négliger les affaires, et l'empêchait

même de se faire raser et de se présenter au conseil, la reine tenta le pouvoir de la musique pour le guérir. Elle fit disposer secrètement un concert près de l'appartement du roi, auquel Farinelli fit entendre soudain un de ses plus beaux airs. Le monarque, extrêmement sensible à l'harmonie, parut d'abord frappé, et bientôt ému. A la fin du second air, il appela le musicien, l'accabla de caresses, et lui demanda quelle récompense il voulait. Farinelli pria le roi de se faire faire la barbe et d'aller au conseil. Dès ce moment la maladie du roi devint docile aux remèdes. Telle fut l'origine de la faveur de Farinelli. Il devint comme premier ministre, et n'oublia point qu'il n'était auparavant qu'un chanteur. Jamais les seigneurs de la cour de Philippe, qui dinaient chaque jour dans son palais, n'obtinrent de lui qu'il se mît à leur table. On raconte qu'un jour, allant à l'appartement du roi, il entendit un garde dire à un autre, qui n'avait pas les entrées : « Les honneurs pleuvent sur un misérable histrion, et moi qui sers depuis trente ans, je suis sans récompense ! » Le musicien se plaignit au roi de ce qu'il négligeait ses serviteurs, et lui fit signer sur-le-champ un brevet de colonel, qu'il remit à l'officier, en lui disant : « Je vous ai entendu dire que vous servieź depuis trente ans. Vous avez eu tort d'ajouter que c'était sans récompense : voilà celle que le roi vous donne. » Puis il ajouta : « Un garde n'est pas assez riche pour fournir aux équipages d'un colonel ; nous arrangerons cela demain, car demain je vous attends à dîner chez moi. » Après la mort de Philippe V, il jouit de la plus haute faveur auprès de Ferdinand VI, et de la reine son épouse. Les ministres de Vienne, de Londres et de Turin, témoins du crédit qu'il avait à la cour d'Espagne, le comblèrent de présens, et se servirent de lui pendant la guerre de 1741 pour affaiblir les sentimens favorables que Ferdinand avait pour la France. Les courtisans de ce prince l'étaient également de Farinelli, et lui prodiguaient encore plus de bassesses que sous Philippe V, au point qu'il en plaisantait quelquefois lui-même. Il répondait néanmoins à leurs avances par des respects extérieurs, pour les avertir sans doute de ce qu'ils se devaient à eux-mêmes. Il n'aimait de son crédit que le solide. L'encens ne l'enivrait point; et le brillant de ses chaînes ne lui en cachait point le poids. Quelquefois il regrettait avec ses amis le temps où, menant une vie vagabonde et libre, parcourant les différens royaumes, ne subsistant que du fruit de ses talens, il vivait familièrement avec ses camarades, et avait des amis au lieu de courtisans et de délateurs. Enfin, Farinelli soupirant après sa liberté, se retira à Bologne, où il mourut en 1782, après y avoir joui, dans une heureuse vieillesse, des hommages des citoyens et des étrangers. A la connaissance la plus profonde de la musique, il joignait le goût le plus exquis. (*Voyez* l'article de Ensenada et celui de J. Gilles.) Son cœur était généreux. Un tailleur de Madrid lui ayant fait un habit, ne voulut jamais d'autre paiement que de lui entendre chanter un air. Farinelli, après l'avoir pressé en vain d'accepter

son argent, s'enferma avec lui, et l'enchanta par sa voix brillante et sonore. Quand il eut fini, le tailleur, hors de lui-même, lui faisait des remercimens et se préparait à sortir. « Non, lui dit Farinelli; j'ai l'âme sensible et fière, et ce n'est même que par-là que j'ai acquis quelque avantage sur les autres chanteurs. Je vous ai cédé; il est juste que vous me cédiez à votre tour. » En même temps il tira sa bourse, et donna au tailleur le double de ce que son habit pouvait valoir. On raconte encore que Farinelli, jouant à Londres le rôle d'un héros captif dans un opéra italien, implorait, par un air touchant, sa grâce et celle de sa maîtresse auprès d'un tyran farouche et cruel qui les avait faits ses prisonniers. L'acteur qui représentait le tyran (c'était le célèbre Caffarelli) fut tellement attendri par la plaintive mélodie de Farinelli, qu'au lieu de lui refuser sa demande, comme le portait la pièce, il oublia entièrement son caractère, fondit en larmes, et serra le captif dans ses bras. Il y a des auteurs qui attribuent cette anecdote à d'autres musiciens.

FARISSOL (Abraham), rabbin, plus connu sous le nom de *Peritsol*, naquit à Avignon vers le milieu du 15ᵉ siècle, et se fixa à Ferrare, où il composa ses principaux ouvrages; entre autres, *Iggheret orechot olam*, c'est-à-dire, *Petit traité des chemins du monde*, publié d'abord en hébreu, Venise, 1587; ensuite en hébreu et en latin, par Hyde, à Oxford en 1691. Il y en a eu plusieurs autres éditions. Il est encore auteur d'un *Commentaire* sur Job, imprimé dans la grande Bible rabinique de Venise, 1517, et dans celle d'Amsterdam, 1724; et plusieurs autres écrits inédits. L'époque de la mort de ce rabbin nous est inconnue.

FARJAT (Benoit), graveur né à Lyon en 1646, élève de Guillaume Château qu'il surpassa et qu'il suivit à Rome, où il a gravé le *Mariage*, ou, selon quelques-uns, le *Couronnement de sainte Catherine*, d'après A. Carrache; la *Tentation de saint Antoine*, d'après Annibal Carrache, est le même sujet qui a été gravé par Gérard Audran et Claudine Stella; la *Communion de saint Jérôme*, d'après Le Dominiquin; le même sujet a été gravé depuis par Jacques Frey et autres: une *Sainte Famille*, d'après P. de Cortone, la *Course d'Atalante*, d'après P. Lucatelli; le *Baptême de J.-C.*, d'après Carle Maratte; plusieurs autres sujets d'après l'Albane, Ciro-Ferri, J.-B. Gauli, F. Solimène, etc.

FARMER (Hugh), savant théologien dissident, né à Shrewsbury en 1714, mort en 1787, acheva ses études à Northampton, sous le docteur Doddridge, fut ensuite chapelain de la maison de Coward, à Walthamstow au comté d'Essex, où il officia dans une petite congrégation. En 1761, nommé prédicateur d'une congrégation à Saltershall, son premier discours, après celui d'installation, fut *sur la Tentation de Jésus-Christ*, in-8ᵉ. Dans cet ouvrage, la tentation est présentée comme une vision sacrée, où plusieurs scènes du ministère futur du sauveur étaient figurées. Plusieurs écrivains s'élevèrent contre cette assertion. En 1771, Farmer publia une *Dissertation sur les miracles*. Le premier ouvrage qu'il fit ensuite fut un

Essai sur les démoniaques du nouveau Testament, qu'il soutient n'avoir été affectés que d'un désordre naturel; ce traité parut en 1775. Le docteur Worthington et M. Fell l'ont réfuté tous les deux. Le premier avec assez de douceur; mais le second l'a traité très-sévèrement. Sa dernière composition est intitulée *Traité de l'adoration des esprits chez les païens et les anciennes nations*, ou *de l'Idolâtrie de la Grèce et de Rome*. M. Fell attaqua également cet ouvrage dans un Traité très-profond et très-piquant qu'il publia en 1785. Cette même année Farmer perdit l'usage de la vue; mais une habile opération de chirurgie la lui rendit, et il fut en état de continuer ses occupations. Il mourut deux ans après à Walthamstow, ordonnant à ses exécuteurs testamentaires de brûler ses papiers. Cependant en 1804 on a publié quelques *Lettres* de lui, et des *Fragmens d'une dissertation sur Balaam*, avec la *Vie de l'auteur* en tête.

FARMER (Richard), célèbre critique, théologien et antiquaire anglais, né à Leicester en 1735, mort en 1797, élève du collége Emmanuel à Cambridge, où il prit la maîtrise-ès-arts en 1760. La même année il fut nommé professeur d'humanités. En 1767 il fut bachelier en théologie, et l'un des prédicateurs de Whitehall. L'année précédente il avait publié un *Essai sur l'érudition de Shakespeare*, in-8° de 82 pages, où il prouve que tout ce que cet immortel barde eut de connaissances en histoire et en mythologie était puisé dans des traductions; cet essai judicieux a été plusieurs fois réimprimé. En 1775, Farmer, nommé maître de son collége, prit le bonnet de docteur. Il fut en même temps chancelier, chanoine de Lichtfield, bibliothécaire de l'université de Cambridge, et chanoine de Canterbury; il échangea ce dernier canonicat pour un de Saint-Paul. Farmer avait rassemblé beaucoup de matériaux pour une Histoire de Leicester; mais il les a laissés, avec les planches, à M. Nichols, pour les employer dans son Histoire de ce comté. On a de lui des *Directions pour étudier l'histoire d'Angleterre*, imprimées dans *l'European magazine* de 1791.

FARNABY ou FARNABIE (Thomas), en latin, *Farnabius*, célèbre maître d'école, né à Londres en 1575, d'un père charpentier, fit ses premières études à Oxford, ensuite en Espagne, dans un collége des jésuites. Il accompagna François Drak et Jean Hawkins dans leurs courses maritimes. De retour de ses voyages, il se fit soldat dans les Pays-Bas, déserta, et retourna dans sa patrie. Il ouvrit une école de langue latine dans le comté de Sommerset, puis alla continuer le même travail à Londres, forma de bons écoliers, et s'acquit la réputation d'un maître habile. Son attachement à la famille royale lui attira des persécutions; mais elles ne furent pas capables d'ébranler sa fidélité. Il répondit toujours à ceux qui le sollicitaient de se déclarer pour le parti républicain : « J'aime mieux n'avoir qu'un roi que d'en avoir cinq cents. » Il mourut exilé en 1647. Farnaby était aussi savant humaniste que bon citoyen. Il était renommé pour les *épîtres dédicatoires*, qu'il adressait volontiers aux princes qui y étaient sensi-

bles, et qui en savaient témoigner leur reconnaissance. Il nous reste de lui des éditions de *Juvénal*, 1612, de *Perse*, même année, de *Sénèque-le-tragique*, 1613, de *Martial*, 1615, de *Lucain*, 1618, de *Virgile*, 1634. de *Térence*, d'*Ovide*, avec des notes qui font honneur à son érudition et à son discernement; mais le latin, un peu dur, est quelquefois incorrect. On doit aussi citer: *Index rhetoricus scholis accommodatus*, 1625; *Systema grammaticum*, 1641; *Phraseologia anglo-latina; Tabula linguæ græcæ*.

FARNERSEH, cinquième partriarche d'Arménie, né dans la ville d'Ardichad, de la province de Daron, s'appliqua avec succès aux études de la théologie. En 362, élu unanimement grand-catholicos d'Arménie, il gouverna son église avec sagesse, en prêchant continuellement la vertu et la tolérance que ces prédécesseurs n'avaient pu souffrir. Farnerseh mourut vers l'an 364, regretté par tous les amis de la paix. On a de lui une *Homélie sur la prédication de Jésus-Christ*, qui n'a point été imprimée.

FARNÈSE, célèbre maison d'Italie qui fut élevée vers le milieu du 16ᵉ siècle, par le pape Paul III, à la souveraineté de Parme et de Plaisance. Elle a fourni plusieurs personnages remarquables. On reconnait sa généalogie jusque vers le milieu du 13ᵉ siècle.

FARNESE (PIERRE), général florentin au 14ᵉ siècle, acquit la réputation d'un habile capitaine, pendant les guerres de l'église, et eut en 1363 le commandement de l'armée que les florentins envoyèrent contre Pise. Les succès qu'il obtint justifièrent pleinement le choix qu'on avait fait de lui; il vainquit les Pisans le 11 mai, et fit prisonnier leur général et une grande partie de leurs troupes. Il mourut de la peste le 19 juin suivant. Sa mort fut une perte réelle pour les Florentins.

FARNESE (PIERRE-LOUIS), duc de Parme, fils naturel d'Alexandre Farnèse, depuis pape sous le nom de Paul III, et de N. Rufini, fut comme aîné, le principal objet des complaisances de son père quoiqu'il en fût bien peu digne. Il le créa d'abord seigneur de Neppi et Frescati, puis duc de Castro et comte de Ronciglione en 1528, enfin duc de Parme et de Plaisance, pour lui et sa postérité, par investiture du 12 août 1545; mais il ne put en obtenir la confirmation de l'empereur Charles-Quint, qui avait droit de la conférer (comme seigneur suzerain de Milan, dont Parme et Plaisance étaient d'arrières fiefs); malgré cela il s'y maintint par la protection de son père. Mais des mœurs scandaleuses, des débauches révoltantes, des abus de pouvoir de toute espèce signalèrent son gouvernement. Il eut recours à toutes les ressources de la perfidie pour abaisser et exterminer la noblesse soumise à sa domination et qui la supportait impatiemment. Celle-ci se décida à se défaire de celui qui voulait les anéantir. Les comtes Jean-François Anguisciola, Augustin Landi, les marquis Jean-Louis Gonfalonieri, Jérôme et Alexandre Pallavicini, formèrent contre lui une conspiration à laquelle l'empereur, sollicité par Ferrant de Gonzague, donna la main en secret à condition qu'on épargnerait la vie du duc et qu'on

remettrait Plaisance aux troupes impériales. Pierre-Louis, se trouvant dans cette ville, le 10 septembre 1547, Jérôme Pallavicini qui était bouffon, monte dans la chaire de l'église et y fait mille singeries qui attirent un grand concours de peuple ; puis il les harangue et les anime contre les vexations de Pierre-Louis, et les conduit ensuite sur la place du palais ; pendant ce temps Gonfalonieri amusait dans l'intérieur du palais la garde allemande ; Landi s'était emparé d'une des principales portes ; Anguisciola et Alexandre Pallavicini montèrent dans la chambre du duc qui reposait. Celui-ci entendant une grande rumeur sur la place court sur son balcon : les deux conjurés l'y suivent, le poignardent aux yeux du peuple et le précipitent par dessus le balcon dans la place. Le peuple se jette sur son corps, le dépouille, traîne et insulte son cadavre. Les troupes de l'empereur attendaient dans le voisinage l'issue de l'événement ; Ferrant de Gonzague arriva bientôt après avec un gros corps de cavalerie, prit possession de la ville, et fit inhumer le corps de Pierre-Louis, qui ne fut plaint ni regretté de personne, chacun trouvant que son sort était une juste punition de son insolence, de son avarice et de sa cruauté. Pierre-Louis laissa, de son mariage avec Hieronima Orsini, fille de Louis, comte de Petigliano ; 1° Alexandre Farnèse, cardinal, (*V.* l'art. suiv.) ; 2° Octave qui fut duc de Parme ; 3° Ranuce qui fut archevêque de Naples et cardinal ; 4° Victoire qui épousa Gui-Ubald II, duc d'Urbin, et un fils naturel nommé *Horace Farnèse*, titré du duché de Castro, sans l'avoir jamais possédé, lequel épousa Diane d'Angoulême, fille naturelle du roi Henri II, et fut tué au siége d'Hesdin par les Impériaux, le 18 juillet 1553.

FARNESE (Alexandre), fils du précédent, cardinal distingué par ses lumières et ses vertus, né en 1520, mort en 1589, obtint de Clément VII le chapeau et l'évêché de Parme, le 18 décembre 1534, quoiqu'il fût à peine âgé de 14 ans. Il eut successivement divers autres siéges, et devint doyen du sacré collége ; Charles-Quint disait que, *si tous les membres avaient ressemblé à Farnèse, c'aurait été l'assemblée du monde la plus auguste*... Paul III, son aïeul paternel, qui l'avait honoré de la pourpre en 1534, l'employa dans différentes légations, en France, en Allemagne et dans les Pays-Bas ; mais il ne put réussir à concilier les intérêts de Charles-Quint avec ceux de François Ier. Retiré à Rome, il y vécut avec beaucoup de splendeur et de sagesse, et fut le père des savans et le protecteur des lettres. Il avait coutume de dire *qu'il ne trouvait rien de plus insupportable qu'un soldat lâche et un ecclésiastique ignorant*.

FARNESE (Ranuce), cardinal, frère du précédent et quatrième fils de Pierre-Louis, premier duc de Parme, et d'Hieronima Orsini, né le 11 août 1530, fut chevalier de Malte, prieur de Venise, puis commandeur de Bologne. Paul III, son aïeul, lui donna en 1544, l'archevêché de Naples, qu'il échangea depuis contre celui de Ravenne, et l'année suivante le fit cardinal quoiqu'il n'eût alors que 15 ans. Deux années après il fut légat à Pise,

grand pénitencier, puis patriarche de Constantinople. Le cardinal Ranuce fut exilé de Rome en 1561, par le pape Jules III, avec le cardinal Alexandre, son frère, et tous deux rétablis dans leurs biens par la protection d'Henri II, roi de France, en 1552. La douceur du caractère de ce prélat, ses vertus et sa haute probité, lui méritèrent les éloges du pape Pie IV, qui le proposa en plein consistoire comme un modèle qu'on ne pouvait trop imiter.

FARNÈSE (Octave), duc de Parme et de Plaisance, deuxième fils de Pierre-Louis, et d'Hiéronima Orsini, né en 1524, avait été fait par le pape, Paul III, son aïeul, duc de Camérino, à son mariage (1538) avec Marguerite d'Autriche, fille naturelle de l'empereur Charles-Quint, et veuve d'Alexandre Médicis, premier duc de Florence, assassiné le 7 janvier 1537. Octave eut beaucoup de peine à succéder au duché de Parme : Ferrant de Gonzague, gouverneur du Milanais, continuant toujours de garder Plaisance au nom de l'empereur, depuis la mort de Pierre-Louis : le pape Paul III, pour empêcher l'empereur de s'emparer aussi de Parme, imagina en 1549, de révoquer la concession de Parme et de Plaisance faite à Pierre-Louis, et de dédommager Octave par un nouvel établissement dans l'état ecclésiastique; mais celui-ci n'approuva point cette ruse. Il s'échappe de Rome, essaie de s'emparer de Parme par surprise; la fidélité de Camille Orsini, qui s'y trouvait gouverneur pour le pape, fait échouer sa tentative. Alors l'ingrat Octave fait faire des ouvertures secrètes à l'empereur, offrant s'il veut lui donner l'investiture, de renoncer à toute liaison avec Paul III, son grand-père, et de se mettre entièrement entre ses mains. Lorsque Paul III apprit cette défection de son petit-fils, et ses liaisons avec un prince qu'il détestait, il entra dans une colère affreuse, et mourut peu de temps après de la révolution que cette nouvelle lui avait causée. Octave fut mis en possession de Parme, par la reconnaissance de Jules III, que la faction avait placé sur la chaire de Saint-Pierre. Il fit prêter, en 1550, par le cardinal Alexandre, son frère, hommage au nouveau pape, et paya le cens de huit mille écus romains exigés par l'investiture. Cependant l'empereur songeait toujours à recouvrer Parme; et Ferrant de Gonzague, ennemi particulier d'Octave, se préparait à l'en dépouiller; c'était au pape qui lui avait donné l'investiture, à défendre le possesseur. Mais Jules III, (Jean-Marie Dumont), pour obliger Octave, ne voulait pas se brouiller avec l'empereur. Alors Octave, par le conseil des deux cardinaux, Alexandre et Ranuce, ses frères, se décida à faire conclure par Horace, son frère naturel, un traité déjà entamé avec Henri II. Ce monarque prit sous sa protection la maison Farnèse, s'obligea à entretenir au duc Octave deux mille hommes de pied et deux cents chevaux-légers pour la défense de Parme, et à lui payer un subside de huit mille écus d'or. Octave renvoya à Charles-Quint le collier de la toison d'or, et feignit d'être dévoué à la France. Le pape, qui avait cherché à empêcher cette négociation, ordonna, par un monitoire, à Octave, de remettre entre les mains de ses ministres le du-

ché de Parme : n'étant point obéi, il déclara Octave déchu de tout droit sur le duché, ainsi que du grade de gonfalonier de l'Église romaine. Les deux cardinaux, Alexandre et Ranuce Farnèse, reçurent ordre de sortir de Rome; leurs bénéfices furent saisis, et le pape eut l'impudence de conclure une ligue avec l'empereur. Aussitôt le roi Henri II fit occuper Parme par des troupes françaises, que commandait de Termes, et le maréchal de Brissac s'avança avec une armée pour faire une diversion dans le Piémont; le roi fit aussi défense de porter de l'argent à Rome; rappela les évêques de son royaume qui allaient au concile de Trente; menaça d'assembler, en France un concile national. Alors, les cardinaux les plus sensés firent sentir au pape la nécessité de faire la paix. Les Vénitiens s'en firent les médiateurs; le cardinal de Tournon, envoyé de France, fit l'accommodement, et le 29 avril 1552, on conclut, entre le pape, le roi de France et le duc Octave, une trève de deux ans; portant 1° que le pape retirerait ses troupes de la Mirandole et du Parmesan, qui rentreraient sous l'obéissance du duc Octave; 2° que les cardinaux Farnèse seraient rétablis dans les biens dont on les avait dépouillés; 3° qu'Horace, leur frère, serait aussi rétabli dans son ancien duché. L'empereur, quelque temps après, fut contraint, par le mauvais succès de ses armes, d'accéder à cette trève, de sorte que le duc Octave resta possesseur tranquille du Parmesan, l'an 1556. Philippe II, roi d'Espagne, pour détacher Octave du parti de la France, lui rendit la ville de Plaisance, mais en tenant aux frais du duc la garnison espagnole dans la citadelle, qu'il s'obstina à y conserver; Octave fit tous ses efforts pour la recouvrer, et il envoya à Philippe II, le comte Pomponio Torelli. Ce négociateur habile partit en octobre 1584, et à travers mille dangers, joignit Philippe II, lui plut beaucoup par son instruction et son esprit, et lorsqu'il eut gagné sa faveur et ses bonnes grâces, il plaida avec taut d'adresse la cause d'Octave, que malgré l'humeur de Philippe II contre ce prince, il en obtint la restitution si désirée. (*V.* Torelli, Pomponio). (*Voy.* de Thou, *Histoire Universelle*, tom 9. pag. 442). Octave mourut le 18 septembre de l'année suivante, à l'âge de 62 ans, laissant, de Marguerite d'Autriche, Alexandre, né en 1646, l'un des plus grands capitaines du 16me siècle (*Voyez* l'article suivant.), et trois filles naturelles. Le duc Octave s'était acquis une réputation militaire dans les guerres d'Allemagne, et la soutint dans la guerre de Ferrare, où il commanda en chef les troupes de Philippe II. Il avait des connaissances et beaucoup d'esprit, mais l'esprit plaisant et railleur. Sur les plans et les sollicitations du même comte Torelli, dont il est parlé plus haut, il arrêta la fondation d'un collége où l'on élevait les enfans de la jeune noblesse à Parme, ce qui ne fut exécuté que sous son successeur, et il créa l'académie des *innominati* en 1574.

FARNESE (Alexandre), duc de Parme, arrière-petit-fils du pape Paul III, et fils d'une fille naturelle de l'empereur Charles-Quint, eut un rang distingué parmi les grands capitaines du 16e

siècle Il était né en 1546. Sa jeunesse n'annonça pas ce qu'il devait être un jour. Sa valeur à la bataille de Lépante, et au siége d'Anvers qu'il prit en faisant une digue sur l'Escaut, lui fit beaucoup de réputation; mais son courage ni ses conseils ne purent rendre la Hollande à l'Espagne. Il avait succédé en 1578 à D. Juan d'Autriche dans le gouvernement des Pays-Bas. Lorsque Henri IV travaillait à conquérir son royaume, Philippe II, pour le traverser, envoya le duc de Parme à Paris avec une armée considérable. Il secourut les Parisiens contre leur roi; mais Henri IV l'obligea de rentrer en Flandre. Alexandre s'étant présenté une seconde fois en France, lorsque Henri IV assiégeait Rouen, il força ce monarque a en lever le siége en 1592. A son retour de cette expédition il fut blessé au bras devant Caudebec et il mourut le 2 décembre 1592, à Arras où il s'était retiré.

FARNESE (Ranuce Ier), fils aîné d'Alexandre Farnèse, et de Marie de Portugal, né en 1569, servait dans les Pays-Bas lorsqu'il apprit la mort de son père; il vint prendre possession de ses états et prêter serment de fidélité au saint siége en 1592. Dès 1580, il avait précédemment formé des prétentions sur la couronne de Portugal, après la mort du roi Henri son grand oncle maternel, mais les droits de Philippe II soutenus de la force prévalurent sur les siens. Le pape Clément VII, lui conféra pour lui et ses successeurs, la dignité de Gonfalonier de l'église, l'an 1600. Ranuce travailla beaucoup à l'embellissement de Parme; il bâtit le collége, dit, des nobles, et se fit nommer président de l'académie des *Innominati*; du reste il n'avait aucune des grandes qualités d'Alexandre, mais tous les défauts de cœur de Pierre-Louis et d'Octave. « Il était sombre et défiant, et ne voulait régner que par la terreur. » Soulevés par l'insolence, l'avarice et la dureté du duc, les nobles témoignaient hautement leur mécontentement; Farnèse résolut de se venger de la noblesse et l'accusa de conspirer contre lui. Sous divers prétextes il fait arrêter les prétendus conjurés le 4 juin 1611. Une forme à-peu-près légale avait été donnée aux accusations portées contre les personnes arrêtées par des dépositions controuvées. On fit grâce à une quinzaine de prétendus coupables peu riches; les seuls possesseurs de grands fiefs parurent indignes de pardon. Le 19 mai 1612, les bourreaux amenèrent, sur un échafaud dressé à la hauteur des fenêtres du palais, Barbara San-Vitali, née San-Severini, comtesse de Colorno, l'une des plus belles femmes de son temps, dont le duc avait été épris et maltraité; le comte Horatio Simonetta, chambellan et grand-écuyer; le comte Jérôme San-Vitali, marquis de Sala; le jeune Jean-François son fils, dit le maréchal de Sala; le comte Alphonse San-Vitali, son cousin; enfin, Pio Torelli, comte de Montechiarugolo et le comte Gianbattista Masi beau-frère de ce dernier. A mesure qu'ils parurent on leur trancha la tête, et les sept têtes restèrent long-temps attachées aux murs du palais: le duc, d'une de ses fenêtres assista lui-même à l'exécution qui dura quatre heures. Ranuce Ier, ne

borna pas là sa barbarie, il voulut s'assurer des descendans de ces malheureuses victimes ; des deux Sanvitali, enfans, l'un fut écrasé entre deux pierres, l'autre ayant échappé, fut repris quelques années après, et fait eunuque... Un fils et un neveu de Pio Torelli, auxquels on préparait le même sort furent sauvés par l'attachement et la reconnaissance des franciscains de Montéchiarugolo que leurs ancêtres avaient fondés. Ces religieux les transportèrent la nuit au péril de leur vie dans les états de Modène, et deux tableaux qu'on voit encore dans l'église du lieu servent de monument à ce fait digne de mémoire. Les biens immenses des condamnés furent ainsi réunis aux domaines du prince, qui doublèrent par ce moyen. Les châteaux de Colorno et de Sala qui appartenaient aux comtes San-Vitali, et que le duc marchandait depuis long-temps, lui passèrent ainsi sans déboursés ; et devinrent les maisons de plaisance de ses successeurs ; les riches tableaux qui ornaient les deux châteaux, ainsi que la belle collection de livres antiques et de médailles, que les comtes Torelli, presque tous gens de lettres, avaient rassemblés, passèrent dans les musées Farnèse, et depuis à Naples, à Capo-di-Monte. Mais cette proscription horrible révolta tout le monde contre Ranuce : les amis des suppliciés firent, pour venger leur mort, des courses funestes dans le Parmesan, où ils brûlèrent des possessions du duc ; mais ces excursions n'étaient que des vengeances particulières ; tous les souverains du temps blâmèrent Ranuce. Les Torelli et les San-Vitali, collatéraux des décapités, ayant porté leurs plaintes au grand-duc de Toscane, Ranuce pour justifier sa conduite, lui envoya copie du procès par son ambassadeur. Le grand-duc, Cosme II, y répondit en lui renvoyant de son côté un autre procès bien en règle, par lequel il était prouvé que son ambassadeur Parmesan avait tué un homme à Livourne avant d'être parti de Parme ; voulant lui démontrer par-là qu'il n'était pas aisé de colorer à ses yeux et à ceux du public une pareille infamie. En effet, Muratori dit que de son temps on croyait encore que cette conspiration avait été controuvée par le duc Ranuce, pour satisfaire son avarice et se défaire des personnes qui gênaient son autorité. Le duc trouva pendant un an et tous les jours sur son assiette ce vers de Virgile : *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.* Il parut depuis ce temps plus sombre et souvent agité de remords, et mourut subitement en mars 1622. Ranuce Ier, laissa de son mariage trois fils, Alexandre, né sourd et muet, Odoard qui lui succéda et régna, de 1622 à 1646, et François-Marie, né en 1620, cardinal en 1745, mort en 1747. Il eut aussi deux filles, Marie et Victoire, qui épousèrent successivement François Ier d'Este, duc de Modène.

FARNESE (Edouard), 5e duc de Parme et de Plaisance, succéda à son père Ranuce Ier en 1622. Il était très-présomptueux, voulait tout faire par lui-même, n'écoutait les avis d'aucun de ses ministres et voulait être obéi sans restriction. Un tel caractère lui fit commettre de grandes fautes qui furent encore aggravées par sa

passion pour la guerre. Il fit sans succès des tentatives sur Valenza et sur Crémone, et attira sur le duché de Parme des représailles qui le ruinèrent. Il eut aussi des différends avec le pape Urbain VIII. Il mourut âgé de 40 ans le 12 septembre 1646.

FARNESE (RANUCE II), 6e duc de Parme, né l'an 1630 d'Édouard et de Marguerite de Médicis, succéda en 1646, à son père et eut des démêlés violens avec le pape Innocent X, au sujet du duché de Castro : Jacques Godefroi maître de langue française, son ministre et son favori qu'il avait créé marquis, espérant par-là lui faire sa cour, fit assassiner Christophe Giarda, théatin, que le pape avait nommé l'an 1649, à l'évêché de Castro, et qui déplaisait au duc. Le pape, justement irrité de cet attentat, fait entrer ses troupes dans le duché de Castro, bat celles du duc; fait raser la ville et élever avec ses débris une colonne sur laquelle on grava ces mots : *Qui fù Castro*. Comme les troupes papales allaient entrer dans le Parmesan, Ranuce II se résolut à céder au pape le duché de Castro et le comté de Ronciglione, mais malgré les sollicitations du cardinal Mazarin en faveur de Ranuce, ils furent incamérés à la chambre apostolique en 1661. Le Duc Ranuce ayant reconnu depuis les malversations et la scélératesse de son ministre Godefroi, lui fit faire son procès; il fut condamné à mort et exécuté au mois de janvier 1670; ce qui fit un grand plaisir au peuple. Giuseppino, fils d'un tailleur de Pavie, s'empara ensuite de la confiance du duc qui termina ses jours le 11 décembre 1694. Ranuce II fut marié trois fois. 1° l'an 1660, avec Marguerite Yolande, fille de Victor Amédée, premier duc de Savoie, morte en 1663; 2° l'an 1664, avec Isabelle d'Este, fille de François Ier, duc de Modène, morte en 1666; 3° en 1668, avec Marie d'Este, décédée en 1684. Du second lit, il eut Édouard, mort le 5 septembre 1693, un an avant son père; lequel de sa femme Dorothée, fille de Philippe Guillaume, électeur palatin, laissa une fille, ELISABETH, mariée à Philippe V, roi d'Espagne; plus Marguerite et Thérèse. Du troisième lit, Ranuce eut deux fils, François et Antoine, qui lui succédèrent et n'eurent point de postérité, Elisabeth fille d'Édouard, leur nièce, dernière héritière de sa maison, porta au roi Philippe V, les duchés de Parme, Plaisance et les biens immenses des Farnèse. *Voyez* ELISABETH.

FARNÈSE (FRANÇOIS), 7e duc de Parme et de Plaisance, succéda à Ranuce II son père, le 11 décembre 1694, s'efforça de garder la neutralité pendant la guerre pour la succession d'Espagne; cependant son territoire fut violé plusieurs fois par les Impériaux. François Farnèse avait épousé Dorothée de Neubourg, veuve d'Édouard Farnèse son frère aîné; mais il n'en eut pas d'enfans, et son embonpoint excessif ne lui laissant pas l'espoir d'en avoir, les grandes puissances de l'Europe, disposèrent d'avance, en 1720, de la succession de la maison Farnèse en faveur d'un fils de Philippe V et d'Elisabeth Farnèse qui ne fut pas appelé à la couronne d'Espagne. François mourut le 26 février 1727, à l'âge de 49 ans. Il était bègue et n'avait pas de grands talens en administration, mais il le savait et ne faisait rien

sans prendre conseil de ses ministres. On louait aussi sa justice et sa prudence.

FARNESE (ANTOINE), 8e et dernier duc de Parme, de la maison Farnèse, naquit en 1679, succéda à son père François en 1727, et l'année suivante épousa Henriette l'Este, fille du duc de Modène; mais n'ayant point eu d'enfans de ce mariage, ses états, après sa mort, arrivée en 1731, tombèrent en partage à l'infant don Charles de Bourbon, du chef de sa mère Elisabeth Farnèse, sœur des ducs François et Antoine, et femme de Philippe V, roi d'Espagne; mais Charles ayant été appelé au trône des Deux-Siciles, l'infant don Philippe, son frère germain, lui succéda en 1748 dans les duchés de Parme et de Plaisance. (*Voyez* CHARLES III, roi d'Espagne.

FARNESE ou FURNIO (HENRI), de Liége, profondément versé dans la jurisprudence et dans la connaissance des langues, qu'il enseigna en Italie, devint ensuite professeur d'éloquence à Pavie. Il a écrit, ***De simulacro reipublicæ, seu de imaginibus politicæ et œconomiæ virtutis; Diphtera Jovis, seu de antiquâ principis institutione; Epitome orbis terrarum; De suî cognitione et de ostentis, Epistolæ; De imitatione Ciceronis in conscribendis epistolis***, etc. Ce savant mourut à Pavie en 1607.

FARNESE. *Voyez* DIANE et ELISABETH.

FARNEWORTH (ELLIS), né à Bouteshall dans le comté de Derby, mort en 1763, curé de Carrington, a traduit en anglais l'***Histoire des guerres civiles de France*** de Davila, 1757, 2 vol. in-4°; *La vie du pape Sixte V*, de Gregorio Leti, 1754, in-fol.; et *Machiavel*, 1775, 4 vol. in-8°.

FARNOVIUS (STANISLAS), alternativement unitaire et socinien, joua un rôle parmi ces hérétiques vers la fin du 16e siècle, et ses disciples furent appelés, de son nom, *Farnoviens*.

FARNSWORT ou FARNEWERT (RICHARD), un des premiers disciples de Penn, chef des quakers, ajouta aux rêveries extravagantes de son maître le précepte observé scrupuleusement dans le quakérisme, de ne parler à personne, même aux rois dans les suppliques, ou à Dieu dans la prière, qu'en tutoyant. Il composa un livre pour justifier cette impertinence. Il prétend que l'usage opposé est une flatterie indigne des *enfans de lumière*: c'était le titre que prenaient les quakers. Fox approuva les idées de cet insensé, et, quoiqu'un peu moins fou que lui, fut le premier à s'y conformer. Cette grossièreté est encore aujourd'hui un caractère distinctif du quakérisme.

FARON (Saint) ou BURGONDOFARO, évêque de Meaux en 627, y fonda l'abbaye qui portait son nom, assista au deuxième concile de Sens en 657, et mourut le 28 octobre 672 à près de 80 ans Sainte Fare était sa sœur; ce fut elle qui l'engagea à renoncer au monde, à se séparer de sa femme d'un consentement mutuel, et à se consacrer à Dieu.

FARQUHAR (GEORGE), écrivain dramatique anglais, né en 1678 à Londonderry, en Irlande, mort en 1707, élève du collége de la Trinité, à Dublin, qu'il quitta pour se joindre à une troupe de comédiens. N'ayant pas eu de

succès en Irlande, il passa à Londres, et reçut du comte d'Orréry une lieutenance dans son régiment. En 1698, il donna son premier ouvrage dramatique, intitulé *l'Amour et le Vin* (*Love and a Bottle*), qui réussit. En 1700, il donna *les Amans constans*. La même année l'auteur passa en Hollande. On trouve dans une de ses *Lettres* une description fort plaisante de ce pays. En 1701, il donna sa comédie de *Sir Harry Wildair*; en 1702, ses *Mélanges*; en 1703, *l'Inconstant*. *L'Officier recruteur*, qu'il donna ensuite, n'est qu'une farce populaire. La dernière de ses pièces, et celle qui a fait le plus de bruit, est intitulée : *The Beaux's Stratagem* (*la Ruse du Petit Maître*); et elle eut une grande vogue. L'auteur mourut au milieu de ses succès, laissant deux filles sans fortune. Ses comédies gaies, naturelles, bien conduites, sont extrêmement licencieuses. Ses œuvres ont été imprimées pour la dixième fois à Londres en 1772, 2 vol. in-12.

FARRA (ALEXANDRE), de Castellazzo, dans le Milanais, de l'académie *degli affidati*, florissait dans le 16ᵉ siècle. On a de lui des *Traités* et des *Poésies : Il settenario, miracoli d'amore, della divinità dell' uomo, dell' ufficio di capitanio generale*. Pie V, auprès duquel les habitans d'Alexandrie l'envoyèrent pour le féliciter sur son élévation au trône pontifical, lui donna le gouvernement d'Ascoli, et le marquis de Pescara celui de Casal. Farra mourut au service de ce seigneur.

FARRINGDON (ANTOINE), théologien anglais, né en 1576 à Sunning, au comté de Berks, mort en 1658, élève du collége de la Trinité à Oxford, où il fut boursier en 1617. Trois ans après, Farringdon prit la maîtrise-ès-arts. En 1634, il obtint le vicariat de Bray, au comté de Berks; mais il en fut dépossédé dans le temps des guerres civiles, et il se trouvait dans la plus grande détresse quand les paroissiens de Sainte-Marie-Madeleine de Londres le demandèrent pour ministre. Ses *Sermons* ont été publiés en 3 vol. in-fol.

FARSATHAN, seigneur de Halitzor, dans la grande Arménie, se réunit, en 1723, avec les troupes de David Beg, et se battit en héros pour chasser les Persans des provinces de son pays. Dans une bataille, donnée en 1725, Farsathan commandait une division de sept cents hommes : l'aile gauche de l'ennemi, composée de quatre mille soldats, l'attira au pied d'une montagne, et l'enveloppa de tous côtés. Farsathan, près d'être pris, s'élança en furie, l'épée à la main, divisa les rangs avec audace, et se sauva à la tête de ses soldats. Ce brave guerrier mourut, deux ans après, dans le siége de la ville d'Acoulis.

FARSETTI, famille noble, originaire de Luni, dont une branche s'établit d'abord à Massa-di-Carrara, puis à Florence, et l'autre branche à Venise, a produit un grand nombre de personnages remarquables. Nous citerons d'abord Philippe FARSETTI, né à Massa, l'un des meilleurs poètes latins du 16ᵐᵉ siècle. — FARSETTI (Cosme), jurisconsulte, né à Massa en 1619, fit ses études à Pise, et revint dans sa patrie, où il fut élevé aux premiers emplois, et nommé successive-

ment ambassadeur d'Alberic II auprès de la république de Venise, de Lucques et du grand-duc Ferdinand II. S'étant fixé à Florence, il y fut comblé des faveurs de Cosme III et de Ferdinand, et mourut dans cette ville en 1689. On a de lui plusieurs ouvrages sur le droit et sur d'autres matières, qui pouvaient être de quelque utilité à l'époque où il les fit imprimer, mais qui, aujourd'hui, sont à peu près nuls. — André Farsetti, fils du précédent, naquit à Massa le 30 novembre 1655, succéda à son père dans tous ses emplois, et les remplit avec distinction. On frappa en son honneur une médaille qui se trouve dans le musée de Mazzuchelli. Il mourut le 12 février 1735, laissant quelques écrits de jurisprudence. En lui s'éteignit la branche masculine de Massa. — L'abbé Philippe Farsetti employa les richesses considérables dont il était possesseur, à l'encouragement des artistes et au perfectionnement des arts. Il fit mouler en plâtre dans leur grandeur naturelle tous les chefs-d'œuvres de sculpture antique et moderne qui se trouvaient dans toute l'Italie; rassembla un grand nombre de bronzes des meilleurs maîtres, fit copier par des mains habiles les plus fameuses compositions des Raphaël, des Annibal Carrache et autres, et forma dans son palais à Venise une immense et riche collection, dans la vue de favoriser les études des jeunes élèves. Cette espèce de muséum a été long-temps célèbre. — Le bailli Joseph-Thomas Farsetti, cousin du précédent, était commandeur de l'ordre de Malte; il cultiva la littérature et la poésie avec le plus grand succès. Ce fut à Paris qu'il publia pour la première fois ses vers latins, 1755, in-8°. Le P. Desbillons jésuite, dont il faisait beaucoup de cas, et à qui il avait envoyé un exemplaire de cet ouvrage, loua beaucoup ses vers, et les compara à ceux de Catulle et de Properce. Il publia à Venise vers 1763 ses œuvres italiennes en prose et en vers, qu'il dédia à l'académie de la Crusca dont il était membre. On trouve dans ce recueil trois petits poëmes dont le principal est intitulé, *La Trasformazione d'Adria*, et deux tragédies; la première est *la Mort d'Hercule*, trad. de Sophocle; et le sujet de la seconde est l'aventure tragique du troubadour Guillaume de Cabestaing et de la femme de Raimond de Castel Roussillon, qui ressemble beaucoup à celle de Raoul de Coucy et de Gabrielle de Vergy. Farsetti mourut vers 1775, laissant beaucoup d'ouvrages manuscrits.

FARSMAN II, roi de la Géorgie, ami et allié d'Erovant II, prince d'Arménie, fit des efforts extraordinaires pour conserver à son protecteur le trône de ce dernier pays, au préjudice d'Ardacès II, auquel appartenait la couronne de droit; mais celui-ci, à la tête d'une armée formidable, composée d'Arméniens et de Parthes, entra dans ce royaume vers l'an 88 de J.-C. Farsman réunit bientôt ses troupes à celles d'Erovant, et, se mettant en avant des soldats, il se battit en héros contre les forces d'Ardacès, et resta mort sur le champ de bataille, après avoir perdu son armée.

FARSMAN-MANTAGOUNY, né vers l'an 414, s'appliqua à l'art militaire. En 451, il se battit sous les ordres du célèbre guerrier

Vartan Mamigonien, contre les armées de la Perse, et donna en plusieurs circonstances des preuves de valeur et de talens militaires. D'après les rapports des historiens Élisé et Parbetzy, il alla, l'année suivante en députation avec d'autres personnages auprès du roi de Perse ; il y reçut un accueil flatteur, et mourut peu de temps après dans ce même pays.

FARSY (TACUY EDDYN-EL), né dans la province de Fars, qui est la Perse proprement dite, s'adonna de bonne heure à l'étude, et devint en peu de temps fort habile mathématicien, non sans cultiver, à la manière des Persans, une infinité d'autres sciences. Il mourut dans un âge peu avancé, laissant plusieurs ouvrages, dont le meilleur, et presque le seul que l'on connaisse aujourd'hui, est un très-bon *Commentaire sur les Elémens d'Euclide*, en persan.

FARULLI (GEORGE-ANGE), écrivain fécond, mais peu estimable, était religieux Camaldule de la maison de Sainte-Marie-des-Anges à Florence, où il mourut en 1728. Ses principaux ouvrages qui traitent tous de l'histoire ou de la chronologie, sont : I. *Annali e Memorie dell' antica e nobile città di S. Sepolcro*, etc. vol. in-4°. Foligno, 1713. II. *Annali, ovvero notizie storiche dell' antica nobile e valorosa città di Arezzo in Toscana, dal suo principio sino all' anno 1717*. Foligno, in-4°. III. *Vita della B. Elisabetta Salviati*, Bassano (Florence), 1723 in-4°, etc.

FASANO (LORENZO-VIOLA), de Naples, de l'ordre des frères mineurs de l'observance, dans la province de la terre de Labour, vivait dans le 17ᵉ siècle; il a donné, *Arcana ferè omnia tùm theologica tùm philosophica, quæstiones disputatæ ac ultimæ voluntates subtilis doctoris Johannis Scoti*, Neapoli, 1618; et *Tractatus de adjuvandis infirmis*. — Mathias FASANO, d'Otrante, de l'ordre des frères prêcheurs, qui florissait dans le même temps, publia un livre, intitulé : *Lume e specchio della virtù*.— François FASANO, de Naples, clerc régulier, est auteur de la *Riforma del christiano*, en deux parties, 1621.

FASCH (AUGUSTIN-HENRI), médecin et botaniste, né à Arnstadt, en Thuringe, le 19 février 1639, étudia son art sous le célèbre Rolfink ; il professa lui-même la botanique, la chirurgie et l'anatomie à l'université d'Iéna, et devint médecin de l'électeur de Saxe. Il mourut le 22 janvier 1690. On a de lui plusieurs dissertations : I. *De myrrhâ*, 1677. II. *Ventriculi scilicet natura coqui*, 1687. III. *De febre amatoriâ*, 1690, etc.

FASCITELLI (HONORÉ), d'Isernie, moine bénédictin, ensuite évêque d'Isola, assista au concile de Trente; deux ans avant sa mort, il renonça au gouvernement de son église, et se retira du monde pour vaquer librement à la contemplation des choses célestes. Ses Poésies latines, qui, par leur élégance, peuvent être mises au rang des meilleures de ce temps-là, furent publiées par Comines à la suite de celles de Sannazar. On en donna à Naples, en 1776, une édition plus ample, et augmentée de quelques autres Poésies inédites, et de plusieurs Lettres de ce moine, qui mourut

en 1564. La 4ᵉ édition de Pétrarque, sortie des presses d'Alde en 1546, in-4°, est regardée comme la meilleure par Ruscelli et Dolce, parce qu'elle avait été corrigée sur un manuscrit de Pétrarque que Fascitelli avait en sa possession.

FASEL (Jean-Frédéric), médecin, naquit le 24 juin 1721, à Brika, dans le duché de Weimar, et fit ses études médicales à l'université d'Iéna. Il fut nommé professeur extraordinaire en 1758, et professeur ordinaire de médecine en 1761, et il mourut le 16 février 1767. On a de lui une édition estimée des *Institutiones medicinæ legalis* de Teichmeyer. Il avait rédigé un opuscule sur le même sujet. Chrétien Rickmann, l'a publié sous ce titre : *Elementa medicinæ forensis prælectionibus accommodata*, Iéna, 1767 in-4°.

FASOLO (Jean), en latin *faseolus*, de Padoue, savant dans les langues grecque et latine, professa les belles-lettres dans l'université de cette ville, où il mourut en 1571. On lui doit la *première traduction latine des Commentaires de Simplicius*, sur les livres d'Aristote sur l'ame. On a encore de lui quelques Lettres latines.

FASOLO (Jean-Antoine), peintre, né à Vérone sur la fin du 16ᵉ siècle, était élève de Zeloti et de Paul Véronèse; mais sa manière se rapprochait davantage du dernier. L'un de ses plus beaux ouvrages est un *Tableau de la Piscine* à Saint-Roch de Vérone; Paul Cagliari en faisait le plus grand cas. Fasolo se plaisait beaucoup à peindre des sujets d'invention, représentant des actions morales ou des faits héroïques, traités d'une manière allégorique. Ses ouvrages recherchés excitèrent l'envie des autres artistes. Il mourut âgé de 44 ans d'une chute malheureuse, en peignant la salle du podesta à Vérone. La plupart de ses ouvrages sont dans cette ville; on voit aussi de lui à Dresde, dans la galerie royale, le *Portrait* d'une femme vêtue d'étoffe blanche, parsemée de fleurs d'or.

FASSARO (Vincent), de Palerme, jésuite, né en 1599, et mort en 1663, a laissé: *Disputationes philosophicæ de quantitate, ejusque compositione, essentiâ, etc. Immaculata Deiparæ conceptio theologicæ commissa trutinæ ad dignoscendam et firmandam certitudinem ejus, lucubratio*; plusieurs autres *Opuscules*; des *Méditations*, etc.

FASSOLO (Bernardino), de Pavie, élève de Léonard de Vinci, ne fut pas indigne d'un tel maître, mais sa célébrité est loin d'égaler son mérite. La galerie du Muséo de Paris a un bon *Tableau* de cet artiste, daté de 1518. Il représente la Verge assise sur son trône et tenant son fils dans ses bras.

FASSONI (Liberat), savant religieux de l'ordre des écoles pies, mort à Rome en 1767. On a de lui, *De piorum in sinu Abrahæ beatitudine ante Christi mortem*, Romæ, 1760, in-4°. Fassoni a entrepris dans cet ouvrage de réfuter ce que Codonici avait avancé sur la doctrine de saint-Augustin, touchant l'état des fidèles morts avant la venue de J.-C. dans un ouvrage intitulé, *Vindiciæ Augustinianæ ab imputatione regni Millenarii*, imprimé à Crémone en 1747. Il

fait les plus grands efforts pour donner à certains passages de ce Père, un sens différent de celui que Cadocini leur avait donné; il est vrai qu'il passe sous silence ceux qui paraissent évidemment contraires à la doctrine qu'il veut établir. On a encore de ce religieux : I. *De Leibnitiano rationis principio*, in-fol.; Sinigaglia, 1754; II. *De græcâ sacrarum litterarum editione à LXX interpretibus*, in-4°. Urbin, 1754; III. *De miraculis adversùs Ben. Spinosam*, seconde édition, 1755, Rome, in-fol.

FASTOLFF (Sir Jean), célèbre général, né en 1377 à Yarmouth, au comté de Norfolk, mort en 1459, servit avec honneur en France, où il obtint plusieurs postes éminens, tandis que les Anglais tenaient des villes dans ce royaume. En 1440 il retourna dans son pays et s'y distingua par sa charité pour les pauvres, et la protection qu'il accorda toujours aux gens de lettres. L'université de Cambridge le compte au rang de ses bienfaiteurs, et il donna beaucoup au collége de la Madeleine à Oxford. Il ne faut pas que la très-grande ressemblance des noms le fasse confondre avec un certain Jean Fastolff, personnage ridicule des pièces de Shakespeare.

FATAH (Mohammed Ben Abou Nasr Et-Homéydy), originaire de Cordoue, reçut le jour dans l'île de Majorque, et mourut à Maroc en 1095—488 de l'hégire, avec la juste réputation d'un homme dont la science égalait l'extrême piété, et la gloire d'avoir mérité les louanges mêmes de ses rivaux. On a de lui, I. *Calaïd eli'qyan* (*Collier d'or*). C'est une histoire littéraire d'Espagne. On trouve deux manuscrits de cet ouvrage, à la bibliothèque du Roi; II. *Mouthmih Alanfous* (*Regard des ames*); autre histoire littéraire, estimée des orientalistes.

FATALY-KHAN, gouverneur de Pargachad dans la grande Arménie, déclara la guerre, en 1724, aux seigneurs d'Arménie, appelés Fragoul et Toros; après des pertes considérables qu'il éprouva dans ces combats, il corrompit le premier de ces princes et s'empara pour un moment des états du second. (*Voyez* Fragoul.) En 1725, Fataly remporta une victoire complète sur Mikitar, général arménien, et prit un grand nombre de prisonniers. David vint alors en personne à la tête d'une armée d'élite contre ce khan; la bataille, qui fut une des plus opiniâtres, se donna aux environs de Vortanacert, et Fataly resta mort sur le champ de bataille, l'an 1727.

FATHIMEH, fille du prophète Mahomet, et d'Ayschah, née à la Mekke, cinq ans avant que son père ne se fût fait prophète, fut donnée à son cousin issu de germain, Aly, qui fut depuis kalife, et qui en eut deux fils, Hassâne et Hosseyne. Fathimeh ne survécut que six mois à son père et mourut à Medine, âgée seulement de 28 ans. Au dire des Musulmans, c'était une femme accomplie en toutes choses. C'est d'elle et de son mari que les kalifes Fathmyieh ou Alouyeh, c'est-à-dire fathémides ou alides, prétendaient descendre. La secte musulmane des schyètes, de laquelle sont les Persans, ne regarde encore aujourd'hui comme légitimes successeurs de la puissance de Ma-

homet que les descendans ou prétendus tels de Fathimeh, au lieu que les Turks, qui sont sunnites, établissent cette succession par Omar, et c'est là le mobile et l'éternel aliment de la haine de ces deux peuples.

FATINELLI ou FATINELLO, savant prélat, mort à Rome en 1719, à l'âge de 91 ans, est auteur des ouvrages suivans : I. *De referendariorum votantium signaturæ justitiæ collegio*, Româ, 1696. II. *Tractatus de translatione pensionis, et responsa juris*, ibid., 1708. III. *Observationes ad constitutionem XLI Clementis Papæ VIII, nuncupatam bulla baronum et responsa juris, lib. II*, ibid., 1714.

FATIO DE DUILLER (NICOLAS), né à Bâle en 1664, mort dans le comté de Worchester en 1753, a offert la réunion affligeante des plus sublimes efforts et des plus misérables écarts de l'esprit humain. Dès l'âge de 17 ans il écrivit à Cassini une *Lettre sur une lumière extraordinaire qui paraissait dans le ciel depuis quelques années*, Amst., 1686, in-8°. Il s'agit de la lumière zodiacale. Cette lettre, qui lia désormais étroitement Cassini et Fatio, renfermait l'essai d'une théorie pour la recherche de la distance du soleil à la terre, avec une hypothèse pour expliquer l'anneau de Saturne. Fatio fut bientôt l'ami et l'émule de Newton, d'Huyghens, de Leibnitz, de Bernoulli. Il avait appris du premier le calcul de l'infini, et il l'enseigna à Demoivre. Tchirnans reconnaît dans son livre, *De medicinâ mentis et corporis*, que Fatio lui avait fait voir ses fautes touchant les perpendiculaires des courbes à foyer. L'horlogerie dut à Fatio des découvertes précieuses. Il est le premier qui ait attribué la cause de la gravitation universelle à l'impulsion rectiligne, et il travailla, d'après ce principe, à un *Traité sur la pesanteur*, dont il n'a malheureusement laissé que des *Fragmens*. On cite aussi de lui: *la Navigation perfectionnée*, in-8°, 1728. II. *Epistola Nic. Fatii ad Joh. Christum Facium quâ vindicat solutionem problematis de inveniendo solido rotundo seu tereti inquo minor sit resistentia*. (*Transactions philosophiq.*) 1713. — Ce même homme avait donné dans tous les excès du fanatisme le plus absurde. Il s'était flatté de convertir l'univers à son système extravagant, et il avait commencé un voyage pour aller en Asie réaliser ce desssein. En 1707, il fut condamné à Londres, avec deux autres soi-disant illuminés, à rester exposé debout sur un échafaud, pendant une heure, à deux jours différens et en deux différentes places, avec un écriteau attaché au chapeau, pour avoir indiscrètement répandu parmi le peuple ses rêveries bizarres. Sennebier, dans son Hist. litt. de Genève, dont nous avons extrait cet article, t. III, p. 135-165, offre la liste des écrits qui peuvent honorer la mémoire de Fatio, et il dit qu'il a encore publié quelques ouvrages pour défendre les inspirations et les inspirés. — Jean Cristophe FATIO, frère aîné de Nicolas, géomètre, physicien et astronome comme lui, n'eut que le savoir que donne l'application. Abauzlt attribue encore à Nicolas des *Remarques physiques*, qui portent le nom de Jean-Christophe, dans le 2° vol.

de *l'Histoire de Genève*, in-4°.

FATIO (Jean), docteur en médecine, né à Bâle en 1649, embrassa le parti des mécontens en 1691, et fut décapité le 28 septembre de la même année. On a de lui en allemand, un ouvrage sur les *Devoirs de la sage-femme*, 1732, in-8°.

FATIO, syndic de la ville de Genève, se fit estimer par ses qualités personnelles et son courage. Condamné à être fusillé dans l'insurrection de 1794, il pria les soldats chargés de l'exécution de faire feu de plus près. N'ayant pu l'obtenir, et se sentant mutiler, il leur dit froidement: « Je vous avais bien annoncé qu'à cette distance vous me manqueriez. »

FATOR (le frère Nicolas), né à Valence en 1522, mort en 1583, du couvent de Sainte-Marie de Jésus de cette capitale du royaume de ce nom, joignait à beaucoup d'esprit et de talens pour la poésie latine celui de la peinture. On voit de lui un *Saint Michel terrassant le dragon*, peint sur les murs de son couvent, et une *Flagellation* d'un grand mérite, dans celui de Chelva dans le même royaume de Valence.

FATOUVILLE (..... de). Cet auteur, qui vécut vers la fin du 17e siècle, natif de la province de Normandie, et conseiller au parlement de Rouen, n'a travaillé que pour l'ancien théâtre italien. Les pièces qu'il y a données sont, *Arlequin Mercure galant; Grapignan, ou la Matrone d'Ephèse; Arlequin, lingère du palais; Protée; l'Empereur dans la lune; Arlequin Jason; Arlequin, Chevalier du soleil; Isabelle médecin; Colombine, avocat pour et contre; le Banqueroutier; la Précaution inutile; le Marchand dupé; Colombine, femme vengée;* et *la Fille savante*. Ces pièces sont imprimées dans le Théâtre italien de Ghérardi, en 6 vol. in-12, Paris, 1700, et Amsterdam, 1701; mais le nom de l'auteur ne s'y trouve pas, et il n'y est désigné que par la lettre initiale D***.

FATTORE (le). *Voyez* Penni.

FAU (Jean-Nicolas), en latin *Fagius*, religieux minime, né vers la fin du 16e siècle à Besançon, fut provincial de son ordre en Allemagne, puis en Castille, et enfin à Naples où il resta jusqu'à sa mort arrivée le 16 juillet 1655. Il a laissé plusieurs ouvrages ascétiques en vers latins, dont le principal est intitulé: *Sancta Maria liberatrix, causa nostræ lætitiæ, seu pacifica poësis cantans officium parvum S. Mariæ*, Munich, 1644, in-12, fig. de Sadeler.

FAUCCI (Charles), graveur, né à Florence en 1729, se fixa à Londres où l'on croit qu'il mourut. Ses principales productions sont: *Une Bacchanale et un Couronnement de la Vierge* d'après Rubens; une *Naissance de la Vierge*, et une *Adoration des Bergers*, d'après Piétre de Cortone; un *Martyre de saint André*, d'après Carlo-Dolce.

FAUCHARD (Pierre), chirurgien dentiste, né en Bretagne à la fin du 17e siècle, exerça son art à Paris, pendant plus de quarante ans avec une grande célébrité. L'ouvrage qu'on a de lui sur les maladies des dents, intitulé: *Le Chirurgien dentiste* ou *Traité des dents, où l'on enseigne les moyens de les entretenir propres et saines, de les embellir,*

d'en réparer la perte, et de remédier à leurs maladies, à celles des gencives et aux accidens qui peuvent survenir aux autres parties voisines des dents, avec quarante planches, Paris, 1728, 2 vol in-12; Paris, 1746, 2 vol. in-12, et en allemand, Berlin, 1755, in-8°, est le meilleur qui ait été écrit sur cette matière à l'époque où il vivait. Avant lui, on ne plombait presque point les dents; il s'est servi de ce secours avec le plus grand avantage. Fauchard est mort le 22 mars 1761.

FAUCHER (Denis), religieux bénédictin, né à Arles en 1487, mort à l'abbaye de Lérins en 1562, était fort instruit et d'une vie exemplaire. Il a laissé quelques ouvrages I. *Ecloga de laudibus insulæ Lerinensis*, imprimé dans la *Chronique de l'abbaye de Lérins*, par Barral; II. *De contemptu mortis elegia*, à la suite du précédent: III. La préface du Traité de saint Eucher, *De laudibus Eremi*, et celle de l'instruction de saint Faust, *Ad monachos*, dans l'édition de ces deux ouvrages, Paris, 1518, in-8°; IV. *Annalium Provinciæ libri* V. etc.

FAUCHER (Jean), médecin, antiquaire et littérateur, né à Nîmes en 1530, était versé dans la connaissance des langues grecque, latine, arabe et hébraïque. Il traduisit de l'arabe les *Cantica Avicenni*, et publia avec cette version des Commentaires pleins d'érudition.

FAUCHER (le P. Chrysostôme), religieux du tiers-ordre de Saint-François, est auteur de deux ouvrages assez estimés: I. *Histoire de Photius, patriarche schismatique de Constantinople*, Paris, 1772, in-12; II. *Histoire du cardinal de Polignac*, Paris, 1777, 2 vol. in-12.

FAUCHET (Claude), historien, président à la cour des monnaies de Paris, sa patrie, né vers l'an 1529, rechercha, avec beaucoup de soin et de succès, les antiquités de la France. Pendant le siége de Sienne, en 1555, le cardinal de Tournon l'envoya au roi pour prendre ses ordres. Cette députation lui ouvrit la porte des honneurs, mais non celle de la fortune. Il mourut à Paris en 1601, laissant des dettes, encore avait-il été obligé en 1599 de vendre sa charge pour les payer. Tous ses ouvrages furent imprimés à Paris, en 1618, in-4°. Les plus curieux, sont: I. *Antiquités gauloises et françaises*: la première partie contient les choses arrivées jusqu'à la venue des Francs, Paris, 1599, in-8°: la seconde renferme les choses arrivées en France, depuis Pharamond jusqu'à Hugues Capet, Paris, 1602, in-8°. II. *Traité des libertés de l'Eglise gallicane*, Paris, 1610, in-4°. C'est un tissu mal ourdi de faits rapportés sommairement, mais dont la plupart ne se trouvent point ailleurs. III. Un autre *De l'origine des Chevaliers, Armoiries, et Héraults*, Paris, 1600, in-8°. IV. *Origines des dignités et magistrats de France*, Paris, 1600, in-8°. V. *De la ville de Paris, et pourquoi les rois l'ont choisie pour leur capitale*, Paris, 1590 et 1607, in-4°. VI. *Recueil de l'Origine de la langue et poésie françaises*, Paris, 1581, in-4°. Il y a dans ces différens Traités mille choses curieuses, mais il y en a beaucoup à ajouter ou à corriger; le style en est insupportable, même aux

savans. Gomberville, et après lui, le président Hénault, prétendent que *l'Histoire de France* de Fauchet dégoûta Louis XIII de la lecture. Ce président était un Franc Gaulois, par ses manières et par son langage. La principale chose qui lui manquait, était la netteté des idées... La simplicité de son extérieur lui attira quelques plaisanteries. Étant allé à Saint-Germain, pour présenter un de ses ouvrages à Henri IV, il le trouva dans les jardins, occupé à faire faire un Neptune pour un bassin. Le sculpteur en dessinait la barbe, qui devait être comme celle du Dieu des eaux, longue et plate. A la vue de Fauchet qui la portait ainsi : « Voilà justement, dit le roi, le modèle de la barbe que nous cherchons. » Il reçut le livre du président, et la récompense fut fort légère, quoique l'ouvrage eût coûté beaucoup de temps et de travail. Fauchet, naturellement chagrin, s'en vengea par des vers, où il disait :

J'ai reçu, dedans Saint-Germain,
De mes longs travaux le salaire ;
Le roi, de pierre m'a fait faire,
Tant il est courtois et benin.
S'il pouvait aussi bien de faim
Me garantir que mon image,
Oh ! que j'aurois fait bon voyage !
Et j'y retournerois demain.

On prétend que Henri, ayant lu ces vers, lui donna une pension de six cents écus, avec le titre d'historiographe de France. Tous les ouvrages que nous avons cités furent réunis à Paris, 1610, in-4°, sous le titre d'*Œuvres du feu président Fauchet*. Cependant on a encore de lui : *Les Œuvres de Cornelius Tacitus*, traduites en français, Paris, 1582, in-fol., 1583, in-4°, et 1584, in-8° ; les cinq premiers livres sont d'Étienne de La Planche, le reste est de Fauchet, qui fit encore paraître ; *Dialogue des Orateurs*, ci-devant publié sous le nom de Cornélius Tacitus, chevalier romain, et de Fabius Quintilianus, nouvellement mis en français, Paris, 1585, in-8°. Baillet l'a cru auteur de la seule traduction française de Xénophon que nous ayons. Elle parut en 1613 sous le nom de *Pyrame de Candole*.

FAUCHET (CLAUDE), né à Dorne en Nivernais le 22 septembre 1744, embrassa l'état ecclésiastique, et devint vicaire-général de l'archevêque de Bourges, et abbé commendataire de Montfort. Une belle figure, un style pompeux et métaphorique, un organe agréable, la facilité des mouvemens et la force de la déclamation, lui acquirent bientôt de la célébrité dans la chaire, et donnaient à ses discours un éclat que la légèreté du fond ne leur aurait pas fait obtenir. Sa réputation le fit nommer prédicateur du roi. On a prétendu que Louis XVI, qui possédait un jugement très-sain, fut peu édifié de sa manière de prêcher, et surtout si fatigué de ses antithèses, qu'il en témoigna quelque mécontentement, et que ce fut le motif secret qui fit embrasser avec ardeur à l'abbé Fauchet les principes de la révolution, et vouer à la cour une haine secrète et profonde. En effet ses écrits, quoiqu'il y ait du talent, manquent de goût, et sont pleins de prétention, de néologisme et d'exagération. C'est à cette époque qu'il prononça l'oraison funèbre de l'archevêque de Bourges, dans laquelle il offrit des idées décousues et exaltées. En 1789, on le vit, un sabre à la main, à la

tête des assaillans qui s'emparèrent de la Bastille, partager ensuite tous les mouvemens révolutionnaires, et contribuer à leurs succès. Quelques jours après la prise de cette forteresse, Fauchet prononça dans l'église de N.-D. un discours sur cette conquête. Son texte fut ces mots de Saint-Paul : *In libertatem vocati estis, fratres ;* et il termina ce discours par cette phrase atroce. « Mes frères, les tyrans sont mûrs ; hâtons-nous de les moissonner, *Amen.* » Dans un autre sermon, il proclama *Jésus* le premier *sans-culotte* de la Judée, et prétendit prouver que c'étaient les aristocrates qui l'avaient fait crucifier. Cet orateur qui rappelait si bien l'exagération des Boucher et des Menot, du temps de la Ligue, adressa ses discours à Vernes, ministre éclairé de Genève, qui après les avoir lus, mit au dos : « Fauchet ne professe ni sa religion ni la mienne. » Devenu l'un des plus ardens adeptes de la secte des martinistes ou illuminés, il fonda dans le jardin du Palais-Royal, le cercle social, et publia les discussions extravagantes auxquelles on s'y livrait fréquemment dans un journal qu'il intitula la *Bouche de fer.* Au mois de mai 1791, le département du Calvados l'élut évêque constitutionnel de Bayeux, et il s'y rendit pour prêcher la loi agraire. Le district de cette ville et le ministre de la justice, indignés des troubles qu'il cherchait à y propager, ordonnèrent son arrestation ; mais pour l'y soustraire, les clubistes allèrent le chercher dans sa maison, et le nommèrent premier député du Calvados à la législature. Parvenu au but de son ambition, il s'efforça de conserver la faveur populaire, soit en attaquant les prêtres non assermentés ainsi que les administrateurs de la ville de Caen et ceux de Lyon, soit en dénonçant à diverses reprises le ministre de Lessart, soit en injuriant les ambassadeurs et les puissances étrangères dans un rapport où il développa la plus grande ignorance en diplomatie. Appelé bientôt après à la convention, quel fut l'étonnement de voir l'abbé Fauchet y devenir un homme nouveau, doux, modéré, prêchant la paix, et désirant de la faire renaître. Dans le procès de Louis XVI, il combattit fortement l'opinion pour la mort du prince, et dans les appels nominaux son vote fut toujours pour le parti le plus favorable : il se récusa lui-même comme juge. Lié au parti de la Gironde, on le raya de la liste des Jacobins pour avoir procuré un passe-port au ministre Narbonne, et il fut dénoncé pour avoir adressé aux prêtres de son diocèse un mandement dans lequel il leur défendait de se marier. Paraissant alors se repentir de ses excès, luttant sans cesse contre les proscriptions demandées par Marat et Robespierre, désespéré de l'inutilité de ses efforts, il s'écria un jour : « Que faut-il donc faire pour être de même assassiné par ces monstres ! » Son souhait fut rempli : décrété d'accusation comme ayant eu des relations avec Charlotte Corday, qu'il avait introduite dans les tribunes de la convention ; il fut condamné à mort le 31 octobre 1793. Il montra dans ses derniers momens des sentimens religieux. Ses ouvrages sont : Un *Panégyrique de saint Louis*, prononcé en 1774

devant l'académie française ; l'*Oraison funèbre du duc d'Orléans*, publiée en 1785 ; une autre de *Phelipeaux*, archevêque de Bourges ; une autre de l'*abbé de l'Épée*, premier instituteur des sourds - muets. On a encore de lui : I. *Éloge civique de Benjamin Franklin*, 1790, in-8°. II. *Discours sur les mœurs rurales*, 1788. III. *La Religion nationale*, 1789, in-8°. IV. *Discours sur l'accord de la religion et de la liberté*, 1791, in-8°. Ces deux derniers écrits ne furent bien accueillis ni par ceux qui ne veulent aucun culte, ni par les amis de la religion catholique. L'abbé Fauchet a encore eu part aux Discours qui accompagnent les Tableaux de la révolution française, Paris, 1790 et 1791, in-folio.

FAUCON ou FALCON (Jean), né à Sarinena, bourg du royaume d'Aragon, étudia la médecine à Montpellier sur la fin du 15e siècle, et y fut nommé professeur en 1502. Il a écrit des *Commentaires* sur Antoine Guainer et sur Gui de Chauliac, qui ont paru sous ses titres : *Additiones ad practicam Antonii Guainerii*, Papiæ, 1518, in-4°, avec les ouvrages de Guainer, Lugduni, 1525, in-4°. *Notabilia super Guidonem scripta, aucta, recognita ab excellenti medicinæ dilucidatore Joanne Falcone, Montispessulanæ academiæ decano*, Lugduni, 1559, in-4°. Cet ouvrage est écrit moitié en latin, et moitié en français. Il y a une édition toute française, sous le titre de *Remarques sur la Chirurgie de Chauliac*, Lyon, 1649, in-8°. Ce médecin mourut à Montpellier en 1532.

FAUGÈRES (Marguerite, née Bleecker), distinguée dans la littérature, fille d'Anne-Elisabeth Bleecker, née en 1771, passa les premières années de sa vie chez ses parens retirés dans le village de Tombanic à 18 milles d'Albany, dans les États-Unis, et fut très-bien élevée par sa mère ; mais elle la perdit dans l'âge où ses conseils lui étaient le plus nécessaires. Bleecker, qui jouissait d'une fortune considérable, passa à New-York quand la guerre fut terminée, et vit avec plaisir sa fille parvenir à l'âge où ses grâces et son esprit attiraient de tous côtés les hommages ; mais elle eut le malheur de mal placer ses affections. Son choix tomba sur un homme dissipé, et malgré les remontrances les plus vives de son père, elle épousa en 1792, Peter Faugères, médecin à New-York. Elle ne fut pas long-temps sans se repentir d'avoir préféré les conseils d'une passion aveugle à ceux de la raison. Sa vie ne fut plus qu'un enchaînement de chagrins et de malheurs ; dans l'espace de trois ou quatre années la grande fortune qu'elle avait apportée à son mari fut entièrement dissipée : l'affection de son père, tant qu'il vécut, lui procura des secours. Mais en 1796, elle était réfugiée dans un grenier, avec l'auteur de ses maux, et un enfant. En 1798, Faugères fut attaqué de la fièvre jaune et succomba. Son épouse se plaça à New Brunswick dans une pension de jeunes demoiselles pour seconder l'institutrice. La multiplicité de ses talens et la douceur de son caractère la rendaient, plus qu'aucune autre, propre à ces fonctions. Une année après, elle passa à Brooklyn, où elle se

chargea de l'éducation de plusieurs enfans des principales familles. Sa santé qui s'affaiblissait, ne lui permit pas long-temps de se livrer à ce travail. Enfin, elle mourut en 1801, âgée de 30 ans, à New-York, chez un ami qui lui avait offert une retraite. Madame Faugères avait du goût pour la poésie. Beaucoup de ses productions qui ont eu du succès, furent insérées dans le *Magasin de New-York*, et dans le *Muséum américain*. En 1793, elle publia les *Mémoires de sa mère*, madame Bleecker, à la tête des Œuvres de cette dame. Plusieurs autres *Essais* par elle-même furent joints à ce volume. Elle donna en 1795 ou 1796, une tragédie intitulée *Bélisaire*. Ses plus précieux manuscrits sont entre les mains de M. Hardie de New-York qui a manifesté l'intention de les publier.

FAUJAS de SAINT-FOND (Barthélemi), savant géologue, né à Montélimart, vers 1750, s'est principalement fait connaître par ses recherches sur les matières volcaniques. Il découvrit en 1775, dans les montagnes de Chenavari en Velay, une riche mine de Pouzzolane, la fit ouvrir à ses frais, et fit faire chez lui des essais dans tous les genres avec tant de succès, que le gouvernement ordonna l'emploi de cette substance pour les constructions du port de Toulon et autres travaux publics. Faujas de Saint-Fond étant professeur, administrateur au muséum d'histoire naturelle, enrichit cette belle collection d'une foule d'objets précieux, fruits de ses recherches et de ses voyages. Il est mort en juillet 1819. Les principaux ouvrages de ce laborieux naturaliste, sont : I. *Mémoires sur les bois de cerf fossiles*, 1776-77, in-4°; II. *Recherches sur les volcans éteints du Vivarais et du Velay*, 1778, in-fol.; III. *Histoire naturelle du Dauphiné*, 1782, 4 vol. in-12; IV. *Description de la machine aérostatique de MM. Montgolfier*, 1783-84, in-8°, c'est l'ouvrage le plus complet qui ait paru sur cette matière; V. *Voyage en Angleterre, en Ecosse et aux Iles Hébrides*, 1797, 2 vol. in-8°, fig. Wiedemann a traduit cet ouvrage en allemand, et y a joint des notes de J. Macdonald, Gottingen, 1799; traduit en anglais, *ibid.* 2 vol. in-8°, VI. *Histoire naturelle de la montagne de Saint-Pierre de Maestricht*, 1799-1808, 10 livraisons, représentant avec la plus grande fidélité les diverses pétrifications trouvées dans l'immense caverne de Maestricht.

FAULCON (Nicolas), né en Poitou dans le 13° siècle fut secrétaire de Jean Hayton de la famille royale d'Arménie (*V.* Hayton), et écrivit sous sa dictée en 1305 une histoire de l'Orient en langue vulgaire qu'il traduisit en latin deux ans après. Cette traduction a été publiée par Molther à Haguenau en 1529, in-4°, Gryneens l'inscrit ensuite dans son recueil (*Novi orbis*), Bâle, 1532-1555, in-fol., on en a une bonne édition donné par Reineccius, Helmstadt, 1585, in-4°, à la suite de l'ouvrage de Marc-Polo, *de Regionibus orientalibus*. L'ouvrage de Hayton est estimé, et a été traduit en plusieurs langues, d'après la version de Faulcon.

FAULCONIER (Pierre), né à Dunkerque, où il remplit la place de grand-bailli, y mourut en 1735, après avoir consacré ses

loisirs à une *Histoire de sa patrie*, qui parut à Bruges en 1730, 2 vol. in-folio. Il attribue la fondation de cette ville à Saint-Eloi qui vint en 646 prêcher la foi aux Diabintes et bâtit une église dans les Dunes, d'où est venu le nom de Dune-Kercke (église des Dunes).

FAULHABER (JEAN), savant mathématicien allemand, né à Ulm en 1580 de parens pauvres, professa les mathématiques avec distinction dans sa patrie où il exerçait aussi la charge d'ingénieur. Il se lia avec Descartes, celui-ci n'étant encore que simple officier volontaire dans les troupes françaises en allemagne. Descartes en passant à Ulm était venu faire une visite à Faulhaber qui le prenant pour un de ces jeunes présomptueux qui ne doutent de rien lui proposa de résoudre un problême qui lui paraissait très-difficile. Il fut fort surpris le lendemain lorsque Descartes lui apporta le problême résolu d'une manière très-élégante. Faulhaber mourut à Ulm en 1635, il avait perfectionné un grand nombre d'instrumens de mathématiques et laissa beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels on distingue: I. *Mathematici tractatus duo*, Francfort, in-4°; (1610) figures. II. *Miracula arithmetica*, Augsbourg, 1622, in-4°; III. *Academia, algebræ, etc.* Augsbourg, 1631, in-4°; IV. *l'Ecole de l'ingénieur*, Francfort, 1610; Nuremberg, 1634, 1637, 4 parties in-4°, tous ces ouvrages sont en allemand. — FAULHABER (Christophe-Ehrard), né à Ulm en 1708, professa les mathématiques et la théologie dans sa ville natale, et mourut le 16 juillet 1781. laissant quelques dissertations sur divers sujets de physique et de mathématiques. — FAULHABER (Albert-Frédéric), médecin en titre de la ville d'Ulm sa patrie, y mourut le 26 juin 1773 à l'âge de 32 ans, laissant une traduction allemande *de la Nouvelle méthode de traiter la petite vérole*, par J. F. Clossius, Ulm, 1769, in-8°. — FAULHABER (Elie-Matthieu), frère du précédent, professa les mathématiques, la physique et la théologie, à Ulm où il était né en 1742. Il y mourut le 28 mai 1794. On a de lui quelques dissertations peu importantes et quelques articles dans le journal *Théologico-littéraire*, de Seiler.

FAULISIO (JOSEPH), né dans une petite ville de Sicile en 1630, s'appliqua avec beaucoup de succès à l'étude de la médecine, et fut nommé à la charge de médecin de sa ville natale, où il mourut en 1669, avant que d'avoir mis la dernière main à plusieurs ouvrages qu'il se proposait de mettre au jour. Il n'a publié que le suivant: *De viribus jalappæ, quòd non sit venenosa, neque hepati, neque cordi aut ventriculo inimica, neque denique nimis laxativa, medica discussio.* Panormi, 1658, in-8°.

FAULKNER (GEORGE), fameux imprimeur de Dublin, mort en 1775, ami du doyen Swift et du lord Chesterfield, exerça cet état pendant bien des années, et s'y fit une réputation. Un procès qu'il eut avec le poète Foote qui l'avait joué dans ses *Orateurs*, sous le nom de *Péter Paragraphe*, le rendit encore plus célèbre. Le lord Townsend arrangea l'affaire, et Faulkner n'en fut pas moins élu alderman de Dublin, en 1775. Il mourut la même année.

FAULKON. *Voy.* CONSTANCE.

FAULTRIER (JOACHIM), né à Auxerre, en 1626, d'une ancienne famille, embrassa l'état ecclésiastique et exerça en même temps la profession d'avocat. Plaidant un jour pour le comte de Lude, il fut remarqué de Louis XIV qui le donna à Louvois, après le lui avoir fortement recommandé. Le ministre confia plusieurs missions à l'abbé de Faultrier qui s'en acquitta avec succès. Il fut ensuite nommé intendant du Hainaut, et se fit chérir de tous ses administrés. Il se démit de ses fonctions en 1688, et se livra à la culture des lettres qu'il avait toujours aimées. Louis XIV l'honora toujours d'une estime toute particulière. L'abbé de Faultrier mourut le 12 mars 1709, à l'âge de 83 ans. On a de lui une *Lettre en réponse à l'abbé de Rancé*, qui en écrivant la vie d'un de ses religieux ancien militaire, y avait dit des choses peu avantageuses sur cet état.

FAUQUE (Mlle), native d'Avignon, vivait dans le 18me siècle. On a de cette dame quelques productions ingénieuses, écrites avec goût. Ses principaux ouvrages sont : I. *La dernière guerre des Bêtes.* Londres, (Bruxelles), 1758, in-8°. II. *Frédéric-le-Grand au temple de l'immortalité.* Londres, 1758, in-8°, traduit en anglais. III. *Le Triomphe de l'Amitié.* Londres, (Paris, 1751, in-12. IV. *Abbassaï.* Paris, 1753, in-12. V. *Contes du Sérail.* La Haye, 1753, in-12. VI. *Les Préjugés trop bravés et trop suivis.* Londres, (Paris), 1755, in-12. VII. *Histoire de madame la marquise de Pompadour*, traduit de l'anglais, Londres, 1759, 2 parties in-12.

FAUR. *V.* PIBRAC et S.-JORRY.

FAURE (CHARLES), abbé de Sainte-Geneviève, et premier supérieur-général des chanoines réguliers de la congrégation de France, né à Lucienne près Saint-Germain-en-Laye, en 1594, d'une famille noble, entra dans l'abbaye de Saint-Vincent-de-Senlis, et la réforma par ses conseils et par ses exemples. Cette réforme fut suivie de celle de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris, et de près de cinquante autres maisons. Le réformateur fut nommé général de cette nouvelle congrégation. Il travailla avec des peines et des fatigues incroyables à rétablir l'ancienne discipline, et mourut à Paris le 4 novembre 1644, laissant un *Directoire des Novices*, plusieurs fois réimprimés ; des *Constitutions* fort estimées, des Traités manuscrits sur diverses matières, etc. Le père Chartonnet a publié la Vie du père Faure, en 1698, in-4°; elle renferme l'histoire des chanoines réguliers de la congrégation de France, et l'esprit de leur fondateur. Elle est écrite d'une manière édifiante ; on y loue beaucoup le réformateur, et le crédule auteur fait mourir de mort funeste tous les religieux qui furent opposés au père Faure.

FAURE (FRANÇOIS), cordelier, était né le 8 novembre 1612 à Sainte-Quitière, près d'Angoulême, d'une ancienne famille d'Angoumois. Il parvint à l'épiscopat par son talent pour la chaire, et fut d'abord évêque de Glandève et ensuite d'Amiens. C'est lui qui fit cette heureuse application du vers de Virgile à la reine, lorsqu'il prêchait la passion à Saint-Germain-l'Auxerrois :

Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.

Dans ses remarques sur Virgile et sur Homère, Paris, 1705, in-12, p. 167, l'abbé Faydit attribue cette heureuse application au P. Arnoux, jésuite, qui était confesseur de Louis XIII. Au surplus, c'est ce cordelier qui convertit à la religion catholique le duc de Montausier, gouverneur du Dauphin, fils de Louis XIV. On a de lui plusieurs *Oraisons funèbres*, un Recueil de *Statuts synodaux pour le diocèse d'Amiens; une Censure des Lettres provinciales; une ordonnance contre le Nouveau-Testament de Mons*, etc.

FAURE-DE-FONDAMENTE (François de), conseiller au parlement de Toulouse, né à Nîmes, d'une famille protestante, avant le milieu du 17e siècle, cultivait la littérature. Pelisson, qui était son parent et son ami, lui dédia son *Histoire de l'Académie française*. Il fut un des premiers membres de l'académie de Nîmes, et eut une grande part à son établissement. L'époque de sa mort n'est pas connue d'une manière précise; mais on croit que ce fut vers 1686. Il n'a publié aucun ouvrage, mais on sait qu'il en avait composé un sur la *Science des Médailles*, et qu'il s'était occupé de plusieurs autres.

FAURE. *Voyez* Durand, Guichardin, Versoris.

FAURIS-SAINT-VINCENT, né à Aix en 1718, étudia les belles-lettres, l'histoire et l'antiquité; il joignit à ces connaissances l'étude des lois, et fut un juge intègre et éclairé; mais son principal titre à la renommée littéraire et à l'estime de ses concitoyens est l'etude des médailles, des monnaies anciennes et des antiquités, sur lesquelles il a laissé des notes précieuses et des mémoires instructifs. Il a fait don de ses médailles à l'académie de Marseille et de cette ville : il a fait imprimer, en 1771, un *Mémoire* sur ces mêmes médailles, suivi de trois planches. Après une carrière laborieuse, consacrée toute entière à l'étude, il mourut en 1798. M. Marron, président du consistoire de l'Église réformée, lui a fait l'épitaphe suivante :

Qui patriæ, studiisque et egenis vixerat omnis,
Exiguo, quantus! conditur hic tumulo,
Æmula Peyresci virtus doctrinaque famam
A serâ meruit posteritate parem

FAUST (Jean), fameux nécromancien au commencement du 16e siècle, était fils d'un paysan de Weimar, et selon d'autres de Kundling. Son père l'envoya chez ses parens, à Wittemberg, pour faire ses études au collége de cette ville. A l'âge de 16 ans, le jeune Faust se rendit à Ingolstadt pour étudier la théologie, et trois ans après il prit le grade de maître-ès-arts. Dégoûté de cette science, il s'appliqua à la médecine et à l'astrologie judiciaire. Philippe Camerario dit que Faust étudia la magie à Cracovie, où l'on en donnait publiquement des leçons. A cette époque, Faust ayant hérité des biens considérables de son oncle paternel, mort à Wittemberg, il les dissipa dans la débauche et en achetant une grande quantité de livres de magie : alors les sortiléges et la conjuration des esprits furent ses seules occupations. Jean Wagner, fils d'un prêtre de Wasserbourg, fut le domestique fidèle, ou plutôt le confident à qui il fit part de tous ses secrets. Faust suivit aussi pendant deux ans les instructions de Christophe Kaylinger, fameux nécromancien; enfin, il conjura

le diable, fit un traité avec lui pour vingt-quatre ans, et en obtint pour son service un esprit familier, nommé *Mephostophyle*. On rapporte qu'il opéra des choses surprenantes à la cour de l'empereur Maximilien, et qu'à l'expiration du pacte le diable lui tordit le col après l'avoir déchiré d'une manière horrible dans le village de Rimlick; il avait alors quarante-un ans. Georges-Rodolphe Wiedmann raconte avec une rare bonhomie tous ces prétendus faits dans l'histoire de la Vie de Jean Faust, qui paraîtront un peu extraordinaires dans ce siècle, mais que les auteurs contemporains, qui ne passent ni pour trop crédules, ni trop superstitieux, regardaient comme indubitables. Le fameux Mélanchthon, qui vivait à cette époque, en parle comme d'une chose avérée. L'histoire de Faust est si connue en Allemagne, que l'on en a fait le sujet d'une pièce qui se joue sur tous les théâtres.

FAUST. *Voyez* Fust.

FAUST (Jean-Frédéric), historien, né à Aschaffenbourg, en Franconie, dans le 16ᵉ siècle, est auteur de l'ouvrage suivant : *Limburgenses Fasti, sive Fragmentum chronici urbis et dominorum Limburgensium ad Loheram è manuscriptis codicibus*, Heidelberg, 1619, in-fol. — Faust, regardé comme le fils du précédent, a publié en allemand la *Chronique de Francfort-sur-le-Mein*, 1660, in-12.

FAUSTA (Flavia-Maximiana), fille de Maximien-Hercule et d'Eutropia, sœur de Maxence, naquit à Rome, et y fut élevée d'une manière digne de sa condition. Son père ayant repris la pourpre avec le titre d'Auguste, en 306, la mena l'année suivante dans les Gaules, où régnait Constantin, et là donna en mariage à cet empereur. Les qualités que cette princesse fit paraître dans les premières années de son règne la firent considérer comme un modèle accompli. Attachée à la gloire de son époux, elle invitait ce prince à soulager ses peuples et à leur faire des libéralités. Fausta, engagée par Maximien son père à trahir Constantin, lui promit tout ce qu'il voulut; mais, pleine de tendresse pour son mari, elle lui découvrit les noirs desseins du coupable, qui fut arrêté et mis à mort. L'attachement de Fausta à ses devoirs et le soin qu'elle prenait de l'éducation de ses enfans, faisaient le bonheur de sa vie. Mais changeant bientôt de conduite, quoiqu'elle eût embrassé le christianisme, toutes les passions s'allumèrent tout-à-coup dans son cœur : elle s'abandonna aux personnes les plus viles, et jeta des regards incestueux sur Crispus, fils de Constantin. Irritée de sa résistance, elle l'accusa auprès de l'empereur d'avoir voulu attenter à sa pudeur. Constantin, après avoir précipitamment fait mourir son fils, connut la vérité, et fit étouffer sa coupable épouse dans un bain chaud, l'an 327 de J.-C. Ainsi, périt cette princesse, fille, femme, sœur d'empereurs, et mère de trois princes qui parvinrent à l'empire.

FAUSTE, évêque de Riez, naquit vers l'an 390, dans la Grande-Bretagne. Il quitta le barreau où il brillait pour s'ensevelir dans le monastère de Lérins, dont il fut abbé vers l'an 433, lorsque saint Maxime quitta ce poste pour gouverner l'église de Riez. Il lui suc-

céda dans cet évêché vers 455, fut exilé en 481, et mourut vers l'an 485. On a de lui un *Traité du libre arbitre et de la grâce*, où il relève trop les forces de la nature (Claudien Mamert l'a réfuté), et d'autres ouvrages, dans la *Bibliothèque des Pères*. Le nom de Fauste était autrefois dans le Martyrologe; Molan fut le premier qui s'avisa de l'ôter. Simon Bartel, auteur d'une *Histoire chronologique des évêques de Riez*, a mis à la fin de son ouvrage une apologie de Fauste, que les curieux pourront consulter. Quoique les écrits de Fauste aient été flétris, dit le père Longueval, sa mémoire ne l'a point été, parce qu'il écrivait avant que l'Église eût condamné comme une hérésie, les opinions qu'il a professées. Il est honoré comme saint à Riez, où il y a une église dédiée en son honneur. Ses ouvrages, à ses erreurs près, sont estimables, par la réunion de la force, de l'éloquence et de l'onction de la piété. Sidoine Apollinaire dit de lui: « qu'il semblait avoir épousé la philosophie, après l'avoir rendue humble et chrétienne; qu'il l'avait conduite à son monastère, et qu'il avait fait servir l'académie de Platon à la défense de l'Église de J.-C. »

FAUSTE (Victor), né à Venise, dans le 15e. siècle, le plus grand philosophe et mathématicien de son temps, professa aussi la langue grecque dans sa patrie. On ignore l'époque de sa mort; mais on peut la rapporter avant l'année 1551. On a de lui: I. *Orationes V*, Venise, 1551, in-4°. II. *Aristotelis mechanica in pristinum habitum restituta ac latinitati donata*, par les soins de Joseph Badius, 1517, in-4°. III. *De comœdiâ tractatus*, 1520, et trois *Épîtres*.

FAUSTINA (Signor), *Voy.* Hasse.

FAUSTINE (Annia Galeria Faustina), impératrice romaine, née l'an 104, d'Annius Verus, préfet de Rome, joignait à la splendeur d'une origine très-distinguée une beauté parfaite et un esprit fin, délié et insinuant. Elle épousa Antonin long-temps avant qu'il parvînt à l'empire. Son libertinage effréné fit le scandale de Rome. Antonin, instruit de ses débauches, se contenta d'en gémir. Voici comme s'exprime à ce sujet l'historien des impératrices: « Antonin dévorait en secret des déplaisirs si cuisans, et par une trop molle clémence, il pardonnait mal à propos des déréglemens qu'il aurait dû punir. C'était sans doute par des endroits plus glorieux qu'il devait chercher à mériter le titre de débonnaire; mais soit qu'il fût incapable de la moindre violence, soit qu'il craignît que sa sévérité aigrît le mal qu'il voulait guérir, soit qu'il crût couvrir son déshonneur en le dissimulant, il permit toujours à sa bonté de solliciter pour Faustine. » Elle mourut l'an 141, âgée seulement de 36 ans. Antonin lui fit élever des autels et des temples. L'illustre baron de Spenheim fait mention à ce sujet d'un beau médaillon du cabinet du roi, qui représente d'un côté Antonin, et de l'autre la consécration de Faustine, sous un type assez rare de cette nouvelle déesse, portée au ciel à demi-voilée, non sur un aigle, mais sur un Pégase. Il parle d'un autre médaillon, où cette même Faustine est portée au ciel sur un cheval, avec deux torches allumées dans les mains,

c'est-à-dire, sous la figure ordinaire de Diane, ou *Luna Lucifera.*

FAUSTINE (ANNIA FAUSTINA), dite *Faustine la Jeune*, fille d'Antonin-le-Pieux et de la précédente, épousa l'empereur Marc-Aurèle. La nature lui avait accordé la beauté, l'esprit et les grâces; elle abusa de ses dons. Sa physionomie annonçait son humeur et ses inclinations. Elle avait la tête petite, le visage un peu avancé, le cou long, les yeux petits, mais fort vifs, et toutes les saillies de l'étourderie. Incapable de réflexion et de retenue, de remords comme de scrupule, elle ne sut jamais opposer à la violence de son tempérament, les devoirs de la bienséance, et l'on trouve peu de princesses qui aient porté leurs crimes à des excès si honteux. Faustine se livra, comme sa mère, aux derniers excès de la débauche, et même la surpassa. Si Messaline ne l'eût pas précédée dans la carrière du vice, Faustine eût eu le honteux privilége de donner son nom aux femmes impudiques. Le sénateur et le chevalier romain étaient confondus chez elle avec l'affranchi et le gladiateur. Elle vécut surtout avec Tertullus dans une familliarité infame. Capitolin nous apprend que l'impératrice gardait si peu de ménagemens, qu'un jour Marc-Aurèle la surprit dînant tête-à-tête avec Tertullus, *Tertullum etiam prandentem cum uxore deprehendit.* La chose était si publique qu'un jour que l'empereur était à la comédie, les acteurs eurent la témérité de lui reprocher sa honte, et de l'instruire des prostitutions de son épouse, sans aucun ménagement. Car un acteur qui représentait un mari stupide, ayant demandé à son esclave le nom du galant de sa femme, l'esclave le nomma par trois fois Tullus, mais le mari feignant de ne pas l'avoir entendu, l'esclave lui répliqua qu'il s'appelait Tertullus (*ter Tullus*). « Je vous ai dit trois fois Tullus. » Elle s'abandonna même à son gendre, et entendit, sans rougir, les reproches que lui en fit sa fille. Il ne lui resta aucune trace de pudeur. Cette fille, cette femme d'un philosophe, fit plusieurs fois paraître devant elle des gladiateurs et des matelots dans l'état de pure nature, pour choisir ceux qu'elle jugerait les plus propres à satisfaire sa brutalité. On a dit que son mari, instruit de ses dérèglemens, feignit de les ignorer, et que, lorsqu'on lui conseilla de la répudier, il répondit : « Il faudrait donc que je lui rendisse sa dôt; » c'est-à-dire l'empire. On ajoute que ce prince philosophe éleva aux grandes charges de l'empire ceux qui souillaient son lit, et que le peuple ne manquait pas d'en rire; mais le peuple pouvait être mieux instruit que lui de la conduite de l'impératrice. Quoi qu'il en soit, Faustine, malgré ses débordemens monstrueux, fut honorée comme une divinité. On institua en son honneur les fêtes Faustiniennes; et des prêtres firent fumer l'encens à l'autel de cette prostituée. Elle mourut l'an 175, au bourg de Halala, situé au pied du mont Taurus. Elle avait été surnommée *Mater Castrorum*, à l'occasion d'une pluie qui tomba dans un moment où l'armée romaine en avait le plus grand besoin. (*Voyez* MARC-AURÈLE.) Jacques Marchand a tâché de justifier Faustine, dans une *Dissertation.* (*Voyez* le *Mor-*

cure de France, 1745), qui ne saurait détruire les témoignages des divers historiens.

FAUSTINE (Annia Faustina), que l'empereur Élagabale épousa en troisièmes noces, était fille de Claudius Severus, sénateur illustre, et de Vibia Aurélia, troisième fille de Marc-Aurèle et de Faustine. Cette princesse était regardée comme une des plus belles personnes de Rome. La splendeur de sa naissance, et l'éclat de ses charmes étaient rehaussés par une sagesse qu'elle n'avait pas héritée des deux Faustines ses aïeules. Elle fut mariée à Pomponius Bassus, consul à la fin du règne de Septime Sévère, et gouverneur de la Mœsie, sous Caracalla. Ce sénateur joignait à une origine distinguée une probité qui rappelait les vertus des premiers héros de la république. Élagabale, touché des attraits de Faustine, et n'ayant pu parvenir à la séduire, prit le parti de se défaire de Bassus: il le fit assassiner en 221, sous le prétexte qu'il était devenu le censeur de sa conduite. Après avoir donné quelques jours à sa veuve pour regretter la perte qu'elle avait faite, Élagabale l'épousa. Séduite sans doute par l'ambition de remonter sur le trône de ses aïeux, elle ne refusa pas sa main au meurtrier de son premier époux, qui cessa bientôt de l'aimer, et la répudia, après l'avoir dépouillée de ses titres.

FAUSTINE (Maxima Faustina), femme de l'empereur Constance, fils du grand Constantin, mariée à ce prince, en 361, après la mort d'Eusébie, resta enceinte d'une fille nommée Constantia, qui fut mariée depuis à l'empereur Gratien. C'est cette princesse dont on voyait le buste sur le bel onyx conservé dans le trésor de St-Lambert à Liége, une des précieuses antiques qu'on puisse voir en ce genre.

FAUSTINI (Jean), poète lyrique italien, mourut à Venise, sa patrie, en 1651, à 32 ans. Son opéra de *Calisto*, est la production d'une muse facile et agréable.

FAUSTINUS (Perisaule), qui n'est connu que comme auteur de deux poëmes latins, intitulés: l'un *de Honesto appetitu;* l'autre *de triumpho stultitiæ;* imprimés sans date à Rimini, chez Jérome Soncino. Ces poëmes sont faiblement écrits. Ils sont d'une extrême rareté.

FAUSTO (Sébastien), savant italien, surnommé *da Longiano*, professeur de belles-lettres à Udine, dans le 16me siècle, est auteur de plusieurs ouvrages, entre autres, d'un *Commentaire sur Pétrarque*, qui parut en 1553, à Venise. Il a donné des traductions de *Dioscoride*, Venise, 1542, in-8°. Des *Oraisons*, des *Épîtres familières de Cicéron*, Venise, 1544, 1555, in-8°; des *Discours* du même orateur, Venise, 1556, 3 vol. in-8°. On a encore de lui quelques livres sur le *Duel*, Venise, 1552, in-8°, dans lesquels il éleva quelques paradoxes, combattus, et réfutés par plusieurs auteurs du temps.

FAUSTUS, de Byzance, historien arménien, né à Constantinople vers l'an 320, fut d'abord évêque de Cappadoce, et s'attacha ensuite à l'église d'Arménie. Il devint évêque du pays possédé par le prince de la famille Sabazhouni et mourut dans les dernières années du 4e siècle. On a de lui une histoire intitulée: *Piouzantazan badmouthioun* (Histoire byzantine): elle est écrite en arménien, et

fut publiée à Constantinople en 1730, 1 vol. in-4°. Cet ouvrage est curieux pour les faits qu'il renferme, mais le style en est dur et barbare.

FAUTRIÈRE (Louis Davy de la), conseiller à la troisième chambre des enquêtes de Paris en 1700, mourut le 9 janvier 1756. Ce magistrat, qui paraît n'avoir cultivé la poésie que par délassement, n'a laissé qu'un très-petit nombre d'ouvrages en vers. Les seuls qu'on connaisse de lui sont: une *Épître newtonnienne sur le genre de philosophie propre à rendre heureux*, qui parut en 1739; une *Ode sur la convalescence du roi*, composée en 1744, et quelques pièces satiriques sur le système de Law, que l'on trouve dans le premier volume des *Mélanges historiques et anecdotiques* de M. de Bois-Jourdain, imprimés à Paris en 1807.

FAUVEAU ou FULVIUS (Pierre), poète latin, né à Nuaillé en Poitou, ami de Muret et de Joachim du Bellay, mourut à Poitiers, à la fleur de son âge, en 1562, d'une maladie qui d'ordinaire est la suite du dérèglement des mœurs. Il avait fait plusieurs Tragédies où il imitait Sénèque. Il ne nous reste de lui que des *Fragmens*. Quelques parties de ses poésies ont été recueillies dans dans le t. 1er du *Deliciæ poetarum gallorum*, de Gruter.

FAUVEL D'OUDEAUVILLE *Voyez* Fermanel.

FAUVELET DU TOC (Antoine), secrétaire des finances de Monsieur, frère de Louis XIV, a publié les ouvrages suivans: I. *Histoire de Henri, duc de Rohan*, Paris, 1666, Cologne, 1667, in-12; Fauvelet n'a fait que retoucher le style de cet ouvrage dont l'auteur est inconnu. II. *Histoire des secrétaires d'Estat, contenant l'origine, les progrès et l'établissement de leurs charges*, Paris, 1668, in-4°. Cet ouvrage est curieux.

FAVA (Nicolas), de Bologne, florissait vers l'an 1404. Il professa la logique, la philosophie et la médecine dans sa patrie. En 1430 et 1435 il fut envoyé par les Bolonais en ambassade auprès du pape et de plusieurs princes. Fava savait très-bien le grec et possédait à fond les ouvrages d'Aristote. Il mourut le 14 août 1439.

FAVARONI (Augustin), de Rome, vivait dans le 15e siècle. Il entra dans l'ordre de Saint-Augustin, dont il devint général en 1419. Son mérite l'éleva à l'évêché de Césène dans la Romagne, et ensuite à l'archevêché de Nazareth et de Barlette, au royaume de Naples. Il mourut en 1443, laissant un *Commentaire sur l'Apocalypse*; un autre *sur les Épîtres de Saint-Paul*, et enfin un dernier *sur le maître des sentences touchant le péché originel.* On a encore de lui: *De potestate papæ; De sacramento divinitatis Jesu-Christi et Ecclesiæ; De Christi capite, et de ejus inclyto principatu; De charitate Christi erga electos, et de ejus infinito amore*, etc.

FAVARQUES (Robert de), médecin et apothicaire, né à Lille en Flandre vers la fin du 16e siècle, ou le commencement du suivant, est auteur d'un ouvrage imprimé à Padoue en 1637, in-4°, sous le titre *Disquisitio medica, num pilulæ dejectoriæ cum cœnâ rectè exhibeantur.*

FAVART (Charles-Simon), auteur dramatique, né à Paris le 13 novembre 1710 d'un pâtissier qui se vantait d'être l'inventeur des échaudés, mort dans cette ville le 12 mai 1792, ressuscita en France la gaîté et les grâces du Vaudeville. Ses opéras comiques sont remplis de traits piquans et de naturel. On distingue dans les petits opéras de Favart le *Coq du village; Cythère assiégée; Acajou;* la *Noce interrompue; Raton et Rosette;* la *Bohémienne;* la *Fille mal gardée;* la *Fête du château;* le *Jardinier supposé;* l'*Astrologue de village; Annette et Lubin; Bastien et Bastienne;* les *Rêveries renouvelées des Grecs;* la *Chercheuse d'esprit* et *Isabelle et Gertrude.* Le sujet de cette dernière pièce est pris d'un conte de Voltaire, intitulé l'*Education des filles.* Elle eut le plus grand succès et le méritait. En 1806 on a fait pour cet opéra une nouvelle musique plus savante que l'ancienne; mais elle a produit moins d'effet. En général, tuotes les petites pièces de Favart sont des chefs-d'œuvres pour la grâce, l'enjouement et la facilité. Parmi ses grandes pièces on a vu représenter avec plaisir l'*Amitié à l'épreuve; Ninette à la cour;* la *Belle Arsène*, dont le sujet est tiré du conte de *la Bégueule* par Voltaire; la *Fée Urgelle;* la *Rosière de Saleney;* les *Moissonneurs*, pièce qui unit une excellente morale à de rians tableaux, et les *Trois Sultanes*, autres opéras, qui charment à la fois l'œil et le goût. Le dernier surtout offre des grâces et de la fraîcheur, et tous les agrémens de la poésie, de la musique et de la danse. Il fut composé pour la troupe française, réunie aux Italiens à l'ancien hôtel de Bourgogne, en 1761. On n'oublia rien de ce qui pouvait embellir cette représentation; les habits de sultanes furent faits à Constantinople avec les étoffes du pays, et sur le modèle de ceux que portent les femmes du sérail; ce qui prouve le mérite de cette pièce, c'est qu'elle est maintenant au répertoire du théâtre français. Favart ne se distingua pas moins dans la comédie par l'*Anglais à Bordeaux*, pièce remplie de finesse et d'esprit. Son théâtre forme 8 vol. in-8°, 1763. On a publié en 1809 le *Théâtre choisi* de Favart, 3 vol. in-8°. On lui doit encore deux poëmes, la *France délivrée* et *Alfonse*, 1736. « Favart, dit Laharpe dans son *Cours de littérature*, est le premier qui ait tiré l'opéra comique de son ancienne et longue roture. Cet auteur, si fécond sans être trop négligé, a réuni dans ses bonnes pièces, qui sont en assez grand nombre, le naturel et la finesse, la grâce, la délicatesse et le sentiment. Il a été sur la scène le meilleur peintre des amours de village. et il faut beaucoup d'esprit pour mettre le village sur la scène, en choisissant ce qu'il a d'agréable et d'intéressant, et évitant ce qui peut être bas et déplaisant. Cela demande plus d'art qu'on ne pense. Il est très-rare que Favart donne dans le phébus, et la difficulté technique d'un rhythme extrêmement varié ne gène en rien dans ses ouvrages l'aisance d'un style et d'un dialogue vif et rapide. Ce mérite, qui se fait remarquer partout dans les pièces de Favart, n'a été égalé nulle part. Aucun auteur ne sait aussi bien que lui donner à la mu-

vité un fonds d'esprit qui ne la dénature pas, parce que cet esprit n'est autre chose qu'un sentiment vrai de la nature. C'est bien lui que l'on pourrait appeler le Lafontaine du vaudeville. » On a publié, en 1808, *Mémoires et Correspondance littéraire, dramatique et anecdotique de Favart*, mis au jour par A. P. C. Favart, son petit-fils, et précédés d'une notice historique, rédigée sur pièces authentiques et originales, par H. F. Dumolard, 3 vol. in-8°, que l'on aurait pu réduire, sans faire tort à la réputation de Favart, à un seul vol. Ce fécond et ingénieux écrivain réunissait la modestie et la simplicité du caractère à la bienfaisance et aux talens. On peut croire même qu'il était peu sensible à la gloire, puisqu'il ne réclama jamais contre l'injustice du public, qui s'obstina long-temps à attribuer ses ouvrages à l'abbé de Voisenon dont il ne cessa point d'être l'ami. MM. Barré, Radet et Desfontaines ont donné en 1793 une petite pièce intitulée *Favart aux Champs Elysées*. — FAVART (Charles-Nicolas-Joseph-Justin), fils du précédent, naquit en 1749. Il était acteur du théâtre italien, et composa aussi quelques pièces: le *Diable boiteux*, opéra comique en un acte, 1782; le *Déménagement d'arlequin*, comédie en prose, mêlée de vaudevilles, 1785; la *Famille réunie*, 1791, in-8°; les *Trois folies*, 1786; le *Mariage singulier*, 1787. On a aussi de lui quelques poésies fugitives. Il est mort le 1er février 1806.

FAVART (MARIE-JUSTINE-BENOÎTE CABARET DU RONCERAY), épouse de C. S. Favart, née à Avignon en 1727, fit concevoir, dès l'âge le plus tendre, de grandes espérances pour le théâtre. Son père, attaché à la musique du roi de Pologne, l'ayant produite à Paris, elle débuta en 1749 avec le succès le plus flatteur à l'Opéra Comique dont Favart était le directeur. Elle se nommait alors Mlle *Chantilly*. Vadé lui adressa le madrigal suivant:

> Par les accords de Polymnie
> Porter le charme dans les cœurs,
> Par les agrémens de Thalie
> Plaire aux plus sombres spectateurs,
> A tous les talens joindre encore
> Les pas légers de Terpsychore,
> C'est mériter un triple encens;
> Aussi vous avez l'avantage
> De réunir le triple hommage
> Du cœur, de l'esprit et des sens.

Quelque temps après, Favart qu'elle venait d'épouser ayant pris la direction d'une troupe de comédiens que le maréchal de Saxe avait engagée pour l'armée de Flandre, elle l'y suivit. Elle ne tarda pas à inspirer au vainqueur de Fontenoi et de Rocroux les sentimens les plus tendres auxquels elle résista avec une constance digne d'éloges, il fallait la séparer de son mari au moyen d'une lettre de cachet. On l'enferma pendant un an dans un couvent de province. Enfin elle consentit à revenir à Paris où elle se fixa, et où elle se livra entièrement à la culture de l'art dramatique. Elle a joui constamment de la faveur du public, occupant les premiers emplois dans la parodie, la comédie, les pièces à ariettes, enfin dans tous les genres et tous les caractères. Elle sut donner à la naïveté villageoise les charmes qu'elle n'avait point encore eus. Danseuse agréable, cantatrice pleine de goût, elle excella dans les rôles gracieux, et surtout dans celui de *Roxelane*, de l'opéra des *Trois Sultanes*, l'un des rôles

les plus difficiles qu'il y ait au théâtre, en ce qu'il exige trois qualités qu'il est bien rare de rencontrer dans la même actrice; la gaieté, la dignité, la sensibilité. Une gaieté franche rendait son jeu agréable et piquant. Elle imitait si parfaitement les différens idiomes, que les personnes dont elle empruntait l'accent la croyaient leur compatriote. Ayant été arrêtée aux barrières de Paris, parce qu'elle portait alors plusieurs robes de Perse dont l'usage était alors interdit, elle contrefit si bien le baragouin d'une dame étrangère, que le premier commis reçut ses excuses et la laissa passer. Le cinquième volume des œuvres de son mari a été mis sous son nom. Les six opéras comiques qui remplissent ce volume, et auxquels elle eut part, sont les *Amours de Bastien et Bastienne;* les *Ensorcelés;* la *Fille mal gardée;* la *Fortune au village;* la *Fête d'amour; Annette et Lubin.* Il est difficile de déterminer ce qui dans la collection des œuvres de Favart appartient à cet auteur et la part qu'on peut attribuer à Mme Favart; il n'est pas vrai qu'elle ait composé elle-même ces jolies pièces. L'abbé de Voisenon y contribuait aussi, ensorte que le public ne savait auquel des trois les attribuer. Selon les apparences, la conception, le fond du dialogue, et le style étaient de Favart; les traits naïfs et les saillies de gaîté et d'imagination appartiennent à sa femme, et l'abbé y a mis toute la recherche d'esprit, les jeux de mots, et le clinquant qu'on y rencontre. Attaquée, vers la fin de 1771, d'une maladie très-douloureuse, qu'elle supporta avec une patience et une gaîté incroyables, elle mourut le 20 avril 1772. Quelques instans avant sa mort, elle fit elle-même son épitaphe, la mit en musique, tâchant d'accoutumer ainsi son époux et ses amis à l'idée de sa destruction. Une âme sensible, une générosité peu commune, un fond d'enjouement inaltérable, une philosophie douce formaient son caractère.

FAVART-D'HERBIGNY (Nicolas-Remy), général de division français dans l'arme du génie, né à Reims en 1735, commanda à Thionville en 1792, et fit une proclamation aux habitans des campagnes, pour exciter leur zèle et leur courage contre les ennemis. En 1793 il commanda à Lille, et s'opposa à l'enlèvement des canons de la place, ordonné par Custines. Témoin appelé dans l'affaire de La Marlière, il fut autorisé à envoyer sa déclaration par écrit. Sa conduite dans la défense de Belle-Isle en 1761 lui avait fait le plus grand honneur. Il construisit le fort de Château-Neuf où il développa le vrai principe de l'art de fortifier. Il est mort à Paris, le 15 mai 1800. — Son frère Christophe-Élisab. Favart-d'Herbigny, chanoine de Reims, mort le 4 septembre 1793, à l'âge de 60 ans, a publié un *Dictionnaire d'histoire naturelle,* qui concerne les testacées, 1775, 3 vol. in-8°.

FAVELET (Jean-François), médecin, né en 1674 au fort de Perle près Anvers, professa et pratiqua son art dans plusieurs villes des Pays-Bas avec le plus grand succès. Il a donné plusieurs écrits sur des questions controversées en médecine. Partisan aussi décidé du système de la fermentation, qu'il était ennemi dé-

claré de celui de la trituration, il n'épargna rien, soit dans ses leçons publiques, soit dans ses ouvrages, pour saper les fondemens de ce dernier. Les deux traités suivans n'ont point d'autre objet : I. *Prodomus apologiæ fermentationis in animantibus, instructus aliquot animadversionibus in librum de digestione nuper editum per clarissimum virum D. Hecquetium*, Lovanii, 1721, in-12. II. *Novarum quæ in medicinâ à paucis annis repullutarunt, hypotheseon Lydius lapis*, Aquisgrani, 1737, in-12.

FAVENTINUS (Paul-Marie), dominicain, né à Faenza, dans le 16e siècle, fut envoyé en Arménie et en Perse, où il rendit de grands services à la religion, en établissant de nouvelles missions chrétiennes et en faisant construire des églises. Il revint à Rome en 1700, et on le nomma supérieur des missions de son ordre en Orient. La date de sa mort nous est inconnue. On a de lui les deux ouvrages suivans : I. *Dottrina Christiana ove cathechismo ;* II. *Miracoli per mezzo della santissima eucaristia et del Rosario della Madona operati.* Il avait écrit le *Journal de son voyage en Orient:* mais il n'a pas vu le jour.

FAVEREAU (Jacques), conseiller de la cour des aides de Paris, né à Cognac en 1590, distingué au barreau par son éloquence et par son intégrité, aimait la poésie, la musique et la peinture. Il a laissé quelques pièces de vers en latin et en français, comme son *Mercurius redivivus*, Poitiers, 1613, in-4°, (c'est un recueil d'épigrammes composées sur une statue de Mercure trouvée dans les fondations du palais que Marie de Médicis fit bâtir au faubourg Saint-Germain); un poëme latin sur la *prise de la Rochelle*, etc. C'est à l'amour de Favereau pour les beaux-arts que nous devons l'ouvrage intitulé : *Tableaux du temple des Muses, tirés du cabinet de Favereau, avec les figures dessinées par Diepenbeeck, et gravées par Bloemaert*, in-fol., à Paris, 1655. Favereau est mort en 1638. On lui attribue aussi une pièce de vers satiriques dirigée contre le cardinal de Richelieu et connue sous le nom de la *Miliade*, ouvrage qui indisposa contre lui ce ministre.

FAVIER (Nicolas), conseiller du roi aux enquêtes à Paris, né à Troyes, en Champagne, dans le seizième siècle, est connu par un *Discours en vers français sur la mort de messire Gaspard de Coligni, amiral de France*, imprimé en 1572. On a encore de lui : I. *Figure et exposition des pourtraicts et dictons contenus ès médailles de la conspiration des rebelles de France, opprimée et éteinte par le Roi, le 24 août 1572.* Paris, 1572, in-8°. II. *Recueil pour l'histoire de Charles IX avec l'histoire abrégée de sa vie*, Paris, 1575, in-8°. On conjecture qu'il est mort vers 1590, sans pouvoir assigner cette époque avec certitude.

FAVIER (Claude), écrivain du commencement du 17me siècle, qui fit imprimer un poëme intitulé l'*Adonis de cour divisé par douze nymphes, etc.*, in-12, Paris, 1614. Ce poëme qui n'est pas tout-à-fait dépourvu d'invention ni de génie, est une allégorie ingénieuse à la louange de Gaston, frère de Henri IV, qui y

est célèbre sous le nom d'Adonis.

FAVIER (Nicolas), procureur du roi, assista en cette qualité à la conférence de Courtray dont l'objet était de fixer les limites de la France d'après les bases arrêtées par le congrès de Nimègue. Il répondit avec force à un écrit de Malingreau, procureur du roi d'Espagne, qui avait voulu prouver que la France exigeait plus qu'on ne lui avait promis. Les *actes* de cette conférence parurent en 1681, in-12. On a de Favier un traité manuscrit *de la Régale* qui se trouve à la bibliothèque du roi.

FAVIER (.....), célèbre publiciste et diplomate, né à Toulouse vers le commencement du 18e siècle, successeur de son père, syndic des états-généraux du Languedoc, emploi que le goût des plaisirs et le désir d'acquérir des connaissances politiques en voyageant, lui fit vendre dès l'âge de 23 ans. La Chétardie, ambassadeur de France à Turin, le fixa auprès de lui et l'initia dans les secrets de notre ancienne diplomatie. A la mort de cet envoyé, le comte d'Argenson, ministre des affaires étrangères, se l'attacha et lui inspira avec passion le système de Henri IV, de Louis XIV, de Richelieu et de Mazarin, contre les puissances rivales de la France, qui nourrissaient depuis des siècles le projet de détruire les restes de la monarchie de Charlemagne. Favier fit par ordre du comte d'Argenson le fameux Mémoire contre l'alliance de 1756, devenu, depuis, ouvrage élémentaire, parmi les diplomates européens, intéressés, les uns à le professer, les autres à le maudire et à en poursuivre l'auteur. L'abbé, comte de Bernis, premier destructeur de la politique de Louis XIV, instruit des opinions de Favier, se contenta de l'éloigner de tout emploi pendant son ministère. Le comte de Broglie lui en procura un indirectement auprès du duc de Choiseul, qui l'envoya en secret en Russie, en Portugal et en Espagne. Favier servait le ministère secret de Broglie aux dépens du ministère officiel ; ce dévouement à l'ancienne diplomatie fut pénétré, et l'infidèle se crut obligé de se proscrire lui-même pendant les quatres dernières années du ministère du duc de Choiseul ; il passa en Angleterre et en Hollande, vivant avec les plus beaux esprits de ces deux nations qui le recherchaient à cause de son génie et de ses connaissances en diplomatie. Il fit à la Haye la connaissance particulière du prince Henri de Prusse auquel il communiqua son plan inédit d'un nouveau système d'alliances continentales et maritimes, et ne contribua pas peu, par ses intrigues secrètes, à perdre le duc de Choiseul et à lui opposer son successeur le duc d'Aiguillon. Plusieurs cours étrangères applaudirent à ses vues à cet égard et les favorisèrent. D'Aiguillon qui lui témoigna lui-même sa reconnaissance, au commencement de son ministère, eut recours à ses talens. C'est alors qu'une cour intéressée à les étouffer et à maintenir la destruction de la Pologne, imagina contre Favier, contre Monteynard, Ségur et autres, l'affaire fabuleuse de 1773, et les accusa de travailler à troubler la tranquillité de l'Europe en faveur des puissances que la France avait sacrifiées par les traités de 1756 et 1757. La correspondance

de Favier avec le prince Henri, ne fut pas interprétée à son avantage. Le grand ouvrage dont le comte de Ségur a publié la 3me édition avec des notes, acheva de le perdre; il fut mis à la Bastille. Favier n'était point admis à tous les plans du ministère secret; il n'était que l'historien et rédacteur de ceux qui lui étaient indiqués. Il avait publié divers *Traités anonymes* et plusieurs ouvrages de circonstance aujourd'hui inconnus. Les intérêts des puissances rivales de la France n'ayant pas varié, et les principes de Favier n'étant pas différens de ceux de la France, mériteront à jamais l'attention de nos grands princes. Pendant les minorités et sous des princes faibles, ces principes n'avaient pas cessé depuis Louis XIV de faire des victimes. Le comte de Broglie voyant la politique de l'ennemi triomphante dans le ministère en 1773, et Favier dans les fers, réussit à le délivrer. « Tant d'esprit et tant de pauvreté, écrivait-il au roi, tant de talens et tant de haines étrangères, prouvent l'état de notre cabinet, ils rappellent ce que fut jadis votre majesté et où ses alliés l'ont conduite. » Il écrivait en même temps à Louis XV, que si dans le dernier ouvrage qu'il lui avait adressé, il se trouvait quelque observation utile, elle appartenait à Favier destitué, fugitif, errant, proscrit, accusé et emprisonné pour son attachement aux intérêts les plus chers du prince. Favier sortit peu de temps après de la Bastille, employant les premiers instans de sa liberté à écrire sur la cause de ses malheurs, sur le génie implacable qui le poursuivait et sur l'action criminelle des puissances ennemies de la France dans le sein de l'état. Cet ouvrage proscrit comme les précédens a été enveloppé en 1794 avec tant d'autres ruines. « La précision des pensées de Favier, dit un écrivain qui en a fait une étude particulière, le laconisme de son style, la liaison de ses idées, la facilité de ses compositions, lui ont assuré un rang éminent dans la classe des plus célèbres publicistes, et dans la république des lettres. » Le comte de Ségur a recueilli une partie de ses *Œuvres* en 3 vol. in-8°, avec beaucoup de notes et d'observations dans l'ouvrage intitulé; *Politique de tous les cabinets de l'Europe pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, in-8°, 1793, 2 vol.; *idem*, 3 vol., 1802. Les principaux ouvrages de Favier qui s'y trouvent sont: I. *Conjectures raisonnées sur la situation actuelle de la France, dans le système politique de l'Europe*, (16 avril 1778.) II. Le *Spectateur littéraire, Paris*, 1748, in-12. III. Le *Poète réformé*, ou *apologie pour la Sémiramis de Voltaire*, Amsterdam, 1748, in-8°. IV. *Mémoires secrets de milord Bolingbroke*, Londres (Paris), 1754, 2 parties, in-8°.

FAVIER DU BOULAY (Henri), né à Paris en 1670, prieur de Sainte-Croix de Provins, mort en 1753, à 83 ans, avait du goût et de la littérature. Nous lui devons la seule bonne Traduction que nous eussions de *Justin* avant que l'abbé Paul eût publié la sienne. Publiée à Paris en 1783, 2 vol. in-12. On a encore de lui d'autres ouvrages, mais moins connus que sa version. On distingue cependant des

épîtres en vers à Racine le fils, imprimées en 1730, in-8°. Favier s'était adonné à la chaire, et avait prêché avec quelque succès. Son ***Oraison funèbre de Louis XIV*** parut à Metz en 1716, in-fol., et celle *du Duc de Berri* avait paru en 1714, in-4°.

FAVIÈRES (Guillaume), maître des comtes à Paris, cultivait la littérature et surtout la poésie latine. On voit dans le XIV.me volume des *Amusemens du cœur et de l'esprit*, une inscription qu'il avait faite pour la fontaine de Ville-Flix-sur-Marne. — Favières (Étienne-Guillaume), fils du précédent, était conseiller au parlement de Paris. Il cultivait avec succès la poésie latine, et publia en 1731, un recueil de ses productions en ce genre. La pièce la plus importante est un *Éloge du printemps*, dans lequel Voltaire est honorablement mentionné. Favières l'envoya à Voltaire qui lui fit une réponse très-flatteuse. Il est mort à Paris, le 8 juin 1772.

FAVILA, roi des Asturies, commença à régner en 737. Il était fils de don Pélage, et fut loin d'imiter les vertus et les grandes qualités de son père. Il s'abandonna entièrement aux plaisirs, et périt à la chasse, dévoré par un ours. Ce genre de mort fut regardé comme une punition céleste; son beau-frère, don Alonzo, dit le catholique, lui succéda, en 739.

FAVIN. *Voyez* Favyn.

FAVOLI (Hugues), né à Middelbourg, en Zélande, en 1523, s'occupa tour-à-tour, de la médecine et des belles-lettres. Après avoir voyagé pendant quelques années, il se fixa à Anvers, vers l'an 1563, et y mourut en 1585. Passablement versé dans la littérature grecque et latine, il se distingua par ses talens dans la poésie, et n'a laissé que des ouvrages en vers, parmi lesquels on remarque, I. *Hodoeporici Byzantini libri tres*, Lovanii, 1563, in-12. II. *Acrostica duo*, Antverpiæ, 1570. III. *Enchiridion orbis terrarum*, ibid. 1585, in-4°.

FAVORIN, sophiste célèbre sous l'empereur Adrien, naquit à Arles vers l'an 80. Quelques auteurs veulent qu'il ait été eunuque, et d'autres hermaphrodite. Il enseigna à Athènes, et ensuite à Rome. Adrien se plaisait à le contredire, (*Voyez* l'article de ce prince). On dit que Favorin s'étonnait de trois choses: de ce qu'étant Gaulois, il parlait si bien grec; de ce qu'étant eunuque, on l'avait accusé d'adultère; et de ce qu'il vivait, étant ennemi de l'empereur. Partisan des sectes académicienne et pyrrhonienne, il approfondissait tout sans rien adopter, et le doute qu'il portait dans les connaissances les mieux démontrées lui faisait regarder l'incompréhensibilité comme la base de tout système raisonnable. Il poussait le fanatisme de cette opinion jusqu'à nier qu'on pût concevoir l'existence des corps les plus palpables; plusieurs écrivains de l'antiquité, entre autres Aulu-Gelle et Philostrate, ne parlent de ce philosophe qu'avec les plus grands éloges. Il parait qu'il mourut dans un âge assez avancé, et bien avant sous le règne de Tite-Antonin. Ce qu'on nous a transmis de ses ouvrages se réduit à quelques fragmens recueillis par Aulu-Gelle, Phrynicus, Arabius, Philostrate, Diogène Laërce, et Étienne de Byzance.

FAVORINUS (Varinus ou Gua-

NINO, plus connu sous le nom de), né à Favera, bourg près de Camerino, ville capitale de l'Ombrie, dont il prit le surnom, entra dans la congrégation de Saint-Silvestre, ordre de Saint-Benoît, et parvint, en 1514, par son mérite, à l'évêché de Nocera. Il est auteur d'un *Lexicon grec*, qui a été d'un grand usage autrefois. La meilleure édition de ce livre est celle de Venise, 1712, chez Bortoli, in-fol. L'auteur mourut en 1537. Il eut une grande part à l'édition du *Thesaurus cornucopiæ* et *Horti Adonidis*, 1496, Alde, in-folio. Cet ouvrage n'est pas tout entier de Favorinus, qui eut pour collaborateurs Urbain Bolzano, Antinori, Alde-Manuce l'ancien et autres. Comme dans cette compilation il est nommé Guarino *Camers*, qui paraît n'être qu'une abréviation de *Camerinensis* du lieu de sa naissance, plusieurs bibliographes n'ont pas vu que ces noms désignaient le même Favorinus, comme il se nomme dans son dictionnaire grec, lequel a encore publié des *Apophthegmes* tirés de Stobée.

FAVRAS (THOMAS MAHI, marquis DE), né à Blois, en 1745, d'une famille ancienne de magistrature, fit la campagne de 1761, dans les mousquetaires, et quitta ce corps, pour passer dans le régiment de Belsunce en qualité de capitaine; il acquit ensuite la charge de lieutenant des Suisses de la garde de Monsieur, et s'en démit en 1786, pour aller à Vienne y poursuivre devant le conseil aulique la légitimation de sa femme, et la faire reconnaître pour fille unique du prince d'Anhalt. Favras, avec une tête ardente et fertile en projets, ne cessait d'en proposer dans tous les temps et dans toutes les circonstances. Il en avait fait sur les finances, et avait composé un plan volumineux pour la liquidation en vingt années, des dettes de l'état; mais comme il ne connaissait pas la théorie des logarithmes, il avait eu l'incroyable patience de faire, par la méthode ordinaire, tous les calculs du remboursement successif, année par année, avec les intérêts. Il s'était fait financier avant la révolution; depuis, il proposa des plans politiques. Ceux-ci le rendirent bientôt suspect; en 1790, il fut accusé d'avoir proposé au gouvernement de lever sur les frontières de France une armée de cent quarante-quatre mille hommes, pour s'opposer à la nouvelle constitution, en commençant par assembler douze cents cavaliers bien armés, et portant en croupe douze cents fantassins déterminés. Ces deux milles quatre cents hommes, suivant le projet qu'on lui attribua, devaient entrer à Paris par les trois portes principales, assassiner Bailly et La Fayette, enlever le roi et sa famille pour les conduire à Péronne, où une armée de vingt mille hommes devait les attendre. Favras, traduit devant le Châtelet, s'y défendit avec calme, et nia tous les complots qu'on lui imputait. « Cet accusé, dit Prudhomme, dans son *Journal des révolutions de Paris*, parut devant ses juges avec tous les avantages que donne l'innocence, et qu'il sut faire valoir, parce qu'à un esprit orné, il joignait la facilité de s'exprimer avec grâce. Ses paroles avaient même un charme dont il était difficile de se défendre. Il avait de la douceur dans le caractère, de la décence dans le main-

tien. Il était d'une taille avantageuse, d'une physionomie noble. La croix de Saint-Louis, dont il était décoré, contribuoit à rehausser sa bonne mine. Ses cheveux commençaient à blanchir, il avait alors quarante-six ans; il était naturellement froid et réservé, parlait peu et réfléchissait beaucoup. Dans tout le cours de sa défense, il ne perdit jamais cette attitude noble qui convient à l'innocence. Favras répondit à toutes les questions avec netteté sans embarras. Les juges restèrent pendant six heures aux opinions, et condamnèrent l'accusé à être pendu et à faire préalablement amende honorable. A trois heures du soir, le 18 février 1790, il fut conduit au lieu de son supplice. Les cheveux épars, les mains liées, assis dans l'infâme tombereau, il n'en conserva pas moins le calme et la majesté de sa figure. Arrivé devant l'église de Notre-Dame, il descendit, prit des mains du greffier l'arrêt qui le condamnait, et en fit lui-même la lecture à haute voix. Lorsqu'il fut à l'Hôtel-de-Ville, il demanda à dicter une déclaration, dont voici un court extrait : « En ce moment terrible, prêt à paraître devant Dieu, j'atteste en sa présence, à mes juges et à tous ceux qui m'entendent, que je pardonne aux hommes, qui, contre leur conscience m'ont accusé de projets criminels qui n'ont jamais été dans mon âme..... J'aimais mon roi; je mourrai fidèle à ce sentiment; mais il n'y a jamais eu en moi ni moyen, ni volonté d'employer des mesures violentes contre l'ordre des choses nouvellement établi..... Je sais que le peuple demande à grands cris ma mort; eh bien! puisqu'il lui faut une victime, je préfère que le choix tombe sur moi, plutôt que sur quelque innocent, faible peut-être, et que la présence d'un supplice non mérité jetterait dans le désespoir. Je vais donc expier des crimes que je n'ai pas commis. » Il corrigea ensuite tranquillement les fautes d'orthographe et de ponctuation faites par le greffier, et dit un éternel adieu à ceux qui l'entouraient. Le juge-rapporteur l'invita à déclarer ses complices; il répondit : « Je suis innocent, j'en appelle au trouble où je vous vois. » Lorsqu'il fut sur l'échafaud, la douceur de son regard et la sérénité de son visage, enchaînèrent la rage des spectateurs et commandèrent le silence. Il se tourna vers le peuple, et s'écria : « Braves citoyens, je meurs sans être coupable, priez pour moi le Dieu de bonté. » Il dit ensuite au bourreau de faire son devoir, et de terminer ses jours. Le public le jugea innocent et plaignit sa mort. Jamais exécution n'a attiré autant de monde sur la place de Grève; des croisées furent louées jusqu'à 36 livres. On a publié en 1790, la correspondance de Favras et de son épouse pendant leur détention, in-8°. celle-ci fut mise en liberté après la condamnation de son mari.

FAVRAT (François-André de), guerrier célèbre autant par sa bravoure que par sa force physique, fut en dernier lieu général d'infanterie au service de Prusse, et gouverneur de la place de Glotz. Après avoir servi cinquante-neuf ans, il mourut le 5 septembre 1804, dans sa 74me année. La force de son corps était si extraordinaire, qu'un jour il souleva un cheval avec son cavalier. Il lui arriva de porter une

pièce de canon sur l'épaule, comme un soldat porte son arme. On a de lui, *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de la révolution de Pologne, depuis 1794 jusqu'en 1796*, Berlin, 1799, in-8°.

FAVRE (PIERRE), jésuite, le premier des compagnons de Saint Ignace, reçut le jour en 1506 au hameau du Villaret, dans le diocèse de Genève. Il gardait les troupeaux dans son enfance, mais ayant donné des preuves d'un esprit vif et pénétrant, ses parens formèrent le projet de lui donner de l'instruction, et leurs soins réussirent au-delà de leurs espérances. Le jeune Favre vint à Paris en 1527, et fut reçu par charité au collége de Sainte-Barbe, où il obtint de grands succès. On le donna pour répétiteur à Ignace de Loyola, qui était venu faire sa philosophie, et bientôt l'amitié la plus intime se forma entre ces deux hommes; François Xavier qui habitait la même chambre, se lia aussi avec eux, et Ignace leur communiqua le projet qu'il avait de fonder un nouvel ordre religieux. Favre embrassa ce dessein avec enthousiasme, et jura de suivre Ignace jusqu'à la mort. En effet le P. Favre fit avec succès diverses missions en Allemagne, et fonda des colléges de son ordre à Cologne, 1544, à Coïmbre et à Valladolid, 1546. Il professa la théologie au collége de la Sapience à Rome, et le pape Paul III le nomma dans la suite pour assister au Concile de Trente comme son premier théologien. Le P. Favre se rendit à Rome, mais il y mourut peu après entre les bras de Saint-Ignace, le 1er août 1546. On trouve plusieurs de ses lettres parmi celles du P. Canisius. Sa vie a été écrite par Nicolas Orlandini dans la première partie de l'*Historia Societatis Jesu*, Rome, 1615, in-fol., et réimprimée à part, Lyon, 1617, in-8°, ornée d'un beau portrait de ce Saint, avec ces deux vers :

Pastor, virgo, pius, pavit, domuit, coluitque,
Fronde, fame, cotis, agmina, membra, Deum.

FAVRE, en latin *Faber* (ANTOINE), l'un des plus célèbres jurisconsultes du 17me siècle, né à Bourg en Bresse l'an 1557, successivement juge-maje de Bresse, président du Genevois pour le duc de Nemours, premier président du sénat de Chambéri, du gouvernement de Savoie et de tous les pays en-deçà les monts, mourut en 1624, à 67 ans. Ses ouvrages contiennent 10 vol. in-fol. *Jurisprudentiæ Papinianeæ scientia*, Lyon, 1658, 1 vol. *De erroribus interpretum Juris*, 2 vol. *Comment. in Pandectas*, seu *De erroribus Pragmaticarum*, 1659, 5 vol. *Codex Fabrianus*, 1661, 1 vol. *Conjecturæ juris civilis*, 1661, 1 vol. On y joint *H. Borgiæ investigationes Juris civilis in conjecturas A. Fabri*, Naples, 1658, 2 vol. in-fol. Dans les Quatrains de Pibrac, il s'en trouve de Favre. On avait alors la manie des moralités en quatrains; et les catalogues comptent plus de cent cinquante rimeurs, qui à cette époque se sont exercés dans ce genre, où il est plus facile de montrer de la raison que du talent. Voici un échantillon de ceux de Favre :

Quand tu voudras compter au vray ton aage,
Ne me dy point: j'ai soixante ans et plus;
Tu compterais les ans que tu n'as plus;
Compte les jours dès quand tu seras sage.

Il est aussi auteur d'une tragédie

intitulée *les Gordians et Maximin*, ou *l'Ambition*, Chamberi, 1589, in-4°, réimprimée à Lyon en 1596, in-8°. Favre a éclairci plusieurs opinions obscures; mais il a poussé trop loin les subtilités dans l'examen de certaines questions de droit : il s'éloigne quelquefois des principes. C'était un esprit vaste, propre aux affaires comme à l'étude. Il fut chargé de négocier le mariage de madame Christine de France avec le prince de Piémont, Victor-Amédée. Le roi de France lui offrit inutilement la première présidence du parlement de Toulouse; il voulut rester au service du duc de Savoie.

FAVRE (Claude). *Voyez* Vaugelas.

FAVYN (André), antiquaire, né à la fin du 16me siècle, exerçait les fonctions d'avocat; on croit qu'il mourut vers 1620. Ses principaux écrits sont : I. *Histoire de Navarre, contenant l'origine, les vies et les conquêtes de ses rois*, Paris, 1612, in-fol. On y trouve des choses curieuses. II. *Traité des premiers offices de la couronne de France*, 1613. III. *Le théâtre d'honneur et de chevalerie*, Paris, 1620, 2 vol. in-4°, fig. Lenglet Dufresnoy, reproche des inexactitudes à l'auteur.

FAWCETT (sir William), général et écrivain anglais du 17me siècle, né à Shipden-Hall, près d'Halifax, au comté d'York, mort en 1804, élève d'une école au comté de Lancastre, fit de très-grands progrès dans les mathématiques. Il avait beaucoup de goût pour la profession des armes, et servit en Flandre en qualité de volontaire. Bientôt il fut nommé officier. Mais son extrême exactitude à ses devoirs ne l'empêcha pas de trouver des momens à donner à l'étude des lettres. Il apprit promptement l'allemand et le français. Fawcett n'était que lieutenant des gardes, quand il traduisit en anglais *les Rêveries*, ou *Mémoires sur l'art de la guerre*, du maréchal de Saxe, publiés en allemand en 1757. On lui doit aussi une *Traduction anglaise des Règlemens pour l'infanterie prussienne*, publiée en allemand la même année, et à laquelle était jointe la *Tactique prussienne*, publiée en 1759, et il donna aussi une traduction des *Règlemens pour la cavalerie prussienne*, 1757. Fawcett accompagna, en qualité d'aide-de-camp, le général Elliot, lorsqu'il fut envoyé en Allemagne dans la guerre de sept ans. Il servit ensuite sous le marquis de Grenby, qui le chargea de porter en Angleterre le bulletin de la bataille de Warburgh. Peu après il obtint une compagnie dans les gardes, avec le rang de lieutenant-colonel. Le grand Frédéric de Prusse lui fit les offres les plus séduisantes pour l'engager à entrer à son service; mais il eut la prudence de n'y pas céder. Ses actions et son caractère furent appréciés et justement récompensés par son roi et son pays, et il fut fait chevalier du Bain, colonel du régiment de dragons des gardes, et gouverneur de l'hôpital de Chelsea. Fawcett a été enterré avec grande pompe dans l'église du collége de Chelsea.

FAWKES (François), poète et théologien anglais, né au comté d'York vers 1721, mort en 1777, élève du collége de Jésus à Cambridge, où il fut reçu maître-ès-arts, ayant pris les ordres, s'établit à Brombal, où il était né,

puis obtint le vicariat d'Orpington au comté de Kent. Il l'échangea ensuite pour le rectorat de Hayes où il mourut. Fawkes a donné un volume de *Poésies* in-8°, 1761 *et des Traductions d'Anacréon*, *Sapho, Bion, Moschus et Musée*, 1767, in-12; celle de *Théocrite*, 1767, in-8°. et des *Argonautiques d'Apollonius de Rhodes*, qui fut publiée en 1780. Enfin il a paru sous son nom une *édition de la Bible avec des notes*, 1761 in-4°.

FAY (DU). *Voyez* DUFAY.

FAYDIT ou FAIDIT (ANSELME), troubadour, né à Uzerche, dans le Limousin, mort vers l'an 1220, fut recherché par les princes de son temps. C'était un jeune homme de beaucoup d'esprit, d'une jolie figure, et d'une société agréable. Il jouait les *Comédies* qu'il composait lui-même. Elles furent applaudies, et il devint riche en peu de temps; mais son penchant à la vanité, à la dépense et à la débauche, le réduisit bientôt à la dernière misère. Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, l'en tira par ses libéralités. Ce prince, marié à Bérengère de Barcelonne, avait du goût pour la poésie provençale, dont la langue approchait beaucoup alors de la langue catalane. Après la mort de son protecteur, Faydit revint à Aix, et s'y maria avec une fille pleine d'esprit et de beauté, qui se sentit de la vie déréglée de son époux, et mourut peu après. Le poète se retira chez le seigneur d'Agoult, où il finit ses jours. Il avait écrit, I. Un *Poëme sur la mort du roi Richard*, son bienfaiteur. II. Le *Palais d'Amour*, autre poëme, imité depuis par Pétrarque. III. Plusieurs Comédies, entre autres une intitulée l'*Heregia dels Prestres*, c'est-à-dire l'*Hérésie des Prêtres :* il y flattait l'inclination que diverses personnes distinguées de son temps avaient pour les sentimens des Vaudois et des Albigeois.

FAYDIT (PIERRE-VALENTIN), né à Riom, en Auvergne, dans le commencement du 17° siècle, prêtre de l'Oratoire, sortit de cette congrégation en 1671 pour avoir publié un ouvrage cartésien, *de Mente humanâ juxtà placita neotericorum*, contre la défense de ses supérieurs. Le cartésianisme a été presque une hérésie dans bien des corps pendant long-temps. Faydit, né avec un esprit ardent et singulier, se fit bientôt connaître dans le monde. Au moment où les différends du pape Innocent XI avec la France étaient dans la plus grande chaleur, il prêcha, à Saint-Jean-en-Grève de Paris, un sermon contre ce pontife, où il comparait la conduite de ce pape envers la France à celle du pape Victor envers les évêques asiatiques. Il se réfuta lui-même, dit-on, dans un autre sermon publié à Liége, auquel il ne manqua pas de répliquer, en faisant imprimer l'extrait de son premier sermon, avec les preuves des faits qui y sont avancés. Un *Traité sur la Trinité*, dans lequel il paraissait favoriser le trithéisme, le fit, en 1696, enfermer à Saint-Lazare, à Paris. Ce livre était intitulé *Altération du dogme théologique par la philosophie d'Aristote*, ou *Fausses idées des scolastiques sur les matières de la religion*. Faydit eut ensuite ordre du roi de se retirer dans sa patrie, où il mourut de la manière qu'il avait vécu, c'est-à-

dire au milieu de la plaisanterie et de l'épigramme. Il en fit plusieurs contre la mort qui en fit justice en 1709. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui, I. Des *Remarques sur Virgile, sur Homère, et sur le Style poétique de l'Écriture-Sainte*, en 2 vol. in-12, 1705-1710; mélange bizarre de pensées différentes sur des sujets sacrés et profanes, dans lequel l'auteur se donne trop de liberté, mais où l'on trouve de l'érudition. II. La *Télémaco-Manie*, 1700, in-12, réimprimée à La Haye, 1715, dans le même format; critique méprisable du chef-d'œuvre de Fénélon, pleine de notes singulières, aussi contraires à la vérité qu'au bon goût. Il faut en excepter ses réflexions contre les romans. Faydit avait attaqué Bossuet avant de censurer son illustre rival. Il avait fait cette épigramme contre le discours de l'évêque de Meaux à l'assemblée du clergé de 1682 : (Il faut savoir que Bossuet avait cité Balaam dans ce discours).

Un auditeur un peu cynique
Dit tout haut, en bâillant d'ennui:
Le prophète Balaam est obscur aujourd'hui;
Qu'il fasse parler sa bourique,
Elle s'expliquera plus clairement que lui.

III. Des *Mémoires* contre les Mémoires de l'*Histoire ecclésiastique* de Le Nain-de-Tillemont, Bâle, 1695, in-4°, publiés sous le nom anagrammatique de l'auteur Datify de Romi. Ces mémoires fort sérieux étaient très-recherchés avant la réimpression qui en fut faite dans le tome second des *Dissertations* mêlées sur divers sujets, publiées, soit par La Brune, ministre protestant, soit par Bernard, Amsterdam, 1740, in-8°. Cependant il s'en trouve une édition de Maëstricht, 1695, in-8°, sous le titre de : *Éclaircissemens sur les principaux points de l'Histoire ecclésiastique des deux premiers siècles*. IV. *Le Tombeau de Santeuil*, in-12, en vers latins, d'un caractère assez singulier, et en prose française : la prose est une traduction libre des pièces latines. V. *Vie de saint Amable, prêtre et curé de Riom*, trad. du latin de l'archi-prêtre Juste, 1702, in-12. On a attribué mal à propos à cet auteur les *Moines empruntés*, 2 vol. in-12. Ils sont de Haitze, bel esprit provençal. Il laissa quelques ouvrages, entre autres un livre intitulé : *Disputes théologiques entre un homme docte et un docteur sur l'ancienne discipline de l'Église, touchant le Sacrement de Pénitence*. Le censeur royal, Blampignon, refusa d'approuver cet ouvrage, parce qu'il crut y apercevoir les opinions des novatiens.

FAYE (Barthelemi), sieur d'Espeisses, fut nommé par François Ier conseiller au parlement de Paris en 1541. Il remplit cette charge avec beaucoup de distinction, et mourut dans un âge très-avancé. Ce savant magistrat a laissé un ouvrage intitulé : *Energumenicus et Alexiacus*, Paris, 1571, in-8°.

FAYE (Jacques), fils du précédent, seigneur d'Espeisses en Lyonnais, né à Paris en 1542, conseiller au parlement en 1567, maître des requêtes de l'hôtel du duc d'Anjou, depuis Henri III, servit ce prince en Pologne, et après la mort de Charles IX, revint en France pour porter, de la part de son maître, des lettres de regente à la reine. Il retourna en-

suite en Pologne, où il rendit des services signalés à Henri. Ce prince l'en récompensa par les charges de maîtres des requêtes, d'avocat-général, et enfin de président à mortier au parlement de Paris. Il se montra dans tous ces postes uniquement occupé du service du roi et du bien de l'état, défendit avec fermeté les droits de la couronne aux états de Blois en 1588, et mourut à Senlis en 1590, à 46 ans, laissant des *Harangues* éloquentes pour son temps, et qui ont été imprimées à Paris. — FAYE (Charles) d'Espeisses, fils du précédent, naquit à Paris, vers 1577; il fut conseiller au parlement, ambassadeur en Hollande et conseiller-d'état ordinaire, et mourut le 5 mai 1638. On a de lui: ***Mémoires de plusieurs choses advenues en France depuis le commencement de 1607 où finit M. de Thou jusqu'en*** 1609, Paris, 1632 in-8°. — FAYE (Charles), oncle du précédent, était abbé de Saint-Fuscien et conseiller-clerc au parlement de Paris. On a de lui un ouvrage intitulé: ***Discours des moyens et raisons pour lesquels MM. du clergé ont déclaré nulles et injustes les bulles monitoriales de Grégoire XIV contre les ecclésiastiques demeurés en la fidélité du Roi***, Tours, 1591, 1593 in-8°.

FAYE. *Voyez* LAFAYE.

FAYEL. *Voyez* COUCY (Raoul de).

FAYETTE (GILBERT-MOTIER DE LA), maréchal de France, d'une famille qui remonte au 13e siècle, se distingua à la bataille de Baugé, en Anjou l'an 1421, fut fait prisonnier à la journée de Verneuil, et, après sa délivrance, contribua beaucoup à chasser les Anglais du royaume. Il mourut en 1464. Sa postérité masculine finit en 1694; mais il existe une branche collatérale.

FAYETTE (LOUISE-MOTIER DE LA), de la même famille que le précédent, fille d'honneur de la reine Anne d'Autriche, plut à Louis XIII, et fut touchée des sentimens de ce monarque, qui, sentant le poids des chaînes dont Richelieu le liait, cherchait des consolations dans l'amitié. Mademoiselle de La Fayette aimait sa personne, et s'intéressait à sa gloire. Elle aurait voulu le rendre heureux dans sa famille et au dehors. Le tendre intérêt qu'elle prenait au roi commençant à se changer en amour, elle se détermina à rompre un engagement qui alarmait sa sagesse. Louis, ordinairement si réservé, lui avait fait la proposition délicate de lui donner à Versailles, château de plaisance alors, un appartement où il la verrait avec liberté. Cette proposition lui fit ouvrir les yeux, et elle alla se renfermer chez les religieuses de la Visitation de la rue Saint-Antoine, où elle prit le voile en 1637; Richelieu, qui avait hâté sa retraite en fortifiant les scrupules de son maître, n'y gagna rien. Louis, rassuré contre sa propre faiblesse par le nouvel état de sa respectable amie, la vit plus souvent. Les visites au parloir durèrent long-temps, et inquiétèrent le cardinal. Un nommé Boisenval était le confident de ce commerce. Par son moyen, le ministre sut le secret des entretiens. Il eut les lettres, supprima des unes, falsifia les autres, y glissa des expressions qu'il savait devoir blesser la délicatesse des deux parties. Il réussit ainsi à les refroidir, et enfin

à les séparer. La reine fut fâchée de cette rupture. Mademoiselle de La Fayette lui avait rendu des services essentiels auprès du roi qu'elle lui avait ramené. Le fruit de cette réconciliation, après 22 ans de stérilité, fut la naissance de Louis XIV. (*V.* LOUIS XIV.) Anne d'Autriche, reconnaissante des bons offices de mademoiselle de La Fayette, fit des efforts inutiles pour l'engager à revenir à la cour. Elle resta dans le cloître, où elle vécut généralement estimée. Exemple rare et peut-être unique dans notre histoire d'une fille qui, au milieu de toutes les séductions de l'amour-propre et de la vanité, et dans l'âge des passions, sut sacrifier à ses devoirs le séjour brillant et les pompes de la cour, et préféra la solitude des cloîtres aux plaisirs et aux grandeurs dont Louis XIII voulait l'environner. Elle mourut en janvier 1665, dans la maison de Chaillot qu'elle avait fondée. Mme de Genlis a publié un roman intitulé : *Mademoiselle de La Fayette*, Paris, 1812, 2 vol. in-12.

FAYETTE (MARIE-MADELAINE PIOCHE DE LA VERGNE, comtesse DE LA), née en 1632, était fille d'Aymar de La Vergne, maréchal-de-camp, gouverneur du Havre-de-Grâce : sa mère était d'une famille ancienne de Provence, qui avait réuni les lauriers des muses à ceux de Mars. Ménage et le père Rapin enseignèrent la langue latine à mademoiselle de La Vergne. Au bout de trois mois de leçons, elle concilia ses deux maîtres sur un passage difficile, auquel ils donnaient une interprétation différente, et qui n'était pas la véritable. Elle épousa, en 1655, François, comte de La Fayette. Protectrice des beaux-arts, elle les cultiva elle-même avec succès. Les plus beaux esprits de son temps la recherchèrent : son hôtel était leur rendez-vous. Le célèbre duc de La Rochefoucauld fut lié avec elle de l'amitié la plus étroite. Elle sut lui inspirer l'amour de la vertu. « M. de La Rochefouchaud m'a donné de l'esprit, dit-elle; mais j'ai réformé son cœur. » Parmi les gens de Lettres, Huet, Ménage, La Fontaine, Segrais, étaient ceux qu'elle voyait le plus souvent. Ce dernier écrivain, obligé de quitter la maison de mademoiselle de Montpensier, trouva chez elle une retraite aussi utile qu'honorable. Madame de Sévigné écrivait à sa fille en parlant de madame de La Fayette : « C'est une femme aimable, estimable, et que vous aimez dès que vous avez le temps d'être avec elle, et de faire usage de son esprit et de sa raison; plus on la connaît, plus on s'y attache. » Elle mourut en 1693, dans sa 60e année. Les écrits sortis de sa plume délicate l'ont fait regarder, avec raison, comme une des premières personnes de son sexe pour l'esprit et pour le goût. Les principaux sont : I. *Zaïde*, roman imprimé et réimprimé, et qui fut lu par ceux-mêmes qui haïssaient ces sortes d'ouvrages. Ce fut pour *Zaïde* que le savant Huet fit son *Origine des Romans*. Aussi madame de La Fayette lui disait quelquefois : « Nous avons marié nos enfans ensemble », parce que ce traité fut mis à la tête du roman. II. *La Princesse de Clèves*, 2 vol. in-12, autre roman que Fontenelle dit avoir lu quatre fois dans sa naissance. Ce livre, quoique plus parfait que tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, fut attaqué

avec beaucoup d'esprit par Valincourt, qui en fit la critique, n'ayant pas encore 22 ans. Madame de La Fayette négligea si fort la gloire, qu'elle mit sous le nom de Ségrais ces deux productions aimables. Il avait contribué seulement à la disposition de l'édifice, et elle l'avait orné. (*Voyez* CHARNES.) III. *La Comtesse de Tende* et *La Princesse de Montpensier*, in-12, dignes des précédens. « Les romans de madame de La Fayette furent les premiers, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, où l'on vit les mœurs des honnêtes gens, et des aventures naturelles décrites avec grâce. Avant elle, on écrivait d'un style ampoulé des choses peu vraisemblables. Aux exagérations des romanciers qui l'avaient précédée, madame de La Fayette substitua le langage simple et vrai du sentiment. Plusieurs situations de ses romans sont pleines d'intérêt. Telle est entre autres dans *Zaïde* celle de deux amans forcés de se séparer pour quelques mois, et qui en se séparant ne savaient pas la langue l'un de l'autre. Ils l'apprennent chacun durant leur absence, et en se parlant à leur retour cette langue qui n'était pas la leur, ils s'expriment d'une manière touchante les sentimens de leur cœur. » IV. Des *Mémoires de la Cour de France pour les années* 1688 *et* 1689, in-12; ouvrage écrit avec art, avec grâce et même avec chaleur, et semé de portraits bien frappés et d'anecdotes curieuses. « On lui reproche seulement d'avoir fait payer à madame de Maintenon, dit son historien, la gloire d'avoir été, dans sa jeunesse, plus aimable qu'elle. » V. *Histoire de Henriette d'Angleterre*, in-12. On y trouve peu de particularités intéressantes. VI. *Divers Portraits de quelques personnes de la cour*. Tous ces ouvrages sont encore assez recherchés. Madame de La Fayette avait écrit beaucoup d'autres *Mémoires* sur l'histoire de son temps; ils se sont égarés, par la facilité de l'abbé de La Fayette, son fils, qui communiquait à qui les lui demandait les manuscrits de son illustre mère. Madame de La Fayette préférait la poésie à la prose, mais elle aimait Montaigne, et répétait souvent « qu'il y avait du plaisir à avoir un voisin tel que lui. » Elle comparait les mauvais traducteurs aux laquais qui changent en sottises les complimens dont on les charge, et l'une de ses maximes était que celui qui se met au-dessus des autres, quelque esprit qu'il ait, se met au-dessous de son esprit. De toutes les louanges qu'on lui donna, aucune ne la flatta autant que celle d'avoir le jugement au-dessus de son esprit, et d'aimer le vrai en toutes choses. Soit coquetterie, soit plaisanterie, lorsqu'elle eut 29 ans, elle disait : « Je compte encore par vingt », sans indiquer autrement son âge. On a recueilli toutes les *Œuvres* de madame de La Fayette, à Paris, en 1786, 8 vol. in-12, avec une notice sur sa vie et ses ouvrages. Elles ont été réimprimées avec celles de madame de Tencin, en l'an 12 (1804), 5 vol. in-8°, précédées de notices historiques et littéraires par M. Auger. Le même éditeur a encore publié les *lettres de madame de La Fayette*. Elles se trouvent dans un recueil publié en l'an 13 (1805), en 2 vol. in-12.

FAYT. *Voyez* FYT.

FAZARY (MOHAMMED BEN IBRA-

HIM AL), ancien astronome musulman, qui vivait en 157 de l'hég. (772 de J.-C.), traduisit des tables astronomiques qui avaient été présentées au calife Mansoûr par un astronome indien. On donna le nom de *Send-hind* à cette importante traduction, qui fut d'un usage universel jusqu'au temps de Mamoûn.

FAZELLI (THOMAS), né en Sicile en 1498, religieux de l'ordre des prêcheurs, a donné une *Histoire de la Sicile*, assez estimée. Elle est divisée en deux décades, et fut imprimée en latin pour la première fois à Palerme en 1558. Il est encore auteur d'un ouvrage intitulé *De Regno Christi*. Ce religieux est mort en 1570. — FAZELLI (JÉRÔME), frère du précédent, né à Palerme en 1502, fut aussi religieux dominicain. Il mourut dans sa ville natale avec la réputation d'un habile prédicateur et d'un savant théologien. On a de lui des *Sermons pour le carême*, Palerme, 1575, in-4°, Venise, 1592, in-4°, et quelques écrits manuscrits.

FAZIO (BARTHÉLEMI), historien latin du 15me siècle, né à Specia ou Spezzia, dans l'état de Gênes, mort vers l'an 1457, fut secrétaire d'Alphonse d'Aragon, roi de Naples. On doit aux veilles de ce profond littérateur. I. *De bello Veneto Clodiano, seu inter Venetos et Genuenses, circiter anno* 1391, Lyon, 1558, in-8°, etc. II. Une *Histoire* de son temps, jusqu'à l'année 1455, en latin. III. *De vitæ felicitate*, à Leyde, 1628, in-24. IV. Un *Traité des hommes illustres* de son temps, aussi en latin, publié à Florence en 1745, in-4°, par le savant abbé Méhus ; c'est le meilleur ouvrage de l'auteur. V. Quelques *Opuscules*, mis au jour par Ficher, à Hanovre, 1611, in-4°. Ce savant, ennemi irréconciliable, conserva jusqu'au tombeau sa haine pour Laurent Valla. Dans une épigramme qu'il fit presque à l'agonie, au moment qu'il apprit la mort de son ennemi, il dit :

Ne vel in Elysiis, sine vindice, Valla susurret,
Facius haud multos post obit ipse dies

FAZZELLO. *Voy.* FAZELLI.

FEATLY ou FAIRCLOUGH (DANIEL), théologien anglais, né en 1582 à Charlton dans le comté d'Oxford, vint en France, comme chapelain de sir Thomas Edmondes, ambassadeur du roi Jacques, et y soutint plusieurs disputes contre les plus savans théologiens catholiques. Il eut quelques persécutions à souffrir de la part de l'archevêque de Cantorbéry, Laud, pour avoir révoqué en doute, dans un de ses ouvrages l'histoire de Saint-George, patron d'Angleterre. Pendant la guerre civile les soldats du parlement le poursuivirent comme catholique romain quoiqu'il eût passé sa vie à défendre la religion anglicane. Il fut nommé en 1683, membre de l'assemblée des Théologiens de Westminster, mais ayant été soupçonné d'être espion dans le parlement, il fut mis en prison, puis transféré au collége de Chelséa, où il mourut en avril 1645. C'était le plus fameux controversiste de son temps ; ses antagonistes lui donnaient eux-mêmes les titres d'*acutissimus* et d'*acerrimus*. Ses *Traités* qui étaient très-nombreux sont oubliés aujourd'hui.

FEAU (CHARLES), prêtre de l'Oratoire, né en 1605 à Marseille, où il enseigna les humanités avec distinction, avait un génie

particulier pour la poésie provençale, et composa en ce genre plusieurs comédies jouées avec un très-grand succès sur le théâtre du collége dont il était professeur, et dans toutes les bastides. La plus connue, tirée de l'éloge de Strozzi par Brantôme, et imitée du Sosie de Plaute, est celle intitulée *Brusquet I, Brusquet II*. Ses autres pièces ont été publiées par un anonyme sous ce titre : *lou Jardin deys Musos provençalos*, imprimé sans indication de lieu, in-12, en 1665. Le P. Bougerel prétend que celui qui a pris soin de l'édition y a inséré des obscénités qui n'étaient point dans l'original.

FÉBOURG (Jean), premier secrétaire du roi de Danemarck en 1523. Se voyant élevé à un rang qui n'était dû ni à sa naissance, ni à son mérite, il méprisa la noblesse, desservit les grands auprès du prince, et conjura la perte de Torbern, gouverneur de la forteresse de Copenhague, le plus puissant seigneur du royaume. Le roi Christian aimait passionnément une courtisane, nommée Colombine. Fébourg, connaissant le faible de son maître, lui persuada que Torbern avait quelque part aux bonnes grâces de sa maîtresse. Le gouverneur, averti de ce mauvais office, prit le parti de s'en venger par une autre ruse de même nature. Il fit dire au roi, par les espions qui avaient ordre d'observer ceux qui fréquentaient Colombine, que le secrétaire d'état n'en était point haï. Christian, dissimulant son chagrin, envoya Fébourg à Copenhague, sous prétexte de donner en main propre au gouverneur une lettre de sa majesté. Fébourg porta à Torbern cette lettre, qui contenait un ordre de le punir du dernier supplice, pour peu qu'on le trouvât coupable. Le gouverneur, ravi de se voir en état de se venger, le fit attacher aux fourches les plus proches de Copenhague. Quelque temps après, la sentinelle, placée sur le rempart de forteresse de la ville, vis-à-vis du gibet, aperçut la nuit une flamme sur la tête de Fébourg. On cria au miracle. Le roi voulut être spectateur de cette merveille, qui se renouvela en sa présence. Christian se servit de ce prodige pour faire croire aux principaux de son royaume que c'était un signe de l'innocence de Fébourg, injustement condamné par le gouverneur Torbern, qui venait de périr par le dernier supplice. La noblesse outrée méditait une révolte ; mais le prétendu miracle la calma. Fébourg parut innocent, et Torbern coupable.

FEBURE ou FEVRE (Michel), suivant la *Bibliot. script. Capuccinorum*, ce nom est celui qu'a pris le P. Justinien de Tours, missionnaire, qui demeura longtemps en Orient. On ne sait rien de plus sur ce personnage. Les ouvrages qu'il a publiés sous le nom de Febure ou Fèvre, sont : I. *Præcipuæ objectiones Muhameticæ legis sectatorum adversùs catholicos, eorumque solutiones*, Rome, 1679, in-12 ; ce livre a été traduit en arabe et en arménien. II. *Specchio, ovvero descrizione della Turchia*, Rome, 1674, in-12 ; cet ouvrage fut traduit en français par l'auteur lui-même, qui l'augmenta de quelques chapitres. III. *Théâtre de la Turquie*, Paris, 1682, in-4°, ouvrage estimé pour son

exactitude. On attribue encore au P. Justinien, un *Cathéchisme* en arabe.

FEBURE (Jean ou Jacques le) ou *Lefebvre*, jésuite, né à Gluseon, village du Hainaut, mort à Valenciennes le 29 avril 1755, fut président du séminaire archiépiscopal de Cambrai, établi à Beuvrai, près de Valenciennes. Le Febvre est connu des théologiens par deux ouvrages où il combat les incrédules. Le premier est son *Traité de la véritable Religion contre les Athées et les Déistes, etc.*, Paris, 1744, in-12; et le deuxième, *Bayle en petit*, ou *Anatomie des ouvrages de ce philosophe*, Paris, 1737 et 1738, in-12. C'est une des meilleures réfutations de ce fameux sceptique. On joint à ce volume un autre ouvrage du même auteur intitulé : *Examen critique des ouvrages de Bayle*, Amsterdam, 1747, 2 part., in-12.

FEBVRE (Jacques FABRI, ou le), surnommé *d'Estaples* (*Faber Stapulensis*), du lieu de sa naissance, au diocèse d'Amiens, né vers l'an 1435, et selon une opinion mieux fondée en 1455, fit ses études dans l'université de Paris, et y professa ensuite les belles-lettres et la philosophie. C'était encore le règne de la plus barbare scolastique. Le Febvre sut s'élever au-dessus des chicanes de l'école. Il fut un des premiers qui inspirèrent le goût des études solides, et en particulier des langues mères. Guillaume Briçonnet, évêque de Meaux, le choisit pour son grand-vicaire en 1523; ce prélat ayant été accusé de favoriser les novateurs, le Febvre le quitta, pour n'être point enveloppé dans sa disgrâce, et vint à Paris, où il fut nommé précepteur du troisième fils de François Ier (Charles, duc d'Orléans, mort en 1545). La reine Marguerite, sœur de ce prince, mena le Febvre à Nérac en 1530; c'est-là que cet habile homme finit ses jours, en 1536, dans un âge fort avancé, c'est-à-dire à 91 ou 101 ans. La reine le fit enterrer honorablement sous le même marbre qu'elle s'était destiné. Les principaux fruits des veilles de ce savant sont : I. Un *Traité des trois Madeleines*, Paris, 1519, in-4°. II. Un *Psautier* en cinq colonnes, Paris, in-fol., 1509, réimprimé en 1513. Cet ouvrage est rare et recherché des savans; les bibliographes les plus célèbres, tels que Clément, Enyel, Gerdes et de Bure, en ont donné des notices plus ou moins étendues. (*Voy* Estienne.) III. Des *Commentaires sur les Psaumes, sur l'Ecclésiaste, sur les Évangiles, sur saint Paul*, etc., savans, mais mal digérés et mal écrits. IV. *Agones martyrum mensis januarii*, in-fol. (*sine loco et anno*), mais du commencement du 16e siècle. V. Une *Version française de toute la Bible*, imprimée à Anvers en 1530-34-41, in-fol.; et en 1728, en 4 vol. in-8°. L'édition de 1534, revue par Nicolas de Leuse et François de Larben, docteurs de Louvain, est la plus correcte, la plus exacte et la plus rare, parce qu'elle fut supprimée. Cette traduction, son sentiment sur la monogamie de sainte Anne, et sa distinction des *Trois Maries*, soulevèrent beaucoup de docteurs contre Le Febvre; ce qui l'obligea de se contredire dans le Traité *de Tribus et unicâ Mag-*

dalena, in-4°, pour prouver qu'on pouvait soutenir qu'il y en avait deux ou une seule. A force de varier et de retourner cette question, il l'a si bien embrouillée, qu'on ne sait point ce qu'il en pensait. On le persécuta pour des choses qui à présent feraient pitié.

FEBVRE (Gilbert le), prince du Puy-de-Rouen, né en Normandie, au commencement du 16e siècle. Il prenait ce titre à cause des prix qu'il avait remportés à l'académie de ce nom. La Croix-du-Maine est le seul biographe qui fasse mention de cet auteur, sur la personne duquel il n'entre dans aucuns détails. Il se borne à dire qu'il a écrit quelques *rondeaux, balades ou chants royaux* en l'honneur de la Vierge, imprimés avec un Recueil de même sujet, sans indiquer ni l'année, ni le lieu; mais il est à présumer que ce fut à Rouen, les pièces dont il s'agit ayant probablement été composées pour le concours de l'espèce d'académie qui s'y tenait sous le nom de *Puy*. — Febvre (Jean le), prêtre de Dreux, dans le 16e siècle, publia un ouvrage en vers, intitulé: *Les Fleurs et Antiquités des Gaules, où il est traité des anciens philosophes gaulois, appelés Druides, avec la description des bois, forêts, vergers, et autres lieux de plaisir situés près de Dreux*, Paris, 1532, in-8°; rare. — Febvre (Nicolas le), prêtre, curé dans la Picardie, au 17e siècle, est auteur d'une tragédie, intitulée: *Eugénie* ou le *Triomphe de la Chasteté*, Amiens, 1678.

FEBVRE. *Voyez* Lefèvre.

FECHT ou FECHTIUS (Jean), théologien luthérien du Brisgaw, né en 1636 à Sultzbourg, dans le Brisgaw, mort à Rostock en 1716, a écrit une *Histoire de Caïn et Abel*, un *Traité de la Religion des Grecs modernes*, Rostock, 1717, in-8° (en allemand); un *Supplément à l'Histoire ecclésiastique du 6e siècle après la naissance de J.-C.* (en latin), Dourlach, 1694, in-4°; et plusieurs autres ouvrages.

FECKENHAM (Jean de), dernier abbé de Westminster, né au village de ce nom dans le comté de Worcester, mort en 1585, s'opposa avec vigueur aux commencemens de la réformation en Angleterre, et fut mis à la tour, où il resta jusqu'à l'avénement de Marie au trône. Cette princesse le nomma abbé de Westminster. Il avait sauvé la vie à la princesse Élisabeth, par ses remontrances et ses exhortations à Marie, quand elle avait résolu de faire périr sa sœur. Élisabeth étant montée sur le trône voulait nommer Feckenham archevêque de Cantorbéry, pourvu qu'il embrassât la réforme; mais il refusa, et au contraire, il siégea au parlement dans le parti opposé. Élisabeth le fit remettre à la tour, et il y resta jusqu'en 1563, où l'évêque de Winchester obtint son élargissement. Feckenham mourut prisonnier dans l'île d'Ély. Ce prélat ne fut pas moins savant que libéral et charitable. On ne connaît de lui que le récit de sa *Conférence avec Jeanne Grey*, Londres, 1554, in-8°, et 1626 in-4°.

FEDÈLE (Cassandra), femme savante, née à Venise en 1465, qui s'appliqua avec succès aux langues grecque et latine, à l'his-

toire, à la philosophie, à la théologie. Elle joignait à tant de sciences la connaissance des arts agréables. Grande musicienne, elle s'accompagnait, avec une voix charmante, du luth et de la lyre. Louis XII, roi de France, Jules II, Léon X, François Ier, Ferdinand d'Aragon, lui donnèrent des preuves non équivoques de leur estime. Les savans ne l'admirèrent pas moins que les princes, et plusieurs même vinrent la voir à Venise, comme l'honneur de son sexe. Politien en fait un grand éloge dans la 65e des *Epistolæ illustr. virorum*, qu'il lui adressa. Lorsque Bertulius Lambertus le chanoine, son cousin, fut reçu maître-ès-arts à l'université de Padoue; Cassandre fit à cette occasion un discours latin, qui fut imprimé à Modène en 1787; Philippe Tomasini a publié le recueil des *Lettres* et des *Discours* de cette fille célèbre, et l'a enrichi de sa Vie, Padoue, 1636, in-8°. Elle avait épousé, dans ses voyages, un médecin de Vicence, nommé *Jean-Marie Mapelli*, dont elle fut veuve à 56 ans. Alors elle se retira chez les hospitalières de Saint-Dominique, qui la nommèrent leur supérieure: elle y finit ses jours à l'âge de 102 ans, en 1567.

FÉDÉLI (Aurélia), célèbre comédienne d'Italie, distinguée par ses succès dramatiques et poétiques. Ses poésies ont été recueillies à Paris, en 1666, sous le titre de *Restituti di Pindo*.

FEDELISSIMI (Jean-Baptiste), médecin de Pistoie, vivait à la fin du 16e siècle et au commencement du suivant. Il cultivait la poésie, la botanique et l'histoire, sans négliger pour cela la médecine. Le plus remarquable de ses poëmes est intitulé: *Della vita e morte di S. Catarina*, poëme épique en vers sciolti, 1614. On cite parmi ses autres ouvrages, I. *Lexicon herbarum*, Pistoie, 1636; II. *Opuscula de Febre dans les opuscul. celeberr. medic.* Pistoie, 1627. — Fedelissimi (Rainero), son frère, était aussi médecin; on a de lui: *Enchiridion pharmaceuticum medicamentorum omnium quæ in antidotario Florentino continentur*, Bologne, 1617, in-12.

FEDOR IWANOWITCH, fils d'Ivan-Wasiliewicht, fut le dernier czar de Russie de l'ancienne dynastie de Rurick. Il naquit en 1557 et commença à régner en 1584. Ce prince, faible de corps et d'esprit, laissa Boris Godounouf, frère d'Irène, sa femme, s'emparer de tout le pouvoir et régner sous son nom. Il mourut en 1598, et Boris que l'on soupçonna d'avoir hâté sa mort, lui succéda. Ce fut sous le règne de Fédor que la Russie commença à avoir son patriarche particulier, indépendant de celui de Constantinople.

FEDOR II (Alexiewitch), fils aîné du czar Alexis, élevé pour la guerre et pour le cabinet, monta sur le trône de Russie en 1676. Dès qu'il eut soumis l'Ukraine révoltée, et qu'il eut fait la paix avec les Turcs, il s'occupa du soin de policer ses états. Il encouragea plusieurs citoyens de Moscow à bâtir des maisons de pierres, à la place des chaumières qu'ils habitaient, agrandit cette capitale, fit des réglemens de police générale, mais en voulant réformer les boïards, il les indisposa contre lui. Il méditait de plus grands changemens, lors-

qu'il mourut sans enfans, en 1682, à la fleur de son âge. Son second frère Pierre, qui n'était âgé que de dix ans, et qui faisait déjà concevoir de grandes espérances, lui succéda, et acheva ce qu'il avait commencé. Ce prince, avec de bons desseins, manqua d'activité, de lumières, et même de la santé dont il aurait eu besoin pour les exécuter.

FEDRICI (César), voyageur vénitien, quitta sa patrie en 1563, pour aller aux Indes. Il parcourut pendant dix-huit ans les mers de l'Inde jusqu'à Malacca, et demeura long-temps au Pégu. Il revint à Venise, le 5 nov. 1581, pour y jouir en repos des richesses qu'il avait amassées. Il publia la relation de son voyage sous ce titre : *Voyage à l'Inde Orientale et au-delà, dans lequel sont contenues des remarques sur les usages et les mœurs de ce pays, et sont décrites les épices, les drogues, les perles et pierreries qui en viennent*, etc. Venise, 1 vol. in-12 1587. Cette relation se trouve aussi dans le tome III. du recueil de Ramusio. Elle est très-estimée sous le rapport de la véracité, et fournit des documens curieux et instructifs pour le commerce et la géographie de l'Inde.

FEDRIGOTTI (Jérôme), né près de Roveretto, et mort en 1776, à l'âge de 34 ans, sans avoir voulu appeler de médecins, fit une partie de ses études à Roveretto, et l'autre en Allemagne. Son père voulait en faire un jurisconsulte; mais la nature en fit un poète. Pétrarque, Le Tasse et l'Arioste, furent les modèles qu'il étudia et qu'il chercha à imiter. Il est auteur de *Poésies pastorales et lyriques*, pleines de grâces et d'élégance. Il s'essaya aussi dans la tragédie et dans le poëme épique, dont le héros était Marc-Antoine : il en avait déjà composé deux livres en rimes octaves. On trouve de ces poésies dans les recueils littéraires du temps.

FEGELI (François-Savérien), né à Rota, dans le canton de Fribourg, en 1690, se fit jésuite en 1710. Après avoir professé la théologie pendant douze ans, il mourut à Fribourg en 1748. On a de lui : I. *De Munere confessarii*. II. *De Munere pœnitentis*.

FEHLING (Henri-Christophe), peintre allemand, né en 1653, à Sangerhausen en Thuringe, mort à Dresde en 1725, eut le bonheur d'avoir pour maître Samuel Botschild, peintre habile, et son parent, qui poussa le zèle pour l'avancement de son cousin, jusqu'à l'accompagner en Italie. Fehling passa quelques années à Rome, occupé de son avancement, et, de retour à Dresde, il fut nommé peintre de la cour par l'électeur Jean-George IV. Le roi Auguste, successeur de ce prince, y ajouta la direction de l'académie, et après la mort de Botschild, en 1707, les fonctions de peintre et d'inspecteur de la galerie des tableaux. Fehling a peint aussi plusieurs plafonds dans les palais du Garden de Dresde, et dans ceux de Zwinger, et du prince Lubormiski. Les frères Zinck furent ses élèves.

FEHR (Jean-Michel), médecin, né en 1610, à Kitzingen en Franconie, fut nommé, en 1658, directeur du laboratoire de chimie de Dresde, place qu'il occupa pendant un an, au bout duquel il se mit à voyager; de retour en Allemagne, il se fixa en 1642 à

Schweinfurt, où il s'était marié. Il mourut le 15 novembre 1688. Il s'était appliqué particulièrement à la botanique et à l'anatomie. Outre quantité d'*Observations* dont il a enrichi les *Éphémérides d'Allemagne*, on a de lui deux ouvrages qui sont écrits dans le goût de l'académie impériale des curieux de la nature, dont il fut membre, et ensuite président : I. *Anchora sacra vel scorsonera elaborata*, Vratislaviæ, 1664, in-8°; Ienæ, 1668, in-8°, avec figures. II. *Hiera Picra, vel de absynthio analecta*, Ienæ, 1667, in-8°; Lipsiæ, 1668, in-8°. — Son fils, Jean-Laurent Fehr, naquit à Schweinfurt, cultiva la médecine et la physique comme son père, et mourut le 22 septembre 1706. On trouve beaucoup de ses observations dans les *Mémoires des curieux de la Nature*.

FEHRMAN (Daniel), graveur de médailles, élève du célèbre Hedlinger, naquit à Stockholm, en 1710 et fut employé par le gouvernement suédois, à la monnaie de la capitale du royaume. Il succéda ensuite à Hedlinger comme graveur du roi. Il grava un grand nombre de médailles recherchées des connaisseurs, et parmi lesquelles on remarque celle qu'il fit en l'honneur de son maître, avec cette inscription : *Lucem dat sidus amicum*. Il fut lui-même remplacé de son vivant par son fils qui était son élève, et il mourut en 1780.

FEIJOO. *Voyez* Feyjoo.

FEINES. *Voyez* Feynes.

FEITAMA (Sibrand), né à Amsterdam au mois de décembre 1694, fut d'abord destiné à la théologie ; mais sa constitution, peu robuste, ayant mis obstacle à ce projet, ses parens l'appliquèrent au commerce. Il sut concilier avec cet état son goût pour les lettres et les arts. La poésie surtout l'entraîna par un charme vainqueur. Il forma son talent par les conseils de quelques amis éclairés et judicieux. Le théâtre hollandais s'enrichit des premières productions de sa muse. En 1720, on représenta avec succès à Amsterdam sa tragédie de *Fabricius*. Quelque temps après, il donna une *Traduction* de la pièce de *Tite et Bérénice* de P. Corneille ; une du *Romulus* de Lamotte, et un drame allégorique de sa composition, intitulé *Le Triomphe de la Poésie et de la Peinture*. En 1735 parut le *Recueil de ses Œuvres dramatiques*, en 2 vol. in-4°, contenant, outre les pièces déjà indiquées, des *Traductions* estimables du *Darius* et du *Stilicon* de T. Corneille ; du *Pertharite* de P. Corneille ; des *Machabées* de Lamotte ; du *Brutus* de Voltaire ; du *Pyrrhus* de Crébillon ; de la *Gabinie* de Brueys ; du *Jonathan* de Duché, et du *Marius* de Decaux. Des scrupules religieux, sans doute extrêmes, empêchèrent *Jonathan* et les *Machabées* d'être admis sur la scène, où toutes les autres furent accueillies, malgré la faiblesse de quelques-unes, peu dignes des honneurs de la traduction. En 1735, Feitama en avait donné une en vers de l'immortel chef-d'œuvre de Fénélon, le *Télémaque*. Il l'a retouchée depuis avec soin. La deuxième édition, qui ne parut qu'en 1764, six ans après la mort de l'auteur, offre un modèle intéressant de correction. L'accueil que le public fit à cette traduction, engagea

Feitama à entreprendre aussi celle de la *Henriade*. Il l'acheva en 1743; mais il mit encore dix ans à la polir, à la perfectionner, et elle ne vit le jour qu'en 1752. Klinkhamer en avait donné une en 1744 : l'une et l'autre de ces traductions ont un mérite rare pour la pureté de la diction, l'élégance du style, et les grâces de la versification : elles sont toutes deux de main de maître, mais la dernière est encore supérieure. Feitama mourut à Amsterdam, d'une déperdition progressive de forces, en 1758. François Van Steenwyck, son digne ami, outre la deuxième édition du Télémaque dont nous avons parlé, publia un volume in-4° de ses *Œuvres posthumes*, composé de deux drames originaux, dans le genre de la morale allégorique, *Les Dangers de l'Egoïsme* et *La Sentinelle chrétienne*, d'une *Traduction* de *l'Alzire* de Voltaire, de celle de quelques sonnets de L. Drelincourt, et de poésies mêlées. Feitama suivait la communion des anabaptistes; car le nom de *secte* ne saurait convenir à la philantropie et à l'honnêteté de son caractère. Sa société était douce, attachante, instructive; les amis des arts et de la vertu étaient les siens : il consacrait une partie de ses loisirs au dessin et à la peinture. Il avait un talent peu commun pour la lecture, ou plutôt pour la déclamation de ses ouvrages; les comédiens se le proposaient volontiers pour modèle. Ses productions originales annoncent plus de goût que de verve; elles plaisent davantage à l'esprit qu'à l'imagination; elles n'enlèvent point par la hardiesse des images ou des pensées, mais elles charment par la saine morale qu'elles respirent, et par la réunion assez rare de la correction et de la facilité. — Son neveu Jean FEITAMA suivit la même carrière que son oncle; mais il y acquit moins de célébrité. On a de lui les tragédies de *Thésée*, 1740; *Thémistocle*, 1741; *Mérope*, 1746.

FEITH (ÉVERARD), d'Elbourg dans la Gueldre, se rendit très-habile au 16me siècle dans les langues grecque et hébraïque. Les troubles des Pays-Bas l'obligèrent de se retirer en France, où il s'acquit l'estime de Casaubon, de Dupuy et du président de Thou. Il y enseigna quelque temps la langue grecque. Il avait une érudition immense, et il aurait rendu de grands services aux lettres, si son existence se fût prolongée, mais elle se termina d'une manière bien extraordinaire. Se promenant un jour à La Rochelle, avec son domestique, il fut prié d'entrer dans la maison d'un bourgeois; et, depuis ce moment, on n'a pu savoir ce qu'il était devenu, quelques perquisitions que les magistrats en eussent faites. On a de lui un livre curieux et savant, intitulé *Antiquitatum Homericarum libri IV*, Strasbourg, 1743, in-4° et in-8°, avec les notes et observations d'Elie Stober, et les *Antiquitates athenienses*, en 8 livres.

FEIZALLAH-EFFENDI, Muphti, né à Van, sur les confins de la Perse, était issu d'une race d'Emirs. Doué d'un esprit insinuant et propre à l'intrigue, il sut prendre un si grand ascendant sur Mustapha II, son maître, qu'il régnait en effet plus que le sultan. Il profita de son pouvoir pour satisfaire son avarice et sa cupidité, et un grand nombre de

fidèles serviteurs moururent victimes de ses perfides calomnies. Tant de crimes l'avaient rendu odieux au peuple. Enfin la mort de l'innocent Daltaban, dont Feizallah était l'auteur, fit éclater la révolte de 1702. On demanda la tête du Muphti, et Mustapha pour se soustraire lui-même à la fureur des rebelles, leur livra son conseiller. Feizallah fut mis à mort, et l'on jeta son corps dans le fleuve Maritza.

FEKHR-EDDYN. *Voyez* FAKHR-EDDYN.

FELDEN (JEAN DE), docteur en droit et professeur de mathématiques à Helmstadt, est auteur d'une critique de l'ouvrage de Grotius, sur le droit de la guerre et de la paix, publiée par Boecter en 1653, sous le titre de *Scripturæ in Grotium*, et qui fut réfutée l'année suivante par Théod. Graswinckel. On a encore de Felden, *Elementa juris universi*, et des *Elémens de géométrie*.

FELDMANN (BERNARD), médecin, né à Cöln, sur la Sprée, le 11 novembre 1704, suivit, à Leyde, les leçons de l'illustre Boërhaave, et reçut le doctorat dans cette ville en 1732. De retour en Prusse, il fut nommé médecin, physicien et sénateur de Rupin. Il mourut au mois de janvier 1777. Il était de la société des Scrutateurs de la nature, et s'occupait beaucoup de l'étude de l'histoire naturelle; mais il écrivit peu, de sorte qu'on n'a de lui que quelques Mémoires disséminés dans divers recueils.

FÉLÉKI (ABOUL-NIZAM-MOHAMMED), surnommé *le Roi des savans* et *le Soleil des poètes*, naquit à Schamâkhy, sur les bords de la mer Caspienne, vers le commencement du 6me siècle de l'hégire. A l'âge où les autres bégayent encore les premiers élémens des sciences, il était déjà versé profondément dans les mathématiques : l'amour le fit astrologue ; la nature l'avait formé poète ; il abandonna la carrière aride des sciences pour se livrer tout entier au culte des muses. Ses premiers pas dans la carrière furent des triomphes; il comptait alors à peu près 25 ans. A trente, il avait éclipsé les plus beaux esprits de son siècle. Heureux, si l'excès d'une passion amoureuse n'en eût point fait pour le reste de ses jours un mélancolique et farouche misanthrope. Il mourut l'an de l'hég. 577 (1181 de J.-C.), dans un âge peu avancé, et fut enterré dans sa ville natale. Peu de poètes jouissent en Perse d'une plus grande réputation. Il la mérite, sans doute; mais on aurait une étrange opinion des auteurs qu'il a surpassés, si l'on jugeait des quatorze mille vers, au moins, que contiennent ses œuvres, par ceux dont voici la traduction, et qu'il adressait à son amie. « De quelle ivresse le seul bruit de vos pas m'a fait tressaillir! O vous! qui assassinez sur les grands chemins la raison de vos nombreux amans! dans l'ardeur de voir l'unique objet de tous mes désirs, après mille instans languissans d'une vaine espérance, le plaisir a laissé mon cœur s'échapper sur la prunelle de mes yeux, et fait courir mon âme à la porte de mon oreille. » Pétrarque s'énonçait autrement. Féléki a encore laissé un livre des *Jugemens astrologiques*, estimés et consultés souvent par les gens de la profession.

FELGENHAUER (PAUL), visionnaire allemand, né vers la

fin du 16me siècle, à Putschwitz, en Bohême, étudia la théologie à Wittemberg, et remplit les fonctions de diacre à l'église du château de cette ville. Bientôt sa tête se remplit de rêveries théologiques. Il se déchaîna contre l'Église luthérienne dans plusieurs ouvrages qu'il publia. La plupart de ces écrits étaient imprimés par le libraire Jansson, qui les répandait dans l'Allemagne. Ces livres quoique remplis d'extravagances et d'absurdités exaltèrent les esprits, et l'on vit bientôt un grand nombre de visionnaires et d'enthousiastes. Felgenhauer fut arrêté en 1657 à Suhlingen dans le comté de Hoya, mais il fut relâché quelque temps après; car il était à Hambourg en 1659. Depuis ce temps on ignore ce qu'il devint. Il avait composé plus de quarante-six ouvrages différens. Nous ne nous arrêterons pas à en donner la notice; ces écrits comme tous ceux des visionnaires, étaient tissus de choses inintelligibles. Dans celui qu'il avait intitulé : *Chronologie* ou *influence des années du monde ;* il faisait le monde de 235 ans plus vieux qu'on ne le croit communément; il prédisait que le jugement dernier était proche, et prétendait connaître le présent, le passé et l'avenir.

FÉLEMEZ (Louis-Antoine), prêtre, né à Belfort en 1734, mort dans cette ville le 23 avril 1783, ancien missionnaire de Beaupré, diocèse de Besançon, fut élève de M. Mérandot, dans l'art de l'éloquence, au collège de Strasbourg; et après avoir exercé les fonctions vicariales avec zèle, il se voua aux missions nationales dans l'établissement de Beaupré, où il étala toute la force d'une éloquence nerveuse, d'une logique exacte, et d'une analyse parfaite. Épuisé de travaux, il vint mourir dans sa patrie, des suites de son zèle, et à la fleur de son âge.

FÉLIBIEN (André), sieur des Avaux et de Javercy, né à Chartres en 1619, suivit à Rome l'ambassadeur de France en qualité de secrétaire. Ayant eu occasion de voir Le Poussin dans cette patrie des beaux-arts, il se lia d'amitié avec lui, et perfectionna, sous cet artiste, son goût pour la peinture, la sculpture et l'architecture. Fouquet, et Colbert après lui, employèrent ses talens. Il eut la place d'historiographe des bâtimens du roi en 1666, et celle de garde des antiques en 1673. Deux ans auparavant il avait été nommé secrétaire de l'académie d'architecture. Il mourut à Paris le 11 juin 1695. Membre de l'académie des belles-lettres, il lui a fait honneur par plusieurs ouvrages élégans et profonds : mais Voltaire lui a reproché, avec raison, de dire trop peu de choses en trop de paroles, et de manquer de méthode. Ces défauts se font sentir dans tous ses livres. Les principaux sont : I. *Entretiens sur les Vies et les Ouvrages des plus excellens Peintres*, 2 vol. in-4°, Paris, 1666 et 1685; réimprimés à Amsterdam en 5 vol. in-12, à Trévoux en 6, et traduits en anglais. La dernière édition de cet ouvrage est augmentée de l'*Idée du Peintre parfait*, et des *Traités des dessins, des estampes, de la connaissance des tableaux et du goût des nations*. L'auteur était plein de son sujet. La variété des choses,

qu'il y a mêlées en rendrait la lecture fort agréable, si son style, quoique noble en général, n'était trop diffus, et peu naturel en quelques endroits. II. *Traité de l'origine de la Peinture*, 1660, in-4°. III. Les *Principes de l'Architecture, Peinture et Sculpture*, Paris, 1676-1690, in-4°. On voit que Félibien avait médité sur tous ces arts; cet ouvrage, rempli de réflexions judicieuses sur la théorie et la pratique, éclaira les savans, et fut utile aux artistes. IV. *Les Conférences de l'Académie royale de peinture*, 1669, in-4°; Amsterdam, 1706, in-4°. V. *Les quatre Élémens* peints par Le Brun, et mis en tapisseries, décrits par Félibien, in-4°. VI. *Description de la Trappe*, in-12, Paris, 1671, 1678, 1682, 1689, réimprimée en 1718. VII. *Traduction du Château de l'Ame de Sainte Thérèse*, 1670, in-12, de la *Vie du pape Pie V*, Paris, 1672, in-12; de la *Disgrace du comte Olivarès*, 1650, in-8°. VIII. *Le Tableau de la Famille de Darius, décrit par le même*, in-4°. IX. *Les Divertissemens de Versailles, donnés par le roi à toute sa cour*, in-12. X. *Description sommaire de Versailles*, avec un plan gravé par Sébastien Le Clerc, Paris, 1674, in-12. XI. *La Relation de la Fête de Versailles du 18 juillet*, Paris, 1668, in-4°. XII. *Monumens antiques*, Paris, 1690, in-4°, XIII. *Paraphrases des lamentations de Jérémie, des cantiques des trois enfans et du miserere*, 1646, in-12. XIV. *Le songe de Philomathe*, 1684. Il laissa trois fils, Nicolas-André, mort doyen de l'église de Bourges en 1711, et Jean-François et dom Michel, qu'on trouvera après l'article de son frère Jacques.

FÉLIBIEN (Jacques), frère d'André, né à Chartres en 1636, chanoine et archidiacre de Chartres, a composé: I. Des *Instructions morales*, en forme de catéchisme, sur les commandemens de Dieu et sur le symbole, tirées de l'Écriture sainte, Chartres, 1693, in-12. II. *Pentateuchus historicus*, Paris, 1702, in-4°. Ce livre a été supprimé; il faut que les cartons retranchés se trouvent à la fin du volume, pour lui donner quelque valeur. III. *Catéchisme abrégé pour les enfans*. IV. *Traité du Sacrement de baptême*. V. *Entretien sur l'histoire de la conversion d'un jeune hollandais*, 1697, etc. Il mourut le 25 novembre 1716, dans un âge avancé.

FÉLIBIEN (Jean-François), fils aîné d'André, mort en 1733, à l'âge de 75 ans, succéda à son père, dans toutes ses places, et eut, comme lui, le goût des beaux-arts. On lui doit: I. *Recueil historique de la vie et des ouvrages des plus célèbres architectes*, Paris, 1687, in-4°: ouvrage réimprimé plusieurs fois à Paris et dans les pays étrangers, avec les *Entretiens de son père sur les peintres*, dont il est le pendant. II. *Plan et description de deux maisons de campagne de Pline*, (le Laurentin et la maison de Toscane) *avec des remarques et une dissertation touchant l'architecture antique et gothique*, Paris, 1699, in-12, Londres, 1707, in-8°. III. La *Description de l'église des Invalides*, 1706, in-fol., réimprimée en 1736. M. Bar-

bier l'attribue à André Félibien.

FÉLIBIEN (Dom Michel), frère du précédent, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Chartres en 1666, soutint avec honneur la réputation que son père et son frère s'étaient acquise. Les échevins de Paris le choisirent pour écrire l'histoire de cette ville : il l'avait beaucoup avancée, lorsqu'il mourut, le 10 septembre 1719. Elle fut continuée et publiée par dom Guy-Alexis Lobineau, en 5 vol., in-fol., Paris, 1755. On a encore de dom Félibien : l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Denis en France*, 1 vol., in-fol., ornée de figures, pleine d'érudition, de recherches, et enrichie de savantes dissertations. Elle parut à Paris, en 1706, et *la vie d'Anne-Louise de Brigueul, fille du maréchal d'Humières, abbesse de Mouchy*, Paris, 1711, in-8°. Le père Félibien était un homme d'un jugement sûr et d'un esprit facile.

FÉLICE (Costanzo), en latin *Constantius Felicius Durantinus*, né à Castel-Durante, dans la Marche-d'Ancône, vers le commencement du 16e siècle, est auteur de plusieurs ouvrages d'érudition romaine, et entre autres de deux histoires ; l'une, de la *Conjuration de Catilina ;* l'autre, de la *Vie de Cicéron*, imprimées pour la première fois à Rome en 1518, in-4°. Cochlée, qui les a publiées de nouveau à Leipsick, en 1535, prétend que leur auteur les composa à une époque où il était à peine sorti de l'enfance. Baillet l'a compté, sur cette autorité, au nombre des enfans célèbres. On ne connait pas l'époque de sa mort.

FÉLICE (Fortuné-Barthélemi de), savant, né à Rome, le 24 août 1723, d'une famille napolitaine, fit ses premières études sous les jésuites, au collége Romain ; il alla ensuite à Brescia, et suivit les leçons du P. *à Brixiâ*, récollet, qui professait les mathématiques et la philosophie. Ses travaux furent couronnés du plus grand succès, et il avait à peine 23 ans qu'il professait lui-même la physique dans l'Université de Naples. Il se fit une grande réputation dans cette carrière, et l'on voyait souvent mille à douze cents personnes de toute condition et de tout âge à ses leçons. On lui offrit un évêché dans le royaume de Naples, et il le refusa. Depuis plusieurs années il était épris d'une jeune Romaine; il la retrouva mariée et malheureuse à Naples, c'était la comtesse Panzutti. Son mari, d'une jalousie extrême, la fit enfermer dans un couvent ; Félice l'enleva et prit la fuite avec elle. La comtesse fut arrêtée à Gênes et enfermée de nouveau, et Félice fut poursuivi par la cour de Naples. Après bien des voyages et diverses aventures, il s'arrêta à Berne, s'acquit l'amitié de Haller et de Tscharner, et reprit le cours de ses travaux scientifiques. Il forma dans la suite un établissement d'imprimerie à Yverdun et un pensionnat nombreux, afin de pouvoir subvenir aux besoins de sa famille. Il mourut à l'âge de 66 ans, le 7 février 1789. On a de lui un grand nombre de traductions accompagnées de notes savantes et judicieuses, entre autres celle de l'*Essai sur les effets de l'air sur le corps humain*, par Arbuthnot ; des *Lettres de Maupertuis sur les progrès des sciences ;* de la *Méthode de Des-*

cartes. On a encore de lui : I. *De Newtonianâ attractione*, Berne, 1757, in-4°; suivant Daniel Bernoulli, c'est le meilleur commentaire de la physique de Newton. II. *Principes du droit de la nature et des gens*, d'après Burlamaqui, 8 vol. in-8.°; Abrégés en 4 petits vol, 1769. III. *Leçons de logique*, 1770, 2 vol. in-12. IV. *Tableau philosophique de la religion chrétienne*, 1779, 4 vol. in-12. V. *Tableau raisonné de l'Histoire littéraire du 18° siècle*, Yverdun, gr. in-8°. VI. L'*Encyclopédie*, 42 vol. in-4°, Yverdun, 1770-75; 6 vol. de supplément, 1775-76; et 10 vol. de planches, 1775-80. La base de cet ouvrage est l'*Encyclopédie* de Paris : tous les articles signés D. F. sont de lui. etc., etc.

FELICEO (Urbain), d'Aquilée, véout à Rome, et s'acquit par ses talens une grande considération au barreau. En 1630, il fut fait évêque de Policastro, au royaume de Naples. On a de lui un livre intitulé : *De summâ Trinitate ad Urbanum VIII*, et d'autres ouvrages.

FÉLICIANI (Porphyre), évêque de Foligno, mort en 1632, à 70 ans, secrétaire du pape Paul V, écrivait avec beaucoup de netteté en latin et en italien. Il ne connut point d'égal en son temps pour la poésie italienne. On a de lui des *Lettres* et des *Poésies*.

FELICIANO (Félix), surnommé l'*Antiquaire*, né à Vérone, dans le 15° siècle, voyagea beaucoup, et recueillit un grand nombre de médailles, d'inscriptions, et d'autres objets de curiosité. Les dépenses qu'il avait faites pour se former un cabinet le ruinèrent, ainsi que son goût pour les rêveries de l'alchimie. Il se livra à l'exercice de l'imprimerie, s'associa avec Innocent Ziletti; et ils publièrent de concert une édition de l'ouvrage de Pétrarque, *degli uomini famosi*, Vérone, 1476, in-fol. Feliciano l'orna d'une préface et d'une pièce de vers. Parmi les ouvrages sortis des presses des deux associés, c'est le seul que l'on connaisse. On croit que Feliciano mourut avant 1483.

FELICIANO (Jean-Bernardin), né à Venise vers l'an 1545, a fait beaucoup de traductions, entre autres celle de la *Chaîne d'or* d'Œcumenius, autrement dite, *Commentaire* sur les Actes des Apôtres et sur les Épîtres canoniques, Bâle, 1552, in-8°; Venise, 1556, in-8°; de divers Traités de Galien, de Paul d'Égine, et de quelques autres anciens médecins; des Livres d'Aristote sur la morale, avec les Commentaires de ses scholiastes, Eustrate, Aspase et Michel d'Éphèse; des dix Livres de l'histoire des animaux, aussi d'Aristote; des Commensaires d'Alexandre d'Aphrodisée sur le premier de ses analytiques, et du Traité de Porphyre sur l'abstinence de la chair des animaux. Huet reproche à ce traducteur d'avoir été diffus, et de ne jamais être parvenu au point de clarté et de netteté nécessaire à ce genre de travail.

FELICIANO (Bernardin), lecteur de la secrétairerie ducale de Venise, a publié le Recueil des discours qu'il avait prononcés en public dans les cérémonies d'éclat; Venise, 1564, in-4°. Il mourut à Venise en 1577.

FÉLICISSIME, diacre de Carthage, se sépara de saint Cyprien, avec les chrétiens tombés dans la

persécution vers l'an 251. Il voulait qu'on les reçût à la communion sur une simple recommandation des martyrs, et sans qu'ils eussent fait pénitence. Il se joignit à Novat et à quelques autres prêtres. Saint Cyprien les excommunia.

FÉLICITÉ (Sainte), dame romaine, souffrit le martyre avec ses sept fils, sous Marc-Aurèle-Antonin, vers l'an 164. Les enfans, dont les noms étaient Janvier, Félix, Philippe, Silais, Alexandre, Vital et Martial, encouragés par leur mère, supportèrent les tourmens avec constance. L'aîné fut flagellé jusqu'à la mort avec des fouets garnis de plomb; les deux suivans furent assommés à coups de bâton; et les autres eurent la tête tranchée avec leur mère, qui ne mourut qu'après eux. *Voyez* aussi PERPÉTUE. Quelques incrédules modernes ont prétendu que l'histoire de sainte Félicité était une imitation de celle des sept Machabées. Ils ont attaqué l'authenticité des actes de son martyre, parce que cette légende, disent-ils, est tirée de Surius, moine du 16ᵉ siècle, décrié pour ses absurdités. Mais Surius n'avait pas forgé ces actes; et dom Ruinart, qui a toujours passé pour bon critique, les rapporte dans ses *Acta sincera martyrum*. Saint Grégoire d'ailleurs avait vu les actes de leur martyre.

FELINUS-SANDEUS, jurisconsulte, vivait au commencement du 16ᵉ siècle : il fut auditeur de Rote sous Alexandre VI. On a de lui une *Histoire abrégée d'Alphonse*, roi d'Aragon, qui n'est réellement qu'un recueil de diverses pièces ou de centons de saint Antonin, de Pie II, de Blondus, de Pogge, etc. Maquardhus Freherus a donné cette pièce au public.

FÉLIPIQUE - BARDANES, *Voyez* PHILIPPIQUE.

FÉLIX (ANTONIUS), proconsul et gouverneur de Judée pour les Romains, frère de Pallas, affranchi de Claude, passa en Judée vers l'an 53 de J.-C. Drusille, fille du vieil Agrippa, gagnée par ses caresses, l'épousa quelque temps après. Cette princesse était d'une rare beauté et juive de religion. Ce fut devant lui que saint Paul comparut à Césarée après que le tribun Lysias l'eût retiré des mains des Juifs qui voulaient le mettre à mort. Néron le rappela de la Judée qu'il pillait et tyrannisait. Il eut pour successeur Porcius Festus.

FÉLIX (Saint), succéda à saint Briton dans le gouvernement de l'église de Trèves en 385. Son épiscopat fut agité de violens orages. Les évêques assemblés à l'occasion de son sacre, communiquaient tous les jours avec Ithace et ses adhérens, qui sollicitaient la mort de l'hérétique Priscillien et de ceux de son parti. Saint Martin, que des affaires avaient appelé vers le même temps à Trèves, communiqua avec les mêmes évêques en assistant à l'ordination de Félix; faiblesse qu'il se reprocha toute sa vie. Saint Ambroise plus ferme que lui, refusa constamment de communiquer avec Félix et les autres évêques qui avaient eu part à son ordination. Peu de temps après les évêques des Gaules s'assemblèrent en concile à Turin, où après lecture faite des lettres écrites à ce sujet par saint Ambroise et le pape saint Sirice, il fut résolu qu'on n'accorderait la

communion qu'à ceux qui se retireraient de celle de Félix : celui-ci ne voulant point être la cause d'un schisme dans l'Église, se démit de l'épiscopat, et se retira auprès de l'église de la sainte Vierge (aujourd'hui Saint-Paulin) à Trèves, qu'il avait fait réparer ou construire ; il y passa le reste de ses jours, éloigné de tout commerce avec le monde, et dans l'exercice des plus sublimes vertus.

FÉLIX I[er] (Saint), pape après saint Denis, en 269, ayant encouragé les chrétiens à souffrir le martyre a reçu du concile d'Éphèse le glorieux titre de martyr sans l'avoir acquis à sa mort qui arriva le 1[er] janvier 274. Il nous reste de ce pontife un fragment de la *Lettre* qu'il écrivit à Maxime d'Alexandrie contre Sabellius et Paul de Samosate. Elle fut lue dans les conciles de Chalcédoine et d'Éphèse. On lui en attribue trois autres, visiblement supposées.

FÉLIX, II[e] du nom pour ceux qui le considèrent comme un pape légitime, était archidiacre de l'Église romaine, fut placé par la faction des Ariens sur le siège pontifical, en 355, pendant l'exil du pape Libère, et en fut chassé après le retour du véritable pontife. Constance aurait voulu que Libère et Félix gouvernassent tous deux l'Église de Rome, et que chacun fût à la tête de son parti ; mais le peuple ayant entendu cet ordre de l'empereur, qu'il fit lire dans le cirque, s'écria tout d'une voix : « Il n'y a qu'un Dieu, qu'un Christ, qu'un Évêque. » Félix, forcé de se retirer, mourut dans une de ses terres le 22 novembre 365. Quelques savans le regardent moins comme un antipape que comme évêque-vicaire du pape Libère. Mais il n'est pas prouvé que celui-ci eût consenti qu'on le mît à sa place.

FÉLIX II ou III (S[t].), Romain de naissance, bisaïeul de S[t]. Grégoire-le-Grand, élu pape après saint Simplice en 483, commença par rejeter l'édit d'union, publié par l'empereur Zénon, et anathématisa ceux qui le recevaient. Acace, évêque de Constantinople, troublait alors l'Église, il tâcha de le ramener par des lettres pleines de douceur ; mais apprenant qu'il ne cessait de communiquer avec Pierre Monge, hérétique anathématisé, il prononça contre lui une sentence de déposition et d'excommunication. Cette sentence fut attachée au manteau d'Acace par des moines acémètes, auxquels cette hardiesse coûta la vie. Félix assembla un concile à Rome en 487, pour la réconciliation de ceux qui s'étaient laissé rebaptiser en Afrique pendant la persecution. Il mourut le 25 février 492. C'est le premier pape qui ait employé l'indiction dans ses lettres.

FÉLIX III ou IV, natif de Bénévent, monté sur la chaire de Saint-Pierre après le pape Jean I, le 24 juillet 526, par la faveur de Théodoric, gouverna l'Église avec beaucoup de zèle, de doctrine et de piété, et mourut au commencement d'octobre 530, suivant Anastase-le-bibliothécaire. Il eut pour successeur Boniface III.

FÉLIX. *Voyez* Minutius.

FÉLIX V. *Voyez* Savoie (Amédée VIII, duc de).

FÉLIX (saint), prêtre de Nole en Campanie, eut beaucoup à souffrir pour la foi sous Dèce et Valérien. Après la mort de Maxime, évêque de Nole, on voulut le mettre à la tête de cette église ;

mais son humilité s'y opposant, il passa le reste de ses jours en paix, dans un petit coin de terre qu'il labourait lui-même. Son père lui avait laissé de grands biens, qu'il perdit durant la persécution. Quand la paix eut été rendue à l'Église, il ne tenait qu'à lui de rentrer dans ses biens; mais il aima mieux vivre et mourir pauvre. Il prit à loyer un arpent et demi d'assez mauvaise terre, dont il fit un jardin pour en partager les légumes avec les pauvres. Il n'avait point de domestique, se bornait à un seul habit, et quand par hasard il en avait deux, il donnait le meilleur au premier mendiant qu'il rencontrait, et se couvrait de ses haillons. Il mourut vers l'an 256, et fut honoré comme un saint à Nole, d'où son culte passa en Afrique.

FÉLIX (saint), évêque de Thibare dans la province proconsulaire d'Afrique, fut ensuite emprisonné pour n'avoir pas voulu livrer les Saintes-Écritures. On le conduisit dans la Pouille où il reçut la palme du martyre à l'âge de 56 ans, l'an 303 de J.-C. — Saint FÉLIX *de Cantalice*, ainsi surnommé du lieu de sa naissance, était capucin. Il remplit, pendant quarante ans à Rome, la place de frère quêteur, et était admiré de tout le monde, à cause de sa piété, de ses jeûnes et de sa charité. Il mourut le 18 mai 1587, à 74 ans, et fut canonisé en 1712 par Clément XI. — Saint FÉLIX, évêque de Nantes en 549, fit construire à Nantes une magnifique cathédrale dont Fortunat nous a conservé la description. Il mourut en 584. — Saint FÉLIX de *Valois*, sortait, dit-on, de l'illustre famille de ce nom : il abandonna ses biens, et se retira dans une forêt du diocèse de Meaux. Il fonda ensuite avec saint Jean de Matha, l'ordre de la Rédemption des captifs. Il mourut dans la solitude de Cerfroi, le 4 novembre 1212, âgé de 86 ans. — Saint FÉLIX, évêque de Dunwick, prêcha la foi dans l'Est-anglie, et convertit un grand nombre d'idolâtres de ce pays. Il fonda un grand nombre d'églises, d'écoles et de monastères et mourut en 646.

FÉLIX, évêque d'Urgel en Catalogne, ami d'Elipand, évêque de Tolède, soutenait, comme lui, que J.-C. est fils adoptif. Voici ce qui l'entraîna dans cette opinion : les mahométans, dont l'Espagne était alors remplie, traitaient d'idolâtres tous ceux qui reconnaissaient quelque nombre dans la divinité. « Ils reconnaissaient, dit l'abbé Pluquet, Jésus-Christ comme un grand prophète qui avait l'esprit de Dieu; mais ils ne pouvaient souffrir qu'on dit que Jésus-Christ était Dieu et fils de Dieu par sa nature. Les juifs étaient alors, et sont encore aujourd'hui, dans les mêmes principes. Pour répondre à ces difficultés sans altérer le dogme de l'unité de Dieu, les chrétiens d'Espagne disaient que Jésus-Christ n'était pas fils de Dieu par sa nature, mais par adoption. Il paraît que cette réponse avait été admise par des prêtres de Cordoue, et qu'elle était assez communément reçue en Espagne. Elipand, qui avait été disciple de Félix d'Urgel, le consulta pour savoir ce qu'il pensait de Jésus-Christ, et s'il le croyait fils naturel ou adoptif. Félix répondit que Jésus-Christ, selon la nature humaine, n'était que le fils adoptif ou nuncupatif, c'est-à-dire de

nom seulement, et soutint son sentiment dans ses écrits. Jésus-Christ étant, selon Félix d'Urgel, un nouvel homme, devait avoir aussi un nouveau nom. Comme dans la première génération, par laquelle nous naissons selon la chair, nous ne pouvons tirer notre origine que d'Adam, ainsi, dans la seconde génération, qui est spirituelle, nous ne recevons la grâce de l'adoption que par Jésus-Christ qui a reçu l'une et l'autre, la première de la Vierge sa mère, la seconde en son baptême. Jésus-Christ, dans son humanité, est fils de David, fils de Dieu : or, il est impossible, disait Félix, qu'un homme ait deux pères selon la nature; l'un est donc naturel et l'autre adopté. » Les opinions de Félix d'Urgel furent condamnées aux conciles de Ratisbonne en 792, de Francfort en 794, et de Rome en 799. Félix fut dépossédé de l'épiscopat dans cette dernière assemblée, et relégué à Lyon, d'où il écrivit à son peuple d'Urgel une *Lettre* qui contenait l'abjuration de son système. Le P. Madrisius, oratorien d'Udine, prétend que Félix d'Urgel a persévéré dans ses erreurs jusqu'à sa mort. Il mourut vers l'an 818.

FÉLIX, surnommé *Pratensis*, était de Prato, en Toscane, et devint habile orientaliste, sous la conduite de son père, qui était rabbin et qui fit lui-même son éducation. Félix embrassa dans la suite le christianisme, et entra dans l'ordre des ermites de saint Augustin. Il fit une traduction des psaumes, de l'hébreu en latin, et la dédia à Léon X; elle parut à Venise en 1515 in-4°; à Haguenau, 1522; à Bâle, 1524, in-4°. Félix traduisit aussi les autres livres de l'*Ancien testament* et publia cette traduction à Venise, en 1518, 4 tomes in-fol. Ce savant religieux mourut en 1557, dans un âge très-avancé.

FÉLIX DE TASSY (Charles François), premier chirurgien de Louis XIV, né à Paris dans le 17e. siècle, était fils de François-Félix de Tassy, qui avait aussi été premier chirurgien du même prince. Félix se fit une grande réputation; dès sa jeunesse, il passait déjà pour l'un des plus experts chirurgiens de son temps. Nommé par ses confrères, chef du collège de saint Côme qui devint ensuite l'académie de chirurgie, il succéda à son père, en 1676, dans la charge de premier chirurgien du roi. Félix est le premier, parmi les modernes, qui ait fait l'opération de la fistule à l'anus; il en fit le premier essai sur la personne de Louis XIV. On rapporte qu'après l'opération qu'avait subie le roi, tous les courtisans voulurent être attaqués du même mal; ce fut une mode, et chacun d'eux demanda d'être opéré, plusieurs même le furent sans motif et seulement parce qu'il était du bon ton d'avoir la *maladie du roi;* (c'est ainsi qu'on l'avait appelée). Félix mourut le 25 mai 1703.

FÉLIX, rhéteur, Gaulois d'origine, après avoir professé la rhétorique à Clermont, en Auvergne, vint se fixer à Rome vers l'an 532. On croit qu'il y continua la profession de rhéteur; il s'y distingua surtout comme grammairien. Ce fut en cette qualité qu'il fut chargé de corriger les sept livres d'humanités d'un autre Félix, surnommé *Capella*. C'est ce qu'on apprend par une note écrite de sa main au bas de l'exemplaire

corrigé, dont le manuscrit existait dans la bibliothèque de Parme. Il mourut dans la 30e année du 6e siècle. Il avait composé plusieurs ouvrages relatifs à sa profession, qui ont été perdus.

FÉLIX-DE-COMMERCY. On a publié sous ce nom, que l'on croit feint, une traduction française d'un ouvrage latin, très-rare, qui a pour titre : *Symbolum mundi, hoc est, doctrina solida de Deo, spiritibus, mundi religione, ac de bono et malo, superstitioni paganæ ac christianæ opposita.* Eleutheropoli, anno 1668. L'auteur de cet écrit ayant été accusé d'athéisme, Félix entreprit sa défense dans une lettre apologétique qu'il joignit à sa traduction, réimprimée en 1706.

FELL (JEAN), évêque d'Oxford en 1675, né en à 1625, Longworth, dans le Berkshire, mort le 12 juillet 1686, à 61 ans, fut sincèrement attaché à la famille royale de Stuart. Persécuté par les parlementaires, il se renferma dans son cabinet, et y acquit des connaissances très-étendues. Dans le temps de la révolution, en 1660, il reparut, et fut récompensé de son zèle pour son roi par des bénéfices, et enfin par l'évêché d'Oxford. On a de lui le premier volume des *Rerum Anglicarum scriptores*, à Oxford, 1684, in-fol. : la mort l'empêcha de continuer cette utile collection. Il avait donné, avec Pearson, une très-belle édition *de saint Cyprien*, à Oxford, 1682, in-fol., avec des remarques savantes. Son *nouveau Testament grec, avec les Variantes*, imprimé dans la même ville, in-12, 1675, est estimé. On lui doit aussi la *Vie du docteur Henri Hammond*, Londres, 1661, in-8°., en anglais. Modeste autant que savant, Fell n'a pas seulement voulu que son nom parût à la tête de ce recueil, si important pour l'ancienne astronomie.

FELL (JEAN), ministre dissident, né en 1732, à Cockermouth au comté de Cumberland, fut destiné à la profession de tailleur, qu'il suivit à Londres pendant quelque temps ; mais son goût pour la littérature perçait dès ce temps, et la libéralité d'un de ses parens le mit en état de faire des études dans une académie. Il fut ensuite pasteur d'une congrégation à Becclès, près d'Yarmouth, puis il tint une école au comté d'Essex. Il y passa quelques années, et prit ensuite une place de professeur à Homerton dans une académie de dissidens ; mais, peu après son entrée dans cette maison, il s'éleva des contestations entre lui et les chefs de l'institution, et il fut congédié. Fell reçut de ses amis quelques avances d'argent, à l'aide desquelles il se soutint, et il les remboursa du produit d'un cours de théologie qu'il fit *sur l'évidence du christianisme.* Mais le chagrin du traitement qu'il avait essuyé, le conduisit bientôt au tombeau. Il mourut le 6 septembre 1797. Le docteur Hunter acheva ses leçons, et les publia. Les œuvres de Fell sont : Une *Réponse à l'Essai de M. Farmer sur les démoniaques ;* une autre *Réplique* à l'ouvrage du même théologien sur l'idolâtrie de la Grèce et de Rome ; un *Essai sur l'amour de la patrie*, in-8° ; le *Protestantisme pur*, 1773, in-8° ; une *Lettre à M. Burke sur le Code pénal*, 1774, in-8° ; un *Essai sur la grammaire anglaise*, 1784,

assez instruit de la politique et de la littérature, mais encore plus rempli de bile contre tous ceux qui ne partageaient pas ses opinions. Il donna vers cette époque son *Dictionnaire géographique*, Liége, 1788, 1792, 2 vol. in-8°, auquel il a mis son nom, et qui n'est autre que le Dictionnaire de Vosgien, revu avec soin. Quelques articles, surtout ceux de la Hongrie, ont été refaits. Il publia ensuite son *Dictionnaire historique*, dont il parut successivement trois éditions, 1781, 6 vol. in-8°, et Liége, 1789-1794, 8 vol. in-8°. On a regardé cet ouvrage comme une contrefaçon déguisée du Dictionnaire de Dom Chaudon, et on a crié contre Feller au plagiat. Dans le fait, beaucoup d'articles importans du Dictionnaire de Chaudon étaient copiés mot à mot, et un plus grand nombre n'étaient que retouchés; il eut soin seulement de changer la couleur des articles dont l'esprit ne convenait pas à sa manière de penser, ou y ajoutait un trait amer ou de grands éloges selon la passion qui l'animait. Il se montra inexorable pour tous les personnages qui ont eu le malheur d'être entachés de jansénisme, ou de tenir aux opinions philosophiques du 18me siècle. Ses continuateurs ont suivi son exemple, et ont peut-être encore renchéri sur lui dans les éditions augmentées et dans les supplémens qu'ils ont publiés depuis sa mort jusqu'à ce jour. Feller ne sera jamais cité comme un modèle d'impartialité. Son zèle pour la religion, lui fait exalter des personnages obscurs, et ravaler le mérite des écrivains distingués, uniquement parce qu'ils n'ont pas partagé ses opinions. Liége était le lieu ordinaire de son domicile, lors de la révolution de cette principauté en 1789, il passa quelques années à Maëstricht, et après la retraite des Autrichiens de la Belgique, en 1794, il se rendit chez le prince-évêque de Paderborn, qui le retint quelques années chez lui; en 1797, il passa à Ratisbonne près de l'évêque de cette ville, où il mourut le 23 mai 1802. On a encore de lui: I. *Jugement d'un écrivain protestant touchant le livre de Justinus Febronius*, Leipsick, in-8°, 1771; c'est une réfutation de l'ouvrage de Hontheim, évêque de Liége. II. *Lettre sur le dîner du comte de Boulainvilliers.* III. *Examen critique de l'histoire naturelle de M. de Buffon*, 1773. C'est surtout sa théorie de la terre que l'auteur attaque dans cet écrit. IV. Nouvelle édition de la *Traduction* de l'ouvrage anglais de milord Jenyns sur *l'Evidence du christianisme*, in-12, Liége, 1779. L'ouvrage de Soame Jenyns fut traduit de l'anglais par Letourneur; en le faisant réimprimer, Feller y ajouta des notes et des observations, sous le nom pseudonyme de Flexier de Reval. V. *Observations philosophiques sur le système de Newton, le mouvement de la terre et la pluralité des mondes*, 1771, réimprimées à Liége en 1788. Ce livre où Feller s'efforce de prouver que le mouvement de la terre n'est point démontré, et que la pluralité des mondes est impossible, ferait juger plus favorablement du zèle religieux de l'auteur que de ses connaissances en physique et en mathématiques. Lalande l'a combattu avec avantage. VI. *Examen impartial*

des époques de la nature de M. de Buffon, Luxembourg, 1780, in-12. Il obtint une 4me édition à Maëstricht en 1792. VII. *Catéchisme philosophique*, ou *Recueil d'observations propres à défendre la religion chrétienne*, Paris, 1777, in-8°. Le ton n'en est ni assez modéré ni assez modeste. VIII. *Discours sur divers sujets de religion et de morale*, 1778, in-12. L'auteur a de la chaleur et de l'énergie, mais son style manque de pureté, et quelquefois de précision. IX. *Observations sur les rapports physiques de l'huile avec les flots de la mer*, 1778, in-8°. X. Feller a laissé encore un grand nombre d'ouvrages manuscrits. On ne peut nier qu'il ne fût très-laborieux et très-savant. Sa mémoire était prodigieuse. Il possédait diverses connaissances en théologie, en physique, en histoire, en géographie. Il avait des mœurs pures, et beaucoup d'aménité dans le caractère. Il était maigre, d'une taille médiocre et d'une complexion faible. La vivacité de son regard égalait celle de son esprit.

FELLON (Thomas-Bernard), poète latin, jésuite, né à Avignon le 12 juillet 1672, mort le 25 mars 1759, avait du talent pour la poésie latine. Il était lié avec Brossette, commentateur de Boileau, et Louis de Puget, habile physicien d'alors. On connaît ses poëmes, intitulés : *Faba arabica*, Lyon, 1696, in-12. *Magnes*, ibid, 1696, in-12. Le premier se trouve dans les *Poëmata didascalica* de l'abbé d'Olivet. On a encore de lui : I. *Oraisons funèbres de monseigneur le duc de Bourgogne*, 1711, in-4°, et *de Louis XIV*, 1715, in-4°. II. *Paraphrase des psaumes*, 1731, in-12. III. *Le Traité de l'amour de Dieu*, par saint François de Sales, rajeuni et abrégé, Lyon, 1738, en 3 vol. in-12, et Paris, 1747, 4 vol. in-12.

FELTON (Jean), gentilhomme anglais, très-zélé pour la religion catholique, afficha publiquement aux portes de la maison épiscopale de Londres la bulle de Pie V, par laquelle ce pontife déclarait hérétique la reine Elisabeth. Felton fut pendu en 1570. On le détacha de la potence pendant qu'il était encore en vie; puis on lui coupa les parties naturelles, qui furent jetées dans le feu ; ensuite on lui fendit l'estomac, pour lui arracher les entrailles et le cœur; et, après lui avoir coupé la tête, on mit son corps en quatre quartiers. — Thomas Felton, son fils, religieux minime, périt également du dernier supplice, avec un autre prêtre, le 28 août 1588.

FELTON (Henri), théologien et littérateur anglais, mort en 1739, principal d'Edmund Hall à Oxford, et précepteur du duc de Rutland, a dédié à ce seigneur un petit volume très-intéressant, intitulé : *Dissertation sur la lecture des auteurs classiques, et sur l'art de se former un style exact*. Felton a donné encore un autre volume de *Sermons*.

FELTON (Jean), Irlandais, lieutenant dans l'armée anglaise, irrité contre le duc de Buckingham, qui lui avait refusé une compagnie d'infanterie, forma le dessein de s'en venger à quelque prix que ce fût. Comme le duc était sur le point de partir (23 août 1628) pour l'expédition de La Rochelle, ayant trouvé le moyen l'approcher, il lui donna un coup de couteau, qui alla jusqu'aux

poumons. Le duc retira promptement le couteau, et tomba mort, en s'écriant : « Le scélérat m'a tué. » L'assassin, loin de se cacher, se promenait tranquillement devant la maison où il avait commis l'assassinat. Il fut pris, et s'avoua coupable sans hésiter. Il souffrit la mort avec le courage du fanatisme.

FELTON (Jarry), architecte russe, mort à Saint-Pétersbourg, en 1801, s'était attaché longtemps au comptoir de construction. C'est comme tel qu'il fut employé à celle du *Palais d'hiver*; c'est lui qui a fini la *grande façade de l'académie*, et le *grand escalier* de ce bâtiment, qui lui acquit la réputation d'un célèbre architecte. Il fut pendant plusieurs années directeur de l'académie.

FELVINTZKI (Alexandre), savant hongrois du 17ᵐᵉ siècle, professa dans sa patrie, la philosophie, la théologie, le grec et l'hébreu, et exerça ensuite les fonctions de ministre protestant. Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Hæresiologia*, Debreczen, 1683, in-8°. C'est une nomenclature alphabétique de toutes les hérésies modernes. — George Felvintzki, compatriote et contemporain du précédent, a composé un grand nombre de poésies dans la langue de son pays.

FENAROLI (Camilla Solar d'Asti), femme poète italienne, née à Brescia, d'une famille noble, dans les premières années du 18ᵉ siècle, reçut une éducation très-négligée. La lecture des romanciers et des poëtes développa son esprit naturellement vif, et enflamma son imagination. Elle cultiva la poésie, et le fit avec succès. Toutefois le commerce qu'elle entretenait avec les muses ne lui faisait pas négliger ses devoirs d'épouse et de mère; elle s'occupait des soins de son ménage et de l'instruction de ses enfans. Parmi ses poésies, on remarque un sonnet tout-à-fait nouveau qu'elle composa pour la prise d'habit d'une de ses filles. Dans un âge plus mûr, elle s'occupa d'études plus sérieuses. Son imagination avait pu s'élever et se soutenir dans les hautes régions de la poésie, son esprit sut pénétrer les abstractions de la métaphysique et de la philosophie. Elle analysa les ouvrages des philosophes français dont elle connaissait parfaitement la langue. Mᵐᵉ Fenaroli avait pour intime amie la signora Giulia Baitelli, qui n'était pas moins étonnante qu'elle, dans un autre genre d'études. Elle possédait à fond les langues grecque et latine, et traduisait très-facilement dans ces deux langues. Elle faisait aussi des vers. Ces deux femmes faisaient l'ornement des sociétés qu'elles fréquentaient, et se faisaient admirer par leur savoir et encore plus par leur modestie. Elles moururent à peu de distance l'une de l'autre. Giulia en 1768, et Camilla en 1769. Leurs poésies sont éparses dans divers recueils.

FENARUOLO (Jérôme), poète italien, né à Venise, d'une famille originaire de Brescia, s'attacha au cardinal Farnèse à Rome, où il mourut vers 1570. Ses poésies furent imprimées après sa mort, à Venise, 1574, in-8°. Le Quadrio lui donne le titre de prélat.

FENDIUS ou FENDT (Melchior), médecin, né en 1486, à Nordlingen en Souabe, enseigna son art ainsi que la philosophie

dans l'université de Wittemberg pendant quarante ans. Il y mourut en 1564. Il a écrit plusieurs ouvrages, mais on n'en a publié que deux : *De dignitate et utilitate artis medicæ; De appellationibus panum*. Elles se trouvent dans le 4me tome des *Déclamations de Philippe Melanchthon*, imprimées à Wittemberg en 1548, in-8°.

FENEL (Jean-Baptiste-Pascal), chanoine de Sens, né à Paris, le 8 juillet 1695, fut élevé sous les yeux de Ménage, qui dirigea ses études. Ménage habitait la même maison que son père dont il était l'ami, et il se fit un plaisir de tourner vers la critique littéraire les heureuses dispositions qu'il avait aperçues dans le jeune Fenel. Au sortir de ses études particulières, le jeune philologue embrassa l'état ecclésiastique, se livra à tous les genres de connaissances, et en acquit d'étendues en mathématiques, en histoire et en antiquités. L'académie des inscriptions le reçut au nombre de ses membres en 1744. Il y lut divers *Mémoires* sur les opinions des anciens philosophes concernant la résurrection, et la religion des Gouris. On lui doit encore : I. Un *Mémoire sur la force du cabestan*, que l'académie des sciences a fait imprimer dans son recueil. II. Une autre *sur la Conquête de la Bourgogne par les fils de Clovis*. L'académie de Soissons couronna cet écrit en 1743. III. *Mémoire sur l'état des sciences en France, depuis la mort de Philippe-le-Bel jusqu'à celle de Charles V*. Celui-ci obtint le prix de l'académie des inscriptions en 1744. IV. Il a laissé en manuscrit des matériaux pour une *Histoire de la ville de Sens*, et pour une autre du *Paganisme*. Il avait aussi le dessein d'écrire l'*Histoire des arts*. Fenel mourut le 19 décembre 1753, d'une faim vorace qu'aucun aliment ne put appaiser. — Fenel (Charles-Maurice), oncle du précédent, mort en 1720, était doyen de l'église de Sens. Il a laissé en manuscrit des *Mémoires pour servir à l'histoire des archevêques de Sens*.

FÉNÉLON (Bertrand de Salignac, marquis de), a donné la *Relation du siége de Metz*, en 1553, in-4°; le *Voyage de Henri II aux Pays-Bas*, Paris et Lyon, 1554, in-8°. Les *Mémoires touchant l'Angleterre et la Suisse, ou sommaire de la négociation faite en Angleterre en 1571, par Fénélon, François de Montmorency et Paul de Foix*, dans le tome 1er des *Mémoires de Castelnau*, Paris, 1659, in-fol. On a ses *Négociations en Angleterre*, manuscrites, 2 vol. in-fol.; elles étaient dans la bibliothèque du chancelier Séguier. Pendant qu'il était ambassadeur en Angleterre, Charles IX voulut l'engager à écrire à la reine Élisabeth les raisons qu'il avait eues pour ordonner le massacre de la Saint-Barthélemi. « Sire, répondit-il, je deviendrais complice de cette terrible exécution, si je tâchais de la colorer. Votre Majesté peut s'adresser à ceux qui la lui ont conseillée. » Il se signala par sa valeur et par ses services, et mourut en 1559. Il était de l'illustre famille qui a produit l'archevêque de Cambrai, dont nous allons parler. Cette maison, qui existait avant l'an 1,000 dans le Périgord, où est située la terre de Salignac, à deux lieues de Sarlat, est connue par

les alliances les plus illustres.

FÉNÉLON (François de Salignac de Lamotte), naquit au château de Fénélon, en Périgord, le 6 août 1651, d'une maison ancienne et distinguée dans l'état et dans l'Église. Des inclinations heureuses, un naturel doux, joint à une grande vivacité d'esprit, furent les présages de ses vertus et de ses talens. Le marquis de Fénélon, son oncle, lieutenant-général des armées du roi, homme d'une valeur peu commune, d'un esprit orné et d'une piété exemplaire, traita cet enfant comme son propre fils, et le fit élever sous ses yeux à Cahors. Le jeune Fénélon fit des progrès rapides; les études les plus difficiles ne furent pour lui que des amusemens. Dès l'âge de 19 ans, il prêcha et enleva tous les suffrages. Le marquis, craignant que le bruit des applaudissemens et les caresses du monde ne corrompissent une ame si bien née, fit prendre à son neveu la résolution d'aller se fortifier dans la retraite et le silence. Il le mit sous la conduite de l'abbé Tronçon, supérieur de Saint-Sulpice à Paris. A 24 ans, il entra dans les ordres sacrés, et exerça les fonctions les plus pénibles du ministère dans la paroisse de Saint-Sulpice. De Harlay, archevêque de Paris, lui confia, trois ans après, la direction des nouvelles catholiques. Ce fut dans cette place qu'il fit les premiers essais du talent de plaire, d'instruire et de persuader. Le roi, ayant été informé de ses succès, le nomma chef d'une mission sur les côtes de la Saintonge dans le pays d'Aunis. Simple à-la-fois et profond, joignant à des manières douces un éloquence forte, il fit de nombreuses conversions. En 1689, Louis XIV lui confia l'éducation de ses petit-fils, les ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri. Ce choix fut si applaudi, que l'académie d'Angers le proposa pour sujet du prix qu'elle adjuge chaque année. « Fénélon, dit un historien, devint l'homme à la mode, et le saint de la cour. Simple avec le duc de Bourgogne, sublime avec Bossuet, brillant avec les courtisans, il était souhaité partout. » Fénélon orna l'esprit du duc de Bourgogne, forma son cœur, et y jeta les semences du bonheur de la France. Ses services ne restèrent point sans récompense : il fut nommé, en 1695, à l'archevêché de Cambrai. En remerciant le roi, il lui représenta, dit madame de Sévigné, « qu'il ne pouvait regarder comme une récompense une grâce qui l'éloignait du duc de Bourgogne. » Il ne l'accepta qu'à condition qu'il donnerait seulement trois mois aux princes, et le reste de l'année à ses diocésains. Il remit en même temps son abbaye de Saint-Valery, et son petit prieuré, persuadé qu'il ne pouvait posséder aucun bénéfice avec son archevêché. Au milieu de la haute faveur dont il jouissait, il se formait un orage contre lui. Né avec un cœur tendre et une forte envie d'aimer Dieu pour lui-même, il s'était lié avec madame Guyon, dans laquelle il ne vit qu'une âme pure, éprise du même goût que lui. Les idées de spiritualité de cette femme atteinte de folie excitèrent le zèle des théologiens, et surtout celui de Bossuet. Ce prélat voulut exiger que l'archevêque de Cambrai, autrefois son disciple, alors son rival, condamnât madame

Guyon avec lui, et souscrivit à ses instructions pastorales. Fénélon ne voulut sacrifier ni ses sentimens, ni son amie. Il crut rectifier tout ce qu'on lui reprochait, en publiant son livre de l'*Explication des maximes des saints*, 1697, in-12. Le style en était pur, vif, élégant et affectueux; les principes y étaient présentés avec art, et les contradictions sauvées avec adresse. On y voyait un homme qui craignait également d'être accusé de suivre Molinos, et d'abandonner sainte Thérèse; tantôt donnant trop à la charité, tantôt ne donnant pas assez à l'espérance. Bossuet, qui vit dans le livre de Fénélon bien des maximes qui s'éloignaient du langage des vrais mystiques, s'éleva contre cet ouvrage avec véhémence. Les noms de Montan et de Priscille, prodigués à Fénélon et à son amie, parurent indignes de la modération d'un évêque. « Bossuet, a dit un bel esprit de ce siècle, eut raison d'une manière trop dure, et Fénélon mit de la douceur même dans ses torts. » L'archevêque de Cambrai écrivit beaucoup pour se défendre, et pour s'expliquer lui-même; mais ses livres ne purent empêcher que madame de Maintenon ne l'abandonnât, que Louis XIV ne l'exilât dans son diocèse au mois d'août 1697, que ses Maximes ne fussent envoyées au saint-office, et qu'Innocent XII ne les condamnât. Fénélon rassembla ses diocésains, auxquels il déclara hautement qu'il se soumettait sans aucune restriction. « A Dieu ne plaise, leur dit-il, qu'il soit jamais parlé de nous, si ce n'est pour se souvenir qu'un pasteur a cru devoir être plus docile que la dernière brebis de son troupeau. » Son palais de Cambrai, ses meubles, ses papiers, ses manuscrits, ses livres avaient été consumés par le feu dans le même temps, et il l'avait appris avec la même tranquillité. « J'aurais bien peu profité de mes livres, dit-il, si je n'avais pas appris d'eux à savoir m'en passer. » Innocent XII le condamna enfin en 1699, après neuf mois d'examen. Ce pape avait été moins scandalisé du livre des *Maximes*, que de la chaleur emportée de ses adversaires. Il écrivit à quelques prélats: *Peccavit excessu amoris divini; sed vos peccastis defectu amoris proximi*...... Un poëme exprime dans les vers suivans ce que les gens sages devaient penser sur les disputes dont Fénélon fut l'occasion:

Dans ces fameux débats où deux prélats de France
Semblent chercher la vérité,
L'un dit qu'on détruit l'espérance;
L'autre que c'est la charité,
C'est la foi qui périt, et personne n'y pense.

Fénélon se soumit sans restriction et sans réserve. Il fit un *Mandement* contre son livre, et annonça lui-même en chaire sa condamnation. « Il en coûte sans doute de s'humilier, disait-il dans une *Lettre à l'évêque d'Arras*; mais la moindre résistance au saint-siége coûterait cent fois plus à mon cœur. » Il suivit en tout le conseil qu'il avait donné aux mystiques dans l'*Avertissement* de son livre, où il parle ainsi: « Que ceux qui se sont trompés pour le fond de la doctrine, ne se contentent pas de condamner l'erreur, mais qu'ils avouent l'avoir crue; qu'ils rendent gloire à Dieu; qu'ils n'aient aucune honte d'avoir erré, ce qui est le partage naturel de l'homme; et qu'ils

confessent humblement leurs erreurs, puisqu'elles ne seront plus leurs erreurs, dès qu'elles seront humblement confessées. » Pour donner à son diocèse un monument de son repentir, il fit faire, pour l'exposition du Saint-Sacrement, *un soleil porté par deux anges*, dont l'un foulait aux pieds divers livres hérétiques, sur l'un desquels était le titre du sien. Après cette défaite, qui fut pour lui une espèce de triomphe, il vécut dans son diocèse en digne archevêque, en homme de lettres, en philosophe chrétien. Il fut le père de son peuple et le modèle de son clergé. La douceur de ses mœurs, répandue dans sa conversation comme dans ses écrits, le fit aimer et respecter, même des ennemis de la France. Le duc de Marlborough, dans la dernière guerre contre Louis XIV, prit soin qu'on épargnât ses terres. Il fut toujours cher au duc de Bourgogne; et lorsque ce prince vint en Flandre dans le cours de la même guerre, il lui dit en le quittant: « Je sais ce que je vous dois, vous savez ce que je vous suis. » On prétend qu'il aurait eu part au gouvernement, si ce prince eût vécu. Fénélon mourut le 7 janvier 1715. Il est faux que dans ses derniers jours il ait penché pour une philosophie un peu sceptique. Voltaire, qui l'a prétendu, appuie son assertion sur un couplet qu'il lui attribue :

Jeune, j'étois trop sage
Et voulois trop savoir, etc.

Mais ces vers qu'il a tronqués, et qu'il donne en preuve du pyrrhonisme de Fénélon, sont tirés d'un *Cantique sur la nécessité de vivre en enfant, pour renoncer à la sagesse humaine*. Il suffit de les citer en entier pour détruire l'imputation de Voltaire.

Adieu, vaine prudence,
Je ne te dois plus rien.
Une heureuse ignorance
Est ma science;
Jesus et son enfance
Est tout mon bien.

Jeune, j'étais trop sage
Et voulois trop savoir;
Je n'ai plus en partage
Que badinage,
Et touche au dernier âge
Sans rien prévoir.

Les différens écrits de philosophie, de théologie, de belles-lettres, sortis de la plume de Fénélon, lui ont fait un nom immortel. On y voit un homme nourri de la fleur de la littérature ancienne et moderne, et animé par une imagination vive, douce et riante. Son style est coulant, gracieux, pur, harmonieux. Ses principaux ouvrages sont : I. Les *Aventures de Télémaque*, composées selon les uns, à la cour, et, selon d'autres, fruit de sa retraite dans son diocèse. Un valet de chambre, à qui Fénélon donnait à transcrire cet ouvrage singulier, qui tient à la fois du roman et du poëme épique, en prit une copie pour lui-même. Il n'en fit imprimer d'abord qu'une petite partie, et il n'y en avait encore que deux cent huit pages sorties de la presse, lorsque Louis XIV, injustement prévenu contre l'auteur, et qui croyait voir dans ce livre une satire continuelle de son gouvernement, fit arrêter l'impression de ce chef-d'œuvre. Il n'a pas été permis de la continuer tant que ce prince a vécu. Après la mort du duc de Bourgogne, le monarque brûla tous les manuscrits que son petit-fils avait conservés de son précepteur. Fénélon passa toujours à ses

yeux pour un bel esprit chimérique et pour un sujet ingrat. Il faut dire encore que dans une lettre confidentielle de Fénélon à Mme de Maintenon, sa protectrice, il s'était exprimé ainsi : « Louis » XIV n'a aucune idée de ses de» voirs de roi ». Il est difficile de penser que le roi n'ait pas eu connaissance d'un jugement aussi sévère et ne s'en soit pas toujours souvenu. Son Télémaque acheva de le perdre à la cour de France; mais ce livre n'en fut que plus répandu dans l'Europe. Les malins y cherchèrent des allusions, et firent des applications. Ils virent ce que Fénélon n'avait peut-être jamais vu, madame de Montespan dans Calypso; mademoiselle de Fontanges dans Eucharis; la duchesse de Bourgogne dans Antiope; Louvois, dans Protésilas; dans Idoménée, le roi Jacques; Louis XIV, dans Sésostris. Les gens de goût, sans s'arrêter à ces allusions imaginées par le désœuvrement et la méchanceté, admirèrent dans ce roman moral toute la pompe d'Homère jointe à l'élégance de Virgile, tous les agrémens de la fable réunis à toute la force de la vérité. La Mothe fit ces vers après l'avoir lu :

Notre âge retrouve un Homère
Dans ce poëme salutaire
Par la vertu même inventé.
Les nymphes de la double cime.
Ne l'affranchirent de la rime
Qu'en faveur de la vérité.

« Avec *Télémaque*, dit l'approbateur de ce livre, on apprend à s'attacher inviolablement à la religion, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune; à aimer son père et sa patrie; à être roi, citoyen, ami, esclave même, si le sort le veut. Trop heureuse la nation pour qui cet ouvrage pourra former quelque jour un Télémaque et un Mentor! » Quelques gens de lettres, tels que Faydit et Gueudeville, fermant les yeux aux grandes beautés, et ne s'attachant qu'aux petits défauts, reprochèrent à l'auteur des anachronismes, des phrases négligées, des répétitions fréquentes, des longueurs, des détails minutieux, des aventures peu liées, des descriptions trop uniformes de la vie champêtre; mais leurs critiques, tombées dans l'oubli, ne firent aucun tort à l'ouvrage. Ses meilleures éditions sont celles qui ont paru depuis 1717, année dans laquelle la famille de l'archevêque de Cambrai publia cette production sur le manuscrit de l'auteur, en 2 vol. in-12 (ce manuscrit est maintenant à la bibliothèque royale); et la plus belle est celle d'Amsterdam, en 1754, in-fol., avec des figures magnifiques. Il y en a in-4° qui valent moins. Mais on distingue celle que Didot l'aîné publia en 1783, en 2 vol. in-4° et 2 vol. in-8°. Il en parut en même temps une autre en 2 vol. grand in-4°. On en a fait des éditions à Rotterdam, à Liége et ailleurs, où l'on explique, dans des notes satiriques, toutes les allusions qui furent faites d'abord par le public malin. Le président Cousin, censeur, approuva ce livre comme *traduit fidèlement du grec*. Le P. du Cerceau, dans sa *Lettre critique sur l'histoire des flagellans* de l'abbé Boileau, relève assez vertement cette distraction du président, si connu par tant de bonnes traductions du grec, qu'il est difficile de croire qu'il en ait commis une ici. Il a paru en 1808 une traduction en

vers latins du *Télémaque*, sous ce titre *Telemachidos libros XXIV e gallico sermone, Franc. de Salignac Fenelon, Cameracensis episcopi, in latinum carmen transtulit Stephanus Alexander Viel, presbyter in academiâ Juliacensi, studiorum olim moderator*, Lutetiæ Parisiorum; cette traduction latine est estimée. Les aventures de Télémaque ont encore été traduites en grec moderne par Démétrius Panagioti Govdelaas, avec des notes savantes; cette traduction a paru à Bude en 1801, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage immortel a été traduit en prose dans toutes les langues. II. *Dialogues des morts*, en 2 vol. in-12, 1718, édition donnée par Ramsay. Le Télémaque, ou pour mieux dire, les principales réflexions du Télémaque, avaient été données pour thème au duc de Bourgogne; chacun de ces *Dialogues* fut composé pour lui inspirer quelque vertu, ou pour le corriger de quelque défaut. Fénélon les écrivait tout de suite, sans préparation, à mesure qu'il les croyait nécessaires au prince; ainsi, on ne doit pas être surpris s'ils sont quelquefois vides de pensées. D'ailleurs il voulait mener son élève plutôt par le sentiment que par la dialectique. III. *Dialogues sur l'éloquence en général, et sur celle de la chaire en particulier, avec une Lettre sur la rhétorique et la poésie*, 1718, in-12, également publiés par Ramsay. Les règles et les préceptes de la rhétorique se trouvent exposés, dans ces entretiens, d'une manière vive et agréable. L'auteur examine plusieurs questions intéressantes; il demande lequel vaut mieux pour le prédicateur, de composer, d'écrire et de prêcher de mémoire, ou bien de parler sans préparation, ou après une préparation légère, en s'abandonnant aux mouvemens de son cœur. Il dit le *pour* et le *contre* sur cette question, qui paraît décidée aujourd'hui au tribunal des gens d'esprit; car autant les choses méditées, dit le P. Rapin, surpassent celles qu'on dit sans méditation, autant les choses écrites surpassent-elles celles qui sont méditées. Il blâma l'usage de diviser les sermons en plusieurs points; mais des gens très-éclairés le regardent comme utile à l'ordre et à la clarté du discours, et dans presque tous les genres d'ouvrages, ces divisions sont employées ou désirées. Sa *Lettre* adressée à l'académie française est un excellent morceau, qui ne dépare point les *Dialogues*. L'auteur du *Télémaque* avait été reçu dans cette compagnie en 1693, à la place de Pélisson. Il lui fut utile plus d'une fois, par son goût pour les belles-lettres, et par sa grande connaissance de la langue. IV. *Directions pour la conscience d'un roi*, composées pour le duc de Bourgogne, et imprimées pour la première fois à la suite du *Télémaque* de Hollande, 1734. Cet ouvrage, que Laharpe appelle avec raison l'*Abrégé de la sagesse et le Cathéchisme des princes*, échappa, on ne sait comment, aux flammes auxquelles Louis XIV l'avait condamné avec les autres papiers qui furent trouvés dans la cassette du duc Bourgogne. Mais il resta long-temps inconnu au public, et ce ne fut qu'en 1747, qu'il vit le jour en France, format in-12. Il fut réimprimé en 1774, in-8°, du consentement exprès de

Louis XVI, qui venait de monter sur le trône. Condillac l'inséra dans son *Cours d'études* pour l'instruction du prince de Parme. « Les leçons que donne l'histoire, dit-il, ne suffisent pas à un prince : il faut encore qu'il apprenne à se connaître; et c'est peut-être la chose la plus difficile à lui apprendre. Les *Directions* remplissent cet objet. Le respectable auteur de cet ouvrage avait le génie qui met la vérité dans son jour, le courage qui ose la dire, et les vertus qui la font aimer.....» Il en a paru une nouvelle édition en 1805, 1 vol. in-18, précédée d'une notice instructive et bien écrite; elle est aussi plus correcte et mieux soignée que les précédentes. V. *Abrégé des Vies des anciens philosophes :* autre fruit de l'éducation du duc de Bourgogne, in-12. Cet ouvrage n'est pas achevé; ce n'est même qu'un cavenas qui ne laisse échapper aucune trace de la brillante imagination de l'auteur. Comme la vie de Socrate et de Platon ne se trouvaient pas dans cet ouvrage, le jésuite du Cerceau les ajouta. VI. Un excellent *Traité de l'éducation des filles*, in-12, très-souvent réimprimé. VII. *Œuvres philosophiques*, ou *Démonstrations de l'existence de Dieu par les preuves de la nature*, dont la meilleure édition est de 1726, à Paris, in-12, et 1810 avec des notes de A. Martin. Il faut joindre à cet ouvrage les *Lettres sur divers sujets de religion et de métaphysique*, Paris, 1718, in-12. Le duc d'Orléans, depuis régent du royaume, avait consulté, dit l'auteur du siècle de Louis XIV, l'archevêque de Cambrai sur des points épineux qui intéressent tous les hommes, et auxquels peu d'hommes pensent. Il demandait si l'on peut démontrer l'existence de Dieu, si ce Dieu veut un culte. Il faisait beaucoup de questions de cette nature, en philosophe qui cherchait à s'instruire, et l'archevêque répondait en philosophe et en théologien. VIII. Des *Œuvres spirituelles*, en 4 vol. in-12. IX. Des *Sermons ;* ils parurent pour la première fois en 1706, au nombre de six, et forment le tome Ier et unique d'un *Journal des Prédicateurs*, entrepris par l'abbé du Jarry. Tel est le faux titre du volume. Le véritable est celui-ci : *Recueil de Sermons choisis sur différens sujets*. Ces *Sermons* reparurent avec quatre autres du même auteur, en 1718, in-12, par les soins de Ramsay. On a dit qu'il n'y avait point d'éloquence, si le cœur n'était point de la partie, et Fénélon faisait entrer son cœur partout. Mais, s'il sent beaucoup, il raisonne assez peu. On dirait que ce sont des discours faits sans préparation; il s'y trouve des endroits très-pathétiques; mais il y en a de négligés et de très-faibles. C'est ce mélange de beautés et de défauts, de force et de faiblesse, qui a fait placer ses *Sermons* dans le second rang. Fénélon avait le talent de prêcher sur-le-champ; mais cette facilité nuisait à sa composition. Il écrivait comme il parlait; dès-lors il devait écrire un peu négligemment. X. Plusieurs Ouvrages en faveur de la constitution *Unigenitus* et du Formulaire. Les ennemis de l'archevêque de Cambrai ont prétendu très-faussement qu'il n'avait pris parti contre le jansénisme que parce que le cardinal de Noailles s'était déclaré contre le quiétisme. Il y eut même un

mauvais plaisant qui lui fit cette épitaphe :

Ci gît qui deux fois se damna ;
L'une pour Molinos, l'autre pour Molina.

Les jansénistes ajoutaient qu'il voulait faire sa cour au P. Letellier, leur ennemi; « mais son âme noble et franche, dit d'Alembert, était incapable d'un tel motif. La douceur seule de son caractère, et l'idée qu'il s'était faite de la bonté suprême, le rendaient peu favorable à la doctrine du P. Quesnel, qu'il appelait *impitoyable et désespérante.* » Pour le combattre, il consultait son cœur. « Dieu, disait-il, n'est pour eux que l'Être terrible; il est pour moi l'Être bon et juste. Je ne puis me résoudre à en faire un tyran, qui nous ordonne de marcher, en nous mettant aux fers, et qui nous punit, si nous ne marchons pas. » Mais il ne pouvait souffrir qu'on les persécutât. « Soyons à leur égard, disait-il, ce qu'ils ne veulent pas que Dieu soit à l'égard des hommes, pleins de miséricorde et d'indulgence. » On lui représentait que les jansénistes étaient ses ennemis déclarés, et qu'ils n'oubliaient rien pour décrier sa doctrine et sa personne : « C'est une raison de plus, répondait-il, pour les souffrir et leur pardonner. » Quant au cardinal de Noailles, Fénélon écrivait en 1714, c'est-à-dire un an avant sa mort « Je suis véritablement affligé lorsque je me représente toutes ses peines ; je les ressens pour lui. Je ne me souviens du passé que pour me rappeler toutes les bontés dont il m'a honoré pendant tant d'années. Tout le reste est effacé, Dieu merci, de mon cœur. » XI. Quelques autres Écrits, et un grand nombre de Lettres, Fénélon avait fait, pour les princes, ses élèves, une excellente Traduction de l'*Énéide de Virgile;* mais on ne sait ce qu'est devenu le manuscrit. Quelle perte, si cette version était dans le style de Télémaque ! Ramsay, disciple de l'archevêque de Cambrai, a publié la Vie de son illustre maître, in-12, à la Haye, 1724. Les curieux qui la consulteront ne pourront s'empêcher d'aimer Fénélon et de le pleurer. M. L. F. Bausset, ancien évêque d'Alais, aujourd'hui cardinal et membre du conseil privé, en a donné une en 1808, composée sur les manuscrits originaux, en 3 vol. in-8°, qui a eu beaucoup de succès. Elle a été réimprimée, dès l'année suivante, avec des corrections et augmentations, 3 vol. in-8°. Une des maximes de Fénélon était « qu'il fallait plus aimer sa famille que soi-même, sa patrie que sa famille, et le genre humain que sa patrie. » — Il recevait les étrangers aussi bien que les Français, et ne leur cherchait pas de ridicule. « La politesse est de toutes les nations, disait-il; les manières de l'expliquer sont différentes, mais indifférentes de leur nature. » — Un des curés de son diocèse se plaignait de n'avoir pas pu abolir les danses les jours de fêtes. « Monsieur le curé, lui dit Fénélon, ne dansons point; mais permettons à ces pauvres gens de danser ; pourquoi les empêcher d'oublier un moment qu'ils sont malheureux? » Quoiqu'il eût beaucoup à se plaindre de Bossuet, il prit un jour le parti de ce prélat contre Ramsay, qui ne rendait pas assez de justice à son érudition. Le caractère de

ces deux prélats fut bien saisi par la reine de Pologne, femme du roi Stanislas, devant laquelle on agitait cette question : lequel de Bossuet ou de Fénélon avait rendu de plus grands services à la religion. « L'un la prouve, répondit-elle, et l'autre la fait aimer. » Louis XVI a fait faire la statue de Fénélon en marbre, en 1777, par M. Le Comte. On a réuni les *Œuvres de Fénélon* en 9 vol. in 4°, Paris, 1787, 1792. M. l'abbé Jauffret a donné un Recueil des Œuvres choisies de ce prélat, Paris, 1799, 6 vol. in-12. Il a paru en 1810 une édition des Œuvres complètes de Fénélon, avec un Essai sur sa vie, suivie de son éloge, par Laharpe, 10 vol. in-8° ou in-12. Cette édition n'est pas belle, et quoiqu'annoncée comme complète, elle ne l'est pas; il y manque les ouvrages qui ont rapport au quiétisme; et entre autres la fameuse explication des maximes des Saints sur la vie intérieure ; il y manque aussi les Écrits sur le jansénisme, et plusieurs Mandemens sur divers sujets. En 1807, on avait publié les *Sermons choisis de Fénélon*, 1 vol. in-12 : on y a fait entrer son *Discours* pour le *sacre de l'électeur de Cologne*. Il est écrit avec énergie et sensibilité.

FÉNÉLON (GABRIEL-JACQUES DE SALIGNAC, marquis DE), neveu du précédent, nommé ambassadeur ordinaire en Hollande, en mai 1724, ambassadeur extraordinaire au congrès de Soissons, à la fin d'août 1727, fit aimer dans ces deux places son esprit conciliant et l'aménité de son caractère. Devenu lieutenant-général en 1738, il se trouva, le 11 octobre 1745, à la bataille de Rocoux, où il fut tué d'un boulet de canon, âgé d'environ 58 ans. Il était conseiller d'état d'épée, et chevalier des ordres du roi. On a de lui plusieurs *Mémoires diplomatiques*, et la première édition régulière des *Aventures de Télémaque*, Paris, 1717, in-12, 2 vol. Il avait épousé, en décembre 1721, Mlle Le Pelletier; dont il eut le marquis DE FÉNÉLON, lieutenant-général des armées du roi.

FÉNÉLON (FRANÇOIS-LOUIS DE SALIGNAC, marquis de LAMOTTE), capitaine de cavalerie et chevalier de Saint-Louis, frère du précédent, né en 1722, ne s'est fait connaître dans le monde littéraire que par une tragédie d'*Alexandre*, imprimée à Paris, en 1761, in-8°, et qui ne fut représentée que sur des théâtres de société.

FÉNÉLON (J. B. A. SALIGNAC DE), de la famille des précédens, né à Saint-Jean-d'Estissac, en Périgord, en 1714, prit très-jeune l'habit ecclésiastique, et rappela, par sa bienfaisance et sa piété, l'immortel archevêque de Cambrai, son grand-oncle; né sans ambition, il ne prétendit pas aux dignités auxquelles ses vertus et son nom semblaient l'appeler. Sur la fin de ses jours, il conçut le projet d'affranchir de l'ignorance et des vices qui en découlent cette classe d'infortunés connus à Paris sous le nom de *petits Savoyards ;* et depuis lors on l'appela l'*évêque des Savoyards*, titre dont il remplissait envers eux les fonctions paternelles. Il attira ces malheureux par de nombreux bienfaits, et bientôt on le vit entouré d'une multitude d'enfans qui l'écoutaient avec le silence du respect et de l'admiration. Les

Savoyards jusque-là ne s'étaient livrés qu'au travail de ramoneurs, qui ne les occupait que pendant peu d'heures de la journée; il imagina aussi d'en faire des décrotteurs, leur donna des ustensiles nécessaires à ce métier, et les établit sur les quais et au coin des rues. On le vit souvent, dans les promenades et au coin des rues, aller les interroger sur leurs profits et les moyens d'améliorer leur sort. Tant de vertus et de bontés ne purent faire pardonner son nom aux agens de la terreur, et l'abbé de Fénélon fut arrêté comme suspect, et conduit au Luxembourg. Les Savoyards se rassemblèrent aussitôt, et vinrent en foule à la convention, en janvier 1794, demander la liberté de leur père; ils ne purent l'obtenir, et il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 8 juillet 1794, à l'âge de 80 ans. Peu de jours avant sa condamnation, il écrivait en ces termes à un jeune homme comblé de ses bienfaits: « Je suis fort tranquille dans ma prison, n'ayant, grâce à Dieu, jamais rien fait qui mérite ce châtiment; on m'a incarcéré, et celui qui m'a arrêté, a commencé par me déclarer qu'il n'avait aucun ordre contre moi personnellement, mais que, me trouvant au Calvaire, j'étais dans une maison suspecte. Je me regarde donc ici par un ordre de la divine Providence, et je m'y soumets avec une entière résignation. » On trouve l'éloge de l'abbé de Fénélon dans le tome second des *Annales philosophiques, morales et littéraires*, faisant suite aux *Annales catholiques*, Paris, 1800, in-8°.

FENESTELLA, vivait du temps d'Auguste, et mourut dans la 6me année du régne de Tibère, comme nous l'apprennent Pline et la *Chronique d'Eusèbe*. Il a écrit des *Annales*, dont il existe quelques fragmens, et un livre *Sur les magistrats romains*. Il existe un ouvrage sur le même sujet avec le nom de Fénestella, et qui n'est point de lui, mais d'André-Dominique Fiocco de Florence.

FENIZER ou FENNITZER (JEAN), coutelier à Nuremberg, contribua beaucoup à la propagation des bonnes études dans cette ville. Il fonda six bourses pour des étudians en théologie, et fit en 1615, un fonds annuel pour acheter des livres à l'usage du ministère ecclésiastique. Par son testament, il augmenta encore cette fondation de vingt florins de rente annuelle. Cet homme estimable mourut le 21 novembre 1629.

FENN (SIR JOHN), membre de la société des antiquaires de Londres, né à Norwich, en 1739, mort à East-Derham, dans le comté de Norfolk, le 14 février 1794, est auteur de plusieurs ouvrages dont voici les principaux: I. *Lettres originales, écrites sous les règnes de Henri VI, Édouard IV et Richard III, par différentes personnes de distinction, etc.* 1787, 2 vol. in-4°. II. Trois *Tables Chronologiques présentant l'état de la Société des Antiquaires de Londres, depuis son origine en 1572, jusqu'en 1784*, 1784, in-4°.

FENOLLIET (PIERRE), évêque de Montpellier, né à Anneci, vers la fin du 16me siècle, de parens honnêtes, mais pauvres, embrassa de bonne heure l'état ecclésias-

tique, et se rendit célèbre par ses prédications. Saint François de Sales le nomma curé dans son diocèse, et lui donna un canonicat dans sa cathédrale. Henri IV ayant entendu parler de ses talens pour la chaire, voulut l'entendre, et se l'attacha comme prédicateur ordinaire. L'évêché de Montpellier étant venu à vaquer en 1607, Fenolliet fut désigné pour ce siége épiscopal. Le nouvel évêque fit tous ses efforts pour éteindre l'hérésie dans son diocèse. Les protestans s'étant révoltés en 1621, à cause de l'édit qui ordonnait la restitution des biens ecclésiastiques possédés par eux, s'emparèrent de Montpellier, et Fenolliet prit la fuite. Il rentra dans son diocèse l'année suivante, et continua à l'administrer avec sagesse. Il mourut en 1652, à Paris, où il s'était rendu pour affaires de son diocèse. On a de lui entr'autres écrits : I. *Remontrances au roi contre les duels*, Paris, 1615, in-8°. II. *Les oraisons funèbres du chancelier Pompone de Bellièvre*, Paris, 1607, in-8°. *De Louis Ier, duc de Montpensier*, 1608, in-8°. *De Henri-le-Grand*, 1610, in-8°, et de *Louis XIII*, 1643, in-4°.

FENOUILLOT. *V.* Falbaire.

FENSONI (Jean-Baptiste), de Faenza, ou plutôt de Brisighella dans la Romagne, profondément versé dans les lois, remplit à Rome plusieurs emplois importans. On a de lui divers *Commentaires sur les lois municipales de cette ville*, et d'autres ouvrages.

FENTON (Édouard), navigateur anglais, né dans le comté de Nottingham, servit quelque temps en Irlande, puis il accompagna, en 1577, Martin Frobisther dans son second voyage, pour tenter la découverte d'un passage par le nord-ouest pour pénétrer dans la mer du Sud. Au retour, Fenton qui avait le commandement d'un petit bâtiment de 25 tonneaux, fut séparé de son chef par une affreuse tempête et il aborda à Bristol. Une troisième expédition qui avait aussi pour prétexte la découverte du passage dont nous avons parlé, fut confiée à Fenton. Il partit en 1582, avec quatre bâtimens, et se dirigea vers l'Afrique, et ensuite vers le Brésil. Ayant rencontré à Saint-Vincent trois vaisseaux d'une forte escadre espagnole qui l'attendait à l'entrée du détroit de Magellan, il les attaqua, coula à fond leur vice-amiral, et revint en Angleterre en 1583. Il servit avec distinction en 1588, dans l'expédition destinée à repousser l'attaque de la fameuse Armada, et mourut en 1603, à Deptfort. Richard, comte de Cork, lui fit ériger un monument. La relation de ses voyages est dans le 3me volume du *Recueil de Hackluyt*.

FENTON (Sir Geoffroi), né dans le comté de Nottingham, vers le milieu du 16me siècle, d'une ancienne famille, fut employé en Irlande par la reine Élisabeth, d'abord comme conseiller privé, puis comme secrétaire d'état. Il était placé là, comme pour exercer une espèce de surveillance sur les gouvernemens. Inaccessible aux séductions et à la cupidité, il s'occupa uniquement des intérêts de ses souverains; aussi fut-il toujours honoré de leur confiance et de leur estime. Il mourut à Dublin, le 19 octobre 1608. Richard Boyle, connu depuis sous le nom de grand comte de Cork,

était son gendre. Il avait fait plusieurs traductions d'ouvrages Français, Italiens, Espagnols. Nous ne citerons que l'*Histoire des guerres d'Italie*, de Guichardin, imprimée vers 1579.

FENTON (Élisée), poète anglais, né à Shelton, au comté de Stafford, élève du collége de Jésus à Cambridge, avait été destiné à l'église; mais le refus qu'il fit de prêter serment au roi Guillaume et à la reine Marie, lui ferma cette carrière. Il fut précepteur dans une école au comté de Surrey, et à Sevenoaks au comté de Kent, en 1710. Il fut ensuite secrétaire du comte d'Orrery, et précepteur de son fils. Lady Trumball lui confia également l'éducation du sien; il mourut dans la terre de cette dame en 1730. Fenton occupe et mérite une place honorable parmi les poètes anglais. Il publia un *Recueil de ses poésies*, en 1717. Pope, après le brillant succès de sa traduction de l'*Iliade*, fut aussi engagé à faire celle de l'*Odyssée*. Il s'associa, pour cette entreprise, Broome et Fenton. Ce dernier fut chargé des livres 1er, 4me, 9me, et 12me. L'éloge le plus flatteur pour ces deux auxiliaires est qu'on ne distingue point leur travail de celui de Pope. Fenton donna en 1723 sa tragédie de *Mariamne*, qui lui valut pour sa part d'auteur près de mille livres sterling. On lui doit encore une *Vie de Milton*, écrite avec intérêt, et une superbe édition des *Œuvres de Waller*. Il joignait à son mérite littéraire un caractère estimable. Né sans fortune, le plus jeune de douze enfans, il ne parvint dans la société que par la considération méritée de ses talens et de ses vertus. Les *Œuvres de Fenton, en vers et en prose*, ont été recueillies en 1 vol. in-4°, Londres, Toulon, 1739.

FER (Nicolas de), géographe français, né en 1646, fit graver un grand nombre de cartes qui durent une grande partie de leur vogue aux ornemens dont elles étaient accompagnées. Il a cependant donné quelques cartes particulières détaillées qui lui furent communiquées par des savans ou des ingénieurs. Les principales sont : Le *Diocèse de Paris*, en quatre feuilles; la *Banlieue de Paris*; le *Canal d'Orléans et celui de Briare*, et les cartes des Pays-Bas catholiques, copiées sur celles qui parurent à Bruxelles, au commencement du 18e siècle, par les soins de Herman. On a aussi de de Fer les *Côtes de France sur l'Océan et la Méditerranée, corrigées, augmentées et divisées en capitaineries de gardes-côtes*, Paris, 1690 in-4°. De Fer a fait graver plus de 600 planches. Il était très-laborieux, mais pas toujours exact. Il devint géographe du roi et du dauphin, et conserva ce titre jusqu'à sa mort, arrivée le 15 octobre 1720. Le catalogue de ses ouvrages se trouve dans la *Méthode pour étudier la géographie*, par Lenglet Dufresnoy.

FER DE LA NOUERRE (de), capitaine d'artillerie au service des Colonies, à la fin du 18e siècle, était membre des académies de Dijon et de Turin. On a de lui trois volumes in-8°, Paris, 1786, intitulés : *Science des Canaux navigables*, et qui traitent de la possibilité de faciliter l'établissement général de la navigation du royaume. On connaît encore de lui une carte de la navigation

intérieure de la France, et plusieurs mémoires curieux. Fer de la Nouerre en lut un à l'académie des sciences contre le pont de Neuilli.

FÉRANVILLE (Louis Rondelle), avocat au parlement de Paris, mort dans cette ville en 1777, a publié divers Mémoires relatifs à sa profession, et un *Traité sur les droits de patronage et des hauts justiciers*, 1768, in-12.

FÉRAUD, FERALDO ou FERRANDO (Raimond), gentilhomme et poète provençal du 13e siècle, mort vers l'année 1300, était religieux du monastère de Lérins, où il s'était, dit-on, retiré après avoir mené dans le monde une vie peu édifiante avec la dame de Curban, l'une des présidentes de la cour d'amour, au château de Romanin. Il brûla toutes les chansons d'amour qu'il avait composées dans sa jeunesse, « pour ne donner, dit Nostradamus, mauvais exemple à la jeunesse, et, pour les expier, » traduisit du latin en rimes provençales, la *Vie d'Andronic*, fils du roi de Hongrie connu sous le nom de saint Honorat de Lérins. Il fit aussi beaucoup de vers en l'honneur du roi Charles qu'il loue de la protection qu'il accordait aux lettres et aux beaux-arts.

FÉRAUD (Jean-François), associé de l'Institut national pour la grammaire, né à Marseille en 1725, étudia sous les Jésuites au collége de Belsunce, chez lesquels il fut admis en 1741, après deux années de probation et de noviciat. Envoyé à Besançon, il professa dans le collége de cette ville, d'abord la grammaire, et ensuite la rhétorique, puis s'adonna tout entier à l'étude de la théologie et de la philosophie scolastique. On a de lui, I. *Dictionnaire grammatical de la langue française*, 1761, in-8°, 1768, 2 vol. in-8°. L'orthographe des mots, avec ses variations, leur prononciation figurée, et peinte aux yeux, leur prosodie marquée par des signes caractéristiques, les règles de la construction et de la syntaxe, exposées brièvement et rendues sensibles par des exemples, les observations des grammairiens et celles de l'auteur, consignées à leur place dans l'ordre alphabétique; telles sont les richesses grammaticales de ce Dictionnaire, dans lesquelles sont incorporés les travaux des premiers grammairiens français. II. *Dictionnaire critique de la langue française*, Paris, 1787, 1788, 3 vol. in-4°. Ce Dictionnaire peut suppléer à un grand nombre d'ouvrages, et il est le seul qui puisse être comparé avec quelque raison aux excellens Dictionnaires de Jonhson pour la langue anglaise, de l'académie espagnole de Madrid, de l'académie italienne *della Crusca*, pour leurs langues respectives. Féraud, mort en 1807, dans un extrême dénument, a laissé un manuscrit de 3 vol. in-4°, qui contient des additions et des corrections pour son *Dictionnaire critique*. Féraud s'était aussi occupé d'un *Traité de la langue provençale*; il n'en reste que des fragmens informes.

FÉRAUD. *Voyez* Ferraud.

FERAULT (Jean), né à Angers, procureur du roi au Mans, vers 1510, a donné, entre autres, un *Traité latin des droits et priviléges du royaume de France*, dédié au roi Louis XII, Paris, 1545, in-8°. Cet ouvrage est cu-

rieux et était estimé de son temps.

FERBER (Jean-Jacques), minéralogiste, né en 1743, à Carlscröna, en Suède, fit ses études sous Antoine Swab, habile minéralogiste. Il suivit ensuite les leçons du célèbre Linné. En 1774, il fut nommé professeur de physique et d'histoire naturelle, à Mietau en Courlande. Il passa ensuite à l'académie de Pétersbourg, puis à celle de Berlin. Il mourut en 1790, d'une attaque d'apoplexie, qui le frappa pendant un voyage qu'il fit dans les montagnes. Il a laissé plusieurs ouvrages, tous écrits en allemand: I. *Lettres écrites d'Italie;* II. *Description des mines d'Idria;* III. *Histoire minéralogique de Bohême;* IV. *Oryctologie du Derbyshire*, Mietau, 1776, in-8°; V. *Notice minéralogique du pays de Deux-Ponts, du Palatinat et du pays de Neuchâtel*, etc., etc.

FERCHAULT *Voy.* Réaumur.

FERDINAND Ier, empereur d'Allemagne, second fils de l'archiduc Philippe et frère puîné de Charles-Quint, né à Alcala en Espagne le 10 mars 1503, épousa la princesse Anne Jagellon, fille de Ladislas VI, roi de Hongrie et de Bohême, et sœur de Louis-le-Jeune, tué à la bataille de Mohacs en 1526. Après la mort de ce prince, Ferdinand, qui croyait avoir des droits à sa succession, se fit couronner roi de Hongrie et de Bohême en 1527. Il fut élu roi des Romains en 1531. Charles-Quint, son frère, ayant abdiqué l'empire, il lui succéda en 1558, à l'âge de 55 ans. Le pape Paul IV refusa de le reconnaître pour empereur légitime, parce que, disait ce pontife, l'abdication de Charles-Quint, faite sans la permission du saint-siége, était nulle; mais Pie IV, son successeur, ne crut pas devoir faire ces difficultés. Ferdinand pressa ce pape de permettre à ses sujets d'Autriche la communion sous les deux espèces: le pape donna une bulle qui allait réunir les deux partis, lorsque l'empereur mourut à Vienne le 25 juillet 1564. Ce prince voulait donner la paix à l'Église. Il s'efforça de la conserver dans l'empire, fit une trève de huit ans avec les Turcs, réconcilia plusieurs princes ennemis, et termina les querelles des rois de Danemarck et de Suède. L'histoire lui reproche avec fondement le meurtre de Martinusius, qui fut assassiné par son ordre. (*Voyez* Martinusius.) Un testament qu'il avait fait, vingt ans avant sa mort, en 1543, et auquel il ne dérogea point par ses dernières volontés, jeta, de loin, la semence de la guerre qui a troublé l'Europe deux cents ans après. Ce testament appelait ses filles à la succession des royaumes de Bohême et de Hongrie, au défaut des héritiers de ses fils, disposition qui a donné lieu, en 1740, à la prétention que la maison électorale de Bavière a formée sur ces royaumes, l'archiduchesse Anne, fille de Ferdinand Ier, ayant été mariée à Albert V, duc de Bavière. Outre cette princesse, Ferdinand laissa d'Anne, princesse de Hongrie et de Bohême, trois fils et neuf filles. Les fils sont: Maximilien, qui lui succéda sur le trône impérial; Ferdinand, surnommé le *Prudent*, comte de Tyrol; Charles, archiduc de Gratz en Styrie. Il avait eu un quatrième fils, nommé Jean, qui mourut à la fleur de son âge. On a imprimé en latin les *Lettres de Ferdi-*

nand Ier au pape Pie IV, Paris, 1563, in-8°.

FERDINAND II, archiduc d'Autriche, fils de Charles, duc de Styrie, et petit-fils de Ferdinand Ier, né en 1578, roi de Bohême en 1617, de Hongrie en 1618, fut élu empereur en 1619. Les Bohémiens révoltés venaient de se donner à Frédéric V, électeur palatin, qu'ils avaient couronné. L'empereur attaqua le nouveau roi, le battit à la bataille de Prague en 1720, et le dépouilla de son électorat qui fut donné à Maximilien, duc de Bavière, qui avait gagné cette bataille pour Ferdinand. Christian IV, roi de Danemarck, s'unit avec d'autres princes pour soutenir le malheureux palatin. Tilli, l'un des plus grands généraux de l'empereur, le défit en 1626, ôta toutes les ressources au palatin, et força son défenseur le roi Christian à signer la paix en 1629. Les victoires de Ferdinand donnèrent de la jalousie aux princes protestans d'Allemagne : ils s'unirent contre lui avec Louis XIII, roi de France, et Gustave-Adolphe, roi de Suède. Gustave, le héros du nord, remporta une victoire signalée à Leipsick sur Tilli, en 1631, soumit les deux tiers de l'Allemagne, et perdit la vie, l'année d'après, au milieu de ses triomphes, à la bataille de Lutzen. Bannier, général de Gustave, continua ses conquêtes, et soutint la réputation des armées suédoises. L'empereur arrêta le cours de ces victoires, par le gain de la bataille de Nortlingue en 1634. L'année suivante, il conclut la paix de Prague, et fut assez heureux deux ans après, pour faire déclarer son fils roi des Romains. Enfin, après dix-huit ans d'un règne toujours troublé par des guerres étrangères ou intestines, Ferdinand mourut à Vienne le 8 février 1637. Il eut de sa première femme, Marianne de Bavière, Ferdinand III, son successeur à l'empire, et Léopold-Guillaume, évêque de Strasbourg. Deux de ses filles épousèrent, l'une (Marianne) l'électeur Maximilien de Bavière : l'autre (Cécile-Renée) Vladislas, roi de Pologne. Il n'eut point d'enfans de sa seconde femme Éléonore, fille de Vincent, duc de Mantoue. Les plus grands ennemis de cet empereur n'ont pu refuser des éloges à sa grandeur d'âme, à sa prudence, à sa fermeté et à ses autres vertus. Il semblait être au-dessus des évènemens, dit un historien, et trouvait jusque dans ses pertes les moyens de parvenir à ses fins. On pourrait lui reprocher trop d'ambition ; mais les protestans, dont il voulait rabaisser le pouvoir, ont sans doute exagéré ses défauts, en lui attribuant le projet de se rendre absolu dans tout l'empire. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il eût été le restaurateur de la religion catholique en Allemagne, et de l'autorité impériale, s'il avait eu pour l'une et l'autre un zèle plus réglé, et si la France et la Suède n'avaient donné des secours aux protestans. Ferdinand II professait pour les prêtres la vénération la plus profonde. « S'il m'arrivait, disait-il, de rencontrer en même lieu un ange et un religieux, le religieux aurait mon premier hommage, l'ange, le second. » Faut-il s'étonner d'après cela que deux jésuites, dont les noms ont acquis dans l'histoire d'Allemagne une triste célébrité, Lammerman et Weingartner le gouvernassent despotiquement ?

Les princes catholiques eux-mêmes le lui reprochèrent à la diète de Ratisbonne. Les *Annales* de Ferdinand II ont été publiées en allemand par Khevenhuller. *Voy.* Histoire de Wallenstein, par Herchenhalin.

FERDINAND III, surnommé Ernest, fils et successeur du précédent, né en 1608, fut roi de Hongrie en 1625, de Bohême en 1627, des Romains en 1636, et empereur en 1637. La mort du père ne changea rien à la face des affaires, et la guerre continua partout avec une égale vivacité sous le fils. Il eut d'abord quelques avantages sur les Suédois; mais Bernard de Saxe, duc de Weimar, devint un ennemi aussi dangereux pour Ferdinand III, que Gustave-Adolphe l'avait été pour Ferdinand II. Ce général remporta quatre victoires en moins de quatre mois. Bannier ne fut pas moins heureux sous ce règne qu'il l'avait été sous le précédent. Il assiégea Ratisbonne, où l'empereur tenait sa diète, et, sans un dégel, il s'en rendait maître. Les Français s'étaient joints aux Suédois. Le maréchal de Guébriant enleva Lamboi et ses troupes à la bataille d'Ordinghen, en 1643. Le duc d'Enghien, appelé depuis le grand Condé, força l'année suivante, les retranchemens de Fribourg, et gagna en 1645 la bataille de Nortlingue, dans cette même plaine où les Suédois avaient été vaincus après la mort de Gustave, onze ans auparavant. Tortenson, autre général suédois, pressait l'Autriche d'un côté, tandis que Condé et Turenne l'assiégeaient de l'autre. Ferdinand, fatigué de tant de revers, conclut enfin la paix de Westphalie en 1648. Les traités signés, l'un à Osnabruck, l'autre à Munster, ont été long-temps le code politique et la principale des lois fondamentales de l'empire germanique. Par cette paix, les rois de Suède devinrent princes de l'empire, en se faisant céder la plus belle partie de la Poméranie; le roi de France eut l'Alsace et les Trois-Évêchés, sans être prince de l'empire : les trois religions, romaine, luthérienne et calviniste, furent également autorisées. Il n'y eut que le saint-siége et le roi d'Espagne qui eurent à se plaindre de ces traités. L'empereur Ferdinand mourut en 1657. Généreux, doux, humain, religieux, ami des lettres, il fit du bien à ses peuples, récompensa les services et encouragea les arts : mais on lui reproche de n'avoir pas toujours bien choisi ses favoris, et d'avoir rempli son conseil de mauvais politiques et d'esprits ambitieux qui furent cause, en partie, de ses malheurs. Ses femmes furent, 1°, Marie-Anne, fille de Philippe III, roi d'Espagne; 2°, Marie-Léopoldine, fille de Léopold, duc du Tyrol; 3°, Éléonore, fille de Charles II, duc de Mantoue. Parmi ses enfans, nous ne citerons que Léopold-Ignace, depuis empereur, dont le frère aîné, Ferdinand, roi des Romains, mourut à 21 ans. Ils étaient l'un et l'autre du premier lit. On a l'*Histoire de Ferdinand III* (en italien), par le comte Galeazzo Gualdo Priorato, Vienne, 1672, in-folio.

FERDINAND Ier, roi de Castille et de Léon, dit *le Grand*, second fils de Sanche III, roi de Navarre, commença à régner en 1035. Bermude, roi de Léon, son beau-frère, lui ayant déclaré

la guerre en 1038, Ferdinand alla à sa rencontre, le joignit sous les murs de Carion et gagna sur lui la bataille. Bermude y perdit la vie. Maître de ce royaume et par le droit de conquête et par celui de son épouse, il se fit couronner roi de Léon et des Asturies la même année. Il tourna ensuite ses armes contre les Maures, leur prit beaucoup de villes, et poussa jusqu'au milieu du Portugal, où il fixa la rivière de Mondego pour servir de bornes aux deux états. Quelque temps après, il déclara la guerre à son frère Garcias IV, roi de Navarre. On en vint aux mains, et Garcias perdit son royaume et la vie. Cependant Ferdinand laissa cette couronne à son neveu Sanche IV, qu'il pouvait dépouiller. Ferdinand mourut en 1065, après avoir régné trente ans en Castille et vingt-huit dans le royaume de Léon. Prince sage, grand capitaine, on ne lui reproche que la faute trop commune alors en Espagne et en France, d'avoir partagé ses états entre ses trois fils qui tous furent rois; faute qui fut toujours la source des guerres civiles.

FERDINAND II, fils puîné d'Alphonse VIII, roi de Léon et de Castille, succéda à son père en 1157. Il remporta de grands avantages sur les Portugais, fit prisonnier leur roi Alfonse-Henriquez (*Voyez* ALPHONSE), et usa de sa victoire avec modération. Il mourut à Benavente en 1187, à l'âge de 52 ans, après un règne de trente ans, et après avoir agrandi et raffermi ses états. Ce prince réunissait de grandes qualités. Ce fut un monarque plein de justice, de sagesse et de générosité, un habile général et un intrépide guerrier; il fut de plus, tendre époux et bon père.

FERDINAND III dit (*le saint*) fils d'Alphonse IX, né l'an 1200, parvenu à la couronne de Castille par l'abdication volontaire de sa mère, la reine Bérengère, en 1217, et à celle de Léon par la mort de son père en 1230, prit sur les Maures Cordoue où l'on comptait alors 300,000 ames, Murcie, Séville, Xerés, Cadix, Saint-Lucar, et mourut en 1252, occupé du projet de conquérir le royaume de Maroc. Ce prince, cousin germain de saint Louis, fut aussi saint, et peut-être plus grand homme que lui. Il fit des lois sages comme ce roi de France, humilia les grands qui tyrannisaient les petits, purgea ses états des brigands et des voleurs, établit le conseil souverain de Castille, fit rassembler les lois de ses prédécesseurs en un code, et donna une nouvelle face à l'Espagne. Clément X le mit, en 1617, au nombre des saints. Il était, depuis longtemps, dans la liste des bons rois et des héros. L'histoire de son règne (jusqu'à l'année 1243), a été écrite en espagnol par son ministre, don Rodrigue Ximenès, archevêque de Tolède, Medina-del-Campo, 1567, in-folio.

FERDINAND IV, roi de Castille et de Léon, né à Séville le 6 décembre 1285, surnommé l'*Ajourné*, parce que, dans l'ivresse et par un abus coupable de son autorité, il fit jeter du haut d'un rocher deux seigneurs nommés Carvajal qui, disent les historiens, avant d'être précipités, l'ajournèrent à comparaître devant Dieu dans trente jours; en effet, il mourut au bout de ce terme. Ce siècle était celui des ajournemens et des prodiges;

Clément V et Philippe-le-Bel avaient été aussi, dit-on, ajournés par le grand-maître des templiers. Ferdinand, parvenu au trône de Castille en 1295, mourut subitement en 1312, à 27 ans. Les premières années de son règne furent très-orageuses ; mais la reine Marie, sa mère, se conduisit avec tant de sagesse et de fermeté, qu'elle assura la couronne sur la tête de son fils. Il se signala par ses conquêtes sur le roi de Grenade et sur les Maures, auxquels il enleva Gibraltar, moins fort alors qu'aujourd'hui. C'était un prince violent et despotique, et qui dut à sa mère et à l'attachement et à la déférence qu'il eut pour elle le peu de bien qu'il fit.

FERDINAND V, dit *le Catholique*, fils de Jean II, roi d'Aragon, né à Soz, sur les frontières de la Navarre, le 10 mars 1452, épousa, en 1469, Isabelle de Castille, sœur de Henri IV, dit l'*Impuissant*. Ce mariage réunit les états de Castille avec ceux d'Aragon. Ferdinand et Isabelle vécurent ensemble, dit un historien, non comme deux époux dont les biens sont communs sous les ordres du mari, mais comme deux monarques étroitement unis pour leurs communs intérêts. Il formèrent une puissance, telle que l'Espagne n'en avait pas encore vue. Ferdinand déclara la guerre à Alphonse, roi de Portugal, le battit à Toro, en 1476, et termina cette guerre par une paix avantageuse. Le royaume de Grenade tentait son ambition ; il le conquit en 1492, après une guerre de huit ans. Ce royaume était le seul que les Maures eussent conservé en Espagne. Boabdil, le dernier roi qui avait détroné son père Mulel-Hassem, défendit huit mois sa capitale ; mais craignant de tout perdre, s'il tardait trop à se rendre, il se hâta de capituler. Il fut stipulé qu'on ne toucherait ni aux biens, ni aux lois, ni à la liberté, ni à la religion des vaincus ; que leurs prisonniers seraient rendus sans rançon, et que les juifs compris dans le traité, jouiraient des mêmes priviléges. Boabdil, malgré la douceur de ces conditions, versa des larmes en se tournant vers les murs de Grenade. « Tu as raison, lui dit sa mère, de pleurer comme une femme, puisque tu n'as pas su garder en homme une telle ville. » Grenade, bâtie par les Mahométans depuis près de cinq siècles, était peuplée, opulente, ornée de ce vaste palais des rois maures, dans lequel étaient les plus beaux bains de l'Europe, et dont plusieurs salles voûtées étaient soutenues sur cent colonnes d'albâtre. Le luxe et les richesses de cette ville furent probablement les instrumens de sa perte. Boabdil alla finir ses jours en Afrique. C'est ainsi que finit en Espagne la puissance des Maures, après l'avoir dominée depuis environ 800 ans. Ferdinand étant maître de la Castille par sa femme, de Grenade par ses armes, et de l'Aragon par sa naissance, il ne lui manquait que la Navarre, qu'il envahit ensuite. Dans le même temps que ce prince faisait des conquêtes en Europe, Christophe-Colomb découvrait l'Amérique, et le faisait souverain d'un nouveau monde. Ce n'était pas assez pour Ferdinand ; il envoie en Italie Gonsalve de Cordoue, dit *le Grand Capitaine*, qui s'empare d'une partie du royaume de Naples, tandis que les Français se

rendaient maîtres de l'autre. Ceux-ci furent ensuite entièrement chassés par les Espagnols, qui leur cherchèrent querelle sur les limites. Cette conquête fut suivie de celle de la Navarre. Henri VIII, roi d'Angleterre était son gendre; il lui proposa la conquête de la Guienne. Le jeune roi envoya une armée, et son beau-père s'en servit pour conquérir la Navarre. Après cette usurpation, il chercha des titres pour la justifier: il ne put trouver qu'une bulle prétendue, qui excommuniait le roi de Navarre, et qui donnait son royaume au premier occupant. Ferdinand, appelé *le Sage* et *le Prudent* en Espagne, en Italie *le Pieux*, n'eut en France et en Angleterre, que le titre d'ambitieux et de perfide. Ces défauts ternirent ses grandes qualités, car on ne peut lui refuser d'avoir été le plus grand roi de son siècle, souple, adroit, laborieux, éclairé, connaissant les hommes et les affaires, fécond en ressources, prévoyant les événemens, faisant la guerre en roi. Ce monarque mourut âgé d'environ 63 ans, en 1516, au village de Madrigaléjo, d'une hydropisie, causée par un aphrodisiaque que Germaine de Foix, sa seconde femme, lui avait donné pour le mettre en état d'avoir un deuxième enfant d'elle, le premier étant mort en bas âge. Il était fort superstitieux. On raconte que des astrologues ayant prédit qu'il mourrait dans Madrigal, ville de la Castille, il ne voulut jamais y mettre le pied, et que, traînant sa mélancolie de lieu en lieu, il vint mourir, sans y prendre garde, dans le village de Madrigaléjo. Les Juifs furent chassés d'Espagne sous son règne, et ce bannissement eut quelques mauvaises suites; mais ce fut la seule plaie qu'il fit à l'Espagne. Il humilia la haute noblesse, rendit la force aux lois, réforma le clergé, diminua les impôts, donna les plus sages ordonnances, punit les magistrats prévaricateurs, découvrit le Nouveau-Monde, conquit Grenade, Naples, la Navarre, Oran, et les côtes d'Afrique. Ce n'était pas sans raison que Philippe II disait: « C'est à lui que nous devons tout. » Mais lui-même ne dut pas peu à Gonsalve de Cordoue, envers qui il fut ingrat, et à Ximenès. (*Voyez* ces deux articles.) Ses conquêtes coûtèrent beaucoup à sa probité. Ses ambassadeurs lui rapportant un jour que Louis XII se plaignait qu'il l'avait trompé deux fois. — « Deux fois, interrompit Ferdinand, il en a bien menti, l'ivrogne, je l'ai trompé plus de dix. » Un prince italien, son contemporain, disait de ce monarque: « Avant de compter sur ses promesses, je voudrais qu'il jurât par un dieu en qui il crût. » « Il faut penser, dit un auteur estimé, que le surnom de *Catholique* fut un sobriquet: car assurément personne n'a moins possédé que lui l'esprit de religion...» Il lui fut donné par le pape Innocent VIII après l'expédition glorieuse qui mit fin à la domination des Maures en Espagne. Un historien d'abord trop accueilli, et ensuite trop dédaigné, Varillas, a tracé un portrait de Ferdinand, remarquable par l'exactitude et la vérité des principaux traits: c'est ce qui nous engage à le placer ici, « Ferdinand, dit-il, ne perdit aucune occasion de profiter des fautes de ses voisins, et de l'égarement de ses peuples. Il fit

contribuer à l'établissement de son autorité les deux seuls accidens de sa vie qui la pouvaient ruiner, je veux dire la mort de sa femme, et la faiblesse de sa fille. Il devint l'aîné de sa maison par la mort de son frère dans une conjoncture où la couronne d'Aragon était absolument nécessaire pour arriver à celle de Castille, et son mariage avec la reine Isabelle ne fut pas tant un fruit de son choix, que du besoin qu'elle eut de son bras et de ses armes pour se mettre en possession d'un héritage qui lui était contesté. Il prévint ses rivaux et surmonta ses ennemis. Il vit un grand nombre de peuples, de mœurs différentes, sous un même gouvernement, et sut tourner contre les infidèles les armes de ceux qui les avaient levées contre lui. Il poursuivit avec une persévérance obstinée la guerre de Grenade, et se rendit maître de ce royaume par des voies qui n'ont point encore été reconnues : ensuite il partagea celui de Naples avec les Français, et leur enleva après leur portion, rendit inutiles tous les efforts qu'ils firent pour le recouvrer, leur suscita tant et de si formidables adversaires, qu'ils lui laissèrent prendre la Navarre; lors même qu'ils étaient en état de l'en empêcher. Il gagna des batailles en Afrique, y subjugua des royaumes, y retint des ports pour la sûreté du commerce, et les remplit de colonies juives dont il était sur le point de purger l'Espagne. Il pourvut à ce que ses successeurs ne manquassent point d'argent comme lui, en leur procurant toutes les richesses du Nouveau-Monde, et leur laissa tous les alignemens propres à fonder la monarchie universelle. Enfin il surpassa tous les princes de son siècle dans la science du cabinet, et c'est à lui qu'on doit attribuer le premier et souverain usage de la politique moderne. » Au reste, Roustan ne croit pas que les conquêtes faites en Amérique aient été aussi utiles à la monarchie espagnole que Varillas le pense. Les richesses que l'Espagne en tira lui donnèrent d'abord, il est vrai, une sorte d'éclat et de boufissure; mais elles sapèrent les bases de sa puissance naturelle, sa population, son commerce, ses manufactures. Des milliers d'artisans et de négocians abandonnèrent une fortune lente, mais sûre dans leur patrie, pour courir après une fortune brillante, mais souvent incertaine, dans le Nouveau-monde. La plupart n'y trouvèrent qu'une mort précoce causée par le changement de climat, de nourriture et de mœurs. L'Espagne perdit beaucoup plus que ses colonies ne gagnèrent. Cet arbre épuisé par le grand nombre de ses rameaux ne présenta, après les règnes de Charles-Quint et de Philippe II, qu'un corps languissant. C'est ainsi que les hommes sont punis de leur ambition par leur ambition même. En invitant les sujets espagnols à préférer l'exploitation des mines à la culture des terres, le gouvernement se procura beaucoup d'or. Mais comme le prix de toutes les denrées nécessaires doubla bientôt en Europe, et a depuis décuplé, l'Espagne, quoique abondante en signes de richesses, n'en fut guère plus riche. C'est ce que Ferdinand ne prévit pas. Ce prince ne laissa que des filles. Jean, son fils, était mort avant lui, d'une chute de cheval. Des quatre

princesses qu'il eut d'Isabelle, l'aînée et la troisième épousèrent successivement Emmanuel, roi de Portugal; Catherine, la dernière, Henri VIII, roi d'Angleterre, et Jeanne, la seconde, Philippe, archiduc d'Autriche, héritier, par sa mère, des dix-sept provinces des Pays-Bas et du comté de Bourgogne, et qui devait encore ajouter à cette grande succession, après la mort de l'empereur Maximilien son père, tout le patrimoine de la maison d'Autriche. Jeanne n'eut pas la force d'esprit de son père. Son cerveau se dérangea, et Philippe, pour la dépouiller des droits qu'elle lui avait apportés, rendit public un accident dont il était en partie la cause, et qu'il aurait dû cacher avec soin. Ainsi Ferdinaud, si heureux au dehors, si le bonheur des rois consiste dans la réussite des projets crimninels, dans l'étendue de la puissance, dans l'abaissement et la servitude des peuples, eut des chagrins domestiques qui répandirent l'amertume sur ses derniers jours. Le surnom de *Catholique* qu'il porta fut conservé par ses successeurs qui en ont fait un titre héréditaire aux rois d'Espagne. Ferdinand, dit un publiciste, fut un homme extraordinaire: on ne lui donnera point le titre de grand homme, il n'appartient qu'aux bienfaiteurs des nations. Il parut n'avoir qu'un seul objet en vue, l'agrandissement de ses états; mais le fanatisme ou la passion de l'autorité lui firent faire de très-grandes fautes. Il voulut étendre son empire sur les consciences et créa le redoutable tribunal de l'inquisition. Il ne prévit pas qu'il mettrait ses successeurs sous l'influence du sacerdoce, et que, laissant à l'autorité ecclésiastique le droit de prononcer sur des crimes réels et imaginaires, il anéantissait l'autorité civile, et rendait le trône le marche-pied de l'autel. L'intolérance lui fit expulser les juifs de son royaume; il eût mieux valu, par des lois douces et protectrices, en faire des hommes industrieux et de bons citoyens. Ferdinand vécut dans un siècle fécond en grands hommes, et il les fit servir à sa gloire. Il dut le Nouveau-Monde au génie de Colomb, à l'audace intrépide des Cortès, des Pizarres; Gonsalve de Cordoue lui conquit le royaume de Naples, et Ximenès, sorti des ténèbres du cloître, tint d'une main ferme les rênes de l'administration. Hernand de Pulgar a écrit: *la Cronica de los Reyes Don Fernando y Dona Isabel*, Sarragosse, 1567, in-folio. Ant. de Lebrixa a donné: *Rerum à Ferdinando et Isabellâ, hispaniarum regibus, gestarum Decades duæ*, Grenade, 1545, in-fol. L'*Histoire des Rois catholiques Ferdinand et Isabelle*, a été écrite en 2 vol. in-12, Paris, 1766, par l'abbé Mignot.

FERDINAND VI, surnommé *le Sage*, né à Madrid, le 10 avril 1712, de Philippe V, et de Marie de Savoie, sa première femme, monta sur le trône après la mort de son père, arrivée en 1746. Quoique Philippe V aimât tous ses enfans, il disait souvent que Ferdinand était le meilleur. En effet, ce prince, naturellement bon, tranquille et doux, ouvrit son règne par des actes de bienfaisance. Il fit rendre la liberté aux prisonniers, spécialement à ceux qui étaient détenus pour dettes, chargea son trésorier de

payer leurs créances, pardonna aux contrebandiers et aux déserteurs, et assigna deux jours dans la semaine pour faire rendre justice à ses sujets. Il prit part à la guerre de 1741, et surtout à la paix signée en 1748, qui procura la couronne des Deux-Siciles à don Carlos, un de ses frères, et à l'autre, les duchés de Parme et de Plaisance. Il profita de ce calme passager pour extirper les abus introduits dans les finances, rétablit la marine, abolit le tribunal de la Nonciature, qui faisait passer à Rome des sommes considérables, obtint le droit de nommer à plusieurs évêchés, réforma le clergé régulier, et protégea le commerce, les arts et l'agriculture. L'Espagne, fécondée par ses bienfaits, vit sortir de son sein des manufactures en tout genre. Par ses soins, les Espagnols, auparavant tributaires de l'industrie des autres nations, virent abonder chez eux les matières premières et les productions des arts. Des canaux pratiqués en différentes parties de l'état portèrent l'abondance dans les campagnes. Charles III, son frère, soutint dignement ses entreprises. Ferdinand VI mourut sans postérité, à Madrid, le 10 août 1759, dans un état d'aliénation qui donna lieu à penser que sa mort n'eut pas lieu à cette époque, qu'on le relégua au couvent de la Casa de Campo, pendant qu'on célébrait ses funérailles. Cette mesure, qui n'a jamais été connue d'une grande partie de la nation, aurait eu lieu du consentement des cortès et des grands, dans la vue d'en imposer au peuple qui le chérissait, et n'aurait pas souffert le moindre changement de son vivant. Il avait épousé, en 1728, Marie-Madeleine Thérèse, infante de Portugal, qui avait beaucoup d'ascendant sur lui. Sa santé faible et délicate l'obligea quelquefois de laisser gouverner les ministres que cette princesse lui donnait, et qui n'étaient pas toujours favorables à la France.

FERDINAND, Infant, fils de Jacques II, roi d'Aragon, né en 1228 à Valence, devait, d'après la disposition que, de son vivant, son père avait faite entre ses enfans, posséder les états de Roussillon, de Cerdagne, de Conflans et de Montpellier. Ce partage mit la désunion entre Ferdinand et son frère Pèdre. Tous les efforts pour les réunir furent inutiles; ils étaient tous deux ambitieux, hautains et vindicatifs. Don Pèdre arma le bras d'un assassin contre son frère, et ce noir dessein n'ayant pas réussi, il entre à main armée dans les états de Don Ferdinand et s'en rend maître. Celui-ci, irrité contre son père, qu'il accusait d'injustice, fit soulever tous les seigneurs catalans; mais il fut défait, poursuivi, et fait prisonnier. Son frère donna l'ordre barbare de le jeter dans la rivière de Cinga, en 1275.

FERDINAND, roi de Portugal, né à Coimbre en 1340, mort en 1383, succéda en 1367 à son père Pierre-le-Cruel. Après la mort de Pierre-le-Cruel, roi de Castille, il prit le titre de roi d'Espagne, ce qui causa une guerre entre lui et Henri de Transtamarre. Le prince Henri ravagea le Portugal, et n'accorda la paix à Ferdinand qu'à la condition d'épouser sa fille. Depuis, il désavoua ce mariage, et forma une alliance avec Jean de Gaunt,

duc de Lancastre, qui prétendait avoir des droits sur le trône de Castille. Cette guerre, très-malheureuse pour le Portugal, obligea Ferdinand à demander la paix. Cependant il en entreprit encore une autre, dans laquelle, secondé par les Anglais, il fut d'abord plus heureux; mais à la fin il se vit forcé de faire de nouvelles propositions, qui furent acceptées. Ce prince serait regardé comme un roi juste, bienfaisant et sage, s'il n'eût pas commis un acte d'injustice, qu'il eut de la peine à faire oublier par l'abondance qu'il introduisit dans ses états et la sagesse de son administration. Ce fut la violence qu'il exerça envers Velasquez de Lacuna, dont il fit casser le mariage avec Éléonore de Menèse dont il était éperdument amoureux, et qu'il avait enlevée. Ce gentilhomme, outragé dans son honneur, se retira en Castille, dévoré par la honte et la douleur. Il porta, dit-on, le reste de sa vie deux cornes d'argent à son chapeau comme pour reprocher à son souverain son injustice et l'affront qu'il en avait reçu.

FERDINAND I[er], roi de Naples, fils naturel d'Alphonse d'Aragon, dit le *Magnanime*, prit possession du royaume de Naples en 1458, qui lui fut confirmée par le pape Pie II. Il eut d'abord à soutenir une guerre contre plusieurs princes qui lui contestaient ce royaume; il fut battu près de Sarno; mais ayant été ensuite secouru par Scanderberg, ses armes eurent du succès; il battit le duc de Calabre. Tranquille possesseur du royaume, il ne tarda pas à tourner ses armes contre le saint-siége qui lui avait rendu des services signalés. Innocent VIII réussit à faire la paix avec lui; mais ce fut pour un moment. Ce prince renouvela d'abord les hostilités; ce qui força le pape à l'excommunier; mais ayant montré du regret de ses déprédations, le pontife signa derechef un traité de paix. Charles VIII, roi de France, ayant formé des prétentions sur ce royaume, Ferdinand voulut détourner l'orage en faisant des propositions avantageuses à ce prince; elles furent rejetées, et ce refus affligea Ferdinand si vivement, qu'il en mourut en 1493. Il fut peu regretté de ses sujets qu'il n'avait cessé de vexer ainsi que ses voisins. Alphonse son fils aîné lui succéda.

FERDINAND II, roi de Naples, fils d'Alphonse, fut couronné roi de Naples en 1495. Il eut d'abord une guerre sanglante à soutenir contre Charles VIII, roi de France, et ses propres sujets qui l'obligèrent de se retirer dans l'ile d'Ischia. Les Vénitiens et les Espagnols travaillèrent à le rétablir dans Naples occupé par les Français. Ferdinand paraît devant cette ville avec une flotte nombreuse en 1495, assiége Montpensier, retiré dans un des châteaux de Naples, l'oblige à l'abandonner, l'investit ensuite dans Atelle et le fait prisonnier. Il ne jouit point du fruit de ses victoires. Il mourut immédiatement après que les Français eurent évacué le royaume de Naples, l'an 1496. Frédéric son oncle lui succéda.

FERDINAND (Don), infant d'Espagne, né le 21 janvier 1751, duc de Parme, de Plaisance et de Guastalla le 18 juillet 1765, marié, le 27 juin 1769, à Marie-Amélie-Antoinette de Lorraine, archiduchesse d'Autriche, sœur de Jo-

seph II et de Marie-Antoinette, épouse de Louis XVI. Ce prince, disciple du célèbre Condillac, reçut une éducation philosophique qui ne put étouffer en lui les germes d'une piété remarquable. On le vit plusieurs fois depuis son avénement à la couronne ducale, faire à pied des pélerinages à Notre-Dame-de-Lorette et autres lieux de dévotion. La fin de sa vie fut troublée par l'invasion des Français en Italie. Il fit néanmoins sa paix avec le général Bonaparte, fut détenu après ses premières victoires, et s'obligea à payer une somme d'argent et à livrer quelques objets d'art. Il mourut en octobre 1802; et, après sa mort, le gouvernement français réunit à la France les états de Parme, de Plaisance et de Guastalla, en vertu d'une convention avec l'Espagne, du 21 mars 1801.

FERDINAND. *Voyez* BRUNSWICK et MÉDICIS.

FERDINAND DE CORDOUE, savant Espagnol du 15e siècle, passait pour un prodige en son temps. Il possédait les scolastiques, Aristote, Alexandre de Halès, Scot. Il peignait, chantait, dansait, jouait des instrumens aussi bien qu'aucun homme de son temps. La réunion de tant de talens le fit regarder par quelques-uns de ses contemporains comme sorcier ou comme l'Ante-Christ. Il se mêlait aussi de prédire l'avenir; on prétend qu'il annonça la mort de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, tué devant Nancy. Il a laissé différens ouvrages. I. *De artificio omnis scibilis*. II. *Commentaires sur l'Almageste de Ptolomée*, et sur une grande partie de la Bible. III. *De Pontificii pallii mysterio*. IV. *De jure beneficiorum vacantium*. V. *An sit licita pax cum Saracenis, disquisitio*.

FERDINAND DE CASTANHÉDA. *Voyez* CASTANHÉDA.

FERDINAND DE JÉSUS, moine espagnol de l'ordre des carmes déchaussés, né à Jaen en 1571, surnommé *Bouche d'or*, à cause de son éloquence, a donné des *Commentaires sur Aristote et sur l'Écriture sainte*. Il mourut en odeur de sainteté à Grenade en 1644. Il avait composé aussi plusieurs *Traités de théologie*, une *Grammaire grecque*, une *Grammaire hébraïque;* des Écrits historiques concernant son ordre, et deux cent soixante-cinq *Sermons*.

FERDINAND-MARTINEZ, dit *de Sainte-Marie*, carme déchaussé, né près d'Astorga, l'an 1554, fut en 1605 nommé général de son ordre, et confirmé dans le même poste en 1614, il contribua beaucoup à la propagation de son ordre tant en Europe qu'en Asie, et se distingua, par son habileté, dans plusieurs missions importantes que lui confia le pape Urbain VIII. En 1629, Il fut élu pour la troisième fois supérieur général des carmes, et mourut à Rome, le 23 mars 1631, dans un âge fort avancé.

FERDINAND D'ARAGON, archevêque de Sarragosse, fils d'Alphonse qui fut évêque de la même église, et petit-fils de Ferdinand-le-catholique, naquit à Madrid en 1514, et parvint à l'épiscopat en 1539. Il fut nommé vice-roi d'Aragon en 1560. Il mourut le 20 janvier 1575, il cultivait les lettres, et écrivit plusieurs volumes de l'Histoire des rois et des prélats d'Aragon. — FERDINAND DE TALAVEIRA, de

l'ordre de Saint-Jérôme, était né à Talavira-la-Reyna en 1445; il fut confesseur et conseiller de Ferdinand et d'Isabelle de Castille qui lui donnèrent l'archevêché de Grenade. Il mourut en odeur de sainteté, le 14 mars 1507, laissant quelques ouvrages ascétiques. — FERDINAND DE SAINT-JACQUES, religieux de l'ordre de la Merci, naquit à Séville, vers l'an 1541. Il se rendit célèbre en Espagne, comme prédicateur. Il mourut à Séville en 1639, après avoir exercé les emplois les plus distingués de son ordre. On a de lui deux volumes de Sermons et quelques ouvrages de piété.

FERDINAND (JEAN), jésuite de Tolède, mort à Palencia en 1595, à 59 ans, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Divinarum Scripturarum Thesaurus*, in-fol., 1594. C'est une explication des passages difficiles de l'Écriture sainte par ordre alphabétique. Il devait en donner deux autres volumes. — Il ne faut pas le confondre avec Jean FERDINAND, dominicain aragonais, qui a donné, trois ans avant sa mort, arrivée en 1625, un *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, à Rome, in-fol. Il y prouve la conformité de la Vulgate avec le texte hébreu.

FERDINANDI (ÉPIPHANE), médecin célèbre, né à Misagna dans la terre d'Otrante en 1569, professa la géométrie, la philosophie et l'art poétique dans sa patrie. Il mourut en 1638, à 69 ans, après avoir publié quelques ouvrages. Le meilleur est celui qui a pour titre : *Observationes et casus medici*, Venise, 1621, in-fol. Ce livre a été réimprimé plusieurs fois en Allemagne et en Hollande. On a encore de lui : I. *Theoremata medica*, Venise, 1611, in-fol. II. *De vitâ prorogandâ, juventute conservandâ, et senectute retardandâ*, Naples, 1612, in-4°. III. *Aureus de Peste libellus*, Naples, 1631, in-4°. IV. *Centum historiæ seu casus medici*, Venise, 1621, in-fol. Ferdinand était philosophe : Il savait élever son ame au-dessus des disgrâces. Un jour, pendant qu'il expliquait Hippocrate, on vint lui annoncer la mort d'un de ses fils, jeune homme de 20 ans, qui donnait des espérances ; il se contenta de répondre comme Job : « Dieu me l'avait donné, Dieu me l'a ôté..... » Un de ses amis tâchait de le consoler sur la mort de sa femme qu'il aimait tendrement : « Je serais, lui répondit-il, indigne du nom de philosophe, si, dans de tels malheurs, je ne savais pas me consoler moi-même.

FERDOUCY (ABOUL-MANSSOUR-CACEM), fils d'El-Haçan, né en 304 de l'hégire (916-17 de J.-C.) à Rizvan dans le voisinage de la ville de Thous en Khorassan, où il mourut dans un âge avancé, l'an 411 de l'hégire (1020 de notre ère), avait été attaché à la cour dès sa jeunesse, et s'y était fait connaître de bonne heure par d'heureux essais poétiques. Plusieurs années s'écoulèrent ainsi, et il atteignait sa trente-cinquième année, lorsqu'il entreprit, par l'ordre du Sultan Mahmoud, son poëme de *Chah-Nâmeh*. Cet ouvrage immortel, son chef-d'œuvre, l'Illiade de la Perse, qui est en 60,000 distiques, ou 120,000 vers, lui coûta trente ans de travaux, et méritait une récompense digne de son mérite. Le Sultan l'avait promise. Mais le premier ministre, à qui le poëte avait

courageusement refusé des louanges mensongères, le haïssait, et mit tout en usage pour lui nuire; il fut accusé d'hérésie. Mahmoud, docile à ses conseils, ne fit donner à Ferdoucy qu'une pièce d'argent par distique, au lieu d'une d'or qu'il lui avait promise. Il fallait recevoir cette indigne récompense, ou s'exposer à la fureur du sultan. Tout autre eût pris le premier de ces deux partis; mais Ferdoucy n'avait point une ame persanne. Il était au bain quand on lui apporta cette somme. Il la distribua en sortant entre les domestiques de l'établissement et les porteurs mêmes, et fit tenir à Mahmoud une satire amère de sa conduite. Le sultan voulait le faire arrêter; mais il avait quitté la cour. M. Langlès a publié en 1788, 2 vol. in-18, des Contes, Fables, Sentences, tirés des différens auteurs arabes et persans, avec une analyse du *Chah-Nâmeh:* Écoutons ce savant Orientaliste dans l'éloge qu'il fait de ce poëme immortel « qui, dit-il, reçoit depuis huit siè« cles des honneurs non contes« tés depuis le Bosphore jusqu'aux « rives du Gange et même dans « notre Europe savante. On con« çoit, ajoute-t-il, l'impossibilité « de donner dans une analyse « une juste idée d'un ouvrage « aussi immense. Ce n'est ni un « poëme épique, comme le pré« tend, l'illustre M. Jones, ni « un poëme historique, comme « le croit M. Champion. Il ren« ferme pourtant de nombreux « épisodes, ornés des plus ri« ches inventions de l'imagination « orientale et des traits histori« ques d'une vérité incontestable. « Ce poëme ou plutôt cette série « de poëmes embrasse l'espace « de plus de 3000 ans; les guerres « des Tartares contre les Persans « en font le principal sujet. Afra« syab (ou plutôt la dynastie des « Afrasyab), souverain du Tou« ran (la Tartarie), voulait en« vahir la Perse sur laquelle il « prétendait avoir des droits com« me descendant de Feridoun. Ses « auxiliaires étaient l'empereur « des Indes et celui de la Chine, « tous les démons, tous les gé« nies et tous les magiciens de « l'Asie; il avait déjà obtenu de « grands avantages, et se flattait « de quitter son trône de glaces « et ses climats neigeux, pour « s'établir dans les brillans palais « d'Ecbatane et de Persépolis, « sous le plus beau climat de la « Perse, lorsque tout-à-coup pa« rut l'invincible Roustem; il « marcha à la tête des Persans ra« nimés par son courage et par « son exemple; les charmes des « magiciens ne purent tenir con« lui; les troupes des empereurs « confédérés furent battues, les « barbares repoussés au fond de « leurs déserts, et la guerre se ter« mina glorieusement pour les « habitans de la Perse. Sans pré« tendre établir le moindre pa« rallèle entre une production gi« gantesque et même désordon« née, et le plus parfait comme « le plus ancien poëme épique, « nous observerons que, comme « Homère, Ferdoucy montre « quelquefois une imagination « brillante, ce génie créateur et « fécond, ce langage harmonieux « et figuré, qui, à toutes les « époques, et dans tous les pays « constituent le véritable poëte et « sans lesquels il n'existe pas de « poésie. Ses caractères, moins « variés que ceux de *l'Iliade*, « sont largement tracés et soute-

« nus avec vigueur. Certains com-
« bats de Roustem ne le cèdent
« pas à ceux d'Achille ou d'A-
« jax ; cependant nous n'insiste-
« rons pas davantage sur ce pa-
« rallèle. Ferdoucy n'avait cer-
« tainement aucune connaissance
« des beaux poëmes grecs et la-
« tins que l'antiquité nous a trans-
« mis. » Sir William Jones, est le premier orientaliste qui ait donné des fragmens originaux du Chah-Nâmeh dans ses *Traités de la poésie Asiatique*, que l'on trouve à la suite de sa traduction de *Nadir-Shah*, Londres, 1770. M. de Wallembourg avait entrepris une traduction française de tout le poëme de Ferdoucy, mais la mort l'a empêché de terminer cet ouvrage. M. Lumsden a essayé de donner une édition du *Chah-Nâmeh*, le premier volume a paru à Calcutta en 1811 : l'édition doit en avoir huit. La bibliothèque du roi possède une copie d'une traduction en prose arabe du *Chah-Nâmeh*.

FERET (Denis), avocat à Moret près Fontainebleau, né en 1573. Cet auteur, qui paraît avoir reçu de la nature plus de facilité que de talent, s'exerça dans divers genres, sans s'élever jamais au-dessus de la plus extrême médiocrité. On peut juger de l'espèce de ses ouvrages par cet extrait du titre d'un recueil qu'il publia, in-8°, en 1614, et dont on abrége encore beaucoup la fastidieuse énumération. *Les amours conjugales en Dieu. Sonnets, Acrostiches et Anagrammes, etc. ; plus les Prémices, dits le vrai Français, ou Poëmes, Advis et Mémoires, etc., etc. Plaintes et doléances pour les estats de 1614, Paraphrase de la table des portraits des empereurs de Constantinople ; l'Hymne de saint Denys ; Sonnets sur la loi salique ; Quatrains sur le même sujet ; Élégie de Solon paraphrasée ; l'Y grec martel d'hérésie en sonnets ; Poëme des affaires de justice, etc.*

FÉREY (.....), avocat distingué du 18me siècle, né à Dieppe, d'une famille justement estimée, embrassa à Rouen, dès l'âge de 20 ans, la profession d'avocat et obtint de bonne heure des succès qui firent dès-lors présager le haut degré de réputation auquel il devait parvenir. A 33 ans, il vint à Paris, où son savoir et ses connaissances le placèrent bientôt au rang des jurisconsultes les plus renommés. On distinguait dans Férey un jugement sûr, une pénétration qui ne le trompait jamais, une mémoire étonnante, au moyen de laquelle il est devenu si célèbre dans la connaissance du droit français. Ses talens lui acquirent une confiance telle qu'on se disputait en quelque sorte l'avantage de l'avoir pour conseil. Mais si Férey s'est illustré par ses talens, il est plus recommandable encore par ses vertus sociales et domestiques. Sensible, généreux, d'une douceur et d'une patience à toute épreuve ; vrai, droit et rempli d'honneur, il ne se déclara jamais l'ennemi que des abus et de l'injustice. Il est mort à Paris à 72 ans, le 16 juillet 1807, membre du conseil de discipline et d'enseignement des écoles de droit.

FERG (François-de-Paule), peintre et graveur, né à Vienne en Autriche en 1689, mort à Londres en 1740, ne répara la perte qu'il avait faite d'un temps

précieux sous de mauvais maîtres, qu'en copiant avec soin chez Lorient, fameux paysagiste, les estampes de Calot et de Leclerc Une étude constante et ses dispositions naturelles lui acquirent l'estime des connaisseurs de Vienne, de Bamberg, de Leipsik, de Dresde et même de Londres, où il se retira et vendit très-cher ses ouvrages. Mais ses dissipations l'ayant réduit à l'indigence, il périt dans une profonde misère. Ce peintre représentait, à la manière des Berghem et des Wouwermans, les fêtes champêtres, les travaux des villageois, etc. Il gravait aussi à l'eau-forte avec goût et intelligence. Ses ouvrages sont répandus en Allemagne et en Angleterre. On voit de lui, dans la galerie de Vienne, deux tableaux représentant des *Places publiques* d'Italie, dans un temps de foire, avec une grande quantité de figures.

FERGUS Ier, fut le premier roi d'Écosse en l'an 403 de l'ère chrétienne. Il fut continuellement en guerre avec les Romains et les Bretons. Il perdit la vie dans une action qui eut lieu en 420, contre les Bretons. On ne peut révoquer en doute l'existence de ce prince, car les documens authentiques qui existent encore en Écosse font remonter jusqu'à lui la race des rois qui s'éteignit dans Alexandre III.

FERGUS II, successeur d'Eugène VII en 764, régna d'abord avec justice et modération, mais dans la suite il se livra à des excès de tout genre. Sa femme, exaspérée par sa conduite, l'étrangla pendant la nuit en 767. Plusieurs personnes innocentes furent accusées de ce crime, et mises à la question. La reine s'avoua coupable pour ne pas voir souffrir tant d'innocens, et se donna la mort.

FERGUSON (Jacob), algébriste hollandais, a composé un ouvrage intitulé : *Labyrinthus Algebræ*, Lahaye 1667, in-4° (en hollandais). Ce livre dans lequel il est traité fort au long de la préparation et résolution des équations, est assez estimé pour le temps où il parut.

FERGUSON (Jacques), mécanicien, philosophe et astronome écossais, né en 1710 à Keith, village au comté de Bamff, mort en 1776. Comme ses parens étaient fort pauvres, il fut mis jeune dans une ferme pour y servir en qualité de berger. Dans cette situation, il acquit une connaissance très-surprenante des étoiles. Un gentilhomme voisin de la ferme, ayant eu occasion de remarquer l'habileté du jeune berger, le prit chez lui, lui enseigna l'arithmétique décimale et les élémens d'algèbre et de géométrie de Butler. D'après une description des globes, qui se trouve dans les Élémens de Gordon, Ferguson en fit une assez exacte pour lui servir à la solution des problèmes. Ensuite il fabriqua une horloge en bois; et depuis, les personnes du voisinage l'employèrent à nettoyer et à réparer leurs montres. Il avait du goût pour le dessin, et d'abord il gagna quelque chose à faire des dessins pour les ouvrages des dames. Bientôt il fit des portraits à l'encre de la Chine, et le produit de ses travaux le fit subsister plusieurs années. En 1744, Ferguson vint à Londres, où il donna des tables astronomiques, des principes de calcul, et des leçons de physiques expérimentale, qu'il répéta avec succès dans plusieurs provinces de l'Angleterre.

En 1754, il publia une *Description abrégée du système solaire, avec une recherche astronomique de l'année où le Sauveur a été crucifié*, in-8°; et un ouvrage intitulé : *Idée de l'univers matériel*, tirée de la Contemplation du Système solaire. Mais son principal ouvrage est l'*Astronomie expliquée d'après les principes de Newton, et mise à la portée de ceux qui n'ont pas étudié les mathématiques*. Cet ouvrage parut pour la première fois, in-4°, en 1756, et depuis il a été réimprimé plusieurs fois in-8°. A l'avénement du roi actuel d'Angleterre au trône, Ferguson, qui lui avait donné des leçons, obtint une pension annuelle de 50 livres sterling. En 1763, il fut nommé associé de la société royale, dispensé du droit d'admission et de la quotité annuelle. La même année, il donna ses *Tables* et ses *Leçons d'astronomie*, in-8°. En 1767, il publia des Tables et des Traités relatifs à plusieurs sciences et arts. Outre ces ouvrages, on a encore de lui des *Exercices choisis de mécanique*; l'*Astronomie de la jeunesse*; un *Essai pour servir d'introduction à l'astronomie*, 1772; une *Introduction à l'électricité*, 1770; l'*Art du dessin et de la perspective rendu facile*, 1775; et plusieurs Traités et Mémoires qui sont insérés dans les *Transactions philosophiques*. Ferguson ne s'est pas seulement rendu recommandable par son érudition profonde, il était encore estimable par la douceur de son caractère, la simplicité de ses manières, la pureté de ses mœurs et sa religion.

FERGUSON (Adam), écrivain écossais, né en 1724, à Logierait, dans la paroisse de Dunkeld, près de Perth, entra en 1739 à l'université de Saint-André, puis à celle d'Édimbourg où il compta parmi ses amis et ses émules, Blair, Robertson et Home. Il fut ensuite chapelain d'un régiment de montagnards écossais employé dans la guerre contre la France. Il quitta son régiment en 1757, et fut gouverneur des enfans de lord Bute. Nommé professeur de philosophie naturelle à l'université d'Édimbourg en 1759, il échangea cette chaire en 1764 pour celle de philosophie morale. En 1778, il fut nommé secrétaire des cinq commissaires chargés d'aller proposer des arrangemens pacifiques aux Américains. Il vivait encore en 1800 dans une campagne voisine d'Édimbourg. Ses principaux ouvrages sont : I. *Essai sur la société civile*, Londres, 1767, in-4° et in-8°, traduit en français par Bergier; Paris, 1783, 2 vol. in-12. II. *Institution de philosophie morale*, 1769, in-8°, traduit en français par Reverdit, Genève, 1775, in-12. III. *Principes des sciences morales et politiques*, 1792, 2 v. in-4°. Il fit cet ouvrage, qui n'est autre chose que l'analyse de ses leçons, après avoir résigné, en 1784, sa place de professeur de philosophie morale. IV. L'*Histoire des progrès et de la chute de la République romaine*, 1782, en 3 vol. in-4°. C'est le plus important de tous les ouvrages de Ferguson; il s'était proposé de faire pour la république ce que Gibbon a fait pour l'empire romain. Ce livre est profond et plein d'érudition; le style en est noble et élégant; on y désirerait un peu plus de concision. Il en a paru d'autres éditions, Édimbourg, 1799, avec des corrections importantes; Londres,

1805, 5 vol. in-8°. L'*Histoire de la République romaine*, a été traduite en français (par Desmeunier), Paris, 1784, 7 vol. in-8° et in-12 avec des cartes.

FERGUSSON (Robert), poète écossais, né à Édimbourg en 1750, mort en 1774, avait été destiné à l'état ecclésiastique; mais l'amour de la poésie et la dissipation le détournèrent de ce parti, et il obtint une place à Édimbourg au secrétariat du shériff. Il mourut fou à l'hôpital de Bedlam des suites d'une chute qu'il avait faite sur le crâne. Fergusson a donné des *Poésies pastorales et lyriques*, qui se trouvent dans la collection du docteur Anderson; elles ont été imprimées à Perth, et précédées d'une notice sur sa vie, 1774, in-12

FERGUSSON (Guillaume), peintre écossais, mort en 1690, excellait dans l'imitation parfaite de la nature, et surtout des oiseaux.

FERGUSSON (Robert), théologien anglais non-conformiste, qui a fait beaucoup de bruit dans son temps, mort en 1714, avait obtenu la cure de Godmersham au comté de Kent; mais il en fut dépossédé en 1662, et prit une école. Il se fit remarquer par ses intrigues à la cour, dont il fut espion, et s'attacha au duc de Montmouth, qu'on croit qu'il a trahi. Au reste, il ne fut jamais bien fermement d'aucun parti; mais sa versatilité n'empêcha pas qu'il ne mourût dans une excessive pauvreté. Fergusson est auteur d'un livre intitulé : *Les intérêts de la raison en matière de religion*, in-8°, et d'un *Discours sur la justification*.

FERHAD, pacha, grand-visir de l'empire ottoman, dut son élévation à une circonstance singulière. Il était cuisinier d'une oda des janissaires sous Amurat III; un jour qu'il était allé au marché de grand matin, il ne trouva aucune denrée; elles étaient déjà toutes enlevées. Il s'emporta en invectives et en malédictions contre le kiaïa du grand-visir, l'accusant de mettre un impôt si considérable sur les comestibles, que l'on n'apportait plus au marché la moitié des denrées qu'il fallait. Un inconnu s'approche de lui, et lui demande ce qui le fâche de la sorte; Ferhad lui raconte sa mésaventure, recommence ses plaintes contre les ministres, et dit que si jamais il était en place, les choses iraient autrement. Quelques heures après Ferhad est mandé au sérail; il pensa mourir de frayeur, lorsqu'il reconnut dans le sultan, l'inconnu auquel il avait parlé si librement. Le sultan le rassura, et le fit mettre sur-le-champ à la place du kiaïa. Peu après Ferhad devint grand-visir et administra l'empire. Il commanda l'armée ottomane contre les Perses, et obtint des succès mêlés de revers. Il fut un des meilleurs ministres d'Amurat III. Néanmoins il fut destitué deux fois, et reprit deux fois le rang de grand-visir. Enfin après quinze années de visiriat, il fut encore destitué et rentra dans la foule des sujets, environné de l'estime publique, et soutenu par le témoignage de sa conscience.

FERICHTAH (Mohammed-Kazem), célèbre historien persan, né à Ahmed-Magor, dans le Dekhan, florissait au milieu du dix-septième siècle. Il fut comblé des faveurs d'Aboul-Mozaffer-Ibrahim-Adil Chah II, roi de Visapour, qui lui confia des emplois importans. Son ouvrage,

qui lui coûta plus de vingt ans d'un travail assidu, est intitulé : *Kétâbi Ferichtah têmâm* (livre de Ferichtah complet). C'est une histoire de l'Inde divisée en douze livres. Dow et M. Jacques Anderson ont extrait ou traduit plusieurs fragmens de cette histoire. Ce dernier a traduit la *Description de la côte du Malabar*, qui a été insérée dans le deuxième volume de l'*asiatick Micellany*, page 278-305. Cette histoire est en général un peu sèche, mais elle a le mérite rare de l'exactitude et de l'impartialité.

FERID EDDYN. *Voy.* FERYD.

FERIOL (CHARLES), ambassadeur de France à Constantinople, commanda d'abord en Hongrie un corps de troupes Françaises, destiné à seconder Tékéli ; mais ayant été choisi pour remplacer Chateauneuf à la cour Ottomane, il arriva à Constantinople, le premier décembre 1699, et son audience fut fixée au 26. Le jour prescrit, de Feriol se rendit au sérail où il avait fait transporter les présens du roi de France, et fut reçu avec les honneurs accoutumés en pareil cas. Mais quand le moment de la présentation fut arrivé, l'ambassadeur n'ayant pas voulu se dessaisir de l'épée qu'il portait, parce qu'il croyait l'honneur de son souverain blessé dans cette occasion, les présens lui furent rendus et il n'eut pas d'audience. Cette affaire n'eut aucune suite fâcheuse, mais la cour de France décida qu'à l'avenir les ambassadeurs français à la Porte, sortiraient de leur palais sans épée, pour leur présentation au sultan. De Feriol n'en exerça pas moins ses fonctions, mais il y essuya des désagrémens qu'il dut à ses imprudences. Enfin son cerveau s'étant dérangé, il fut rappelé en 1710. Il mourut à Paris, le 25 octobre 1722. C'est lui qui avait acheté et ramené en France la jeune Aïssé, (*Voyez* AÏSSÉ.) On a de lui : Un *Recueil de cent estampes, représentant différentes nations du Levant*, Paris, 1714, in-fol. Ces estampes ont été gravées par Le Hay. L'année suivante, on y joignit deux estampes et un texte explicatif.

FERIOL. *V.* PONT-DE-VEYLE.

FERLONI (l'abbé SEVERIN ANTOINE), savant ecclésiastique et prédicateur distingué, naquit en 1740, dans les états du Pape, et mourut à Milan le 23 octobre 1813. Il s'était concilié l'estime et la protection des cardinaux ; Pie VI lui-même l'honorait de sa bienveillance. Il avait eu l'avantage d'être promu à la dignité de grand-prieur de l'ordre Constantinien. Une *Histoire des variations de la discipline de l'Église*, dont il était occupé depuis trente ans, qui lui avait coûté d'immenses recherches, et qui aurait formé 30 volumes, était prête à être publiée en 1798, lors de l'invasion de Rome par les Français. Son cabinet fut pillé, ses papiers enlevés ou brûlés, les diverses parties de son ouvrage, fruit de si pénibles veilles, furent déchirées ou dispersées, lui-même fut ruiné et resta sans ressources. Tant de maux abattirent son courage. Dans le dénûment où il était, il crut n'avoir rien de mieux à faire que de s'attacher à ceux qui l'avaient dépouillé. Il leur prêta sa plume pour composer des homélies favorables à leurs vues, il tordit des passages de l'Écriture sainte dans le sens révolutionnaire. Il devint le théologien du

conseil du vice-roi, et c'est de lui que sont les adresses adoptées par quelques évêques complaisans, dont retentirent en 1810 les journaux de France et d'Italie. Ferloni fit plus encore, il composa un ouvrage intitulé : *Dell' autorità della chiesa, secondo la vera idea che ne ha dato l'antichità, onde si conosce l'abuso che se ne ha fatto, e la necessità d'emendarlo*, 3 vol. in-8°. L'auteur y soutient les principes que le gouvernement français voulait faire prévaloir; mais les censeurs ayant courageusement refusé leur approbation, le livre ne parut point, et les événemens de 1814 l'ont probablement condamné à rester dans l'oubli pour toujours.

FERLUS (François), ancien bénédictin, correspondant de l'Institut, et ancien directeur de l'école de Sorèze, mourut dans cette ville, en juin 1812, âgé de 70 ans. On a de lui : *Projets d'éducation nationale, présenté à l'assemblée nationale, le 10 juin 1791, et agréé par elle;* 1791, in-8°.

FERMANEL (....), conseiller au parlement de Rouen, entreprit en 1630, un voyage qui avait pour but de visiter les principales contrées de l'Europe et de l'Asie. Ses compagnons de voyages furent Fauvel d'Oudeauville, maître des comptes à Rouen; Baudoin de Launay, et de Stochove, gentilhomme flamand. Ils partirent tous ensemble de Paris, le 9 mars, s'embarquèrent à Toulon, passèrent à Florence, à Gênes, se rendirent à Smyrne et de là à Constantinople. Ils visitèrent ensuite tous les lieux situés sur la côte de l'Anatolie, parcoururent la Perse, la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Ils partirent de Seyde le 2 novembre, visitèrent l'Italie et la France, et arrivèrent à Rouen, le 4 aout 1633. Stochove, peu de temps après son retour en Flandre, fit imprimer à Bruxelles la relation du voyage qu'il avait rédigé en particulier. Il s'en fit de suite trois éditions. Des libraires de Rouen s'étant procuré un manuscrit tiré de l'original de Fauvel, firent extraire de chacune des deux relations ce qu'il y avait de plus intéressant et en firent l'ouvrage suivant : *Le voyage d'Italie et du Levant, de MM. Fermanel, Fauvel, Baudoin et de Stochove*, Rouen, 1664, 1670, in-12. Cette relation est assez estimée.

FERMAT (Pierre de), un des plus grands géomètres que la France ait produits, conseiller au parlement de Toulouse, né en 1590, mort en 1664, à 74 ans, cultiva la jurisprudence, la poésie, les mathématiques. Rival de Descartes, et précurseur de Newton et de Leibnitz, il donna les germes et les principes de leurs brillantes inventions. Sa querelle avec Descartes est l'évènement le plus remarquable de sa vie. Fermat lui avait proposé plusieurs problèmes; le philosophe négligea d'abord de répondre au défi d'un inconnu, qui pouvait peut-être l'embarrasser. Mais il le combattit depuis sur divers points de dioptrique et de géométrie. Pascal et Roberval prirent publiquement la défense de Fermat; ils maniaient l'arme de la plaisanterie avec facilité, ils s'en servirent contre Descartes. La fin de ce petit procès de géométrie fut que Fermat adopta la philosophie de Descartes, que Descartes reconnut Fermat

pour un très-grand géomètre, et Roberval pour un savant très-peu propre à concilier deux rivaux. Cette querelle eut lieu dans les années 1637 et 1638. Malgré l'opinion de quelques personnes, le nom de Fermat s'éclipse devant celui de Descartes. On doit regarder le premier comme ayant beaucoup fait pour le progrès de la géométrie; mais le génie universel du second, qui embrassa toutes les parties de la science, a bien d'autres droits à nos hommages et à notre admiration. On a deux ouvrages de Fermat. Le premier qui contient le traité d'algèbre de Diophante, avec plusieurs inventions analytiques, suivies des *Commentaires* de Bachet de Méziriac et les *Observations* du P. de Fermat, parut à Toulouse, en 1670, in-fol., par les soins de Samuel Fermat, fils de Pierre, et comme lui conseiller au parlement. On a, dans le second, publié en 1779, in-fol. de 210 pages, sous le titre de *Varia opera mathematica*, et devenu très-rare, ses découvertes mathématiques, et son commerce épistolaire avec les plus célèbres géomètres de son temps. C'est dans ce volume qu'on trouve le germe de toutes les méthodes de la géométrie des infinis, qu'on doit à Leibnitz et à Newton. Il fut non-seulement le restaurateur de la géométrie ancienne, mais le précurseur de la moderne. C'est à ce laborieux savant que l'on doit l'heureuse idée de peindre par le calcul les propriétés de l'étendue figurée qui conduisit au calcul différentiel, ainsi que le calcul des probabilités qu'il fit naître avec Pascal. On trouve quelques lettres de Fermat dans celles de Descartes, dans les *Œuvres de Wallis*, et dans celles de Pascal. C'était d'ailleurs un magistrat éclairé. M. Genty a fait l'éloge de Fermat dans une dissertation intitulée : *De l'influence de Fermat sur la géométrie de son temps*, Orléans, 1784, in-8°.

FERMAT (Samuel de), fils du précédent, né à Toulouse vers 1630, mort vers 1690, âgé de 60 ans, recommandable par son érudition, était poëte latin et français, et très-habile dans la connaissance des anciens auteurs. On a de lui la traduction française du *Traité de la chasse*, par Arrian et Oppien, Paris, 1680, in-12, sans nom d'auteur; d'une *Lettre de Synésius*, évêque de Cyrène, et d'une *Homélie de saint Basile* sur le même sujet. Ce dernier ouvrage parut, en 1690, à Paris. Enfin, il a publié, sans nom d'auteur, une curieuse dissertation *de Auctoritate Homeri apud jurisconsultos*, 1680, in-8°, avec plusieurs autres opuscules, et un Recueil intitulé : *Variorum carminum, libr. IV*, Toulouse, 1680, in-8°. Ménage, qui a très-bien démontré que ce petit ouvrage, deux fois imprimé, était de Fermat, prétend qu'il ne faut pas prendre à la lettre ce qu'il avance, qu'Homère est seul plus cité dans le droit que tous les orateurs, les philosophes et les poëtes. Il a pris la peine de s'assurer qu'Homère n'est effectivement cité que six fois dans le *Digeste*, et trois dans les *Institutes*.

FERMELHUYS (Jean), maître d'école à Paris, au commencement du 17ᵉ siècle, a composé une *Histoire de la vie de saint Roch*, poëme spirituel, suivi de plusieurs autres Poésies chré-

tiennes, Paris, 1619, in-12. L'auteur rapporte dans ce poëme tout ce que disent les légendes sur saint Roch. C'est à l'invocation du Saint qu'il attribue son salut pendant la peste de 1606.

FERMELHUIS (Jean-Baptiste), médecin à Paris, dans le dernier siècle, est auteur des ouvrages suivans : I. *Éloge funèbre d'Élisabeth-Sophie Chéron, de l'académie de peinture*, Paris, 1712, in-8°. II. *Éloge funèbre d'Antoine Coysevox, sculpteur du roi*, ibid., 1721, in-8°.

FERMELHUIS (....), fils du précédent, est auteur de l'opéra de *Pyrrhus*, donné en 1730. La musique était de Royer. Fermelhuis mourut en 1742.

FERMIN (Philippe), docteur en médecine et voyageur, né à Maëstricht, membre de l'académie impériale des curieux de la nature et de la société zélandaise des sciences de Flessingue, a publié : I. *Description générale, historique, géographique et physique de la colonie de Surinam*, 2 vol. in-8°, Amsterdam, 1765, 1769. II. *Dissertation sur la question, s'il est permis d'avoir en sa possession des esclaves*, in-8°, Maëstricht, 1770. C'est une apologie de l'esclavage; on ignore l'époque de la mort de Philippe Fermin. On a encore de lui : *Traité des maladies les plus fréquentes à Surinam*, etc., avec une *Dissertation sur le fameux crapaud nommé pipa*, etc., Maëstricht, 1764, in-8°, fig.; Amst., 1765, in-8°.

FERMOR (Guillaume, comte von) célèbre général russe, né en 1704 à Plaskow, mort en 1771. Son père, qui était Écossais, était au service des Russes. Dans la guerre de 1736 contre les Turcs, le jeune Fermor eut occasion de déployer un grand courage, et fut fait officier général. En 1755, chargé du commandement en chef, il s'empara de la Prusse. L'empereur François le nomma comte de l'empire. Ce fut lui qui gagna la célèbre bataille de Zorndoff contre le roi de Prusse; et il eut la plus grande part à la prise de Berlin.

FERNAND ou FRENAND (Charles), natif de Bruges, dans le 15° siècle, poète, musicien, philosophe et orateur, professa les belles-lettres à Paris, et mourut bénédictin à l'abbaye de Saint-Vincent du Mans, dont il fut bibliothécaire, le 17 juin 1517. Il a laissé quelques ouvrages, entre autres un *Traité de la tranquillité de l'ame*, deux livres sur l'*Immaculée Conception* (en latin); des *Conférences monastiques; Epistolæ*, Paris, 1506, gr. in-8°.

FERNAND (Jean), frère du précédent, et moine de Chezal-Benoît, a donné une *Vie de saint Sulpice-Sévère*, évêque de Bourges, qu'on trouve dans Bollandus, 17 janvier, et dans les *Actes des Saints* de l'ordre de saint Benoît, tome II, pag. 167.

FERNAND (François), jésuite, né dans le diocèse de Tolède, en 1557, suivit à Goa le P. Alexandre Valignani, fut visiteur et professeur de théologie de cet établissement, et passa, en 1598, dans le Bengale, où il se livra aux missions avec succès. Des troubles s'étant élevés à Chitigam entre les Portugais et les habitans du pays, Fernand voulut rétablir la paix parmi eux, et tomba entre les mains des plus furieux, qui le battirent et le jetèrent dans

une prison, où il mourut, le 14 novembre 1602. Il avait composé deux *Catéchismes* dans la langue du Bengale.

FERNAND-CORTEZ. *Voyez* CORTEZ (Ferdinand *ou* Hernand).

FERNAND-GOMÈS. *Voyez* GOMÈS-FERNAND.

FERNAND (BÉRENGER), professeur de droit à Toulouse dans le 16e siècle, mérita souvent, par sa probité, la justesse de son jugement et ses profondes connaissances en jurisprudence, d'être consulté par le parlement de cette ville. Ses Traités, recueillis à Toulouse, en 1728, in-fol., sont savans et nombreux; l'un des plus estimés a pour objet la *Quarte falcidie*.

FERNAND. *Voyez* FERDINAND.

FERNANDEZ (ALVARO), navigateur Portugais, était neveu de Zarco, qui avait découvert Porto-Santo et Madère: Fernandez accompagna son oncle dans l'expédition envoyée en 1446, à la découverte vers l'embouchure du Sénégal et les parages voisins du Cap-Vert. Fernandez avait déjà visité une partie de cette côte. Il y revint en 1447, et s'avançant bien au-delà de Rio-Grande, poussa les découvertes quarante lieues plus loin que ceux qui l'avaient précédé. A son retour, le roi Don Pedro et l'infant Don Henri lui témoignèrent leur satisfaction en lui faisant présent de 100 ducats d'or.

FERNANDEZ (JEAN), navigateur portugais, faisait partie de l'expédition envoyée en 1446, sous le commandement d'Antonio Gonzalès, pour continuer les découvertes le long de la côte d'Afrique. Quand ses compatriotes repartirent pour retourner en Portugal, Fernandez resta sur la côte au milieu des Maures Assanhadji. Il y passa sept mois, fut réduit d'abord à la condition d'esclave, puis il s'acquit l'amitié d'un homme considérable du pays, et eut la liberté de visiter l'intérieur des terres. Les Portugais revinrent au bout de sept mois, et ramenèrent Fernandez dans sa patrie. En 1448, il accompagna Diego Gilhomen pour conclure avec les Maures de Meça une alliance qui pût donner aux Portugais les moyens de réduire les habitans du pays voisin du Rio-do-Ouro. Dès qu'on eut jeté l'ancre, Fernandez alla à terre pour explorer le pays; mais une bourasque ayant poussé presqu'aussitôt le bâtiment en mer, il fut laissé sur cette côte étrangère. On ignore quel fut le sort de ce navigateur intrépide qui est le premier Européen qui ait pénétré dans l'intérieur de l'Afrique.

FERNANDEZ (ALVARO), autre navigateur portugais, faisait partie de l'équipage du vaisseau le *Saint-Jean* qui se perdit le 24 juin 1552 sur les côtes de Natal. Presque tous ceux qui se trouvèrent sur ce vaisseau périrent. Fernandez se sauva, et écrivit la relation de cet horrible naufrage. Elle fut imprimée à Lisbonne en 1554, in-4°, réimprimée en 1735 dans la collection des naufrages par Brito. La mort de Manuel de Souza qui commandait le vaisseau le *Saint-Jean*, est le sujet d'un bel épisode du poëme de *la Navigation*, par Esménard.

FERNANDEZ (DENIS), autre voyageur portugais, naquit vers 1422, à une époque où la cour de Lisbonne était avide de découvertes. Protégé par l'infant don Henri, Denis équipa en 1445 un bâtiment, et se dirigea vers les côtes d'Afrique, découvrit l'em-

bouchure du Sénégal, qui sépare les Maures des nègres *Yalofs*, et à qui il donna le nom de *fleuve portugais*. En longeant la côte, il parvint au promontoire le plus occidental de l'Afrique, auquel il donna le nom de *Cap-Vert*, à cause du grand nombre d'arbres verdoyans qui l'ombragent. Les brisans qui entourent ce cap obligèrent Fernandez à terminer là ses découvertes. Il mourut vers 1480.

FERNANDEZ (Juan), pilote espagnol, naquit à Carthagène en 1538. Il se fraya une nouvelle route pour aller du Pérou au Chili, en évitant les vents du sud qui étaient contraires à cette navigation. Dans un de ses voyages il découvrit, en 1571, les îles qui portent son nom, visitées depuis par Dampier, Anson et autres navigateurs, qui en publièrent des descriptions assez exactes. Jean Fernandez demeura pendant quelques mois dans la plus grande de ces îles, l'abandonna ensuite, et y laissa quelques chèvres qui s'y multiplièrent prodigieusement. Dans un autre voyage, en 1574, il découvrit les îles de Saint-Félix et de Saint-Ambroise au nord des *îles Fernandez*. Voulant pousser ses découvertes encore plus loin, il partit du Chili en 1576, parcourut quarante degrés vers l'ouest et le sud-ouest, et après un mois de navigation, il rencontra une côte qu'il crut être un continent, dont les indigènes, d'une couleur assez blanche, qui étaient bien faits et habillés en toile, accueillirent parfaitement les Espagnols. Ceux-ci, contens de cette découverte, firent voile vers le Chili, déterminés à revenir dans le nouveau pays avec une expédition plus importante. Des raisons qu'on ignore firent long-temps différer ce projet, et Fernandez étant mort en 1597, on ne songea plus à le mettre à exécution. Plusieurs savans géographes ont conjecturé que la terre découverte par Fernandez se trouve située sous le parallèle du 40e degré austral. Jean-Louis Arias en parle avec assez de détail dans son ouvrage intitulé : *Mémoire pour recommander au roi la conversion des naturels des îles nouvellement découvertes*, Valladolid, 1609, traduit en anglais par Dalrymple, Edimbourg, 1773. Il en inséra un extrait dans sa *Collection historique*, dont Fréville a donné un abrégé dans l'ouvrage du même auteur, et qui a pour titre : *Voyages de la mer du Sud par les Espagnols et les Hollandais*.

FERNANDEZ (Antonio), maître de chœur dans la paroisse de Sainte-Catherine, à Lisbonne, était né à Souzel, en Portugal. On a de lui : Un *Traité de l'orgue, du plain-chant, de l'harmonie : Arte da musica de canto de orgam*, Lisbonne, 1605, in-4°.

FERNANDEZ DE CORDOUE. *Voyez* GONSALVE.

FERNANDEZ XIMENES DE NAVARETTE. *Voyez* NAVARETTE.

FERNANDEZ (Diego), historien et militaire espagnol, servit dans le Pérou en 1553, pendant les troubles excités peu de temps après la conquête par le rebelle Giron, et par Gonsalve Pizarre, qui étaient la suite des différends nés entre François Pizarre et Diego Almagro, compagnon de ce conquérant. (*Voyez* GASCA.) Il donna le récit de ces troubles dans un ouvrage intitulé : *Primera y segunda parte, etc.*

ou *Histoire du Pérou*, en deux parties, Séville, 1671. Cette histoire est écrite d'un bon style et avec un grande impartialité. Fernandez mourut vers 1600. Il y a eu plusieurs artistes du même nom, parmi lesquels on compte six bons peintres et quatre sculpteurs, dont le plus ancien vivait en 1570. Le fameux Fernandez Navarette, surnommé *el mudo*, le muet, peintre de Philippe II, était né en 1526, et mourut en 1579.

FERNANDEZ (Benoît), jésuite portugais, né à Borba, dans le diocèse d'Evora, entra dans la société en 1578, à l'âge de 15 ans, et enseigna pendant plusieurs années les belles-lettres et la philosophie. Sa charité suffisait à tout; il prêchait, il confessait, visitait les hôpitaux et les prisons, catéchisait les enfans des Maures, et trouvait encore du temps pour composer d'utiles ouvrages. Il était fort dévot à la Vierge. Il mourut à Lisbonne, le 8 décembre 1630, jour de l'immaculée Conception; il avait 67 ans. Il a laissé : I. *Commentationes et observationes morales in genesim*, Lyon, 1621, 1627 et 1631, 3 vol. II. *Commentarii in lucem*, etc.

FERNANDEZ (Antoine), jésuite portugais, né en 1552 à Coïmbre, où il mourut le 14 mai 1628, fut professeur à Evora, et se consacra ensuite aux missions dans les Indes orientales : de retour à Lisbonne, il y prêcha avec beaucoup de fruit. Il a donné des *Commentaires sur le livre d'Isaïe et sur plusieurs autres livres de l'ancien Testament*, imprimés à Lyon. — Il faut également le distinguer d'Alphonse Fernandez, moine espagnol de l'ordre de Saint-Dominique, mort vers 1640, qui a publié une *Histoire ecclésiastique* de son temps, et d'autres ouvrages.

FERNANDEZ (Antoine), jésuite, né à Lisbonne en 1566, ou, selon Moréri, en 1549, passa aux Indes en 1602, et de Goa se rendit en Abyssinie, déguisé en Arménien, pour se faciliter l'entrée de ce pays. S'étant insinué dans les bonnes grâces et la confiance de Socinios ou Melec Segued, qui était monté sur le trône d'Éthiopie en 1607, et avait embrassé la religion catholique, il fut chargé par ce prince d'une mission près du roi d'Espagne Philippe IV, et du pape Paul III. Fernandez partit de Gojam au commencement du mois de mars 1613, avec Fecur-Egzy, personnage considérable d'Éthiopie, adjoint à l'ambassade, et fort attaché à la religion catholique. Les voyageurs choisirent la route de Naréa, qui était la plus longue, parce qu'elle leur parut offrir moins de danger. Cependant ils furent arrêtés dans l'Alaba, et mis en prison par ordre du roi du pays, prince mahométan. Ils ne recouvrèrent leur liberté qu'à condition qu'ils rebrousseraient chemin. Ainsi leur mission ne s'effectua point, et ils revinrent à Gojam, après 18 mois d'un voyage pénible où ils avaient plusieurs fois risqué leur vie. Fernandez resta en Éthiopie jusqu'en 1632, et après la mort du P. Paez, supérieur des missionnaires, il en remplit les fonctions. Socinios étant mort en 1632, et Fadillas, qui lui succéda, ayant chassé les catholiques, le P. Fernandez retourna à Goa, et y mourut le 12 novembre 1642. On a de ce Père : I. En éthiopien, un *Traité des erreurs des Éthio-*

piens, Goa, 1642, in-4°, impr. avec des caractères éthiopiens envoyés par Urbain VIII. II. Dans la même langue, une *traduction du Rituel romain*, 1626. III. En dialecte amharique, une *Instruction pour les confesseurs*, avec d'autres ouvrages ascétiques. IV. *Voyage à Gingiro, fait avec Fecur-Egzy, ambassadeur envoyé par l'empereur d'Éthiopie en 1613, contenant la route pénible et dangereuse du voyageur, sa captivité, sa délivrance, ainsi que la description des royaumes de Naréa, de Gingiro et de Cambate, avec des particularités curieuses.* Ce voyage a été inséré dans le tome II d'un recueil publié en hollandais par Vander-Aa, 1707, 2 vol. in-12, avec une carte bien gravée, mais peu exacte. Cette relation y est renfermée en vingt-deux pages; elle est curieuse, mais laisse bien des choses à désirer. Moréri attribue à Fernandez un autre ouvrage en éthiopien, intitulé : *Trésor de la foi*, dans lequel il réfute un écrit dans la même langue, d'un Éthiopien schismatique, appelé Ras-Athanaté.

FERNANDEZ (Louis), missionnaire-jésuite, né à Lisbonne en 1550, se rendit aux Indes orientales en 1580. Il fut supérieur à Bacaïm, et ensuite dans les Moluques. On a de lui en latin : *Annuæ litteræ è Moluccis, anni* 1603. Il mourut vers 1609.

FERNANDEZ (Louis), peintre espagnol, né à Madrid en 1594, mort dans cette capitale en 1654, était un des élèves qui ont fait le plus d'honneur à Eugène Caxès. Il peignait aussi bien à l'huile qu'à fresque, et a laissé plusieurs beaux ouvrages tant publics que particuliers. On remarque entre autres une chapelle de la paroisse de Sainte-Croix de Madrid, peinte en entier par cet artiste, et où il a représenté plusieurs sujets de l'histoire de la Vierge.

FERNANDEZ (François), peintre, né à Madrid en 1605, mort dans la même ville en 1646, l'un des meilleurs élèves de Carducho, fut non-seulement un excellent peintre, mais encore un homme de beaucoup d'esprit. Le tableau où il a représenté *les obsèques de Saint-François de Paule* est regardé de tous les connaisseurs comme un chef-d'œuvre. Il est à Madrid dans la sacristie du couvent de la Victoire. Le dessin de François Fernandez, sans être très-correct, imite la nature, et son coloris vigoureux donne à ses ouvrages un ton qui leur fait soutenir la comparaison avec les plus grands maîtres de l'école espagnole.

FERNANDEZ (Jean-Patrice), jésuite et missionnaire au Paraguay, était aussi Espagnol. Il a publié *la Relation historique de la mission chez la nation appelée Chiquitos*, Madrid, 1726, 1 vol. in-8°; elle a été traduite en allemand, Vienne, 1729, 1 vol. in-8°, et en latin, ibid., 1733, 1 vol. in-4°; elle contient l'histoire des Chiquitos et celle de quelques nations voisines. On n'y trouve guère d'autres détails que ceux qui ont rapport à la mission Le P. Jean-Patrice se disposait à en aller fonder une à Chaco, lorsqu'il mourut en 1772.

FERNANDEZ-NAVARRETTE (Jean), surnommé *el mudo* (le muet), célèbre peintre espagnol, naquit à Logroño en 1526. A l'âge de deux ans et il fut atta-

qué d'une maladie aiguë et perdit l'usage de la parole. Son goût pour la peinture se manifesta de bonne heure, et son premier maître fut un religieux assez habile qui conseilla à son père de l'envoyer en Italie. Le Titien fixa l'attention de Fernandez, et il ne voulut pas suivre d'autre leçons que les siennes. Il fit de rapides progrès, et s'acquit bientôt une grande réputation en Italie. De retour en Espagne, Philippe II sur le seul bruit de sa renommée le nomma son peintre. Il ne travailla guères que pour le monastère et l'église de l'Escurial. On y voit encore cinq de ses tableaux, dont les plus remarquables sont : le *Martyre de Saint-Jacques*, un *Saint-Jérôme dans le désert*, et une *Nativité de J.-C.*, ce dernier est d'un effet de lumière admirable ; l'ouvrage qui passait pour son chef-d'œuvre, était le célèbre tableau d'*Abraham au milieu des trois anges*. Ce qui distingue le talent de Fernandez, c'est la correction du dessin, l'expression des figures et la vérité du coloris. On le surnomma le *Titien espagnol*. Quoique sourd-muet, il se faisait entendre très-facilement par signes ; il avait l'esprit très-orné, et était d'un caractère très-heureux. Il mourut à Ségovie en 1579. Lope de Vega fit son éloge en vers. On voit quelques-uns de ses tableaux au musée royal.

FERNANDEZ DE MEDRANO (Joseph), gentilhomme de Palerme, mais originaire d'Espagne, né en 1651, était également versé dans la philosophie, les mathématiques et la jurisprudence ; plusieurs emplois honorables furent la récompense de son mérite et de ses talens. Outre des poésies et quelques autres ouvrages, on a de lui : *Sinopsis rerum Sicanicarum historica, observationibus ac numismatibus illustrata*, avec des notes et des remarques.

FERNANVILLE (Pierre-Simon Chaperon de St.-André de), prêtre du diocèse de Meaux, mort le 20 octobre 1757, âgé de 68 ans, joua un rôle dans le parti des jansénistes. On a de lui, I. *La préface de la seconde colonne des Hexaples*. II. *Explication de l'Apocalypse*. III. *Lettre à madame Mol*, in-4°.

FERNEL (Jean), célèbre médecin et mathématicien du 16e siècle, naquit en 1497, et selon le P. Daire en 1485 à Clermont en Beauvaisis. Après avoir consacré plusieurs années à la philosophie et aux mathématiques, il exerça la médecine. On prétend qu'il s'avança à la cour de Henri II, dont il devint premier médecin, pour avoir trouvé le secret de faire cesser la stérilité de Catherine de Médicis. Goulin a écrit une dissertation à ce sujet, mais on ne trouve aucune preuve authentique de cette cure brillante. Fernel n'en parle dans aucun de ses ouvrages, non plus que les écrivains du temps, il faut donc regarder comme apocryphe cette guérison de stérilité. Il mourut à Paris le 25 avril 1558, âgé de 61 ans. Nul d'entre les modernes, depuis Galien, n'avait mieux écrit avant lui sur la nature et la cause des maladies. Sa pathologie en fait foi : Fernel la vit lire de son vivant dans les écoles publiques. On a de lui plusieurs autres ouvrages non moins estimés. Les principaux sont, I. *Medicina universa*, Utrecht, 1656, in-4°. C'est le recueil des différens traités de Fernel, dont la plupart ont été

traduits en français. Cet ouvrage a été réimprimé plus de trente fois en différens formats. II. *Febrium curandarum methodus generalis*, Francfort, 1577, in-8°, Venise, 1594, in-folio. Les *Médecins latins* sur la même matière ont été imprimés en 1547, in-fol..... etc. III. *Cosmotheoria libros duos complexa*, Paris, 1528, in-folio de 52 feuillets. IV. *De proportionibus libri duo*, Paris, 1528, in-folio de 28 feuillets. V. *De naturali parte medicinæ libri septem*, Paris, 1542, in-fol.; VI. *De abditis rerum causis libri duo*, Paris, 1548, 1551, 1552, in-fol., Venise, 1550, in-8°. VII. *Consilia medicinalia*, Francfort, 1585, in-8°. Cet illustre restaurateur de la médecine n'approuvait pas le trop fréquent usage de la saignée, et on le loue, avec raison, de s'être écarté de la méthode d'Hexélius, trop prodigue du sang. Outre le mérite d'excellent médecin, Fernel avait celui de bon écrivain. Il parlait et écrivait la langue latine avec tant de pureté, qu'on l'opposa souvent aux savans ultramontains, qui nous reprochaient le latin barbare de nos écoles.

FERNER (Benoît de), savant suédois, né au commencement du dernier siècle, fut instituteur du prince royal de Suède, depuis Gustave III, et acheva son éducation littéraire. Il fut nommé conseiller de chancellerie, en récompense de ses services, et mourut dans un âge avancé; il était de l'Académie des sciences de Stockholm, et prononça devant cette société un discours excellent sur la diminution des eaux de la mer; on en trouve un extrait dans l'*Encyclopédie*.

FERNOW (Louis), né à Weimar, de parens peu fortunés, après avoir fait ses études à Iéna, entreprit le voyage de Rome, où il passa dix ans à étudier les arts et les monumens de l'antiquité. Il y donna un cours aux artistes allemands sur la critique et la faculté du jugement, d'après les principes de Kant. Peu de littérateurs ont approfondi comme lui l'étude de la langue et des mœurs italiennes; il n'existe point d'ouvrage en ce genre supérieur à celui qu'il donna à Gotha en 1802, et qui est intitulé, *Tableau des mœurs et de la culture des Romains*. Après dix ans de séjour en Italie, il revint dans sa patrie, où il mourut au mois de décembre 1808. On a de lui. I. Une édition de l'*Ouvrage de Winkelmann*, 2 vol. II. *Grammaire italienne à l'usage des Allemands*, 1804, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage renferme des idées aussi claires que profondes sur l'esprit de cette langue. III. *Études Romaines*, Zurich, 3 vol. dans lesquelles on trouve un traité sur le dialecte des Italiens, qui est précieux tant pour la solidité et l'étendue des idées, que pour l'érudition qu'il renferme.

FÉROUX (Christophe-Léon), ancien religieux bernardin, né en 1730 à Frévent, près l'abbaye de Saint-Pol-en-Artois, mort à Paris, en 1803, s'était beaucoup occupé d'agriculture et de différens objets d'économie publique. Il a publié *les Vues d'un solitaire patriote*, 1784, 2 vol. in-12, et *Nouvelle institution nationale*, Paris, 1788, 2 vol. in-12. Ces deux ouvrages renferment des vues utiles.

FERQUARD Ier, roi d'Écosse, fils d'Eugène III, succéda à son

père en 622. Suivant Fordun et Maitland, il régna paisiblement pendant dix ans. D'autres historiens rapportent que ses peuples exaspérés par son gouvernement tyrannique le déposèrent et le jettèrent dans une prison où il se donna la mort, dans la 14ᵉ année de son règne. — FERQUARD II, fils du précédent, monta sur le trône en 641, après la mort de son oncle Donald. Son règne qui dura dix-huit ans fut heureux et paisible.

FERRACCI (MARC-ANTOINE), prêtre du diocèse de Padoue, entreprit, à la prière du cardinal Barbarigo, des *Commentaires analytiques sur les oraisons de Cicéron*, et publia en 1699 trois livres de lettres qui furent suivis de trois autres, imprimés à Venise en 1789, in-4°, dans lesquels il éclaircit les passages obscurs qui se rencontrent dans ces oraisons. On a encore de lui trente *Dissertations* critiques sur la langue hébraïque.

FERRACINO (BARTHÉLEMI), habile charpentier et mécanicien, naquit en 1692, à Solagna près de Bassano. Réduit au métier de scieur de long, il inventa, afin de se livrer à d'autres travaux, une scie qui, par le moyen du vent, faisait très-promptement un travail exact et considérable. Ensuite il imagina de faire des tonneaux à vin sans cerceaux; et il en fit qui étaient plus solides que ceux qui en ont. Ces succès agrandirent bientôt la sphère de ses inventions. Il travailla sur le fer, et fit des horloges de cette matière, qui, quoique très-simples, produisaient beaucoup d'effets différens. L'*horloge de Saint-Marc* à Venise est de cet ingénieux artiste. Il inventa même une machine hydraulique aussi peu compliquée, par le moyen de laquelle il faisait de grandes roues dentelées. Il mit une trompette à la bouche d'une statue, et par un courant d'eau, cette trompette modulait avec harmonie cinq tons différens. Ce qui étonna surtout les mathématiciens, ce fut une machine hydraulique qui élevait l'eau à 35 pieds, mesure du pays, par le moyen de plusieurs vis d'Archimède. Enfin c'est à lui que la ville de Bassano doit le fameux pont de bois sur la Brenta, aussi admirable par la hardiesse que par la solidité de sa construction. Ce pont, vraiment admirable, est décrit dans un ouvrage publié par François Memmo, intitulé: *Vita e machine di Bartolommeo Ferracino*, Venise, 1754, in-4°, fig., avec le portrait de cet habile mécanicien. Il est mort à Solagna en 1777. François Memmo a publié la vie et les inventions de ce mécanicien, à Venise, in-4°, 1764. Le marquis de Poleni disait qu'il était étonné de deux choses, la première, de ce que toutes les fois qu'on présentait à Ferracino une machine, quelque bien faite qu'elle fût, cet habile mécanicien trouvait encore le moyen de l'améliorer et de la simplifier; la seconde, de ce qu'il produisait tous ses chefs-d'œuvres sans savoir lire. Il ne voulait jamais rendre raison de ses inventions. Lorsqu'il avait besoin de quelque chose, il se dirigeait vers le moyen de se le procurer, et arrivait toujours au but par la voie la plus simple et la plus naturelle.

FERRAIUOLI (NUNZIO), dit *degli Affiti*, né à Nocera, à dix-sept mille de Naples, en 1661, mort à Bologne, élève de Luc

Giordano, peignit avec tant de succès les *Paysages* à l'huile et à fresque, qu'on peut dire qu'ils égalent aujourd'hui ceux de l'Albane, de Bril, du Poussin, de Salvator Rosa, de Claude Lorrain, etc. Il peignait aussi la figure dans le même genre. *Seize Paysages* de cet artiste, qu'on voyait à Bologne chez le docteur Balthasar Pistorini, méritent particulièrement l'admiration des connaisseurs. Il sut toujours conserver la touche qui lui était particulière, en répandant sur ses ouvrages l'agrément d'une couleur lumineuse. Ses figures sont spirituelles; pour animer ses paysages, il y introduisait presque toujours des sujets tirés de la fable et de l'histoire. Il réussissait surtout à faire bien sentir les différentes espèces des arbres.

FERRAND (Fulgentius Ferrandus), diacre de l'église de Carthage, florissait vers l'an 530, et fut disciple de saint Fulgence, est un des premiers qui se déclarèrent contre la condamnation des *Trois Chapitres*, et particulièrement contre celle de la *Lettre d'Ibas*. Il discuta et admit l'opinion qu'on peut parler d'une manière orthodoxe de la souffrance physique d'une personne de la Trinité. On a de lui une *Collection abrégée des canons;* une *Exhortation au comte Reginus, sur les devoirs d'un capitaine chrétien*, qui font partie de la *Bibliothèque des pères*, et quelques autres morceaux que le jésuite Chifflet fit imprimer à Dijon, en 1649, in-4°.

FERRAND (Jean), né au Puy, en 1586, entra chez les jésuites en 1604, et professa long-temps la rhétorique et la théologie. Il fut ensuite nommé recteur du collége d'Embrun, et mourut à Lyon le 30 octobre 1672. Son principal ouvrage est intitulé : *Disquisitio reliquiaria sive de suspiciendâ et suspectâ earumdem numero reliquiarum quæ in diversis ecclesiis servantur multitudine*, Lyon, 1647, in-4°. Il prétend, dans cette dissertation, qu'il n'est point étonnant qu'il se trouve quelquefois deux ou trois corps du même saint; que Dieu les a reproduits et multipliés miraculeusement pour entretenir la piété des fidèles.

FERRAND (Jacques), natif d'Agen, docteur en médecine, à la fin du 15e siècle, a laissé un Traité intitulé: *De la maladie d'amour*, ou *Mélancolie érotique*, in-8°, Paris, 1623. Cet ouvrage avait d'abord paru sous le titre de *Traité de l'essence, et guérison de l'amour*, ou *la Mélancolie érotique*, Toulouse, 1612, in-12. L'objet de ce livre est de considérer l'amour comme maladie, soit du corps soit de l'esprit. Son livre, qui s'écarte beaucoup des principes de l'art de la médecine, est d'une lecture intéressante.

FERRAND (David), imprimeur à Rouen, où il publia en 1655, un vol. in-8°, sous le titre d'*Inventaire général de la muse normande*, contenant des Epitres, Ballades, Chants royaux, Stances, Complaintes, Sonnets, Épigrammes, etc. La plupart de ces pièces, écrites, pour me servir des expressions de l'auteur, en langue purinique ou gros normand, sont sur des sujets assez peu intéressans pour dédommager de la peine que l'on prendrait à les déchiffrer. Cependant ce recueil est curieux et très-recherché. On a aussi de lui *les figures*

des Méthamorphoses d'Ovide sommairement décrites en vers, Rouen, 1641, in-12.

FERRAND (Louis), né à Toulon en 1643, avocat au parlement de Paris, où il mourut le 11 mars 1699; il est moins connu sous cette qualité que sous celle d'érudit. « Il avait une connaissance étendue des langues et de l'antiquité; mais cette connaissance était un peu confuse. Il accable son lecteur de citations entassées sans choix. » Tel est le jugement qu'en porte Dupin. On a de lui, I. Un *gros Commentaire* latin *sur les Psaumes*, in-4°, 1683. On y trouve des choses dont quelques commentateurs modernes ont profité sans le citer. II. *Réflexions sur la religion chrétienne*, 1679, 2 vol. in-12, qui offrent plusieurs questions curieuses de chronologie et d'histoire, et une explication des prophéties de Jacob et de Daniel sur le Messie. III. Le *Psautier latin-français*, 1685, in-12. IV. Quelques Écrits de controverse, parmi lesquels on distingua dans le temps son *Traité de l'Église contre les hérétiques, et principalement contre les calvinistes*, Paris, 1685 et 1686, in-12. Le clergé de France lui en témoigna sa satisfaction. V. Une *Lettre* et un *Discours pour prouver le monachisme de saint Augustin*; opinion rejetée par plusieurs critiques. Voyez les *Mémoires* de Niceron. — Ferrand (Henri), son frère, a publié un bon recueil d'inscriptions : *Inscriptiones ad res notabiles spectantes ab anno 1707, ad annum 1726*, Avignon, 1726, in-4° de 42 pages.

FERRAND (Jacques-Philippe), peintre français, fils d'un médecin de Louis XIII, né à Joigny en 1653, fut valet de chambre de Louis XIV, membre de l'académie de peinture, et voyagea dans une partie de l'Europe; il mourut à Paris en 1732. Il parcourut l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne et après y avoir travaillé assez long-temps, il revint à Paris. Ferraud excellait dans la peinture en émail. On a de lui un Traité curieux sur cette matière, imprimé à Paris en 1732, in-12. On y trouve aussi un petit Traité de miniature.

FERRAND DE MONTHELON ancien professeur de l'académie de Saint-Luc à Paris, ensuite professeur de dessin à Reims, né à Paris, où il mourut en 1752, eut beaucoup de mérite en son genre. On a de lui un mémoire sur l'établissement de l'école des arts à Reims.

FERRAND (.....), médecin et voyageur français, né vers 1670, parcourut plusieurs contrées de l'Asie, et s'arrêta en Crimée où il devint médecin du khan des Tartares. Le triste état de la religion chrétienne excita son zèle, et dans un voyage qu'il fit à Constantinople, en 1706, il détermina le Père Dubon, jésuite, à le suivre dans ce pays. Ce religieux y établit une mission qui eut beaucoup de succès; Ferrand resta toujours attaché à la cour du khan, et mourut vers 1720. On a de lui; I. *Voyage de Crimée en Circassie, par le pays des tartares Nogais*, fait l'an 1702; II. *Réponses à quelques questions faites au sujet des Tartares circassiens*. On trouve ces deux écrits dans le tome 10 du *Recueil des voyages au nord*, et dans le tome 3 des *Lettres édifiantes*.

FERRAND (Antoine), conseiller à la cour des aides de

Paris, sa patrie, où il mourut en 1719, à 42 ans, faisait de petites chansons galantes, et des Epigrammes ; en voici une :

Qui ne connaît Hortensius,
Dans ce huitain va le connaître ;
C'est l'élève d'Onuphrius,
Qui passe de beaucoup son maître,
Il sait plus de latin qu'un prêtre ;
Il lit, il critique, il écrit,
Il juge, il enseigne, et peut-être
Il a de tout, hors de l'esprit.

La plupart des Chansons de Ferrand, recueillies sous le titre de *Pièces libres*, Londres, 1738, in-8°, ont été mises sur des airs de clavecin, de la composition du célèbre Couperin. La pièce suivante, qui est un de ses plus jolis ouvrages, ne s'y trouve pas, ce qui nous engage à la citer.

D'amour et de mélancolie
Célémnus enfin consumé,
En fontaine fut transformé ;
Et qui boit de ses eaux oublie
Jusqu'au nom de l'objet aimé
Pour mieux oublier Egérie.
Hier j'y courus vainement :
A force de changer d'amant,
L'infidèle l'avait tarie.

Voltaire cite ces vers et dit que Ferrand, qui joutait avec Rousseau dans l'épigramme et le madrigal : « mettait plus de naturel, « de grâce et de délicatesse dans « ses sujets galans, Rousseau plus « de force et de recherche dans « les sujets de débauche. »

FERRAND (MARIE-LOUIS), général de division, commandant de la Légion-d'Honneur, naquit à Besançon le 12 octobre 1753. Il suivit la carrière des armes, fit les campagnes de l'Amérique, et à son retour en France, entra dans un régiment de dragons dont le colonel le fit son secrétaire. Ferrand fut poursuivi et mis en prison sous le régime de la terreur, et ayant obtenu sa liberté après le 9 thermidor, il eut un avancement rapide et devint général de brigade en 1795. Il servit en cette qualité dans les armées de l'Ouest, des Ardennes et de Sambre-et-Meuse Après la paix d'Amiens, il fut successivement gouverneur de Valenciennes et commandant dans le département du Pas-de-Calais. Il fut aussi de l'expédition pour l'île de St.-Domingue, dont la partie espagnole avait été cédée au gouvernement français. Après la mort du général Leclerc, Ferrand songea d'abord à mettre la partie française de l'île à l'abri des attaques des nègres, qui s'étaient révoltés sur tous les points depuis le mois de novembre 1802. Mais il se vit obligé de se replier sur Santo-Domingo, dont il obtint le commandement. Dans le mois de janvier 1805, Dessalines s'avança vers cette ville avec une armée de vingt-deux mille nègres. Ferrand, aidé des habitans qui l'aimaient, fit une vigoureuse défense. Sur ces entrefaites les secours de l'amiral Missiessy arrivèrent, et Dessalines, battu de toutes parts, abandonna tout nouveau projet d'attaque. La partie orientale de l'île jouit enfin d'une tranquillité parfaite jusqu'au mois d'août 1808, époque à laquelle on apprit dans l'Amérique l'invasion des Français en Espagne. Le gouverneur de Porto-Rico envoya alors une déclaration de guerre à Ferrand, tandis que la majorité des colons commençait à regarder de mauvais œil les Français. Plusieurs d'entre eux s'étant mis en état de révolte à quelques lieues de la capitale, Ferrand alla à leur rencontre avec cinq cents soldats, et les joignit le 7 novembre à Palo-Hinado. Le combat fut long et opiniâtre ;

mais les Français succombèrent, et Ferrand, entouré de toutes parts et ne voulant point se rendre, s'ôta la vie d'un coup de pistolet, c'était le 7 novembre 1808. M. Gilbert de Guillemin a donné un *Précis historique des événemens de la partie de l'est de Saint-Domingue*, Paris, 1811, in-8°.

FERRAND (JEAN - BAPTISTE-GUILLAUME), né à Rouen, mort à Paris, le 10 février 1785, à l'âge de 50 ans, chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de cette ville, unissait la théorie à la pratique, et a publié sur son art divers ouvrages estimés. Tels sont: I. Plusieurs *Mémoires* insérés dans le recueil de l'Académie de chirurgie. II. *Lettre à M. Lumi, sur la sensibilité du corps animal*, 1760, in-8°. III. *Aphorismes de chirurgie*, commentés par Van Swicten, 1768, in-12. IV. *De labio leporino*, 1771, in-4°. V. *Discours* prononcés aux écoles de chirurgie, 1775, in-4°.

FERRAND DE LA BAUDIÈRE, procureur du roi au Petit-Goave, île de Saint-Domingue, publia en 1789, en faveur des noirs, un Écrit qui parut si dangereux à l'assemblée de la colonie, qu'elle lui fit faire son procès, et trancher la tête le 19 novembre de la même année.

FERRAND DE LA CAUSSADE (JEAN-HENRI BECAYS), général de division, né le 16 décembre 1736 à Montflanquin, en Agenois, d'une famille noble. Ayant pris du service, il fut fait officier et servit dans les campagnes de 1747 et 1748. Il fut blessé ensuite à la bataille de Clostercamp. En 1792 il fut fait maréchal-de-camp. La même année, employé sous Dumouriez, il commanda une partie de son aîle gauche à Jemmapes; mais ce général, mécontent de la lenteur avec laquelle il attaqua l'ennemi, le fit remplacer par le colonel Thouvenot ; il fut cependant blessé dans cette affaire, et eut son cheval tué sous lui. Quelque temps après il fut nommé commandant de Mons, et, en 1793, il défendit Valenciennes pendant quatre-vingt-sept jours. Peu après la reddition de cette place, il fut arrêté par ordre du comité de salut public, et enfermé à l'Abbaye. En septembre, il vint à bout de recouvrer sa liberté, et il obtint même le commandement du camp de Maubeuge ; mais, accusé bientôt de vouloir ébranler la fidélité des soldats envers la nation, il fut arrêté de nouveau, et resta détenu jusqu'au 9 thermidor. Après cette époque, il obtint de l'emploi, commanda dans la Belgique, sous le directoire, et après le 18 brumaire, obtint la préfecture de la Meuse-Inférieure, et le titre de grand-officier de la légion d'honneur. En 1804, il se retira à la Planchette près Paris, et y mourut le 28 novembre 1805, âgé de 70 ans. Il publia peu de temps avant sa mort un *Précis de la défense de Valenciennes*, Paris, 1805.

FERRANDO (GONSALVE), né à Oviédo, introduisit le gaïac en Europe. Il avait contracté la siphilis au siége de Naples en 1494, et n'ayant pu être guéri par les médecins italiens, il se persuada qu'il trouverait le remède dans le pays d'où le mal était originaire. Il se rendit donc en Amérique, s'y guérit radicalement, et revint en Espagne, chargé de gaïac dont il vantait les vertus admirables. Il écrivit

sur cette matière un Opuscule qui fut traduit de l'espagnol en latin et qui a été inséré dans le 1er vol. du recueil *De morbo gallico*.

FERRANTINI (Gabriel), dit *Degli-Occhiati*, parce qu'il portait habituellement des lunettes, s'adonna à la peinture avec succès, et apprit le dessin sous Denis Calvart. Il réussit principalement dans la peinture à fresque, et eut un grand nombre d'élèves. Il florissait vers 1588.

FERRAR (Nicolas), savant et pieux gentilhomme anglais, né à Londres vers 1592, prit le diaconat en 1626, et mourut en 1637. Ferrar a traduit de l'espagnol en anglais les *Considérations de Valdesso sur la religion*. Il avait aussi composé des *Traités* sur différens sujets; des *Fables* et des *Essais* pour sa famille; des *Harmonies des Évangiles*, en anglais et en plusieurs autres langues.

FERRAR (..... de), conseiller à la cour des comptes de Montpellier au 18me siècle, a laissé manuscrite une traductinn française de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, dont on conserve une belle copie dans le cabinet de Cambis-Velleron à Avignon. Cette traduction est, dit-on, pleine d'élégance et de clarté.

FERRARA (Gabriel), chirurgien de Milan dans le 16e siècle, a écrit un Traité intitulé: *Nuova selva di cirurgia*. Cet ouvrage parut à Venise, in-8°, dans les années 1596 et 1627. Pierre Uffenbach l'a traduit en latin, et il fut imprimé à Francfort en 1625 et en 1644 in-8°, sous le titre de *Sylva chirurgiœ in tres libros divisa*. Selon Freind, ce chirurgien fut un des premiers qui osèrent conseiller d'ouvrir la dure-mère, pour donner issue à l'humeur épanchée entre elle et la pie-mère.

FERRARE (Hippolite d'Este, connu sous le nom de cardinal de), fils du duc Alphonse Ier, et de la fameuse Lucrèce Borgia, né le 25 août 1509, fut élevé par son père, dans la science du gouvernement, vint dès sa jeunesse à la cour de de France, et y fut dans la confidence intime du roi François Ier. Ce prince le fit entrer dans son conseil privé, le consulta dans les plus grandes affaires, lui donna les archevêchés de Lyon, d'Auch et d'Arles, avec l'évêché d'Autun et les abbayes de Flavigni et de Saint Médard de Soissons, auxquels il joignit encore l'archevêché de Milan et l'évêché de Ferrare, et le fit nommer cardinal par le pape Paul III, le 5 mars 1538. La république de Sienne s'étant mise sous la protection de la France, l'an 1552, Hippolite fut chargé par Henri II de la gouverner, ce qu'il fit avec beaucoup de justice et de sagesse jusques en 1554. En 1561 il fut envoyé comme légat *à latere* auprès de Charles IX, assista au fameux colloque de Poissy, retourna à Rome et y mourut protecteur des affaires de France, le 2 décembre 1572, âgé de 60 ans. Muret, qu'il protégea, prononça son oraison funèbre. Il fit beaucoup de bien aux gens de lettres tels que Paul Manuce, Antoine Muret, Lelio Caseagnini et d'Ossat qui fut ensuite cardinal. Les bâtimens qu'il a élevés en France et les beaux jardins de Monte-Cavallo et de Tivoli sont des monumens qui attestent sa magnificence vraiment royale.

FERRARE (Anne de), fille

d'Hercule II, duc de Ferrare, et de Renée de France, née le 16 novembre 1531, épousa, en 1549, François, duc de Guise, surnommé *le Balafré*, à qui le parlement donna le nom de *Conservateur de la patrie*. Elle partagea les dangers des combats et le courage de son époux et de ses fils devenus chefs de la ligue. Après l'assassinat du premier, par Poltrot de Méré, devant Orléans, Anne poursuivit avec ardeur la vengeance qui lui était due, et la punition du meurtrier. Mêlée ensuite dans les factions civiles, la cour la retint quelque temps prisonnière dans les châteaux de Blois et d'Amboise. En arrivant à celui de Blois, où l'on voyait la statue de Louis XII, son aïeul maternel, elle s'écria : « O mon père ! vous ne fîtes pas élever ce château pour y voir gémir et périr les enfans de votre fille. » Ronsard a consacré ces vers à cette princesse :

Vénus la sainte en ses grâces habile ;
Tous les amours logent en ses regards ;
Pour ce à bon droit celle dame mérite
D'avoir été femme de notre Mars.

On voit son éloge dans les *Éloges et Vies des roynes, des princesses*, etc, tom. I, par le P. Hilar. de Coste.

FERRARE. *Voyez* ALPHONSE D'ESTE — et TOT.

FERRARI (MAISTRE), troubabour, natif de Ferrare, où il florissait vers l'année 1264, fut un des meilleurs jongleurs de son temps. Le marquis d'Este l'honora d'une estime particulière. Il faisait l'ornement de la cour de ce seigneur par ses talens, qui lui attirèrent aussi la considération de ses confrères. Elle était si grande que, d'un commun accord, ils le surnommèrent leur maître. On a conservé de lui, dit Millot, dans son *Histoire des Troubadours*, quelques *Chansons*, et plusieurs *Servantes*. Il a en outre fait un *Recueil de Couplets* tirés des meilleures chansons des troubadours de son temps, auxquels, après sa mort, on a ajouté quelques-uns de sa composition.

FERRARI (JEAN-MATTHIEU), connu sous le nom *de Gradibus*, ou *de Grado*, qui est celui du château où il prit naissance dans le Milanais, fut un des plus habiles médecins du 15e siècle. Il exerça sa profession à Milan, d'où il fut appelé à Pavie, pour y occuper la première chaire de médecine, qu'il remplit avec beaucoup d'applaudissement. Il mourut dans cette dernière ville en 1472. Voici les titres des principaux ouvrages qu'il a laissés : I. *Practicæ pars prima et secunda, vel commentarius textualis, cum ampliationibus et additionibus materiarum in nonum Rhasis ad Almansorem ; adjuncto etiam textu*, Papiæ, 1471, 1497, in-fol. ; Venetiis, 1502, in-fol. ; 1527, in-4° ; 1560, in-fol., sous le titre de *Practica seu Commentaria in nonum Rhasis ad Almansorem*, Lugduni, 1527, in-4°. Il y parle des ovaires des femmes, et prétend qu'ils sont de même nature que ceux des oiseaux. II. *Expositiones super vigesimam secundam fen tertiæ canonis Avicennæ*, Mediolani, 1494, in-fol. III. *Consiliorum secundùm vias Avicennæ ordinatorum utile repertorium*, etc., Papiæ, 1501, in-fol. ; Venetiis, 1514, in-fol. ;

Veronæ, 1521, in-fol.; avec les ouvrages de Blaise, Asterius, Lugduni, 1515, in-fol.

FERRARI (Antoine), surnommé *Galateo*, en latin *Galateus Leccensis*, né en 1444, à Galatiua, dans la terre d'Otrante, était Grec d'origine, et s'en faisait honneur. Galateo s'attacha à la médecine, sans négliger la littérature grecque et latine. Il devint médecin du roi de Naples; mais sa mauvaise santé et quelques intérêts de famille l'obligèrent de quitter cette place. Il mourut à Lecce, en 1517, à 73 ans. Il a laissé : I. *De Situ Japygiæ*, Bâle, 1558, in-8°. La meilleure édition est celle de 1727, in-8°, avec les notes de Jean-Bernardin Taffuri; elle contient plusieurs opuscules de Ferrari, entre autres, son morceau *De laudibus Venetiarum*. II. *De situ Elementorum, de situ terrarum, de mari, et aquis et fluviorum origine*. III. *Successi dell' armata Turchesca nella città d'Otranto dall' anno* 1480, in-4°, 1612. Cet ouvrage, d'abord composé et imprimé en latin, fut traduit en italien par Jean-Michel Martiano, qui publia cette édition en 1480. Il avait accompagné le fils du roi de Naples à cette expédition. IV. Un *Éloge de la goutte*, qu'il composa pour charmer les douleurs de cette cruelle maladie. V. Des *Vers latins et italiens*. VI. *Vite de' letterati Salentini*, etc., etc.

FERRARI (Barthélemi) nommé quelquefois *Ferrera*, naquit à Milan, en 1497, d'une famille noble et riche. Ce fut Ferrari, qui, de concert avec Antoine-Marie Zacharie, et Jacques-Antoine Morigia, fonda en 1535, avec l'autorisation de Paul III, l'institut des clercs réguliers de saint Paul, qui furent aussi appelés Barnabites, à cause de leur dévotion à saint Barnabé. Le but de cette institution est de former des ministres de l'évangile aussi recommandables par la pureté de leurs mœurs et leur instruction que par leur désintéressement et leur zèle pour la propagation de la foi et le salut des ames. Ferrari fut élu supérieur-général, en 1542, et mourut deux ans après en odeur de sainteté.

FERRARI. *Voyez* Giolito.

FERRARI (Louis), mathématicien, né à Bologne, le 2 février 1522, fut d'abord domestique de Cardan, et ensuite son secrétaire. Cardan lui-même lui enseigna les mathématiques, et Ferrari fit de rapides progrès sous un aussi habile maître. Il inventa une méthode ingénieuse, pour la solution des équations du 4me degré; Ferrari fut aussi très-versé dans l'architecture, la géographie, les langues grecque et latine. Il leva la carte du territoire de Milan, occupa pendant quelque temps une chaire de mathématiques à Bologne, et mourut à l'âge de 43 ans, d'une manière si subite, que sa sœur fut soupçonnée de l'avoir empoisonné. Il n'existe aucun ouvrage imprimé de Ferrari.

FERRARI. Parmi les peintres de ce nom, la plupart Génois, on distingue particulièrement Jean-André, issu d'une noble famille génoise, né en 1598, et mort en 1669, âgé de 70 ans. Instruit à l'école de Bernard Castelli, les églises, les palais, les maisons particulières de Gênes et des environs furent enrichis de ses ouvrages, dont on admirait la perfection. Ses parens voulant le for-

cer de se marier, il embrassa l'état ecclésiastique, afin de se livrer plus librement à son art.

FERRARI (Grégorio), peintre, né à Port-Maurice, en 1644, mort à Gênes, en 1726, était de l'école de Dominique Fiasella, et fut appelé à Parme par le duc Ranuccio II, qui l'occupa d'abord à copier les ouvrages du Corrège. Ferrari sut tellement profiter de cet avantage qu'il parvint à imiter parfaitement la manière de ce grand maître. De retour à Gênes, il peignit un grand nombre de coupoles de galeries et de tableaux pour les églises et les palais de cette superbe ville. La fécondité de son génie le rendait propre à l'histoire sacrée et à l'histoire profane; il donnait aux sujets de ces deux genres la gravité et la dignité qu'ils exigent, et répandait sur ceux qu'il tirait de la fable l'enjouement et les grâces dont ils sont susceptibles. Son dessin manque souvent de correction; mais ce défaut semble compenser le coloris par les autres parties agréables répandues dans ses ouvrages. — Son fils Lorenço cultiva aussi la peinture. Il y a encore eu plusieurs peintres de ce nom; la plupart nés dans le 17me siècle, étaient de Bologne ou de Ferrare, et se sont distingués dans leur art.

FERRARI, dit *Il Gaudenzio* ou *le Milanais*, né à Valdugia, près de Milan, en 1484, étudia la peinture sous André Scotto, et sous Pierre Perugin, et fut le compagnon et l'ami de Raphaël. Il mourut en 1550. Il composa pour le Vatican plusieurs ouvrages, dont l'exécution et le coloris sont admirables; au rapport de Vasari et de Lanzi, aucun artiste ne l'a égalé pour les draperies. On voit au musée de Paris un tableau de ce peintre représentant *St. Paul en méditation*.

FERRARI (Philippe), religieux de l'ordre des frères Servites, né à Ovillo, village près d'Alexandrie-de-la-Paille, était très-versé dans les langues et dans la théologie. Il professa les mathématiques avec beaucoup de distinction dans l'université de Pavie, fut deux fois général et deux fois vicaire-général de sa congrégation, et mourut en 1626. On a de lui plusieurs écrits, entre autres : I. *Nova Topographia in martyrologium Romanum*. Venise, 1609, in-4°. II. *Catalogus Sanctorum Italiæ*. Milan, 1613, in-4°. III. *Topographia Poetica*. Pavie, 1612, in-4°, 1627, in-8°. IV. *Lexicon geographicum*. Milan, 1627, in-4°. Ouvrage fort estimé.

FERRARI (Sigismond), dominicain, né à Vigevano, dans le duché de Milan, en 1589, mort dans le couvent de Sainte-Sabine, en 1646, fut le restaurateur de la discipline régulière en Styrie et en Hongrie. Il a laissé les ouvrages suivans: I. *De rebus Hungaricæ provinciæ sacri ordinis prædicatorum partibus quatuor et libris octo distincti commentarii*. Vienne, 1637, in-4°, de 611 pages. II. *Correctorium poematis super universam Summam sancti Thomæ*.

FERRARI (Jean-Baptiste), jésuite de Sienne, mort en 1655, publia, en 1622, un Dictionnaire syriaque, in-4°, sous le titre de *Nomenclator syriacus*, très-utile à ceux qui s'appliquent aux langues orientales. L'auteur s'est principalement attaché à expliquer les mots syriaques de la Bible, travail dans lequel il fut aidé par des savans maronites.

Dans la préface, l'auteur annonce qu'on ne doit pas trouver étrange qu'il ne coïncide pas quelquefois avec plusieurs auteurs sur l'explication de certains mots, puisque les interprètes arabes de la langue syriaque ne s'accordent pas toujours entre eux sur l'interprétation de ces noms. On a encore de lui : I. *De Malorum aureorum culturâ*, Rome, 1646, in-fol. II. *Flora, seu de Florum culturâ*, Rome, 1633, in-4°, et en italien, 1638, in-4°. III. *Hesperides, sive de malorum aureorum culturâ et usu libri IV*, Rome, 1646, in-fol., orné de fig. gravées par Blomaërt. IV. *Nomenclator Syriacus*, Rome, 1622, in-4°.

FERRARI (Octavien), Milanais, né en 1508, professa la philosophie à Padoue, et mourut dans sa patrie en 1586, estimé pour sa vertu et sa vaste littérature. On lui doit, I. *Clavis philosophiæ aristotelicæ*, Francfort, 1606, in-8°. C'est un titre en l'air que donna l'éditeur Goldast à deux Opuscules de Ferrari, qu'il publia comme anecdotes, quoiqu'ils eussent déjà été imprimés, savoir : *De Disciplinâ encyclio*, Venise, 1560, in-4°, et *de Sermonibus exotericis*, Venise, 1575, in-4°. II. Un savant *Traité de l'origine des Romains*, en latin, Milan, 1607, in-8°. Grævius l'a inséré dans le premier volume de ses *Antiquités romaines*, et y a ajouté les corrections nécessaires. Le style de Ferrari est pur et même élégant.

FERRARI ou FERRARIUS (François-Bernardin), docteur de Milan sa patrie, né en 1576 ou 1577, et mort en 1669, parcourut, par ordre du cardinal Frédéric Borromée, archevêque de cette ville, l'Espagne et l'Italie, pour recueillir des livres et des manuscrits. Il en fit une riche moisson ; et dès-lors la bibliothèque ambroisienne eut un nom dans l'Europe littéraire. On lui doit plusieurs ouvrages pleins de recherches curieuses. Il écrit nettement et méthodiquement. Les principaux, sont I. *De ritu sacrarum concionum*, Milan, 1618, in-8°, et 1620, in-4°. Jean-George Grævius a redonné au public ce savant ouvrage sur les anciennes coutumes de l'Église, à l'égard des prédications, Utrecht, 1692, in-4°. Il y en a aussi une édition de Paris, 1664, in-8°, et une autre bien plus récente de Vérone, 1729, aussi in-8°. Cet ouvrage était un des plus rares ambroisiens, avant qu'on le réimprimât. L'édition originale de 1618, in-8°, est moins recherchée que celle de 1720, in-4°, parce que cette dernière fait suite aux ambroisiennes. II. *De veterum acclamationibus et plausu libri septem*, Milan, 1627, in-4°. Cet ouvrage estimable a été réimprimé par Grævius dans le 6e vol. de son *Thesaurus antiquit. Romanarum*. III. *De antiquo ecclesiasticarum epistolarum genere*, livre fort curieux, imprimé d'abord à Milan en 1612, puis à Venise en 1615, in-8°.

FERRARI (Octave), neveu du précédent, né à Milan en 1607, y professa d'abord la rhétorique, ensuite la politique, l'éloquence et la langue grecque à Padoue, où la république de Venise l'avait appelé pour rendre à l'université son premier lustre. Louis XIV, la reine Christine, la ville de Milan, lui firent des présens et des pensions. On a de lui plusieurs ouvrages savans et curieux. I. *Sur*

les vêtemens des anciens et les lampes sépulcrales, en latin, in-4°, à Padoue, 1654 et 1685. Il y prouve que les lampes éternelles qui brûlaient sans se consumer sont des chimères. II. *De mimis et pantomimis*, Wolfenbuttellii, 1714, in-12. III. *Origines linguæ italicæ*, in-fol., 1676; livre plein d'érudition, mais dans lequel il exalte trop la langue italienne. IV. *Opuscula*, à Helmstadt, 1710, in-8°. Ce savant, mort le 7 mars 1682, à 74 ans, était d'une humeur douce, sincère, affable, ami de la paix; aussi l'appelait-on le *Pacificateur* et le *Conciliateur*. Son style élégant et châtié est quelquefois trop poétique.

FERRARI (Philippe), religieux servite, mort en 1626, est connu par une *Topographie du Bréviaire romain*, et par un *Dictionnaire géographique*, que l'abbé Baudraud fit réimprimer en 1670, et qu'il augmenta de moitié. Loin de corriger les inexactitudes de Ferrari, il en ajouta de nouvelles, suivant l'usage de ces compilateurs ignorans, qui joignent leurs rapsodies aux ouvrages des autres.

FERRARI (Gui), célèbre littérateur, né à Novarre en 1717, et mort en 1791, s'est fait un nom distingué par plusieurs ouvrages latins. Il se fit connaître par son abrégé d'histoire *de Vitâ quinque imperatorum*, ou *Mémoires de la vie de cinq généraux autrichiens qui se sont distingués dans la dernière guerre avec la Prusse*, Vienne, 1775, in-8°. Les cinq généraux dont l'auteur rapporte les exploits sont Brown, Daun, Nadasti, Serbelloni et Laudon. Ceux que la frivolité du siècle n'a pas conduits jusqu'au mépris des langues anciennes ne peuvent que lire avec plaisir cet ouvrage. On a donné le recueil des *Œuvres* de Ferrari à Lugano, 1777; il y traite en détail les actions des cinq généraux qu'il n'avait qu'effleurées dans l'ouvrage précédent, Son style en général ressemble beaucoup à Cornelius Nepos. L'abrégé de la vie des héros guerriers est suivie de celle de quatre hommes célèbres dans la littérature d'Italie: Jules-César Brusato, Thomas Ceva et Antoine Lecchi. Viennent ensuite sept *Oraisons* latines, entre lesquelles on distingue celle *de optimo patrefamilias;* Il y a des observations qui renferment plus de sagesse et d'utilité sur l'éducation des enfans qu'on n'en voit dans dix traités sur cette matière. Le style de Ferrari s'élève avec les choses, et prend un nouvel essor quand il est employé à célébrer de grands événemens; c'est ce qu'on remarque dans le début de l'oraison, où il célèbre la fameuse victoire de Kolin. Il y a encore dans ce recueil quelques plaidoyers sur différens sujets, dans lesquels l'auteur paraît, malgré ses moyens, n'avoir pu faire briller son éloquence: quelques-unes de ces pièces ont peu de développemens, peu de force, et quelquefois un peu de sécheresse, il y a aussi des faits qui ne sont pas rapportés avec assez d'exactitude, où l'on croit même entrevoir des anachronismes. Voici le catalogue des ouvrages qu'il a publiés: I. *Epistola de institutione adolescentiæ: accedit Petri Savi, soc. Jesu interpretatio italica*, Mediolani, 1750. II. *De rebus gestis Eugenii principis à Sabaudiâ bello italico tantum libri tres*, Mediolani, 1752. III. *De*

rebus gestis principis Eugenii bello Pannonico, Romæ, 1748. Ces deux Histoires ont été traduites en italien par le jésuite Savi. IV. *Inscriptiones et epistolæ*, Mediolani, 1765. V. *Somnium, sive dialogus statuarum*, Novocomi, 1784. VI. *Orationes, actionesque academicæ*, Aug. Vindel., 1756. VII. *Guidonis Ferrarii opusculorum collectio, editio prima latina*, Lugani, 1777, in-4°.

FERRARI (l'abbé Jean-Baptiste), latiniste italien, né le 21 juin 1732 à Tresto-d'Este, et mort à Padoue en 1806, fut préfet des études dans le fameux collége de Padoue. On a de lui. I. *Laudatio in funere Clementis XIII*, Padoue, 1769, in-4°. II. *Vita Ægidii Forcellini*, 1792, in-4°. III. *Vita Jacobi faniolati*, Padoue, 1799, in-8°. IV. *Vitæ illustrium virorum seminarii Patavinensis*, Padoue, 1799, in-8°. V. *Vita Pii VI, cum appendice*, Padoue, 1802, in-4°. Il avait composé un grand nombre de poésies qui sont inédites.

FERRARIENSIS. *Voyez* Silvestre. (François).

FERRARIIS (Jean-Pierre de), célèbre docteur en droit, natif de Pavie au 14me siècle, composa, dans un âge très-avancé, une *Pratique de droit*, 1544, in-8°.

FERRARINI (Michel-Fabrice) antiquaire, né à Reggio en Lombardie dans le 15me siècle, carme et prieur de son couvent en 1481, recueillit avec beaucoup de soins toutes les inscriptions qu'il put trouver concernant l'Italie, les copia avec une grande exactitude, et en composa un très-gros volume qui se conservait à Reggio dans la bibliothèque des carmes : on en a une copie à la bibliothèque du roi. Le seul ouvrage imprimé qu'on ait de Ferrarini est intitulé : *Significatio litterarum antiquarum Valerii Probi, et Fr. Michaëlis Ferrarini Regien. carmelitæ divæ Mariæ*, Brescia, 1486. Ce religieux mourut vers 1492 ou 1493. — Ferrarini (Joseph-Marie-Félix), dominicain milanais, né en 1670, mort dans sa patrie le 3 juillet 1734, où il avait exercé les fonctions de commissaire du saint-office. Il avait publié *Ragguaglio istorico della vita di S. Vincenzio Fererri*, 1732, in-4°.

FERRARIO (....), premier médecin de Ferdinand Ier, roi de Naples, et ami du poète Sannazar, est cité dans les Mém. de Gorani (T. I. p. 130) comme un flambeau qui a brillé dans un siècle de ténèbres. Gorani y parle d'un livre de cet auteur, écrit, dit-il, en bon latin, et où l'auteur déplore avec éloquence la profonde ignorance des peuples, qui les assujettissait à mille superstitions, et souvent aux erreurs les plus funestes pour leur félicité. Ce livre, ajoute-t-il, est rare; la dernière édition, faite à Lucques, est de 1727. Enfin, il parle des manuscrits précieux de Ferrario, qu'il dit être entre les mains de l'abbé Tanzi.

FERRARIS (Joseph, comte de), général autrichien, né à Lunéville, le 20 avril 1726, d'une famille originaire du Piémont, fit ses premières armes dans la guerre de la succession d'Autriche. La valeur qu'il déploya dans plusieurs circonstances le firent avancer rapidement, et la guerre de sept ans lui fournit de nouvelles occasions de se signaler. En 1758, il s'empara d'une batterie de

trente-six pièces de canon, à la tête d'un régiment de Charles-Lorraine dont il était colonel, et eut une très-grande part à la victoire de Hoehkirchen. Il fut promu au grade de général major en 1761, et à celui de lieutenant-général en 1773. Il fit aussi la campagne de 1793 contre les Français, fut nommé successivement vice-président du conseil aulique de guerre, conseiller d'état intime et maréchal. Il est mort à Vienne le 1er avril 1814. Il était très-savant mathématicien, et s'était occupé en 1767, de la carte des provinces belgiques : cette carte est estimée.

FERRARO (Jean-Baptiste), écuyer, né à Naples dans le 16me siècle, est auteur d'un ouvrage en italien dans lequel il traite des améliorations des différentes races de chevaux. On lui attribue aussi : *Due anatomie, una delli membri e viscere, l'altra dell'ossa de' cavalli*, Bologne, 1673, in-12.

FERRARO (Pierre-Antoine), fils du précédent, et comme lui écuyer de Philippe II, roi d'Espagne, a publié un ouvrage intitulé *il Cavallo Frenato*, Naples, 1602, Venise 1620 et 1653, in-fol, divisé en quatre livres, et accompagné de discours sur les brides anciennes et modernes.

FERRARO (André), de Nole, chanoine et trésorier de la cathédrale de cette ville, vécut dans le 17me siècle. On a de lui un ouvrage intitulé : *Trattato del cimeterio Notano*, avec les Vies de quelques saints qui furent enterrés dans ce cimetière. Ce livre fut imprimé à Naples en 1644.

FERRAROIS (Guillaume le), sculpteur italien du 16me siècle, aidé par les leçons d'André Contucci, devint très-habile dans son art. Il s'établit à Lorrette où il fit beaucoup d'ouvrages en marbre très-estimés. On remarque surtout les douze statues des prophètes.

FERRARS (George), homme de loi et poète, né au comté d'Hertford en 1512, mort en 1579, élève d'abord d'Oxford, et ensuite du collége de Lincoln. Henri VIII d'Angleterre faisait beaucoup de cas de lui, et lui donna des terres considérables au comté d'Hertford. Cet auteur a composé plusieurs pièces insérées dans le *Miroir des magistrats*, publié en 1559, entre autres une tragédie du *Meurtre illégal de Thomas Woodstock, duc de Glocester*, une de *Richard II*, et une d'*Edmond, duc de Sommerset*, et l'*Histoire de la reine Marie*, dans la *Chronique de Grafton*.

FERRARS (Édouard), gentilhomme du comté de Warwick en Angleterre, dont on a quelques Comédies et des Tragédies. Il mourut en 1564.

FERRARS (Henri), de la même famille que le précédent, né en 1579, mort en 1633, a fait une *collection de Pièces relatives à l'histoire de sa province*, dont Dugdale a tiré parti.

FERRATA (Hercule), sculpteur habile, né à Palsot, près le lac de Côme vers 1630, florissait à Rome en 1657. On voit de lui plusieurs beaux ouvrages en marbre et en stuc dans les principales églises de cette ville des arts; les plus remarquables sont : I. La *figure de la Charité* au tombeau du pape Clément IX. II. La *Statue de Clément X*, à celui de ce souverain pontife. III. De *l'Ange qui soutient la croix*

au pont Saint-Ange. IV. Un *bas-relief de Sainte-Agnès* sur le grand autel de l'église dédiée à cette Sainte à la place Navone. V. Les *Saints André, apôtre, et d'Avellin*, dans St.-André-de-la-Vallée. VI. La *figure de la Foi,* au maitre-autel de l'église de Saint-Jean-des-Florentins. VII. Plusieurs Statues aux tombeaux des cardinaux Pimentelli et Bonelli, dans la Minerve. Cet artiste s'est également distingué dans les ouvrages qu'il fit pour le grand-duc de Toscane et pour la nation florentine.

FERRAUD (.......), né dans la vallée d'Aure, en Armagnac, nommé député des Hautes Pyrénées à la convention nationale, fut partisan sincère de la liberté et ennemi de l'anarchie : il défendit avec courage les députés girondins. Cependant dans le procès de Louis XVI, il vota pour la peine capitale, contre l'appel au peuple et contre le sursis. Envoyé en mission à l'armée des Pyrénées occidentales, il y fut blessé en chargeant à la tête d'une colonne. De retour à la convention, il coopéra au renversement de Robespierre, et fut ensuite envoyé de nouveau aux armées du Nord et de Rhin-et-Moselle, où il se montra en homme brave, et parut constamment à la tête des colonnes. Lors de la révolte du premier prairial, contre la convention, il s'opposa avec courage aux insurgés qui forcèrent l'entrée de la salle, et fut victime de son dévouement. Il reçut un coup de pistolet dans la poitrine. Aussitôt on lui coupa la tête que l'on mit au bout d'une pique, et qu'on présenta au président Boissy-d'Anglas, afin de l'effrayer, ainsi que tous les députés. On avait vu Ferraud se frapper la tête et s'arracher les cheveux à l'instant où les révoltés outrageaient la convention et menaçaient le président. L'assemblée célébra par la suite une fête funèbre en son honneur, et lui fit ériger un tombeau sur lequel on grava ses dernières paroles aux assassins, en leur découvrant sa poitrine. « J'ai été plus d'une fois atteint du fer ennemi ! Voilà mon sein couvert de cicatrices ! Je vous abandonne ma vie ; mais respectez le sanctuaire des lois. » La convention poursuivit les auteurs de ce meutre. Le meurtrier fut condamné à mort. Un serrurier qui avait porté sa tête, fut conduit au supplice, mais arraché des mains des gardes de l'escorte par les habitans du faubourg Saint-Antoine. Trois autres de ces malheureux périrent le 14 prairial. La convention rendit à Ferraud des honneurs funèbres. Le député Louvet prononça son éloge.

FERRE. *Voyez* Ferro.

FERREIN (Antoine), anatomiste, né à Fresquepêche en Agénois, en 1693, docteur des facultés de Montpellier et de Paris, professeur d'anatomie et de chirurgie au Jardin du roi à Paris, professeur de médecine au collége royal, et membre de l'académie des sciences, de celles des curieux de la nature, d'Erfurt. Ses *Leçons sur la médecine*, Paris, 1769-81, 3 vol. in-12, et celles *sur la matière médicale*, 1770, 3 vol. in-12, publiées depuis sa mort, par M. Arnault de Nobleville, prouvent qu'il avait bien médité sur l'art de guérir : tout y est conforme à la saine doctrine et à la plus sage expérience. Ferrein avait prétendu que la voix n'était qu'un instrument à cordes, et ses

partisans avaient nommé de son nom certaines fibres de la trachée-artère; il avait même imaginé une machine qui rendait des sons, conformément à son système; mais ce qui l'a détruit entièrement, c'est l'observation que des cordes mouillées ne peuvent rendre aucun son. Tous les écrits de Ferrein se trouvent dans l'*Histoire de l'académie des sciences*. Il mourut à Paris le 28 février 1769, à 76 ans.

FERREIRA (Antoine), poète portugais, né à Lisbonne en 1528, perfectionna dans sa langue l'élégie et l'épître, et donna à la poésie portugaise, l'épigramme, l'épithalame, l'ode et la tragédie. C'est surtout dans ce dernier genre qu'il a excellé. Son *Inez de Castro*, la seconde tragédie régulière composée en Europe après la renaissance des lettres, est un des plus beaux monumens de la littérature portugaise. Ferreira est rangé parmi les poètes classiques. Il mourut en 1569 à la fleur de son âge. On a de lui: *Poemas Lusitanos*, Lisbonne, 1598, et des Comédies imprimées en 1622, avec celles de Sà de miranda.

FERREIRA DE VERA (Alvaro), naquit à Lisbonne vers 1590. Il a laissé les Vies de plusieurs princes et souverains de Portugal, et un ouvrage intitulé: *Origine de la noblesse politique, des blasons, charges et titres*, Lisbonne, 1631.

FERREIRA (Christophe), jésuite et missionnaire portugais, né à Torras Vedras, diocèse de Lisbonne, en 1580, entra dans la société en 1596, âgé de 16 ans. En 1609 il s'embarqua pour le Japon, et prêcha l'évangile dans différentes provinces de cette contrée; il eut à y souffrir plusieurs persécutions, et fut souvent obligé de se cacher. Ayant été découvert et arrêté avec plusieurs autres, il eut à opter ou de mourir ou de renoncer à sa foi. Sur son refus, il fut suspendu dans une fosse, la tête en bas; ce qui fit que des bâtimens qui partaient pour l'Europe, y rapportèrent que lui et plusieurs autres avaient souffert le martyre. Cependant, après quatre heures de tourmens dans cette cruelle situation, le courage lui manqua, et, vaincu par la douleur, il eut la faiblesse de céder; mais presque aussitôt, déplorant amèrement cette faute, il la répara, et fut reconduit au supplice, où il expira vers l'an 1652, en confessant J.-C. On a de lui: *Annuæ litteræ è Japonià*, 1627.

FERREIRA (Gaspard), autre jésuite portugais, né à Castro-Jöurno, entra dans la société en 1588, à l'âge de 17 ans, et partit en 1593 pour les Indes: il y enseigna les belles-lettres pendant 4 ans, et fut pendant six autres années maître des novices. En 1608, les supérieurs l'attachèrent à la mission de la Chine, et l'associèrent aux travaux du P. Ricci dans le palais impérial de Pékin. Mis ensuite à la tête de divers colléges ou résidences de son institut, il travailla pendant près de 40 ans aux missions. Il savait parfaitement le chinois; il a fait imprimer dans cette langue: I. une *Vie des Saints, avec des passages tirés de l'Écriture-Sainte et des Pères, pour l'usage des néophytes*. II. Un *Recueil de Méditations sur les quinze mystères du rosaire*. Il mourut à Pékin le 27 décembre 1649.

FERREIRA (Antonio-Fialho),

voyageur portugais d'origine, né à Macao, vers 1600, remplit avec distinction plusieurs emplois civils et militaires, et fut nommé capitaine de la flotte de Macao, destinée pour aller à Mélille. Revenu dans son pays, il trouva toute la colonie en combustion. Une grande dispute s'était élevée entre les indigènes et les officiers du roi. Ferreira alla demander du secours au vice-roi de Goa qui ne put lui en donner; alors il partit de Goa en 639, et après un long et pénible voyage, se rendit à Madrid. Philippe IV ayant su de lui ce qui se passait, donna des ordres pour qu'on envoyât des secours aux Indes. Dans le même temps le trône de Portugal fut donné à Jean IV, duc de Bragance, et peu après le calme se rétablit dans la colonie de Macao. Ferreira fit le voyage de la Chine pour Jean IV, et mourut vers l'an 1658. On a de lui les ouvrages suivans: I. *Relaçaon da viagem*, Lisbonne, 1643, 1 vol, in-4°; c'est la relation du voyage à la Chine dont nous venons de parler. II. *Oraçaon que fez na casa do senado, etc.*, ou Harangue prononcée dans la maison du sénat de Macao, à l'occasion de l'avénement au trône de Jean IV. III. *Razones y preguntas sobre la navigacion que se ha abreito, etc.*, ou Demandes et réponses sur la navigation nouvellement entreprise depuis la Chine à Lisbonne, etc., conservé dans la bibliothèque du roi, à Madrid.

FERREIRA (Alexandre), jurisconsulte et historien portugais, né en 1644 à Oporto, mort à Lisbonne le 9 décembre 1737, après avoir rempli plusieurs emplois distingués, a laissé plusieurs ouvrages, dont le plus remarquable est intitulé : *Memorias ò noticias da celebre ordem dos templarios para a Historia, etc.*, c'est-à-dire, Mémoires de l'ordre célèbre des Templiers, pour servir à l'Histoire de l'ordre du Christ, Lisbonne, 1735, in-folio.

FERREIRA (Antoine), né à Lisbonne, le 16 novembre 1626, chirurgien de la chambre du roi de Portugal, publia dans cette ville en 1670 un Cours de chirurgie estimé et plusieurs fois réimprimé. Il est intitulé : *Luz verdadeira*, etc., ou *Lumière véritable et examen abrégé de toute la chirurgie*, Lisbonne, 1670 et 1705, in-fol. Il mourut en 1679.

FERRELO (Barthelemi), navigateur espagnol, distingué par son courage et ses connaissances nautiques, fut envoyé en 1542, avec Cabrillo par Mendoça, vice-roi du Mexique, pour faire des découvertes au nord de la Californie. Cabrillo étant mort le 3 janvier 1543, Ferrelo prit le commandement, et poussa ses découvertes au nord, jusqu'au 43me de latitude, où il vit les côtes du Cap-Blanc, (appelé Cap Orford, par Vancouver). La relation détaillée de ce voyage, se trouve dans l'*Histoire des Indes* de Jean de Laët.

FERREOL (Saint), premier évêque de Besançon, issu d'une illustre famille d'Athènes, suivit S. Irénée dans les Gaules et se fixa avec saint Ferjeux, son frère, à Besançon où ils opérèrent un grand nombre de conversions. Claude, préfet romain, les fit arrêter et leur fit trancher la tête le 16 juin 211. La fête de ces deux saints se célèbre dans le diocèse de Besançon, le 16 juin

et celle de l'invention de leurs reliques, le 5 septembre. Saint Ferreol doit être regardé comme le premier pasteur de l'église de Besançon.

FERRÉOL (Tonance), naquit vers l'an 420. Il devint gendre de l'empereur Avitus et succéda à son père dans la préfecture des Gaules. Il fut estimé des Gaulois qu'il engagea fortement à se réunir aux Romains pour repousser Attila qui se préparait à mettre le siége devant Orléans. Il vivait encore en 485. Il avait formé dans sa belle maison de Prusiane, sur les bords de la rivière du Gardon, l'une des plus anciennes bibliothèques qui se soient vues en France. Elle était partagée en trois classes : la première, composée de livres de piété à l'usage des femmes, qui avaient au bas, des stalles pour s'asseoir ; la seconde contenait les livres de littérature, avec des stalles pour les hommes ; la troisième renfermait les livres communs aux deux sexes.

FERRERA (Jean), Espagnol, entreprit, par ordre du cardinal Ximenès, un *Traité complet d'agriculture*, et recueillit dans son ouvrage tout ce que les anciens et les modernes avaient écrit d'important sur cet art. Il y joignit ses observations particulières, fruit d'une longue expérience. Cet ouvrage a été très-utile dans son temps.

FERRERAS (Juan de), célèbre historien espagnol, né en 1652 à Labañeza, dans le diocèse d'Astorga, fit ses études avec beaucoup de succès dans l'université de Salamanque, et obtint ensuite, au concours, la cure de Saint-Jacques de Talaveira, dans le diocèse de Tolède. Il fut transféré ensuite à celle de Saint-Pierre de Madrid par son confesseur. Ferreras refusa, quelque temps après, deux évêchés considérables, malgré les instances de la cour. L'académie de Madrid le choisit l'année même de sa fondation, en 1713, pour un de ses membres. Le roi confirma ce choix, et, à la sollicitation de son confesseur, le P. Daubanton, jésuite français, nomma Ferreras son bibliothécaire en 1715, à la place de Gabriel Alvarez qui venait de mourir. Tous les gens de lettres desiraient et sollicitaient cette place pour Emmanuel Martin, doyen d'Alone, qui, par l'étendue de ses connaissances, était plus propre à la remplir que Ferreras ; mais le jésuite français préféra Ferreras, qui, par cette faveur, l'emporta sur ses rivaux. C'est ce Martin, lié avec les principaux savans de son temps, dont les lettres latines, remplies d'excellentes notices sur les antiquités, ont été réimprimées à Amsterdam, 1738, en 2 vol. in-4°, la première édition étant devenue fort rare. Il a aussi fourni plusieurs articles, entre autres la description du théâtre de Sagonte, à dom Bernard de Montfaucon, qui en a fait usage dans son Antiquité expliquée. Au reste, Ferreras fut très-utile à l'académie naissante par ses lumières. Il lui servit surtout beaucoup pour la composition du *Dictionnaire espagnol*, entrepris et publié par cette compagnie en 1739, en 6 vol. in-fol. Ferreras était mort 4 ans auparavant, en 1735, à 83 ans. On a de ce savant Espagnol plusieurs ouvrages de théologie, de philosophie, de belles-lettres et d'histoire. Le plus considérable et le plus connu de tous est son *Histoire d'Espagne*, Madrid, 1700 à

1727, 16 vol. In-4°, traduite en français par d'Hermilly, 10 vol. in-4°, Paris, 1751. Cette traduction est très-estimée.

FERRERI (Zacharie), poëte latin, de Vicence, évêque de la Guardie, naquit d'une illustre famille originaire de Milan, en 1479; sa vie entière est une chaîne d'événemens plus ou moins intéressans, qui ne l'empêchèrent pas cependant de publier un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : I. *Vita sancti Casimiri*, Cracovie, 1520, in-4°. Cette vie fut imprimée à Thorn, et ensuite insérée dans le grand ouvrage de Bollandus. II. *De reformatione Ecclesiæ Suasoria, oratio ad beat. patrem Hadrianum VI. etc.*, Venetiis, 1522, in-8°. III. *Hymni novi ecclesiastici, etc.* Romæ, 1549. Quelques-unes de ses hymnes sont écrites avec grâce et élégance. IV. *S. Carthusiensis ordinis origo.* Mantoue, 1509. Ses autres ouvrages concernent les conciles de Pise, de Bâle et de Lyon. On ne connaît pas l'époque précise de sa mort, qu'on place vers 1530.

FERRERI (Mathias), capucin piémontais, né à Cavallermaggiore dans le 17me siècle, était un profond théologien et un habile prédicateur. Il fit plusieurs missions dans les vallées des Alpes, et convertit un grand nombre de protestans. Il composa un ouvrage intitulé : *Jus regnandi apostolicum per missionnes ecclesiasticas religiosorum totius ordinis hierarchici, ab initio ecclesiæ*, Turin, 1659, 2 vol. in-folio.

FERRERI. *Voyez* Ormea.

FERRET, surnommé *le grand Ferret*, à cause de sa taille gigantesque, fut l'un des chefs des paysans révoltés contre la noblesse du Beauvoisis, vers 1356, et connus sous le nom de *Jacquiers*. Il était né au village de Rivecourt, près de Verberie. Après avoir été un des plus fermes appuis du parti des Jacquiers, Ferret se soumit au Dauphin et lui rendit des services de la plus haute importance. Doué d'une force prodigieuse, et d'une valeur à toute épreuve, il avait inspiré aux Anglais tant de terreur, que suivant le second continuateur de *Nangis*, ils n'osèrent passer l'Oise tant qu'il fut à Rivecourt. Guillaume Alaud, commandant du château de Longueil, le choisit pour lieutenant, et mit une entière confiance en lui. Peu après les Anglais s'emparèrent par surprise du château, en s'introduisant à l'improviste par une brèche qu'on n'avait pas encore rebouchée. Guillaume Alaud ne prenant conseil que de son intrépidité se précipite, avec une poignée d'hommes, au milieu d'eux, et après une vigoureuse résistance, tombe percé de coups. Pendant ce temps, le brave Ferret s'était armé d'une hache énorme, avait rassemblé un grand nombre de soldats et de domestiques, et les animant par ses paroles et par son exemple, il s'élance à leur tête sur les Anglais, et venge la mort d'Alaud, en faisant un horrible carnage. Quoique plus nombreux, les Anglais sont taillés en pièces, ou faits prisonniers; la fuite leur est impossible : il faut qu'ils se rendent au vainqueur ou qu'ils tombent sous les coups de sa hache terrible; une troupe encore plus nombreuse vient à leur secours, elle subit le même sort. Enfin excédé de tant de fatigues, et de deux jours de combats consécutifs, Ferret rentra victorieux

à Longueil; il eut l'imprudence de boire de l'eau extrêmement fraîche, et une fièvre mortelle s'empara de lui. Plusieurs Anglais ayant appris l'état dans lequel il se trouvait, eurent la lâcheté de venir pour lui arracher la vie. Quoiqu'accablé par la violence de son mal, le grand Ferret se lève de son lit, saisit sa hache d'armes et marche au-devant de ses assassins, il en tua cinq, et les autres ne lui échappèrent que par la fuite. Ce dernier effort aggrava sa maladie et il mourut peu de jours après.

FERRET (Émile), jurisconsulte célèbre du 16me siècle, né en 1489, à Castel-Franco, dans la Toscane, secrétaire du pape Léon X, professeur de droit à Valence en Dauphiné, ensuite conseiller au parlement de Paris, mort à Avignon le 14 juillet 1552, cultiva les muses dans le tumulte de la cour. On a de lui: *Opera juridica*, 1598, in-4°, ainsi qu'un Commentaire sur Tacite. Sa vie se trouve dans les *Vitæ clarissimæ Jurisconsultorum de Buder*, Iéna, 1722, in-8°.

FERRET (.....) habile mécanicien du 18me siècle, s'était adonné particulièrement à l'horlogerie sur laquelle il publia quelques dissertations aussi prolixes qu'ennuyeuses. Un jour qu'il lisait à l'Académie de Marseille, dont il était membre, un long traité sur l'échappement, un de ses confrères écrivit sur un morceau de papier les quatre vers suivans:

Ferret, quand de l'échappement
Tu nous traces la théorie,
Heureux qui peut adroitement
S'échapper de l'Académie.

Il remet ce billet à son voisin et sort; l'écrit passe de main en main, chacun le lit à son tour, part d'un éclat de rire, et s'en va. Le dernier enfin jette le billet sur la table, suit l'exemple des autres, et Ferret reste seul entre le président et le secrétaire, qui eux-mêmes ne purent contenir leur rire sur cette plaisanterie. Le recueil de l'Académie de Marseille renferme plusieurs mémoires et dissertations de Ferret sur la mécanique et sur l'horlogerie. On ignore l'époque de la mort de cet académicien.

FERRETI (Nicolas), grammairien du 15e siècle, donna à Venise des leçons publiques qui lui firent une grande réputation. Le recueil de ses œuvres a été imprimé à Venise, en 1507, in-fol. On y remarque un opuscule intitulé: *De eloquentiâ linguæ latinæ servandâ in epistolis et orationibus componendis præcepta*. Ferreti mourut en 1523.

FERRETI (Jules), fils du précédent, naquit à Ravenne, en 1480, et s'adonna à l'étude de la jurisprudence. Son mérite et ses connaissances lui valurent l'amitié du pape, qui le créa chevalier et comte du palais de Latran, et l'empereur Charles-Quint le nomma intendant de la Pouille. Il mourut à San Severo, dans la Pouille, en 1547. Il a publié: I. *Consilia et tractatus Varii*, Venise, 1562, in-4°. II. *De re et disciplinâ militari unicus tractatus*, Venise, 1575, in-fol. très-rare. III. *De jure et re navali*, Venise, 1579, in-4°.

FERRETI (Jean-Pierre), frère du précédent, né à Ravenne en 1482, embrassa l'état ecclésiastique, et fut successivement évêque de Milazzo en Sicile, puis de Lavello dans le royaume de Naples. Dans sa vieillesse, il se

démit de son évêché, et mourut en 1557. Ce prélat avait cultivé les lettres avec beaucoup d'ardeur. Plusieurs de ses opuscules ont été imprimés, mais ils sont peu importans. Ses manuscrits sont beaucoup plus intéressans. On y remarque surtout des *Mémoires relatifs à l'exarchat de Ravenne*. On peut consulter à cet égard la *Bibliothèque des écrivains de Ravenne*, par l'abbé Ginanni.

FERRETI (Jean-Baptiste), antiquaire, né à Vicence, en 1639, entra dans l'ordre des bénédictins de la congrégation de mont Cassin. Il mourut en 1642, à l'âge de 43 ans. On a de lui un ouvrage intitulé : *Musæ antiquariæ antiquorum in marmoribus carmina seu deorum donaria, hominumque illustrium obliterata monumenta et deperdita epitaphia*, Vérone, 1672, in-fol. Rare. Il est à regretter que ce savant antiquaire n'ait pas eu le temps de publier plusieurs autres ouvrages importans qu'il avait préparés lorsqu'il mourut. — Ferreti (François), d'Ancône, vivant au 16e siècle, a publié : *Della osservanza militare libri duo*, Venise, 1573, in-4°., fig. — Ferreti (Marc-Antoine), de Venise, a publié dans cette ville : *Mirinda*, pastorale, en 5 actes, et en vers, 1613, in-4°. — Enfin, Ferreti (Laurent), a terminé avec Vénéroni, le *Dictionnaire italien-français*, d'Antoine Oudin, Paris, 1681, in-4°, 2 tomes.

FERRETI (Horace), chevalier et comte, né à Pérouse, en 1639, également habile dans les mathématiques et la peinture, fit beaucoup d'élèves dans cet art. On voit de jolis tableaux de lui au pastel et à l'huile dans les cabinets des curieux. Il avait étudié les mathématiques sous le docteur Rossi. En 1700, il fit conduire à Rome le fameux *Cantarano* qu'il avait fait construire. Il y avait un autel avec l'appareil nécessaire pour dire la messe, un buffet ou garde-manger pour douze personnes; une cuisine, la table, l'ornement d'un bel appartement; la toilette d'une dame avec tous ses ustensiles, un lit, des siéges et autres meubles. Cet objet curieux, que l'auteur dont nous tirons ceci dit avoir vu, passa en la possession du duc de Médina-Cœli, vice-roi de Naples. Ferreti, en récompense de ses talens, obtint plusieurs emplois honorables. Il mourut gouverneur de Nola et d'autres lieux de l'état de Naples.

FERRETO, poète et historien de Vicence dans le 14e siècle, fut un de ceux qui chassèrent la barbarie répandue en Europe, et qui firent naître le goût des bonnes études. Parmi les productions de ce savant, en prose et en vers, il y a une *Histoire curieuse de son temps*, en 5 livres, depuis 1230 jusqu'en 1318. Muratori l'a publiée dans le 9e tome des *Écrivains de l'Histoire d'Italie*. On a encore de lui un *Poëme latin* sur *l'origine de l'Escalo* ou *Scaliger*. Ce poëme, ainsi que d'autres poésies de Ferreto, est imprimé à la suite de son Histoire dans Muratori. Il composa aussi une *Élégie sur la mort du Dante*. On ne connaît pas l'époque de sa mort, on sait seulement qu'il vivait encore après 1330.

FERRI ou FERRO (Alphonse), médecin et chirurgien du 16e siècle, de Faenza, dans l'état de

l'Église, enseigna à Naples avec beaucoup de célébrité, et passa ensuite à Rome, où il fut médecin du pape Paul III. Il mourut vers 1575. Les ouvrages qu'il a composés sont : I. *De sclopetorum, sive archibusorum vulneribus libri tres ; Corollarium de sclopeto ac similium tormentorum pulvere ; De carunculâ, sive callo, quæ cervici vesicæ innascitur*, Romæ, 1552, Lugduni, 1553, in-4° ; Tiguri, 1555, in-fol. Cet ouvrage est un des premiers qui aient paru sur les plaies d'armes à feu. II. *De Morbo gallico, ligni sancti naturâ, usuque multiplici, libri quatuor*, Rome, 1507, in-4°, et dans le premier tome de la Collection de Louis Luisini sur les maux vénériens, imprimée à Venise en 1566 et 1567, 2 vol. in-folio, et réimprimée en 1599.

FERRI (Ciro), peintre et architecte, né à Rome en 1634, mort dans la même ville en 1689, fut comblé d'honneurs par Alexandre VII, par les trois papes ses successeurs et par d'autres princes. Chargé par le grand-due de Florence d'achever les ouvrages que Pierre de Cortone, son maître, avait laissés imparfaits, il s'en acquitta habilement. Il imita si habilement la manière de ce grand peintre que souvent leurs ouvrages ont été confondus. Une grande manière, une composition sage, un beau génie, feront toujours admirer ses ouvrages. Cette admiration serait encore mieux méritée s'il eût animé et varié davantage ses caractères et donné plus de vigueur à son coloris. De retour à Rome, Ciro-Ferri s'y montra aussi grand architecte que bon peintre. Plusieurs palais et les autels magnifiques de Saint-Jean des Florentins et de la *Chiesa nuova* furent élevés sur ses dessins. Il a aussi terminé dans cette ville plusieurs ouvrages de Cortone, tels que la *Coupole de Saint-Nicolas de Tolentino*, et celle de la *Chapelle du crucifix dans Saint-Pierre*. Il a peint l'*Histoire de Cyrus*, dans la galerie de Monté-Cavallo, et plusieurs autres *Tableaux* répandus dans les églises de Rome. On regrette qu'il n'ait pu achever la *Coupole de Sainte-Agnès*. On voit de lui dans la galerie de Dresde la *Mort de Didon*, dans celle de Dusseldorff, *Saint Joseph avec l'enfant Jésus*, et à Sans-Souci, un grand tableau qui représente la *Mère de Coriolan, implorant sa clémence pour la ville de Rome*. C'est un des plus beaux ouvrages de Ciro-Ferri, par le *grandiose* de la composition, la fermeté du dessin, la vérité des expressions et la fidélité du costume. Pierre Aquila, C. Blomaert, Roullet, de Lahaie, Dorigny, Spierre ont gravé d'après lui. Son Œuvre consiste en quatre-vingt feuilles. Ciro-Ferri mourut à Rome en 1689, à 55 ans, de la jalousie que lui causa le mérite de Bacici, célèbre peintre génois.

FERRI (Paul), ministre protestant à Metz sa patrie, né en 1591, et mort en 1669, était connu de son temps par ses écrits et par ses sermons ; à présent il ne l'est plus que par la réfutation que fit Bossuet de son *Catechisme général de la réformation*, publié en 1654, in-12. C'est par cette réponse que ce prélat fit son entrée dans la république des lettres. La poésie était un des délassemens de Ferri ; le recueil de

ses productions en ce genre a été publié à Lyon en 1610, in-8°, sous le titre des *Premières Œuvres poétiques de Paul Ferri, Messin.* On y trouve une pastorale intitulée : *Isabelle* ou *le Dédain de l'Amour*, qu'un écrivain, nommé Delacroix, a servilement copiée dans sa tragi-comédie de Célimène, qu'il fit paraître 19 ans après. On grava au bas de son portrait le distique suivant :

Tales si multos ferrent hæc sæcula ferri,
In ferri sæclis aurea sæcla forent.

Ferri a beaucoup et même trop écrit. Ses ouvrages sont : I. *Les premières Œuvres poétiques de Paul Ferri, Messin, où sous la douce diversité de ses conceptions se rencontrent les honnestes libertez d'une jeunesse*, Lyon, 1610, in-8°. II. *Scholastici orthodoxi specimen, hoc est salutis nostræ methodus analytica ex scriptis scholasticorum*, Golstadii (Genève), 1616, in-8°. III. Le *dernier désespoir de la Tradition contre l'Escriture*, où est amplement réfuté le livre du P. François Véron, jésuite, par lequel il prétend enseigner à toute personne, quoique non versée en théologie, un bref moyen de rejeter la parole de Dieu, et convaincre les églises réformées d'erreurs et d'abus en tous et chacun point de leur doctrine, Sédan, 1618, in-8°. IV. *Remarques d'histoire sur le Discours de la vie et de la mort de saint Levier, et le récit de ses miracles nouvellement publiés par le sieur de Ramberviller*, etc., S. Loco, 1624, in-12. V. *Vindiciæ, pro scholastico orthodoxo adversùs Leonardum Perinum, jesuitam*, etc., Lugduni Batavorum, 1630, in-8°. VI. *Catéchisme général de la réformation de la religion prêchée dans Metz*, etc., Sédan, 1654, in-8°, Genève, 1656. VII. *Oraison funèbre de Louis XIII*, 1643, in-4°. *Oraison funèbre d'Anne d'Autriche*, in-4°, etc. VIII. *Réponse à l'Histoire de la naissance de l'Hérésie de Metz*, par Martin Meurisse, etc., Metz, 1642, in-4°. On a encore de lui quelques autres *Traités* manuscrits, outre une infinité de *Sermons ;* douze cents autres, de compte fait, sur la seule épître aux Hébreux.

FERRI. *Voyez* Ferry et Locres.

FERRI ou FERRY (Guillaume), professeur d'éloquence et d'antiquités à Ferrare, sa patrie, s'est fait connaître par un grand nombre de *Poésies* latines et italiennes. Il est mort en 1787.

FERRIER (Saint Vincent), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né à Valence, en Espagne, le 23 janvier 1357, fut reçu docteur de Lérida en 1384. Ses missions en Espagne, en France, en Italie, en Angleterre, en Écosse, firent éclater son zèle dans une partie de l'Europe. Il l'exerça surtout pendant le schisme qui déchirait l'Église. Il fit un grand nombre de voyages pour engager les princes et les prélats à travailler à la réunion. Il fut pendant plusieurs années confesseur de Benoit XIII, et son plus ardent défenseur. Mais, rebuté par l'opiniâtreté de ce schismatique, ennemi déclaré de la paix et de l'union de l'Église, il disposa le roi d'Espagne et les autres souverains à soustraire tous leurs états à son obéissance; il s'attacha au concile de Cons-

tance, et abandonna son pénitent. En 1417, il alla prêcher en Bretagne, et mourut à Vannes en 1419. Nous avons de lui plusieurs ouvrages publiés à Valence en Espagne, 1491, in-fol. On trouve dans ce Recueil : I. Un *Traité de la Vie spirituelle ou de l'Homme intérieur*, en latin; Mme Louise de Maisons, religieuse de l'ordre de saint Dominique, à Poissi, en donna une traduction française sous ce titre : *Exercices de piété pour passer chrétiennement la journée*. II. *De la Fin du Monde, ou de la Ruine de la dignité ecclésiastique et de la Foi catholique*. III. Un Traité intitulé : *Des deux Avénemens de l'Antechrist*. IV. Une *Explication de l'Oraison dominicale*. V. Des *Sermons*, en trois gros volumes, Lyon, 1521, in-8° gothique. On a joint dans cette édition, qui est rare, quelques *Sermons* qui ne sont pas de Vincent Ferrier. VI. Un *Traité de l'Homme intérieur*. Il est le premier qui ait introduit l'usage de réciter la prière appelée *Ave Maria* après l'exorde du discours. Si l'on en croit l'auteur de la *Vie des Pères*, son éloquence était si pathétique, si émouvante, qu'il se trouvait souvent obligé de s'interrompre au milieu de ses Sermons, pour laisser un libre cours aux larmes et aux sanglots de ses auditeurs attendris ; on en voyait même d'autres tellement affectés par la force de ses paroles, qu'ils se laissaient tomber en pamoison ; mais si l'on prend la peine de lire le Recueil volumineux de ses *Sermons*, on en concevra une idée toute différente. On verra qu'ils sont dignes de figurer au rang de ceux des frères Maillard, Menot, Barlette, Pepin, etc., et que les miracles absurdes, les contes ridicules, les grossières plaisanteries qui y sont exposés, au lieu d'édifier les auditeurs modernes, d'exciter chez eux les larmes et les sanglots du repentir, les scandaliseraient ou les feraient rire de pitié. Des âmes pieuses qui ont lu ces sermons et les éloges qu'on leur avait donnés autrefois, ont pensé que saint Vincent n'en était pas l'auteur.

FERRIER (Boniface), général des chartreux, né à Valence, en Espagne, l'an 1355, était frère de saint Vincent Ferrier; il exerçait une charge de magistrature dans sa ville natale, était marié et père de onze enfans. Devenu veuf, et ayant perdu sept filles et deux fils, il résolut de renoncer au monde. Il entra, en 1396, chez les chartreux, dans la maison de la Porte-du-Ciel, et se dévoua tout entier aux devoirs de son état. Guillaume Raynaud, général de l'ordre, étant mort, en 1402, Ferrier fut élu à sa place, et gouverna avec sagesse. L'Église était alors déchirée par le schisme. Urbain VI et Benoît XIII se disputaient le souverain pontificat, et l'ordre des chartreux était partagé entre les deux obédiences. Ferrier, et ceux qui l'avaient élu, reconnaissaient Benoît XIII. Urbain VI fit élire Étienne de Sienne par les maisons qui suivaient son parti. Les deux généraux eurent le bon esprit de se démettre; mais Benoît XIII força Ferrier de reprendre le gouvernement. Ferrier continua de lui être attaché, jusqu'à ce que, voyant son obstination à rejeter tous les moyens de rétablir l'unité dans l'Église, et à vouloir se

maintenir dans le souverain pontificat, même malgré les décrets du concile de Constance, il crut de son devoir de l'abandonner. Sainte Marthe fixe la mort de dom Ferrier au 27 avril 1417; d'autres prolongent sa vie jusqu'en 1419. On a de lui : I. Un *Traité*, dans lequel il examine pourquoi peu de religieux de l'ordre des chartreux ont été canonisés, et pourquoi on cite de cet ordre peu de miracles. II. Une *Traduction de la Bible en espagnol*. III. Un *Traité* adressé à Boniface, religieux du même ordre. IV. *De approbatione Ordinis Liber unus*. V. Enfin des *Sermons* et des *Lettres*.

FERRIER (Arnaud du), célèbre jurisconsulte, professeur en droit à Toulouse, où il naquit vers 1508, ensuite président aux enquêtes à Paris, et maître des requêtes, choisi pour se trouver, en qualité d'ambassadeur, au concile de Trente, y soutint les intérêts de la France avec une fermeté et une vivacité qui déplurent aux prélats italiens. Pour calmer leur ressentiment, en l'envoya en ambassade à Venise. Il y connut Fra-Paolo, et lui fournit des *Mémoires* pour son Histoire de ce concile. Ferrier fit profession du calvinisme dans ses dernières années, et mourut garde des sceaux du roi de Navarre, depuis Henri IV, en 1585, âgé de 79 ans, laissant quelques ouvrages. Les *Mémoires et Ambassades* de du Ferrier, forment 3 vol. in-fol. La Bibliothèque du Roi en possède deux exemplaires manuscrits.

FERRIER (Auger), né en 1513 dans le diocèse de Toulouse, prit le bonnet de docteur en médecine à Montpellier en 1540. Après son doctorat, il vint à Paris, où il fut nommé médecin ordinaire de Catherine de Médicis; il alla ensuite à Rome où il se fit une grande réputation. Il s'engagea dans une dispute avec Jean Bodin, au sujet des six livres de la république que celui-ci avait composés. Cette dispute fut menée vivement et avec toute l'aigreur dont les gens de lettres sont capables quand ils s'oublient. Ferrier publia à Toulouse, en 1580, in-8°, un *Avertissement à Jean Bodin, sur le 4e livre de sa République*; et il était encore occupé à écrire contre lui, lorsqu'il mourut en 1588 d'une maladie inflammatoire, suite de la discussion dans laquelle il s'était engagé. Il exerçait alors la médecine à Toulouse, où il s'était fixé à son retour de Rome. On a encore de lui, I. *De diebus decretoriis secundùm Pythagoricam doctrinam et astronomicam observationem*, Leyde, 1541, 1549, in-16. II. *Liber de somniis; Hyppocratis de insomniis liber; Galeni liber de insomniis; Synesii liber de somniis*, Leyde, 1549, in-16. III. *De pudendagrâ, lue Hispanicâ, libri duo*, Tolosæ, 1553, in-12. Antverpiæ, 1564, in-8°, Parisiis, 1577, in-16. IV. *De radice Chinæ liber, quo probatur diversam esse ab apio*, Tolosæ, 1554, in-8°. V. *Vera methodus medendi duobus libris comprehensa; Castigationes practicæ medicinæ*, Tolosæ, 1557, in-8°; Lugduni, 1574, 1602, in-8°.

FERRIER (Jérémie), ministre protestant et professeur en théologie à Nîmes, abjura le protestantisme, embrassa la religion catholique et devint conseiller

d'état. Il mourut l'an 1626. On lui attribue *le Catholique d'État*, ou *Discours politiques des alliances du roi très-chrétien contre les calomnies des ennemis de son état*, 1625, in-8° : c'est une réponse aux calomnies que les partisans de l'Espagne répandaient contre la France. Il est encore auteur d'un *Traité de l'Ante-Christ et de ses marques*, in-fol., Paris, 1515. Sa fille fut mariée au fameux lieutenant-criminel Tardieu, qui fut assassiné avec elle par des voleurs en 1664. Son gendre et sa fille, qui étaient, on peut le dire, des modèles d'avarice, sont célébrés dans la Satire des femmes de Boileau. C'est d'elle que Racine a voulu parler quand il a dit qu'elle

Aurait du buvetier emporté les serviettes,
Plutôt que de rentrer au logis les mains nettes.

FERRIER (JEAN), né à Rodez en 1619, entra chez les jésuites, y professa, fut ensuite confesseur de Louis XIV, et mourut en 1674, à 55 ans, laissant un *Traité sur la science moyenne*, et des *Écrits* contre le jansénisme.

FERRIER (LOUIS), sieur de La Martinière, poète français, né à Arles en 1652, fut poursuivi pour ce vers que la sainte inquisition trouva téméraire, scandaleux, immoral, et enfin hérétique.

L'amour, pour les mortels, est le souverain bien.

Il se trouve dans ses *Préceptes galans*, poëme qui courut manuscrit avant qu'il le publiât, d'abord à Arles, et depuis à Paris en 1678, in-12. Ferrier ayant été absous par le saint-office, à la prière de ses amis, vint à Paris, où il fut précepteur des fils du duc de Saint-Aignan, et ensuite gouverneur de Charles d'Orléans, fils naturel du duc de Longueville. Il mourut en 1721, à 69 ans, en Normandie, où il avait acheté la terre de La Martinière, près Caudebec. Outre ses *Préceptes galans*, on a de lui d'autres morceaux qui ne manquent ni d'esprit ni de naturel; mais sa versification est faible et son style incorrect. Ces défauts se font sentir surtout dans ses tragédies d'*Anne de Bretagne*, représentée en 1678, et imprimée en 1679, in-12; d'*Adraste*, représentée en 1680, imprimée d'abord à Leyde, 1681, puis à Paris, 1686. Ces deux pièces ont aussi été réimprimées ensemble sous le titre de *Théâtre de Ferrier*, Paris, 1697, in-16; enfin la Tragédie de *Montézuma*, représentée en 1702, et qui n'a point été imprimée. Les deux premières sont insérées dans le *Théâtre français*, et la première se jouait quelquefois. La dernière pièce débutait d'une manière trop gigantesque pour pouvoir se soutenir sur ce ton. On voyait d'abord un palais d'un goût barbare, dans le fond duquel étaient des esclaves armés de flèches. Le prince américain, tout couvert d'or et de diamans, était assis sur son trône, et adressait à huit caciques prosternés à ses pieds ces deux vers :

Esclaves, levez-vous, votre maître aujourd'hui
Vous permet d'élever vos regards jusqu'à lui.

Cette pompeuse ouverture de scène fut tout ce qui frappa dans la pièce. On attribue à Ferrier la *Traduction* de Justin qui parut sans nom d'auteur, avec les initiales D. L. M. qui signifient *de La Martinière*, à Paris, en 1693 et 1708, 2 vol. in-12.

FERRIÈRE (Claude de), docteur en droit de l'université de Paris, sa patrie, né en 1639, professa la jurisprudence à Paris, puis à Reims, où il mourut le 11 mai 1714. Ses ouvrages, quoique composés la plupart pour subvenir aux besoins pressans d'une famille nombreuse, sont estimés. Les honoraires de ses livres suffisaient à peine pour le dédommager du temps qu'il sacrifiait à leur composition; cependant il ne poussa pas ce sacrifice trop loin. Les principaux sont, I. *La Jurisprudence du Code*, 1684, en 2 vol. in-4°. II. *du Digeste*, 1688, 2 vol. in-4°. III. *Des Novelles*, 1688, 2 vol. in-4°. Ces trois ouvrages ne sont que des analyses des *Institutes de Justinien*. IV. La *Science des notaires*, 1771, 2 vol. in-4°. V. *Le Droit de patronage*, 1686, in-4°. VI. *Institutions coutumières*, 1702, 3 vol. in-12. VII. *Introduction à la pratique*, 1758, 2 vol. in-12. VIII. Des *Commentaires sur la Coutume de Paris*, 2 vol. in-12. IX. Un *Traité des Fiefs*, 1600, in-4°. X. Le *Recueil des Commentateurs de la Coutume de Paris*, 1714, en 4 vol. in-fol. On y trouve de bonnes observations de Jean Le Camus, lieutenant civil. — Le *Dictionnaire de Droit*, 1740, 2 vol. in-4°, est de Claude-Joseph Ferrière, son fils, doyen des professeurs en droit de l'université de Paris. On peut regarder cet ouvrage comme un développement de l'*Introduction à la pratique* de Claude son père: mais cet ouvrage perdit de son mérite en augmentant de volume. M. Massé, notaire à Paris a publié *le Nouveau parfait notaire*, ou la *Science des notaires*, de *feu C. J. de Ferrière*, 1805, 2 vol. in-4°, 4ᵉ édition, 1813, 3 vol. in-4°.

FERRIÈRES (Charles-Élie marquis de), né à Poitiers le 27 janvier 1741, député de la noblesse de la sénéchaussée de Saumur aux états-généraux en 1789, mort le 30 août 1804, à sa terre de Marsay, près Mirebeau, était membre du conseil-général du département de la Vienne, de la société d'agriculture et de commerce, et de l'athénée de Poitiers. On a de lui, I. *La Femme et les Vœux*, Amsterdam et Paris, 1788, in-12. II. *Plan de finances pour l'établissement d'une caisse territoriale*, présenté à l'assemblée nationale, en mars 1790. III. *Le Théisme*, ou *Recherches sur la nature de l'homme, et sur ses rapports avec les autres hommes dans l'ordre moral et dans l'ordre politique*, Paris, 1791, 2 vol. in-12. On reconnaît dans cet ouvrage le littérateur instruit et l'homme de bien. IV. *Saint-Flour et Justine*, ou *Histoire d'une jeune Française du dix-huitième siècle*, Paris, 1792, 2 vol. in-12. V. *Mémoire pour servir à l'Histoire de l'Assemblée constituante de* 1789, Paris, 1798, 3 vol. in-8°.

FERRINI (Luc), religieux servite, né à Florence dans le 16ᵐᵉ siècle, a publié les ouvrages que son confrère le P. Poccianti avait laissés manuscrits: ses ouvrages sont peu estimés. Le principal est intitulé: *Mich. Pocciantii catalogus scriptorum Florentinorum omnis generis, quorum et memoria extat, atque lucubrationes in litteras relatæ sunt ad nostra usque tempora*, Florence 1589, in-4°.

FERRINI (Vincent), religieux dominicain, né à Castel-Nuovo di Carfagnana en Toscane, dans le 16me siècle, fut successivement vicaire-général de l'inquisition à Parme, et supérieur des couvens de son ordre dans la Hongrie, la Styrie et la Carinthie. C'était un habile prédicateur; on croit qu'il mourut vers la fin du 16me siècle. On a de lui quelques livres ascétiques : *Alfabeto spirituale; Alfabeto exemplare* et la *Lima universale de' vitii.*

FERRIS (Lambert), poète français, mort vers l'an 1260, eut la réputation d'exceller dans cette sorte de poésie qu'on nommait *Contentieuse.* Ferris est auteur de plusieurs *Questions*, dont l'objet est de savoir s'il vaut mieux être éconduit honnêtement de sa dame, que favorisé de mauvaise grâce; et si l'amant jaloux aime mieux que celui qui ne l'est pas. On ignore quelle fut la décision du tribunal auquel ces questions furent portées.

FERRO (Vincent), savant dominicain espagnol, né à Valence, s'acquit une si grande réputation dans son ordre, qu'il fut chargé d'enseigner la théologie à Burgos, à Rome et à Salamanque, où il mourut en 1583. On a de lui un énorme *Commentaire sur la Somme de saint Thomas*, en 8 vol. in-fol. Cet ouvrage, rempli de digressions ennuyeuses, est d'un style incorrect et pesant.

FERRO (César), de Sicile, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, vivait vers l'an 1637. On a de lui un *Rôle* des chevaliers-soldats, des chapelains et des frères servans de l'ordre de Malte, depuis 1401 jusqu'en 1637.

FERRON (Arnoul le), conseiller au parlement de Bordeaux, sa patrie, et pourvu de cette charge à 21 ans, florissait au 16me siècle dans le même temps que la Boetie, et mourut en 1563 la même année que lui. Il est auteur d'une *Continuation* en latin de l'*Histoire de Paul-Émile*, dans laquelle il conduit cette histoire de 1484 à 1547, et d'autres ouvrages, qui lui firent donner par Scaliger le surnom d'*Atticus.* Il mourut en 1563, à 48 ans. Sa *Continuation de Paul-Émile*, imprimée à Paris, chez Vascosan, 1554, in-fol. 1555, in-8°, est ample, sans être trop longue. Elle s'étend depuis le mariage de Charles VIII jusqu'au règne de François Ier. Les anecdotes qu'il rapporte sont curieuses, et ses détails fort exacts. On a encore de lui : *Observations sur la coutume de Bordeaux*, Lyon, 1565, in-fol. Il fut aussi l'un des continuateurs de l'*Histoire des rois de France*, par du Haillan, Paris, 1615, in-fol., 2 vol. Son père était aussi conseiller au parlement.

FERRUCCI (François), dit *Del Tadda*, sculpteur, né à Fiesole, mort en 1585, n'a travaillé qu'en porphyre. C'est lui, dit-on, qui inventa le secret de donner aux outils d'acier une trempe telle qu'ils pussent mordre sur une matière aussi dure. Il a fait, au moyen de cette découverte, le Bassin de la magnifique fontaine du palais Pitti à Florence; la Statue du grand-duc Côme, et celle de la Justice, qui est sur la colonne de la sainte Trinité.

FERRY (André), né à Reims en 1714, mort en 1773, entra dans l'ordre des minimes. Il acquit de profondes connaissances

en physique et en hydraulique, et les fit servir à l'utilité publique. C'est à lui que les villes d'Amiens, de Dôle et de Reims doivent les fontaines qui les décorent. On a de lui le ***Plan des écoles de mathématiques et de dessin de Reims***, 1748. Le P. Ferry faisait d'assez bons vers latins, et a publié un Poëme en cette langue, en l'honneur du cardinal de Tencin.

FERRY (Jean-Baptiste), prêtre de la société littéraire-militaire, né à Besançon, mort au mois d'avril 1756, âgé de plus de 60 ans, était chanoine prébendier de l'église de Sainte-Madeleine de cette ville. On a de lui plusieurs *Livres d'église* à l'usage du diocèse de Besançon.

FERRY. *Voyez* Ferri.

FERSEN (Axel, comte de), feld-maréchal et sénateur de Suède, était issu d'une ancienne famille de Livonie, qui s'était illustrée en Suède, sous les règnes de Christine, de Charles X et de Charles XI. Il avait servi plusieurs années en France, et il y obtint le grade de maréchal-de-camp. De retour en Suède, il s'y distingua par ses talens militaires et politiques. Il commanda en Poméranie; il fut trois fois maréchal de la Diète, ou président du corps de la noblesse. Ce fut lui qui y porta la parole dans la commission nommée pour juger les accusés compromis dans l'affaire de la conspiration découverte en 1756. Le comte Bruhé, le baron de Horn et le capitaine Puke, furent condamnés à mort par ce tribunal. Le comte de Fersen voyant que tous ses efforts contre le parti du peuple et du roi étaient inutiles, se retira de la capitale. Il fut nommé sénateur quelque temps après l'acceptation du nouvel acte constitutionnel, et il ne tarda pas à donner sa démission. Il fit partie des assemblées de 1778, 1786 et de 1789, mais ayant voulu prendre dans cette dernière session l'influence qu'il avait eue dans les années précédentes, il fut mis aux arrêts avec quelques autres membres de la noblesse à la suite de débats orageux. Il avait dû son succès dans les assemblées, à son talent pour la parole. Il est mort vers la fin du dernier siècle.

FERSEN (Axel), fils du précédent, né à Stockholm, vers l'année 1750, devint colonel-propriétaire du régiment royal Suédois, fit ses campagnes en Amérique, et voyagea en Angleterre, en Italie et en France. Il était à Paris pendant la révolution : il se distingua par son dévoûment à la famille royale. Forcé de quitter la France, il retourna en Suède, et le roi le nomma grand-maître de sa maison, chancelier de l'Université d'Upsal, et lui conféra plusieurs autres dignités. Le comte Fersen, périt victime de la fermentation qui éclata à Stockholm après la mort du prince royal Charles-Aug^te d'Augustenbourg. La populace ameutée par des factieux, se jeta sur lui et le tua à coups de pierres. (*Voyez* Charles-Auguste-d'Augustenbourg.

FERTÉ (le chevalier de la), auteur, à qui de Beauchamp, dans ses Recherches sur les théâtres, attribue le *Carnaval de Lyon* et les *Comédiens de campagne*, comédies représentées en province dans l'année 1699. Mais on croit plus généralement que ces pièces sont de Legrand, quoiqu'elles ne soient pas imprimées avec celles qui composent son théâtre.

FERTÉ (HENRI DE SENNECTÈRE, dit le Maréchal DE LA) né à Paris en 1600, d'une maison très-ancienne d'Auvergne, qui subsiste encore, était fils de Henri de Sennectère, lieutenant du roi en Champagne, et ambassadeur extraordinaire en Angleterre. Il donna des preuves de son courage au siége de La Rochelle en 1626, et ensuite à l'attaque du Pas-de-Suze, au secours de Casal, à la prise de Moyenvic, à celle de Trèves, et à la bataille d'Avesnes. Il n'était alors que colonel; il fut fait maréchal-de-champ sur la brêche de Hesdin, pour avoir défait le secours que les ennemis voulaient y jeter. Il se signala à la bataille de Rocroi, et surtout à celle de Lens. Il défit le duc de Lorraine, et lui tua près de deux mille hommes au combat de Saint-Nicolas, en 1650. Devenu maréchal de France le 5 janvier 1651, il sauva Nanci peu après, et prit, la même année, Chasté, Mirecourt et Vaudrevange. Sa valeur et son expérience éclatèrent encore en 1653, 1655, 1657 et 1658. Il prit dans ces deux dernières années Montmédi et Gravelines. Le maréchal de La Ferté mourut en 1681, à 82 ans, chevalier des ordres du roi. La Ferté était un brave général, mais peu aimé de ses officiers à cause de la violence de son caractère et de sa base jalousie contre Turenne. Il n'était pas plus aimé dans son gouvernement à cause de son avarice sordide. A son entrée à Metz, on lui dit que les juifs se présenteraient pour lui rendre leurs hommages. Je ne veux pas, dit-il, voir ces marauds-là, ce sont eux qui ont crucifié mon maître; on lui fit observer qu'ils apportaient avec eux un présent de 4000 pistoles. « Ah! faites-les entrer, dit-il, ils ne le connaissaient pas quand ils l'ont mis à mort. » On lui présenta un jour un mémoire des provisions que son fils, officier d'infanterie, avait fait faire pour la campagne. C'étaient des truffes, des morilles, et toutes les choses nécessaires pour faire d'excellens ragoûts. Le maréchal jeta le mémoire avec indignation. « Ce n'est pas ainsi, dit-il, que nous avons fait la guerre. De la grosse viande apprêtée simplement, c'était là tous les ragoûts. Dites à mon fils, ajouta-t-il, en s'adressant au maître-d'hôtel, que je ne veux entrer pour rien dans une dépense aussi folle et aussi indigne d'un homme de guerre. » Sa femme, Madeleine d'Angennes, morte en 1714, à 85 ans, et sœur de la duchesse d'Olonne, a donné lieu à un petit roman qui porte son nom, et qui se trouve avec ceux de Bussi. La maison de La Ferté subsiste dans des branches collatérales. Le maréchal avait un fils cadet, jésuite, nommé Louis, prédicateur distingué, qui mourut à La Flèche en 1732, à 74 ans. — FERTÉ (Henri-François), son fils aîné, né en 1657, accompagna Louis XIV à la conquête de la Hollande, en 1672, obtint peu après un régiment d'infanterie, et succéda à son père dans le gouvernement des trois évêchés. Il se distingua au siége de Fribourg et à celui de Gand, et fut nommé brigadier des armées du roi, en 1684. Il fut fait ensuite maréchal-de-camp, servit en Allemagne et en Italie, et fut récompensé par le titre de lieutenant-général en 1696. Il mourut à Paris en 1743. On a du duc et du chevalier de La Ferté, de la même famille, plusieurs couplets

agréables insérés dans les *Tendresses bachiques* de Ballard père.

FERTÉ-IMBAULT (le maréchal DE LA). *Voyez* ESTAMPES.

FERTEL (MARTIN-DOMINIQUE), imprimeur de Saint-Omer, mort dans cette ville en 1752, âgé d'environ 80 ans, est auteur de la *Science pratique de l'imprimerie, contenant des instructions faciles pour se perfectionner dans cet art*, Saint-Omer, 1723, in-4°; ouvrage curieux, qui renferme tout ce qui regarde le matériel de cet art, et qui n'a point été effacé par ceux de Momoro et de Bertrand Quinquet, sur le même sujet.

FERVAQUES (GUILLAUME, sieur DE HAUTE-MER DE GRANCEY), le plus vieux guerrier qu'il y eût du temps de Henri IV, s'était fait connaître dès la bataille de Renti, en 1554, et depuis, il s'était trouvé à celles de Saint-Quentin, de Gravelines, de Dreux, de Saint-Denis, et de Moncontour. François de France, duc d'Alençon, le fit grand-maître de sa maison, premier gentilhomme de sa chambre, général de ses armées en Flandre, et chef de tous ses conseils. Fervaques n'en fut guère plus estimé. Le duc, ni ses favoris, ne passaient pas pour gens de biens; et d'ailleurs il engagea ce prince dans des entreprises injustes qui le forcèrent à sortir de Flandre, couvert de confusion et méprisé de tout le monde. C'est Fervaques qui le détermina à tenter de surprendre et de piller Anvers, en 1583; journée qui fut aussi glorieuse aux habitans que funeste aux Français : ils y perdirent plus de 300 gentilhommes et 1,200 soldats, massacrés par les bourgeois. Après la mort de son protecteur, il se donna à Henri IV, qui le fit maréchal de France, en 1595, autant par amitié, que pour lui donner une juste récompense. Ce maréchal se signala au siège d'Amiens, en 1597, et mourut en 1613, âgé de 75 ans. *V.* CRILLON.

FERUS. *Voyez* SAUVAGE.

FERUS (GEORGE), jésuite, naquit à Teyn, dans la Bohême, en 1585. Il professa dans différens colléges de sa société et se distingua par ses prédications. Il composa un grand nombre d'ouvrages en faveur de la religion. On peut en voir la liste dans la bibliothèque de Sotwel. Il mourut le 21 janvier 1655, âgé de 70 ans.

FERYD-EDDYN-ATTHAR, célèbre poète persan, né dans le Khoraçan, en 613 de l'hégire (1226 de J.-C.), quitta le monde pour embrasser la vie et la doctrine des Sofis. Il entreprit ensuite le pélerinage de la Mèque, et consacra le reste de sa vie à des exercices de piété. Il perdit la vie l'an 1230, lors des massacres commis par les armées mogoles. Le recueil de ses poésies, non compris les pièces appelées Metsnevis, contiennent 40,000 vers. Ses principaux ouvrages sont : I. *Pend-Nâmeh* (Livre de conseil); traité de morale fort estimé en Orient : M. Sylvestre de Sacy a traduit cet ouvrage et en a publié la traduction dans le 2me tom. des *Mines de l'Orient*; II. *Asrar-Nameh* (le Livre des secrets); III. *Bulbul-Nameh* (le Livre du Rossignol); IV. *Tesker et Elavlyâ* (la Vie des Saints), etc., etc.

FÉRYDOUN, ou AFRYDOUN, septième roi de Perse de la première dynastie, est continuellement cité par les auteurs comme

un modèle accompli de justice, de sagesse et de clémence. Son règne appartient aux temps fabuleux. Férydoun conquit son royaume sur l'usurpateur Zhohâk, et épousa ensuite sa fille, de laquelle il eut deux fils; puis prit une seconde femme, nommée Yran Dokht, qui mit au monde un troisième enfant. Il gouverna la Perse durant 50 ans. Alors, ayant partagé ses états entre ses trois fils, il descendit du trône et se retira du monde pour se consacrer entièrement à Dieu. Sa vieillesse fut affligée par la méchanceté de ses fils aînés, qui, ayant vaincu, pris et tué leur plus jeune frère, lui envoyèrent sa tête. Ce crime fut bientôt vengé. Le malheureux prince laissait un fils qui défit ses oncles à son tour et les tua. Férydoun le reconnut pour son héritier, lui donna l'investiture des trois royaumes, et finit ses jours peu à près.

FESCH. *Voyez* FAESCH.

FESSARD (ÉTIENNE), graveur, né à Paris en 1714, où il mourut en 1774, était graveur du roi. On a de lui une *Fête flamande* d'après Rubens; *les quatre Arts*, représentés par des enfans, d'après Carle Vanloo; *Jupiter et Antiope*, d'après le même; *Herminie cachée sous les armes de Clorinde*, d'après Pierre; l'*Empire de Flore*, d'après le Poussin; les *Fables de La Fontaine*, 6 vol. in-8°, etc.

FESSARD (MATTHIEU), graveur, né à Fontainebleau en 1740, élève de Longueil; quoique portant le même nom que le précédent, il n'est pas de la même famille. Fessard a gravé une suite de *différens animaux*; le *Portrait de M. de Juigné*, archevêque de Paris; plusieurs *Paysages* dans le Voyage de la France, etc., etc.

FESTUS-POMPÉIUS (SEXTUS), célèbre grammairien, qui à ce qu'on peut conjecturer vivait vers la fin du 5e siècle de notre ère. On sait qu'il a vécu postérieurement à Martial, qu'il cite au mot *vespæ*. Il abrégea le Traité de Verrius-Flaccus, *De Verborum significatione*. Cet abrégé, très-utile, suivant Scaliger, parut la première fois à Milan en 1471, in-fol., et a été publié par Dacier, *ad usum delphini*, Paris, 1681, in-4°, et Amsterdam, 1699, in-4°. Cette dernière édition ne vaut pas celle de Paris.

FESTUS (PORCIUS), proconsul et gouverneur de Judée vers l'an 61 de J.-C., étant à Césarée, fit citer saint Paul à son tribunal. Cet apôtre en ayant appelé à César, Festus le lui renvoya, n'osant pas le condamner, quoiqu'il eût déjà reçu une somme d'argent pour ne pas lui être favorable.

FÉTI (DOMINIQUE), peintre, né à Rome en 1589, mort à Venise en 1624, fut élève de Civoli. Le cardinal Ferdinand de Gonzague le mena avec lui à Mantoue, où le duc l'employa à l'embellissement de son palais. Il prit pour modèles les ouvrages de Jules Romain, et en saisit la noblesse, la fierté, l'expression vive, le coloris vigoureux, sans atteindre à sa correction. La débauche abrégea ses jours, qu'il termina à l'âge de 35 ans. Il a laissé des tableaux précieux, dont quelques-uns ont été gravés. Ce ne sont guères que des tableaux de chevalet qui sont d'un prix fort élevé. Sa sœur, habile dans la peinture, fut appelée à Mantoue avec son père par le duc, et s'y étant faite religieuse, elle orna

de ses ouvrages son monastère, et d'autres de cette ville.

FEU (Jean), professeur de l'université d'Orléans où il était né en 1477, obtint de François Ier en 1518, la sénatorerie de Milan, et ensuite la charge de second président au parlement de Rouen. Il fut un des juges de l'amiral Chabot, lorsque celui-ci fut déclaré innocent, le 23 mai 1541. Il mourut le 17 novembre 1549, et on lui fit cet épitaphe qui fait allusion à son nom :

Heu! cinis est hodie qui fuit ignis heri.

Jean Feu, laissa quelques ouvrages qui furent réunis sous ce titre : *Joannis Ignei opera*, Lyon, 1509, 3 vol. in-fol. 1607, in-fol.

FEU (François), docteur de Sorbonne, né à Massiac en Auvergne l'an 1673, fut grand-vicaire de Rouen, puis curé de Saint-Gervais à Paris en 1699, époque à laquelle il succéda à un de ses oncles qui portait le même nom. Il mourut en 1761 âgé de 90 ans. On a de lui les deux premiers volumes in-4°, 1692 et 1695, d'un *Cours de Théologie*, qu'il n'eut pas le temps d'achever.

FEUARDENT (François), cordelier, né à Coutances en 1539 ou 1541, docteur en Sorbonne en 1576, ligueur outré, déclama violemment en chaire contre Henri III et Henri IV. Son zèle contre les novateurs tenait de la furie. Il mourut en 1610, à Bayeux, laissant : I. Des *Traités de controverse* pleins de bile et de turlupinades. II. Des *Commentaires sur plusieurs livres de la Bible.* III. Des *Éditions* de quelques ouvrages des Pères, entre autres de ceux de *St. Irénée*, Paris, 1576, in-folio; de *Michel Psellus*, Paris, 1577, in-8°; de *St. Ephrem*, Paris, 1579. On a aussi de lui : une *Histoire de la fondation de l'Eglise et de l'abbaye de Saint-Michel au péril de la mer, et des miracles, reliques et indulgences, donnés en icelle*, Coutances, 1604, in-12. Il se modéra sur la fin de ses jours, *et il fut aussi ardent à la concorde*, dit l'Étoile, *qu'il l'avait été à la discorde.*

FEUBORN (Juste), théologien protestant, allemand, né en Westphalie en 1587, mort en 1656, recteur de l'université de Grossen, a écrit en latin plusieurs ouvrages de théologie.

FEUDRIX. *Voy.* Bréquigny.

FEUERLEIN (George-Christophe), né à Nuremberg le 15 juillet 1694, étudia d'abord la théologie pour embrasser l'état ecclésiastique, et fut reçu en 1707 maître-ès-arts et en philosophie à l'université d'Altdorf; puis il étudia la médecine à l'université de Halle, et fut un des plus zélés élèves de Frédéric Hofmann. Reçu docteur en 1722, il alla exercer son art à Nordlingen, et fut nommé successivement médecin-physicien de Feuchtvangen, inspecteur des eaux minérales d'Heilsbronn, membre du collége de médecine d'Anspach, médecin de la cour et de la garnison de cette ville, et enfin conseiller aulique. Il mourut le 25 mai 1756, ne laissant que des *Mémoires* peu importans sur les eaux d'Heilsbronn, et quelques thèses.

FEUERLEIN (Jacques-Guillaume), frère du précédent, professeur de philosophie et de langues orientales à Altdorf, et premier professeur de théologie à Gottingue, naquit à Nuremberg

en 1689, et mourut le 10 mai 1766. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont Meusel donne la liste dans son dictionnaire. Ils sont presque tous en latin. Les principaux sont : I. *Cursus philosophiæ eclecticæ*, Nuremberg, 1727, in-fol. en 37 tableaux, avec deux planches. II. *De variis modis logicam tradendi speciatim de logicâ symbolicâ*, Iéna, 1712, in-4°. III. *Compendium theologiæ symbolicæ*, 1745. IV. *Bibliotheca symbolica, Symbolica evangelica Lutherana*, Gottingue, 1752, in-8°, etc. — Jean-Conrad Feuerlein (dit *l'ancien*), père du précédent, né le 5 janvier 1656, mort le 3 mars 1718, avait exercé les fonctions de ministre luthérien à Nuremberg. Il a laissé un grand nombre de *Sermons* et d'ouvrages de controverse en allemand. — Son frère, Frédéric Feuerlein, né à Nuremberg le 10 janvier 1664, mort le 14 décembre 1716, est auteur d'une dissertation intéressante *De strenis Romanorum*, Altorf, 1787, in-4°. — Jean-Jacques Feuerlein, leur frère, né en 1670, fut aussi ministre. Il mourut le 30 mai 1716. Il avait composé quelques dissertations académiques. — Conrad Feuerlein, leur père, pasteur et bibliothécaire à Nuremberg, né en 1629 à Schwobach, en Franconie, mort le 29 mai 1704, a laissé un grand nombre de Sermons et de Traités théologiques. — Conrad-Frédéric Feuerlein, fils de Frédéric, né en 1694, mort le 22 août 1742, a composé des Sermons et des Oraisons funèbres en allemand. — Son fils, Jean Conrad (dit *le jeune*), jurisconsulte, né à Nuremberg en 1725, mort le 28 février 1788, fut l'éditeur des ouvrages de son père, et en composa lui-même un grand nombre dont on peut voir la liste dans Meusel.

FEUILLADE (François d'Aubusson, vicomte de la), pair et maréchal de France, colonel des gardes françaises, descendait du grand-maître d'Aubusson, et antérieurement encore d'Ebon d'Aubusson, qui signa à la donation de Pépin-le-Bref, père de Charlemagne, en 751. Il se distingua à la bataille de Rhétel en 1650, aux siéges de Mouson, de Valenciennes, de Landrecies, et à celui d'Arras en 1654, où il força les premiers retranchemens des ennemis. Il ne signala pas moins sa valeur au combat de Saint-Gothard contre les Turcs, en 1664, et suivit le roi à la conquête de la Franche-Comté en 1674. Il emporta le fort Saint-Etienne l'épée à la main. Le duc de La Feuillade acheta l'hôtel de Senneterre, une des plus magnifiques maisons de Paris, et il la fit abattre pour former la place *des Victoires*, au milieu de laquelle il éleva à ses frais une statue pédestre du monarque en bronze doré, avec cette inscription :

VIRO IMMORTALI.

Il n'existe plus de ce beau monument, détruit pendant la révolution, que les quatre esclaves et les quatre bas-reliefs ; on voit ceux-ci au musée des monumens français, et les figures aux Invalides. Cette statue si fastueuse, et dont on a fait un crime à la vanité de Louis XIV, fut un hommage du dévouement et de la reconnaissance de La Feuillade qu'il avait comblé de bienfaits. Il y dépensa 500,000 f., qui font près d'un million d'aujourd'hui, et y en ajouta autant

pour rendre la place régulière. La statue pédestre vient d'être remplacée par une statue équestre en bronze, exécutée sur un très-beau dessin. L'abbé de Choisi dit que le maréchal de La Feuillade voulait acheter une cave dans l'église des Petits-Pères, et qu'il prétendait la pousser sous terre jusqu'au milieu de cette place, afin de se faire enterrer précisément sous la statue de Louis XIV. C'est une plaisanterie de cet écrivain. Il aurait dû se souvenir que, si La Feuillade n'était pas un Turenne, il n'était point aussi, suivant l'expression d'un auteur ingénieux, de ces courtisans inutiles à l'état, qu'on devrait enterrer aux pieds de la statue de leur maître, dans la place publique consacrée à l'idole qu'ils ont encensée et peu servie. Il mourut subitement en 1691, et n'eut que le temps de s'écrier : « Que n'ai-je fait pour Dieu ce que j'ai fait pour le roi ! » — Le duc de LA FEUILLADE (Louis), son fils, maréchal de France comme lui, né en 1673, mourut en 1725, sans laisser de postérité. C'était un des hommes des plus brillans et des plus aimables de France, et, quoique gendre du ministre Chamillart, il avait pour lui la faveur publique. Ce fut en partie ce qui le fit choisir pour combattre le duc de Savoie. Il mit le siége devant Turin le 13 mai 1706. Il avait, dit-on, formé le projet de se saisir de la personne du duc. Ce prince sortit de la ville avec quelques troupes de cavalerie pour lui donner le change. La Feuillade se détacha en effet du siége pour courir après le duc, qui, connaissant mieux le terrain, échappa facilement à ses poursuites. La conduite du siége de Turin ne put qu'en souffrir. Plusieurs historiens ont assuré qu'il ne voulait point prendre cette ville; ils prétendent qu'il avait juré à la duchesse de Bourgogne, dont ils le supposent amoureux, d'épargner son père. Ils assurent que cette princesse engagea madame de Maintenon à prendre toutes les mesures qui furent le salut de cette ville. Il est vrai que tous les officiers de son armée en ont été long-temps persuadés; mais c'était un de ces bruits populaires qui ne méritent que le mépris. Il eût été d'ailleurs bien contradictoire que le même homme eût voulu manquer Turin et prendre le duc de Savoie. Quoi qu'il en soit, La Feuillade prouva que le courage, l'esprit et la figure ne suffisent pas pour faire un général.

FEUILLADE (GEORGE-LÉON-FRANÇOIS DE LA) archevêque d'Embrun en 1649, ambassadeur à Venise dix ans après, ensuite ambassadeur en Espagne l'an 1661, détermina le roi catholique à envoyer en France le comte de Fuentes, son ambassadeur extraordinaire, pour réparer l'offensé commise par le baron de Vatteville, en 1691, contre le comte d'Estrades à Londres. Il mourut le 12 mai 1697, âgé de 88 ans, évêque de Metz, et conseiller d'état d'église. Il avait été jésuite, premier évêque de Gap, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, conseiller d'état ordinaire et doyen de la faculté de théologie. Il est auteur du traité suivant : *La Défense du Droit de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France, à la succession des couronnes d'Espagne*, Paris, 1674, in-4°.

FEUILLÉE (LOUIS), minime, astronome et botaniste célèbre, associé de l'académie des sciences, botaniste du roi, né à

Mane, près de Forcalquier, en Provence, l'an 1660, entreprit, par ordre de Louis XIV, plusieurs voyages dans les différentes parties du monde, et s'en acquitta avec autant de zèle que de succès. Ce prince, pour reconnaître ses utiles services, le gratifia d'une pension, et lui fit construire un observatoire à Marseille, où il mourut en 1732. On a de lui un *Journal des Observations physiques, mathématiques et botaniques*, faites sur les côtes orientales de l'Amérique méridionale et dans les Indes occidentales. Paris, 1714, 2 vol. in-4°. La *Suite* de ce Journal parut en 1725, in-4°. Ce Journal, écrit durement, mais aussi exact que curieux, peut servir de modèle aux voyageurs et de flambeau à ceux qui naviguent en Amérique. Au retour de la mer du Sud, le père Feuillée présenta au roi *un grand volume* in-folio, où il avait dessiné, d'après nature, tout ce que ce vaste pays contient de plus curieux. Cet ouvrage intéressant est en original dans la bibliothèque du roi, de même que le *Journal de son voyage aux Canaries*, pour la fixation du premier méridien; à la fin se trouve l'*Histoire* abrégée de ces îles.

FEUILLET (Nicolas), pieux et zélé chanoine de Saint-Cloud près de Paris, prédicateur apostolique, et d'une morale sévère jusqu'au rigorisme, mourut à Paris le 7 septembre 1693, âgé de 71 ans. Comme il avait beaucoup d'embonpoint, et que cet air de santé paraissait démentir l'austérité de sa doctrine, Boileau plaisantait à ce sujet mademoiselle de Lamoignon, l'une de ses pénitentes. « Oh! répondit-elle naïvement, on dit qu'il commence à devenir maigre. » Il avait l'esprit de saillie. C'est lui qui disait d'un prédicateur très-médiocre qu'il « prêchait comme les apôtres avant qu'il eussent reçu le Saint-Esprit. » Ce bon mot, comme on voit, est plus ancien que Voltaire, qui l'a souvent appliqué à ses ennemis en vers et en prose. Nous avons de l'abbé Feuillet l'*Histoire de la Conversion de Chanteau*, cousin-germain de Caumartin, conseiller d'état, in-12, 1712; Feuillet en avait été le principal instrument. Cette histoire a été réimprimée plusieurs fois. C'est de Feuillet que Boileau disait :

Et laissez à Feuillet réformer l'Univers.

On a encore de lui des *Lettres* et une *Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans*.

FEUILLET (Madeleine), nièce du précédent, employa ses loisirs, à la fin du 17me siècle, à divers ouvrages de piété. Après en avoir traduit plusieurs de l'italien, de l'espagnol et du latin, elle publia les *Sentimens chrétiens*, in-12; *Concordance des Prophéties avec l'Évangile*, Paris, 1689, in-12. Elle y établit que les principaux mystères, prédits dans l'ancien Testament, ont été accomplis. Elle mourut vers 1690.

FEUILLIE ou FEULIE, acteur français, débuta avec un grand succès en 1764, à la comédie française, quoiqu'il n'eût encore paru sur aucun théâtre public, et fut reçu en 1766. Il doublait Préville, qui était alors dans toute la force de son talent, et fut constamment l'ami de ce célèbre comédien, qu'il égalait quelquefois sans néanmoins cher-

cher à l'imiter. Il mourut de la petite vérole le 18 octobre 1774. Cet acteur réunissait à beaucoup d'esprit l'extérieur qui convient aux valets de comédie; sa physionomie était pleine d'expression et et de mobilité, et d'ailleurs il avait de la souplesse et de l'agilité. Pour provoquer le rire du spectateur, il n'avait jamais recours à ce moyen désavoué par le bon goût, que l'on a si justement nommé *charge* : la nature était son guide.

FEUQUIÈRE (MANASSÈS DE PAS, marquis DE), d'une des anciennes maisons de l'Artois, né à Saumur en 1590, se trouva en naissant le seul de sa maison. Son père, François de Pas, chambellan de Henri IV, avait été tué à la bataille d'Ivry. Ce prince, touché des services qu'il avait reçus d'une maison qui paraissait alors éteinte : « Ventre-saint-gris, dit-il, en apprenant sa mort, j'en suis fâché ! la race en est bonne : n'y en a-t-il plus? » On lui répondit : « La veuve est grosse (c'était Madeleine de La Fayette). » — « Je donne donc au ventre, repartit Henri IV, la même pension que celui-ci avait. » Les frères de François de Pas avaient perdu la vie pour le même monarque. Le jeune Feuquières, seul rejetton de la famille, prit le parti des armes à l'âge de 13 ans, et monta de degré en degré jusqu'aux grades de lieutenant-général et de général d'armée. Ce fut lui qui, pendant le siége de La Rochelle, dirigea toutes les mesures pour surprendre cette ville, et il fut pris en reconnaissant l'endroit par lequel on devait entrer. Louis XIII fit faire des offres considérables pour sa rançon; mais les Rochelois les refusèrent toutes, dans l'espérance qu'un tel prisonnier sauverait la vie à ceux de leur parti qui étaient au pouvoir du roi Sa prison dura neuf mois, pendant lesquels il contribua beaucoup à la reddition de la place, par les intrigues de Mme de Noailles, belle-mère de sa femme. Après la mort de Gustave-Adolphe, il fut envoyé en qualité d'ambassadeur extraordinaire en Allemagne pour y maintenir les alliés. Son esprit y parut avec autant d'éclat que son courage s'était montré à La Rochelle. Il forma, après bien des peines, cette importante union des Suédois et de plusieurs princes de l'Empire avec le roi, si avantageuse à la France et si utile à la liberté de l'Europe. La guerre s'étant bientôt allumée contre la maison d'Autriche, il commanda en 1635 l'armée française conjointement avec le duc de Saxe-Weimar. La fatigue de cette campagne lui causa la seule maladie qu'il ait eue dans sa vie. Le roi envoyait tenir conseil à la ruelle de son lit. Dès qu'il fut rétabli, il continua à se signaler. Il assiégea en 1639 Thionville avec un petit corps d'armée. Piccolomini l'attaqua avec des forces supérieures, et ne put vaincre qu'après que la perte de son sang l'eût fait tomber sans connaissance au pouvoir de l'ennemi. Sa rançon coûta au roi le général Ekenfort, deux colonels et 18 mille écus. Feuquières était alors mourant de ses blessures : il expira à Thionville le 14 mars 1640, à 50 ans. Les courtisans avaient osé blâmer un homme qui s'était signalé par le plus grand courage. Mais Louis XIII dit à ses enfans : « Mandez à votre père que je suis très-satisfait de sa conduite, et qu'il a fait devant Thionville tout

ce que pouvait un homme d'honneur. » Un jour qu'il passait devant sa maison, et qu'il la vit en mauvais état, il s'écria : « Le pauvre Feuquières songeait plus à faire la guerre qu'à accommoder sa maison. » Ses *Lettres et Négociations* d'Allemagne, en 1633 et 1634, ont été publiées à Paris, 1753, en 3 vol. in-12. Cet ouvrage peut être consulté avec fruit pour l'histoire du règne de Louis XIII.

FEUQUIÈRE (Isaac de Pas, marquis de), fils aîné du précédent, lieutenant-général de roi, et gouverneur de Verdun, mourut ambassadeur extraordinaire en Espagne l'an 1688. Il avait été vice-roi de l'Amérique, et ambassadeur en Suède, où il demeura dix ans, et où il donna plusieurs preuves d'une sage politique comme ambassadeur, et de son courage comme capitaine.

FEUQUIÈRE (Antoine de Pas, marquis de), fils aîné du précédent, né à Paris en 1648, commença à se signaler en Allemagne en 1688. Il partit d'Heilbron à la tête de mille chevaux, parcourut un pays très-étendu, battit plusieurs partis fort considérables, passa des rivières, évita des piéges, imposa des contributions : et, après 35 jours de courses, retourna triomphant au lieu d'où il était parti. « Vous avez beaucoup risqué, lui dit un de ses amis : — Pas tant qu'on se l'est imaginé, répond le modeste Feuquière. On était ignorant, comme on l'est toujours, lorsque la guerre a commencé : les ennemis étaient épouvantés, et ils me croyaient plus fort que je n'étais. Cette campagne lui valut le grade de maréchal-de-camp l'année d'après. D'Allemagne il passa en Italie, et se signala à la bataille de Staffarde, à la prise de Suse et de quelques autres villes du Piémont, et dans les vallées de Luserne contre les Barbets. Nommé lieutenant-général en 1693, il servit en cette qualité jusqu'à la paix, et mourut le 27 janvier 1711, à 63 ans. Douze heures avant d'expirer il écrivit à Louis XIV une lettre pleine de résignation et de sensibilité, où il implorait les bontés du roi pour un fils unique, « innocent des malheurs de son père, et né d'un sang qui avait toujours bien servi; S. M. Louis XIV, touché de cette lettre, accorda au fils les pensions du père. Le marquis de Feuquière, excellent officier, connaissait la guerre par principes et par expérience; mais son esprit n'était pas moins chagrin qu'éclairé. Aristarque et quelquefois zoïle des généraux, il se plaignait de tout le monde, et tout le monde se plaignait de lui. On disait qu'il « était le plus brave homme de l'Europe, parce qu'il donnait au milieu de cent mille de ses ennemis. » Sa capacité n'ayant point été récompensée par le bâton de maréchal de France, il employa trop contre ceux qui servaient l'état des lumières qui auraient été très-utiles, s'il eût eu le génie aussi conciliant que pénétrant, hardi et appliqué. (*Voyez* Catinat.) On a de lui des *Mémoires* in-4°, et en 4 v. in-12. C'est la liste des généraux français du règne de Louis XIV. L'auteur altère quelquefois les faits pour avoir le plaisir de censurer : à cela près, on peut mettre ces Mémoires au nombre des meilleurs livres qui aient paru sur l'art militaire. La clarté du style, la variété des faits, la liberté des réflexions, la fidélité des portraits,

soit des ministres de la guerre, soit des généraux, la sagacité avec laquelle il développe les causes diverses de tous les funestes événemens de la guerre de 1701 : tout, cela rend cet ouvrage très-intéressant. On voit qu'il exige des généraux et de grands talens et de vastes connaissances. « Croiton, disait-il, que, pour savoir le nom de quelques villages d'un pays, on soit capable d'y conduire une armée ? » Souvent il devina l'issue d'une campagne. La surprise de Gand en 1708 fut généralement applaudie. « Cela ne vaut rien, dit-il; on commence la campagne par où il faudrait la finir. » En effet, cette place, exigeant une forte garnison, nous empêchait d'aller en avant. Louvois faisait le plus grand cas de ses conseils et n'en profitait pas toujours, par une suite des contradictions que les ministres les plus despotiques ont quelquefois à essuyer. Il dit un jour à Feuquière : « Si je n'ai pas fait exécuter ce que vous me conseilliez, je n'en ai pas pas été le maître. Croyez-vous qu'il me soit si facile de faire tout ce que je voudrais ?......... » Le marquis de Feuquière eut de Marie de Mouchy-Hocquincourt un fils et une fille.

FEUTRY (Amé-Ambroise-Joseph), né à Lille en 1720, suivit quelque temps le barreau, et le quitta pour se livrer entièrement à la littérature. Ses poésies ne sont pas dépourvues de force et de verve. Il y a de beaux vers dans ses poëmes intitulés : le *Temple de la mort* et les *Tombeaux*. Dans le premier de ces ouvrages, on remarque le vers suivant :

Le temps qui détruit tout en affermit les murs

Son *Ode aux nations* fut couronnée par l'académie des Jeux floraux de Toulouse : son *Ode sur Dieu* a de la majesté. Ces différentes pièces, qui parurent d'abord séparément, se trouvent dans un recueil intitulé : *Opuscules poétiques et philologiques*, Paris, 1771, in-8°. L'auteur donna en 1779, dans le même format, un supplément sous le titre de *Nouveaux Opuscules*, auquel on joint un autre *Recueil de poésies fugitives*, Paris, 1760, in-12. Feutry a publié la première *Traduction du Robinson Crusoé*, dont il a supprimé les longueurs qui le déparaient, 1788, 3 vol. in 12. Il a traduit aussi de l'Anglais Thomas Blackwell, les *Mémoires de la cour d'Auguste*, 1768-1781, 3 vol. in-12. On lui doit encore, I. *Epître d'Héloïse à Abailard*, tirée de Pope, 1751, in-8°. II. *Choix d'Histoires*, tirées de Bandel, Belleforest et Boistuaux, 1779-1783; 2 vol. in-12 : cet ouvrage avait eu plusieurs éditions antérieures. III. *Les jeux d'enfans*, poëme en prose, traduit du hollandais, 1764, in-12. IV. *Les Ruines*, poëme, 1767, in-8°. V. *Manuel Tironien*, ou *Recueil d'abréviations faciles et intelligibles de la plus grande partie des mots de la langue française*, 1775, in-8°. VI. *Essai sur la construction des voitures à transporter les lourds fardeaux dans Paris*, 1781, in-8°. VII. *Le livre des enfans et des jeunes gens sans études*, 1781, in-12. VIII. *Supplément à l'art du serrurier*, traduit du hollandais, 1781, in-f°. Feutry est mort à Douay le 28 mars 1789.

FEVERSHAM (Louis de Duras, comte de), chevalier de l'ordre

de la Jarretière, commandait l'armée de Jacques II, lorsque le prince d'Orange fit sa descente en Angleterre l'an 1688. Le comte, abandonné de son armée, licencia le peu de soldats qui lui étaient restés attachés. Ce fut le motif dont se servit le prince d'Orange pour faire mettre en prison ce fidèle serviteur, prétendant qu'il n'avait pu licencier une armée royale sans sa permission. Il obtint pourtant sa liberté dans la suite, et mourut à Londres, à 71 ans, en 1709, avec une grande réputation de bravoure.

FÈVRE (Jehan le), poète français du 14e siècle, qui habitait la ville de Thérouane, composa un ouvrage intitulé : Le *Livre de Matheolus*, qui était une satire grossière contre les femmes. Christine de Pisan prit la défense de son sexe dans sa *Cité des Dames*; et plusieurs autres écrivains contemporains imitèrent son exemple. Le Fèvre se voyant attaqué de toutes parts, prétendit que l'ouvrage qu'il avait publié avait été composé par un certain Matthieu ou Matheolus, et qu'il n'avait fait que le traduire en français : mais comme personne n'était dupe de cette fable, il chanta la palinodie dans un nouvel ouvrage, intitulé : Le *Rebours de Matheolus*. La première édition du *Livre de Matheolus* est de Paris, 1492, petit in-fol. goth.; celle du *Rebours de Matheolus* est de Lyon, in-4° goth.; il parut ensuite à Paris, en 1518, in-4°. Ces deux ouvrages sont en vers de huit syllabes.

FÈVRE (Jehan le), avocat au parlement, et rapporteur référendaire de la chancellerie de France sous le règne de Charles V, dit *le Sage*, a donné une espèce de Poëme moral, ou Traité en vers de huit syllabes, intitulé : *Le Respit de la mort*, imprimé à Paris, in-4°, Gottingue, en 1506; et in-8°, aussi Gottingue, avec des figures en bois, en 1533, *corrigé, veu de nouveau, et apostillé par ung scientifique personne*. On attribue cette dernière édition à un autre Jehan Le Fèvre, Dijonais, chanoine de Langres et secrétaire du cardinal de Givry, auteur du *Livret des Emblèmes de maître André Alciat, mis enrime françoise*, Paris, 1536, in-8°, et que l'on a mal à propos confondu, dans la Bibliothèque des écrivains de Bourgogne, avec l'auteur du *Respit de la mort*, qui vécut plus d'un siècle et demi auparavant. C'est ce qu'il nous apprend lui-même par la date de son Poëme qu'il dit avoir composé :

L'an mil trois cent soixante-seze,
Charles-Quint regnant, l'an treze
De son règne tres-heureux, etc.

On a encore de lui : I. *Dictionnaire de rimes françaises*, Paris, 1572, in-8°, qui fut publié par son neveu Tabourot. II. *Liber de Horariorum compositione*, conservé en manuscrit dans la Bibliothèque des carmes de Dijon.

FÈVRE (Raoul le), romancier français, chapelain de Philippe, duc de Bourgogne, en 1464, est auteur des ouvrages suivans : I. *Recueil des Histoires troyennes, contenant la généalogie de Saturne et de Jupiter, son fils, avec leurs faits et gestes*, etc. Lyon, 1484, in-fol., 1490 et 1494, in-fol.; Paris, 1498, in-4°. Le même ouvrage abrégé, Lyon, 1544. Ce recueil est assez rare, quand les

éditions sont du 15ᵉ siècle ; celles du siècle suivant, quoique aussi bonnes, sont moins recherchées. II. Le *Roman de Jason et Médée*, in-fol. goth. (sans date), 1491. Cet ouvrage est très-rare. III. *Histoire du preux et vaillant Hercule*, Paris, 1500 et 1511, in-4°.

FÈVRE (Denis le), célestin, naquit dans le Vendômois, en 1488. Il fut un des premiers qui entreprirent d'expliquer publiquement les auteurs grecs, et le fit avec beaucoup de succès. Il fit profession dans l'ordre des célestins, le 15 août 1514, et devint prieur du monastère de Paris, et vicaire-général du provincial. Ses fréquentes austérités causèrent sa mort, arrivée en 1538. Outre plusieurs ouvrages manuscrits, on a de lui : I. *Vita sancti Celestini*, Paris, 1539, in-4°. II. *Poëma hebraicum de Immaculatâ Conceptione Virginis Mariæ*, Troyes, in-4°. III. *Epithalamium Beatæ Mariæ Virginis in antiphonam. Quam pulchra es!*

FÈVRE. *Voyez* Faber et Lefèvre.

FÈVRE (Jean-François), médecin, né à Pontarlier vers 1680, professa la médecine à l'université de Besançon. On a de lui : *Opera medica*, Besançon (Vesoul), 1737, 2 vol. in-4° ; ouvrage qui peut être utile. Lefèvre mourut à Besançon en 1739.

FÈVRE (Jacques le), prevôt théologal d'Arras, a publié : *Anciens Mémoires du 14ᵉ siècle, depuis peu découverts*, où l'on apprend les aventures les plus surprenantes, et les circonstances les plus curieuses, de la vie de Bertrand Duguesclin, Douai, 1692, in-4°. Le Fèvre a remis en nouveau langage les manuscrits dont il s'est servi, ses *Mémoires*, qui sont très-rares, ont été insérés dans la collection universelle des Mémoires sur l'Histoire de France, tom. III, IV et V. On en a seulement écarté tout ce qui était oiseux et trivial.

FEBVRE DE VILLEBRUNE. *Voyez* Villebrune.

FEVRET (Charles), l'un des plus savans jurisconsultes du 17ᵉ siècle, avocat au parlement de Dijon, dès l'âge de 19 ans, naquit à Semur en 1583, où il mourut le 12 août 1661. On a de lui un *Traité de l'Abus*, composé à la prière de Louis II, prince de Condé, et dont la meilleure édition est de Lyon, 1736, en 2 vol. in-fol., avec des notes du célèbre Gibert, et de Brunet, avocat. Fevret approfondit cette matière, et son ouvrage, nécessaire aux canonistes, est le fruit des plus longues recherches. (*Voyez* Haultserre.) *De officiis vitæ humanæ, sive in Pibraci tetrasticha commentarius*, Lugduni, 1667, in-12. On doit ce livre aux éditeurs du *Traité de l'Abus*. On a encore de lui *Histoire de la sédition arrivée à Dijon en 1630, et jugement rendu par le roi sur icelle*, in-8°. *Carmen de vitâ suâ*, poëme de 500 vers, que le père Desmollets a inséré dans ses *Mémoires de littérature*, tome II ; et d'autres ouvrages en prose et en vers latins. Il avait pris pour devise : *Conscientia virtuti satis amplum theatrum est.* — Son fils Pierre Fevret, mourut en 1706, âgé de 81 ans. Il avait été conseiller-clerc, et sous-doyen du parlement, et fut le fondateur de la Bibliothèque publique de Dijon. Cette famille a aussi pro-

duit, entre autres personnages recommandables, Claudine Fevret, abbesse de Notre-Dame du Tort de Dijon, auteur du *Journal des Saints de l'ordre de Cîteaux*. 1706, in-8°.

FEVRET DE FONTETTE (Charles-Marie), arrière petit-fils du précédent, né à Dijon, en 1710, où il fut reçu conseiller au parlement en 1736. Quatre années employées à la discussion d'un procès criminel, qui intéressait la sûreté publique de la Bourgogne, lui méritèrent, en 1751, une pension de la cour, et il en obtint une seconde en 1770. Il s'était attaché, pendant une longue suite d'années, à rassembler une nombreuse collection d'ouvrages et de morceaux, tant imprimés que manuscrits, sur l'Histoire de France. Son dessein était de publier une nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France*, du P. Lelong. C'est par les augmentations considérables qu'ont produites ses recherches et ses travaux, que cet ouvrage, qui ne formait qu'un seul volume in-fol. en 1719, est devenu un répertoire immense en 4 vol. in-fol., non compris les tables qui en composent un 5me. Ce magistrat, recommandable par ses lumières dans la jurisprudence et son amour pour les lettres, est mort directeur de l'académie de Dijon le 16 février 1772, à l'âge de 62 ans; il avait été reçu l'année précédente, membre de l'académie des belles-lettres de Paris. Barbeau des Bruyères, auquel il avait remis son manuscrit dès 1764, a présidé à l'édition de l'ouvrage, dont l'auteur ne vit que les deux premiers volumes.

FEURS ou FLEURS (Philiberte de), dame Destours et de la Bastie en Mâconnais, savante du 16me siècle, a composé plusieurs pièces de vers non imprimées, qui lui acquirent quelque réputation dans son temps. On ne cite d'elle maintenant qu'un poëme intitulé : *Les soupirs de la viduité*, dans lequel elle déplore la perte du sieur du Marteray, Jehan de la Bauline, son premier mari : ce qui ne l'empêcha pas d'épouser en secondes noces le seigneur de Pisay.

FEUTSKING (Jean-Henri), théologien allemand, né au duché de Holstein, en 1672, mort en 1713, fut reçu docteur en théologie à Wittemberg, où il fut ensuite professeur. Cet ecclésiastique, conseiller-clerc du duc de Saxe Gotha, et confesseur de l'électeur de Saxe, a écrit en latin un grand nombre de traités de théologie.

FEYDEAU (Matthieu), né à Paris, en 1616, docteur de Sorbonne, théologal d'Alet, ensuite de Beauvais, mourut en exil à Annonai dans le Vivarais, le 24 juillet 1694, à 78 ans. Son attachement au grand Arnauld lui avait occasionné beaucoup de tribulations. On a de lui : I. Des *Méditations sur l'histoire et la concorde des Évangiles*, réimprimées à Lyon, 1689-1696, 3 vol. in-12. II. Le *Cathéchisme de la grâce*, 1659, in-12, imité par Samuel Desmarets. III. *Méditations sur les principales obligations des chrétiens, tirées de l'Écriture sainte, des Conciles, des saints Pères*. 1 vol. in-12, 1649; et d'autres ouvrages.

FEYDEAU (Claude), frère aîné du précédent, fut aussi un très-savant ecclésiastique. Il résigna, en 1640, en faveur d'un de

ses parens, le Doyenné de l'église collégiale de Moulins dont il avait pris possession le 16 mai 1702. Il fut long-temps supérieur des dames de la visitation de Moulins, et reçut les derniers soupirs de la mère de Chantal, fondatrice de cet ordre. On ignore l'époque de sa mort. Il a laissé : I. *Oraison funèbre de Claude Duret, président du présidial de Moulins.* II. *Panégyriques sur la paraphrase des 150 psaumes d'Antoine de Laval, sieur de Belair.* 1608, Paris, 1619, in-4°.

FEYDEAU DE BROU (Henri), évêque d'Amiens, de la même famille que les précédens, mort le 14 juin 1709, âgé de 53 ans, se signala par sa charité, par son zèle et ses lumières. On a de lui, I. Une *Lettre latine à Innocent XII*, contre *le Nodus prædestinationis du cardinal Sfrondate.* II. *Une Ordonnance pour la juridiction des évêques et des curés, contre le P. des Imbrieux, jésuite.* III. Une *Lettre au sujet de la lettre à un curieux sur d'anciens tombeaux découverts en 1697, dans l'abbaye de St.-Acheul, diocèse d'Amiens.*

FEYDEAU DE BROU (Charles-Henri), de la même famille, né à Paris le 25 août 1754, d'un intendant de Rouen, se dévoua comme ses ancêtres à la magistrature. Maître des requêtes en 1775, il fut envoyé intendant dans le Berri à 22 ans, puis en Bourgogne en 1780, et à Caen, où il ne resta pas long-temps. Entré au conseil d'état en 1787, il fut chargé des économats. Pendant la révolution, il s'ensevelit dans une profonde retraite, où il termina sa carrière le 10 décembre 1802. Ce magistrat cultivait avec succès les sciences exactes. Il a laissé plusieurs manuscrits, dont une *Traduction des Œuvres d'Euler*, avec des *Notes* et des *Observations.*

FEYERABEND (Jean), graveur, de Francfort-sur-le-Mein, dont l'abbé de Marolles fait mention dans son premier catalogue, page 149. Papillon parle d'un *Nouveau Testament*, en latin, orné de figures en bois, gravées par cet artiste. — Feyrabend (Jérôme), imprimeur distingué, de la même famille que le précédent, avait pour devise ces deux vers :

Si cupis ut celebri stet tua fama loco,
Per vigiles habeas oculos animumque sagacem.

— Feyerabend (Jean), autre imprimeur de la même ville et de la même famille, vivait au 16me siècle. Il avait pour marque un lion debout, appuyé contre un bouclier traversé d'une bande — Feyerabend (Christophe), traduisit en allemand les *Commentaires de César*, Francfort, 1565, 1588, 1620, in-fol.

FEYERABEND (Sigismond), de la même famille que les précédens, né à Francfort-sur-le-Mein, peintre, graveur en bois, et savant libraire du 16me siècle, est connu par un grand nombre d'ouvrages très-estimés. La plus recherchée de ses éditions est celle de *Tite-Live*, 1568, in-fol., avec de jolies gravures de Josse Amman. Il a encore donné *Icones novi testamenti arte et industriâ singulari exprimentes*, 1591, in-4°. — Feyerabend (Charles-Sigismond), son fils, lui succéda, dans la profession de libraire, vers 1590. Il a publié divers recueils de gravures.

FEYJOO Y MONTÉNÉGRO (Benoit Jérôme), célèbre critique

et bénédictin espagnol, né à Compostelle le 16 février 1701, mort en 1765, a autant contribué par ses pièces critiques à éclairer ses compatriotes sur leurs vices et leurs défauts, que l'avait fait Michel Cervantes, pour corriger ceux de son siècle, par son roman de Don Quichotte. On a de lui le *Théâtre critique universel* qui fut imprimé à Madrid en 1738, 8 vol. in-8°; le supplément parut de 1740 à 1746 en 8 vol. in-8°. Une partie de ce recueil a été traduite en français par d'Hermilly, en 12 vol. in-12. Quelques chapitres s'en font lire avec plaisir; mais bien des réflexions de D. Feyjoo, qui avaient paru neuves et piquantes en Espagne, ont été trouvées vieilles et communes en France. L'auteur ayant eu la hardiesse de se déchaîner contre la licence du clergé, l'ignorance des moines, l'injustice des rois, la bassesse des peuples, les préjugés ridicules, l'abus des pélerinages, des exorcismes, des faux miracles, se fit des ennemis. Confesseur de la vérité, il en eût été le martyr, si les cris de la haine avaient été accueillis par les supérieurs. On lui fit un crime, dans un pays de superstition, d'avoir loué Bacon, Newton et Descartes. Les véritables savans de sa nation prirent sa défense; et, quoiqu'il eût montré l'incertitude de la médecine, et la charlatanerie de la plupart des médecins, la faculté de Séville le mit au nombre de ses docteurs. D. Feyjoo était en effet l'un des écrivains espagnols qui avaient parlé le plus raisonnablement de cet art conjectural, mais utile. Voici le jugement que M. de Laborde porte de ce savant critique dans son *Itinéraire d'Espagne* : « Feyjoo embrassa toutes les parties.... il acquit des connaissances profondes; il écrivit d'un style pur, simple, clair, bien méthodique. Il déploya un génie fécond, hardi, mais il secoua les chaînes des préjugés; il renversa l'astrologie judiciaire, etc. etc.; il fut le lustre de sa patrie et le savant de tous les siècles ».

FEYNES (François), natif de Béziers, fut reçu docteur en médecine à Montpellier en 1556. En 1558, il fut nommé à la chaire de médecine de cette ville, qu'il remplit avec honneur jusqu'à sa mort arrivée en 1573. Il est auteur d'un Cours de médecine resté long-temps manuscrit, et que René Moreau, docteur de la faculté de Paris, fit imprimer à Lyon en 1650, in-4°, sous le titre de *Medicina practica in quatuor libros digesta*.

FEYNES (H. de), était gentilhomme de la chambre du roi et maréchal-de-camp de ses armées. Il quitta la France vers 1616, et se rendit à la Chine après avoir visité un grand nombre de villes d'Asie, et après avoir passé quatre ans dans ces contrées, il s'embarqua sur un navire portugais, et aborda à Lisbonne. Feynes fut soupçonné d'avoir fait le voyage des Indes pour y prendre connaissances de l'état des forteresses des Portugais dans ces contrées, afin de pouvoir porter atteinte à leurs établissemens : il fut arrêté, et retenu prisonnier pendant quatre ans sans que les réclamations de Louis XIII pussent lui faire rendre la liberté. Enfin la cour de France ayant découvert le lieu où il était renfermé, Louis XIII écrivit pour le faire élargir, et cette fois il réussit. On croit que Feynes revint en France vers 1624. A son retour il publia l'ou-

vrage suivant : *Voyage par terre depuis Paris jusqu'à la Chine avec le retour par mer*, Paris, 1630, 1 vol. in-12. Le titre du voyage de Feynes n'est point exact, en ce que depuis Ormus jusqu'à Constantinople, il alla par mer. Du reste, la lecture de cet ouvrage peut être intéressante.

FIACRE, frère lai de l'ordre de Saint-Augustin, né à Marli en 1609, et mort à Paris en 1684, se fit connaitre par ses diverses prédictions qui parurent surnaturelles. Louis XIII, la reine Anne d'Autriche, Louis XIV, Marie-Thérèse, son épouse, et d'autres grands personnages, avaient beaucoup de confiance en ses prières, et s'y recommandaient souvent. Il était fort lié avec Claude-Bernard, surnommé *le Pauvre Prêtre*. (*Voyez* cet article.) Sa *Vie*, imprimée à Paris en 1722, est écrite avec simplicité. Dans son *Discours préliminaire*, l'auteur anonyme (que l'on sait être Augustin, nommé Gabriel de Sainte-Claire) montre qu'il connaissait les règles de la critique, et qu'il s'y est conformé. On y trouve cette réflexion : « La disposition de nos pères était de croire tout à l'aveugle ; ils se faisaient conscience de douter du moindre prodige ; ils croyaient trop. La disposition d'esprit de nos jours, en 1722, est de ne croire rien ; s'il me fallait opter entre ces deux extrémités, j'aimerais mieux la puérile crédulité de ceux qui croient tout, etc. » Du reste, le livre est imprimé fort incorrectement, et le lecteur est arrêté, à chaque pas, par des fautes grossières qui ne sont pas relevées dans l'errata. L'abbé d'Artigny a donné, d'après un journaliste, le précis de ce qui concerne la naissance de Louis XIV (que la reine Anne attribua aux prières du frère Fiacre, dans le tome VIe de ses Mémoires ; mais on voit par ce précis, que l'abbé n'avait pas vu le livre même.

FIALETTI (ODOARD), peintre et graveur habile, né à Bologne en 1573, apprit du Crémonini les élémens du dessin, et alla ensuite à Venise, pour se perfectionner dans la peinture en l'école du Tintoret. Il mourut en 1638. On a de lui un grand nombre de *Gravures* à l'eau-forte, entre autres une longue frise chargée de *Tritons*, de *Sirènes*, d'*Enfans*, de *Dauphins* et de divers *Monstres marins* de sa composition. Un recueil de vingt pièces, intitulé *Scherzi d'amore*, ou *Jeux d'amour*, id., 1 vol. in-4°, rempli de figures, qui représentent les habits de tous les ordres religieux de la chrétienté, *Vénus et l'Amour*, *Diane à la chasse*, le *Dieu Pan*, et un *Homme qui tient un vase*, d'après le Pordenone ; les *Noces de Cana*, d'après le Tintoret.

FIAMMA (GALVANO), célèbre historien, né à Milan en 1283, était issu d'une famille illustre. Il entra chez les dominicains de Milan, et suivant l'Argelati, professa le premier la philosophie morale au couvent de Saint Eustorg. Selon quelques-uns, il mourut en 1344 ; selon d'autres, sa mort n'arriva qu'en 1371. De tous les ouvrages qu'il avait écrits, on n'a de lui que les deux suivans : I. *Manipulus florum, sive historia Mediolanensis, ab origine urbis ad annum 1336, ab alio continuatore producta ad annum usque 1371*, inséré dans le tome XI des *Scriptores*

rerum Italicarum. Cet ouvrage est écrit d'un style simple et qui n'est pas dénué d'intérêt, d'ailleurs, il est plein de faits curieux. II. *De rebus gestis ab Azone Luchino et Joanne Vicecomitibus ab anno* 1328, *ad annum* 1342, inséré également dans l'ouvrage précité.

FIAMMA (Dominique), de Milet dans la Calabre citérieure, clerc régulier, mort en 1650, a publié : I. *Directorium mentalis orationis.* II. *Epitome sopra i Vangelj e l'Epistole di tutto l'anno*, et quelques autres ouvrages de piété.

FIAMMA (Gabriel), originaire de Venise, chanoine régulier de Saint-Jean de Latran dans le 16e siècle, et ensuite évêque de Chioggia, a laissé différens ouvrages, parmi lesquels on distingue ses *Sermons* qui parurent à Venise pour la première fois en 1579, et des *Cantiques spirituels.*

FIANCÉ (Antoine), né à Fleuret près de Besançon le 1er janvier 1552, exerça la médecine à Carpentras, à Arles, et enfin à Avignon. Cette dernière ville affligée de la peste, eut recours aux lumières de Fiancé, qui, atteint lui-même de la contagion, mourut victime de son zèle, le 23 mars 1581, âgé de 29 ans, et après 9 mois de travaux et de soins prodigués aux pestiférés. Fiancé est auteur d'une satire contre les médecins de Carpentras, intitulée la *Platopodologie.* La Monnoye a pris cet ouvrage pour un traité de médecine sur les pieds larges et plats. Mais il s'est grossièrement trompé, c'était une satyre en vers latins que l'auteur fit contre des envieux qui voulaient lui nuire. Chavigny de Beaume fit imprimer en 1582, à Paris, un petit livre intitulé : *Larmes et soupirs sur le trépas d'Antoine Fiancé.* On y trouve cette épitaphe en son honneur :

Auferor ante diem : quod si mihi longior ætas,
Æquassem Coum Pergameumque senem.

FIBONACCI (Léonard), mathématicien, était de Pise, et vivait en 1200. C'est à lui qu'on attribue d'avoir le premier introduit en Italie les chiffres *arabes* et qu'il appelait *indiens. L'arithmétique* qu'il a composée se conserve encore manuscrite : Zaccarra et le docteur Targioni en ont donné une description assez exacte dans leurs ouvrages. Le titre est ainsi conçu : *Incipit liber Abaci compositus à Leonardo filio Bonacci, Pisano, in anno* 1202. Fibonacci dans la préface de son ouvrage, raconte, qu'étant encore enfant, il fut conduit par son père en Barbarie, et que ce fut dans ce pays qu'il apprit à connaître les figures des chiffres employés par les Indiens. La bibliothèque *Magliabecchiana* possède de Fibonacci un autre ouvrage manuscrit intitulé : *Practica geographiæ*, écrit en 1520.

FICHARD (Jean), né en 1512, jurisconsulte de Francfort-sur-le-Mein, sa patrie, syndic de cette ville, où il mourut en 1581, à 70 ans, savait les langues et l'histoire du droit. On a de lui : I. *Onomasticon philosophico-medico-synonymum*, 1574, in-8°. II. *Concilium matrimoniale*, 1580, in-fol. III. *De cautelis*, 1577, in-fol. IV. *Vitæ virorum qui eruditione claruerunt recentiorum*, in-4°. V. *Vitæ jurisconsultorum*,

Francfort, 1526, 1565, in-4°. VI. *Consilia*, Francfort, 1590, 2 vol. in-folio: *idem*, Darmstadt, 1677, 3 vol. in-folio, etc.

FICHET (GUILLAUME), né au Petit Bornand en Savoie, docteur de Sorbonne, recteur de l'université de Paris en 1467 appela, deux ans après, de concert avec Jean de Lapierre, son ami, Martin Crantz, Ulric Gering et Michel Friburger, imprimeurs allemands, lesquels mirent sous presse les premiers livres qui aient été imprimés en France. Fichet s'opposa au dessein de Louis XI, qui voulait faire prendre les armes aux écoliers. Il alla à Rome avec le cardinal Bessarion en 1470. Le pape Sixte IV le combla d'honneurs, et le fit son camérier. On a de lui une *Rhétorique*, 1471, in-4°, (en latin) et des *Epîtres*, 1471, in-4°, également en latin dont le style est au-dessus de son siècle; elles furent imprimées en Sorbonne, in-4°, l'an 1471. Cet ouvrage, intitulé: *Rhetoricorum libri III*, imprimé par Ulric Gering, Martin Crantz, et Michel Friburger, est regardé comme l'une des premières productions de l'imprimerie à Paris. On en imprima cinq exemplaires sur vélin, auxquels Fichet a joint une *Epître* qui, dans chaque exemplaire, porte le nom de la personne à laquelle il était adressé. *Voyez* GAGUIN.

FICHET (ALEXANDRE), jésuite, naquit en 1588 au Petit-Bornand, et devint un excellent prédicateur. Le P. Alegambe, dit que son auditoire était si nombreux, que souvent les églises n'étaient pas assez grandes pour contenir tout le monde et que Fichet était forcé de prêcher en plein air. Il fut quelque temps recteur du collége de Nîmes, et fit le voyage de Rome comme député de la province de Lyon. Environ 130 de ses écoliers embrassèrent la vie religieuse par ses conseils. Il mourut à Chamberri, le 30 mars 1659. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages ascétiques, qui sont oubliés aujourd'hui. Les principaux d'entre ses autres écrits sont: I. *La vie de saint Bernard de Menthon.* II. *La vie de la mère de Chantal*, Lyon, 1642, in-8°. III. *Arcana studiorum omnium methodus*, ibid., 1649, in-8°. Ouvrage qui joint l'élégance du style à une érudition immense. IV. *Chorus poetarum classicorum duplex sacrorum et profanorum*, Lyon, 1616, in-4°. Le nombre des poètes latins compris dans ce recueil est de 58.

FICHET DE FLECHY (PHILIPPE), docteur en médecine, né en France, servit dans les guerres d'Allemagne sous Louis XV, comme médecin des armées et s'attacha ensuite à l'électeur Palatin, qui le fit inspecteur-général de ses hôpitaux. Il publia à Paris en 1761, l'ouvrage suivant: *Observations sur différens cas singuliers relatifs à la médecine-pratique, à la chirurgie, aux accouchemens et aux maladies vénériennes*, 1 vol. in-12. On ignore les époques de la naissance et de la mort de ce médecin.

FICHTE (JEAN THÉOPHILE), célèbre philosophe allemand de l'école moderne, né le 19 mai 1762, à Rammenau, village de la Lusace, où son père était fabricant de rubans, et faisait un petit commerce de mercerie. Une personne riche des environs, frappée des dispositions extraordinaires du jeune Fichte, le fit en-

trer dans une école, d'où il s'échappa bientôt pour se soustraire à toute contrainte; on le retrouva au bord de la Saale, assis auprès d'une carte de géographie, sur laquelle il cherchait la route de l'Amérique. De retour à l'école, il se mit bientôt à même de passer à l'université de Wittemberg et à celle de Leipsig, où il n'écouta pour ainsi dire que par fragmens les leçons des professeurs. Devenu, à sa sortie de cette dernière université, précepteur du fils d'un particulier de Kœnisberg, il se lia avec le célèbre Kant, et publia en 1792, son *Essai de critique de toutes les révélations*, ouvrage qui fut le fondement de sa réputation. Il fit ensuite plusieurs voyages, se maria à Zurich, avec une nièce de Klopstock, et donna alors au public ses *Matériaux non-rectifiés sur les jugemens portés sur la Révolution française*, écrit qui fit en Allemagne une sensation extraordinaire. Il fut choisi l'année suivante pour professer la philosophie à Iéna, et publia de nouveaux ouvrages philosophiques et religieux, qui lui firent perdre son emploi, à cause de la hardiesse des opinions qu'ils renfermaient. Il fut dédommagé de ces contrariétés, par l'accueil honorable qu'on lui fit à Berlin, où il partagea son temps entre les cours particuliers qu'il faisait, et les écrits qu'il composait. Sa gloire fut attaquée par un antagoniste digne de lui, Schelling, qui lui reprocha de tout donner en physique, comme en philosophie, à la seule action mécanique, et de n'avoir pas la moindre idée de l'énergie de la vie dynamique; mais Fichte en fut bientôt consolé par sa nomination de professeur à Erlang, avec la faveur de passer tous les hivers à Berlin, pour y continuer ses cours. Les événemens de la guerre de 1806, le forçèrent ensuite de quitter la Prusse et de se réfugier à Riga, d'où il revint à Berlin, quand la paix eut été signée, Il y obtint alors la place de recteur en l'université, et mourut le 29 janvier 1814, des suites d'une maladie pestilentielle. Les principaux écrits dont Fichte est auteur sont: I. l'*Essai de critique de toutes les révélations*, Kœnisberg, 1792; *ibid*, 1793, in-8°. II. *Matériaux pour rectifier les jugemens portés sur la Révolution française*, 1793, in-8°. III. *Sur la notion de la doctrine de la science, appelée communément philosophie*, Weimar, 1794, 1798-99, 1 vol. in-8°. IV. *La liberté de penser réclamée des souverains de l'Europe*. V. *Discours sur la destination de l'homme de lettres*. Iéna, 1794, in-8°. VI. *Bases de la doctrine de la Science*. Iéna, 1794, 1 vol. in-8°. VII. *Bases du droit naturel*. Iéna, 1796-97, 2 vol. in-8°. VIII. *Système de morale, d'après les principes de la doctrine de la Science*, Iéna, 1798, in-8°. IX. *La destination de l'Homme*. Berlin, 1800, in-8°., etc., etc. On peut consulter pour de plus grands détails, l'*Histoire comparée des Systèmes de Philosophie*, et les deux écrits de monsieur Ancillon, intitulés l'un: *Essai sur le premier Problème de la philosophie*, l'autre, *Essai sur l'existence et sur les derniers Systèmes de Métaphysique qui ont paru en Allemagne*, insérés tous deux dans le second volume de ses *Mélanges de Littérature et de Philoso-*

phie, Paris, 2 vol. in-8°. 1809.

FICHTEL (JEAN EHRENREICH), naturaliste hongrois, né à Presbourg en 1732, fut pendant quelque temps avocat dans sa patrie, et obtint ensuite une place d'actuaire dans le directoire de l'intendance de la nation saxonne, en Transylvanie. Le directoire ayant été supprimé en 1763, Fichtel fut d'abord employé dans la chambre des comptes à Vienne, puis renvoyé en Transylvanie en 1768, comme chef du bureau de la trésorerie. Il obtint plusieurs autres emplois distingués, et mourut le 4 février 1795, laissant un cabinet minéralogique, qui passait pour le plus riche qui fût dans les états Autrichiens, et plusieurs ouvrages écrits en allemand, dont les principaux sont: I. *Mémoire sur la minéralogie de la Transylvanie*, Nuremberg, 1780, 2 parties in-4°. II. *Observations Minéralogiques sur les monts Carpaths*. Vienne, 1791, 2 parties in-8°.

FICINO (MARSILIO), philosophe platonicien, né en 1433, chanoine de Florence, sa patrie, savant dans les langues grecque et latine, professa la philosophie dans l'université de Florence, et dut à la libéralité des Médicis des retraites agréables auprès de Florence. Il mourut en 1499. Politien fit en son honneur le distique suivant:

Mores, ingenium, musas, sophiamque supremam
Vis uno dicam nomine? Marsilius.

Dans ses ouvrages recueillis à Bâle en 1561, en 2 vol. in-fol., on y voit des traductions assez peu fidèles d'auteurs grecs, de Platon, de Plotin, dont il voulait faire des chrétiens; des écrits de physique, de métaphysique, de morale; des *Lettres* en XII livres imprimées séparément, Venise, 1495: in-fol., rares; ainsi que sa *Theologia Platonica, sive de animarum immortalitate*, imprimée à Florence, in-fol., 1482. *Voyez* les *Mémoires de Nicéron*.

FICK ou FICKE (JEAN-JACQUES), médecin, né à Iéna, en 1662, mort en 1730; en cette ville, où il professa pendant 15 ans, a fait imprimer les ouvrages suivans: I. *Placentini tabulæ anatomicæ cum augmentis et emendationibus; Simonis Pauli quadripartitum botanicum*. 1708, in-4°. II. *Pharmacopœa buteana, Manuductio ad formularum compositionem; Aphorismi Hippocratis notis illustrati*. Iéna, 1729, in-8°. III. *Tractatus de calce viva*, et différentes dissertations.

FICORONI (FRANÇOIS), célèbre antiquaire italien, né à Lugnano ou à Labico, près de Rome, en 1664, mort en 1747, à 83 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en italien sur les antiquités, tels que: I. *Osservazioni sopra l'antichità di Roma descritta nel diario italico pubblicato dal P. Bernard Montfaucon*. Rome, 1709, in-4°. II. *Lettera a Giacomo lord Johnstone sovra un nuovo cammeo esprimente Marcello nipote di Augusto*. Naples, 1718, in-8°. III. *La Bolla d'oro de fanciulli nobili Romani*, ibid, 1732, in-4°. IV. *I vestigi e Rarità di Roma antica ricercate e spiegate*, ibid. 1744, grand in-4°, etc., etc.

FICQUET (ETIENNE), graveur, né à Paris en 1731, a gravé une suite de *petits portraits* d'hom-

mes illustres dans les arts et les sciences. Une vue excellente lui permit de se livrer avec le plus grand succès à ce genre, dans lequel il n'a point été égalé depuis. Parmi ces portraits, on distingue ceux de *Descartes*, de *T. Corneille*, de *La Fontaine*, de *J. B. Rousseau*, de *Voltaire*, de *J. J. Rousseau*, *La Mothe-le-Vayer*, *Crébillon*, *Eisen*, *Vadé*, *Chennevières*, *Ciceron*, *Louis XV*, *Newton*, une partie de ceux qui ornent la Vie des peintres flamands par Descamps. Son meilleur ouvrage est sans contredit le portrait de madame de Maintenon. Il lui avait été commandé par la communauté de Saint-Cyr; et quoiqu'il fût à peu près payé, on fut obligé d'obtenir la permision du métropolitain pour le faire venir dans le couvent pour y travailler, parce qu'on ne pouvait rien avoir de lui. D'ailleurs, il ne faisait rien quand il était seul, et il fallut que des religieuses et des pensionnaires lui tinssent compagnie. Enfin, ces bonnes filles allaient jouir du bonheur de contempler leur fondatrice, elles étaient émerveillées des épreuves qu'on avait obtenues quand Fiquet qui seul n'en était pas content le raya de deux coups de burin. Il est difficile de se faire une idée du désespoir de toute la communauté. Cependant Fiquet se remit à l'ouvrage, et le termina à la satisfaction commune. Cet habile graveur est mort en 1794 dans un état voisin de l'indigence par suite des folies qu'il avait faites et de l'originalité de son caractère.

FIDATA ou DE CASSIA (Simon), ainsi nommé d'un bourg de ce nom en Italie, dans la campagne de Rome, où il était né, prit l'habit religieux de l'ordre de Saint-Augustin, et fut le fondateur du monastère de Sainte-Catherine des religieuses de son ordre à Florence, où il mourut en 1348. Il a laissé divers ouvrages en sa langue naturelle et en latin, dont les principaux sont: *De gestis Domini Salvatoris*, en 15 livres; *De beatâ Virgine*, etc.

FIDDES (Richard), théologien anglican, né en 1671 à Hunmamby au comté d'York, mort à Putney en 1725, élève du collége de Corpus Christi à Oxford, et ensuite du collége de l'université, prit les ordres en 1694, et obtint peu après une cure dans sa province; une épidémie qui survint dans ce pays le mit hors d'état de prêcher, et jamais il n'en recouvra la faculté. Fiddes fut nommé chapelain de la garnison de Hull; mais la reine Anne lui ôta cette place quelque temps avant sa mort. Ses principaux ouvrages sont, I. La *Vie du cardinal Wolsey*, 1724, in-fol., qui le fit accuser d'être enclin au papisme. II. Un *Corps complet de théologie*, 1718, 1720, 2 vol. in-fol., qui lui mérita l'honneur d'être admis au doctorat par l'université d'Oxford. III. Cinquante-deux *Discours sur différens sujets*, 1720, in-fol., et un *Traité de morale*, 1724, in-8°. IV. Une *Epître sur l'Iliade d'Homère*, adressée au docteur Swift, etc.

FIDE-JOS, empereur du Japon, fils et successeur de Taïko en 1598. Ongoschio, son tuteur, lui enleva la couronne, après l'avoir obligé d'épouser sa fille. Fide-Jos leva une puissante armée contre l'usurpateur; mais celui-ci plus heureux, le réduisit à s'enfermer avec sa femme et les seigneurs de son parti dans un palais, où il fit mettre le feu.

FIDELE (Saint). *Voy.* SIGMARINGEN.

FIDELE (HORATIO), poète italien du 17me siècle, est auteur d'un petit livre fort rare, intitulé : *L. R. sbandita, sopra la potenza d'amore, nella quale si leggono mille e sette cento versi senza la lettera R.* Turin, Gulielmo Tisma, 1633, in-12 de 48 pages. C'est un véritable tour de force d'avoir fait un ouvrage de ce genre sans employer une seule fois la lettre R, dont l'usage est si fréquent dans la langue italienne.

FIDÈLE (BENOÎT), du tiers ordre de Saint-François, s'appliqua d'abord à la médecine; mais en 1588 il embrassa l'état religieux, et s'adonna tout entier à l'étude de la théologie. Il mourut en 1647. On a de lui, *Speculazione morali sopra il SS. sacramento dell' Eucaristia; Sacri panegirici de' santi; Quaresimale*, etc.

FIDELE (CASSANDRE). *Voyez* FIDÈLE.

FIDELIS (FORTUNATUS), médecin, né en Sicile vers le milieu du 16me siècle, un des premiers qui aient écrit sur la jurisprudence médicinale, mourut en 1630. On a de lui les ouvrages suivans : I. *Bissus, sive medicorum patrocinium quatuor libris distinctum*, Panormi, 1598, in-4°. II. *De relationibus medicorum libri quatuor, in quibus ea omnia quæ in forensibus ac publicis causis medici referre solent plenissimè traduntur*, Panormi, 1602, in-4°; Venetiis, 1617, in-4°; Lipsiæ, 1674, in-8°. Quoique cet ouvrage n'entre pas dans tous les détails relatifs à son objet, il s'étend cependant sur une infinité de points qu'on n'avait pas encore traités. III. *Contemplationum medicarum libri XXII, in quibus non pauca præter communem medicorum sententiam notatu digna explicantur*, Panormi, 1621, in-4°.

FIDENSA. *Voyez* BONAVENTURE (Saint).

FIDENZI (JACQUES-ANTOINE), célèbre comédien de Florence, où il naquit vers l'an 1596. Après avoir fait ses études il embrassa l'état de comédien, dans lequel il obtint de grands succès, et cultiva aussi les muses. Le prince Alexandre Farnèse fut son généreux Mécène. On a de Fidenzi, I. *Poetici cappricj*, Plaisance, 1652. II. *Effetto di divozione consecrato al merito indicibile di due famosi in amicizia Niccolò Barbarigo, e Marco Trivisano*, Venise, 1628, in-4°.

FIELD (RICHARD), savant théologien anglais, né en 1561 à Hempsteade, au comté d'Hertfort, mort en 1616, élève d'Oxford, fut nommé en 1691 chapelain de la reine Elisabeth, et en 1509 chanoine de Gloncester : enfin en 1616, au moment où il mourut, il venait d'être nommé évêque d'Oxford. On a de ce docteur un livre très-savant intitulé : *Les quatre livres de l'Eglise.*

FIELDING (HENRI), célèbre romancier anglais, fils d'un lieutenant-général, né dans le comté de Sommerset, le 22 avril 1707, fut d'abord élevé dans la maison paternelle par un précepteur, dont il a peint si vivement et si agréablement le caractère sous le nom supposé du ministre Trulliber, dans son roman de *Joseph Andrews*. On l'envoya ensuite au collége d'Éton, où il vécut dans la plus grande intimité avec

d'illustres condisciples, tels que milord Lyttelton, MM. Fox, depuis lord Holland, et Pitt, lord Chatam. Né avec une imagination vive et même libertine, il s'abandonna, dès l'âge de vingt ans, tellement à la débauche, qu'il altéra sa santé et sa médiocre fortune. Il partagea son temps entre Bacchus et Apollon, Vénus et Minerve. Ses dissipations n'altérèrent jamais son goût pour l'étude et sa passion pour la littérature. A 30 ans, il épousa miss Craddock, beauté célèbre du comté de Salisbury. Sa dot fut bientôt consumée dans les plaisirs. Fielding voulut suivre le barreau, mais la goutte qui l'assaillit tout à coup l'obligea d'abandonner cette carrière, à laquelle il était d'ailleurs peu propre. La composition de vingt-six *Pièces de théâtre*, de plusieurs *Romans*, et la place de juge de paix dans le comté de Middlesex, furent ses ressources contre l'indigence. Une maladie de langueur, qui l'affligeait depuis quelque temps, l'engagea d'aller, en 1754, à Lisbonne, pour y rétablir sa santé. Il mourut en cette ville deux mois après son arrivée, et à l'âge de 48 ans. Il s'était remarié; et il eut de sa seconde femme quatre enfans, très-bien élevés, grâce aux bienfaits d'un ami généreux du père. Fielding était d'un tempérament robuste; sa taille excédait six pieds; ses passions, ses désirs, sa sensibilité, étaient extrêmes. Constant et ardent en amitié, il était véhément dans la haine; mais il sut en modérer les emportemens dans la société et dans ses écrits. Généreux, il prodiguait son bien à ses amis, et donnait la préférence à ceux que la fortune avait maltraités. Les maux de sa famille étaient les siens, et il fut également bon époux et bon père. Il aurait encore mieux mérité ces titres, s'il n'avait pas été quelquefois imprudent et prodigue. Quand sa fortune fut devenue meilleure, sur la fin de ses jours, au lieu de se livrer à une sage économie, il employa son revenu à entretenir une table aussi délicate qu'abondante. Son discernement fin et prompt lui faisait démêler, à travers les replis les plus cachés du cœur humain, l'amour-propre, la fausseté, la vanité, l'avarice, l'amitié intéressée, l'ingratitude et l'inertie de l'âme; il les combattait avec les traits de la plaisanterie la plus amère et quelquefois la plus heureuse. La plupart de ses romans sont traduits en français: *Tom-Jones*, Londres, 1750; et Paris, 1767, in-12, 4 vol., traduit en abrégé par M. de La Place; *Amélie*, en 3 vol., par Mme Riccoboni; les *Aventures d'Andrews*, par l'abbé Desfontaines, Londres, 1750, in-12, 2 vol; et dernièrement, avec plus d'exactitude, par M. Lunier, en 4 vol.; *Histoire de Jonathan Wild*, traduite par Christophe Picquet, 1763, 2 vol. in-12. Les *Comédies* de Fielding, sans être du premier mérite, offrent pourtant des scènes agréables et quelques ridicules nouveaux, peints avec vérité, avec énergie et d'une manière originale. Quant à ses romans, dont la traduction française forme 13 vol in-12, ou 23 vol. in-18, on y trouve de belles situations, des sentimens touchans, d'excellens caractères, dont quelques-uns sont neufs; mais l'auteur prodigue trop les réflexions, les digressions, les portraits bas et les menus détails.

On a corrigé une partie de ces défauts dans les traductions françaises, du moins dans celle d'Amélie; *Tom-Jones* a été réduit de six volumes à quatre. M. L. C. Chéron en a donné une nouvelle traduction en 6 vol. in-12, Paris, 1804; elle est très-exacte et passe pour la meilleure traduction de ce roman, qui, suivant Laharpe, est le livre le mieux fait de l'Angleterre. « L'idée première sur laquelle tout l'ouvrage, dit ce savant critique, est bâti, est en morale un trait de génie. Des deux principaux acteurs qui occupent la scène, l'un paraît toujours avoir tort, l'autre toujours raison; et il se trouve à la fin que le premier est un honnête homme, et l'autre un fripon. Mais l'un, plein de la candeur et de l'étourderie de la jeunesse, commet toutes les fautes qui peuvent prévenir contre lui. L'autre, toujours maître de lui-même, se sert de ses vices avec tant d'adresse, qu'il sait en même temps noircir l'innocence et mentir à la vertu. L'un n'a que des défauts, il les montre et donne des avantages sur lui; l'autre a des vices, il les cache et ne fait le mal qu'avec sûreté. Ce contraste est l'histoire de la société. Tous les personnages sont des originaux supérieurement tracés, que vous retrouverez tous les jours dans le monde, et que l'auteur peint, non par l'abondance des paroles, mais par la vérité des actions. » Le fil de l'intrigue principale passe à travers les événemens épisodiques, sans que jamais on le perde de vue, et le dénouement est aussi bien suspendu que bien amené. Fielding donna pendant quelque mois une espèce de *Journal de morale*, qui avait les imperfections de ses romans, et n'en avait pas les beautés. C'étaient des observations faites à la hâte, et pour ainsi dire dans les rues, cousues à des lieux communs, satiriques et moraux. Le recueil de ses ouvrages a été imprimé à Londres, 1762, 4 vol. in-4°; 1771 à 1784, en 8 vol. in-8°. M. Feletz a comparé ainsi les deux romanciers les plus célèbres d'Angleterre: « Richardson et Fielding, écrivains de génie, observateurs profonds, doivent être distingués parmi les hommes qui ont le mieux lu dans le cœur humain, et qui en ont le mieux démêlé, et les penchans honnêtes ou vicieux, les sentimens secrets, les affections cachées, les passions déguisées, et le langage faux et trompeur; mais, en parcourant ce labyrinthe avec le fil assuré de l'observation, ils font l'un et l'autre des découvertes différentes, selon la diverse trempe de leurs esprits, ou plutôt ils nous transmettent les mêmes découvertes avec des couleurs différentes. Richardson, toujours noble et presque toujours intéressant, porte dans l'âme des émotions grandes, vives et quelquefois tragiques: tantôt il l'élève par le tableau de la vertu, surmontant tous les obstacles et subjuguant tout par un irrésistible ascendant; tantôt il attendrit, par le spectacle de la vertu, aux prises avec le malheur; tantôt il l'accable et l'anéantit, pour ainsi dire, sous le poids des infortunes d'une victime intéressante et vertueuse, cruellement opprimée par le crime heureux et triomphant. Il considère dans les passions vicieuses ce qu'elles offrent d'odieux et de criminel; Fielding n'y voit que ce qu'elles ont de méprisable

et de ridicule : l'un veut nous en corriger en nous indignant contre elles, l'autre en nous faisant rire à leurs dépens ; le premier nous présente le tableau de leurs espérances déjouées, de leurs ridicules petitesses, de leurs bizarres contradictions ; il les met plaisamment aux prises les unes avec les autres ; l'avarice et la vanité ; l'amour et la fierté ; l'amour-propre d'un poète et celui d'un comédien ; l'hypocrisie, la fausse modestie, le faux désintéressement, et les occasions les plus séduisantes de satisfaire et de montrer ses penchans vicieux, son orgueil, sa cupidité. C'est ainsi que les passions opposées aux passions, et les intérêts aux intérêts, se combattent, se dévoilent, se trahissent de la manière en même temps la plus naturelle et la plus comique. »

FIELDING (Sarah), l'une des sœurs du précédent, née en 1714, dans le comté de Sommerset, morte à Bath en 1768, sans avoir été mariée, se distingua par son esprit vif et délicat : à l'exemple de son frère, elle cultiva la littérature, et a donné *Le véritable ami*, ou *la Vie de David Simple*, roman du meilleur genre, traduit en français, par Laplace, et les *Choses mémorables de Socrate*, par Xénophon, avec la *Défense de Socrate devant ses juges*, traduit du grec en anglais, dont Laplace nous a donné une traduction française, Amsterdam (Paris), 1749, en 2 vol. in-12, ainsi que d'autres ouvrages.

FIELDING (sir John), frère de père seulement de Henri Fielding, et son successeur dans la justice de paix de Middlesex, mort en 1780, avait perdu la vue dans sa jeunesse, ce qui ne l'empêcha pas de se faire beaucoup d'honneur dans l'exercice de sa place. En 1761, il fut honoré de l'ordre de la Jarretière. Fielding a publié quelques Écrits sur la police et sur les fonctions du grand jury de Westminster ; entre autres le *Mentor universel*, 1762, in-12.

FIENNES (Guillaume), lord Say et Sele, né en 1582 à Brighton, au comté d'Oxford, mort en 1662, élève du New-Collége à Oxford, fut créé vicomte en 1629. Dans le temps de la rébellion, Fiennes siégea du côté du parlement, et fut mis par le roi hors la loi. Après la mort de ce prince, il se joignit aux indépendans, et pendant le protectorat il se retira dans l'île de Lundy, sur la côte de Devonshire, où il resta jusqu'à la mort de Cromwel. A la restauration il fut nommé chambellan et conseiller privé. On a de ce seigneur quelques Pamphlets. I. *Le dessein des Écossais dévoilé*, 1653, in-4°. II. *La Folie rendue manifeste*, 1659, in-4°, contre les quakers.

FIENNES (Nathaniel), second fils du précédent, né à Broughton en 1608, mort en 1669, élève du nouveau collége, après avoir fait ses études, alla à Genève. Le gouvernement de Bristol lui ayant été confié, il le rendit au prince Rupert, et fut pour cela condamné par un conseil de guerre ; mais le crédit de son père lui sauva la vie. Cromwel, auprès de qui il jouissait d'une grande faveur, le créa lord, et il fut un des plus zélés de son parti. On a imprimé quelques Pamphlets de lui.

FIENNES (Jean-Baptiste de), orientaliste, né à Saint-Germain-en-Laye, le 9 octobre 1669, fit un voyage dans le Levant en 1687,

avec Fr. Petis de Lacroix, fut nommé premier Drogman du consulat d'Alexandrie d'Egypte en 1692, et passa au Grand-Caire en la même qualité en 1695. De retour en France en 1706, il fut nommé professeur d'arabe au collége de France en 1714, en remplacement de Fr. Petis de Lacroix. Il succéda en 1716 à Dippy, dans la place de secrétaire interprète du roi, et accompagna Dussaux dans sa mission près des régences de Tripoli, Tunis et d'Alger. Il mourut à Paris en 1744, âgé de 75 ans.

FIENNES (Jean-Baptiste-Helin de), fils du précédent, né aussi à Saint-Germain-en-Laye en 1710, fit de fort bonnes études, et se destina à la même carrière que son père. Il alla étudier les langues orientales à Constantinople, et après y avoir passé 10 ans, il revint en France. Il fut chargé en 1740, conjointement avec Petis de Lacroix de former les jeunes élèves de langue qui étaient entretenus au collége de Louis-le-Grand par le gouvernement. Il fut envoyé à Tunis en 1742 pour y conclure un traité de paix entre cette régence et la France; il fut nommé successivement secrétaire interprète du roi, et professeur d'arabe au collége de France. Il remplit avec distinction une autre mission dont il fut chargé pour Tripoli, et mourut en 1767.

FIENUS. *Voyez* Fyens.

FIERA (Jean-Baptiste), médecin et poète de Mantoue, né en 1469, mort en 1538, est connu par des ouvrages de médecine, de philosophie et diverses poésies dont on peut voir le catalogue dans la bibliothèque Bodléienne d'Oxford. Quoique son style fût dur, ses poésies ont été traduites en plusieurs langues. Ses ouvrages les plus connus sont : I. *Commentaria in artem medicinalem definitivam Galeni*, Mantoue, 1515, in-folio; Venise, 1548, in-folio. II. *Cœna de herbarum virtutibus*, Mantoue, 1515, in-4°, Bâle, 1522, in-12; Paris, 1533, in-8°, avec l'*Hortulus de Strabus Gallus*.

FIERBERTUS. *Voyez* Fitz-Herbert.

FIESQUE, famille illustre de Gênes, qui fait remonter son origine jusqu'à un seigneur bavarois qui s'établit à Gênes au commencement du 11me siècle, et qui acheta le petit comté de Lavagne dans les Apennins. Cette famille était attachée au parti Guelfe. La branche des Fiesques quitta Gênes pour passer en France dans le 16me siècle après la mauvaise issue de la conspiration de Jean-Louis Fiesque contre les Doria. Les papes Innocent IV et Adrien V, sont sortis de cette famille.

FIESQUE (Jean-Louis de), comte de Lavagne, d'une des plus illustres familles de Gênes, naquit avec des qualités qui auraient pu lui procurer une vie heureuse; mais son ambition le perdit. La haute fortune d'André Doria excitait sa jalousie; il se ligua d'abord avec les Français qui voulaient recouvrer Gênes. Un des conjurés lui ayant fait comprendre que c'était l'entreprise d'une ame lâche, d'aimer mieux assurer sa patrie à des étrangers que de la conquérir pour lui-même, il travailla à s'en rendre maître. Il dit à sa femme Eléonore Cybo : « Madame, ou vous ne me reverrez jamais, ou vous verrez dans Gênes tout au-dessous de vous. » A l'entrée de la nuit du 1er jan-

vier 1547, les conjurés commencèrent à exécuter leur projet. Ils s'étaient déjà rendus maîtres de la Darsène, lieu où sont les galères, lorsque la planche sur laquelle le comte passait pour entrer dans une galère s'étant renversée, il tomba dans la mer et se noya, à l'âge de 22 ans. La mort du chef ralentit l'ardeur des conjurés, et la république fut sauvée. On punit le crime de Fiesque sur sa famille; elle fut bannie de Gênes, jusqu'à la cinquième génération, et l'on rasa son palais. Un des frères du comte périt sur l'échafaud; un autre fut jeté dans la mer, enfermé dans un sac; le troisième, âgé de 10 ans, se retira en France et s'y établit. Le cardinal de Retz a donné l'Histoire de cette conjuration, in-8°, 1665. Cet ouvrage n'est qu'une espèce d'abrégé de l'Histoire de la même conspiration publiée en italien par Mascardi, et traduite en français par Fontenay-Sainte-Geneviève, 1639, in-8°.

FIEUBET (Gaspard de), seigneur de Ligny, né en 1626, conseiller au parlement de Toulouse, sa patrie, ensuite chancelier de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, et conseiller d'état ordinaire du roi, ayant perdu sa femme au mois de janvier 1686, et n'ayant point d'enfans, il se retira chez les religieux camaldules de Grosbois près Paris, où il passa dans la retraite et la prière le reste de sa carrière, qu'il termina le 10 septembre 1694. C'est moins à ses ouvrages qu'à ses liaisons avec plusieurs hommes de lettres qu'il doit sa réputation. Il a laissé quelques petites pièces de poésie répandues dans divers recueils. On y trouve de la délicatesse, du naturel et de la légèreté. L'*Épitaphe* de Saint-Pavin et celle de Descartes sont de ce nombre. (*Voyez* l'article Saint-Pavin.) On estime surtout sa *Fable* intitulée *Ulysse et les Syrènes*, que le P. Bouhours cite dans son *Choix de Poésies*.

FIEUX (Jacques de), docteur de la maison de Navarre, connu par son talent pour la prédication, qui lui mérita l'évêché de Toul en 1676, y publia, l'année suivante, des *Statuts synodaux*, qui, depuis, ont servi de règle à ce diocèse, et, en 1679, un *Écrit* sur l'usure, qui fut très-utile dans son diocèse, où ce vice avait jeté de profondes racines. Il mourut à Paris en janvier 1687.

FIEUX. *Voyez* Mouhy.

FIGARI (Jacques-Marie), augustin, né au 17ᵉ siècle dans l'État vénitien, était docteur en théologie, et en même temps professeur dans l'art militaire, singularité qui lui attira plus d'un brocard. Il voulait réformer l'orthographe italienne, par exemple, substituer au *ch* le *k*; le seul ouvrage qu'on ait de lui est intitulé: *Trattato massimo delle Venete lagune*, Venise, 1714, in-4°.

FIGINO (Ambroise), peintre italien, né à Milan, mort en 1590. Le lord Pembroke a de cet artiste un très-beau tableau, qui représente une *Descente de Croix*.

FIGLIUCCI (Félix), philosophe et littérateur italien du 16ᵉ siècle, né à Sienne, y fit la plus grande partie de ses études. Après s'être acquis une certaine célébrité par ses écrits, il prit l'habit de Saint-Dominique dans le couvent de Saint-Marc de Florence. Il a mis en *Dialogue* les livres de la politique d'Aristote, avec

des remarques, et traduit des livres de *Morale* du même auteur. Il publia aussi en 1550, à Rome, une *Traduction*, en langue toscane, des onze Philippiques de Démosthènes, avec une *Lettre* de Philippe aux Athéniens, imprimée à Rome en 1551. On a encore de lui une Traduction du Phèdre de Platon : *Il Fedro, ovvero del bello, tradotto in lingua toscana*, Rome, 1544, in-8°; des Lettres de Marsile Ficin, et de l'Histoire du Nord par Olaüs Magnus.

FIGLIUCCIO (Vincent), jésuite, né à Sienne en 1566, enseigna la philosophie, les mathématiques et la théologie, fut pénitencier à Rome et casuiste en chef du saint-office. Il mourut en 1622. On a de lui *Questioni morali*, imprimées à Lyon en 1633, dans lesquelles il professe quelquefois une morale un peu indulgente.

FIGON (Jehan), auteur du 16e siècle, né à Montélimart, département de la Drôme, est auteur des ouvrages suivans : I. Un recueil d'odes, épistres et épigrammes intitulé : *Le Poétique trophée*, in-8°, Tholose, ou Toulouse, 1556. II. *La course d'Atalante et la victoire d'Hippomène*, fable poétique, Tholose, 1558, in-8°. III. *L'Amitié sannie du monde*, œuvre faite en forme de dialogue, par Cyre Théodore, poète grec, traduite en vers français, Tholose, aussi in-8°, même année. IV. Enfin *trois Chants royaux* dans un livre qu'il a composé en prose, sous le titre de la *Pérégrination de l'Enfant vertueux*, in-16, Lyon, 1584.

FIGRELIUS (Emundus), savant suédois, professeur d'histoire à Upsal, précepteur de Charles XI, mort en 1676, a fait plusieurs ouvrages : I. *De statuis illustrium Romanorum*, Stockholm, 1656, in-8°, ouvrage curieux et rare; II. *Brevis Reipublicæ cum Romanâ Sueciæ comparatio*, Upsal, 1642, in-4°. III. *Tabula grammatica in usum Caroli XI*, Stockholm, chez Hautschenius, etc. etc.

FIGUEIRA (Louis), jésuite, né à Almodover en Portugal, fut envoyé au Brésil, en qualité de missionnaire. Il fut chef du Maragnon et fit un voyage en Portugal pour y chercher des ouvriers évangéliques. En retournant à sa mission le vaisseau qui le portait se brisa contre une île habitée par des barbares qui massacrèrent Figueira avec treize de ses compagnons, et dévorèrent leurs corps. Cet événement arriva au mois de juillet 1643. On a du P. Figueira une *Grammaire de la langue brasilienne*, en portugais, Lisbonne, in-12.

FIGUEIRA DURAM. *Voyez* Duram.

FIGUEIREDO (Manoel de), mathématicien, né à Torres-Novas, dans le diocèse de Lisbonne, vers l'an 1568, mort vers 1630, a laissé plusieurs ouvrages dont les principaux sont : I. *Chronographie*, Lisbonne, 1603, in-4°; II. *Pronostic de la comète qui parut le 15 septembre 1604*, ibid. 1605, in-4°; III. *Traité pratique d'arithmétique, composé par Nicolas, corrigé et augmenté par Figueiredo*, ibid. 1679, 1716 in-8°, etc. — José Anastasio de Figueiredo composa par l'ordre de l'Académie des sciences de Lisbonne : *Synopsis chronologica de subsidios ainda os mais raros*

para a historia, etc. Lisbonne, 1790, 2 vol. in-4°.

FIGUEIREDO (Antonio Pereira de), savant Portugais, naquit à Macao le 14 février 1725. Il fit ses premières études dans un collége de jésuites, et prit ensuite l'habit religieux chez les PP. de l'Oratoire du Saint-Esprit de Lisbonne. A l'époque de la fameuse conjuration tramée contre le roi de Portugal, dans laquelle on se plut à impliquer le P. Malagrida, Figueiredo se prononça contre cet ordre, qu'il ménagea encore moins dans son livre *Rerum Lusitanarum*. Ce savant avait déjà publié différens ouvrages sur la langue latine et portugaise, et avait professé dans son couvent la grammaire, la rhétorique et la théologie, lorsque des différends s'élevèrent entre la cour de Rome et celle de Portugal. Figueiredo parut d'abord vouloir soutenir les droits du saint-siége, mais ayant bientôt changé d'opinion, il se rangea du parti de la cour, et soutint publiquement les fameuses thèses du pouvoir des rois sur les personnes et les biens ecclésiastiques. Il publia peu de temps après son *Essai théologique*, où il défend la même cause. Ces travaux lui méritèrent les faveurs du ministre Pombal, qui le fit nommer à des emplois aussi lucratifs qu'importans. Il rendit publique son adulation envers son protecteur, dans un ouvrage intitulé : *Prières ou vœux de la nation portugaise à l'ange de la garde du marquis de Pombal*, Lisbonne, 1775. Ce ministre fut disgracié deux ans après, mais Figueiredo sut conserver ses places de député dans le tribunal *du subside littéraire et de l'instruction publique* (de la censure), créé en 1768, et de premier interprète dans les bureaux des affaires étrangères et de la guerre. Il était membre de l'académie royale, qui en 1792 lui déféra le titre de doyen. Vers la fin de sa vie il se repentit des erreurs où l'ambition l'avait entraîné, et obtint des PP. de l'Oratoire de porter encore l'habit de cet ordre. Il ne jouit que trois jours de cette faveur. Frappé d'une attaque d'apoplexie, il mourut le 14 août 1797, âgé de 72 ans. Figueiredo a beaucoup écrit sur les langues latine et portugaise ; le nombre de ses ouvrages est porté à 169, dont 65 imprimés. Les plus remarquables sont : *Rerum Lusitanarum ephemerides ab olisipponensi terræ motu ad jesuitarum expulsionem*, 1761, in-4°. II. *Doctrina veteris ecclesiæ de supremâ regum etiam in clericos potestate*, etc., 1765, in-folio. On réimprima ces thèses dans la *Collectio thesium in diversis universitatibus*, etc., Paris, 1768, in-8°, Leipsick, 1774. Figueiredo publia aussi en portugais deux autres ouvrages sur le même sujet. III. *Compendio das epocas*, etc., ou *Abrégé des faits les plus remarquables de l'histoire générale*, 1782, in-8°. IV. *Elogios*, etc., c. à d. *Éloges des rois de Portugal, en latin et en portugais*, avec des notes historiques et critiques, 1785, in-4°. V. *La sainte Bible, traduite en portugais, d'après la Vulgate*, avec des préfaces, notes et variantes, 1778, 1790, 23 vol. in-8°. Une 4me édition fut commencée en 1794, avec le texte latin et des corrections. C'est l'ouvrage qui a

faitle plus d'honneur à Figueiredo.

FIGUEROA (Barthelemi Cayrasco de), poëte espagnol, né à Logroño vers l'an 1510, mort dans l'année 1570, introduisit dans la poésie castillane, les *esdruxolos*, sorte de vers qu'il avait imités des Italiens et ceux-ci des Latins et particulièrement de Catullo. Ils ont beaucoup de rapport avec les dactyles des Grecs. Il ne reste de Figueroa qu'une seule *Chanson* qui se trouve dans le *Codice*, ou Code de poésies choisies, inédites et anciennes.

FIGUEROA (François), médecin de Séville, sa patrie, naquit en 1630. Il se fit une grande réputation dans l'exercice de sa profession. Il mourut comblé de richesses, l'an 1695. On a de lui deux Traités très-estimés: I. *Des qualités de l'Aloja*, (boisson alors usitée en Espagne.) II. *Sur l'Esquinancie*, Lima, 1644, in-4.

FIGUEROA (Don Lopez de), mestre-de-camp dans les armées de Philippe II, roi d'Espagne, né à Valladolid vers 1520, se distingua par sa valeur et son habileté, lors de la révolte des Maurisques en Andalousie, et eut une grande part à la reddition de Velez-Malaga, où les rebelles s'étaient enfermés. Il assista en 1571, à la bataille de Lépante, et s'empara de la galère-capitane, commandée par Hali, général des Musulmans. Figueroa mourut l'an 1595 à Valladolid, dans un âge fort avancé.

FIGUEROA (François de), célèbre poëte espagnol, né à Alcala de Hénarès, vers l'année 1540, montra dès son enfance un grand talent pour la poésie, qu'il cultiva par la suite avec un tel succès qu'on le surnomma *le Divin*. Après avoir embrassé la carrière militaire, il servit dans les guerres d'Italie et parcourut la Flandre avec don Carlos d'Aragon, premier duc de Terra-nova, qui en faisait le plus grand cas. Quelque temps après il revint en Espagne où il était regardé comme l'oracle de son temps. Telle était l'opinion que les littérateurs espagnols avaient de lui. Le nom de Figueroa, dont la modestie égalait le mérite, n'était pas devenu moins célèbre au dehors. Les princes et les savans étrangers étaient en correspondance avec lui. Quelques instans avant de mourir il ordonna de brûler tous ses ouvrages. Cependant il reste encore de lui quelques poésies inédites, en manuscrit de sa main, conservées dans la bibliothèque royale, indépendamment d'autres *pièces de vers* imprimées à Lisbonne en 1526, et réimprimées par les soins de Louis Tribaldos son contemporain. On trouve à la tête de ce recueil un discours plein d'érudition où cet éditeur déplore la perte des autres ouvrages de Figueroa, en regrettant également l'ignorance absolue où l'on est des particularités de la vie de cet excellent écrivain.

FIGUEROA (Garcia de Silva y), né à Badajoz, vers l'an 1574, de l'illustre famille des ducs de Feria, embrassa d'abord le parti des armes, et servit avec distinction dans les guerres de Flandre. Il se livra ensuite à la diplomatie, et donna des preuves de son habileté dans plusieurs missions dont il fut chargé. La cour de Madrid l'envoya vers Schah-Abbas, roi de Perse en 1614, pour conclure un traité de commerce,

Des obstacles de diverses natures l'empêchèrent long-temps d'arriver dans ce pays ; enfin il entra à Ispaham le 18 avril 1618, et reçut un accueil très-distingué du roi de Perse, mais il n'en obtint que des refus sur les deux demandes qu'il lui fit, de rendre les places du royaume d'Ormus et de ne pas admettre les étrangers à faire le commerce en Perse. Figueroa partit d'Ispaham en 1519, et n'arriva en Espagne qu'en août 1724. Sa relation a paru en français sous ce titre : *L'ambassade de don Garcias de Sylva de Figueroa en Perse, contenant la politique de ce grand empire, les mœurs du roi Schah-Abbas, et une relation exacte de tous les lieux de Perse et des Indes où cet ambassadeur a été l'espace de huit années qu'il y a demeuré*, trad., de l'espagnol par Wicqfort, Paris, 1607, in-4°. Cette relation a été dressée sur les mémoires de Figueroa, par un homme qui l'avait accompagné dans son ambassade. On ignore l'époque précise de la mort de Figueroa. Il était très-instruit, possédait le latin, le grec et plusieurs langues orientales.

FIGUEROA (Christophe Suarez de), docteur en droit, né à Valladolid vers 1586, se voua de bonne heure aux belles-lettres, où il se fit remarquer par des productions estimables. Nous avons de lui : I. *La constante Amarilis*, poëme pastoral écrit en espagnol et imprimé à Valence en 1609, traduit en français en 1614 par Lancelot. II. *Miroir de la jeunesse*, Madrid, 1607, in-8°. III. *L'Espagne vengée*, poëme héroïque, Paris, 1612, in-8°. IV. *Quelques traits de la vie de don Garcias Hurtado de Mendoza, quatrième marquis de Canete*. V. *Histoire des actions des jésuites en Orient, depuis 1607 jusqu'en 1608*. VI. *Le passant ou préceptes très-utiles pour se bien conduire*. VII. *Œuvres mystiques de la mère Bautista de Genova*. VIII. *Document nécessaire à la vie humaine*. Il a traduit en outre *le Pastor fido* de Guarini. C'est, dit-on, une des meilleures traductions que l'Espagne possède en ce genre. Elle parut à Madrid, 1610, Naples, 1622, in-8°.

FIGUIER (Guillaume), gentilhomme d'Avignon, que l'on compte au nombre des troubadours du 13me siècle. Il était né à Toulouse où son père exerçait la profession de tailleur. Témoin des horreurs que la croisade contre les Albigeois avait produites, il se retira en Lombardie où il se fit jongleur. Son esprit et ses grâces lui attirèrent les faveurs de plusieurs dames qu'il célébra dans des chansons galantes, dont Pétrarque a beaucoup profité. On trouve de lui un sirvente plein de fiel et d'aigreur contre l'église romaine. On a aussi de lui deux Traités, l'un intitulé : *Lou flagel mortel dels Tyrans*, et l'autre, *Contra amour*. C'est dans ce dernier que se trouvent des vers que Beauchamps a rendus ainsi :

Amour, je sais que la faveur
Ne se peut acquérir sans peine,
Et que c'est elle qui nous meine
Au sanctuaire du bonheur.
Mais ce ne fut jamais la haine
Qui fit prospérer un troupeau;
On doit en epargner la peau
Et se contenter de la laine.

FILAMONDO (Raphael-Marie), évêque de Suessa, né à Naples dans la seconde moitié du

17me siècle, était d'abord religieux de l'ordre de Saint-Dominique. Il fut nommé évêque de Suessa en 1705, par le pape Clément XI, et mourut en 1716; il cultivait les lettres et la poésie. Ses principaux ouvrages sont : I. *Il genio bellicoso di Napoli*, Naples, 1694, 2 parties in-fol. C'est l'histoire des plus illustres capitaines du royaume de Naples. II. *Ragguaglio del viaggio fatto da padri dell' ordine de' predicatori nella Tartaria minore, nell' anno 1662*, Naples, 1695, in-8°, etc.

FILANGIERI (Gaetano), l'un des publicistes du 18me siècle qui ont rendu de plus grands services à l'humanité et à la science de la législation, né à Naples le 18 août 1752, abandonna de bonne heure la profession des armes pour se livrer à l'étude des lois et de la philosophie. En 1787, appelé au conseil suprême des finances, il ne jouit pas long-temps de cet honneur, étant mort le 21 juillet 1788. Il avait déjà publié, I. *De l'Education publique et privée*. Il en étendit ensuite les idées dans son grand *Traité* sur la législation. II. *Morale des Princes*, fondée sur la nature et l'ordre social. III. *Science de la Législation*, Gênes, 1788, 8 vol. in-8°, traité savant et judicieux divisé en 7 livres. Dans le premier, l'auteur expose les règles générales sur la science législative; dans le second il développe les principes des lois civiles et économiques; dans le troisième, ceux des lois criminelles; le quatrième a pour objet l'éducation; le cinquième, le culte et la religion; le sixième, les lois sur la propriété; le septième, celles qui concernent la puissance paternelle, véritable source du bon ordre des familles, de la morale publique et de la tranquillité des empires. Cet ouvrage parut en Italie en 1780; et cinq éditions en avaient été faites lorsqu'il fut traduit en français par Jean-Antoine Gauvain-Gallois, Paris, 1786, 7 vol. in-8°. Cette traduction, qui a obtenu un grand succès, a été réimprimée en 1798. On ne peut terminer cet article sans rapporter ici une partie de l'analyse savante et lumineuse que Ginguené a faite de cet immortel ouvrage. C'est rendre hommage tout à la fois et au célèbre publiciste qui l'a composé, et au littérateur estimable dont les travaux ont tant contribué à nous faire connaître et goûter la littérature italienne. « Filangieri, dit-« il, démontre, dans le premier « livre, que la législation doit, « comme toutes les autres sciences, « avoir des règles, et ce sont ces « règles qu'il se propose d'éta-« blir. La bonté des lois est ou « absolue ou relative; elle est ab-« solue quand les lois sont en har-« monie avec les principes uni-« versels de la morale, communs « à toutes les nations connues, à « tous les gouvernemens, et ap-« plicables à tous les climats : elle « est relative de diverses manières, « selon que les lois sont en rap-« port avec la nature du gouver-« nement, avec le principe qui, « dans ce gouvernement, fait agir « les citoyens, avec le génie et le « caractère des peuples, avec le « climat, avec la fertilité ou la « stérilité du terrain, la situation « locale ou l'étendue du pays; « avec la religion des habitans et « le degré de maturité où les es-« prits sont parvenus. On conçoit « que dans toutes ces questions

« générales, il doit se rencontrer « avec notre grand Montesquieu. « Il parle avec la plus haute es- « time de cet illustre bienfaiteur « des hommes; il n'affecte ni de « le suivre ni de le combattre; sa « méthode diffère de celle de l'au- « teur français, parce que son but « est différent. Montesquieu cher- « che dans les rapports des lois « avec les divers objets qui les « modifient, l'esprit qui les a dic- « tées; lui, il en cherche les rè- « gles : l'un tâche d'y trouver la « raison de ce qu'on a fait, et « l'autre l'indication de ce qu'on « doit faire, etc. Dans le second « livre, qui traite des lois politi- « ques et économiques, il exa- « mine deux objets, la population « et les richesses. Sans recher- « cher, comme l'ont fait d'autres « auteurs, si la population des « peuples modernes est plus ou « moins nombreuse que celle des « anciens, il pose une question « plus intéressante, celle de sa- « voir si l'Europe est aujourd'hui « aussi peuplée qu'elle paraît être. « La négative est évidente, et « il en explique aussi clairement « que méthodiquement les causes. « L'indice le plus sûr de l'état où « est la population d'un pays est « l'état de son agriculture, et l'é- « tat malheureux de l'agriculture « en Europe, suffit pour prouver « celui de la population, d'où il « est aisé de conclure que sous « ces deux points si importans la « législation européenne est mau- « vaise. Les obstacles à l'accrois- « sement de la population, sont : « le petit nombre des propriétaires « et le nombre immense des non- « propriétaires. Trop de grandes « propriétés et trop peu de pe- « tites; les richesses exhorbitantes « et inaliénables des gens d'église « dans plusieurs états; l'excès des « charges publiques, les impôts « insupportables et la manière vio- « lente de les lever, l'état actuel « des troupes réglées dans pres- « que tous les états de l'Europe, « état qu'il est aussi urgent que « nécessaire de réformer, et enfin « l'incontinence publique ou le dé- « règlement des mœurs. La pros- « périté de l'agriculture, première « source de la richesse comme « de la population, trouve de « son côté pour obstacles ceux « qui viennent du gouvernement « même, ou plutôt de l'adminis- « tration, ceux qui dérivent des « mauvaises lois et ceux qui ont « pour cause la grandeur immense « des villes capitales dans les dif- « férens états : c'est à la législa- « tion d'écarter ceux de ces obs- « tacles qui ne sont pas en quel- « que sorte nécessaires ou qui ne « tiennent pas à la nature des « choses, et quant aux obstacles « qui paraissent inévitables dans « l'ordre actuel des sociétés, c'est « à elle encore d'y remédier par « des encouragemens et des ins- « titutions favorables à l'agricul- « ture, et honorables pour les agri- « culteurs. Il parcourt, selon la « même méthode, les autres sour- « ces de richesses, les arts, les « manufactures, le commerce, « trouvant toujours dans les vices « de la législation la cause des « obstacles qu'éprouve leur pros- « périté, et indiquant dans une « législation meilleure les moyens « de la leur rendre. »

FILANTE (JEAN-ANDRÉ) de Taverna dans la Calabre, professeur en droit à Naples, vivait dans le 17me siècle. Il a écrit, I. *Commentaria in institutiones imperiales*. Il compare dans ce traité le droit de Naples avec le

droit romain. II. *Testamentorum liber unicus hexametris laconicè conscriptus*, Naples, 1602, in-4°.

FILANTE (Pompée), célèbre jurisconsulte de la ville de Taverna dans la Calabre, vivait dans le 17me siècle. On a de lui des *Notes* et des *Remarques* sur Florus, quelques *Épigrammes*, des *Élégies*, et plusieurs autres ouvrages.

FILARDUS, de la province de Varajnouny, de la grande Arménie, s'appliqua dès sa plus tendre jeunesse au maniement des armes; à l'âge de 27 ans il entra au service de l'empereur Diogène et se fit distinguer en plusieurs affaires. En 1073, il se révolta contre ce souverain, et, à la tête d'une armée de vingt mille combattans, il s'empara de la petite Arménie jusqu'aux environs de Marache. Filardus invita ensuite le prince Tornig, seigneur de Daron et de Sassoun, à prendre son parti pour se soustraire à la domination de l'empereur. Il refusa sa demande, et la guerre éclata bientôt entre eux; la première bataille eut lieu dans la pleine d'Alova, près de Hantzit, et Tornig remporta une victoire complète : l'émir persan, appelé Cafr, ami et allié de Filardus, vint alors au secours de ce rebelle, qui remporta la victoire sur son ennemi. Tornig perdit la vie dans sa fuite, et Filardus, pour se calmer de la rage qu'il avait contre ce brave guerrier, fit ôter le crâne de sa tête, pour s'en servir de coupe à boire, et il envoya le reste de ses ossemens au gouverneur de Moufarkin pour être conservés comme un objet très-précieux. Ce tyran, après avoir opprimé des villes et ramassé des richesses, d'après le témoignage de l'historien Matthieu d'Édesse, établit son siége à Antioche. Mais en 1085, il perdit presque tous ses états, et se sauva en Perse, où il embrassa la religion mahométane, et finit ses jours malheureusement.

FILARED, issu d'une illustre famille arménienne de la province de Daron, fut élevé dès sa plus tendre jeunesse au métier des armes et dans l'art de gouverner. En 779, Léon IV, empereur de Constantinople, le nomma membre de son conseil et lui accorda des prérogatives; Filared y acquit bientôt l'estime et l'affection de l'impératrice Irène, et avec cette faveur il parvint à donner sa fille en mariage à l'empereur Constantin, fils de Léon et d'Irène, d'après le rapport de Zonar, liv. XV, chapitre 11 et 12. Ce personnage rendit des services éclatans en plusieurs occasions aux villes et aux provinces soumises alors au souverain de Constantinople.

FILARETE (Antoine), architecte et sculpteur florentin au 15e siècle, fit, par ordre d'Eugène IV, la porte de bronze de Saint-Pierre de Rome, et donna aussi le plan de la cathédrale de Bergame et du bel hôpital de Milan.

FILASSIER (Jean-Jacques), agronome, né à Warwick dans la Flandre vers 1736, et cultivateur à Clamart près Paris, où il mourut en 1806. Nommé député à la première assemblée législative, en 1791, dans la séance du 24 mai 1792, il convertit en motion l'article du Contrat social qui consacre la liberté des opinions religieuses. Dénoncé à l'époque du 10 août, il ne fut pas réélu membre de la convention nationale, mais il fut nommé juge de paix

du Bourg-la-Reine; destitué de ses fonctions, il réclama le 17 novembre 1794. Filassier était membre de plusieurs académies et sociétés savantes. On a de lui, I. *Dictionnaire historique d'éducation*, 1771, 2 vol. in-8°, réimprimé en 1784. II. *Eraste ou l'Ami de la jeunesse*, 1773, in-8°, 3e édition, 1779, 2 vol. in-8°. Ces deux compilations sont estimées et propres à être mises entre les mains des jeunes gens. La première est un recueil d'anecdotes choisies et intéressantes; l'autre est un abrégé de géographie et d'histoire, avec des élémens des sciences les plus utiles, présentés sous la forme d'entretiens. III. *Eloge du Dauphin, père de Louis XVI*, 1779, in-8°. IV. *Culture de la grosse asperge*, dite de Hollande. Paris, 1779, in-12. V. *Dictionnaire du Jardinier français*, 1789, 2 vol. in-8°, estimé.

FILASSIER (Marin), prêtre parisien, mort le 13 juillet 1733, à 56 ans, curé de campagne, et ensuite chapelain des dames de Miramion, est auteur d'un ouvrage plein d'onction, intitulé : *Sentimens chrétiens propres aux personnes infirmes et malades*, Paris, 1736, in-12.

FILCHIUS ou FILCHINS (Benoît), capucin anglais, né en 1560 d'une famille noble, fut élevé dans les principes du calvinisme et attaché à cette religion. Venu à Paris dès l'âge de 24 ans, il l'abjura pour rentrer dans la religion catholique, et embrassa l'ordre des capucins, après quoi il repassa dans sa patrie en 1559, dans le dessein d'y prêcher sa religion; mais la reine Elisabeth le retint dans une étroite prison pendant l'espace de trois ans, après lesquels Henri III, roi de France, obtint son élargissement, le fit revenir à Paris, et l'honora de sa bienveillance particulière. Le P. Benoît composa plusieurs ouvrages analogues à son zèle, à sa piété et à ses lumières, tels que, I. *Regula perfectionis, continens breve ac lucidum compendium totius vitæ spiritualis*, etc. Cet ouvrage, écrit d'abord en anglais, puis traduit en flamand et en français, fut mis aussi en latin par l'auteur lui-même quelques années avant sa mort; il s'en fit successivement plusieurs éditions à Rome, 1625 et 1628, Paris en 1650, Lyon 1658, Viterbe en 1667. II. *Soliloquium pium et grave*, dans lequel il explique les motifs de sa conversion. III. *Liber variorum exercitiorum spiritualium*, etc. Viterbe, 1608. IV. *Eques christianus*, etc., 2 vol. in-12, Paris, 1609.

FILELFO. *Voy.* Philelphe.

FILERE (Joseph), de Lyon, quitta la profession d'avocat pour entrer chez les jésuites, et publia, en 1636, un ouvrage intitulé : *Miroir pour voir Dieu dans toutes les créatures.*

FILESAC (Jean), docteur de Sorbonne et curé de Saint-Jean-en-Grève, né à Paris, où il fit ses études, et mort dans cette ville, doyen de la faculté de théologie, le 21 juin 1638, à 52 ans, a composé, sur des matières ecclésiastiques et profanes, divers ouvrages remplis d'une érudition fatigante. Ce n'est qu'un amas de passages, ajoutés les uns aux autres par quelques réflexions, sans beaucoup d'ordre ni de méthode. Il passe du sacré au profane, fait de longues digressions écrites très-durement, et lasse son lecteur en

l'instruisant. Il y a cependant des choses curieuses : c'est une mine qui ne laisse pas que d'être riche, mais très-pénible à exploiter. Ses principaux ouvrages sont, I. *Traité de l'autorité des Evêques*, Paris, 1606, in-8°. II. Un autre *du Carême*. III. *De l'origine des Paroisses*. IV. Des *Traités de la Confession auriculaire, de l'Idolâtrie, et de l'Origine des anciens statuts de la faculté de Paris*, réunis sous le titre d'*Opera varia*, 1614, et d'*Opera selecta*, Paris, 1621, in-8° : ils sont recherchés.

FILHOL (François), natif de Mongiscard, ville du Languedoc, près Toulouse, auteur qui serait tout-à-fait ignoré s'il n'eût pas fait imprimer à Toulouse en 1619 un recueil de deux cents stances, chacune de six vers alexandrins, intitulé l'*Oracle poétique*. Il n'est indiqué sur le frontispice de ce livre que par les deux lettres initiales F. F.

FILHOL (........), graveur, publia en 1801 le prospectus d'un *Cours historique de peinture* ou Galerie complète du Muséum central de France, accompagnée d'un texte descriptif et raisonné. Quelque temps après, il commença à donner au public les résultats de son travail, et ses premiers essais furent encouragés par l'accueil le plus flatteur. En 1812, il était presque arrivé à la centième livraison lorsque la mort l'enleva aux arts. Sa veuve a continué l'entreprise jusqu'à la 120° livraison.

FILICAIA (Vincent de), poète italien célèbre, sénateur de Florence sa patrie, né en 1642, et mort le 27 septembre 1707, fut membre de l'académie de la Crusca et de celle des Arcadiens. Ses *Poésies*, publiées à Florence en 1707, in-4°, par son fils, réimprimées à Venise en 1720, 3 vol. in-12, et qui consistent en odes ou *canzoni*, et en sonnets, l'ont placé au rang des poètes italiens qui ont contribué le plus puissamment à combattre le mauvais goût qui régnait dans le 17me siècle. Les plus belles sont à l'empereur Léopold, au roi de Pologne, Jean Sobieski, et au duc de Lorraine, Charles V, à l'occasion de la levée du siége de Vienne. Une autre, adressée à Christine, reine de Suède, soutint la réputation des premières. Filicaia n'était pas riche : cette princesse, sachant qu'il avait de la peine à faire subsister sa famille, lui fit du bien; et sa générosité fut d'autant plus louable, qu'elle voulut qu'on l'ignorât entièrement.

FILICAIA (Louis de), capucin qui vivait à Florence, vers le milieu du 16me siècle, mit en vers la partie historique du nouveau Testament. On a de lui les ouvrages suivans : I. *La Vita del nostro Salvatore J.-C.* Venise, 1548, in-4°. II. *Gli atti degli Apostoli secondo San Luca*, ibid. 1549, in-fol.

FILICE. *Voyez* Cyrnæus.

FILLASTRE (Guillaume), né en 1344, à la Suze, dans le Maine, fut successivement nommé doyen de l'église de Reims, puis cardinal en 1411, et enfin archevêque d'Aix, en 1421. Il assista au concile de Pise et de Constance, et mourut âgé de 84 ans, le 6 novembre 1428, à Rome. Il était très-versé dans le droit civil et canonique et dans les lettres grecques et latines. Il avait traduit quelques livres de Platon, et fait des commentaires sur Pomponius Méla.

FILLASTRE (Guillaume) pré-

-uné neveu du précédent, né vers l'an 1400, entra dans l'ordre de saint Benoît, à Châlons-sur-Marne, et fut successivement évêque de Verdun, en 1437, et de Toul, en 1449. Il fut secrétaire de Réné d'Anjou, roi de Sicile, duc de Lorraine, et Philippe-le-Bon le nomma président de son conseil d'état; et lui donna le siége épiscopal de Tournai, en 1461. Ce savant prélat mourut à Gand, le 22 août 1473. On a de lui: I. Une *Chronique de l'Histoire de France*, peu estimée. 1517, 2 vol in-fol. II. *La Toison d'Or, ordre de Chevalerie, etc.* Paris, 1510, ibid., 1515, 1617, 2 vol. in-ful.

FILLASTRE (Jacques), poète latin et français, cité par La Croix-du-Maine, qui ne donne aucuns détails sur sa personne, il se borne à nous apprendre qu'il a écrit quelques chants royaux en l'honneur de la Vierge.

FILLEAU (Jean), professeur en droit et avocat du roi à Poitiers, sa patrie, né en 1600, mort en 1682, est principalement célèbre par la *Relation juridique de ce qui s'est passé à Poitiers touchant la nouvelle doctrine des jansénistes*, Paris, 1654, in-12, de 348 p., dédiée à la reine mère de Louis XIV, qui avait ordonné à l'auteur la publication de ce livre, devenu fort rare. C'est une relation connue sous le nom de *la Fable de Bourgfontaine*. La bibliothèque du Roi, sous le n°. D. 670, possède un exemplaire de ce livre, chargé des notes manuscrites d'un anonyme, qui prétend que cette relation est pleine de faussetés. Filleau raconte sérieusement que six personnes, qu'il n'ose désigner que par les lettres initiales de leurs noms, s'étaient assemblées, en 1621, pour délibérer sur les moyens de renverser la religion, et d'élever le déisme sur ses ruines. Les jésuites n'ont pas laissé de faire imprimer, en 1756, *La Réalité du projet de Bourgfontaine* 2 vol. in-12; cet ouvrage est, dit-on, de Patouillet. Leurs adversaires leur répondirent par *La Vérité et l'Innocence victorieuses de la calomnie*, ou *Huit Lettres sur le projet de Bourgfontaine*, 1758, en 2 vol. in-12. *La Réalité* avait été condamnée au feu par arrêt du parlement de Paris, du 21 avril 1758, comme contenant des impostures, réfutées depuis long-temps. On a encore de Filleau: I. Les *Arrêts notables du parlement de Paris*, 1631, 2 vol. in-fol. II. *Les Preuves historiques de la vie de sainte Radegonde*. Poitiers, 1643, in-4°. III. *Traité de l'université de Poitiers*, ibid. 1644, in-4°. On trouve des détails curieux sur cet auteur dans la *Bibliothèque de Poitou*, par Dreux du Radier, tom. IV, pag. 175.

FILLEAU DE LA CHAISE (Jean), frère du traducteur de Don Quichotte, naquit à Poitiers, vers l'an 1630, et vint à Paris de bonne heure. Il s'attacha à la duchesse de Longueville, au duc de Rohan, et aux solitaires de Port-Royal. Il mourut en 1693. Son *Histoire de la vie de Saint-Louis*, Paris, 1688, 2 vol. in-4°, faite sur les Mémoires du savant Tillemont, est recherchée aujourd'hui et devenue rare. Quoiqu'écrite d'un style lâche, elle fut reçue avec tant d'empressement, que le libraire qui l'avait imprimée fut obligé, le premier jour de la vente, de mettre des gardes chez lui pour éviter l'affluence des

acheteurs. Le parti opposé à Port-Royal engagea l'abbé de Choisy à donner une autre Histoire de Saint-Louis. Elle fut composée en moins de trois semaines; et, malgré son air superficiel, les agrémens et la légèreté du style du nouvel historien firent oublier l'exactitude et l'érudition de l'histoire de Filleau, dont les matériaux seuls avaient coûté deux ans de recherches. Mais par la suite les liaisons intisons intimes de l'auteur avec Port-Royal rendirent ce livre suspect; il fut soumis de nouveau à l'examen, et l'on y fit tant de retranchemens qu'il ne voulut plus l'adopter; malgré ces suppressions, il ne laissa pas d'être reçu très-favorablement du public. — Filleau de Saint-Martin, son frère cadet, donna en 1677 une assez bonne traduction de *Don Quichotte*. Mais il est loin de l'élégance et de la finesse de l'original. Il n'a songé qu'à être littéral. Presque toutes les expressions comiques sont manquées. D'ailleurs dans le roman de Cervantes, quoiqu'excellent, on y trouve des longueurs et quelques traits de mauvais goût, qu'on pouvait retrancher. C'est ce qu'a fait avec assez de succès Florian dans la traduction posthume qu'il nous a laissée de cet inimitable roman. Cependant on lui reproche d'avoir trop multiplié les retranchemens et d'avoir quelquefois altéré en courant après l'esprit, la charmante naïveté de Cervantes qu'il a dénaturée. — Filleau des Billettes (Gilles), frère cadet du précédent, né à Poitiers, en 1634, fut membre de l'académie des sciences et mourut le 15 août 1720. Il a laissé des descriptions d'arts dans le recueil de l'académie. Fontenelle a écrit son éloge.

FILLEUL (Nicolas), poète français, natif de Rouen, vers 1530, fit ses études à Paris, et se livra à son goût pour la poésie: on ignore l'époque de sa mort. Il a composé plusieurs pièces de vers latins, sous le nom de *Fillilius quercetanus*. Ses poésies françaises consistent en : I. Une tragédie d'*Achille*, jouée au collége d'Harcourt et imprimée, in-4°. à Paris, en 1563, qui pourrait bien être la même que celle que l'on attribue à Lefebvre. II. *Les Théâtres de Gaillon*, Rouen, 1566, in-4°, contenant plusieurs *Églogues*, une tragédie de *Lucrèce*, et *les Ombres*, comédie en cinq actes et en vers. III. Enfin, *La Couronne de Henri-le-Victorieux, roi de Pologne*, Paris, 1573, in-4°.

FILMER (sir Robert), écrivain politique anglais, né au comté de Kent, au commencement du 17me siècle, élève du collége de la Trinité à Cambridge, mort en 1688, a donné : I. Un ouvrage intitulé *l'Anarchie d'une monarchie limitée et mixte*. II. *Le Patriarche*. Il s'efforce, dans cet écrit, de prouver que le gouvernement patriarcal des premiers âges était monarchique. Locke a réfuté les assertions de Filmer dans son livre sur le Gouvernement.

FILORAMO (Gabriel), de la ville de Saint-Pierre-Monfort, en Sicile, de l'ordre des minimes de Saint-François-de-Paule, mort en 1689, était savant en théologie. On a de lui *Lapis lydius circa materiam de præscientiâ, prædestinatione, et reprobatione*, Messaniæ, 1607.

FIMBRIA (Caius-Flavius), cruel satellite de Marius et de

Sylla, pendant les proscriptions (l'an de Rome 665), fit périr de sa propre main Lucius Cæsar, consulaire. Marius étant mort, il voulut honorer ses funérailles d'une manière digne de lui, et donna l'ordre d'assassiner Quintus Scævola. Celui-ci n'ayant été que blessé, Fimbria le fit comparaître devant lui, et comme on lui demandait ce qu'il pouvait reprocher à ce vertueux citoyen, il répondit : *d'avoir mal reçu le fer qui devait lui ôter la vie.* Fimbria fut dans la suite nommé lieutenant du consul Valerius Flaccus, qui allait remplacer Sylla en Asie. Profitant de la faiblesse et de l'incapacité du consul, Fimbria fit soulever les soldats et se mit à leur tête, leur promettant le pillage. Il battit ainsi plusieurs généraux de Mithridate et Mithridate lui-même. Fimbria parcourut l'Asie en vainqueur et en brigand, disposant de la vie et des biens de ceux qu'il regardait comme partisans de Mithridate. Il mit tout à feu et à sang à Ilion, et il se commit en son nom, d'horribles excès. Enfin Sylla, consul, légalement élu, arrêta les ravages de Fimbria, qui se voyant abandonné de ses soldats, se perça de son épée, et comme sa blessure n'était pas mortelle, il se fit achever par un esclave, l'an de Rome 668, (85 ans avant J.-C.)

FINA (Donato), de Castel de Sangro, dans l'Abruzze, vivait vers l'an 1575. Il professa le droit à Naples et à Padoue. On a de cet auteur, mort en 1586, *Enchyridion conclusionum et regularum utriusque juris*, Venetiis, 1582, in-4°.

FINCH (Guillaume), voyageur anglais, accompagna en 1607, Guillaume Hawkins, envoyé comme ambassadeur auprès du grand Mogol, afin d'établir des relations de commerce entre l'Angleterre et l'Indoustan. Il fit plusieurs voyages dans l'intérieur de ces pays, et fut d'un grand secours pour l'ambassadeur, car il déjoua les manœuvres d'un jésuite qui s'efforçait de faire échouer les desseins des Anglais. On ignore les détails du retour de Finch en Angleterre. Il avait rédigé un journal, qui fut inséré dans le tome Ier du Recueil de *Purchas*. C'est un morceau curieux.

FINCH (Hénéage), premier comte de Nottingham, fils de sir Hénéage Finch, greffier de Londres, né en 1621, mort en 1682, élève de l'école de Westminster, puis de l'église du Christ à Oxford, et enfin du collége de justice du Temple. Charles II le fit procureur-général et baronnet. Il eut ensuite d'autres dignités au parlement, et obtint le rang de pair. En 1675, il fut fait chancelier; et un an avant sa mort, créé duc de Nottingham. On a imprimé plusieurs de ses Discours dans le procès des juges de Charles Ier et dans les deux chambres du parlement, prononcés lorsqu'il était garde-des-sceaux et chancelier.

FINCH (Daniel), fils aîné du précédent, né en 1647, mort en 1730, acheva son éducation à l'église du Christ à Oxfort. En 1680, il fut nommé premier lord de l'amirauté. Dès 1662, il avait hérité de son père du titre de duc de Nottingham. Finch fut un des opposans aux mesures arbitraires de Jacques II; mais, quoiqu'il eût appuyé le prince d'Orange, il fut un de ceux qui s'opposèrent à son avénement au trône, et un

des plus ardens défenseurs de la régence. Cependant Guillaume lui promettait la place de lord chancelier : il la refusa. Seulement il fut quelque temps secrétaire d'état. A la mort de la reine Anne, on le nomma l'un des commissaires pour l'administration, et peu après président du conseil : mais en 1716 on lui ôta cette place, pour un discours prononcé à l'occasion de la condamnation à mort des seigneurs écossais accusés de haute trahison. En 1729, Finch hérita du titre de comte de Winchelsea par la mort de son grand-père. Il parlait facilement, était bon orateur, et très-instruit, comme il paraît par sa *Réplique à Whiston sur la Trinité*. Cet ouvrage lui mérita les remercîmens de l'Université d'Oxford et du clergé de Londres. — FINCH (Edouard), frère du garde-des-sceaux, était vicaire de Christ-Church, à Londres. Il en fut chassé par le parlement réformateur, et mourut peu après, le 2 février 1642. — FINCH (Robert-Pool), théologien anglais, né en 1723, mort le 18 mai 1803, a publié des *Considérations sur l'usage et l'abus des sermens reçus judiciairement*, 1788, in-8°, et des *Sermons détachés*. —FINCH (Thomas), fils du précédent, fut un jurisconsulte distingué ; né en 1757, il mourut à Londres en 1810. Il était membre de la Société Royale de cette ville.

FINCKE (JEAN-PAUL), savant, né à Hambourg, où il vivait au milieu du 18me siècle, est auteur des ouvrages suivans : I. *Laudes Hamburgi, epistola gratulatoria*, Leipsick, 1736, in-4°. II. *Index in collectionem scriptorum rerum germanicarum*, ibid., 1767, in-4°, de 64 pag. III. *Conspectus bibliothecæ chronologico-diplomaticæ*, Hambourg, 1739, in-4°. IV. *Index diplomatum civitatis et ecclesiæ Hamburgensis*, ibid, 1751, in-4°, etc., etc. — FINCKE (Daniel), né à Brandebourg, en 1705, fut recteur des écoles de la même ville en 1739, et ensuite bibliothécaire de l'église Sainte-Catherine. Il mourut à Brandebourg le 25 octobre 1756. On a de lui, entre autres écrits, une *Notice des antiquités et de l'origine de la ville de Brandebourg*, Brandebourg, 1749, in-4°, à laquelle il donna quatre continuations de 1750 à 1753 ; le tout en allemand.

FINÉ (ORONCE), né à Briançon en Dauphiné, l'an 1494, d'un médecin, fut choisi par François Ier, pour professer les mathématiques au collége royal. S'étant opposé, avec quelques autres de ses confrères de l'Université, au *Concordat*, Finé fut mis en prison en 1518, et y était encore en 1524 ; mais il obtint enfin son élargissement. Il avait beaucoup de génie pour la mécanique : il fit, par ordre du cardinal de Lorraine, une *Horloge planétaire* d'une invention singulière, que l'on voit encore aujourd'hui dans la bibliothèque de Sainte-Geneviève, et dont la description fut imprimée à Paris en 1553, in-4°. On a de lui plusieurs Ouvrages de *Géométrie*, d'*Optique*, de *Géographie et d'Astrologie*, réunis en 3 vol. in-fol., 1533, — 42 et 56. — (*Voyez* les *Mémoires* de Nicéron, tome XXXVIII.) Il était, quoique géomètre, fort attaché à l'astrologie. Finé mourut très-pauvre, à Paris, le 6 octobre 1555, de douleur de n'avoir pas obtenu les récompenses

que la cour lui avait promises. Il laissa sa femme chargée de six enfans. Le souvenir du mérite du père fit pour eux ce que son mérite même n'avait pu faire : ils trouvèrent des protecteurs qui leur procurèrent des places. Les beaux esprits chargèrent le tombeau de Finé de vers et d'épitaphes. Il avait pris pour devise : VIRESCIT VULNERE VIRTUS; apparemment pour faire allusion à sa prison et aux persécutions de ses envieux.

FINÉ DE BRIANVILLE. *Voy.* BRIANVILLE.

FINELLA (PHILIPPE), philosophe et astrologue, vivait dans le 17me siècle. Il a écrit : *De Metoposcopâ, seu metoposcopo naturali lib. III; de duabus conceptionis et respirationis figuris, et de connexione inter eas et figuram cœlestem.*

FINELLI (JULIEN), sculpteur et architecte, né à Carrare le 12 novembre 1602, étudia les premiers principes de l'architecture et du dessin à Naples, sous un de ses oncles. Il alla ensuite à Rome, où il suivit ses premières études à l'école du célèbre Bernini et de Jean Lorenzo. Mais ayant eu à se plaindre de ces deux sculpteurs, il quitta Rome et se fixa à Naples, où il fit deux grandes statues pour la chapelle du trésor royal, représentant *les Apôtres saint Pierre et saint Paul.* Les bustes du *vice-roi* et de la *vice-reine*, qu'il sculpta en marbre, lui valurent de grandes récompenses et des honneurs. Il a fait beaucoup d'autres ouvrages qui se voient à Naples; mais il faillit perdre le fruit de ses travaux et la vie dans la révolte de Masaniello. Soupçonné d'être attaché au parti espagnol, il fut arrêté et condamné à mort; la sentence aurait été exécutée, si le duc de Guise et un des chefs des révoltés n'eussent sollicité et obtenu sa grâce. Il travailla encore dix ans, dans l'intervalle desquels il eut ordre du nouveau vice-roi de Naples de faire les modèles de douze *grands lions* de bronze doré, que ce dernier devait envoyer au roi d'Espagne. Au milieu de ses occupations, ayant eu un voyage à faire à Rome, il fut attaqué dans cette ville d'une maladie mortelle, qui termina ses jours en 1657.

FINESTRÈS Y MONSALVO (JOSEPH), célèbre jurisconsulte, docteur et professeur de droit dans l'université de Cervera, né à Barcelone le 11 avril 1688, a laissé : I. *Exercitationes academicæ XII*, Cervera, 1745, in-4°. II. *Digestor. de statu hominum. Ex libro primo epitomarum juris Hermogeniani Jurisconsulti, accedit dissertatio de eodem Hermogeniano et ejus scriptis*, Cervera, 1745, in-4°. 2° *In Hermogeniani jurisconsulti, juris epitomarum libros VI commentarius*, ibid. 1757, 2 vol. in-4°. A la tête de ce dernier ouvrage se trouve une lettre du savant Grégorio Mayans y Siscar, adressée à l'auteur sur le mérite de ses écrits, et à la suite un avant-propos de Finestres contenant : *l'Histoire abrégée des meilleurs jurisconsultes catalans.* Ce discours préliminaire est très-estimé. III. *Sylloge inscriptionum romanarum quæ in principatu Catalauniæ vel extant vel aliquando extiterunt, notis et observationibus illustratarum*, Cervera, 1760, in-4°. La Catalogne doit à ce savant les premiers caractères

grecs qui enrichirent l'imprimerie de cette province, et les réformes utiles et trop long-temps attendues, introduites dans l'éducation publique. Finestres termina sa carrière dans le village de Monfalca de Mosenmeca le 17 novembre 1770, âgé de 82 ans.

FINET (Sir John), auteur anglais, né en 1571 à Soulton, près de Douvres, fut élevé à la cour et mérita l'estime et la faveur de Jacques Ier qui l'envoya en France comme chargé d'affaires. Charles Ier sut aussi apprécier ses talens, et le créa maître des cérémonies en 1626. On a de lui : *Fineti Philoxenus*, 1656, in-8°, publié par Jacques Howel; II. *Le commencement, la durée et la décadence des États*, traduit en anglais du français de Réné de Lusinge, 1606. Il mourut en 1641.

FINI. *Voyez* Fino.

FINIGUERRA (Tommaso, et par abréviation Maso), orfèvre à Florence en 1430, fut l'inventeur, vers 1455, de l'art d'imprimer les estampes sur le cuivre gravé en creux, ou plutôt le hasard, qui fit trouver la poudre, l'imprimerie, et tant d'autres secrets, donna l'idée de multiplier un tableau ou un dessin par les estampes. Finiguerra était élève de Ghiberti, et était le nielleur le plus habile de son temps, et par conséquent un excellent graveur. L'orfèvre florentin, qui gravait sur ses ouvrages, s'aperçut que le soufre fondu dont il faisait usage marquait dans ses empreintes les mêmes choses que la gravure, par le moyen d'une poussière métallique noirâtre appelée en latin *nigellum* que le soufre avait tiré des tailles. Il fit quelques essais qui lui reussirent. Parmi les monumens qui assurent à Finiguerra la gloire de l'invention de l'art d'imprimer des estampes, on remarque celle du *Couronnement de la Vierge*, du cabinet royal, dont le dessin est correct et vrai et ne manque pas de noblesse. Un autre orfèvre de la même ville, instruit de cette découverte, grava plusieurs planches dessinées par Botticello. Les Italiens donnèrent à cette gravure le nom de *Stampa*, tiré du verbe *stampare*, qui signifie imprimer; et de *Stampa*, les Français formèrent le mot d'estampe. André Mantegna grava aussi d'après ses ouvrages. Cette invention passa en Flandre; Martin d'Anvers et Albert Durer furent les premiers qui en profitèrent; ils produisirent une infinité de belles estampes au burin, qui firent admirer par toute l'Europe leurs noms et leurs talens, déjà connus pour la gravure en bois.

FINKE ou FINCK (Thomas), né à Flensbourg dans le sud-Jutland en 1561, tout à la fois médecin, orateur, mathématicien et astronome, visita les plus célèbres académies de l'Allemagne et de l'Italie, pour lier connaissance avec les hommes les plus instruits de ce temps. Revenu de ses courses littéraires, le prince Philippe, duc de Sleswig et de Holstein, l'appela à Gottorp et le choisit pour son médecin. Il professa ensuite la médecine à Copenhague depuis 1591 jusqu'en 1601; les mathématiques en 1602; l'éloquence en 1603, etc., et mourut en 1656. Les ouvrages de Thomas Finck sont, I. *Geometriæ rotundi libri XIV*, Bâle, 1591, in-4°. II. *De Constitutione Matheseos*, Copenhague, 1591,

in-4°. III. *Horoscopographia, sive de inveniendo stellarum situ astrologia*, Sleswick, 1591, in-4°. IV. *De medicinæ constitutione*, Copenhague, 1627. V. *De ortu et occasu siderum*, Copenhague, 1595, in-4°; VI. *Methodica tractatio doctrinæ sphericæ*, Cobourg, 1626, in-12. Ce savant est encore auteur de plusieurs autres ouvrages peu consultés aujourd'hui.

FINKENSTEIN (CHARLES-GUILLAUME FINCK, comte DE), ministre prussien, né en 1714 d'une maison fort illustre. Destiné, dès sa plus tendre jeunesse, à la diplomatie, il entra de bonne heure dans cette carrière, et fut envoyé à la cour de Suède en 1733. Il y résida plusieurs années, à la satisfaction des deux cours, et passa de là à celle de Danemarck. Le cabinet de Berlin ayant eu besoin, dans une circonstance critique, d'un ministre intelligent auprès de George II, roi d'Angleterre, qui combattait alors sur le Rhin, le comte de Finkenstein, choisi pour cette mission, s'en acquitta dignement, fut envoyé ensuite à Saint-Pétersbourg, et revint en Prusse, pour y occuper l'emploi de ministre du cabinet, qu'il remplit pendant 50 ans. Il mourut en 1800; c'était le plus âgé des hommes d'état de l'Europe. Peu de temps avant sa mort, il célébra le jubilé de la 50e année de son ministère. Son fils, qui a suivi la même carrière, était conseiller de la légation prussienne à Vienne, et il y demeura chargé d'affaires lors de la reprise des hostilités en septembre 1805.

FINLAY (JEAN), auteur écossais, né à Glascow en 1782, était très-versé dans l'histoire et dans la littérature de son pays. On a de lui un recueil de poésies sous le titre de *Wallace, ou le valon d'Ellerslie, et des Ballades écossaises, historiques et romantiques*, 1808, 2 vol. in-8°. Jean Finlay avait beaucoup d'esprit et de savoir. Il mourut le 8 décembre 1810, âgé de 28 ans.

FINLEY (SAMUEL), président du collége de New-Jersey, naquit en 1715, dans le comté d'Armagh en Irlande, se consacra au ministère évangélique et alla l'exercer aux États-Unis. Il prêcha dans plusieurs villes, et ses travaux apostoliques fructifièrent. En 1744, ayant accepté les propositions des habitans de Nottingham au Maryland, sur la frontière de la Pensylvanie, il y resta 50 ans; pendant tout ce temps, il s'acquitta fidèlement des devoirs de sa place, et établit dans cette ville une académie qui eut de la célébrité. Beaucoup de jeunes gens, qui durent à ses soins les principes d'une excellente éducation et d'une bonne morale, devinrent des membres utiles de la société; à la mort du président Davies, Finley nommé son successeur, se rendit en 1761 à Princeton. Ce collége fleurit sous sa direction, mais il n'en fut président que peu d'années. Il mourut en 1766, à Philadelphie, où il était allé pour se faire traiter d'une maladie. Le docteur Finley était calviniste. Ses sermons n'étaient point improvisés; ils étaient préparés à loisir, d'un style agréable et à la portée des moins lettrés. Il a publié un Sermon, intitulé : *Triomphe du Christ et la rage de Satan*, 1741. *Réfutation d'un sermon de Thompson sur la doctrine des convictions*, 1743. *Satan dépouillé de sa robe évangéli-*

que, *contre les Moraviens*, 1743. *Plaidoyer charitable pour les muets, en réponse à l'antipedorantisme d'Abel Morgan*, 1747. *Défense du précédent*, 1748. Un *Sermon* prêché à l'ordination du R. Jean Rodgers à Saint-Georges en Pensylvanie, 1749. Un autre sur la mort du président Davies, auquel il avait succédé; ce dernier a été mis à la tête de ses œuvres.

FINNA, fille de Léon VI, dernier roi rupenien en Cilicie, tomba avec son père et sa mère entre les mains des Egyptiens, et fut conduite au Caire vers l'an 1374. Après huit mois de captivité, elle et toute sa famille furent mises en liberté; cette jeune princesse se fixa alors à Jérusalem avec sa mère, où elle finit le reste de ses jours en cultivant les lettres, vers l'an 1413. On a de Finna une *Description détaillée en vers et en prose sur les lieux de la Terre-Sainte.*

FINNO (Jacob), pasteur à Abo en Finlande, est auteur d'un ouvrage estimé des antiquaires et des bibliographes : *Cantiones piæ episcoporum veterum in regno Sueciæ, præsertim magno ducatu Finlandiæ usurpatæ cum notis musicalibus*, Greifswald, 1582, Leipsig, 1625.

FINO (Alemanio), naquit à Bergame vers 1520, et remplit pendant plusieurs années différentes places dans la magistrature. On a de lui : I. *La Istoria di Crema, raccolta dagli Annali di Pietro Terni*, Venise, 1566. Cette histoire, d'abord en sept livres, fut augmentée de deux autres dans sa 4me édition. Crême, 1711, et à laquelle on a joint deux autres ouvrages de Fino concernant la ville de Crême, et les hommes illustres qu'elle a produits. II. *La guerra d'Attila, flagello di Dio*, etc., Venise, 1572, in-8°. Cette histoire d'Attila est tirée, ainsi qu'on le dit dans le titre, des archives des princes d'Este. Il a traduit du latin en italien la *Description de l'île de Madère*, par Jules Landi, 1574, in-8°. Il est mort vers l'an 1586.

FINO FINI, helléniste et hébraïsant, né le 4 octobre 1431, à Ariano, bourg du diocèse d'Adria, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Fini Hadriani Fini Ferrariensis in Judæos flagellum ex sacris scripturis, excerptum*, Venise, 1538, in-4°. Il travailla quatorze ans à cet ouvrage, et mourut en 1517, avant d'y avoir mis la dernière main. — Son fils. Daniel Fino, qui cultivait les lettres et qui exerçait les fonctions de secrétaire et trésorier de Ferrare, fut l'éditeur de l'ouvrage dont nous venons de parler.

FINOT (Raymond), médecin, né à Beziers en 1637, fut attaché à la personne du prince de Condé (Henri-Jules), et fut, auprès de ce prince, le protecteur du célèbre Hecquet. Il excellait comme praticien, mais il n'a point écrit. Il mourut à Paris, le 26 septembre 1709.

FINUS (Adrien), né à Ferrare, employa quatorze ans à composer contre les Juifs un ouvrage qu'il intitula *Flagellum*, et qui parut à Venise en 1538, in-4°. Il est mort à la fin du 17me siècle. — Son fils, Daniel Finus, est aussi auteur de quelques Opuscules italiens.

FIOCCO (André Dominici), en latin *Floccus*, chanoine florentin, mort en 1452, est auteur d'un ouvrage intitulé : *De Romanis potestatibus sacerdotiis et ma-*

gistratibus libri duo, et qui fut faussement attribué à Lucius Fenestella, écrivain du siècle d'Auguste. La plus recherchée des éditions de cet ouvrage, est celle de 1477, Milan, petit in-4°. Il fut publié pour la première fois, sous le nom de son véritable auteur, à Anvers, 1561, in-8°.

FIOLE ou FAIOLLE (Jacques de la), natif de Nantes en Bretagne, et fourrier de la compagnie de la Trémouille. Cet auteur, qui florissait vers le milieu du 15me siècle, a composé plusieurs *Satires* ou *Coqs-à-l'âne*, et des *Chansons* imprimées au Mans en 1568.

FIORAVANTI (Léonard), alchimiste, docteur en philosophie et en médecine, né à Bologne dans le 16me siècle, pratiqua aussi la chirurgie avec beaucoup de réputation. Il mourut en 1588, laissant plusieurs ouvrages en italien, dans lesquels il se récrie fortement contre la saignée. Voici les titres des principaux, I. *Dello specchio di scienza universale*, Venise, 1564, in-8°, 1592, 1609. *Le Miroir* de cet auteur a été traduit en français par Gabriel Chappuis. Paris, 1586, in-8°. II. *Del Regimento della peste*, Venise, 1565, 1571, 1575, in-8°. III. *Il tesoro della vita umana*, Venise, 1570, 1582, in-8°. IV. *Cirugia*, Venise, 1588, 1567, in-8°. Le témoignage de ce médecin empirique ne mérite pas toujours une confiance entière. Il porte aux nues son baume, son élixir, ses poudres et ses arcanes. Il se vante d'avoir recollé des nez tout-à-fait emportés, d'avoir excisé des rates et réuni par la suture des plaies extraordinaires.

FIORAVANTI (Jérôme), jésuite, né à Rome en 1555, entra dans la société à l'âge de 17 ans. Il professa la rhétorique et la philosophie. Son mérite et ses talens lui attirèrent une grande considération, et il fut employé dans les affaires les plus importantes. Clément VIII le choisit pour son confesseur. Il mourut à Rome, sa patrie, en 1630. Il a écrit *trois Livres sur la Trinité*, et des *passages les plus difficiles de l'Ecriture sainte*. — Fioravanti (Alexandre), né à Bologne dans le 16me siècle, fut un prédicateur distingué. Il entra dans l'ordre des capucins, et joignit à son talent pour la chaire de grandes connaissances en théologie et en physique. Il mourut en 1585. Il a laissé des *Commentaires sur la physique d'Aristote*, manuscrits. II. *De modo practicandi retiarium mathematicum*, Venise, 1585, in-4°. — Fioravanti (l'abbé Benoit), fut l'éditeur des monnaies papales, publiées sous ce titre : *Antiqui Romanorum pontificum denarii à Benedicto XI ad Paulum III*, Rome, 1734-38, 2 vol in-4. — Jacques Fioravanti, noble de Pistoie, a publié : *Memorie storiche della città di Pistoja*, Lucca, 1758, in-fol.

FIORDIBELLO (Antoine), né à Modène d'une illustre et ancienne famille en 1510, s'appliqua d'abord à l'étude du droit, pour ne pas déplaire à son père; mais il l'abandonna bientôt pour se consacrer à la philosophie et aux belles-lettres. En 1533, il entra au service de Sadolet, alors évêque de Carpentras, et à la même époque il se lia d'amitié avec le cardinal Bembo, et plusieurs savans et hommes de lettres des principales villes d'Italie. En 1550 il fut ordonné prêtre, et obtint

un canonicat dans la cathédrale de Modène où il mourut en 1567, après avoir rempli divers emplois honorables. On a de lui, I. *Ad Carolum V, Romanorum imperatorem panegyricus*, Romæ, 1536. II. *Oratio de concordiâ ad Germanos*, Lugduni, 1541. III. *De auctoritate Ecclesiæ*, Lugduni, 1546. IV. Plusieurs *Discours*, des *Lettres*, et un commentaire latin sur la *Vie de Jacques Sadolet*.

FIORE (ANTONIO DEL), peintre napolitain, naquit en 1331. Parmi ses ouvrages, on distingue le tableau de saint Antoine, abbé, qui est sur le grand autel de l'église de ce nom, élevée par Jeanne Ire, celui de sainte Anne, que l'on voit à Sainte-Marie-la-Neuve, et un autre de saint Jérôme, qui est dans la sacristie de l'église de Saint-Laurent. Ce peintre, un des premiers qui firent perdre à la peinture l'usage un peu ancien des profils, sut allier dans son art la douceur des teintes à l'harmonie des couleurs. Il mourut en 1446.

FIORE (AGNELLO DEL), sculpteur et architecte napolitain, vivait vers l'an 1465. Il a fait, en 1469, dans la cathédrale de Naples, le tombeau du cardinal Rinaldo Piscicello, celui de Jean Cicimello en 1473, dans l'église de Saint-Laurent, ainsi qu'un autre qu'on voit dans la chapelle de St.-Thomas-d'Aquin, et de Saint-Dominique majeur.

FIORENTINI (FRANÇOIS MARIE), noble de Lucques, cultivait la médecine, la littérature, la poésie et la théologie, mais il ne se distingua dans aucun de ces genres. Il mourut le 25 janvier 1673. Parmi ses productions on remarque une monographie estimée intitulée : *Memorie della gran Contessa Matilda*, Lucques, 1642, in-4°. Ces mémoires ont été favorablement jugés par le célèbre Leibnitz.

FIORENTINO (AUGUSTIN), camaldule, passait, à l'époque où il vivait, pour un homme savant et profond dans la philosophie et l'Écriture sainte. Il a écrit : *Historiarum Camaldulensium libri III; Vita Ambrosii Camaldulensis generalis et interpretis græci; Vita et miracula sanctorum Christi confessorum Justi et Clementis*, etc.

FIORENZA DE PAZZIS (CERTALDO), de Catane, était issu d'une noble famille. On connaît de lui : *Gli avvenimenti tragici della città di Siacca*, imprimé à Venise, en 1671. — Jean FIORENZA, prédicateur de Palerme, de l'ordre de Saint-Benoît, naquit en 1617, et mourut en 1694. Ce moine, savant et bon poète, a laissé plusieurs Poëmes qui ont été imprimés.

FIORENZO (MAUR), religieux servite de Florence, vivait dans le 16me siècle. On a de lui : *Annotazioni sopra la lezione della sfera del Sacrobosco, ove si dichiarano tutti i principi matematici e naturali*. Il dédia cet ouvrage à Cosme de Médicis, duc de Florence. Il est encore auteur de la *Sfera volgare nuovamente tradotta con molte notande addizioni di geometria, cosmografia navigatoria et stereometria*. Venise, 1537, in-4°.

FIORI (GEORGE), jurisconsulte, né à Milan, dans le 15me siècle, mort vers l'année 1512, a laissé une histoire des guerres qui avaient eu lieu de son temps en Italie et en Allemagne. Cet

ouvrage a été publié par Hugues Picardet, procureur-général au parlement de Dijon, sous ce titre: *De bello Italico et rebus Gallorum præclarè gestis libri sex; scilicet de Caroli VIII, expeditione Neapolitanâ libri II; de Ludovici XII expeditione Bononiensi, Bello Genuensi et bello Germanico libri IV.* Paris, 1613, in-4°; ouvrage estimé, et écrit avec sincérité. — FIORI (Joseph), né en 1623, à Cefalù en Sicile, cultiva avec succès la poésie, les mathématiques et l'astronomie. Malheureusement il s'appliqua aussi à l'astrologie judiciaire, et cette étude lui fut fatale; il crut voir dans certains calculs qu'il mourrait à la fleur de son âge, et, frappé de cette idée, il tomba malade, et n'en travailla qu'avec plus d'ardeur. Tant de fatigues l'épuisèrent en peu de temps, et il mourut le 30 novembre 1646, à 23 ans. Ses *Poésies Italiennes et Latines* furent recueillies et publiées par Vincent Auria, son ami, à Venise, en 1651, in-12.

FIORI (MARIO DE'), peintre, *Voyez* MARIO-NUZZI.

FIORITO (AUGUSTIN), jésuite, de Mazzara en Sicile, né en 1580, et mort en 1613, avait de grandes connaissances dans les sciences philosophiques, dans les langues et surtout dans la langue grecque, dont il a extrait les chartes de plusieurs saints de Sicile, traduites en latin, et qui se trouve dans les *Sanctorum Siculorum vitæ*. Palerme, 1657, 2 vol in-f°, composées par Ottavio Gaetano. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Augustin FIORITO, né en Sicile, mort en 1590, et qui a laissé une *Topographie de Mazzara.*

FIOT (A. H. H.). On ne connaît de cet auteur que la tragi-comédie de *l'Amour fantasque ou le Juge de soi-même*, imprimée en 1682. De Beauchamps et de Léris attribuent cette pièce à Dufayot; mais c'est par une erreur qui a été relevée avec fondement dans la Bibliothèque du théâtre français.

FIRENZUOLA (ANGE), célèbre poète italien, né à Florence le 28 septembre 1493. Il fit ses études à Sienne et à Pérouse et fut d'abord avocat à Rome, sous le nom de *Nannini*, qui était celui de sa famille, ensuite religieux de la congrégation de Vallombreuse; il fut connu et estimé du pape Clément VII, qui prenait plaisir à la lecture de ses ouvrages. Il mourut à Rome peu après en 1545. Il a beaucoup écrit en vers et en prose. L'édition de ses *Œuvres* dans ce dernier genre, à Florence, 1552, in-8°, et celle de ses poésies, 1549, in-8°, sont recherchées. Sa traduction de *l'Ane d'Or*, qui parut la première fois à Venise en 1550, in-12, et réimprimée en 1567, in-8°, est rare. On trouve quelques *Capitoli* de lui, avec ceux du Berni. Il a aussi fait quelques comédies: *I Lucidi*, Firenze, 1549, in-8°; *La Trinuzia;* 1551, in-8°; Son *Discours des animaux* a été traduit en français, Lyon, 1556, in-16, et par la Rivey, 1579, in-16. Son *Discours de la beauté des dames* l'a été par J. Pallet, Paris, 1578, in-8°. L'édition complète de ses *Œuvres* a paru à Florence (Venise), de 1763-66, en 3 vol. in-8°. La plupart des écrits en prose et en vers de Firenzuola font autorité dans la langue, et sont cités souvent dans le Vocabulaire de *la Crusca.*

FIRMIAN (CHARLES, comte

de) né en 1718, d'une très-noble famille du Tyrol, montra dès sa jeunesse beaucoup de goût pour les sciences et les lettres et surtout pour la jurisprudence et l'histoire. L'empereur Charles VI l'appela à Vienne et le nomma membre de son conseil aulique. Après la mort de ce monarque, Firmian partit pour Rome pour se livrer de nouveau à son goût pour l'étude. François Ier le rappela à Vienne pour y reprendre sa charge, et quand Marie-Thérèse prit les rênes du gouvernement, elle confia à Firmian plusieurs missions diplomatiques qu'il remplit avec succès. Satisfaite de ses services, l'impératrice le combla d'honneurs et le nomma administrateur du gouvernement général de la Lombardie autrichienne pendant la minorité de l'archiduc Ferdinand. Le comte de Firmian déploya dans ce gouvernement de rares qualités, et sut se faire aimer des peuples qu'il administrait. Les soins de sa charge lui laissant encore assez de loisirs pour s'occuper des sciences et des arts. Il protégeait les savans, les littérateurs et les artistes. Sa bibliothèque était une des plus riches bibliothèques particulières de l'Europe. Il mourut à Milan le 20 juin 1782.

FIRMICUS (Maternus-Julius), écrivain latin, fit paraître, sous les enfans de Constantin, vers l'an 345, un excellent *Traité des erreurs des religions profanes*. L'auteur, en montrant la vanité de l'idolâtrie, établit divers points de la religion chrétienne. On a publié cet ouvrage avec le *Minutius Felix* de Leyde, en 1672, in-8°; et en 1609, avec les notes de Jean Wouver. On lui attribue encore *huit livres d'Astronomie*, imprimés par Alde Manuce en 1499, in-fol.; mais cette dernière production, pleine de rêveries, paraît être d'un autre Julius Firmicus, qui vivait dans le même temps.

FIRMILIEN (Saint), évêque de Césarée, en Capadoce au 3e siècle, ami d'Origène, prit parti pour saint Cyprien dans la dispute sur la rebaptisation de ceux qui avaient été baptisés par les hérétiques. Il écrivit sur cette question une *Lettre* à saint Cyprien, dans laquelle toutes les raisons qui pouvaient autoriser la pratique des églises d'Afrique sont exposées avec force. Firmilien présida, en 264, au premier concile d'Anthioche, contre Paul de Samosate, et mourut l'an 269. Le Ménologe des Grecs fait mention de lui comme d'un saint. Saint Basile lui attribue plusieurs ouvrages.

FIRMIN, nom de quatre saints évêques; le premier, évêque d'Amiens, était né à Pampelune vers le milieu du 3me siècle. Il prêcha la foi à Beauvais et ensuite à Amiens, où il fut martyrisé vers 287; le second, évêque de la même ville, au 4me siècle fut surnommé *le Confesseur :* sa vie a été insérée avec des notes du P. Stilting, dans le recueil de Bollandus du 1er septembre; le troisième, évêque d'Uzès, était petit-fils de Ferréol Tonnance, (*Voy.* Ferréol). Il succéda à saint Florin son oncle, sur le siége d'Uzès, assista au concile d'Orléans en 541, et dix ans après au second concile de Paris. Il mourut le 11 octobre 553; le quatrième, est regardé comme le 3me ou le 4me évêque de Mende. On croit qu'il vivait vers la fin du 4e siècle. l'Église célèbre sa fête le 14 janvier.

FIRMIN (Thomas), philanthrope anglais, né en 1630, à Ipswich, au comté de Suffolk, mort en 1697, fut mis en apprentissage à Londres chez un marchand. Il s'établit ensuite pour son compte, gagna beaucoup de biens, et se distingua tellement par sa piété et sa charité, que les plus illustres personnes du clergé, et particulièrement l'archevêque Tillotson, se firent honneur d'être ses amis. Cet excellent homme établit une manufacture de linge pour employer les pauvres artisans qui manquaient d'ouvrage; et beaucoup de protestans français étant venus se réfugier à Ipswich, il en établit une seconde spécialement pour eux. Firmin, un des administrateurs des hôpitaux du Christ et de St.-Thomas, fut un très-généreux bienfaiteur de ces deux établissemens. Enfin il n'y eut pas d'œuvre de charité publique dans son temps à laquelle il ne voulût contribuer. Il a publié, en 1678, un ouvrage sur les *Moyens d'employer les pauvres et de prévenir la mendicité, particulièrement dans la ville de Londres*, in-4°. On a encore de lui: I. *Histoire abrégée des Unitaires appelés aussi Sociniens*, Londres, 1687, in-12. II. *De l'analogie qui se trouve entre les Unitaires et l'Église catholique*, Londres, 1697. Il n'est que l'éditeur de cet ouvrage.

FIRMIN (Gilles), théologien anglais non-conformiste, né au comté de Suffolk, mort en 1697, élève de Cambridge. En sortant du collége, il passa à la Nouvelle-Angleterre, et y pratiqua la médecine. A son retour, il prit les ordres chez les presbytériens, et fut nommé ministre de Shalford; mais il fut dépossédé en 1662. Alors il reprit l'exercice de la médecine. On a de lui un livre intitulé: *Le vrai Chrétien*; un *Traité du Schisme*, et quelques autres ouvrages.

FIRMIUS ou FIRMUS (Marcus), homme puissant de Séleucie, en Syrie, se fit proclamer empereur en Égypte, pour soutenir la reine Zénobie, dont il était ami. Aurélien marcha contre lui, le fit prisonnier; et, après lui avoir fait souffrir toutes sortes de tourmens, il le fit mourir en 273. C'était un homme d'une taille gigantesque et d'une force surprenante. On l'appelait *le Cyclope*. On frappait, dit-on, sur sa poitrine, comme sur une enclume, sans qu'il en ressentît aucune douleur. Le commerce immense qu'il faisait avec les Sarrasins et les Indiens lui avait acquis une grande considération dans l'Orient.

FIRMONT (Henri-Essex-Edgeworth de), prêtre de l'Église romaine et vicaire-général du diocèse de Paris, naquit en Irlande, en 1745, au bourg d'Edgeworth-town, d'une famille recommandable du comté de Middlesex, en Angleterre. Robert Edgeworth, son père, ministre protestant et recteur d'Edgeworth, avait quitté ce bénéfice pour embrasser la religion catholique, et son exemple avait été imité de toute sa famille. Le jeune Henri, deuxième fils de Robert, fit ses premières études à Toulouse, où ses parens, en venant en France, avaient fixé leur domicile. S'étant décidé à entrer dans l'état ecclésiastique, il vint à Paris, entra au séminaire de Trente-Trois, et suivit les cours de théologie en Sorbonne. Retiré aux Missions étrangères après avoir reçu la prêtrise, il se livra

à la direction des consciences. Vers 1777, Mme Élisabeth de France s'étant adressée au supérieur des Missions étrangères pour lui demander un confesseur qui remplaçât celui qu'elle venait de perdre, cet ecclésiastique lui proposa l'abbé Edgeworth de Firmont, que cette princesse agréa. Il dut à cette circonstance le périlleux et non moins douloureux honneur d'assister Louis XVI dans ses derniers momens. On ne connaît que trop les détails de cette scène d'horreur qui souillera à jamais notre histoire. C'est en montant à l'échafaud avec l'infortuné et vertueux monarque, que l'abbé de Firmont prononça ces mémorables paroles : *Fils de saint Louis, montez au ciel.* Il vit élever et montrer au peuple la tête sanglante de l'innocent roi martyr, et fut arrosé du sang qui en dégouttait. Échappé au danger qu'il courait en se retirant, l'abbé de Firmont resta caché dans les environs de Paris. Deux choses l'y retenaient; M. de Juigné, archevêque de Paris, l'avait, en quittant la France, chargé de l'administration de son diocèse; et Mme Élisabeth était toujours au Temple. Il communiquait avec elle malgré la soupçonneuse surveillance de ses farouches gardiens; il la consolait, et pouvait lui rendre encore quelques services. Cependant lui-même était l'objet de beaucoup de recherches, et obligé de changer souvent d'asile. Le supplice ayant enfin terminé la vie de la princesse, et l'abbé de Firmont ne pouvant plus rien pour le diocèse, après avoir écrit à M. l'archevêque de Paris, il s'embarqua pour Londres. Il passa de là à Édimbourg, où était la famille royale de France, près de laquelle il avait à s'acquitter d'un message dont l'avait chargé Mme Élisabeth, peu de jours avant son emprisonnement. Il revint ensuite à Londres. Un ordre du roi Louis XVIII l'appela à Blankenbourg, où ce prince était alors. Louis retint l'abbé de Firmont auprès de sa personne. Depuis ce temps, l'abbé suivit le monarque dans les résidences successives où les événemens forcèrent ce prince de se rendre. En 1807, pendant la guerre du gouvernement français contre la Russie, des soldats français étant tombés entre les mains des Russes, furent conduits à Mittau couverts de blessures, et dans un état de maladie presque désespéré. La famille royale en eut pitié, et le roi ordonna d'en prendre soin. L'abbé de Firmont, à qui aucune œuvre de charité n'était étrangère, se crut obligé de leur prodiguer les siens; il y gagna la maladie pestilentielle dont ils étaient attaqués, et succomba au bout de cinq jours, le 17 mai 1807, aux grands regrets de la famille royale, et victime de la charité chrétienne. Ses funérailles furent honorées de la présence des princes; et le roi voulut bien prendre la peine d'informer lui-même M. Usscher Edgeworth de la mort de son frère; il daigna de plus composer l'épitaphe qui devait orner le tombeau de celui qu'il honora du nom de son ami. La voici :

D. O. M.
Hic jacet
reverendissimus vir
Henricus Essex Edgeworth de Firmont,
sanctæ Dei ecclesiæ sacerdos,
vicarius generalis ecclesiæ parisiensis, etc.
Qui
redemptoris nostri vestigia tenens,
oculus cæco,
pes claudo,
pater pauperum,

mœrentium consolator
fuit.
Ludovicum XVI,
ab impiis rebellibusque subditis
morti deditum,
ad ultimum certamen
roboravit,
strenuoque martyri cœlos apertos
ostendit
E manibus regicidarum
mirâ Dei protectione
ereptus,
Ludovico XVIII,
eum ad se vocanti
ultrò occurrens,
ei per decem annos,
regiæ ejus familiæ,
nec non et fidelibus sodalibus,
exemplar virtutum,
levamen malorum,
sese præbuit.
Per multas et varias regiones
temporum calamitate
actus,
illi quem solum colebat
semper similis,
pertransiit benefaciendo
Plenus tandem bonis operibus
obiit
die 22â maii mensis,
anno domini 1807,
ætatis verò suæ 62.
Requiescat in pace.

Au mois de juillet de la même année, l'abbé de Bouvens prononça à Londres l'oraison funèbre de l'abbé de Firmont, depuis imprimée à Paris, 1814, in-8°. On a de ce vertueux ecclésiastique une correspondance avec quelques personnes de sa famille et le docteur Moyland, évêque catholique de Kerry, publiée sous ce titre : *Lettres de l'abbé Edgeworth, confesseur de Louis XVI, à ses amis, écrites depuis 1777 jusqu'à 1807, avec des mémoires de sa vie, par le révérend Thomas R****, traduites de l'anglais, par Mme Élisabeth de Bon; et Paris, Alexis Esmery, 1818, 1 vol. in-8°.

FIRMUS MAURUS, général des Maures, en Afrique, frère de Gildon, se révolta contre Valentinien Ier, l'an 370 de J.-C. Après avoir commis de grands ravages, il fut contraint de s'étrangler lui-même; pour ne pas tomber vif entre les mains des Romains. Cet événement arriva vers l'an 372 de J.-C.

FIROUZABADI ou FYROUZABADY (Imam-Medjd-eddin-Mohammed-ben-Yacoub), célèbre lexique oriental, était de la ville de Fyrouzabad en Perse, où il naquit l'an 729 de l'hégire, 1328 de J.-C. Un goût prononcé pour les lettres l'engagea de bonne heure à s'y consacrer entièrement, et un *Recueil de facéties*, l'*Histoire de la Mekke*, l'*Histoire de Merou*, et son livre de l'*Art d'être heureux*, lui ouvrirent un accès auprès de plusieurs grands princes de l'Asie, qui l'enrichirent de leurs largesses, entre autres le trop célèbre Tymour-Link (Tamerlan), dont il reçut près de 5000 sequins. Mais l'ouvrage qui contribua surtout à sa fortune, et le seul qui lui ait valu l'immortalité, c'est le *Dictionnaire arabe*, qu'il compila sous ce titre : *Alkamous almohit* (*L'océan qui environne et le modèle parfait.*) Cet ouvrage, qui a été d'un grand secours pour Golius dans la composition de son *Dictionnaire arabe-latin*, jouit également de l'estime des Orientaux instruits et des savans orientalistes d'Europe. On le trouve manuscrit dans la bibliothèque du roi, dans celles de l'Escurial, de Leyde, d'Oxford et autres. C'est, dit-on, l'abrégé d'un dictionnaire en 60 ou même 65 vol. in-fol. Mais rien n'est moins prouvé que l'existence de ce volumineux fatras. Firouzabadi termina sa longue et glorieuse carrière dans la ville de Zébyd, voisine de la Mekke, l'an de l'hégire 817, 2 janvier 1415, âgé de plus de 81 ans.

FIRZEND (A'z SCAFT-EDDYN), poète persan, et homme d'une grande piété, consacra ses veilles à célébrer les mystères, la vérité et la perfection de l'Islamisme, vocation très-belle sans doute, mais qui même chez un peuple fanatique n'a point pu mettre ses *Œuvres* à couvert des ravages du temps. Il n'en reste que des fragmens épars, et l'on ne sait rien de bien précis sur son compte.

FISCH (JEAN-GEORGE), né à Arau en 1758, mort dans la même ville en 1799, fit un voyage en France de 1786 à 1788, et en donna une relation en 2 vol. in-8°, Zurich, 1790 (en allemand), ouvrage curieux, instructif et intéressant. Fisch, revenu dans sa patrie, fut professeur à Berne, et ensuite curé à Arau. Il résigna cette dernière place au commencement de la révolution suisse, et fut nommé secrétaire rédacteur du ministère des sciences, et enfin receveur et membre du conseil de son canton.

FISCHART (JEAN), surnommé *Mentzer*, auteur allemand, très-facétieux et très-fécond, naquit au commencement du 16me siècle, et mourut avant 1597. Il est connu par un grand nombre d'écrits dont quelques-uns ne sont que de simples traductions, et la plupart du genre burlesque. Tous n'ont pas vu le jour. Quelques-uns sont dirigés contre les moines et l'église de Rome; il y en a un autre qui a à peu près le même fonds et le même titre que la *Prognostication Pantagruéline* de Rabelais. Fischart traduisit aussi le livre Ier de Rabelais, intitulé : *Gargantua*.

FISCHBECK (CHRÉTIEN-MICHEL), philologue allemand, qui vivait dans la première partie du 18me siècle, donna en 1721 une édition de *Cornelius Nepos*, in-8°, et plusieurs ouvrages de théologie et de philosophie morale à l'usage des écoles. Sa mort est antérieure à l'année 1737.

FISCHER (JEAN-ANDRÉ), médecin, né à Erfurt en 1667, et mort dans la même ville en 1729, a publié plusieurs *Dissertations* en forme de thèses, depuis 1718 jusqu'à l'année de sa mort. On a encore de lui les ouvrages suivans : I. *Consilia medica quæ in usum practicum et forensem, pro scopo curandi et renuntiandi adornata sunt*, tome I, Francofurti, 1704, 3 vol. in-8°. *Accedit ejusdem consiliarius Metallicus, tomus II*, ibid., 1706, in-8°. *Accedit mantissa medicamentorum singularium, tomus III*, ibid., 1712, in-8°, avec le traité de Michel Crugner, qui est intitulé : *De materiâ perlatâ*. II. *Ilias in nuce, seu medicina synoptica medicinæ conciliatrici subsecuturæ præmissa*, Erfurti, 1716, in-4°. III. *Responsa practica*, Lipsiæ, 1719, in-8°. Les autres ouvrages qu'on attribue à ce médecin sont des thèses et des programmes.

FISCHER (DANIEL), médecin, né à Kesmarck, en Hongrie, le 9 novembre 1695, vivait dans le 18me siècle. Il a écrit : I. *De terrâ Tokayensi à chymicis quibusdam pro solari habitâ*, Vratislaviæ, 1732, in-4°. II. *Commentarius de remedio rusticano variolas per balneum primò aquæ dulcis, post verò seri lactis, feliciter curandi*, Erfordiæ, 1745, in-8°. Cette pièce est fondée sur de bons principes. La méthode d'employer le bain d'eau tiède avant l'éruption de la petite-vérole est adoptée par la

plupart des praticiens. Il mourut du Typhus de Hongrie en 1746, âgé de 50 ans.

FISCHER (Jean-Bernard), architecte allemand distingué, né à Vienne vers 1650, construisit les plus beaux édifices de Vienne, aidé par son fils Emmanuel, mort en 1738, après avoir inventé des machines à feu pour tirer l'eau des mines. On a de lui: *Essai d'une architecture historique*, ou *Recueil de bâtimens antiques*, avec des explications en allemand et en français, Leipsick, 1725, in-fol., obl., fig. Il a construit l'église de *Saint-Charles-Borromée*, situé dans un des faubourgs de Vienne. Cet édifice est son chef-d'œuvre. Il mourut à Vienne en 1724, âgé de 74 ans.

FISCHER (Jean-Chrétien), philologue allemand, né en 1712 à Schleben, mort le 21 mars 1793, avec la qualité de conseiller de commerce du duc de Saxe-Weimar, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont: I. *Epistolæ ad Thyrenum et ad diversos auth. Jac. Nic. Erythræo* (Victorio de Rossi), Cologne (Iéna), 1739 et 1740, in-8°, avec une excellente préface et la vie de l'auteur. II. *De insignibus bonarum litterarum seculi XIV, usque ad initium seculi XVI, in Italiâ instauratoribus dissertatio*, Iéna, 1744, in-4°, etc., etc. — Fischer (Joseph-Emanuel, baron de), bibliothécaire de l'empereur d'Autriche, a publié l'ouvrage suivant: *Dilucida repræsentatio magnificæ et somptuosæ bibliothecæ Cesareæ*, Vienne, 1731, in-fol. La 1re partie seule a paru. Cet ouvrage devait être un chef-d'œuvre typographique.

FISCHER (Chrétien-Gabriel), naturaliste prussien, professeur de philosophie à Kœnigsberg, où il était né en 1690, soutint la doctrine de Wolf, ce qui lui attira des persécutions de la part des détracteurs de cette doctrine. Il publia plusieurs ouvrages, entre autres: *Premiers fondemens d'une histoire naturelle de la Prusse souterraine*, Kœnigsberg, 1714, in-4°, (en allemand). Il mourut en 1751.

FISCHER (Jean-Eberhard), professeur d'histoire et d'antiquités à Pétersbourg, né en 1697 à Essling, en Souabe, mourut le 24 septembre 1771. Il était membre de l'académie impériale de Pétersbourg. Ses principaux ouvrages sont: I. *Histoire de Sibérie depuis la découverte de ce pays jusqu'à sa conquête par les Russes*, Pétersbourg 1768, 2 vol. in-8°. C'est un abrégé de la grande histoire de Sibérie de G. F. Muller, dont Fischer avait vu le manuscrit avant sa publication. II. *Sur l'origine, la langue, etc. des Moldaves dans le calendrier historique de Pétersbourg, année* 1770. III. *Sur l'origine des Américains*, ibid., année 1771, (en allemand ainsi que le précédent.) IV. Un *Vocabulaire sibérien*, conservé en manuscrit dans la bibliothèque de la classe d'histoire à Gottingue.

FISCHER (Jean-Bernard), médecin, né à Lubeck le 28 juillet 1685, voyagea en Angleterre et en France pour se perfectionner dans son art, et à son retour, fut nommé second médecin physicien de Riga. En 1734, il fut nommé médecin de l'impératrice Anne de Russie, et archiâtre de l'empire. L'empereur Charles VI lui donna

des lettres de noblesse, et l'académie des curieux de la nature l'admit dans son sein. Il mourut le 8 juillet 1772. Ses principaux ouvrages consistent en une *Économie rurale livonienne*, publiée par J. God. Arndt, Halle, 1753, in-8°, et un *Traité de la vieillesse, de ses degrés et de ses maladies* (en latin), Erfurt, 1754, in-8°.

FISCHER (JEAN FRÉDÉRIC), savant allemand, né à Cobourg, le 10 octobre 1726, d'Erdmann Rodolphe Fischer, conseiller ecclésiastique du duc de Saxe-Cobourg, étudia les langues savantes, l'histoire, les antiquités, la philosophie la physique et la théologie, et ses succès parurent extraordinaires. En 1748, il donna son premier ouvrage qui est une *dissertation* sur l'autel de la paix. Bientôt après il ouvrit des cours qui attirèrent une affluence considérable d'auditeurs. En 1751, il fut nommé co-recteur de Saint-Thomas, et il obtint la place de recteur après la mort de Leisner. Il mourut lui-même le 11 octobre 1799. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages. Nous n'en citerons que les plus importans: I. *Remarques sur la Grammaire grecque* de Weller, 1748 et années suivantes; 1798-1801, seconde édition. II. Une édition du *Traité de Dresig sur les verbes moyens*. III. Une autre du *Dictionnaire de Pasor*. IV. Des éditions des *Lexiques grecs* de Mœris et de Timée. On lui doit aussi des éditions de la plupart des classiques grecs, etc. etc.

FISCHER (JEAN-FRÉD.), jurisconsulte, est auteur d'une savante dissertation intitulée: *Commentatio de Statu et Juridictione Judæorum, secundùm leges romanas, germanicas, alsaticas*, Strasbourg, 1753, in-4°, de 115 pages. — Jean-Godefroy FISCHER, mort en 1767, médecin aulique et physicien de la ville de Stade, a publié une dissertation intitulée: *Commentatio de vermibus in corpore humano et anthelmintico priori anno invento*, Stade, 1751, in-8°.

FISCHER (GOTLOB-NATHANAEL), savant philologue, et journaliste saxon, né à Graba, près de Saalfeld, le 12 janvier 1748, devint recteur de l'école de Saint-Martin à Halberstad, où il mourut le 20 mars 1800. Depuis 1785, jusqu'à sa mort, il fut le principal rédacteur des feuilles d'Halberstadt, journal hebdomadaire, écrit en allemand, et travailla aussi à plusieurs autres journaux. Il a donné en outre des *Extraits de Molière*, Halberstadt, 1778, in-8°; une *Histoire de l'école capitulaire*, Halberstaldt, 1792, in-8°, en allemand; et un *Florilegium latinum anni* 1786, Leipsig, 1785, in-8°, etc.

FISCHER (FRÉDÉRIC-CHRISTOPHE JONATHAN), savant jurisconsulte, et publiciste allemand, naquit à Stuttgard, en 1750, fut employé à Vienne, en 1776, comme secrétaire d'ambassade du prince de Bade, et à Munich en 1778, comme secrétaire de légation du duc de Deux-Ponts. Il professa ensuite le droit à l'université de Halle dont il fut nommé assesseur, en 1780. Il mourut le 20 septembre 1797. On trouve la liste de ses ouvrages dans le Dictionnaire de Meusel. Ils sont au nomdre de 35 presque tous en allemand. Les plus remarquables: sont une *Histoire du commerce, de la navigation, des arts et manufactures, agriculture, police, monnaie, et du luxe de l'Allemagne*.

Hanôvre, 1785-92, 4 part. in-8°; et la *Littérature du droit germanique*, Leipsig, 1782, in-8°.

FISCHER (JEAN), habile mathématicien et astronome, né à Miesbach en Bavière, mort à Wurtzbourg, le 21 février 1805, se fit recevoir dans l'ordre des jésuites. Après la réforme de cet ordre, il professa publiquement les mathématiques à Ingolstadt, et devint ensuite directeur de l'Observatoire de Menhelm. Il n'y resta pas long-temps; il entreprit un voyage en Angleterre, et en 1803, il fut appelé à une chaire d'astronomie à l'université de Wurtzbourg. Sa franchise, ses principes et sa haine contre l'intolérance et le fanatisme, lui concilièrent des amis, mais lui attirèrent encore plus d'ennemis. Ce fut pour se soustraire à leurs poursuites qu'il s'était réfugié en Angleterre, où il vécut constamment depuis 1795, jusqu'à l'époque de sa vocation. Il s'y fit estimer autant par ses mœurs que par ses vastes connaissances. On a de lui d'excellens *Mémoires sur l'astronomie*, insérés dans les *Éphémérides géographiques* de M. de Zach, et dans le *Journal de Physique* de Hübner, ainsi qu'un ouvrage *sur la matière de la lumière*, qui remporta le prix en 1779, à l'université de Gottingue.

FISCHER. *Voyez* PISCATOR.

FISCHERSTROEM (JEAN), écrivain suédois, secrétaire de la société patriotique de Stockholm, et membre de l'Académie des sciences de cette ville, cultivait en même temps les belles-lettres et les sciences économiques. Il donna, sous la forme de voyage, un *Essai d'une description du Mælar*. Stockholm, 1785, in-12, en suédois; et trois volumes d'un *Dictionnaire économique* embrassant l'agriculture, les fabriques et le commerce. Cet ouvrage est continué maintenant par le célèbre naturaliste Olaüs Swartz et quelques autres.

FISEN (BARTHÉLEMI), jésuite de Liége, né en 1591, mort le 26 juin 1649, publia des ouvrages remplis de recherches, mais quelquefois dénués d'une saine critique. I. *Origo prima festi corporis Christi*. Liége, 1628, in-12. II. *Historia Leodiensis*. Liége, 1696, in-fol. III. *Flores Ecclesiæ Leodiensis*. Lille, 1647, in-fol. Cette dernière production renferme les Vies des saints du diocèse de Liége.

FISH (SIMON), jurisconsulte anglais, mort en 1571. Son zèle trop ardent pour la réformation le mit dans la nécessité de fuir en Allemagne, où il se réunit à Guillaume Tyndale. Il écrivit une pièce intitulée *Requête des mendians contre les moines et religieux*, qui amusa beaucoup Henri VIII; alors ce prince permit à Fish de revenir en Angleterre. Le même auteur a traduit du hollandais en anglais un petit ouvrage intitulé *la Somme des Écritures*.

FISHER (JEAN), né à Beverley au diocèse d'York, vers 1455, docteur et chancelier de l'université de Cambridge, enfin, selon quelques auteurs, précepteur de Henri VIII, ne voulut pas reconnaître son élève pour chef de l'église anglicane, lorsque ce prince se sépara de Rome pour une maîtresse. Certains membres du clergé lui avaient proposé, quelque temps auparavant, de supprimer les petits monastères: ce prélat s'opposa fortement à leur

dessein. Il prévit très-bien que ce serait montrer au roi un moyen pour parvenir à la suppression des abbayes les plus considérables. Il leur conta, à ce sujet, l'apologue de la coignée, « qui demanda une petite branche d'arbre à une forêt pour se faire un manche; dès qu'elle l'eut obtenue, elle s'en servit pour détruire la forêt même. » Henri, le trouvant contraire à toutes ses idées, le fit mettre en prison, et ayant appris que Paul III lui préparait un chapeau de cardinal, il lui fit demander s'il l'accepterait: sur la réponse affirmative que Fisher fit par considération pour le pape, Henri VIII irrité, s'écria : « Quoi! il pousse jusque-là « l'insolence? Eh bien! que le « pape le lui envoie. Mère de « Dieu! il le mettra sur ses épau« les, car je ne lui laisserai pas de « tête pour le porter. » Et il tint parole. Fisher ne l'avait cependant ni désiré ni sollicité, et telle était son humilité, que Hume dit de lui : « Que si ce « chapeau eût été à terre, il ne se « serait pas baissé pour le ra« masser. » Henri fit aussitôt faire le procès à ce vénérable vieillard, qui eut la tête tranchée le 21 juin 1535. Des juges vendus à la tyrannie l'avaient trouvé coupable! Fisher fut un des meilleurs controversistes de son temps. Toutes ses œuvres ont été publiées, en un vol. in-fol., à Wirtzbourg, en 1597. On y trouve entre autres choses : un *Discours contre Luther*; un *Commentaire moral sur les sept psaumes pénitentiaux;* un *Traité des moyens de parvenir à la souveraine perfection de la religion;* un *Traité de la prière;* des *Sermons*, et des *Paraphrases*.

FISHER (Marie), anglaise et fanatique du 17me siècle, fille célèbre, l'une des saintes du quakérisme, ayant conçu le dessein de prêcher les dogmes des quakers jusque dans la cour du grand-seigneur, traversa seule l'Italie, et s'embarqua pour Smyrne dans un vaisseau de sa nation. Le consul anglais de cette ville n'eut rien de plus pressé que de la renvoyer. Il la fit reconduire à Venise. Désespérant de se rendre par mer à l'endroit de sa mission, elle s'y rendit par terre. Mahomet IV, un des plus barbares empereurs qu'aient eus les Ottomans, auprès de qui elle se fraya un accès, fut tenté de la punir de sa hardiesse; mais ses gestes, son ton et ses expressions lui apprirent bientôt que ce n'était qu'une extravagante qu'il fallait renvoyer dans son pays. Elle dut son salut au respect que les Turcs ont pour les personnes atteintes de folie. Cet ordre fut exécuté. La missionnaire, de retour, fut reçue avec enthousiasme par ceux de sa secte, et mariée à un de leurs principaux prophètes. C'était Guillaume Barlée, homme savant, et qui vint, dit-on, en France prêcher sa religion aux protestans du Languedoc.

FISKE (Nathan), ministre de Brookfield, Massachussetts, né en 1733, gradué en 1754 au collége d'Harvard, et ordonné en 1758, pasteur de l'église dans la troisième paroisse de Brookfield, y resta plus de 40 ans. En 1799, après avoir prêché pour la fête de Noël, il mourut le soir presque subitement. Fiske avait consacré toute sa vie à l'étude, et jouissait d'une grande estime. On a de lui un *Sermon historique sur l'établissement et l'accrois-*

sement de Brookfield, prononcé en 1775, plusieurs autres *Sermons* sur différens sujets, dont plusieurs sont des *Oraisons funèbres*, *les Leçons Dudléiènes*, 1796; *le Moniteur moral*, 2 vol. in-12, contenant beaucoup d'essais, 1801 : ils avaient paru précédemment dans les journaux.

FISSIRAGA (Antoine), gentilhomme issu d'une famille de Lodi qui avait été pendant tout le 13me siècle à la tête du parti Guelfe, profita de ce crédit héréditaire pour se rendre maître de la souveraineté de sa patrie, et l'empereur Henri VII le confirma en 1510 dans sa souveraineté; mais dans la suite, Fissiraga ayant fait alliance avec les ennemis de ce prince, fut vaincu, mis en prison, et mourut dans sa captivité.

FISTULARIO (Paul), praticien d'Udin, né en 1703, fit ses études à Padoue. De retour en sa patrie, il répandit le goût de la littérature grecque, qu'il cultivait avec succès, et se consacra tout entier à éclaircir l'histoire civile et ecclésiastique du Friouk. Parmi tous ses ouvrages, qui ne tendent qu'à ce but, on distingue *Osservazioni critiche intorno alla storia della città di Udine*, *dell'antica famiglia Savorgnano del Monte*, *e del generale parlamento della patria del Friuli*, *esposte in nove capitoli*. Son éloge a été publié par Jérôme Fistulario, son neveu, chanoine de la cathédrale d'Udine.

FITCH (Ralph), voyageur anglais, était d'abord commerçant à Londres, lorsque le désir de voir les contrées de l'Orient le porta à s'embarquer en 1583, pour Tripoli de Syrie; plusieurs de ses compatriotes furent ses compagnons de voyage. Ils parcoururent la Perse et l'Indostan, vinrent à Goa, où il firent quelque commerce. Leur succès, leur attira la haine des Jésuites. On les dénonça comme des hérétiques et des espions, et ils furent mis en prison; ils y restèrent plusieurs mois, et n'obtinrent leur liberté que moyennant une caution très-forte. Sitôt qu'ils furent libres, ils apprêtèrent tout pour leur départ, allèrent à Visapour et à Golconde, regagnèrent ensuite Ormus, Bassora, Alep et Tripoli, d'où il s'embarquèrent et arrivèrent à Londres le 29 avril 1591. La relation de ce voyage se trouve dans le tome II d'Hackluyt et dans le tome II de Purchas; elle est intéressante et renferme des choses très-curieuses et conformes à la vérité.

FITE. *Voyez* Lafite.

FI-TI, qui signifie en chinois *prince déposé*, est un nom commun à plusieurs empereurs de la Chine; on le donne plus particulièrement à Lieou-Tse-Nie, cinquième empereur de la dynastie des Song. Ce prince fut un monstre sur le trône. Son règne, qui ne dura pas même un an, fut un affreux tissu de crimes atroces. Il faisait égorger sans pitié ses ministres et tous leurs enfans, et ses parens, qui auraient pu après sa mort avoir quelques droits à l'empire; sa cour était inondée de sang. A tant de scélératesse, Fi-Ti joignait encore la plus hideuse débauche. Enfin le trône fut délivré d'un tel fardeau, cet empereur fut assassiné par un vil eunuque auquel il avait donné sa confiance. Il était monté sur le trône l'an 464 de l'ère chrétienne.

FITZ-GÉRALD (Gérard), doc-

teur de la faculté de médecine de Montpellier, né à Limerick en Irlande, mort en 1748, a laissé quelques thèses, comme celle *De Catameniis*, imprimée à Montpellier en 1731, in-8°; une autre *De Visu*, publié dans la même ville en 1741, in-8°; une troisième *De Carie ossium*, en 1742, in-4°, etc. Mais on a donné après sa mort un ouvrage plus considérable, qui parait être une traduction des cahiers qu'il avait dictés en latin dans les écoles; il est intitulé : ***Traité des maladies des femmes, traduit du latin de M. Fitz-Gérald, professeur dans l'université de Montpellier***, Paris (Avignon), 1758, in-12. Les cahiers de ce médecin, sur les maladies du sexe, ont été imprimés en latin sous le titre de ***Tractatus pathologicus de affectibus fœminarum præternaturalibus***, Paris, 1754, in-12; traduit en français, Paris, 1758, in-12.

FITZ-HERBERT (sir ANTHONY), savant jurisconsulte anglais sous le règne de Henri VIII, né au comté de Derby, mort en 1558, fut nommé, en 1523, juge à la cour des plaids-communs. On a de lui : I. *Le Grand Abrégé ou Recueil de cas de jurisprudence*. II. *De l'Office et de l'autorité du juge de paix*, Londres, 1538, in-12. III. *L'Office du shérif*, Londres, 1538, in-4°. On le croit encore auteur d'un *Livre sur l'arpentage*, et d'un autre *sur l'agriculture*.

FITZ-HERBERT (NICOLAS), en latin *Fierbertus*, autre petit-fils du jurisconsulte, né vers 1550, mort en 1612, élève du collége d'Exeter à Oxford, alla en Italie en 1572, et s'attacha au cardinal Guillaume Alan. Fitz-Herbert se noya par accident. On a de lui, I. *Description de l'université d'Oxford*. II. *De l'Antiquité et de la continuité de la religion catholique en Angleterre*. III. *Vie du cardinal Allan*.

FITZ-HERBERT (THOMAS), petit fils de sir Anthony, né en 1552 au comté de Stafford, mort en 1640, élève d'Oxford. Son zèle pour le catholicisme le força de s'expatrier. En 1614, il entra chez les jésuites à Rome, puis il alla à Bruxelles présider la mission anglaise. Ayant été nommé recteur du collège des Anglais à Rome, il y retourna, et y mourut en 1640, à l'âge de 87 ans, avec une grande réputation de savoir et de piété. Tous les ouvrages qu'il a laissés sont de controverse.

FITZ-JAMES. *Voy.* BERWICK.

FITZ-JAMES (FRANÇOIS, duc DE), né à Saint-Germain-en-Laye le 9 juin 1709, fils du duc de Berwick, renonça aux dignités de son père, dont il avait la survivance, pour embrasser l'état ecclésiastique. En 1727, il fut nommé par le roi abbé de Saint-Victor, évêque de Soissons en 1739, et mourut le 19 juillet 1764. Sa régularité, son *Instruction pastorale* contre le P. Berruyer, et son *Rituel*, dont les instructions sont imprimées en 2 et 3 vol. in-12, l'ont placé au rang des bons évêques de ce siècle. Les jésuites n'en ont pas toujours parlé de même; mais ces PP. l'ayant compromis dans une occasion importante, lorsque Louis XV fut malade à Metz, il régna depuis entre eux et ce prélat une mésintelligence qui produisit quelquefois de l'animosité. On a publié ses *Œuvres posthumes*, 1769, 2 vol. in-12, avec sa vie à la tête de ce recueil; et un troisième volume sous le

titre de *Supplément*, 1770, in-12. — Son frère, Charles, duc de Fitz-James, maréchal de France, mourut à Paris en mars 1787.

FITZ-MORITZ (Jacques), génie turbulent et factieux, voulut en 1579 faire une révolution en Angleterre, pendant les orages qu'excitaient les catholiques d'Irlande, sous le règne d'Élisabeth. S'étant mis dans la tête de détrôner la reine, à quelque prix que ce fût, il s'adressa d'abord à Henri III, roi de France, et aux Guises, pour avoir des troupes, et promit de leur soumettre l'Irlande et l'Angleterre. Son projet ayant été rejeté à cette cour, comme le rêve d'un cerveau exalté, il ne renonça pas pour cela à ses idées ambitieuses : il passa à Rome, où il trouva plus d'accueil. Deux prêtres (Nicolas Sanderus et Alan), l'un Anglais, l'autre Irlandais, l'introduisirent auprès du pape Pie V, qu'il séduisit par les promesses les plus brillantes. Fitz-Moritz, muni d'un étendard que le pape bénit lui-même, et de lettres de recommandation, passe en Espagne, et y obtient sept compagnies de Basques. Fort de ce secours, il se rend en Irlande, et aborde dans la presqu'île de Kerrey. Là, dit le P. Fabre, dans son Histoire ecclésiastique, livre 175, il fit bénir, par des prêtres de sa suite, un emplacement, et y éleva un fort sous lequel il mit ses vaisseaux à couvert. Mais ils y furent aussitôt attaqués par Thomas Courtenay, qui s'en rendit maître, et ferma, par ce moyen, le chemin de la mer à Fitz-Moritz. Les Espagnols furent fort consternés de cet échec : au lieu de ces troupes nombreuses que les prêtres irlandais leur avaient promises, ils ne voyaient de tous côtés qu'une solitude affreuse et désespérante, et ils se repentirent bientôt de leur crédulité. Cependant Fitz-Moritz, pour les rassurer, leur faisait espérer qu'ils recevraient dans peu du secours. Il tenta même de faire soulever les paysans de l'Ultonie et de la Connacie, deux provinces de l'Irlande; mais ce fut inutilement : les paysans tournèrent leurs armes contre le chef rebelle, tuèrent la plupart de ces gens, et lui-même. Son corps fut mis en pièces, et sa tête, plantée au bout d'une pique à la porte de la ville de Kilmaloc.

FITZ-SIMON (Henri), jésuite, né à Dublin vers 1569, d'un marchand de cette ville, fit ses études à l'université d'Oxford, passa à Louvain où il entra dans la compagnie de Jésus, et professa ensuite la philosophie à l'université de cette ville. Plus tard il repassa dans sa patrie, et s'y livra aux missions. Il se fit une grande réputation par ses conférences avec les ministres protestans. C'était un habile controversiste. Il mourut en 1644. On a de lui : *Justifications du sacrifice de la messe*, 1611, in-4°. *Britannomachia ministror. in plerisque et fidei fundamentis et fidei articulis dissidentium*, Douai, 1614, in-4°.

FITZ-STEPHEN (Guillaume), moine de Cantorbéry au 12e siècle, né à Londres, mort en 1191, a écrit la *Vie de saint Thomas, archevêque et martyr*, connu aussi sous le nom de Beket, dans laquelle il donne une description très-curieuse de Londres, et la première qui ait été donnée.

FIUME (Paul Bagelardo da), gentilhomme de Padoue, regardé comme le médecin le plus savant de son temps, vivait dans

le 15me siècle, et professa dans sa patrie la philosophie et ensuite la médecine. Il mourut en 1494. On lui doit un ouvrage plein d'érudition, intitulé : *De morbis infantium*, qu'il dédia au doge de Venise.

FIUME (IGNACE), du village de Saint-Antune au royaume de Naples, près Aversa, était religieux de l'ordre des prêcheurs, et vivait dans le 17me siècle. On a de lui plusieurs écrits dogmatiques, intitulés : *Schola veritatis*.

FIURELLI (TIBERIO), acteur de l'ancienne troupe italienne, connu sous le nom de *Vieux Scaramouche*, mort le 8 décembre 1694, à 88 ans, n'avait quitté le théâtre que cinq ans avant sa mort; et il avait alors encore tant d'agilité, qu'il donnait un soufflet avec le pied. Angelo Constantin, l'un de ses camarades, a écrit sa Vie. C'est un petit in-12, qui est parmi les livres de la Bibliothèque bleue. Il le représente d'un naturel emporté, avare, méfiant, et raconte de lui divers tours d'escroquerie. La reine, mère de Louis XIV, aimait ses lazzi et le faisait souvent venir. Un soir que le dauphin était de mauvaise humeur, il s'offrit de l'égayer, et ayant demandé la permission de le prendre sur ses genoux, il parvint à force de grimaces à le mettre en si belle humeur, que le jeune prince ne put résister à certains besoins qu'elle fit naître. Depuis ce jour Fiurelli eut ordre de venir le soir à la cour pour amuser Louis, qui, étant devenu roi, se plaisait à rappeller à Scaramouche sa mésaventure. Nous avons un *Scaramouchiana*, in 32 et un *Scaramouchiana*, in-12.

FIXLMILLNER (PLACIDE), astronome allemand, né le 29 mai 1721 au château d'Achelenthen, près l'abbaye des bénédictins de Cremsmunster, en Autriche, où son père régissait les biens du comte de Tun, s'est principalement fait connaître par des ouvrages sur l'astronomie, qui prouvent un observateur exact et profond calculateur. Il publia, en 1765, *Meridianus speculæ astronomicæ Cremisanensis*. Il y détermine avec soin la longitude et la latitude de l'observatoire de l'abbaye de Cremsmunster, où il a observé pendant trente ans avec autant d'assiduité que de succès. En 1776, parut son *Decennium astronomicum*, Styræ, 1 vol. in-4°, recueil précieux et digne de servir de modèle en son genre. Ses observations, depuis 1776 jusqu'à 1791, année de sa mort, ont paru sous le titre de *Acta astronomica Cremisanensia*. L'entrée de Fixlmillner dans l'ordre des bénédictins avait porté pendant quelques années son application sur d'autres objets. Appelé à enseigner la théologie et le droit, il publia en 1756 un petit traité, intitulé: *Reipublicæ sacræ origines divinæ*.

FIZES (ANTOINE), célèbre médecin de Montpellier, sa patrie, où il mourut en août 1765, à 75 ans. La faculté de médecine le compte parmi les professeurs qui ont le plus servi à la faire fleurir. Il éclaira la pratique de son art par une théorie lumineuse, et commanda une confiance absolue par les prodiges de ses cures et la sagesse de ses conseils. On lui reprocha trop de despotisme dans ses opinions, d'employer quelquefois trop de remèdes, et de ne voir dans toutes les

maladies que des humeurs à combattre et à chasser. Nous avons de cet auteur, qui joignait une grande simplicité de mœurs à des connaissances très-étendues et très-variées, plusieurs ouvrages qui lui ont fait un nom en Europe. Les principaux sont : I. *Opera medica*, 1742, in-4°. II. *Leçons de chimie de l'université de Montpellier*, 1750, in-12. III. *Tractatus de febribus*, 1749, in-12. Cet excellent ouvrage a été traduit en français, 1757, in-12. IV. *Tractatus de physiologiâ*, 1750, in-12. V. *De cataractâ*, traité qui peut être consulté avec fruit par les oculistes. Plusieurs *Dissertations* sur diverses matières de médecine, science que l'auteur possédait à un degré supérieur. *Voyez* sa Vie, par M. Estève, 1765, in-8°.

FLABANT LA BILLARDERIE, comte d'Angivilliers. *Voy*. Angivilliers.

FLABENIGO ou FLABENICO (Dominique), doge de Venise, de 1032 à 1043. Il était exilé, lorsque les Vénitiens révoltés contre le doge Dominique Orseolo, le rappelèrent pour le mettre à sa place. Le gouvernement de Flabenigo fut plein de sagesse et de modération. Il sut maintenir à Venise la forme du gouvernement républicain, en faisant rendre une loi qui avait pour but, d'empêcher les doges de s'associer leurs fils dans leurs fonctions. Il mourut en 1043, et eut pour successeur Dominique Contarini.

FLACCILLA (Ælia), impératrice romaine, fille d'Antonius, préfet des Gaules, et ensuite consul romain, née en Espagne, fut mariée à Théodose, lorsqu'il n'était encore que particulier. En montant sur le trône de Constantinople avec lui, elle reçut le titre d'Auguste. Flaccilla, remplie de vertus, contribua beaucoup par son zèle à la destruction de l'idolâtrie et à la propagation du christianisme. Bienfaisante avec discernement, simple dans ses manières, et modeste avec un extérieur plein de dignité, elle portait Théodose à l'indulgence et à la clémence. Ses incommodités l'ayant obligée d'aller prendre les eaux en Thrace, elle mourut à Scotuse en 388. Flaccilla fut mère d'Arcadius et d'Honorius. L'Église grecque l'honore comme une sainte. St. Grégoire de Nysse prononça son oraison funèbre. Elle a été quelquefois nommée par les Grecs, *Placilla* ou *Placidia*.

FLACCUS ILLYRICUS. *Voy*. Francowitz, Horace, Valerius et Festus Pompeius.

FLACÉ (René), curé de l'église de la Couture, dans un faubourg du Mans, né à Nogent-sur-Sarte, à cinq lieues de cette ville, le 28 novembre 1530, vivait encore en 1581. Il y a de lui, outre plusieurs pièces de théâtre, la tragédie d'*Elips, comtesse de Salberg*, représentée au Mans en 1579, et non imprimée ; divers autres ouvrages en prose et en vers, et sur tout un *Poëme* latin sur *l'origine des Manceaux*, qu'on peut voir dans la *Cosmographie* de Belleforest. La Croix-du-Maine dit qu'il était poète, théologien, philosophe, historien ; qu'il savait bien la musique, et qu'il prêchait avec succès ; mais il faut observer que La Croix louait un de ses compatriotes dans un temps où nous n'avions rien de bon. On a encore de lui : I. *Des prières tirées de la Bible, tournées*

de latin en vers français, au Mans, 1581, in-12. II. *Catechismus catholicus*, le Mans, 1590, petit in-4°, 1595. III. *Catéchisme catholicque et sommaire de la doctrine chrestienne*, ibid., 1576. C'est la traduction en vers français de l'opuscule précédent.

FLACHAT (Jean-Claude), négociant et voyageur français, né à Lyon d'une famille distinguée par ses services publics, devint membre de l'académie de sa patrie, et mérita cette distinction par un assez bon ouvrage, intitulé: *Observations sur le commerce et les arts d'une partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique*, Lyon, 1756. 2 vol. in-12. Ce livre offre sur le Levant et sur Constantinople quelques idées nouvelles. L'auteur prétend avoir pénétré dans le sérail du grand-seigneur. Il intéresse plus par les faits que par le style. Flachat mourut quelque temps après l'impression de son livre.

FLACHSENIUS (Jean), né en 1636, mort le 11 juillet 1708, était évêque d'Abo, en Finlande. Il était très-versé dans la théologie et dans les mathématiques et professa ces deux sciences avec succès. On a de lui des *Observations sur la comète de* 1681, et un recueil intitulé: *Sylloge systemat. theolog. mundi antè et post diluvium ad hæc nostra tempora*, Abo, 1690. — Flachsenius (Jacob) présumé frère du précédent, composa plusieurs ouvrages sur la théologie et la physique.

FLACIUS. *Voyez* Francowitz.

FLACIUS (Mathias), fils d'un ministre du même nom, né à Brunswick, vers le milieu du 16e siècle, fut professeur de médecine à Rostock en 1590, et mourut vers l'an 1615. On lui attribue les ouvrages suivans: I. *Themata de concoctione et cruditate*, Rostochii, 1594, in-8°. II. *Disputationes XVIII, partim physicæ, partim medicæ, in academiâ Rostochianâ propositæ*, Rostochii, 1602, 1603, in-8°. III. *Commentariorum de vitâ et morte libri quatuor*, Francfort, 1584, in-4°. Lubecæ 1616, in-8°. Il y a une édition antérieure, publiée à Francfort en 1584, in-8°. IV. *Compendium logicæ ex Aristotele*, Rostochii, 1596, in-12.

FLACOURT (Étienne de), né à Orléans en 1607, directeur-général de la compagnie française de l'Orient, et commandant de Madagascar où il avait commandé en 1648 une expédition malheureuse, ainsi que toutes celles qui l'avaient précédée, mais qui nous a procuré une *Histoire* très-détaillée *de cette île*, qu'il avait bien étudiée pendant un séjour de dix ans. Il la fit imprimer à Paris en un volume in-4°, avec des figures dessinées et gravées par lui-même, et la dédia au surintendant Fouquet, qui avait le principal intérêt dans la compagnie dès-lors formée pour les Indes orientales. Il se noya le 10 juin 1660. On lui doit encore, I. Un *Petit Catéchisme* (madécasse et français) *avec les Prières du Matin et du Soir*, Paris, 1657; II. *Dictionnaire de la langue de Madagascar, avec quelques mots de la langue des sauvages de la baie de Saldagne, au cap de Bonne-Espérance*, ibid. 1658, in-8°.

FLAD (Philippe-Guillaume-Louis), jurisconsulte allemand, né à Heidelberg, mort le 1er juin

1786, dans la même ville où il était directeur du conseil ecclésiastique, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : I. *Ichnographia originum Francothalinensium*, 1743, in-4°; II. *Amœnitates novæ Palatinæ historico litterariæ*, 1744, in-4°; III. *Tentamina prima de statu litterario et eruditis qui in Palatinatu floruerunt*, Heidelberg, 1761, in-4°; IV. *Essai ou premiers élémens d'une histoire complète du Palatinat de Bavière*, 1746, in-fol.; V. *Notice des plus fameux graveurs en monnaies et médailles*, Heidelberg, 1751, in-4°. Ces deux dernier ouvrages sont en allemand. On peut consulter pour les autres ouvrages le dictionnaire de Meusel. — Flad (Jean-Daniel), que l'on croit frère du précédent, mort en octobre 1779, âgé de 61 ans, était archiviste de l'administration ecclésiastique de Heidelberg, sa patrie. On a de lui en français, des *Pensées sur une monnaie d'argent des anciens alemans, avec fig.*, Heidelberg, 1753, in-8°. En 1755 l'académie de Gottingue couronna un mémoire qu'il avait composé sur l'époque où l'on a commencé à faire usage du papier de chiffons.

FLAHERTY (Roderic O-), historien irlandais, né en 1630 à Moycullin dans le comté de Galway. Ayant été dépouillé de son patrimoine par suite de la rebellion de 1641, il se retira dans une petite ferme à Park dans la baronie de Moycullin, où il mourut en 1718. Il s'était livré à l'étude de l'histoire, et donna le résultat de ses recherches sous ce titre : *Ogygia, seu rerum tribernicarum Chronologia ex pervetustis monumentis fideliter inter se collatis eruta atque et sacris et profanis litteris primarum orbis gentium, tam genealogicis quàm chronologicis suffulta præsidiis*, Londres, 1685, in 4°, traduit en anglais par James Hély, 1793, 2 vol. in-8°. Cette histoire, divisée en trois parties commence au déluge et va jusqu'en 1684 de J.-C. Elle fut attaquée par sir Georges Mackensie et plusieurs autres écrivains. Flaherty leur répondit.

FLAMAEL. *Voyez* Bertholet Flemael.

FLAMAND. *Voy.* Duquesnoy.

FLAMEL (Nicolas), natif, dit-on, de Pontoise, exerça la profession d'écrivain, librairejuré à Paris. Né sans biens, on le vit tout à coup riche. Il soulagea les malheureux, fonda des hôpitaux, répara des églises. Naudé attribue sa fortune (qui n'était pas aussi considérable qu'on l'a dit) à la connaissance qu'il avait des affaires des juifs. Il ajoute que lorsqu'ils furent chassés de France en 1394, et que leurs biens furent acquis au roi, Flamel traita avec leurs débiteurs pour la moitié de ce qu'ils devaient, et leur promit de ne pas les dénoncer. Ce récit est réfuté par Saint-Foix, dans le premier volume de ses *Essais sur Paris*. On dit qu'il dut sa fortune à la connaissance qu'il avait des principes du commerce, dans un temps où tout le monde les ignorait. Il mourut à Paris le 22 mars 1418. (*Voyez* sur cet homme singulier, l'*Histoire critique de Nicolas Flamel et de Pernelle sa femme, recueillie d'actes anciens, qui purifient l'origine et la médiocrité de leur fortune*, Paris, 1761, in-12. Cet ouvrage est de

l'abbé Villain.) On a attribué à Flamel un *Sommaire philosophique*, en vers, Paris, 1561, in-8°. On joint à ce livre l'*explication des figures hiéroglyphiques que mit Flamel au cimetière des Innocens*, in-4°, Paris, 1682. Les bibliographes lui ont attribué plusieurs autres ouvrages, entr'autres; *Le désir désiré*, ou *Trésor de philosophie*, *autrement le Livre des six paroles*, Paris, 1618, 1629, in-8° et le *Grand éclaircissement de la pierre philosophale pour la transmutation de tous métaux*, Paris, 1628, in-8°; Paris, Lamy, 1682.

FLAMIN LEWISTON (Mlle), d'une ancienne famille d'Écosse, accompagna en France la jeune Marie Stuart. On l'appelait à la cour de France la belle Écossaise, et Henri II devint amoureux d'elle et l'aima pendant plusieurs années. Il en eut un fils qui porta le nom de Henri d'Angoulême, grand prieur de France, qui fut tué à Aix en 1588, par Philippe Altovitti, mari de la belle Châteauneuf.

FLAMINIA. *Voyez* RICCOBONI.

FLAMININUS (TITUS-QUINTIUS), élevé au consulat par son mérite, l'an 198 avant J.-C., n'ayant pas encore trente ans, se proposa Scipion pour modèle; et il ne lui manqua, pour égaler la gloire de ce héros, que d'avoir à combattre des rivaux aussi redoutables. Comme lui, il avait toutes les vertus civiles et militaires. Nommé général des troupes romaines contre Philippe V, roi de Macédoine, il força l'armée de ce prince dans les défilés de l'Épire, et soumit presque entièrement cette province, réduisit la Thessalie, la Phocide, la Locride. Il joua dans la Grèce le rôle le plus brillant, et fit publier aux jeux isthméens, à Corynthe, par un crieur public, que les Grecs étaient remis en liberté : il fut en effet leur libérateur et leur père. La république l'envoya dans la suite vers Prusias, pour demander la tête d'Annibal, sous le vain prétexte qu'il tramait quelque chose contre Rome. Flamininus agit si adroitement auprès de ce prince, que les Romains se virent délivrés de ce terrible ennemi. En 563, il fut nommé censeur, et remplit cette magistrature avec beaucoup de douceur. Il fut nommé pour la seconde fois consul l'an 601 de Rome.

FLAMINIO (GIOVANNI-ANTONIO), dont le nom était *Zarabbini* de Cotignola, savant italien, né à Imola, en 1464, mort à Bologne en 1536, fut un célèbre professeur de belles-lettres à Bologne. On a de lui : I. Des *Poésies* en latin. II. Douze *Livres de Lettres*. III. Un *Dialogue sur l'éducation des enfans*. IV. Un *Traité de l'origine de la philosophie*. V. Une *Grammaire latine*. VI. Les *Vies de saint Dominique et d'Albert-le-Grand*. Ses *Lettres* ont été imprimées pour la première fois à Bologne en 1744

FLAMINIO (MARC-ANTOINE), fils du précédent, naquit à Seravalle en 1498. Le cardinal Farnèse, dont il était protégé, le fit nommer secrétaire du concile de Trente; mais sa santé délicate l'empêcha de remplir cette commission. Il mourut à Rome, le 18 février 1550, à 52 ans. On a de lui des *Lettres* et des *Épigrammes*, 1561, in-8°, traduites en vers français, par Anne des Marquets, Paris, 1569, in-8°. Sa

Paraphrase de trente psaumes, entreprise à la sollicitation du cardinal Polus, et imprimée à Florence en 1558, in-12, offre d'assez beaux vers et une latinité pure. Ses autres écrits ne méritent pas moins d'être lus. On en a donné une nouvelle édition à Padoue, en 1743, in-8°, sous ce titre : *Flaminiorum, Marc-Anton., Joan-Anton. et Gabrielis carmina, edente Mancurtio.*

FLAMINIO (Lucius), littérateur, né en Sicile, dans le 15e siècle, passa en Espagne, et professa avec distinction la rhétorique à l'université de Salamanque. Jaloux de ses succès, ses confrères lui causèrent des désagrémens, qui l'obligèrent à se retirer à Séville. Il revint dans la suite à Salamanque, et y mourut, en 1509, dans un âge peu avancé. Ses ouvrages sont : I. *In Plinii procemium Commentarium, Orationes et Carmina*, Salamanque, 1503. II. Plusieurs *Lettres* insérées dans le Recueil de Marini, Valladolid, 1514.

FLAMINIUS (Caïus), consul romain, d'un caractère turbulent et emporté, fut le premier qui, étant tribun du peuple, proposa la loi agraire, qui porta si long-temps le trouble dans Rome. Attiré au combat par les ruses d'Annibal, perdit la fameuse bataille de Trasimène, où il resta sur la place avec un grand nombre de sénateurs, l'an 535 de Rome. L'Italie lui doit la voie Flaminia, qu'il avait ouverte l'année précédente.

FLAMINIUS (Nobilius), théologien et critique de Lucques, mort en 1590, à 58 ans, publia, en 1588, à Rome, in-fol., sur la *Bible des Septante*, des *Notes* pleines d'érudition. Il dirigea aussi l'impression des Bibles que fit faire Sixte-Quint. Il rétablit l'ancienne version latine avec les fragmens trouvés dans les SS. Pères, en traduisant mot pour mot le grec des Septante, comme dans l'édition de Rome. *Voyez* un Traité *de Prædestinatione*, ibid., 1581, in-4°.

FLAMMA (Galvaneus). *Voyez* Fiamma.

FLAMSTEED (Jean), célèbre astronome, né à Denby dans le Derbyshire en Angleterre l'an 1646, prit du goût pour l'astronomie, en voyant une sphère de Sacrobosco. Il cultiva cette science avec beaucoup de succès, fut membre de la société royale de Londres en 1670, et, la même année, nommé astronome du roi, avec une pension de cent liv. sterling, ensuite directeur de l'observatoire de Greenwich. Il mourut célibataire le 31 décembre 1719. Cet astronome avait partagé son temps d'une façon singulière ; il donnait le jour aux cafés, et la nuit aux astres. On a de lui : I. *Historia cœlestis*, Londres, 1712, un seul vol. in-fol., et 1725, en 3 vol. in-fol. II. *Éphémérides*. III. *Doctrine de la sphère*, imprimée en 1681, avec le nouveau Système de mathématiques de Jonas Moor, le plus zélé protecteur de Flamsteed. IV. *Atlas céleste*, Londres, 1729, in-fol., revu par Lemonnier, augmenté d'observations par Pasumot, et d'un planisphère austral de Lacaille, seconde édition publiée par Fortin, Paris 1776, in-4°. Newton ayant trouvé plusieurs de ses observations peu justes, Flamsteed écrivit contre lui ; mais l'académie des sciences de Paris jugea en faveur de son

adversaire. Flamstéed se distingua par ses observations sur le nombre d'étoiles visibles, et par ses longues études pour les déterminer avec précision : il les porte jusqu'à trois mille; d'autres en comptent beaucoup davantage. Rheita, célèbre astronome, assure en avoir vu plus de 2,000 dans une seule constellation. Galilée prétend en avoir découvert 500 dans une petite partie de l'Orient. Lacaille 980 dans une partie du ciel austral. Le P. Mayer proteste en avoir vu en 1777 plus de 200, dont aucun astronome n'a jamais fait mention : d'où l'on peut conclure que les étoiles en général, mais encore les étoiles visibles, sont innombrables, que Dieu seul en connaît le nombre : et que, suivant David, il les appelle toutes par leur nom : *Qui numerat multitudinem stellarum et omnibus eis nomina vocat.* Psal. 146.

FLANDRIN (Pierre), professeur, directeur adjoint de l'école vétérinaire, membre du conseil d'agriculture et de l'institut, né à Lyon le 12 septembre 1752, étudia l'art vétérinaire sous Chabert, son oncle maternel; mais il s'était spécialement attaché à l'anatomie comparée. Des expériences sur l'absorption des vaisseaux lymphatiques, des dissertations sur la nature et les attributs du sarigue (animal très-singulier par sa conformation, et qui est propre au Nouveau-Monde), sur l'étendue de la rétine, et sur un assez grand nombre d'autres points d'anatomie comparée et de physiologie, prouvent dans leur auteur une grande sagacité. L'académie des sciences, à laquelle il avait présenté de bonnes observations sur la rage, lui donna en 1791 des lettres de correspondant. Quelques années auparavant il avait fait deux voyages par ordre du gouvernement, l'un en Angleterre et l'autre en Espagne, qui lui inspirèrent un goût très-prononcé pour tous les détails de l'économie rurale : l'éducation des moutons avait surtout fixé son attention. Les recherches qu'il avait faites sur la conduite des troupeaux, et particulièrement sur l'amélioration des laines dans ces deux états, devinrent les matériaux d'un traité complet qu'il publia en 1794, in-8°, sur l'éducation des moutons. C'est l'ouvrage le plus riche en faits que nous possédions sur cette matière. On a encore de lui un *Précis de l'anatomie du cheval;* un *Précis de la connaissance extérieure du même animal;* un *Précis splanchnologique*, ou *Traité abrégé des viscères du cheval*, et un *Mémoire sur la possibilité d'améliorer les chevaux en France*, 1790, in-8°. Les journaux consacrés aux sciences, contiennent un grand nombre de ses *Dissertations* sur divers objets d'art vétérinaire et d'économie rurale. Flandrin mourut à Paris d'une péripneumonie en 1796. On trouve une notice sur sa vie et ses ouvrages dans la *Feuille du cultivateur* du 15 juin 1796.

FLANGINI (Louis), cardinal et patriarche de Venise, où il était né en juillet 1733, cultiva les lettres et les sciences dans sa jeunesse, et occupa successivement les charges de sénateur, de censeur, et plusieurs autres emplois de distinction dans la république. Appelé à Rome par le pape Clément XIV, il fut nommé auditeur du tribunal de la Rote, et élevé

à la prélature. Pie VI lui donna le chapeau de cardinal en 1789, et l'empereur d'Autriche le fit, en 1801, patriarche de Venise, et primat de la Dalmatie. Ce prélat mourut à Venise vers la fin de février 1804. On a de lui : I. *Annotazioni alla corona poetica di Querino Telpasinio in lode della repubblica di Venezia*, Venise, 1750. II. *Rime di Bernardo Capella, con annotazioni*, 2 tomes, Bergame, 1750. III. *Orazione per l'Esaltamento del Doga, Mario Foscarini*, Venise, 1762. IV. *Argonautica de Apollonio Rhodio*, traduction en vers avec des notes, Rome, 1781, 2 vol. Flangini était de l'académie des Arcadiens.

FLASSANS (Taraudet de), poète provençal, natif de Flassans, vers le commencement du 14me siècle, petit village de Provence dans le diocèse de Fréjus, obtint, dit-on, de Foulques de Pontève une portion de cette terre pour un poëme intitulé : *Lous ensegnamens per si garder contra las traysons d'amor*. Le Moine, dit le Monge des îles d'Or, au rapport de Jehan de Notre-Dame, assure que cet ouvrage valait beaucoup plus, mais qu'il fut inutile au vendeur et à l'acheteur, trompés l'un et l'autre par leurs maîtresses. Taraudet vivait en 1354. La reine Jeanne, continue le même historien, se servit de lui pour faire des remontrances à l'empereur Charles IV, qui passait en Provence, et il s'en acquitta très-bien.

FLASSANS. *Voyez* Pontève.

FLATMAN (Thomas), poète anglais, né à Londres en 1633, mort en 1688, élève de l'école de Winchester, puis du nouveau collége à Oxford, entra au collége de justice du temple, après avoir quitté l'université. Ses poëmes, très-licencieux, et de peu de mérite, ont été imprimés en 1682, in-8°. Il avait montré dans sa jeunesse une grande aversion pour le mariage, et avait composé à ce sujet une chanson qui commençait ainsi : *Tel qu'un chien qui traîne une bouteille étroitement liée à sa queue*, etc. Cependant il se maria plus tard, séduit par la beauté, et surtout par la dot d'une jeune personne. Ses amis qui n'avaient pas oublié la chanson, vinrent la lui chanter dans une sérénade qu'ils lui donnèrent la première nuit de ses noces. Il avait aussi cultivé l'art de la peinture, et son pinceau valait, dit-on, mieux que sa plume.

FLAUST (Jean-Baptiste), célèbre avocat au parlement de Rouen, mort à sa terre de Saint-Sever, près Vire, le 21 mai 1783, âgé de 72 ans, se consacra dès sa jeunesse au barreau. Nous avons de lui un ouvrage, fruit de 40 années de travail, sur la coutume de Normandie, en 2 vol. in-8°, intitulé : *Explication de la Jurisprudence et de la coutume de Normandie, dans un ordre simple et facile*. On aurait désiré que l'auteur en eût retranché quelques longueurs, et y eût ajouté une table des matières.

FLAVEL (Jean), théologien anglais non-conformiste, né au comté de Worcester, élève d'Oxford, où il fut reçu bachelier-ès-arts, prit les ordres en 1650, et fut ordonné prêtre à Salisbury. Il obtint une cure à Darmouth au comté de Devonshire, où il écrivit sa *Navigation spirituelle*. En 1662, déposédé de son bénéfice, il continua des prédications particulières. A l'avénement de

Jacques II au trône, Flavel retourna à Darmouth, et en 1691, il mourut subitement à Exeter. Ses ouvrages, en 2 vol. in-folio et 6 vol. in-8°, sont très-estimés.

FLAVIE. *Voyez* DOMITILLE et EUSÉBIE.

FLAVIEN (Saint), patriarche d'Antioche, d'une naissance illustre, fut placé sur le trône patriarcal du vivant de Paulin. Cette élection, confirmée par le concile de Constantinople en 382, fut l'origine d'un schisme, éteint sous le pape Innocent I. Flavien chassa de son diocèse les hérétiques messaliens, qui l'avaient infecté de leurs erreurs. Il demanda grâce à l'empereur Théodose pour son peuple, et l'obtint. Les habitans d'Antioche avaient renversé et outragé dans une sédition la statue de l'empereur, de l'impératrice Flaccille, morte trois ans auparavant, et dont la mémoire était chère à tous les habitans de l'empire. Flavien parla pour eux avec éloquence. Saint-Chrysostôme, qu'il avait ordonné prêtre, avait, dit-on, composé sa harangue. Ce prélat mourut en 404. Quoiqu'on lui ait donné le nom de *Saint*, il ne paraît pas qu'il ait été honoré d'un culte public, ni chez les Grecs, ni chez les Latins.

FLAVIEN (St.) patriarche de Constantinople, succéda à Proclus dans le patriarcat de Constantinople en 447. Chrysaphius, favori de l'empereur Théodose-le-Jeune, voulait le faire chasser de son siége; le saint prélat brava ses menaces. Il ne se montra pas moins ferme contre Eutychès, qui dogmatisait vers le même temps. Il l'anathématisa dans un concile; mais les partisans de l'hérésiarque condamnèrent Flavien et le déposèrent en 449, dans le fameux synode connu sous le nom de brigandage d'Éphèse: Dioscore, évêque d'Alexandrie, accompagné d'une foule de soldats et de moines, présidait à cette séditieuse assemblée. Flavien appela de cette condamnation; mais Dioscore ne répondit à ses raisonnemens que par des coups, et le maltraita si cruellement, que Flavien, dit-on, en mourut trois jours après.

FLAVIGNY (VALÉRIEN), docteur de Sorbonne, chanoine de Reims, et professeur en hébreu au collége de France, né dans le diocèse de Laon, et mort à Paris en 1674, dans un âge assez avancé, était un homme plein de feu dans sa conduite et dans ses écrits. Il déféra à la faculté de théologie une thèse soutenue chez les jésuites du collége de Clermont, appelé depuis le collége de Louis-le-Grand. On prétendait dans cette thèse que le système de Copernic, contraire à l'Écriture, et foudroyé par le Vatican, avait été anathématisé par les inquisiteurs italiens qui condamnèrent Galilée, et que par conséquent on ne pouvait le défendre en France. Flavigny possédait l'hébreu, la théologie, les belles-lettres; mais il cherchait trop à déprimer ceux qui en savaient autant et plus que lui. Il écrivait d'ailleurs plutôt avec l'impétuosité d'un jeune Hibernois, qui argumente sur les bancs, qu'avec la gravité d'un vieux théologien. On a de lui la défense d'une thèse qu'il avait signée en qualité de grand-maître d'études. Il y était dit que l'épiscopat n'est pas un sacrement distinct de la prêtrise. Cette apologie a été imprimée à Tournay, en 1668, in-4°.

Il fut l'éditeur des Œuvres de Guillaume de Saint-Amour, docteur célèbre des 12[me] et 13[me] siècles. Il écrivit et publia plusieurs lettres critiques sur l'édition projetée de la *Bible polyglotte* de Lejay, à cause de la manière dont on s'exprimait au sujet du texte hébreu dans la préface de cette Bible.

FLAVIGNY (César-François), né vers 1740, à Craonne, en Laonnais, capitaine au régiment des gardes-françaises, quitta ce corps au commencement de la révolution, lorsqu'il fut licencié, (il avait été fait maréchal de camp un an auparavant), et se retira dans sa terre de Charmes près de La Fère en Picardie, où il est mort le 11 décembre 1803. Il a laissé plusieurs ouvrages, entre autres : I. *Principes fondamentaux de la construction des places*, Paris, 1775, in-8°. II. *Introduction à l'Histoire naturelle et à la géographie de l'Espagne*, traduit de l'anglais de Bowles, *ibid*, 1776, in-8°. III. *Correspondance de Fernand-Cortez avec Charles-Quint, sur la conquête du Mexique*. Paris, 1778, in-12. — Son fils unique, A. L. J. vicomte de Flavigny, lieutenant au même régiment, âgé de 30 ans, condamné à mort le 24 juillet 1794, par le tribunal révolutionnaire de Paris, comme complice d'une conspiration dans la maison de Saint-Lazarre où il était détenu, fut un des gentilshommes qui se rendaient constamment auprès de la personnne de Louis XVI, aux approches des évènemens critiques; il ne quitta ce prince malheureux qu'après la journée du 10 août.

FLAVIO (Biondo), ou BIONDO (Flavio), natif de Forly, secrétaire d'Eugène IV, et de quelques autres papes, mourut à Rome, en 1463, à 75 ans. Quoiqu'il eût été à portée de faire une fortune considérable, il n'amassa pas de grands biens, et vécut toujours en philosophe. On a de lui : I. *Italia illustrata*, Rome, 1474, in-fol. II. *Historiarum ab inclinatione Romani imperii ad annum* 1440, *decades III*, à Venise, 1483, in-fol. Ces deux ouvrages se trouvent aussi dans le recueil de ses œuvres, Bâle. 1431, in-fol. « Il ne faut pas, dit le père Nicéron, se fier trop à ce qu'il dit. Il a souvent suivi des guides trompeurs et il avait plus en vue de ramasser beaucoup de choses que d'examiner si elles étaient véritables. » Son style pourrait être plus pur et plus clair. Ses travaux n'ont pas cependant été inutiles à la république des lettres, parce qu'il a été le premier qui ait répandu la lumière sur les antiquités romaines. Sigonius, qui traita les mêmes matières que lui, d'un style moins embarrassé, et avec plus de méthode, l'a pillé fort souvent. Son traité *De Româ triumphante*, en dix livres, a été beaucoup consulté autrefois; on le trouve dans le recueil de ses œuvres, ainsi que sa *Roma instaurata*, en trois livres, ouvrage d'une érudition prodigieuse pour le temps où il parut. La première édition est de Vérone, 1482, in-fol.

FLAVITAS ou FRAVITAS, patriarche de Constantinople, après Acace, en 489, employa la ruse pour se faire élire. L'empereur Zénon avait fait mettre sur l'autel de la grande église de Constantinople un papier blanc

et cacheté, en priant le ciel de faire connaître le nom du prêtre qu'il convenait d'élever à la chaire patriarcale; Flavitas corrompit l'eunuque qui avait la garde de l'église, et traça son nom sur le papier, sans qu'on pût se douter de la supercherie. Quelques historiens ont révoqué en doute ce trait d'imposture. On peut voir ce qu'en dit Tillemont dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique*, où ce fait est amplement discuté. Il fut nommé patriarche. C'était le plus fourbe et le plus artificieux des hommes. Dans le temps même qu'il jurait aux hérétiques qu'il ne voulait avoir aucune communication avec le pontife de Rome, il écrivait sourdement au pape Félix : son crime ayant été découvert, sa mort seule qui arriva peu après en 490, lui épargna un châtiment exemplaire.

FLAVIUS (Caius), fils d'un affranchi de Rome, parvint à l'édilité curule. Suivant Cicéron qui s'accorde en cela avec Tite-Live, il vivait vers l'an 447 de Rome. Il avait de l'adresse et de l'éloquence, et quoique d'une basse extraction, il avait rempli avant d'être édile plusieurs autres magistratures. Ayant long-temps exercé la profession de scribe d'un magistrat, il avait été à même de connaître les formules qu'on était obligé d'employer à peine de nullité pour les actions qu'on intentait en justice, et il les publia. Cette collection fut appelée de son nom *Jus Flavianum*. Il jouissait à Rome de la plus grande popularité, et fut comblé d'honneurs. On le chargea de dédier un temple à la Concorde, honneur qui n'avait appartenu jusqu'alors qu'aux consuls ou aux généraux renommés.

FLAVIUS-CLEMENS. *Voyez* Domitilla, *à la fin*.

FLAVIUS-JOSEPHE. *Voyez* Joseph.

FLECHELLES. *Voy.* Guérin.

FLÈCHEUX (......), mort à Paris le 4 novembre 1793, à l'âge de 55 ans, est auteur d'un planétaire ou planisphère propre à mettre sous les yeux de la jeunesse le mouvement des astres. Il a publié en outre l'*Oxocosme*, ou démonstration du mouvement annuel tropique et diurne de la terre autour du soleil, 1784, in-8°.

FLECHIER (Esprit), né le 10 juin 1632, à Pernes, petite ville du diocèse de Carpentras, fut élevé dans le sein des lettres et de la vertu, auprès du P. Hercule Audiffret, son oncle, général des pères de la doctrine chrétienne. Fléchier ayant quitté cette congrégation après la mort de son oncle, parut à Paris comme bel esprit et comme prédicateur, et se fit un nom célèbre sous ces deux rapports. Il eut part aux bienfaits que Louis XIV répandit sur les gens de lettres. Fléchier, encouragé par ces récompenses, fit de nouveaux efforts, et balança bientôt la réputation de Bossuet dans l'oraison funèbre. Celle de Turenne, son chef-d'œuvre, fit donner des larmes au héros, et mit le comble à la gloire de l'orateur. On admira surtout le beau parallèle du maréchal de France avec Judas Maccabée. Il est vrai qu'il n'était pas le premier qui eût transporté aux généraux modernes les éloges donnés à cet ancien capitaine. Lingendes, évêque de Mâcon, et Fromentière, évêque d'Aire, s'en étaient déjà servis; l'un, dans l'oraison funèbre de Charles-Emanuel duc de Savoie; l'autre dans

celle du duc de Beaufort. Mais Fléchier se rendit propre ce lieu commun, par les ornemens dont il l'embellit dans son exorde, qui est un chef-d'œuvre. La cour récompensa ses talens, en 1685, par l'évêché de Lavaur, et en 1687 par celui de Nîmes. Louis XIV lui dit, en le nommant au premier : « Ne soyez pas surpris si j'ai récompensé si tard votre mérite ; j'appréhendais d'être privé du plaisir de vous entendre. » Le diocèse de Nîmes était rempli de protestans : il se conduisit avec eux en bon pasteur. Il les instruisit tous par la solidité de ses discours, et en ramena plusieurs dans le sein de l'Église par l'esprit de paix, de douceur et d'indulgence qui l'animait. La charité qu'il exerçait envers la partie de son troupeau séparée de l'Église se faisait encore plus sentir à celle qui, dans le sein de l'Église même, avait besoin de son indulgence et de ses secours. Une malheureuse fille, que ses parens avaient contrainte à se faire religieuse, avait cédé à un moment d'erreur, et n'avait pu cacher à sa supérieure les suites de sa faiblesse. Fléchier apprit que cette supérieure l'en avait punie de la manière la plus cruelle, en la faisant enfermer dans un cachot, où, couchée sur de la paille, et réduite à un peu de pain qu'on lui donnait à peine, elle attendait la mort comme le terme de ses maux. L'évêque de Nîmes se transporta dans le couvent, et, après beaucoup de résistance, se fit ouvrir la porte du réduit affreux où cette infortunée se consumait dans le désespoir. Dès qu'elle aperçut son pasteur, elle lui tendit les bras comme à un libérateur. Le prélat, jetant un regard d'indignation sur la supérieure : Je devrais, lui dit-il, si je n'écoutais que la justice humaine, vous faire mettre à la place de cette victime de votre barbarie ; mais le Dieu de clémence, dont je suis le ministre, m'ordonne d'user envers vous de l'indulgence que vous n'avez pas eue pour elle, et dont il usa à l'égard de la femme adultère. » Il fit aussitôt tirer la religieuse de cette horrible demeure, et ordonna qu'on eût d'elle les plus grands soins. Mais ses ordres charitables ne purent la rendre à la vie ; elle mourut après quelques mois de langueur, en bénissant le nom de son vertueux évêque.... Un des soins les plus chers de Fléchier était de consoler ses diocésains dans leurs afflictions. Dans la disette de 1709, il répandit des charités immenses. Les catholiques et les protestans y eurent une part égale, uniquement réglée sur ce qu'ils souffraient, et non sur ce qu'ils croyaient. Il refusa d'employer à la construction d'une église des fonds destinés à des aumônes : « Quels cantiques, disait-il, valent les bénédictions du pauvre ! et quel spectacle plus digne des regards de Dieu que les larmes des indigens essuyées par ses ministres ! » Quand on lui parlait de l'excès de son zèle et de ses charités : « Sommes-nous évêques pour rien, s'écriait-il ? » On l'a vu plus d'une fois, avec la simplicité digne des premiers siècles, aller à pied dans les rues de Nîmes, donnant l'aumône d'une main, et la bénédiction de l'autre. A tant de vertus, il joignait une modestie noble. Fils d'un bourgeois qui n'avait qu'une petite métairie et un moulin qu'il faisait valoir lui-même, et parvenu à l'épiscopat, il n'avait ni la sottise de cacher

l'obscurité de sa naissance, ni la vanité plus raffinée de chercher dans cette obscurité même un titre de gloire. Un jour cependant il sortit de sa simplicité ordinaire. Un prélat orgueilleux lui ayant dit un jour : « Avouez que votre père aurait été bien surpris de vous voir sortir de son moulin pour devenir évêque. — Je crains bien, lui répondit Fléchier, que si le vôtre avait travaillé au moulin, vous n'eussiez toute votre vie tourné la meule. » On raconte aussi que le maréchal de la Feuillade lui ayant dit un jour : « Avouez que votre père serait bien étonné de vous voir ce que vous êtes. — Non, lui répondit Fléchier, car ce n'est pas le fils de mon père, c'est moi qu'on a fait évêque... » Fléchier, quelque temps avant de mourir, eut un pressentiment de sa fin prochaine. Il ordonna à un sculpteur de faire un dessin très-modeste de son tombeau, car il craignait que la reconaissance ou la vanité ne voulût élever à sa cendre un monument trop remarquable. Le sculpteur fit deux dessins ; mais les neveux du prélat empêchèrent l'artiste de les lui présenter, cherchant à écarter, s'il était possible, de l'esprit de leur oncle, une idée affligeante pour eux, si elle ne l'était pas pour lui. Fléchier se plaignit de ce délai, dont le sculpteur ne put lui celer la cause. « Mes neveux, lui répondit le prélat, font peut-être ce qu'ils doivent ; mais faites ce que je vous ai demandé. » Il examina les deux dessins, choisit le plus simple, et dit à l'artiste : « Mettez la main à l'œuvre, car le temps presse. » Il mourut en effet peu de temps après, à Montpellier, le 16 février 1710, pleuré des catholiques, et regretté des protestans. Il laissa plus de 20,000 écus aux pauvres. L'abbé du Jarry prononça son oraison funèbre. L'académie française s'était associé Fléchier après la mort de Godeau, évêque de Nantes, et le même jour que Racine. C'est sur le modèle de cette compagnie qu'il forma celle de Nimes, dont il fut le mentor et le père. On a de lui, I. Des *Œuvres mêlées*, in-12, en vers et en prose. Ses vers français et latins ont paru dignes de quelque estime. II. L'édition d'un ouvrage fort curieux d'Antoine-Marie Gratiani, *De casibus illustrium Virorum*, Paris, 1684, in-4°, avec une préface en latin. Le style en est aussi pur qu'élégant. III. Des *Panégyriques de Saints*, mis au rang des meilleurs ouvrages de ce genre. Paris, 1690, en 1 vol. in-4°, et en 2 tom. in-12. On y trouve quelquefois un peu d'affectation. IV. Un recueil d'*Oraisons funèbres*. Il y a moins d'élégance et de pureté de langage dans celles de Bossuet ; mais on y trouve une éloquence plus forte, plus mâle, plus nerveuse. Le style de Fléchier est plus coulant, plus arrondi, plus uniforme. Celui de Bossuet, moins égal, moins soutenu, est plus rempli de ces traits hardis, de ces figures vives et frappantes qui caractérisent le génie. Fléchier est plus heureux que lui dans le choix et dans l'arrangement des mots ; mais son penchant pour l'antithèse répand une sorte de monotonie sur son style. Il devait autant à l'art qu'à la nature ; Bossuet devait plus à la nature qu'à l'art. Fléchier disait qu'on parlait pour les sens, et qu'on écrivait pour l'esprit. Bossuet remplissait ces deux objets. Il remuait l'imagination et faisait penser tout à la fois.

Fléchier a bien moins que lui ce grand mérite de penseur, si rarement joint à celui de l'éloquence. Fléchier, écrivant avec facilité, ne pouvait pas avoir beaucoup de ces pensées profondes que donne la méditation ou le génie. « On croit, disait-il, que je compose avec peine et contention; on se trompe; j'ai beaucoup travaillé dans ma jeunesse, et j'ai mis tous les momens à profit. Si la composition me coûtait, il y aurait longtemps que j'y aurais renoncé. » Les *Oraisons funèbres* ont eu un grand nombre d'éditions, in-4° et in-12. Il en a paru une en 1802, 2 vol. in-18, avec une vie de l'auteur, des notices sur les personnages, objets des éloges funèbres, et un morceau de Thomas sur l'orateur. L'oraison funèbre de Turenne est son chef-d'œuvre. V. Des *Sermons* en 3 vol. in-12, qui ne sont pas de la même force que ses Oraisons funèbres et ses Panégyriques. On y trouve de belles périodes et très-peu de raisonnement. Il avait cherché de bonne heure dans nos vieux prédicateurs des traits d'éloquence et des pensées ingénieuses, dont il faisait un usage plus ingénieux encore: aussi lui trouve-t-on quelquefois, quant au fond des choses, un air antique, l'air du commencement de son siècle. Il prêchait avec un vieux goût et un style moderne: de là des traits recherchés, des contrastes peu naturels, des pensées plus ingénieuses que solides. Il lisait souvent, pour s'amuser, les sermonnaires italiens et espagnols, qu'il appelait agréablement *ses bouffons*; mais ces hommes qu'il ridiculisait lui laissèrent quelque chose de leur ton. VI. *Histoire de l'empereur Théodose-le-Grand*, Paris, 1769, in-4°, estimée pour l'élégance du style, plutôt que pour l'exactitude des recherches: l'auteur flatte un peu son héros. VII. *La Vie du cardinal Ximenès*, en 2 vol. in-12, et un in-4°. On sent à chaque page que l'historien a fait des panégyriques et des oraisons funèbres. Il peint le cardinal espagnol comme un saint; l'abbé Marsollier en fit un politique dans une *Histoire de Ximenès*, publiée vers le même temps que celle de Fléchier; et son ouvrage, plus vrai, quoique moins élégant, fut plus recherché. VIII. *Des lettres*, 2 vol. in-12, dont le style est pur, mais peu épistolaire. Si Fléchier n'est pas assez simple en écrivant à ses amis, il est au moins toujours noble avec les grands, toujours honnête avec ses égaux et ses inférieurs, toujours plein de zèle pour l'église et pour l'état. IX. La *Vie du cardinal Commendon*, traduite du latin de Gratiani, in-4°, et en 2 vol. in-12. M. Barbier a prouvé que Fléchier n'avait point été l'éditeur de l'original de cet ouvrage. (*Voyez* son Examen critique, article COMMENDON.) X. Des *Œuvres posthumes*, en 2 vol. in-12: elles contiennent ses Mandemens et ses Lettres pastorales, remarquables par leur onction. On y a compris différens discours, complimens et harangues. M. Ménard avait commencé la collection complète des Œuvres de Fléchier, mais il n'en a paru que le premier vol. in-4°. L'abbé Ducreux en a publié à Nîmes une nouvelle, in-8° en 10 vol., 1782, avec des notes et des observations critiques et littéraires. Dans le second volume de la collection des *Voyages en France et autres pays*, en

prose et en vers, 5 volumes in-8° Paris, 1808, on a inséré la *Relation d'un voyage de Fléchier en Auvergne*. C'est un pur badinage d'esprit de sa jeunesse. On n'en parlerait pas ici si cette pièce n'eût donné lieu d'imputer à Fléchier une opinion étrange sur les ordres religieux. Mais on a cru devoir la faire revivre, elle était oubliée.

FLECKNOÉ (RICHARD), poète anglais sous le règne de Charles II, mort à la fin du 17me siècle. A la révolution en Angleterre, on lui donna la place de poète-lauréat, qu'on ôtait à Dryden. Le poète s'en vengea par une satyre intitulée *Mac-Flecknoé*. Cet auteur a composé plusieurs comédies, dans lesquelles on compte les *Demoiselles à la mode*; la *Femme chaste*; la *Domination de l'Amour*, imprimée en 1654 : cette dernière fut la seule représentée et sans succès.

FLEETWOOD (GUILLAUME), jurisconsulte anglais, et greffier de Londres, né au comté de Lancastre, mort en 1593, élève d'Oxford, d'où il passa au collège de Justice du Temple, a donné les *Histoires d'Édouard V, de Richard III, de Henri VII, de Henri VIII* (en latin), Londres 1579, 1597, et l'*Office du juge de paix*, Londres, 1658, in-8°.

FLEETWOOD (CHARLES), vice-roi d'Irlande sous le protectorat de Cromwel, sortait d'une famille distinguée qui avait occupé des emplois à la cour. Charles Fleetwood embrassa le parti des parlementaires, devint colonel de cavalerie, gouverneur de Bristol, et membre du long parlement; cependant il ne prit pas personnellement part à la mort de Charles Ier. Lorsque la république fut constituée, il obtint une place dans le conseil d'état, fut nommé lieutenant-général, et eut une grande part à la victoire de Worcester remportée sur Charles II en 1650. Etant devenu gendre de Cromwel en épousant sa fille, veuve du général Ireton, il eut le commandement général des troupes en Irlande, et ensuite le titre de vice-roi. Néanmoins il s'opposa à ce que son beau-père prit le titre de roi, et l'on a lieu de croire que cette démarche lui fit retirer la vice-royauté; il fit ensuite partie de la chambre-haute que Cromwel forma, et joua encore un rôle important. Après la mort de Cromwel, il signa l'ordre de proclamer protecteur son fils Richard, et fit ensuite tous ses efforts pour le faire déposer. Il fut promu au conseil d'état, et fut nommé commandant-général de toutes les troupes. A l'époque de la restauration, il fut excepté de l'acte général de pardon, et passa le reste de ses jours dans la plus profonde obscurité près de Londres : il mourut peu après la rentrée de Charles II dans sa capitale. Il avait été un des principaux instrumens dont Cromwel s'était servi pour parvenir au souverain pouvoir. D'un caractère faible, mais enthousiaste et fanatique, il servit plus d'une fois les projets de ce rusé politique sans s'en apercevoir.

FLEETWOOD (GUILLAUME), né dans la Tour de Londres en 1656, d'une famille noble, originaire de la province de Lancastre, se fit connaître sous le règne de Guillaume III, par ses ouvrages. La reine Anne, instruite de son mérite, lui donna un canonicat de Windsor en 1702, puis

l'évêché de Saint-Asaph en 1708. Fleetwood fut transféré de cet évêché à celui d'Ely en 1714, et mourut le 4 août 1723. Ses principaux ouvrages sont, I. *Inscriptionum antiquarum sylloge*, à Londres, 1691, in-8°. II. Des *Sermons*. III. *Essai sur les miracles*, 1701, in-8°. IV. *Chronicon pretiosum*, Londres 1707, in-8°. V. *Explication du treizième chapitre de l'Épître aux Romains*. Sa vie est à la tête de ses Sermons.

FLEISCHER (JEAN), théologien et physicien allemand, né à Breslau en 1539, mort le 4 mars 1593, a laissé les ouvrages suivans : I. Un traité *De iridibus doctrina Aristotelis et Vitellionis*, 1571, in-8° ; ouvrage assez estimable pour son temps. II. *Instructions pour les parrains et marraines*. — Son fils aîné, Jean FLEISCHER, médecin et botaniste, mourut en 1608, âgé de 26 ans, en Virginie, où il étudiait les plantes de cette contrée. — Joachim FLEISCHER, frère du précédent, exerça les fonctions de ministre à Breslau, et se fit la réputation d'un habile prédicateur. Il mourut en 1645, âgé de 58 ans. — Jean-Laurent FLEISCHER, professeur et directeur de la Faculté de droit, à Francfort-sur-l'Oder, naquit à Bareuth en 1691, et mourut le 13 mai 1749, laissant un grand nombre d'opuscules et de dissertations.

FLEIX. *Voyez* FOIX.

FLEMING (CLAUDE), connétable de Suède, né en Finlande dans le 16me siècle, donna des preuves d'un attachement sans bornes au roi Sigismond, fils de Jean-III, qui avait à lutter contre Charles son oncle. Il fit parvenir du secours à ce prince, et ne se laissant point ébranler par les promesses et les menaces de Charles, il déclara que rien ne pourrait lui faire violer le serment qu'il avait prêté au roi, et combattit les troupes que le prince rebelle envoyait contre lui. Les puissans de la Finlande où il commandait s'étant soulevés contre lui, à l'instigation des émissaires de Charles, il en fit un grand carnage. Il mourut peu après en 1597 : on crut qu'il avait été empoisonné. Sigismond ayant perdu en lui son plus solide appui ne tarda pas à être détrôné.

FLEMING (PATRICK), religieux observantin, né en Irlande d'une famille noble, en 1599, fut assassiné en novembre 1631, par des paysans luthériens, près de Prague où il était supérieur et lecteur en théologie dans le couvent de l'Immaculée conception. Ses ouvrages sont : I. *Collectanea sacra*, Louvain, in-fol, 1667. II. *Vita R. P. Hugonis Cavelli* (Marc-Caghwel), 1626. III. Un abrégé du *Chronicon consecrati Petri Ratisbonæ*.

FLEMING (ROBERT), ministre presbytérien écossais, né à Bathens en 1630, mort en 1694, élève de Saint-André, connu par un livre intitulé l'*Accomplissement des Écritures*, à 23 ans fut nommé pasteur d'une église ; mais à la restauration, il passa à Rotterdam, où il desservit une congrégation écossaise. On a aussi de lui le *Miroir de l'amour divin dévoilé*, 1691, in-8°

FLEMING (ROBERT), fils du précédent, né en Écosse, mort en 1716, élève de Leyde et d'Utrecht, fut ministre d'une congrégation anglaise dans la première de ces villes ; puis il passa à l'église écossaise d'Amsterdam, y resta quel-

ques années, et alla ensuite à Londres, où il desservit l'église écossaise de Lothbury. En même temps il prêchait à Sallers'hall. On a de lui plusieurs *Sermons* et des *Traités;* mais il est particulièrement connu par un livre intitulé *Christologie*, 3 vol. in-8°, et un *Discours sur l'élévation et la chute du papisme*, dans lequel beaucoup de passages correspondent singulièrement aux derniers événemens de la révolution en France.

FLEMING (Caleb), ministre non-conformiste, né à Nottingham en 1698, mort en 1773, fut nommé, en 1738, pasteur d'une congrégation de dissidens à Londres. En 1752, il fut nommé adjoint au docteur Forster à Pinners'hall. Fleming était arien; il a publié plusieurs ouvrages, entre autres *Examen de la recherche sur les ames* et la *Tentation* du Christ dans le désert.

FLEMMING ou FLEMMYNGE (Richard), prélat anglais, né à Croston, au comté d'Oxford, mort en 1430, élève du collége de l'université de cette ville, obtint, en 1408, un canonicat dans la cathédrale d'York. Pendant quelque temps, zélé défenseur de la doctrine de Wicklef, il la combattit ensuite vigoureusement. En 1442, il fut évêque de Lincoln, et peu après député au concile de Constance, où il se distingua par son éloquence. A son retour, en exécution du décret de l'assemblée, il fit déterrer et brûler le cadavre de Wicklef, et fut ensuite élevé par le pape sur le siége d'York; mais le roi ayant refusé son adhésion, Flemming fut obligé de rester à Lincoln, où il a fondé le collége auquel il a donné le nom de cette ville. On a de lui des *Discours* qu'il prononça au concile de Sienne. — Flemming (Robert), son neveu, fut comblé des faveurs du pape Sixte-Quint, en l'honneur duquel il fit un poëme, intitulé : *Lucubrationes Tiburtinæ*. Il mourut en Angleterre en 1483. On a aussi de lui un *Dictionnaire greco-latin*.

FLEMMING (Heino-Henri, comte de), né en Poméranie l'an 1632, fit ses premières armes au service de l'électeur de Brandebourg, dans les troupes auxiliaires envoyées contre les Turcs. Il fut nommé général en Saxe en 1681, et eut une grande part à la victoire qui délivra, en 1683, Vienne assiégée par les Turcs. Flemming fut comblé d'honneur par l'empereur, et rentra au service de Brandebourg en qualité de feld-maréchal. Plus tard, il fut nommé gouverneur de Berlin et de la Poméranie; et mourut le 28 février 1706.

FLEMMING (Jacques-Henri, comte de), neveu du précédent, né en 1667, entra au service de Saxe, où il devint feld-maréchal et premier ministre. Envoyé, en 1697, en Pologne, en qualité d'ambassadeur, par l'électeur Auguste qui avait de grandes prétentions à la couronne de ce pays, il gagna, à force de libéralités, les personnes qui avaient le plus d'influence et de crédit dans ce royaume; et peu après son maître, appuyé par une armée de trente mille hommes, se fit couronner roi à Cracovie. Flemming fit la guerre contre la Suède; mais il ne paraît pas qu'il se soit beaucoup distingué, du moins le czar Pierre n'en faisait pas beaucoup de cas. Charles XII, dans le cours de ses victoires,

avait demandé au roi Auguste de lui livrer Flemming; mais celui-ci, prévenu à temps, se sauva en Brandebourg. Lorsque Charles vint rendre une visite à Auguste dans ses états, il ne tint pas à Flemming que ce prince ne fût arrêté. Après la défaite de Charles XII, Flemming fit tous ses efforts pour augmenter le pouvoir de son maître en Pologne; mais il se rendit odieux aux Polonais. Il mourut à Vienne le 30 avril 1728. C'était un ministre ambitieux; mais il avait des qualités peu communes, de l'activité, une conception vive, un travail facile et quelquefois infatigable.

FLEMMING (.....), médecin anglais, disciple de Boerhaawe, a savamment décrit, en bons vers latins, la maladie de l'*Hypocondrie*, qu'il avait le malheur de connaître par son expérience personnelle. Il traite, dans les trois livres qui composent son ouvrage, de la nature, des causes et des remèdes de l'hypocondrie.

FLEMMING, poète saxon, qui vivait dans le 18e siècle, a excellé dans l'*ode*. Ses ouvrages sont estimés en Allemagne.

FLESSELLE (Philippe de), médecin du 16e siècle, mort à Paris en 1562, médecin ordinaire des rois François Ier, Henri II, François II et Charles IX, plus connu par les injures et les outrages prodigués au docteur Fernel, que par ses ouvrages qui sont à peine dignes d'être cités. On a de lui: *Introductoire pour parvenir à la vraye cognoissance de la chirurgie rationelle*, Paris, 1547, in-8°, réimprimé en 1635. Cet opuscule, composé en français, est précédé d'une Épître dédicatoire latine, adressée à Odet de Coligni, cardinal de Chatillon, frère du fameux amiral.

FLESSELLES (..... de), d'abord maître des requêtes, fut la première victime des fureurs populaires dès l'aurore de la révolution française. Il avait figuré dans les troubles de la Bretagne, et y avait pris le parti du duc d'Aiguillon contre La Chalotais. Envoyé ensuite en qualité d'intendant à Lyon, il s'y fit aimer par sa probité, sa douceur et son goût pour les plaisirs. Nommé prevôt des marchands de Paris au commencement de la révolution, Flesselles n'eut point assez de fermeté: il n'avait ni le caractère, ni les talens nécessaires pour occuper une place de cette importance dans un moment aussi difficile. Le 14 juillet 1789, jour de la prise de la Bastille, cherchant à ménager les deux partis, il se rendit suspect à la multitude. Après une scène menaçante à l'hôtel-de-ville, il chercha à se justifier sur une interpellation que lui fit Garant-de-Coulon, sur l'intention où l'on était de défendre la Bastille. On lui signifia alors l'ordre de venir s'expliquer au Palais-Royal, où il serait entendu; mais il était à peine arrivé au bas de l'escalier qu'un jeune homme lui tira un coup de pistolet, en disant: « Traître, tu n'iras pas plus loin »; et le magistrat tomba sans vie. Aussitôt on lui coupa la tête, qu'on promena au bout d'une pique. Son corps fut traîné dans la fange.

FLETCHER (Richard), prélat anglais, né au comté de Kent, mort en 1595; élève de Cambridge, doyen de Peterboroug, en 1583, assista, en 1586, à l'exécution de la reine d'Écosse, Marie Stuart, et fit de vains efforts

pour l'engager, au moment de mourir, à changer de religion. Comme il insistait près d'elle, d'une manière aussi plate que ridicule, Marie l'interrompit deux ou trois fois, en le priant *de se tenir et de la laisser en repos.* « Je suis née, ajouta-t-elle, dans cette religion, j'ai vécu dans cette religion, et je suis résolue à mourir dans cette religion. » En 1589, Fletcher, nommé évêque de Bristol, passa de ce siége à celui de Worcester, et enfin à celui de Londres. Sa première femme étant morte, il en épousa une seconde, et encourut par-là la disgrâce de la reine Élisabeth, qui le suspendit des fonctions épiscopales.

FLETCHER (Gilles), frère du précédent, né à Kent, mort en 1610, élève d'Eton et du collége du roi, à Cambridge, reçu docteur en 1581, fut chargé, en 1588, de l'ambassade de Russie, et, à son retour, nommé secrétaire de la ville de Londres et trésorier de Saint-Paul. Fletcher a composé un ouvrage intitulé : *De l'Empire de Russie, ou Gouvernement de l'Empire russe, communément appelé Empire de Moscovie, avec des détails sur les mœurs et les usages des Russes* (en anglais), Londres, in-8°, 1590.

FLETCHER (Jean), poète tragique anglais, né en 1576, de Richard Fletcher, évêque de Londres, mort de la peste dans cette ville en 1625, marcha sur les traces de Shakespeare dans la carrière dramatique, et obtint une des premières places après son modèle. Ses pièces sont plus régulières que celles de Shakespeare, et ont beaucoup de son esprit. On doit convenir cependant qu'il l'a surpassé dans la vérité des peintures de la société. Le cabaret était son Parnasse. Un jour qu'il y récitait une tragédie, dans laquelle il y avait une conjuration contre la vie d'un roi, l'aubergiste qui l'entendit sans le comprendre, alla le dénoncer. On le mit en prison; mais on reconnut bientôt que le conspirateur ne tuait les rois que sur le théâtre. La plupart de ses pièces de théâtre ont été composées en société avec François Beaumont, son ami, qui avait ainsi que lui beaucoup de goût pour la littérature. Ils ne se séparèrent jamais Le docteur Watson a donné une édition moderne des *Œuvres de Fletcher*, 1798, 1 vol. in-8°, avec des commentaires; parmi ses pièces, on remarque : la *Bergère fidèle* et l'*Ennemi des femmes*, qu'il a composées seul. La plupart des autres ont été faites en société avec Beaumont. *Voyez* Beaumont (François).

FLETCHER (Phineas), l'un des fils de Gilles Fletcher, né vers 1582, mort vers 1650, élève d'Eton et de Cambridge, curé de Hilgay au comté de Norfolk en 1621, est particulièrement connu par un poëme intitulé : *L'Ile pourpre;* c'est une allégorie sur l'homme, à la manière de Spencer. Cet ouvrage a été publié à Cambridge en 1610, réimprimé en 1640. Les *Eglogues* de Fletcher sur la pêche ont été imprimées à Edimbourg en 1772.

FLETCHER (Gilles), frère cadet du précédent, poète et théologien. Il a laissé un poëme intitulé : *La victoire de J.-C.*

FLETCHER (André), Écossais, écrivain politique, communément nommé *Fletcher de Saltoun,* nom d'un bourg d'Écosse

où il avait pris naissance en 1653, élevé sous la protection du docteur Burnet, évêque de Salisbury, voyagea quand son éducation fut achevée. A son retour en Angleterre il fut représentant du Lothian oriental au parlement d'Écosse, et dans cette place il se distingua par une forte opposition aux mesures de la cour. Sa conduite fut telle qu'il fut obligé de se retirer en Hollande. En 1685, Fletcher visita avec le duc de Montmouth les côtes occidentales de l'Angleterre; mais il fut obligé de les quitter pour avoir tué d'un coup de pistolet un gentilhomme qui l'accusait d'avoir volé son cheval. Un des biographes de Fletcher dit « qu'il fut un homme bien élevé, délicat sur l'honneur, chez qui une constitution atrabilaire était prédominante. » C'est la seule réflexion qu'il fasse sur le meurtre dont il fut coupable. Mais Fletcher était républicain par principes. Il fut obligé de se réfugier en Espagne, où il fut arrêté sur la demande de l'ambassadeur anglais. A la révolution il revint dans sa patrie, et fut membre de la convention établie pour régler le gouvernement de l'Écosse. Il a publié dans 1 vol. in-8°, à Glascow, en 1749, des ouvrages politiques, remplis d'extravagances les plus hardies. Il était fort éloquent; il a écrit un *Traité sur l'éducation*, qui, quoique non imprimé, a été conservé manuscrit. Il mourut en 1716.

FLETCHER (Abraham), habile mathématicien, né en 1714, au petit Brougton dans le Cumberland, mort en 1793, destiné dans son enfance à la profession de son père, qui fabriquait des pipes, apprit avec une merveilleuse facilité à lire et à écrire; ensuite, par sa propre application, il acquit des connaissances dans l'arithmétique, les mathématiques et la botanique. A 30 ans il était à la tête d'une école, et ajouta aux profits de cette profession ce que lui produisirent bien des travaux qu'il fit comme astrologue et docteur, au point qu'il amassa 3000 livres sterling. Il a publié un *Compendium* de mathématiques pratiques, sous le titre de *Mesures universelles*, 1 vol. in-8°.

FLETCHER (Jean), théologien, né en Suisse, mort en 1785, étudia à Genève, vint en Angleterre, et fut nommé par lady Hunting supérieur d'un séminaire d'éducation à Trevecka, dans le pays de Galles; mais il perdit cette place pour n'avoir pas voulu laisser enseigner la doctrine de la prédestination. Il obtint ensuite le vicariat de Madely au comté de Shrop. On a de Fletcher plusieurs *Ecrits contre le calvinisme*.

FLEURANGES (Robert de la Marck, seigneur de), maréchal de France, né à Sédan vers 1490, duc de Bouillon et seigneur de Sédan, fils aîné de Robert de la Marck, se distingua par sa valeur sous les règnes de Louis XII et de François Ier. Il se trouva avec son père à la bataille de Novarre, où il reçut quarante-six blessures, et où son père lui sauva la vie, à celle de Marignan, et à celle de Pavie, en 1525, où il fut fait prisonnier. Conduit à l'Ecluse en Flandre, il y écrivit l'*Histoire des choses mémorables advenues en France, en Italie et en Allemagne, depuis l'an 1503 jusqu'en 1521*, sous le titre du *Jeune Adventureux*. On les trouve dans le tome XVI de la collection des *Mémoires historiques rela-*

tifs à l'Histoire de France, et à la suite des Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay-Langel, publiés par l'abbé Lambert, Paris, 1753, in-12, tome VII, avec des notes critiques et historiques de l'éditeur. La plupart des événemens rapportés dans cette histoire y sont accompagnés de circonstances intéressantes qu'on ne trouve guère ailleurs. Le style en est simple, clair et naïf; mais les étrangers lui reprochent sa partialité pour la France. Il fut fait maréchal de France en 1526. S'étant jeté dans Péronne en 1536, il y fut assiégé par une armée d'impériaux ; il y soutint quatre assauts, et força les ennemis à se retirer avec une perte considérable. Il mourut l'année suivante.

FLEURANT (Claude), chirurgien-major de l'Hôtel-Dieu de Lyon, a publié une *Splanchnologie*, 1752, 2 vol. in-12. On dit qu'un de ses ancêtres, du même nom, pharmacien à Lyon, fournit à Molière, passant dans cette ville, l'idée d'appeler Fleurant l'apothicaire qu'il allait mettre en scène dans le *Malade imaginaire*.

FLEURIAU (Louis Gaston), évêque d'Orléans, né à Paris en 1662, fut d'abord chanoine de Chartres, abbé commandataire de Moreilles, et trésorier de la Sainte-Chapelle du Palais à Paris. En 1698, il fut appelé au siége épiscopal d'Aire, d'où il passa à celui d'Orléans en 1705. Il signala sa prise de possession de ce dernier siége, en faisant délivrer 854 prisonniers détenus pour dettes. Il assista à l'assemblée du clergé de 1715, et mourut le 11 janvier 1733, après avoir fondé un grand nombre d'établissemens utiles dans son diocèse. On a de lui : *Ordonnances, règlemens, et avis synodaux, extraits des procès-verbaux des synodes tenus par Mgr. l'évêque d'Orléans, depuis 1707 jusqu'à sa mort*, Orléans, 1736, in-4°.

FLEURIAU (Thomas Charles), jésuite, vers la fin du 17me siècle, était chargé de la correspondance des missions de la compagnie dans le Levant. On a de lui : I. *Nouveaux mémoires des missions de la Compagnie de Jésus dans le Levant*, (avec le P. Monnier) Paris, 1712 et années suiv. II. *État présent de l'Arménie*, Paris, 1694, in-12, etc. — Fleuriau (Bertrand-Gabriel), Jésuite, né le 8 août, 1693, a laissé les ouvrages suivans : I. *Relation des conquêtes faites dans les Indes par D. P. M. d'Almeida, marquis de Castel-Nuovo, comte d'Assamare*, traduit de l'italien, Paris, 1749, in-12. II. *Vie du P. Claver*, Paris, 1751. III. *Principes de la langue latine mis dans un ordre plus clair et plus exact*, Paris, 1754, in-12. IV. *Poésies d'Horace*, trad. en vers français par le P. Sanadon avec des notes, Paris, 1756, in-12, 2 vol. V. *Dictionnaire alphabétique de tous les noms propres qui se trouvent dans Horace*, Paris, 1756, in-12. Et on ignore l'époque de la mort de ce religieux. — Fleuriau (Jean-François), né à Reims, le 2 février 1700, composa un poëme latin *sur la convalescence de Mgr. le Dauphin*, Paris, 1752, in-4°, et quelques poésies grecques et latines. Il était un des collaborateurs du journal de Trévoux. — Fleuriau (Alexandre), prêtre, a publié en une grande feuille, *Le jeu des lettres*

de l'alphabet, inventé il y a près de deux mille ans et renouvellé en faveur de la naissance de Mgr. le duc de Bretagne.

FLEURIAU (Jérome-Charlemagne), connu sous le nom de marquis de *Langle*, né en Bretagne, et mort à Paris en octobre 1807, avait une certaine originalité d'esprit qui donnait du piquant à ses productions; esprit fort dans sa jeunesse, dans un âge plus avancé (après avoir vécu d'une manière peu honorable), il devint presque dévot, et dans ses derniers momens il se confessa, reçut les sacremens de l'Église, et donna toutes les marques d'un sincère repentir. On a de lui : I. *Amours* ou *Lettres d'Alexis et de Justine*, Neufchâtel, 1786, 2 vol. in-8°. La ressemblance de ce titre avec celui de l'infâme ouvrage intitulé *Justine*, ou *les Malheurs de la vertu*, a fait confondre le marquis de Langle avec le marquis de Sade véritable auteur de ce dernier ouvrage. II. *Paris littéraire*, Paris, 1 vol. in-12, an VIII (1800). III. *Nécrologe des auteurs vivans*, Paris, 1807, in-18. Cette brochure est une réimpression de celle qui a pour titre *Paris littéraire*, avec quelques additions et corrections; elle attira à l'auteur une foule d'ennemis, dont il avait froissé trop vivement l'amour-propre. IV. Le *Nouveau Werther*, imité de l'allemand, Neufchâtel, 1786, in-8°. V. *Voyage de Figaro en Espagne*, Saint-Malo, Paris, 1785, 2 vol., petit in-12; 5° édition, 1796, in-8°, sous le titre de *Voyage en Espagne*. Cette brochure reçut, dans son origine, les honneurs du bûcher, ce qui lui donna une certaine vogue, qu'elle a perdue depuis; quoi qu'il en soit, ce voyage composé à Paris n'est pas tout-à-fait sans mérite. VI. *Mon voyage en Prusse*, 1806, in-8°.

FLEURIEU (Charles-Pierre-Claret, comte de), né à Lyon en 1738, d'une famille ancienne de robe, suivit de bonne heure l'inclination qui l'entraînait vers la marine. Devenu capitaine de vaisseau, au service de France, il fut employé long-temps avant la révolution, dans les bureaux de la marine, sous le titre de directeur des ports et arsenaux. C'est en très-grande partie à ses travaux et à ses lumières que la marine française dut l'éclat avec lequel elle se distingua dans la guerre d'Amérique. En 1790, le roi le nomma ministre de la marine; et il remplit cette place avec l'intégrité qui avait toujours guidé ses actions. Mais le parti populaire qui croyait plus à ses talens qu'à son patriotisme, le tracassa tellement, qu'il donna sa démission au mois d'avril 1791. Prévoyant ces persécutions, il avait prié, mais inutilement Louis XVI, lorsque ce prince l'avait appelé au ministère, de le décharger de la partie des colonies, qui était à cette époque, la plus délicate, à raison du système des *amis des noirs*, et d'en faire un département à part. Ce fut pendant son ministère qu'il publia un ouvrage pour l'histoire de la navigation, intitulé : *Découvertes des Français en* 1768 et 1769 *dans le sud-est de la Nouvelle-Guinée*, Paris, 1790, 1 vol. in-4°. Ouvrage dans lequel il restitue aux navigateurs français, et entre autres à Bougainville, une gloire que les écrivains anglais cherchaient à leur

ravir. On lui dut aussi les belles instructions données à la Pérouse et à d'Entrecasteaux. La condition privée qu'il avait embrassée au sortir du ministère, fut de courte durée; le roi qui l'aimait, et qui l'estimait à juste titre, l'arracha de nouveau à sa retraite et à ses études, en avril 1792, pour le charger de l'éducation du dauphin. En 1793, il fut arrêté et enfermé aux Madelonettes. Ayant survécu au régime de la terreur, il se trouva désigné pour le ministère de la marine dans les papiers de la Villeheurnois, et fut néanmoins élu en mars 1797, député du département de la Seine au conseil des anciens, dont il devint secrétaire. Mais son élection fut annullée par suite de la journée du 18 fructidor. Bonaparte devenu consul lui donna des marques de bienveillance, et le nomma, en décembre 1799, membre du conseil d'état, section de la marine, puis intendant-général de sa maison, et grand officier de la légion d'honneur. En juillet 1805, il donna sa démission de sa place d'intendant, et obtint celle de gouverneur du palais des Tuileries. Il avait été nommé précédemment membre de l'institut et du bureau des longitudes. Ce savant et célèbre voyageur a donné la relation du *voyage* qu'il fit en 1768 et 1769 par ordre du roi, dans différentes parties du monde, pour éprouver en mer les horloges marines, que Berthoud avait perfectionnées de concert avec lui. Ce voyage fut imprimé en 1774, 2 vol. in-8°. Le problème des longitudes de mer fut dès-lors résolu autant que probablement il pourra jamais l'être. La France eut la gloire de donner aux navigateurs de l'Angleterre elle-même, un moyen plus sûr de se diriger en mer, que ceux qu'on connaissait auparavant. La relation de ce voyage le fit placer au premier rang parmi les hydrographes français. Il a aussi publié en 1800, *le Voyage autour du monde pendant les années* 1790, 1791 et 1792, par Etienne Marchand, précédé d'une Instruction historique, et auquel on a joint des recherches sur les terres australes de Drake, et un examen critique du voyage de Roggewein, 4 vol., grand in-4°. Au milieu des occupations importantes, au sein du repos, dans la vigueur de l'âge, et dans une vieillesse avancée, Fleurieu ne perdit jamais de vue un grand travail sur lequel il semblait fonder ses droits à l'immortalité, en même temps qu'il espérait en faire un monument propre à constater les progrès des sciences en France. Nous parlons du grand *Atlas hydrographique*, ou *Neptune des mers du nord*, auquel il travailla depuis 1786, et qui devait être publié en 1811, pour lequel Fleurieu avait dépensé plus de 200,000 francs; mais il mourut le 18 août 1810. Ses restes furent déposés au Panthéon. Il avait une érudition aussi vaste que sûre; il remontait toujours aux sources, et ne marchait qu'éclairé du flambeau de la plus judicieuse critique. C'est sous sa direction que fut exécuté le *Neptune americo-septentrional*. Il a laissé en manuscrit le commencement d'une *Histoire générale des navigation de tous les peuples*.

FLEURIEU D'ARMENONVILLE et DE MORVILLE. *Voy.* MORVILLE.

FLEURIOT-LESCOT (J. A. C.).

né à Bruxelles, vint se réfugier à Paris quelques années avant la révolution, et y exerça la profession d'architecte. Après s'être long-temps agité dans le tourbillon des intrigues révolutionnaires, il fut admis dans la société des jacobins, et s'y distingua plus encore, dit-on, par la vigueur de son bras que par la force de ses raisonnemens; il devint un des séides de Robespierre et il fut nommé l'un des substituts de Fouquier-Tinville. Créé maire de Paris après la chute de Chaumette, il continua à se dévouer à Robespierre; il n'osait rien faire sans sa participation, et fut entraîné dans sa disgrâce le 9 thermidor; il montra dans cette circonstance décisive plus de caractère qu'on ne lui en supposait. Dès qu'il fut informé de ce qui se passait à la convention, il se rendit à la maison commune; étant parvenu à réunir tous ses collègues, il leur adressa un discours énergique, qu'il soutint par son exemple. Il fit sonner le tocsin, fermer les barrières, et avancer du canon sur la place de Grève et sur les quais. Robespierre s'étant présenté au conseil de la commune, Fleuriot l'appela le sauveur de la liberté, et le faisant asseoir dans son fauteuil, il fit prêter devant lui le serment de mourir pour sa défense. Il mit en arrestation tous ceux qui refusèrent d'obéir aux ordres de la municipalité, ainsi que les commissaires de la section des Arcis, qui publiaient la proclamation de la convention nationale; mais bientôt Fleuriot-Lescot se vit abandonné de presque tous les siens, et accablé par le nombre, il fut arrêté, conduit à l'échafaud, et subit son sort sans témoigner aucune faiblesse. Il était âgé de 33 ans.

FLEUROT, du Val-d'Ayol, dans les Vosges, famille célèbre de renoueurs, dont le talent se perpétue depuis sept générations, et dont le nom a été souvent usurpé chez l'étranger. Il existe sur eux un mémoire curieux du comte de Tressan, inséré dans le *Socrate rustique*.

FLEURY (Claude), sous-précepteur des enfans de France, né à Paris le 6 décembre 1640, d'un avocat au conseil, originaire de Normandie, suivit le barreau pendant neuf ans avec succès. L'amour de la retraite et de l'étude lui donna du goût pour l'état ecclésiastique. Il l'embrassa. Il faisait souvent des conférences avec des personnes choisies, et elles avaient pour principal objet l'Écriture sainte. Précepteur du prince de Conti en 1672, il le fut ensuite du comte de Vermandois. Cette éducation lui valut l'abbaye du Loc-Dieu en 1684, et la place de sous-précepteur des ducs de Bourgogne, d'Anjou et de Berri. Associé de Fénélon dans ce noble emploi, il eut comme lui l'art de faire aimer la vertu à ses élèves par des leçons pleines de douceur et d'agrément. Louis XIV lui donna, en 1706, le riche prieuré d'Argenteuil. L'abbé Fleury, en l'acceptant, remit son abbaye du Loc-Dieu. S'il avait ambitionné de plus grands biens et des dignités plus élevées, il les aurait eus: mais son désintéressement égalait ses autres vertus. Il vécut solitaire à la cour. Un cœur plein de droiture, des mœurs pures, une vie simple, laborieuse, édifiante, une modestie sincère, une candeur estimable, lui gagnèrent les suffrages des courtisans même

les plus corrompus. Le duc d'Orléans jeta les yeux sur lui, en 1716, pour la place de confesseur de Louis XV, parce que lui, dit-il en le nommant, n'était ni moliniste, ni janséniste, ni ultramontain. Ce choix fut approuvé de tout le monde. « On n'y trouva, dit l'abbé Dorsanne, que le défaut de 75 ans. » Fleury, après avoir formé le cœur du père, forma celui du fils. Sa vieillesse l'obligea de se démettre de cette place en 1722. Il mourut le 14 juillet 1723, dans sa 83ᵉ année, membre de l'Académie française. Les ouvrages sortis de sa plume sont, I. *Mœurs des Israélites*, Paris, 1681, in-12, livre qu'on peut regarder comme le tableau le plus vrai de la vie des patriarches de l'ancien Testament. II. *Mœurs des Chrétiens*, 1682; ouvrage réuni avec le précédent dans un seul vol. in-12. L'un peut servir d'introduction à l'Histoire sacrée, et l'autre à l'Histoire ecclésiastique : l'un et l'autre respirent la vertu. III. *Histoire ecclésiastique* (jusqu'en 1414), à laquelle on a joint la continuation (jusqu'en 1598) par le P. Jean-Claude Fabre, Paris, 1691, 1737, 36 vol. in-4°, et in-12. Le premier commence à l'établissement de l'Église, et le dernier finit à l'an 1414. C'est ce que nous avons de plus complet en notre langue sur l'Histoire ecclésiastique. On y trouve presque tout ce qui est rapporté dans les originaux, et des extraits des Pères et des conciles sur les matières relatives au dogme et à la discipline. « Néanmoins, dit l'abbé Lenglet du Fresnoy, ce sont plutôt des extraits cousus l'un avec l'autre, qu'une histoire exacte et bien suivie. » Cet écrivain, si l'on en croit l'abbé de Longuerue, travaillait son livre à mesure qu'il étudiait l'histoire de la religion. On sent qu'il n'est pas maître de sa matière; il ne marche qu'en tremblant, et presque toujours sur les traces de Labbe et de Baronius, qui l'ont égaré plus d'une fois. Il en était au dernier volume de cet analyste célèbre, qu'il ne connaissait encore que le premier volume de l'excellente *Critique du P. Pagi*, en 4 tomes in-folio. Dom Cellier, et les auteurs de l'*Histoire de l'Église gallicane*, ont relevé dans la sienne plusieurs erreurs de faits et de dates. Son style a de l'onction et de la simplicité; mais il est très-souvent négligé, languissant, monotone, plein d'hellénismes et de latinismes. (*Voyez* les articles CALMET, CELLIER, CHOISY, DUPIN, GODEAU, RACINE, TILLEMONT *et* FABRE. Les *Discours* préliminaires répandus dans cet ouvrage, et imprimés séparément en un vol. in-12, valent seuls son *Histoire*. Ils sont écrits avec beaucoup plus d'élégance, de pureté, de précision et de force. C'est la quintescence de ce qu'on a pensé de plus raisonnable sur l'établissement et les révolutions de la religion, sur les croisades, sur les moines, sur les querelles de l'empire et du sacerdoce. L'auteur a creusé profondément les sujets qu'il traite; il découvre les maux avec beaucoup de liberté, et indique les remèdes avec autant de sagesse. Rondet a donné une Table des matières pour l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, et pour les 16 ou 11 volumes de la continuation, en un vol. in-4°, 1758, et 4 vol. in-12. IV. *Institution au droit ecclésiastique*, Paris, 1687, en 2 vol. in-12 : bon ou-

vrage, quoique fort abrégé. Boucher d'Argis en donna une nouvelle édition en 1763, in-12, enrichie de plusieurs notes utiles. V. *Catéchisme historique*, Paris, 1679, 1 vol. in-12. Le Discours préliminaire de cet ouvrage n'est point indigne de ceux qui précèdent les différens volumes de son Histoire ecclésiastique. Fleury traduisit lui-même ce *Catéchisme philosophique* en latin. VI. *Traité du choix et de la méthode des études*, Nîmes, 1784, in-8°. Les bons ouvrages publiés depuis Fleury sur cette matière, ont rendu celui-ci bien moins utile. L'édition que nous indiquons est plus ample que les précédentes. Cet ouvrage, ainsi que le *Catéchisme historique*, a été traduit en espagnol, de même que les *Mœurs des Israélites*. VII. *Devoirs des maîtres et des domestiques*, Paris, 1688, 1 vol. in-12 estimé. VIII. *La vie de la mère d'Arbouse, réformatrice du Val-de-Grace*, Paris, 1684, un vol. in-8°. IX. *Portrait du duc de Bourgogne*, Paris, 1714, in-12. X. *Histoire du Droit français*, Paris, 1674, 1 vol. in-12. On la trouve aussi à la tête de l'Institution au droit français, par Argou. XI. Le *Traité du droit public*, en 2 volumes in-12, 1769, ouvrage posthume. Ce n'est proprement qu'un canevas; mais comme ce livre roule sur des matières qui intéressent tous les citoyens, il est malheureux que l'auteur n'y ait pas mis la dernière main. (*Voyez* son Eloge par le P. Fabre, à la tête du 21me ou du 14me vol. de l'*Histoire ecclésiastique.*) On a recueilli à Nîmes, en 1780, en 5 vol. in-8°, les différens ouvrages de Fleury, à l'exception de l'*Histoire ecclésiastique*, dont on a donné une édition séparée en 25 vol., aussi in-8°, 1778-1780; mais on préfère l'édition in-4°, soit pour le caractère, soit pour la correction. Le premier volume des Opuscules contient les *Mœurs des Israélites, les mœurs des chrétiens*, les *Devoirs des maîtres et des domestiques*, le *Soldat chrétien* et le *Catéchisme historique*. Ces ouvrages sont précédés d'un discours préliminaire sur la vie et les écrits de l'auteur, avec les éloges de ceux-ci par divers écrivains. On y voit en tête le portrait de Fleury, gravé par Duflos, d'après Gobert. Le second volume renferme le *Traité de la méthode des Etudes*, l'*Institution au droit ecclésiastique*, le *Mémoire sur les affaires du clergé de France*, et les *Discours* sur les libertés de l'Eglise gallicane, l'Ecriture sainte et la prédication. Le troisième tome contient la *Vie* de la mère d'Arbouse, les *Avis* au duc de Bourgogne, le *Portrait* de ce prince, trois *Discours* académiques, cinq *Epîtres* en vers, dont les trois premières sont adressées à Santeul sur sa *Pomona in agro Versaliensi*, un *Discours* sur Platon, la *Traduction* d'un morceau de ce même auteur, où il compare un philosophe à un homme du monde, des *Extraits* de sa *République*, des *Réflexions* sur Machiavel, une *Lettre* sur la Justice, des *Pensées* tirées de saint Augustin, le *Mémoire* pour le roi d'Espagne, la traduction latine de l'*Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique* de Bossuet. Le quatrième volume comprend l'*Histoire du droit français*, le *Droit public* de la France, la *Version* latine de

deux opuscules d'Origène, et une *Lettre* à dom Calmet. Le dernier renferme la *Justification des Discours* sur l'Histoire ecclésiastique par le P. Tranquille de Bayeux. On peut joindre à ces cinq volumes un supplément, imprimé en 1784, à Nîmes, dans le même format, contenant une nouvelle édition de la *Méthode des études* considérablement augmentée, un *Mémoire* pour les études des missions orientales, et diverses lettres de Fleury. De *Nouveaux Opuscules* de l'abbé Fleury ont été publiés par Emery, supérieur-général de la congrégation de Saint-Sulpice, en 1807, in-12. La première pièce qu'y ait insérée l'éditeur est le discours de l'abbé Fleury *sur les libertés de l'Eglise gallicane*. Ce n'est pas que ce discours, publié depuis la mort de l'abbé Fleury, n'ait été imprimé un grand nombre de fois; mais l'éditeur démontre « qu'il n'a jamais paru seul et tel qu'il est sorti des mains de son auteur; et de plus, qu'il a toujours été accompagné de commentaires ou de notes en forme de dissertations, qui en offusquaient la lettre, ou en combattaient la doctrine dans des points très-importans. » Il y a plus encore : une édition du même discours, donnée en 1763, offre des différences considérables avec les précédentes, et souvent un sens absolument opposé à celui de Fleury. On y verra que, fidèle aux véritables principes, l'abbé Fleury avait su prendre un juste milieu entre les opinions exagérées, soit de ceux qui accordent trop à la puissance du pape, soit de ceux qui cherchent à la trop restreindre, et que si d'un côté il rejette les prétentions ultramontaines, de l'autre il est loin d'approuver les prétentions contraires à l'ancienne discipline, soutenues souvent par le parti opposé. On trouve les mêmes principes exposés dans différentes pièces qui suivent ce discours. Elles suffisent pour réfuter victorieusement ceux qui ont cru, ou voulu faire croire que l'abbé Fleury avait été moins favorable à la cour de Rome qu'il n'est juste de l'être. Parmi ces pièces se trouvent des anecdotes très-intéressantes et jusqu'ici non-connues, sur l'assemblée du clergé de 1682, où fut réglé ce qui concerne les libertés de l'Eglise gallicane. Un autre morceau qui fait partie de ses opuscules est une courte dissertation au sujet des *Madeleines*, dont il est parlé dans l'Evangile. Quelques auteurs, tels qu'Origène, saint Ambroise et saint Grégoire, ont pensé qu'il n'était question que d'une seule et même personne. Fleury et Bossuet croient au contraire qu'il suit de la contexture des passages où il en est fait mention, qu'il y a trois Madeleines au lieu d'une. Les autres pièces contenues dans ce volume sont des conseils sur la composition d'une Vie des saints; quelques observations sur l'histoire des Juifs de Basnage, une lettre aussi curieuse qu'édifiante sur Gaumont, conseiller clerc à la Grand'chambre du parlement; des avis spirituels très-sages, et enfin un petit poëme latin sur la bibliothèque du collége de Clermont, appelé depuis le collége de Louis-le-Grand, tenu alors par les jésuites, et où l'abbé Fleury avait fait ses premières études. Ce petit ouvrage est vraisemblablement le fruit de la jeunesse de son auteur. — Il ne faut pas con-

fondre avec Claude Fleury, l'abbé FLEURY (Julien), chanoine de Chartres, dont on ignore l'époque et le lieu de la naissance, mort en 1725, à Paris, où il avait été professeur d'éloquence au collége de Navarre. C'était un littérateur estimable qui fut employé dans les éditions *ad usum delphini*. Il fut chargé de l'*Apulée*, qu'il publia avec des notes instructives, 1688, deux vol. in-4°, sous le nom de *Julianus Floridus*. On lui doit aussi l'édition de la *Concorde évangélique*, grecque et latine, de Nicolas Toinard, d'Orléans, Paris, in-fol., 1707. Il avait commencé l'impression d'*Ausone;* mais elle fut arrêtée à la page 160, à cause des gravelures dont les poésies de cet auteur sont semées. L'abbé Souchay, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, le publia en 1730. 1 vol. in-4°. *Voyez* SOUCHAY.

FLEURY (ANDRÉ-HERCULE DE), cardinal, ancien évêque de Fréjus, et précepteur de Louis XV, fils d'un receveur des décimes du diocèse de Lodève, né dans cette ville le 22 juin 1653, fut mené à Paris à l'âge de six ans. Fleury fit ses humanités au collége des jésuites, et sa philosophie au collége d'Harcourt; il brilla dans l'un et dans l'autre. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut d'abord chanoine de Montpellier et docteur de Sorbonne. Introduit à la cour, il fut aumônier de la reine et ensuite du roi. Une figure agréable, un esprit délicat, lui gagnèrent les cœurs. On sollicita vivement pour lui. Louis XIV le nomma, en 1698, à l'évêché de Fréjus. « Je vous ai fait attendre long-temps, lui dit ce prince; mais vous avez tant d'amis, que j'ai voulu avoir seul ce mérite auprès de vous. » L'évêque de Fréjus était dans son diocèse, lorsque l'armée des alliés se répandit en Provence. Il plut aux généraux ennemis; le duc de Savoie et le prince Eugène lui accordèrent ce qu'il voulut. La contribution fut modique. La ville de Fréjus n'éprouva aucun désordre, et la campagne des environs fut épargnée. Louis XIV, près de mourir, le nomma, par un codicile annexé à son testament, précepteur de son petit-fils, qui fut depuis Louis XV. Pendant les agitations de la régence, il sut conserver la bienveillance du duc d'Orléans, parce qu'il ne cherchait point à se faire valoir, qu'il ne demandait point de grâces, et qu'il n'entrait dans aucune intrigue. Ce prince, ayant remarqué le goût du jeune roi pour son précepteur, lui proposa l'archevêché de Reims, comme un siége de la première distinction; mais il refusa d'être premier duc et pair de France, pour ne pas s'éloigner de son élève. En 1726, il fut fait cardinal, et bientôt après, Louis XV le plaça à la tête du ministère. Il avait alors 73 ans. Le fardeau du gouvernement ne l'effraya point. Il s'était instruit, en secret, pendant assez long-temps, de l'administration du royaume et de la politique étrangère; et dès qu'il eut obtenu la première place, il montra jusqu'à près de 90 ans une tête saine, libre, et capable d'affaires. Depuis 1726 jusqu'à 1740, tout prospéra. Il commença et termina glorieusement la guerre contre Charles VI, et obtint la Lorraine pour la France. Cette guerre de 1723 fut finie en 1736, par une paix qui ne donna le calme à l'Europe que pour quelques années. Une nouvelle guerre,

en 1740, vint troubler les derniers momens du cardinal de Fleury. Il mourut à Issy, près de Paris, le 29 janvier 1743, avec la douleur de n'avoir vu, dans cette dernière guerre, qu'une suite de malheurs que le public lui reprochait. Il avait toujours négligé la marine; le peu de forces maritimes qui restait à la France fut détruit par les Anglais. Il voulut, autant qu'il était possible, introduire dans l'administration publique l'économie qu'il mettait dans sa maison. C'est pour cette raison qu'il ne fit pas construire de vaisseaux. Son caractère tranquille lui fit peu estimer, et lui fit craindre les esprits actifs et profonds; il les écarta trop des grandes places. Il se défiait plus des hommes qu'il ne cherchait à les connaître. L'élévation, dit un homme qui l'avait beaucoup connu, manquait à son caractère. Ce défaut tenait à ses vertus, à sa douceur, à son égalité, à l'amour de l'ordre et de la paix. Il laissa tranquillement la France réparer ses pertes et s'enrichir par un commerce immense, sans faire aucune innovation. « Il gouverna, dit l'abbé Millot, sinon en génie élevé qui exécute de grandes choses, du moins en homme prudent qui s'accommode aux conjonctures, qui préfère l'essentiel au spécieux, et qui regarde la tranquillité publique comme le fondement du bonheur. » S'il accorda une protection trop marquée aux financiers, s'il fit trop d'attention aux querelles du jansénisme, on doit moins s'en prendre à lui qu'à quelques personnes qui l'approchaient. Il n'était pas porté de lui-même à faire de la peine; il n'aimait ni à troubler la tranquillité des autres, ni qu'on troublât la sienne. Il fut heureux, autant qu'un ministre peut l'être, et conserva dans l'âge le plus avancé, et dans les embarras des affaires, la sérénité et la gaîté de ses premières années. Jamais ministre n'a moins coûté à l'état. Il n'eut ni le faste de Richelieu, ni l'avidité de Mazarin. Tout son revenu n'allait pas à cent mille liv. Il en employait la moitié à faire du bien en secret, et l'autre était pour l'entretien d'une maison modique et d'une table sans profusion. Son ambition, plus adroite qu'impétueuse, née des circonstances plutôt que du caractère, sut se contenir dans les bornes les plus étroites. Le cardinal de Fleury ne fit pas pour les hommes à talens tout ce qu'il aurait pu faire. Son âge et son caractère le portaient à penser qu'il n'y avait plus en France d'hommes de génie, et que, quand même il y en aurait, on pouvait s'en passer. Dans la *Vie du maréchal de Villars*, écrite par lui-même, le cardinal de Fleury est représenté comme une tête saine plutôt que forte; comme un courtisan souple, sans énergie dans le caractère, sans attachement sincère pour l'état, et beaucoup plus propre à concilier les cabales de cour qu'à veiller sur les intérêts politiques de la monarchie. L'auteur dit qu'un jour dans le conseil, le cardinal ayant avancé que les ministres ne devaient compte qu'au roi de leur conduite, il lui répondit : « Ils en doivent un plus sévère à Dieu et à leur propre gloire. » Ce portrait, tracé par Villars, est un peu différent de celui que nous avons fait de Fleury dans cet article. Mais sa rigueur contre ce ministre prit vraisemblablement sa source dans le re-

fus qu'il fit d'employer les mesures vigoureuses proposées par le maréchal, mesures qui auraient replongé la France dans une guerre d'autant plus fâcheuse, que ses finances étaient épuisées. Dans cet état de désordre, il fut heureux que l'humeur pacifique de Fleury balançât l'impétuosité belliqueuse de Villars. Si le cardinal avait été cru, il aurait aussi épargné à la France la guerre de 1741. Il disait que le roi ayant, par les préliminaires de la paix signés le 3 octobre 1735, garanti l'exécution de la pragmatique sanction, qui assurait à la reine de Hongrie l'indivisibilité des états de l'empereur, la France devait être fidèle à ses engagemens. Il fut entraîné au-delà de ses désirs par les sollicitations du roi et de la reine d'Espagne, et par les importunités continuelles des principaux seigneurs de la cour, surtout du comte de Belle-Isle, qui attendait, ainsi que les autres, son avancement de la guerre. Enfin, les ennemis du cardinal de Fleury lui ont reproché d'avoir favorisé les premiers penchans qui détachèrent Louis XV de la reine. Mais les gens instruits savent que, loin d'avoir eu ce tort, il osa faire des remontrances au roi, qui lui répondit : « Je vous ai laissé la conduite de mon royaume, j'espère que vous me laisserez maître de la mienne. » Fleury, dit un de nos écrivains modernes, se chargea du gouvernement à l'âge où l'on se retire ordinairement du monde, à 73 ans. Jamais personne n'était parvenu plus tard au ministère; jamais ministre ne garda sa place plus long-temps, et n'y fut plus absolu et moins contredit. Son règne, car il fut vraiment roi, dura 17 ans sans aucun nuage; tout lui prospéra pendant plus de 15, et il conserva jusqu'à près de 90 une tête saine, libre et capable d'affaires. Richelieu avait déployé un faste royal, Mazarin s'était signalé par une avidité excessive, il restait à Fleury la distinction de la modestie : il fut simple et économe en tout sans jamais se démentir. Au plus haut point de la grandeur, son domestique, son équipage, sa table, ses meubles furent toujours au-dessous même de ceux d'un prélat médiocre. Ennemi de l'ostentation, donnant peu à sa famille et n'amassant rien, il se borna uniquement à régner. On pourrait caractériser son administration par une seule observation, c'est qu'en détaillant un mois de son ministère on aurait le tableau de plus de 16 années. Ce ministère n'eut pas d'éclat; mais la douceur de Fleury, sa modération, son amour de l'ordre et de la paix, réparèrent les maux qu'avaient produits l'éclat funeste du règne de Louis XIV, et les désordres plus funestes encore de la régence. Traitant la France comme un corps puissant et robuste qui se rétablit de lui-même; haïssant tout système, parce que son esprit était borné, toute innovation, parce qu'il ne pouvait guères espérer d'en voir les résultats, et surtout toute opération de finance parce qu'il n'y comprenait heureusement rien, il se contenta d'exiger des sous-ministres un ordre sévère, égala la dépense à la recette, sans fouler le peuple, et par les seules ressources de l'économie, et fit fleurir l'agriculture et le commerce en ne s'en mêlant pas. On a reproché avec raison au cardinal de Fleury d'a-

voir laissé tomber la marine, et sous ce rapport d'avoir sacrifié la force et la sûreté de l'état à l'espérance chimérique d'une paix perpétuelle avec l'Angleterre. Il est vrai qu'il ne se fit point payer comme le cardinal Dubois, mais il fut complètement la dupe de sa confiance dans les deux Walpoles. On lui a reproché en même temps d'avoir ressuscité les querelles théologiques que le régent avait enfin assoupies. Il voulut plaire au pape Benoît XIV; il eut la faiblesse de croire les jansénistes dangereux, et il prodigua contre eux les lettres de cachet. Cette tyrannie étrangère au caractère de Fleury peut surprendre d'autant plus qu'il n'était pas l'ami des jésuites; il disait d'eux que, « pour les rendre utiles, il fallait les empêcher de se croire nécessaires » : on a jugé depuis qu'ils n'étaient ni nécessaires ni utiles. On blâme encore dans le cardinal de Fleury la prévention qu'il témoigna constamment contre les gens à talens dans quelque genre que ce fût : ainsi que tous les ministres médiocres, il préféra toujours donner les places à des hommes peu capables de les remplir, mais aussi incapables de se rendre dangereux. — Marie DE FLEURY, sœur du cardinal, et femme de Bernardin de Rosset, eut un fils déclaré duc de Fleury en 1736, mort en 1748, et dont la postérité subsiste.

FLEURY (MARIE-MAX.-HECT. DE ROSSET, comte DE), de la même famille que le précédent, né à Paris, condamné à mort, à l'âge de 23 ans le 18 juin 1794, par le tribunal révolutionnaire. Détenu à la prison du Luxembourg, et voyant sa famille proscrite, le désespoir s'empara de lui; il écrivit à Dumas, président du tribunal révolutionnaire, le billet suivant : « Homme de sang! égorgeur! cannibale! monstre! scélérat! tu as fait périr ma famille, tu vas envoyer à l'échafaud ceux qui paraissent aujourd'hui au tribunal; tu peux me faire subir le même sort, car je te déclare que je partage leurs opinions et leurs sentimens. » Fouquier-Tinville se trouvait chez Dumas lorsqu'il reçut cette lettre. « Voici, lui dit Dumas, un billet doux, lis-le. Que faut-il que je réponde? » — « Ce monsieur me paraît pressé, dit Fouquier, il faut le satisfaire. » Il donna aussitôt l'ordre de l'extraire de sa prison : il arriva vers midi au tribunal, fut mis en jugement, condamné au bout d'une heure comme complice de gens qu'il n'avait jamais connus, envoyé de suite à l'échafaud, revêtu d'une chemise rouge, comme assassin de Collot-d'Herbois.

FLEURY (JEAN), ou *Floridus* en latin, poète français du 15me siècle, et auteur obscur de qui l'on a, sous le titre de *Traité très-plaisant et récréatif de l'amour parfait de Guiscardus et Sigismonde, fille de Tancredus*, une *Traduction* en vers français de l'Histoire de Guiscard et de Sigismonde, qui forme la première Nouvelle de la quatrième journée du Décaméron de Boccace, imprimée à Paris, dans le cours du 15me siècle.

FLEURY (.....), né à Lyon au commencement du 18me siècle, mort en 1746, auteur de l'Opéra de *Biblis*, et du Ballet des *Génies*, représenté en 1732 et 1736. On les trouve imprimés dans les tomes XV et XVI du *Recueil général des Opéras*, publiés par Cristophe Ballard.

FLEURY (JACQUES), avocat au

parlement de Paris sa patrie, où il est mort en 1775, se distingua moins au barreau que dans la société, dont il faisait le charme par sa gaîté naturelle et la vivacité de son esprit. Le recueil de ses *Poésies*, publié à Paris en 1760, in-12, et 1769, in-8°, sous le titre de *Folies*, contient des Fables, Chansons et Epigrammes, qui annoncent toutes beaucoup de facilité, un esprit naturel et agréable. On a encore de lui des *Chansons maçonnes*, in-8°, Paris, 1760; des *Odes sur les grands mystères de la foi*, 1775, aussi in-8°; le *Dictionnaire de l'ordre de la Félicité*, in-8°. Enfin il a travaillé au *Miroir magique, à la Mort du Goret*, et au *Rossignol*, opéras comiques, qui ont eu peu de succès au théâtre.

FLEURY (Guillaume-François Joly de), né à Paris en 1675, d'une ancienne famille de robe, reçu avocat au parlement en 1695, devint avocat-général de la cour des aides en 1700, et avocat-général au parlement de Paris en 1705. Il fit briller, dans ces différentes places, les qualités du cœur et de l'esprit. Ses *plaidoyers*, ses *harangues*, ses autres discours publics, se distinguaient par un naturel qui n'était pas sans élégance. L'illustre d'Aguesseau ayant été fait chancelier de France en 1717, Joly de Fleury le remplaça dans sa charge de procureur-général. Il fallait un tel homme pour calmer les regrets des bons citoyens. Le nouveau procureur-général remplit tous les devoirs de sa place avec une activité d'autant plus louable, qu'il avait une santé très-délicate. Son zèle pour le bien public le porta à faire mettre en ordre les registres du parlement. Il en tira de l'obscurité plusieurs qui étaient ensevelis dans la poussière des greffes. Il sut y découvrir mille choses curieuses et utiles propres à l'éclaircissement du droit, de la pratique judiciaire, et de divers points d'histoire. C'est à lui pareillement que l'on doit le travail commencé, dans le même goût, sur les rouleaux du parlement; pièces dont, avant lui, l'on n'avait proprement aucune connaissance. Il en a fait faire, sous ses yeux, des extraits et des dépouillemens. Il a aussi dirigé jusqu'à sa mort les inventaires et les extraits que l'on faisait à des pièces renfermées dans le trésor des chartes. Sa vie fut un travail continuel, consacré au bien et à l'utilité publique. On a dit de lui que si les lois se perdaient en France, on les retrouverait dans sa tête. Ses infirmités l'obligèrent, en 1746, de se démettre de sa charge de procureur-général en faveur de son aîné, digne fils d'un tel père. Son cabinet devint alors comme un tribunal où se rendaient le pauvre comme le riche, la veuve et l'orphelin. Il mourut le 22 mars 1756, laissant trois fils, l'un procureur-général, l'autre président à mortier, et le troisième conseiller d'état. Joly avait été employé, en 1752, à calmer les différends qui déchiraient alors l'Eglise de France. Il reste de lui plusieurs manuscrits. I. Des *Mémoires* qui sont tout autant de Traités sur les matières qu'ils embrassent. II. Des *Observations*, des *Remarques* et des *Notes* sur les différentes parties de notre droit public. III. Les tomes VI° et VII° du *Journal des Audiences*, offrent quelques extraits de ses *Plaidoyers*. L'homme privé ne

fut pas moins estimable dans ce célèbre magistrat que l'homme public. Son caractère était doux et bienfaisant, son abord ouvert, ses mœurs pures. La vivacité de ses yeux annonçait celle de son esprit, sans donner de mauvaises impressions sur les qualités de son cœur.

FLEURY (OMER JOLY DE), fils du précédent, né à Paris le 26 octobre 1715, entra dans la magistrature en 1735, comme substitut de son père, procureur-général. En 1737 il fut avocat-général au grand-conseil; en 1746, avocat-général au parlement de de Paris, et en 1760, président de la même cour. Dès ses premiers pas, il ne parut ni enorgueilli, ni découragé par le nom de son illustre père. On se souviendra long-temps de ses *Réquisitoires*, qui furent le sujet de la fureur de Voltaire, mal déguisée sous le voile de la plaisanterie. Quelques-uns de ces réquisitoires sont écrits avec éloquence et énergie. Joly de Fleury joignait à un sens droit une érudition profonde en plus d'un genre. Aussi instruit dans l'histoire et la politique que dans la jurisprudence, il avait pressenti en homme d'état les effets des opinions dangereuses qu'il combattit avec courage. Sa vie fut laborieuse, ses mœurs graves et simples. On ne sait par quel miracle il a su échapper à la hache révolutionnaire, qui fit tomber presque toutes les têtes du parlement de Paris. Il est mort le 29 janvier 1810, ayant vu sa cinquième génération. Son fils a été le dernier procureur-général du parlement.

FLEURY (J.-F. JOLY DE), frère du précédent, ancien ministre d'état, et doyen du conseil, né le 8 juin 1718, montra des talens, de l'activité et une prudence rare. Appelé à la place de conseiller au parlement de Paris, il continua de s'y distinguer; et son mérite le fit porter successivement aux fonctions de maître des requêtes, d'intendant de Bourgogne, de conseiller d'état, et enfin de contrôleur des finances. Il ne garda pas long-temps ce dernier emploi; et la révolution l'obligea ensuite à la retraite. Il s'entoura alors plus que jamais de sa famille, ne parut dans aucune crise politique; et, se renfermant dans une heureuse obscurité, il eut le bonheur d'éviter le sort fatal réservé à tant d'autres de ses collègues, et de sauver même les têtes qui lui étaient les plus chères. Il mourut à Paris, le 13 décembre 1802, âgé de 84 ans. Son corps fut transporté avec pompe dans la sépulture de ses ancêtres. Aucun des magistrats de ce nom n'a péri victime de la révolution, quoiqu'aucun n'ait abandonné son poste.

FLEURY (JEAN-OMER JOLY DE), neveu de Guillaume-François, et fils de Joseph-Omer Joly de Fleury, avocat au parlement, mort, le 29 novembre 1755, chanoine de la cathédrale de Paris, publia, en 1746, un ouvrage de piété, intitulé: *Science du salut, tirée des Essais de la Morale de Nicole.* On lui doit aussi la publication de l'*Abrégé de la Philosophie*, par de la Chambre, Paris, 1754, 2 vol. in-12.

FLEURY (JEAN-BAPTISTE), chanoine de la collégiale de Sainte-Madeleine de Besançon, mort, le 6 mai 1754, dans cette ville, où il était né en 1698, est auteur des ouvrages suivans: I. Deux *Dissertations sur des*

usages singuliers de l'église de Besançon, dans les *Mercures* de juillet et décembre 1741, et septembre 1742. II. Les *Almanachs historiques de Besançon et de la Franche-Comté*, depuis 1746 jusqu'à 1753, 8 vol. in-8°. III. Une *Messe pour la fête de sainte Madeleine;* un *Office pour la fête du sacré Cœur de Jésus*, etc., etc. Cet ecclésiastique était savant, et avait une critique fort judicieuse.

FLEURY (François-Michel), ecclésiastique, né à Alençon, vers le milieu du 18° siècle, s'étant avisé de se faire répondre et servir la messe par la sœur de son vicaire, M. de Grimaldi, évêque du Mans, dans le diocèse duquel se trouvait Fleury, le suspendit de ses fonctions; celui-ci publia, dans le *Journal ecclésiastique* du mois d'avril 1774, cette question : *Si une femme, au défaut d'homme, peut répondre la messe*, et offrit de le prouver. Cela donna lieu à une critique manuscrite, qui courut dans le pays qu'habitait Fleury. Il publia alors une brochure sous ce titre : *Réponse de la Messe par les femmes, en réponse à une lettre anonyme*, 1778, in-8°. Il mourut le 19 avril 1781.

FLEURY-TERNAL (Charles), né à Tain, en Dauphiné, le 29 janvier 1692, se fit jésuite, et professa long-temps avec distinction dans les colléges de la société. Il mourut, vers 1750, après avoir publié une *Histoire du cardinal de Tournon*, ministre de France sous quatre de nos rois, Paris, 1728, in-8° et in-4°; et une *Vie de saint Bernard, archevêque de Vienne*, 1722 et 1728, in-12.

FLEURY (Aimée, née comtesse de Coigny, duchesse de), morte le 17 janvier 1820, fut l'une des femmes les plus spirituelles de notre époque. Elle avait composé un roman, intitulé : *Alvar*, Paris, 1818, 2 vol. in-12, tiré seulement à 25 exemplaires, et publié sous le voile de l'anonyme. « Une personne, qui n'avait encore atteint que la moitié de sa vie, dit M. Lemercier (dans le *Censeur européen* du 22 janvier 1820), nous est enlevée avant le terme prescrit par la nature. C'était elle que chanta dans sa jeunesse le poète André Chenier, dans son ode intitulée : la *Jeune Captive*..... Également familière avec les belles-lettres françaises et latines, elle avait tout l'acquit d'un homme; mais le savoir en elle n'étant jamais pédant, elle resta toujours femme, et l'une des plus aimables de toutes. Sa conversation éclatait en traits piquans, ingénieux et originaux; elle résumait toute l'éloquence de Mme de Staël en quelques mots perçans. On a d'elle un roman anonyme qui, sans remporter un succès d'ostentation, attacha, parce qu'elle l'écrivit d'une plume sincère et passionnée. Elle a composé des *Mémoires sur nos temps*, et une *Collection de portraits sur nos contemporains*. »

FLEURY (Bernard), célèbre comédien français, naquit en 1749, dans une petite ville de Champagne, où son père, directeur d'une troupe de comédiens ambulans, avait momentanément élevé un théâtre. On le confia à une nourrice de village, qui, voulant gagner plus facilement les mois qu'on lui avait payés d'avance, fit porter l'enfant à un hôpital voisin. Sept ans après,

cette malheureuse femme, étant au lit de la mort, avoua son crime à son curé, qu'elle autorisa à instruire les parens. Le père de Fleury accourut, reconnut son fils sur des renseignemens positifs, et le ramena à la maison paternelle. Quand Fleury eut atteint l'âge de douze ans, son père, qui était pauvre et chargé de famille, l'engagea à aller tenter la fortune, et le fit partir de Nanci pour Lyon, où il arriva avec un paquet assez léger sur le dos et deux écus de six francs dans sa poche. Comme il était, suivant le proverbe, enfant de la balle, il avait vu jouer la comédie, et savait par cœur quelques petits rôles. Il alla se présenter au directeur du théâtre de Lyon, qui l'enrôla dans sa troupe, et lui offrit sa maison et sa table. Fleury se livra tout entier aux études du comédien; à quinze ans, il commença à jouer, à Lyon et dans plusieurs autres villes du midi, l'emploi des *jeunes premiers* dans la tragédie, et celui des *amoureux* dans la comédie : mais, d'après son propre aveu, ses premiers essais furent très-pénibles, et le goût qu'il avait pour son art triompha difficilement de son amour-propre, qui était souvent blessé par les sifflets du parterre. Fleury n'avait pas été doué des avantages extérieurs; il avait au contraire à lutter contre les désagrémens d'une taille médiocre, d'une figure peu régulière, et d'une espèce de bégaiement qui gênait la liberté de son débit. *Labor omnia vincit improbus.* A vingt-trois ans, Fleury fut jugé digne d'être appelé au Théâtre Français. Il y débuta, le 7 mars 1774, par le rôle d'*Égisthe*, de *Mérope*. N'ayant obtenu qu'un très-médiocre succès, il repartit pour la province, bien résolu de ne reparaître sur la grande scène française que lorsqu'il aurait mûri son talent par de nouvelles études. Il débuta de nouveau quatre ans après, le 20 mars 1778, dans les rôles de Sainville de la *Gouvernante*, et de Dormilly des *Fausses infidélités*. Il fut beaucoup mieux accueilli. Bellecourt venait de mourir; Molé, par cette mort, devenait chef d'emploi; Fleury fut jugé digne d'être le double de Molé. Fleury sentit que le genre de la tragédie n'était pas celui qui convenait à ses moyens, et il le quitta tout-à-fait pour se livrer exclusivement à la comédie. Il avait sous les yeux un chef digne de lui servir de modèle; mais, en cherchant à s'en approcher, il se garda bien de le copier servilement. La supériorité bien reconnue de Molé ne lui permettait pas de descendre à ces basses rivalités, qui enlèvent trop souvent aux jeunes gens les occasions de se produire avec avantage. Il était en possession de tous les grands rôles; et il vit sans jalousie l'acteur qui jouait le petit Marquis du *Misantrope* créer ou plutôt ressusciter le Moncade de l'*École des Bourgeois*. Ce fut là le commencement de la brillante réputation de Fleury. Son succès fut prodigieux, et donna de grandes espérances pour l'avenir. On distingue parmi les autres rôles, dans lesquels il faisait les délices du public, l'*Homme à bonnes fortunes*, le Clitandre des *Femmes savantes*, celui de la *Coquette corrigée*, le Déjieulette de la *Gageure imprévue*, le Cléon du *Méchant*, le Marquis de *Turcaret*; et, dans un autre

genre, le Saint-Albin du *Père de famille*, le *Conciliateur* et le *Philosophe marié*. A la mort de Molé, Fleury qui commençait à être sur le retour, se chargea de la succession, quoiqu'il la trouvât un peu onéreuse, et il joua tout le premier emploi depuis 1802 jusqu'en 1818, époque à laquelle des tracasseries et des rivalités le forcèrent de prendre sa retraite, après quarante-quatre ans de service. Il est mort le 15 mars 1822, étant le doyen de la Comédie française. Depuis sa retraite, on l'avait encore vu plusieurs fois sur divers théâtres, où il s'empressait de faire contribuer son talent à l'éclat et au produit de représentations qui avaient pour objet de bonnes œuvres. Le caractère du talent de Fleury était la grâce, le naturel, l'élégance et la finesse. Seul, il avait conservé au théâtre des manières de l'ancienne cour, le port, les gestes, les habitudes de la haute société; il avait moins de noblesse, moins de force, une chaleur beaucoup moins expansive que Molé; mais dans le persiflage, dans les scènes de *rouerie*, dans celles même où le caractère d'un personnage d'un certain rang était dégradé par l'ignoble vice de l'ivresse, Molé n'était que son rival et nullement son maître; du reste, son débit était saccadé; sa respiration courte et une infirmité locale donnaient à sa démarche un air de contrainte et de gêne. En dépit de ces imperfections, Fleury n'est point encore remplacé, et malheureusement rien n'annonce encore qu'il doive l'être de sitôt. Nous observerons, en finissant, que Fleury, cet acteur si aimable, si gracieux, n'avait aucune connaissance de l'orthographe, et était sur cet article de la meilleure foi du monde; et, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que son débit ne s'est jamais senti de cette ignorance. On trouvera, dans le *Journal des débats*, du 24 mars 1822, une Notice fort bien faite sur cet acteur. Nous lui avons emprunté la presque totalité de cet article.

FLEXIER DE REVAL. *Voyez* FELLER.

FLINCK (GOVAERT), peintre, né à Clèves en 1616, eut, dès sa plus tendre jeunesse, une forte inclination pour le dessin. Ses parens l'ayant mis chez un peintre, il fit des progrès rapides. Lorsqu'il se vit en état de travailler seul, il alla à Amsterdam. Le goût général était alors pour la manière de Rembrant. Flinck se mit, pendant un an, sous la direction de ce fameux peintre. Il abandonna ensuite sa manière pour prendre celle des Italiens, qu'il saisit parfaitement. Les ouvrages qu'il fit depuis lui acquirent la plus grande estime. Il mourut, le 22 décembre 1670, âgé de 44 ans.

FLINDERS (MATTHIEU), célèbre navigateur anglais, né à Donington, dans le Lincolnshire, s'adonna, dès sa jeunesse la plus tendre, à la marine. Il s'embarqua en qualité de volontaire, en 1795, sur le vaisseau qui conduisait au port Jackson le capitaine Hunter, chargé de prendre le commandement de la colonie de la nouvelle Galle-Méridionale. Flinders, alors depuis peu de temps de retour d'un voyage dans le grand Océan, ne songeait qu'à faire des découvertes. Il se lia avec George Bass, le chirurgien du vaisseau, et lorsqu'il fut arrivé dans la colonie, accompagné de cet intrépide ami,

et d'un mousse, il monta dans un bateau de huit pieds de long, et avec cette frêle embarcation, reconnut une partie du cours de la rivière de George, en dressa le plan, et releva ensuite plusieurs points non encore visités; après différens voyages et plusieurs découvertes importantes, Flinders fut envoyé au nord du port Jackson pour reconnaître les baies d'Hervey et de Glasshouse. Il revint à Londres en 1800, proposa au gouvernement Britannique un plan pour completter la reconnaissance des côtes de la Nouvelle Hollande, obtint le commandement de la corvette l'*Investigateur*, et explora en 1801, 1802 et 1803, les côtes méridionales et orientales de ce pays. Il partit ensuite du port Jackson pour completter son travail sur le détroit de Torrès, mais le bâtiment qui le portait fit naufrage, le 17 août 1803. Il revint au port Jackson sur une misérable embarcation, et en repartit avec deux corvettes pour aller secourir ses compagnons d'infortune restés sur le *banc du naufrage*. Il se dirigea ensuite vers l'Ile de France pour se ravitailler, ignorant que la guerre avait éclaté entre la France et l'Angleterre. Arrivé dans cette île, il fut soupçonné d'espionnage et gardé comme prisonnier pendant six ans et demi. Revenu dans sa patrie vers la fin de 1810, Flinders s'occupa de la rédaction de sa relation et de l'atlas qui devait l'accompagner. Il mourut le 19 juillet 1814, au moment où son ouvrage venait de paraître. Cet ouvrage est intitulé: *Voyage à Terra Australis, etc.* 2 vol. in-4° (en anglais). Il assure à Flinders une place distinguée parmi les hydrographes.

FLINS DES OLIVIERS (CLAUDE-MARIE-LOUIS-EMMANUEL CARBON DE), né à Reims, en 1757, d'une famille distinguée, montra de bonne heure des dispositions pour la poésie. Sa première production fut une *Ode sur le sacre de Louis XVI*. Ses parens l'envoyèrent à Paris pour achever son éducation; il y arriva peu de temps après la mort de Voltaire, dont il fit l'éloge dans un *Discours* qui concourut pour le prix de la poésie, et sur lequel il composa *un poëme* qui fut imprimé. La *Satire* du petit Almanach des grands hommes, par Rivarol, suivit de près l'*Éloge de Voltaire*. Au commencement de la révolution, il donna *le Réveil d'Epiménide*, comédie qui obtint un grand succès, et *la Jeune Hôtesse*, qui dut la plus grande partie de sa réussite à Mlle Candeille. Le sujet de cette dernière comédie est puisé dans la *Locandiera* de Goldoni, dont il sut tirer meilleur parti que le poète italien; il a encore donné au théâtre, le *Mari directeur* ou *le Déménagement du couvent*, et la *Papesse Jeanne*. Le *Voyage de l'Opinion dans les quatre parties du monde*, par Louis Emmanuel; Paris, 1789, journal très-piquant, dit M. Barbier et dont il a paru cinq numeros, est également de Flins. Le succès de toutes ces pièces prouve que Carbon de Flins possédait une partie de ce *vis comica*, indispensable à celui qui veut courir la carrière dramatique. Il a publié, dans les journaux littéraires du temps, plusieurs morceaux de poésies fugitives qui ne sont pas sans mérite. Ce poète est mort en 1806. Il parut une Notice historique et littéraire sur Carbon de Flins, par

Dorat Cubières de Palmézeaux.

FLIPART (Jean-Jacques), graveur et bon dessinateur, né à Paris, en 1723, élève de Laurent Cars, fut reçu à l'académie royale en 1755; il mourut en 1782. On a de lui beaucoup de morceaux, entre lesquels on distingue une *Sainte Famille*, d'après Jules Romain, du recueil de la galerie de Dresde; *Adam et Eve après leur péché*, d'après Natoire, faisant pendant avec Adam et Eve avant leur péché, gravés par Cars, d'après Lemoine ; *Vénus et Enée*, d'après le même; *deux Sacrifices*, d'après Vien; une *Tempête*, d'après Vernet; une *jeune Fille dévidant du fil*, d'après Greuse ; le *Paralytique environné et soulagé par ses enfans ; l'Accordée de village*, d'après le même, faisant pendant à la précédente; le *Gâteau des rois*, de même grandeur, et d'après le même; le *Combat des Centaures*, d'après le tableau de Boulongne, fait pour sa réception à l'académie royale de peinture; *deux Chasses*, d'après Vanloo et Boucher, etc.

FLIPART (Charles-François), frère du précédent, mort en 1773. On connaît de lui quelques petites *Estampes*, d'après Fragonard, et autres maîtres modernes de l'école française.

FLITNER (Jean), poète latin du 17me siècle, qui obtint le titre de *poète lauréat*, est auteur de plusieurs ouvrages, entre autres : I. *Manipulus Epigrammatum dissectus, et hortulus anthologicus meticus*, Francfort, 1619, in-12. II. *Promptuarium Christianæ Sapientiæ*, Francfort, 1662, in-4°. III, *Sphinx Theologico-philosophica*, (en allemand) Francfort, 1669, in-4°, etc. — Un autre Flitner (Jean), Pasteur luthérien en Poméranie, a donné en allemand, des *Cantiques* et d'autres ouvrages ascétiques. Il mourut en 1678.

FLOCCO ou FLOKE, pirate norwégien ou suédois, fit beaucoup de courses lointaines, et entreprit en 865 de se rendre à l'île de Gardarsholm, qui était nouvellement découverte. Ne connaissant pas la boussole, il prit en partant des Orcades trois corbeaux, et quand il fut bien avant dans la mer, il en lâcha un; mais celui-ci, dirigea aussitôt son vol vers les Orcades ; ayant navigué pendant quelque temps, il mit en liberté un second corbeau, qui ne trouvant pas où reposer son pied, revint à bord; enfin quelque jours après, il fit partir le troisième qui alla directement vers l'île nouvelle, où Flocco le suivit et y passa l'hiver. Au printemps, une énorme quantité de glaçons étant venus remplir le port où son navire était mouillé, Flocco en prit occasion de changer le nom de l'île et de lui donner celui d'*Island* (terre de glace), qui lui est resté depuis. L'histoire des trois corbeaux de Flocco ressemble assez à celle des trois oiseaux que Noé lâcha dans l'arche, et n'en est peut-être qu'une copie.

FLOCCUS. *Voyez* Flocco.

FLODERUS (Jean), helléniste , professeur à l'université d'Upsal, a laissé plusieurs discours latins prononcés dans cette université, et plusieurs dissertations latines dont les principales roulent sur les passages difficiles d'Homère. On lui doit aussi une édition des *Dialogues de Lucien*. Il mourut vers la fin du 18e siècle.

FLODING (PIERRE), graveur, né à Stockholm en 1721. On a de lui un *Sujet allégorique*, représentant le *roi de Suède*, comme protecteur de la religion, des lois, des arts et des sciences, d'après Cochin; divers morceaux dans le goût du lavis, d'après Boucher et autres.

FLODOARD ou FRODOARD, historien de l'église de Reims, né en 894, à Épernai, demeura long-temps dans le clergé de Reims, où il posséda des bénéfices. Il les quitta ensuite pour embrasser la vie religieuse dans le monastère de Saint-Remi ou plutôt de Saint-Basle près de cette ville, où il mourut en 966, à 73 ans. On croit qu'il en fut abbé; car on marque dans son épitaphe qu'il fut un « clerc chaste, un bon religieux, et un meilleur abbé. » Nous avons de lui une *Chronique* et une *Histoire de l'église de Reims*. Sa Chronique, généralement estimée des savans, commence à l'année 919, et finit en 966. Pithou et Duchesne l'ont publiée. Son Histoire comprend toute la suite historique de l'église de Reims, depuis sa fondation jusqu'en 949. La meilleure édition de cet ouvrage, curieux et intéressant pour les Rémois, est celle de George Colvener, in-8°, 1617. Flodoard était aussi poète, et il composa en vers l'*Histoire des papes jusqu'à Léon VII*, et les *Triomphes de Jésus-Christ et des saints*, en dix-neuf livres. Il avait été sur les rangs pour l'évêché de Noyon, et fut affligé de ne l'avoir pas obtenu. Adelgage, évêque de Brême, son ami, le consola par ces mots d'un saint qu'il ne nomme pas: « Hélas! je serais peut-être du nombre des réprouvés, si j'avais été de celui des évêques. » On trouve la liste des autres écrits de Flodoard dans Marlot.

FLOGEL (CHARLES-FRÉDÉRIC), écrivain allemand, et professeur de philosophie à l'académie des nobles de Leibnitz, né à Jauer, en Silésie, en 1729, mort en 1788, publia en allemand: I. *Histoire de l'entendement humain*, 1765, 1 vol. in-8°. II. *État présent de la littérature en Allemagne*. III. *Histoire de la littérature comique*, 1784, 4 vol. in-8°. IV. *Histoire des fous en titre d'office*, in-8°. V. *Histoire du burlesque*, 1794, ouvrage posthume.

FLONCEL (ALBERT FRANÇOIS), né à Luxembourg en 1697, avocat au parlement, censeur royal de plusieurs académies d'Italie, s'est distingué par son goût très-prononcé pour la littérature italienne. Nommé secrétaire d'état de la principauté de Monaco en 1731, il joignit à cette charge celle de secrétaire des affaires étrangères en 1735, sous les ministres Amelot et d'Argenson. Il fut enlevé aux lettres le 15 septembre 1773. Sa bibliothèque, composée de huit mille articles de livres italiens, a donné lieu d'en faire un *Catalogue curieux*, 1774, 2 vol. in-4°. Il avait traduit *la Lettre de M. Riccoboni à M. Muratori, sur la comédie de l'École des Maris de M. de Lachaussée*, 1737, in-8°. — FLONCEL (Jeanne-Françoise DE LAVAU, dame), née à Paris en 1715, morte en 1764, à 49 ans, avait traduit les deux premiers actes de l'*Avocat vénitien* de Goldoni, 1760, in-12. — FLONCEL (Albert-Jérome), leur fils, né à Paris le 1er mai 1747, est auteur

d'*un Essai sur la vie et les découvertes de Galileo Galilei, traduit de l'italien du père Frisi*, 1767, in-12, inséré dans le journal de Trévoux, avril, 1767.

FLOOD (Henri), fils de Warden Flood, chef de justice du banc du roi en Irlande, né en 1732, mort en 1791, élève de Dublin et d'Oxford, fut reçu maître-ès-arts à cette dernière université. Il y était encore quand il écrivit en anglais le *Poëme de la mort de Frédéric, prince de Galles*, inséré dans la collection d'Oxford. Le comte de Kilkenny le nomma son représentant au parlement. Il s'y distingua par son éloquence, et acquit en Irlande une popularité peu commune ; mais il la perdit quand il fut nommé au parlement d'Angleterre. M. Flood a publié une *Ode pindarique à la renommée ;* la traduction d'un *Ode pythique* de Pindare, 1785, et des *vers* sur la mort de Frédéric prince de Galles. Plusieurs de ses *Discours* ont aussi été imprimés. Il fit après la mort de sa femme un legs à l'université de Dublin, pour la fondation d'une chaire, de plusieurs prix, et pour achat de livres et de quelques manuscrits.

FLOOD (Jean). *Voyez* Alford.

FLOQUET (Etienne-Joseph), compositeur français, né à Aix en Provence en 1750, mort à Paris en 1785, n'avait que 12 ans, lorsqu'il fit exécuter une *Messe* de sa composition. Un talent si prématuré devait être produit dans la capitale. A l'âge de 22 ans, il fit pour l'abbé Lemonnier la musique de l'opéra de l'*Union de l'amour et des arts*, qui eut quatre-vingts représentations. Ses *Ballets*, agréables et frais, contribuèrent beaucoup à ce succès. Floquet s'en vantant et tout à la fois se plaignant de ses ennemis devant Grétry, celui-ci lui dit : « Je ne vous conseille pas d'avoir un second succès ; car vous verrez qu'il vous empoisonneront comme Pergolèse. » Floquet, qui prit au sérieux cette plaisanterie, et qui la répétait avec complaisance, se mit à l'abri de la prédiction. Malgré un voyage qu'il fit en Italie, aux frais de M. de Maillebois, pour y perfectionner ses talens, *Azolan* ou *le Serment indiscret*, *Hellé*, et la *Nouvelle Omphale*, qu'il fit représenter à son retour, n'eurent qu'un succès médiocre. Le *Seigneur bienfaisant* fut plus généralement applaudi. Mais un tableau de vendanges, la vue d'un embrasement produit par la foudre, assurèrent plus la réussite de cette pièce que les vers et la musique. Une *Chaconne* brillante et expressive, due à Floquet, lui mérita plus de renommée que la plupart de ses autres compositions. M. de Saint-Marc, ayant retouché l'*Alceste* de Quinault, lui avait confié cette pièce pour la mettre en musique, l'Opéra lui préféra l'Alceste de Gluck ; cette espèce de réprobation le mit au tombeau. Quoique avide de gloire, il applaudissait cependant au mérite de ses rivaux mêmes. « Les beautés de l'ouvrage me font oublier, disait-il, la haine de l'auteur. » — Il ne faut pas le confondre avec un de ses compatriotes, Floquet (Jacques-André), ingénieur, mort en 1771, qui entreprit le canal de Provence, sur lequel il publia plusieurs *Mémoires* et *Devis* depuis 1742 jusqu'en 1752 ; mais ce canal trouva

des obstacles qu'on n'avait pas prévus.

FLOR (Roger), né à Tarragone le 14 juillet 1262, embrassa le parti des armes, entra chez les templiers à Barcelone, passa ensuite en Palestine dans les dernières croisades, se jeta dans Saint-Jean d'Acre qu'il défendit avec une valeur et une intrépidité extraordinaires Cependant la ville fut prise d'assaut en 1291, et Roger ayant sauvé le trésor de son ordre, forma une petite armée navale, équipa quelques vaisseaux, et parcourut les mers, où il devint la terreur des infidèles. Il aida ensuite Frédéric d'Aragon à enlever la Sicile aux rois de Navarre, et passa au service d'Andronic, empereur d'Orient. Il battit les Turcs qui inquiétaient vivement cet empire, et épousa la nièce d'Andronic qui lui conféra le titre de César. Bientôt Roger fut fortement soupçonné d'avoir des vues encore plus relevées, et Andronic qui en fut instruit le fit assassiner. Roger mourut le 23 avril 1316, à l'âge de 44 ans. Les Catalans qui avaient tant de fois vaincu sous son commandement se renfermèrent dans Gallipoli, et vengèrent sur les Grecs la mort de leur général.

FLORA, fameuse courtisane, tendrement aimée du grand Pompée, ne voulut jamais répondre à la passion de Gemmius. Il fallut que Pompée la priât de ne point le rebuter. Elle céda à ses instances; mais son premier amant, par une étrange bizarrerie, fâché de ce qu'elle avait enfin cédé, ne voulut pas la voir; elle en tomba malade de chagrin. Cæcilius Métellus la fit peindre, et consacra son portrait dans le temple de Castor et Pollux.

FLORE (Franc. *Voy.* Floris.

FLOREBELLO (Antoine), de Modène, évêque de Lavellino, vivait dans le 16me siècle; il fut l'ami intime du cardinal Sadolet, dont il a écrit la *Vie*, après sa mort arrivée en 1547. On a encore de cet évêque, *De auctoritate summi pontificis Ecclesiæ; Concordia ad Germanos;* des *Discours et des lettres de Pie V*, dont il fut secrétaire; elles ont été imprimées à Anvers en 1640. Florebello mourut dans sa ville natale le 28 août 1558.

FLORENCE (le Cardinal de). *Voyez* Zabarella.

FLORENT-CHRÉTIEN. *Voy.* Chrétien.

FLORENT V, comte de Hollande, fils de Guillaume, roi des Romains, perdit son père dès son jeune âge. Livré à divers tuteurs, il y eut beaucoup de divisions dans son état. Dès qu'il put gouverner par lui-même, il fit la guerre aux Frisons rebelles. Ayant enlevé la femme d'un gentilhomme nommé Gérard de Velsen, il fut assassiné et percé de trente-deux coups d'épée par le mari. Le meurtrier ayant été pris fut conduit à Leyde, où on le mit dans un tonneau hérissé de clous; on le roula ainsi dans toute la ville, et il finit sa vie par ce cruel supplice. Florent mourut en 1296, après avoir régné quarante ans. Il laissa sept fils et quatre filles, (*V.* Marguerite.) de Béatrix, fille de Gui de Dampierre, comte de Flandre, qu'il avait épousée après la mort de sa première femme, de la maison de Châtillon.

FLORENT (François), d'Arnay-le-Duc, professeur en droit à Paris et à Orléans, mort dans cette dernière ville en 1650, a laissé

des *Ouvrages de droit*, que Doujat publia in-4°, en deux parties, 1679. La Vie de ce jurisconsulte estimable est à la tête du livre.

FLORENT, dit *Bravonius*, moine de Worchester, en Angleterre, dans le 12me siècle, composa une *Chronique des chroniques*, depuis le commencement du monde jusqu'en 1118, qu'un autre moine du même monastère continua jusqu'en 1163. Il a aussi travaillé à la continuation de *Marianus Scotus*, et à un *Traité de la famille royale des Anglais*.

FLORENT, chartreux de Louvain, vivait dans le 15me siècle; il a composé en flamand un ouvrage de l'*Institution chrétienne*, qui a été traduit en latin par le cordelier Nicolas Zeger, et depuis par Laurent Surius. Ce dernier y a ajouté une seconde partie.

FLORENTIN (Saint) fut un martyr du Charollais, qu'on croit avoir souffert la mort pour la foi vers 406.

FLORENTIN (César), graveur, élève de Mauperché, né à Dijon en 1594, mort à Paris en 1663, a gravé à l'eau-forte plusieurs morceaux d'après Le Primatice.

FLORÈS (Louis), religieux dominicain, né à Gand, le 14 janvier 1570, alla en Espagne, et fut ensuite envoyé au Mexique pour catéchiser les infidèles. S'étant rendu au Japon en qualité de missionnaire, il y fut livré par les Hollandais et brûlé vif le 29 août 1622. Il a écrit une *Relation de l'état du Christianisme dans le Japon*, jusqu'au 24 mai de cette même année.

FLORÈS (André), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né dans l'Andalousie, florissait vers l'an 1552. Il est auteur d'une *Somme* ou *Abrégé de toute l'écriture*, en vers héroïques castillans; mais il reconnaît lui-même que Pierre Ortis, curé dans le territoire de Madrid, a eu la plus grande part à cet ouvrage. On lui attribue aussi un *Catéchisme espagnol*, qui parut en 1552 à Tolède, auquel on prétend qu'il avait travaillé par ordre de l'empereur Charles V. Mais Thomas Tamajo, dans un catalogue de livres espagnols qu'il a publiés, assure que ce catéchisme n'est point d'André Florès, mais d'un ermite de Saint-Jérôme du même nom, né à Torrijos, dans le diocèse de Tolède; ce qui pourrait le faire présumer, c'est que ce catéchime est composé en forme de dialogue entre un ermite et un enfant. — Florès (André), poète espagnol, né à Ségovie en 1484, s'essaya avec succès dans le genre lyrique. On trouve quelques-unes de ses productions dans les Recueils de Poésies Castillanes. Il mourut vers l'an 1560.

FLOREZ (Henri), religieux augustin, l'un des plus savans Espagnols du 18e siècle, né à Valladolid le 14 février 1701, mort à Madrid, vers 1772, est auteur de la *España sagrada, theatro geografico-historico de la Iglesia de España*, en 34 vol. in-4°, 1791, ouvrage qui est, pour l'Espagne, ce que l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury est pour la France, et qui de plus a le mérite de contenir les ouvrages des plus anciens auteurs, publiés avec des notes de l'éditeur. Les cinq derniers volumes sont des P. Risco et Fernandez. Dès 1743, Florez donna une *Clave historical*, Madrid, in-4°, qui répond

à notre *Art de vérifier les dates*, dont la première édition n'est que de 1750, en sorte que Florez a le mérite de l'invention. On a encore de cet auteur un excellent ouvrage de numismatique, intitulé : *Medallas de las colonias, municipios, y pueblos antiguos de España*, en 2 vol. grand in-4°, imprimés à Madrid en 1757 et 1758, auxquels l'auteur en ajouta un troisième, qui parut en 1773. Cette production fit admettre Florez à l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres en 1761, en qualité d'associé correspondant. Cet écrivain a donné encore d'autres ouvrages sur l'histoire de son pays, et on lui est redevable de quelques *Éditions* fort estimées, entre autres de la relation du Voyage littéraire d'Ambrosio Morales, Madrid, 1765, in-fol.

FLORIAN DOCAMPO. *Voyez* DOCAMPO.

FLORIAN (JEAN-PIERRE CLARIS DE), de l'Académie française, lieutenant-colonel de cavalerie, né le 6 mars 1755, au château de Florian, près de Sauve, dans les basses Cévennes, d'une famille noble et distinguée dans les armes, dut à Gilette de Salgues, sa mère, qui était castillane d'origine, le goût très-vif qu'il montra toujours pour la littérature espagnole, et cette tournure d'esprit qui semble tenir à l'ancienne chevalerie, et qui se trouve dans tous ses ouvrages ; mais ce fut particulièrement à Ferney qu'il puisa l'amour de la poésie et des lettres, et qu'il reçut en quelque sorte sa première éducation. Un de ses oncles avait épousé une nièce de Voltaire ; son père était aimé de cet écrivain célèbre ; il lui mena son fils, et l'auteur de la Henriade se plut à en cultiver les dispositions naturelles. Le jeune Florian ne quitta Ferney que pour entrer dans les pages du duc de Penthièvre, qui, bientôt après, le nomma son gentilhomme ordinaire, et le plaça dans son régiment. D'Argental, ami de Voltaire, et qui se plaisait à rassembler chez lui les hommes de lettres et les artistes en tout genre, avait fait bâtir un petit théâtre ; les premiers travaux littéraires de Florian lui furent consacrés. Il y sut donner au rôle d'arlequin une sensibilité, une finesse qu'il n'avait pas eues jusque-là. Ces petits drames, donnés ensuite au théâtre italien y ressuscitèrent ce genre de pièces qui en avait fait souvent la fortune, avant que ce théâtre se fût exclusivement livré à des canevas et à des comédies en musique. Des prix remportés à l'Académie française, et nombre d'écrits pleins de naturel, firent à Florian une petite réputation. Devenu par la révolution, et par la mort du duc de Penthièvre, dont il ne s'éloigna jamais, entièrement étranger à tout ce qui l'était aux lettres, il devait espérer de jouir en paix du bonheur d'un doux repos dans la solitude qu'il avait choisie. Banni de Paris par le décret de la convention qui en renvoyait tous les nobles, il s'était retiré à Seaux. Là, pendant qu'il mettait la dernière main à un poëme en prose sur les mœurs hébraïques, intitulé : *Éliezer et Nepthali*, qu'il regardait comme son chef-d'œuvre, le comité de sûreté générale ordonna son arrestation. La chute de Robespierre le garantit de l'échafaud, et permit à l'un de ses intimes amis, membre de la convention, mais jusqu'alors condamné au silence, de réclamer

sa liberté. Malheureusement il était trop tard ; l'imagination de Florian avait été tellement frappée de ce qu'il avait vu, de ce qu'il avait souffert, de ce qu'il avait craint, qu'il ne sortit de son cachot que pour aller mourir dans sa retraite de Seaux, le 13 septembre 1794. Un abandon aimable, une mélancolie douce formaient son caractère et dominent dans ses écrits. La décence de ses mœurs, l'honnêteté de ses sentimens, ses égards pour ses rivaux et ses confrères, lui attachaient tous les cœurs. Ses principaux ouvrages sont, I. Les *deux Billets*, Paris, 1780, in-8°, comédie qui offre du naturel et de la gaîté, dans un cadre simple. II. Le *bon Ménage*, pièce qui obtint un succès mérité, par une sensibilité douce et attrayante. III. Le *bon Père* et la *bonne Mère*, comédies qui présentent un caractère original et piquant, une morale pure, et qui excite tout à la fois l'attendrissement et le rire. IV. *Jeannot et Colin*, comédie, Paris, 1780, in-8°, dont le sujet est tiré d'un conte de Voltaire. V. Le *bon Fils ; Blanche et Vermeille*, Paris, 1781, in-8°, autres pièces qui plurent par des détails simples et vrais. VI. *Les Deux Jumeaux de Bergame*, Paris, 1782, in-8°. L'intrigue est fondée sur des méprises semblables à celles des Ménechmes. Il y a de l'agrément et de la facilité dans le dialogue. VII. *Le Baiser*, pièce de féerie en trois actes. On y trouve quelques longueurs, et un dénouement trop attendu, mais en même temps un tableau naïf et charmant de deux amans pleins d'ivresse et de crainte, parce qu'on leur a prédit les plus grands malheurs, si le jour de leur mariage, ils se donnaient un seul baiser. Le rôle d'arlequin est un des principaux des pièces que nous venons de citer. Il semble que Florian ait voulu donner dans ses pièces à ce personnage crédule de la comédie italienne, l'empreinte de son propre caractère. VIII. C'est principalement dans le roman pastoral que Florian a le plus intéressé ses lecteurs. La première de ses productions en ce genre est *Galatée*, dont le fonds, puisé dans Cervantes, a été embelli par l'auteur de tableaux frais et exempts de faux goût. IX. *Estelle*, entièrement de l'invention de Florian, qui en a placé la scène intéressante aux environs de Nîmes, vers les lieux où il était né. X. *Voltaire et le serf du Mont-Jura*, pièce qui remporta le prix de poésie de l'Académie française en 1782. L'abolition de la servitude et de la main-morte y est traitée avec une sage philosophie. XI *Ruth*, églogue qui obtint le même prix sur soixante-cinq pièces admises au concours. La poésie y est convenable au sujet; elle a une aimable simplicité et une sorte de langueur très-attachantes. XII. *Contes* en vers. On y remarque des détails agréables, de l'esprit, de l'élégance, mais on y désirerait plus de variété dans la forme. XIII. *Éloge de Louis XII*, auquel l'auteur a donné une forme dramatique et piquante. XIV. *Nouvelles*. Elles sont au nombre de douze, qui offrent toutes un caractère particulier de naturel, de philosophie ou de sentiment. La meilleure peut-être est une allégorie bien soutenue et pleine de finesse sur le bonheur, elle est intitulée : *Batmendi*. XV. *Gonzalve de Cordoue*, ro-

man héroïque, qui présente ce mélange heureux des actions guerrières et des mœurs pastorales, dont le contraste plaît toujours, et qui fait le charme de quelques productions espagnoles. Il est précédé d'un *Précis historique sur les Maures*, qui a de la chaleur et de la rapidité. Ce précis, beaucoup meilleur que le roman, fait mieux connaître les Maures qu'aucun autre des livres faits sur cette intéressante nation, et donne à croire que Florian après avoir traité avec succès différens genres de littérature aurait pu se faire un nom distingué dans celui de l'histoire. XVI. *Numa Pompilius*, autre poëme en prose, est supérieur au précédent, par l'intrigue et l'intérêt de la narration, mais fort au-dessous du Télémaque dont il est une faible imitation. L'histoire y est trop voilée et la fable ne s'y montre pas avec assez de prestige. « Télémaque, dit M. Lacretelle, a l'air de la traduction d'un ouvrage antique, mais la couleur de l'antiquité manque à *Numa.* » XVII. *Fables nouvelles.* Ce recueil assura véritablement la gloire de l'auteur, quoiqu'il fût resté fort au-dessous de l'inimitable La Fontaine; il conte avec autant de naturel que de grâces; l'esprit même que Florian ne pouvait s'empêcher de mettre dans tout ce qu'il écrivait devient un mérite de plus dans ses fables, parce qu'il n'exclut point la naïveté : la versification en est élégante et facile, le style est pur et correct, le but toujours moral, et l'invention heureuse et piquante. Le sujet de quelques-uns de ses apologues a été pris dans Yriarte, poète espagnol qui a du mérite. XVIII. Il achevait de traduire *Dòn Quichotte*, chef-d'œuvre de ce Cervantes qu'il aimait si passionnément, lorsque la mort l'enleva. Cette traduction est meilleure que celle de Filleau de Saint-Martin, dont la diction est si négligée et dans laquelle les vers sont si platement rendus; mais on lui reproche d'avoir dénaturé ce roman si vrai dans les principaux caractères et d'avoir ôté à Don Quichotte son originalité, et surtout à Sancho cette naïveté qui fait le charme des lecteurs. La seconde édition de la traduction de Florian est de 1806, 6 vol. in-18. Le style en est élégant et concis, les romances rendues avec ce tour fin et délicat qui en fait le charme. XIX. Florian a laissé plusieurs ouvrages qui n'ont paru qu'après sa mort, tels que le commencement d'une *Histoire ancienne* à l'usage de la jeunesse; un poëme de *Guillaume Tell*, et celui d'*Eliezer et Nepthali*, publiée en 1803 pour la première fois. Malgré quelques tableaux pathétiques on ne trouve guères que de la tristesse au lieu de la douce mélancolie qu'on a voulu y répandre. On a fait plusieurs éditions des ouvrages de Florian. La plus agréable est celle de Didot, en 24 vol. in-18, enrichie de gravures; il y en a une de la même année en 11 vol. in-8°. On fait aussi beaucoup de cas de l'édition de 1812 en 16 vol. in-18. En général, les poésies de Florian, surtout ses romances, ont de la facilité, de la douceur et de l'harmonie; mais lorsqu'il passe à un genre plus élevé, il manque quelquefois de vivacité, de force et de coloris. Sa prose a le même caractère que ses vers. La lecture de ses ouvrages remue peu l'ame; mais quelques-uns échauffent doucement, parce que dans les

sujets qui exigent de la sensibilité on voit qu'il écrivait d'après son cœur. Ce cœur, nullement jaloux, ne connut ni la haine ni la vengeance; il eut des critiques, comme tous les écrivains applaudis, mais il ne se permit jamais la moindre épigramme contre ses censeurs. Toutes ses productions furent lues avec avidité, parce qu'il peint, sinon avec énergie, de moins avec une touchante vérité, les mœurs et les caractères. C'est surtout dans les tableaux de la vie pastorale et de la douce tranquillité des champs qu'il a le mieux réussi. Voltaire l'appelle dans ses lettres *Florianet*, et ce nom mignard peint assez bien le genre d'esprit et de caractère de Florian.

FLORIDA-BLANCA (François-Antoine **MONINO**, comte de), ministre espagnol, naquit à Elche, dans le royaume de Murcie en 1730, d'une famille peu riche, mais honnête, qui le fit élever avec le plus grand soin. Le jeune Monino fit de rapides progrès, entra dans la carrière du barreau, et s'acquit bientôt une grande réputation. Il passait pour un des plus habiles avocats d'Espagne, et il occupa successivement les places les plus distinguées de la magistrature. Instruit de son mérite, le marquis d'Esquilache, alors ministre d'état, l'appela près de lui, et le fit nommer ministre d'Espagne à Rome sous le pontificat de Clément XIV. Aussi habile diplomate que jurisconsulte instruit, le nouvel envoyé fit régner entre les deux cours la plus parfaite intelligence jusqu'au moment où il fut appelé au ministère. Florida-Blanca eut souvent à lutter depuis lors contre un rival redoutable, le célèbre Pitt; mais, malgré les efforts de ce ministre habile, il fit toujours respecter sur toutes les mers le commerce et le pavillon espagnol, maintint une paix constante avec ses voisins, et un parfait accord entre son cabinet et celui de France, et rendit en quelque sorte à son gouvernement son antique splendeur. Ami des sciences et des arts qu'il protégea durant tout le cours de son ministère, il instituait des écoles gratuites de toutes les sciences dans le même temps qu'il embellissait Madrid par les plus belles promenades et par des édifices publics, et comblait de bienfaits les académies du royaume. Florida-Blanca fut moins heureux dans les guerres où il engagea son maître, par le choix qu'il fit de mauvais généraux. Celles d'Alger et de Gibraltar coûtèrent à l'Espagne près de quatre-vingt mille hommes. Renonçant enfin au projet de punir les déprédations des corsaires algériens et d'expulser les Anglais de la péninsule, le ministre tourna toutes ses vues vers le commerce et l'industrie, et réussit à leur donner un peu de vigueur. Affable avec les plus malheureux, il traitait cependant la noblesse avec hauteur et dédain, et, craignant toujours ses prétentions et sa prépondérance, il la dépouilla d'une grande partie de ses priviléges. Tant que Charles III vécut, Florida-Blanca jouit de toute sa faveur; mais la mort de ce monarque fut le terme de la puissance du ministre, et ses ennemis ayant alors été écoutés, il fut relégué en 1792, dans le royaume de Murcie où il était né. Le comte de Florida-Blanca avait marqué hautement son opposition aux principes de la révolution française, ce qui ne fit qu'augmenter

le nombre de ses adversaires, et il paraît même que les manœuvres du gouvernement français d'alors à la cour de Madrid, furent une des principales causes de sa disgrâce. Il vivait depuis quelque temps retiré de la cour, lorsque ses ennemis, encore acharnés contre lui, parvinrent à le faire enfermer dans la citadelle de Pampelune, d'où il sortit quelques mois après pour se retirer dans ses terres situées près de la ville de Lorca. Il quitta sa demeure en 1808, lors de l'invasion de l'Espagne par les Français, pour présider les cortès; et mourut peu de temps après à Séville, le 20 novembre 1808, âgé de près de 80 ans.

FLORIDE (le marquis DE LA), officier espagnol, né à Madrid vers 1646, distingué dans la guerre de la succession par sa bravoure, était commandant de la citadelle de Milan en 1706. Le prince Eugène, maître de la ville, le fit sommer de capituler, menaçant de ne lui faire point de quartier, s'il ne se rendait dans vingt-quatre heures. « Je ne déshonorerai pas, dit ce vieux guerrier, par une lâcheté, la fin de ma carrière: j'ai défendu vingt-quatre places pour les rois d'Espagne, mes maîtres, et j'ai envie de me faire tuer sur la brèche de la vingt-cinquième. » Ce discours hardi, qu'on savait être l'expression d'une ame forte, fit renoncer au projet d'attaquer le château; on se contenta de le bloquer. Il mourut en 1714 dans un âge avancé.

FLORIDOR (JOSIAS DE SOULAS, dit) sieur de Princefosse, comédien français, né dans la Brie en 1608, issu d'une famille noble, mort à Paris en 1672, à 64 ans. On a dit que ce fut en sa faveur que Louis XIV décida que la profession de comédien n'était pas incompatible avec la noblesse. Mais il n'existe aucune déclaration ni d'arrêt de ce genre. Seulement un arrêt du conseil du 10 septembre 1668 lui accorda, au moment où le gouvernement voulait sévir avec vigueur contre les faux nobles, un délai d'un an pour produire ses titres.

FLORIDUS (FRANÇOIS), habile grammairien italien, né au commencement du 16me siècle à Donaneo, dans la terre de Sabine, d'où il a pris le nom de *Sabinus*, mort en 1547, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Lectiones subcesivæ*, Francfort, 1602, in-8°. On a encore de lui : I. *Apologia in Plauti aliorumque poetarum, et linguæ latinæ calumniatores*, Lyon, 1537, in-4°. II. *Adversùs Stephani Doleti calumnias liber*, Rome, 1541. III. *De Julii Cæsaris præstantiâ, libri tres*, Bâle, 1540, in-fol., etc.

FLORIDUS (JULIANUS). *Voy.* FLEURY (Julien).

FLORIEN (MARCUS-ANTONIUS FLORIANUS), empereur romain, frère utérin de l'empereur Tacite, après sa mort en 276, se fit proclamer par l'armée de Cilicie; mais celle d'Orient ayant forcé Probus d'accepter l'empire, il marcha contre lui. Probus vint à sa rencontre et refusa de composer. Ses troupes ayant été défaites, il fut massacré par ses soldats l'an de J.-C. 276. Ce prince avait de l'ambition, mais point de valeur.

FLORIMOND DE REMOND. *Voy.* REMOND.

FLORIMONTE (GALÉAS), de Sessa, élevé par son mérite à l'évêché de sa patrie, a donné des ouvrages en vers et en prose, parmi lesquels on distingue celui

intitulé : *Ragionamenti sopra l'Etica d'Aristotele*, imprimé à Venise en 1597.

FLORIN, prêtre de l'Église romaine au 2me siècle, déposé du sacerdoce pour avoir dit que Dieu est l'auteur du mal. Quelques écrivains l'accusent encore d'avoir soutenu que les choses défendues par la loi de Dieu ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, mais seulement à cause de la défense : ce qui ne peut être vrai qu'à l'égard de quelques défenses particulières et des lois purement positives. Il avait été disciple de saint Polycarpe avec saint Irénée ; mais il ne fut pas fidèle à garder la doctrine de son maître. Saint Irénée lui écrivit pour le faire revenir de ses erreurs. Eusèbe a conservé un fragment de cette Lettre dans son Histoire ecclésiastique, liv. 5, chap. 20. Saint Irénée composa enfin contre lui ses livres : *De la monarchie et de l'ogdoada*, que nous n'avons plus.

FLORINDIUS, personnage distingué, d'origine syrienne, rendit des services signalés aux empereurs de Constantinople. Marcianus de Thrace le nomma gouverneur de son palais, et l'envoya en 450, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, auprès d'Isdegerd II, roi de Perse, pour conclure un traité de paix durable entre ces deux empires. Florindius obtint ce que désirait ce souverain ; mais du reste il compromit dans cette stipulation les intérêts de son maître en renonçant aux droits sur l'Arménie, en faits politiques et religieux. Ce fut par cette condition, souscrite par Florindius, que la guerre éclata de suite entre l'Arménie et la Perse, et elle dura plusieurs années. On en lit les détails dans les Histoires d'Élisée et de Farbetzy.

FLORINUS (Henri), archidiacre à Pemar, avait été auparavant pasteur et recteur d'une école à Tawastehus en Finlande. Il a publié, I. *Epitome theologiæ*, 1667, II. *Nomenclatura latino-suetico-Finnica*, 1678, in-8°. III. *Hyperaspistes seu defensor veritatis adversus errores, Joh. Heseri*, 1694, in-4°, et une édition de la *Bible* en finnois.

FLORIO (François), romancier, né à Florence dans le 15me siècle, dont on ne connait point l'histoire, et que H. Leich prétend être un personnage supposé, passe pour avoir composé les ouvrages suivans : I. *De amore Camilli et Æmiliæ aretinorum liber*, imprimé pour la première fois à Paris vers 1475. II. *Epistola ad Jacobum Tarlatum de Commendatione urbis Turonensis* : on trouvait autrefois cette lettre dans la Bible du président Ménard, mais on ignore ce qu'est devenu le manuscrit et s'il en existe des copies.

FLORIO (Jean), dit le *Résolu*, originaire de Sienne, né en 1545, mort à Londres, sa patrie, en 1625, a donné une *Traduction des Essais de Montaigne* en anglais, 1603, 1613, 1632, in-fol. Il était protestant, et avait été obligé de quitter l'Angleterre sous la reine Marie ; mais il y revint sous Élisabeth. On lui doit encore, I. *Introduction parfaite aux langues italiennes et anglaises*. II. *Dictionnaire italien et anglais*, 1597, in-fol. réimprimé en 1611, et quelques autres ouvrages.

FLORIO (Daniel comte), un des poètes les plus originaux de l'Italie, né à Udine, d'une illustre

famille, en 1710, fit ses premières études dans les écoles de cette ville, et alla ensuite à Padoue en 1728, où il cultiva la poésie sous la direction des plus célèbres professeurs. Métastase parle de Florio avec éloge. Des images agréables, des pensées pleines de délicatesse, du naturel et de la facilité caractérisent les productions de ce poète. Il mourut dans sa patrie en 1789. Ses Œuvres ont été publiées sous ce titre : *Poesie varie del conte Daniello Florio con molti fregi in rame*, Udine, 1777, 2 vol. in-4°. Il avait commencé un long poëme intitulé : *Titus*, ou *la Jérusalem détruite*, dont il n'a paru que trois chants.

FLORIO (George), de Milan, où il était professeur d'éloquence, vivait au commencement du 16me siècle. On a de lui une *Histoire en six livres des guerres faites en Italie par Charles VIII et Louis XII*, imprimée à Paris en 1613, qui a eu plusieurs éditions. Cette histoire est estimée des Français, parce que l'auteur, qui était à Milan du temps de Louis XII, parle toujours en bien de ce monarque.

FLORIOT (Pierre), prêtre du diocèse de Langres, confesseur des religieuses de Port-Royal, ecclésiastique pieux, humble, et pratiquant toutes les vertus chrétiennes, né en 1604, mort à Paris le 1er décembre 1691, à 87 ans, a fait *la Morale chrétienne rapportée aux instructions que J.-C. nous a données dans l'Oraison dominicale*, Paris, 1676, in-4°, réimprimée en 1709 et 1741, à Rouen, en 5 vol. in-12. On y a ajouté, en 1745, un 6e vol. intitulé : *Recueil de pièces concernant la morale chrétienne, sur l'Oraison dominicale*. Ce recueil, qui commence par l'éloge de Floriot, ne contient de ce dernier que les lettres écrites à l'abbé de Rancé, réformateur de l'abbaye de la Trappe, dans laquelle il paraphrase cette prière. On a encore de lui des *Homélies*, in-4°, dont la troisième édition est de Paris, 1688, 2 vol. in-4°. Elle en contient trois nouvelles et un *Traité de la messe de paroisse*, Paris, 1679, in-8°.

FLORIOT (....), auteur qui prend le titre d'avocat en parlement à la tête de ses *Poésies diverses*, imprimées in-12, à Paris, en 1664. On voit cependant, par une pièce de ce Recueil, intitulée : *Vœu à la Vierge*, qu'il eut un emploi dans les finances, et qu'après avoir joui de toutes les faveurs de la fortune, il tomba dans sa disgrâce, au point d'être enfermé sur le soupçon d'un crime si noir, dit-il,

Que son énormité
S'attaque à tout l'état, choque la majesté.

Il ne nous apprend rien de plus, ni de quelle manière il fit triompher son innocence. Mais il paraît qu'il parvint à se justifier, puisque ce ne fut qu'après sa sortie de prison qu'il publia ses poésies.

FLORIS (Pierre Williamson), voyageur, né à Dantzig, fit longtemps le commerce des Indes-Orientales avec les Hollandais, et s'attacha ensuite au service de la compagnie anglaise, pour laquelle il fit plusieurs voyages, entre autres celui de Mazulipatnam. Il mourut dans l'automne de 1615, deux mois après son retour de ce voyage : sa relation est fort intéressante. Purchas en a inséré une traduction dans le tome Ier de son

Recueil; on la trouve aussi dans l'*Histoire des voyages* de l'abbé Prévost.

FLORIS(François),dit *Franc-Flore*, ou *Franc-Floris*, peintre d'histoire, né à Anvers en 1520, où il mourut en 1570, s'instruisit de la sculpture aux leçons de Claude Floris, son oncle. A l'âge de 20 ans, il alla s'établir à Liége, s'y livra à la peinture, et fit dans cet art des progrès qui surprirent son maître, Lambert Lombard. Ses voyages en Italie l'ayant mis à même d'en étudier les chefs-d'œuvres, il porta ses talens à un si haut degré de perfection, que, de retour à Anvers, ses compatriotes le nommèrent le *Raphaël de la Flandre* et *l'Incomparable*. Il reçut la visite des grands et des souverains, particulièrement de Charles V et de Philippe II. Les ouvrages de Franc-Floris sont admirés dans plusieurs villes de Flandre, et surtout à Anvers où il eut jusqu'à cent cinquante élèves. Sa passion pour le vin et ses folles dépenses l'ont fait périr misérablement. La plupart de ses ouvrages, notamment ses beaux *Arcs de triomphe* et ses *douze travaux d'Hercule*, ont été gravés par d'habiles artistes : ses dessins sont rares et très-recherchés.

FLORUS (L. Annæus-Julius), historien latin de la famille des Annéens, qui avait produit Sénèque et Lucain, composa environ 200 ans après Auguste, un *Abrégé de l'Histoire romaine*, ou *Epitome qui comprend les événemens principaux depuis Romulus jusqu'à Auguste*. Elle est divisée en 4 livres, dont il y a plusieurs éditions : la première fut imprimée à Paris vers 1470 ou 1471, avec les mêmes caractères que la Rhétorique de Fischet. Les meilleures sont celles d'Elzevir, 1638, in-12, de Grævius, *cum notis variorum*, 1702, 2 tom. en 1 vol. in-8°; et de Mme Dacier, *ad usum Delphini*, 1674, in-4°. Lamothe-le-Vayer le fils le traduisit en français, sous le nom de Monsieur, frère de Louis XIV, 1656, in-4°, et 1670, in-8°. On préfère à cette version celle de l'abbé Paul, publiée à Paris en 1774, 1 vol. in-12. Florus écrit d'un style fleuri, mais quelquefois boursouflé. Son ouvrage est plutôt un panégirique du peuple romain qu'une histoire bien suivie. Il était poète aussi. Spartien rapporte que l'empereur Adrien entra en lice avec lui, et qu'ils firent des vers l'un contre l'autre. L'empereur reprochait au poète d'aimer le cabaret; le poète aurait pu reprocher au prince d'aimer trop Antinoüs. Il nous reste quelques fruits des veilles poétiques de cet auteur, parmi lesquels on met le poëme *De qualitate vitæ*, et l'*Épigramme sur les roses*, qu'il ne faut pas confondre avec l'Idylle d'Ausone sur le même sujet. Scriverius lui attribue le *Pervigilium Veneris*.

FLORUS (Julius), célèbre orateur, Gaulois d'origine, né environ 20 ans avant l'ère chrétienne, se distingua long-temps dans le barreau de Rome, et vint ensuite exercer et professer son art dans la ville de Lyon, qu'il remplit bientôt du bruit de sa renommée. Il mourut dans la 76e année de son âge, l'an 55 de l'ère vulgaire. Sénèque ne craint pas de l'égaler aux plus grands orateurs du siècle de Cicéron : *Inter paucos disertus et dignus illâ propinquitate*. Il nous reste quelques traits de son *Plaidoyer*

contre le préteur Flaminius, accusé d'avoir fait décoller un criminel, dans l'unique vue de satisfaire la curiosité de sa maîtresse.

FLORUS (Drepanius), diacre de l'église de Lyon au 9e siècle, ami de l'archevêque Agobard, présida aux écoles de Lyon, et fut chargé par le clergé de sa province de répondre au livre de Jean Scot, sur la Prédestination. Il laissa d'autres ouvrages, parmi lesquels on remarque une *Explication du canon de la messe*, et un *Commentaire sur saint Paul*. On trouve ses différens écrits dans quelques éditions de Bède, et dans la *Bibliothèque des Pères*. Un manuscrit des Œuvres de Florus découvert à la grande Chartreuse lui a fait restituer une foule de poésies attribuées à Drepanius Pacatus qu'il ne faut pas confondre avec lui. (*Voy.* Drepanius.) On a publié de lui, un recueil de poésies *Poëmata*, imprimé à Paris en 1560, et inséré depuis dans plusieurs recueils.

FLOTTWELL (Chrétien-Célestin), né à Kœnigsberg, mort en 1759, fut professeur à l'université de cette ville, et y fonda une société dont le but était d'encourager les progrès de la littérature allemande. On a de lui: un ouvrage latin qu'il écrivit *sur Luther, considéré comme auteur classique dans la langue allemande*, (Kœnisberg, 1743, in-4°.) Il eut aussi part à la traduction allemande des *Sermons* et *Oraisons funèbres* de Fléchier, Legnitz, 1749-59, 6 vol. in-8°.

FLOUR (Saint), premier évêque de Lodève, martyrisé en Auvergne vers 389, donna son nom à la ville de Saint-Flour.

FLOURNOIS (Jacques), ministre protestant, né à Genève dans le 17e siècle, mort en 1693, a laissé quelques manuscrits curieux sur l'histoire de sa patrie, entre autres, un *Extrait de l'Histoire des évêques de Genève*. — Flournois (Gédéon), de la même famille que le précédent, fut nommé desservant de l'hôpital de Genève en 1672. Il prit dans plusieurs écrits la défense des réformés de France, et mourut au commencement du 18e siècle. On a de lui: I. *Lettres sincères*, Cologne, 1681, in-12. II. *Réponses générales et Chrétiennes de quatre gentilshommes protestans*, Cologne, 1682, in-12. III. Les *entretiens des voyageurs sur mer*, Cologne, 1683, 2 vol. in-12.

FLOYER (Sir John), célèbre médecin anglais, né en 1649 à Hinters, au comté de Stafford, mort le 1er février 1734, élève du collége de la Reine à Oxford, où il fut reçu maître-ès-arts et docteur en médecine. Il s'établit ensuite à Litchfield, et fut fait chevalier. Il était grand partisan des bains froids et il soutenait qu'on ne voyait tant de phthisies en Angleterre que depuis qu'on ne baptisait plus les enfans nouveaux-nés, par immersion. Les ouvrages qu'on a de lui sont: I. La *Pierre de touche de la médecine*, Londres, 1687, 2 vol. in-8°. II. Les *Vertus de l'eau froide*, in-8°. III. L'*État surnaturel des humeurs animales*, Londres, 1696, in-8°. IV. *Traité sur l'asthme*, Londres, 1698, in-8°, ibid., 1717, in-8°. V. L'*horloge du pouls des médecins*, 1707 et 1710, 2 vol. in-8°.

FLUDD ou DE FLUCTIBUS

(ROBERT), maître-ès-arts et docteur en médecine à Oxford, né à Milgate, dans la province de Kent, en 1574, mort à Londres le 8 septembre 1637, à 63 ans dans la grande année climaterique, fut surnommé *le Chercheur*, parce qu'il fit beaucoup de recherches dans les mathématiques et dans la philosophie : il fut mis dans la nombreuse liste des sorciers par quelques ignorans. On lui attribue l'invention du thermomètre, dont plusieurs font honneur à Drebbel. Cette dernière opinion est la plus fondée, car Fludd ne se l'approprie pas; il ne s'attribue que l'usage qu'il en fait pour expliquer les lois de la physique. Fludd laissa des ouvrages de médecine, de philosophie, d'alchimie, dont la collection fut imprimée à Oppenheim et à Goude, de 1617 à 1638, 6 vol. in-fol. Les principaux sont : *Apologie des frères de la Rose-Croix*, Leyde, 1616, in-8°, lat. — *Tractatus theologo-philosophicus de vitâ, morte et resurrectione*, 1617, in-8°. — *Utriusque Cosmi metaphysica, physica et technica historica*, 1617, 4 vol. in-fol. — *Veritatis proscenium*. — *Sophiæ cum Moriâ certamen*. — *Monochordum mundi symphoniacum*. — *Summum bonorum, quod est verum magiæ, cabbalæ, alchymiæ, fratrum Roseæ-Crucis verorum veræ subjectum*. — *Philosophia mosaïca*, 1659, in-fol. — *Amphitheatrum anatomiæ*, 1623, in-fol. — *Philosophia sacra, etc.* Gassendi a écrit contre Fludd.

FLUE (NICOLAS DE), proprement *Lœwenbrugger*, ermite, né à Saxeln, dans le canton d'Underwald, le 21 mars 1417, voyant avec douleur les troubles civils qui désolaient sa patrie, sortit en 1482 du désert où il s'était retiré et prêcha la concorde à ses concitoyens divisés; il eut la gloire de raffermir la confédération helvétique par le seul ascendant de ses vertus. Les papes Clément IX et X l'ont béatifié. On raconte que pendant vingt ans, il n'avait pris aucune nourriture excepté la sainte-cène, qu'il recevait une fois par mois. Sa mémoire est encore en vénération dans son pays. On lui a attribué plusieurs traités, entre autres celui de *la Vie Solitaire*.

FLURANCE. *Voyez* RIVAULT.

FLYNT (HENRI), précepteur et boursier au collége de Harvard, fils de Josias FLYNT de Dorchester, prit en 1693, le degré de bachelier-ès-arts, et mourut en 1760, dans la 85me année de son âge. Plusieurs hommes de mérite lui ont été redevables de leur éducation; le docteur Chauncy a fait son éloge. On a de lui : vingt *Sermons*, in-8°, 1739, *Oratio funebris in obitum reverendi, B. Wadsworth*, 1738; et un *appel aux consciences des hommes dégénérés*.

FO, Suisse de nation, graveur en bois au commencement du 16e siècle, a gravé les belles *Figures* des livres que Conrad Gessner, médecin à Zurich, a composés en latin sur les animaux. « J'invite, dit Papillon au sujet de ces gravures, les amateurs et ceux qui voudront se perfectionner à faire de belles tailles sur les planches de bois, d'examiner ces livres et ces figures, etc. »

FOCKENBROCH (GUILLAUME GODESCALC VAN), médecin du 17e siècle, le Scaron hollandais, naquit à Amsterdam, et mourut

dans cette ville en 1695. Il a traduit la *Gigantomachie* de Scarron, et les deux premiers livres de l'*Enéïde travestie*. Il a parodié de même les *Bucoliques* de Virgile, et laissé quelques farces au théâtre. La plus connue est celle de *l'Amour à la léproserie*. Il la composa dans le château del Mina, à la côte de Guinée, où il était allé vers 1666. Il était médecin, mais peu porté par ses goûts à suivre les malades. Ses ouvrages ont été recueillis en 2 vol. in-12, à Amsterdam en 1696. L'édition la plus estimée de ses œuvres a été donnée par Abraham Bogaert en 1709, 2 vol in-12.

FODÉRÉ (Jacques), religieux cordelier, né au 11me siècle à Bessan, dans la Haute-Maurienne, enseigna pendant plusieurs années la théologie aux jeunes profès de son ordre, et s'adonna ensuite à la prédication. Il vivait encore en 1623. L'époque de sa mort nous est inconnue. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : I. *Traité des indulgences et confirmation de celles de saint François*, Lyon, 1611, in-8°. II. *Narration historique et topographique du couvent de l'ordre de saint François*, ibid, 1619, in-4°, etc.

FODHAIL BEN AIADH, sofi musulman très-célèbre, était natif de Samarcand, selon les uns, et d'Abyverd, selon d'autres. Il fut dans sa jeunesse voleur de grands chemins, mais il se convertit par la vertu d'un verset de l'Alcoran, et se livra à l'étude de l'islamisme. Il parvint même à se faire une grande réputation de sainteté, et mourut à la Mecque, en Moharrem, 187 de l'hégire, (803 de J.-C.) On assure que le calife Aroun-Al-Raschild avait une grande vénération pour ce mystique personnage.

FODHAYL (Ahmed Scélah-eddyn), el-Nâtsir el-A'fyouny, docteur musulman et prédicateur véhément, florissait à Bassorah dans le 8me siècle de l'hégire, 14e de J.-C. Sa grande réputation lui attirait un concours nombreux d'auditeurs : son éloquence subjuguait l'admiration des meilleurs esprits, et sa piété, du moins apparente, était sans cesse offerte pour modèle. Il aurait joui longtemps de l'admiration de ses compatriotes, sans un événement qui trahit son faux zèle. Il faut savoir que les Orientaux à qui les liqueurs enivrantes sont défendues y suppléent par l'usage de l'opium, qui leur ôte également et avec plus de danger l'usage de la raison. Un jour donc que le prédicateur foudroyait de son éloquence cette drogue, qui fait traiter de débauchés les gens qui s'en servent, il s'agitait avec tant de force qu'un papier dans lequel il en avait pour son usage, venant à s'échapper de son sein, tomba au milieu de l'auditoire. « Le voilà, s'écrie aussitôt Fodhayl, qui voulut par sa présence d'esprit donner le change à l'assemblée, le voilà ce démon ennemi; la force de mes discours l'a conjuré, gardez qu'en me fuyant il ne se jette sur vous et ne vous possède. » Les simples crièrent au miracle; mais un poëte dit à ce sujet : « O docteur, prêche-toi toi-même, si tu as le courage de le faire; car, sans ton exemple, de quoi serviront l'esprit et la moralité de tes sermons? Paie d'abord tes dettes, et tu compteras ensuite avec les autres. »

FOÉ (Daniel de), poëte anglais, dont les ouvrages sont rem-

plis de hardiesse et d'originalité, issu d'une famille peu fortunée, né à Londres, en 1663, d'un boucher, fut d'abord destiné par son père à une profession mécanique qu'il abandonna bientôt pour se livrer tout entier à son penchant pour la poésie. Il épousa avec vivacité les intérêts du roi Guillaume, prince d'Orange, essuya divers chagrins qu'il s'attira par sa plume satirique et mourut en 1731. On a de lui : I. Les *Aventures de Robinson Crusoé*, en anglais, 1719, qui ont été faussement attribuées à Richard Steele, l'un des écrivains du *Spectateur*: ce roman est écrit d'une manière si naturelle, que long-temps il a passé pour une relation exacte d'un voyageur véridique. Mais si Robinson Crusoé n'a pas existé, les faits qu'on y raconte ont leur fondement dans les aventures de quelques voyageurs. En 1781, un Moskite indien, abandonné dans l'île de Juan Fernandez, vécut seul pendant trois ans, et se procura par la chasse, la pêche et son esprit industrieux presque toutes les nécessités de la vie. Dampierre, qui le découvrit dans cette île, en parle dans son *Voyage*. En 1705, un matelot écossais, nommé Alexandre Selkirk, ayant eu des démêlés avec le capitaine du vaisseau *les Cinq-Ports*, fut laissé dans cette même île. On lui donna ses habits, son lit, son fusil, de la poudre, et avec ces petites provisions il pourvut à tous ses besoins. Quand la poudre lui manqua, il prenait les chèvres à la course, et il devint aussi agile que ces animaux. On est assuré maintenant que cet Alexandre Selkirk, a-t-on dit, est le véritable auteur de ces aventures, dont il a été le héros. Son manuscrit lui fut dérobé par Daniel de Foé, qui le fit imprimer après l'avoir vraisemblablement arrangé à sa manière. Selkirk réclama et ne put jamais avoir justice, c'est du moins l'opinion du docteur Beatties dans ses Dissertations morales et critiques. (*Voy. l'Histoire des Naufrages;* le tom. X des *Découvertes faites par les Européens*, par Barrow, et le *Journal des sciences et des beaux-arts*, 1756, tom. II.) Dans son *Emile*, Rousseau dit du roman de Foé : « Puisqu'il nous faut absolument des livres, il en existe un qui fournit, à mon gré, le plus heureux traité d'éducation naturelle. Ce livre sera le premier que lira mon Emile; seul il composera long-temps toute sa bibliothèque, et il y tiendra toujours une place distinguée. Il sera le texte auquel tous nos entretiens sur les sciences naturelles ne serviront que de commentaires. Il servira de preuve sur nos progrés à l'état de notre jugement et tout en notre goût ne sera pas gâté; sa lecture nous plaira toujours! Quel est donc ce merveilleux livre? Est-ce Aristote? Est-ce Platon? Non, c'est *Robinson Crusoé*. » En effet, c'est un ouvrage original qui plaît aux bons esprits, qui instruit et amuse les enfans, et qui a eu du succès chez toutes les nations. Les principales traductions de ce roman sont d'abord, celle de Saint-Hyacinthe et de Van-Effen, Amsterdam, 1720 et 1721, en 3 vol. in-12, réimprimée à Paris, en 1761, ensuite en l'an 7 (1799), 3 vol. in-8°. Cette dernière, augmentée de la vie de l'auteur, qui n'avait pas encore paru, a été corrigée sur la belle édition donnée par Stockdal en 1790, 3 vol. in-8°. Elle a été

composée par Griffet-Labaume, et la préface par l'abbé de Montlinot. Enfin Mme de Montmorency-Laval en a donné une dernière édition en anglais, avec la traduction française interlinéaire, Dampierre (près Paris), 1797, en 2 vol. in-8°. Elle a été publiée sous le voile de ces lettres initiales, G. E. J. M. L. Feutry, avocat au parlement de Douai, avait aussi publié en 1766, en 2 vol. in-12, une édition de ce roman; il en a abrégé la vie, sans en altérer le caractère. II. *Le vrai Anglais de naissance*, poème fait à l'occasion de la révolution qui plaça Guillaume sur le trône de son beau-père, en réponse à l'ouvrage intitulé : *Les Étrangers*. III. *La réformation des mœurs*, où il attaque ouvertement les personnes du plus haut rang, qui employaient leur autorité à soutenir la dissolution et l'irréligion. IV. *Essai sur le pouvoir du corps collectif du peuple anglais*. Cet ouvrage est en faveur dans la chambre des communes. V. Le *Court moyen contre les non-conformistes*, qui lui attira une punition ignominieuse : il fut mis au pilori. VI. L'*Instituteur de famille*, 1715, réimprimé pour la dix-septième fois en 1772. VII. La *Vie et les pirateries du capitaine Singleton*, 1720. Ce roman est dans le même genre que celui de Robinson, mais lui est bien inférieur. VIII. *Histoire de Duncan Campbell*, 1720. IX. *Histoire du colonel Jack*, 1722. X. *Voyage dans la Grande-Bretagne*, trois parties, 1724, continué par Richardson et autres. XI. *Nouveau Voyage autour du Monde, par une route nouvelle*, 1725. XII. *Traité sur l'usage et l'abus du lit conjugal*. XII. *Journal de la peste de Londres en* 1665, 1722, supposé écrit par un témoin oculaire. XIV. *L'art de peindre*, d'après Dufresnoy. XV. *Histoire de Molly Flanders*. XVI. *Histoire de Roxane*. XVII. *Mémoires d'un cavalier*, roman historique. XVIII. *La maîtresse fortunée*, 1724. XIX. *Le parfait commerçant anglais*, 2 vol., 1727. XX. *Vision du monde angélique*. XXI. *Le Philosophe surnaturel*. Deux ouvrages où il s'abandonne à la superstition la plus ridicule. XXII. *Histoire politique du Diable*, 1726. XXIII. *Système complet de magie*, 1727. XXIV. *Essai sur l'histoire et la réalité des apparitions*, même année. De tous les ouvrages de Foé, qui comme on voit sont nombreux, *Robinson* est presque le seul qui soit connu en France, et il est à remarquer qu'en Angleterre ce sont ceux qu'il n'avait point avoués qui ont fait sa célébrité, et que ceux auxquels il a mis son nom et dont il tirait le plus de vanité, sont tombés dans l'oubli, et ne sont pas même consultés aujourd'hui. Une nouvelle édition de ses romans a été publiée à Londres en 1810, 4 vol. in-8°. Ses divers écrits politiques ont été réunis en 2 vol. in-8°. En 1768, il a paru un abrégé de *Robinson Crusoé* dont M. de Montreille est l'auteur, et dont il prétend avoir retranché les maximes dangereuses. Avec de bonnes intentions, il est tombé dans un grave inconvénient, c'est que l'ennui qu'on éprouve à sa lecture, empêche de l'achever. L'allemand Campe a donné le *Nouveau Robinson*, mis à la portée des en-

fans ; il y en a un grand nombre d'éditions qui se sont plus multipliées d'après la réputation du titre que d'après le mérite même de l'ouvrage. — Le fils de Foé n'était pas moins satirique que lui. Pope ne les a pas oubliés dans sa *Dunciade*. Il a placé le père d'une manière très-méprisante dans ce poëme. Ce poëte célèbre qui pardonnait rarement les offenses, n'avait point oublié le *Système complet de magie*, où DE FOÉ avait introduit des plaisanteries contre les sylphes et les gnomes.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.



DE L'IMPRIMERIE DE D'HAUTEL, RUE DE LA HARPE, N°. 80.







